

11 031

A. GERMOND DE LAVIGNE

ITINÉRAIRE
DE L'ESPAGNE
ET DU
PORTUGAL

L. HACHETTE ET C^{IE}

Se trouve

chez P. Chaumas,
Libraire,

Fossés du Chapeau-Rouge, 54
BORDEAUX.

ms. sp

21706



COLLECTION JOANNE.

ITINÉRAIRE
DE L'ESPAGNE

ET DU PORTUGAL



COLLECTION BONNE

ITINÉRAIRE

L'itinéraire de l'Espagne peut être relié en deux volumes.
La séparation doit se faire à la *Quatrième section*, page 391.

DE L'ESPAGNE

ET DU PORTUGAL

COLLECTION JOANNE.

ITINÉRAIRE

DESRIPTIF, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

DE L'ESPAGNE

ET DU PORTUGAL

PAR

A. GERMOND DE LAVIGNE

De l'Académie scientifique et littéraire de Madrid.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NOUVEAU,

Accompagné d'une carte routière des deux royaumes ;
de cartes des principales lignes de chemins de fer ; de plans de villes,
et d'un plan de l'Alhambra.

CBGiÓŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5166820

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie.

14, RUE PIERRE-SARRAZIN.

Droit de traduction réservé.

*Hiszpania
Portugalia
Poznan*

COLLECTION JOANNÉ

ITINÉRAIRE

DE L'ESPAGNE

ET DU PORTUGAL

PAR

J. GERMOND DE LAVIGNY



113011

N-4613059

HH-6647817MK

LISTE DES PRINCIPAUX LIBRAIRES

DES LOCALITÉS CITÉES DANS LE **Guide en Espagne et en Portugal**, CHEZ
LESQUELS ON PEUT SE PROCURER CE GUIDE ET LES AUTRES ARTICLES DE LA
LIBRAIRIE L. HACHETTE ET CIE.

BAYONNE :

André.
Desplaces.
Larroulet.

BORDEAUX :

Chaumas.
Feret.
Muller.
Roux-Adour.
Sauvat.

LYON :

Conchon.
Giraudier.
Méra.
Paris.

MARSEILLE :

Arrau cadet.
Bellue.
Camoin frères
Cruège.
Dutertre.
Lamorte.

PERPIGNAN :

Alzine.
Blanc.
Julia.

Saint-Martory.
Silvestre.

MADRID :

Bailly-Baillière.
Duran.
Moro et Bouret.
Poupart.

BARCELONE :

Verdaguer.
Jose Faur.

CADIX :

Abelardo de Carlos.

MALAGA :

Moya.

SÉVILLE :

Jose Geoffrin.

VITORIA :

Ignace de Egana.

LISBONNE :

Ferin et Robin.
Melchuyades et Cie
Silva junior et Cie.

PORTO :

More.

LISTE DES PRINCIPALES BIBLIOTHÈQUES

DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS EN FRANCE ET EN ÉTRANGER, D'APRÈS LES LISTES PUBLIÉES PAR LES BIBLIOTHÈQUES MÈRES ET LES BIBLIOTHÈQUES FILLES.

Noms des auteurs	Bibliothèques
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris
Monsieur de...	Bibliothèque de la ville de Paris

TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
TABLE MÉTHODIQUE.	
Routes	V
Plans et Cartes	XII
PRÉFACE	XIII
BIBLIOGRAPHIE. — Principaux ouvrages consultés	XVII
RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.	
Avis et conseils aux Voyageurs. — Passe-ports. — Moyens de transport. — Chemins de fer. — Bateaux à vapeur. — Hôtelleries. — Monnaies. — Mesures. — Poste aux lettres. — Télégraphie. — Renseignements particuliers. — Véritable manière de voyager	XXI
Statistique et géographie. — Situation, étendue. — Montagnes. — Fleuves et rivières. — Canaux. — Climat, température. — Eaux minérales. — Division politique et militaire.	XXVII

PREMIÈRE SECTION.

PROVINCES BASQUES, CASTILLE, ASTURIES.

Routes.	
1. De Paris à Madrid, par Bayonne, Vitoria et Burgos	1
De Paris à Bayonne	1
De Bayonne à la frontière	2
De la frontière à Madrid, § 1. <i>Route de terre</i>	5
<i>Excursion d'Irun à Fontarabie</i>	5
Guipuzcoa	13
<i>Excursion à Santa Agueda</i>	21
Alava	23
Vieille Castille	28
De Burgos à Madrid.	
A. Par Lerma et Aranda	36
B. Par Valladolid et Guadarrama	39
C. Par Martin Muños	47
D. Par Ségovie	50
§ 2. <i>Chemin de fer</i>	55
2. De Saint-Sébastien à Pampelune.	
§ 1 ^{er} . <i>Route de terre</i>	59
§ 2. <i>Chemin de fer</i>	60

Routes.	Pages.
3. De Tolosa à Bilbao.....	61
Biscaye	65
4. De Bilbao à Saint-Sebastien.....	72
5. De Villareal à Cestona et à Zumaya.....	77
6. De Mondragon à Bilbao.....	79
7. De Vitoria à Bilbao.....	80
8. De Vitoria à Pampelune	
§ 1. <i>Route de terre</i>	81
§ 2. <i>Chemin de fer</i>	83
9. De Vitoria à Logroño et à Calahorra.....	83
La Rioja	85
10. De Burgos à Bilbao.....	90
11. De Burgos à Santander.....	92
12. De Burgos à Logroño.....	97
13. De Valladolid à Santander.....	99
14. De Valladolid à Benavente.....	102
15. De Valladolid à Léon.....	106
Province de Léon	107
16. De Léon à Astorga.....	117
17. De Léon à Oviédo et à Gijon.....	119
Les Asturies	121
<i>Excursion à Covadonga</i>	132
— d'Oviédo à Gijon.....	135
18. De Valladolid à Lugo.....	136
D'Astorga à Lugo.	
A. Par le port de Foncebadon.....	137
B. Par le port de Manzanal.....	138
19. De Lugo à la Corogne.....	143
La Galice	145
20. De la Corogne au Ferrol.....	151
21. De Valladolid à Orense.....	154
22. D'Orense à Santiago.....	157
23. D'Orense à Pontevedra.....	160
24. D'Orense à Vigo.....	161
25. D'Orense à Tuy.....	164
25 bis. De Vigo à Tuy.....	744
26. De Valladolid à Zamora.....	165
27. De Zamora à Braganza ¹	169
28. De Valladolid à Salamanca.....	170
29. De Salamanca aux bains de Ledesma.....	176
30. De Salamanca à Ciudad-Rodrigo.....	178
<i>Excursion aux Batuecas et aux Hurdès</i>	180
31. De Salamanca à Plasencia.....	183
32. D'Avila à Salamanca.....	187
33. D'Avila à Plasencia et à Cacerès.....	187

¹ Erratum. — Après le titre de la R. 27, p. 165, première col., lisez 91 kil. au lieu de 70.

DEUXIÈME SECTION.

NAVARRRE ET NOUVELLE-CASTILLE.

34.	De Bayonne à Madrid, par Pampelune et Soria.	
	§ 1 ^{er} . <i>Route de terre.</i>	
	De Bayonne à la frontière.....	192
	De la frontière à Pampelune.....	192
	Navarre	199
	De Pampelune à Soria	
	A. Par Tafalla.....	214
	B. Par Logroño.....	215
	Province de Soria	219
	De Soria à Madrid.....	223
	A. Par Sigüenza.....	224
	B. Par Alcolea.....	225
	Province de Guadalajara	227
	§. 2. <i>Par les voies de fer.</i>	
	A. De Bayonne à Pampelune.....	231
	B. De Pampelune à Saragosse.....	232
	C. De Saragosse à Madrid.....	232
35.	De Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port (France).	
	A. Par Val Carlos.....	232
	B. Par le col de Bentarte.....	234
	C. De Pampelune à Saint-Etienne de Baïgorry (France).....	234
36.	De Pampelune à Tardets (France).	
	A. Par Lumbier et Ochagavia.....	234
	B. Par Tiermas et Roncal.....	236
37.	De Pampelune à Jaca	238
38.	De Pampelune à Bilbao.....	239
39.	De Pampelune à Saragosse.....	239
	§ 1. <i>Route de terre</i>	239
	§ 2. <i>Chemin de fer</i>	246
40.	De Pampelune aux bains de Fitero.....	247
41.	De Guadalajara à Teruel.....	248
	A. Par Monreal del Campo.....	249
	B. Par Albarracin.....	250
42.	De Guadalajara à Trillo.....	253
43.	De Guadalajara à Sacedon.....	255

TROISIÈME SECTION.

CATALOGNE ET ARAGON.

44.	De Paris à Madrid, par Perpignan, Barcelone et Saragosse.....	257
	A. De la frontière à Barcelone.....	258
	Catalogne	268
	B. De Barcelone à Saragosse	
	§. 1. <i>Route de terre</i>	290
	§. 2. <i>Chemin de fer</i>	300
	<i>Excursion au Montserrat</i>	303
	Aragon	315
	C. De Saragosse à Madrid.	
	§ 1. <i>Route de terre</i>	334
	§ 11. <i>Chemin de fer</i>	338
45.	De Barcelone à Tarragone	
	§ 1. <i>Route de terre</i>	341
	§ 2. <i>Chemin de fer</i>	347
46.	De Tarragone à Lerida.....	349
47.	De Barcelone à la Seu de Urgel et à Puigcerda.....	350
48.	De Barcelone à Vich, Puigcerda et Camprodon.....	354
	A. De Ripoll à Puigcerda.....	358
	B. De Ripoll à Camprodon.....	359
49.	De Barcelone aux Bains des Pyrénées françaises.	
	A. A Ax, par Urgel et Andorre.....	360
	<i>La vallée d'Andorre</i>	360
	B. A Bagnères-de-Luchon.....	367
	C. Aux Escaldas et à Ax.....	368
	D. A la Preste.....	369
	E. A Amélie-les-Bains.....	369
	F. Au Vernet.....	370
50.	De Saragosse à Barbastro et à la frontière de France.....	370
51.	De Saragosse à Huesca.....	374
52.	De Saragosse à Jaca.....	375
	<i>Excursions</i>	377
53.	De Jaca à Oloron, en France.....	380
54.	De Jaca à Cauterets	
	A. De Jaca à Panticosa.....	381
	B. De Panticosa à Cauterets.....	384
55.	De Jaca à Gavarnie.....	384
56.	De Saragosse à Panticosa	
	A. Par Jaca.....	385
	B. Par Huesca.....	385

TABLE MÉTHODIQUE.

IX
Pages.

Routes.		
57.	De Saragosse aux Bains des Pyrénées françaises	
	A. A Bagnères-de-Luchon par Venasque.....	385
	B. A Bagnères-de-Luchon par Jaca.....	387
	C. Aux Eaux Chaudes et aux Eaux-Bonnes par Canfranc.....	387
	D. Aux Eaux Chaudes et aux Eaux-Bonnes par Panticosa.....	388
	E. A Bagnères-de-Bigorre.....	388
	F. A Cauterets.....	388
58.	De Saragosse à Teruel.....	388
59.	De Calatayud à Teruel.....	390

QUATRIÈME SECTION.

MADRID ET SES ENVIRONS.

	Nouvelle-Castille	391
	MADRID.....	395
	Communications de Madrid avec les principales villes du royaume.....	449
	<i>Excursions aux résidences royales</i>	
	<i>Le Pardo</i>	450
	<i>L'Escorial</i>	451
	<i>La Granja</i>	454
	<i>Aranjuez</i>	457
	<i>Tolède</i>	461

CINQUIÈME SECTION.

NOUVELLE-CASTILLE ET ANDALOUSIE.

60.	De Madrid à Alicante.....	476
	Province d'Albacète	480
	D'Almansa à Alicante.....	486
	Province d'Alicante	488
61.	De Madrid à Tolède.....	493
62.	De Tolède à Talavera de la Reina.....	493
63.	De Talavera à Plasencia.....	494
64.	De Madrid à Cordoue.....	495
	Andalousie	502
	Province de Cordoue	504
65.	De Cordoue à Séville.....	516
	Province de Séville	519
66.	De Palma à Ecija.....	552
67.	De Séville à Huelva.....	554

Routes.	Pages.
68. De Séville à Cadix	
<i>A. Par bateaux à vapeur</i>	555
<i>B. Par voie de fer</i>	557
Province de Cadix	563
Canaries	571
Les Présides d'Afrique	581
69. De Cadix à Algeciras.....	582
<i>A. Par Medina Sidonia</i>	583
<i>B. Par Conil</i>	583
70. De Cadix à Huelva.....	586
Province de Huelva	587
71. De Huelva à Ayamonte et à San Lucar de Guadiana.....	591
72. De Madrid à Grenade.....	592
Province de Jaen	593
Province de Grenade	598
73. De Séville à Grenade.....	619
74. D'Antequera à Malaga.....	623
75. De Grenade à Malaga	
<i>A. Par Loja</i>	623
<i>B. Par Alhama</i>	624
Province de Malaga	625
76. De Malaga à Gibraltar.....	632
77. De Grenade à Motril.....	640
78. De Grenade à Almeria.....	642
Province d'Almeria	644
79. De Grenade à Murcie.....	649
Province de Murcie	652
80. De Murcie à Cartagène.....	660
81. De Murcie à Alicante.....	662
82. D'Alicante à Valence.....	665
83. De Murcie à Albacète.....	666
84. De Madrid à Ciudad Real.....	667
La Manche	668
85. De Ciudad Real à Almaden.....	671
86. De Ciudad Real à Tolède.....	673

SIXIÈME SECTION.

ROYAUME DE VALENCE.

87. De Madrid à Valence.....	675
Province de Valence	678
88. De Valence à Denia.....	692
89. De Valence à Teruel.....	693
90. De Valence à Barcelone.....	946
Province de Castellon	697

TABLE MÉTHODIQUE.

XI

Routes.	Pages.
91. De Castellon à Morella.....	702
92. De Madrid à Cuenca.	703
Province de Cuenca.....	705
93. De Cuenca à Valence.....	709
94. De Cuenca à Teruel.....	711

SEPTIÈME SECTION.

ILES BALÉARES.

Majorque.....	713
Route de Palma à Alcudia.....	718
Cabrera.....	722
Dragonera.....	723
Minorque.....	723
Route de Mahon à Ciudadela.....	725
Iviça.....	726
Fromentera.....	727

HUITIÈME SECTION.

ESTRÉMADURE.

Provinces de Badajoz et de Cacerès.....	728
95. De Madrid à Badajoz et à la frontière de Portugal.....	730
96. De Madrid à Cacerès.....	738
97. De Merida à Jerez de los Caballeros.....	739
98. De Merida à Cacerès.....	740
99. De Badajoz à Séville.....	741
100. De Badajoz à Olivenza.....	743
101. De Badajoz à Cacerès.....	743

NEUVIÈME SECTION.

ROYAUME DE PORTUGAL.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. — Géographie. — Climat. — Productions.	
— Division politique. — Savants et littérateurs. — Mouvement industriel. — Ports. — Budget. — Forteresses. — Histoire. — Moyens de transport. — Poids, mesures et monnaies.....	
1. De Badajoz à Lisbonne. (Route de Madrid à Lisbonne.)....	756
2. De Lisbonne à Porto.....	765
3. De Porto à Braga.....	776

Routes.	Pages.
4. De Porto à Valença ou à Tuy en Espagne.....	777
5. De Lisbonne à Peniche.	
A. Peniche.....	779
B. De Peniche à Leiria.....	781
6. De Lisbonne à Setubal.....	782
7. De Lisbonne à Bragançe.	
A. Par Santarem.....	782
B. Par Coïmbre.....	788
8. De Bragançe à Braga.....	790
9. De Lisbonne à Portalègre.....	791
10. De Lisbonne à Faro.....	792
11. De Faro à Castromarim.....	794
12. De Faro à Lagos.....	797
Les côtes du Portugal.	
13. De Vigo à Porto, par mer.....	800
14. De Porto à Lisbonne, par mer.....	800
15. De Lisbonne à Coïmbre, par mer.....	802
16. De Lisbonne au cap Saint-Vincent, aux Açores, à Madère..	804
Les îles Açores.....	805
Madère.....	806

TABLE ALPHABÉTIQUE DES LOCALITÉS.

Espagne.....	808
Portugal.....	818

CARTES.

Carte générale de l'Espagne et du Portugal (à la fin du volume).	
Chemin de fer du nord de l'Espagne.....	55
Chemin de fer de Madrid à Alicante et à Valence.....	476
Chemin de fer de Cordoue à Séville.....	516
Chemin de fer de Séville à Cadix.....	557

PLANS.

Plan de Madrid.....	395
— Barcelone.....	275
— Séville.....	526
— L'Alhambra.....	610

PRÉFACE

— 272 —

Dans l'opinion vulgaire, l'Espagne est encore l'un des pays qu'on ne peut visiter sans au préalable avoir fait son testament. Si les routes de France sont riantes, unies et sûres, si la poitrine peut s'y dilater tout à l'aise, si le regard ne rencontre que des sujets d'étude et d'admiration, dès que la frontière est franchie, dès que les roues de la voiture ont dépassé cette ligne conventionnelle qui divise les peuples et les coutumes, le cœur du voyageur se serre, son imagination s'assombrit. Il semble que derrière lui soit tombée une herse qu'il ne pourra relever, et que, sur chaque pierre du chemin qu'il va descendre, soit écrit le *Lasciate ogni speranza* du Dante. S'il fait nuit, sa préoccupation devient presque de la peur; chaque ombre noire lui semble un bandit, chaque vallée profonde un coupe-gorge, chaque détour du chemin un guet-apens. Pour peu que la voiture penche, il s'attend à verser et il mesure d'un œil inquiet la profondeur des précipices où sans doute il va rouler. On lui a dit quelque chose de ces assurances qui préservent les diligences des attaques de grand chemin, et il s'inquiète de n'avoir pas été requis de payer le tribut préserveur et de ne pas voir sur la banquette, à côté du mayoral, l'escopetero qui, d'un signe, doit abaisser tous ces obstacles que Gil Blas voyait luire derrière les buissons.

On a fait au pauvre voyageur des recommandations qui augmentent l'agitation de son esprit; on lui a dit que s'il est prudent de se charger de peu d'argent, il est sage cependant d'en avoir assez pour alimenter la cupidité des voleurs et pour se mettre à l'abri des sévices par lesquels ceux-ci se vengeraient d'être volés.

Et sous ces impressions pénibles, il jouit à peine du riant coup d'œil des premières vallées dans lesquelles il s'engage. Lorsqu'il met pied à terre à la première étape, il ose à peine s'éloigner de la voiture, de peur d'être enlevé, il cache sous son

pardessus son sac de voyage, de peur qu'il ne tente la cupidité de ces étrangers. Lorsque, mourant de faim et de soif, il pénètre dans une de ces posadas sans fenêtres qui ressemblent à des prisons ou à des réduits fortifiés, il croit que le plancher va s'ouvrir sous ses pas, qu'il va être étranglé dans cette recherche à tâtons; et il n'ose avouer que ce plat de lapin, un peu épicé, qu'on lui sert dans l'ombre, est fait pour agacer l'appétit, et que ce vin, haut en couleur, ne sent pas si affreusement le cuir qu'il se l'était figuré à l'avance. Arrivé à la couchée, logé à la *Fonda* ou au *Parador*, il prend possession de sa chambre avec méfiance, il regarde sous son lit, il soulève ses rideaux, il ferme et barricade sa porte, il cache sa montre et sa bourse sous son oreiller, et souffle sa bougie, ou sa chandelle, hélas! avec anxiété, n'osant prévoir ce que recèlent les ombres de la nuit; et le matin, il se réveille étonné de vivre encore, il sourit à ce jour radieux, à ce beau ciel, tout surpris de l'aménité des gens qui l'entourent.

Pauvre Espagne! quel fantôme on en fait au loin!

Les gens à imagination féconde en ont tant dit sur les chemins d'Espagne, que le mot « voyage » se traduit encore dans l'opinion du plus grand nombre par chemins impossibles, montagnes inaccessibles, rivières à gué, fondrières où l'on s'embarbe, ravins où l'on s'é gare, landes sablonneuses où dix mules ne suffisent pas à enlever une lourde galère.

On pense aux voyages historiques et aux aventures du roman, à la pénible odyssee de Charles-Quint allant s'enfermer à Yuste, aux chevauchées de don Quichotte, aux muletiers de Gil Blas, aux lentes étapes spirituellement décrites par M^{me} d'Aulnoy, aux *posadas* où l'on ne trouve rien, et aux *ventas* où l'on recrute tant d'hôtes incommodes.

Et si vous parlez des voies nouvelles, on sourit d'un air incrédule. L'alliance de ces deux mots, *Espagne* et *chemin de fer*, est du nombre de celles auxquelles le monde s'accoutume difficilement. On ne sait pas associer ces beaux noms sonores: Burgos, Valladolid et Saragosse, à ces mots barbares du jargon industriel: *railway*, *truc* et *tender*. Dans cette belle langue de Cervantès, *camino de hierro* est gauche comme le thème d'un écolier de sixième; *ferro carril* est aigre et criard, comme le bruit d'une roue sur un essieu mal graissé. On ne comprend pas qu'on puisse jamais dire: « la gare de Cordoue, la station de Ségovie, le train omnibus de Grenade »; qu'il y ait un buffet non loin peut-être de l'auberge où Guzman d'Alfarache mangea une omelette croquante, et un chalet à deux côtés tout

auprès de ce lieu où la peur causa à Sancho un si pénible accident.

Enfin, on se décide à peine à croire qu'à moins d'être constitué comme touriste ne le fut jamais, on puisse voyager en Espagne aisément, agréablement, sans faire trop maigre chère, et sans de trop douloureuses insomnies.

Nous contribuerons peut-être à rectifier cette opinion par le travail que notre éditeur livre aujourd'hui au public.

Notre Itinéraire décrit toute la Péninsule, il n'a négligé que des communications secondaires et celles qui se révèlent seulement aux voyageurs allant à l'aventure. Nous donnons la description de 101 routes pour l'Espagne : l'ancien *Guide Richard* en comprenait 210. Notre secret, pour être plus complet en un plus petit nombre de paragraphes, a été de réunir ce que les auteurs du Guide avaient morcelé, d'éviter d'inutiles répétitions, des renvois continuels et des itinéraires en sens inverse déjà donnés dans l'autre sens.

Le principal mérite d'un itinéraire est la concision ; le nôtre pourrait être dix fois plus considérable si l'écrivain se laissait aller à dire tout ce qu'inspire un pays aussi riche en souvenirs que neuf en impressions. Trop décrire eut été au delà de notre rôle ; nous avons dû nous borner à conduire le voyageur vers les lieux qu'il recherche, à lui signaler ce qui mérite le plus son intérêt ; lui laissant l'entière liberté de ses études et le choix des termes de son admiration.

En donnant une forme aussi littéraire que possible à ce travail, dont l'inévitable défaut est une excessive sécheresse, nous avons tenu à ce qu'il fût complètement neuf, et nous avons obéi avant tout à nos impressions personnelles. Nous n'avons pas voulu suivre les errements de nos prédécesseurs ; un seul, M. de Laborde, eût été pour nous un précieux modèle s'il n'eût eu le tort de dater des premières années de ce siècle. Nous avons emprunté nos éléments aux meilleures sources et surtout, pour la statistique et l'histoire, au remarquable *dictionnaire* de don Pascual Madoz, œuvre immense que la France peut à bon droit envier à l'Espagne ; pour les faits artistiques, à l'œuvre considérable de l'habile artiste M. Parcerisa (*Recuerdos y Bellezas de España*). La table bibliographique qui fait suite à cette Introduction indique, du reste, la majeure partie des ouvrages que nous avons consultés et dans lesquels nos lecteurs trouveront d'utiles documents.

Notre plus sérieuse obligation, et nous croyons l'avoir remplie, était l'exactitude, dans les noms, dans les dates, dans les

distances, dans les renseignements locaux. Le voyageur qui voudra bien nous consulter pourra sans doute désirer que ceux-ci soient plus nombreux ; mais une telle œuvre ne saurait être achevée du premier coup, et il reste un moyen pour nous d'arriver à ce précieux résultat, c'est que chacun veuille bien prendre à cœur de nous indiquer ce qui pourra compléter ou rectifier notre travail dans l'intérêt de tous.

Le temps nous aurait manqué pour achever cette entreprise dans les délais que nous nous étions fixés, sans l'obligeance de MM. AUGUSTIN CHALLAMEL et MICHEL JAMES.

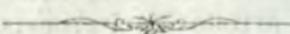
Nous devons à M. James, familier à la langue et aux arts de l'Espagne, les deux excellentes études que renferme notre volume sur *Madrid* et sur les *Iles Baléares*.

M. Challamel, auteur d'un *Été en Espagne*, a bien voulu se charger de l'*Itinéraire du Portugal*. Nos documents étaient rares, anciens, et de plus il se fait en ce moment, en Portugal, un mouvement immense qui rendra inexact demain ce qui est encore exact aujourd'hui, et qui peut mettre notre collaborateur en défaut malgré tous ses efforts. Des chemins de fer, des routes nouvelles, vont transformer, sur tous les points, l'aspect de ce beau pays, et nous créeront dans quelques années d'autres obligations. Nous n'avions donc qu'à être vrais pour le peu qu'il nous a été possible de dire, et sous ce rapport, au moment où nous mettions sous presse, nous avons eu l'heureuse fortune d'une rapide révision de M. le chevalier A. TEIXEIRA DE VASCONCELLOS, l'un des fondateurs de la Société Ibérique, l'auteur du bel ouvrage intitulé les *Contemporains, le Portugal et la maison de Bragance*.

Nous sommes heureux de pouvoir remercier ici cet éminent publiciste de son gracieux concours.

A. GERMOND DE LAVIGNE.

Paris, novembre 1859.



BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

ESPAGNE

Ariège, Andorre et Catalogne. Guide historique, pittoresque et descriptif, etc., par L. Boucoiran. Paris, Giraud. 1854.

Baléares et Pithyuses. par M. Frédéric Lacroix. (*Univers Pittoresque.*) In-8°. Paris, 1850. Firmin Didot.

Barcelone. — *El Consultor, Nueva Guia de Barcelona*, par J.-A.-S. grand in-8°. Barcelone, impr. de Antonio Flotats, 1858.

Barcelone. — *Guia Almanaque de Barcelona*, para estrangeros y forasteros, in-16.

Barcelone. — *Guia cicerone de Barcelona à Arenys-del-Mar; — de Barcelona à Granollers; — de Barcelona à Martorell; — de Barcelona à Tarrasa; por los ferrocarriles*, su autor don Victor Balaguer. — 4 brochures de 100 pages chacune. Barcelone, 1857.

Cadix. — *Guia de Cadiz*, San Fernando y el departamento, par don Jose Rosetty. In-8°. Cadix, 1857.

Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées orientales, 1793, 1794, 1795, par M. J.-N. Fervel, 2 vol. in-8°. Paris, Pillet fils aîné.

Carte itinéraire de l'Espagne et du Portugal, dressée par ordre de S. E. M. le maréchal duc de Bellune, sous la direction du lieutenant-général comte Guilleminot. Paris, 1823.

Chemin de fer du Nord (le) en Espagne, par Emile Barrault, in-12, 207 pages. Paris, H. Plon, 1858.

Chemins de fer espagnols (les), par A. Germond de Lavigne. Paris, Henuy, 1858.

Cordoue. — *Descripcion de la catedral*

de Cordoba, par don Luis Ramirez y de las Casas-Deza, in-12. Cordoue, 1853.

Deux artistes en Espagne, par Desbarrolles, illustrés par Eugène Giraud. Paris, In-4°, Gustave Barba.

Diccionario geografico-estadístico-Histórico de España, par D. Pascual Madoz, 16 vol. in-4°. Madrid.

Espagne, depuis l'expulsion des Maures jusqu'à l'année 1847, par M. Joseph Lavalée. (*Univers pittoresque*), 2 vol. in-8°. Paris, 1850, Firmin Didot.

Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples, par don V. Vazquez-Queipo, sénateur du royaume d'Espagne, 4 vol. grand in-8°. Paris, Dalmont et Dunod. 1859.

Été en Espagne (un), par Augustin Challamel, in-12, 210 p. Paris, 1843.

Gaceta de los caminos de Hierro, periódico semanal, publiée à Madrid.

Gazette des Eaux, revue générale des bains de l'Europe, journal hebdomadaire. Paris; et *Annuaire des Eaux minérales et des bains de mer de la France et de l'étranger*, publié par la *Gazette des Eaux*, in-18. Paris, 1859.

Granja (la). Descripcion del real sitio de san Ildefonso, sus jardines y fuentes; su primitivo autor el dr D. Santos Martin Sedeño; sexta edicion. Tercera vez aumentada por el dr D. Andres Gomez de Somorrostro y Martin. In-18, Eduardo-Baeza; Segovia, 1854.

Grenade. — *Manual del artista y del viajero en Granada*, par don Jose Gimenez Serrano, in-16. Grenade. Sinarès, 1846.

Guia del viajero en España, par don Francisco de Paula Mellado; quinta edi-

- cion, in-12. Madrid. Mellado. 1852.
- Halbinsel der Pyrenæen*, von M. Willkomm. Leipzig. Gustav Meyer, 1855.
- Handbook for Travellers in Spain*, by Richard Ford, 2 vol in-8°. London. John Murray. 1855.
- Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. A. Thiers, de l'Académie française. Paris. Paulin.
- Historia de la dominacion de los Arabes en España*, par don Jose-Antonio Condé, nouv. édition, 3 vol. in-12. Barcelone. Oliverès. 1814.
- Hiver à Majorque* (un), par Georges Sand. Paris, 1842.
- Itinéraire descriptif de l'Espagne*, par Alexandre de Laborde, 5 vol. in-8°. Paris, 1808.
- Itinéraire descriptif et historique des Pyrénées*, de l'Océan à la Méditerranée, par Adolphe Joanne. 1858. Paris. L. Hachette.
- Itinerario general de España*, par el coronel de caballeria D. J. Pedro de Rozas y Campuzano, in-32 oblong. Madrid, 1856. 4e édition. Imp. de Ribadaneyra.
- Lettres d'Espagne*, par A. Germond de Lavigne. (*Moniteur universel* des 21, 22, 23 janvier, 7, 14, 28 février 1858.)
- Lettres sur l'Espagne*, par Adolphe Guéroult. Paris, 1838.
- Madrid*. — *Catalogo de los cuadros del Real museo de pintura y escultura de S. M.* par D. Pedro de Madrazo. Madrid, 1854. In-8°.
- Madrid en la Mano o el Amigo del forastero*, par D.-P.-J. M., in-12. Madrid, 1850. Gaspar y Roig.
- Madrid*. — *Guia del Ferro carril del Mediterraneo*. Madrid.
- Madrid*. — *Historia de las estatuas, monumentos y esculturas publicas de la Corte*, in-18. Madrid. Rufino. 1848.
- Madrid*. — *Le Musée royal de Madrid*, par le comte L. Clément de Ris, in-12. Paris. Jules Renouard. 1859.
- Madrid*. — *Manuales del viagero de Madrid à Barcelona, Cadiz, Malaga, Valencia*, par d. J.-D. Lopez, brochures in-16. Madrid, impranta de Montero. 1854.
- Madrid*. — *Nuevo manual historico topografico estadistico y descripción de Madrid*, par D. Ramon de Mesonero Romanos, in-12. Madrid, 1854.
- Montserrat*. — *Guia de Montserrat y de sus cuevas*, su autor D. Victor Balaguer, in-12, 188 p. Barcelone, 1857.
- Montserrat*, Recuerdos Tradicionales e historicos, par don Victor Balaguer, in-12 de 260 pages. Barcelone, 1853.
- Musées d'Espagne*, par Louis Viardot, in-12. 1852. Paris. Paulin et Le Chevalier.
- Navarre*. — *Voyage archéologique et historique dans l'ancien royaume de Navarre*, par M. Cenac Moncaut. in-8°, 147 p. Paris. Didron. 1857.
- Provinces basques*. — *Voyage archéologique et historique dans le pays Basque*, le Labour et le Guipuzcoa, par M. Cenac Moncaut, in-8°, 116 p. Paris. Didron. 1857.
- Pyrénées* (les) et les eaux thermales sulfurées de Bagnères de Luchon, par le docteur E. Lambron. Paris. Napoléon Chaix et C°. 1859.
- Recuerdos y Bellezas de España*, monuments, vues pittoresques, antiquités, dessinés d'après nature et lithographiés, par F.-J. Parcerisa; sous le patronage de LL. MM. Texte par MM. Joaquin Piferrer, Py y Margal, J.-M. Quadrado, Pedro de Madrazo. In quarto, un volume par province, en cours de publication. Madrid.
- Résumé géographique de la Péninsule ibérique*, par le colonel Bory de Saint-Vincent, in-18. Paris. Ambr. Dupont et Roret. 1826.
- Séville*. — *Guia para visitar el Alcazar de Sevilla*, in-18, 32p. Séville, 1858.
- Séville*. — *La Reine de l'Andalousie*, souvenir d'un séjour à Séville, par M. Paulin Niboyet. Paris, 1858.
- Séville*. — *Noticia de los principales monumentos historicos de Sevilla*; guia de naturales y forasteros, in-16. Séville, J.-M. Geofrin.
- Séville*. — *Noticia historica de la Santa Casa de Caridad de Sevilla*, in quarto. Seville, 1857. Alvarez y Comp.
- Theatro critico universal*, o discursos varios en todo genero de materias, para desengaño de errores comunes; escrito par el M.-R.-P.-M.-F. Benito Geronymo-Feijoo, in-4o. Madrid, 1730.

Toledo en la Mano, o descripción historico artística de la magnífica catedral y de los demás celebres monumentos, por don Sisto Ramon Parro, 2 vol. in-8°. Tolède. Lopez-Fando. 1857.

Tratado completo de las fuentes minerales de España, par el Excmo Sr don Pedro Maria Rubio, in-8°. Madrid, 1853.

Trophées des armées françaises de 1792 à 1815, 6 vol. in-8°. Paris. Lefuel.

Victoires et conquêtes des armées françaises. Paris.

Voyage artistique en Espagne, collection d'épreuves stéréoscopiques de H. Plaut, photographe. Paris, rue Vanneau, 1859.

Voyage en Espagne, par le marquis de Langle, in-8°, 1^{re} édition, 1785; 6^e édition, 1803.

Voyage en Espagne, par Théophile Gautier, in-18. Paris. Charpentier.

PORTUGAL

Almanach de l'université de Coïmbre.
Carte du Portugal, par Calmet de Beau-regard.

Cintra Pinturesca, ou memoria descriptiva da villa de Cintra, Collares et seus arredores, 1 vol. in-8°. Lisboa, 1838.

Contemporains (les), tom. 1er : *Le Portugal et la maison de Bragance*, par A. Teixeira de Vasconcellos, gr. in-8. Paris, 1859, publication de la Société ibérique.

Descripção do real mosteiro de Belem, pelo abbade A.-D. de Castro e Sousa. In-8°, 24 p. Lisboa. 1837.

Descripção Topografica da nobilissima cidade de Lisboa, etc.; pelo professor Joaquim José Ventura da Silva, in-8°, 40 p. 1835.

Esquisses portugaises. Promenades dans l'Estrémadure, par Henry de Pène. *Revue contemporaine*, 1854.

Guide du voyageur à Lisbonne. Histoire, monuments, mœurs, par Olivier Merson, in-12. Paris. Hachette et Co. 1857.

Ilustração (Illustration portugaise), 1 vol. in-folio.

Madère.—*Union médicale* (1er et 6 octobre 1859). Itinéraire de Paris à Madère, par le docteur P. Garnier.

Manual do viajante, par G.-A. da S.-S. in-12. Lisboa. 1845.

Mappa do Portugal de Juan-Baptista de Castro.

Panorama literario. 9 volumes.

Portugal. Erinnerungen aus dem Jahre 1842. Mainz. Victor von Zabern. 1843.

Portugal illustrated, par Kinsey, 1 vol. gr. in-8°. London. 1829.

Portugal (le), par M. Ferdinand Denis, 1 vol. in-8°. (*Univiers pittoresque*), in-8°. Paris. Firmin Didot. 1846.

Portugal und seine colonien im Jahre 1852, von Julius Freiherrn von Minutoli, Dr. 2 vol. in-8°. Stuttgart et Augsburg, 1855.

Portugal. Recordações do anno de 1842, pelo principe Lichnowsky, in-8, Lisboa, impresa nacional. 1845.

Voyage du ci-devant duc du Chatelet en Portugal, revu par J.-F. Bourgoing, 2 vol. in-8°. Paris. Arthus Bertrand, 1808.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

AVIS ET CONSEILS AUX VOYAGEURS.

Le voyageur partant de France peut pénétrer dans la Péninsule par cinq directions principales, trois routes de terre et deux voies de mer.

La première route, qui est le véritable grand chemin de l'Espagne, part de Bayonne et passe la frontière à Béhobie, pour atteindre Madrid par Saint-Sébastien, Vitoria et Burgos. Un magnifique chemin de fer franchira bientôt d'un seul trait cette longue distance.

La seconde route, partant aussi de Bayonne, pénètre en Espagne par Urdax et la vallée de Baztan, pour arriver à Pampelune.

La troisième quitte la France par les Pyrénées-Orientales, passe la frontière au pied du fort de Bellegarde, et entre en Catalogne par la Junquera, Figuiéras, Gironé et Barcelone.

L'une des voies de mer prend le voyageur à Marseille; les nombreux bateaux à vapeur qui fréquentent la Méditerranée le conduisent rapidement à Valence ou à Alicante, d'où le chemin de fer, en pleine activité depuis ce dernier port, et très-prochainement terminé depuis le premier, conduit en 14 ou 15 heures à Madrid. Cette voie est, en attendant l'achèvement du chemin de fer du Nord de l'Espagne, la plus prompte, la moins fatigante; mais elle est loin de présenter l'Espagne par son côté pittoresque.

L'autre voie de mer est la ligne de bateaux à vapeur qui, partant régulièrement de Saint-Nazaire, touchent au magnifique port de Vigo, à Lisbonne, à Cadix, à Gibraltar, et s'arrêtent à Malaga. (V. ci-après : *Bateaux à vapeur.*)

Passe-ports.—Le voyageur doit toujours se munir d'un passeport pour entrer en Espagne. Le passe-port à l'étranger, dont le prix est de 10 fr., se délivre :

A Paris, à la Préfecture de police, sur un ancien passe-port ou sur un certificat d'un commissaire de police. Il doit être visé par le ministère des affaires étrangères, par l'ambassadeur d'Espagne, et par le ministre de Portugal si on doit pénétrer dans ce royaume¹.

¹ M. François, ancien employé (au bureau des passe-ports, de neuf heures et demie à quatre heures, après quatre heures, place Dauphine, 14), se charge de faire légaliser les passe-ports dans les ambassades et légations diverses.

M. François prend 1 fr. de commission pour chaque visa des ministères, ambassade ou légation, indépendamment du débours de 5 fr. pour le visa de la légation de Portugal. Celui de l'ambassade d'Espagne est apposé gratis.

Dans les départements, à la préfecture, sur l'avis motivé des maires, et aux sous-préfectures; mais seulement, dans ce dernier cas, pour un temps limité et pour une excursion déterminée.

Arrivé à la dernière ville française ou au port d'embarquement, le passeport doit être soumis au visa de l'autorité administrative (préfet ou sous préfet), et à celui du consul étranger. Le coût de ce dernier visa est de 5 fr. La frontière franchie, le passeport est visé par la première autorité locale, et rendu aussitôt. Il est rarement demandé dans l'intérieur de l'Espagne.

Lorsqu'il va rentrer en France, le voyageur doit se munir du visa du consul de France de la dernière ville où il séjourne (droit 2 fr. 50 c.), et de l'autorité politique espagnole (8 réaux). Ce dernier droit lui sera réclamé par le fonctionnaire du dernier poste de la frontière, s'il ne l'a pas payé à la ville. En dernier lieu, le passeport doit être vu par le premier commissaire de police, soit à la frontière, soit au port de débarquement.

Routes, diligences, voyages en poste ¹.—On compte en Espagne huit grand routes appelées *carreteras generales*, qui se dirigent de la capitale vers toutes les villes importantes du royaume, et qui sont desservies par des malles-poste (*sillas correos*) et des diligences bien installées. (V. à cet égard les renseignements généraux de Bayonne (p. 1), Perpignan (p. 257) et Madrid (p. 397.) Les tarifs de ces diligences sont peu élevés, mais les excédants de bagages se payent fort cher. Depuis quelques années, les voies de terre qui étaient dans un fort mauvais état, se sont considérablement améliorées.

Lorsqu'on voyage en poste (*en ruedas*), les distances sont payées, non par poste, mais par lieues de 20,000 pieds, (20 au degré, ou 5 kil. 660 mè.), et à raison, par lieue, de 6 réaux pour la voiture si elle appartient à la poste, 6 réaux pour chaque cheval ou mulet, et 3 réaux de guides au postillon. Ce tarif varie selon la nature de la voiture et le poids des bagages. A franc étrier (*à la ligera*) le voyageur paye 6 réaux pour son cheval, et autant pour celui de son guide. A la charge des voyageurs sont, en outre, les droits de péage des chaînes (*portazgos*), des ponts (*pontazgos*) et des bacs ou barques.

Pour les routes qui ne sont parcourues ni par les malles-poste ni par les diligences, on trouve encore quelques *coches*, lourds carrosses faisant de 10 à 12 lieues par jour; des *galeras*, charriots à quatre roues couverts et non suspendus; des *carritos*, charrettes couvertes d'un berceau de paille, non suspendues, avec fond en sparterie, attelées de deux chevaux ou deux mules en flèche, et courant par tous les chemins d'une vitesse à rompre les os; des *calesas* et des *tartanas*, véhicules plus petits et plus convenables, mais pas mieux suspendus; enfin, et surtout, les chevaux de selle ou les mulés. Ce dernier mode de voyager est préférable pour les touristes dans tous les pays.

Chemins de fer (*ferro carriles, caminos de hierro*).—L'Espagne a été fort arriérée sous le rapport des chemins de fer; l'essor est donné maintenant. Des lignes importantes qui traversent tout le royaume sont ouvertes ou à la veille de s'ouvrir, un grand nombre d'autres

¹ Pour le Portugal, voir en tête de la neuvième partie, p. 745.

sont en voie de construction ; elles opéreront, au point de vue de l'industrie et de la richesse publique, une transformation complète de ce magnifique pays.

Au moment où paraît ce volume, les lignes *en exploitation* sont les suivantes :

De Madrid à Alicante, 455 kil. , avec un embranchement de 27 kil. sur Tolède ;—de Valence à Alcuia, première section du chemin de Valence à Almansa, 70 kil. ;—de Cordoue à Séville, 130 kil. ;—de Séville à Cadix, 153 kil. ;—de Barcelone à Arenys del Mar, 36 kil. ;—de Barcelone à Martorell, tête de ligne du chemin de Tarragone, 27 kil. ;—de Barcelone à Granollers, tête de ligne du chemin de la frontière française, 29 kil. ;—de Barcelone à Manresa, tête de ligne du chemin de Saragosse, 52 kil. ;—de Tarragone à Montblanch, première section du chemin de Tarragone à Lerida, 37 kil. ;—d'Alar à Santander, avec interruption de 53 kil. entre Reinosa et los Corrales, 150 kil. ;—de Madrid à Guadalajara, tête de ligne du chemin de Saragosse, 60 kil. ;—de Langreo à Gijon....

En construction : D'Alcuia à Almansa, 61 kil. ;—de Guadalajara à Saragosse, 300 kil. ;—d'Irun à Madrid (chemin du Nord de l'Espagne ; la plus grande partie sera livrée très-prochainement à la circulation), 622 kil. ;—de San Isidro de Dueñas, sur le chemin du Nord, à Alar (tête de la ligne de Santander) 110 kil. ;—de Valence à Tarragone, 280 kil. ;—de Saragosse à Alsasua ;—d'Alfaro à Bilbao ;—de Séville à Huelva.

Concédés ou en projet : De Madrid à Ciudad Real et Badajoz (ligne d'Estrémadure) ;—de Palencia à Oviedo ;—de Valladolid à Zamora ;—de Medina à Salamanque ;—de Villarobledo à Cordoue ;—de Cordoue à Jaen, Grenade, Malaga ;—d'Albacete à Cartagène, etc.

Bateaux à vapeur.—De nombreux bateaux anglais, français, espagnols ou allemands, font un service à peu près régulier entre Barcelone, Valence, Alicante, Carthagène, Alméria, Malaga, Gibraltar, Algésiras et Cadix ; on les rencontre dans ces ports au moins une fois par semaine. Quelques-uns vont jusqu'à Marseille ; d'autres vont à Alger et Oran ; d'autres encore remontent par les côtes de Portugal et par les ports du nord de l'Espagne (Vigo, la Corogne et Gijon), jusqu'en France (Rouen), et même jusqu'en Angleterre (Liverpool). L'arrivée et le départ de ces bateaux sont régulièrement annoncés dans les ports espagnols par affiches placardées dans les rues, dans les hôtels et dans les établissements publics. On trouvera ci-après, parmi les renseignements relatifs à la Corogne, à Barcelone, à Cadix, etc., des détails sur ces différents services et sur leur itinéraire.

Les deux lignes les plus intéressantes pour le voyageur qui part de France, sont celles de Marseille à Alicante, et de Saint-Nazaire à Malaga.

Par la première, des paquebots des Messageries-Impériales et de la Compagnie espagnole Lopez y C^a, partent de Marseille les mardis, jeudis et vendredis, en correspondance avec le train de Paris du chemin de fer de Lyon, et arrivent à Alicante en 40 heures, à Madrid en 72 heures depuis Paris. On paye de Paris à Madrid 200 fr. en 1^{re} classe ; 150 fr. en 2^e, et 100 fr. en 3^e. Les bureaux de ces deux services se

trouvent à Paris, au siège central de la Compagnie du chemin de fer de Lyon, rue de la Chaussée-d'Antin, 7, et aux Messageries-Impériales, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Par la seconde ligne, ligne péninsulaire de la Compagnie générale des paquebots fluviaux et maritimes, on part de Saint-Nazaire (chemin de fer de Paris à Orléans et Nantes) les 5, 15 et 25 de chaque mois, à midi précis ; on arrive à Malaga les 7, 17 et 27, et on rentre à Saint-Nazaire les 8, 18 et 28, après avoir fait escale 1 ou 2 jours à Vigo, Lisbonne, Cadix et Gibraltar, à l'aller comme au retour. Le tarif du trajet total de Saint-Nazaire à Malaga est de 260 fr. en 1^{re} chambre ; 200 en 2^e, avec lit et nourriture, et 100 fr. sur le pont, sans lit ni nourriture. L'installation de ces paquebots est confortable ; la table y est parfaitement servie ; les chambres bien closes et bien ventilées. Partant et revenant par cette voie, on peut parcourir l'Andalousie, par Malaga, Grenade, Jaen, Cordoue, Séville, Huelva, se rembarquer à Cadix, et visiter à l'aller et au retour les ports d'escale. (Administration centrale à Paris, rue Taitbout, 52.)

Hôtelleries.—Ces hôtelleries, qui valent beaucoup mieux que leur réputation, se divisent en plusieurs classes : La *Fonda* ou le *Parador*, où l'on trouve la table et le logement, comme dans nos hôtels français ; la *Posada*, où l'on ne peut avoir que le logement, et quelquefois, comme dans nos auberges de campagne, une chétive nourriture ; la *Venta*, espèce d'auberge où le voyageur peut apprêter les aliments qu'il porte, mais où il ne trouve souvent que de l'eau, du vin assez mauvais et de l'eau-de-vie plus mauvaise encore.—Les prix, dans les meilleurs hôtels, ne sont pas exorbitants. On a le logement et la table pour 25 à 30 réaux.

Monnaies.—Un décret de la reine, du 15 avril 1848, a régularisé le système des anciennes monnaies de la manière suivante :

OR. Le *doblon d'Isabel*, qui vaut 100 réaux (*réales*), ou 26 fr. 31 c. de notre monnaie.

ARGENT. Le *douro (duro)*, qui vaut 20 réaux, soit 5 fr. 26 c. ;

Le *medio-duro*, appelé aussi *escudo*, qui vaut 10 réaux ;

La *peseta*, qui vaut 4 réaux, soit un peu plus de 1 fr. ;

La *media-peseta*, valant 2 réaux, soit 50 c. à peu près.

Le *réal*, unité monétaire, correspondant à 0 f. 2631 de notre monnaie, est divisé fictivement en 34 *maravédís*.

CUIVRE. La pièce de *dos cuartos* ; le réal en contient quatre, plus un *ochavo*.

Le *cuarto*, valant 4 *maravédís* ou 0,03096.

L'*ochavo*, valant 2 *maravédís*, ou 0,0154.

On n'a pas démonétisé les vieilles pièces, et on trouve encore l'ancienne once valant 320 réaux, et la *peseta* et *media peseta* à colonnes, valant, la première 5 réaux, la seconde 2 réaux et demi.

Notre pièce de 5 fr., très-répandue en Espagne, est acceptée comme monnaie courante sous le nom de *napoléon*, et pour 19 réaux.

Le papier de banque, à Madrid, est en coupures de 200 réaux.

Mesures.—On commence à adopter le système métrique pour la mesure des distances, et indépendamment des chemins de fer, quel-

ques routes de terre sont abornées en kilomètres. L'ancienne lieue espagnole équivaut à 5,660 mètr.—La *vara* vaut 83 cent.; le *pie*d 27 cent.; le *palmo* 20 cent. Nous indiquons dans le courant de ce volume l'équivalent des autres mesures locales.

Poste aux lettres.—Une convention postale toute récente modifie les renseignements que nous donnons à l'article Madrid, p. 396. Les lettres échangées entre la France et l'Espagne s'affranchissent à raison de 12 cuartos (38 c.) pour 7 grammes et demi. Non affranchies, elles payent 18 cuartos (56 c.).

Télégraphie. (*V. Madrid*, p. 398.)

Renseignements particuliers.—Le voyageur doit, avant de franchir la frontière, se débarrasser de toute monnaie d'or et de la menue monnaie d'argent. La pièce de 5 fr. est seule acceptée. Quand il arrivera dans une ville où l'on séjournera, il doit loger de préférence aux hôtels ou *Posadas de las Diligencias*. S'il fait des courses ou des voyages en dehors des routes parcourues par les diligences, les voitures ou autres véhicules, et qu'il soit obligé de voyager à franc-étrier, il agira prudemment en se joignant aux *ordinarios*, espèces de messagers qui voyagent par troupes. Nous ne voulons pas dire, cependant, que les routes, en Espagne, ne soient pas toujours sûres : le service de surveillance et de force publique y est fait par un corps de gendarmerie (*guardia civil*) organisé sur le modèle de la gendarmerie française, dont les services sont immenses, et dont l'activité et le dévouement sont dignes des plus grands éloges.

Véritable manière de voyager.—Un spirituel écrivain, M. A. Desbarolles (*Deux Artistes en Espagne*), a dit comment les artistes, les vrais touristes et les poètes doivent voyager en Espagne ; nous ne saurions mieux compléter ces renseignements qu'en reproduisant ici les conseils qu'il puise dans sa propre expérience :

« On est généralement persuadé que le voyage en Espagne exige de grandes dépenses. C'est une erreur que nous combattons victorieusement par la logique des chiffres.

« Nous prétendons établir que le voyage est moins coûteux en Espagne que dans les autres pays de l'Europe, si l'on veut employer le mode de transport consacré par l'usage : l'âne ou le mulet.

« C'est de tous le plus agréable et le plus pittoresque ; c'est le seul qui permette d'aller partout.

« On trouve des mulets ou des ânes de location presque partout en Espagne. Parfois cependant ils sont tous en voyage lorsque l'on arrive dans une ville de peu d'importance, et l'on est obligé d'attendre leur retour dans un endroit souvent maussade et ennuyeux.

« Un touriste qui veut avoir sa liberté et faire un voyage économique doit acheter un mulet.

« Cela demande, il est vrai, une dépense immédiate de 3 ou 400 fr. ; mais on le revend avec très-peu de perte au retour.

« Si l'on arrive dans une ville au moment d'une foire, il se présentera des occasions très-avantageuses d'acheter la bête, ainsi que les brides, les harnais, le bât et tout ce qui constitue l'aparejo.

« Le mulet se nourrit de tout et n'exige pas de soins. Il ne se fatigue

jamais. Les muletiers prétendent qu'il peut faire tous les jours 15 à 18 lieues avec une charge assez lourde. Cependant il serait plus sage de débiter par de petites journées, en ayant soin surtout de calculer les distances de manière à se trouver à l'abri de midi à 3 heures, moment du feu (*fuego*). Dans l'été, les *arrieros* préfèrent voyager la nuit. A moins d'urgence, ils ne marchent que par bandes, et s'attendent pour partir. Le voyageur étranger fera bien de se joindre à eux.

« Dans les auberges il n'y a jamais rien, et il ne peut rien y avoir. Pourquoi les *posaderos* feraient-ils des provisions, puisque les muletiers apportent tout avec eux? L'aubergiste est là pour faire cuire, et rien de plus. Avant de voyager dans un pays, il faut en étudier les mœurs. Un homme qui se plaint en Espagne du dénûment des auberges est tout aussi ridicule qu'un homme qui s'irrite de ne pas comprendre la langue dans un pays étranger. Il n'y a guère que les muletiers qui voyagent : ils apportent leurs matelas avec eux. Il faut donc quelquefois coucher sur des nattes ou sur des paquets. Mais lorsque l'auberge renferme des lits, ils sont toujours très-propres, les draps surtout sont éclatants de blancheur.

« Voici la dépense d'un voyageur avec un mulet :

	Pesettes.	Cuartos.
* Une chambre sans lit (le mulet porte le vôtre),	»	10
La chambre avec le lit se paye une pesette (1 fr.).		
La nourriture du mulet revient environ à une pesette, ou	1	10
Un poulet sur la route,	1	»
Un beau lapin,	1	»
Accommodement des plats par l'hôtesse, 1 réal		
(5 sous) avec l'huile ou la sauce, deux plats,	»	10
Une soupe (1 réal),	»	5
Fruits, melon, concombres, tomates, etc., 2 réaux,	»	10
Vin, environ 1 réal,	»	5
		10
Total	5	10

* Ce qui fait environ 5 fr. 15 sous de notre monnaie.

« Ainsi, pour cinq francs quinze sous, vous avez vécu avec votre mulet.

« La location d'un mulet vous coûterait dix francs par jour, et vous auriez à payer votre nourriture et vos frais d'auberge.

« Nos dépenses s'élevaient rarement à 3 pesettes (environ 3 fr.) par jour. Le surplus nous servait dans certaines occasions à payer les ânes et les carros.

« Toutes les grandes villes possèdent des *casas de pupillos* (maisons bourgeoises) : deux repas très-confortables et un excellent lit y sont toujours offerts. Le prix de ces maisons est de 2 fr. 50 cent. par jour.

« Le doute n'est plus permis maintenant. Un riche portefeuille n'est pas nécessaire pour visiter Grenade et Murcie, et la Huerta de Valence, et Séville, et Cadix battue par la mer.

* Il faut un bon fusil et trois francs par jour. »

STATISTIQUE ET GÉOGRAPHIE 1.

Situation, étendue.—L'Espagne est bornée, au N. par les Pyrénées, qui la séparent de la France, et par le golfe de Gascogne; à l'O. par le Portugal, à l'E. par la Méditerranée, et au S., où le détroit de Gibraltar la sépare de l'Afrique, par la Méditerranée et par l'océan Atlantique. — Son étendue est de 905 kil. de large sur 1,132 de longueur; elle offre une superficie de 1,024,000 kil. carrés. Sa frontière du côté de la France peut avoir 550 kil. d'étendue. Ses points les plus extrêmes sont, au N., le *cap Ortegal*; à l'E. le *cap Creüs*; au S., *Tarifa*, et à l'O. le *cap Finistère*.

Montagnes.—Le système Ibérien, qui comprend toutes les montagnes de la Péninsule, se divise en trois groupes: le *septentrional* ou *Pyrénées*, le *central* et le *méridional*. Les principales *sierras*, ou chaînes, faisant partie de ces groupes, sont: au N., la chaîne *Cantabrique* et les monts *Asturians*, dépendant des Pyrénées; au centre, la chaîne *Carpato-Vélonique* qui sépare les deux Castilles; au S., la *sierra Morena*, qui s'étend du royaume de Valence jusqu'aux limites de l'Andalousie et du Portugal.

Fleuves et rivières.—Les plus grands fleuves de l'Espagne sont: l'*Ebre*, qui prend sa source dans la vallée de *Reynosa* et, après un cours de 700 kil., se perd dans la Méditerranée, près d'*Amposta*;— le *Duero* (*Douro*), prend sa source dans la *sierra* de *Urbion*, et, après un cours de 850 kil., se jette dans l'Océan, à *Porto*; le *Tage* (*Tajo*), le plus grand fleuve de la Péninsule, prend sa source dans les montagnes d'*Albaracin* et se jette dans l'Océan, à *Lisbonne*, après un cours de 360 kil.;— le *Guadiana* prend sa source dans la *Manche* et, après un cours de 850 kil., se perd, au S., dans l'Océan, près d'*Ayamonte*; le *Guadalquivir*, dont la source est dans les montagnes qui se trouvent entre *Grenade*, *Murcie* et *Jaën*, se perd dans l'Atlantique, non loin de *Cadix*, après un cours de 550 kil. Viennent ensuite 51 rivières du second ordre.

Canaux.—Parmi les nombreux canaux d'irrigation que possède l'Espagne, on distingue principalement: Le *canal impérial d'Aragon*, ouvrage remarquable, commencé sous le règne de *Charles III*;— le *canal de Castille*, d'une longueur de 152 kil.;— le *canal du Manzanares*, qui va du pont de *Tolède* à *Madrid* et dont la longueur n'est que de 14 kil.;— le *canal de Guadarrama*, d'une étendue de 17 kil.;— le *canal de San-Carlos*, de 11 kil. de longueur, creusé pour former un port auprès de l'embouchure de l'*Ebre*;— le *canal de Murcie*, dont 28 kil. sont seulement terminés sur 244 qu'il doit avoir;— la *canalisation de l'Ebre*, par laquelle *Saragosse* se trouvera en communication navigable avec la mer.

Climat et Température.—Sous le rapport de la température, on divise la Péninsule en trois zones, représentées chacune par une

¹ Pour le Portugal, voir la neuvième partie, p. 745.

végétation distincte : 1^o La *région septentrionale* ou *Cantabre*, qui renferme des portions de la Catalogne, l'Aragon, la Navarre, les Provinces Basques, les Asturies, la Galice et quelques parties des deux Castilles. Les hivers y sont froids, les printemps humides et le climat tempéré; l'été est la saison la plus agréable de cette zone.— 2^o La *zone centrale* renferme les Castilles, une partie de Léon, de la Manche et de l'Estrémadure. Le printemps et l'automne seuls y sont agréables. — 3^o La *zone méridionale* comprend l'Andalousie, les provinces de Murcie, d'Alicante et de Valence. Le climat y est délicieux dans le printemps et l'automne; torride et tropical pendant l'été. L'hiver n'est pas froid, mais pluvieux; il n'y dure que quelques jours.

Eaux minérales.—Don Pedro Maria Rubio, l'éminent auteur du *Traité des Sources minérales de l'Espagne*, donne le relevé suivant des richesses hydrologiques de la Péninsule :

Localités possédant des sources minérales décrites,	705
Et sur ce nombre :	
Localités possédant des sources minérales utilisées,	350
Localités dont les sources sont inutilisées,	355

Le nombre total des sources dont l'existence est constatée par M. Rubio s'élève à près de 1,200. (On trouvera à la *Table alphabétique*, lettre E, l'indication des plus fréquentées parmi ces sources.)

Division politique et militaire.—Un décret de 1841 a divisé l'Espagne en quarante-neuf provinces qui sont : *Alava, Albacete, Alicante, Almería, Avila, Badajoz*, les *îles Baléares*, *Barcelone, Burgos, Cacerès, Cadix*, les *Canaries, Castellon de la Plana, Ciudad-Real, Cordoue, La Corogne, Cuenca, Gerone, Grenade, Guadalajara, Guipuzcoa, Huelva, Huesca, Jaën, Léon, Lérída, Logroño, Lugo, Madrid, Murcie, Malaga, la Navarre, Orense, Oviedo, Palencia, Pontevedra, Salamanque, Santander, Ségovie, Séville, Soria, Tarragone, Tétel, Tolède, Valence, Valladolid, Bizcaye, Zamora, et Saragosse.*

L'organisation militaire comprend les dix-sept *capitaineries générales* de la Nouvelle Castille, de Catalogne, d'Aragon, d'Andalousie, de Valence et Murcie, de Galice, de Grenade, de la Vieille Castille, d'Estrémadure, de Burgos, de Navarre, des Provinces basques, des îles Baléares, des Canaries, de Cuba, de Porto-Rico et des Philippines.

La population de la monarchie espagnole dépasse 16 millions d'habitants, ainsi répartis : 12 millions sur le continent espagnol et les îles adjacentes,—dans les présides d'Afrique, à Fernando Po et Annobon 30,000, — 1,200,000 hab. à Cuba et Puerto-Rico, — enfin, 3,000,000 d'hab. aux îles Philippines et leurs dépendances.

On trouvera dans le cours du volume, et pour chaque province, des indications complètes sur sa situation, ses richesses naturelles, ses produits, son climat, les mœurs, les usages et le caractère de ses habitants.

ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE

ET
DU PORTUGAL

PREMIÈRE SECTION

PROVINCES BASQUES, CASTILLE, ASTURIES.

ROUTE I.

DE PARIS A MADRID

PAR BORDEAUX, BAYONNE, VITORIA
ET BURGOS.

1,502 kil.—Chemin de fer et route de poste.

DE PARIS A BAYONNE.

Chemin de fer de Paris à Bordeaux,
5 conv. par jour; trajet direct (1^{re} classe)
en 12 h. 49 m. le jour, et 13 h. 2 m. la
nuit; trajet par trains mixtes en 21 h.

De Bordeaux à Bayonne, 3 conv. par
jour; trajet direct (1^{re} classe) en 4 h.
25 m., par trains mixtes en 7 h. 15 m.

Prix de Paris à Bayonne : 1^{re} classe,
87 fr. 40 c.; 2^e cl., 65 fr. 55 c.; 3^e cl.,
68 fr. 5 c.

N. B. Pour la description des localités
situées sur ces deux lignes, voyez les
Itinéraires de Paris à Bordeaux et de Bor-
deaux à Bayonne, par M. Adolphe Joanne.

780 kil. **Bayonne.**—OMNIBUS de
la gare dans la ville, 25 c. par voyageur
et 25 c. par colis.

HÔTELS : *du Commerce*, tenu par
Teinturier; *St-Etienne*, tenu par
Detroyat (chambre 1 fr. 50 et au-

dessus; déjeuner 2 fr.; dîner 3 et
4 fr.); *St-Martin*; la *Bilbaina* (fonda
espagnole); la *Providence*; le *Grand*
d'Espagne.

VOITURES PUBLIQUES. *Diligen-*
cias del norte y mediodia de Es-
paña.—*Madrid*, par Pampelune
et Tudela, un jour sur quatre,
départ le soir; trajet en 60 h.; 700
réaux¹ dans la *berline*, 600 dans
l'intérieur, 500 dans la *rotonde* et
400 dans le *coupé*².—*Pampelune*, un
jour sur deux, trajet en 15 h., par
la vallée de Bastan (146, 132, 107
et 80 réaux). Correspondances à
Pampelune pour Saragosse et à
Saragosse pour Barcelone. (On
peut aller de Pampelune à Sara-
gosse par un service de diligences
qui s'arrête à Tudela, et prendre
à Tudela un bateau-poste qui va à
Saragosse par le canal Impérial,
trois fois par semaine, les lundis,
mercredis et vendredis).—*Madrid*
par St-Sébastien et Burgos, tous

¹ Multiplier par 0 fr 26 c. 51 pour connaître
la valeur exacte en francs. Voir l'Introduction,
art. *Monnaies*.

² Noter avec soin cette distinction, que dans
les voitures publiques espagnoles le *coupé* se
nomme *berlina* et l'impériale *cupe*.

les jours, départ le matin; trajet en 60 h. (700, 600, 500 et 400 réaux).

— *Bilbao*, tous les jours, dans la journée, trajet en 20 h.; un jour par la côte, l'autre jour par Tolosa et Vergara (180 et 150 réaux). Correspondances à Bilbao pour Santander. — *St-Sébastien*, tous les jours, le matin, prix variables, trajet en 6 h.

Diligencias de la Nueva Union. — *Madrid* par Pampelune et Soria, un jour sur quatre, même temps, mêmes prix et même heure de départ que pour les diligences *del norte y mediodia*, avec lesquelles ce service alterne. — *Pampelune*, un jour sur deux.

La Victoria Burgalesa y Castellana. — *Madrid*, tous les deux jours, trajet en trois jours et deux nuits, départ le matin, mêmes prix.

Diligencias de los maestros de posta. — *Irun* et *St-Sébastien*, tous les jours, trajet en 6 h.; départ dans l'après midi; correspondance à *St-Sébastien* pour Tolosa.

Diligencias postas generales. — *Madrid* par Burgos, départ le matin, même trajet et mêmes prix que la *Victoria*. Services à *Madrid* pour l'Espagne, calle de Alcalá, 15.

Malle-poste (Silla correo), départ tous les jours à 6 h. du soir, deux places, 640 réaux l'une; trajet en 50 h., par Burgos.

POSTE AUX LETTRES. BUREAUX : rue du Gouvernement, près du Château-vieux.

BANQUIERS. MM. Darcangues, A. Détrouat, Ch. Détrouat, F. Faurie, Furtado et C^e, Lahirigoyen, A. Léon aîné et frères, J. Léon et fils aîné.

LIBRAIRES. André, Larroulet, rue Bernède, près du théâtre (guides, itinéraires et nouveautés).

N. B. Voyez pour la description de Bayonne l'itinéraire de M. Ad. Joanne, *De Bordeaux à Bayonne*.

DE BAYONNE A LA FRONTIÈRE.

Route de poste : 31 kil. — Chemin de fer en projet.

En arrivant à Bayonne on doit

avoir pour premier soin de présenter son passé-port au visa du sous-préfet de l'arrondissement (bureaux, rue Bernède, sous la galerie à gauche du théâtre, en face de la librairie de Larroulet), et ensuite à celui du consul d'Espagne; le droit à percevoir par ce dernier est de 20 réaux (5 fr. 25 c.).

Le voyageur muni seulement d'un passé-port à l'intérieur, qu'une détermination subite porte à faire une excursion en Espagne, pourra obtenir du sous-préfet de Bayonne une passe provisoire d'une durée limitée, et valable seulement pour une zone déterminée du territoire espagnol. Il ne doit pas perdre de vue que les livres reliés, la bijouterie, les étoffes payent à la douane des droits fort élevés, et que le tabac étranger est prohibé. On ne peut entrer en franchise que des effets ou des objets à son usage. Les visites de la douane ont lieu à Irun.

On sort de Bayonne par la porte d'Espagne. A gauche, à l'issue des glacis de la place, s'ouvre la route d'Ustaritz et d'Espelette qui conduit aussi en Espagne par la vallée de Bastan (V. R. 3). La route de *St-Jean-de-Luz* et *St-Sébastien*, bordée de maisons de campagne, monte et descend en ligne droite entre deux lignes de peupliers. A 3 kil. de Bayonne on laisse à droite le village d'Anglet et la route de Biarritz. A gauche se montre le *château Chegaray*, au pied d'un coteau boisé. On aperçoit sur la gauche une partie de la chaîne des Pyrénées dominée à l'horizon par la Rhune et la Haya. Sur la droite, au delà du *lac Mouriscot* que la route domine, on découvre la mer de distance en distance. On s'en rapproche en descendant à

14 kil. de Bayonne (794 kil. de Paris) *Bidart*, relais de poste, v. de 1,307 hab., aux maisons propres et riantes. Continuant à descendre, on vient côtoyer une petite baie dont on ne domine le niveau que de 2 mètr.; puis, s'éloignant de

nouveau de la mer, on remonte à (3 kil.) *Guétary*, v. de 616 hab., le vrai type du village basque. La falaise qui borde toute cette partie de la *côte de fer*, depuis Biarritz jusqu'à St-Jean-de-Luz, est coupée à Guétary, à la hauteur d'un des groupes de maisons, et s'abaisse en pente roide jusqu'à un petit havre sablonneux que protègent, comme des jetées naturelles, deux longues traînées de rochers. Tous les hommes du village sont marins; les uns s'engagent à bord des navires frétés pour Terre-Neuve; les autres se livrent à la pêche du thon. Une route droite et plate relie Guétary à

3 kil. (800 kil.) **Saint-Jean-de-Luz**, (*Hôt. : de l'Europe, de France, Saint-Etienne, des Voyageurs*). Les étrangers trouveront à St-Jean-de-Luz des *maisons meublées*, un *cercle à l'hôtel de l'Europe*, un *casino à l'établissement des bains de mer*, des *chevaux et voitures de louage*, des *bains d'eau douce*) V. de 2,668 hab., située en face de Ciboure, sur une jolie baie à laquelle elle a donné son nom.

Saint-Jean-de-Luz avait déjà une grande importance dès le xv^e siècle. Ses habitants et les autres Basques du Labourd furent les premiers marins qui s'aventurèrent vers l'Islande, le Spitzberg et les bords de Terre-Neuve à la poursuite de la baleine, après l'avoir longtemps chassée dans le golfe de Gascogne. Cette prospérité de Saint-Jean-de-Luz se maintint jusqu'au milieu du xvii^e siècle; sa population dépassait alors 12,000 hab. Elle eut la gloire, pendant ce siècle, d'être choisie par Louis XIV pour la célébration de son mariage, le 9 juin 1660, avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi Philippe IV d'Espagne.

Saint-Jean-de-Luz fut, sous Louis XIV, à l'apogée de sa grandeur; mais la paix d'Utrecht, en dépouillant la France de Terre-Neuve, porta à la ville basque un coup funeste; puis vint la mer qui, par un phénomène inattendu, atta-

qua la ville, enleva les rochers qui en formaient la défense naturelle et mit à néant tous les efforts et tous les travaux des ingénieurs, à commencer par ceux de Vauban.

Un avenir meilleur semble réservé à St-Jean-de-Luz. Ses bains de mer y ramènent une certaine prospérité, et le gouvernement a adopté, dit-on, des projets destinés à lui rendre son ancienne importance.

Un pont de pierre jeté sur la Nivelle sépare St-Jean-de-Luz de *Ciboure*, v. habité par des pêcheurs et surtout par une colonie de *gitanos* dont les mœurs ont encore la sauvagerie des temps passés.

A 3,000 mètr. env. au-delà de Ciboure, s'élève, à droite de la route, le château d'*Urtubie*, ancien manoir qui a vu Louis XI se rencontrer avec les rois de Castille et d'Aragon, en 1462. Urtubie est aujourd'hui un riche domaine entouré de métairies. La route, devenue montueuse depuis St-Jean-de-Luz, s'éloigne de la mer pour atteindre

5 kil. (805 kil.) **Urrugne**, V. de 3,578 hab., rendue célèbre par les touristes, qui se sont plu à recueillir et à répéter, les uns après les autres, l'inscription latine de son horloge :

Vulnerant omnes, ultima necat.

Au delà d'Urrugne, on gravit une petite chaîne de collines du haut de laquelle on découvre le bassin de la Bidassoa. Ce point culminant se nomme la *Croix des Bouquets*; son importance stratégique l'a rendu de tout temps le théâtre de combats. A gauche et en face apparaissent les deux montagnes de la Rhune et de la Haya; à droite les alluvions de la Bidassoa et de la mer; et à 7 kil. de distance, de l'autre côté de la baie de Fontarabie, s'avance la *pointe du Figuier*. On descend, en décrivant des zigzags, par une pente assez roide, à

6 kil. (811 kil.) **Bébobie**, (*Hôtel du Nord*) v. dépendant d'Urrugne et

situé sur la rive droite de la Bidassoa. La Bidassoa sert de limite à la France et à l'Espagne sur les derniers kilomètres de son parcours. Elle prend naissance dans les montagnes de la vallée de Bastan, tout auprès de la frontière, vers Urdax. Son lit, assez étroit dans sa partie supérieure, s'élargit brusquement à Béhobie et embrasse plusieurs îles, parmi lesquelles survivent péniblement, à l'état de banc de sable, tous les jours un peu plus entamées par le mouvement des marées, la fameuse *Ile des Faisans* et l'*Ile de la Conférence* où se passèrent tant d'événements importants dans l'histoire des deux pays. Louis XI s'y rencontra avec Henri IV de Castille, et Commines raconte combien les Espagnols se moquèrent du pauvre costume du roi de France, pendant que les Français riaient de la magnificence exagérée des seigneurs castillans.

Ce fut là aussi qu'en 1526 se fit, dans une barque, au milieu de la rivière, l'échange de François I^{er} contre ses deux fils, qu'il donnait en otages. Plus tard, en 1615, les ambassadeurs de France et d'Espagne échangèrent, sur l'Ile de la Conférence, deux fiancées : Isabelle, fille d'Henri IV, roi de France, destinée à Philippe IV d'Espagne, et la sœur de ce dernier, Anne d'Autriche, destinée à Louis XIII.

En 1659, le cardinal Mazarin y vint s'entendre avec don Louis de Haro, ministre de Philippe IV, pour traiter de la paix dite *des Pyrénées*, et régler le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis XIV. Pour ces conférences et pour l'entrevue qui devait avoir lieu plus tard entre les deux rois, on éleva dans l'île un magnifique pavillon, aux embellissements duquel travailla Velasquez. Ce peintre y gagna des fièvres intermittentes qui le conduisirent au tombeau. La grande Mademoiselle a décrit dans ses Mémoires cette belle construction que la cour entière de France, logée à St-Jean-de-

Luz et aux environs, à l'époque du mariage de Louis XIV, venait visiter avec curiosité :

« L'on passoit un pont, qui est comme une galerie, qu'on avoit tapissé; il y avoit au bout un salon qui avoit une porte qui donnoit sur un pareil pont bâti du côté de l'Espagne, de même que le nôtre du côté de France. Puis il y avoit deux portes, l'une du côté de France, l'autre du côté de l'Espagne, pour entrer dans deux chambres magnifiquement meublées avec de très-belles tapisseries... La salle de l'Assemblée étoit au milieu, à l'autre bout de l'île. Elle me parut fort grande. Les Espagnols avoient par terre, de leur côté, des tapis de Perse à fond d'or et d'argent, qui étoient magnifiquement beaux. Les nôtres étoient de velours cramoisi chamarrés d'un gros galon d'or et d'argent. Pour les chaises, je ne me souviens pas comment elles étoient faites. Il y avoit deux écritaires, je ne me souviens pas bien non plus de quelle manière elles étoient; il me semble que les serrures étoient d'or, et, si je ne me trompe, il y avoit deux tables, et deux horloges sur chaque table. Tout y étoit égal et mesuré. »

Les deux rois, assis l'un à côté de l'autre, l'un sur la terre de France, l'autre sur la terre d'Espagne, — car l'île appartenait par moitié aux deux nations, — entendirent la lecture du traité, et en jurèrent l'observation à genoux, la main sur l'Évangile; puis, le 7 juin 1660, la jeune reine Marie-Thérèse fut remise à son illustre époux.

L'Ile des Faisans, l'Ile de la Conférence, sont maintenant considérablement réduites. Théophile Gautier disait de l'une d'elles qu'elle n'était pas plus grande qu'une sole frite de moyenne espèce; la Bidassoa aidant, elles auront bientôt disparu du nombre des choses historiques.

Le milieu du pont de Béhobie et le milieu du chenal de la Bi-

dassoa forment aujourd'hui la limite entre les deux pays.

Au S. du pont on aperçoit sur une colline escarpée, d'où l'on découvre un admirable panorama, l'*Ermitage de Saint-Martial* : il a été élevé en l'honneur de la victoire remportée, en 1522, par Bertran de la Cueva sur les troupes françaises que commandait Bonniwet. En 1813, le maréchal Soult, faisant un dernier effort pour dégager Saint-Sébastien, donna l'ordre au général Reille de traverser la Bidassoa, et d'attaquer les troupes espagnoles postées sur la colline de Saint-Martial. Les Français, vaincus malgré leurs vaillants efforts, durent repasser en désordre la Bidassoa. Ce fut la dernière bataille livrée sur le sol espagnol pendant la retraite du maréchal Soult.

DE LA FRONTIÈRE A MADRID.

§ I. Route de terre (491 kil.)

Après être entré en ESPAGNE par le pont de Béhobie, on descend la rive gauche de la Bidassoa. On aperçoit à droite Fontarabie, à gauche Saint-Martial et la montagne de la Haya, moins belle que de loin, puis on monte à

3 kil. **Irun**, (*Parador de diligencias*, café de la *Iberia*, voitures pour Saint-Sébastien, Tolosa, Fontarabie, Burgos, Pampelune, Madrid) V. de 4,055 hab.; située sur la rive gauche de la Bidassoa, entre le mont Jaizquivel au N. et les dernières ramifications de la Haya au S. Son nom, qui signifie *bon lieu* en langue basque, lui a été donné par ironie sans doute, car on prétend que les voyageurs y sont souvent rançonnés. Les autorités espagnoles y visent les passe-ports et y examinent les bagages ¹.

¹ Cette partie de route, d'Irun à St-Sébastien, est empruntée à l'*Itinéraire des Pyrénées*, par M. Adolphe Joanne.

La ville d'Irun paraît avoir été l'*Hanus* des Romains; on y a trouvé plusieurs débris de murailles et des médailles qui attestent son antiquité. Cependant son nom d'Irun apparaît pour la première fois dans un édit d'Alphonse VIII en 1203. Comme toutes les autres villes de la frontière, elle a été souvent incendiée. En 1837, elle fut prise d'assaut et pillée par les troupes de la reine sous les ordres du général Evans; sept cents carlistes y furent massacrés.

Le faubourg d'Irun qui se trouve situé du côté de la frontière française se distingue par sa saleté, mais l'intérieur de la ville est assez propre. L'église, dédiée à *Nuestra Señora del Juncal* (N.-D. des Joncs), ne ressemble nullement aux églises romanes et gothiques; on peut la regarder comme un type de l'architecture religieuse du Guipuzcoa pendant la Renaissance. Son beau vaisseau a 28 m. de largeur et 43 de longueur. Du reste, l'ornementation y est à peu près nulle: l'autel et deux tombeaux assez bien sculptés méritent seuls d'être visités. Ces deux tombeaux ont été élevés à la mémoire de l'amiral don Pedro de Zubiaur et du bachelier Astigar. — Sur la *place d'Isabelle II, reine constitutionnelle*, place assez vaste et ornée de belles maisons, s'élève l'*Hôtel de ville*, lourde construction du XVII^e siècle.

A peu de distance d'Irun jaillit une fontaine d'eau ferrugineuse.

EXCURSION D'IRUN A FONTARABIE.

Au sortir d'Irun, on aperçoit les deux villes jadis ennemies d'Hendaye et de Fontarabie, et l'embouchure de la Bidassoa, dominée par les pointes rocheuses de Ste-Anne et du Figuier. On traverse une plaine alluviale couverte de magnifiques champs de maïs, on laisse à gauche un ancien couvent de capucins, puis on atteint (1 h. env.) le pied de la petite colline que couronne

Fontarabie, en espagnol *Fuente-rabia*, en latin *Fonsrapidus*. V. de 2,500 hab. C'est la ville espagnole par excellence, avec ses toits qui se rejoignent presque au-dessus des rues, ses maisons noircies par le temps, ses balcons en fer ouvragé, ses fenêtres grillées (*rejas*) à travers lesquelles regardent les jeunes filles, ses boutiques sombres. Ce qui lui donne surtout un aspect tout particulier, c'est l'état de ruine, de solitude, de désolation, dans lequel elle se trouve. Ses fortifications et ses portes sont à demi écroulées. En certains endroits on ne voit que des décombres; les débris des murailles sont percés à jour par les boulets, et quelques gitanos habitent seuls ces ruines abandonnées. Rien de plus saisissant que l'aspect de la rue principale qui monte à l'église, quand on l'aperçoit après avoir franchi le seuil de la dernière porte. Pour comprendre la situation actuelle de Fontarabie, il faut connaître son histoire.

François I^{er} s'en empara en 1521; en 1638 le prince de Condé et l'archevêque de Bordeaux l'assiégèrent, mais ils furent repoussés, et pendant la déroute plus de 2,000 soldats français se noyèrent dans les eaux de la Bidassoa. En 1794, défendue par 800 hommes et 50 bouches à feu, elle accueille par une décharge à mitraille 300 Français, sous les ordres du capitaine Lamarque et du représentant Garreau; le détachement républicain répond par une fusillade nourrie, s'empare d'une position qui domine la place et la somme de se rendre. Deux capucins dirigeaient la défense. Lamarque leur déclare qu'ils seront, aussi bien que d'autres, passés au fil de l'épée, si la place n'est pas livrée dans un délai de six minutes, et les capucins, qui ne se soucient pas qu'on tienne parole, livrent Fontarabie. En 1808, en 1813, en 1823 et en 1837, cette malheureuse ville fut encore prise ou reprise. Elle

avait reçu, d'ancienne date et selon le vieil usage espagnol, les titres de *muy noble*, *muy leal*; Philippe IV lui concéda en 1618 celui de *muy valerosa* en souvenir de l'héroïque défense soutenue pendant 69 jours par les femmes de Fontarabie contre 25,000 assiégeants; enfin Ferdinand VII la nomma *siempre muy fiel* à son avènement.

L'église est du style gothique à l'intérieur et du style de la Renaissance à l'extérieur; elle n'a de remarquable que les sculptures de l'autel. La sacristie offre un beau point de vue. Le château fut construit par le roi de Navarre, Sancho Abarca, qui régnait vers 907. Il renferme deux parties bien distinctes: la façade du couchant, située du côté de la place, et qui doit dater de la dernière partie du xvr^e siècle tout au plus, et des constructions beaucoup plus anciennes qui dominent la Bidassoa. La première partie, attribuée à Charles-Quint, et connue sous le nom de Palais de Jeanne la Folle, est d'une architecture lourde et massive; maintenant elle tombe de vétusté. Du reste cette curieuse ville, si morte et si ruinée, possède encore un grand nombre de *palacios*, qui témoignent de son ancienne splendeur. « Leurs façades, timbrées d'écussons gigantesques, offrent sur des dessins assez peu variés, dit M. Cénac-Moncaut, le caractère de lourdeur pompeuse et de solidité grandiose, qui forme le cachet de la Renaissance espagnole, dans les églises comme dans les constructions civiles. Celui du comte de Torrealta, entre autres, élève ces qualités et ces défauts à leur plus haute expression. »

Au N. de Fontarabie se trouve le petit port de pêcheurs de la *Magdalena*. Plus loin s'avance dans la mer le cap ou pointe du *Figuier*, d'où, pendant les temps clairs, on peut jouir d'une superbe vue sur la côte de France et l'embouchure de l'Adour.

Le port de Fontarabie est sûr, mais dans les basses eaux il reste presque à sec. On peut s'y procurer des bateaux pour traverser la Bidassoa, moyennant quelques pièces de menue monnaie : on va aborder à Hendaye, d'où l'on peut gagner directement St-Jean-de-Luz, à travers des collines désertes, couvertes de landes, et sans passer par Béhobie (Voy. ci-dessus).

A peu de distance d'Irun, la route de Madrid quitte l'ancienne route par Oyarzun, pour suivre à droite la route nouvellement construite qui passe par St-Sébastien. On traverse, entre Irun et Fontarabie, une petite rivière tributaire de la Bidassoa, et par une succession de côtes assez rapides on s'élève sur le plateau qui sépare la Bidassoa de l'Oyarzun; alors on franchit une espèce de col large d'environ 3 kil., qui relie la base de la Haya au Jaizquivel. De là on voit encore, en se retournant; les murailles grises d'Hendaye; mais bientôt la vallée de la Bidassoa disparaît. Quand on a dépassé une tranchée courte, haute de 15 m. env. et creusée dans le roc, on est dans un autre bassin; on descend par une jolie vallée à

14 kil. (17 kil.). **Renteria**, bourg de 1,057 hab., bien déchu de son importance passée. On y construisait autrefois des navires de 800 tonneaux. La première fonderie de l'Espagne y fut établie par le marquis de Iranda. Renteria fait un assez grand commerce de clous et de quincaillerie. L'église, construite dans le style simple, grandiose et un peu froid de celle d'Irun, date du xvi^e ou du xvii^e siècle, et se trouve encore dans un état parfait de conservation. Sur le point le plus élevé du bourg, on remarque un vaste bâtiment carré, ancien palais particulier ou maison de ville, dont la construction remonte évidemment, dit M. Cénac-Moncaut, au xv^e siècle; du

reste, on y trouve un grand nombre de vieilles maisons du xv^e siècle, percées de petites fenêtres géminées ogivales.

Au delà de Renteria, sur la rive gauche de la rivière d'Oyarzun, on gravit un coteau d'où l'on peut apercevoir, en se retournant, la Haya et les montagnes qu'elle domine; à droite, de l'autre côté de la rivière, on remarque une église entourée de quelques maisons en ruines. C'est le bourg de *Leso*. Autrefois de nombreux navires y apportaient les richesses des deux Indes. Son Christ de bois attire seul, chaque année, un grand nombre de pèlerins.

Bientôt la route incline à l'ouest et l'on voit se dérouler à ses pieds le grand bassin du **Passage**, alternativement rempli et vidé par la marée. Ce port est le plus sûr des côtes de la Biscaye, mais les atterrissements de l'Oyarzun et d'autres petits ruisseaux le comblent graduellement, et sans doute peu d'années suffiront pour le rendre inutile. Il communique avec la mer par une étroite embouchure ouverte entre deux promontoires, et pourrait, s'il était nettoyé, devenir un port militaire de premier ordre. De ses chantiers sont sortis un grand nombre de navires pendant les xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles. Six vaisseaux, qui étaient sur le point d'y être achevés, y furent brûlés, en 1719, par le duc de Berwick. C'est du Passage que La Fayette partit pour l'Amérique.

Sur le promontoire qui domine l'entrée du côté de l'est, s'élève une tour ronde adossée à un bâtiment carré, construit peut-être sous Isabelle la Catholique pour la défense du port; cette tour porte le nom de Santa-Isabel. La ville, pittoresquement située au fond de la rade, se divise en deux parties, autrefois séparées, San-Juan sur la rive droite et San-Pedro sur la rive gauche. Ses habitants sont tous pêcheurs. Les femmes sont renommées pour l'habileté avec laquelle elles manient l'aviron.

Cette réputation date de loin. Philippe IV avait admiré leur adresse en 1660, lorsqu'il amena l'infante Marie-Thérèse à Irun pour épouser le roi de France, et aussitôt rentré à Madrid, il fit écrire par le duc de Medina de las Torres qui en demanda douze pour conduire les nacelles royales sur la pièce d'eau du Buen Retiro. Les voyageurs, que les batelières du Passage se disputent pour leur faire traverser le bassin, et qui ne comprennent pas leur langage, pourraient se croire tombés en de fort mauvaises mains s'ils n'étaient assurés à l'avance de leurs bonnes intentions. L'église de San-Juan, la plus importante des églises du Passage, est une lourde construction sans intérêt : elle n'a pas de clocher.

Au delà de la retenue d'eau qui a été établie au-dessus du port, la route monte par une côté assez longue jusqu'au faite qui sépare le bassin de l'Oyarzun de celui de l'Urumea. De chaque côté s'élèvent des collines un peu arides, quoique couvertes çà et là de verdure. Parvenu au point culminant du Passage, on aperçoit, pour la première fois, la ville de St-Sébastien, que dominent deux collines de forme conique, couronnées, l'une par un télégraphe, l'autre par une forteresse. On traverse l'Urumea et on longe la baie avant d'entrer à

14 kil. (31 kil.) **St-Sébastien**, (HÔTELS : *Parador real*; *Lafitte*, tenu par un Français) autrefois capitale du Guipuzcoa, ville forte et maritime de 12,000 hab. env.; très-pittoresquement située sur un isthme au pied de la colline conique d'Orgullo, entre deux baies assez grandes, l'une à l'E., protégée par l'île de Sanja-Clara, l'autre au N. La première de ces deux baies offre un mouillage peu sûr; aussi les navires qui fréquentent St-Sébastien sont-ils obligés de se réfugier dans un petit bassin entouré de môles qui reste à sec à marée basse; la barre de l'Uru-

mea rend la seconde impraticable.

St-Sébastien est une ville entièrement neuve, dont toutes les rues, tirées au cordeau, se coupent à angles droits. Elle a été rebâtie, en effet, depuis une quarantaine d'années; car, en 1813, les Anglais et les Portugais la détruisirent presque entièrement. Nous empruntons les détails qui suivent, sur cet événement fort étrange et fort mal connu, aux *Souvenirs d'un naturaliste*. Le savant et spirituel auteur de cet ouvrage, M. A. de Quatrefages, en garantit l'authenticité, d'ailleurs confirmée par plus d'un document espagnol et notamment par l'excellent article *St-Sébastien* du dictionnaire de don Pascual Madoz.

« Depuis cinq ans les Français étaient maîtres de St-Sébastien, quand, le 28 juin 1813, les troupes du général Graham, et les trois bataillons de Guipuzcoa, vinrent mettre le siège devant la place. Les Sébastianais accueillirent avec les démonstrations de la joie la plus vive cette armée soi-disant libératrice, et nombre d'entre eux s'échappèrent pour se ranger parmi les alliés. Du 23 au 29 juillet, les batteries anglo-portugaises détruisirent 63 maisons dans la ville; mais les habitants n'en faisaient pas moins des vœux pour le triomphe des alliés, et, quand le dernier assaut fut livré et la ville prise, ils s'empressèrent de courir au-devant des Anglais. Leur confiance devait être cruellement trompée.

« Pendant que les Français se retranchaient paisiblement dans la citadelle et aux abords du mont Urgullo, pendant qu'on négligeait à leur égard jusqu'aux plus simples précautions indiquées par l'art militaire, St-Sébastien était mis à sac par ses prétendus libérateurs. Une soldatesque effrénée, et que pas un officier ne tenta d'arrêter, pillait les maisons, massacrait les habitants, outrageait l'épouse sous les yeux de son époux, la fille sous les yeux de

sa mère. Ici le manifeste publié après le siège par les habitants de St-Sébastien signale des actes d'une barbarie atroce. Enfin l'incendie vint couronner dignement ces effroyables scènes. Dans la soirée, les soldats anglais et portugais mirent le feu à une maison de la Grande-Rue, puis sur d'autres points encore, et dansèrent à la lueur des flammes; ce fut en vain que quelques habitants demandèrent qu'il leur fût permis d'éteindre les flammes; ce fut en vain qu'un ordre dérisoire, arraché par les instances des alcades, fut donné dans ce sens. Les charpentiers qui s'étaient offerts, bien loin de se voir escortés, furent maltraités, contraints d'indiquer les maisons où le pillage devait être le plus lucratif, et forcés de s'enfuir pour sauver leur vie. Ainsi, pendant que la cité brûlait d'un côté, le viol, le meurtre continuaient de l'autre. Le manifeste cite ici les noms de quelques-unes des victimes les plus remarquables, et parmi elles on voit figurer des magistrats et des prêtres.

« Pendant toute la nuit, les portes de St-Sébastien avaient été fermées. Enfin le jour parut, et, sur les vives instances des alcades, il fut permis aux habitants de quitter leur patrie en ruines. La plupart se hâtèrent de fuir. Une foule absolument sans ressources, des femmes entièrement nues, des vieillards couverts de blessures, s'échappèrent dans la campagne, où un grand nombre périrent. Quelques personnes restèrent, espérant que, la première soif de pillage apaisée, elles pourraient sauver les débris de leur fortune; mais l'incendie durait toujours, et, quand les alliés crurent n'avoir plus rien à prendre, ils trouvèrent que les flammes allaient trop lentement. Alors ils eurent recours à des cartouches incendiaires qu'on leur vit préparer ouvertement dans la rue de Narrica. Grâce à l'emploi de ces artifices destructeurs, le feu se propagea avec une effrayante ac-

tivité. St-Sébastien tout entier fut détruit. Trente-six maisons demeurèrent seules debout, la plupart adossées aux rochers du Castillo qu'occupaient les Français, les autres attenantes aux deux églises qui servaient d'hôpital et de caserne aux vainqueurs. Livres, registres publics et privés, archives civiles et ecclésiastiques, tout fut réduit en cendres, et l'on évalua à plus de 100 millions de réaux les pertes immédiates.

« Vingt-quatre jours après l'assaut, Anglais et Portugais fouillaient encore les cendres de St-Sébastien pour y découvrir quelque objet de la plus mince valeur, et, pendant ce long intervalle de temps, pas un effort ne fut tenté pour réprimer ces excès, pas un officier ne chercha à arrêter les soldats. Bien plus, les objets volés, quelle que fût leur nature, étaient étalés et mis publiquement en vente au quartier général de l'armée alliée.

« L'incendie et le sac de St-Sébastien laissaient plus de quinze cents familles sans asile, sans pain, presque sans vêtements. Quatre mois après, le tiers de cette population avait péri de misère et de faim. Les autorités civiles, retirées à Zubieta, après avoir fait constater les faits par une enquête solennelle, demandèrent des secours temporaires et une indemnité qui leur permit de relever leurs habitations; mais en vain s'adressèrent-elles à Wellington, à la régence d'Espagne, au congrès national: l'un et l'autre leur furent refusés. Alors elles publièrent le manifeste et les correspondances d'où nous avons tiré ces détails. Elles en appelèrent à l'Europe entière.

« On ne peut en douter, le 31 août 1813, St-Sébastien a été détruit par ses propres alliés, et sa ruine était préméditée. La responsabilité de cette destruction retombe évidemment tout entière sur les généraux anglais qui commandaient l'armée assiégeante et

qui tenaient des événements une véritable omnipotence. Quelle raison pouvait motiver, de leur part, une conduite aussi étrange qu'odieuse?... St-Sébastien était le chef-lieu d'une des provinces basques où l'industrie et le commerce ont toujours tendu à se développer; elle avait été le siège de riches compagnies qui exploitaient les colonies espagnoles; le retour de la paix allait raviver les rapports actifs avec la France, que sa position géographique rend inévitables. Pour cela seul peut-être, St-Sébastien devait périr... »

« L'âme s'attriste et frémit, a dit M. le comte de Toreno, dans son *Histoire d'Espagne*, au souvenir d'une scène aussi lamentable et aussi tragique que n'avaient certes pas provoquée ces pacifiques habitants, sortis joyeux au-devant de ceux qu'ils considéraient comme des libérateurs, et dont ils reçurent tout aussitôt des menaces, des injures et de mauvais traitements... Quel déshonneur et quelle atrocité!... Ruine et dévastation qu'on ne pourrait croire l'œuvre des soldats d'une nation alliée, européenne et civilisée, mais plutôt l'acte de folie et de furie de bandes ennemies et sauvages venues de l'Afrique. »

En 1836, St-Sébastien fut assiégée par les carlistes, qui ne purent pas s'en emparer, grâce à la résistance de la légion anglaise et à la contenance courageuse de la population et de la milice. « Si les combinaisons arrêtées par Votre Excellence, écrivait à cette occasion la municipalité de St-Sébastien au général qui commandait dans la province l'armée d'opérations, si le service de la reine et le triomphe de la sainte cause exigent que cette ville soit de nouveau détruite, nous ferons ce sacrifice avec joie, renonçant dès à présent au moindre secours, décidés à nous ensevelir sous les ruines avant de laisser arborer sur nos murailles une autre bannière que celle d'Isabelle II. »

En 1848, Espartero reçut à St-Sébastien un accueil enthousiaste à son retour d'Angleterre.

M. de Quatrefages décrit ainsi l'aspect de St-Sébastien vu du sommet du mont *Orgullo*, haut de 134 mètr. :

« Un amphithéâtre de collines assez élevées pour mériter le nom de montagnes se courbe devant vous en demi-cercle et projette dans la mer, à gauche, la pointe et les falaises du mont *Ulía*; à droite, le phare et les rochers du mont *Igueldo*. Une langue de terre étroite et basse se détache du continent, partage en deux parties à peu près égales ce bassin de trois quarts de lieue de large sur un quart de lieue de profondeur, et s'élargit un peu en atteignant le mont *Orgullo*. C'est là qu'est bâti St-Sébastien. A l'E., au pied des remparts de la ville, vous voyez l'embouchure de l'*Urumea*, dont l'œil suit le cours tortueux jusqu'à ce qu'il disparaisse à un redan de la vallée. La rade proprement dite est de l'autre côté. Protégée par les roches avancées du mont *Orgullo*, par l'ilot de *Santa-Clara* et la chaîne d'écueils qui rattachent ce dernier au mont *Igueldo*, cette rade ne présente à la mer qu'un étroit goulet. Une magnifique plage l'entoure d'un demi-cercle de sable fin, interrompu seulement par la pointe rocheuse où s'élevait, avant les dernières guerres, la chapelle de la *Antigua*. Cette plage, plongeant dans la mer sous une pente à peine sensible, est chaque été le rendez-vous de nombreux baigneurs, qui, de tous les points de l'Espagne, viennent chercher ici le plaisir et la santé. Le port lui-même est placé immédiatement au pied du mont *Orgullo*, complètement abrité de toutes parts et couvert même, du côté de la rade, par quatre jetées qui se protègent mutuellement.

« Des fortifications à la Vauban, un rempart élevé dont les fossés se remplissent à la marée haute,

occupent toute la largeur de l'isthme qui joint St-Sébastien au continent et le protègent du côté de la terre. Tapie au pied du mont Orgullo, comme si elle aussi cherchait un abri du côté du N., arrêlée par ses murailles que la mer bat des deux côtés, l'ancienne capitale du Guipuzcoa forme un carré dont la surface est moindre que celle de l'entrepôt des vins de Paris; mais cet espace étroit a été mis à profit autant que possible. Deux églises paroissiales, un couvent, un arsenal, une caserne, tels sont les principaux édifices publics, presque tous rejetés sur les dernières pentes du mont Orgullo. Au centre de la ville, l'hôtel de l'ayuntamiento occupe tout un côté d'une place à arcades, espèce de Palais-Royal au petit pied. Le reste des terrains est entièrement occupé par de hautes maisons bordant des rues presque toutes en ligne droite, et dont la largeur semble avoir été strictement calculée d'après les nécessités de la circulation. Ici, point de jardins: à peine quelques cours intérieures. Grâce à cette économie du sol, plus de 10,000 âmes ont trouvé à se loger.

« Malgré cette accumulation d'habitants, malgré les professions assez sales de plusieurs d'entre eux, on voit régner partout une propreté bien rare dans nos grandes villes. Ce fait s'explique surtout par le mode de répartition de la population. St-Sébastien n'a pas de ces rues, de ces quartiers, ramassis de masures et de bouges, qui défigurent nos plus riches cités et où s'entassent les classes peu aisées. Partout les maisons sont à peu près semblables, et comptent des locataires de toute sorte. Le commerçant, le propriétaire, occupent le rez-de-chaussée et les premiers étages; le manoeuvre du port, le pêcheur, l'artisan, se logent dans les greniers et dans les combles. »

Ce que St-Sébastien offre de plus curieux à un étranger, à part

sa situation, c'est sa population: pour la bien voir sous ses aspects les plus saisissants, les plus opposés, il faut aller sur la *place de la Constitution*, le matin, à l'heure du marché, le soir, à l'heure de la promenade.

Parmi les édifices publics de St-Sébastien, l'église de *Santa-Maria* mérite seule une visite. M. Cénac-Moncaut l'appelle un chef-d'œuvre de majesté: c'est, dit-il, l'édifice le plus irréprochable dans son ensemble et dans ses détails que la Renaissance ait élevé dans les provinces basques; elle a 52 mètr. de long sur 35 de large. Les nefs sont très-larges et très-élevées. Le *coro*, auquel les Espagnols donnent tant d'importance dans l'ornementation de leurs églises, se fait remarquer par son élégance; malgré la lourdeur des autels, on ne peut se dispenser d'en admirer la majesté et la richesse. Cependant l'ensemble et les détails de l'édifice semblent convenir à un monument civil plutôt qu'à une église catholique. L'église de *San-Vincente* est beaucoup moins belle que celle de *Santa-Maria*; ses détails intérieurs appartiennent à la Renaissance, mais l'extérieur est du style gothique.—En dehors de la ville se trouvent les *Arenas* destinées aux courses de taureaux.

L'importance commerciale de St-Sébastien est encore assez considérable: il entre dans son port env. 700 ou 800 navires par an. L'été, la ville prend une animation extraordinaire. Elle est, en effet, le Brighton ou le Dieppe de Madrid. Ses bains de mer sont très-fréquentés.

Les étrangers devront surtout s'empressez de gravir le mont Orgullo, du sommet duquel on découvre les points de vue si bien décrits par M. de Quatrefages. La montée commence près de l'église de *Santa-Maria*. 45 m. suffisent pour atteindre la forteresse qui couronne le point culminant. Rien de plus charmant, de plus varié que cette promenade. A mi-côté

on remarque parmi les rochers les tombeaux des officiers anglais qui périrent en 1836, en défendant St-Sébastien contre les carlistes.

On trouve à St-Sébastien des services réguliers de voitures publiques pour Tolosa et Pampelune, et des bateaux à vapeur pour Bayonne.

St-Sébastien à Pampelune, R. 2; — à Bilbao, R. 4, en sens inverse.

Quand on sort de St-Sébastien, à l'O., on suit la plage pendant plus d'un kilomètre, ayant à gauche une longue suite d'établissements et d'édifices, le cimetière, des hôtels, des chapelles. La route est neuve et bien construite; elle évite l'ancien chemin qui, se dirigeant au S., allait rejoindre à Ernani la grande route d'Irun à Madrid, hérissée de côtes roides et pénibles. Bientôt, à un détour, on s'engage au milieu d'une campagne charmante, riche et bien cultivée, laissant derrière soi ce magnifique panorama de la baie de St-Sébastien, de la ville, du château, du môle, au fond duquel se dessinent les côtes sablonneuses de la France. Une route neuve, qui s'embranché sur la droite, mais qui n'est praticable que sur la première partie de son parcours, conduit à Bilbao par la côte et par les villages d'Usurbil et de Zarauz (V. R. 4). De tous côtés s'élèvent de nombreuses habitations presque toutes neuves. La route se dessine au milieu d'une succession de petites vallées et de collines cultivées jusqu'au sommet, puis se rapproche de la jolie rivière d'Oria en arrivant à

5 kil. 1/2 (36 kil. 1/2) **Lasarte**, village peu considérable: car il compte 450 hab. et une trentaine de maisons appartenant par moitié aux deux villes voisines d'Ernani et d'Urnieta; mais la voie nouvelle par laquelle il est traversé contribuera à lui donner l'importance que méritent sa position et le mouvement industriel qui commence à s'y faire sentir. Lasarte possède une usine de construc-

tion de machines mue par les eaux de l'Oria, et qui a pris dans ces dernières années un grand développement. L'Oria fait mouvoir également, à 1 kil. 1/2 de Lasarte, sur la route d'Andoain, une vaste filature de coton appartenant à la maison José et Francisco Brunet de St-Sébastien. Cet établissement mérite l'attention du voyageur comme spécimen de l'activité de cette belle province: il possède 10,000 broches et une centaine de métiers à tisser. Le bâtiment est vaste, bien construit, et occupe une nombreuse population d'ouvriers qui habitent une série de maisonnettes bâties selon le système anglais et groupées autour de la fabrique. Sa position est très-pittoresque, à l'extrémité de la vallée de Lasarte, au pied du mont Boruntza et en vue des belles pentes boisées de Zubieta. La route suit le bord de l'Oria, passe avec la rivière entre deux hautes montagnes, et vient rejoindre la grande route à

5 kil. (41 kil. 1/2) **Andosin**, petite ville de 1,450 hab., située sur la rive droite de l'Oria, aujourd'hui relais de poste, station future du chemin de fer du Nord, mais sans importance. Elle est la patrie du jésuite Manuel Larra-mendi, auteur de travaux importants sur l'idiome basque et du célèbre dictionnaire en trois langues, basque, latin et espagnol. L'église, qui date de la Renaissance, est, dit M. Cénac-Moncaut, une des plus belles de la contrée.

On suit, en quittant Andoain, la grande route de Madrid, et on traverse, sur un beau pont de pierre, le Leizarun, affluent de l'Oria. Celui-ci, qu'on côtoie, fait mouvoir des moulins et les roues de plusieurs fabriques jusqu'à

5 kil. (46 kil. 1/2) **Villabona**, v. de 1,000 hab., composé uniquement d'une rue bien empierrée et bordée de trottoirs. Au delà, la route, suivant toujours l'Oria au milieu d'une riante ligne de coteaux, de vallées et de plantations

d'arbres, rencontre la bourgade d'Irura et une fonderie de fer, puis une belle fabrique de papier, un vaste cimetière, et enfin franchit l'Oria sur un beau pont de pierre de cinq arches, avant 6 kil. (52 kil. 1/2) Tolosa, capitale de la province de Guipuzcoa.

GUIPUZCOA (PROVINCE BASQUE).

Le Guipuzcoa est l'une des trois provinces espagnoles connues sous le nom de provinces *vascongades* ou basques; les deux autres sont la *Biscaye* et l'*Alava*. Ces trois provinces ont conservé, à travers les révolutions politiques de l'Espagne, un régime particulier d'administration, et elles jouissent encore à l'heure présente de certaines immunités. Elles constituaient autrefois la *Vasconie*, la plus ancienne des nations espagnoles, émigration de l'Orient, d'après certains écrivains, alors que les Ibères, autre peuple des temps primitifs, étaient descendus du Nord. La langue basque est, selon le plus grand nombre, une preuve de l'origine orientale de la nation qui la parle, et qui l'a reçue de Dieu même, disent les plus passionnés.

La radicale du nom *Vasconie* se trouve dans les syllabes *Ask*, *Eusk*, *Ausk*, *Vask* ou *Bask*, d'où sont venus les dérivés modernes *Vascon*, *Vascuense*, *Vascongado*, *Vizcaya* et *Gascogne*. La première de ces radicales serait d'origine grecque et viendrait du verbe *askeo*, être inquiet, agité, ce qui s'accorde si parfaitement avec le caractère des peuplades pyrénéennes. Voltaire l'a dit, en donnant raison à cette étymologie peut-être un peu hardie : « Les Basques sont un petit peuple qui saute et danse au sommet des Pyrénées. » La syllabe *Ask* a formé *Vasconie* et de la syllabe *Eusk* est venu *Euskaldunia*, autre dénomination de la nation basque. Valère Maxime a dit des Vascons qu'ils étaient très-belliqueux, légers dans leur ornement et dans leur manière de combattre, terribles dans la mêlée, impétueux dans l'attaque et professant, autant qu'aucune nation ancienne, ce dévouement héroïque dont a parlé César, et qui portait certains guerriers à se faire tuer pour leurs chefs dans la bataille et à s'immoler sur leurs corps pour ne pas leur survivre. Toute la partie méridionale de la *Vasconie* avait fourni des soldats (*soldures*) à Sertorius, et lorsque ce général eût été assassiné, tous ces braves, s'offrant en holocauste « à ses mânes et à la terre, » se tuèrent les uns les autres. On a conservé sinon leur tombeau, du moins l'épithaphe gravée à leur mémoire :

Hic multæ quæ se manibus
Q. Sertorii turmæ, et terræ
Mortalium omnium parenti
Deverere, dum, eo sublato,
Superesse tederet, et fortiter
Pugnando invicem cecidere,
Morte ad præsens optata jacent.
Valete posterî !

¹ Ici reposent maintenant, frappés d'une mort qu'ils ont désirée, de nombreux guerriers qui se sont dévoués aux mânes de Sertorius et à la terre, mère commune des mortels, parce qu'il leur était insupportable de survivre à leur chef. Ils sont tombés en combattant courageusement les uns contre les autres. Adieu à nos descendants.

Nous n'avons pas à faire l'histoire de l'ancien peuple basque ni à décrire les luttes qu'il eut à soutenir et contre les envahisseurs et contre les possesseurs successifs de l'Espagne. Son amour de liberté et sa haine de tout assujettissement fut toujours tel qu'à chaque changement de règne, et après une soumission apparente, il prenait les armes en manière de protestation. Les Basques ont ainsi formé à travers les siècles une nation distincte, toujours indépendante de ses maîtres effectifs, ne se mêlant jamais à eux, formant une espèce de fédération de petites républiques et conservant presque intact son idiôme primitif. La constitution d'un puissant royaume pyrénéen, sous le nom de Navarre, fut, pendant une certaine période, un moyen pour une partie des Basques, devenus Navarrais, de consacrer leur séparation des autres peuples de l'Espagne; mais il resta toujours dans un coin de la Péninsule trois provinces indépendantes, s'administrant sous leurs lois primitives, le Guipuzcoa, l'Alava et la Bizcaye.

Le Guipuzcoa a pour limites au N. l'Océan cantabrique depuis le port de Motrico jusqu'au cap du Figuier; à l'E. la France dont le sépare la Bidassoa et une ligne conventionnelle tracée au milieu du lit de ce fleuve (malgré l'antique prétention des Guipuzcoans d'être possesseurs de tout ce que couvre l'eau de la Bidassoa à marée haute); à l'E. encore la Navarre et les territoires de Goyzueta, Arano, Leiza et Areso de la vallée de Basseburie; au S., la chaîne cantabrique et les cimes de Lecumberry, Aralar et S.-Adrian, cette dernière la séparant de l'Alava; enfin à l'O., la Bizcaye limitée par une ligne presque droite tracée de Mondragon à Motrico.

Le pays est riche, les villes et les villages sont généralement bien bâtis et presque tous entourés de murailles. Les maisons étaient autrefois construites en bois; aujourd'hui elles sont partout en pierre de taille pour les rez-de-chaussée, en briques pour les étages supérieurs, toutes ornées de balcons de fer qui dénotent, d'abord l'abondance de ce métal, ensuite l'habileté des ouvriers. De belles églises, de beaux édifices publics et surtout ceux consacrés au jeu de paume, le premier et le plus aimé des délassements dans les provinces basques.

Le territoire est très-accidenté, très-montagneux, mais sans aucune aridité. La végétation s'étend, à trois exceptions près, jusqu'au sommet des montagnes qui produisent surtout de beaux bois de hêtre, des chênes et des châtaigniers.

Les mines y sont nombreuses et de produits variés. On rencontre des pyrites de fer à Alzo, des sulfures de plomb au mont d'Haya; à Asteazu, du cuivre gris et du sulfure de cuivre; à Cizurquil, un minéral de fer abondant; à Ernani, de l'antracite exploitée pour la calcination de la chaux; il existe aussi dans cette ville des traces d'une ancienne exploitation de plomb argentifère. Entre Mutiloa et Cerain, la galène accompagnée de calamine; du fer argileux en beaucoup d'endroits, et presque partout du plâtre, de l'albâtre, du barite et du spath calcaire.

Les eaux minérales du Guipuzcoa sont abondantes et renommées. Nous citerons parmi les plus efficaces et les plus fréquentées, les sources non thermales de *Santa-Agueda*, près de Mondragon. (V. plus

loin p. 21). A *Alzola* est une source sulfatée calcique. A *Arachevaleta*, à 11 kil. de Vergara et à 300 pas de la route de Madrid, se trouve une source hydrosulfureuse. A *Cestona*, non loin d'*Azpeitia* et de la célèbre vallée de Loyola, coulent deux sources chlorurées-sodiques très-importantes et dont il se fait un emploi considérable dans les provinces basques et dans la Navarre (V. R. 5). Les eaux ferrugineuses sont également en grande abondance dans toute la province.

Les Guipuzcoans, comme tous les Basques, sont très-agriculteurs, ils cultivent jusqu'aux points les moins accessibles de leurs montagnes. Leurs forêts ont été magnifiques; elles sont aujourd'hui mal aménagées et mal entretenues¹; quelques-unes cependant, celles de Salinas et de Hernio, par exemple, produisent des bois magnifiques très-estimés pour les constructions de la marine.

Les voies publiques sont nombreuses et entretenues au moyen des produits d'un péage perçu par des gardes-barrières placés sur les routes principales. Le tarif, qu'il est intéressant de connaître, impose une taxe de 9 réaux à toute voiture à quatre ou deux roues, chargée ou non chargée, tirée par 6 bêtes, avec augmentation ou diminution d'un réal par bête en plus ou en moins. Un char du pays avec une paire de bœufs, 3 réaux; à vide ou s'il est chargé seulement de provende pour l'attelage, 2 réaux. Le cheval, mulet ou mule de selle avec ou sans cavalier, 3 cuartos (8 cuartos pour un réal). Une bête de somme; 3 cuartos. Chaque tête de l'espèce bovine, 4 maravedis (34 pour 1 réal); chaque bête à laine, 2 maravedis.

L'industrie, dont les progrès sont très-remarquables dans le Guipuzcoa, a élevé à Irun une fabrique de savons, une manufacture de pianos, un atelier de construction de voitures; à Oyarzun et à Renteria des fabriques de tissus de fil; à St-Sébastien une fabrique de papiers peints. Il se fabrique, à Ernani, des bougies de blanc de baleine; à Lasarte et à Vergara, des tissus de coton; au Passage, des pointes de Paris; à Irura, à Tolosa existent des fonderies de fer et des fabriques de papier sans fin, de tissus de laine et de berrets; à Azpeitia on exploite des carrières de marbre d'où on tire des dessus de tables et des cheminées; le Passage enfin possède un grand établissement naval fondé à grands frais, comprenant un nombreux outillage, une corderie, etc., et duquel sont sortis de nombreux navires de 180 à 500 tonneaux, paquebots, vapeurs, lougres d'une construction estimée.

Le Passage a été célèbre pour ses travaux de construction navale; Philippe IV, venant à Irun en 1660, y avait admiré une magnifique galère de 1,522 tonneaux, le plus grand navire qui eût été construit en Europe à cette époque.

Les Guipuzcoans se sont adonnés de tout temps à la navigation; ils étaient connus autrefois par leur grande habileté commerciale, par leurs voyages aventureux et leurs découvertes importantes. La pêche de la baleine était leur principale source de richesse. Fontarabie, Guetaria et Motrico avaient peint des baleines dans leurs armes en

¹ Un article de l'ancien *Fuero* de Guipuzcoa infligeait une peine sévère à celui qui détruisait un arbre, et l'obligeait à en planter deux à la place.

témoignage de cette branche intéressante de leur revenu. Le bourg de San-Juan du Passage a longtemps conservé dans les siennes une fleur de lis, octroyée par Philippe le Bel, en reconnaissance des services rendus par les marins de ce bourg à une escadre française bloquée par des vaisseaux anglais dans le port de La Rochelle. Les Vascons luttèrent contre Édouard III d'Angleterre. Ils lui livrèrent, en août 1350, une bataille navale dans laquelle le roi et ses deux fils combattirent en personne; ils y perdirent 26 navires de haut-bord. Un Guipuzcoan, Juan Sebastian de Elcano, commandait la *Conception*, l'un des vaisseaux de l'expédition de Magellan, et dirigea plus tard en second la grande expédition de Loaisa dans les mêmes parages; un autre, Miguel Lopez de Legazpia, fit la conquête des Philippines et y fonda la première ville espagnole dans l'île de Zebu. Les Guipuzcoans constituèrent au commencement du XVIII^e siècle, à Caracas, une compagnie commerciale restée célèbre, et qui donna longtemps de l'ombrage aux Anglais. Cette compagnie rendit d'immenses services, elle fut assez puissante pour protéger les possessions espagnoles en Amérique, pour contribuer largement de ses deniers aux fortifications de la Havane; ce fut la dernière gloire d'une puissance maritime qui n'est plus rien aujourd'hui.

Toute la province de Guipuzcoa parle l'idiome basque. C'est une langue fort ancienne, sans aucun rapport avec l'espagnol moderne ni avec aucun dialecte connu. Elle est très-difficile à apprendre, sans articles comme le latin, et abondante en expressions pittoresques et imagées.

Les Guipuzcoans sont de belle race, affables, bons, loyaux, très-hospitaliers, accueillant les étrangers avec empressement; durs et inflexibles avec leurs ennemis. Ils tiennent à honneur leur antique noblesse, ils sont jaloux de leurs privilèges qu'ils ont défendus de tout temps avec acharnement. Les femmes sont belles, leur peau est d'une remarquable blancheur et leurs cheveux magnifiques. Elles sont honnêtes, élégantes dans leur mise, et l'histoire a donné de fréquentes preuves de leur vigueur corporelle et de la fermeté de leur caractère. Nous avons parlé de l'habileté des femmes du Passage à manier la rame; on a cité aussi des prouesses des femmes de Fontarabie lors du siège de cette ville en 1638; disons encore qu'elles sont très-habiles au jeu de paume.

Ce jeu est le divertissement favori des Basques. Il n'y a pas une ville ou un village des provinces basques ou de la Navarre qui n'en possède un; c'est partout une institution communale, un monument public, et l'on cite parmi les plus remarquables celui d'Oyarzun.

Le costume des hommes de la campagne se compose généralement d'une culotte de toile blanche du pays ou de drap de Ségovie, de sandales en cuir de bœuf d'un travail curieux, d'une veste de drap et d'un berret bleu. Les femmes portent des jupes de laine un peu courtes, de couleurs généralement vives, des corsages de toile peinte à manches justes et les sandales de cuir de bœuf. Celles qui sont mariées ont sur la tête des toques de mousseline ou de batiste du pays, les jeunes filles ont la tête nue et les cheveux réunis en longues

nattes tombant sur les épaules. Les danses publiques ont un caractère tout particulier. Les dimanches et les jours de fête toute la population se réunit sur la place publique et exécute au son du tambourin et du fifre ¹ des figures chorégraphiques très-compliquées que la tradition a conservées depuis les temps primitifs.

Les provinces et les villes espagnoles ont des titres régulièrement conférés par ordonnances royales, nous l'avons dit à propos de St-Sébastien et de Fontarabie; le Guipuzcoa a reçu en 1466, du roi Henri IV, les qualifications de *noble y leal*, et Charles-Quint y ajouta l'augmentatif *muy* (très-noble et très-fidèle).

Tolosa, (HÔTEL, le *Parador*, bien tenu, servi comme une bonne auberge de France; quelques bonnes posadas dans la ville, avec tables d'hôte—*mesas redondas*.—Les diligences *Postas de Navarra*, faisant le service de Tolosa à Pampelune, partent tous les soirs à minuit et arrivent vers 8 h. du matin. Prix, 60 réaux dans la *berline* et 50 dans l'intérieur), V. de 5,050 hab., est située dans une charmante position, près du confluent de l'Oria et de l'Azpiroz, et dans une vallée formée par les monts d'Izazcun et de Montescue. Les rues sont belles, bien tracées, bien empierrées, presque toutes avec des trottoirs en dalles, bordées de jolies maisons en pierre, avec balcons en fer. La maison de ville est sur la Place Neuve, où se trouve aussi le jeu de paume. Sur la Place Vieille, à l'entrée de la ville, du côté de la Navarre, sont le casino de la Société Tolosane et un bel édifice nommé le palais Idiaquez. L'église de Sta-Maria, la plus belle, n'a pas extérieurement une architecture remarquable. Le portique de la façade est surmonté

d'une statue colossale de saint Jean-Baptiste. L'intérieur forme un temple somptueux à trois nefs de 50 mètr. de long, sur 32 de large et 28 de hauteur. Le rétable, de construction moderne, en beau marbre du pays, a remplacé un magnifique rétable fort ancien, en bois sculpté, détruit par un incendie en 1781. Un bel édifice nommé l'*Armeria*, construit au commencement du xvii^e siècle et dans lequel avait été établie une manufacture importante d'armes blanches, dirigée par l'État, est occupé aujourd'hui en partie par la garde civile et pour une autre partie par la halle. Il y a de belles promenades, l'une sur les bords de l'Oria, l'autre, nommée *Paseo de Igarondo*, le long du ruisseau de Berastegui vers la route de Navarre.

Tolosa avait été fortifiée par les troupes libérales peu de temps après la mort de Ferdinand VII, mais, lorsque les carlistes vinrent l'occuper, en 1835, ils démolirent ces fortifications, qui n'ont pas été rétablies depuis. Il s'y fait un mouvement considérable de voyageurs en raison de la position de la ville au centre de quatre routes qui conduisent à Madrid, à St-Sébastien, vers la frontière de France, et à Pampelune (V. R. 2).

On va également de Tolosa à Bilbao, par Azpeitia et par la belle vallée de Loyola où se trouve un célèbre collège de Jésuites. (V. R. 3.)

En sortant de Tolosa on passe devant une belle fabrique de draps,

¹ « Pour vous faire entendre ce que c'est, écrivait Mme d'Aulnoy, en 1679, il faut vous dire qu'un homme joue en même temps d'une espèce de fifre et du tabourin qui est un instrument de bois, fait en triangle et fort long, monté d'une seule corde, qu'on frappe avec un petit bâton; cela rend un son de tambour assez singulier. Leurs airs ont quelque chose de gai et de fort particulier, et le son aigu de ces flûtes se mêlant à celui des tabourins, qui est assez guerrier, leur inspire un certain feu qu'ils ne peuvent modérer. »

et on laisse à droite, auprès d'un moulin, le chemin qui conduit à Bilbao par Azpeitia. La route traverse de belles campagnes et suit la rive gauche de l'Oria, jusqu'à

4 kil. $\frac{1}{2}$ (57 kil.) *Alegria*, v. de 897 hab., formé d'une seule rue et possédant une grande forge mue par l'Oria. On traverse cette rivière avant d'arriver à

8 kil. (65 kil.) *Legorreta*, v. de 582 hab., entouré de métairies, au milieu d'une plaine arrosée par des eaux abondantes. A *Iturizta*, tout près de la route, surgit une source minérale purgative recommandée pour les affections néphrétiques. Les métairies, les forges et les moulins à farine, mis en mouvement par l'Oria, bordent la route, qui traverse *Isazondo*, pet. v. de 1,000 hab., puis

6 kil. (71 kil.) *Villafranca*, pet. V. de 840 hab., située sur une hauteur et entourée de murailles avec quatre portes. On peut y visiter les palais du marquis de Villamediana et du comte de Villafuertes, à l'entrée de la ville sur la route de France; le premier possède une galerie de tableaux de bon choix. On conservait dans l'hôtel de ville, qui mérite aussi quelque attention, un vieux canon de fer enlevé autrefois, dans une bataille, par les habitants et qui salua Philippe V, à son passage en 1701. Villafranca fut assiégée, en 1835, par les carlistes, sous les ordres de Zumalacarrégui. La brèche fut ouverte, les assiégeants coururent à l'assaut, mais les défenseurs les repoussèrent vigoureusement. Néanmoins, comme ils étaient en petit nombre et que les assaillants occupaient tout le pays, ils furent obligés de livrer la ville avec 800 fusils, des munitions et un canon, — peut-être le canon de Philippe V.

C'est à Villafranca qu'était né Urdañeta, habile marin, devenu moine augustin, et que Charles-Quint tira de son monastère, pour l'envoyer dans l'Océanie décou-

vrir l'archipel auquel Philippe II donna son nom.

Une jolie route, qui est toute bordée d'habitations agricoles, conduit à *Beasain* et bientôt à 6 kil. (77 kil.) *Ormaiztegui*, v. de 600 hab., où naquit en 1788, dans le palais Iriarte-Erdicoa, le célèbre général carliste Zumalacarrégui, tué devant Bilbao. La route, remontant le cours de l'Oria jusqu'aux environs de sa source, franchit les hauteurs qui séparent cette vallée de celle de l'Urola aux approches de

8 kil. (85 kil.) *Zumarraga* et *Villareal*, deux petites v. de 1,000 hab. chacune, séparées par l'Urola, Zumarraga sur la rive droite et Villareal sur la rive gauche; un pont de pierre les met en communication. L'église de Zumarraga, située près de la rivière, a un fort beau portail; celle de Villareal conserve le corps de sainte Anastasie, vierge et martyre, née à Jativa, dans la province de Valence. On remarquera les deux maisons de ville qui, selon l'usage consacré dans toutes les villes basques, portent, sculptées, les armes de la ville et de la province. Un bon chemin praticable aux voitures conduit de Villareal à Azpeitia (V. R. 5).

En sortant de Villareal on s'élève sur les pentes du mont Irimo, dépendant de la chaîne des montagnes de Santa-Cruz, et, laissant sur le versant opposé le château d'*Ipizarrieta*, dont l'architecture et la belle apparence attirent les regards, on franchit le port de *Descarga* d'où on descend vers

9 kil. (94 kil.) *Anzuola* (bonne posada), pet. V. de 1,200 hab., située dans un vallon entouré de montagnes. Sur la place principale sont la maison de ville, construite en pierres de taille avec un rez-de-chaussée en galeries, et l'église *Ntra Sra de Piedad* avec un joli portail de construction moderne.

L'église de San-Juan-Bautista du faubourg d'Uzarraga, l'une des plus anciennes du pays, appartient

aux templiers et fut donnée par le roi Ferdinand IV, l'*Ajourné*, au comte d'Onate, en 1305. Elle a été en grande partie reconstruite vers le milieu du siècle dernier. La rivière l'Anzuola traverse la ville et va se réunir à la Deva, dans la direction de

3 kil. (97 kil.) Vergara, (HÔTEL, le *Parador* des diligences) V. de 4,000 hab., chef-lieu de district judiciaire. Vue du dehors, elle a l'aspect d'une ville suisse; elle est traversée par la Deva dont le riant bassin est couronné de montagnes pittoresques. A l'intérieur elle est bien bâtie, quoique ses rues soient d'une irrégularité fâcheuse. Les eaux potables y abondent, et on compte, dans un étroit rayon aux alentours, jusqu'à dix-sept sources ferrugineuses. L'église paroissiale, *San Pedro*, mérite une visite, mais elle est cruellement déparée par le *coro* (chœur) qui, se dressant en avant de la porte principale, intercepte la vue de l'intérieur et nuit à l'effet des deux belles colonnes qui soutiennent dans cette partie les voûtes de l'édifice.

Nous devons nous étendre ici sur ce sujet une fois pour toutes, parce que ce défaut existe dans toutes les églises d'Espagne. On rencontre généralement devant soi, dès qu'on a franchi les portes d'une église, une haute muraille, souvent nue, quelquefois ornée de petites chapelles, de sculptures ou de tableaux, qui intercepte tout aussitôt la perspective, et qui ôte aux cérémonies chrétiennes toute la solennité du spectacle. Cette clôture se continue sur les côtés, entre les colonnes de la nef, formant ainsi un espace réservé, inaccessible, un *sanctum sanctorum*, une église dans l'église: c'est le *coro*, la partie réservée au clergé. La *capilla mayor*, qui contient l'autel principal, est séparée du *coro* par un espace de peu d'étendue, et souvent même cet espace où se pressent les fidèles est encore limité par des barrières destinées à protéger la

libre communication entre le *coro* et l'autel. Le *coro* s'empare de tout ce que le temple possède en élégance, en confort et en richesse, et même des orgues avec leurs longs tuyaux rayonnant horizontalement, semblables aux grandes *tuba* qui sonneront au jugement dernier. Il est garni partout d'une *sillera*, simple ou double rangée de stalles, sculptées avec une abondance et une richesse qui rivalisent avec ce que possèdent en ce genre nos églises du Nord. Une belle grille, ornée, fleurie, dorée, donnant partout une haute idée de l'habileté de l'art de la serrurerie en Espagne aux temps anciens, ferme le *coro* dans la partie qui fait face au *maître-autel*, clos de semblable manière. Cet appareil du *coro* contraste avec la nudité glaciale du reste de l'église. Nulle part ni une chaise ni un banc, et quelques paillasons seulement, étendus entre le chœur et l'autel, préservent les femmes, agenouillées ou assises sur leurs talons, de la froidure humide des dalles.

Revenons à l'église San-Pedro de Vergara. La décoration générale en est d'assez mauvais goût, mais elle possède dans une petite chapelle étroite, privée de lumière, placée au bas du *coro*, une magnifique statue du *Christ agonisant*, œuvre de Juan Martinez Montañes, le sculpteur le plus estimé de l'ancienne école espagnole. Tous les amis de l'art demandent avec instances que cette œuvre remarquable soit transportée en un lieu plus digne de son immense mérite. Dans l'autre église, placée sous l'invocation de Santa Marina d'Oxirundo, est un beau tableau de Mateo Cerozo représentant le *Christ de Burgos*.

Vergara possède un célèbre collège fondé, en 1776, par la société basque, composée des hommes éminents des trois provinces, sous la haute protection de Charles III. Ce collège a pris un rang important dans les sciences; il a eu des

professeurs d'un grand mérite, en astronomie, en physique, en chimie, en métallurgie, et des élèves de toutes les nations : de France, d'Angleterre et d'Amérique. C'est là qu'a été faite la première analyse du platine. Les révolutions et les guerres avaient transformé le collège de Vergara en hôpital militaire, mais le zèle des habitants lui a rendu sa destination première; il paraît destiné à retrouver sa célébrité d'autrefois. On y voit une très-belle *statue de saint Ignace*, œuvre de Gregorio Hernandez.

La célébrité de Vergara provenait autrefois de l'habileté de ses fabriques d'armes, et nous ne saurions parler du rôle passif que cette ville a joué, soit en 1794 lors de la guerre des Pyrénées, soit en 1813 lors de la retraite de nos troupes. Sa renommée actuelle date du grand fait historique qui y eut lieu en 1839; nous le racontons d'après un illustre écrivain espagnol, don Pascual Madoz :

« En 1835 Vergara avait été attaqué par les troupes carlistes sous les ordres de Zumalacarre-gui. Défendue par une garnison de 1,000 hommes, mais privée de vivres et n'espérant pas de secours, la ville ouvrit ses portes et le prétendant y entra triomphalement. Le 27 août 1839, Espartero s'y présenta à la tête de la division de la garde, il fut reçu avec enthousiasme, acclamé comme pacificateur, et voici ce qui se passa quatre jours après : à huit heures du matin, dans une vaste plaine située hors de la ville, bornée d'un côté par la route de Madrid et de l'autre par la Deva, on vit arriver et se ranger en bataille les divisions de l'armée de don Carlos, commandées par le général Urbistondo. En même temps sortirent de Vergara les troupes constitutionnelles sous les ordres du brigadier Labastide, chef d'état-major de l'armée de la reine. Les deux armées en présence se rendirent mutuellement les hon-

neurs militaires, c'était un magnifique spectacle. Survint Espartero à cheval suivi d'une nombreuse escorte, ayant à sa gauche Maroto, le commandant en chef de l'armée carliste. Les deux généraux parcoururent les lignes, on fit mettre l'arme sur l'épaule, et le général Espartero prononça une allocution qui produisit une vive émotion. « Embrassez-vous, mes enfants, dit-il en terminant, comme j'embrasse celui qui a été le chef de nos adversaires, » et il se jeta dans les bras de Maroto. Ces paroles, que l'histoire a enregistrées, mirent la joie et la confusion dans les deux troupes; ces hommes, qui s'étaient si souvent combattus, couraient les uns vers les autres pour s'embrasser. Plus d'un ami retrouva son ami; plus d'un frère rencontra son frère, plus d'un père ses enfants. Des cris de vive la constitution! vive la reine! vive le duc de la Victoire! sortaient de toutes les bouches. La plaine de Vergara fut témoin de ce grand drame où deux armées, confondues en une seule, offrirent au monde le majestueux spectacle de la réconciliation et de la paix. »

Nous dirons ailleurs ce que devint don Carlos après la célèbre convention de Vergara et dans quel état il se présenta à la frontière vers Urdax; il lui resta parmi le peuple basque, parmi ses *Chapelgorris*, les braves miliciens à berret rouge de Zumalacarre-gui, des fidèles qui jugèrent autrement la défection de Maroto. Nous avons retenu à ce sujet le couplet suivant d'une chanson fort populaire dans le pays basque :

A Espartero tonante
Maroto traïdor
Ha vendido España
Por un real de vellon.

« Au redoutable Espartero, Maroto le traître a vendu l'Espagne pour un réal. »
Vergara est à peu de distance de

plusieurs sources minérales célèbres dont nous avons déjà parlé, Cestona, Oñate et Santa-Agueda.

En sortant de la ville et en longeant le « champ de la Convention » on parcourt une vallée riante et fertile arrosée par la Deva que la route traverse huit fois avant

8 kil. (105 kil.) **Mondragon**, V. de 2,115 hab., située dans une position charmante, sur une éminence, au centre d'une jolie vallée que forment les montagnes pittoresques d'Arrambizcar et de Muru. Cette vallée est arrosée au S. par la Deva, au N. par l'Aramayona. La ville, entourée de murailles, est presque entièrement bâtie en belle pierre calcaire; ses rues sont droites et ses maisons de belle apparence. La place, quadrilatère allongé dont les deux grands côtés sont occupés par deux lignes de maisons, se termine à une extrémité par l'église paroissiale, et à l'autre par la maison de ville. On remarque dans celle-ci une *armeria* ou galerie d'armes antiques assez curieuse.

EXCURSION A SANTA-AGUEDA.

Un chemin qui part de Mondragon au N.-O. fait communiquer cette partie du Guipuzcoa avec la Bizcaye; il se dirige vers Elorrio, Durango et Bilbao (V. R. 6). Un autre chemin de construction récente, bien entretenu, conduit au hameau de *Guesalibar*, à 3 kil. de Mondragon, où se trouvent les célèbres sources nitrogénées-sulfureuses de **Santa-Agueda**. Un bon service de voitures relie Mondragon à cet établissement pendant la saison des eaux.

Guesalibar est situé à l'extrémité d'une jolie vallée formée par l'Aramayona. Le hameau ne compte que 132 hab.; toute son importance consiste dans l'établissement thermal, le premier, en Espagne, où l'on ait introduit une partie du confortable qui distingue les bains

des autres parties de l'Europe. Les eaux de Santa-Agueda sont connues depuis trois siècles; il existait seulement, en 1825, un bassin où elles étaient recueillies, lorsque le propriétaire actuel les fit soigneusement capter à 4 mètr. de profondeur dans la roche vive. L'établissement a été construit à la même époque; la partie balnéaire se compose de quatorze cabinets avec baignoires en marbre; deux d'entre eux possèdent des douches en colonne et en arrosoir. L'eau est froide; elle est élevée dans des chaudières à la température nécessaire pour le bain; le sulfate de calcium et le chlorure de sodium dominant parmi ses principes minéraux; elle est surtout efficace pour le traitement des affections herpétiques, des catarrhes chroniques, des maladies syphilitiques et des paralysies locales. La saison commence le 1^{er} juin et dure jusqu'à la fin de septembre.

La maison des bains est construite au pied du *Murugain*, montagne de 560 mètr. d'élévation, et dont la base, qui a de 5 à 6 kil. de tour, voit surgir, à des points différents, à Aramayona, à Escoriaza et à Arachevaleta, trois autres sources de même nature que celles de Santa-Agueda.

Elle peut loger 80 personnes (elle en reçoit environ 700 par an). On y trouve un vaste salon, une belle salle à manger, une salle de billard, un jardin et de beaux ombrages.—(Prix, pour le logement, la table, le service: 1^{re} classe, 20 réaux par jour; 2^e cl., 12 r.;—un bain général, 6 r.;—douche ou étuve, 10 r.;—buvette, pour la durée de la cure, 10 r.)—Il existe auprès de l'établissement deux maisons où l'on trouve le logement et la table à des prix modérés.

Le climat de *Guesalibar* est très-sain, et on se plaît à répéter que, depuis que les bains y existent, on n'a pas vu mourir une seule des nombreuses personnes qui sont venues y chercher le repos

et la santé. Le pays est très-pittoresque.

Les environs sont le but d'excursions nombreuses : l'un des points les plus intéressants est la célèbre grotte de *San-Valerio*, sous la montagne d'Udala ; cette grotte est riche en stalagmites et en stalactites fort curieuses.

En sortant de Mondragon, la route suit la riante vallée de la Deva et traverse cette rivière sur un joli pont de pierre, avant d'atteindre

6 kil. (111 kil.) **Arachevaleta**, pet. V. de 1,212 hab., située sur la rive droite de la Deva, au pied du mont Arizmendi. Les bains, qui ont une vogue aussi grande que celle des eaux de Santa-Agueda, avec des vertus égales, sont à la sortie de la ville et à env. 300 pas de la route. L'établissement date de 1842 ; il est bien installé ; il reçoit les baigneurs aux mêmes prix que celui dont nous venons de nous occuper. La source, qui renferme une assez forte quantité de gaz acide-sulphydrique à l'état libre, contient le sulfate de calcium dans la proportion de 11 parties sur 23 de principes minéraux. —Thermalité, 17° cent. —Le climat est agréable, et tempéré pendant l'été ; la saison dure du 1^{er} juin au 30 septembre.

Au delà d'Arachevaleta, la route s'élève en remontant le cours sinueux de la Deva, qu'elle traverse deux fois.

3 kil. (114 kil.). *Escoriaza*, joli b. de 1,900 âmes, situé dans un bas-fond, au milieu de montagnes plantées jusqu'au sommet et couvertes d'habitations. Les deux parties du bourg que traverse la Deva sont réunies par un très-joli pont de pierre de 46 pieds espagnols (12 mètr.) d'ouverture. L'église paroissiale est belle. La ville possède un autre monument digne d'attention, c'est un vaste hôpital fondé au xv^e siècle, et aujourd'hui inoccupé. La route, mon-

tant toujours parallèlement au cours de la Deva, traverse *Castañares*, petit v. de 100 hab., entre Escoriaza et

5 kil. 1/2 (119 kil. 1/2.) *Salinas de Lens*, en basque *Gatzaga*, b. de 710 hab., le dernier de la province de Guipuzcoa. Il est situé à moitié d'une grande côte et entouré des hautes montagnes de la chaîne cantabrique. Tous ses habitants se consacrent depuis des siècles à une seule industrie, la fabrication du sel qu'ils extraient, par ébullition, de l'eau d'une source voisine de la ville, et considérée comme la plus riche et la plus pure qui soit en Espagne.

On est en pleine montagne à la sortie de Salinas ; la montée continue. Les voitures de poste prennent pour la gravir des renforts de bœufs qui se payent 4 et 5 réaux la paire. On arrive ainsi au port d'*Arlaban* (546 mètr. d'altitude), point culminant de la chaîne où cesse le Guipuzcoa et commence la province d'Alava.

Le port d'Arlaban a été le théâtre de plus d'un coup de main célèbre. Le 25 mai 1811, Mina, embusqué avec sa guerilla, y surprit le maréchal Masséna qui ramenait en France un convoi considérable et 1,000 prisonniers anglais et espagnols. Le convoi fut enlevé, les prisonniers délivrés, et les Français y perdirent 500 hommes. Deux ans après, 2,000 Français y passaient escortant un autre convoi placé sous la direction de M. Deslandes, secrétaire du roi Joseph ; Mina les surprit, tua 600 hommes, parmi eux M. Deslandes, et fit 120 prisonniers. Du nombre de ces derniers étaient cinq enfants, les orphelins de ce massacre ; on les fit conduire à Vitoria, et Cruchaga, le lieutenant de Mina, écrivit à leur sujet au gouvernement : « Ces petits anges, innocentes victimes des leurs premiers pas dans la vie, ont été traités dans ma division avec tous les sentiments de compassion et d'affection que dictent la religion et

l'humanité. Age si tendre, sort si malheureux!... Les enfants, par leur candeur, ont sur mon âme le plus grand ascendant; c'est la seule force qui puisse maîtriser et amollir le cœur de Cruchaga. » Le 16 janvier 1836, les troupes de la reine débusquèrent celles de don Carlos des défilés d'Arlaban, après un combat dans lequel se signala la légion française. Le colonel Narvaez y fut frappé d'une balle à la tête.

Au delà du port, on descend vers une jolie vallée toute parsemée de riants villages, qu'entourent de petits bois de châtaigniers; on passe ensuite à *Ullibarri*, *Arroyabe*, *Durana*, *Betono*, petites localités de moins de 200 hab.; on traverse, à Ullibarri, le *Zadorra*, qui va se jeter dans l'Èbre au delà de Miranda.

14 kil. 1/2 (134 kil.) **Vitoria**, capitale de la province d'Alava

ALAVA (PROVINCE BASQUE).

Ce que nous avons dit du Guipuzcoa, en tant que province basque, se rapporte également à l'Alava; toutefois les habitants de cette dernière, beaucoup plus agriculteurs que leurs voisins, n'ont rien de leur caractère aventureux; ils sont loin de la mer et n'ont jamais tenté d'en courir les hasards. C'est un excellent peuple, de mœurs douces, très-bienveillant pour les étrangers. Entraîné par le mouvement général qui avait soulevé l'Espagne à la mort de Ferdinand VII, il a pris part à la guerre civile, il a vu ses foyers détruits; mais, après la grande réconciliation de Vergara il est revenu à sa charrue, il a retrouvé ses coutumes paisibles, un travail assidu et ses modestes plaisirs, ses danses primitives, le jeu de paume et le jeu de boule. Les touristes reprochent à l'Alavais d'être dur dans la vie domestique, d'exclure de sa table ses enfants et sa femme, d'obliger celle-ci à un travail constant et pénible; mais nul ne s'en plaint, parce que c'est là une des particularités des mœurs basques dans les trois provinces.

L'Alava forme une figure triangulaire occupant 116 lieues carrées. Il est borné au N. par la province de Biscaye, à l'E. par la Navarre, au S. par la province de Logroño, et vers l'O. par celle de Burgos. Son territoire est généralement riche et fertile, principalement la partie arrosée par l'Èbre et qui porte le nom de *Rioja Alavesa*. On y rencontre des eaux abondantes, des sources minérales, de riches gisements de minerai de fer, des tourbes, du plâtre d'excellente qualité, des carrières de belle pierre, des marbres variés, et en abondance les produits animaux et végétaux nécessaires à la subsistance.

L'aspect de toute la province est riant; les chemins en sont bons et bien tenus. On a souvent cité la belle vallée nommée la *Concha* d'Alava, de 28 kil. de long sur 15 de large, formée par les deux chaînes de San-Adrian et de Badaya, immense lac autrefois situé à 1,800 pieds (600 mètr.) au-dessus du niveau de la mer cantabrique et dont les eaux se sont écoulées par la vallée de l'Èbre. On signale aussi au voyageur la vue magnifique qui, du sommet de la tour de Vitoria, au centre de la province, embrasse plus de 150 villages, chacun avec son église à tour carrée, son bois communal et ses riches pâturages. On évalue à 501 millions de réaux la richesse territoriale de l'Alava, et son revenu à plus de 20 millions.

Vitoria (Hôt. le *Parador Viejo*; le *Parador nuevo*; le *Parador de Postas*; Café du théâtre; CASINOS : le *Gabinete de lectura*, la *Sociedad Vitoriana*, le *Circulo de Recreo*), V. de 10,266 hab. est située à 42° 20' de latitude N. et à 1° E. du méridien de Madrid, 501 mètr. audessus du niveau de la mer; dans une position charmante, sur une petite hauteur qui domine toute la plaine de l'Alava.

L'intérieur de la ville présente, au premier coup d'œil, trois parties bien distinctes : la *villa suso* (ville haute), encore entourée de murailles et de boulevards à demi ruinés; la *vieille ville* qui se compose de six rues, élevées autour et comme aux pieds de la ville haute, également entourées de murs et communiquant par trois portes avec la *ville moderne*. Celle-ci comprend de beaux édifices bien construits, des maisons à balcons élégants et principalement la *place neuve* et les *arceaux*, les deux curiosités de la Vitoria actuelle. La place neuve est un beau carré de 60 mètr. de côté, formé d'édifices d'égale hauteur (14 mètr.), dont les rez-de-chaussée sont partagés sur chaque côté en dix-neuf arcades ou *arceaux* à pilastres d'ordre dorique. La place tout entière est dallée et les arcades sont, pendant l'hiver, la promenade favorite des dames de Vitoria. L'hôtel de ville (*casa consistorial*) s'élève au centre, du côté du midi, et dépasse en hauteur les maisons de la place; on y remarque un bel escalier double, un beau balcon de pierre, la façade taillée en bossage et surmontée de deux écus sculptés aux armes de la ville.

ÉGLISES. La collégiale de *Santa-Maria*, dans la ville haute, monument gothique datant de la moitié du XII^e siècle et que surmonte une tour plus moderne et d'un excellent style. L'intérieur est divisé en trois nefs avec galeries et arcs gothiques d'un bel aspect. On y remarque la chapelle de *Santiago*

et plusieurs tombeaux. La sacristie possède un beau tableau de la *Piedad*, attribué par les uns à Van-Dyck, par les autres à Murillo. L'église *San Miguel*, enclavée dans les murailles de Villasuso, est de la même époque; elle a trois nefs; son maître-autel, œuvre de Juan Velazquez et de Gregorio Hernandez, date du milieu du XVII^e siècle. On y conserve le fameux glaive vitorien sur lequel le syndic procureur-général prêtait serment de bien remplir sa charge, sous peine d'avoir la tête tranchée.

Les anciens couvents sont nombreux; dans l'un d'eux, celui de la *Concepcion*, aujourd'hui transformé en magasins, on a conservé un maître-autel et deux rétables, regardés comme les œuvres d'art les plus curieuses de Vitoria.

ÉDIFICES PUBLICS. Le *Palacio de la Diputacion*, construction somptueuse achevée en 1844, avec un beau jardin entouré de grilles. On y a recueilli une quinzaine de tableaux provenant des couvents de la ville, parmi lesquels quatre sont de l'Espagnole. L'*Académie de dessin*, le *palacio de la Sociedad Vascongada*, et trois maisons historiques, situées calle de la Cuchilleria, 22; calle Pintoreria, 72, et calle Zapateria, 35. Dans la première habitait le célèbre cardinal d'Utrecht, en 1522, lorsqu'il reçut la nouvelle de son exaltation au pontificat, où il prit le nom d'Adrien VI; la seconde reçut le roi Alphonse le Sage, en 1256; dans la troisième logea François I^{er}. —Le *théâtre* est un joli édifice bien machiné.

PROMENADES. Vitoria est surtout riche en promenades. Les habitants ont promenades d'hiver et promenades d'été : l'hiver, les *arceaux* de la place Neuve et les *petits arceaux* (arquillos); l'été, le *campo de las Brigidas*, le *Prado*, le *campo de Arana*, et surtout la *Florida*. Celle-ci, située hors la ville, le long de la route de Castille, possède de magnifiques ombrages; elle est entourée de grilles de fer,

ornée de bancs de pierre, de jardins, de statues et d'une belle fontaine. Les *Brigidas* et le *Prado* y font suite. Le *campo de Arana* est à 500 mètr. de la ville, sur la route de Navarre. Les environs sont délicieux pendant l'été; la ville est entourée de jardins sillonnés de ruisseaux; les plantes potagères y sont cultivées avec un grand succès. On cite *San-Martin*, la *Source minérale*, *San-Cristobal* et *Santa-Marina* parmi les promenades rurales les plus fréquentées.

De belles routes bien tenues divergent de Vitoria à travers la plaine. Celle de la Puerta de Castilla conduit à Burgos et à Madrid, avec embranchement vers Salinas d'Añena et Haro; celle de la Puerta de la Rioja va à Logroño; celle de la Puerta d'Urbina se bifurque pour atteindre Irun au N.-E., et Bilbao au N.; celle de la Puerta de Arriaga traverse les jolies vallées de Zuya et d'Orozco pour atteindre aussi Bilbao; enfin, par la Puerta del Rey ou de Navarre sort la route de Pampelune. Les chemins ruraux sont au contraire de véritables cloaques sans nul entretien.

Nous négligeons tous les faits de l'histoire particulière de Vitoria pour arriver aux événements qui ont fait occuper à cette ville une place néfaste dans notre histoire. Disons d'abord qu'en 1808, lorsque la famille royale d'Espagne y arriva, se rendant en France, les habitants ameutés, malgré la présence d'une garnison française de 4 à 5,000 hommes, voulurent détourner le roi de son projet et coupèrent les traits de ses chevaux. A la nouvelle des résolutions de Bayonne, Vitoria fut une des premières à se soulever; elle accueillit Joseph avec des dispositions presque hostiles, lorsqu'il y passa pour se rendre à Madrid.

En juin 1813, les troupes françaises, commandées par le frère de l'empereur, ou plutôt par le maréchal Jourdan, étaient concentrées autour de Vitoria, occupant la ville et couvrant sur une

étendue de 3 l. les routes de Madrid, de Laguardia, de Bilbao et de France. L'armée était considérablement diminuée. Des corps nombreux en avaient été détachés pour escorter les convois qui rentraient en France, ou pour poursuivre les guerillas; enfin on était encombré de bagages. C'était commettre une immense faute que de s'arrêter dans une position aussi facile à tourner. L'armée alliée, commandée par Wellington, s'élevait à plus de 65,000 hommes. Elle se présenta sur les hauteurs de Nanclares de Oca, et, dès l'aurore du 21, le feu fut engagé par la division espagnole de don Pablo Murillo. En même temps, une division anglaise, tournant la position, vint occuper la route de France. « Alors, dit M. Joseph Lavallée (*Espagne de l'Univers pittoresque*) ce ne fut plus une bataille, mais un pillage. Les alliés prirent le parc d'artillerie et toutes les richesses que les Français traînaient à leur suite. Tous fuyaient en désordre par la route de Pampelune, et, au milieu de cette déroute, ce fut un grand bonheur que les guerillas se fussent réunis à l'armée espagnole; car s'ils se fussent trouvés dans les gorges par lesquelles on se retirait, pas un Français n'eût revu la France. » Une version espagnole évalue à 150 le nombre des canons qui furent pris, à 8,000 les morts et les blessés, et à 1,000 les prisonniers faits au milieu de cette fuite protégée par les difficultés du terrain. Le roi, serré de près, s'échappa à cheval, laissant dans sa voiture sa correspondance, et une épée que la ville de Naples lui avait donnée. On trouva aussi le bâton de commandement du maréchal Jourdan, que lord Wellington envoya au prince régent d'Angleterre.

Pendant la dernière guerre civile, Vitoria, qui, dès le commencement, avait énergiquement repoussé un coup de main de Zumalacarregui, fut le quartier gé-

néral et le centre d'opérations de l'armée de la reine; on y avait élevé des fortifications qui n'existent plus aujourd'hui.

La *Florida*, que longe la route de Madrid à la sortie de Vitoria, fut le théâtre du sanglant dénoûment du dernier mouvement insurrectionnel qui agita la ville. La garnison et la milice, entraînées par Manuel Montès de Oca, député et ancien ministre de la marine, s'étaient soulevées à un signal venu de Madrid, en octobre 1841. La ville fut promptement occupée par les troupes des généraux Zurbano, Aleson et Rôdil; la milice fut désarmée; on lui retira une bannière d'honneur envoyée par la reine Marie-Christine, en 1834, après l'insuccès du coup de main de Zumalacaregui, et Montès de Oca, arrêté dans une auberge de Vergara, fut amené à Vitoria, et tout aussitôt fusillé sous les grands arbres de la promenade.

De Vitoria à Bilbao, R. 7; — à Pampelune, R. 8; — à Logroño et Calahorra, R. 9.

Après avoir traversé la plaine de Vitoria, on rencontre le petit v. d'*Arñez*; puis, à 8 kil. plus loin, et à droite de la route, sur une hauteur, les ruines d'une forteresse nommée le *Castillo de Arganzon*; c'est là que s'engagea la bataille du 21 juin 1813. On atteint presque aussitôt

16 kil. (150 kil.) La *Puebla de Arganzon*, joli v. de 580 hab., entouré de murailles et fermé par quatre portes; puis, après une rapide descente, et en laissant des deux côtés de la route les villages d'*Antezana*, *Manzano*, *Leciñana*, *San-Esteban*, *Panqua* et *Estadillo*, on arrive à

6 kil. (156 kil.) *Armiñon*, v. de 267 hab., sans importance. A la sortie de cette localité la route, tournant vers la gauche à angle droit, franchit le *Zadorra* sur un beau pont de six arches, dont deux ont été coupées par don Carlos et remplacées par des arches en

charpente. Au delà du pont, auprès de la *Venta de Rivallosa*, s'élève une colonne avec une inscription indiquant la limite de l'Alava et de la *Nouvelle-Castille*. La route traverse le ruisseau de Poves, affluent de l'Ebre, et arrive à

8 kil. (164 kil.) **Miranda de Ebro** (*Parador de la diligencia*), pet. V. de 2,300 hab., la première de la Nouvelle Castille, assez sale, assez mal tenue, entourée d'une enceinte fortifiée présentant trois lignes de défense et dominée par un vieux château avec garnison. Elle est traversée par l'Ebre qui la coupe en deux parties égales. L'Ebre, que la route franchit sur un beau pont de six arches, n'a encore atteint à Miranda que la sixième partie de son long parcours de près de 700 kil. Il reçoit au delà de la ville le ruisseau l'Oroncillo, qui descend des fameuses gorges de Pancorbo, et sur lequel passe la route avant d'atteindre

11 kil. (175 kil.) *Ameyugo*, v. de 350 hab., situé à l'entrée d'une vallée formée par l'Oroncillo, et dominé au N. et au S. par des hauteurs. Au delà de ce village la route rencontre la Sierra de Oña; les montagnes qui la dominent grandissent et se rapprochent; leur base est formée de gigantesques murailles de rochers à pic de l'aspect le plus sauvage, formant ce passage étroit qu'un livre français, prédécesseur de celui-ci, avait nommé le *gosier* de Pancorbo, traduisant naïvement, à l'aide de son dictionnaire, le mot *garganta*, qui en Espagne signifie *gorge*, comme chez nous. La gorge sauvage de Pancorbo a 1 kil. 1/2 de longueur; elle se compose de trois entonnnoirs successifs si bien fermés en apparence, qu'il semble impossible de pénétrer de l'un dans l'autre. Au fond coulé l'Oroncillo qui, grossi par les sources abondantes descendues des sommets en belles cascades, fait mouvoir quelques moulins à huile et à farine. C'est dans le troisième en-

tonnoir que se trouve comme engloutie la petite ville de

6 kil. (181 kil.) **Pancorbo** (1,197 hab.). Elle est dominée au N. et à l'O. par deux montagnes qui, à un certain point, ne laissent de place qu'à la route et au torrent sur une étendue de 10 à 12 pas, et sur 50 pas de largeur. Pancorbo ne conserve plus que les ruines des deux châteaux qui la défendaient. L'un, Santa-Marta, avait été bâti par les Maures; l'autre, celui de Santa-Engracia, qui s'élevait au sommet de la montagne du N., et qu'on apercevait de plusieurs lieues de distance, avait été construit à grands frais en 1794; il fut rasé en 1823 par la division française sous les ordres du prince d'Hohenlohe. Il n'y reste plus que des caves encore remarquables, pratiquées dans le rocher par la mine. En 1813, les débris de l'armée française s'étaient solidement retranchés dans le défilé de Pancorbo, et contraignirent Wellington à abandonner la route pour opérer dans une autre direction. Le chemin de fer du Nord de l'Espagne viendra passer dans cette gorge étroite, et disputera à la route et à l'Oroncillo une partie de la place qu'ils occupent.

À la sortie de Pancorbo, on rentre presque aussitôt dans la plaine, et laissant à gauche un chemin qui va suivre le cours de l'Ebre jusqu'à Logroño, on rencontre *Santa-Maria de Rivaredonda*, v. de 360 hab., *Cubo* (590 hab.), et quelques autres villages, puis on arrive à

23 kil. (204 kil.) **Briviesca**, (HÔTEL : *Parador de las diligencias*, bien tenu.) V. de 2,064 hab., bien bâtie, à rues droites et parallèles, qu'entourent des murailles peu solides, élevées en moellons et en terre, et percées de quatre portes qui se correspondent. L'histoire dit que la reine Isabelle la Catholique la prit pour modèle, lorsqu'elle fit construire, en avant de Grenade, la ville de *Santa-Fé*. L'église principale, la

collégiale, n'a rien de remarquable qu'une chapelle gothique appartenant aux marquis de Sopraga; le rétable de cette chapelle, en bois sculpté, est d'une grande richesse en statuette, en ornements de toute espèce et en arabesques d'une grande variété, il date du xv^e siècle. On peut visiter aussi, dans la chapelle du couvent de Santa-Clara, un maître-autel non moins richement sculpté. Les écrivains espagnols rendent cette justice à l'occupation française que des ordres sévères avaient protégé ce remarquable travail, et que la chapelle ayant été destinée à recevoir des prisonniers, des sentinelles furent placées devant le rétable afin de n'en laisser approcher personne. Transformée plus tard en magasin, elle n'a pas été aussi scrupuleusement préservée d'accidents qui ont altéré les riches arabesques de la partie inférieure.

C'est à Briviesca que dans une assemblée des cortès, tenue en 1388, le roi don Juan I^{er} fit déclarer que le premier né de la couronne de Castille porterait le titre de prince des Asturies, et il présenta sous ce titre son fils Henri, en le revêtant d'un manteau de pourpre et en le baisant au front.

On peut, de Briviesca, faire une excursion à Oña, à 23 kil. au N., sur la route de Santander, pour visiter, au milieu d'une très-riche vallée arrosée par quatre rivières, un célèbre couvent de bénédictins dédié à *San Salvador*, et situé à peu de distance de l'Ebre. Ce couvent fut fondé, en 1011, par le comte don Sancho, pour lui servir de sépulture. L'extérieur de cette sainte habitation est d'un style simple, mais sévère; les richesses de l'architecture gothique se déploient à l'intérieur. Les tombes royales que renferme la chapelle se composent de quatre urnes d'une grande richesse, avec cette épitaphe : « Ici reposent l'infante Garcia, Sancho de Navarre et sa femme et Sancho II, qui fut

assassiné à Zamora. » Les anciennes peintures et les travaux d'art qui entourent ces mausolées sont remarquables. Dans la guerre de l'Indépendance, cet antique monastère fut pillé, et sa riche bibliothèque brûlée. En 1835, Cordova en fit une caserne, et les soldats mutilèrent les sépultures. — On peut voir aussi, à 5 kil. d'Oña, un pont très-élevé d'une seule arche, jeté sur l'Ebre, nommé la *Horadada*, et qu'on attribue aux Romains.

Une petite distance sépare Briviesca de *Pradanos*, v. de 387 hab., puis on traverse *Castil de Peones*, v. de 350 hab.

20 kil. (224 kil.) **Monasterio de Rodilla**, bourg de 620 hab., situé sur le penchant d'une chaîne qui sépare la vallée de l'Oca de celle de l'Arlanzon. La route s'élève pour franchir cette chaîne, et descend ensuite, au milieu d'une riche vallée, à

6 kil. (230 kil.) *Quintanapalla*, v. de 176 hab., qui n'a d'autre souvenir intéressant que la rencontre du roi Charles II avec sa fiancée, Marie-Louise de Bourbon, fille aînée du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Le mariage royal fut ratifié dans l'église du village.

On rencontre au delà de *Quintanapalla* trois villages : *Rubena*, auprès duquel sont deux sources ferrugineuses assez importantes : *Villafria*, puis *Gamonal*, dans un joli vallon entouré de collines et traversé par l'Arlanzon. Ici, le mouvement des piétons, des cavaliers, des chariots et des mules de charge devient plus fréquent, tout annonce Burgos qu'on découvre bientôt avec ses tours, son immense cathédrale, et ses clochers à jour.

17 kil. (247 kil.) **Burgos**, capitale de l'ancienne province de Vieille-Castille.

VIEILLE CASTILLE.

La Vieille-Castille a, dans l'histoire de l'Espagne, une importance qui nous fait un devoir de lui consacrer un paragraphe spécial ; mais avec la division administrative actuelle de la péninsule ce n'est plus qu'une distinction purement géographique. Burgos, qui en était la capitale, est devenue un chef-lieu de province et le siège d'une capitainerie générale qui ne porte pas même le titre de Vieille-Castille. Par une bizarrerie que nous ne nous expliquons pas, c'est la capitainerie générale placée à Valladolid qui a reçu cette dénomination.

La Vieille-Castille, dont l'étendue était de 1,508 l. carrées, comprenait les territoires de Burgos, Santander, Logroño, Soria, Segovia et Avila, ayant par conséquent pour bornes, au N., l'océan Cantabrique, à l'E., la Navarre et l'Aragon, au S., la Nouvelle-Castille, à l'O., le royaume de Léon. Deux fleuves importants arrosent ce territoire, l'Ebre et le Duero, ayant pour affluents un grand nombre de rivières assez importantes. L'eau, du reste, abonde de toutes parts, les sondages la rencontrent à une faible profondeur, et les sources minérales froides ou thermales n'y sont pas moins nombreuses que dans les provinces basques. On cite celles d'Arnedo, de Briviesca, d'Arnedillo et de Torrecilla de Cameros. Les montagnes qui enveloppent le territoire sont riches en produits végétaux et minéraux ; des bois, d'excellents pâturages auprès de Reinosa, des cristaux minéraux vers la Granja et San Ildefonso, des marbres bleus et bruns du côté de Ségovie, noirs veinés de blanc dans les environs de Reinosa. Le produit le

plus important de la Vieille-Castille, ce sont les céréales, dont l'abondance est telle, que plusieurs provinces voisines s'y alimentent. Les vignes y existent aussi en grande quantité et en excellente qualité, et il est regrettable que les habitants ne soient pas plus habiles dans la fabrication des vins. On y élève avec quelque succès les troupeaux à laine, et la laine qu'on en retire est recherchée dans la plupart des fabriques d'Espagne et de l'étranger.

On sait quelle est l'origine du mot *Castille*. Ce territoire formait, en avant du royaume de Léon, comme un boulevard contre les invasions des Maures, toutes ses villes étaient fortifiées, ses positions avancées étaient hérissées de *castels* dont on retrouve partout les vestiges. Ce fut après la proclamation de l'indépendance espagnole par Pélage au milieu des montagnes de l'Asturie, après la constitution des deux souverainetés de Léon et de la Navarre, l'un des premiers royaumes qui s'arrachèrent violemment à la domination de l'islamisme. Le comté de Burgos, qui appartenait au célèbre comte Fernan Gonzalez, fut le centre autour duquel la Castille se constitua indépendante, et devint en moins d'un siècle l'État le plus important et le chef-lieu de l'Espagne catholique. D'abord comté sous Fernan Gonzalez et ses héritiers, la Castille fut érigée en royaume en 1035, sous Fernando I^{er}, arrière-petit fils du fondateur, et vit se succéder sur son trône tous ces hommes illustres : Alfonse le Brave, Saint-Ferdinand qui conquiert Seville, Alfonse le Sage qui fit le code des lois espagnoles (*las Partidas*), don Pedro le Cruel, ou pour mieux dire le Justicier, et Isabelle la Catholique qui réunit la Castille à l'Aragon par son mariage avec Ferdinand V, et qui, après la conquête de Grenade et l'expulsion des Maures, fondit tous les royaumes de la péninsule en une seule monarchie.

Les Vieux-Castillans, dont le « type subsiste dans la province de « Burgos, sont, dit un écrivain, silencieux et tristes; ils portent sur « leurs visages rembrunis l'image de l'ennui et de la pauvreté. » En effet, ils sont sérieux, réservés, fiers; ils sont lents dans tout ce qu'ils font, peu communicatifs, surtout avec les étrangers; mais ils sont simples dans leurs mœurs, ingénus dans leurs actions, vrais dans leurs procédés et braves surtout. La probité est leur partage; ils sont obligeants avec noblesse et sans affectation. On peut les appeler les *bonnes gens* de l'Espagne. Ils ne sont point riches; leur province est une des plus pauvres de la monarchie espagnole, en raison du peu de débouchés qui s'offrent à leurs produits. Le peu de moyens qu'ils entendent pour sortir de leur misère les décourage et les retient dans cette indolence qu'on leur reproche.

Burgos. (HÔTELS : *Parador de las Peninsulares* et *Casa de Postas*, situés calle de la Panaderia, tout auprès de la plaza Mayor; *Parador de las Generales*, calle de Cantarranas; on y trouve la diligence de Logroño. — Un assez grand

nombre de *posadas* et de logements meublés ou *casas de pupillos*; mais rien de tout cela ne remplace un hôtel convenablement installé, qui manque à Burgos, et que rend nécessaire le mouvement incessant d'étrangers

qui se fait dans cette ville importante.

DILIGENCES. Deux services tous les jours pour Madrid et pour la France. Tous les jours pour Bilbao, Santander, Valladolid et Logroño. Malle-poste tous les jours.)

Burgos, V. de 12,200 hab., est située par 42°20' de latitude et 0°0'10'' de longitude occidentale du méridien de Madrid, sur le versant d'une vallée arrosée par l'Arlanzon, qui baigne les murs de la ville et la sépare du faubourg de *Vega*. Son climat est froid et généralement humide, les vents de N. N.-O. et N.-E. y soufflent presque constamment et y tempèrent beaucoup les chaleurs de l'été. Les hivers les moins rigoureux y durent au moins huit mois, et on y a vu tomber la neige le jour de la saint Jean. L'été est court, et souvent, au milieu même de la canicule, il est nécessaire de se couvrir comme au mois de janvier. Cette inconstance du climat n'a du reste aucune mauvaise influence sur la santé publique, et n'affaiblit en rien l'autorité du dicton populaire qui recommande de passer l'hiver à *Burgos*.

Burgos est digne de la très-sérieuse attention des antiquaires et des touristes, et nous leur signalerons le plus rapidement possible les monuments et les curiosités qu'ils doivent visiter.

RUES ET PLACES. Au centre de la *plaza Mayor* ou *plaza de la Constitucion* s'élève, sur un élégant piédestal, la statue en bronze de *Charles III*. Le nom de ce grand prince, « restaurateur des arts et père de la patrie, » se retrouve sur la plupart des monuments importants de l'Espagne moderne, qui lui doit les meilleures de ses institutions. La *plaza de la Libertad* est formée d'édifices récemment construits, au milieu desquels est enclavée la célèbre *casa del Cordon*, antique palais flanqué de tourelles, couvert de sculptures et d'armoiries, élevé vers la fin du xv^e siècle par le

comte de Haro, Fernandez de Velasco, et sa femme, *doña Mencia Mendoza*, à la magnificence desquels Burgos doit encore l'admirable chapelle du Connétable dans la cathédrale. Au-dessus de la porte, et en forme de tympan, est sculpté un grand cordon de l'ordre Teutonique reliant entre elles les armes royales et celles des maisons de Velasco, Mendoza et Figuero. Ce vieil édifice est occupé en partie par les bureaux de l'Administration militaire; on y remarque une cour intérieure ou *patio* à double rang de galeries, et dans l'appartement occupé par le représentant du possesseur actuel, M. le duc de Frias, une curieuse collection de portraits de la maison de Velasco. Signalons encore la *plaza del Mercado*, au milieu de laquelle s'élève une belle fontaine avec un obélisque surmonté d'une étoile à rayons dorés. La *calle del Huerto del Rey* (rue du Jardin du Roi) dont la largeur et la belle apparence contrastent avec l'étroitesse et l'irrégularité de la plupart des rues de Burgos; les rues *del Cid*, de *Lain-Calvo*, *Avellanos*, *Fernan-Gonzalez*, qui, par leurs noms et leurs principaux édifices appartenant encore à la noblesse espagnole, rappellent les temps célèbres où Burgos était la capitale des rois de Castille; ces édifices sont malheureusement dans un pénible état d'abandon. Toutes ces rues sont empierrées en cailloux de rivière, et généralement bordées de trottoirs.

PROMENADES. Les trois promenades les plus fréquentées sont: l'*Espolon* (Eperon) situé près de l'Arlanzon, dont le sépare le beau jardin de la marquise de la Vilueña. Une belle ligne de maisons le borde du côté opposé. L'*Espolon* est la perle de Burgos; il est formé de trois belles avenues d'arbres dallées et sablées. Une belle grille de fer le borne du côté du jardin; à la moitié de cette grille s'élèvent quatre belles statues de

ville et le pays. Lorsque les yeux s'égarèrent dans cet amas de clochers à formes coniques, à flèches dentelées, parmi ces faisceaux de piliers grêles, montant comme des roseaux le long des tourelles pyramidales qui s'élancent des angles de la tour octogone du dôme, à la vue de cette riche architecture, où la grâce et la légèreté sont unies à la solidité, on éprouve un sentiment profond d'admiration.

La façade principale, placée vers l'O., est une merveille de dentelle de pierre, et les deux pyramides percées à jour semblent si légères qu'on se demande comment elles résistent aux ouragans si fréquents dans la contrée. Le portail de l'O. porte le nom de la sainte Vierge, à qui la cathédrale est dédiée; les deux frontons des entrées de côté représentent la Conception et l'Assomption, mais les portes sont malheureusement dégarnies de la majeure partie des riches ornements dont elles étaient parées autrefois. La rosace est d'une grande élégance, et à l'étage supérieur deux doubles fenêtres, du plus pur style ogival, présentent entre leurs entre-colonnes trois images de jeunes hommes couronnés. La porte du N. est également enrichie de sculptures et de statues; celle de la *Pellegeria*, construite sous la Renaissance, développe une grande profusion d'ornements du genre *plateresque*, entourant quatre grandes statues de saint André, saint Jacques, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste, avec une telle multitude de figurines et de détails capricieux, qu'on dirait plutôt une peinture qu'une œuvre sculptée.

La façade principale, placée vers l'O., est une merveille de dentelle de pierre, et les deux pyramides percées à jour semblent si légères qu'on se demande comment elles résistent aux ouragans si fréquents dans la contrée. Le portail de l'O. porte le nom de la sainte Vierge, à qui la cathédrale est dédiée; les deux frontons des entrées de côté représentent la Conception et l'Assomption, mais les portes sont malheureusement dégarnies de la majeure partie des riches ornements dont elles étaient parées autrefois. La rosace est d'une grande élégance, et à l'étage supérieur deux doubles fenêtres, du plus pur style ogival, présentent entre leurs entre-colonnes trois images de jeunes hommes couronnés. La porte du N. est également enrichie de sculptures et de statues; celle de la *Pellegeria*, construite sous la Renaissance, développe une grande profusion d'ornements du genre *plateresque*, entourant quatre grandes statues de saint André, saint Jacques, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste, avec une telle multitude de figurines et de détails capricieux, qu'on dirait plutôt une peinture qu'une œuvre sculptée.

L'intérieur de la cathédrale de Burgos répond à la magnificence de l'extérieur. Il est orné de tableaux, de statues, de pendentifs, de bas-reliefs, d'encadrements, qui reçoivent, par les vitraux colorés des hautes fenêtres en ogives, des torrents de lumière, dont

ville et le pays. Lorsque les yeux s'égarèrent dans cet amas de clochers à formes coniques, à flèches dentelées, parmi ces faisceaux de piliers grêles, montant comme des roseaux le long des tourelles pyramidales qui s'élancent des angles de la tour octogone du dôme, à la vue de cette riche architecture, où la grâce et la légèreté sont unies à la solidité, on éprouve un sentiment profond d'admiration.

La façade principale, placée vers l'O., est une merveille de dentelle de pierre, et les deux pyramides percées à jour semblent si légères qu'on se demande comment elles résistent aux ouragans si fréquents dans la contrée. Le portail de l'O. porte le nom de la sainte Vierge, à qui la cathédrale est dédiée; les deux frontons des entrées de côté représentent la Conception et l'Assomption, mais les portes sont malheureusement dégarnies de la majeure partie des riches ornements dont elles étaient parées autrefois. La rosace est d'une grande élégance, et à l'étage supérieur deux doubles fenêtres, du plus pur style ogival, présentent entre leurs entre-colonnes trois images de jeunes hommes couronnés. La porte du N. est également enrichie de sculptures et de statues; celle de la *Pellegeria*, construite sous la Renaissance, développe une grande profusion d'ornements du genre *plateresque*, entourant quatre grandes statues de saint André, saint Jacques, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste, avec une telle multitude de figurines et de détails capricieux, qu'on dirait plutôt une peinture qu'une œuvre sculptée.

L'intérieur de la cathédrale de Burgos répond à la magnificence de l'extérieur. Il est orné de tableaux, de statues, de pendentifs, de bas-reliefs, d'encadrements, qui reçoivent, par les vitraux colorés des hautes fenêtres en ogives, des torrents de lumière, dont

ville et le pays. Lorsque les yeux s'égarèrent dans cet amas de clochers à formes coniques, à flèches dentelées, parmi ces faisceaux de piliers grêles, montant comme des roseaux le long des tourelles pyramidales qui s'élancent des angles de la tour octogone du dôme, à la vue de cette riche architecture, où la grâce et la légèreté sont unies à la solidité, on éprouve un sentiment profond d'admiration.

les rayons décomposés produisent un effet magnifique.

Le temple affecte la figure d'une croix latine; il a 300 pieds de long, 215 de largeur à la croix, et 93 de largeur dans les nefs. Il comprend trois nefs parallèles interrompues par la croisée, au milieu de laquelle s'élève un dôme magnifique de 60 mètr. de haut, une cathédrale dans la cathédrale d'une grande hardiesse de construction et d'une grande somptuosité de détails. Cette belle œuvre, à laquelle travailla notre célèbre Philippe de Bourgogne, fut achevée en 1567. Plus d'un écrivain l'a proclamée la neuvième merveille du monde; Charles-Quint déclara que c'était « un joyau qu'il fallait enfermer afin de ne pas le prodiguer et d'en faire désirer la vue; » et Philippe II, que « c'était plutôt l'œuvre des anges que le travail des hommes. »

Le *coro* et sa grille massive produisent, dans l'intérieur de l'église, l'effet que nous reprochons en général aux églises espagnoles; signalons toutefois le grand orgue et le double escalier qui y conduit, le maître-autel ou *capilla real* où reposent plusieurs membres de l'ancienne maison royale de Castille. Les chapelles de la cathédrale méritent toutes un examen attentif. Elles sont ornées de bonnes sculptures, de monuments remarquables et de beaux vitraux.—La plus célèbre, la plus digne d'une longue visite est la *capilla del Condestable*, construite dans le style ogival fleuri du xv^e siècle, en dehors de l'abside et sur l'un des côtés. Ce riche et élégant appendice, qui nuit quelque peu, au dehors, à l'harmonie de l'ensemble, a son entrée dans le temple, derrière le maître-autel; il a été érigé pour servir de sépulture à l'illustre famille de Velasco. Le tombeau principal est celui du fondateur, le connétable de Castille, don Pedro Hernandez de Velasco, mort en 1492, et de

sa femme, doña Mencia de Mendoza, morte en 1500. Le tombeau est en marbre des env. de Burgos, et les statues ont été taillées dans deux blocs apportés de Carrare. Les sculptures de la chapelle représentant le Crucifiement de Notre-Seigneur, son Agonie, sa Résurrection et son Ascension, sont attribuées à Jean de Bourgogne. On devra aussi examiner la haute et superbe grille que couronne l'image de saint Jacques; c'est un chef-d'œuvre de Cristobal de Andino (1523), natif de Burgos. Parmi les autres objets curieux que renferme cette chapelle, se trouvent un énorme bloc de jaspe poli, une belle Purification, dans le rétable, et les statues de saint Sébastien et de saint Jérónimo, attribuées à *Becerra*. La sacristie qui en dépend renferme aussi des objets précieux, et surtout un tableau représentant une Madeleine à mi-corps. On ignore l'auteur de cette magnifique peinture qui n'est pas signée, et dont la figure a un mérite tel, que beaucoup d'artistes la préférèrent à la fameuse Vierge de Raphaël, que possède le Musée de Madrid, la *Perla*, celle dont Philippe IV disait: « C'est la perle de mes tableaux. »—Dans la chapelle gothique de *Santa-Ana*, on visitera le tombeau de l'archevêque Luis de Acuña y Osorio, riche en sculptures et en belles statues; « c'est, dit Bosarte, l'un des historiens de la cathédrale, le plus élégant modèle de la sculpture gothique. » L'autel est d'un gothique parfait; le rétable représente la rencontre de san Joaquin et santa Ana, parents de la Vierge; une belle peinture, attribuée à *Andrea del Sarto*, représente la Vierge avec un enfant sur ses genoux, accompagnée de saint Jean et de saint Joseph.—La *chapelle de Santiago* est la paroisse de la cathédrale; elle renferme les sépultures de plusieurs archevêques.—Dans la *chapelle de San-Enrique*, qui est contiguë, se trouve un ma-

gnifique monument de marbre d'Italie, avec la statue à genoux, en bronze, du prélat fondateur de cette chapelle, Enrique de Pezalta y Cardeñas, mort en 1679. — La *capilla de la Visitacion* contient aussi de curieux monuments et six peintures représentant la Vie de Jésus-Christ, par un artiste allemand, et l'image de Nuestra Señora de Oca, représentée sur un trône avec l'enfant Jésus tenant une pomme. — La *capilla de la Presentacion*, la seconde à droite, en entrant par le portail O., possède une magnifique peinture représentant la Vierge assise, de grandeur plus que naturelle, avec l'enfant Jésus donnant la bénédiction. Ce chef-d'œuvre est attribué à Michel-Ange, mais on le croit plus sûrement de Sébastien del Piombo.

La chapelle de *Santa-Tecla* renferme, comme ombré au tableau, un amas inouï d'ornements, de sculptures et de peintures du plus mauvais goût; cette chapelle date de 1734, et sa voûte en demi-orange (*media naranja*), selon l'expression espagnole, s'élève à 60 pieds de hauteur. — La porte du cloître, qui est tout auprès, est peut-être la plus ancienne de la basilique. Sur l'imposte de l'arc, à la droite du spectateur, est une tête de pierre qu'on dit être le portrait authentique de saint François. Le saint patriarche assistait, dit la tradition, à la construction du portail de l'église; il était fort occupé à voir travailler les ouvriers, lorsqu'un sculpteur habile se hâta d'esquisser sa figure, il la transporta tout aussitôt sur cette pierre qui fut mise à la place qu'elle occupe encore aujourd'hui. La tête est enveloppée du capuchon, le visage a une expression angélique, le regard est animé, la bouche sourit, et la barbe qui est d'une grande longueur donne à cette image une apparence de majestueuse dignité. — Près de cette porte est l'entrée de l'ancienne sacristie, ou chapelle de *Santa-*

Catalina. Cette pièce contient une série de portraits de tous les archevêques et évêques de Burgos, depuis Saint-Jacques-le-Majeur jusqu'à don Ignacio Ribes, qui mourut en 1840. C'est dans cette chapelle que se trouve la célèbre peinture de Jésus crucifié qu'on appelle le *Christ de Burgos*; elle porte la signature du Greco. — La *salle Capitulaire* qui vient ensuite, et qui reçoit d'ordinaire la dernière visite des curieux, n'a rien qui soit en rapport avec la magnificence de cet admirable ensemble. Elle est d'une pauvreté et d'une nudité qui font peine. A la muraille du vestibule de cette salle est suspendu un coffre de moyenne grandeur auquel se rattache une grande curiosité, et qu'on nomme le *coffre du Cid*. C'est, dit le vulgaire, l'un de ceux que l'illustre guerrier remplit de ferraille et de sable, et remit à certains marchands israélites en leur disant qu'ils renfermaient sa vaisselle plate, et en leur demandant contre ce gage une somme de 600 marcs d'argent qui lui était nécessaire pour faire face aux dépenses de la guerre. Ce coffre, peut-être apocryphe, a renfermé de très-anciens parchemins, et est vide aujourd'hui.

De la plate-forme de la grande tour, on jouit du panorama complet de Burgos; la ville s'étend sur la pente d'une colline qui domine l'ancien palais des comtes et plus tard des rois de Castille. La rivière d'Arlanzon arrose le pied de cette colline, sépare la ville de ses jolis faubourgs, et continue son cours à travers la campagne.

On visitera après la cathédrale la paroisse de *San-Gil*, une autre curiosité artistique de très-vieille date, et surtout la chapelle de la *Navidad* de cette église; la paroisse de *Santa-Agueda*, dans laquelle le Cid fit entrer le roi don Alfonse VI, pour lui demander de jurer qu'il n'avait eu aucune part à la mort de son frère, don Sancho, tué devant Zamora.

« A Santa Gadea de Burgos, dit le *romancero*, où jurent les gentilshommes, c'est là que le Cid reçut le serment du roi castillan. La formule est si terrible qu'elle épouvante tout le monde. C'est sur une serrure de fer et une arbalète de bois.

« Le roi jure disant qu'il n'a pris aucune part au meurtre de son frère.

« Le Cid demande trois fois le serment, et le roi irrité lui dit : Je jure que je serai bientôt vengé... »

D'autres documents écrits de cette poétique époque affirment que le roi jura les deux mains sur l'Évangile, de sorte que le peuple a longtemps adressé un culte assez aventuré à la serrure de la porte principale de l'église. Pour y mettre fin, l'évêque don Pascual de la Fuente fit enlever la serrure, et l'attention du touriste peut se porter maintenant tout entière sur cette jolie nef du style ogival le plus pur, qui renferme un beau tombeau du style de la Renaissance.

Nous aurons encore à citer parmi les monuments religieux de Burgos, *San-Esteban*, avec une assez belle cène, et *San-Nicolas*, avec un rétable tout en pierre magnifiquement sculpté, et quelques églises (hors des murs) sans grande importance. Des couvents en grand nombre, et surtout la célèbre *Cartuja* (Chartreuse) de *Miraflores*, et le couvent de religieuses de *Las Huelgas Reales* tous deux situés à 4 kil. de la ville, méritent de longues visites ; le premier renferme de magnifiques sculptures, de beaux tableaux et de nombreux souvenirs historiques (Voyez plus loin).

En montant vers le château, après avoir visité Santa-Agueda, on rencontre l'arc de triomphe élevé par Philippe II à Fernan Gonzalez. Il est de style dorique et d'un bel effet. C'est près de là, dans la calle Alta que se trouve la place où fut le *solar del Cid* (maison du Cid). Un monument a été érigé, en 1784, sur les ruines de

cette demeure illustre ; il se compose d'une colonne portant un écu armorié et un écusson. Des deux côtés sont deux obélisques ; l'un porte les armes du monastère de San-Pedro de Cardeña, où le Cid fut inhumé ; l'autre l'inscription *Caput Castellæ*, et les inscriptions particulières de la ville de Burgos. Les glorieux restes du grand capitaine et ceux de doña Chimène, sa femme, sont maintenant à l'*Hôtel de ville* de Burgos, où ils ont été apportés en grande pompe du monastère de San-Pedro de Cardeña le 19 juin 1842. Ils sont renfermés dans un coffre de bois sculpté portant sur les côtés deux strophes à l'honneur des illustres époux. Ce coffre est déposé dans un petit oratoire au service duquel est affecté un chapelain.

L'*Hôtel de ville* de Burgos (*Casa consistorial*) a une façade sur la *plaza Mayor*, et l'autre sur l'*Espolon*. Il est de construction moderne. On voit dans la salle principale (*sala Capitular*) les portraits modernes du comte Fernan Gonzalez, du Cid, de Nuño Rasura et Lain Calvo, premiers juges de Castille, trisaïeux du Campeador. Les archives possèdent quelques documents curieux.

Nous signalerons parmi les autres monuments ou édifices publics : l'ancienne *casa Consistorial* placée au-dessus de l'*Arco* ou porte de *Santa-Maria*, et cette porte elle-même qui s'élève à la sortie de la ville, et à l'issue du pont qui débouche vers les routes de Madrid et de Valladolid. Elle est flanquée de six tourelles et ornée des statues de Nuño Rasura, de Lain Calvo, du comte Diego Porcello, de Fernan Gonzalez, du Cid et de Charles-Quint, en l'honneur duquel la porte fut érigée ; — la *casa del Cordon*, dont nous avons déjà parlé ; — la *casa de Miranda*, à l'extrémité orientale du faubourg de Vega ; — la *casa de Angulo*, édifice du XVI^e siècle, voisin du précédent, et dont le portail mérite l'attention ; — enfin le palais

du comte de *Villariego*, à l'entrée de la calle de los *Avellanos*, dont la construction paraît remonter au ^{x^e} siècle, et dans lequel fut retenu prisonnier le célèbre et puissant connétable don *Alvaro de Luna*.

Burgos possède un petit théâtre en attendant l'achèvement d'une salle de spectacle depuis longtemps commencée; un lycée artistique et littéraire, des cercles, des cafés, dont le plus fréquenté est le *café Suisse*, sur la promenade de l'*Espolon* et sur la *plaza Mayor*.

Deux faits importants ont signalé l'histoire de Burgos à l'époque de l'invasion française. L'empereur marchait de *Vitoria* sur *Madrid* avec le second corps d'armée commandé par *Soult*, et la cavalerie sous les ordres de *Bessières*. Burgos était occupé par deux divisions espagnoles de l'armée d'*Estrémadure*, ayant à leur tête le jeune comte de *Belveder*, et comptant 12,000 hommes, dont 1,200 cavaliers. *Belveder* vivait avec une entière confiance, ignorant les forces réelles et la marche des troupes impériales. Le 10 novembre 1808, le général *Lasalle*, avec la cavalerie française, était à *Villafria*, à 7 kil. de Burgos; la première division espagnole couvrait la ville à *Gamonal*, à peu près à moitié de cette distance. N'ayant pas d'infanterie, *Lasalle* rétrograda après une reconnaissance, les Espagnols le suivirent. Le général français prit alors l'offensive, refoula les Espagnols sur *Gamonal* où leur seconde division était accourue, mit en un clin-d'œil les deux divisions en déroute, et les vainqueurs entrèrent à Burgos pêle-mêle avec les vaincus. *Bessières*, avec la grosse cavalerie, avait passé sur la rive gauche de l'*Arlanzon*, et sabra les fugitifs auxquels il prit 14 canons. Napoléon installa son quartier-général à Burgos, et c'est de là que, le 12 novembre, il offrit pleine et entière amnistie, en son nom et en celui de *Joseph*, à tous les Espagnols qui, un mois après son en-

trée à *Madrid*, auraient déposé les armes et rompu avec les Anglais.

Le 6 juin 1813, *Joseph* rétrograda de *Palencia* sur Burgos, suivi de ses troupes, serrées de près par l'armée alliée sous les ordres de *Wellington*. La défense était impossible en raison de l'infériorité du nombre, la ville fut évacuée et le château préalablement démantelé. Cette dernière opération, faite avec précipitation, faillit causer de graves désastres. Il existait dans le château un ancien approvisionnement de projectiles encore chargés. L'explosion des mines pratiquées pour la destruction des murailles envoya sur la ville un grand nombre de ces projectiles, qui endommagèrent la cathédrale et un assez grand nombre d'édifices et de maisons particulières. Les écrivains anglais n'ont pas manqué de dire que ces projectiles avaient été préparés pour recevoir les alliés à leur entrée dans Burgos; les Français ont loyalement expliqué ce malheureux événement par l'ignorance ou l'inadvertance de ceux qui étaient chargés de la destruction du château.

EXCURSIONS. Nous conseillons au voyageur de disposer d'un jour pour faire un pèlerinage à la

Cartuja de Miraflores et au Tombeau du *Cid*. — Après avoir traversé l'*Arlanzon*, la route, tournant à gauche, gravit des collines d'où l'on découvre à 3 kilom. de distance le couvent, qui s'élève majestueusement avec sa nef et ses arcs-boutants; il fut fondé, en 1441, sur l'emplacement d'un palais de *Henri III*, pour servir de sépulture royale, et fut tout à fait terminé par *Isabelle*, en 1488, d'après les dessins de *Juan de Colonia*; il est du plus beau style gothique fleuri qu'on puisse voir. Ce fut aussi cette princesse qui éleva le magnifique rétable, le chœur, et le mausolée sur lequel on lit cette inscription: « Ici repose *Juan II* et sa seconde femme *Isabelle*, avec son fils l'infant

Alonso, qui mourut à Cardenaosa, le 15 juillet 1470, âgé de 16 ans. » Ces tombeaux sont en albâtre et d'un travail achevé qui met au défi la plume et le crayon; l'œil peut à peine saisir les mille détails de ce merveilleux ensemble. Rien ne peut surpasser la perfection du travail de toutes les parties de ce monument. Les effigies royales avaient été placées sur le maître-autel, richement décoré de sujets tirés de la vie de Jésus-Christ; mais malheureusement ces magnifiques ouvrages ont été mutilés pendant la guerre de l'Indépendance, et une foule de belles peintures ont été enlevées par les vainqueurs.

8 kilom. plus loin s'élève, au fond d'un vallon boisé, entouré par de longues avenues, l'ancien couvent de bénédictins de *San-Pedro de Cardena*, un véritable monument des plus anciennes gloires espagnoles; il a, du reste, beaucoup perdu de son style primitif par l'effet de réparations modernes et des discordes civiles. Il faisait partie des domaines du Cid, et le palais de l'illustre capitaine était encore, en 1711, enclavé dans son enceinte. C'est là que le Campeador, exilé de Castille par le roi don Alfonse vengeant l'injure qu'il avait reçue à Santa-Agueda, vint faire une station, et demander aux moines de bénir sa bannière.

Devant l'autel de l'église repose la reine doña Sancha, la fondatrice du monastère (vi^e siècle), et dans une chapelle latérale on voit, d'abord au centre, le tombeau maintenant vide du Cid et de Chimène, puis tout autour des sépultures sur lesquelles se lisent bien des noms illustres : le roi de Navarre, Ramire Sanchez, et doña Elvira, sa femme, fille du Cid; don Sancho, roi d'Aragon, et doña Maria Sol, sa femme, fille du Cid; Diego Rodriguez, fils du Cid, tué à Consuegra par les Maures; doña Teresa, mère du Cid; Diego Lainez, père du Cid; don Alvaro

Fanez Minaya, son cousin; Fernando Diaz, son frère bâtard; Lain Calvo; don Gomez de Gormas; Martin Antolinez, son capitaine, et tant d'autres. En lisant tous ces noms de la légende on croit rêver, et la vue de ce cloître, le seul peut-être qui se soit conservé avec le vieux style du vi^e siècle, transporte la pensée vers des temps qui semblent appartenir à la fable.

DE BURGOS A MADRID.

A la sortie de Burgos par l'*Arco de Santa Maria*, la route se bifurque. L'une des branches va droit au S., c'est celle que suivent la malleposte et les diligences; l'autre incline vers le S.-O dans la direction de Valladolid. Nous indiquerons d'abord et très-rapidement la première, qui traverse le pays le plus triste qu'on puisse imaginer.

A. PAR LERMA ET ARANDA.

Sur un premier parcours de 37 kil., on ne rencontre que deux villages, *Sarracin* (112 hab.) *Cogollos* (261 hab.) et deux *ventas*, *Madrigalejo* et *Villarmanzo*, avant d'arriver à

37 kil. (284 kil.) **Lerma**, V. de 1,200 hab. On y pénètre par un assez beau pont de neuf arches sur l'*Arlanza*. La ville, dont les maisons sont groupées à 450 pas au delà du pont, occupe le penchant et le sommet d'une colline; elle est assez mal bâtie. On n'y remarque qu'une place formée de galeries ou arceaux soutenus par des piliers en bois, et les ruines du magnifique palais que fit construire don Francisco Gomez de Sandoval, le célèbre comte-duc de Lerma, premier ministre de Philippe III.

La route, descendant au milieu de grandes plaines sans un arbre, bien cultivées, du reste, et produisant une grande abondance de céréales, rencontre *Quintanilla*

de la Mata, v. de 345 hab., Bahabon (350 hab.), traverse un peu au delà l'Esgueva qui descend à l'O. vers Valladolid, passe à Oquillas (130 hab.), et à

28 kil. (312 kil.) Gumiel de Izan, pet. V. de 1,517 hab. encore entourée de vieilles murailles. Les vestiges d'une forteresse s'élevaient au sommet de l'une des collines sur les quelles la ville est assise. L'église, à trois nefs de l'ordre composite, présente un portail qui peut attirer un instant l'attention des archéologues. Il existait à 1 kil. 1/2 à l'E. de Gumiel, un très-ancien monastère de Bernardins, vendu en 1822, et dont les pierres s'en vont une à une pour servir aux constructions d'alentour; c'est aujourd'hui le sort de la plupart des anciens couvents espagnols. Si le pays y gagne un territoire jusqu'à immobilisé et dont il ne tire, du reste, aucun parti, l'art et l'architecture y ont perdu plus d'un précieux modèle et plus d'un souvenir intéressant.

Au-delà de Gumiel, le pays qu'on traverse est inégal, coupé de petites collines et de vallées de peu d'étendue. Le terrain, sablonneux et marneux, convient particulièrement à la culture de la vigne dont les produits sont assez estimés dans toute cette région du Duero. La route, assez bien entretenue, est plantée de peupliers d'Italie aux approches de

11 kil. (323 kil.) Aranda de Duero, (Hôt. : *Parador de Diligencias; casa de postas.*) V. de 4,122 hab., sur la rive droite du Duero, au pied d'une petite colline que couronne un sanctuaire dédié à la *Virgen de las Viñas*. Les rues en sont affreuses, sans alignement, les maisons mal bâties, sans le moindre confortable à l'intérieur; la plupart des fenêtres n'ont pas de vitres; les volets, les portes et les balustrades des balcons sont en bois sans peinture. Toutes les maisons ont de grandes caves ou celliers où le vin est conservé dans de vastes cuves en

bois de 1,600 à 4,800 litres. Les places sont entourées d'habitations à arceaux. Les arceaux du côté N. de la place principale, — la place de la Constitution — ont été pavés avec les dalles d'un ancien couvent de dominicains; ils servent de promenade à l'époque des pluies et des chaleurs.

Les historiens Mendez Silva et Torrasa considèrent Aranda comme l'une des plus anciennes villes d'Espagne et en font remonter la fondation au commencement du III^e siècle. Si misérable qu'elle soit, elle a servi quelque temps de résidence à la reine Isabelle la Catholique et à son époux, don Ferdinand d'Aragon. Elle fut l'humble théâtre de quelques événements dont l'histoire a conservé le souvenir. L'archevêque de Tolède, don Alonso Carrillo, y convoqua, en 1473, un concile provincial qui eut, dit-on, pour objet de mettre un frein à l'inconduite des prêtres, assez notoire à cette époque. Napoléon y séjourna le 28 novembre 1808, la veille de la bataille de Somosierra. Aranda a vu naître un certain nombre d'hommes éminents, surtout dans l'ordre ecclésiastique, et, parmi eux, don Bernardo Sandoval y Rojas, qui fut archevêque de Tolède, cardinal, et le zèle protecteur de l'immortel Cervantès.

On sort d'Aranda, après avoir passé le Duero, par une jolie avenue de peupliers d'Italie qui est la promenade favorite des habitants. Au delà, la route traverse sept localités sans importance : *Milagros, Pardilla, Honrubia, Fresnillo de la Fuente, Boceguillas, Castillejo de Meleon* et *Cerezo de Abajo*. Cette dernière est sur le versant des premiers contreforts de la chaîne de Somosierra et la route y aborde les rudes montées de cette sauvage cordillère.

Le pays est complètement désert et d'une grande aridité. On rencontre, à 5 kil. de Cerezo, le *Parador de Peralta*, un petit ruisseau sur lequel est jeté un pont,

puis, au milieu de l'étroit et affreux défilé du port, une chaîne de péage à la limite des deux provinces de la Vieille et de la Nouvelle Castille.

70 kil. (393 kil.) **Somosierra** (*Parador nuevo*) est sur cette limite même et à la droite de la route (471 hab.) Le dictionnaire géographique de M. Madoz ne trompe pas sur le peu de charmes de ce séjour, fréquenté surtout par des muletiers. « Il est exposé à tous les vents et surtout à celui du N. ; le climat est froid et cause des rhumes et des pulmonies. L'église paroissiale est sous l'invocation de *N. D. des Neiges*, et un ermitage voisin est dédié à *N. D. des Angoisses*. La route est fréquemment interceptée l'hiver et en quelques heures par les neiges. »

Le nom de Somosierra occupe une place importante dans les fastes des victoires de l'armée française en Espagne. Les troupes espagnoles étaient retranchées dans les montagnes, nos troupes, impétueusement secondées par la légion polonaise et commandées par l'empereur en personne, forcèrent le passage, et en descendant à la suite des fugitifs, furent trois jours après devant Madrid.

A la sortie du village, la route, se déroulant pendant près de 35 kil. sur les pentes S. de la chaîne, rencontre à gauche, *Robregordo*, v. de 674 hab. ; *Buitrago* (433 hab.), qui a donné son nom à la fameuse capitulation de Madrid, signée dans le village de *la Cabrera*, 20 kil. au delà ; *Loyozuela* (632 hab.) au pied de la montagne *del Pico de la Miel* ; la *Cabrera* (314 hab.) entouré de jardins fertilisés par de nombreux cours d'eau ; *Cabanillas de la Sierra*, où cesse la montagne, v. de 248 hab. ; et enfin *San Augustin*. Quelques *ventas*, un péage et une fontaine entourée d'un bouquet d'arbres annoncent

78 kil. (471 kil.) *San Sebastian de los Reyes*, bourg de 1,287 hab. situé sur le penchant d'une colline et au milieu d'un territoire assez

pauvre arrosé par le *Jarama*. 4 kil. (475 kil.) *Alcobendas*, joli petit bourg de 1,052 habit., avec une assez bonne auberge (*venta de la Pesadilla*), mais pauvrement habité. Une partie de son territoire, planté en vignes, produit un vin muscat (*moscatel*) qui a quelque renommée. Rien, du reste, au point de vue du confort, du mouvement ou de l'élégance des habitations n'annonce le voisinage de la capitale, qui n'est plus qu'à 16 kil.

7 kil. (482 kil.) *Fuencarral*, bourg de 450 maisons sans étage, distribuées en rues très irrégulières, compte 1,800 hab. dont l'industrie consiste à approvisionner Madrid de la plus grande partie des œufs qui s'y consomment, de fruits, de légumes et surtout de navets excellents.

Fuencarral est à 2 h. de Madrid. Une route sans aucun intérêt pendant la plus grande partie de ce trajet, conduit jusqu'à la rencontre d'un chemin qui va joindre, à env. 1,200 mètr., à gauche, le petit v. de *Chamartin*. (116 hab.) où Napoléon établit son quartier-général le 2 décembre 1808, et où il reçut la capitulation de Madrid. C'est de là que l'empereur lança les décrets qui destituaient le conseil de Castille, supprimaient l'Inquisition, et plaçaient une ligne de douanes à la frontière de France. Napoléon partit de Chamartin avec 60,000 hommes pour passer le Guadarama et aller à la recherche des Anglais qui occupaient la Vieille-Castille. On conserve, avec son mobilier et dans l'état où elle était à cette époque, la chambre, en forme de rotonde, que l'empereur occupa dans le palais des ducs de l'Infantado.

Plus loin, à gauche, se détachent les chemins qui conduisent au faubourg de *Chambéri* et à la *Fuente Castellana*, l'une des promenades de la capitale ; à droite on aperçoit le *Campo Santo* (cimetière). Arrivée à un rond-point

planté d'arbres, la route laisse encore à droite une avenue qui rejoint la porte dite de Fuencarral, et se dirige vers la porte monumentale de *Bilbao* pour entrer à 9 kil. (491 kil.) **Madrid** (voir section IV.)

B. PAR VALLADOLID ET GUADARAMA.

La route qui sort de Burgos vers le S.-O. après le passage de l'*Arco de Santa-Maria*, longe la jolie vallée de l'*Arlanzon* toute parsemée de villages sur les clochers desquels sont des nids de cigognes. Les maisons sont, pour la plupart, construites en terre ou en briques grossières séchées au soleil. Les principaux de ces villages sont *San Mamés* (126 hab.), *Quintanilla* (61 hab.), *Buniel* (245 hab.), *Estepar* (176 hab.), tout près du confluent de l'*Hormaza* et de l'*Arlanzon*, à l'embranchement d'une route qui se dirige à droite vers *Carrion de los Condes*. On rencontre bientôt

22 kil. 1/2 (269 kil. 1/2.) *Celada del Camino*, joli v. de 284 hab. dans une vallée fertile, puis *Villanueva de las Carretas*, hameau de 72 hab. sur l'*Hormaza*, plusieurs *ventas* à peu près espacées de lieue en lieue, *Vilodrigo* (140 hab.) au milieu d'une riche plaine et à une petite distance de l'*Arlanzon*, d'autres *ventas*, l'une d'elles, assez bonne, la *venta del Moral*, près du confluent de l'*Arlanza* et de l'*Arlanzon*, et *Quintana del puente*, v. insignifiant de 140 hab., où la route traverse l'*Arlanzon* sur un pont de pierre de 18 arches d'une bonne construction. On suit alors la rive gauche de cette rivière, s'en écartant un peu à la hauteur de son confluent avec le *Pisuerga*. On franchit ce dernier cours d'eau sur un très-beau pont de 25 arches qui donne entrée à

45 kil. (314 kil. 1/2) **Torquemada**, v. de 2,762 hab. au milieu d'une belle plaine et sur la rive droite du *Pisuerga*. Les jardins qui bordent la rivière produisent d'excellents

légumes qui alimentent Burgos, Valladolid et Palencia. Le vignoble est très-renommé. Il y a autour de la ville quelques bois qui fournissent le combustible aux habitants; mais au delà et dans les plaines qui s'étendent à gauche, la pénurie est telle qu'on en est réduit à brûler de la paille, des sarments et du fumier desséché.

Au delà de Torquemada, la route, ayant la rivière à gauche, traverse *Magaz*, v. de 78 maisons pauvres et basses, au pied d'une colline que dominent les ruines d'un vieux château. Le paysage est très-pittoresque, la vue s'étend sur un grand nombre de villages entourés de plantations. Un chemin se détache à *Magaz* de la route pour aller vers *Palencia* qui est à 8 kil. 1/2 au N.-O. On rencontre après *Magaz*

17 kil. (331 kil. 1/2) la **Venta de Baños**, auberge et relai destiné à devenir un point très-important comme station du chemin de fer du Nord et comme lieu d'embranchement de la ligne qui doit rattacher Santander à Madrid par *Reinosa*, *Alar* et *Palencia*. La *Venta de Baños* dépend de la petite ville de *Baños de Cerrato*, située à 700 mètres environ à l'E., dans une plaine pittoresque et fertile, et sur les bords du *Pisuerga*. *Baños*, ainsi que son nom l'indique, possède une source minérale dont la réputation remonte aux plus anciens temps de l'Espagne. Le bon roi visigoth *Recesuinte*, le prédécesseur du célèbre *Wamba*, revenant d'une expédition en Navarre, demanda à la source de *Baños*, en 661, le soulagement d'une maladie de la pierre dont il était atteint. Il fut guéri, et par reconnaissance pour saint Jean-Baptiste auquel il avait voué une profonde dévotion, il construisit auprès de la source une chapelle qui y existe encore, dans un état déplorable, il est vrai, mais qui conserve précieusement la table de marbre sur laquelle le roi fit graver l'inscription suivante :

Precursor Domini martir Baptista Joannes
 Posi de constructam eterno munere Sedem,
 Quam tibi devotus Rex Recesvintus amator
 Nominis ipse tui proprio jure dicavit
 Tertium post decimum comes inclitus anno
 Sexagies decem era nonagesima nona.

On retrouve autour de la fontaine les traces de travaux d'aménagement qui ont dû être importants; elle est aujourd'hui tout simplement entourée d'un demi cercle de pierres à peine entretenu et qui ne la préserve pas des visites quotidiennes des bestiaux. L'eau, qui est saline cathartique, est claire, d'une saveur assez agréable, inodore, elle purge doucement. Les habitants du pays et des environs l'emploient avec succès pour les douleurs d'estomac, les cardialgies, les fièvres rebelles et intermittentes et surtout pour la pierre.

Au-delà de la *venta* de Baños, la route, suivant le cours du Pisuerga, traverse le Carrion ayant à gauche le confluent de ces deux rivières, et à droite la *venta* et le monastère de *san Isidro de Dueñas*. Un peu plus loin, on rejoint à droite le grand chemin qui vient de Santander et de Palencia, et on aperçoit, à plusieurs reprises, du même côté, le canal de Castille qui accompagne la route jusqu'à :

7 kil. (338 kil. 1/2) **Dueñas**, V. de 2,235 hab., située sur les pentes d'une colline au pied de laquelle passe le canal de Castille. Ses maisons, assez mal bâties, n'ont qu'un rez-de-chaussée pour la plupart, et la ville ne possède aucun édifice digne de remarque; mais en revanche, la campagne est magnifique. Vers l'E. on découvre une grande étendue d'un pays fertile jusqu'aux approches de Cevico de la Torre et jusqu'au confluent du Carrion et du Pisuerga. Dueñas mentionne, avec quelque fierté, dans ses fastes historiques, la rencontre qui se fit dans ses murs entre Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille avant leur mariage qui fut célébré à Valladolid, et un an après, la naissance de l'in-

fante Isabelle, fille de ces illustres époux, celle qui épousa Alphonse, roi de Portugal. La route traverse Dueñas, ayant ensuite à gauche, côte à côte, le canal et le Pisuerga. Elle rencontre la *venta* de *Trigueros*, celle de *Vista Alegre*, et, tournant brusquement à gauche, franchit le canal, puis la rivière sur un pont de pierre de neuf arches d'ancienne construction. (l'une des arches est en charpente, elle avait été coupée par les Anglais pendant la guerre de l'Indépendance).

21 kil. 1/2 (360 kil.) **Cabezón**. La tradition rapporte que c'était autrefois une ville importante, beaucoup plus peuplée que Valladolid. Aujourd'hui c'est seulement un pauvre village de 465 hab., sans aucun édifice de quelque apparence. Le Pisuerga coule à l'O., et au N. s'élève une petite montagne nommée *Altamira*, que dominent les ruines d'un vieux château. A un quart d'heure plus loin que Cabezón, on rencontre une petite chapelle placée sous l'invocation *del Christo de las Batallas*. Le canal et la rivière sont maintenant à droite, et à gauche s'étend une grande plaine cultivée, arrosée par l'*Esgueva*. Le voyageur, aux approches de Valladolid, passe auprès d'un vaste édifice occupé récemment encore par un couvent de carmélites, et pénètre dans la ville par la porte de *Santa Clara*, l'une des quatre auxquelles aboutissent les routes de Burgos, de Madrid, des Asturies et de Tudela de Duero.

11 kil. (371 kil.) **Valladolid**. (HÔT. Le meilleur est le *Parador de las Diligencias postas generales*, plaza Santa-Anna, tenu par Juan Pombo. Dans cet hôtel est le bureau d'un service particulier de voitures qui conduit les voyageurs jusqu'au canal, où un bateau-poste va jusqu'à Palencia.—*Bains*. Très-bel établissement dit de *las Puertas de Tudela*, calle de la Horca; et deux autres, l'un à la porte Santa Clara, l'autre dit du *Juego de pelota*.)

V. de 19,200 hab., est située par 41° 39' de latitude N. et 1° 1' de longitude O. du méridien de Madrid, sur la rive gauche du Pisuerga, au confluent de cette rivière et de l'Esgueva, et tout à côté du canal de Castille. Climat sain, atmosphère généralement pure, beau ciel. Température assez froide et humide pendant l'hiver et pendant le printemps, très-chaude pendant deux mois d'été et très-agréable en automne. Les Promenades sont belles et nombreuses. La principale est le *Campo grande*, en dedans de la porte *del Carmen*, route de Madrid. Au S.-O. est le *paseo de Recoletos*; au N.-O. l'*Espolon*, sur la rive gauche du Pisuerga; et à l'E. le *Prado de la Magdalena*, sur la rive gauche de l'Esgueva. Enfin, hors la porte de Tudela est la promenade de la *Fuente de la Salud*.

Peu de villes de la Péninsule sont aussi favorablement placées que celle-ci pour le commerce intérieur et extérieur. A l'aide du canal et des rivières qui arrosent son territoire, elle correspond avec la baie de Bizcaye, et par le Duero, avec l'Atlantique. L'industrie y a pris depuis quelques années un développement considérable, et le chemin de fer du Nord, dont l'achèvement est prochain, en fera certainement la capitale industrielle de l'Espagne.

Valladolid, chef-lieu de province, est la résidence du capitaine général de la Vieille-Castille et d'un évêché suffragant de Tolède; elle possède une université dont les cours sont suivis par près de 2,000 étudiants, et qui peut passer aujourd'hui pour la première de la Péninsule; une académie des beaux-arts, un nouveau musée, une bibliothèque publique, un beau théâtre, un palais royal, une caserne de cavalerie, trois d'infanterie, beaucoup d'institutions savantes et philanthropiques. Cette ville est célèbre par la multitude des événements historiques qui se sont passés dans

ses murs. Elle fut longtemps la capitale de l'Espagne, la ville préférée des rois, jusqu'à l'époque où Philippe II décida l'installation de la cour à Madrid. L'abandon de Valladolid ne fut cependant pas définitif. Philippe III y revint en 1601, la cour l'y suivit, les administrations de l'État y siégèrent de nouveau; mais les embarras qui en résultèrent firent de nouveau et définitivement choisir Madrid pour capitale, et Valladolid ne fut plus qu'une des résidences royales.

Notre excursion dans Valladolid partira du pont de *las Chirimias*, jeté sur l'*Esgueva*. Nous remonterons la rive droite de cette rivière.

Dans la première rue, se trouve l'emplacement qu'occupait l'inquisition; c'est maintenant la *chancellerie* et la *prison*. C'est là que réside l'*audiencia* ou cour d'appel, dont la juridiction s'étend sur une population de 965,300 âmes.

De là, on pénètre dans la *plaza de San-Benito el Viejo*, et ensuite dans celle *del Palacio*, qui est plus vaste et où se trouve le *palais royal*. L'extérieur de cet édifice n'a rien de majestueux. Philippe III l'avait considérablement agrandi, en achetant au duc de Lerma plusieurs maisons contiguës. Il a été réparé dans les dernières années pour servir de résidence à l'infant don Francisco de Paula. L'intérieur renferme des objets assez curieux: un bel escalier, de vastes galeries, celle de Savoie surtout, un *patio* ou cour intérieure entouré de bustes en demi-relief, de Berruguete, représentant les empereurs romains.—Napoléon logea dans ce palais lors de son séjour à Valladolid. — Tout auprès se trouve le couvent des dominicains de *San-Pablo*, qui après avoir fréquemment servi aux réunions des conciles, des cortès du royaume, après avoir été le théâtre d'actes mémorables dans l'histoire du pays, fut transformé un instant en présidence péninsulaire, et a vu

les pierres d'une partie de ses bâtimens enlevées pour servir à des constructions modernes. On admire encore sa riche façade gothique et la beauté du portail orné d'une immense quantité de sculptures, telle qu'Antonio Pons, dans son voyage d'Espagne, a dit : « Il faut voir ce portail pour croire qu'il y ait eu des hommes assez patients pour terminer une telle entreprise. » La partie supérieure est couronnée des armes du cardinal duc de Lerma, dont le magnifique tombeau est maintenant au musée. L'église est remarquable et dans de grandes proportions.—La peinture représentant saint Paul devenu aveugle est de *Bartolomé Cardenas*.—Les jolies statues par *Hernandez*, un splendide sépulcre, les peintures, la bibliothèque, objets précieux qu'on admirait autrefois, ont disparu pendant la guerre de l'Indépendance.

Auprès de San-Pablo se trouve le collège dominicain de *San-Gregorio*, fondé, en 1488, par Alonso de Burgos, évêque de Palencia. Sa façade gothique est encore plus riche que celle de San-Pablo; mais les trésors de tous genres que renfermait ce collège ont disparu, et l'édifice lui-même semble toucher à une destruction finale. Derrière le palais est la *calle del Leon* (rue du Lion), qui tire son nom d'un lion sculpté sur la maison n° 2; de là, en remontant une rue étroite, on arrive à celle de *el Admirante*, vis-à-vis de laquelle s'élève *Santa-Maria de las Angustias*. D'après une inscription placée au-dessus du chœur, cet édifice fut construit par Martin Sanchez de Aranzamendi en 1604 : la façade, d'ordre corinthien, est ornée de bonnes statues représentant saint Pierre, saint Paul et une Piété. L'intérieur renfermait beaucoup d'objets d'art qui ont été transportés au musée. On peut voir encore dans la chapelle une célèbre *Mater Dolorosa*, par Juan de Juni.

On peut se rapprocher ensuite

de l'Esgueva, qu'on traverse sur le *punte de Magaña*, pour entrer sur la place de l'Université. Le voyageur remarquera, dans la *sala del Claustro*, quelques portraits de second ordre des rois d'Espagne.

Près de l'université se trouve le *Colegio mayor de santa Cruz*, autrefois l'un des six grands collèges du royaume, fondé en 1494. Le style est d'un beau gothique; la façade est magnifique, et au-dessus de la porte on voit l'image du fondateur agenouillé devant la Vierge.

Cet édifice est aujourd'hui occupé par la bibliothèque provinciale, par un institut d'enseignement secondaire, et par le musée.

La bibliothèque occupe une grande galerie de 127 pieds de long, et possède 14,000 volumes, classés, sans compter un nombre de livres au moins égal provenant des couvents de la ville, et employés dans une salle jusqu'à ce qu'on puisse les reconnaître et les cataloguer.

MUSÉE. Il serait très-difficile de donner une analyse exacte de tous les objets que renferme cette curieuse collection. Les toiles les plus remarquables sont dues à des peintres étrangers, tels que *Vincente Carducci*, *Rubens*, *Arsenio-Mascagni*, florentin, *Bartolomé Cardenas*, portugais. Les peintures qui attirent le plus l'attention sont celles de *Rubens*, nommées les *Fuensaldañas*, parce qu'elles ont appartenu aux religieuses d'un couvent de ce nom situé à 5 kil. de Valladolid. L'une (n° 1) représente la Vierge sur un trône entourée d'anges et d'enfants; l'autre (n° 12), saint Antoine de Padoue et l'Enfant-Dieu; la troisième (n° 14), saint François et un frère lai. Ces tableaux avaient été emportés par l'armée française en 1808, et ont été rendus plus tard à l'Espagne. Les autres objets dignes d'intérêt sont les bronzes de *Pompeio Leoni*, et les sculptures sur bois peint, dont les meilleures sont de *Berruguete*, *Juan de Juni*, et *Hernandez*.

A l'entrée du Musée se trouve le portrait du fondateur, le grand cardinal Pedro Gonzalez Mendoza, qui fut longtemps le « *Tertius Rex* » de Castille. — Dans la première galerie du rez-de-chaussée sont de médiocres peintures provenant d'un couvent de Franciscains; les stalles du chœur, en noyer sculpté, sont rangées autour du salon, ainsi que plusieurs statues d'une assez bonne exécution. — L'escalier principal est tapissé de portraits de vénérables moines, de prélats et de papes. — Dans la deuxième galerie, deux tableaux représentent des chapitres tenus à Valladolid et à Rome, peints par *Diego Frutos*. Les nos 3 à 24 représentent divers passages de la vie de *fray Pedro Regalado*, le saint tutélaire de Valladolid. — Dans le second escalier, est, sous le no 15, un saint François nourrissant 6,000 moines dans le désert, par *Diego Frutos*; au no 4, le même saint ressuscitant 30 morts à la fois. — Dans la troisième galerie se trouvent 30 autres toiles représentant les miracles de *Regalado*, et une série de mauvais portraits de moines bénédictins.

Après cette masse confuse de bonnes et médiocres productions, toutes curieuses pour l'artiste et le penseur, on entre dans le GRAND SALON, qui a 35 mètres de long sur 7 de large et 14 de hauteur. C'est dans cette salle qu'on admire les toiles célèbres de Rubens; no 4, san Diego, par *Vicente Carducci*; no 5, une Annonciation, par *Jose Martinez*; le no 6 représente une taverne, attribuée à *Velazquez*; no 13, la Cène, par *Ant. Pareda*, né à Valladolid, en 1599; no 16, san Élias, par *Diego Diaz*; no 24, une Conception. — Au centre du salon, on voit les statues en bronze doré du duc et de la duchesse de Lerma, par *Pompeio Leoni*, de Milan; ces bronzes proviennent du couvent de San Pablo; deux anges placés près de l'Assomption de *Rubens*, sculptés par *Hernandez*. — San Miguel et San Juan, sculptés par *Berruguete*; les stalles qui entourent ce salon, proviennent du chœur du couvent de *San Benito* qui sert aujourd'hui de caserne. *Berruguete*, qui les a sculptées, fut aidé dans ce beau travail par son élève Gaspar de Tordesillas. Ces

statues représentent en bas-relief la vie de N. S. et de quelques saints de l'ordre de saint Benoît.

Nous signalerons maintenant dans les galeries du Musée :

PREMIÈRE SALLE, les nos 5 et 9, san Francisco, deux belles toiles par *V. Carducci*. — No 8, le jubilé de la *Porciuncula*, par *Diego Valentin Diaz*. — No 15, saint Dominique faisant l'aumône, par *Leandro Bassano*;

DEUXIÈME SALLE, no 2, saint Pierre, par *Ribera*. — Nos 4 et 10, Adoration des rois et des bergers, par *B. Cardenas*;

TROISIÈME SALLE, no 29, la Vierge et l'enfant; no 33, sainte Anne et l'enfant, ainsi que d'autres toiles également curieuses par leur antiquité;

QUATRIÈME SALLE, no 1, une sainte famille provenant du couvent des bénédictins, vraie peinture florentine, le chef-d'œuvre de *Diego Diaz*. — Les nos 4, 5 et 6 attribués à *Rubens*. — Sur une table, un modèle du couvent du Prado par le colonel d'artillerie *Leon Gil de Palacios*, dont Madrid possède aussi des ouvrages du même genre;

CINQUIÈME SALLE, quelques pauvres productions de *Bayeu* et *Palomino*. — Les nos 20 et 23 représentant des passages de la vie de saint Dominique, par *B. Cardenas*; — un beau crucifix en bronze, par *Pompeio Leoni*;

SIXIÈME SALLE, le no 3, qui représente un saint Joaquin et un enfant attribué à *Murillo*. — No 8, saint Pierre, par *Ribera*;

SEPTIÈME SALLE, no 24, un rétable sculpté et des peintures de l'école de *Ribera* et de *Luca Giordano*;

HUITIÈME SALLE, d'anciennes peintures représentant saint Jean, la Vierge et saint Benoît;

NEUVIÈME SALLE, no 16, un saint Bruno, par *Zurbaran*. — No 18, une Annonciation, par *Alessandro Bronzino*, et une Tentation de saint Antoine, de *Bosch*.

DIXIÈME SALLE, no 13, la légende du cep de vigne, ouvrage curieux par le travail et par le sujet. — No 24, le Christ, la

Vierge et Madeleine, par *Ribatta* (doux).

Nous recommandons surtout au voyageur les sculptures que renferme ce curieux musée; car l'artiste ne peut nulle part ailleurs étudier mieux la grande école castillane. — La première salle possède trois petites statues, par *Berruguete*; no 2, *santa Teresa de Jesus*, provenant du couvent del Carmen, chef-d'œuvre de *Hernandez*; no 3, par le même, saint François; no 7, du même, le Christ portant sa croix, d'une superbe exécution; no 11, sépulture du Christ, très-bel ouvrage, par *Juan de Juni*; no 14, une autre sainte Teresa, par *Hernandez*; no 16, *san Antonio*, par *Juni*; no 18, une Vierge dans le genre de *Murillo*, donnant le scapulaire à *Simon Stock*, par *Juni*; no 20, saint Bruno, belle exécution, par *Juni*; no 22, une belle Vierge, par *Hernandez*, provenant du Carmen; no 24, saint Antonio, le premier ermite, par *Juni*. — Observer aussi les charmantes statuette de *Berruguete*. — Deuxième salle, no 5, un bas-relief gothique très-curieux: no 28, *San Dimas*, le bon larron, par *Hernandez*; no 29, la mort du Sauveur, par le même, belle composition. — Troisième salle, no 23, la Pieta, par *Hernandez*, beau travail; du même artiste, les nos 26 et 27 provenant des Augustins; le bon et le mauvais larrons, par *Leone Leoni*; no 36, le baptême du Christ, par *Hernandez*, beau travail; no 37, du même, l'ensevelissement du Christ. — Dans la *sala de juntas* (salle des assemblées) on remarque un portrait du cardinal Mendoza, fondateur du collège de Santa Cruz, une vue du collège, deux crucifix d'ivoire sur croix d'ébène à coins d'argent sculptés par *Pompeio Leoni*, une Madeleine du *Corrège* et deux écritoires en bronze faits par ordre de Philippe V, avec leurs bureaux.

Après cette visite au musée, en retournant par l'université, on rencontre la cathédrale. Cet édifice, élevé à la place de l'ancienne collégiale, fut commencé sous Philippe II, qui chargea Herrera, en 1785, d'en faire les plans et d'en surveiller l'exécution; mais, après

la mort de ce prince, les travaux furent discontinués, et ce temple, qui ne devait ne le céder en beauté et en perfection qu'à Saint-Pierre de Rome, ne fut jamais terminé tel qu'Herrera l'avait projeté. On peut voir les plans primitifs et un modèle en bois dans les archives, collection qui mérite d'être visitée.

La façade de cette métropole se compose de deux corps d'ordre dorique. Le bel arc de l'entrée principale a 14 mètr. de hauteur, sur 7 de largeur. Des quatre tours qui devaient orner l'édifice, une seulement était terminée. Sa hauteur était de 75 mètr., et elle était couronnée d'une coupole; mais malheureusement elle s'écroura le 31 mai 1841, et n'a pas été reconstruite. — L'intérieur de l'église est simple, sans ornements, et d'une véritable grandeur architecturale. On y remarque les stalles du chœur de la vieille collégiale gothique, et celles qui appartenaient au couvent de *San-Pablo*; ces dernières avaient été faites sur les dessins d'Herrera, pour le duc de Lerma, et avaient coûté 30,000 ducats. — Sur le maître-autel est une Assomption, par *Zacarias Velazquez*. — On admire une belle peinture florentine représentant le Crucifiement, et une Transfiguration, par *Luca Giordano*. — On doit visiter la chapelle où se trouve le tombeau du comte Pedro Ansurez, seigneur et bienfaiteur de Valladolid; la statue du vieux guerrier est appuyée sur une urne funéraire, l'épée dont il se servait est posée sur la partie supérieure du monument, et sur les deux extrémités se lisent deux inscriptions en son honneur. — Le cloître, d'ordre dorique, est tout à fait terminé. Voir aussi les archives; elles sont complètes à partir de 1517. On y conserve les plans et dessins de la cathédrale, ainsi qu'une collection de portraits de tous les évêques de ce diocèse. — On admire encore dans le trésor une magnifique custodia (ta-

bernalce) en argent, chef-d'œuvre de *Juan d'Arfe*, en 1590 ; cette *custodia*, qui pèse 282 marcs d'argent (63 kil. 196 gr.), a 2 mètr. de haut, et le sujet principal représente Adam et Eve dans le paradis terrestre. On la sort processionnellement le jour de la Fête-Dieu.

En sortant de la cathédrale, on pénètre au centre de la cité, à la *Fuente Dorada*, et de là à *el Ochavo*, d'où une multitude de petites ruelles conduisent à la *Plaza Mayor*. — Le pont de la *Plateria* part de l'Ochavo, qui est peuplé d'orfèvres, véritables artistes, dont on admire encore aujourd'hui les ouvrages. Cependant cette belle industrie n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était sous Charles V.

On doit visiter dans la calle *Plateria* l'église de la *Crux*, attribuée aussi à Juan de Herrera. Dans l'intérieur sont plusieurs groupes remarquables sculptés par Gregorio Hernández : un Christ au jardin des Oliviers, un *Ecce Homo*, et une magnifique Descente de Croix, composée de sept figures de grandeur naturelle, qu'on promène dans les processions de la Semaine Sainte. Il ne faut pas moins de 60 personnes pour la porter.

La *Plaza Mayor*, d'un style et d'une grandeur vraiment remarquables, fut construite sous Philippe II, et servit de modèle à celle de Madrid ; elle est entourée de beaux édifices, à quatre étages de balcons, formant au rez-de-chaussée de vastes galeries dallées, soutenues par plus de 400 colonnes de granit, de 3 mètr. de hauteur. Cette place est l'endroit le plus fréquenté de la ville ; on y trouve les plus beaux magasins. Le côté S., la *Acera de San-Francisco*, sert de promenade d'hiver. C'est sur cette place qu'avaient lieu les exécutions et les combats de taureaux. C'est là que fut décapité, en juin 1453, le grand connétable don Alvaro de Luna, favori de Juan II, abandonné par son maître, après de longs services. Là encore,

le froid et sanguinaire Philippe II fit célébrer, le 6 octobre 1559, un *auto-da-fé* resté mémorable.

Maintenant, en traversant un petit pont près duquel était le couvent de *San-Benito*, presque en ruines, on pénètre dans la fameuse *Plaza Campo Grande*, que nous avons déjà énumérée parmi les promenades de la ville, et que terminent sur la route de Madrid les trois belles arcades de la *Puerta del Carnen*, sur laquelle s'élève la statue de Charles III. Lors des glorieux jours de Valladolid, les *auto-da-fé*, les joutes, les tournois et les fêtes royales avaient lieu sur le *Campo Grande*, qu'on a aussi appelé *Campo de Marte*. Cette vaste place est entourée de couvents, d'hôpitaux et de palais, dont plusieurs sont dans un état complet de délabrement. Parmi eux, cependant, on remarquera *San-Juan de Latran*, qui mérite quelque attention. La place est disposée en avenues, en promenades, en parterres couverts de fleurs et garnis de bancs. C'est là que le voyageur doit aller pour se former une première idée de la société de Valladolid, pour en connaître les modes, les costumes et les usages.

Non loin de là, on peut visiter la *Casa de la Misericordia*, ou *Colegio de Niñas Huerfanas*, fondée par le peintre Diego Valentin Diaz, pour de jeunes orphelines. Le rétable de cette chapelle est peint par Diaz dans le genre florentin. On y remarque aussi une *Charité* avec des enfants, et une *Vierge* travaillant dans le Temple. — Tout près se trouve l'*Hospital de la Resurreccion*, ou *el General*, et, dans l'intérieur, la *Virgen del Escapulario*, par Hernandez, et une peinture représentant la Résurrection, par Pantoja, de 1609. — A côté de cet édifice, s'élève la jolie chapelle de *Portaceli*, fondée par Rodrigo Calderon, fils d'un simple soldat de Valladolid et l'infortuné favori du duc de Lerma. Le rétable et le maître-autel de la chapelle sont splendides, et composés de

marbres et de bronzes dorés. Les belles peintures représentant saint François et saint Dominique sont attribués à Caballero Maximo (Stanzioni). Le corps du fondateur repose dans une belle urne. — A côté de la Portaceli se trouve la *Mision de Agostinos*, édifice élevé, en 1768, par Ventura Rodriguez.

Le couvent des *Carmelitas Calzados* était jadis l'ornement du *Campo Grande*. Cette sainte habitation, après avoir servi d'hôpital pendant la guerre de l'Indépendance, est maintenant transformée en caserne.

Plusieurs autres édifices religieux ont heureusement échappé à la destruction. On visitera encore avec intérêt : l'église gothique de la *Magdalena*, dont la façade est décorée des armes du fondateur, Pedro de Gasca, évêque de Palencia. Cette église fut bâtie, en 1570, par Rodrigo Gil. Le grand rétable, d'ordre corinthien, est un chef-d'œuvre d'Esteban Jordan ; — l'église *San-Lorenzo*, dans la sacristie de laquelle se voit un singulier tableau, représentant la procession qui eut lieu lorsqu'on apporta à doña Maria, épouse de Philippe III, une copie de la *Virgen de las Candelas*, par Hernandez ; — l'*Antigua*, église gothique du 11^e siècle, fondée par le comte Pedro Anzuréz ; sa tour est romane et ressemble beaucoup, ainsi que plusieurs parties de l'extérieur, aux églises lombardes. On admire, dans l'intérieur, un rétable par Juan de Juni ; c'est une des sculptures les plus remarquables de Valladolid. — L'église *San-Miguel* appartenait jadis aux jésuites et sert maintenant d'église paroissiale ; elle a une belle nef et de beaux piliers d'ordre corinthien ; le rétable est orné de sculptures représentant la Nativité et la Circoncision, que quelques personnes attribuent à Becerra, mais qui est plutôt un ouvrage de Jordan. Le *San-Miguel* est de Pompeo Leoni. La sacristie mérite une visite ; elle possède en-

core de belles peintures. — *Las Huelgas Reales* est un édifice d'ordre corinthien dans le style de Herrera ; on y admire le beau tombeau d'albâtre de la fondatrice, Maria de Molina, femme du roi don Sancho le Brave. Le rétable est un superbe ouvrage de Hernandez. Le rétable de las *Descalzas Reales* est enrichi de plusieurs peintures, par Vicente Carducci, dans la manière de Caravaggio. L'Assomption et le Couronnement, qui se trouvent au centre, sont de Matias Blasco.

La chapelle peu élégante de *Santa-Anna* est la plus moderne de Valladolid ; les tableaux qui la décorent semblent y avoir été placés pour montrer que l'architecture et la peinture étaient à ce moment en égale décadence. La tour en briques du beffroi de *San-Salvador*, et le rétable, qui ressemble à un portail, sont d'un meilleur travail. Dans l'intérieur, se trouvent quelques tombeaux de la famille Alba Real. — L'église de *San-Martin* possède une tour très-intéressante, du style lombard.

L'antiquaire et l'artiste feront bien de jeter un coup-d'œil sur quelques anciens palais de nobles familles, jadis édifices somptueux et imposants, servant aujourd'hui de demeure à de pauvres gens, dont la misère offre un contraste frappant avec ces magnificences passées.

En sortant de la *Plazuela Vieja*, et en entrant dans la *Calle de San-Martin*, la première maison qu'on voit à droite est celle où l'on dit que Alonso Cano tua sa femme. Berruguete, statuaire célèbre, demeurait près de San-Benito.

Fabionelli, le Mécène de Valladolid, demeurait sur la *plaza* qui porte encore son nom ; le *patio* de sa maison, d'ordre corinthien, est orné de médaillons. — La *Casa de Villasante*, dans la rue del Rosario et le *patio* de la *Casa Revilla*, au coin de la rue de la Ceniza, méritent d'être visités : cette dernière maison est tout or-

née d'arabesques et possède un riche escalier. — La *Diputacion provincial* est logée dans l'ancien palais des amiraux de Castille.—La *Casa del Sol*, en face San Gregorio, possède un beau portail et sert maintenant de caserne pour les recrues; c'était jadis la maison de Diego Sarmiento de Acuña, dont la bibliothèque était une des plus belles d'Espagne.

Nous devons encore mentionner la *plaza de Toros* de Valladolid. Elle est située sur la petite place de Fabionelli, et peut contenir de 6 à 7,000 personnes.

EXCURSIONS. A 11 kil. de Valladolid, sur la route de *Zamora*, se trouve *Simancas*, petite V. dont les archives ont un haut intérêt (V. R. 26).—A 23 kil. N. est le v. de *Fuensaldaña* qui a perdu son importance depuis que les belles toiles de Rubens, dont nous avons parlé, ont été transportées au musée. Cependant le château mérite d'être visité; il offre, en très-bon état encore, un spécimen des anciens châteaux forts de la Castille. Il appartient au marquis d'Alcañices, et sert maintenant de magasin à grains.

Des diligences vont régulièrement de Valladolid à la Corogne, Palencia, Santander, Léon, Burgos, Salamanca et Ségovie (V. R. 1, 13, 14, 15, 18, 20, 26 et 28). Les barques-diligences, sur le canal de Castille, partent tous les jours de Valladolid pour Palencia, et de Palencia pour Valladolid, à raison de 12 réaux par personne.

Une route neuve, pratiquée dans les sables, au milieu d'un bois de pins, et à travers un pays d'une monotonie désespérante, conduit le voyageur dans la direction d'Olmedo par *Laguna*, bourg de 406 hab., situé sur le bord d'une vaste lagune d'eau salée qui lui a donné son nom. On traverse le Duero sur un pont de bois avec péage, dépendant de la petite commune de *Boecillo* (237 hab.), qu'on rencontre à 3 kil. du fleuve,

au pied d'une colline. Au delà vient *Mojados*, petite V. de 1,082 hab., au bas d'une côte et sur la rive gauche du Cega, affluent du Duero, puis *Alcazaren*, bourg de 779 hab.; *Puente Mediana*, sur l'Eresma, et enfin

44 kil. (415 kil.) **Olmedo**, (Hôt. : *Parador de los Vizcainos*) V. de 2,024 hab., ancienne place forte, qui a joué un rôle assez important dans l'histoire de l'Espagne, et de laquelle on disait : *Quien de Castilla señor pretenda ser, á Olmedo y Arévalo primero de su parte ha de tener*. (Qui veut être le maître de la Castille doit avant tout avoir de son côté Olmedo et Arevalo). Deux combats sanglants où figurèrent le roi de Castille, don Juan II, et son successeur, don Henri IV, y eurent lieu en 1445 et en 1467. Olmedo était peuplé d'un nombre considérable de couvents, et n'a plus aujourd'hui aucune animation.

Cette seconde direction de la route de Burgos à Madrid se subdivise en sortant d'Olmedo. L'embranchement de gauche suit la vallée de l'Eresma et le tracé du canal de Castille vers Ségovie; nous décrirons d'abord le chemin qui incline vers le S.

C. PAR MARTIN MUÑOS.

La route passe à 1/4 d'h. de distance du petit v. d'*Almenara* (94 hab.), puis rencontre, au milieu de plaines d'une grande étendue, la *venta de San Cristobal*, *Rapariegos*, v. de 261 hab., *Montuenga* (217 hab.), et

33 kil. (448 kil.) *Martin Muños de las Posadas*, petite V. de la province de Ségovie, située dans une plaine entourée de collines, et n'ayant rien d'intéressant qu'une foire célèbre qui s'y tient chaque année, le 21 septembre. La route, au delà, traverse *Adanero*, v. d'agriculteurs et de muletiers, de 774 hab., avant d'atteindre

14 kil. (462 kil.) **San Chidrian**, bourg de 435 hab., situé sur la

rivière Voltoya, au point de rencontre de la route de Valladolid, avec celle qui vient de Lugo ou de la Corogne à Madrid par Astorga, Benavente et Medina del Campo. Une troisième route s'en éloigne à droite vers Avila. San-Chidrian, sans grande importance actuelle comme localité, et sans autres produits que ceux des beaux jardins que ses habitants cultivent sur les bords du Voltoya, est destiné à devenir une station d'un grand intérêt sur le chemin de fer du Nord de l'Espagne, comme tête provisoire de la ligne de Valladolid, en attendant l'achèvement de la section qui doit traverser le Guadarrama au S. E. d'Avila (V. plus loin le chemin de fer).

Les deux routes, maintenant confondues sous le titre de *Carterera general de Castilla*, rencontrent, à 1 kil. 1/2, au-delà de San Chidrian, la *venta de Almarza*, traversent le Voltoya, puis

7 kil. (469 kil.) *Labajos*, v. d'assez pauvre apparence, de 787 hab., tous agriculteurs; avec un assez beau pont sur l'Almarza, et une maison de postes. Au delà de cette petite localité cesse la plaine, et commencent les premiers mouvements chaînés de cette grande chaîne granitique des monts *Carpetanos* qui séparent les deux Castilles. La route passe devant les *ventas nuevas*

14 kil. (483 kil.) *Villacastin*, (*Posada del Arco*) petite localité de 260 maisons et de 856 hab., sans importance et sans industrie, et qui possède l'une des plus belles églises de toute la contrée. Cette église a été construite en 1529, aux frais des habitants. Elle est dans le style gothique, partagée en trois nefs, et la principale mesure 57 mètr. de long sur 19 mètr. de largeur totale. Plusieurs des rétables sont très-dignes d'attention, et surtout celui du maître-autel formé de quatre corps, le premier d'ordre ionique, les autres d'ordre corinthien, ornés de colonnes et de trente-trois

statues de sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les chapelles latérales possèdent quelques peintures remarquables d'Alonso Herrera. C'est à Villacastin que, le 24 décembre 1808, Napoléon entra à pied, marchant à la tête d'une colonne qu'il amenait de Madrid, et qui avait hésité au passage du Guadarrama, cruellement éprouvée par la neige, le froid et la tempête. L'empereur, fatigué de cette longue course, s'appuyait sur le bras de Savary. — « Était-il possible, s'écria-t-il en arrivant, qu'une taupinière en Espagne arrêât le vainqueur du Saint-Bernard? »

Au delà de Villacastin, à 8 kil. 1/2, on laisse à gauche, dans un fond, le bourg de *las Navas de San-Antonio*, et on traverse une grande plaine triste, sauvage, et comme abandonnée. On ne rencontre plus que des *ventas* à des distances de 3 à 4 kil. l'une de l'autre : *Cristo del Coloco*, la *venta del Cojo*, la *Fonda de San Rafaël*, espèce d'auberge entourée de trois ou quatre maisons, occupée par les cantonniers ou *guardias camineros*. Sur ce point se rattache à la route, à gauche, un chemin venant de Ségovie par Otero de Herreros. Plus loin, au milieu des tristes déserts de la montagne et d'une forêt clairsemée de pins d'assez chétive apparence, se trouve, sur la gauche, la *venta de Agudillos*, dépendant du v. d'Espinar qui, lui aussi, dit avoir reçu Napoléon à pied la veille de Noël de 1808. Ce passage était autrefois difficile et dangereux. Ferdinand VI y a fait construire une route magnifique dont les méandres suivent habilement les contours de la montagne. Enfin on aperçoit la tour du télégraphe aérien, sans usage, aujourd'hui que les fils du télégraphe électrique suspendus à des poteaux qui figurent des croix latines, s'élançant à travers la montagne et par la ligne la plus courte, sans se soumettre aux sinuosités de la

voie publique. Au pied du télégraphe est une *venta*, et au point culminant du *port de Guadarrama*, formant la ligne de séparation entre les deux provinces, à 1,570 mètr. au-dessus du niveau de la mer, et à 24 kil. de Villacastin, se dresse sur un haut piédestal un lion de pierre tenant deux globes sous sa patte droite. Une plaque de marbre, scellée sur le face du piédestal qui regarde la chemin, porte l'inscription suivante :

FERDINANDUS VI
PATER PATRIÆ
VIAM UTRIQUE CASTELLÆ
SUPERPRATIS MONTIBUS FECIT.
AN. SALUTIS MDCCCLIX
REGNI SUI IV.

Un magnifique spectacle frappe ici les regards du voyageur. La vue se porte sur une partie considérable des deux Castilles. Les hauteurs, les inégalités disparaissent, l'ensemble ne forme plus qu'une vaste plaine dont l'œil ne peut suivre l'étendue et le développement. On reconnaît très-facilement que le sol de la Vieille-Castille est plus élevé que celui de la Nouvelle. Et, en effet, du côté de celle-ci, la plaine est à plus de 8 kil., tandis que du côté de Villacastin elle n'est qu'à 3 kil.

Au delà du port la route descend rapidement, passe auprès de la *venta de Juan Calvo*, d'où on aperçoit à 10 kil., à droite, le magnifique palais de l'*Escorial*, puis atteint

34 kil. (517 kil.) *Guadarrama*, v. de 455 hab., appartenant à la province de Madrid. Il est situé au pied de la « chaîne haute » des montagnes dont il a pris le nom; son territoire touche aux bois du domaine royal de l'*Escorial*, qui s'étendent au S.-O. Un chemin s'écarte de Guadarrama, à droite, dans cette direction.

Après avoir rencontré à 11 kil. du port, à la *venta de la Trinidad*, la route venant de Ségovie

franchi le pont de *Peregrinos*, jeté sur un ravin, on arrive à

17 kil. (534 kil.) *Torre-Lodones*, petit v. de 174 hab., « exposé à tous les vents, dit M. Madoz, et dont le climat froid soumet les habitants à des pulmonies fréquentes et à des douleurs de côté. » On y cultive des légumes; c'est l'indice du voisinage d'une grande ville. M. Richard Ford, l'auteur du *Hand-Book for Spain*, s'est amusé sur le nom du pauvre village; il prétend que *Lodones* n'est pas le véritable et qu'il faut dire *Torre-Ladrones*, en vertu du proverbe : « *Cinco vecinos y siete ladrones* » (the *escribano* and *alcade reckon double*).—Cinq habitants et sept voleurs (le greffier et l'alcade comptant double).

Nous ne saurions dire si cette modification de la seconde moitié du nom de Torre-Lodones; est justifiée. La première moitié a sa raison d'être dans une vieille forteresse ruinée qui couronne une hauteur sur la droite.

La route, 5 kil. au-delà de Torre-Lodones, rencontre la *venta de las Matas*, rejoint, à droite, le chemin qui vient de l'*Escorial*, et atteint

11 kil. (545 kil.) *Las Rosas*, v. de 455 hab., situé au milieu d'une contrée fertile, puis, 1 h. plus loin, la *venta de Aravaca*, dépendant d'un v. situé vers la droite. A gauche, et un peu plus loin, on rejoint le chemin qui vient du *Pardo*, propriété royale, puis on traverse le Manzanarès sur le vieux pont de San-Fernando que décorent les restes de deux vieilles statues des rois catholiques (Ferdinand et Isabelle). Au delà est le péage de la *puerta de Hierro*, devant l'une des entrées du *Pardo*. A la gauche de la route s'étend la *Moncloa*, autre propriété royale, puis la montagne *del Principe Pio*, qui domine Madrid, et que couvrent de belles plantations et des jardins appartenant à l'infant don Francisco de Paula, père du roi. A droite, de



l'autre côté de la rivière, que longent la route et la promenade, maintenant délaissée, de la Florida, s'étendent le vaste parc et les beaux jardins de la *casa del Campo*. On pénètre dans Madrid par la porte de San Vicente, que domine, à droite, au-dessus des terrasses du *Campo del Moro*, la belle façade O. du *Real Palacio*.

17 kil. (562 kil.) **Madrid** (V. sect. IV).

D. PAR SÉGOVIE.

Si l'on prend à Olmedo (v. p. 47) la route qui s'en éloigne au S.-E., on croise, à env. 5 kil., le tracé du canal de Castille, qui prenant les eaux du Pisuerga à Alar del Rey, tout au N. de la province de Palencia, devait descendre jusqu'à Ségovie en desservant Palencia, Valladolid, Olmedo, et en apportant le mouvement au milieu des plaines productives, mais désertes et sans voies de communication, de la Vieille-Castille. Une partie de ce canal a été exécutée à grand'peine en quarante-sept ans, sur une étendue de 22 lieues (124 kil.), et moyennant 8 à 9 millions de réaux. Les efforts du gouvernement, l'appel aux entreprises particulières, ne sont pas parvenus à faire entreprendre la section qui va de Valladolid à Ségovie.

La contrée au delà d'Olmedo est du reste triste et déserte; on rencontre, au bout de 11 kil., *Villeguillo*, pauvre v. de 150 hab., situé à l'entrée du territoire de la province de Ségovie. La route est mauvaise et à peine carrossable; les muletiers seuls la fréquentent parce qu'elle est plus courte que celle que nous venons de décrire. Les lieux habités, en très-petit nombre, portent encore, après cinquante ans, la trace des dévastations qu'ils ont souffertes pendant la guerre de l'Indépendance.

17 kil. (432 kil.) *Coca*, (*Posada de la Cruz*) petite V. de 285 hab.,

située dans une plaine, au confluent du Voltoya et de l'Eresma. On voit dans la principale chapelle de l'église quatre beaux mausolées de marbre de Carrare, dans lesquels sont déposés les restes des membres de la famille de Fonseca, anciens seigneurs de Coca et fondateurs de cette chapelle. Coca était entourée de murailles dont il reste des vestiges, et une porte qui donne entrée à la rue principale. La V. possède encore les ruines d'un château gothique, construit au xv^e siècle, et dont l'intérieur était d'une richesse vraiment royale. Les habitants parlent d'un *patio* entouré d'une double galerie de colonnes de marbre d'ordre corinthien et composite; le sol et les murailles étaient garnis de ces précieuses faïences (*azulejos*) que l'ancienne Espagne fabriquait avec un art remarquable; mais en 1828, le régisseur de M. le duc de Berwick et d'Albe, propriétaire actuel du château, s'avisa de tirer parti de cette belle colonnade. Elle fut démolie, chaque colonne fut vendue 8 douros (40 fr.), et l'acquéreur en revendit la plupart 500 réaux pièce (131 fr.).

17 kil. (449 kil.) *Santa Maria de Nieva*, petite V. assez bien bâtie, située au milieu d'une plaine, et dans laquelle, au centre de cette contrée déserte et peu industrielle, le voyageur est tout étonné d'apercevoir la haute cheminée d'une machine à vapeur et d'entendre le bruit des métiers. La cheminée s'élève au-dessus d'une filature de laine, et les métiers, auxquels sont employés presque tous les habitants, fabriquent des draps grossiers assez estimés dans la Galice et dans la province de Madrid. La route s'élève au delà de Santa Maria, elle traverse *Garcillan*, v. d'une centaine de maisons sans étage, presque toutes en terre, et rencontre quelques sites un peu moins tristes en approchant de

14 kil. (463 kil.) **Segovia**, (*Para-*

dor principal), V. de 6,650 hab. Ségovie a été une ville importante; d'abord l'une des grandes étapes de l'occupation romaine;—elle prétend même faire remonter son origine à Hercule;—puis une capitale au temps de la domination arabe; puis encore la résidence des rois chrétiens, d'Alfonse le Sage, qui y composa ses fameuses Tables astronomiques, et de quelques-uns de ses successeurs; le théâtre d'un grand nombre des faits intéressants qui ont signalé l'histoire de l'Espagne aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles; la patrie ou le séjour de la plupart des hommes célèbres de ces temps. Chacune de ces époques a laissé pour trace de son passage quelque magnifique souvenir. Rome, l'Aqueduc; les Goths, des monuments religieux; les Arabes, l'Alcazar et peut-être les premiers éléments de cette industrie qui donna longtemps une grande célébrité aux fabriques de draps et aux laines de Ségovie. L'Espagne, qui ne sait rien conserver, laisse les parietaires disjoindre les assises de l'Aqueduc, les cadets d'artillerie poser des équations algébriques sur les murs de l'Alcazar. La fabrique de draps qui produisait 25,000 pièces par an, et qui occupait 14,000 personnes, ne livre plus que 200 pièces aujourd'hui; et la monnaie, qui frappait des onces d'or et des pièces d'argent, ne produit plus que des *quartos* de cuivre. Telle est, en peu de mots, l'histoire de la grandeur et de la décadence de Ségovie.

La ville est à 5 kil. 1/2 des premiers versants de la chaîne du Guadarrama, construite sur un immense rocher isolé entre deux vallées profondes, arrosées, celle du N., par l'Eresma, celle du S., par le Clamores, qui se rencontrent à l'O. Le rocher a 300 pas d'élévation, 4,000 pas de tour au sommet, et la forme d'un navire, la poupe à l'E., la proue à l'O. La ville, entourée de murailles, en occupe le sommet à 924 mètr. au-

dessus du niveau de la mer; les faubourgs descendent sur les pentes, et surtout au S.-E. Les murailles sont intactes, élevées de 9 à 10 mètr., crénelées, flanquées de 83 tours, et percées de 5 portes principales. La plus importante est celle de Santiago, au N.-O.; celle de San Martin, au S., ouvre sur la route de Madrid.

L'Aqueduc de Ségovie est certainement un des monuments de l'antiquité les plus majestueux et les mieux conservés. Il a traversé les siècles, remplissant chaque jour et à toute heure, sans jamais l'interrompre, la mission qui lui a été donnée. Il reçoit à 17 kil. de la ville, sur le flanc N.-O. de la montagne de *Fuenfria*, un ruisseau du volume du corps d'un homme. Une rigole, d'abord découverte, conduit ce cours d'eau par une pente douce, pendant 8 kil., à travers les collines, les roches et la forêt de pins de Valsain, passe sous la route qui va de Ségovie à San Ildefonso, coupe la plaine pendant 7 autres kil. jusqu'à la vieille tour du Caseron. Là commence le merveilleux travail qui conduit l'eau jusqu'à la ville. La première partie se compose d'un massif de maçonnerie de 2,760 pieds de longueur (772 mètr.), portant la conduite et aboutissant à un réservoir où l'eau dépose les sables qu'elle a entraînés. A partir de ce réservoir commence une série de cent dix-neuf arches traversant, sur une étendue de 2,921 pieds (818 mètr.), la vallée, les faubourgs, et une partie de la ville, pour s'arrêter à l'Alcazar. Ces arcades, dont la hauteur varie suivant les dispositions du terrain, s'élèvent, au point de départ, à 25 pieds (7 mètr.), et au point le plus profond, à la place *del Azoquejo*, à 102 pieds (28 mètr. 1/2). Ici, et sur une longueur de 983 pieds (276 mètr.), ils sont distribués sur deux étages, avec une hardiesse et une légèreté remarquables. La construction tout entière est en belles pierres de couleur sombre,

presque polies, et si parfaitement travaillées qu'elles ont été posées à sec, sans mortier ni ciment. Nous ne dirons pas, avec certains admirateurs, qu'aucun édifice de ce genre en Europe n'est comparable à celui-ci; nous savons que l'art moderne a érigé des monuments qui ne sont pas moins hardis, qu'en Espagne même, en Catalogne, l'industrie des chemins de fer jette en ce moment entre deux montagnes, à travers le lit de la rivière de Buxadell (ligne de Barcelone à Saragosse), un viaduc en pierre de taille de 280 mètr. de longueur, et dont les arches, de 11 mètr. 60 d'ouverture, auront au point le plus profond de la vallée 45 mètr. de hauteur *d'un seul jet*. Ce qui constitue toutefois, et surtout, le merveilleux de l'Aqueduc de Ségovie, c'est cette longue durée, cette inébranlable solidité. Les œuvres de l'époque présente auront-elles une égale destinée? Voici déjà une preuve à l'appui de ce doute: Un certain nombre d'arcades, dans la partie orientale, avaient été coupées pendant les guerres de la seconde moitié du xv^e siècle, un canal en charpente suppléa pendant longtemps à l'absence de l'ancienne conduite. Ségovie invoqua le concours de la reine Isabelle la Catholique, qui fit reconstruire une section d'arcades sur 200 mètr. d'étendue, et 12 mètr. d'élévation. Au commencement du présent siècle, il a fallu étayer et reprendre une partie de cette construction qui avait fléchi, pendant que l'œuvre des Romains semble encore défier l'éternité. Quand le maréchal Ney vint à Ségovie en 1808, il s'arrêta devant cette section réédifiée: « C'est ici, s'écria-t-il, que commence le travail des hommes. » Le peuple de Ségovie pense à peu près comme Ney, il a nommé ce magnifique monument *le pont du Diable*.

Après l'Aqueduc, un des monuments les plus remarquables de Ségovie, est certainement l'*Alca-*

zar, où, d'après Lesage, Gil Blas fut enfermé. Il s'élève à la pointe O. de la ville,—à la proue,—au-dessus du confluent de l'Eresma et du Clamores qui baignent sa base. Le roi don Alfonse VI, le roi du Cid, qui vivait vers la fin du xi^e siècle, et qui, chassé de ses États par son frère, don Sancho le Fort, s'était réfugié chez les Maures, y avait étudié la construction de l'Alcazar de Tolède, et, rentré en Castille, il résolut d'opposer aux ennemis de sa religion une autre forteresse. C'est une série de tourelles crénelées du milieu desquelles s'élève une tour carrée, dont la plate-forme est flanquée également de tourelles, et qui servit longtemps de prison d'État. L'intérieur présente un grand intérêt historique; on y trouve encore quelques appartements décorés de mosaïques et de peintures bien conservées; la chapelle, qui renferme de belles arabesques; la salle *del Coridon*, autour de laquelle est figuré un cordon de saint François; et le grand salon des Rois, entouré d'un lambris doré dont la partie supérieure offre une collection de cinquante-deux statues, en bois peint et de grandeur naturelle, des anciens rois d'Oviedo, de Léon et de Castille, depuis Pélagé jusqu'à la reine Jeanne, morte en 1555, et après laquelle commença la dynastie autrichienne. A ce royal coriège on a ajouté les images célèbres du grand comte Fernan Gonzalez et du Cid.

L'Alcazar est occupé depuis près d'un siècle par une école d'artillerie, comprenant 230 élèves ou *cadets*. Ses appartements sont devenus des salles d'étude, et le grand salon des Statues a été transformé en bibliothèque.

La *cathédrale* actuelle a remplacé un ancien temple du xi^e siècle, relevé par Alfonse VI auprès de l'Alcazar. Elle est à trois nefs, d'une architecture mixte des styles gothique et greco-romain. C'est un des plus beaux monuments de

ce genre qui soit en Espagne; il a 117 mètr. de long et 59 mètr. de large; la grande nef a 33 mètr. de voûte, et la coupole s'élève à 270 mètr. Les ornements sont presque tous dans le style gothique, bien que l'église ait été construite au xvi^e siècle. Les marbres abondent dans la décoration intérieure, et l'on remarque la richesse et la variété de ceux qui ont été employés à la construction du maître-autel, de la *capilla mayor*, du *trascoro* (arrière-chœur), et d'une partie du pavage du temple. Toutes les chapelles contiennent des œuvres dignes d'attention. Elles sont fermées de grilles de fer d'un beau travail, faisant honneur, comme nous l'avons déjà dit à propos d'un autre temple, à l'art de la serrurerie en Espagne.

Mais nous devons surtout signaler à l'admiration du voyageur un tableau placé sur l'autel de la cinquième chapelle du côté gauche. On le nomme la *Piedad de Juni*; l'auteur, Juan de Juni, était de Valladolid, et vivait dans la seconde moitié du xvi^e siècle; le tableau date de 1571. Nous le laisserons décrire par don Pascual Madoz :—« Au premier plan, et presque sur la table de l'autel, le corps du Christ est étendu sur un drap. Il porte les traces de toutes ses souffrances, et cependant il n'y a rien qui porte atteinte à la majesté et à la beauté divines; le peintre a fermé et essuyé ces plaies sanglantes que d'autres laissent voir pour exciter l'horreur. La victime est pâle, son corps repose sans rigidité, avec une apparente souplesse, excitant la pitié et provoquant des larmes d'attendrissement. Joseph soutient la tête et les épaules du sacré corps, et regarde avec une profonde expression Marie, qui, un genou posé sur le sol et l'autre à moitié relevé, soutient aussi le corps de son divin Fils. Rien n'est admirable comme cette pose extatique, ce visage illuminé

de beauté et de majesté, mais où s'imprime une affreuse douleur, ces regards immobiles et secs arrêtés sur la poitrine déchirée du Christ, ces bras ouverts, ces lèvres sans mouvement, cette gorge serrée où la parole semble retenue, et qui se gonfle sous les sanglots. Salomé, pâle et accablée de douleur, n'ose pas regarder la Mère du Seigneur; le disciple bien-aimé s'approche pour soutenir Marie qu'il craint de voir tomber évanouie sur le cadavre; Madeleine meurtrit son beau visage, ses yeux sont las de pleurer et ses mains n'ont pas de force pour porter le vase qui contient le saint baume. Nicodème regarde ce groupe douloureux, et semble demander qu'on le laisse enlever le corps pour le porter à sa sépulture; les petits anges pleurent au-dessus de la croix, les soldats semblent touchés de compassion. Au loin on aperçoit la malheureuse Jérusalem, et du milieu des nuages Dieu le Père bénit cette scène douloureuse!... Si cette magnifique toile, ajoute M. Madoz, était à Paris ou à Rome, elle y serait autant admirée que le *Spasimo de Sicile*, de Raphaël, ou la *Descente de croix*, de Mengs; mais elle est cachée dans une chapelle presque sans lumière, et elle échappe souvent à l'attention du visiteur. »

Les cloîtres ont été construits en 1524. Ils ont reçu les restes des anciens évêques de Ségovie, et notamment dans la chapelle de *Santa Catalina*, à la base de la tour, ceux de l'infant don Pedro, fils de don Henri de Trastamarre, que sa nourrice laissa tomber, en 1366, d'une des fenêtres de l'Alcazar. La malheureuse femme, perdue de douleur, se précipita après l'enfant; et on voit encore à une fenêtre de la salle du Trône, où se passa cet événement, une croix de fer destinée à le rappeler.

C'est aussi sous les cloîtres que repose Maria Saltos ou Maria del

Salto. Elle était juive, mais instruite dans la foi chrétienne. Elle fut accusée faussement d'adultère, et son mari la fit précipiter du haut des rochers de *las Grage-ras*, en présence de tous ses coreligionnaires. En ce moment terrible la pauvre femme aperçut l'image de la Vierge sur le portail de la cathédrale. « Vierge Marie, s'écria-t-elle, protège une juive, toi qui as protégé les chrétiennes. » Et la tradition rapporte qu'elle tomba doucement, et arriva saine et sauve au bas des rochers. Elle mourut après une sainte vie, en 1237, et ses restes, d'abord inhumés dans l'ancien temple, ont été transportés dans la chapelle de Santa Catalina, où une inscription rappelle le miracle dont elle a été l'héroïne.

Le *Museo provincial* est placé dans le palais épiscopal. Il ne contient que de mauvaises peintures, des copies, des portraits de moines et de religieuses avec leurs légendes. Le voyageur visitera plus utilement le couvent de *Santa Cruz la real*, fondé par Ferdinand et Isabelle; *San Juan*, où se trouvent les tombeaux de plusieurs guerriers ségoviens, et celui de l'historien Colmenares; *San Martin*, avec un portail gothique et une jolie tour moderne; la belle et haute tour carrée de *San Esteban*; la porte mauresque de Santiago; la *casa de Segovia*, qu'on dit être la plus ancienne de la ville; la maison du marquis del Arco, dans la calle de los Leones, qui possède un patio richement sculpté, orné d'arabesques, de groupes d'animaux, de nombreux médaillons représentant des rois, des guerriers, et même des empereurs romains; la *casa de los Picos* (des Pointes), appartenant à la famille des marquis de Quintanar. On l'appelait autrefois la maison des Juifs à cause de ses anciens possesseurs; l'un des Quintanar, offensé de cette dénomination consacrée par la tradition et persistant malgré le changement

de maîtres, consulta les jésuites, et les révérends pères, « toujours heureux en expédients, » dit un historien, lui conseillèrent de démolir la façade, et de la reconstruire de façon à frapper l'attention. L'architecte ménagea une pointe saillante au milieu de chaque pierre, et cette bizarrerie, sur laquelle le temps a un peu passé son niveau, a valu à la maison des Juifs le nom qu'elle porte aujourd'hui.

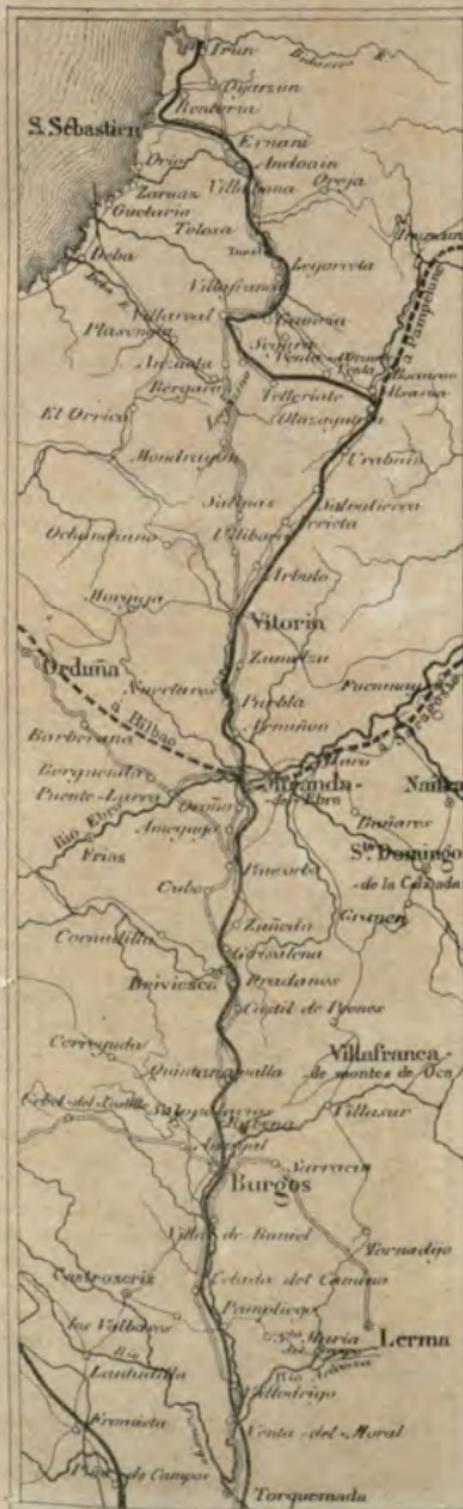
Hors de la ville, et sur les pentes qui dominent la rive droite de l'Eresma, s'élève la *Vera-Cruz*, vieille église gothique très-curieuse, érigée sur le modèle du temple du Saint-Sépulcre de Jérusalem; elle appartenait aux Templiers. La commission des monuments artistiques de Ségovie a fait d'utiles restaurations à ce très-rare édifice qui date de 1208. — Un peu plus haut est l'église des Hiéronymites *del Parral*. Elle fut fondée en 1447. On y remarque le portail, les stalles du *coro*, en bois de noyer sculpté, l'orgue, et les tombeaux de marbre malheureusement mutilés des marquis de Villena, les fondateurs. Le Parral reçut du roi don Juan II de nombreuses reliques, et entre autres une épaule de saint Thomas d'Aquin, solennellement remise aux ambassadeurs du roi par les dominicains de Toulouse, en France; puis, ce qui fut moins vénérable, mais plus profitable sans doute, Ferdinand et Isabelle lui donnèrent la propriété de la métairie de San Ildefonso, aujourd'hui résidence royale (*la Granja*). Le vieux couvent, un peu restauré par la commission des monuments artistiques, ne possède plus ni Hiéronymites, ni reliques, ni métairies; il ne lui reste qu'une position charmante et des jardins parfaitement cultivés qui ont donné lieu au dicton :

« Las huertas del Parral
« Paraiso terrenal.

(Les jardins du Parral, paradis terrestre.)

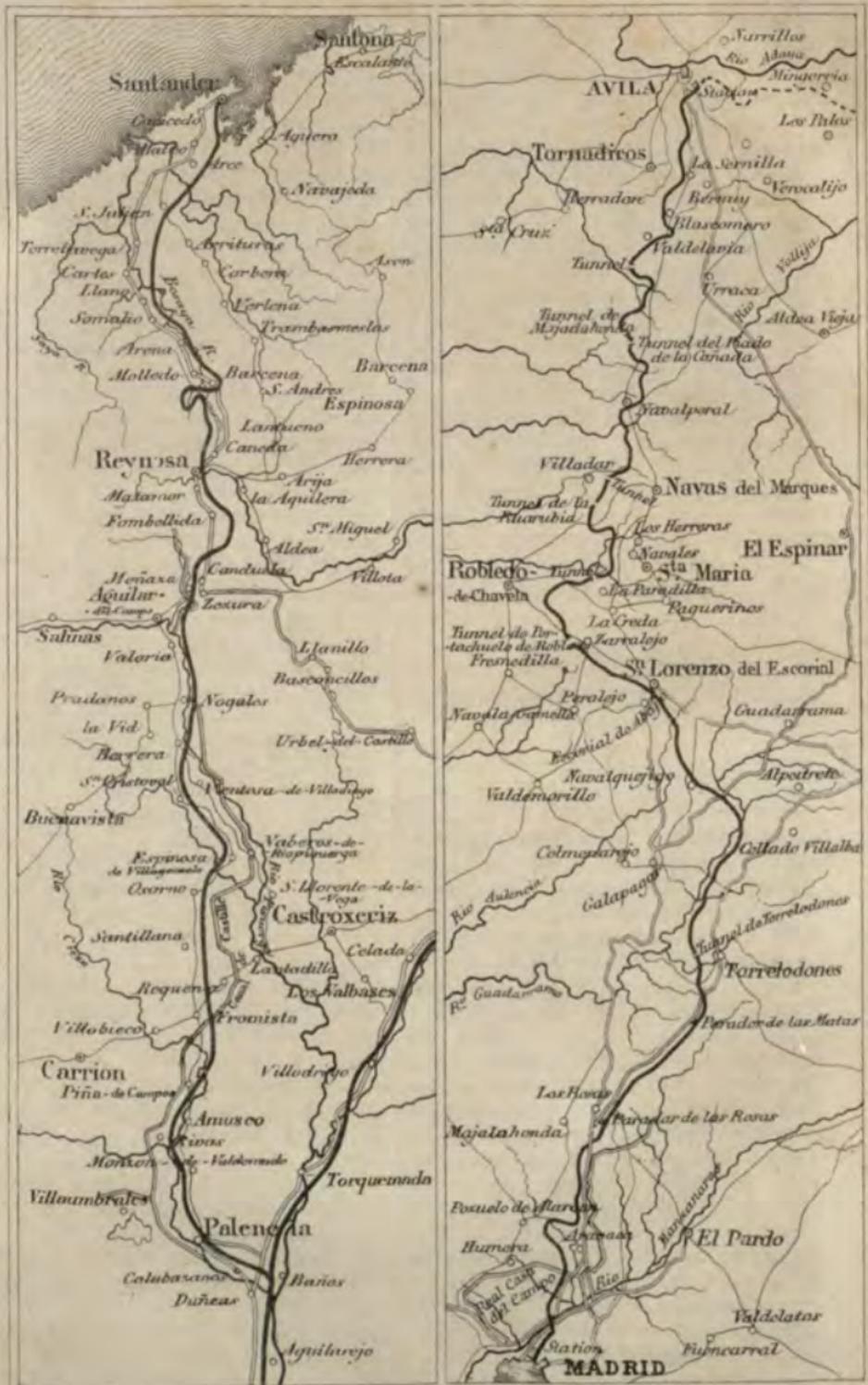
D'IRUN À TORQUEMADA

DE TORQUEMADA A AVILA

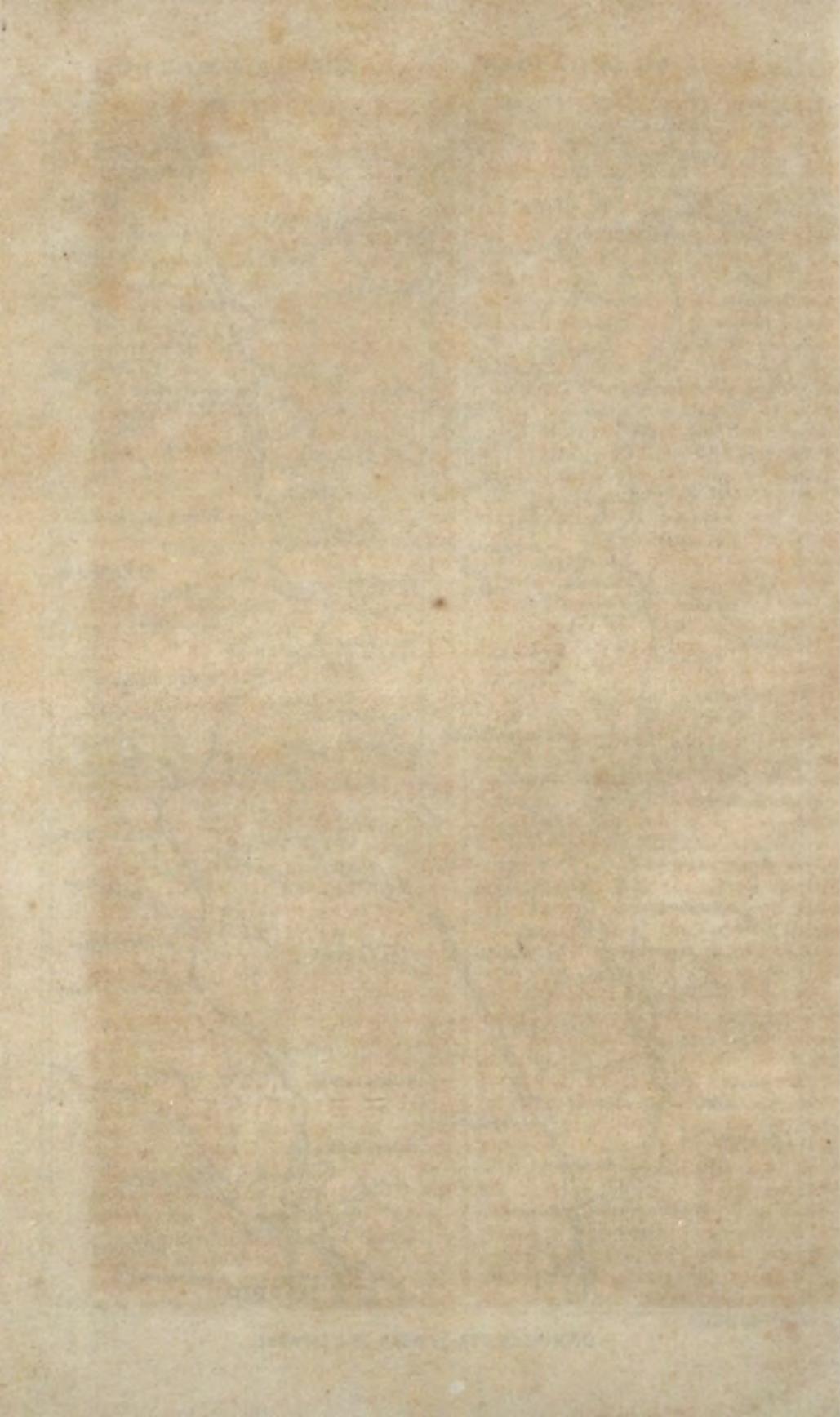


Gravé par J. B. Arbur

CHEMINS DE FER DU NORD DE L'ESPAGNE.



Échelle 1:500,000



Le voyageur peut, en sortant de Ségovie, regagner, par une traverse de 28 kil., à la *fonda de San Rafael*, la route que nous avons précédemment décrite, de Valladolid à Madrid (V. p. 48), ou bien suivre la vieille route par laquelle, après avoir laissé à gauche le domaine de *Quita-Pesares* (traduisons par *Sans-Souci*), créé par la reine Marie-Christine, il atteindra, en 1 h. de marche,

11 kil. (474 kil.) **San Ildefonso** ou la **Granja**, résidence royale (V. sect. IV).

A 3 kil. au delà de San Ildefonso, on rencontre, à droite de la route, une scierie de planches mue par un ruisseau, et un peu plus loin Valsain, autre résidence royale dont il ne reste plus que l'entrée et quelques arcades soutenues par des colonnes de pierre grise. Le palais de Valsain, abandonné en faveur de San Ildefonso, a été peu à peu détruit; il n'y existe qu'une petite chapelle et les habitations des gardes chargés de la surveillance du domaine. Celui-ci comprend des bois de pins de près de 56 kil. d'étendue, de belle venue, et bien entretenus, rapportant au patrimoine royal de 3 à 400,000 réaux. A env. 5 kil. au delà, à la *venta de los Mosquitos*, auprès d'une belle source d'eau vive, commence la montée. La route se développe sur les flancs de la montagne de la *Maliciosa*, dessinant à travers les bois et les bruyères sept magnifiques lacets par lesquels elle s'élève en rampe douce jusqu'au port de *Navacerrada*, et presque toujours sous de grands arbres, qui tempèrent l'été les chaleurs du climat, et qui combattent pendant l'hiver le souffle des vents du nord. Cette montée a 10 kil. de développement; à chaque instant se présentent de beaux points de vue. Toutes les vallées sont peuplées de petits villages; des cours d'eaux sourdent de toutes parts, tandis que le versant du côté du S. est nu,

dépeuplé et aride. Le port, au sommet duquel s'élève une colonne indiquant la limite des deux Castilles, est souvent encombré par les neiges pendant l'hiver, et le passage y est presque impossible dans les froids un peu rigoureux, depuis décembre jusqu'à avril. Le v. de *Navacerrada*, qui compte 158 hab., est de l'autre côté du sommet, à gauche de la route, dans une vallée plantée d'arbres et de prairies. A 11 kil. du port, après une descente rapide, et comme nous l'avons dit, au milieu de sites arides et incultes, la route rejoint, à la *venta de la Trinidad*, celle qui a été décrite ci-dessus (V. p. 49), et qui descend du port de Guadarama. On traverse *Torre-Lodones* et *las Rosas* pour entrer par la Florida et la porte de San Vicente à

62 kil. (536 kil.) **Madrid** (V. section IV).

§ II. *Chemin de fer.*

De la frontière à Madrid, en construction, 625 kil.

La voie se rattache, à la Bidasoa, au futur prolongement du chemin de fer du midi de la France venant de Bayonne par Saint-Jean-de-Luz. Après avoir passé à *Irun* (3 kil.) elle gagne vers la droite, longeant le pied du mont Jaizquibel qui la sépare de l'Océan. Elle touche *Renteria* (17 kil.), puis le *Passage*, puis

14 kil. (31 kil.) **St-Sébastien** (V. p. 8).

Au delà, elle s'élève doucement, sans rampes excessives, en suivant la vallée de l'Uruméa et en contournant les jolis vallons qui descendent de la chaîne cantabrique. Auprès d'Ernani elle franchit le faite qui sépare la vallée de l'Uruméa de celle de l'Oria, suit le cours de cette rivière, et établit des stations dans les quatre localités ci-dessous désignées.

10 kil. (41 kil.) *Andoain* (V. p. 12).

11 kil. (52 kil.) **Tolosa**, (V. p. 17) puis *Beasain*, et

19 kil. (71 kil.) **Villafranca.** (V. p. 18.)

Le chemin de fer a suivi jusqu'à présent la même direction que la grande route de poste de Madrid. Arrivé à Villafranca il se trouve en présence de hauteurs infranchissables. Ne pouvant se diriger en ligne droite vers la chaîne de San Adrian, derrière laquelle se trouve Alsasua, point de raccordement de la ligne de Pampelune et Saragosse, il contourne la montagne et se dirige vers l'O., se frayant à tout instant un chemin sous la montagne et sur les ravins, pour atteindre, comme la route,

14 kil. (85 kil.) **Zumarraga et Villareal.** (V. p. 18) Ici, laissant la route s'éloigner vers le S.-O. dans la direction de Vergara, il s'engage au S. dans la vallée de l'Urola, puis franchit un tunnel de 400 mètr. qui le ramène auprès des sources de l'Oria, vers Cegama, où repose le général Zumalacarregui, et pénètre au-dessous de la montagne de San Adrian auprès du col d'Otsaurt, par un souterrain de 2,700 mètr. qui débouche dans la Navarre, à peu de distance de

26 kil. (111 kil.) **Alsasua,** (V. R. 8) petite V. de 1,116 hab., située au centre de la vallée de Borunda, sur la rive gauche de l'Araquil. Alsasua, sans aucune autre importance pour le passé que le souvenir de quelques petits faits historiques, est appelé à grandir dans l'avenir comme point de raccordement de la ligne de Pampelune, prolongée sur Saragosse. Les tentatives faites pour mettre la capitale de la Navarre en communication directe avec la France par la vallée de Bastan, ayant échoué devant les difficultés du passage de la frontière, et le projet d'un semblable tracé au N. de Saragosse ne paraissant pas de plus facile exécution, la ligne par Alsasua est destinée à un mouvement considérable; elle servira aux échanges très-importants qui

se font entre l'Aragon, la Navarre, et le S.-O. de la France. Le chemin de fer de Pampelune part d'Alsasua, à l'E., en suivant la vallée de l'Araquil, et, vers l'O., le chemin du Nord continue, longeant la vieille route de terre qui va d'Alsasua à Vitoria par *Salvatierra* (V. R. 8). Il passe ensuite à *San Roman*, sous une ligne de montagnes descendant de la chaîne cantabrique, et débouche en vue des plaines magnifiques de l'Alava, toutes parsemées de riches villages, chacun avec un joli clocher, au centre de belles cultures sillonnées de chemins bien entretenus. Au milieu de cette plaine, sur une hauteur, s'élève

42 kil. (153 kil.) **Vitoria.** (V. p. 24) La station est au pied de la belle promenade de la Florida. Au delà, la voie de fer touche à

24 kil. (177 kil.) **Miranda de Ebro,** (V. p. 26) traverse le Zadorra et l'Ebre, remonte avec la route de terre le cours de l'Oroncillo, et s'engage avec l'un et l'autre au milieu des gorges sauvages de *Pancorbo*, disputant son passage au village, à la route, au torrent, qui se serrent dans ces profondeurs, puis, parcourant un riche plateau, elle atteint

40 kil. (217 kil.) **Briviesca,** (V. p. 27) traverse à *Monasterio*, par un souterrain de 800 mètr., le faite qui sépare la vallée de l'Oca de celle de l'Arlanzon, pour arriver à

56 kil. (273 kil.) **Burgos.** (V. p. 29) Ici le chemin de fer qui, sauf pour la traversée de la chaîne cantabrique, avait suivi la même direction que la route de poste d'Irun à Madrid, quitte cette direction plus courte, plus praticable, mais sans intérêt et sans produit, pour suivre la route de Valladolid et les fertiles vallées de l'Arlanzon et du Pisuerga. Ce riche pays est sillonné d'un grand nombre de cours d'eau et de belles rivières, le Carrion, le Pisuerga, l'Esgueva, le Duero, le Zapardiel et l'Adaja. Sur ces ri-

vières sont jetés des ponts considérables, l'un à *Torquemada*, l'autre sur le *Carrion*, en deçà de 85 kil. (358 kil.) *San Isidro de Dueñas*.

C'est près de là, à la **venta de Baños**, (V. p. 39) que vient se rattacher la ligne qui relie Madrid avec Santander, par Palencia, Alar et Remosa (V. R. 13). Au delà de Dueñas, la route et le chemin de fer suivent, toujours ensemble, la rive gauche du *Pisuerga* et le franchissent, à *Cabazon*, sur un beau pont de neuf arches dont les principales ont 24 mè. d'ouverture et 16 mè. de hauteur sous clé. Après ce passage, la voie arrive sous les murs de

36 kil. (394 kil.) **Valladolid**, (V. p. 40) et place sa station au milieu des fabriques et des hautes cheminées qui annoncent le mouvement industriel de cette cité importante. Cette vieille capitale a subi une immense transformation; partout s'élèvent des filatures, des tanneries, des fonderies, des moulins à farine. Valladolid devient le centre du grand commerce de grains de la Vieille-Castille. Reliée aux Asturies par la ligne d'Alar et par le canal de Castille, à Zamora par un embranchement spécial, à Salamanca par une ligne qui se rattacherà à la ligne principale aux environs de Medina, à Santander et à l'Océan, aux bassins houilliers et à Orbo par la ligne d'Alar, elle est appelée à un rôle considérable.

En quittant Valladolid, la voie de fer franchit le Duero auprès de *Puente de Duero*, et l'Adaja à côté de *Valdestillas*, sur deux beaux ponts elliptiques chacun de 30 mè. d'ouverture, et après avoir évité à Burgos la route de poste qui passe à Somosierra, elle évite ici la direction de l'ancienne *carretera general*, avec laquelle nous avons franchi (V. p. 48) le port de *Gua-darrama*. Elle descend au S.-O., et traverse le Zapardiel en arrivant à 45 kil. (439 kil.) **Medina del Campo**, (*Parador del Pepe* ou de

la *Petra*, et des *posadas* fort peu confortables) V. de 3,000 hab., à laquelle le passage du chemin de fer va donner un aspect tout nouveau et un mouvement inusité. Un embranchement dirigé sur Salamanca doit s'y rattacher, et en faire un centre de communication avec une province fertile, très-peuplée, et dans laquelle les industries agricole et vinicole ont une grande importance. On remarque à Médina un hôpital avec un beau cloître et un escalier d'élégante construction. A l'E. de la ville sont les ruines du castillo de la *Mota*, vieille forteresse sous laquelle s'étendent encore des souterrains spacieux. César Borgia y fut prisonnier pendant deux ans, et la reine Isabelle I y mourut en 1504.

Au delà de Medina, la voie traverse une seconde fois le Zapardiel, auprès de *San Salvador*, et vient franchir l'Adaja à *Arevalo*, sur un magnifique viaduc en pierre, l'œuvre capitale de la ligne. Ce viaduc domine de 25 mè. le cours de la rivière; il se compose de quatre arches en plein cintre, les deux extrêmes ayant 12 mè. 50 d'ouverture, et celles du milieu 31 mè.

34 kil. (473 kil.) **Arevalo**, V. de 2,200 âmes, située sur une petite colline, au milieu de plaines étendues, et sur la langue de terre que forment le confluent de l'Adaja et de l'Arevalillo. Son origine est ancienne, et elle a joué dans l'histoire du pays, au xiv^e et au xv^e siècles, un rôle assez important. Elle possédait une résidence royale, aujourd'hui à peu près anéantie, où séjournèrent successivement la reine Isabelle la Catholique, Charles-Quint, Philippe II, Philippe III, et Philippe IV. Au delà d'Arevalo le chemin de fer arrive à la station de

14 kil. (487 kil.) **San Chidrian**. Nous avons dit plus haut (V. p. 48) quelle importance la voie de fer donne au v. de San Chidrian, tant que ne sont pas ache-

vés les immenses travaux du passage de la chaîne à Navalgrande. Un service de diligences, en correspondance avec les trains, va directement de San Chidrian à la station de *Villalba*, auprès de l'Escorial, en 7 h., par le port de Guadarrama, et à cette station les voyageurs retrouvent la voie de fer en activité jusqu'à Madrid.

Bien que les travaux au delà de San Chidrian ne soient pas terminés, nous continuerons néanmoins la description du tracé, qui suit la vallée de l'Adaja jusqu'à

43 kil. (530 kil.) **Avila**, V. de 4,125 hab., chef-lieu d'une province qui fait partie de l'ancien territoire de la Vieille-Castille, dont les limites sont formées, plus au S., par les montagnes de la Sierra d'Avila, dépendant de la grande chaîne du Guadarrama : cette contrée est froide, l'hiver s'y prolonge, le printemps y existe à peine, mais l'automne y est généralement agréable. Avila est à peu près entouré de montagnes couvertes de chênes, de pins, d'érables, de bruyères, dont l'aspect est varié et pittoresque. On rencontre aux environs de riches vallées, celles d'Amblès et de Corneja, riches en produits du sol, en marbres, en jaspes, en pierres à bâtir, en pâturages et en troupeaux, mais sans débouchés. Le touriste peut y entreprendre de nombreuses excursions, et y gravir quelques pics, du sommet desquels la vue s'étend sur les deux Castilles et sur les campagnes d'Estrémadure. Du sommet de *Cabeza la Parra*, entre autres, on découvre Tolède, à 100 kil. au S.-E., Madrid, à 90 kil. à l'E. S.-E., et au delà, les grandes plaines de la Manche. Mais les moyens d'explorer le pays sont à peu près nuls, et les chemins sont sans exception dans le plus triste état; on y trouverait à peine une voie praticable aux voitures sur une étendue d'une lieue, et pour les piétons comme pour les cavaliers les chemins dans la mon-

tagne sont souvent dangereux. C'est à peu près un pays perdu; il ne communique avec Madrid que par la route du Guadarrama, qu'on rejoint à travers montagnes à San Rafaël (V. p. 48), et avec Salamanca par des chemins récemment établis (V. R. 32).

Avila est le siège d'un évêché. Ses rues ne sont pas belles et ses maisons sont presque toutes en granit noir qui donne à l'ensemble un aspect sombre et froid. La ville est entourée de murailles encore bien conservées, formant un hexagone irrégulier percé de neuf portes, et qu'on considérerait comme les plus belles fortifications du moyen âge. La cathédrale, vaste et bel édifice gothique construit en granit, datait des rois goths, et fut réédifiée, en 1107, par les ordres du roi don Alfonse VI. Elle se rattachait par la solidité de ses murailles, par la forme de sa construction, par les créneaux qui la couronnaient et qui couronnent encore la tour du dôme, au système général de défense de la ville; c'était à la fois un temple et un *alcazar*.

Sainte Thérèse naquit à Avila, c'est le plus précieux souvenir de la ville, qui possède sur l'emplacement même où s'élevait la maison de la célèbre ascète, un couvent de carmélites placé sous son invocation, et occupé aujourd'hui par une bibliothèque sans livres et par un lycée de musique et de déclamation. La chapelle de ce couvent, encore consacrée au culte, conserve au-dessus de la porte principale un buste de la sainte, et, dans l'intérieur, un portrait assez bon et quelques restes du mobilier de sa cellule. Les couvents sont d'ailleurs nombreux à Avila; on en comptait 15 (8 d'hommes et 7 de femmes) au moment de la suppression, et quelques-uns sont encore habités. De ce nombre sont l'*Incarnation*, où sainte Thérèse prit le voile; *San José*, le premier qu'elle fonda;

Santo Thomas, somptueux édifice construit en 1482 par les rois catholiques¹, et dont l'église possède, dans un tombeau d'albâtre, les restes de l'infant don Juan, fils des fondateurs, mort en 1496. Les stalles du *coro* de cette église méritent l'attention du voyageur.

Au delà d'Avila, la voie de fer s'élève vers la montagne par des pentes successives qui, du reste, ne dépassent nulle part 15 millim. par mètre. Ici commencent des travaux immenses, les montagnes ont été jetées dans les vallées, quelques-unes de celles-ci, au lieu d'être traversées par des viaducs dont la construction eût été énormément coûteuse en raison de la rareté des bons matériaux et de la difficulté des communications, sont comblées par des remblais, dont l'un n'a pas moins de 45 mètr. d'élévation. Les saillants ont été coupés, d'autres sont traversés par des tunnels, et l'un d'eux, le principal, au point culminant de la ligne, à Navalgrande, sous le *portachuelo* (petit port) de *Robledo*, a 918 mètr. d'étendue, à 760 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Au milieu de toutes ces difficultés, la voie passe, pendant 16 kil., à travers les immenses forêts de pins du duc de Medinaceli, à *las Navas del marques*; longue ainsi, en descendant peu à peu, les versants méridionaux de la chaîne du Guadarrama, ayant à droite les grandes plaines de la province de Madrid et de la Nouvelle-Castille, arrosées par l'Alberche et par le Tage; à l'horizon, au S., les belles montagnes de Tolède, et au S.-E., Madrid, sur le monticule qu'il couronne. Elle passe à une petite distance au N. de l'*Escorial*, et vient asseoir à *Villalba* la station qui correspond avec ce royal domaine (V. sect. IV).

¹ On aura souvent à parler des rois catholiques dans le courant de ce livre. Cette dénomination s'applique toujours au roi don Ferdinand d'Aragon et à la reine Isabelle la Catholique, sa femme.

38 kil. (568 kil.) *Villalba*. C'est à cette petite localité qu'aboutissent les services de voitures venant de San-Chidrian en 6 ou 7 h. par le port de Guadarrama, et qui mettent en communication la ligne de Valladolid avec la section de Madrid. Le chemin de fer rencontre ici le sol aride et les terres improductives du voisinage de la capitale, il côtoie l'ancienne *carretera general* de Castille, traverse, sous un souterrain de 250 mètr., et dans de magnifiques bancs de granit bleu, les hauteurs où est construit *Torre-Lodones* (V. p. 48), passe le *rio Guadarrama*, franchit sur des remblais considérables les vallons de *las Rosas* et de *Naval Quejigo*, jette un pont sur le Manzanarès, et arrive avec la *carretera* au pied de la colline du Principe Pio, pour établir sa gare sur la promenade de la Florida, au bord de la rivière, hors de la porte de San-Vicente, et au pied du *Palacio Real*.

57 kil. (625 kil.) **Madrid** (V. sect. IV).

ROUTE 2.

DE SAINT-SÉBASTIEN A PAMPELUNE

§ I. Par la route de terre.

82 kil. ou 141. 1/2 d'Espagne. Dilig.

12 kil. 1/2 **Tolosa**. (V., pour le trajet de Saint-Sébastien à Tolosa, la R. 1^{re}, p. 12.)

En quittant Tolosa pour prendre vers l'E. la route de Navarre, on passe de nouveau l'Oria sur un beau pont de 5 arches. La route de Madrid remonte le cours de cette rivière. La route de Pampelune que suit le voyageur est variée et pittoresque. Les hautes montagnes qui l'avoisinent, cultivées jusqu'au sommet, sont couvertes de troupeaux, d'habitations, et de métairies d'un bel aspect.

8 kil. (29 kil. 1/2) **Lizarza** est un joli bourg de 640 hab., situé entre deux collines, et traversé par

l'Azpiroz, affluent de l'Oria. Son église paroissiale possède un rétable dont le premier corps est considéré comme une œuvre d'un grand mérite. On voit aussi dans une petite chapelle ou ermitage, une peinture de N. D., de l'école flamande, apportée en 1628. On franchit la limite des provinces de Guipuzcoa et de Navarre entre Lizarza et

10 kil. (39 kil. 1/2) *Atallo*, v. de 50 feux, dont le territoire, très-fertile et parfaitement cultivé, produit sans repos et alternativement du blé, du maïs, du lin, des racines pour les bestiaux. Les collines qui le dominent sont couvertes de beaux arbres, chênes et châtaigniers, et portent des bois recherchés pour les travaux de construction. On voit à 40 mètr. du v. un beau moulin, le mieux construit qui se rencontre de Saint-Sébastien à Pampelune.

1/2 kil. (40 kil.) *Arriba*, v. de 460 hab., où l'Azpiroz reçoit une foule de petits cours d'eau déjà abondants à leur sortie du sol, est situé au pied du mont Elosua. La route, bien entretenue, monte rapidement vers

2 kil. (42 kil.) *Betelu*, v. de 675 hab. Les sources de l'Azpiroz sont à peu de distance. Les eaux sont très-abondantes dans tout ce pays; l'une des fontaines du v. est chaude et sert de lavoir public. On y trouve un établissement de bains alimenté par une source sulfureuse fort efficace, dit-on, pour le traitement des maladies de la peau. A env. 3 kil. de ce v. la route franchit le sommet de la petite cordillère qui sépare la vallée d'Araiz de celle de Larraun, et traverse le hameau de *Lezaeta* avant

12 kil. (54 kil.) *Lecumberri*, v. de 80 maisons, situé au milieu de la jolie vallée de Larraun, formée et dominée par de hautes montagnes toutes boisées. A une petite distance, et vers l'O., naît le ruisseau de Lecumberri, qui traverse la vallée et le village, et qui, après

avoir arrosé de riches prairies, descend droit au S. vers l'Araquil, avec lequel il se confond. La route, descendant à peu près dans la même direction, se trouve un instant resserrée entre deux montagnes rocheuses. On appelle ce passage le *Paso de las Dos Hermanas*. A quelque distance au delà on rencontre, à droite, la route qui vient de Vitoria (84 kil. de Pampelune) par la vallée de l'Araquil (R. 8). Les deux routes se confondent, et prenant la direction du S.-E., arrivent à

11 kil. (65 kil.) *Irursun*, v. de 25 feux, situé au pied de la montagne de la *Trinidad*, l'une de celles qui entourent la *cuenca* ou vallée de la capitale de la Navarre. Il est traversé par la petite rivière de Lecumberri, à 2 kil. au-dessus de sa jonction avec l'Araquil. Au sortir d'Irursun la route, d'abord dominée par des collines boisées, se dégage peu à peu, traverse de beaux pâturages, et rencontre

6 kil. (71 kil.) *Erice*, petit v. de 20 maisons, à l'entrée de la *cuenca* ou vallée de

11 kil. (82 kil.) **Pampelune** (V. R. 34).

§ II. Par le chemin de fer.

80 kil. **Alsasua**. (V., pour le trajet de Saint-Sébastien à Alsasua, en construction, la R. 1^{re}, § 2. *Chemin de fer*, p. 55.)

A partir d'*Alsasua*, la voie de fer, dont les travaux sont conduits activement, suivra les rives sinueuses de l'Araquil, et traversera les v. basques d'*Echarri-Aranaz* et d'*Arbazu*; elle passera au pied de collines boisées et bien cultivées jusque vers *Irursun*, où elle rencontrera la route de terre de Tolosa à Pampelune, et, côtoyant cette route, elle pénétrera avec elle, par *Erice*, dans la *cuenca* de Pampelune, pour établir son débarcadère au pied de la ville.

ROUTE 3.

DE TOLOSA A BILBAO

PAR AZPEITIA ET DURANGO (88 kil.).

On sort de Tolosa par la *carretera* de Madrid, ayant à gauche, de l'autre côté de l'Urola, la belle fabrique de draps de MM. Lesperut-Reverdy et C^{ie}. A 1,500 mètr. environ, auprès du moulin d'Otzaraïn, on prend une route qui monte à droite entre deux collines élevées. Sur la droite de cette côte est le hameau d'Albiztur, et un peu au delà, dans une vallée d'un aspect agréable, et sur le côté de la route, se trouve

8 kil. 1/2. *Vidania*, petite université, ou agglomération de 166 hab., dépendant de l'alcadie de Sayaz; la maison municipale sert aussi de posada.

On commence un peu au delà à gravir la *montagne de Mauria*, au sommet de laquelle, à 518 mètr. au-dessus du niveau de la mer, est une cavité assez curieuse nommée dans le pays le *pozo de Maurio*. La montée du port est lente et pénible; mais le voyageur en est à chaque instant dédommagé par la variété et la richesse des paysages. Toute cette route, du reste, est une succession de côtes ardues, et il a fallu la hardiesse et la ténacité des Basques pour en entreprendre la construction au milieu de difficultés sans nombre. On franchit quatre hautes montagnes sur un trajet de 50 kil., et la diligence met 14 h. à ce voyage qui pourrait être fait en 8 ou 10. De l'autre côté du port de Mauria, et sur le versant E. de la montagne, est *Goyaz*, autre université de 200 hab., et les regards, qui s'étendent au loin sans obstacles, découvrent, sur la droite, dans une petite plaine, au pied du mont Hernio, au centre même de la province de Guipuzcoa, la jolie commune de Regil. Au delà, et en descendant la côte, on aperçoit l'admirable vallée de Loyola et les deux V.

d'Azpeitia et d'Azcoitia. Vers le bas de la côte jaillit une source, et un peu plus loin, on traverse l'Urola sur un pont pour entrer à 14 kil. (22 kil. 1/2) **Azpeitia**, (*Posada nueva*, hors les murs) V. de 5,300 âmes, située sur la rive gauche de l'Urola, dans une jolie plaine, au pied du mont Itzarriz. Azpeitia est la patrie d'Ignace de Loyola, le fondateur de la compagnie de Jésus, et la plupart de ses monuments conservent le souvenir de cet homme célèbre. Sa statue, en argent, se voit dans l'église de *Ntra.-Sra. de la Soledad*; et dans l'église paroissiale (*San Sebastian*), bel édifice dont la façade d'ordre toscan est construite en marbres et en jaspes du pays, on conserve les fonts baptismaux sur lesquels il a été présenté. La ville est encore entourée de murailles percées de quatre portes. Les portes du S. et du N. donnent passage à la route qui va de Villaréal aux bains de Cestana et à Zumaya. Les maisons sont bien bâties, et une jolie place, entourée d'édifices à arceaux et d'anciens couvents dont la destination a été changée, sert une fois l'an aux courses de taureaux et de *novillos* par lesquelles on célèbre la fête de saint Ignace. A 1/4 d'h. de marche, et en remontant le cours de l'Urola qu'on passe sur deux ponts de pierre, au milieu d'une vallée délicieuse et justement renommée, on arrive au célèbre sanctuaire de **Loyola**, surnommé la merveille du Guipuzcoa.

Ce bel édifice a été élevé en 1683, par ordre de la reine doña Maria-Anna d'Autriche, veuve de Philippe IV, sur le domaine de la famille de Loyola, et autour du vieux manoir où naquit saint Ignace. La reine résolut d'y établir un collège de la compagnie de Jésus, acheta le domaine, le remit aux jésuites qui appelèrent de Rome l'architecte Fontana pour diriger la construction. « Les montagnes qui entourent la vallée, dit à ce sujet don Pascual

Madoz, avec le *Manuel du Voyageur dans les provinces basques*, les bois, les plantations, les maisons qui s'offrent aux regards de tous côtés, l'Urola avec ses rives bordées de verdure, et le sanctuaire, œuvre imposante qui préside au paysage, tout cela forme un diorama non moins grandiose que pittoresque, et qui serait digne d'une minutieuse description. » Le plan de l'édifice est un parallélogramme rectangulaire auquel deux appendices latéraux donnent ingénieusement la figure d'un aigle prêt à prendre son vol. Le corps est formé par l'église, la tête par le portail, les ailes par la *sainte maison* et par le collège, la queue par divers bâtiments secondaires; c'est une allusion au titre « d'impérial » que la fondatrice donna au monument. Le portail, auquel conduit un magnifique perron à trois corps flanqués de balustrades de pierre et de lions de marbre, est lourd et peu digne de l'ensemble. Il est construit en marbres précieux, surmonté d'un fronton triangulaire avec écusson armorié, et donne entrée dans un vaste vestibule semi-circulaire. L'église est une rotonde de 131 pieds (36 mètr.) de diamètre, au centre de laquelle s'élèvent huit grandes colonnes qui supportent la coupole. Les chapelles qui sont autour sont pour la plupart inachevées. Le maître-autel, très-riche par le choix des marbres employés à sa construction, est sans intérêt quant à l'architecture; deux colonnes *salomoniques* y forment une niche où était autrefois l'image d'argent que possède aujourd'hui l'église de la *Soledad* d'Azpeitia. Cette image, fondue à Rome sur un modèle du sculpteur Francisco Vergara le jeune, avait été donnée au sanctuaire de Loyola par la compagnie commerciale de Caracas (V. p. 16, *Guipuzcoa*). La coupole, qui a 75 pieds (21 mètr.) de diamètre, est toute en pierre; elle est éclairée par huit fenêtres, et sa lanterne est à 200

pieds (56 mètr.) d'élévation. Dans sa forme, par la couleur sombre des marbres dont elle est entourée, cette église a un aspect triste, l'aspect d'un Panthéon; les piliers de la coupole l'assombrissent et en diminuent la vaste apparence. L'aile gauche de l'édifice n'était pas achevée lorsque les jésuites furent expulsés d'Espagne sous le règne de Charles III, et n'a pas été continuée. L'aile droite est occupée par le collège, dont l'escalier est une œuvre remarquable; la bibliothèque, qui existe encore, a souffert plus d'une perte.

La *santa casa* où naquit saint Ignace est enclavée dans l'édifice; ce n'est plus qu'une tour de l'ancien manoir de Loyola, qui fut presque entièrement détruit, sous Enrique IV, lors des sanglantes dissensions des *Oñecinos* et des *Gamboinos* (V. *Biscaye*). Elle a été conservée avec des soins religieux, et les constructions qui l'environnent ont été disposées de façon à la présenter aux visiteurs dans son meilleur aspect. Elle est construite en pierres brutes et en briques formant des dessins; elle n'a pas d'autre ornement qu'un écu d'armes sculpté au-dessus de la porte. Elle a trois étages; c'est au troisième qu'est la chambre du saint transformée en chapelle; toute la maison, du reste, a subi cette transformation. Les ornements de toute sorte, d'assez mauvais goût généralement, sont accumulés dans cette chapelle, séparée en deux par une grille, et dont le plafond, assez bas pour qu'une personne de moyenne taille puisse l'atteindre avec la main, est décoré de trois bas-reliefs représentant: — saint Ignace prêchant les habitants d'Azpeitia; — saint Ignace remettant la bannière de la Foi à saint François Xavier partant pour la mission des Indes; — saint François de Borja en costume de grand d'Espagne prosterné aux pieds de saint Ignace. Parmi les curiosités et les précieuses reli-

ques de la *santa casa*, on montre le calice avec lequel saint François de Borja célébra sa première messe, un cœur en or donné par M. de Ravnigan et un doigt de saint Ignace envoyé de Rome, par les jésuites, à la reine Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III. Ce doigt est placé, en son reliquaire, dans la poitrine ouverte de la statue du saint.

Le monastère de Loyola, qui d'abord était destiné aux jésuites vieux et infirmes, et dont on a essayé ensuite de faire un collège, appartient depuis dix ans maintenant à la province de Guipuzcoa, qui s'est proposée d'en faire un musée et des archives. Il a un budget déterminé qui le préservera de la ruine et qui le conservera, autant comme œuvre architecturale, que comme monument de cette toute-puissante corporation dont il a été le berceau.

A la fin de juillet a lieu chaque année un grand pèlerinage au sanctuaire de Loyola; la foule y accourt de toutes parts, et surtout des trois provinces basques. Les danses, les feux d'artifices, les courses de taureaux, font de ce pèlerinage la plus importante des fêtes de tout le pays.

A 1/4 d'h. au delà d'Azpeitia se trouve

3 kil. (25 kil. 1/2) **Azcoitia** ou *Miranda de Iraurguy*, V. de 5,000 hab., située sur la rive gauche de l'Urola, au milieu d'une belle plaine boisée et d'une contrée très-pittoresque. On remarque la maison municipale et l'église paroissiale, *Santa Maria la Real*, très-richement ornée, et dans laquelle l'attention se porte principalement sur les stalles sculptées du *coro* et sur un tableau de saint Jean-Baptiste placé dans une des chapelles latérales.

En sortant d'Azcoitia la route monte pendant plus d'une h. sur les flancs de la *montagne d'Azcarate*. Le port du même nom est à une altitude de 290 mètr. On descend par le versant opposé dans

la vallée de la rivière Deva, sur les bords de laquelle on rencontre

11 kil. 1/2 (37 kil.) *Elgoibar*, petite V. de 2,000 hab., à peu de distance de laquelle, vers le N., sur la route de Deva, est le v. d'*Alzola*, qui possède un établissement d'eaux minérales salines thermales estimées, dit-on, pour le traitement des voies urinaires. L'établissement possède quatre cabinets de bains et une piscine qui peut recevoir 12 baigneurs. Il y vient env. 150 personnes par an. Un hôtel spacieux avec salon de réunion, salle de billard, salle à manger, et environ 40 chambres, s'élève auprès de l'établissement. (Prix de la table : 8, 12 et 16 réaux par jour.) Le port de Deva, situé à 8 kil. 1/2 d'*Alzola*, est le but d'excursions agréables.

Plusieurs sources ferrugineuses qui coulent aux env. d'*Alzola* sont recommandées avec succès comme auxiliaires du traitement thermal.

En sortant d'Elgoibar on croise la route qui va de Vergara à Deva.

4 kil. (41 kil.) *Eybar*, petite V. de 4,000 hab., tous occupés à une seule industrie, la fabrication des armes à feu et des armes blanches pour le compte de la manufacture nationale de Plasencia et d'une manufacture importante dirigée par l'industrie privée à Eybar même. Cette dernière est parfaitement outillée, les machines sont anglaises, et les armes qui en proviennent auraient une réputation égale à celle des meilleurs armes d'Europe, si ses produits obtenaient plus de débouchés. A 1 h. de chemin d'Eybar, et en revenant vers Elgoibar, au sommet de la montagne d'Arriate, et à une altitude d'env. 1,000 pieds (280 mètr.), au centre d'un triangle dont les trois angles sont à Elgoibar, à Eybar, et à Plasencia, est un joli ermitage dédié à la *Natividad de Nuestra Senora*. L'ascension en est pénible, mais on en est dédommagé par un magnifique panorama qui embrasse le cours de la Deva et les trois villes que

nous venons de nommer. Le sommet de la montagne forme un plateau planté de chênes et de hêtres gigantesques où les habitants d'alentour se réunissent à la fête de la Vierge, le 8 septembre. On y construit des baraques, on y apporte des provisions de toute espèce, et la municipalité d'Eybar s'y installe pendant huit jours ainsi que le clergé.

5 kil. 1/2 (46 kil. 1/2) *Ermua*. v. de 351 hab., situé dans une froide vallée, entre deux montagnes, est pour ainsi dire la succursale industrielle d'Eybar. Presque tous les habitants y sont employés à la fabrication de caisses d'armes. C'est la première localité de la *Bizcaye* sur cette direction. A la sortie d'Ermua la route monte pendant 1 h. pour atteindre le sommet de la montagne du même nom, d'où on descend vers

11 kil. (57 kil. 1/2) *Durango*, V. de 2,246 hab., située dans une des plus jolies plaines de la *Bizcaye*, dominée par de hautes montagnes. La rivière de Durango, descendue du mont Urquiola, arrose cette plaine qui est d'une fertilité remarquable, et passe à gauche de la ville, la séparant du faubourg de San Agustin. Durango était entouré de murailles, et conserve encore quatre portes par lesquelles on y pénétrait. Son église principale, *San Pedro de Tavira*, passe pour une des plus anciennes de la *Bizcaye*; on y voit près de l'entrée deux anciens tombeaux en pierre sans inscription qui paraissent avoir été élevés à la mémoire de personnages importants. L'église de *Santa Ana* possède un beau maître-autel et une tour élevée de belle construction. Les promenades sont plantées de beaux arbres: celle du Jeu-de-Paume, dans le faubourg de San Agustin, est très-frequentée.

Durango, point fort important comme position militaire, a de tout temps servi de base aux opérations qui avaient pris pour

théâtre la province de *Bizcaye*. Don Carlos et Espartero l'ont successivement occupé pendant la dernière guerre civile, et le premier a lancé de cette résidence, contre les étrangers enrôlés dans le parti de la reine, certaines résolutions barbares qui, sous le nom de *décret de Durango*, ont causé une vive émotion.

Don Francisco de Paula Mellado, auteur d'un *Guia del viajero in Espana*, dit qu'à peu de distance de Durango, auprès de l'ermitage de Migueldi, est une énorme pierre servant de base à un rhinocéros sculpté ayant un globe à ses pieds. Sur les deux pierres sont des inscriptions et des figures très-anciennes dont on n'a pas trouvé la signification; on ne sait pas davantage comment, à une époque qui paraît fort reculée, les habitants de cette contrée ont pu connaître le rhinocéros. Nous ne trouvons ce fait que dans le livre de M. Mellado, et n'en pouvons garantir l'authenticité.

« Les habitants de Durango, dit M. Madoz, possédaient, depuis l'antiquité la plus reculée, la réputation d'avoir un caractère heureux, animé, jovial même. Aujourd'hui on les dit sombres et méconnaissables. On ne saurait attribuer ce résultat qu'au système particulier d'éducation dû à la funeste influence du clergé. »

On suit, en sortant de Durango, une belle route construite par la province de *Bizcaye* en 1817, et parfaitement entretenue. Elle conduit à

11 kil. (68 kil. 1/2) *Zornoza*, centre d'une juridiction de cinq communes éparses dans une campagne d'une dizaine de l. d'étendue; c'est près de là, sur la route de Bilbao, qu'eut lieu, le 21 mars 1837, un engagement entre les troupes du général Espartero, ayant avec lui la légion française commandée par Evans, et les bataillons carlistes sous les ordres de Goñiz et de Villaréal. L'action dura 11 h., et causa de part et

d'autre des pertes considérables.

Au delà de la plaine de Zor-
noza on rencontre l'ermitage de
Herleche, *Urgoiti* et *Guadalcano*,
hameaux sans importance, et d'au-

tres groupes d'habitations, dis-
séminés dans une campagne riche
et pittoresque qui précède
15 kil. 1/2 (84 kil.) **Bilbao**, capi-
tale¹ de la province de Bizcaye.

BIZCAYE (PROVINCE BASQUE).

La Bizcaye, ou le *Señorio* de Bizcaye, l'une des trois provinces basques, l'ancienne Cantabrie, est classée dans l'ordre civil et administratif comme province de troisième ordre. Elle dépend au titre judiciaire de l'*audiencia* de Burgos; au titre militaire elle forme un commandement relevant de la capitainerie générale des provinces basques et de la Navarre; au titre ecclésiastique elle appartient à deux diocèses, Calahorra et Santander; au titre maritime elle fait partie de l'arrondissement naval du Ferrol. Elle a pour limites, au N., la mer Cantabrique; au S., l'Alava; à l'E., le Guipuzcoa, et à l'O., la province de Santander; et mesure tout au plus 51 kil. du N. au S., 62 de l'E. à l'O. Sa côte maritime forme un développement de 80 à 85 kil.; ses principales villes sont Bilbao, Durango, Guernica et Valmaseda; ses ports les plus importants, Lequeitio, Portugaleta et Laredo; ses cours d'eau, l'Ibaizabal, l'Arratia, l'Orduña et le Cadagua, réunis pour former le Nervion qui traverse Bilbao avant de se jeter dans l'Océan par une vaste embouchure au delà de Portugaleta.

Toute cette contrée est très-montagneuse, moins sans doute que le Guipuzcoa. C'est le dernier effort du grand mouvement pyrénéen, et de cette chaîne granitique qui, après avoir séparé le Guipuzcoa de la Navarre à l'E., et de l'Alava au S., vient limiter la Bizcaye au S. en jetant des ramifications sur tout son territoire, et se relie par les roches d'Orduña aux Sierras des Asturies. Ce territoire coupé par un grand nombre de vallées, inégal et accidenté, serait peut-être le moins productif de la Péninsule, sans le travail assidu et l'active intelligence de ses habitants. Par des efforts sans nombre et une admirable persévérance, ils sont parvenus à vaincre l'ingrate aridité du sol, à le rendre riant et fertile. On peut se faire une idée de cette lutte de l'intelligence humaine contre l'inertie de la nature, par l'examen de l'instrument aratoire qu'emploie ce peuple agriculteur, et le seul possible dans ces terres fortes et argileuses. Le *laya* des Basques est une espèce de fourche en fer à deux branches parallèles de 40 centim. de longueur, distantes de 14 centim. environ, et réunies au sommet par une traverse. Le manche en bois est perpendiculaire à l'une des branches. Les travailleurs, hommes et femmes, se rangent en file, chacun avec un *laya*, ils le plantent presque droit, montent sur la traverse pour l'enfoncer, le remuent en avant, en arrière, pour

¹ Capitale ou chef-lieu, au point de vue d'une constitution générale administrative; mais au point de vue spécial des *fueros* des provinces basques, Bilbao n'est rien de plus que toute autre ville. Le *fuero* déclare égales toutes les communes du pays.

détacher le bloc de terre, et tous en même temps enlèvent ce bloc et le jettent devant eux en le retournant, continuant ainsi, et toujours en ligne droite. Un homme suit les *layeurs*, brise les mottes avec le hoyau, un autre coupe et arrache les racines et les ronces mises à découvert, puis on emploie la herse et un cylindre de pierre.

Le sol est aménagé de telle sorte, que dans une période biennale la terre produit d'abord du blé, semé en novembre; puis des navets semés en août, en même temps que du trèfle rouge ou tout autre fourrage qui formera une prairie artificielle après la récolte du navet; puis le maïs pour lequel le sol est plus soigneusement retourné encore que pour le blé, qui lui succédera au retour de la période. Ces soins constants, cette culture sans relâche, exigent la présence continuelle du cultivateur basque sur son petit domaine; il construit sa maison au milieu de ses champs, et ne forme pas de centres habités. Les villages sont rares, et toutes ces habitations isolées, groupées çà et là selon le caprice du maître ou les exigences du sol, ombragées de bouquets d'arbres, rafraîchies par le voisinage d'un cours d'eau, donnent à tout ce pays un caractère particulier et très-pittoresque. Chacun habite chez soi; ce sont tous des manoirs de famille—*echalteas*;—ils se transmettent du père au fils aîné, et la honte attend celui qui vendrait le bien patrimonial.

L'arrondissement formé par un certain nombre de domaines se nomme *république* ou *université*, ou encore *ante-iglesia*, « devant l'église. » Une petite église s'élève en effet d'ordinaire au centre de chaque communauté; devant son portail est une vaste galerie couverte où se font les délibérations qui intéressent l'agglomération, et tout le territoire qui relève de ce conseil et de cette paroisse se nomme ainsi l'*ante-iglesia*. D'espace en espace, au-dessus de ces habitations modestes, s'élèvent quelques châteaux également antiques; ils sont tous d'une architecture simple, la plupart flanqués de tours carrées. Les possesseurs sont les *parientes mayores*, les anciens; non pas les seigneurs, car nous avons dit que tous sont égaux en Bizcaye; mais les *Infanzones*, c'est-à-dire, d'après l'étymologie de ce vocable basque, les premiers habitants du sol.

Dans l'histoire des populations basques, la Bizcaye fut la première des trois provinces qui fût habitée; elle est la terre noble et libre par excellence, l'*Infanzonazgo*. Le père Llano avait fait, en 1653, le nobiliaire des maisons *infanzonas* de la Bizcaye; il comprend quarante-huit noms, la plupart célèbres dans l'histoire de la Péninsule.

De même que les *ante-iglesias* ont leurs délibérations sous le portail de la paroisse, et les *merindades* ou municipalités dans l'une des villes de la province, de même aussi les *infanzones* de Bizcaye et des deux autres provinces basques avaient, sous le régime de leurs anciens fueros, leurs assemblées bisannuelles sous l'arbre antique et célèbre qui s'élève auprès de l'*ante-iglesia* de *Guernica*, à 28 kil. à l'E. de Bilbao. C'est le plus vénéré des monuments naturels du sol basque, et nos républicains de la Convention le saluèrent avec admiration et respect en lui rendant les honneurs militaires et en l'appellant le Père des arbres de la liberté.

L'arbre actuel est un chêne corpulent, descendant direct du chêne primitif, car on conserve toujours à côté de l'arbre un ou deux rejets destinés à le remplacer quand l'âge l'aura fait succomber. Le dernier, tombé de vieillesse le 2 février 1811, existait d'après la tradition depuis le milieu du XIV^e siècle; c'était sous son ombre que les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, assis sur le banc de bois qui en entourait la base, avaient juré le maintien des fueros basques. Dans les temps anciens, cinq hérauts montaient dans les branches du chêne, et sonnant de leurs trompes, convoquaient les Bizcayens à la *Calzarra*, ou assemblée générale. Les délibérations eurent lieu d'abord sur ce banc autour de l'arbre, puis, la population étant devenue plus grande et ses délégués plus nombreux, on abandonna peu à peu la coutume patriarcale, et les assemblées se firent dans l'ermitage de *Nuestra Señora de la Antigua*, très-ancien sanctuaire situé tout auprès de l'arbre. Aujourd'hui s'est élevé à côté du sanctuaire un vaste édifice comprenant une salle de réunion et des locaux pour la conservation des archives du *Señorio*. La salle est entourée de bancs de pierre à dossiers de fer pour les anciens, et d'autres sièges sont destinés aux députés des deux autres provinces, aux ministres, aux conseillers de la couronne, aux généraux de l'armée. Une galerie publique entoure la partie supérieure, et au-dessus de cette galerie sont placés vingt-six portraits en pied des anciens seigneurs de Bizcaye, depuis Jaun Zuria, qui vécut en 846, jusqu'à don Juan I^{er}, fils de don Henri II, qui, devenu roi de Castille, incorpora le *Señorio* à sa couronne. Un trône ou lit de justice, portant sculptées les armes royales et celles de la seigneurie, entouré de colonnes corinthiennes de 10 pieds de haut, avec les sept sièges de l'ancienne tradition, s'élève sous l'arbre respecté, et a remplacé le banc de bois; l'arbre et le trône sont entourés d'une grille en fer.

Il ne faudrait pas conclure de cette patriarcale organisation de la grande famille basque, qu'une union complète présidât aux délibérations de ses assemblées sous le chêne de Guernica. Elles ont eu leurs partis presque aussi célèbres dans ces contrées du N. de l'Espagne, qu'en Italie l'ont été les Guelfes et les Gibelins. On nous permettra d'en dire quelques mots, et surtout de l'étrange et puéride origine de dissensions qui ont eu pendant longues années de funestes effets. Les Alavais et les Guipuzcoans venaient, une fois l'an, en Bizcaye, célébrer une fête religieuse lors de laquelle il était d'usage de faire hommage à la chapelle d'énormes cierges de cire pesant jusqu'à 3 quintaux (147 kilog.). On apportait ces cierges sur des brancards. Un jour qu'on se disposait à suivre la procession, quelques hommes d'Ulibarri, en Alava, proposèrent de prendre le brancard sur les épaules; d'autres qui étaient de Murua, en Guipuzcoa, demandèrent qu'on le portât à bras; la discussion devint vive, les Alavais criaient *Gamboia* (en haut), les Guipuzcoans *Oñez* (en bas); on en vint aux coups, et plusieurs hommes furent tués dans la bagarre. De ce jour Ulibarri fut surnommé *Gamboia*, et ses hab. *Gamboinos*; Murua s'appela *Murua de Oñez*, et ses gens *Oñecinos*. Si futile que fût le sujet de la querelle, elle divisa bientôt toute la population basque,

chacun dut prendre parti dans l'un ou dans l'autre camp, et bientôt il n'y eut ville, château, village ou ante-iglesia qui ne se déclarât *Gamboino* ou *Oñecino*. Il en résulta une espèce de guerre civile. Comme les Guelfes et les Gibelins, on arbora des couleurs, les uns le noir, les autres le blanc; il y eut de sanglantes rencontres, des domaines dévastés, des cultures ravagées, des villages incendiés, et bientôt des familles importantes des trois provinces se mirent à la tête des bandes ennemies et les organisèrent. Alava fournit les seigneurs de Guevara, aujourd'hui comtes d'Oñate, au parti *Gamboino*, et les Hurtado de Mendoza aux *Oñecinos*; Guipuzcoa vit la maison de Luzcano d'un côté, la maison d'Olaso de l'autre; la Bizcaye envoya le chef de la famille de Mujica sous la bannière blanche, et sous la bannière noire la famille d'Urquiza d'Avendaño. Les uns et les autres s'enrôlèrent dans les grands partis qui divisèrent l'Espagne, et on vit de la sorte, au xiv^e siècle, les *Gamboinos* marcher avec don Pedro le Cruel, les *Oñecinos* avec don Henri de Trastamarre, leurs chefs devenant forts et puissants, persécutés et privés de leurs biens, selon les chances successives de cette guerre des deux frères. En 1501, les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, intervinrent, menaçant de l'exil et de la saisie d'une partie de leurs biens ceux qui se prononceraient dans cette lutte trop prolongée; on fit quelques exemples, le pouvoir royal s'étendit peu à peu sur les trois provinces, les haines s'adoucirent et disparurent. Aujourd'hui, des *Oñecinos* et des *Gamboinos*, il reste le nom seul que prennent pacifiquement les partis opposés lors des élections pour les assemblées générales sous l'arbre de Guernica.

Cet épisode de l'histoire politique des Bizcayens nous a un instant détourné de l'étude du pays et du sol; nous la reprenons. La culture de la vigne et des arbres à fruits contribue beaucoup à donner au pays ses aspects riants et animés; on rencontre partout de hautes treilles bordant les chemins et suspendues aux arbres; elles produisent d'assez bons raisins, mais le vin qu'on en tire, fabriqué sans aucun soin, est aigre et sans corps. On cite dans la Bizcaye les pêches *pavie* de la vallée de *Gordejuela*, auprès de Bilbao, les cerises de Busturia, les figues d'Ansora, les pommes de Durango; les noix, les châtaignes, y sont abondantes, et on exporte de grandes quantités de ces dernières en Angleterre et en Allemagne.

Les mines sont nombreuses; celle de Somorrostro (peroxide de fer), dont Pline a parlé, est d'une merveilleuse puissance. Elle semble inépuisable, et tout le monde l'exploite au hasard, à sa fantaisie, creusant des puits comme bon lui semble, des galeries dans toutes les directions. Ce mode d'exploitation barbare a des inconvénients graves, surtout pour l'avenir de ce magnifique gisement, et il en résulte souvent des accidents déplorables. L'extraction annuelle s'élève à env. 800,000 quintaux de minerai dont s'approvisionnent les forges très-nombreuses du pays. Celle de Valmaseda est citée parmi les plus célèbres.

Les mines de galène sont assez abondantes, et plus régulièrement exploitées. On trouve ce métal auprès d'Elorrio, à Mañaria, à Guadal-

cano et au cap Villano, au N. de Bilbao. On a trouvé aussi aux environs de cette ville des filons un peu abondants de pyrite de cuivre que les forges et martinets de Valmaseda traitent avec une habileté remarquable; on prétend qu'aucun autre établissement des trois provinces ne parvient à donner à ce métal une trempe aussi pure et une aussi belle couleur.

On a fait de nombreuses tentatives pour trouver le combustible minéral; ces tentatives ont été vaines; du reste ce combustible abonde dans les Asturies; il y est maintenant régulièrement exploité, et il arrive facilement par mer à une petite distance des établissements industriels de la Bizcaye.

L'abondance et la vogue un peu plus que locale des eaux minérales dans le Guipuzcoa, ont appelé l'attention des Bizcayens sur leurs richesses hydrologiques; on a étudié dans ces derniers temps les propriétés de sources assez nombreuses, et des établissements plus ou moins modestes se sont élevés auprès de quelques-unes. Nous citerons parmi les eaux thermales celles de *Molinar de Carranza*, à 50 kil. de Bilbao, classées par M. Rubio parmi les acidules carboniques; elles ont une température de 32 degrés centig.; on les recommande pour les affections rhumatismales. L'établissement reçoit chaque année un millier de baigneurs. Deux sources de même nature se trouvent à *Uberoaga* et à *Berriatueche*. Au nombre des bains sulfureux on signale surtout ceux d'*Elorrio*, dans une jolie vallée à 11 kil. de Durango (V. R. 6); les eaux sulfureuses froides de *Villaro*, près de la route de Bilbao à Vitoria; celles de *Cortezubi*, près de Marquina, source très-abondante donnant 100 litres à la minute, à la température de 20 degrés centig., et portant une forte odeur d'hydrogène sulfuré; celles de *Zaldua* ou *Zaldívar*, sulfureuses froides, très-chargées de sels à base alcaline; l'établissement, qui appartient au comte de Peñasflorida, est très-complètement installé. Les sources ferrugineuses sont en très-grande abondance, et dans la vallée d'Arratia elles sont en plus grand nombre que les sources d'eau pure.

La passion des bains de mer a mis à profit la belle étendue de côtes et les plages sablonneuses de la Bizcaye; on fréquente surtout Santurce et Portugaleté à l'embouchure du Nervion, et les ports de Bermeo, Mundaca et Lequeitio.

Les établissements industriels ne sont pas moins nombreux que dans le Guipuzcoa; c'est la conséquence du déplacement des lignes de douanes maintenant rapprochées de la frontière. On cite à Santa Ana de Bolueta une fabrique d'ancres et d'appareils pour les constructions maritimes; dans l'ante-iglesia de Begoña une fabrique de toiles; à la Piedad d'Ibaizabal une belle fabrique de cristaux; une fonderie de fer à Ripa; à Abando une fabrique de fils de fer, de clous et de pointes de Paris, une raffinerie de sucre; à San Mamès de Buzturia une fabrique de faïences, des corderies, des vanneries et des papeteries. Les produits de ces établissements sont tous utilisés dans la province qui n'exporte que du fer. Son commerce extérieur est à peu près nul; elle reçoit par importation une assez grande quantité d'objets, les deux tiers de vin nécessaire à sa consommation, et pres-

que la moitié du blé. Les Bizcayens sont bons navigateurs comme tous les Basques du littoral, et ce que nous avons déjà dit à ce sujet des Guipuzcoans se rapporte à ceux-ci, qui ont figuré dans toutes les circonstances où se sont trouvés les marins basques, dans la grande pêche, dans les voyages vers l'autre hémisphère, et dans les guerres maritimes.

Si à la longue l'action des siècles, les relations de peuple à peuple, le commerce, l'industrie, la guerre, modifient la physionomie particulière des nations, il en est peu qui aient résisté à cet entraînement comme les Basques et comme les Bizcayens. Ceux-ci ont conservé presque inaltérés le caractère et les mœurs que décrit Strabon dans ses récits sur les Cantabres. Leur idiome est resté le même, ils ont conservé ce qu'on a appelé « la folie cantabrique, » cet amour ardent pour leur patrie, leur indépendance, leur religion, leurs vieilles lois et leurs traditions. Le Bizcayen est sobre, dur, robuste, agile, insensible aux rigueurs des saisons, tenace en ses résolutions, bref dans ses discours, docile s'il est traité avec bienveillance, inflexible et rebelle s'il est maltraité; il est brave, actif, fidèle à sa parole, hospitalier, religieux, travailleur infatigable, ardent pour tout ce qui touche à ses intérêts, et entreprenant sans se laisser séduire par la nouveauté. Ses distractions et ses plaisirs ne sont pas moins violents que ses occupations habituelles; il recherche les jeux qui développent les forces et l'adresse. On voit les jeunes hommes, les jours de fête, réunis devant l'église, dans leur costume pittoresque, le berret sur le côté de la tête, les cheveux longs tombant en arrière, la veste de laine brune jetée sur une épaule, appuyés sur un bâton noueux qui peut en un instant devenir entre leurs mains une arme terrible, luttant entre eux à qui enverra le plus loin et le plus haut une lourde barre de fer. D'autres jouent à la boule; celle-ci est grosse et pesante, il faut un bras nerveux et une large poitrine pour la lancer vers le but. D'autres encore donnent, au jeu de paume, cette passion de tout le sol basque, des preuves d'une agilité, d'une souplesse et d'une adresse sans égales. La danse est chez eux un exercice non moins violent et nullement gracieux; c'est un autre moyen de dépenser cette exubérance de force qui s'exhale en cris étourdissants, lorsque l'agitation des membres ne suffit pas à cet immense besoin d'activité.

Les femmes, laborieuses, actives et courageuses, autant que leurs maris et leurs frères, travaillant comme eux à la terre, maniant le laya avec une vigueur égale, portant sur leur tête des charges qui semblent au-dessus de leurs forces, sont généralement belles. Leur teint est frais, vivement coloré; elles ont l'œil vif, le maintien assuré, et leurs beaux cheveux tombent derrière la tête dans toute leur longueur, réunis en une ou deux nattes ornées de rubans. Les jeunes filles vont toujours la tête nue, et les femmes se coiffent d'un mouchoir de mousseline noué sur le devant, et dont les pointes flottent en arrière.

Les dernières statistiques assignent à la Bizcaye une population de 160,500 individus.

Bilbao, (*Parador general*. Aucun hôt. convenable. Diligences pour Burgos, Vitoria, Vergara et Tolosa. Bureau des *Diligencias Peninsulares*, calle del Correo, chez le libraire Garcia; des *Diligencias Generales*, sur la place Santiago. Bateaux à vapeur pour Santander, St-Sébastien, Bayonne.) V. de 15,000 hab., et port de commerce, située sur la rive droite du Nervion, dans une petite plaine dominée par les monts d'Archanda au N., de Morro à l'E., Maravilla au S.; mais complètement découverte du côté du N.-O., d'où viennent les vents glacés de l'Océan. La ville est bien tenue, ses maisons ont un bel aspect, et leurs toits, qui avangent sur la voie publique, en formant auvent, abritent les passants du soleil ou de la pluie. Ses rues sont bien alignées, bien pavées, garnies de trottoirs, toujours propres et tranquilles; les voitures de charge n'y circulent pas, et les marchandises y sont transportées sur de petits camions traînés à bras. On n'y rencontre aucun édifice remarquable, mais on visitera avec intérêt la *plaza nueva*, commencée sous Ferdinand VII, et non encore achevée. C'est un vaste quadrilatère de 66 mètr. sur 55, entouré de maisons de trois étages, à rez-de-chaussée en arcades, et présentant sur l'un des côtés le palais de la Députation provinciale, dont la façade formée de pilastres d'ordre ionique est surmontée de l'écusson aux armes du señorío de Bizcaye. Les quatre églises paroissiales sont très-anciennes; l'une d'elles, Santiago, antérieure à la fondation de la ville a été réédifiée, en 1404, dans le style gothique, gâté à l'intérieur du temple par les constructions modernes du *coro*, le mauvais goût des tribunes, et les proportions exagérées des orgues.

Les promenades de Bilbao sont dignes de la visite du voyageur. La principale et la plus fréquentée est celle *del Arenal*; elle forme un triangle dont le plus grand

côté est limité par le Nervion; elle est plantée de beaux arbres en quinconces et de jardins bien cultivés. L'Arenal est auprès du port, dans le voisinage du théâtre (édifice médiocre et incommode), et à l'une de ses extrémités est jeté, sur le Nervion, un beau pont fixe en fer, à arche centrale mobile, œuvre importante, la première de ce genre qui ait été construite en Espagne. La seconde promenade, nommée le *Campo Volantín*, est à la suite, et au N. de l'Arenal, également sur le bord du fleuve, et plantée de belles allées d'arbres de 3,000 pas d'étendue. Une troisième située à l'autre extrémité de la ville, s'étend au-dessus de l'aqueduc qui amène les eaux destinées au service de Bilbao. Le *Montou* où existe la prise d'eau, à 1 kil. 1/2, est l'un des sites les plus riants et les plus agrestes des environs.

Bilbao a joué un rôle très-important dans les dernières guerres civiles. Assiégée trois fois par les armées carlistes, elle se défendit avec une remarquable énergie, et mérita le surnom de *Ciudad Invicta* que lui conféra la reine d'Espagne. Zumalacarrégui qui dirigeait l'un des sièges, en juin 1835, y reçut la blessure dont il mourut. Espartero, venu au secours de la ville, le 24 décembre 1836, y livra aux carlistes, autour du pont de Luchana, un combat de nuit acharné qui causa de part et d'autre des pertes considérables. Bilbao fut délivrée; la reine, pour conserver le souvenir de cette belle résistance et de ce mémorable combat, ajouta au surnom d'*invicta*, celui de *muy noble y muy leal*, l'ayuntamiento reçut collectivement le titre d'*Excellence*, chacun de ses membres celui de *Seigneurie*, les insignes de l'ordre militaire de Saint Ferdinand furent conférés aux drapeaux de la garnison et de la milice, et le général vainqueur fut nommé grand d'Espagne et comte de Luchana.

De Bilbao à Mondragon, R. 6; — à Victoria, R. 7; — à Burgos, R. 10, en sens inverse.

ROUTE 4.

DE BILBAO A SAINT-SÉBASTIEN

A. PAR DURANGO ET AZPEITIA. (Diligence; 107 kil.)

V. route précédente, en sens inverse, de Bilbao jusqu'à *Azpeitia* (60 kil. $\frac{1}{2}$). A *Azpeitia* on prend la route 6 jusqu'à *Cestona* (8 kil. $\frac{1}{2}$), et de ce dernier point, laissant à gauche le chemin qui rejoint *Zumaya* par la jolie vallée de l'*Urola*, on suit une route assez bonne, qui serpente en corniche sur le flanc de la montagne. Au point le plus élevé, on jouit d'une belle vue sur la mer en avant du village de *Zarauz* (11 kil.), que l'on rejoint au bas de la côte, et d'où l'on gagne Saint-Sébastien, comme il est indiqué ci-après.

B. PAR LES PORTS DE LA CÔTE (136 kil.)

Un chemin, assez mal entretenu et peu fréquenté, praticable seulement pour les cavaliers et pour les piétons, se détache de Bilbao à la *plazuela de los Santos Juanes*. On le nomme chemin de Bilbao à Bermeo. Il suit la rive droite du Nervion jusqu'à

3 kil. *Begoña*, ante - iglesia; d'où relèvent 2,600 hab. Le principal centre se compose d'env. 220 maisons groupées sur une colline, sur la rive droite du Nervion. L'église, placée sous l'invocation de la *Asuncion de Ntra Sra*, est très-ancienne, elle est construite sur une hauteur d'où la vue est magnifique. On dit que l'image de Notre-Dame qu'elle possède fut trouvée dans l'intérieur d'un vieux chêne au lieu même où s'élève le maître-autel. Les habitants avaient voulu construire le temple à quelque distance, sur le penchant de la colline, et, chaque matin, lors des

premiers préparatifs, ils retrouvaient les matériaux transportés pendant la nuit au pied de l'arbre. On se soumit à cette volonté manifeste. L'église était riche autrefois, et on parle encore de 32 magnifiques lampes d'argent qui furent fondues, en 1794, pour faire face aux frais de la guerre contre la République française. Un pèlerinage a lieu tous les ans, le 15 août; c'est le plus fréquenté et le plus brillant des nombreux pèlerinages qui se font en Bizcaye. L'industrie possède à *Begoña* une belle fonderie de fer, servie par trois roues hydrauliques de la force de 20, 30 et 80 chevaux; il en sort annuellement 100,000 quintaux de fer doux et 60,000 env. de fonte, pour une valeur de 15 à 16 millions de réaux.

La route, quittant la vallée du Nervion, se dirige vers le N.-E., traversant un pays accidenté et planté de bois de chênes et de tilleuls. Elle laisse à droite, à 3 kil., *Zamudio*, ante-iglesia de 660 hab.; un peu plus loin, du même côté, *Derio*, v. de 125 hab., qui possède deux petites sources d'eau minérale; au delà, et toujours à droite, sur les pentes boisées du *Lauca-rizmendi*, la petite paroisse de *Santiago de Laucariz*, entourée d'une cinquantaine de maisons.

14 kil. (17 kil.) *Munguia*, petite V. de 2,000 hab., située au milieu d'une vallée très-cultivée. On y remarque une ancienne église, réédifiée en 1520, un vieux château nommé le *palacio de Abajo*, et un vieux manoir appelé la *torre de Vilella*, datant de 1360, et qui fut le domaine patrimonial d'une très-ancienne famille basque dont un membre, don Juan de Vilella, fut le premier président de Mexico. Ce manoir, dans lequel on conserve deux cottes de mailles assez curieuses, est aujourd'hui la propriété de la comtesse de *Cancelada*, marquise de *Revilla*, épouse du général don José *Concha*.

A quelque distance au delà de

¹ Voir dans l'histoire de la Bizcaye l'explication du mot *ante-iglesia*.

Munguia, on laisse à droite, à 1 kil. de la route, au pied du mont Sollube, l'ante-iglesia de *Menaca*, dans une petite plaine au milieu de laquelle on aperçoit le château de *Jauregui-Menaca*, l'un des six plus anciens de Bizcaye. La route se dirige en droite ligne vers la mer, ayant à gauche une série de hauteurs qui vont former le cap Machichaco.

17 kil. (34 kil.) **Bermeo**, V. de 4,000 âmes, dans l'église de laquelle, d'après le *fuero* de Bizcaye, les députés de la province viennent prêter serment après l'assemblée générale sous l'arbre de Guernica (V. l'historique de la province, p. 67). Le port, situé au N.-E. de la ville, est peu profond et presque à sec à marée basse. Il renferme quelques caboteurs, un assez grand nombre de barques de pêche, et il est défendu par trois fortins avec un peu d'artillerie. Bermeo a eu autrefois une certaine importance historique; si loin qu'il soit du centre de l'Espagne, des rois y sont venus et s'en sont occupés. Alfonso IX avait accordé à ses hab., en 1334, on ne dit pas pour quelle cause, cette singulière immunité de ne payer aucun péage sur les routes de la Péninsule, si ce n'est à Tolède, à Murcie et à Séville. Le roi Ferdinand le Catholique avait concédé à Bermeo le titre de *cabeza de Bizcaya* (tête de la Bizcaye), et, lorsque ses représentants prenaient la parole sous le chêne de Guernica, les autres députés se découvraient. On cite, parmi les maisons nobles de Bermeo, celle où naquit don Alonso de Ercilla, l'auteur du célèbre poème épique de l'*Araucana*.

On suit d'abord, en sortant de Bermeo, le chemin qui va de cette ville à Vitoria par Guernica et Durango.

3 kil. (37 kil.) **Mundaca**, ante-iglesia de 1,800 âmes, dont le principal centre forme une rue unique sur la gauche de l'embouchure de la rivière du même nom.

Le petit port entretient une quin-zaine de bateaux de pêche. Remontant le cours de la rivière, on rencontre, à de petites distances, *Pedernales*, v. de 244 hab., *Azpe de Busturia* (980 hab.), qui possède l'antique palais domanial d'Altamira; *Murueta*, ante-iglesia composée de 42 habitations disséminées, *Forua*, autre agglomération de 480 âmes, faisant face à *Cortezubi*, de l'autre côté de la rivière, où il faudra revenir après avoir atteint

11 kil. (48 kil.) **Guernica**, petite V. de 540 hab., chef-lieu de district judiciaire, dans la plus belle position de toute la Bizcaye, au milieu d'une plaine un peu inclinée, couverte de riches cultures et de plantations d'arbres à fruits. Sans importance comme ville et comme population, Guernica a joué de tout temps un grand rôle dans l'histoire politique des trois provinces. Ce fut pour ainsi dire la ville sainte, et elle possède le palladium des libertés basques : le vieux chêne sous lequel de temps immémorial le serment de fidèle observation a été juré à ces libertés (V. l'historique de la Bizcaye, p. 67). Son église, construite au xv^e siècle, est spacieuse et d'un bon style; elle renferme quelques tombes anciennes, un joli maître-autel, une belle statue de la Vierge, dans une chapelle fermée par une grille de fer d'un travail remarquable. Le *Mundaca* ressent l'influence de la marée jusqu'à Guernica, et y amène quelques petites barques, occupées à transporter les produits des fonderies voisines. On traverse cette rivière sur un beau pont de construction moderne, et on redescend le long de la rive droite, par une route neuve dirigée vers la mer. En 1/4 d'h. on atteint *Cortezubi*, ante-iglesia de 610 âmes, s'étendant sur les flancs de la petite chaîne de *Gaztiburu*, dans laquelle on trouve des carrières très-abondantes de jaspe noir. Une distance de 3 kil.

sépare Cortezubi de l'église de *Gautiguiz de Arteaga*, centre de 170 habitations éparses sur le versant de la même chaîne. Cette église, qui date de 1620, est placée sous le patronage de la maison de Montijo, et possède la tombe de l'un des comtes. L'antéglise tire son nom de deux manoirs nobles (*casas solares*), dont le second, *Arteaga*, est la propriété des Montijo. Ce manoir, qui date de 914, fut détruit, en 1358, par le roi don Pedro de Castille. Rasé, un siècle après, par un parti ennemi, il a été réédifié depuis, entouré de murailles, mis à l'épreuve de la bombe, et l'un de ses possesseurs, don Pedro de Arteaga y Leiva, général de marine au XVII^e siècle, l'avait armé de pièces d'artillerie. Les jésuites l'ont habité pendant longtemps avant d'aller fonder le couvent de Loyola.

S'éloignant du cours du *Mundaca*, on se dirige au N.-O. en longeant à droite la base de la montagne de *Gaztiburu*, et en laissant à gauche, au milieu de hauteurs qui dominent la rivière jusqu'à son embouchure, *Ereno* et *Ibarranguelua*, deux anté-églises de 600 et 1,000 hab. Encaissée elle-même dans une vallée étroite, la route descend vers la côte cantabrique en traversant le territoire de l'anté-église de *Nachitua*, aux confins duquel elle rencontre

14 kil. (62 kil.) la *Puebla de Ea* (756 hab.), petit port possédant six barques de pêche et une population de marins qui vont presque tous passer deux ou trois ans en Amérique ou dans le Nord pour amasser un petit capital. A partir de ce point, la route cesse d'être carrossable et est fort mal entretenue. Elle traverse un pays très-accidenté, peu pittoresque, où la culture est des plus pénibles. Les montagnes descendent jusqu'à la mer, dont on se rapproche de temps en temps, et qu'on aperçoit par échappées. On traverse d'abord l'anté-église de *Bedarona*

ou *Bedarua*, qui compte un certain nombre de vieux manoirs nobles et 250 hab.; puis *Ispaster*, commune de 920 âmes, dans un pays pauvre et sans produits. On passe au pied d'une haute montagne nommée *alto de Lequeitio*, avant d'entrer à

10 kil. (72 kil.) **Lequeitio**, petite V. de 2,330 hab., dans une position très-forte, entourée d'épaisses murailles percées de cinq portes. Elle compte env. 320 maisons, dont quelques-unes sont fort anciennes, et une promenade d'où l'on jouit, sur le golfe et sur les montagnes, de l'une des vues les plus attrayantes de toute cette côte. L'église de *Lequeitio* (*Ntra Sra de Asuncion*) est un beau monument de très-vieille date, réédifié au XIII^e siècle, et dont le maître-autel, dans le style gothique filigrané, mérite d'être mentionné. L'une des chapelles latérales, derrière la nef, possède une image miraculeuse de la Vierge trouvée, dit-on, au XIII^e siècle, auprès de la grève, au milieu d'un buisson d'aubépine. La ville est traversée par une rivière qui porte le même nom, et sur laquelle est jeté un pont d'une seule arche, et d'une grande hardiesse, construit en 1774. Le port, formé par la rivière à son embouchure, est petit, à sec à la basse mer; on y construit des barques de 200 tonneaux à peu près. Il est défendu par quatre forts. Les habitants de *Lequeitio* se livrent au cabotage, et surtout à la pêche qui est très-abondante. On compte parmi eux de bons marins et d'excellents pilotes.

Un très-ancien et très-mauvais chemin, qu'on dit être une chaussée romaine, conduit, 3 kil. plus loin que *Lequeitio*, à *Mendeja*, anté-église occupant une hauteur sur le bord de la mer, et ensuite à

10 kil. (82 kil.) *Ondarroa*, petite V. de 2,000 hab. et port à l'embouchure de la rivière du même nom, qui descend des hautes montagnes du centre de la Biz-

caye. C'est la dernière localité de cette province sur cette route; elle est située au fond d'un entonnoir, formé par de hautes montagnes plantées de chênes et de châtaigniers. Le port est peu profond, et ne reçoit que des barques de pêche. Les habitants avaient autrefois acquis une certaine renommée à la poursuite de la baleine, et la ville porte une baleine sur l'écu de ses armes, comme, du reste, tous les ports de cette côte; mais ils ne pêchent plus aujourd'hui que le thon, la sardine, l'anchois et la langouste.

4 kil. (86 kil.) *Motrico*, V. et port de 3,200 hab., appartenant à la province de Guipuzcoa. La ville, dans laquelle on remarque quelques belles habitations, entre autres le *palais* Idiaquez, celui du général Gastañeta, et le palais neuf de Montalibet, qui possède quelques peintures de bon style, domine la mer du penchant de la colline sur laquelle elle est bâtie. L'église est de construction moderne. On y voit, dans la sacristie, un Christ à l'agonie, de Murillo. Le couvent de religieuses de Santa Catalina, encore occupé, a une vaste chapelle dans laquelle sont deux tableaux de l'École flamande, dont l'un est attribué à Van-Dyck. Motrico est la patrie du célèbre marin don Cosme Churruca, l'un des hommes les plus instruits du commencement de ce siècle. La science lui dut d'importants travaux sur les mathématiques, la navigation, l'astronomie, la tactique navale de la France et de l'Espagne. Il commandait, en 1799, le *Conquistador*, l'un des vaisseaux de l'escadre espagnole qui vint à Brest. Envoyé à Paris pour visiter l'Observatoire, le Dépôt hydrographique, et nos principaux établissements, il y fut reçu avec empressement par nos savants, et le premier Consul lui donna une magnifique collection d'armes qu'on conserve précieusement dans le palais Gastañeta. A Trafalgar, Churruca comman-

daît le *San Juan*. Il y soutint le combat contre cinq bâtiments anglais. Après 4 h. d'une admirable résistance, il eut la cuisse droite emportée par un boulet. En tombant il donna ordre de clouer son pavillon, soutint pendant 3 h. encore le courage de ses hommes, et mourut sans avoir vu la reddition de son vaisseau. On dit que les Anglais, voulant honorer la mémoire de cet homme éminent, ont longtemps conservé dans la baie de Gibraltar le *San Juan* désarmé. La chambre du capitaine resta meublée comme au jour de la bataille, le nom de Churruca était inscrit sur la porte en lettres d'or, et il n'était permis aux visiteurs d'y entrer que la tête découverte. L'Espagne ne lui rendit pas de moindres honneurs; une pyramide fut élevée à sa mémoire sur une place du Ferrol, et les cortès de Cadix décrétèrent, en 1814, qu'il y aurait toujours un navire portant son nom dans la flotte espagnole.

Un chemin en assez bon état relie Motrico à la grande route de Bayonne à Madrid, en passant par Sasiola, où se trouve un beau pont sur la Deva, Elgoibar (V. R. 3, p. 63) et Vergara (V. R. 1^{re}, p. 19). On peut suivre ce chemin pour aller de Motrico à Deva (10 kil.) en remontant jusqu'à Sasiola, et en redescendant de ce point avec la rivière. Ce parcours, au milieu des collines qui forment la vallée de la Deva, est très-pittoresque. Le chemin qui suit la côte est trois fois plus court, il peut se faire en 3/4 d'h.; mais il n'est praticable qu'aux piétons. On traverse la rivière en bateau pour atteindre

3 kil. (89 kil.) *Deva*, (3,536 hab.) y compris la population des trois annexes d'*Iciar*, *Arrona* et *Gara-garza*. La ville, entourée de hauteurs, domine par le mont Anduz, sur les flancs duquel elle est assise, est traversée par la rivière de Deva, qui descend de la chaîne cantabrique auprès de Salinas, et

qui passe à Mondragon, Vergara et Elgoibar (R. 1 et 3, p. 19, 21 et 63). On y remarque l'hôtel de ville, belle construction moderne, et l'église paroissiale (*la Asuncion de Ntra Sra*) qui possède, comme celles de Begoña et de Lequeitio, une image de la Vierge trouvée miraculeusement. Le port est peu commode et peu fréquenté; mais les plages des deux côtés de la rivière sont belles, et Deva est devenu l'un des bains de mer préférés des habitants de Madrid, de Valladolid et de Burgos.

Près de la ville, dans le v. de *Garagarza*, coule à gros bouillons une fontaine intermittente nommée *Quilimon*, et dont l'abondance est telle, qu'à quelques pas de distance elle fait mouvoir les soufflets et les martinets d'une forge et plusieurs moulins à trois meules; ses intermittences n'ont lieu que pendant l'été; elle s'arrête trois ou quatre fois pendant la saison, sans cause connue, et chaque fois pendant près de 12 h.

Un chemin, tout aussi mauvais que celui de Motrico, conduit en 1 h. de Deva à *Iciar*, dont les habitations, dispersées sur une étendue de 10 kil., comprennent une population de plus de 1,600 âmes. La vue s'étend, à gauche, sans obstacles, sur le golfe Cantabrique, et à droite, sur l'extrémité d'une ligne de montagnes boisées dont les deux versants forment les vallées de la Deva et de l'Urola.

11 kil. (100 kil.) **Zumaya**, V. de 1,700 hab.; très-ancienne cité de l'Espagne romaine, faisant alors partie, avec *Zarauz* et le port d'*Orio*, distant de 10 kil. à l'E., de la petite république des *Morosgi*. La ville, propre, bien tenue, située sur une espèce de promontoire formé par un dernier contrefort de la montagne de Santa Clara, est l'objet des soins constants des habitants qui ont sous ce rapport une réputation étendue. Elle est fréquemment visitée par les baigneurs de l'établissement

thermal de *Cestona*, situé à 5 kil. au S. (V. R. 5). Les baigneurs viennent ordinairement s'établir à Zumaya après la cure minérale, pour y prendre les bains de mer. On y trouve quelques maisons fort anciennes, une vieille église bien bâtie (*San Pedro*) et un couvent de seize carmélites déchaussées. Une partie des habitants, dans les trois faubourgs de la ville, sont agriculteurs; les autres s'adonnent à la pêche et à la navigation. Le port formé par l'embouchure de l'Urola, dont la rive présente une agréable promenade, est peu important, et ne reçoit que des barques de pêche. Un bon chemin neuf remonte au S. le cours de l'Urola, passe à *Santa Cruz de Cestona*, dessert les bains de ce nom, et rejoint la route de Madrid à Villareal, après avoir traversé *Aspeitia*, *Ascoitia* et la belle vallée de Loyola (V. la route suivante).

Le chemin de la côte, un peu meilleur peut-être que ceux qui précèdent, et qu'on trouve de l'autre côté de l'Urola, qu'il faut traverser en bateau, rencontre au N.-E.

4 kil. 1/2 (104 kil. 1/2) *Guetaria*, petite V. de 1,270 hab., située sur une langue de terre escarpée sans cesse attaquée par la mer, et dominée au S. par les pentes de la montagne de San Anton. *Guetaria* occupe à peu près le centre de la grande courbe dont les deux extrémités sont au cap *Machichaco* et à la pointe du *Figuier*. Le port, protégé par deux môles dirigés vers le N. et vers l'E., a peu de fond, et ne peut recevoir d'embarcations de plus de 150 tonneaux. La ville entière et surtout l'église portent les traces des dévastations commises par les partis qui ont tour à tour occupé le pays lors des dernières guerres civiles; la nef principale de l'église était en son genre un joli modèle d'architecture gothique. Les stalles du coro, le maître-autel, les cloches, les ornements, tout à

disparu ou a été brisé, et même une assez bonne statue de Juan Sebastian de Elcano, le célèbre navigateur, enfant de Guetaria, dont il a été question dans l'*histoire* de la province de Guipuzcoa (V. p. 16). Les armes de cette petite ville représentent comme celles de toutes les autres une baleine. Celle-ci est figurée morte, pour indiquer que les pêcheurs de Guetaria étaient au nombre des plus habiles. On suit constamment les hauteurs qui bordent la mer jusqu'à

4 kil. 1/2 (109 kil.) Zarauz, très-jolie V. de 1,300 âmes, située à l'extrémité O. d'une petite plaine de 8 kil. de circonférence, entourée d'un amphithéâtre de collines. Un port de dimensions modestes, défendu par un môle récemment construit, abrite sept embarcations de pêche dont les produits sont portés par les femmes dans les localités d'alentour, et quelquefois même jusqu'à Tolosa, Villabona et Villafranca, à 30 et 40 kil. On vient de toutes ces villes prendre les bains de mer à Zarauz; la plage est belle et étendue. Les deux principales maisons appartiennent au marquis de Narros et à don Pascual Madoz, ancien ministre, l'auteur du *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne*.

A 3/4 d'h. de marche, au delà de Zarauz, on rencontre l'Oria, qu'on traverse sur un très-beau à piles de pierre et à tablier de bois, n'ayant pas la largeur de deux voitures, et dont le trottoir est en dehors du parapet. Ce pont conduit sur la rive droite, à Orio, v. de 640 hab., pêcheurs ou constructeurs d'embarcations. Le chemin s'éloigne de la mer en sortant d'Orio, remontant le cours de l'Oria, et passant au S. d'une ligne de montagnes qui forment la côte, et au milieu desquelles est *Igueldo*. La route, offrant de charmants aspects, est souvent taillée dans le rocher.

15 kil. 1/2 (124 kil. 1/2) Usurbil,

petite V. de 1,303 hab., située sur une colline dominant le cours de l'Oria, et comptant env. 200 maisons disséminées comme celles des ante-iglesias de Bizcaye. On y remarque le manoir noble de *Saroe*, l'une des plus vastes habitations du pays; elle a considérablement souffert pendant les dernières guerres. L'église a un aspect imposant; l'intérieur est nu; on y remarque deux autels latéraux dorés et le rétable, orné de colonnes grecques, de statues et de tableaux sculptés.

A la sortie d'Usurbil, on passe sous un pont en briques rouges et on s'engage au milieu de montagnes peu élevées qui *moutonnent* de tous côtés; à droite on aperçoit le fort d'Ernani et une haute montagne qui domine Tolosa, puis on rejoint la route qui vient de cette ville (V. R. 1^{re}, p. 17), et avec laquelle on continue jusqu'à

11 kil. 1/2 (136 kil.) St-Sébastien (V. R. 1^{re}).

ROUTE 5.

DE VILLARÉAL A CESTONA ET ZUMAYA.

(24 kil. Route carrossable.)

Villaréal, (V. R. 1^{re}, p. 18), station du chemin de fer du Nord de l'Espagne, est le point de correspondance le plus facile pour les voyageurs qui se dirigeront de Pampelune, Vitoria, Burgos, Valladolid et Madrid vers les bains de Cestona ou vers la jolie vallée de Loyola. Une route bien entretenue suit la rive droite de l'Urola qu'on franchit un peu avant d'atteindre

8 kil. 1/2 *Ascoitia* (V. R. 3), d'où l'on gagne

3 kil. (11 kil. 1/2) *Azpeitia*, en passant devant le couvent de *Loyola* (V. R. 3). On laisse à droite la route allant à Tolosa par Goyaz et le port de Mauria, puis on suit un bon chemin qui longe à gauche l'Urola, et que dominant de hautes

montagnes d'un aspect imposant et pittoresque, sur les flancs desquelles s'élèvent une grande quantité d'habitations et de bergeries. A 4 kil. d'Azpeitia on aperçoit de l'autre côté de la rivière les fonderies importantes et le château des marquis de San Millan.

7 kil. (18 kil. 1/2). Les **Bains de Cestona**. (Bel établissement pouvant recevoir 210 personnes. — **Prix** : table et logement, 20 réaux à la première classe, 16 à la deuxième, 12 à la troisième. Le bain avec linge, 8 réaux; buvette, pour la durée de la cure, 12 réaux. Hôtel de l'autre côté de la rivière, à 1,000 pas des bains, de 10 à 14 réaux par jour.) Les bains de Cestona, ou *Guesalaga* (lieu des eaux salées) sont situés tout auprès de l'Urola, sur la rive gauche, entre deux lignes de montagnes cultivées, plantées d'arbres et d'un aspect très-riant; le climat y est agréable, surtout au printemps. Les deux sources, qui fournissent env. 8 à 10 litres par minute, ont une température de 35° cent. M. Rubio les classe parmi les sources « salines nitrogénées. » L'eau est limpide, incolore, sans odeur, d'une saveur salée et légèrement amère, un peu onctueuse au toucher, et se couvrant, quand elle repose, d'une légère pellicule irisée.

L'analyse chimique, faite sur 1,000 parties d'eau, a constaté les proportions suivantes :

Chlorure de magnésium.	0.0846
— de calcium.	0.0792
— de sodium.	5.0347
Sulfate de calcium.	1.8130
— de sodium.	0.5208
— de magnésium.	0.1595
Phosphate de chaux.	0.1953
Bicarbonate de chaux.	0.0542
— de magnésie.	0.0509
Acide silicique.	0.0759
Substance organique.	

Ces eaux, prises en boisson, excitent modérément l'appareil di-

gestif, et sont purgatives à la dose de deux à quatre verres. En bains et en douches elles sont efficaces contre les rhumatismes musculaires, articulaires ou nerveux, les catharres rhumatismaux, les congestions lymphatiques, les maladies chroniques du tube digestif, la goutte et les affections herpétiques.

La saison commence le 1^{er} mai, et se prolonge jusqu'à la fin d'octobre. Le moment le plus favorable est du milieu de juin à la fin d'août. La plupart des malades font usage en même temps, au besoin, d'une eau ferrugineuse qui coule auprès de l'établissement. La durée de la cure est de 15 à 20 bains pour les congestions lymphatiques, de 10 à 14 pour les gouteux, de 7 à 10 pour les paralysies, de 15 à 20 pour les chloroses ou l'hystérisme.

Il vient chaque année à Cestona env. 800 baigneurs, et un nombre un peu moindre de buveurs; on compare ces eaux, en raison de leurs effets, à celles de Bourbonne, de Sylvanès et de Balaruc en France.

Bibliographie : *Tratado completo de las fuentes minerales de España*, par don Pedro Maria Rubio. — Analyse publiée en 1820 par M. Chavaneau, professeur de physique du séminaire de Vergara. — Mémoire par M. Cerraste, Bilbao, 1822. — Notes du docteur don José Salgados, publiées par la *Gazette de Madrid*, en 1843.

L'établissement de Cestona, qui appartient au marquis de San Millan, renferme indépendamment d'un grand nombre de chambres et d'appartements convenablement meublés, un beau salon de réunion avec piano, salle de billard, et une chapelle où le culte se célèbre régulièrement. Les environs sont le but d'excursions nombreuses, et on fait de jolies promenades en bateau sur l'Urola.

Un bon chemin conduit en outre en 20 m. à

1 kil. 1/2 (20 kil.) *Santa Cruz de Cestona*, petite V. de 1,500 hab., située sur une éminence, à 300 pas env. de la rive dr. de l'Urola, à 112 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Le pays qui l'entoure est riche en produits végétaux et minéraux; on y trouve de belles carrières de marbre et des arbres d'une grande variété. Cestona fut, pendant toute la durée de la dernière guerre civile, la résidence du fameux curé Merino, l'un des chefs les plus ardents du parti carliste.

Un chemin neuf qui continue de suivre le cours de l'Urola, après l'avoir traversé un peu au delà de Cestona, conduit à

4 kil. (24 kil.) *Zumaya* (V. R. précédente).

ROUTE 6.

DE MONDRAGON A BILBAO (53 kil.)

Une bonne route de poste, se détachant de Mondragon au N.-O., rencontre à 3 kil. le bourg d'*Udala*. Au delà on s'élève le long des flancs de la haute montagne d'*Udala* qui appartient à cette partie de la chaîne cantabrique formant la division du Guipuzcoa et de la Bizcaye. Le mont d'*Udala* est une immense roche calcaire, de forme pyramidale, cultivée et boisée jusqu'à la moitié de sa hauteur. Le sommet, entièrement nu, est couronné par les ruines d'une ancienne chapelle. De ce point la vue est magnifique. Il existe dans la montagne une mine d'acier naturel, unique en Espagne, et avec lequel ont été fabriquées les meilleures armes blanches du xv^e siècle. On y visite aussi une fort belle grotte remplie de curieuses cristallisations.

Après avoir franchi les hauteurs de la chaîne de Campazar, la route, rencontrant le ruisseau de Durango presque au voisinage de sa source, descend avec lui au milieu de vallées couvertes de

riches pâturages, et atteint une jolie plaine cultivée, au milieu de laquelle se trouve

17 kil. *Elorrio*. Les habitations sont éparses sur un vaste espace; le centre se compose de l'église, de la maison municipale et d'un petit nombre de maisons. La population totale s'élève à 1,479 hab. L'industrie d'*Elorrio* se borne à deux fonderies de fer et à une douzaine de moulins mis en mouvement par le Durango. Sur son territoire jaillissent plusieurs sources d'eau sulfureuse froide, recommandées surtout pour les maladies herpétiques, mais peu fréquentées. Auprès des deux principales, la source *Isasi* et la source de *Belerin*, sont deux établissements convenablement aménagés, avec baignoires en marbre et en pierre. Les bains se payent 5 et 6 réaux.

A l'E. d'*Elorrio* se raccorde une route venant de Vergara par la jolie vallée d'*Elgueta*.

6 kil. (23 kil.) *Abadiano*, antéglise de 1,156 hab., possède outre un grand nombre de manoirs nobles à façade armoriée, une église paroissiale assez ancienne. On rencontre dans tout le pays et sur les montagnes qui le dominent une vingtaine d'ermitages. L'un d'eux, sous l'invocation de *San Antonio Abad*, construit au sommet d'une montagne de la Sierra d'*Urquiola*, entre *Abadiano* et *Ochandiano* (V. R. suivante), est le but d'un pèlerinage très-fréquenté, surtout le 13 juin, par les populations d'alentour. Les eaux qui naissent autour de l'ermitage de *San Antonio Abad* coulent dans deux directions opposées, les unes pour aller vers la Méditerranée avec l'*Ebre*, les autres vers l'Océan avec le *Nervion*. La Sierra d'*Urquiola* sépare la vallée du *Zadorra*, affluent de l'*Ebre*, et la vallée du *Durango*, qui forme l'un des bras du *Nervion*.

C'est dans un des ermitages du territoire d'*Abadiano*, celui de

San Antolin, que se sont rencontrés Espartero et Maroto pour concerter la fameuse convention de Vergara.

Au sortir d'Abadiano on suit le cours du ruisseau de Durango jusqu'à la ville de ce nom.

5 kil. 1/2 (28 kil. 1/2). **Durango.**

De Durango à Bilbao, 26 kil. 1/2 (55 kil.).—R. 3.

ROUTE 7.

DE VITORIA A BILBAO (69 kil. 1/2).

On sort de Vitoria (V. R. 1^{re}, p. 23) en remontant la route de France pendant 1 kil. 1/2. Puis on prend à gauche par une route bien construite, bien entretenue et bien servie, qui traverse des sites riants et variés. Le premier v. qu'on rencontre, à 4 kil., est *Gamarra mayor* (160 hab.), à la sortie duquel on franchit le Zadorra sur un pont de huit arches. A droite, et à quelque distance de la route, est *Gamarra menor*, groupe de 6 maisons avec église. Au delà sont, 4 kil. plus loin, *Miñano menor* et *Miñano mayor*, deux agglomérations réunissant 176 hab., puis *Luco*, v. de 90 hab., et *Urbina* (128 hab.).

Une heure de marche, par un chemin qui s'élève lentement sur les premières pentes des montagnes d'Albertia, sépare Urbina de

14 kil. *Villaréal de Alava*, petite V. de 890 hab., située au milieu des montagnes, et comprenant 220 maisons disséminées sur les hauteurs. Au N. sont des bois assez considérables et bons pour les constructions navales. Plusieurs sources sulfureuses coulent aux environs; la plus estimée, dont il a déjà été question (R. 1^{re}, p. 21), est à *Aramayona*, à 11 kil. sur la droite, où conduit un bon chemin qui va jusqu'à Mondragon.

La route, en sortant de Villaréal, longe à mi-côté les hautes montagnes d'Albertia et de Bostibayeta, dont les sommets appartiennent à la Bizcaye; ces monta-

gnes possèdent des mines de fer, quelques filons de cuivre autrefois exploités, et des carrières de marbre noir. Puis on rencontre la limite des deux provinces, avant de monter vers

7 kil. (21 kil.) *Ochandiano*, petite V. de 1,164 hab., appartenant à la Bizcaye et au district judiciaire de Durango, située dans une espèce de péninsule formée par deux ruisseaux nés dans la Sierra d'Urquiola, et qui se réunissent pour aller se jeter dans le Zadorra aux approches de Vitoria. Le plus grand nombre des habitations est disséminé sur le plateau arrosé par ces ruisseaux, et le centre, composé d'une centaine de maisons, dont quelques-unes sont très-anciennes, est groupé autour d'une vieille église paroissiale dont la tour a près de 56 mètr. (200 pieds) d'élévation. On contourne à droite, en sortant d'Ochandiano, et à 5 kil. 1/2, le versant de la montagne d'Urquiola que domine le sanctuaire de San Antonio Abad (V. R. précédente). A gauche on découvre le *Gorbea*, la plus élevée des montagnes basques. Elle se compose de trois hauteurs superposées, nommées : l'une Sagamburu, l'autre Picoazulo, et la dernière Peña de Gorbea; le sommet de celle-ci, qui ressemble à un cône tronqué irrégulier, atteint une altitude de 5,095 pieds (1,426 mètr.), et forme un vaste plateau couvert de végétation, surtout de plantes médicinales, parmi lesquelles on cite, outre la camomille la plus aromatisée que produise, dit-on, la Flore de l'Espagne, le groseiller noir ou cassis dont les feuilles sont employées contre la goutte. Du côté de l'Alava les pentes du Gorbea sont assez douces pour qu'on puisse en atteindre le plateau à cheval; elles sont plus rudes du côté de la Bizcaye, il faut au moins 4 h. pour y monter à pied depuis l'église d'Ochandiano. De beaux pâturages en couvrent les versants, de nombreux ruisseaux

en descendent, et l'un d'eux, qu'on voit couler souterrainement au fond de la grotte de Supeligorri, sort de terre fort loin de là, auprès d'Orozco. La bête fauve n'est pas rare dans les sauvages ravins des trois montagnes; on y trouve le loup, l'ours, le renard, quelquefois le sanglier, et aussi, dit-on, quelques onces. Du plateau, la vue s'étend sur un immense horizon, sur l'admirable bassin de l'Alava et sur les montagnes de la Navarre, du Guipuzcoa et de la province de Santander. Une grande affluence de visiteurs y accourt la nuit de la saint Jean pour assister au lever du soleil.

De l'autre côté de la montagne on descend à

14 kil. (35 kil.) *Mañaria*, ante-iglesia de 529 âmes, au centre d'un pays très-boisé. Tout auprès sont de belles carrières de jaspe noir d'où ont été tirées les colonnes de la chapelle du *palacio real* de Madrid. Des roches même qui recèlent ce marbre sort l'une des sources de la rivière de Durango. A 1 h. se trouve *Isurza*, autre ante-iglesia de 243 hab. et ensuite

8 kil. (43 kil.) *Durango*. (V. R. 3.)

De Durango à Bilbao, 26 kil. 1/2 (69 kil. 1/2).—R. 3.

ROUTE 8.

DE VITORIA A PAMPELUNE

PAR ALSASUA (84 kil.).

§ I. *Route de terre.*

La route de Navarre se détache de Vitoria à la *Puerta del Rey*, en même temps qu'un autre chemin qui s'arrête à *Maestu*. Elle longe des jardins parfaitement cultivés, et, à 500 mètr. de la ville, la jolie promenade du *Campo de Arana*. Le riche bassin qu'elle va parcourir est limité au N. par la Sierra de San Andrian, au S. par celle d'Andia et par les montagnes du comté de Treviño, formant un vaste et pittoresque horizon tout

émaillé d'habitations blanches et de vieux manoirs ruinés. On atteint en une 1/2 h. *Elorriaga* (96 hab.), centre d'une agglomération ou *hermandad* de 23 petits villages disséminés dans la plaine, qu'arrosent deux cours d'eau; on nomme l'un l'Alegria, et rien en effet n'est plus riant que ce paysage par un beau jour de printemps. *Arcaute* (74 hab.), *Ibarraza* (125 hab.), *Matauco* (76 hab.), qu'on rencontre à 3 kil. l'un de l'autre, font partie de cette agglomération, qui réunit sous une seule administration municipale 2,332 âmes. La route est parfaitement entretenue; il n'est pas de province en Espagne qui soit, sous ce rapport, aussi bien partagée que celle de Vitoria, et on y rencontre toutes les 1/2 h. une *venta* ou une *posada* convenable. On traverse ainsi

11 kil. 1/2. *Echavarri*, v. de 15 feux, *Arrieta* (46 hab.) et *Gacoo* (76 hab.).

A une petite distance, au N. d'Echavarri, et au-dessus de la rive droite du Zadorra qui coule au pied des montagnes, sont les ruines du célèbre château de *Guevara*, construit au xv^e siècle sur le modèle du château St-Ange de Rome, et berceau de l'illustre famille des Ladrones de Guevara. Il a été complètement détruit, en 1839, par les carlistes qui en avaient fait une place forte. Le domaine appartient aujourd'hui à la maison d'Oñate, dont le fils aîné prend toujours le titre de marquis de Guevara. Le petit v. de Guevara est entre le château et la rivière. Celle-ci décrit dans la plaine une grande courbe dont la route forme l'arc, et toutes deux se rencontrent aux approches de

10 kil. 1/2 (22 kil.) *Salvatierra*, petite V. de 932 hab., entourée de très-anciennes murailles dont une partie a été détruite par les carlistes. Elle est située sur une hauteur d'où elle domine la vallée. On y remarque une belle maison de ville dont la vaste salle a souvent servi aux réunions

des assemblées provinciales. La ville renferme deux églises, un couvent de religieuses franciscaines, et hors de ses murs est une jolie promenade avec l'indispensable jeu de paume.

De Salvatierra partent deux sentiers qui conduisent l'un, au N., par Galarreta, à la montagne de San Adrian et dans la vallée haute de l'Oria en Guipuzcoa; l'autre, au S., par le port de Guereñu, à Maestu, dans la direction de Logroño.

La route, à la sortie de Salvatierra, redescend vers le Zadorra, qu'elle traverse à peu de distance de sa source, puis s'engage au milieu de collines cultivées où elle rencontre, à 2 kil., *Mezquia*, v. de 16 feux, et plus loin *Eguilaz* (120 hab.), à la base des pentes du mont Encia, à mi-côte duquel est *San Roman*, v. de 20 maisons. Ces villages se succèdent à 1/4 d'h. de distance. La route monte, s'engage dans la montagne, passe au N. du mont Encia, touche à la *venta d'Urabain* (10 maisons), et pénètre, en suivant la direction N.-E., dans un défilé formé par le ruisseau de la *Burunda*, à une petite distance de son origine. Ce défilé renferme, à 10 m. du chemin, les 14 maisons du v. d'*Eguino*, dominé au N. par une haute montagne nommée la Peña de Olano. Quand on en sort, on quitte la province d'Alava pour entrer dans la Navarre par la vallée de la *Burunda*. La route suit la rive droite de cette rivière.

14 kil. (36 kil.) *Ciordia*, v. de 450 hab., le premier de la Navarre, situé sur les pentes N. de la Sierra d'Urbasa y Andia, et communiquant, par un chemin de montagne, avec la vallée de Cegama dans le Guipuzcoa. Situé au milieu d'un pays très-montagneux, où croissent de beaux bois de chênes utilisés pour les constructions, de pâturages et de beaux troupeaux, ce village est séparé de la route par un pont de bois jeté sur la *Burunda*. Au delà, et prenant avec cette rivière la

direction E. au milieu de la vallée, la route rencontre le v. d'*Olasagutia* (576 hab.), situé sur la rive droite de la *Burunda*, traverse cette rivière, et atteint

4 kil. (40 kil.) *Alsasua* (V. R. 1^{re}, p. 56). V. de 232 maisons de bonne apparence, au point de jonction de la route de Pampelune et d'un chemin neuf qui, passant par le port d'Ezgarate, se rattache à la grande route de France à Beasain. On visite hors de la ville un ancien sanctuaire très-vénéral, placé sous l'invocation du *Santo Cristo*.

Alsasua a joué un triste rôle lors des dernières guerres civiles. Dans un combat qui y eut lieu en 1833, les carlistes y prirent aux troupes de la reine 28 soldats et plusieurs officiers, parmi lesquels les commandants O'Donnell et Clavijo. On offrit à ceux-ci de prendre du service dans le parti du prétendant, et sur leur refus, ils furent passés par les armes avec tous les autres.

On reprend à la sortie d'Alsasua la droite de la *Burunda*, suivant toujours cette étroite vallée. A 1 kil. 1/2 est *Urdain*, v. d'agriculteurs et de pasteurs; plus loin, à égale distance, *Iturmendi* (426 hab.), entouré de forêts riches en beaux bois pour les constructions de la marine, et *Bacricoa* (407 hab.), dans une petite plaine cultivée. La *Burunda* change ici son nom pour celui d'Araquil. La vallée s'élargit, les montagnes du Guipuzcoa et celles d'Andia s'éloignent. La route passe tout près de

7 kil. (47 kil.) *Echarri-Aranaz*, petite V. de 1,015 hab., sous laquelle un engagement assez vif eut lieu en 1834, entre une division de l'armée d'opérations du Nord, commandée par le marquis de Moncayo, et 5,000 hommes de troupes carlistes sous les ordres de Zumalacarreui. Son territoire, fertilisé par l'Araquil, produit en abondance du blé et du bétail; il s'y tient une foire très-fréquentée les 20 et 21 septembre

de chaque année. On passe l'Araquil, dont le cours est très-sinueux dans cette partie de la vallée, pour atteindre (3 kil. d'Echarri) *Arbizu*, v. de 731 âmes, puis on laisse à une petite distance *Lacunza*, bourg de 863 hab., situé dans une jolie plaine, au pied de montagnes très-boisées. Une égale distance de 1 kil. 1/2 sépare *Arbizu*, *Lacunza*, *Arriazu* (346 hab.), *Huarte-Araquil* (575 hab.), *Iraneta* (309 hab.), *Murguindueta* (84 hab.), *Yabar* (360 hab.), tous situés de même dans de jolies plaines, au milieu de la vallée, tantôt à droite, tantôt à gauche de la rivière, et à portée de la route. L'aspect du pays varie peu; on voit au N. de hautes montagnes et au S. quelques vallées qui s'ouvrent dans les ramifications de la Sierra d'Andia, et qui amènent à l'Araquil de petits affluents. On nomme montagne de *Aralar* ou de *San Miguel de Excelsis*, celle qui domine *Huarte-Araquil* et *Irañeta*; au sommet s'élève une chapelle renommée dans le pays. On rencontre encore *Villa-nueva* (248 hab.) au N. de la route, *Satrústegui* (177 hab.) au S., *Zuazu* (107 hab.) au pied de la Sierra de *Izaga*, *Echarren* (190 hab.) et *Echevarri* (74 hab.). A la hauteur de ce dernier v. la route, traversant l'Araquil, se dirige un peu vers le N.-E., et rejoint à gauche la R. 2, venant de Saint-Sébastien.

20 kil. (67 kil.) *Irursun* (V. p. 50), puis *Erice* (V. p. 50) et
17 kil. (84 kil.) **Pampelune** (V. R. 34).

§ II. Chemin de fer.

De Vitoria à Alsasua (V. R. 1, p. 56, en sens inverse); et de Alsasua à Pampelune (V. R. 2, p. 60 et 61).

ROUTE 9.

DE VITORIA A LOGROÑO ET A CALAHORRA (103 kil.).

On sort de Vitoria par la *Puerta de Barreras* ou de la *Rioja*, au delà

de laquelle sont des jardins maraichers, des vergers et la promenade rurale de *San Cristobal*. On rencontre, à 1 kil., le hameau d'*Arachevaleta*, sur une petite élévation; puis *Gardelegui* (6 maisons avec une église) et *Uzquiano* (27 hab.) au milieu de bois de chênes et des hauteurs qui limitent de ce côté le riche bassin de Vitoria, et le séparent du comté de *Treviño*.

Ce territoire, formant un assez vaste bassin montagneux, d'une étendue de 28 kil. sur 11, comprend une agglomération de 48 villages et de 5 petites villes, qui sont: *Anastro*, *Pariza*, la *Puebla de Arganzon*, sur la route de France, *Saseta* et *Treviño*. De nombreux cours d'eau le sillonnent, et parmi eux la petite rivière d'*Ayuda* qui le traverse de l'E. à l'O., et se jette avec le *Zadorra* dans l'*Ebre*, au-delà de *Miranda*. Le chef-lieu, que deux chemins directs rattachent à Vitoria et à la *Puebla*, est à 5 kil. à droite de la route que nous suivons, à la hauteur d'*Uzquiano*. La ville, très-ancienne place forte, dont il est plusieurs fois question dans l'histoire d'Espagne au commencement du XIII^e siècle, comprend aujourd'hui 100 maisons groupées autour des ruines du vieux château. Les habitants sont agriculteurs, élèvent des bêtes à laine, et ont utilisé les cours d'eau du territoire pour faire mouvoir un grand nombre de moulins.

Uzquiano est à 11 kil. 1/2 de Vitoria. Une route accidentée, et sur laquelle on rencontre quelques *ventas* et les hameaux du comté, conduit en 2 h. 1/2 à

25 kil. *Peñacerrada*, localité classée comme V. malgré le petit nombre de ses hab. (183). Elle est située sur une hauteur, à l'entrée de la chaîne de montagnes qui sépare l'*Alava* de la province de *Rioja*, sous un climat froid et humide. Elle est encore entourée d'une forte muraille percée de trois portes, flanquée de grosses tours; quatre citadelles aujourd'hui en

ruines la défendaient. Son église paroissiale (*la Asuncion de Ntra Sra*), érigée en 1256, est une de plus belles de la province; on y remarque de beaux rétables, de riches ornements, les deux sépultures de Mosen Juan Ramirez, chevalier de Montoria, et de sa femme, Doña Ocenda Ruiz, fondateurs ou restaurateurs d'une partie du temple. La sacristie conserve dévotement, dans un beau reliquaire, un os de sainte Lucie. Peñacerrada, comme tous les points un peu importants de ces provinces, fut témoin de fréquents engagements entre les troupes de la reine et les bandes carlistes. Le 22 juin 1838, ces dernières, commandées par Guergué, se présentèrent pour secourir la ville assiégée par Espartero, et furent repoussées avec une perte de 300 morts, 680 prisonniers et 4 pièces d'artillerie.

En quittant Peñacerrada, la route s'élève dans la Sierra de Toloño qu'elle franchit au port de la Herrera, presque au-dessous des ruines du célèbre sanctuaire de Ntra Sra de los Angeles, détruit pendant la guerre civile, laissant à 2 kil., à droite, sur le versant, la petite V. de Samaniego qui appartient encore à l'Alava. Lorsqu'on atteint le sommet de la chaîne, une vue magnifique s'étend, à droite, au delà de Samaniego, sur une partie de la Rioja arrosée par l'Èbre, et, en avant, sur la pointe que forme l'Alava jusqu'aux approches de Logroño. Cette chaîne elle-même qui se prolonge de l'E. à l'O., et au-dessous du comté de Treviño, comme il a été dit plus haut, prend à son extrémité occidentale le nom de monts *Bilibios*, et se termine par un immense rocher presque inaccessible. A côté de ce rocher s'élève, d'une façon aussi abrupte, un contrefort qui semble appartenir à ce grand soulèvement granitique des roches de Pancorbo; celui-ci se nomme le *Buradon*, et entre leurs bases

resserrées l'Èbre, grossi du Zadorra, s'est ouvert un passage. On nomme *Conchas del Ebro* cette pittoresque entrée, placée sur la limite des provinces de Burgos et de Logroño.

Du point culminant de la route on descend rapidement vers

20 kil. (45 kil.) **Laguardia**, V. de 1,742 âmes, centre d'une *hermandad* qui comprend 16 localités appartenant à cette espèce d'enclave nommée la *Rioja Alavesa*, dont le principal produit consiste en vins estimés. Laguardia est située à la base de cette sierra qui sépare la Rioja Alavesa du haut Alava, et à 5 kil., en ligne droite, de l'Èbre, de l'autre côté duquel s'étend la *Rioja Castellana*. Elle est construite sur le sommet d'une colline qu'elle couronne de ses remparts de forme elliptique, flanqués de fortes tours en parfait état. De tous les points de cette enceinte, et de la promenade plantée d'arbres qui l'environne, on jouit d'un panorama d'une immense étendue : au N. les montagnes que la route vient de franchir, au S. la Sierra de Cameros qui, à 45 kil. de là, sépare la *Rioja Castellana* de la province de Soria; à l'E. la frontière de Navarre et la ville de Viana; à l'O., à plus de 70 kil., les grandes montagnes de Pancorbo. L'église paroissiale (*Santa Maria*) possède dans une chapelle, à l'entrée de la nef principale, un *apostolado* (les statues des douze apôtres) de grandeur naturelle, en pierre, attribuées au célèbre sculpteur Gregorio Hernandez. Dans l'autre église (*San Juan*) on remarque également la chapelle de la *Virgen del Pilar*, entourée de statues d'anges portant des instruments de musique.

Laguardia doit à la douceur et à la beauté de son climat, réellement délicieux pendant l'automne, le succès d'une très-intéressante industrie encore peu répandue en Espagne, la récolte de la soie et la culture du mûrier.

Ses environs possèdent actuellement plus de 40,000 pieds de cet arbre, et les soies de Laguardia ont été remarquées même aux dernières expositions de Paris.

3 h. 1/2 de chemin, à travers une campagne bien cultivée, plantée de mûriers et d'oliviers, par-

courue par de nombreux cours d'eau qui descendent vers l'Èbre, conduisent jusqu'à ce fleuve, qu'on traverse sur un beau et ancien pont pour entrer à

17 kil. (62 kil.) **Logroño**, chef-lieu d'une province de 3^e classe formée de l'ancien territoire de la Rioja.

LA RIOJA.

Cette riche province a pour points extrêmes, en haut, Villafranca et Belorado, de la province de Burgos, dans les montagnes d'Oca; en bas, Alfaro et Cervera sur les frontières S. de la Navarre, et Agreda dans la Sierra de Moncayo. C'est une grande vallée ayant la figure d'un S, mesurant 136 kil. dans sa longueur, 45 à 50 dans sa largeur. Elle est parcourue par l'Èbre d'une extrémité à l'autre, et nettement limitée par quatre chaînes de montagnes. La plus importante est la cordillère qui sépare les deux bassins parallèles de l'Èbre et du Duero; elle commence à Villafranca, à 30 kil. E. de Burgos, descend du N.-O. au S.-E. entre la Rioja et la province de Soria en décrivant deux courbes en sens contraire sous les noms de Sierra Cebollera et Sierra de Oncala, et, arrivée auprès d'Agreda, remonte par un crochet vers Tarazona d'Aragon. La seconde va, du S. au N., de Villafranca à Pancorbo et à Miranda. La troisième commence à cet étroit passage où l'Èbre s'éleve entre les rochers de Buradon et de Bilibio, prenant successivement les noms de Tolonia, Sonsierra et Abalos, jusqu'aux derniers sommets de la Sierra Cantabria au N.-E. de Laguardia. De ce point l'Èbre forme lui-même la limite jusqu'à la ville d'Alfaro, près de la route de Pampelune à Tudela. La quatrième enfin se rattache à la première au-dessus d'Agreda, et monte au N. jusqu'à Alfaro en suivant le cours de l'Alhama.

Tout ce bassin, qui occupe 270 lieues carrées, a pour avoisinants l'Alava et la Navarre au N., la Vieille-Castille à l'O., Soria au S., l'Aragon à l'E. Il produit des fruits de toute sorte en assez grande quantité pour en exporter dans les provinces basques; des céréales, du vin renommé (plus de 650,000 hectol.), de l'huile excellente, bien que la culture de l'olivier y soit peu étendue, de la soie et toutes les variétés de plantes potagères. Le mouvement commercial y est très-actif; il consiste surtout en troupeaux et en laines de belles espèces très-estimées. Le sol des montagnes recèle quelques richesses minérales: un peu de fer dont l'exploitation a été abandonnée en raison de son âcreté, du cinabre vers Torrecilla de Cameros, la galène sur certains points de cette même chaîne du S.-E.; du cuivre aux environs d'Arnedillo, de Cervera et de Villaverde; un filon d'antimoine à Aguilal; du cuivre de rosette et un peu d'argent auprès de Haro; de la marcassite à Anguiano; de l'étain à Robles; du charbon de terre vers Arnedillo; à Agoncillo des carrières de *bol* de qualité égale à celui d'Arménie et des argiles fines qui ont été employées par les Romains

pour la céramique; enfin de beaux marbres à Baños de Rioja, Muro de Cameros et Ezcaray.

Les forêts y ont été abondantes et de belle venue; elles sont devenues ce que deviennent les forêts de toute l'Espagne, l'incurie les détruit, et l'absence de mesures contre la vaine pâture en empêche la reproduction.

La Rioja ne le cède pas aux provinces ses voisines en richesses hydrologiques; ses eaux minérales d'Abalos, de Foncea, de Grabalos, de Torrecilla de Cameros et d'Arnedillo, ont des vertus dûment constatées. Le professeur de chimie, Luis Proust, qui a analysé ces dernières dès 1806, a dit qu'elles n'étaient pas inférieures à celles de Bagnères de Bigorre, et « qu'il y avait folie à aller chercher en pays étranger ce que la nature a répandu en si grande abondance sur le sol espagnol. » Le professeur Proust a parfaitement raison s'il fait une comparaison de quantité. L'Espagne l'emporte à ce point de vue sur la France et sur l'Allemagne, si riches néanmoins en eaux minérales; il dit vrai encore s'il entend parler des vertus curatives; les mêmes éléments produisent certainement partout les mêmes effets; mais comme organisation, comme application, les thermes français ont et auront longtemps encore une supériorité telle, qu'il ne sera pas étonnant que les malades un peu fortunés les préfèrent aux établissements espagnols, si dépourvus en général des plus simples éléments d'une installation à peu près confortable.

L'industrie manufacturière n'a pas progressé dans la Rioja comme le commerce. On y fabrique des draps, des serges, des toiles pour les besoins du pays, de la chapellerie, de la passementerie, des cuirs, du papier, du savon, etc., comme partout, et sans exporter au dehors.

Le pays tout entier offre un charmant aspect. Ces belles montagnes toutes couvertes de verdure, ces rochers escarpés s'élançant au milieu d'une végétation puissante qui ne néglige aucune parcelle d'humus, ces vastes prairies, ces pentes couvertes de vignobles, ces plaines où les sillons s'alignent avec une irréprochable régularité, ces eaux abondantes qui descendent de toutes les hauteurs pour fertiliser la campagne, tout cela présente aux regards une succession de riches tableaux et de perspectives pittoresques.

Les Riojanos sont de braves gens; ils ont le caractère noble, franc et honorable de leurs voisins de l'Alava et de la Castille, et cependant nous ne saurions dire qu'il y ait une égale vertu et une aussi louable moralité chez les habitants de la plaine et chez ceux de la montagne. Des uns aux autres la différence est grande. Ceux-ci, vivant sur un sol ingrat qui ne leur fournit pas, à leurs premiers efforts, des moyens suffisants de subsistance, luttent courageusement, travaillent sans cesse, ou bien vont chercher dans le commerce les produits que la terre n'apporte pas en assez grande quantité. Ils amassent presque tous un petit pécule, le rapportent dans leurs foyers, y installent quelque industrie, et y introduisent peu à peu l'aisance et les bons exemples. Les autres, les riverains de l'Èbre, vivent sur un sol fertile qui fournit, sans peine et presque sans travail, aux besoins matériels de la vie. Placés à une petite distance des provinces récemment

encore ouvertes aux marchandises étrangères, sauf interdictions douanières, ils avaient coutume, il y a peu d'années, d'aller y pratiquer, la nuit, un genre de commerce hasardeux, mais lucratif, que la loi n'a pas encouragé; ils vivaient le jour dans la mollesse, ils aimaient les boissons spiritueuses, et n'avaient pas généralement d'aussi bonnes mœurs que leurs voisins de la montagne. L'établissement des lignes de douanes à la frontière de France a grandement modifié la cause, et détruira certainement l'effet. En somme, c'est un beau peuple, de constitution robuste, très-expert dans la fabrication du vin, et très-enclin à la profession des armes. Les femmes sont belles, gracieuses, laborieuses et adroites.

Le chef-lieu de la province romaine autour de l'Èbre était *Varia*, dont il ne reste plus, auprès de Logroño, qu'un pauvre village de quelques feux, encore semé de vestiges de cette grande époque; le pays de *Varia* était la *Varejia* ou l'*Arejia*, le temps en a fait la *Rioja*. Occupée par Sisebuth et Suintila, soumise par Leovigilde, possédée par les Musulmans, elle devint un comté sous les institutions surgies en Asturies. Sancho *Abarca*, premier roi de Navarre, s'en empara, en fit une principauté importante, prit en affection Najera, capitale de la Rioja avant Logroño, et, quand Garcia Sanchez succéda à son père, il s'intitula roi de Pampelune et de Najera. Ainsi fit Sancho Garcez, le troisième, qui donna aux Riojanos des institutions considérées comme l'origine des meilleurs usages de la Castille. Le quatrième, don Garcia Sanchez, ayant transporté à Najera le siège de la cour de Navarre, pour être plus près de son frère, Ferdinand I^{er} de Castille, dont il convoitait les États, on le surnomma *el de Najera*.

Disons-nous ici ce fait de charmante fraternité comme il s'en produisit souvent dans l'histoire des royautes espagnoles? Garcia Sanchez tombe malade ou feint de l'être, Ferdinand accourt pour le voir; mais averti du piège qui lui est préparé, il s'échappe et rentre dans ses États. Il tombe malade à son tour; Garcia va visiter son frère et, victime de la ruse qu'il a ourdie, est saisi et enfermé dans le château de Cea. Mais il corrompt ses gardes, s'évade en jurant de se venger, et rassemble une armée. Ferdinand fait de même; plus fort en nombre, plus habile capitaine, il enveloppe à Atapuerca, à 4 l. de Burgos, la petite troupe de Garcia, qui, assailli par l'élite des chevaliers de Castille, tombe mortellement frappé de plusieurs coups de lance.

Ferdinand vint triomphant à Najera, y déposa le corps de son frère, envoya son neveu, Sancho Garcès, en possession du royaume de Navarre, et annexa la Rioja à la Castille. Tour à tour soumise à l'Aragon et à la Castille, cette province, dont l'importance avait déchu depuis la chute de la royauté de Najera, se vit tout à coup envahie, en 1360, par don Henri de Trastamarre et don Tello. Don Pedro accourut pour s'opposer à cette invasion, rencontra son frère auprès de Najera, le battit, et reprit la ville. Najera, sept ans après, le 3 avril 1367, fut témoin d'une nouvelle rencontre entre don Pedro et don Henri. Du côté du premier, à Navarrete, était le prince de Galles, Olivier Clisson, Jean Chandos, le captal de Buch, le comte de Foix; avec don Henri marchaient Duguesclin, le ma-

réchal d'Audenehan, le Bègue de Villaine. Une trahison découvrit le flanc de l'infanterie de Duguesclin; elle fut mise en désordre, et la bataille fut décidée par la fuite de don Henri et par la capture de presque tous les chevaliers français.

Les fastes de la vieille province de Rioja, confondus avec ceux de la province actuelle de Logroño, ne fournissent plus, à partir de cette époque déjà reculée, d'éléments pour l'histoire de l'Espagne. Les Français y vinrent en 1521, pendant la courte occupation de la Navarre par François I^{er}; ils y réparurent en 1808, et souffrirent du mauvais accueil des Riojanos. L'un de ceux-ci, qui fit alors ses premières armes, joua plus tard un rôle important dans les luttes qui ont suivi la mort de Ferdinand VII, et dont il fut l'une des plus illustres victimes. Ce fut Martin Zurbano.

Logroño, (*Parador general*.—Diligences pour Burgos et pour Pampelune, tous les deux jours) V. de 7,000 hab., située sur la rive droite de l'Èbre, et sur une pente très-inclinée, entourée d'une plaine riante et fertile, présente un aspect agréable, surtout lors qu'on y arrive par la route de Vitoria. Le pont jeté sur l'Èbre, qui compte douze arches et une longueur de 200 mètr., était défendu par des têtes de pont aujourd'hui en ruines. L'intérieur de la ville est régulier, les rues sont alignées et se coupent à angles droits; mais l'absence d'égoûts et de fosses dans les maisons en fait d'affreuses sentines, la nuit surtout, après l'heure fixée par l'édilité pour le dépôt des ordures dans les rues. Le nettoyage a lieu au moyen des eaux de l'Iregua, ruisseau qui arrose la campagne au-dessus de Logroño, et qui se charge d'entraîner vers l'Èbre les saletés qu'on lui confie. On remarque dans la ville le séminaire, ancien couvent de jésuites; la maison de Miséricorde; l'hôpital; la maison des Enfants trouvés (*casa de Expositos*); le théâtre, construit sous Philippe IV, et de vieux couvents. La tradition assure que l'église principale, *Santa Maria de Palacio*, a été érigée par ordre de Constantin; elle porte en conséquence le titre d'église impériale. A défaut de dates précises, on peut constater qu'elle

remonte à plus de 1000 ans. Ses cloîtres sont plus anciens encore, ils tombent de vétusté. Le temple est surmonté d'un tour pyramidale de 200 pieds (60 mètr.) de haut. L'église de Santiago, remarquable par la hardiesse de sa construction, a 120 pas de long et 60 de large en une seule nef, sans un pilier. C'est dans ce temple, dit-on, que se fonda l'ordre de chevalerie de Santiago. La principale place, la *Redonda*, est entourée de maisons d'assez bonne construction; celle *del Coso* sert aux courses de taureaux. Les sorties de la ville sont d'un bel aspect, et au delà de l'une d'elles, la *Puerta del Carmen*, est la promenade de l'*Espolon*, dont la belle perspective a été gâtée par une fortification construite lors des dernières guerres civiles. Les habitants l'ont abandonnée peu à peu pour se porter vers d'autres promenades nouvellement tracées hors de la ville.

De bonnes routes divergent de Logroño; au N.-O., vers Vitoria; au N.-E., vers Pampelune, par Viana et Estella (V. R. 37); au S., vers Madrid, par Soria (V. R. 34); à l'O., vers Pancorbo et Burgos, par la rive droite de l'Èbre (V. R. 12); au S.-E., vers Calahorra; celle-ci est la moins bien entretenue :

On traverse, à 2 kil. de Logroño, la petite rivière d'Iregua au-dessus de son confluent avec l'Èbre,

et on rencontre, au delà, le hameau de *Varea*, triste reste de l'ancienne cité de *Varia*, siège autrefois de la puissance romaine sur les bords de l'Èbre. La route et le fleuve se côtoient jusqu'à la rencontre du ruisseau de *Leza*, dont les eaux servent aux irrigations de la fertile campagne de

11 kil. (73 kil.) *Agoncillo*, v. de 390 hab., non moins ancien que *Varea*, et conservant encore des vestiges de la ville romaine d'*Egon* qui l'a précédé. La route, qui passe au S., emprunte une partie de l'ancienne voie militaire, et s'écarte peu à peu du cours de l'Èbre jusqu'à

17 kil. (90 kil.) *Ausejo*, petite V. de 2,050 hab., autrefois place forte, située sur les pentes d'une montagne isolée. Au sommet de cette montagne existait un vieux château appartenant aux comtes de *Bornos*, et que les milices nationales avaient fortifié de nouveau, en 1837, pour protéger la ville contre les coups de main des bandes carlistes. On l'aperçoit de très-loin. Au delà, la route passe à une petite distance à g. de *Villar de Arnedo* ou *Villarejo*, bourg de 784 hab., et se rapproche de l'Èbre à travers un pays très-plat et sans intérêt. On aperçoit de loin, sur la pente d'une colline

13 kil. (103 kil.) **Calahorra**, (bonne *posada*, hors des murs) très-ancienne cité romaine, la *Calagurris* où *Sertorius* s'enferma et soutint un long siège contre *Pompée*. Elle avait alors pour devise : « *Pravalui in Carthaginem et Romam.* » Assiégée par *Afranrius*, elle résista longtemps malgré les horreurs d'une famine telle, que les hommes, dit *Valère Maxime*, se nourrissaient de la chair de leurs femmes et de leurs enfants. Rome fut tellement émue de cet héroïsme féroce, que la *fames Calagurritana* y devint proverbiale. Les défenseurs de *Calahorra* avaient obéi au pied de la lettre à cette loi terrible de l'une des *Siete partidas* d'*Alfonse le Sage* :

« *Segyendo el padre cercado en algun castillo que toviesse de señor, si fuesse tan cuytado de fambre que non oviesse al que comer, puede comer al fijo, sin mal estança, ante que diesse el castillo sin mandado de su señor* ¹ ».)

Calahorra fut prise et rasée, ses habitants massacrés, et plus tard *César* la reconstruisit et la colonisa. La domination des *Goths* passa sur elle sans événements, et au *x^e* siècle elle appartenait aux *Arabes*. *Don Garcia de Navarre* les en chassa en 1045, et, dix ans plus tard, rapportent quelques historiens, *don Ramiro d'Aragon* et *don Ferdinand 1^{er}* de *Castille*, se disputant sa possession, remirent leur cause à deux champions, *Martin Gomez* pour l'*Aragon*, et pour la *Castille* le *Cid*, qui vainquit et tua son adversaire. En 1366, *don Henri de Trastamarre* entra dans *Calahorra* à la tête des grandes compagnies qui, entraînés par un discours de leur célèbre capitaine *Bertrand Duguesclin*, déployèrent des bannières sur lesquelles on lisait : « *Castille! Castille pour le roi don Enrique!* » et proclamèrent, au milieu des fêtes, le frère de *don Pedro le Cruel*. Là s'arrêtent les souvenirs historiques de *Calahorra*; *Clausel y passa* en 1813, allant de *Logroño* à *Tudela*; *Zumalacarreghi* essaya de la surprendre en 1834; le général *Cordoba* s'y arrêta, en 1836, après avoir refusé à *Madrid* de prêter serment à la constitution de 1812, et *Marcus Flavius Quintilianus*, le célèbre rhéteur romain, y est né.

Calahorra, construite sur la pente d'une colline, domine une vaste étendue de pays. Le *Cidacos* coule à l'E. au pied de ses murs, descendant vers l'Èbre qui

¹ « Si le père est assiégé dans un château qu'il tient de son seigneur, et s'il est pressé par la faim et n'a pas de quoi manger, il peut manger son fils sans encourir de reproche, plutôt que de rendre le château sans ordre de son seigneur. »

(*Loi VIII^e, titre 17, de la 4^e partida.*)

passé à 2 kil. au N., et qui reçoit, en face de la ville, la rivière d'Ega qui descend d'Estella. L'intérieur de la ville est triste, les maisons de pauvre apparence; on y remarque néanmoins quelques bons édifices, la maison de ville, les arcades de la place, un ancien couvent de Carmélites dont on a fait une prison, des écoles, et un théâtre à côté de la chapelle où se célèbre encore le culte catholique. La cathédrale est très-ancienne; on la dit fondée par les premiers apôtres qui vinrent en Espagne prêcher la religion du Christ; on n'y remarque qu'une porte gothique datant des premières constructions. Politiquement, administrativement, judiciairement, Calahorra ne joue plus aucun rôle, mais elle est le siège d'un diocèse épiscopal très-étendu, suffragant de l'archevêché de Burgos, et comptant près de 1,000 paroisses.

On peut faire aux environs de Calahorra d'intéressantes excursions, notamment aux *bains d'Arnedillo*.

Ces bains sont situés à environ 22 kil. au S., en remontant le cours du Cidacos. Arnedillo, petite V. de 840 hab., se trouve dans une vallée formée par deux prolongements de la Sierra de Cameros. La source en est éloignée de 600 mètr.; un assez bon chemin y conduit. Elle sort de la base d'une haute montagne (*l'Encineta*) dans laquelle on trouve du marbre, du gypse et du minerai de fer. Elle coule en très-grande abondance, fournissant près de 40 litres par minute. L'établissement renferme 38 chambres, 2 cuisines, 1 grand salon de réunion, 2 salles communes pour les militaires et les pauvres, 1 chapelle et 10 piscines circulaires ou carrées, disposées pour recevoir chacune de 6 à 12 personnes à la fois; 3 de ces piscines avec douches de hauteurs et de diamètres différents, et enfin 2 vastes étuves ou salles d'inhalation.

L'eau est transparente, sans

odeur, sa température dépasse 50° centig., sa pesanteur spécifique est de 1,004; elle est chlorurée-sodique dans une très-haute proportion, avec une petite quantité de protoxide de fer et de gaz acide carbonique.

L'établissement, qui appartient à la ville, est affermé pour 30,000 réaux. On trouve tout auprès une bonne hôtellerie dans laquelle on est logé, nourri, pourvu du linge de bain nécessaire, pour 16 et 12 réaux par jour. Les environs offrent de belles promenades.

On peut venir directement de Logroño à Arnedillo, sans passer à Calahorra, par *Galilea, Tudelilla, Arnedo* et *Erce*. Ce trajet est de 51 kil.; les voitures n'arrivent que jusqu'à Erce.

ROUTE 10.

DE BURGOS A BILBAO.

PAR PANCORBO ET ORDUÑA (158 kil.).

Deux chemins conduisent de Burgos à Bilbao; l'un, dans un médiocre état d'entretien, se détache de la ville au N., et traverse de 3 en 3 kil. une foule de petites localités dont les plus importantes sont *Villarcayo* et *Balmaseda*. Ce chemin est peu suivi, bien qu'il soit plus court de 11 à 12 kil. que l'autre. Celle-ci, que nous allons décrire, emprunte une partie de la grand'route de France en passant par Pancorbo, et parcourt au delà de cette ville un pays intéressant.

Les diligences *Postas generales* et celles *del Norte y Mediodia* partent de Burgos tous les deux jours, et alternativement; ou, selon l'expression espagnole, qu'il est utile de connaître et de comprendre, *un dia si y otro no* « un jour oui, l'autre jour non. » Il part aussi, régulièrement, une *galera* une fois par semaine. On peut en essayer.

Après avoir traversé les gorges de *Pancorbo* (66 kil., voir pages 27 et 28 en sens inverse) on prend un

chemin à gauche, qui rencontre à 8 kil. les *ventas de Encio*. Encio est à quelque distance du chemin, sur le sommet d'une colline de forme conique entourée d'un sentier en limaçon. On aperçoit à droite *Moriana*, v. de 28 maisons, au milieu de la montagne, puis on rencontre, à 5 kil. 1/2, *Santa Gadea*, v. de 270 hab., autrefois fortifié, et conservant encore, sur le monticule qui le domine, les ruines d'un ancien château. On quitte la montagne au delà de *Santa Gadea*, et la route descend par une belle plaine jusqu'à l'Èbre, qu'elle traverse avant

17 kil. (83 kil.) *Puentelarra*, v. de 110 hab., appartenant à la province d'Alava, et situé au milieu d'une belle campagne arrosée par l'Omecillo qui vient se jeter dans l'Èbre un peu au-dessus du v. La route longe la rive gauche de cette rivière, qu'elle traverse à

4 kil. (87 kil.) *Berguenda*, ancien v. de 280 hab., situé au pied de collines qui dominent la rive droite de l'Omecillo, et forment sur une étendue de 16 kil., du S. au N., la limite de l'Alava et de la province de Santander. La route en sortant de *Berguenda* passe entre la base de ces collines et la rivière, et rencontre à 3 kil., au milieu d'une charmante vallée, le v. d'*Espejo* (290 hab.) entouré de jolis jardins. A droite, à 1 kil., sont *Villamaderne* et *Villañane*, deux v. d'agriculteurs. Au milieu du second s'élevé, en très-bon état de conservation, une très-vieille tour crénelée avec fossés et barbicanes, construite, dit-on, en 692, par Ruy Perez, grand amiral de l'Océan, et dans laquelle Pélagie se serait caché, après l'invasion du royaume par les Maures, jusqu'au moment de la levée de boucliers dans laquelle il proclama l'indépendance des Asturies. Au delà d'*Espejo*, la route, suivant toujours l'une ou l'autre rive de l'Omecillo, rencontre à de très-petites distances plusieurs

ventas : *Santa Lucia*, *la Nueva*, *el Monte*, *el Cojo*, *la Herradura*, *Carracoles* et *Fresneda*.

17 kil. (104 kil.) *Osma*, v. de 142 hab., situé au pied des montagnes de *Salvada*, et à une petite distance des sources de l'Omecillo. Quand on l'a dépassé, on commence à monter, et on atteint en une 1/2 h. *Berberasa*, v. de 190 hab., dans un vallon, à 784 mètr. d'altitude, sur les pentes d'une chaîne derrière laquelle se trouve la vallée d'*Ayala*, et qui se prolonge ensuite en grandissant au S. de la Bizcaye et des Asturies. La côte devient pénible, la route suit en serpentant les contours de la montagne, et s'engage enfin au milieu de roches d'une grande hauteur et d'un aspect majestueux à travers lesquelles elle a été ouverte avec une remarquable hardiesse. Sur la droite, auprès du petit v. de *Delica*, à 2 kil. de la route, la source du Nervion jaillit entre deux rochers, au pied du mont de *Santa Agueda*. Quelques chênes, des hêtres qui ont crû entre les anfractuosités des rochers, que le feu du ciel a atteints plus d'une fois, et que la tempête a renversés au-dessus des abîmes, ajoutent à l'horreur de ce site sauvage. La vieille *peña de Orduna* le domine d'une grande hauteur; elle n'était accessible qu'aux oiseaux et aux isards jusqu'au jour où les ingénieurs s'attaquant à ses flancs y ont tracé ce chemin réellement admirable.

Au point culminant est la *venta del Hambre*, la venta de la Faim, justement nommée, et dans laquelle le voyageur trouverait à peine un abri. Une vue magnifique s'étend de là sur de riches campagnes, appartenant encore à l'Alava au premier plan, et plus loin à la Bizcaye, vers lesquelles on descend rapidement, laissant à gauche, à 1 kil. 1/2, les 20 maisons du v. de *Tertanga*. Les trois provinces de Burgos, de Bizcaye et d'Alava sont ici très-rapprochées. La limite des deux pre-

nières se trouve au milieu même du hameau de la *Cerca de Villano*, qui compte 11 maisons, dont 3 sont à la Bizcaye, et 8 au district de Villarcayo (Burgos). Les habitants des trois premières jouissent comme Bizcayens de privilèges et de droits qui sont refusés aux autres comme Castellans, et ces trois maisons sont toujours occupées, tandis que les huit autres sont souvent désertes. La borne indicative de la limite des deux territoires se trouve placée dans la cuisine de l'une de ces maisons, au coin du foyer.—On ne dit pas si par ce fait la maison est moitié bizcayenne, moitié castillane.

Au bas de la montagne, et à 5 kil. de la *venta del Hambre*, on rencontre enfin, dans une jolie plaine de 4 kil. de largeur sur 7 de long, bornée par les deux collines de Guecha et del Castillo,

14 kil. (118 kil.) **Orduña**, V. de 2,240 âmes, dépendance isolée de la Bizcaye au milieu du territoire de l'Alava. Elle est entourée de vieilles murailles avec réduits, boulevards, tours crénelées, et percée de six portes auxquelles aboutissent les routes de Burgos, de Bilbao, de Vitoria et de Loza. On n'y remarque, parmi les constructions de quelque valeur, que le solide hôtel de la douane qui occupe un angle de la place, et un ancien couvent de franciscains-récollets. La place est spacieuse, entourée de magasins et d'arceaux. Les deux églises ne renferment rien qui soit digne d'attention. Orduña, pendant la dernière guerre civile, a été fréquemment témoin de scènes sanglantes. Les carlistes lui donnèrent l'assaut le 6 février 1835, et furent repoussés avec perte par la garnison composée seulement de carabiniers-douaniers et de miliciens. Tour à tour occupée par les deux partis, elle fut reprise en dernier lieu, sans résistance, par le général Espartero, le 17 mai 1839.

Le chemin que l'on suit en sortant d'Orduña dans la direction de

Bilbao est des plus agréables, au milieu d'une jolie campagne, et bordé de chaque côté d'une telle quantité d'habitations et de métairies, qu'on dirait une rue non interrompue. A *Saracho*, à 3 kil., la route traverse le Nervion qui n'est encore qu'un ruisseau, et descend dans la même direction en rencontrant, à de courtes distances, *Amurrio*, v. de 756 hab.; *Luyando* (360 hab.), à l'entrée duquel est une croix de pierre avec une inscription indiquant que là se trouvait autrefois le fameux arbre *Malato*, « dont parle la loi 5^e du titre I^{er} du Fuero de la très-noble et très-fidèle seigneurie de Bizcaye. » C'est une histoire à rechercher. Viennent ensuite *Llodio*, agglomération de 1,931 hab., dans une riche vallée parcourue par le Nervion; *Arrancudiaga*, ante-iglesia de Bizcaye, de 338 hab.; *Miravalles* (348 hab.), sur la rive gauche du Nervion, avec une petite source minérale, et, sur un monticule, un ermitage dédié à *Ntra Sra de Udiarraga*, qui passe pour l'un des plus pittoresquement placés de la Bizcaye; *Arrigoriaga*, autre ante-iglesia dont l'église (*Santa Maria Magdalena*) date, dit-on, du ix^e siècle, où elle fut fondée pour servir de sépulture aux nobles Bizcayens qui moururent en combattant Muza à la célèbre bataille d'Albelda, sous les ordres d'Ordoño, roi des Asturies; enfin *San Miguel de Basawi*, ante-iglesia de 70 maisons. Ici la route rejoint celle qui vient de Vitoria par Durango.

40 kil. (158 kil.) **Bilbao** (V. R. 3, p. 71).

ROUTE 11.

DE BURGOS A SANTANDER

(173 kil.).

(DILIGENCES : la *Victoria* (un día si y otro no), trajet en 20 heures, départ à 10 h. du matin. Berline, 121 réaux; intérieur, 102; rotonde, 87; coupé, 76. — *Correo*, tous les

jours, trajet en 16 heures. 4 places à 152 réaux.)

Deux routes, allant toutes deux à Santander, se détachent de Burgos au N. L'une traverse le faubourg de *Quintana Dueñas*, passe à *Reynosa* et à *Molledo*; c'est pour une grande partie la direction que suit le tracé du chemin de fer de la *venta de Baños* à Santander. (V. plus loin.)

L'autre route, plus courte, meilleure et desservie par les diligences, — *un día si y otro no*, — se détache à droite de la première, au milieu des habitations blanches et des terres un peu marécageuses du faubourg de *Villatoro*, qui s'étend jusqu'à 4 kil. de la ville. Le sol est riche en carrières de plâtre, dont l'exploitation fait toute l'industrie du pays. A 7 kil. plus loin est *Vivar del Cid*, v. de 114 hab., qu'on a supposé la patrie de Ruy Dias, mais qui était seulement l'un des domaines donné en douaire par le héros à sa femme, doña Chimène. Des villages habités par des cultivateurs, et d'assez chétive apparence, se succèdent à de petites distances : *Soto Palacios* (142 hab.) à 1 kil. de *Vivar*; on y voit un ancien palais des ducs de Medina Celi; *Villaverde* (115 hab.) à 4 kil.; *Peñahorada* (120 hab.), dans un fond, dominé par quatre montagnes rocheuses d'une grande élévation, et près d'une jolie vallée qu'arrose le ruisseau *Ubierna* qui descend vers Burgos.

27 kil. *Hontomin* est entouré de prairies sillonnées de ruisseaux; aussi ses 200 hab. se livrent surtout à l'élevage des troupeaux; il s'y tient chaque année deux foires très-fréquentées. A 8 kil. est *Cernegula*, très-pauvre v. de 96 hab.; et plus loin, à 7 kil., *Villavilla*, où se trouve le *Parador* devant lequel la diligence s'arrête pour le déjeuner.

9^{es} kil. (50 kil.) *Pesadas*, v. de 153 hab., au point de séparation de chemins qui se dirigent vers Bilbao, Castro-Urdiales, Laredo et

Santoña. Sur la droite, et à 1,000 mètr. env., est le sanctuaire de *Hoz*, but d'un pèlerinage très-vénéral. A 13 kil., sur la route, se trouve *Valdenoceda*, petit v. de 40 maisons avec son église. Un pont traverse l'Ebre, qui est peu important en cet endroit. Au delà, à 4 kil., sont les quatre granges d'Ocina appelées aussi los Ocinos ou *ventas de Abajo et Afuera*.

23 kil. (73 kil.) *Incinillas*, hameau de 30 hab., dans une petite plaine encaissée par deux collines, et dont l'extrémité S. est limitée par le cours de l'Ebre. Ici la route se bifurque, à la *venta de Villalain*, dépendant d'un petit v. de 50 feux, dans l'église duquel a été inhumé, dit-on, *Lain Calvo*, juge de Castille et trisaïeul du Cid. L'embranchement de droite prend la direction de *Villarcayo*, et conduit à Bilbao par *Valmaseda*; l'embranchement de gauche qui traverse une grande plaine, rencontre à 15 kil. *Cubillos del Rojo* (135 hab.); à 7 kil. *Soneillo* (82 hab.), puis à 1/2 h. de marche *Quintana-Entello*, groupe de 7 maisons.

Cette route est monotone; elle traverse un pays inégal, un peu boisé, et dont les habitants s'occupent de travaux agricoles. Les villages se succèdent à de courts intervalles, et bientôt la route, s'élevant sur les ramifications de la haute chaîne derrière laquelle se trouve la province de Santander, rencontre à 4 kil. de *Quintana Entello* les *cabanas de Virtus*, et atteint le fameux port *del Escudo* et la *venta* du même nom à 1,090 mètr. au-dessus du niveau de la mer. La montagne franchie, on descend (1 kil. 1/2) à la *venta del Cirujano*, puis à *los Perales*, hameau dépendant de l'agglomération de *San Miguel de Luena*, ainsi que

52 kil. (125 kil.) *Entrambasmes-tras*, v. de 300 âmes, situé au confluent de deux petites rivières, la Luena et la Pas; celle-ci descend vers la mer, où elle se jette, à l'O. de Santander. La route suit le

cours du rio Pas au milieu d'une très-jolie vallée qui a env. 30 kil. d'étendue, et dont les habitants, nommés les *Pasiegos*, ont une industrie particulière. Ils s'adonnent, hommes et femmes, au trafic des mousselines et des tissus de tout genre, parcourant l'Espagne, la balle sur le dos, jusqu'à ce qu'ils aient amassé quelques ressources avec lesquelles ils rentrent au pays. Les *Pasiegos* sont robustes et courageux; elles portent ainsi, d'un village à l'autre, des fardeaux de marchandises considérables. Elles sont d'un beau sang, d'une excellente conduite, et on les recherche comme nourrices dans les principales villes d'Espagne, et surtout à Madrid. Elles ont un costume qui les distingue facilement : un jupon court de couleur brune, un corsage juste avec un plastron d'étoffe rouge, sur la tête une espèce de toque, des colliers autour du cou, et aux pieds des sandales de cuir fauve. On reproche aux hommes d'aimer le métier de contrebandiers; ils sont d'une rare adresse à franchir les fossés, les haies et les ruisseaux, à l'aide d'un long bâton, pour échapper à la force publique.

Au delà d'Entrambasmestras, et à 4 kil., on rencontre *Alceda*, v. de 70 maisons, situé sur la rive gauche de la rivière, auprès de hauteurs et de collines boisées. A peu de distance jaillit une source sulfureuse à 28° centig., chargée d'une assez forte proportion de gaz acide sulfhydrique; elle coule, en parfait abandon, dans deux bassins naturels abrités seulement par une mauvaise baraque en planches; le chemin qui y conduit est à peu près impraticable, et le village, qui en est propriétaire, ne fait aucun frais pour une installation quelque peu confortable qui y amènerait certainement des baigneurs. *Alceda* a du reste à lutter contre la rivalité des bains d'*Ontaneda*, situés à 1 kil. 1/2 plus loin, et beaucoup mieux organisés.

6 kil. (131 kil.) *Ontaneda*, v. de 25 maisons. La plus importante est l'établissement des bains qu'on aperçoit sur la gauche de la route, au pied des collines qui entourent la vallée de Toranzo, et au milieu de jardins bien entretenus. L'eau jaillit en très-grande abondance, à la température de 28° centig., dégageant une forte odeur d'œufs couvés; elle renferme sur 1,000 parties en poids, d'après une analyse faite à Madrid, en 1849, par le D^r don Manuel Rioz :

Gaz sulfhydrique.	0,016
— acide carbonique.	0,029
Sulfate de calcium.	1,770
— de potassium.	0,486
— de sodium.	1,347
Chlorure de sodium.	0,980
— de magnesium.	1,080
Carbonate de chaux.	0,039
— de magnésie.	0,034
Silice.	0,011
Oxyde de fer.	0,005

Cette eau est employée avec succès contre les maladies de la peau, en boisson, en bains, en douches et en vapeurs. L'établissement, qui est ouvert du 10 juin à la fin de septembre, possède dix baignoires en marbre, deux en bois, et une piscine en bois pour les pauvres. L'eau est chauffée dans une chaudière close pour alimenter à la fois les cabinets et la salle de vapeurs. Les appartements destinés aux baigneurs peuvent recevoir en même temps 60 ou 70 personnes; on y trouve une belle salle de bal, une vaste salle à manger, une salle de billard, un cabinet pour les journaux et un salon de musique. Il vient à *Ontaneda* un millier de personnes, année moyenne. Le pays est très-agréable, la vie y est assez bon marché et l'établissement bien approvisionné; les environs sont charmants, les excursions nombreuses, les moyens de transport faciles puisque les voitures publiques passent devant l'établisse-

ment; un service spécial par *gondoles* a lieu deux fois le jour, pendant la saison, entre Ontaneda et Santander, qui est à 34 kil.

En quittant Ontaneda on continue de suivre dans sa longueur la jolie vallée de Toranzo pour arriver à *San Vicente*, l'un des v. de l'agglomération, sans importance, mais dans une très-agréable position. Au delà, et à 1 kil. l'un de l'autre, sont : *Villigar* (90 hab.); *Borseña* (145 hab.); *Prases* (120 hab.), dans une jolie plaine arrosée par la Pas; et plus loin, *Corvera*, centre d'une agglomération de 1,970 hab.; *Aes* (94 hab.), dans une étroite vallée formée par les monts *Cumple* et *Dobra*; puis

15 kil. 1/2 (146 kil. 1/2) *Puente Viesgo*, v. de 96 hab., situé dans un joli vallon, et sur les bords du rio Pas qu'on traverse sur un beau pont de trois arches, dont celle du milieu a 11 mètr. d'élévation et 20 mètr. d'ouverture. Au pied même de ce pont sort d'une roche calcaire une source thermale de 34° centig., claire, transparente et inodore, dans laquelle l'analyse a reconnu les principes suivants :

Bicarbonate de chaux.	1,07 grains
— de magnésie.	2,00
Chlorure de sodium.	7,86
— de calcium.	0,91
— de magnésium.	1,68
Sulfate de soude.	2,02
— de calcium.	1,45
— de magnésium.	1,08
Acide silicique.	0,07

Gaz azote et acide carbonique en quantité indéterminée.

Cette eau est surtout recommandée pour les rhumatismes. L'établissement, construit depuis peu d'années et ouvert du 1^{er} juin à la fin de septembre, contient six salles de bains en pierre; l'une, nommée bain général, pouvant recevoir 28 personnes, et les autres 3 personnes à la fois. Il y vient env. 500 baigneurs par an. La vie y est agréable et facile.

Au delà de *Puente Viesgo* on rencontre : 4 kil., *Bargas*, v. de 60 maisons disséminées au pied du mont *Dobra*; 3 kil., *Carandia*, v. de 150 hab.; et, entre les deux, on franchit la Pas sur un beau pont suspendu. On traverse *Renedo*, puis *Camargo*, dont le territoire est arrosé par un ruisseau qui se jette dans la baie de Santander. La route rejoint à g. celle qui vient de Palencia par Alar et Reynosa, et qui a traversé la Pas au-dessous de Carandia, à Arce. Enfin on monte, par une côte assez rude, vers *Peña-Castillo*, agglomération de 1,041 âmes, sur le territoire de laquelle est une belle et vaste propriété appartenant au comte de Campojiro. Ce v. n'est qu'à 6 kil. de

25 kil. 1/2 (172 kil.) **Santander**, (HÔT. : *Fonda de Bogio*; *el Parador de Moral*; *café Suizo*. DILIGENCES pour Madrid, par Reinosa, Palencia et Valladolid. BATEAUX A VAPEUR pour le Havre et pour Malaga; services d'Angleterre à Marseille, faisant escale dans la plupart des ports de la Péninsule. V. plus loin, à la Corogne, l'indication de ces diverses lignes.) V. de 16,622 hab., capitale d'une province de récente formation, dépendant de l'ancien territoire de la Vieille-Castille; résidence d'un commandant général, d'un gouverneur civil, d'un commandant de marine, d'un évêque, d'un intendant de finances; port de 1^{re} classe, sur une baie magnifique et sûre, accessible aux bâtiments de tout tonnage. Cette baie est formée par une espèce de coupure au milieu des grands rochers de la côte cantabrique, ayant de 1 mille 1/2 à 3 milles de largeur, et 4 de longueur. Le port est protégé par un très-beau môle, long de 606 mètr., et formant une darse de 700 mètr. de tour. De ce môle la vue est magnifique; d'un côté la baie et les navires à l'ancre; de l'autre de jolies collines qui s'étendent jusqu'à l'entrée de la baie, couvertes de prairies et

de bouquets d'arbres; puis un vaste amphithéâtre de montagnes, émaillées au premier plan de blanches habitations et de métairies entourées de cultures, un peu arides au second plan, et tout au fond de l'horizon presque toujours couronnées de neiges. La ville est au pied de l'une des collines du N., et dans une espèce de presqu'île limitée à l'O. par le cours de la Pas, à l'E. par la rivière de Solia. La mer, qui remonte dans ces rivières, ne laisse plus entre elles, à marée haute, qu'un espace de 4 milles de largeur.

Santander se divise en ville haute et ville basse; la première renferme: le château de San Felipe, la cathédrale, de beaux édifices; dans la partie basse sont les principales rues, et sur le port une ligne de constructions qui en font un des plus beaux d'Espagne. On doit visiter: le théâtre, édifice élégant, d'un bel aspect au dehors comme au dedans, pouvant contenir 1,000 spectateurs; la prison, construite dans la seconde moitié du dernier siècle, et dont l'architecte avait prévu les conditions qu'on exige aujourd'hui des établissements de cette nature: elle est disposée de telle sorte que la surveillance s'exerce facilement d'un point central sur toutes les parties à la fois, et que tous les prisonniers peuvent en même temps assister à la messe sans quitter leur cellule.

La cathédrale est un édifice du style gothique, à trois nefs parallèles qu'entourent de petites chapelles, et surmonté d'une tour que couronne un campanile d'assez mauvais goût. L'intérieur n'offre rien d'intéressant; au-dessous est une vaste crypte, ou église souterraine, nommée *el Cristo de Abajo*, dont le maître-autel conserve deux précieuses reliques, les têtes des saints martyrs Emeterio et Celedonio. On remarque, auprès de la porte, un vaste bassin de marbre servant de bénitier; l'inscription

en relief, en caractères arabes, qui l'entoure, en ferait remonter l'origine à une assez haute antiquité.

La fabrique de cigares occupe un ancien couvent de religieuses de Santa Cruz; l'aspect en est sombre, les bâtiments sont humides et insuffisants. Il se fabrique annuellement dans cet établissement 2,500 kilog. de cigares de la Havane, 20,000 de qualité moyenne, et 125,000 de cigares communs; on y emploie env. 23,300 arobes (267,900 kilog.) de tabacs nationaux et étrangers. L'établissement occupe 1,060 personnes. Ses produits sont très-estimés.

Santander a de jolies promenades: l'*Alameda primera* se trouve dans l'intérieur de la ville, à la partie O.; la *Segonda* est hors des murs, sur un terrain élevé, au bas duquel passe la route d'Espagne. Le *Paseo de Alta* fait le tour des murs depuis le môle jusqu'au faubourg de *San Pedro*, le quartier pauvre. Le *Paseo del Sardinero* conduit à ce quartier où sont les établissements de bains de mer, très-fréquentés pendant la saison d'été. La plage du *Sardinero* est jolie, étendue et bien abritée. Au delà on va au phare. Il s'élève sur le *cap Mayor*, à 2 milles, au N.-O. de la barre. Le plateau du cap est à 62 mètr. au-dessus du niveau de la mer, l'édifice à 31 mètr., de sorte que le feu se trouve à 330 pieds, ou 92 mètr. L'appareil est du système Fresnel, à feux supérieur et inférieur fixes; celui du centre à intervalles de minute. Ce feu peut se voir à 20 milles au large.

Santander est une des premières places commerciales de l'Espagne; son port est au nombre des ports *habilitados*, c'est-à-dire autorisés à faire toute espèce de trafic avec l'Amérique. Cet avantage n'a pas été donné à Bilbao et à St-Sébastien qui sont obligés de faire relâcher à Santander les navires qu'ils expédient dans les colonies espagnoles, afin qu'on y enregistre leurs chargements sous le nom et

la consignation de l'un des négociants de la place, et il en est de même au retour. Les principaux objets de ce commerce sont : le blé des Castilles, les farines qui proviennent de toute la province et des provinces voisines, les laines de Léon, de la Rioja et de Soria. Aujourd'hui Santander se trouve dans une position sans rivale; il avait une route magnifique se rattachant, à Alar, au canal qui traverse une grande partie de la Vieille-Castille; c'est maintenant un chemin de fer qui lui apporte les céréales de trois ou quatre provinces, que transforme ensuite un nombre considérable de moulins mus par tous les cours d'eau d'alentour. Santander expédie chaque année, pour Cuba et Portorico, 90 navires avec 1,200 hommes d'équipage, jaugeant env. 15,000 tonneaux, et transportant 30,000 barils de farines beaucoup plus estimées dans les colonies de l'Amérique Sud que celles qui proviennent des États-Unis du Nord.

Santander a reçu les titres de *muy noble, siempre leal y decidida*; son ayuntamiento prend le titre d'*excellence*, et ses armes sont surmontées d'une couronne ducal.

L'ouverture du chemin de fer de San Isidro de Dueñas à Alar et de ce point à Santander (V. R. 1, p. 57, et R. 13), va rendre beaucoup plus faciles les communications entre Burgos et Santander. On n'aura qu'un court trajet à parcourir sur la route de terre pour rejoindre le chemin de fer.

ROUTE 12.

DE BURGOS A LOGRONO

PAR PANCORBO ET HARO (128 kil.).

Une autre route, plus courte de 26 kil., conduisait directement de Burgos à Logroño par Villafranca, Santo Domingo de la Calzada et Najera; elle a peu à peu disparu, devenue impraticable faute

d'entretien, de sorte que ces anciennes villes, autrefois importantes, sont à peu près délaissées et ignorées.

On remonte de Burgos jusqu'à Pancorbo (66 kil.) par la R. 1^{re}, et sous les murs même de cette ville, qu'on ne traverse pas, s'embranchent le chemin de la Rioja qui descend vers le S. en passant à

4 kil. (70 kil.) *La venta de Altable*, auberge assez bien installée, dépendant d'*Altable*, v. de 173 hab., situé à une portée de fusil de la route. On parcourt une belle plaine, peu accidentée et assez monotone, jusqu'à

17 kil. (87 kil.) *Angunciana*, v. de 474 hab., situé sur le Tiron, entre le point où cette rivière reçoit le Glera et celui où elle se jette dans l'Ebre. On la traverse sur un pont de pierre à arches très-élevées. Les habitants, qui cultivent la vigne, conservent leur vin dans des caves naturelles pratiquées sous une élévation calcaire voisine du village. On suit à quelque distance, à gauche, le cours du Tiron en deçà de

3 kil. (90 kil.) **Haro**, V. de 6,255 hab., dans une petite plaine, au pied des montagnes de Toloño qui forment au N. le passage de l'Ebre nommé *las Conchas*, et à une petite distance du confluent du Tiron venant de l'O. Son territoire est riche; on y cultive la vigne, et on y récolte un vin clair et assez estimé. Haro était le chef-lieu d'un comté dont le titre a été porté par une famille illustre, et notamment par le premier ministre de Philippe IV, qui traita avec Mazarin de la paix des Pyrénées. On rencontre au delà le v. de *Gimileo* (166 hab.), sur la petite rivière de Zamaca, puis

5 kil. 1/2 (95 kil. 1/2) *Briones*, V. de 2,736 hab., entourée de fortes murailles et fermée de portes, sur le penchant d'une colline qui domine l'Ebre. Son église est surmontée d'une fort belle tour, ses remparts forment une promenade plantée d'arbres d'où la vue s'é-

tend sur une belle et vaste plaine cultivée surtout en vignes. La récolte du vin y est considérable. Briones est une très-vieille ville où se conclut, en 1372, entre le roi de Castille, don Henri de Trastamarre, et celui de Navarre, Charles le Mauvais, un traité de paix qui fut cimenté par les fiançailles de Charles le Noble, fils du second, avec doña Leonor, fille du roi de Castille.

La route suit la vallée de l'Èbre, en ligne droite, sans se soumettre aux sinuosités du fleuve, et se tenant d'ailleurs prudemment au-dessus des terrains qu'il inonde fréquemment. Un chemin peu praticable descend de Briones, au S., vers *Santo Domingo de la Calzada* (23 kil.). C'est la seule communication avec cette vieille ville qui mérite d'être visitée.

5 kil. 1/2 (101 kil.) *San Asencio*, petite V. de 1,616 âmes, située entre les deux cours de l'Èbre et du Nagerilla, sur une petite élévation, au milieu d'un territoire partagé en vallons d'un aspect très-pittoresque. Ses maisons sont mal bâties, de pauvre apparence, les rues étroites, ni pavées ni empierrées, et le reste à l'avenant. On y récolte du vin en abondance comme dans toute la contrée, et tout un faubourg de la petite ville est formé des chais ou *cuevas* où ce produit du sol s'élabore et se conserve. A 10 m., à l'E., est un ancien couvent d'Hiéronymites, vaste édifice très-solidement construit, dans la chapelle duquel on conserve encore une belle statue de *Ntra Sra de los Angeles*, et un tableau de *Saint Sébastien*, qu'on prétend être de El Mudo; de belles allées d'arbres et des jardins dont les fruits sont magnifiques entourent ce couvent. Après l'avoir dépassé on rencontre à gauche la *venta de la Estrella*; un peu plus loin se dresse une petite montagne de forme conique nommée *Davalillo*, dont la base est presque entièrement entourée par l'Èbre; à droite se détache un assez mau-

vais chemin qui descend, au S., vers *Najera*, ancienne résidence royale presque oubliée (V. l'historique de la Rioja); puis on rencontre le Nagerilla que la route franchit sur un beau pont de pierre, tout auprès de son confluent, et en deçà de

8 kil. 1/2 (109 kil. 1/2) *Cenicero*, petite V. de 1,392 âmes, qui a dû un certain renom à sa résistance, en octobre 1834, contre les troupes carlistes commandées par Zumalacargui. Les habitants s'étaient enfermés dans l'église qui fut en partie brûlée. Les rues sont larges et bien empierrées; on remarque dans la principale, où passe la route, une assez jolie fontaine.

8 kil. 1/2 (118 kil.) *Fuenmayor*, petite V. de 2,030 hab., située dans une plaine fertilisée par des irrigations bien conduites. L'Èbre est à env. 2 kil. au N. A l'O. s'élèvent deux collines couvertes de vignes, d'oliviers et d'arbres à fruit. L'église (*Santa Maria*), à la sortie de la ville, est un assez bel édifice construit en pierre de taille, à trois nefs, et avec un beau rétable à trois étages d'ordres ionique, corinthien et composite, datant du XVII^e siècle. A env. 6 kil., au S., sur un chemin qui conduit à *Najera*, se trouve *Navarrete*, petite V. de 2,000 âmes, dont le nom est attribué par quelques historiens à la célèbre bataille dans laquelle don Henri de Trastamarre et Duguesclin furent battus par don Pedro de Castille et le Prince Noir; à *Najera*; *Navarrete* était le quartier de l'armée anglaise (V. l'historique de la Rioja).

Les pèlerins de France passaient autrefois à *Navarrete* pour se rendre à *Santiago de Galice*, et le chemin qu'ils suivaient se nomme encore *el camino frances*.

La route, se maintenant à une distance de 1 à 2 kil. de l'Èbre, franchit plusieurs petits cours d'eau qui y affluent, avant

10 kil. (128 kil.) *Logroño* (V. R. 9).

ROUTE 13.

DE VALLADOLID A SANTANDER

PAR PALENCIA (chemin de fer, 275 kil.)

36 kil. **San Isidro de Dueñas.** (V. R. 1, p. 57, en sens inverse, de Valladolid à San Isidro).

A ce point se rattache l'embranchement dit d'Alar, qui remonte vers le N. sur 89 kil. La première station importante est à

10 kil. (46 kil.) **Palencia**, V. de 10,813 hab., chef-lieu d'une province de troisième ordre, l'une des huit qui ont été formées du territoire de la Vieille-Castille; résidence d'un gouverneur civil, d'un commandant militaire et d'un évêque. Elle possède un séminaire, une société économique, un vieux palais nommé le Palais de don Sancho, un palais épiscopal dans une jolie position à une extrémité de la ville. Située au milieu d'une belle plaine, sous un climat un peu froid, mais très-pur, sur les deux rives du Carrion, elle est entourée de belles promenades plantées d'arbres et d'une ancienne muraille bien conservée. Ses rues sont larges, bien éclairées, régulièrement alignées. Les maisons ont généralement deux étages. La cathédrale, d'architecture gothique, est l'une des grandes et des belles églises de l'Espagne; on y remarque: la boiserie du chœur (*silleria*), la grille qui le ferme, les chaires et le *trascoro* ou mur qui sépare le chœur de la nef. Derrière le chœur est un caveau dans lequel on descend par un escalier de vingt marches; saint Antolin vécut au fond de ce caveau pendant plusieurs années; on y a érigé sa statue, et on y montre un puits profond dont l'eau, dit-on, possède un grand nombre de vertus. L'hôpital, placé sous l'invocation du même saint, est richement doté; un autre établissement de bienfaisance a été établi dans la maison même qu'habita le Cid; et on prétend qu'il a eu

pour fondateur l'illustre guerrier. À l'O. de la ville, le Carrion forme une île toute occupée par des jardins, et qu'on nomme Cuernago. On l'appelait autrefois les *Florestas de don Diego Osorio*; on y donna un tournoi et des fêtes magnifiques en l'honneur de Charles-Quint.

Palencia est célèbre par les conciles nombreux qui s'y sont tenus. Une assemblée des Cortès y fut convoquée, en 1312, pour l'élection du régent pendant la minorité d'Alfonse XI. On a longtemps exalté la valeur de ses matrones résistant aux armées anglaises qui assiégeaient la ville lors des guerres du roi don Pedro; elles mirent ces armées en déroute, ce dont le roi don Juan I^{er} les récompensa en les autorisant à porter sur leur toque une bande d'or, comme les chevaliers. Palencia possède, entre autres établissements industriels, une importante fabrique de couvertures et d'étoffes de laine qui fournit à presque toute l'Espagne, et exporte même jusque dans les colonies d'Amérique. Cette industrie occupe le tiers de la population, hommes, femmes et enfants; les laines viennent des plaines de Campos et des environs de Léon. Autour de Palencia sont les teintureries, les presses à lustrer, et trois moulins à foulon. On attribue la blancheur et le beau lustre qui font la réputation de ces étoffes à l'excellente qualité des argiles employées dans les moulins. Palencia expédie aussi des grains et des farines à Santander.

Un chemin de fer, qui passera par Léon et Ponferrada, pour atteindre la Corogne, se raccordera sur la ligne de Santander à Palencia.

En quittant cette ville, le chemin de fer suit à peu près l'ancienne route de terre de Palencia à Santander, à travers la riche *tierra de campos*, et pénètre dans une tranchée de 18 mètr. de profondeur pour arriver à

13 kil. (59 kil.) *Monzon de Campos*, gros bourg de 572 hab., situé dans une vaste plaine, dominée au N. et à l'E. par deux collines que surmontent des forteresses en ruines. Le bourg est sale et mal bâti; la plaine a perdu de son admirable fertilité depuis que le canal de Castille a détourné les eaux destinées à l'irrigation. On franchit, un peu après la station, le rio Ucieza, sur un pont de 15 mètr. d'ouverture.

8 kil. 1/2 (67 kil. 1/2) *Amusco*, V. de 1,750 hab., aussi malpropre et aussi mal construite que Monzon; mais la campagne est magnifique; on y aperçoit, dans un rayon de 4 à 5 kil., dix ou douze villages d'agriculteurs et de bergers. Rien n'est comparable, dit-on, à la fertilité d'une partie de cette campagne, qui, couverte par les débordements réguliers de l'Ucieza, produit en rare abondance des blés magnifiques. Amusco a deux places à arceaux et une église gigantesque et lourde, qui, au milieu de ces petites maisons basses, produit un singulier effet. Elle a 42 mètr. de long sur 24 de large, 31 de hauteur et un clocher de 42 mètr.; tout cela en pierre de taille unie, carrée, massive, sans le moindre ornement. On l'a surnommée *el Pajaron de Campos*; cela peut se traduire par le nom de l'oiseau le plus lourd et le plus épais, le pingouin par exemple. Le maître-autel est proportionné à l'église, et on assure qu'il n'y en pas de semblable en Castille; il occupe toute la largeur de la nef, s'élève jusqu'à la voûte et représente les douze apôtres, de dimensions athlétiques, entourant St-Pierre, patron du temple, en costume pontifical; le tout est en bois supérieurement doré. Amusco possède encore un grand ermitage gothique à trois nefs avec cinq autels, dont le principal est dédié à *Nuestra Señora de las Fuentes*; les pères de tous les pays y viennent en grande pompe, le dimanche qui suit le

15 août, et la fête se termine par des danses, des courses de *novillos* et des feux d'artifice.

6 kil. (73 kil. 1/2) *Piña de Campos*, petite V. de 1,000 hab., située entre l'Ucieza et le canal de Castille, sur un territoire beaucoup moins fertile que celui des deux stations précédentes; l'église est modeste. On y voit les ruines d'un beau château crénelé, couronné de huit tours rondes. Le terrain, au delà de cette station, est plus accidenté, et les rampes de la voie, jusque-là insignifiantes, deviennent plus rapides. Elle franchit de nouveau l'Ucieza sur un pont de 12 mètr., puis le canal de Castille, et arrive à

6 kil. 1/2 (80 kil.) *Fromista*, pet. V. de 1,500 hab., dans une jolie plaine, à droite du canal de Castille, avec trois églises et deux ermitages. En quittant Fromista, la voie s'élève, par une rampe presque continue de 6 millimètres, jusqu'à

6 kil. (86 kil.) *Marcilla*, bourg de 90 maisons, presque toutes bâties en terre et séparées entre elles par des cloaques complètement inabordables dans la saison des pluies. La voie de fer descend, au delà, dans la petite vallée de l'Arroyo de Vallama, touche à

5 kil. 1/2 (91 kil. 1/2) *Las Cabañas*, humble village en terre de 220 hab., situé dans une petite plaine. On y remarque à environ 60 mètr. à l'O. une vieille tour carrée à quatre étages, entourée d'une forte muraille; elle a 40 mètr. environ d'élévation et ses murs inférieurs ont plus de 4 mètr. d'épaisseur; elle appartient au marquis de Villatorre. Le chemin court horizontalement jusqu'à

7 kil. (98 kil. 1/2) *Osorno la Mayor*, v. en terre de 850 hab., situé dans une jolie plaine fertile, à une petite distance de la rivière d'Abanades, dont les bords très-riants sont plantés de peupliers et d'ormes. La voie de fer traverse cette rivière sur un beau pont de deux arches de 14 mètr. d'ouverture,

puis, un peu plus loin, le Buedo, sur un pont de trois arches de 8 mètr. chacune monte par une rampe continue jusqu'à

6 kil. 1/2 (105 kil.) *Espinosa de Villagonzalo*, v. de 416 âmes, ancienne ville murée, dans la vallée du Buedo. La voie, ayant à traverser à la hauteur de San Cristobal un massif considérable, s'élève sur un remblai de près de 2 kil. et d'une hauteur *maxima* de 9 mètr., et attaque le massif par une tranchée d'environ 1 kil. et d'une profondeur *maxima* de 18 mètr. Ce travail colossal a déplacé 600,000 mètr. cubes de terre. A l'issue de la tranchée de San Cristobal, on descend vers

15 kil. (120 kil.) *Herrera*, gros bourg de 744 hab., bien bâti, distribué en rues propres et bien empierrées, avec une jolie place carrée entourée d'arceaux. On y remarque, au côté O., les ruines d'un fort beau château appartenant à M. le duc de Frias et dont l'origine paraît remonter aux Maures; il y reste encore quelques traces de curieuses sculptures. Herrera, situé sur une petite hauteur, est entouré de beaux jardins et de nombreuses plantations d'arbres que baigne le Pisuerga. La voie de fer traverse cette rivière sur un beau pont de quatre arches ayant chacune 26 mètr. d'ouverture, et remonte la rive gauche, se tenant presque constamment au niveau du sol jusqu'à

5 kil. (125 kil.) *Alar del Rey*, très-modeste v. de 12 maisons, dont la majeure partie sont des magasins où s'entassaient les blés et les farines embarqués sur le canal de Castille, dans tout son parcours depuis Valladolid. C'est à Alar qu'aboutit le canal et l'embranchement exécuté par le chemin de fer du Nord. C'est là aussi que commence, vers Santander, le chemin de fer d'*Isabelle II*, construit par une compagnie anglo-espagnole. Deux des sections de ce chemin, long de 150 kil., sont en

pleine activité. On va dès à présent d'Alar à

50 kil. (175 kil.) *Reinosa*, petite V. de 1,720 hab., chef-lieu d'un district judiciaire dépendant de la province de Palencia. Elle est située sur l'Ebre que traverse un très-beau pont, et qui prend sa source à une petite distance à l'O., au pied des montagnes qu'on nomme les montagnes de Burgos ou les montagnes de Reinosa, appartenant à la grande chaîne cantabrique. Ces montagnes sont très-élevées, toujours couronnées de neige; la traversée des ports qui conduisent vers la province de Santander est impossible pendant la saison d'hiver, qui est généralement rigoureuse à Reinosa en raison de ce voisinage. Il règne dans cette ville une grande activité commerciale; les blés et les farines des plateaux, apportés par la voie de fer depuis Alar, y sont chargés par des *arrieros* qui les transportent à dos de mulet ou dans des *galères*, de l'autre côté de la montagne, avec les vins et les eaux-de-vie fabriqués dans le pays en assez grande quantité. En retour, les muletiers et les voituriers rapportent de la province de Santander du fer, des denrées étrangères et du poisson. La ligne d'Alar à Reinosa passe à une petite distance des deux bassins houillers importants d'*Orbo* et de *Cervera*, exploités par la compagnie du chemin de fer du Nord, et qui promettent d'abondantes ressources, non pas seulement pour le service du chemin de fer, mais encore pour l'industrie du centre de l'Espagne, privée de combustible, ou ne le recevant que d'Angleterre par la voie d'Alicante, et à des prix excessifs.

La section du chemin de fer comprise entre Reinosa et *Los Corrales*, sur 53 kil., n'en est encore qu'aux travaux préparatoires; elle aura à traverser la chaîne au milieu de nombreuses et de grandes difficultés, parmi lesquelles se trouvent, dans la pre-

mière partie, le percement d'un souterrain de 1,400 mètr. au point culminant, et la construction de viaducs ou de remblais considérables aux approches de

15 kil. (190 kil.) *Morancaas*. Ces travaux, de même que ceux qui sont à faire dans la seconde partie de la section, entre *Morancaas* et *Barcenaa* (22 kil.), retarderont pour quelque temps encore l'ouverture de la ligne d'un côté à l'autre de la montagne; mais sur la dernière partie, de *Barcenaa* à *Los Corrales* (18 kil.), ils sont en pleine activité pour le percement de cinq tunnels et la construction de six ponts sur la *Besaya*. De bons services de voitures et de transports suppléent à l'interruption de la voie ferrée entre *Reinosa* et *Los Corrales*.

C'est auprès de cette station que le tassement des terres d'un remblai, aux abords d'un pont-route, a amené, le jour même du premier essai, un déraillement qui a eu pour fatales conséquences la mort d'un ingénieur et les graves blessures du second. Le chemin va aujourd'hui sans interruption de *Los Corrales* à

45 kil. (275 kil.) **Santander**. (V. R. 11, p. 95).

ROUTE 14.

DE VALLADOLID A BENAVENTE

PAR MEDINA DE RIO-SECO (88 kil.).

L'établissement du chemin de fer du Nord de l'Espagne va dès à présent changer d'une manière à peu près complète le système des communications entre Madrid et les capitales des provinces du Nord-Ouest. Valladolid deviendra sous ce rapport le point de départ des nombreux services qui se dirigeront vers ces capitales, et qui abandonneront les routes anciennes. Ainsi, par exemple, pour gagner Benavente, on passait précédemment par Guadarrama, Medina del Campo, Rueda et Torde-

sillas; désormais, quand on sera venu à Valladolid par le chemin de fer, on n'aura plus à parcourir par la route de terre qu'un court trajet de 87 kil.

On sort de Valladolid par la *puerta del Puente Mayor*; on traverse le *Pisuerga* et le faubourg neuf, dit *Barrio Nuevo*, par une route mal entretenue, découverte, qui rencontre, à 4 kil., *Zaratan*, bourg de 924 hab.; à 7 kil., *Villanubla*, v. de 957 hab.; à 14 kil., la *Mudarra*, v. de 258 hab., dépendant autrefois de Medina de Rio-Seco, et qui s'en est affranchi pour s'administrer séparément, moyennant une redevance d'une poule et d'une jarre d'eau par chef de famille. On y traverse le ruisseau de *Horniga* qui descend vers le *Duero*, et, après être passé en vue de *Valverde de Campos* (455 âmes), on franchit le *Seguillo* sur un pont de pierre, et on entre, par une porte monumentale, à

40 kil. **Medina de Rio-Seco**. (Plusieurs *posadas* assez bonnes) V. de 4,500 hab., située sur la rive droite du *Seguillo* ou *Rio-Seco*, sur deux collines qui dominent une vaste plaine toute cultivée. La plupart des rues sont bordées d'arceaux, ainsi que la place de la Constitution, dont un des côtés, occupé par la Maison de ville, sert de promenade d'hiver. On remarque, à Medina de Rio-Seco, la place de San Francisco, où se trouve le couvent de ce nom; les ruines du vieux palais des *almirantes* de Castille, dont la façade est couverte d'une multitude d'ornements architectoniques de très bon goût, et d'autres places ayant ce caractère particulier des vieilles villes espagnoles: les maisons à arceaux. La paroisse principale, *Santa Maria*, est un bel édifice gothique dominant la ville et la campagne, surmonté d'une haute tour construite vers 1738. L'intérieur se compose de trois nefs. Le maître-autel, œuvre d'Esteban Jordan (1590), est un des

plus riches du genre *plateresque* que possède l'Espagne. Il est à trois corps, le premier d'ordre corinthien, le second d'ordre composite avec cariatides, le troisième d'ordre toscan. Huit hauts reliefs exécutés par Jordan, et peints par Pedro de Oña, représentent différentes scènes de la vie de la Vierge; on y admire aussi une Assomption, un Couronnement, quatorze statues d'apôtres et de rois hébreux, et un précieux tabernacle dans lequel se place, les jours de grande fête, une fort belle *custodia* d'argent massif conservée dans la sacristie. Dans les chapelles latérales existent une bonne image de saint Jean, un excellent groupe de la sainte Famille, et des peintures sur panneaux. La sacristie, très-jolie nef voûtée, possède des tableaux et des sculptures qui méritent l'attention. *Santiago*, la seconde paroisse, est une magnifique église d'ordre toscan. La tour qui domine le portail principal a 140 pieds (39 mètr.) d'élévation. Le portail du N.-O. est un bel arc couvert d'arabesques et de dessins filigranés d'un véritable mérite, et au-dessus de l'abside s'élèvent trois tours d'une rare élégance et d'une finesse de travail digne d'examen. Dans l'intérieur on remarque l'arc du chœur, des rétables, et la sacristie, ornée de tableaux. La paroisse de *Santa Cruz*, jolie basilique d'ordre corinthien construite par Herrera, n'a pas un moindre mérite; elle possède de précieuses reliques. Dans la chapelle du couvent, maintenant inhabité, de San Francisco, on admire encore les stalles et le lutrin du *coro*, en bois de noyer, sculptés par un frère lai avec une extraordinaire profusion d'ornements au milieu desquels ressortent, en demi-relief, les principaux personnages des livres sacrés.

Medina était entourée de remparts dont il ne reste aujourd'hui que trois boulevards et six portes encore solides et d'une

très-élégante construction. Hors de la ville sont deux jolies promenades : la *Horquilla* et l'*Arbol grande*, et six fontaines, dont trois alimentent des lavoirs publics.

Parmi les hauteurs qui dominent Medina, se trouve la colline de Moelin, où s'engagea, le 14 juillet 1808, la célèbre bataille de Rio-Seco. Une armée espagnole rassemblée à Benavente, et dans laquelle se trouvaient un commissaire et des officiers anglais, menaçait de se porter sur Valladolid et Burgos pour couper les communications entre la France et Madrid déjà occupé par nos troupes. Le maréchal Bessières résolut de s'opposer à ce mouvement; il commandait treize ou quatorze mille hommes qu'il porta au-devant des forces ennemies. L'armée espagnole, rangée sur les hauteurs, avait sur son front quarante pièces de canon. La brigade Darmagnac attaqua la première la droite de cette position. L'action devint bientôt générale, plusieurs régiments ennemis se battirent avec résolution. Le général Mouton enleva la ville à la baïonnette; les brigades Ducos et Sabathier emportèrent successivement les positions de la gauche ennemie; le général Lasalle, à la tête de la cavalerie, exécuta des charges brillantes, et compléta la déroute des Espagnols après six heures de combat. Ils laissèrent huit à neuf cents hommes sur le champ de bataille, près de six mille prisonniers, leurs bagages, leur artillerie et leurs munitions.

On a dit qu'en apprenant la victoire de Rio-Seco, Napoléon s'était écrié : « C'est une seconde bataille de Villaviciosa¹, Bessières a mis mon frère Joseph sur le trône d'Espagne. » Il n'en fut pas tout à fait ainsi; néanmoins, cette victoire fraya à Joseph le chemin de Madrid, où il arriva huit jours après.

¹ Gagnée en 1710 par le duc de Vendôme sur l'archiduc d'Autriche, et qui affermit Philippe V sur le trône d'Espagne.

De Medina de Rio-Seco des routes praticables conduisent à Zamora, à Toro, à Léon, à Palencia et à Benavente; un *sentier de mérinos*, traditionnellement suivi par les grandes migrations de troupeaux qui vont des montagnes à la plaine, traverse le territoire du S. au N.; et vers l'O. se dirige un autre sentier qui, sans toucher aucun village espagnol, s'en va jusqu'en Portugal, à 90 kil.; on l'appelle *le chemin du Voleur*.

La route de Benavente ou *carretera de Galicia* est celle que suivirent les bataillons espagnols dans leur retraite après la bataille du 14 juillet 1808. Elle passe en vue de *Palazuelo de Bedija*, v. de 872 hab., de *Villaesper* (82 hab.), et atteint

11 kil. (51 kil.) *Villafrechos*, petite V. de 1,314 hab., située dans un vallon formé par les deux ruisseaux du *Marrandiel* et de l'*Ahogaburros* (le Noie-Baudets).

5 kil. 1/2 (56 kil. 1/2) *Santa Eufemia*, v. de 420 hab., traversé par un ruisseau sans nom, à sec pendant l'été, mais torrentueux pendant la saison des pluies, et qui a souvent occasionné de grandes pertes aux habitants. On aperçoit le v. de *Quintanilla del Monte*, avant d'arriver à

10 kil. 1/2 (67 kil.) *Villalpando*, V. de 50,000 hab. autrefois, et de 2,500 aujourd'hui, où l'on rencontre la grand'route de Madrid à la Corogne, venant de Medina del Campo et Tordesillas. *Villalpando*, situé au milieu d'une plaine arrosée par le *Valderaduey*, compte, pour sa population réduite, 8 paroisses, 3 couvents, dont deux, assez considérables, étaient il y a peu de temps encore habités par des moines dominicains et franciscains, et autour de la ville 5 ermitages. L'armée française y trouva, après la bataille de Rio-Seco, cinq milliers de poudre et un million de cartouches.

5 kil. (72 kil.) *Los Cerecinos* sont deux v. de 818 hab., séparés seulement par un ravin. Chacun a son

église. Les jeunes gens parvenus à l'âge de seize ans y appartiennent à une confrérie dont on ne nous dit pas le côté utile, mais seulement les extravagances annuelles. Huit jours avant et huit jours après la fête de saint Etienne, leur patron, ils dansent tous les soirs au son du tambourin. Le jour de la fête, et dès l'aube, une partie des frères, portant des noisettes et du vin, va frapper à la demeure de chacun des autres. A ceux qui sont levés, ils remettent une poignée de noisettes et un verre de vin; aux autres ils envoient les noisettes par la fenêtre ou par la châtière de la porte. Ils vont ensuite à l'office divin sans manteau, et en sortant ils sont obligés de traverser la boue de la rue sous peine de 2 réaux d'amende, en eussent-ils jusqu'à la ceinture. Nous savons par expérience qu'à *Cerecinos* ou ailleurs, on en a toujours au moins jusqu'au genou d'une boue noire, infecte, grasse et onctueuse, parce que les résidus de la fabrication de l'huile y entrent pour une bonne partie; elle s'épaissit quelque fois pendant les chaleurs, mais jamais assez pour arriver à l'état solide.

Au delà, à 5 kil., la route rencontre la *venta de San Esteban del Molar*, dépendant d'un v. de même nom, situé hors de la route.

11 kil. (83 kil.) *Castro-Gonzalo*, bourg de 742 hab., qui paraît avoir été une ville importante; il est situé sur les pentes d'un vallon, et dans une position charmante d'où la vue s'étend, à l'O., sur les bois de Benavente, et dans la plaine, sur le cours des rivières *Esla* et *Cea*, qui s'unissent avant *Castro-Gonzalo*, coulent au pied de ses premières maisons, et reçoivent, au delà, l'*Orbigo*, qui passe derrière Benavente, et plus bas le *Tera* qui arrose une riche campagne. Au S.-O. est une petite cordillère, verte et cultivée, sur les pentes de laquelle sont *Valencia de don Juan* et *Villaveza de*

Agua. Le vieux château de Castro-Gonzalo paraît dater des Maures; il faisait partie de la ligne de boulevards élevés par eux en avant du royaume de Léon. L'une des églises n'a qu'une moitié de tour; on la construisait en 1808, à l'époque de l'invasion française, et les travaux n'en ont pas été repris depuis cinquante ans; on est sans doute enchanté d'en rejeter la faute sur les Français.

Nous avons raconté une niaise coutume de Cerecinos; en voici une autre toute particulière à Castro-Gonzalo. A Pâques, l'alcade remet les insignes de son autorité, sa baguette, à un jeune garçon qui le remplace pendant trois jours, mais seulement pour présider le cortège qui accompagne le prédicateur quêtant dans le bourg. Ce cortège se compose de tous les conseillers municipaux, y compris le véritable alcade, du plus ancien curé paroissial et d'un nombre égal de jeunes garçons; on va à toutes les maisons, et les habitants, les femmes surtout, s'empresent de donner des petits pains et des œufs en telle abondance, qu'à la fin de la quête la provision dépasse cent douzaines. Le soir un bal s'organise sur la place publique, sous la présidence du jeune alcade assisté de conseillers de son âge. En leur présence deux ou trois cuisiniers transforment les œufs en omelettes; l'alcade les partage, sans autre instrument tranchant que ses doigts, entre les jeunes filles qui prennent part à la danse. On apporte du vin, et celui que le pays produit est capable d'entretenir longtemps en belle humeur les danseuses et les danseurs. Le lendemain, l'alcade de la fête recommence avec son escorte une seconde tournée qui fait une récolte plus substantielle: du lard et des poulets; mais cette fois au profit du curé, du prédicateur et des conseillers qui daignent, il est vrai, admettre les jeunes gens à leur table.

Le 26 décembre 1808, une vive action de cavalerie eut lieu, sur la plaine de Castro-Gonzalo, entre l'avant-garde française et l'arrière-garde de l'armée anglaise, alors en retraite sur la Corogne. Les Anglais avaient coupé le pont sur l'Esla, trois escadrons des chasseurs de la garde, conduits par le général Lefèvre-Desnouettes, traversèrent la rivière à gué, et, une fois engagés dans la plaine, se trouvèrent en présence d'une troupe nombreuse qui les enveloppa et les ramena vivement vers la rivière, leur prenant une soixantaine d'hommes, et parmi eux le général Lefèvre, qui ne put être délivré.

Le beau pont de Castro-Gonzalo, qu'il faut passer pour suivre la route de Benavente, est dans le même état qu'à la suite de cet engagement; les quatre arches coupées par les Anglais ont provisoirement été rétablies en charpente. Il est vrai qu'il en reste vingt-trois en pierre, et qu'on a, comme pour la tour de l'église de *San Miguel*, la satisfaction de pouvoir dire: « C'est un souvenir de la guerre de l'Indépendance. »

Au pont de Castro-Gonzalo aboutissent deux des *cañadas*, ou routes traditionnelles des migrations de moutons venant des plaines de l'Estremadure. L'une a passé le Duero à Toro, l'autre à Zamora; toutes deux réunies traversent ici l'Esla; la première se dirige au N. pour atteindre les montagnes de Léon, la seconde va aboutir aux Sierras des Asturies; la route suit celle-ci qui, arrivée devant Benavente, tourne à droite, tandis que le voyageur s'engage sous la porte de Santa Cruz pour entrer dans la ville.

5 kil. (88 kil.) **Benavente**, V. de 2,460 hab., de la province de Zamora, située sur une hauteur, dans une jolie position. Les collines qui limitent la plaine au S. et à l'E. se présentent en amphithéâtre, et sous un très-gracieux aspect. Au milieu de la ville existe

une élévation sur laquelle avait été construit l'ancien palais des comtes de Benavente, aujourd'hui en ruines. Sur ses pentes s'étendent de beaux jardins, des vergers, un parc dépendant du palais, et de chaque point de cette hauteur la vue s'étend au loin sur tout le pays. La ville est assez bien bâtie, les maisons sont commodes et propres, quelques-unes sont peintes, et la décoration à la mode est une marbrure bleue avec des guirlandes de rubans. Les trois plus beaux édifices sont : l'évêché, une habitation toute moderne construite par l'ancien ministre M. Pita Pizarro, et la nouvelle Maison de ville faisant façade sur la *Plaza Mayor*.

Benavente se distingue entre les villes espagnoles par la grande quantité de ses fondations pieuses, et il en a disparu beaucoup depuis les cinquante dernières années. On y a compté 11 églises; il en reste 6. La principale, *Santa Maria*, a un portail d'un assez bon style surmonté d'une tour de 49 mètres, dont la lanterne porte la cloche de l'horloge, pesant 5,000 livres, ou 2,300 kilog. L'intérieur est vaste, les orgues sont très-bonnes. Quelques tableaux attirent l'attention : un *Saint Pierre* et *Saint Paul*, une *Mater Dolorosa*, de l'école italienne, un *San Isidro*, et une *Comparaison de Jésus devant le tribunal de Caïphe*, d'un excellent travail, qui paraît appartenir, par une certaine naïveté, aux premiers temps de l'école espagnole, puis, dans la chapelle du Christ, une fort belle sculpture représentant le Rédempteur portant la croix.—L'église, *San Juan del Mercado*, qui a appartenu, dit-on, à l'ordre du Temple, renferme quelques pierres tumulaires fort anciennes.

La maison des comtes de Benavente a été l'une des plus importantes de l'ancienne noblesse espagnole; le titre passa dans la maison des ducs d'Osuna par le mariage de l'unique héritière avec

le neuvième titulaire de cet illustre duché : Son Excellence don Pedro de Alcantara Tellez Giron y Pacheco Alonso Perez de Guzman el Bueno Benavides Carrillo Toledo Silva y Mendoza Pimentel de Quiñones Ponce de Leon Aragon Rojas y Sandoval Enriquez de Ribera Zuñiga Cortes de Arellano. Le possesseur actuel de ces noms magnifiques est douzième duc d'Osuna.

Les environs de Benavente offrent partout une délicieuse promenade; on y remarque entre autres un vaste pâturage où les anciens comtes faisaient élever de beaux chevaux des races les plus renommées; les hôtes actuels de ce pâturage ont considérablement déchu.

Dans tous les villages, qui s'étendent au delà du cours de l'Orbigo à l'O., les femmes seules se livrent aux travaux des champs; les hommes restent à la maison, filant le lin ou le chanvre avec un énorme fuseau de fer, allant de temps en temps à la taverne « pour humecter le lin, » et passant les longues soirées d'hiver, jusqu'à 11 heures ou minuit, à la veillée, filant et chantant autour d'un feu de bois vert placé au milieu d'une cuisine sans issue pour la fumée. La statistique nous apprend que sur 90 de ces braves gens, il y en a 19 qui savent lire et écrire, 14 qui savent lire seulement, et 47 qui ne savent rien.

De Benavente, des routes conduisent à Astorga et à la Corogne; à Léon et à Oviedo; à Zamora, à Orense et à Santiago de Galice.

ROUTE 15.

DE VALLADOLID A LÉON

PAR MEDINA DE RIO-SECO (133 kil.).

40 kil.; **Medina de Rio-Seco** (V. R. précédente.)

On sort de Medina par la porte du Nord; la route monte tout droit dans cette direction, à tra-

vers une grande plaine, vers (8 kil.) *Berrueces*, v. de 414 hab., situé dans un fond, et entouré de collines. On rencontre ensuite (11 kil.) *Ceinos*, ville de 409 hab., dans une gorge étroite, à l'entrée d'une magnifique plaine souvent inondée par le ruisseau de Navajos qui la traverse, et qui va se jeter dans le Valderaduey. On passe cette rivière à (8 kil.) *Vecilla*, bourg de 824 hab., au delà duquel la route parcourt un joli pays un peu accidenté pour arriver à

8 kil. (75 kil.) *Mayorga*, V. de 2,000 hab., située sur la rive gauche de la rivière Cea, dans une plaine bien cultivée. Mayorga possède 6 églises, 1 couvent de dominicaines, 1 couvent de dominicains, 1 couvent de franciscains, en ruines, de jolies promenades, et les ruines d'un vieux château. On traverse la Cea sur un pont de pierre de 13 arches, long de 200 varas (166 mètr.), appartenant aux comtes de Benavente qui perçoivent un péage (*pontazgo*) pour son entretien. On quitte au-delà de Mayorga le territoire de la province de Valladolid pour entrer à (5 kil. 1/2) *Izagre*, v. de 180 âmes, sur celui de l'ancien royaume de Léon. On rencontre successivement : (3 kil.) *Albirès*, v. de 308 hab.; (7 kil.) les *ventas de Valverde*, dépendant du v. de *Valverde Enriquez*, situé sur une hauteur, à gauche de la route; (7 kil.) *Matallana*, v. de 48 maisons, traversé par la route; (8 kil.) *Santas Martas* (180 hab.), sur une

colline d'où l'on domine le cours de l'Esla à plusieurs kil. de distance, sur la gauche. A la sortie du dernier, la route traverse les plaines de l'Esla, et atteint

8 kil. (113 kil. 1/2) *Mansilla de las Mulas*, petite V. de 1,930 hab., chef-lieu d'un ayuntamiento de 10 v., située sur la rive gauche de l'Esla, au milieu d'un territoire ingrat, un peu fertilisé par les irrigations. On franchit l'Esla en sortant de Mansilla, et on traverse une langue de terre de 3 kil. env. de largeur, formée, en arrière, par le cours de l'Esla, en avant, par celui du rio Poma ou Curueño, qui se réunit à l'Esla au-dessous de Mansilla; on franchit ce rio à *Villamoros*, sur un pont de 17 arches qu'on dit être de construction romaine. De ce point la vue s'étend sur une vaste étendue de pays montant graduellement jusqu'aux montagnes des Asturies, à 55 kil. au N. On découvre le port de *San Isidro de Tarna*, l'un des passages de la montagne, trois énormes rochers nommés les *Frailes de Maraña*, au pied desquels était un couvent de Templiers, et les sources du Curueño et du Porma qui se réunissent dans la plaine, 10 kil. avant de passer à Villamoros.

Au delà la route rencontre : (3 kil.) *Villarente*, v. de 60 hab.; (8 kil. 1/2) *Arcabuija*, v. de 89 hab., sur une hauteur; (1 kil. 1/2) *Valdelafuente*, hameau de 12 maisons, sur une colline; et enfin,

5 kil. 1/2 (132 kil.) *Léon*, chef-lieu de la province de son nom.

ROYAUME ET PROVINCE DE LÉON.

Les Asturies furent le premier royaume de l'Espagne moderne qui secouât le joug des Maures; Léon en fut le second. Pélage, devenu roi d'Oviedo, passa les montagnes, reprit Léon, et poussa devant lui les soldats du Croissant jusqu'au delà des grandes plaines, laissant à ses successeurs le soin de porter les premières limites de sa conquête aux rives du Duero.

« Et alors, dit l'Arabe El-Laghi, prit le commandement des Astou-
« richs Alfonso le Redouté, tueur de gens, fils de l'épée; il prit des

« villes, des châteaux, et il n'y eut personne pour lui tenir tête.
 « Mille et mille Musulmans souffrirent par lui le martyre du glaive. Il
 « brûlait leurs maisons et leurs champs, et il ne faisait pas bon de
 « se fier à lui. »

Le royaume de Leon, fondé par Alfonse le Catholique, fut bientôt, à la place d'Oviedo, le noyau de la monarchie chrétienne dans la Péninsule.

Tuvo veinte y cuatro reyes
 Antes que Castilla leyes;
 Hizo el fuero sin querellas,
 Libertó las cien doncellas
 De las infernales greyes.

« Il eut vingt-quatre rois, dit une inscription sculptée sur la frise de la salle de l'hôtel de ville de Léon, vingt-quatre rois avant que la Castille eût des lois; il fit des lois sans soulever de plaintes; il délivra les cent jeunes filles des mains de nos ennemis infernaux¹. »

Léon fut le point de départ de toutes ces aventureuses expéditions dirigées contre les Maures, et que l'un des Ordoños conduisit jusqu'aux portes de Séville. Bientôt le royaume s'étendit au delà du Duero, jusqu'aux frontières de l'Estrémadure; la Castille s'en sépara, avec le grand comte Fernan Gonzalès, devint, elle aussi, un royaume, puis fit retour par alliance à la couronne de Léon qu'elle devait absorber bientôt. Ferdinand, fils de Sancho le Grand, fut le premier qui s'appela roi de Léon et de Castille, comptant déjà avec le royaume nouveau. Il le donna en mourant à l'un de ses fils, don Sancho le Fort, le premier roi du Cid, celui qui alla mourir sous les murs de Zamora, tué d'un coup de javelot par Bellido d'Olfos. Son frère, Alfonse VI, roi de Léon, à qui le Cid demanda de jurer, à Santa Gadea de Burgos, qu'il n'était pour rien dans la mort de Sancho, devint maître de la Castille, réunit de nouveau les deux couronnes, s'appela roi de Castille et de Léon, et de ce moment le vieux royaume perdit de son importance passée. Quelquefois séparé, pendant un règne ou deux, par des caprices de succession, il revint chaque fois s'annexer à la Castille jusqu'au moment où la mort d'Alfonse IX le remit pour toujours entre les mains de Saint Ferdinand. Désormais la Castille, accrue des royaumes de Séville et de Cordoue, ne considéra plus Léon que comme une de ses provinces. Les hasards de la guerre et des conquêtes varièrent maintes fois ses limites, qui comprenaient encore, au XVIII^e siècle, les cinq provinces actuelles de Léon, de Palencia, de Valladolid, de Zamora et de Salamanca.

¹ La légende n'est pas tout à fait exacte. Un miracle se chargea de la délivrance des cent jeunes filles, et Léon n'en eut pas l'honneur. Les chroniques disent qu'à la mort de Froila, fils d'Alfonse le Catholique, son fils Alfonse le Chaste se vit disputer le trône par Mauregat, son oncle. Celui-ci réclama l'appui de l'émir de Cordoue et lui promit un tribut de cent jeunes filles, dont cinquante devaient être nobles. Le cortège de ces tristes victimes passait non loin de Carrion-De-Loz-Condes, lorsqu'un troupeau de taureaux courut sus à l'escorte et la dispersa. La réalité de cet incident ou de ce miracle est attestée par une inscription dans l'église *Santa Maria del Camino* de Carrion, et certifiée de plus par une messe commémorative qui se célèbre chaque année le mardi de la Pentecôte, dans la chapelle de Ntra Sra de la Victoria en cette église.

Aujourd'hui, la province de Léon mesure dans sa plus grande longueur 250 kil., depuis Llanaves au N.-E., jusqu'au pont de Domingo-Flores au S.-O.; et dans sa largeur 130 kil., de Valdefuentes de Valderas au S., jusqu'à Redipuertas au N. Sa population s'élève à 348,700 hab. Elle a pour limites: au N., la province d'Oviedo; à l'E., celle de Palencia; au S., Valladolid et Zamora; à l'O., Lugo et Orense. Une grande chaîne de montagnes, les monts Asturiens, forme sa limite du N., sur une ligne qui suit à peu de chose près le 43^e degré de latitude, et qui, descendant à l'O., sépare Léon de Lugo et d'Orense; une grande ramification de la chaîne du N. divise la province en deux parties, laissant à gauche les districts de Ponferrada, Villafranca et Murias, à droite Léon et ses grandes plaines; c'est cette ramification qu'on appelle les montagnes de Léon. Les produits naturels du sol y sont nombreux: de beaux bois de construction, une grande abondance de hêtres dont les faines produisent la seule huile en usage dans le pays, et surtout des bruyères de grande espèce couvrant des lieues entières, et dont les fortes racines sont employées à la fabrication d'un charbon employé par les nombreuses forges du pays, dans une proportion de 1 million d'arobes par an (11 millions 1/2 de kilogrammes). Les montagnards choisissent les plus droites parmi ces racines, des jets de 80 centim. ou 1 mètr. de long, et de 10 à 12 millim. de grosseur; ils les font sécher, les dépouillent de l'écorce, et les suspendent dans leurs habitations en les allumant par la partie inférieure. Ces racines brûlent lentement, produisant une lumière assez vive, lorsqu'on a soin de faire tomber à mesure la partie carbonisée. Les arbres à fruits, fort variés dans toute la partie occidentale, donnent des produits estimés des habitants de la plaine. Les cerises, entre autres, sont tellement abondantes dans les vallées de la montagne de Léon, qu'on les vend de 2 à 6 réaux l'arrobe de 25 livres. Les habitants de la plaine n'ont pas d'arbres, et les pros-crivent rigoureusement, prétendant qu'ils servent de refuge aux oiseaux qui détruisent les semailles.

Plusieurs belles rivières traversent du N. au S. la partie orientale: l'Esla, l'Orbigo, le Tuerto, le Luna, le Bernesga, qui toutes vont se jeter dans le Duero. Aucune d'elles n'est employée pour fertiliser le sol, et on trouve la trace d'un unique essai de retenue ou d'irrigation, attribué aux Romains, dans la vallée de l'Orbigo.

Comme toutes les provinces espagnoles, celle de Léon est riche en sources minérales. Elles coulent toutes telles que la nature les a créées; aucun travail ne les protège, aucune analyse n'en fait connaître les propriétés. Beaucoup sont signalées vaguement; mais on cite avec quelque autorité les eaux ferrugineuses de Balbuena del Hospital, dans la montagne de Cepeda; de Parasolana et de Salas de la Rievera, dans le district de Vierzo; d'autres dans les montagnes de Cabrera Alta, à Herreros de Jamus et à Losilla; une source sulfureuse froide à Carbonera; des eaux thermales à Cofiñal, à Boñar, à San Adrian, dans la montagne de Oriente, et à Villanueva de la Ter-
cia, dans la montagne du Nord, sur la route des Asturies.

Les montagnes de l'Ouest présentent la trace de nombreux travaux

de recherche et d'exploitation minière qui remontent aux Romains, et qui pourraient être repris aujourd'hui avec de grandes chances de succès. C'est surtout à *las Medulas* que les premiers possesseurs de la Péninsule ont donné à ces travaux des proportions considérables. Rome en confia la direction à des hommes de mérite, et de ce nombre fut Pline le jeune. On en tirait une grande quantité d'or, et aussi un vermillon d'une excessive finesse, que l'édilité faisait employer à peindre les portes des citoyens revêtus de fonctions publiques. Ce vermillon était considéré comme presque aussi précieux que le métal qu'il recélait. On visite encore à *las Medulas* des galeries d'une étendue considérable, qui conduisent vers des cavités naturelles fort curieuses. Çà et là se trouvent des gisements de minerai de fer qui alimentent au moins une forge dans chaque village, quelques filons de charbon de terre et d'antimoine, et on prétend que vers la frontière occidentale, le *Sil*, qui descend des montagnes des Asturies, et va se jeter dans le Miño en deçà d'Orense, charrie encore quelques paillettes d'or d'un produit assez important.

L'élevage des troupeaux est toujours la principale industrie de la population de la montagne; mais les laines léonaises sont bien loin d'être recherchées aujourd'hui comme elles l'étaient anciennement. Nous trouvons, à cet égard, dans un tableau statistique qui remonte à un certain nombre d'années, que la province de Léon possédait 396,000 têtes de brebis et de moutons, valant 9 millions de réaux, et produisant 21,000 arrobes (242,000 kilogrammes) de laines d'une valeur de 1,036,000 réaux.

« On compte dans les montagnes de Léon, disent les plus récents documents, 36 lieues non interrompues de magnifiques pâturages. Sur ces pâturages vivaient des milliers de troupeaux mérinos qui rapportaient des sommes considérables. De 1801 à 1806, ces pâturages produisaient dans certains pays 30, 50 et 60,000 réaux, aujourd'hui on n'en tire pas 15,000. Cette étendue de 36 lieues ne suffisait pas, les pasteurs pénétraient plus avant dans la montagne, forcés par l'affluence de se rejeter sur des sites moins estimés, tant était grande la réputation des laines léonaises sur les marchés étrangers. Puis toute cette vogue, toute cette richesse ont disparu comme par enchantement, et la misère a pris place au foyer de ces malheureuses familles qui représentent le quart de la population. Tout au plus estime-t-on aujourd'hui à 3 millions de réaux, c'est-à-dire au tiers de ce qu'elle était autrefois, la richesse en troupeaux de la province. »

La plupart des montagnards mènent la vie nomade, conduisant leurs troupeaux l'hiver, par les *cañadas*, dans les plaines abritées de l'Estremadure; d'autres vont s'enrôler sur les navires de commerce, dans les ports de la côte de Cantabrie; d'autres encore sont muletiers; ils portent dans les Asturies les vins blancs de Rueda et de la Seca, et reviennent avec du poisson de mer et des viandes salées. Aussi a-t-on dit presque avec raison qu'on ne trouve pas un homme dans la montagne qui ne soit ou un vieillard ou un enfant. Ceux qui restent aident les femmes dans les travaux agricoles et dans la fabrication

du beurre, qui est aujourd'hui le produit le plus estimé de cette contrée. Il est comparable en finesse au beurre de Flandre, et, malgré l'extrême difficulté des communications, on en fait venir même à Madrid où le beurre de la Nouvelle-Castille et de la Manche est généralement détestable.

On remarque dans la province de Léon une étrange diversité de costumes. Le *Maragato*, montagnard des environs d'Astorga, porte le chapeau en pyramide, une espèce de fraise autour du cou, une jaquette courte et serrée, des culottes larges, et aux jambes des *gamaches* ou guêtres montant au-dessus du genou et boutonnées jusqu'en haut. Les femmes portent aux oreilles de grands anneaux, sur la tête une sorte de turban blanc aplati et élargi comme un chapeau; leurs cheveux sont séparés en deux parties sur le front. Leur chemisette est garnie d'une fraise autour du cou, et par-dessus est un corsage brun boutonné, dont les manches larges sont ouvertes par derrière. Elles rehaussent ce costume, les jours de fête, par d'immenses colliers de corail tout ornés de médailles d'argent et de figures de saints. Un premier rang tourne autour du cou, passe sur les épaules où il est assujéti; un autre rang descend jusqu'à la taille; un troisième va jusqu'aux genoux avec une grande croix sur le côté droit. Ces deux costumes sont les plus originaux; les autres n'offrent absolument rien de curieux. Le pasteur est enveloppé jusqu'aux genoux dans une ample saye, et porte des guêtres jusqu'à mi-cuisse; le cultivateur des grandes plaines a le gilet de drap bleu et la grande cape qui ne le quitte jamais; le montagnard de l'Ouest revêt une jaquette courte ajustée à sa taille élancée. Les coiffures n'ont aucun caractère; elles sont de tous les pays; c'est, pêle-mêle, le chapeau de feutre ou de paille, la *montera*, le sombrero calañés d'Andalousie ou de Castille, ou le berret des voisins de la Bizcaye.

Les montagnards sont agiles, gais, affables, bons amis, laborieux, pleins d'honneur et de loyauté; les hommes de la plaine, et en particulier les riverains de l'Orbigo, sont fiers, et n'ont pas à cœur, autant que les montagnards, l'éducation de leurs enfants. Peu soucieux d'un peu de bien-être intérieur, ceux qui cultivent le lin en si grande quantité n'ont quelquefois pas même de draps à leur lit; ils aiment les aliments relevés, les piments, les poissons salés, et par conséquent ils boivent très-volontiers. Les *Parameses* ou habitants des plateaux intermédiaires sont plus tempérants, plus travailleurs et plus industrieux, parce qu'ils ont à lutter contre un sol plus ingrat et qui produit beaucoup moins; aussi se réservent-ils quelque industrie pour les temps de chômage. Ils transportent d'un marché à l'autre des cuirs, des graines ou les huiles de lin qui se fabriquent en assez grande quantité dans les basses terres. En général c'est une population paisible, peu bruyante dans ses plaisirs, timorée, et, ajoute un écrivain, « ayant beaucoup de respect pour les autorités civiles ou ecclésiastiques. »

Léon, (Une *posada* passable sur le *Rastro*; *posada de los Catalanes*; *casa de pupilos* de M. Danton, Français, sur *Santo Domingo*; de doña Eustoquia Maynar. — DILIGENCES : *Postas generales*; tous les deux jours une voiture de neuf places d'intérieur et de quatre d'impériale (cupe), allant de Valladolid à Oviedo et *vice versa*.) V. de 7,095 hab., fondée sous Auguste par la *Legio Septima gemina* qui lui donna son nom; elle est aujourd'hui chef-lieu de province et dépend de la capitainerie générale de Valladolid. Léon est entourée de vieilles murailles d'un aspect imposant, de 4 à 5 mètr. d'épaisseur, flanquées de ces grosses tours rondes sans couronnement, qu'on appelle en Espagne *cubos*. L'enceinte est de figure octogone; on y pénètre par onze portes à grands arcs, dont la plus remarquable est celle *del Castillo*, que surmonte la statue de Pélagé, avec une inscription latine de 1759.

Le monument le plus important de Léon est sa *cathédrale*. Les poètes et les historiens n'ont omis à l'égard de cette magnifique église aucune des formules admiratives, et nous devons dire qu'elles sont méritées. Les uns l'ont appelée *Pulchra Leonina*; d'autres ont dit qu'elle était comme le phénix, seule et unique, sans pareille en Espagne et en Italie, supérieure même au célèbre *Duomo* de Milan; les architectes se sont demandés plus d'une fois comment ces murailles de dentelle, de 35 mètr. de haut, pouvaient se soutenir, à moins que ce ne fût par miracle, et ne pas être renversées par la plus petite raffale. Le moine Lobera (*Grandezas de Leon*, 1596) se complait à une description enthousiaste et passionnée; l'évêque Trujillo s'applique à démontrer que cette prodigieuse solidité tient à la masse considérable de pierres énormes et de chaux qui forme les fondements, et les voyageurs les plus experts s'accordent pour dire que, comme modèle de

l'art gothique, la cathédrale de Léon l'emporte sur toutes par la perfection du travail, sinon par la grandeur. Un vieux dicton espagnol résume ces opinions diverses et fait la part de chacune des plus célèbres cathédrales espagnoles dans l'admiration des hommes intelligents : *Sevilla en grandeza, Toledo en riqueza, Compostela en fortaleza, Leon en soti-leza*. « En effet, dit Alexandre de Laborde, cette église est un des plus beaux monuments d'architecture gothique qu'on puisse voir, et elle est véritablement digne de sa grande célébrité par la légèreté admirable de sa structure, son élévation, sa hardiesse. Ses grandes et justes proportions concourent à la faire distinguer, sans compter les richesses et les dépôts précieux qu'elle contient. La cathédrale de Séville est grande; celle de Tolède est riche; celle de Compostelle est citée pour la solidité de sa bâtisse; celle de Léon les surpasse. » — « Elle offre aux yeux, ajoute don J.-M. Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), le plus gracieux spectacle que l'art puisse combiner d'accord avec la fantaisie. » Elle mériterait à plus juste titre, peut-être, que celle de Burgos, la comparaison avec le madrépore faite par Th. Gautier.

Une inscription latine, inexactement reproduite par M. Richard Ford, se lisait autrefois auprès de la porte principale de cette église; elle a disparu sous des travaux de restauration; elle complète toutes ces appréciations :

Sint licet Hispanis ditissima pulchraque templi,
Hoc tamen egregiis omnibus arte prius.

La façade principale regarde l'occident; elle se compose de cinq beaux arcs en ogive, dont les piliers, formant un portique, sont ornés de nombreuses sculptures et de statues. Trois de ces arcs donnent entrée dans les trois nefs de l'église. Au-dessus règne un vaste balcon tout, à jour, que dominent

deux tourelles (*templetes*) de forme hexagone, s'appuyant sur les étrières de la façade, et au-dessus duquel on remarque une Annonciation. On compte plus de quarante statues autour des piliers du portail et dans les arcades ouvertes entre une porte et l'autre; statues un peu plus grandes que nature, représentant des apôtres, des vierges et des moines, des reines et des prélats. Auprès de l'angle du nord, une reine tient une balance et une épée sur la lame de laquelle on lit : *Justitia est unicuique dare quod suum est*. Tout auprès, sur un pilier portant les deux blasons du lion et du castel, se déroulent en majuscules gothiques ces mots : *Locus appellationis*; c'était là qu'au XIII^e siècle se rendaient les jugements d'appel. Au-dessus du pilastre qui sépare en deux la porte du centre, se voit une grande et belle image de *Nuestra Señora la Blanca*, que la vénération locale a entourée d'une vitrine et à côté de laquelle se lit la mention d'un décret de l'évêque don Pedro Cabeza de Vaca, concédant, en 1436, les indulgences à qui-conque invoque cette sainte figure. Des deux côtés du portail s'élancent deux belles tours d'une grande hauteur, renfermant les cloches et une horloge construite à Londres. « Ces tours sont belles sans doute, dit don J.-M. Quadrado, mais cependant moins aériennes et moins délicates que celles de Burgos; moins sévères et moins majestueuses que celle de Palma, ce n'est pas en elles que réside l'enchantement inspiré par cette profusion de statues, de groupes, de ciselures, de candélabres, de vases flamboyants qui entourent le monument. »

Les piliers de l'intérieur, formés de faisceaux et de colonnes délicates, sont d'une finesse et d'une légèreté extrêmes, et eux seuls, dans les trois nefs, supportent les arcs de la voûte. Les murs du contour, qu'aucune chapelle ne couvre, semblent n'avoir aucune

part à la solidité de la construction; ils n'ont pas, en bien des endroits, plus de 30 cent. d'épaisseur; ils semblent, dit M. Madoz, n'avoir à remplir d'autre rôle que celui des glaces d'une lanterne, empêcher l'air extérieur de pénétrer dans le temple. La partie basse représente une série d'arcs gothiques, accolés. Au-dessus, règne le balcon merveilleusement travaillé et à jour d'une galerie étroite qui fait le tour du vaisseau; au dessus de cette galerie et jusqu'aux chapiteaux d'où s'élancent les arcs, ont été placées, à chaque fenêtre, entre les colonnettes, quatre statues de saints en demi-relief et toute la partie supérieure des croisées, finement découpée, est garnie de riches vitraux. Aux deux extrémités de la croix, et à l'entrée de la grande nef, sont d'immenses rosaces formées de découpures en pierre et closes de vitraux de couleur. Autour du sanctuaire, au-dessus du maître-autel tout est à jour.

Les nefs latérales forment, sur les côtés de l'abside, des chapelles dont les voûtes et les jours sont semblables à ceux de la nef; toutes sont fermées par de belles grilles en fer, et quelques-unes possèdent des rétables d'un bon style. Le rétable principal, au fond du sanctuaire, est dédié à l'Assomption de Notre-Dame; il s'élève au-dessus d'un soubassement de beaux marbres bruns tirés des carrières du pays. Il est d'ordre corinthien, mal conçu et mal exécuté, mais magnifiquement doré. Au centre est un beau groupe en demi-relief représentant l'Ascension de la Vierge sur une nue, soutenue par des chérubins, et entourée de figures d'apôtres éparées sur le champ du rétable. La *custodia*, beau travail d'orfèvrerie en argent repoussé, ornée de statuettes d'apôtres et des saints patrons de la ville et de la cathédrale, se trouve placée dans une niche ménagée au milieu du soubassement.

Autour du sanctuaire, et faisant face aux chapelles de l'abside sont plusieurs rétables en marbre. L'un d'eux renferme le corps de San Albito, dans une urne de marbre richement sculptée; un autre, placé vis-à-vis de l'entrée de la sacristie capitulaire, possède également dans une urne de marbre les restes de l'évêque San Pelayo, et au chevet, derrière le tabernacle, se trouve un monument renfermant le corps du roi don Ordoño II, qui fonda, dit-on, cette cathédrale.

Le sanctuaire et le *coro* sont fermés par une belle grille en fer rehaussée d'ornements en bronze. Le *coro* occupe les deux premiers entrecolonnements de la grande nef vers le transept; il est entouré de stalles sculptées en bois de noyer, et renferme les orgues et une tribune haute pour les musiciens et les chanteurs. Le *trascoro* ou mur qui sépare le *coro* de la nef, faisant face à l'entrée principale, est orné de belles figures en demi-relief peintes et dorées; au milieu de ce mur a été pratiquée une porte qu'on ouvre sur le *coro* à certains jours et dont les vantaux rentrent dans le mur en roulant sur des galets de bronze.

Au N.-O., sous l'une des tours, est la chapelle paroissiale de *San Juan de Regla*; au S.-O., sous l'autre tour, se trouve la chapelle des fonts baptismaux. La chapelle de Santiago flanque l'un des côtés du temple; elle est vaste et d'un beau style gothique; ses voûtes sont élevées, les arcs d'une grande hardiesse; les vitraux de la partie orientale, de couleurs très-vives, représentent des saints et des saintes. Cette chapelle sert actuellement de vestiaire pour les chanoines; on la traverse pour pénétrer dans le cloître.

Le cloître formé un carré régulier ayant sur chaque côté six arcs gothiques, ornés de sculptures et d'ornements qui ne sont pas d'aussi bon goût que ceux de la cathédrale. Dans l'épaisseur des

murs latéraux sont placés quelques tombeaux avec des figures de nulle valeur. Le préau est un ancien cimetière maintenant recouvert de dalles; on y remarque surtout une balustrade régnant sur les quatre faces avec des lions de placé en face faisant l'office de gargouilles.

La cathédrale de Léon a eu trois époques très-distinctes. Lorsque Ordoño II eut choisi Léon pour sa capitale, il donna son palais pour y faire élever une église dont les traditions vantent la beauté et la solidité, mais qui ne survécut pas aux désastres des guerres des x^e et xi^e siècles. Après la destruction presque complète de Léon par Almanzor, l'évêque don Pelayo releva cette église sur un nouveau plan; puis vint, au commencement du xiii^e siècle, l'évêque don Manrique, qui réédifia presque complètement la cathédrale dans l'état où elle est aujourd'hui.

La collégiale de *San Isidoro* a eu aussi deux époques. Ce fut d'abord la modeste église de *San Juan*, fondée par Alfonso V; puis Ferdinand I^{er} ayant obtenu du roi maure qui régnait à Séville le corps de *San Isidoro*, prescrivit la reconstruction complète de cette église, afin qu'elle fût digne de recevoir ces reliques vénérées. Le roi maure les fit conduire jusqu'à Toro, aux limites du royaume d'Estrémadure; Ferdinand alla les y recevoir, et, aidé de ses fils, les apporta à pied et sur ses épaules jusqu'à Léon. On convoqua les prélats de l'Espagne chrétienne à la consécration du nouveau temple, dans lequel on plaça également les reliques de Saint-Vincent, martyr, et des saintes Sabine et Cristela, « qui ne recevaient pas à Avila le culte qu'elles méritaient, » un morceau de la vraie croix et la mandibule inférieure de Saint-Jean-Baptiste. Il vint à cette consécration onze évêques, huit abbés mitrés, tous les grands de la cour. Puis la collégiale de

San Isidoro, placée sous la juridiction d'un abbé mitré, complètement indépendant du diocèse, et pour la nomination duquel il a longtemps fallu un bref du saint siège, fut érigée en Panthéon des royautes de Castille et de Léon. San Isidoro est le Saint-Denis espagnol des premiers siècles. C'est dans la chapelle de Santa Catalina, séparée de la collégiale par le cloître, que se trouvent les sépultures de onze rois, de douze reines, de vingt-un princes ou grands seigneurs. Parmi les premiers, sont : Alfonse V, le premier fondateur ; Ferdinand I^{er}, qui, averti de l'approche de la mort, se fit apporter dans le temple, dépouilla les royales insignes, revêtit de pauvres vêtements et se fit couvrir de cendres en attendant l'heure suprême. Parmi les reines : doña Urraca, l'infante qui aimait le Cid, reine de Zamora ; Zaida, fille du roi de Séville, convertie à la religion catholique par les miracles qui accompagnèrent la translation du corps de San Isidoro, et qui épousa ensuite don Alfonse VI. Ces sépultures ont malheureusement été profanées pendant les guerres dont l'Espagne a eu à souffrir.

L'église a l'aspect d'un couvent plutôt que d'un temple ; l'extérieur porte l'empreinte des deux époques qui l'ont vu construire et restaurer : de lourds piliers, des portes et des fenêtres pleincintre, dont les arcs, doubles ou triples, sont soutenus par des colonnettes rondes accouplées ; une grande sobriété de sculptures. Le portail latéral, restauré au xv^e ou au xvi^e siècle, est surmonté d'un fronton en portique, portant l'écusson couronné aux armes de Castille, et au-dessus de l'arc la statue équestre du roi Ferdinand I^{er}. L'intérieur a, au contraire, le caractère gothique primitif ; il est partagé en trois nefs, le *coro* occupant une partie de la nef centrale. Le maître-autel, très-élevé, a une apparence ma-

jestueuse. Il est sans cesse éclairé par douze cierges et quatre lampes latérales, et le Saint-Sacrement y est constamment exposé par privilège du saint siège depuis un concile qui fut tenu à Léon au vii^e siècle. Une belle grille de fer avec soubassement de marbre noir ferme le sanctuaire.

Léon possède encore un monument semi-religieux remarquable, c'est le *monastère de San-Marcos*, dont l'origine parait dater du commencement du xii^e siècle, et qui fut fondé par les chevaliers de l'ordre militaire de Saint-Jacques, « pour le service de Dieu, pour le bien des âmes et pour protéger les pèlerins de Compostelle des dangers qui les menaçaient sur la route. » C'est un vaste édifice carré, situé hors la ville, sur les bords de la rivière Bernesga et formé de bâtiments de dates différentes. Ferdinand le Catholique en avait prescrit la reconstruction, qui fut commencée en 1514, et, au commencement du xviii^e siècle, on refit les deux côtés qui sont sur la rivière et dans l'alignement du pont de la route d'Astorga. Ce dernier côté est d'un aspect grandiose, mais froid ; les ouvertures sont peu nombreuses : cintrees au premier corps, carrées au second avec balcons de fer, et séparées par des pilastres régnant de bas en haut entre lesquels sont des guirlandes, des médaillons sculptés en demi-relief représentant des personnages des temps anciens et des chevaliers de l'ordre, puis quelques mascarons grotesques d'une bonne exécution. L'entrée principale, dans le style de la Renaissance, est monumentale et surmontée d'un fronton avec sculptures, écusson armorié et une statue de Saint-Jacques au sommet. L'église est grande, spacieuse ; la solide restauration qui en a été faite y a conservé un grand nombre d'ornements du style gothique et surtout les stalles du chœur, l'un des monuments les plus parfaits et les

mieux achevés de cette époque et de ce genre. On remarque aussi, des deux côtés du grand arc qui surmonte le portail, deux bas-reliefs d'une belle exécution et malheureusement mal conservés, représentant le Crucifiement et la Descente de croix.

Le monastère de San Marcos de Léon rappelle un fait historique de pénible mémoire, c'est l'emprisonnement de l'immortel poète don Francisco de Quevedo-Villegas. « Il avait joué un rôle important auprès du duc d'Osuna, vice-roi de Sicile; son protecteur tombe; il est enveloppé dans sa disgrâce, longtemps privé de sa liberté, puis il rentre à la cour. Philippe IV le nomme son secrétaire, lui offre le ministère des affaires étrangères, l'ambassade de Gênes, qu'il refuse pour aller chercher le repos dans son petit domaine seigneurial. Alors il circule des écrits satiriques qui lui sont attribués, certain surtout à propos de l'indolence du roi, et, dépouillé de ses biens, il est jeté dans un cachot au-dessus duquel passe une rivière; l'humidité couvre son corps d'ulcères qu'il est obligé de cautériser lui-même. » (Don Juan Maria Maury.—*Espagne poétique.*) On montre à San Marcos le cachot illustré par cet éminent écrivain.

Il reste à voir à Léon : la *plaza Mayor*, belle place carrée entourée d'édifices réguliers à deux rangs de balcons, formant au rez-de-chaussée des arceaux dallés. C'est là que sont les magasins les plus achalandés et que se promène l'élite de la société léonaise pendant les jours d'hiver ou les longues soirées d'été;—la *casa Consistorial*, vaste édifice, situé sur un des côtés de la *plaza Mayor*, et servant aux grandes cérémonies municipales; il est flanqué de deux tours surmontées de lanternes;—la *casa capitular*, affectée au secrétariat et aux archives de la municipalité;—la *casa de los Guzmanes*, magnifique palais ap-

partenant aujourd'hui au duc de Frias, situé dans la calle del Cristo de la Victoria, près de la place San Marcelo. Il se fait remarquer au premier aspect par une profusion de grilles et de balcons de fer forgé d'un beau travail. On disait à ce propos à Philippe II : « L'évêque Guzman a bâti à Léon une maison dans laquelle il entre tant de quintaux de fer.—En vérité! répondit le roi, c'est beaucoup de fer pour un évêque. » On remarque surtout les fenêtres et les balcons des façades latérales, et, dans l'intérieur, un escalier en pierre, en limaçon, qui monte jusqu'à l'attique du palais;—la maison de la marquise de *Villasinda*, située à peu de distance de la casa de los Guzmanes, solide édifice presque autant bardé de fer;—la *casa de Luna*, d'un aspect grandiose, mais restée inachevée.

Léon possède encore : un théâtre moderne contenant 1,200 places; un bel hôpital (*San Antonio Abad*); un palais épiscopal; une maison de miséricorde parfaitement organisée; plusieurs établissements d'instruction publique; douze églises et plusieurs couvents, les uns encore habités, les autres à peu près en ruines. La *bibliothèque provinciale*, installée dans l'ancien béguinage des dames nobles de Santa Catalina, possède env. 4,000 volumes, assez mal classés.

Les *promenades* sont toutes hors de la ville; on ne peut se promener, en effet, dans l'intérieur, que sur le parvis de la cathédrale, où s'élève une assez étrange fontaine, quasi monumentale appelée la *fuente de Neptuno*, et sous les arceaux de la place. Hors des murs est un vaste carré planté d'arbres nommé le *paseo de San Francisco*, et ayant pour côtés : le cirque des taureaux, l'hospice, les ruines du couvent de San Claudio et la chapelle de Santa Nona. On y cultive, dans les carrés formés par les allées, des pommes de terre, de l'avoine et des légumes; cette promenade est très-fréquentée

pendant l'été. Sur la rive gauche du Bernesga, au delà du couvent de San Marcos, est le *paseo de la Ronda* ou de *Papalaguinda*. Audessus de la ville, le confluent du Bernesga et du Toro forme une prairie servant de champ de manœuvre pour la troupe, et de lieu de fête pour les gens du peuple; la route de Valladolid est bordée d'une double allée d'arbres nommée le *Castro*. Citons encore la *Lazerna*, sur une chaussée qui traverse le Toro, au N., dans la direction des montagnes; la route des Asturies, remontant le cours du Bernesga, et enfin le chemin de *Carbajal de la legua* sur lequel on rencontre, à 1/2 h. de la ville, une métairie, le *corral de la media legua*, où l'on va prendre du lait et de la crème. On peut dire à bon droit, du reste, que les alentours de Léon sont une promenade continuelle. Dans un cercle plus éloigné s'étendent des vergers, des jardins à fruits, des terrains potagers et de belles prairies.

Deux bonnes routes conduisent de Léon, au N., à Oviedo et à Gijon, dans les Asturies (R. 17), et à l'E., vers Astorga (R. suivante).

ROUTE 16.

DE LÉON A ASTORGA (40 kil.).

On sort de Léon par le pont qui avoisine le grand monastère de San Marcos, et on traverse, de l'autre côté de la rivière, le faubourg de la *Corredera*. Ce chemin, en très-mauvais état et sans aucun intérêt, à travers une contrée plate et sans arbres, est celui que suivaient les pèlerins, et surtout ceux de France allant à Saint-Jacques-de-Compostelle; on l'appelait le Chemin Français. On rencontre quelques hameaux insignifiants, des métairies et

17 kil. *Villadangos*, v. de 427 hab., Son église est dédiée à l'apôtre saint Jacques (*Santiago apostol*).

La route prend un aspect un

peu plus riant aux approches de la rivière d'Orbigo, qui fertilise la plaine dans un rayon assez étendu, et dont les bords sont garnis de plantations d'arbres. On la traverse sur un pont de pierre de 125 mètr., en très-mauvais état.

11 kil. 1/2 (28 kil. 1/2) *Hospital de Orbigo*, v. de 50 maisons, auquel est annexé celui de *Puente de Orbigo*, à 500 mètr. de distance. Tous deux réunis ont une population de 200 hab. Le nom du premier de ces villages lui vient d'un vieux temple et d'un hôpital pour les pèlerins, appartenant aux ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de Malte, et aujourd'hui abandonnés. On passe devant la *Calzada*, restes déserts et ruinés d'un hameau de quelques habitants qui ont délaissé leurs maisons, il y a longues années, à la suite d'un assassinat commis sur l'un d'eux. Il n'y reste qu'une pauvre *venta*. Au delà on rencontre *San Justo*, v. de 1,000 hab., situé sur les pentes d'une colline et sur les bords du rio Tuerto, que traverse un vieux pont de 3 arches, à 1 kil. 1/2 en deçà de

11 kil. 1/2 (40 kil.) **Astorga**, (La diligence de Castille y passe trois jours par semaine, se dirigeant sur la Galice, ou se rendant de la Galice à Madrid. Service pour Léon, également trois fois par semaine) V. de 2,853 hab., située à l'extrémité de l'un des contreforts des montagnes de Léon, au niveau du sol du côté O., et en escarpement vers le N.-E. et le S., dans une position par conséquent très-aérée. Elle jouit d'un climat très-salubre. Astorga est du petit nombre de villes d'Espagne qui n'ont pas été atteintes par l'épidémie du choléra. Elle est entourée de vieilles murailles en ruines, mais curieuses encore, et flanquées de tours semi-circulaires. On a essayé de les relever, il y a une vingtaine d'années, avec une telle inhabileté, que les parties reconstruites s'éroulaient à mesure. Elles forment une en-

ceinte presque rectangulaire. La face N., tronquée au tiers de sa longueur, vient former avec la face E. une place d'armes qui domine le faubourg de Saint-Andréa. La cathédrale occupe l'angle N.-O., et le séminaire est installé dans une espèce de fort, à l'angle S.-O.

La cathédrale a été bâtie à plusieurs époques; l'édifice actuel date de 1471, et la tour qui porte les cloches est des premières années du XVIII^e siècle. Elle est d'un beau style gothique, de 58 mètr. de longueur sur 23 de largeur, à trois nefs, les deux latérales ne s'élevant qu'à la naissance des arcs de la nef principale. Le rétable est une œuvre très-importante de Gaspar de Herrera, le meilleur architecte du XVI^e siècle; il représente des sujets tirés de la vie de Notre-Seigneur et de la Vierge, une *Ascension* et un *Couronnement*. On remarque également: les vitraux du chœur qui représentent la Vie de Notre-Seigneur; la *silleria*, ou boiserie, qui est d'un travail compliqué; la grille de fer qui a été faite, en 1622, par un serrurier de Bizcaye, pour une somme de 58,000 réaux; la sacristie, qui est vaste et pavée en jaspes du pays, et le cloître, qui est d'une grande pureté de style, mais avec cette imperfection, très-choquante, que les murs latéraux sont complètement nus et sans relation aucune avec l'élégante architecture des arcs extérieurs. Astorga compte quatre autres paroisses et un pareil nombre de couvents. L'un d'eux, sous l'invocation de San Dictino, a été longtemps ce qu'on appelait « monastère double. » Institué pour recevoir surtout des femmes, il était en même temps habité par des moines. Cette communauté, où une clôture séparait les deux sexes, était sous la présidence d'un abbé.

M. Madoz assure que les rues d'Astorga sont bien tracées et fort propres, à l'encontre de l'affirma-

tion d'Alexandre de Laborde, qui les a trouvées fort sales. On y compte 9 places, et la principale, la *plaza de la Constitución*, est entourée de maisons à deux rangs de balcons et à rez-de-chaussée en galerie. L'une des promenades, l'*Alameda*, se trouve hors de la ville; l'autre, le *Paseo Nuevo* ou le *Jardin*, est vers l'E., sur une partie des remparts, d'où la vue porte à 10 kil. d'étendue; elle est plantée de jolis arbres et distribuée en parterres garnis de fleurs. Dans les murs qui forment la clôture de cette promenade favorite des habitants d'Astorga, on a placé quelques pierres fort anciennes trouvées dans les ruines, et sur lesquelles se lisent des inscriptions romaines en l'honneur de Pompée.

L'évêché d'Astorga, suffragant de l'archevêché de Santiago, s'étend sur 38 l. de pays, de l'E. à l'O., et 20 l. du S. au N.; il comprend, selon la formule des statistiques espagnoles, 913 fonts baptismaux.

Astorga a longtemps prétendu au rôle de capitale des Asturies, en concurrence avec Oviedo; elle faisait valoir son antiquité, son nom d'*Asturica Augusta*. Plin^e l'avait surnommée *Magnifica*, et assure qu'elle exerçait sa juridiction sur 240,000 hommes libres. Son évêché date du temps des Goths. Elle ne joua du reste qu'un rôle modeste dans tous les mouvements politiques qui eurent lieu autour d'elle, et dont Léon fut le principal théâtre. Son nom a pris, en 1810, une place importante dans l'histoire d'Espagne, et la longue résistance de ses habitants et de sa garnison a eu un retentissement mérité. Junot avait reçu l'ordre de s'emparer d'Astorga. La ville avait été mise sur un pied de défense respectable, elle renfermait des magasins bien approvisionnés, et son artillerie était servie par d'excellents canonniers venus de la Corogne et du Ferrol. L'investissement fut promptement effectué, les Fran-

gais s'emparèrent du faubourg de Puerta Rey, ouvrirent la tranchée, et dressèrent une batterie de siège qui, composée de mauvaises pièces, ne pratiqua qu'une brèche insuffisante, et dans une partie de l'enceinte fort mal choisie. L'assaut fut donné par un bataillon de grenadiers et de voltigeurs qui rencontra la plus énergique résistance, et qui fut décimé sous une fusillade activement soutenue. Sans gabions, sans échelles, sans sacs à terre, se re-tranchant avec leurs sacs à effets, les assaillants se logèrent sur le sommet de la brèche, et y tinrent une nuit entière. Au jour, de telles dispositions avaient été prises, que les défenseurs déconcertés demandèrent à capituler. La garnison, forte de 4,500 hommes, fut déclarée prisonnière de guerre, les habitants furent traités avec égard et les paysans, qui s'étaient enfermés dans la ville, furent renvoyés dans leurs villages. L'Espagne fit grand bruit de la résistance d'Astorga qui, disait une chanson populaire, « avait été le tombeau des Français. » Aussi, selon l'usage antique et solennel, le gouvernement ajouta aux titres de *noble y leal* que la ville possédait comme tant d'autres, celui de *bene merita de la patria*, et, pour immortaliser le souvenir de cette belle défense, on décréta l'érection, sur la place publique, d'un monument dont il n'a plus été question.

Astorga n'est pas, comme l'ont dit Ford et Richard, la capitale de la *Maragateria*; mais la *Maragateria* est à peu de distance d'Astorga. Nous avons déjà dit quelques mots des *Maragatos* (*Mauros captos* ?); leur pays est une contrée d'environ 4 lieues d'étendue en longueur comme en largeur, situé au S. d'Astorga. Il comprend 36 villages, dont San Ramon est le plus important. Les *Maragatos*, placés sur un sol peu productif, laissent à leurs femmes le soin d'en tirer tout le parti possible;

ils cherchent dans le métier de muletier les ressources que leur refuse la nature. Parmi ces petites nationalités particulières qu'on rencontre sur le territoire espagnol, c'est une de celles qui ont le mieux conservé leurs mœurs primitives. Leur costume, de même que certains de leurs usages, n'a pas varié depuis des siècles, et on les cite, ce qui est plus précieux encore, comme le type de la vie laborieuse, de l'honorabilité et de la bonne foi. Ils ne se marient jamais qu'entre eux; ils aiment la danse presque autant que les Basques, mais plus que ceux-ci ils sont simples, graves et peut-être même monotones.

On va d'Astorga à Lugo, à Orense et à Benavente par des routes en assez bon état (R. 18 et 21).

ROUTE 17.

DE LÉON A OVIEDO ET A GIJON
(137 kil.).

La route des Asturies, en quittant Léon, remonte à peu près le cours du Bernesga, se tenant entre cette rivière et le Toro. A la sortie de la vaste plaine où se trouve Léon, on rencontre une côte assez forte, et au sommet de cette côte la *venta de la Tuerta*, la seule habitation dans un parcours de 14 kil.; puis on descend dans une jolie vallée, limitée à l'O. par une ligne de collines boisées, au pied desquelles coule le Bernesga. Sur le versant de ces collines sont les deux v. de *Llanes* et *Sorribas* et des métairies; les prairies, situées à leur base, sont arrosées par de nombreux cours d'eau.

25 kil. *La Robla*, v. de 80 maisons, centre d'un ayuntamiento ou municipalité de 10 v. réunissant une population de 1,400 âmes. On suit la vallée du Bernesga, et on traverse cette rivière à la *Puente de Alba*, petite localité de 14 maisons, au delà de laquelle on rencontre *Peredilla*, son annexe, *Huergas de Gordon*, *El Míllar*, v.

sans importance, dépendant de l'ayuntamiento de

8 kil. 1/2 (33 kil. 1/2) *Pola de Gordon*, v. de 42 maisons, sur les bords du Bernesga, qui porte ici le nom de *Gordon*. La route longe la rive droite de cette rivière, passe à *La Vega* (164 hab.), à *La Vid*, à *Villa Simpliz*, v. de 48 maisons, sur un terrain accidenté où le bouleau croît en abondance. On monte une côte très-rude à peu de distance de ce village et on s'engage, quand on est descendu de l'autre côté, dans une gorge étroite pratiquée entre deux roches presque verticales et d'une hauteur excessive. La rivière coule à une grande profondeur; on la traverse sur un pont d'une arche, nommé le *Puente Tuero*, qui donne son nom à ce défilé. Au delà, on traverse, sur la rive gauche du torrent, *Villamanin* et *Villaneuva de la Tercia*, deux v. de 20 maisons sur les versants des montagnes des Asturies.

La route monte lentement au milieu de ces montagnes, ayant à gauche le ruisseau de Bernesga qui est à peu de distance de sa source.

23 kil. (56 kil. 1/2) *Busdongo*, v. de 149 hab., à la sortie duquel on monte vers le défilé nommé *port de Pajares* ou de *la Perrusa*, où se trouve la limite entre les deux provinces de Léon et des Asturies. Ce passage est le seul praticable aux voitures sur toute cette ligne de montagnes inabornables qui s'étend de la Bizcaye à la Galice. Tout auprès du point culminant se trouve l'abbaye d'Albas, très-ancienne fondation, destinée autrefois à héberger les pèlerins qui traversaient à pied la montagne avant la construction de la route. La limite franchie, on passe au milieu des piliers destinés à indiquer le chemin en temps de neige; puis on descend par des pentes rapides ayant en vue de riches vallées, des hauteurs boisées et de nombreux villages. On arrive ainsi, à l'extrémité du port, à

8 kil. 1/2 (65 kil.) *Pajares* (deux *posadas* convenables), v. de 200 hab., où la diligence de Castille s'arrête pour passer la nuit. On est encore au milieu de la montagne; de nombreux ruisseaux naissent autour de Pajares pour aller former, un peu au-dessous, la rivière de Lena, qui côtoie la route pendant une partie de son parcours vers Oviedo. On rencontre *Flor de Acebo*, *La Romia*, *La Muela*, *Vegallina*, petites localités de 8 à 10 maisons, et on vient franchir la Lena à (11 kil.) *Puente de los Fierros*, centre d'une paroisse de 200 âmes, dépendant avec *La Flecha*, *Capomanes* et *la Vega del Ciego*, de l'ayuntamiento de

11 kil. 1/2 (87 kil. 1/2) *Pola de Lena*, pet. V. de 160 maisons, rangées des deux côtés de la route, parmi lesquelles sont deux bonnes *posadas*, l'une d'elles servant de *parador* pour les diligences. La Lena y reçoit, à droite de la route, les eaux du Naredo. La route passe auprès de *Ujo*, v. de 400 hab., traverse de nouveau la Lena à *Santullana*, sur un très-beau pont, et pénètre dans la magnifique plaine, richement cultivée, de

14 kil. (101 kil. 1/2) *Mieres del Camino* (trois bonnes *posadas*, la principale à côté du palais de Camposagrado). V. de 4,000 âmes agglomérées, au centre d'un bel amphithéâtre de montagnes très-pittoresques. La Lena, qui prend ici le nom de *Caudal*, passe à gauche de la ville. Dans les environs sont des mines abondantes de charbon de terre, de cinabre, de fer et de soufre. Le riche bassin houiller de *Langreo* est lui-même à une petite distance de Mieres, sur la droite; un chemin y conduit.

Au delà de Mieres et après le pont *del Cristo de la Peña* jaillit, tout auprès de la route, une source ferrugineuse nommée *la Salud*, fort mal aménagée et qui attire néanmoins un grand nombre de

malades du pays. En face de cette source est une fonderie de fer appartenant à une compagnie anglaise; on traverse le v. de la *Roballada* (15 maisons) et on monte une longue côte au haut de laquelle sont les *ventas del Padron*. À partir de ce point la route décrit une belle série de lacets parfaitement tracés, qui ont un développement de près de 3 kil. sur une distance de 460 mètr. en ligne droite. On atteint le bas de la côte au pont de *Sopeña*, jeté sur le Caudal, à gauche de la route, et on arrive à

5 kil. 1/2 (107 kil.) *Olloniego*, pet. V. de 600 hab., située sur la rive

gauche de la rivière de Nalon, qu'on traverse au sortir de la ville sur un magnifique pont de cinq arches en marbre, récemment construit à côté d'un très-vieux pont qu'on dit être d'origine romaine. *Olloniego* est entourée d'une jolie plaine bien cultivée; la route en traverse une partie et rencontre une nouvelle montée qui conduit à *Manzaneda*, v. de 80 hab. On descend en suite vers *San Esteban de las Cruces*, groupe de quelques maisons entourant une église.

8 kil. (115 kil.) *Oviedo*, capitale de la province de son nom et de la principauté des Asturies.

LES ASTURIES.

Quelle que soit leur origine, qu'ils aient été les descendants du grec Astyr, « entraîné si loin de sa terre natale après le siège de Troie, par les larmes d'Aurore (*Silius Italicus*), » qu'ils aient pris leur nom de la rivière Astura (l'Esla) sur les bords de laquelle ils s'étaient établis, les *Asturi* étaient une nation guerrière, ayant l'horreur du joug romain, s'alliant contre Rome avec Carthage, considérant comme ses ennemis toute nation voisine qui se soumettait à la maîtresse du monde; s'unissant aux Cantabres, non moins guerriers qu'eux, pour faire des incursions dans les provinces esclaves, et obligeant Auguste lui-même à venir en personne pour les réduire. Auguste parut, et se retira devant les fatigues de la lutte contre cette poignée de montagnards, laissant à ses généraux Antistius et Caristius le soin d'une conquête qui importait à sa gloire. Vaincus par le nombre, ils furent contraints de descendre dans la plaine, d'y habiter avec leurs vainqueurs, moyen plus puissant encore que la guerre pour assouplir leurs mœurs rebelles.

Rome leur achetait le précieux lin *zoélique*, les chevaux *tullotarii*, si renommés pour la douceur de leur allure, et leurs métaux précieux tenaient une place importante dans les trésors de l'empire.

Rome tombée, les Astures rentrèrent dans leurs montagnes, devant l'invasion des Vandales et des Goths. Ces derniers, maîtres de la Galice, engagèrent la lutte; le nombre encore leur assura la victoire; la race nouvelle se confondit avec la vieille race pour fonder ce petit peuple de héros qui devait plus tard sauver les libertés de l'Espagne.

Après cette célèbre bataille de Guadalete, qui dura huit jours, et dans laquelle les bandes arabes, amenées par le comte Julien, mirent en déroute l'innombrable armée du roi Rodrigue, trois années seulement suffirent aux soldats du croissant pour succéder, sur toute l'Espagne, à une domination qui avait duré trois siècles. Ce fut dans

les montagnes des Astures, où quelques Goths fugitifs s'étaient réunis aux montagnards primitifs, que Pelage, otage échappé de la cour du roi de Cordoue, donna le signal de la révolte. Les Asturiens, conduits par lui, attaquèrent les Maures comme ils avaient attaqué les Romains; ils descendirent dans les plaines et les dévastèrent. El-Horr, le roi de Cordoue, envoya contre eux une armée; Pelage l'attendit au passage dans les gorges de Covadonga, roula sur elle des pierres et des quartiers de rochers, et, aidé par Notre-Dame-des-Batailles, qui fit éclater la tempête et grossir les torrents, il anéantit, sans qu'il en restât un seul homme, cette armée que Sébastien de Salamanque fait monter à 124,000 hommes. Effrayés par cette terrible défaite, les Maures respectèrent le repos de ce petit peuple, et derrière ces montagnes infranchissables se fonda cette jeune monarchie qui fut le berceau des monarchies espagnoles. Fruela, fils de Pelage, fonda Oviedo; Alfonse le Chaste y transporta le trône, que ses prédécesseurs avaient placé à Cangas de Onis et à Pravia; Ordoño I^{er}, Alfonse le Grand passèrent les montagnes, pénétrèrent dans la Rioja, prirent Coria et Salamanque et portèrent jusqu'aux rives du Duero les limites du royaume chrétien. Alfonse avait trois fils: Ordoño, Garcia et Froila; il partagea entre eux ses conquêtes. Froila II eut Oviedo; Garcia, la Galice; Ordoño II fonda à Léon la capitale d'un royaume nouveau. Froila succéda à ses deux frères; les lois de la politique le décidèrent à choisir pour sa métropole la capitale fondée par Ordoño, et les Asturies ne furent plus désormais qu'une province du royaume de Léon. Cependant l'indépendance des royautes chrétiennes est gravement compromise; Almanzour envahit la Castille, puis l'Aragon, puis le royaume de Léon. Il assiège la capitale qui lui résiste: l'assaut dure trois jours, la ville est prise et rasée. Le roi don Bermude, redoutant cette issue des terribles menaces d'Almanzour, avait fait transporter au delà des montagnes les reliques, les vases sacrés et les ossements des rois ses prédécesseurs; les Asturies, respectées par les armées arabes, furent une fois encore la sauvegarde de la monarchie et le refuge de ses défenseurs.

Plus tard, après la mort d'Alfonse VII, un semblant de royaume se reconstitua à Oviedo, avec doña Urraca pour reine, et lorsque Alfonse X, en guerre avec son fils, disait que Seville était la seule de ses capitales qui ne l'eût pas abandonné, il oubliait qu'Oviedo et les Asturies lui restaient fidèles. La guerre civile, allumée par les deux frères, don Pedro le Cruel et don Henri de Trastamarre, parvint cependant à diviser les Asturies; Gijon, Noreña et d'autres villes relevant du comté se déclarèrent pour lui, et Oviedo fut le centre où se rassemblèrent les partisans de don Pedro. L'affreuse issue de cette lutte rapprocha les deux factions de cette fidèle province, désormais unies pour l'amour de la royauté, la défense de leurs privilèges et de leurs libertés.

Lorsque don Juan I^{er} maria son fils don Henri avec Catherine, fille du duc de Lancastre, il lui donna en apanage et en propriété absolue la province des Asturies. A cette occasion, les cortès du royaume furent réunies à Briviesca, en 1388, et déclarèrent, sur la pro-

position du roi, que les Asturies constitueraient désormais une principauté, et qu'à l'exemple du fils aîné du roi d'Angleterre qui portait le titre de prince de Galles, du fils aîné du roi de France qui recevait le titre de Dauphin, le premier-né de la couronne de Castille serait nommé désormais *prince des Asturies*. Ce suprême honneur, qui récompensait la vieille fidélité des Asturiens, assurait leur dévouement futur, et ils en donnèrent des preuves, aussi bien lors de la guerre des *comuneros* de Castille, qu'à l'époque où le petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, eut à combattre les prétentions des princes de la maison d'Autriche. Disons-le maintenant, s'ils crurent, dans leur fidèle patriotisme, devoir se prononcer contre l'invasion française en 1808, instituer une junte suprême et organiser la résistance, s'ils répondirent à ce devoir en envoyant des soldats à la bataille de Rio-Seco, ils faillirent cependant à leurs précédents et au souvenir de leur indépendance traditionnelle en ouvrant leurs portes aux Anglais, en recevant d'eux des subsides pour fomenter la révolte dans les provinces voisines.

En 1809, lors de l'organisation du territoire de l'Espagne sur le modèle de l'organisation française, le vieux nom des Asturies disparut; ce noble territoire devint le département du *Cap de Peñas*, borné au S. par le département de l'Esla, à l'E. par le département du Cap Mayor, à l'O. par celui du Haut-Miño; aujourd'hui il est province de deuxième classe sous le nom d'Oviedo, avec le titre tout particulier de *Principauté des Asturies*.

La nature a si nettement marqué les limites de la province des Asturies, qu'elles sont restées invariables à travers les siècles. Au N., c'est l'océan cantabrique formant une ligne droite de belles côtes, au milieu de laquelle s'avance, sur une saillie de 20 kil., la colossale pyramide du cap de Peñas; au S., c'est la majestueuse chaîne des monts Asturiens, qui se partagent à l'O. en deux branches, l'une vers Astorga, l'autre vers Lugo; à l'E., une ligne perpendiculaire à la Sierra et à la côte, formée par le cours de la rivière Deva (une autre Deva décrit une ligne semblable en Guipuzcoa, tout auprès des confins de la Bizcaye); à l'O., une autre perpendiculaire formée par la rivière d'Eo. La province de Léon est au S., celle de Santander à l'E., et à l'O. la province de Lugo et l'ancienne Galice. Administrativement, Oviedo est le chef-lieu d'un diocèse et d'une *audiencia* judiciaire. La province dépend, au point de vue militaire, de la capitainerie générale de la Vieille-Castille, au point de vue maritime de l'arrondissement de Gijon. Elle a la forme d'une ceinture, rétrécie vers l'E., une surface de 19,040 kil. carrés (238 en longueur et 80 dans sa plus grande largeur) et une population de 524,000 âmes.

Les principaux ports sont: Gijon, dont la baie, formée par les caps de Torres et de San Lorenzo, a environ 4 kil. de profondeur; Navia, à l'embouchure de la belle rivière de ce nom; Lueca, au fond d'une rade paisible et profonde formée par le rio Recedo; Aviles, à l'abri de l'immense promontoire du cap de Peñas; Lastres, bon port de refuge dans une baie étendue; Ribadesella, avec un môle moderne et un

fond suffisant pour recevoir des frégates, et enfin Llanes, dont l'entrée est défendue par une ligne de récifs.

Les montagnes ont un aspect majestueux. Vues de loin, elles représentent une série de pyramides coniques, couronnées de neige pendant une partie de l'année. Leur premier abord est imposant et sauvage; elles semblent inaccessibles, elles recèlent d'admirables horreurs, de belles vallées et de beaux arbres, des pierres à bâtir, et à lithographier, des marbres variés de riches couleurs, de vastes lacs au sommet des pics, des ruisseaux abondants, de riches filons minéraux, des cavernes et des grottes de profondeurs surprenantes, et les magnifiques cascades d'Onis, de Bobia, de Reinazo, de Covadonga et celle que forme la Deva à quelques kilomètres de sa source. Dans la plaine s'étendent de riches cultures et de merveilleux paysages; entre Grado et Cabrales, à l'O. d'Oviedo, sont les plus délicieuses vallées des Asturies, des rivières les traversent recrutant à chaque pas un nombre infini de ruisseaux qui descendent en sautillant des collines environnantes et qui donnent à tout ce sol une active végétation. Le territoire est couvert de métairies et de bâtiments de produit, de beaux bosquets de chênes et de châtaigniers; peu de perspectives sont belles et riches comme celles de la vallée de Mieres avec ses champs de couleurs variées, de la vallée de Grado avec le joli pont de Peñafior et son bel amphithéâtre de rochers, de la vallée de Villaviciosa avec ses plantations de pommiers, ses collines cultivées en terrasses; des environs de Pravia où serpente le Nalon; de la vallée de San Bartholomé de Miranda avec son immense cirque de montagnes, et des grands pics de Caso, de Ponga, d'Amieba et de Cabrales.

Les eaux minérales abondent au milieu de ces richesses du sol. A Priorio, à 5 kil. d'Oviedo, jaillit une source chaude, sortant en grande abondance d'une roche calcaire, et très-renommée pour les rhumatismes invétérés. Buyerès, dans la *feligresia* ¹ de San-Bartholomé de Miranda possède une source sulfureuse ayant, à la sortie du sol, 27° à 28° centig. de chaleur. Elle répand une forte odeur d'hydrogène sulfuré, et contient de l'acide sulfhydrique, des chlorures de magnésium et de calcium, et ce principe nommé *glairine*. On la dit souveraine contre les maladies de la peau. On vient d'y construire un établissement de bains. A Prelo, à Camoca, sont des sources de même nature.

Les mines, on n'ignore pas qu'elles promettent de grandes richesses, et qu'elles ont déjà amplement récompensé leurs premiers explorateurs. Le charbon de terre occupe à peu près la plus grande partie du sous-sol de la province; on le trouve surtout à Langreo, à Tudela, à Mieres, à Santo-Firme, à Ferroñes, à Lieres, à Nava et à Torazo. La mine de Langreo, aujourd'hui en complète exploitation, peut rivaliser, par la richesse et par la qualité, avec les mines les plus renommées de l'étranger. Une belle route avait été pratiquée de ce centre important

¹ *Feligresia* est, dans les Asturies, la dénomination donnée à cette agglomération qu'en Bizcaye on nomme *anteiglesia*; et la *merindad* ou municipalité se dit ici *consejo*.

jusqu'au port de Gijon, à 34 kil. de distance; elle n'a pas suffi au mouvement de l'exploitation, et un chemin de fer est aujourd'hui en activité depuis la mine jusqu'au môle même de Gijon, où un *drop* enlève les vaggons, portant 300 tonneaux de combustible, et en verse instantanément le contenu dans les navires de charge. Il y a vingt ans, les ports de la province de Gijon expédiaient 286,000 quintaux de charbon (14 millions de kilog.). Ce mouvement a quintuplé depuis lors.

Les autres mines sont loin d'avoir appelé l'attention à un si haut degré, et cependant elle ne sont pas sans importance. On trouve le cuivre en douze endroits; sur quelques-uns la veine est argentifère; mais il n'existe qu'une exploitation en activité à la Felguerina de Labiana. On a rencontré le cinabre à Po de Cabrales, à Carabia et à Mieres: on ne l'exploite que sur ce dernier point. Le cobalt est en abondance et de bonne qualité à Peñamellera: l'exploitation commencée a été abandonnée. Il en est de même d'une mine de galène argentifère qui donnait trois onces d'argent par quintal à San-Esteban de Leces. Le fer abonde sur plusieurs points, mais il est inexploité. On trouve enfin la calamine à Piedrajebes, l'étain à Salave, l'antimoine à Cangas de Tineo, l'aimant à El Franco; le tripoli, le bol et les hématites à Llanes; le borax ailleurs: on se borne à en connaître l'existence sans en tirer parti.

Le sol produit en grande abondance les bois de construction, le chêne et le châtaignier; mais surtout les arbres à fruits, l'oranger, le citronnier, le noisetier, dont le fruit s'exporte pour l'Angleterre par Gijon et par Villaviciosa; le cerisier, le figuier, le prunier, le noyer et le poirier, qui entourent tous les villages et toutes les métairies. Des plaines entières sont couvertes de pommiers; la pomme en est la plus estimée d'Espagne; les Asturiens en font du cidre qui est leur principale boisson, et qui forme une des branches importantes de l'industrie agricole: on en expédie de grandes quantités dans les provinces voisines. Le vin ne se récolte que sur quelques *consejos* de la partie occidentale. Le territoire produit le blé en quantité suffisante pour les habitants, qui lui préfèrent d'ailleurs le maïs, dont ils font leur principale nourriture sous forme d'un pain appelé *borona*: les fèves, les patates, les pois, les légumes, y viennent aussi en excellente qualité.

Nous ne parlons qu'en passant de la flore médicinale qui produit de belles espèces, de la flore industrielle qui fournit quelques plantes tinctoriales, et des prairies, moins riches sans doute que celles du royaume de Léon, mais qui nourrissent une grande quantité de bêtes à laine, l'une des richesses du pays, et des chevaux qui sont encore dignes des *tullotarii*, si estimés des Romains.

Il n'y a, à bien prendre, sauf la voie maritime, qu'une route praticable aux voitures pour pénétrer dans les Asturies, celle de Léon et du port de Pajares. La construction de ce chemin coûta si cher que Charles IV, dit-on, demanda s'il était pavé d'argent. D'aucun côté, si ce n'est vers Santander, on ne peut arriver dans la province qu'en franchissant des ports (ports secs—*puertos secos*) d'un difficile

accès, à travers des rochers escarpés et à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer. Ce sont plutôt d'étroits sentiers serpentant au milieu de passages souvent dangereux, accessibles tout au plus aux chevaux, et inabordables dans la saison des neiges. On en compte cinq à l'O., dans l'arrondissement ou concejo de Cangas de Tineo : les ports de *Cuadro*, de *Cienfuegos*, de *San Anton*, de *Cerredo* et de *Leitarriegos* ; onze dans la chaîne méridionale : *Cerezal*, *Somiedo*, *la Mesa*, *Ventana*, *Cubilla*, *Pajares*, *Piedrafito*, *Vegarada*, *San Isidro*, *Caliago* et *Tarna* ; puis à l'E. : *Ventaniella*, *Arcenorio*, *Beza*, le célèbre défilé de *Covadonga*, où se trouve une abbaye en grand renom, et enfin *los Urriales*, par où on communique avec la province de Santander. Nous ne saurions mentionner un *camino real*, qui figure dans le tableau des voies publiques espagnoles comme allant, le long de la côte, de Santander au Ferrol par les Asturies et la Galice ; il est en mauvais état, à peine tracé, et impraticable pendant l'hiver. Il serait d'une grande utilité ; aucun effort n'a été tenté pour l'améliorer : pas un pont n'a été jeté sur les nombreux cours d'eau qui descendent à la mer, et qu'il faut traverser soit à l'aide de barques, souvent à peu de distance de la mer et pas toujours sans danger, soit encore à gué, en remontant à quelques lieues dans l'intérieur.

« On ne peut donner qu'une faible idée du danger d'une telle route même à cheval, disait M. Alexandre de Laborde en 1808 ; — et c'est encore vrai aujourd'hui — elle est en partie sur le bord de l'océan, souvent au milieu de hautes montagnes, dans des gorges étroites, au milieu de bois épais et sombres. On a trente-et-une rivières à traverser, souvent à leur embouchure : six sur des ponts (ces ponts sont dans la province de Santander), neuf en bateau et le reste à gué. »

L'Asturien est robuste et persévérant ; il aime le travail ; il s'y applique avec activité et énergie. Sa vie est sobre, sa loyauté et son honorabilité sont proverbiales ; il est profondément attaché à son pays et heureux des glorieux souvenirs des temps passés. Il a un caractère très-réfléchi ; il manifeste de grandes dispositions pour les sciences abstraites, beaucoup d'habileté pour les arts mécaniques, une extrême facilité de conception. La civilisation moderne, qui a modifié à peine les mœurs et les usages dans les régions les plus fréquentées de l'Espagne, est bien loin d'atteindre les coutumes asturiennes ; on retrouve dans cette province les habitudes rurales, celles de la vie domestique, les croyances, les superstitions, telles qu'elles étaient du XII^e au XVI^e siècle. Rien n'a changé dans les cérémonies des funérailles, ni les étranges lamentations des pleureuses, ni le costume original des veuves, dans la forme des contrats, dans le règlement des indemnités pour les dommages causés à la propriété ou aux troupeaux, dans les réunions des communes convoquées à son de cloche.

L'idiome vulgaire, très-différent du bizcayen ou du galicien, et qu'on nomme le *bable*, est, à peu de chose près, la langue que parlait Alfonso le Sage au XIII^e siècle, celle des *Siete partidas*.

On retrouve encore, dans quelques sculptures à moitié détruites des premiers temps des Asturies, des traces des anciens costumes ; de même que les pauvres églises de San Miguel de Lino, de Villar-

doveyo et de Valdedios, bien conservées encore aujourd'hui, malgré l'ancienneté de leur origine, présentent de curieux spécimens de l'état des arts aux temps héroïques de l'Espagne primitive.

Oviedo, (POSADAS : *la Tinaña, la Catalana*) V. de 9,400 hab., résidence des autorités civiles et militaires de la province, se trouve située à 23 kil. au S. de la côte cantabrique, sur un terrain un peu en pente entouré d'une jolie plaine fertile et riante. A 1 kil. 1/2 au N.-O. s'élève la Sierra de Naranco, dont les sommets dominant la ville de 160 mètr., et qui la préserve des vents du N. Construite comme toutes les vieilles cités, sans plan déterminé, et un peu de tous les temps, sans rues alignées, Oviedo n'en est pas moins une jolie ville, propre, possédant de jolies maisons et quelques beaux édifices.

Les *casas consistoriales* (hôtel de ville) qui datent de 1622. offrent un aspect imposant; les galeries du rez-de-chaussée, dallées et spacieuses, servent de promenade pendant les jours de pluie, et sont occupées par les principaux magasins de la ville. La place qui s'étend en avant de l'édifice est peu en harmonie avec ce monument, qu'on considère comme l'un des mieux appropriés qui soient en Espagne. Les maisons qui l'entourent sont d'assez chétive apparence, moins la façade de la petite église de San Isidro qui a appartenu à un collège de jésuites. Oviedo possède : deux prisons élevées sur les ruines de château de vieille date; un théâtre insignifiant; deux ou trois établissements d'instruction primaire : le collège de San Isidoro, celui de Santa Catalina, celui de San Pedro de los Verdes, et l'*Université*, bel édifice moderne, située hors de la ville, et qui commence à s'enrichir de quelques collections utiles. Sa bibliothèque compte 12,000 volumes; son musée ornithologique est assez riche; le cabinet de physique passe pour l'un des plus complets qui existent en

Espagne; le cabinet de chimie a été formé à Paris.

L'*hospice provincial*, très-bel établissement qui a été construit en 1752, avec une jolie chapelle, est richement doté et parfaitement organisé; il reçoit 6 à 700 personnes, donne du travail aux adultes, recueille les pauvres et les filles repenties, élève les enfants trouvés, et dirige leur éducation jusqu'à l'âge où ils peuvent prendre une condition ou se marier. Les *hôpitaux* sont de très-ancienne fondation. Celui de San Juan avait été institué pour recueillir les pèlerins venant non-seulement d'Espagne, mais de France, d'Italie, et même d'Allemagne; ceux de Santiago et de los Remedios sont sans importance, et d'ailleurs sans intérêt au point de vue architectural.

Cette mention rapide des établissements d'assistance à Oviedo nous amène à parler d'une confrérie de charité dont la très-ancienne institution est des plus intéressantes. On la nomme la *cofradia de los Alfayates* ou *Sastres* (tailleurs); son origine est inconnue, et ses archives établissent qu'elle existait déjà en 1232, époque où doña Balesquida Giraldes, fondatrice d'une maison de refuge qui porte son nom, — on l'appelle la *Balesquida* — fit donation de cette maison à la confrérie « à la condition d'y recueillir les pauvres nécessiteux. » Presque tous les habitants d'Oviedo en sont membres à quelque classe qu'ils appartiennent; les pères y font inscrire leurs fils dès le premier âge; il y a presque honte à n'en pas faire partie. Les principales conditions de ses statuts fournissent une curieuse étude des usages de ce temps. Les frères s'obligent d'abord : au pardon des inimitiés; à amener les

pauvres coucher à l'hôpital; à soigner et veiller les malades, et à assister à l'enterrement des morts; à visiter les confrères prisonniers des deux sexes et à leur porter à boire pour 2 maravedis de vin; à assister à la messe tous les samedis...; à ne jamais sortir en colère des réunions de la confrérie, à n'y pas commettre de scandale et à n'y pas proférer de jurements; à observer religieusement les fêtes, sans travailler, sous peine d'un 1/2 réal; à ne jamais mal parler d'un confrère sous peine d'être renvoyé avec amende d'un 1/2 réal, etc... La confrérie des *Alfayates* célèbre, chaque année, pendant les trois jours de la Pentecôte, une grande fête qui se termine le mardi, dans l'après-midi, par une distribution entre tous les frères, d'après un antique usage, de pains de pur froment et de vin « de par delà la montagne. » Ils se réunissent à cet effet dans le *Campo de San Francisco*; leurs familles apportent des provisions; on s'installe par groupes aux alentours des allées de Bombé et du jardin botanique, et tous les rangs confondus célèbrent, sans distinction de rangs et sans étiquette, une charmante fête qui laisse pendant tout le reste de l'année d'intimes souvenirs.

L'hôpital de *Santa Maria Magdalena*, de fondation semblable, est possédé par une autre confrérie, qui a été fort riche, et qui a donné des fêtes magnifiques, voire des courses de taureaux; mais la population a toujours préféré les fêtes des *Alfayates*, et leurs rivaux, moins riches aujourd'hui, se bornent à quelques cérémonies religieuses.

La Cathédrale. « Oviedo, dit M. J.-M. Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), est né d'une inspiration religieuse: son premier édifice fut un temple, des moines ses premiers habitants. Ils cherchaient une solitude, et, sans le savoir, ils jetèrent les fonde-

ments d'une capitale. A peine s'élevait, au milieu des ronces d'un sol inculte, l'humble église de San Vicente, martyr, érigée en 760 par l'abbé Fromistano et par le moine Maxime, que le roi Froila venait y bâtir une basilique dédiée au Sauveur. Puis se construisit un monastère où vingt-quatre religieux se réunirent à Maxime, et tout aussitôt un village se groupa autour du monastère et des temples avec une surprenante rapidité. Alfonso le Chaste, véritable fondateur d'Oviedo, héros ascétique, roi presque sacerdotal, érigea sa ville natale en métropole, en même temps qu'il en fit une capitale; il l'entoura de murs, la sema d'édifices royaux. Il enrichit le sanctuaire de bijoux précieux, les autels de pieuses reliques, le clergé de riches domaines, le siège épiscopal d'éminentes prérogatives. La splendeur religieuse d'Oviedo éclipsa presque la splendeur du trône, et son titre de « Cité des évêques » prévalut sur celui de « Cité des rois, » bien qu'elle eût été pendant plus de cent ans la capitale d'un royaume.

« Cependant la primitive basilique de Froila et d'Alfonse tombait en ruines. Sa restauration et sa réédification furent l'objet des constantes pensées des évêques qui se succédèrent sur le siège d'Oviedo, et don Gutierre de Toledo fut le premier qui posa, en 1380, les bases du temple qui subsiste aujourd'hui, et que don Francisco de Mendoza termina, en 1528, par l'érection de cette tour magnifique qui s'élève à 224 pieds (80 mètr.) au-dessus de l'angle droit de la façade. »

« La tour d'Oviedo, dit à ce sujet don Pascual Madoz, n'est pas riche dans ses détails et dans ses ornements comme celle de la cathédrale de Burgos; mais ces ornements sont si bien distribués, les quatre tourelles qui flanquent l'étage des cloches sont si sveltes et si élégantes, que cette tour

peut, sans conteste, être regardée comme l'une des plus belles en ce genre qui soient en Espagne. »

« On ne saurait imaginer, sans le voir, reprend M. Quadrado, quelle hardiesse et quelle richesse l'art gothique, bien qu'il fut déjà parvenu à la période de sa décadence, a su communiquer à cette tour audacieuse qui domine les plus hauts édifices de la capitale. Assise sur les quatre piliers de l'arc de droite du portail, elle se détache du temple dès son deuxième corps, au-dessus duquel s'élève un troisième étage, richement couronné par un balcon à ornements gothiques. Les fenêtres des deux corps, une sur chaque côté, sont élancées, ogivales, séparées par deux colonnettes, avec des arabesques à leur partie supérieure, et des frontons de feuilles frisées formant panache, la sphère du cadran de l'horloge occupant la partie inférieure de l'une d'elles. Le principal ornement de cette construction, et le secret de sa légèreté, consistent dans les faisceaux de sculptures qui enveloppent ses angles de bas en haut, s'élançant les uns du centre des autres, et diminuant à mesure qu'ils s'élèvent. Le quatrième corps, moins élégant et de dimensions réduites, laisse percer le style de la Renaissance dans les arcs semi-circulaires de ses fenêtres, dans l'architrave, dans la corniche, dans la balustrade et dans ses quatre tourelles angulaires qui cachent les escaliers conduisant à la plate-forme des cloches. Au cinquième corps reparait l'art gothique, plus délicat, plus aérien. Les tourelles se couronnent de chapiteaux coniques terminés en spirale; des aiguilles de pierre s'élançant de la balustrade comme les fleurons d'un diadème; puis, au milieu de ce groupe de légères eisclures, surgit la pyramide octogone, creuse, transparente, hérissée de feuillages sur ses arêtes, finement brodée, qui se détache sur l'azur du ciel, et

qui, depuis plus de trois cents ans, résiste au vent dont le souffle semble devoir la renverser chaque jour. »

Le portail se compose de trois grandes arcades qui correspondent aux trois nefs de l'intérieur. L'arcade du centre est plus élevée que les deux autres; au-dessus de celle de gauche devait être construite une seconde tour qui n'a jamais été commencée. Les trois portes sont richement ornées de fleurons, de guirlandes, mais on n'y voit pas une statue. L'art du sculpteur s'est borné à placer, au-dessus de la porte principale, les six figures de la Transfiguration et les bustes de Froila et d'Alfonse le Chaste.

L'intérieur n'est pas vaste : 240 pieds (67 mètr.) sur 78 pieds (22 mètr.) de largeur; mais ses proportions exactes, les nombreuses ouvertures qui percent l'épaisseur de ses murailles, semblent accroître ses dimensions. Les piliers ont pour chapiteau une simple touffe de feuilles; les arcs s'élançant avec une majestueuse nudité, et la galerie qui entoure la nef et courtourne les deux bras de la croix avec ses croisées en ogive, placées deux à deux entre chaque pilier, coupées par de frêles colonnettes, et complétées par des balcons à jour, est d'une pure et gracieuse légèreté. D'immenses fenêtres, divisées en six compartiments par des arêtes de pierre, s'élèvent au-dessus de la galerie jusqu'à la voûte, murées du côté du N., et garnies, du côté du S., de vitraux aux plus vives couleurs, entourant dans chaque compartiment l'image d'un saint.

Quatre gros piliers soutiennent les arcs de la croix; contre l'un de ces piliers, celui qui forme l'angle de la *capilla mayor*, au côté de l'épître, est appuyée, au-dessus d'un fût de colonne ayant pour chapiteau des coquilles de pèlerin renversées, une très-ancienne statue du Sauveur, d'un travail grossier, contemporaine, dit-on, de

l'évêque Pelage, au commencement du XII^e siècle; quelques rares pèlerins viennent encore s'agenouiller devant cette vénérable image.

Dans le bras méridional de la croisée, un arc gothique donne accès à la *Camara Santa*, ancienne chapelle de San Miguel; dans le bras du nord s'ouvre la chapelle *del Rey Casto*, fermée de grilles de fer d'un riche travail. C'est d'un côté les cendres des rois, de l'autre les reliques des saints, deux précieux dépôts qui font l'honneur et la célébrité de la cathédrale d'Oviedo.

La *capilla del Rey Casto*, construite par Alfonso II au N. de la cathédrale, pour servir de sépulture à ce prince et à ses successeurs, fut démolie en 1705 et reconstruite par l'évêque don Tomas Reluz. L'intérieur en est riche; les sculptures sont élégantes et de bon goût; mais ce qui attire surtout les regards, c'est le panthéon des rois, monument d'ordre corinthien, occupant la partie N. de la chapelle. Il comprend neuf urnes scellées dans le mur et entourées de sculptures, de moulures et d'arabesques; sur chacune est gravé un écusson royal et au-dessus la *croix des anges*, ornement spécial à Oviedo et qui affecte la forme de la croix de Malte. Une inscription au-dessus d'une petite porte donne les noms des rois dont ces urnes renferment les cendres: Froila I^{er}, Bermude le Diacre, Alfonso le Chaste, don Ramire I^{er}, don Ordoño I^{er}, don Alfonso III le Grand, don Garcia I^{er}; doña Giloyra, femme de Bermude; doña Urraca, femme de Ramire I^{er}, etc. Une belle grille de fer, rehaussée d'ornements et de feuillages, sépare ce panthéon du reste de la chapelle.

La *Camara Santa* est la partie la plus vénérable de la cathédrale sous le double aspect artistique et religieux. Elle se divise en deux parties, la chapelle et le reliquaire. La chapelle forme une voûte

semi-circulaire, sans jours sur les côtés, éclairée seulement, au fond, par une fenêtre percée au-dessus de l'arc surbaissé sous lequel est le reliquaire. Le long des côtés sont six piédestaux portant chacun côte à côte deux statues d'apôtres appuyées aux colonnes qui supportent les arcs. Les chapiteaux de ces colonnes représentent des animaux et des oiseaux fantastiques. La partie que le reliquaire occupe est fermée par une grille de fer. On y aperçoit une armoire divisée en compartiments, et au milieu de ce sanctuaire, un coffre de bois de chêne couvert de lames d'argent et sur lequel sont sculptées la figure du Christ, celles des apôtres, de la Vierge et de saint Jean Évangéliste. On dit que ce coffre, construit par les disciples des apôtres, fut apporté de Jérusalem en Afrique, d'Afrique à Seville, de Seville à Tolède, et enfin dans les Asturies. Nul, prétend M. Quadrado, n'a jamais osé l'ouvrir, et une mystérieuse terreur a plus d'une fois arrêté la main des prélats qui ont tenté de le faire. M. Madoz assure néanmoins qu'il a été ouvert, en 1075, en présence d'Alfonse VI et de sa sœur doña Urraca, et que les reliques qu'on voit dans la chapelle proviennent de ce coffre. On remarque parmi ces reliques, deux épines de la vraie croix, l'un des trente deniers de Judas, un morceau du cœur de saint Barthélemy, un fragment de la baguette de Moïse, une sandale du pied droit de saint Pierre, un morceau du pain multiplié dans le désert, de la manne, un débris du tombeau de Lazare, des cheveux de la Madeleine, le saint suaire du Rédempteur, etc., etc. On signale aussi parmi les bijoux une croix historique donnée par Alfonso le Chaste, la célèbre *croix des anges*, couverte de pierreries et portant surtout un rubis d'une rare grosseur; le travail en filigrane est d'une si exquise finesse qu'on a supposé qu'il devait avoir été

fait par des envoyés de Dieu. Une autre croix vient de Pelage et des défilés de Covadonga. Elle est en bois; Alfonso III la fit couvrir d'or ciselé et de pierreries. On l'appelle la *croix de la Victoire*.

Revenons dans l'Église. La *capilla mayor* occupe l'abside, de forme pentagone; le rétable, qui suit cette forme, est à cinq corps, divisés chacun en cinq compartiments. Les figures en relief représentent la Vie et la Passion du Christ; au centre, est le Sauveur avec les quatre Évangélistes; au-dessus, la Vierge entourée d'anges, et sur le couronnement, la Scène du Calvaire et des statues occupent le sommet des pilastres. Si la sculpture n'atteint pas la perfection de l'art, on doit du moins admirer le fini et la richesse de cet immense panneau doré dont le travail a duré *près d'un siècle* et qui a coûté des sommes énormes. Des pierres sépulcrales indiquent, dans le sanctuaire, la dernière demeure de plusieurs évêques des xv^e et xvi^e siècles; un seul monument occupe une niche au-dessus de l'évangile, c'est une statue, à genoux devant un prie-Dieu, de l'évêque don Juan Arias de Villar. Ce prélat l'avait fait faire de son vivant — *vivens construi jussit* — en 1490, et alla mourir sur le siège épiscopal de Ségovie.

Entre la *capilla mayor* et le *coro* s'étend une balustrade moderne en bronze que don Pascual Madoz trouve magnifique et qui, d'après M. Quadrado, n'est qu'une malheureuse imitation du style gothique.

Le *coro* est digne de l'église, et cependant dans les sculptures fort remarquables de la boiserie et des stalles, au milieu des images de l'Ancien Testament et de l'exquise filigrane qui court au-dessus de la frise des dossiers, on remarque quelques sujets fort profanes qui offensent un peu la sainteté du lieu. De grandes orgues, de ce style extravagant qui semble avoir été adopté dans toutes les églises,

s'élèvent des deux côtés, au-dessus de la boiserie et jusqu'au sommet des arcs. La grille du *coro* est un peu massive; elle forme cinq arcs gothiques ornés de fleurons et de chicorées.

Le *trascoro*, l'arrière-chœur, cette haute muraille qui interrompt la grande nef en face de l'entrée, est d'un grand luxe, mais de deux styles malheureusement fort différents. Au centre s'élève l'autel de *Nuestra Señora de la Luz*, surmonté d'un riche rétable tout orné de statuettes, de fleurons, d'arabesques, de niches gothiques, portant au sommet la *croix des anges*, et des deux côtés, dans deux niches entourées de portiques à colonnes et à frontons circulaires, nus et secs, deux mauvaises statues de saint Pierre et de saint Paul.

On pénètre dans le cloître par une entrée voisine de celle qui conduit à la *Camara Santa*. Ce cloître n'est pas vaste, mais gracieux et d'une riche architecture; chaque côté se compose de quatre grandes fenêtres d'un gothique pur, à jours différents, divisées en cinq compartiments par de très-légères colonnettes; quelques statues sont entre les piliers, et les chapiteaux offrent une succession de caprices, de feuillages, d'arabesques ou de scènes historiques un peu confuses et fort naïves, parmi les quelles tient une place très-populaire la lutte du roi chasseur Favila, fils de Pelage, contre un ours qui l'étreignit et l'étouffa.

Il nous reste à mentionner, après la cathédrale, le couvent de *San Pelayo*, encore occupé par vingt Bénédictines, bel édifice dont la fondation remonte au x^e siècle, mais reconstruit; ceux de *Santa Clara*, *del Rosario*, le collège de *San Matias*, celui de *San Vicente*, la première fondation de l'abbé Fromistano, dont il reste encore l'église, érigée en 1592, et dont les cloîtres méritent une visite.

On cite à Oviedo comme édifices

particuliers les maisons du comte de Nava, du comte de Toreno, du marquis de Campo-Sagrado et du duc del Parque.

La ville possède trois fontaines qui n'ont rien de remarquable et de jolies promenades d'où l'on jouit d'une vue étendue et pittoresque. Il a été déjà question du *Campo de San Francisco*, des allées de *Bombé*, du *Jardin botanique*; on peut signaler encore la *Tenderina*, très-fréquentée l'hiver, et les belles avenues que forment, à leur point de départ, les différentes routes de Gijon, de Castille, de Pumarín et de Chamberí.

Celle-ci conduit en une heure à *Priorio*, pet. v. de 404 hab., où se trouve un établissement d'eaux thermales nommées *las Caldas de Oviedo* et fort estimées dans la province. M. le docteur Rubio, qui en donne l'analyse, fait ressortir leur richesse en gaz azote libre et pur, ce qu'il considère comme un phénomène géologique. Il les classe, comme celles de Cestona, parmi les azotées ou nitrogénées. On y constate surtout le carbonate de chaux, le carbonate de magnésie et le sulfate de soude. Elles ont une température de 41° cent. et sont souveraines contre les douleurs arthritiques ou rhumatismales, les maladies de l'appareil digestif, celles du système osseux et diverses paralysies. Le gaz azote, qui se développe à la source, est employé avec succès en inhalations, pour beaucoup d'affections chroniques de l'appareil respiratoire.

EXCURSION A COVADONGA.

Oviedo communique par un grand nombre de chemins avec les points principaux de la province; mais un seul, celui qui conduit à Gijon, est digne du nom de route. Les autres ne sont pas carrossables: ce sont seulement des *caminos de herradura*, à peine même praticables aux chevaux et aux bêtes de somme. Celui qui mène

à Cangas de Onís et à Covadonga est cependant classé comme route d'Oviedo à Santander, mais il est d'un accès difficile, et souvent impraticable dans toute la traversée des montagnes.

L'excursion de Covadonga est un pèlerinage historique; l'art et l'archéologie y trouvent peu d'arguments; les vestiges construits ou sculptés de cette lointaine époque y subsistent en petit nombre; et, cependant, pour peu qu'on étudie avec quelque attention ces sculptures naïves et en partie mutilées, on y retrouve ou Pélage avec son écuyer, ou le roi Favila avec l'ours. Au point de vue pittoresque cette course au milieu des montagnes des Asturies est une des plus curieuses qu'on puisse faire en Espagne, animée qu'elle est par le souvenir du grand événement qui fut le début de la monarchie espagnole.

Le chemin quitte Oviedo dans la direction du N.-O., traversant le territoire de la feligresía de *Colloto*, sur la rive gauche du río Nora, et laissant à gauche la petite V. de *Moreña* (1,700 hab.), siège d'un des premiers titres de comte qui aient été créés en Espagne. On suit alors le cours de la Nora, qu'on traverse sur le territoire de *Siero*; puis on passe à *Aramil* (14 kil. d'Oviedo), à *Lieres*, avant d'arriver à

23 kil. *San Bartolomé de Nava*. V. de 2,200 âmes, formant le chef-lieu d'un ayuntamiento composé de 32 v. ou hameaux. Cet ayuntamiento occupe une belle vallée, riche, fertile, dont les aspects sont riants et variés. Elle est limitée, au S., par la belle montagne *la Peña Mayor*, toute couverte de pâturages, et qui s'élève à 1,330 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Au pied de cette montagne, et dans la direction du S., à peu de distance de *San Bartolomé*, s'ouvre la jolie vallée de *Fuente Santa*, formée par le río *Pla*, et où coule, auprès du v. même de *Bujerés*, une source minérale non moins

réputée que celle des Caldas d'Oviedo. Elle est chaude, à 26° centig., et sulfureuse. L'hospice provincial d'Oviedo y a construit, sur les ruines même de constructions qui semblent d'origine romaine, un établissement parfaitement organisé, avec douches, étuves, appareils hydrothérapiques, et même un bain électrique. « On ne peut nier, dit M. Rubio, que, sous le rapport de la variété, de l'application, l'établissement de Buyerès de Nava ne soit peut-être le plus complet d'Espagne. » Il est peu connu cependant, et ne reçoit pas plus de 150 baigneurs par saison.

A 3 kil. au delà de San Bartolomé, se trouve son annexe, *San Antonio de Tresali*, puis *San Miguel de Caceda*, v. de 450 habitants qui récoltent presque uniquement des noisettes, des châtaignes et des fèves. Le chemin parcourt un pays accidenté, et pénètre dans une jolie vallée dominée par de hautes montagnes, et arrosée par le rio *Piloña* qui descend de la *Peña Mayor*, et qu'on traverse en arrivant à

10 kil. (33 kil.) *Infiesto*, bourg de 300 hab. L'ayuntamiento dont il est le chef-lieu s'étend sur 20 feligresias dans la vallée du *Piloña*. Il se divise en deux quartiers, à droite et à gauche de la rivière, réunis par un pont de 3 arches en pierre, de construction moderne. Un autre chemin le traverse, allant du S. au N., du col de Tarna, sur les frontières du royaume de Léon, au petit port de Lastres, sur la côte cantabrique.

On traverse, en quittant *Infiesto* et en laissant sur la gauche le *Piloña*, une grande plaine au milieu de laquelle on rencontre *San Pedro de Villamayor*, feligresia de 1,200 âmes, de laquelle dépendent : à gauche, *Antrialgo*, avec un pont de bois sur le *Piloña*, et un vieux castel ruiné qu'on croit être de l'époque des Arabes; à droite, *Sebares*, feligresia de 1,700

âmes, située non loin de la jolie rivière de Sella, dont le chemin remonte le cours en passant à *San Juan de Llamas* et à la *Vega de los Caseros*.

20 kil. (53 kil.) **Cangas de Onis**, petite V. de 700 hab.—On traverse la *Sella* sur un pont comparable par le dessin et par la hardiesse avec celui de Martorell (Catalogne) qu'on a surnommé le *pont du Diable*. Il a 3 arches en ogive, 2 petites et 1 grande; les piles de celle-ci sont assises sur des massifs de roches, elle a 66 pieds (18 mè.) d'ouverture et 74 pieds (21 mè.) de hauteur sous clé au-dessus du niveau moyen de l'eau. Le pont est étroit, en pente très-rapide, le tablier n'a au sommet de la grande arche d'autre épaisseur que celle des pierres des arcs; deux immenses tapis de lierre et de plantes parasites en recouvrent la maçonnerie au-dessus des piles. On ignore la date de l'origine de ce curieux monument, mais cependant des écrits du xvi^e siècle le nommaient déjà le *Vieux-Pont*. La vallée de la *Sella*, à cet endroit, est riante et encaissée. On aperçoit à 200 mè., au N. du pont, au pied des collines, l'antique ermitage de *Santa Cruz*, qui, dit-on, fut fondé par Pélage en souvenir de la bataille décisive qu'il gagna non loin de là contre les Maures. Ce pauvre et modeste sanctuaire qui a été plusieurs fois renouvelé, a conservé une pierre portant une inscription latine, la seule relique dont la date remonte à l'origine du monument.

Cent maisons dans le quartier principal, situé vers le confluent de la *Sella* et du *Güeña*, et nommé le *Mercado*, vingt maisons misérables dans le quartier de *Cangas de Arriba*, qui s'élève sur le penchant des collines, c'est là tout ce qui reste de la capitale fondée par Pélage, et qui fut la résidence des premiers rois de la monarchie asturienne. Au quartier d'en bas, dont les maisons sont assez régu-

lières, on voit une prison moderne, une petite maison de ville; mais plus de palais, à peine des ruines, une inscription latine qui tient seule la place de ce que le temps a fait disparaître. Et cependant cet espace de deux lieues à peine comprend toute l'épopée de Pélage : Covadonga, où commença sa gloire; Cangas, où il éleva son trône; Abamia, qui devint sa sépulture; et même la basilique de *San Pedro de Villanueva*, à 3 kil. à l'O. de Cangas, élevée, dit-on, par Alfonso le Catholique à la mémoire de ce pauvre Favila, fils de Pélage. Les vieilles sculptures du portail, les figures qui se déroulent sur les chapiteaux, représentent l'histoire entière du malheureux roi. Ici, prêt à partir pour la chasse et devant son castel, il prend tendrement congé de Froiliuba, sa femme; plus loin, c'est la même scène: il est à cheval et le faucon au poing, il se penche pour embrasser la reine; ailleurs, il se trouve en présence de l'ours: l'énorme bête, debout devant lui, tend les bras, prête à le saisir et à l'étouffer; puis, enfin, devant son castel, les yeux clos, la tête rejetée en arrière, la pauvre reine se tient immobile, pétrifiée par la douleur, comme la tradition dit qu'elle le fut à la nouvelle de cette sanglante catastrophe dont les gens du pays montrent encore le théâtre, non loin de Santa-Cruz, à l'entrée de la montagne. On retrouve, dans le vieux monastère de San Pedro de Villanueva, de beaux échantillons du style byzantin du XII^e siècle: l'histoire fatale de Favila était l'idée fixe de l'architecte et du sculpteur, et, jusque dans l'église, les chapiteaux du grand arc de la *capilla Mayor*, ceux des arcs des chapelles latérales, représentent des luttes d'hommes contre des bêtes fauves ou des monstres.

On suit, pour aller de Cangas à Covadonga, un chemin sinueux qui, dans la direction de l'E., re-

monte le cours du ruisseau de Bueña et de ceux de Rinazo et de Diva, tributaires du premier. Ce chemin, qui se rétrécit à mesure qu'on avance, serpente au milieu de grands châtaigniers, et rencontre, à 3 kil., *Coras*, laissant sur les hauteurs, à droite, la petite paroisse d'*Abamia*, première sépulture de Pélage. A 1 kil. au delà et 3 kil. plus loin se trouvent les v. de *Soto* et de *Riera*, dans des positions pittoresques, au milieu des roches, des cascades et des bouquets de verdure. Le chemin devient, ensuite, plus pénible, le site est plus sauvage, la végétation plus puissante; les rochers s'élèvent, les montagnes grandissent. Ce défilé débouche dans une petite vallée que dominent trois grands pics. Celui de l'O., haut de 1120 mètr., et couronné de hêtres et de chênes, a pour base une roche de 50 mètr. d'élévation; au centre de cette roche est la *Cueva*, la caverne de Pélage, objet de la vénération espagnole; et au-dessous de cette caverne, le Diva s'élançant de la montagne, tombe en formant une belle cascade de 25 mètr. de haut. Pour arriver à ce lieu vénéré, il faut passer par un humble monastère dont la fondation première, car il a été plusieurs fois reconstruit, remonte au roi Alfonso I^{er}. On parvient à la célèbre *Cueva* par un bel escalier de marbre. Elle a environ 11 mètr. d'ouverture, 6 à 7 de profondeur, de 3 à 4 de hauteur; les parois, à l'entour comme à la voûte, sont rocheuses et inégales; le roc forme une partie du sol, l'autre partie est formée par un plancher, que suspendent, au-dessus de la cascade, des poutres scellées d'un bout seulement dans le rocher. C'est là que Pélage s'était réfugié avec ses trois cents guerriers, et qu'il soutint un siège contre les bandes sarrasines, aidé dans ce combat mémorable par les éléments, par le torrent soudain grossi et par la volonté d'en haut. Une balustrade, qui règne sur le devant du

plancher, conduit à une toute modeste chapelle, éclairée par une étroite fenêtre, et dans laquelle les pèlerins vénèrent une très-ancienne image de Santa Maria de Covadonga. Les restes de Pélage, ceux du roi Alfonso le Catholique, d'abord déposés à Abamia, sont placés sous la grotte. Ceux de Pélage sont à droite, dans un renforcement. Le sarcophage de pierre qui les renferme, et qui a reçu également ceux de la femme et de la sœur du roi, est du style le plus ancien; les ornements qui l'entourent rappellent le VIII^e siècle et les sculptures du monastère de Villanueva; une grille de fer ferme la niche. Le sépulcre de don Alfonso I^{er}, placé de l'autre côté, est à moitié caché par la maçonnerie qui forme la petite chapelle de Santa Maria; on aperçoit seulement la tête du sarcophage, portant une inscription en latin barbare du XVI^e siècle, de même que celui de Pélage.

C'est là, dans cette espèce d'abandon, que reposent ces nobles restes et que survit ce grand souvenir. On avait fait un temple devant la grotte de Pélage; il était en bois, et un incendie l'a détruit en 1777. Les projets formés par Charles III, pour la reconstruction d'un monument digne de ce Panthéon des premiers rois d'Espagne, sont restés inexécutés, et n'ont abouti qu'à une première dépense de 1,900,000 réaux pour la base des travaux à venir. La nature et un site magnifique, réellement majestueux, font aujourd'hui tous les frais de ce lieu célèbre. Le 8 septembre, une fête locale y rassemble les pèlerins dalentour, et, dans le cours de l'année, les artistes, les poètes, les simples voyageurs et les touristes viennent écrire leurs noms sur l'album du monastère et sur les parois de la grotte auprès des tombeaux des rois.

D'OVIEDO A GIJON.

La route qui conduit d'Oviedo à

Gijon traverse, au N.-O. de la ville, les jolies campagnes de la feligresia de *Lugones*, rencontre la rivière de Nora, et la franchit sur un pont de 3 arches. Au delà est le hameau de Castro, et plus loin, au haut d'une côte, la *venta de la Campana*. La route franchit ici une petite chaîne qui se détache des monts Asturiens vers le port de Tarna, coupe la province du S.-E. au N.-O., et vient former le cap de Peñas. Cette chaîne traversée, la route descend vers la *venta de Puga*, passe, à la *venta de Beranes*, auprès d'un fort, ancien édifice en ruines, qu'on attribue aux Templiers, puis atteint le petit v. de Porceyo, situé au milieu d'une plaine fertile semée de maisons de campagne, et d'où on commence à apercevoir

22 kil. (137 kil.) **Gijon**, (*Parador de las Diligencias*) V. de 6,200 hab., située sur les pentes d'une colline entourée presque entièrement par la mer Cantabrique. C'est le chef-lieu d'une province maritime, d'un district judiciaire, la résidence d'un commandant d'artillerie garde-côte, et d'un commandant militaire. On entre à Gijon par une belle porte construite sous Charles III, et nommée *del Infante*, à cause d'une inscription dédicatoire portant ces mots : *Infans Pelagius... Senatus populusque Gegionensis...*, etc. Cette porte ouvre sur une belle rue, droite et large, nommée *la Corrida*, qui a 1,832 pieds (522 mètr.) de long, et traverse toute la ville jusqu'au port. Les autres rues sont généralement droites, propres, et bordées de maisons bien bâties. On cite parmi ces dernières : l'hôtel ou palais du marquis de San Esteban, la fabrique de tabacs, qui occupe 1,400 ouvrières, et un institut, fondé sous les inspirations de Gaspar de Jovellanos, ministre de la justice de Charles IV, en 1797, où sont enseignées les lettres, les mathématiques, les langues française et anglaise. L'établissement possède une belle bibliothèque.

L'église n'a rien de remarquable.

Le port de Gijon est le meilleur de toute la côte : l'entrée en est facile par tous les temps, et le fond en est bon. Il a été déclaré *habilitado* pour le commerce de l'étranger et d'outre-mer; nous avons dit, en parlant de Santander (p. 96) quels sont les avantages de ce privilège. La rade est vaste et protégée par les deux petits promontoires du cap San Lorenzo et du cap de Torres. Elle présente, à marée basse, de belles plages où se promènent les nombreux visiteurs qui, pendant la belle saison, viennent à Gijon prendre les bains de mer.

Le commerce y est considérable; la belle « route charbonnière » ouverte jusqu'à Langreo par M. Aguado, et maintenant un chemin de fer de 34 kil., amènent en quantité considérable, jusqu'au port, les combustibles minéraux de ce riche bassin houillier. Les wagons arrivent jusqu'au môle où le *drop*, appareil de construction anglaise, enlève tout chargé un wagon du poids de trois tonnes, le descend dans le navire, le décharge et le ramène à quai en moins de 2 minutes.

L'inscription de la porte de l'Infant indique que Pélagie a laissé des souvenirs à Gijon. Ce n'était qu'un pauvre bourg habité par des pêcheurs, lorsque le prince vainqueur y entra, en 722, après le meurtre, par les habitants, du gouverneur maure Munuza. Pélagie fut comte de Gijon, avant d'être proclamé roi par les chrétiens le lendemain de la victoire de Covadonga.

ROUTE 18.

DE VALLADOLID A LUGO.

PAR BENAVENTE (300 kil. 1/2).

88 kil. **Benavente** (V. R. 14, p. 105). On sort de Benavente par la porte *del Sepulcro*, et, prenant la *carretera general*, dans la direction du N.-O., on rencontre d'abord, à 8 kil., *San Roman del*

Valle, v. de 160 hab., puis (4 kil.) *Pobladura del Valle*, autre v. de 500 âmes où l'on traverse, sur un très-beau pont de pierre, le ruisseau *Ahoga-Borricos* (noie-bourriques), le frère sans doute de celui qu'on rencontre à Villafrechos, sur la route 14, de Valladolid à Benavente. Ce ruisseau descend vers l'Orbigo, dont la route suit parallèlement le cours à une distance moyenne de 1 kil.

6 kil. (106 kil.) *Pozuelo del Paramo*, v. de 200 âmes, à 50 pas env. de la route, au milieu d'une campagne toute cultivée, et sans habitations jusqu'à

11 kil. (117 kil.) *Cebrones del Rio*, v. de 90 maisons, d'une excessive pauvreté, et chef-lieu d'un ayuntamiento de 1,400 âmes, composé de six villages échelonnés dans une plaine fertilisée par l'Orbigo. On traverse cette rivière à Cebrones sur un pont de 7 arches, puis la route en longe la rive droite, passe à *Santa Marta* et à *San Martin de Torres*, deux des villages de l'ayuntamiento, avant d'atteindre

5 kil. 1/2 (122 kil. 1/2) *La Bañeza*, petite V. de 2,308 hab., à l'entrée de trois vallées qui offrent de belles perspectives. La vue s'étend, au N., sur tout le cours de l'Orbigo, bordé de villages entourés de plantations d'arbres, et ayant pour dernier plan les hautes montagnes de Léon et des Asturies; au N.-O. s'ouvre la vallée du Tuerto que suit la carretera dans la direction d'Astorga, et à l'E. s'étend un riche plateau parsemé d'un grand nombre de clochers. Les rues de la Bañeza sont étroites; la *plaza Mayor*, peu spacieuse et irrégulière, est entourée d'arceaux fort bas, soutenus par des piliers de bois. La ville est fermée; on y entre par quatre arcs de pierre de mauvaise architecture.

A une petite distance de la Bañeza on franchit la petite rivière de Duerna sur un pont de charpente, en laissant à gauche le v. de San Mamès,

4 kil. (126 kil. 1/2) *Palacios de la Valduerna*, bourg de 120 maisons, chef-lieu d'un ayuntamiento de 1,700 âmes; plus loin on rencontre la *venta del Monte et Toral de Fondo*, v. de 200 hab., auprès duquel on traverse le rio Guta. On passe au N.-E. de *Celada de Astorga*, entre ce village et le rio Tuerto, que la route laisse à droite pour entrer à

14 kil. (140 kil. 1/2) **Astorga** (V. R. 16, p. 117).

A. D'ASTORGA À LUGO, PAR LE PORT DE FONCEBADON.

Indépendamment de la *carretera general*, que nous allons décrire, il existe entre Astorga et Lugo un chemin de *herradura*, plutôt même un sentier de piétons, nommé le *camino antiguo*, l'ancien chemin des Romains, le chemin français, suivi par les pèlerins de Saint-Jacques. Il traverse vers l'O., en ligne presque droite, la plaine d'Astorga jusqu'à *Rabanal*, v. de 60 maisons, au pied du port de *Foncebadon*. C'était, du reste, le seul moyen de communication avant la construction de la *carretera* qui passe plus au N. Ce chemin s'engage par des pentes assez douces à travers cette grande chaîne qui sépare la province de Léon du territoire de Vierzo, au milieu de sites pittoresques et de petits hameaux habités par les Maragatos (V. p. 119).

Au sommet du port s'élève la *Cruz de Ferro*, une croix de fer, au haut d'un poteau soutenu à la base par un amas de pierres qui va s'augmentant chaque jour, parce qu'il est d'usage que chaque voyageur en apporte une en passant. Le port de la Croix de Fer est traversé en sens contraire par tous ces bons et naïfs Galiciens qui vont chercher fortune dans les Castilles. Un dicton prétend que les filles de Galice, en ajoutant leur pierre au tas, au pied de la croix, font vœu de ne pas revenir telles qu'elles sont passées.

À l'E. de la Croix est le petit v. de *Foncebadon* (180 hab.). Lorsqu'on l'a dépassé, on descend par des pentes beaucoup plus rudes vers *El Acebo*, pauvre v. de 40 maisons couvertes en chaume, et habité par des bergers, à l'entrée d'une jolie vallée très-boisée, au milieu de laquelle se trouve *Molina Seca*, v. de 120 maisons. Le chemin contourne une succession de collines cultivées, s'élève jusqu'au petit bourg d'Otero, que la rivière torrentueuse de Boeza, sépare de

51 kil. (191 kil. 1/2) **Ponferrada**, ancienne v. de 4,220 hab., dans une très-forte position, au confluent des deux rivières Sil et Boeza, qui l'enveloppent presque complètement, et ne laissent qu'un étroit passage au N.-E. Deux ponts, jetés sur ces deux rivières, rattachent la ville aux deux faubourgs d'Otero à l'E., et de *La Puebla* à l'O. Les rues sont étroites, et les maisons généralement à deux étages. La principale église, *Santa Maria de la Encina*, est remarquable par sa tour, haute de 32 mètr., par les belles dimensions de sa sacristie et par quelques curiosités artistiques : deux portraits de Ferdinand VI et de la reine, sa femme, une collection de belles glaces de Venise et un grand tableau, d'un auteur inconnu, représentant la Bataille de Lépante. Au point le plus élevé de la plate-forme sur laquelle la ville est construite, se voient les ruines encore imposantes d'un vieux château qui a appartenu aux Templiers; en 1486, il fut occupé par surprise par le comte de Lemos, révolté contre les rois catholiques, qui accoururent d'Andalousie pour faire rentrer la ville dans le devoir.

Le chemin des pèlerins traverse Ponferrada, et parcourt une belle plaine sur une étendue de 11 kil., entre le Sil et la rivière de *Cua*. Il rencontre à *Cacabelos* (202 kil. 1/2) la *carretera* de Galice, qui passe à env. 10 kil. au N.-O. de

Ponferrada, sans communication avec cette ville. (Voir ci-dessous.)

B. D'ASTORGA A LUGO, PAR LE PORT DE MANZANAL.

La route de Galice, en quittant Astorga, se dirige au N.-O., et rencontre à

5 kil. 1/2 (146 kil.) *Pradorrey*, chef-lieu d'un ayuntamiento de 1,230 âmes, dans une vallée formée par deux montagnes rapprochées; au delà est *Combarros*, v. de 330 hab., sur une petite rivière qui porte le même nom. La route s'élève, par de nombreux détours, sur les flancs des montagnes et au milieu de pics rocheux, pour atteindre le port de *Manzanal*. Le col a env. 5 kil. d'étendue; il est abrité contre les vents du N.-O., et moins exposé aux neiges que celui de Foncebadon. Au sommet on rencontre

11 kil. (157 kil.) *Manzanal del Puerto*, v. de 103 hab., entouré de petits plateaux cultivés, fertilisés par deux ruisseaux. On y trouve une *casa de postas* et une assez bonne *posada*.

La route, en quittant Manzanal, entre dans l'arrondissement de Ponferrada, dépendant encore de la province de Léon, descend vers *Torre*, v. de 120 hab., franchit le rio Torre et la Boeza, puis, suivant la rive droite de cette rivière, longe une jolie promenade plantée de peupliers qui précède

17 kil. (174 kil.) *Bembibre*, petite V. de 1,800 hab., ancienne seigneurie appartenant au duc de Frias. Elle est située sur la rive droite de la Boeza, dans une jolie position. Les maisons sont bien bâties, les rues droites et empierrées; la place, de forme irrégulière, est entourée d'arceaux, et la ville est dominée par les ruines d'un vieux château seigneurial. Hors des murs et sur la route même se voit un vieil ermitage (*el Ecce homo*) en grande vénération dans tout le pays. Une cérémonie qui attire tout le clergé et la po-

pulation d'alentour s'y célèbre le 11 septembre de chaque année. L'église (*San Pedro*) était au xv^e siècle une synagogue juive.

A 1/4 d'h. plus loin on trouve le v. de *San Ramon de Bembibre*, puis 8 kil. (182 kil.) *Congosto*, bourg de 100 maisons formant une seule rue; chef-lieu d'un ayuntamiento de 1,500 âmes, situé sur un plateau au-dessus de la rive droite du Sil. Tout auprès, et sur une hauteur, est le sanctuaire de *Ntra Sra de la Peña*, encore habité par la communauté des pères du Saint-Esprit. La route passe ensuite tout près de *Cubillos*, joli bourg bien bâti sur un terrain en pente, chef-lieu d'une agglomération de 657 hab., laisse Ponferrada à 6 kil. sur la gauche (V. p. 137), et rejoint le chemin du port de Foncebadon à

17 kil. (199 kil.) *Cacabelos*, agglomération de 1,550 hab., occupant une grande plaine découverte fertilisée par le *Cua*, affluent du Sil; il s'y tient pendant l'année plusieurs foires très-importantes. Entre le village et *Pieros*, son annexe, qu'on rencontre un peu plus loin, il existe un défilé où, le 3 janvier 1809, les têtes de colonne de l'armée du maréchal Soult, suivant l'armée anglaise dans ce fameux mouvement de retraite dont nous ferons plus loin l'historique, rencontrèrent l'arrière-garde de cette armée, forte d'à peu près 6,000 hommes, dont 700 cavaliers. Quoique la position fût difficile, le général Merle ne balança pas à attaquer, et culbuta les Anglais qui perdirent plus de 300 hommes tués ou prisonniers. C'est à cet engagement que le général Auguste Colbert, qui s'était porté en avant à la tête de sa brigade de cavalerie légère, reçut dans le front une balle qui le renversa de cheval. Il mourut quelques minutes après.

5 kil. 1/2 (204 kil. 1/2) *Villafranca del Bierzo*, V. de 3,150 hab., chef-lieu d'un partido judiciaire assez étendu, au centre d'une contrée

fertile, le *Vierzo*, dont les habitants s'occupent surtout de l'élevage des bestiaux et de la fabrication du beurre qui est fort estimé. Cette contrée est parcourue par une grande quantité de cours d'eau dont quelques-uns, dit-on, charrient des parcelles d'or provenant de pyrites de fer aurifère dont il paraît exister des gisements dans les montagnes environnantes, assez riches du reste en minéraux. Villafranca est dans une gorge formée par plusieurs montagnes, et traversée par les deux rivières de Burbia et de Valcarce qui se réunissent sous ses murs. Le climat est des plus sains, et on cite dans ce pays de nombreux cas de longévité.

Un ouvrage antérieur à celui-ci traite Villafranca de « ville sale et misérable. » Le temps a apporté quelques modifications à cet état de choses; les maisons ont une assez bonne apparence, quelques rues sont bordées de trottoirs, et la place de la Constitution est pourvue de deux rangs d'arceaux où se tiennent les marchés de la semaine. Quelques édifices méritent l'attention du voyageur, et on doit citer, en première ligne, l'ancien palais des marquis de Villafranca, qui sert de forteresse et qui commande l'entrée de la ville à la gauche de la route de Madrid; c'est un vaste carré flanqué de quatre tours rondes, et datant du commencement du xvi^e siècle. On remarque ensuite: l'ancien collège des Jésuites, aujourd'hui maison abbatiale; l'hôpital de Santiago; un couvent de franciscaines réformées, sous l'adoption de *Ntra Sra de la Anunciacion*; l'église en est belle, et possède surtout un maître-autel d'un beau style et d'une grande richesse, orné de marbres, de jaspes, d'agathes et de bronzes dorés. De tous les édifices publics, le plus digne d'attention est la collégiale, construite en 1726, sur le modèle de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. « Elle était exces-

sivement riche en reliques et en ornements d'argent, dit M. Mazoz; mais tout cela, comme les tableaux du Panthéon des marquis de Villafranca, dans l'église des franciscaines de la *Anunciacion*, a disparu lors de la guerre de l'Indépendance. » Ces malheurs produits par la guerre de l'Indépendance sont presque toujours des reproches adressés à l'occupation française de 1808 à 1812. Ces reproches sont quelquefois mérités, et nous devons certainement déplorer la part que nous avons pu avoir à la destruction ou à la perte de certaines des richesses artistiques de l'Espagne; mais nous ne saurions accepter toujours la responsabilité de tous ces désastres. Il en est qu'on nous impute sous ce titre général: « La guerre de l'Indépendance, » et dont nous sommes bien innocents. Nous avons rappelé ailleurs (p. 27) que le beau maître-autel du couvent de Santa Clara de Briviesca, gardé et préservé par des sentinelles françaises, avait ensuite été détérioré par des mains espagnoles; ici nous pouvons dire également que ce furent les troupes anglaises, en retraite sur la *Côrogne*, qui, à la suite du combat de *Cacabelos*, commirent à Villafranca les plus graves et les plus honteux désordres.

En sortant de la ville on traverse la Burbia sur un magnifique pont de pierre de 90 mètr. de long, sur 3 mètr. 1/2 seulement de largeur. On rencontre, à de petites distances, dans la plaine: *Perego*, v. de 40 maisons; *Trabadelo* (936 hab.), sur la rive gauche du Valcarce; *Portela de Valcarce* (70 hab.); *Ambas Mestas* (92 hab.), où la route franchit le rio *Balboa*; *Vega del Valcarce*, chef-lieu d'un ayuntamiento dont font partie ces derniers villages, et qui réunit une population de 1,080 hab. La vallée de Valcarce se trouve resserrée entre deux collines au sommet desquelles sont les ruines de deux châteaux qui ont appar-

tenu aux Templiers, du XI^e au XIV^e siècle, et qui étaient de ce côté les clefs du royaume de Léon. L'un, dont on voit encore les tours découronnées, se nommait *Sarracin*; l'autre, qui n'est plus que décombres, se nomme le *Castro da Veiga*.

22 kil. 1/2 (227 kil.) *Ruitelan*, v. de 150 hab., appartient de même à la vallée de Valcarce, et se trouve encore dans la plaine, mais au delà commencent les pentes. La route pénètre dans la montagne en passant par *Herreria* (3 kil.) et *Castro y Laballos* (8 kil.), s'élevant péniblement jusqu'au port de *Piedrafita* (5 kil. 1/2), dont le sommet est à 1,343 varas (1,115 mètr.) au-dessus du niveau de la mer, et qui donne son nom à la Sierra, formant de ce côté la limite des provinces de Léon et de Lugo.

Sur l'autre versant de la montagne, on passe à une petite distance de *Santa Maria de Cebrero*, chef-lieu d'un ayuntamiento dont dépend *Piedrafita*, et qui appartient au partido de *Becerroa*, dans la province de Lugo, et on atteint

5 kil. 1/2 (249 kil.) *Castelo de Noceda*, v. dépendant de la feligresia de *San Juan de Noceda* (686 hab.), dans la Sierra de *Piedrafita*, et de l'ayuntamiento de

5 kil. 1/2 (254 kil. 1/2) *Doncos* (2,475 hab.), situé au milieu de montagnes boisées, abondantes surtout en magnifiques châtaigniers. On descend au delà dans une profonde vallée entourée de hautes montagnes, fertilisée par la rivière de *Navia*, que la route franchit sur un beau pont de pierre en deçà de

4 kil. (258 kil. 1/2) *Santa Maria de Nogales*, feligresia de 210 âmes.

La route rencontre ensuite *Aqueira, Pozacas*, hameaux de la même agglomération, passe à *Orta* (91 hab.), franchit à *Cruzul* le rio *Naron*, et s'élève de nouveau pour traverser, au milieu de la Sierra de *Becerroa*, les territoires de *Becerroa, Cerezal, Cons-*

tantin, la venta de Baralla, dont les églises sont à de petites distances l'une de l'autre. Là, on franchit le *Neira*; puis on passe à *Balña* avant d'atteindre

24 kil. (282 kil. 1/2) *Sobrado de Picato*, v. de 60 hab., au delà duquel on franchit le *Tordia*, au village du même nom, puis le rio *Mera*, à peu de distance de *Corgo*, v. de 198 hab., dans une grande plaine peu productive. Plus loin la route passe à *Lajosa*, traverse à *Bao* le rio *Chamosa*, sur un beau pont de 4 arches, et la Tolda au delà de *Centuriz*.

18 kil. (300 kil. 1/2) **Lugo**, V. de 6,300 hab., capitale de l'une des quatre provinces formées de l'ancien royaume de Galice, et qui sont aujourd'hui, dans l'ordre de leur importance : la Corogne, Pontevedra, Lugo et Orense. Au point de vue administratif la province de Lugo est de troisième ordre; au point de vue militaire c'est l'un des quatre commandements généraux relevant de la capitainerie générale de Galice, dont le chef-lieu est à la Corogne; son littoral appartient à l'arrondissement maritime du Ferrol.

Lugo, centre d'un ayuntamiento très-populeux, composé de 60 villages ou feligresias, présentant avec celle du chef-lieu une population agglomérée de 14,000 âmes, est situé à 43° 5' de latitude N., à 3° 52' de longitude O. du méridien de Paris, sur une colline, à 640 mètr. au-dessus du niveau de la mer, et au centre d'une petite plaine entièrement découverte sur un rayon de 5 à 6 kil. Au S. de la ville passe le *Miño*, dont la source est à 70 kil. vers le N., et qui prend le nom de *Minho* lorsqu'il vient former, au S. d'Orense, les limites du Portugal.

Lugo est une vieille ville; les Romains la nommaient *Lucense*, et y avaient un légat gouverneur; les Suèves y tinrent un instant leur cour; les Arabes et le moyen âge y avaient laissé des souvenirs qui se sont peu à peu effacés avec

le cours des siècles. Muza, le conquérant de l'Espagne, le vainqueur du Guadaletè, était à Lugo, se disposant à poursuivre les chrétiens dans les montagnes de la Galice, lorsqu'un messager envoyé par Abd-el-Melek, calife de Damas, vint, en saisissant la bride de son cheval, le sommer de comparaître devant son souverain pour lui rendre compte de sa conduite. Lugo appartint quarante ans aux Arabes; repris en 755 par Alfonse le Chaste, surpris par une incursion normande en 969, il fut détruit par Almanzour en 997, en même temps que Santiago et Léon. A la mort d'Alfonse IX, il prit parti dans les divisions auxquelles donna lieu la succession de ce prince; plus tard il joua un rôle dans la révolte du comte de Lemos contre Ferdinand le Catholique; puis son histoire, confondue avec celle de l'Espagne, n'offre aucun événement saillant jusqu'à l'époque de la guerre de l'Indépendance. Lugo fut maintes fois occupé pendant cette guerre par les armées belligérantes, et surtout à l'époque de cette fameuse retraite des Anglais sur la Corogne, dont nous nous sommes réservé de faire l'historique.

L'armée anglaise, destinée à seconder les efforts des Espagnols dans la Péninsule, se composait de 20,000 hommes tirés de l'armée du Portugal, et de 15,000 venant d'Angleterre, et débarqués à la Corogne. Ces deux corps, commandés par sir John Moore et sir David Baird, s'étaient réunis à Toro, entre Valladolid et Zamora, le 21 décembre 1808. Informé de ce mouvement, l'empereur quitta son quartier général de Chamartin le 22 décembre, s'avance avec sa garde, le corps du maréchal Ney et la cavalerie du maréchal Bessières, dans la direction de Valladolid. Le 25, le quartier général était à Tordesillas, et en même temps le maréchal Soult, avec les divisions de Junot, des-

cevait des Asturies sur Léon et Astorga.

Le général anglais qui d'abord avait espéré attaquer Soult et l'isoler, averti de l'arrivée du corps conduit par l'empereur, commença sa retraite et se porta rapidement vers Benavente. C'est dans ce mouvement que son arrière-garde fut atteinte, après le passage de l'Eslla à Castro-Gonzalo, par le corps de cavalerie sous les ordres du général Lefèvre-Desnouettes, et enleva cet officier qui s'était imprudemment aventuré. Se voyant serrée d'aussi près, l'armée anglaise accéléra sa retraite, et, coupant les ponts de l'Orbigo, marcha vers Villafranca de Vierzo à travers des montagnes dont les chemins, couverts de neige, étaient défoncés par les torrents.

L'empereur se trouvait le 30 décembre à Benavente; Soult entra en même temps à Léon.

Le 1^{er} janvier 1809, l'empereur arrivait à Astorga, Soult l'y rejoignait, recevait l'ordre de continuer la poursuite, et lançait ses troupes sur les deux routes qui conduisent d'Astorga à Ponferrada.

Dans leur marche précipitée, les Anglais abandonnaient leurs malades, coupaient les jarrets des chevaux qui ne pouvaient plus suivre, détruisaient leurs bagages et leurs munitions. Le 3 janvier eut lieu l'engagement de Cacabelos (V. p. 138). L'issue fatale de cet engagement augmenta le désordre qui régnait parmi les troupes anglaises: Villafranca devint le théâtre de scènes honteuses, la ville fut saccagée; on eut dit une place prise d'assaut par des ennemis acharnés, et non occupée par des troupes alliées et amies. En quarante-huit heures l'armée britannique parcourut les vingt-cinq lieues qui séparent Villafranca de Lugo, où elle arriva le 5 après avoir abandonné encore une partie du trésor, les gros bagages, des canons, des munitions, qui ne

pouvaient suivre une marche aussi précipitée.

Malheureusement, Soult se laissait retarder par les obstacles que cette fuite faisait surgir sur la route : les villages étaient déserts ou incendiés, les vivres manquaient.

Le jour où les Anglais entraient dans Lugo, l'avant-garde française arrivait à Herreria; elle y rencontra une arrière-garde ennemie qui voulut faire sauter le pont, une charge de cavalerie fit échouer cette tentative.

A l'abri derrière les fortes murailles de Lugo, sir John Moore jugea utile une halte d'un ou deux jours, et voulut, par une démonstration inattendue, arrêter les troupes françaises dans leur poursuite. Soult, de son côté, qui n'avait pas plus de 24,000 hommes, fit halte pour rallier ses colonnes. Les Anglais avaient pris position en arrière de Lugo, leur droite appuyée au Miño, et leur gauche à une ligne de montagnes; le 8 février Soult, forma son armée en bataille, prêt à attaquer. La journée se passa sans incident.

Le 9, à 4 heures du matin, l'armée française était sous les armes; des feux étaient allumés sur l'étendue des lignes ennemies, et un bruit qui s'était prolongé toute la nuit semblait indiquer qu'elles se préparaient au combat. Le jour venu, les Français trouvèrent Lugo abandonné et la route de nouveau encombrée de débris de voitures et de bagages. L'armée anglaise avait repris, dès la veille au soir, son mouvement de retraite; elle avait douze heures d'avance, et il devenait impossible de l'atteindre. Soult n'en continua pas moins la poursuite.

Nous le retrouverons plus loin, sur la route de la Corogne.

Nous ne parlerons pas du rôle joué par Lugo lors de la dernière guerre civile, ni des *pronunciamientos* qui s'y succédèrent. C'est la même histoire pour toutes les villes d'Espagne, et surtout pour celles des provinces du Nord-Ouest.

On remarque, en arrivant, les magnifiques murailles qui forment autour de la ville une enceinte à peu près carrée; elles ont de 10 à 12 mètr. de hauteur, une épaisseur de 5 à 6 mètr., un développement de 2,115 mètr., et sont flanquées de *cubos*, ou tours semi-circulaires, qui présentent à l'œil des masses imposantes. Ces tours étaient autrefois au nombre de 85, percées de barbicanes et couronnées de créneaux et de machicolis. Aujourd'hui, les remparts forment une promenade, d'où l'on découvre au loin un immense horizon. On en attribue la construction aux Romains et aux cohortes de cette *septima legio* qui fonda Léon.

La ville ne remplit pas toute l'enceinte; d'assez grands espaces, autrefois habités, sont devenus des jardins et des terrains cultivés; le reste est bien construit; les principales rues sont pavées et bordées de trottoirs. La *plaza Mayor* est un carré parfait, avec arceaux d'un seul côté, au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville; et parmi les autres places, assez nombreuses, celle de l'Hôpital, vaste et bien nivelée, sert de champ d'exercice pour les troupes qui sont casernées tout auprès.

Lugo montre encore parmi ses édifices dignes de quelque attention : le *palais épiscopal*, l'*hôpital civil*, la *prison*, de construction moderne, le quartier d'infanterie de San Fernando, etc. La bibliothèque épiscopale renferme env. 6,500 volumes, provenant des couvents supprimés à Lugo et dans les villes voisines.

La *cathédrale*, située au midi de la ville, est un solide édifice gothique dont les diverses parties sont d'époques différentes, et ne présentent pas une parfaite harmonie. Elle offre intérieurement trois nefs bien éclairées; on y remarque la boiserie du chœur, montée et sculptée par Alonso Moure, galicien; le maître-autel, tout en marbre, orné de bronzes

dorés, et la chapelle de San Froilan, servant de sacristie. Le cloître est une œuvre élégante, peu ancienne d'ailleurs. Les couvents étaient nombreux; ils sont aujourd'hui ou inoccupés ou affectés à des services publics.

Les promenades sont variées. Nous avons cité les remparts; il y a en outre une plantation d'arbres sur la plaza Mayor, les bords du Miño qui sont agréables et pittoresques, le chemin qui descend au faubourg du pont, et celui qui conduit au *bain minéral*.

Celui-ci se trouve sur la rive gauche du Miño, à env. 1,000 pas de la ville. La source, thermale et sulfureuse, est connue depuis longtemps: Pline et d'autres écrivains latins en ont parlé. On y retrouve des traces de voûtes et de conduites qui indiquent une fort ancienne appropriation digne de l'attention et des recherches des antiquaires. Il y va encore annuellement trois à quatre cents personnes. L'eau est recueillie dans une vaste piscine où l'on se baigne sans distinction de sexes. On a constaté à cette source une chaleur de 36° centig.; elle est claire et limpide, son goût est désagréable et elle répand une forte odeur de soufre. On la dit très-salutaire pour certaines affections nerveuses: les apoplexies séreuses, les hémiplegies, le vice herpétique, les douleurs articulaires syphilitiques, le mal vénérien, la leucorrhée chronique, etc.

Les chemins qui entourent Lugo sont généralement mauvais. Deux seulement sont praticables, celui d'Astorga et de la Corogne, et celui de Santiago. Le mouvement industriel et commercial est à peu près nul.

ROUTE 19.

DE LUGO A LA COROGNE (82 k.).

La contrée que la route traverse est parsemée d'une multitude de hameaux ou feligresias à

de courtes distances les uns des autres, et dont l'énumération serait sans aucun intérêt. Les principaux sont: la *venta de Ramil*; *Otero de Rey* (184 hab.), sur un plateau, au-dessus de la rive gauche du Miño; *Rabade* (196 hab.), sur la rive droite, avec un pont sur ce fleuve; *Carral* (109 hab.), sur le ruisseau de Ladra; *Baldomar* (100 hab.); *Baamonde*; *Roca* et

34 kil. *Guitiriz*, hameau de 30 maisons, avec hôtellerie et maison de poste, où se trouve une source minérale hydrosulfureuse nommée la fontaine de San Juan; elle est peu thermale, et coule librement en grande abondance. Les habitants de toute la contrée ont grande foi dans ses vertus, et s'y succèdent du mois de juin au mois de septembre; mais la source n'en est pas moins restée dans l'état le plus primitif; il n'y a pas même autour du bassin naturel qu'elle forme à son émergence, un banc pour s'asseoir, ni un arbre pour donner un peu d'ombre aux malades. Guitiriz, appartient à la province de Lugo, et se trouve sur la limite qui sépare cette province de celle de la Corogne. La route franchit, en quittant ce hameau, la ligne de hauteurs qui forme cette limite et descend dans la feligresia de Muniferras. Là, elle rencontre la rivière de Manteo, qu'elle traverse sur le pont de *Castellana*, au delà duquel est une venta du même nom. Elle passe ensuite à *Fontelo*, à *Coiros*, agglomération de 1,487 hab., et arrive à

28 kil. (62 kil.) *Betanzos*, V. de 4,210 hab., située sur une colline au pied de laquelle passent les rivières Mandeo et Mendo; elle est dans une jolie position, au milieu de collines plantées de vignes. La plupart des rues sont en pente, généralement dallées et très-propres. On remarque sur la place principale, qui sert de champ de foire, et où a été plantée une promenade très-fréquentée, un beau et vaste bâtiment, construit vers

1760 pour recevoir les archives de l'ancienne province de Galice. L'édifice une fois construit, on n'a pas donné suite au projet dont il était le but; les archives sont restées à la Corogne, et le bâtiment de Betanzos est devenu une caserne. La route traverse des faubourgs qui offrent un agréable aspect; elle est plantée d'arbres à l'arrivée comme à la sortie de la ville. Indépendamment de la route de Madrid et de celle de la Corogne, trois chemins partent de Betanzos, allant au Ferrol au N., à Santiago au S., et à Villalba à l'E., et donnent à cette ville une certaine activité commerciale. On y fait beaucoup de vin; on y expédie des grains sur le Ferrol et la Corogne, et presque tout le pain destiné à l'alimentation de cette dernière ville est fabriqué à Betanzos, d'où il est transporté chaque jour à dos de cheval.

Entre Betanzos et la Corogne se succèdent de petites localités qui donnent au chemin l'aspect d'un long village : *Angustia, Cortiñan, Guisamo, Burgo*, où, après avoir traversé le rio Mero, on se trouve à gauche de l'embouchure formée par cette petite rivière, au fond de la vaste baie de la Corogne. La route, belle, droite, longeant la baie, traverse *Velabon, Piedralonga, Eires, Monelos et Santa Lucia*.

C'est par cette direction que les Anglais, après avoir refusé devant Lugo le combat que leur offrait le maréchal Soult, le 9 janvier 1809, avaient continué cette retraite précipitée commencée à Benavente le 2 décembre. Le 11, leur avant-garde poussa des cris de joie en apercevant les murs de la Corogne, où 15,000 hommes se trouvèrent réunis dans l'après-midi. Cette fuite désastreuse leur avait coûté 9,000 hommes et 6,000 chevaux. Le port de la Corogne offrait un point d'embarquement sûr; mais, par une cruelle fatalité, les vaisseaux qui avaient amené les

troupes du général Baird avaient été envoyés à Vigo, et il fallait attendre leur retour. On s'occupait alors de mettre en état de défense le front par lequel la place pouvait être attaquée; les habitants, hommes, femmes et enfants, furent sommés d'aider à l'ouvrage.

Les Français, en approchant, trouvèrent les ponts rompus; le maréchal Soult perdit un temps précieux à rétablir celui de Burgo, et put enfin venir prendre position, le 14, devant l'armée anglaise qui occupait sur deux lignes les hauteurs qui couvrent la route vers Monelos et Santa-Lucia, à 3 ou 4 kil. en avant de la Corogne. Le 16, les Anglais furent abordés franchement par les divisions Merle et Mermet. Le combat devint très-vif sur toute la ligne, sans avantage marqué pour les Français qui, tout en faisant beaucoup de mal aux ennemis, ne purent leur faire abandonner le terrain sur lequel ils étaient avantageusement postés.

Le général sir David Baird eut un bras emporté par un boulet, le général sir John Moore reçut une blessure mortelle, et néanmoins la résistance se prolongea jusqu'à la nuit. Les bâtiments de transport étaient rentrés le matin prêts à recevoir les troupes, dont l'attaque française avait retardé l'embarquement.

La nuit venue, les Anglais rentrèrent dans la Corogne; ce mouvement, fait avec ordre et silence, échappa à l'attention des Français. Le matin du 17, les premiers de nos bataillons qui pénétrèrent dans les faubourgs virent la flotte levant l'ancre, et dans l'après-midi elle était en partie hors de vue. L'arrière-garde, retranchée dans un faubourg, sur le port, put s'embarquer sans être inquiétée, et appareilla le soir.

20 kil. (82 kil.) **La Corogne** (CORUÑA), chef-lieu de la capitainerie générale de Galice.

ROYAUME DE GALICE.

L'ancien royaume de Galice, fondé par les Suèves en 409, conquis en 585 par Leovigilde, roi des Visigoths, en 713 par les Arabes, fut, avec les Asturies et le royaume de Léon, une des provinces espagnoles où grandit et se développa le nouveau pouvoir chrétien. L'histoire ne dit pas quelle fut d'abord sa capitale. Il n'eut jamais une constitution distincte; tantôt il fut une dépendance des Asturies, tantôt une annexe de la couronne de Léon, ou enfin une dépendance du royaume de Portugal lorsque Ferdinand I^{er} en fit l'apanage de son fils, don Garcia. Santiago ou Compostelle, fondée au IX^e siècle autour du sanctuaire où l'évêque Théodomir découvrit le corps de l'apôtre saint Jacques, était la plus importante et la plus célèbre des cités galiciennes; sa renommée s'étendit dans toute la chrétienté; mais elle ne devint jamais la résidence d'une cour. Longtemps, malgré ce titre de royaume, malgré la présence des comtes chargés de représenter le souverain, la Galice conserva des allures indépendantes; les habitants, renfermés dans leurs montagnes, retranchés derrière leurs torrents, se souciaient fort peu de l'autorité royale; les seigneurs étaient maîtres absolus sur leur territoire, encourageaient l'indépendance de leurs vassaux, pillaient les étrangers qu'attirait la sainteté du célèbre tombeau, donnaient l'exemple des désordres les plus graves: du vol, de l'assassinat, de la rébellion à toutes les lois divines et humaines. Ferdinand et Isabelle, les rois catholiques, firent cesser ce désordre en organisant l'administration du royaume sur des bases tellement fortes, que cette organisation a survécu jusqu'à nos jours. Un décret royal constitua la Galicie en *audiencia territorial*, et y envoya comme *justicia mayor* un conseiller du roi, Fernando de Acuña. En raison de sa célébrité, de son importance, Santiago fut tout aussitôt choisi par le *justicia mayor* pour le siège de son autorité; lui et ses successeurs y restèrent près d'un siècle, jusqu'à ce qu'une cédula royale de 1563, motivée sur l'état de décadence du commerce et de la population de la Corogne, prescrivit d'y transporter l'*audiencia*. En 1569 une épidémie envahit la Corogne, le siège fut porté à Orense. L'épidémie disparue, la Corogne réclama, et depuis lors la Corogne et Santiago ont été alternativement la résidence du représentant du pouvoir royal, jusqu'à l'organisation générale décrétée en 1835. Aujourd'hui Santiago n'est plus qu'un modeste chef-lieu de province, survivant à sa renommée passée; la Corogne est le chef-lieu de l'autorité judiciaire comme du pouvoir militaire.

L'audiencia territoriale ou la capitainerie générale de Galice comprend tout le territoire de l'ancien royaume. Ses bornes sont: au N., l'océan Cantabrique; à l'E., les Asturies et la Nouvelle-Castille; au S., le royaume de Portugal; à l'O., l'océan Atlantique. Son étendue est de 1,032 lieues carrées; la population réunie de ses quatre provinces administratives (Corogne, 551,989;—Pontevedra, 428,886;—Lugo, 424,486;—Orense, 371,818) est de 1,776,979 habitants, c'est-à-dire 1,721 par lieue carrée. On considère la Galicie comme la con-

trée la plus peuplée de l'Espagne; c'est aussi la plus humide, celle où il pleut le plus souvent. Le pays n'est que vallées et montagnes; les premières sont très-fertiles; les autres, ramifications des Pyrénées cantabriques, qui vont se perdre, soit vers le cap Finistère, soit dans le royaume du Portugal où elles séparent les deux bassins du Miño et du Duero, sont bien boisées en chênes, en noyers, en châtaigniers et en beaux bois de construction; le gibier y abonde; elles renferment quelques bêtes fauves, et on y élève l'une des meilleures races d'ânes qui soient en Espagne.

On cite parmi les plus importantes de ses rivières, le Miño, qui traverse tout le royaume, du N. au S., et le sépare du Portugal, sur une étendue de 80 kil., entre Padrenda et la Guardia; le Tambre, qui coule de l'E. à l'O., des environs de Lugo jusqu'à Noya, où il se jette dans l'Océan.

Tout le territoire est riche en eaux minérales; on signale parmi les sources froides, celle de Camondes de Bugarin (salines); parmi les sources thermales: Caldas de Reyes, Caldas de Cundes, Baudé, Viana, Lugo, Orense, Bretun, Cortegada, et surtout celles d'Arteijo et de Carballo qui ont une grande renommée.

La source d'Arteijo est à 11 kil. au S. de la Corogne, à 160 mètr. environ de la route qui va de cette ville vers Santiago; elle est reçue dans des bassins de 2 à 3 mètr. carrés où se baignent à la fois une douzaine de malades, et dont la température, en raison du temps qu'ils mettent à se remplir, varie de 37° centig. dans le premier, à 34 dans le deuxième et dans le troisième. Le chlorure de sodium y domine à un haut degré, et donne à cette source, d'après don Pascual Madoz, une grande analogie avec celles: « de St-Gervais, en Savoie; Plombières et Bains, en France; Baden, en Autriche, etc. » Elle est restée longtemps inconnue, et le semblant d'établissement qui y existe date de la fin du siècle dernier. La route qui relie la Corogne à Arteijo est assez mauvaise; on peut faire le trajet en voiture, mais généralement les baigneurs prennent des ânes qui sont le moyen de transport le plus fréquemment employé dans le pays, et s'arrêtent à mi-chemin pour visiter l'église d'Oseiro et le célèbre sanctuaire de *Pastoriza*, en grande vénération dans la contrée. Ces ânes se louent la modique somme de 4 réaux. De Santiago on compte 45 kil., et on peut venir par le même moyen de transport ou sur des chars à bœufs, par une route assez difficile et très-montueuse. Si le confortable manque de ce côté, il ne paraît pas exister davantage pour l'installation des baigneurs. Il y a fort peu d'habitations à Arteijo, et on a construit, pour en tenir lieu pendant la saison, qui dure depuis le 1^{er} juillet jusqu'à la fin de septembre, des baraquements où l'on trouve les quatre murs et seulement une table avec des bancs de bois et des escabeaux. Les choses se passent, quant à la distribution des bains, d'une façon toute primitive et féodale. Comme la source fournit très-peu, on ne renouvelle l'eau des bassins qu'une fois par jour; le service balnéatoire est partagé par heures et par catégories d'individus. A la première heure les hommes de qualité, à la deuxième heure les dames de même rang, à la troisième les hommes aisés (*acomodados*).

à la quatrième leurs dames, à la cinquième et à la sixième ces deux mêmes catégories, à la septième et à la huitième les gens affectés de maladies cutanées. On peut ainsi recevoir, par jour, 336 patients dans la même eau. La vie matérielle est facile, à la condition d'apporter avec soi des meubles, des ustensiles et des provisions; on loue à cet effet des charrettes du pays qui coûtent de 8 à 10 réaux par jour. Du reste le marché local est abondamment pourvu en légumes, en volailles, en gibier, en poisson et en fruits.

Cet excès de simplicité patriarcale n'empêche pas qu'on ne s'amuse beaucoup à Arteijo, au plus fort de la saison. On se réunit soit dans les habitations les plus spacieuses, soit à l'air libre; le soir, on joue, on chante, on fait de la musique et on danse. Tous les jours de fête, il y a bal sur la promenade et sur la place, depuis 6 heures du soir jusqu'à minuit, au son des musettes galiciennes, et la jeunesse de la Corogne accourt y prendre part. Ce sont des joies peu coûteuses, et le budget d'un baigneur *aisé* peut se trouver grevé, après une cure de 15 ou 20 bains, d'une dépense de 3 à 400 réaux.

L'histoire des eaux sulfureuses de Carballo est à peu de chose près la même; toutefois leur renommée est plus ancienne, elles étaient connues du temps des Romains. Elles coulent en abondance de toutes parts, et elles ont été recueillies, à l'établissement principal, dans quatre bassins ou piscines contenant : l'une, deux personnes; la seconde, vingt-deux; les deux autres, douze. Leur température varie de 24° centig. à 27, 29 et 34. La distance de Carballo à la Corogne est de 23 kil.; à Santiago, de 34. Cette localité, assez insignifiante comme site, est dans la même contrée qu'Arteijo, et à une petite distance de l'Océan. Les moyens de transport ne sont par conséquent pas plus faciles : les chars à bœufs, les ânes, et, pour les malades, des litières qui se payent de 80 à 100 réaux. Les conditions du logement sont peut-être meilleures qu'à Arteijo, et cependant, s'il faut en croire M. Madoz, elles laissent encore beaucoup à désirer, ce qui n'empêche pas les gens du pays, les logeurs, les serviteurs et les marchands d'être, dit-on, d'une exigence digne d'un confortable beaucoup plus recherché. Du reste, les eaux de Carballo paraissent souveraines dans beaucoup de cas; M. Rubio les dit surtout puissantes pour les affections rhumatismales, et M. Madoz, qui se plaît aux analogies peut-être un peu risquées, les compare à celles de Cauterets, de Barèges, de Luchon, en France; d'Aix, en Savoie; de Lucques, en Italie, et à quelques-unes des sources dont l'Espagne est si riche. Il y vient de 7 à 800 malades pendant la saison, qui dure de juillet à septembre. « Les malades riches qui y vivent avec économie, dit M. Rubio, y dépensent environ 800 réaux pendant les vingt jours de la cure; les gens aisés, 400, 500 ou 600; la classe commune peut y faire une cure pour 160 réaux. »

Le sol de la Galice est riche et généralement bien cultivé; les belles plaines qui environnent Orense et Monterey produisent des céréales, du vin, du chanvre, des légumes et des fruits; les campagnes de Tuy, de Rosamonde, de Redasillo, sont agréables et fertiles; on y rencontre des orangers, des citronniers, du maïs et du lin; à

Pontevedra et sur les rives de l'Ulla, de beaux froments, des fruits excellents, de riches prairies; les vins de Vigo sont fort estimés; dans le grand triangle que forment les trois villes de Lugo, Betanzos et Mondoñedo, on récolte surtout des avoines, du lin et des châtaignes, et dans la partie E. du cours du Miño, les jardins fournissent des fruits fort estimés. Les Galiciens doivent à leur activité et à leur persévérance la plus grande partie de ces richesses; ils ont rendu productive, à force de travail, une terre souvent ingrate; aussi est-il peu de misère parmi eux. Ils sont très-habiles dans l'élevage des bestiaux; ils tirent un grand parti de leurs prairies naturelles ou artificielles, et y entretiennent jusqu'au sommet de leurs montagnes de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de bêtes à cornes.

Les arts mécaniques et industriels en souffrent quelque peu; les fabriques sont rares, et l'on ne peut guère citer que les cristaux de la Corogne et les toiles de Tuy et de Vivero qui s'expédient par mer dans presque toute la Péninsule. Les mines sont sans importance; le sol recèle en certains points du cuivre, du fer et de l'étain, mais il n'a été fait aucune tentative pour les exploiter. Le commerce est peu actif, et cependant la Galice a des ports magnifiques: Vigo, dont la rade est une des plus belles qui existent; Noya, Muros, où il se fait une grande quantité de salaisons; Corcubion, qui a un fond excellent; Camariñas, qui présente un sûr refuge contre les plus mauvais temps; la Corogne, l'un des ports les plus connus du S. de l'Europe; le Ferrol et son magnifique arsenal; Vivero et Rivadeo sur l'océan Cantabrique. Malgré ces conditions excellentes, le commerce de la Galice n'a aucune activité; c'est que le caractère galicien ne paraît pas s'y prêter.

Le Galicien a peu de sympathie pour ce qu'on appelle la civilisation. Il était, autrefois, quelque peu brutal; il a dépouillé aujourd'hui cette rude écorce; mais il a conservé ses mœurs simples et pures, ses goûts pacifiques et ses habitudes hospitalières. Les hommes sont de bonne taille, nerveux, robustes, et supportent aisément les fatigues. Les gens de la classe inférieure font d'excellents serviteurs, dévoués, attentifs et fidèles. Ils sont sobres, francs et discrets, très-naïfs aussi, et c'est d'eux qu'on disait autrefois qu'ils se mettaient au lit quand leurs femmes accouchaient. Ils quittent à peu près tous leur pays où il leur est difficile d'amasser quelque pécule, et s'en vont comme les Asturiens, ou comme les Limousins et les Auvergnats en France, chercher dans les villes des conditions qui leur procurent quelque profit. Les uns se font domestiques de place ou portefaix, et presque tous ceux de Madrid — les *mozos de cordel* — sont *Gallegos*; les autres se louent dans la saison d'été pour aller faire la récolte dans les pays voisins: dans les Castilles, où les bras manquent; en Portugal, où les paysans sont d'une indolence telle, qu'ils laissent leurs moissons périr sur pied. Ils font d'excellents soldats, infatigables et sobres, un peu tristes, sujets au spleen, mais très-soumis et très-disciplinés. Tout n'est pas vertu néanmoins chez eux; ils ont leurs vices: on les dit vindicatifs, ombrageux et jaloux. Ils parlent un dialecte qui tient à la fois du vieux castillan et du portugais, avec quel-

ques termes de pur latin qui se sont conservés chez eux depuis la domination romaine.

Les Castellans ne les aiment pas. Ce penchant pour la servilité et les travaux infimes leur attire les suprêmes dédains de leurs voisins des grandes plaines. L'Espagnol, noble comme le roi, a une expression proverbiale à leur adresse : *He sido tratado como si fuera Gallego.*—« On m'a traité comme un Galicien. »

La Corogne, V. de 19,415 hab. (Hôt. : *Fonda del Comercio.*—CAFÉ : *de los Milanese.*—VOITURES PUBLIQUES : *Silla correo*, allant à Madrid en 3 jours 1/2; *diligences*, en 5 jours; *galeras*, en 14 jours.—BATEAUX A VAPEUR : Plusieurs lignes de beaux bateaux à hélice prenant des voyageurs et des marchandises, mais ayant plus égard aux marchandises qu'aux voyageurs, font le service des principaux ports de la Péninsule, allant de Marseille à Londres, ou à Liverpool, ou à Hambourg, et à relâchant tous à Vigo, à la Corogne et à Santander. Ce service n'est pas régulier, mais le passage des bateaux, qui se succèdent à peu près de semaine en semaine, est annoncé par des affiches dans tous les lieux publics. Voici les noms de ces bateaux et des compagnies auxquelles ils appartiennent :—Compagnie barcelonaise Bofill y Martorell, de Marseille à Londres, le *Berenguer* et l'*Almodovar*.—Société barcelonaise de *Navegacion y Industria*, de Marseille à Liverpool, l'*Europa* et l'*America*, beaux navires, marchant bien.—Compagnie Hispano-Inglesa, même itinéraire, le *Tajo*, le *Ter*, le *Duero* et l'*Ebro*.—Compagnie Hispano-Alemana, de Marseille à Southampton et Hambourg, le *Barcelona* et le *Hambourg*, grands bateaux, marchant médiocrement.—Le *Turia*, appartenant à une compagnie de Valence, va de Barcelone à Liverpool sans itinéraire précis.—L'*Everilda*, bateau à aubes, va de Cadix à Bordeaux.—Enfin il y a de fréquents départs pour l'Amérique).

Le port et les fortifications de

la Corogne font toute son importance. La ville se partage en deux parties distinctes : la ville haute, située sur le penchant d'une montagne, défendue par un fort et par d'anciennes murailles; et la ville basse ou *Pescaderia*, entourée de travaux importants. Il faut citer aussi parmi ses défenses : le *castillo de San Anton*, assis sur un îlot; le *castillo de San Diego*, formant avec le précédent les clefs du port; le *castillo de Santa Cruz*, avec une batterie de 8 canons, et la batterie de Oza, défendant la rade. La *Pescaderia*, qui forme la ville neuve, est bien bâtie; ses rues sont presque toutes dallées, mais l'entretien de cet excellent mode de pavage laisse beaucoup à désirer. La calle real est large, très-animée; la calle Espoz y Mina a de belles maisons avec de vastes balcons vitrés (*miradores*), mais partout le manque d'élégance se fait sentir. Point d'édifices publics, point de monuments. Le *palacio*, sur la place de la Constitution, sert à la fois pour loger les autorités, le capitaine général, le gouverneur civil, pour les réunions de la députation provinciale, pour le tribunal, pour la prison, et pour les archives du royaume qu'attend inutilement l'édifice spécialement construit à Betanzos. On peut cependant citer : la douane, dans un bâtiment insuffisant et inachevé; le *consulado*, qui renferme le tribunal de commerce, la chambre de commerce, la bibliothèque publique et des écoles; le *Teatro Nuevo*, qui n'a aucune apparence extérieure, mais dont on vante les qualités acoustiques.

Les édifices militaires sont nom-

breux; l'attention ne peut guère s'arrêter que sur la *Maestranza de artilleria*, ou arsenal, où se fabrique une assez grande quantité de matériel.

L'instruction publique, à la Corogne, compte, entre autres utiles établissements : des cours de science nautique, de mathématiques, de dessin, de commerce et de langue française fondés par la chambre de commerce.

Les églises ne sont nullement remarquables.—La collégiale, *Santa Maria del Campo*, est du style gothique, petite, à trois nefs, avec un porche normand et une tour en pyramide.—*San Jorge* occupe la chapelle d'un ancien collège de jésuites dans laquelle on peut remarquer, sur les deux autels des bras de la croix, une *Annonciation* et un *Purgatoire*, de Pierre Vanderlaken.—*San Andrés*, qui appartient à la corporation des marins, est très-ancien. Les couvents sont nombreux : mentionnons *Santa Barbara*, qui possède le seul monument artistique remarquable de la ville, un bas-relief datant du xv^e siècle, et qui a été placé au xviii^e au-dessus d'une porte latérale ; un couvent de capucines (*capuchinas*), fondé en 1680, et encore occupé ; un couvent de *San Francisco*, où logea Philippe II lorsqu'il vint s'embarquer à la Corogne, en 1551, pour son voyage d'Angleterre, et qui sert aujourd'hui de *préside correctionnel*. Cet établissement renferme env. 500 prisonniers occupés à différentes industries, employés aux travaux de la ville, à ses fortifications ou à son entretien. Enfin la Corogne possède des ermitages, des chapelles, et parmi celles-ci un oratoire particulier construit par les soins de la comtesse Mina, et où sont déposées, dans une urne, les cendres du célèbre général.

Promenades publiques. La *Réunion*, très-fréquentée pendant l'été, située entre la ville et les remparts, se compose de trois allées

d'arbres un peu chétifs avec des bancs de pierre. Le *jardin de San Carlos* a été planté sur un ancien boulevard ; au centre est un monument funèbre, d'une élégante simplicité, renfermant les restes du général anglais, sir John Moore, avec cette inscription :

JOANES MOORE
EXERCITUS BRITANNICI DUX
PRELIO OCCISUS
A. D. 1809.

Le *Paseo de Santa Margarita* est à l'entrée de la route qui conduit à Bergantiños ; c'est le chemin des eaux d'Arteijo et de Carballo ; la vue s'étend de cette promenade sur de beaux jardins, sur la baie de l'Orzan et sur la *tour d'Hercule*.

Une autre promenade suivant le bord de la mer, conduit à ce célèbre monument, le plus ancien de la Corogne, et celui dont la ville est le plus fière. La tour d'Hercule, qui s'élève à l'extrémité de la presqu'île où est bâtie la Corogne, existait, dit-on, avant que les Romains s'emparassent de l'Espagne ; on la considère comme l'œuvre des Phéniciens ou des Carthaginois. Elle occupe le sommet d'un monticule, et n'a pas plus de 82 pieds de hauteur (23 mè.). Elle était autrefois couronnée par une coupole ou rotonde qu'a remplacé depuis une toiture en bois. Sa forme est un carré de 8 mè. 1/2 de côté ; elle est à trois étages voûtés, communiquant intérieurement par un lourd escalier de bois pratiqué à travers les voûtes. Autrefois on montait par une rampe extérieure tournant autour des quatre faces. Au sommet de la tour on entretenait un feu ; aujourd'hui on y voit deux petites tourelles, dont l'une porte un appareil du système Fresnel.

Il reste à signaler parmi les établissements de la ville la *fabrique de tabacs*, comprenant deux vastes bâtiments dans lesquels est

employé un personnel de 2,300 femmes. Fondée en 1808, cette fabrique manutentionne, année moyenne, 898,000 livres de tabac, soit : 2,000 en cigares de la Havane, 7,300 en cigares de qualité moyenne, 888,700 en cigares communs. Nous avons parlé aussi d'une verrerie ; elle produit sur-tout des bouteilles destinées à l'exportation de vins du Ribero, envoyé à la Havane en concurrence avec le vin de Bordeaux. Il en est sorti jusqu'à 30,000 bouteilles par semaine, et 150 ouvriers y sont employés.

Le port est vaste et sûr. La baie, très-étendue, et dans laquelle les navires peuvent entrer par tous les temps, a un fond excellent.

Il est utile maintenant de dire un mot des conditions morales de la population de la Corogne. Les naissances illégitimes y sont dans la proportion de 2 sur 5 naissances légitimes, et on doit tenir compte, dit M. Madoz, de ce que la Corogne est une place de guerre avec forte garnison et un port très-fréquenté ; « ces causes produisent un effet naturel que partout ailleurs on pourrait taxer de démoralisation. »

Nous devons ajouter ici, comme point de comparaison, qu'à Seville, sous l'ardent climat de l'Andalousie, cette proportion n'est que de 1 sur 4.

ROUTE 20.

DE LA COROGNE AU FERROL

(53 kil.)

Un bateau à vapeur va deux fois par jour de la Corogne au Ferrol, et *vice versa* ; la distance est courte, et c'est une agréable promenade. Les deux rades ne sont séparées que par la baie ou *ensenada* de Sada.

Par la voie de terre, il faut revenir à Betanzos (20 kil., R. 19.). Après être sorti de cette ville par la porte du Nord, on prend un chemin qui traverse le Mandeo, et plus loin le rio de Sada, puis

côte la baie de ce nom. Ce chemin est rude et difficile, mais il offre de beaux points de vue sur la mer et sur le pays. Au pied de la montagne de Breamo, qui s'élève à droite, on rencontre la petite V. de (20 kil.) *Puentedeume* (1,800 hab.), située sur la rive gauche, et près de l'embouchure de la rivière d'Eume. Cette petite ville qui a appartenu à la maison d'Andrade, à laquelle a succédé la maison de Berwick et d'Albe, possède une très-belle église paroissiale (Santiago) avec un beau portail surmonté de trois tours. A 1 kil 1/2, dominant la vallée et tout le pays à plusieurs lieues de distance, s'élève, sur un rocher isolé, l'ancien château d'Andrade, œuvre du XIV^e siècle. Il n'en reste aujourd'hui qu'une tour carrée toute en pierres de taille, masse imposante entourée de débris qui permettent de se rendre compte de ce qu'était la forteresse entière. L'Eume forme, en avant de la ville, un large bras de mer sur lequel le fondateur du château, don Fernan Perez de Andrade, a jeté un pont de 852 mètr. et de 58 arches, dont la plus élevée a 7 mètr. de haut. Ce pont est assis, à marée basse, sur un massif de maçonnerie de 4 mètr. d'épaisseur, et de près de 14 de largeur. Cette œuvre magnifique est en assez mauvais état, et plusieurs arches, à l'extrémité opposée à la ville, ont été bouchées parce qu'elles menaçaient ruine. On quitte à Puentedeume le voisinage de la baie de Seda pour atteindre, par un chemin très-accidenté, le v. de *Cabañas*. Pendant le reste du trajet, on aperçoit à gauche le cap Prior qui s'élève au N.-O. du Ferrol, et plus près le cap Priorino qui forme l'entrée de ce port. La vue s'étend sur une vaste étendue de l'Océan. On arrive ainsi à *Neda*, petite V. située sur la rive gauche de la rivière de Jubia, qui a son embouchure dans la rade du Ferrol. A

une petite distance de Neda, en remontant le cours de la rivière, et sur la même rive, est l'importante fonderie de *Jubia*, où se fabriquent, depuis 1804, les feuilles de cuivre et les clous nécessaires au doublage des navires. Cette fabrication a produit en certaines années 290,000 livres de cuivre laminé employé par la marine des provinces avoisinantes. Le gouvernement espagnol a utilisé l'outillage et la force motrice de la fabrique de *Jubia*, aussi bien que les métaux qui s'y accumulent, en y installant des appareils monétaires et en y faisant frapper la monnaie de cuivre. Il en est sorti jusqu'à une valeur de 26,000 réaux en pièces de 8 maravedis.

On passe la *Jubia*, sur un pont de 2 arches, à Neda, et on tourne assez brusquement vers le S.-O. en côtoyant la baie. On n'aperçoit le Ferrol que lorsqu'on est parvenu au sommet de la montagne sur le revers de laquelle cette ville est bâtie.

13 kil. (53 kil.) **Le Ferrol**, (*Posada de San Felipe*), V. de 16,650 hab. Avant 1730, ce n'était qu'une bourgade occupée par des caboteurs et des pêcheurs. Lorsque la grande expédition, si bruyamment et si coûteusement organisée par Philippe II contre l'Angleterre, eût fatalement été dispersée par la tempête, et sans coup férir, le hasard, qui avait d'abord rallié à Lisbonne quelques débris de la flotte espagnole, les avait ensuite conduits au Ferrol dont on avait apprécié tout aussitôt les ressources naturelles. Le comte d'Essex, envoyé pour prendre Cadix, avait tenté de poursuivre au Ferrol les restes de la grande armada, et avait hésité à s'engager dans les passes qui en protègent la baie. Cet incident ouvrit les yeux sur l'importance du Ferrol; Philippe II prescrivit tout aussitôt quelques premiers travaux que l'état de guerre, et mieux encore la décadence où se trouvait la monarchie espagnole,

ne permirent pas de conduire bien loin.

Le projet sommeilla près de deux siècles; ce fut Ferdinand VI qui le mit à exécution, et après lui Charles III, dont le nom se rattache à tout ce qui est monumental dans les institutions modernes de l'Espagne.

La belle position du Ferrol, l'immense établissement qui y avait été fait, ne laissèrent pas que d'alarmer le gouvernement anglais. Lord Chatam proposa d'attaquer la place et de la détruire, mais on se rappela la tentative infructueuse du comte d'Essex, et on ajourna. Pitt reprit le projet de son père, il vint visiter le Ferrol, en 1776, en simple voyageur, et il rentra en disant que si l'Angleterre possédait sur ses côtes un semblable port, elle devrait l'entourer d'une muraille d'argent (*with a strong wall of silver*). Devenu ministre, il s'occupa d'organiser une tentative. La flotte qui s'armait pour l'expédition d'Égypte lui en fournit l'occasion; elle eut ordre de commencer ses opérations en surprenant le Ferrol. L'amiral Warren se présenta en vue des côtes, le 25 août 1800, avec 108 navires de guerre ou de transport, et 15,000 hommes de débarquement sous les ordres du général Pultney. Personne n'était prévenu au Ferrol, l'abandon y était tel, qu'il n'y avait pas un canon sur affût dans la place ou dans les forts de la rade; point d'approvisionnements, à tel point qu'on fut obligé, trois heures après le débarquement, d'acheter à crédit chez les marchands de la ville, du papier pour faire des cartouches, et des pierres à fusil. 10,000 hommes débarquent sur la plage de Daniños, à 8 kil. de la ville et trouvent sans défense la batterie qui protégeait cette plage. Dans la baie du Ferrol étaient 5 vaisseaux et 4 frégates; on fait venir à terre leurs équipages, on y réunit le peu de soldats que renferme la

place, et on parvient à composer un corps de 1,800 hommes environ. Ce corps pousse une reconnaissance, il est vigoureusement ramené, et rentre dans la place. Les Anglais, au lieu de le suivre, occupent *la Graña*, v. situé à côté du Ferrol, dans la baie, et dirigent leurs efforts contre le château de *San Felipe* qui commande la passe. Le château n'avait pas de garnison, pas d'artillerie, pas d'approvisionnements; on y envoie à la hâte quelques travailleurs de l'arsenal, et on pourvoit de même à la défense des châteaux de San Martin et de la Palma, qu'on fait soutenir par six chaloupes canonnières. On envoie des estafettes sur la route de Lugo, et quelques détachements de grenadiers et de chasseurs provinciaux accourent pour soutenir la garnison. Au milieu de cette alerte générale, le baromètre annonce un changement de temps; la flotte anglaise, exposée sur toute cette côte sauvage, qui du cap Ortegal au cap Villano n'offre pas un point de refuge, rappelle ses troupes, et prend le large. Une tempête survient le lendemain, et la plus grande partie de la flotte y eût péri si elle avait été surprise auprès de la côte.

Les Espagnols ont fait grand bruit de ce succès dans lequel les éléments ont joué le seul rôle, et ils se sont toujours fiés à cet heureux moyen de défense; ils se sont répété que le Ferrol ne peut pas être bloqué en raison de l'impossibilité de tenir la mer dans ces parages, et qu'on ne saurait le bombarder parce que la passe qui défend la rade est à plus de 6 kil. du port. Tout cela n'empêcha pas le maréchal Soutz de bloquer le Ferrol avec 8,000 hommes, le 21 janvier 1809, après le départ des Anglais de la Corogne, et de faire capituler la ville le 27. Cela n'empêcha pas non plus le siège de 1823, dont l'issue fut encore une reddition.

Le port du Ferrol, presque uniquement militaire, et où ne sont pas admis les navires du grand commerce étranger, est un des plus considérables et des plus sûrs de l'Espagne. Sa position naturelle est déjà des plus fortes, et l'art y a ajouté des travaux qui peuvent le rendre inexpugnable. Il faut, pour y arriver de la mer, s'introduire dans un goulet hérissé de batteries qui a près d'une lieue de longueur, et qui peut même être fermé par une estacade. Il est peu abordable du côté de terre, en cas de débarquement vers le cap Priorio, en raison de la nature du terrain très-accidenté qui s'étend entre ce cap et la ville. Le sol ne permet pas de pratiquer des tranchées pour un siège en règle. L'enceinte est parfaitement fortifiée.

Le goulet franchi, on pénètre dans une baie magnifique au fond de laquelle est la petite embouchure du Jubia, et au milieu du rivage N., la ville de Ferrol avec ses immenses bassins, ses magasins considérables, son arsenal, ses ateliers, ses fonderies, ses douze cales de construction en pierre de taille, ses chantiers qui occupent un espace de près de 100,000 mètr. carrés. L'Espagne de Charles III, celle des premières années du XIX^e siècle, ont été très-glorieuses de ces immenses travaux. M. Madoz dit à cet égard : « Le gouvernement croyait alors que la prospérité de notre pays et la conservation de nos vastes et riches colonies dépendaient en grande partie de forces navales respectables. » Ne serait-ce donc pas l'opinion de l'Espagne actuelle ? Aurait-elle ainsi perdu presque toutes ses colonies, verrait-elle l'amoindrissement pénible de sa marine, si elle avait vécu, depuis Charles III, dans les principes qui ont créé le Ferrol et Carthagène, vastes nécropoles aujourd'hui ?

La ville du Ferrol est divisée en

trois parties : le vieux Ferrol, la nouvelle ville, et Esteiro. L'ancienne ville est irrégulière et mal bâtie; la ville nouvelle est bien tracée; les *manzanas* ou pâtés de maisons sont tous de dimensions égales; les rues sont rigoureusement alignées. On y remarque: l'église paroissiale (*San Julian*), d'une belle architecture, l'ancien couvent de San Francisco, l'hôpital militaire, la caserne des gardes marines, les hôtels du capitaine général de la marine, et de la douane.

Les promenades sont bien plantées; la vue y est étendue et pittoresque. La principale nommée l'*Alameda*, au S. de la ville nouvelle, est formée de sept allées de beaux arbres; au centre se trouve une belle fontaine nommée la *Fuente del Dique*.

Une autre fontaine a été élevée, au centre de la place del Carmen, à la mémoire de Churruca, ce brave et savant capitaine de la marine espagnole qui commandait le *San Juan Nepomuceno* au combat de Trafalgar (V. p. 75, *Motrico*). Elle se compose d'un obélisque élevé sur un piédestal, et terminé par une urne cinéraire, d'une hauteur totale de 15 mètr.

ROUTE 21.

DE VALLADOLID A ORENSE

PAR BENAVENTE (310 kil.)

88 kil. **Benavente** (V. R. 14, p. 105).

Cette route se dirige en droite ligne, vers l'O., et vers la frontière de Portugal, jusqu'à Sanabria. Au delà de Sanabria elle court parallèlement au N. de la limite de la province de Tra-los-Montes jusqu'à Orense.

On parcourt, en sortant de Benavente, cette belle campagne qui s'étend sur les deux rives de l'Orbigo, et on traverse cette rivière sur un pont de bois pour arriver à

5 kil. 1/2 (93 kil. 1/2) *Santa Cristina de la Polvorosa*, v. de 528 hab., qui occupe avec *Quiruelas de Vidriales* un vaste pays plat s'étendant entre l'Orbigo et la Tera. On atteint cette rivière à *Sitrama*, v. de 170 hab., situé sur un terrain en pente, et on en remonte la rive gauche, ayant au N. une série de belles collines vertes et plantées. On rencontre successivement, à des distances régulières de 5 à 6 kil., *Santa Marta* (78 maisons), *Camarzana* (198 hab.), *Junquera* (60 hab.). A ce dernier v. la route, qui s'est éloignée de la Tera, traverse le rio Negro, avant d'atteindre

46 kil. 1/2 (140 kil.) *Mombuy*, bourg de 620 hab., dominé par une montagne couverte de beaux chênes. La route se dirige au milieu d'une grande plaine, à égale distance du rio Negro au N., et de la Tera au S., et traverse plusieurs villages sans aucun intérêt : *Asturianos* (144 hab.), au pied et au S. de la montagne de Castro, *Palacios* (240 hab.), *Remesal* (70 hab.), *Otero* (200 hab.), dans une contrée montagneuse, dont la principale localité est

23 kil. (163 kil.) *La Puebla de Sanabria*, petite V. de 600 hab. C'est une place militaire en avant de la frontière de Portugal;—Braganza, qui appartient à ce royaume, est à 28 ou 30 kil. au S.—Sanabria occupe un monticule dominé par d'imposantes montagnes. Le faubourg contourne la base de ce monticule, le reste est occupé par la place militaire, entourée de murailles avec deux portes, l'une au N., l'autre au S. Tout au sommet est un très-ancien château de solide construction, de la plateforme duquel la vue s'étend sur toute la contrée. Lorsqu'on sort de la Puebla de Sanabria, on aperçoit, en avant, la jolie Sierra de Segundera, vers laquelle la route monte graduellement en passant à *Requejo* (344 hab.), et en s'engageant dans des défilés souvent peu praticables, au sommet des-

quels se trouve la *portilla* ou brèche de *Padornelo*. Ce passage franchi, on descend vers *Lubian*, v. de 255 âmes, par un mauvais chemin indigne d'être classé comme route. De hautes montagnes s'élèvent sur la droite. Ce pays est peuplé de contrebandiers qui font un trafic considérable avec le Portugal, dont la frontière est à env. 11 kil. à gauche, tracée parallèlement à la route pendant une distance d'env. 70 kil. On franchit un peu au delà de *Lubian* la limite qui sépare la province de Zamora, de laquelle dépend la route qu'on vient de suivre, de la province d'Orense, appartenant à l'ancien royaume de Galice (V. p. 145). La première localité de cette province est

21 kil. (184 kil.) *Canda*, agglomération ou *feligresia* de 708 hab., dans une petite plaine entourée de montagnes élevées. Les localités qui suivent : *Villavieja*, *Cañizo*, *Gudiña*, *San Lorenzo*, *Naballo*, *Berreira*, *San Cristobo*, à de très-petites distances les unes des autres, n'ont aucune importance; ce ne sont que des hameaux ou des groupes de cinq ou six maisons, au milieu d'un pays qui du reste est très-pittoresque. À *Cañizo* on peut prendre, à travers la Sierra de Mamed, un chemin de piéton plus court de 40 kil., et qui conduit à Orense par le *puerto de Gamba*, *Laza*, v. de 900 hab., dans une charmante situation, *Alvergueria*, au milieu d'une vallée délicieuse parcourue par un grand nombre de cours d'eau, et *Pedreda*, où on retrouve la plaine. Ce trajet, d'env. 45 kil., est extrêmement pittoresque; il mérite de tenter le touriste, et de lui faire quitter la prétendue *carretera*; mais à la condition pour lui d'être pourvu de vivres et accompagné.

La *carretera* franchit une Sierra élevée qui descend du N. au S., et qui pénètre, à Monforte, dans la province portugaise de Tral-os-montes, pour former la val-

lée du Tamaga jusqu'à sa rencontre avec le Duero. Après avoir dépassé le hameau de *La Tropa*, on descend vers

58 kil. (242 kil.) *Verin*, petite V. forte de 800 hab. Elle est traversée par le Tamaga, sur lequel un beau pont de 6 arches en pierre, et de 70 mètr. de long, a été jeté sous le règne de Philippe II. Une route, qui s'embranché à *Verin* sur celle de *Benavente* à Orense, pénètre en Portugal par *Chaves*, et descend vers *Lamego*. Il existe dans les environs un assez grand nombre de mines d'étain dont on a abandonné l'exploitation, et, tout auprès de *Verin*, une source minérale nommée *Sousas*, très-efficace, dit-on, dans les maladies des voies urinaires, et jouissant en Portugal d'une certaine célébrité. Elle n'est du reste ni aménagée ni analysée.

À une petite distance de *Verin*, on franchit le Tamaya, à *Pazos*, v. de 50 maisons, près duquel se trouve la vieille V. de *Monterey*, sur un point élevé dominant un beau panorama. Les ducs d'Albe sont comtes de *Monterey*; ils y possèdent un beau palais, un hôpital de pèlerins, et d'immenses terres très-productives. Auprès de la ville est une mine d'étain dont on dit les produits supérieurs à ceux des Cornouailles.

La route prend, au delà de *Monterey*, la direction du N.-O., rencontre *Infesta*, *feligresia* de 320 âmes, dans une vallée d'assez triste apparence où elle traverse le Cubal, s'élève au delà, en serpentant, sur les pentes des montagnes de *Peñaverde*, et redescend par *Villa de Rey* (200 hab.), *Trasmeras* (70 maisons), *Abavidès* (280 hab.), jusqu'à

30 kil. (272 kil.) *Ginzo de Limia*, ancienne petite V. de 1,065 hab., sur la petite rivière de *Ginzo*. Plus loin est *Sandianès*, bourg de 750 hab., où l'on traverse la Laguna *Antela*. On parourt le territoire de *Piñeira* et *Nania*, et, après

avoir franchi une autre ligne de hauteurs, on atteint

20 kil. (292 kil.) *Allariz*, jolie petite V. de 1,750 hab., bien bâtie, encore entourée de murailles, avec trois paroisses. On remarque hors de la ville, et après avoir passé l'Arnoya sur un beau pont de pierre, le couvent de religieuses franciscaines de Santa Clara, dont la chapelle mérite une visite. Il a été fondé, en 1324, par la reine doña Violenta, femme d'Alfonse le Sage, et par son fils, don Sancho.

Au delà est *Taboadela*, v. de 500 hab.; puis, dans une belle plaine, le hameau de *Calvos*, *Sejalbo*, et enfin

18 kil. (310 kil.) **Orense**, V. de 4,840 hab. Une chanson populaire dit qu'on y voit trois choses qu'on ne saurait rencontrer nulle part en Espagne : le saint Christ, le pont, et la *Burga*, d'où jaillit l'eau bouillante :

Tres cosas hay en Orense
Que no las hay en España :
El Santo Cristo, la Puente
Y la Burga hirviendo el agua.

La belle image du Christ que possède la cathédrale, appartenait autrefois à la petite église de Finistère, au N. du célèbre cap de ce nom. Elle fut apportée à Orense, en 1333, par l'évêque Perez Mariño, et placée dans une chapelle auprès du maître-autel. Plusieurs rétables sculptés, représentant la Passion, entourent la vaste niche où se trouve cette image, qui ne manque pas d'un certain mérite artistique, et qui est en grande vénération dans tout le pays. C'est du reste le seul objet remarquable de la cathédrale.

Les *Burgas* (les sources), qui jaillissent à l'O., dans le bas de la ville, ont fait de tout temps sa célébrité, et lui ont donné son nom. Les Suèves l'appelaient en allemand *Warmsee* (lac bouillant), et cette étymologie d'Orense, don-

née par M. Rubio, nous paraît assez acceptable. Les Burgas sont au nombre de trois, à 25 mètr. l'une de l'autre. La *burga de Arriba* (d'en haut) et celle de *Abajo* (d'en bas) fournissent chacune en tout temps 125 litres par minute; leur eau est amenée par des conduits dans un bassin de 100 mètr. carrés. La troisième, nommée le *Surtidero*, jaillit directement, avec une assez forte émission de gaz, dans un plus petit bassin. Leur température est de 66 à 68° centig. L'eau est parfaitement limpide, d'une saveur peu différente de celle de l'eau potable ordinaire et sans aucune odeur, bien que le P. Feijoo ait dit, dans son *Teatro Critico universal*, qu'elle dégagait beaucoup d'hydrogène sulfuré. L'analyse y a constaté, sur 1,000 parties d'eau, 0,220 de carbonate de soude, 0,165 de chlorure de sodium, et 0,157 d'acide silicique. Le gaz, dégagé par le *Surtidero*, se compose de 14 parties d'acide carbonique, et 80 de nitrogène ou azote.

Ces sources, qui ont une grande analogie avec celles de Carlsbad, par leur chaleur, par leur abondance, et en partie par leur composition, ont reçu, quant à présent, peu d'applications au point de vue thérapeutique; mais elles servent, comme celles de Dax, en France, à tous les usages domestiques, à la cuisson des aliments, aux bains, et aux lessives. Le grand bassin a été transformé en lavoir public; dans celui du *Surtidero* on trempe les oiseaux pour les plumer, les pommes de terre pour les peler, les tripes pour les blanchir, et il n'est pas étonnant que la décomposition des matières animales produise dans ce dernier l'odeur sulfureuse accusée par le P. Feijoo. M. Rubio espère qu'à l'exemple des établissements thermaux de l'étranger, on parviendra à tirer parti, pour certaines affections, des gaz que produit la source du *Surtidero*. Le docteur Casares a dit que si toutes

les sources thermales qui coulent autour d'Orense étaient réunies, elles formeraient une rivière certainement plus forte que ne l'est le Manzanarès pendant l'été. « Et cela ne prouve pas grand chose, » ajoute M. Rubio.

Le beau pont d'Orense, situé à 500 pas au N. de la ville, à l'entrée de la route de Santiago, franchit le Miño encaissé par les roches granitiques qui forment la base de la montagne d'Orense. La première partie du pont, du côté de la ville, est jetée sur une ravine fréquemment envahie par les grandes eaux; elle se compose de 3 petites arches de 11 mètr. d'ouverture. Un château la défendait autrefois. L'autre partie, le pont proprement dit, a 370 mètr. de longueur, sur une largeur de 5. Il compte 7 arches; celle du milieu mesure cent cinquante-six pieds d'ouverture (44 mètr.), et cent trente-cinq pieds de hauteur sous clé (38 mètr.). On est peu d'accord sur l'origine de ce pont que les uns attribuent à l'empereur Trajan, et dont les autres ne font pas remonter la construction au delà du XIII^e siècle.

Les ponts de Martorell en Catalogne, celui de Cangas de Onis dans les Asturies (p. 133), ne sont pas comparables à cette œuvre hardie, non plus que les célèbres ponts d'Almaraz et d'Alcantara, sur le Tage, construits également par les Romains. Celui d'Almaraz n'a que 150 p. d'ouverture, celui d'Alcantara 94; mais ce dernier est à 175 p. au-dessus du niveau ordinaire des eaux.

Orense ne présente, outre ses trois merveilles, rien qui mérite l'attention particulière du voyageur; au dehors, toutefois, s'étend une agréable vallée avec des jardins, des vignes, des prairies, de beaux arbres, et quelques jolies maisons de campagne.

Une bonne route conduit à Vigo (route royale de Vigo à Madrid), et d'assez mauvais chemins rattachent Orense à Santiago, Ponte-

vedra et Tuy (V. R. suivantes).

ROUTE 22.

D'ORENSE A SANTIAGO (96 kil.)

Le Miño, qu'on franchit sur le beau pont d'Orense, a reçu, une dizaine de kil. plus haut, les eaux du Sil, rivière plus considérable, et qui, selon l'usage, aurait dû conserver son nom; de là est venu ce dicton : *El Sil lleva el agua y el Miño la fama* (Le Sil a fourni l'eau, l'honneur est au Miño). La route parcourt de jolies campagnes, et rencontre, à 5 kil. 1/2, *Quintela*; à 8 kil., *Man-dras*, v. de 74 maisons mal bâties et misérables.

5 kil. 1/2 (19 kil.) *Cea*, bourg de 1,200 âmes, chef-lieu d'une feligresia qui s'étend sur les premières pentes de la Sierra de Martiñana. L'église, *San Cristobal*, est fort ancienne, aussi bien qu'une petite chapelle, située sur la hauteur de Cobas, à côté des ruines encore imposantes d'un vieux château. La tradition prétend que la chapelle de *Ntra Sra de Cobas* a été fondée par l'apôtre saint Jacques; les gens du pays viennent en foule à certains jours de l'année. A quelque distance plus loin, la route franchit la rivière d'Avia, s'élève au milieu des premiers contreforts de la Sierra, ayant à droite la montagne de Martiña, à gauche celle de la Magdalena, la plus élevée de la chaîne, et arrive à

3 kil. (22 kil.) *Piñor*, hameau dépendant de la feligresia de *Bar-ran*, composée de 9 petites localités réunissant 765 âmes. Le territoire est peu cultivé, les terres sont mauvaises, la montagne est surtout plantée de chênes et de châtaigniers. *Castro Dozon* est le point le plus curieux de ce parcours; on aperçoit en avant la belle et riche vallée de l'Ulla, au delà de laquelle est Santiago, et sur la droite de la route la haute montagne du Pico Sagros, qui sé-

pare la vallée de l'Ulla de celle de la Suzanna. La route descend ensuite en serpentant sur les versants N. de la Sierra de Martiñana.

20 kil. (42 kil.) *La Gesta*, centre d'une agglomération de 10 hameaux réunissant 50 maisons, sur la rive droite d'un ruisseau, l'Asneiro, que la route franchit à 1 kil. plus loin, avant de traverser *Bajan*, *Lage*, *San Martín de Prado*, *Puente Taboada*, *Campo de Silleda*, et

30 kil. (72 kil.) *Castro Vite*, v. de 50 maisons, où l'on franchit la rivière d'Ulla sur un vieux pont. On rencontre ensuite *Lestado*, feli-gresia de 74 maisons disséminées au pied du Pico Sagros, *Gandara*, *Suzanna*, et enfin *Cru-cero de Sar*, où l'on traverse la petite rivière de Sar, à 1 kil. en deçà de

24 kil. (96 kil.) **Santiago** ou **Compostela** (HÔTELS : *Parador de Martín Moreno*, en las *Casas Reales*; la *Vizcaina* dans la rua Nueva), V. de 28,900 hab., bâtie sur une colline, et entourée de belles montagnes qui limitent son horizon à un rayon de 5 à 6 kil. La plus haute, à l'O., est le mont Pedroso, dont le sommet s'élève à 594 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Au N. est une Sierra derrière laquelle coule le Tambre; à l'E., le mont del Viso et la hauteur de Santa Marina; au S., les sommets de Montouto, Conjo, et de l'*Humilladoiro*, où passe le chemin des pèlerins, qui s'y prosternent dès qu'ils aperçoivent les tours de la cathédrale.

Santiago fut autrefois la capitale de la Galice; ce n'est plus aujourd'hui, dans l'ordre administratif, que le chef-lieu d'un arrondissement judiciaire; mais dans l'ordre ecclésiastique, c'est le siège d'un des plus importants archevêchés de l'Espagne, et l'archevêque est de droit premier chapelain de la couronne.

Le principal monument de Santiago est sa cathédrale. Téodomir, évêque d'Iria, en 835, avait

été informé que dans un petit bois, sur une colline inhabitée, on apercevait au milieu de la nuit des lumières ou une étoile. Il fit abattre une partie du bois, on fouilla le sol, on y trouva un cercueil de marbre, et dans ce cercueil un corps qu'on reconnut à des signes certains pour celui de l'apôtre saint Jacques. Cette découverte fit grand bruit dans toute la chrétienté. Le roi Alfonso II accourut, il ordonna d'élever tout aussitôt une chapelle, et, comme la grande affluente des fidèles eut bientôt entouré le sanctuaire d'habitations toujours insuffisantes, le pape Léon III autorisa l'évêque d'Iria à transférer son siège à Santiago, qui reçut aussi le nom de *Campus Stella* ou *Compostela*.

Les rois, successeurs d'Alfonse II, s'empressèrent de combler Santiago de biens et de privilèges. Alfonso le Grand fit construire une basilique en pierre et en marbre à la place de l'humble sanctuaire de Téodomir. Elle était grande et riche lorsque Alman-zour vint envahir et dévaster tout le N. O. de l'Espagne; il entra à Santiago, dont tous les habitants avaient fui, et n'y trouva qu'un vieux moine assis sur le tombeau de l'apôtre. L'église fut rasée, le tombeau resta seul inviolé, Alman-zour l'ayant entouré de gardes; toutes les richesses furent enlevées, et avec elles les cloches, que des prisonniers chrétiens portèrent sur leurs épaules jusqu'à Cordoue. Quand le roi Bermude revint à Santiago, il releva les ruines, fit tracer à travers la Navarre, la Rioja et le territoire de Burgos, un chemin praticable et sûr pour les pèlerins de France; puis, en 1082, Alfonso VI étant roi, et Diego Pelaez évêque, on commença les constructions de la cathédrale actuelle sur le sommet de la colline de Santiago, lieu mal choisi en raison de l'inégalité du sol, mais à la place même où existait le tombeau de l'apôtre.

L'ancien sanctuaire rasé par Almanzour forme la base de la cathédrale; c'est aujourd'hui une église souterraine où l'office divin se célèbre publiquement deux ou trois fois dans l'année. La façade principale, *el Obradoiro*, présente un harmonieux ensemble, à quatre corps, couvert d'une profusion de statues, d'ornements et de fleurons qui courent depuis le sol jusqu'au sommet des tours, lesquelles se terminent en coupes à 240 pieds (67 mètr.) de hauteur. Parmi les quatre autres portes, on cite la façade latérale de la *Plateria*, dont une partie est soutenue par une console d'une grande hardiesse, figurant une coquille (*la concha*) considérée comme un chef-d'œuvre d'architecture; puis la *puerta Santa*, porte vénérée qui s'ouvre, seulement aux années de jubilé, de la seule main du prélat. Au-dessus de cette porte s'élève l'immense et lourde tour de l'horloge, dont la cloche s'entend à 10 kil. de distance.

L'intérieur de la cathédrale a la figure d'une croix latine. Elle est partagée en 6 nefs, entourée de 25 chapelles, et mesure 75 mètr. de long, sur 57 de large. On y compte 58 groupes de colonnes ayant 8 mètr. 1/2 de hauteur. Les deux qui soutiennent l'arc de la croisée s'élèvent à 20 mètr. La chapelle souterraine, dans laquelle reposent l'apôtre et ses deux disciples, est au-dessous de la *capilla mayor* de la cathédrale. Elle est fermée extérieurement par de grandes fenêtres entourées d'encadrements de bronze; intérieurement elle est close par une fort belle grille de même métal. Au milieu s'élève un autel de jaspe et de marbre tout couvert d'incrustations d'argent, et dont la construction a duré vingt ans. Sur cet autel est placée la statue assise de saint Jacques, portant sur les épaules une riche pèlerine d'argent, d'or et de pierres précieuses, et tenant à la main le bourdon de pèlerin. En arrière quatre statues

de rois agenouillés soutiennent une autre image du saint dont l'auréole est faite de rubis et d'émeraudes; au-dessus s'élève une pyramide sur une face de laquelle est représenté saint Jacques apparaissant à la bataille de Clavijo, et mettant les Maures en déroute. Le tout est entouré d'ornements, d'anges portant des bannières, et quatre d'entre eux, assis sur les chapiteaux des colonnes, supportent sur leurs épaules le cercueil de l'apôtre surmonté d'une étoile d'or qui touche la voûte. Derrière l'autel est un escalier où les pèlerins montent à la file, les jours solennels, pour baiser la pèlerine de la sainte statue.

On remarque dans la cathédrale: le *coro*, dont la *sillera* est relevée d'ornements en bronze; les orgues, qui sont fort belles; la coupole, qui s'élève à 33 mètr. au-dessus du sol, et en travers de laquelle est suspendue, à deux arcs de fer, une poulie qui sert dans les grands jours à manœuvrer un colossal encensoir. La sacristie principale possède de riches ornements et quelques bonnes peintures; c'est une belle et vaste salle. Parmi les chapelles, on signale celle *del Pilar*, dédiée à la Vierge; celle du marquis de Santa Cruz; celle de la Conception, et surtout la chapelle des Reliques, qui possède une multitude de précieux restes dont le catalogue imprimé se distribue aux pèlerins à la porte de la cathédrale. M. Melhado cite: la tête de saint Jacques, du lait de la Vierge resté blanc et pur comme au premier jour, une épine de la couronne du Christ qui devient rouge le Vendredi-Saint, les têtes de sept des Onze mille vierges, et un bras gigantesque de saint Christophe. Cette chapelle renferme en outre cinq belles tombes, et la *custodia* d'or et d'argent, joli temple de 1 mètr. 50 de haut, tout ciselé et repoussé dans le goût *plateresque*, c'est-à-dire surchargé d'ornements.

Le cloître est, assure-t-on, le plus grand qui soit en Espagne; il forme un carré régulier de 39 mètr. de côté; il appartient au genre gothique fleuri. On en couvre les murailles, le jour de l'octave de la Fête-Dieu, de tapis anciens qui ne sont pas moins beaux sous le rapport des couleurs, de la perfection des dessins, et de la richesse du tissu, que ceux qui composent la précieuse collection du palais de Madrid.

La cathédrale occupe un des côtés de la belle *plaza Mayor*; à sa droite s'étend le palais archi-épiscopal, dont le portail mérite l'attention. Au N. de la place est l'*hospital real*, fondé par les rois catholiques, et renfermant une vaste hôtellerie pour les pèlerins; en face de la cathédrale se développe la belle façade des *casas consistoriales*, surmontée d'une statue équestre de saint Jacques, et d'un bas-relief représentant la Bataille de Clavijo.

Santiago, construite autour de la cathédrale, et sur les pentes de la colline, a peu de belles rues; on cite cependant la *rua Nueva*, la mieux bâtie, la *rua del Villar*, dont les arceaux servent de promenade l'hiver, et où se trouvent la vieille et curieuse maison du Dean, les principaux magasins, le café le plus fréquenté; puis encore la *calle Algaria de Arriba*, laide, étroite, mais l'une des plus visitées par les étrangers.

L'*Alameda* offre une très-belle promenade plantée de six allées de beaux arbres; les environs de la ville sont très-agréables.

On va de Santiago à la Corogne, à Lugo, à Pontevedra, par des routes généralement mauvaises; mais le pays est pittoresque et accidenté.

ROUTE 23.

D'ORENSE A PONTEVEDRA (85 kil.)

On suit jusqu'à *Quintela* (5 kil. 1/2) la première partie de la route

d'Orense à Santiago. Au delà de ce village, on prend à gauche, par un chemin étroit et mal entretenu. On traverse la petite rivière de Barbantino, et on rencontre, à 4 kil. plus loin, *Maside*, bourg de 100 maisons, à l'entrée d'une jolie vallée.

25 kil. *Carballino*, bourg de 650 maisons, situé sur le penchant d'une colline, au milieu d'une contrée très-pittoresque. On franchit à quelque distance le ruisseau d'*Arcuteiro*, et on pénètre dans une région montagneuse où le chemin est pénible et peu praticable en temps de pluie, surtout dans le passage des monts *Peraño* et *Suido*, entre *Pereira* et *Sotelo de Montes*.

31 kil. (56 kil.) *Cerdedo*, chef-lieu d'un ayuntamiento de 1,600 âmes, formé de 13 hameaux groupés sur les bords de la jolie rivière de Lerez, dans une vallée riante et fertile, entourée de montagnes boisées. La route rencontre dans cette vallée les petites localités de *Pedra*, *Dorna*, *Villa de Abajo* et

11 kil. (67 kil.) *San Jorge de Sacos*, feligresia de 1,100 hab., traversée par la rivière de Lerez.

8 kil. (75 kil.) *Tenorio*, feligresia de 1,700 hab., avec un vieux couvent de Bénédictins. Sur l'une des montagnes qui dominent la vallée, on aperçoit une tour, nommée le *Coto de Abad*. La route, qui s'est éloignée du cours du Lerez, s'en rapproche pour se raccorder avec une route venant de Santiago, dans la direction du N., et toutes deux, traversant la rivière sur un beau pont de douze arches, pénètrent dans le faubourg de *Burgo* pour arriver à

10 kil. (85 kil.) *Pontevedra*, V. de 4,150 hab. C'est une très-vieille cité romaine, *Pons Vetus* ou *Duo Pontes*, dont le rôle historique ou politique est peu important, mais qui n'en est pas moins *muy noble y leal*. Elle est au centre d'une belle vallée d'une étendue de 10 à 12 kil., entourée par des montagnes

assez élevées qui semblent en fermer l'entrée du côté de la province. Pontevedra a pour enceinte une haute et ancienne muraille qui était autrefois flanquée de tours crénelées, maintenant rasées. On y entre par quatre portes correspondant aux routes de Santiago, Tuy, Orense et Marin. Les maisons sont vastes, bâties en pierre, d'un aspect agréable, et quelques-unes témoignent, par les écussons armoriés sculptés sur leurs façades, de l'ancienneté et de la noblesse des familles qui les habitent. C'est une cité aristocratique, dont l'importance a diminué des neuf dixièmes, dont la vie est très-moderne aujourd'hui, et qui ne compte qu'un très-petit nombre d'édifices dignes d'attention. On vante toutefois l'élégance et les belles proportions de l'église gothique de *Santa Maria la Mayor*. Les ornements, le dessin, les sculptures, les colonnes de l'intérieur, sont d'une délicatesse et d'un bon goût qui assignent à cette basilique un rang dans les œuvres architecturales de la province. On remarquait, parmi les édifices particuliers, un ancien palais de l'archevêque de Santiago, qui fut incendié par les Anglais en 1719, et dont il reste encore une belle tour crénelée de 56 mètr. de haut, datant du XII^e ou du XIII^e siècle. Les couvents sont nombreux, et on signale surtout celui de Santa Clara, qui a appartenu au Temple, et celui des frères mineurs de San Francisco, très-vaste édifice où sont installées aujourd'hui la plupart des administrations de la province.

Pontevedra est entouré de belles promenades. La plus importante est l'Alameda du campo de *Santo Domingo*, d'où la vue s'étend sur la campagne et sur la baie. Celle-ci occupe une de ces découpures que forment, le long de la côte de Galice, les embouchures du Tambre, de l'Ulla, du Lerez et de l'Octaven. La barre du Lerez se trouve au-dessus de Pontevedra, jusqu'ou

remontent les caboteurs et les barques de pêche. *Marin*, le principal port de la baie, est à 5 kil. plus bas, et passe, si petit qu'il soit, pour le plus sûr et le plus commode de toute la côte; il est dans la plus agréable position. La grande mer et l'île de Ons, qui ferme la baie, sont à 22 ou 25 kil. de Marin et de Pontevedra.

Des routes passables conduisent de Pontevedra à Santiago au N. (54 kil., R. 22); à Vigo au S., en suivant la côte (30 kil., R. 24), et, au delà, à Tuy, sur le Miño, frontière du Portugal (42 kil., R. 25).

ROUTE 24.

D'ORENSE A VIGO (96 kil.).

Cette route ne suit pas une ligne droite; elle descend au S.-E., pendant 56 kil., jusqu'à Franqueira, et remonte ensuite vers le N.-O. sur 40 kil. pour atteindre Vigo. En quittant Orense, elle franchit le magnifique pont du Miño et longe la rive droite de cette rivière, rencontrant de nombreuses localités, parmi lesquelles les plus importantes sont *Barbantes* (266 hab.), où l'on traverse le *Barbantiño*;

18 kil. *Layas*, v. de 618 hab., sur un territoire un peu montueux;

8 kil. (26 kil.) *Rivadavia*, petite V. de 1,315 hab., à laquelle on arrive par un joli pont de trois arches jeté sur l'Avia, affluent du Miño. Elle est dans une position pittoresque et dans une espèce de gorge que forment les deux montagnes de *Santo Domingo* et de *Santa Marta*. Au delà, la route s'éloigne du cours du Miño, qui se dirige vers le S., et atteint

18 kil. (44 kil.) *Cañiza*, bourg de 458 hab., chef-lieu d'un district judiciaire de la province de Pontevedra, sur la rive droite de la petite rivière de *Deba*, affluent du Miño. Le terrain est très-accidenté, et la route s'engage dans une succession de petites vallées qu'elle coupe en travers, rencontrant dans

chacune un cours d'eau qui descend vers le Miño.

25 kil. (69 kil.) *Puente Areas*, v. de 373 hab., chef-lieu d'un ayuntamiento, avec maison de ville, prison, modeste église et couvent de franciscains, sur la rive gauche de la rivière de Tea qu'on traverse à la sortie du village.

10 kil. (79 kil.) *Porrino*, v. de 632 âmes, dans une belle plaine, sur la rive gauche du ruisseau de Louro, au point de croisement de la route de Pontevedra à Tuy et à *Bayona*, petit port situé sur la partie la plus méridionale de la côte de Galice. La route franchit le Louro, rencontre au de là les feligresias de *Sanguineda*, *Petelos*, *Tameiga*, *Cabral*, la *Venta de Pajeiros*, traverse le faubourg de Santiago, et arrive à

17 kil. (96 kil.) **Vigo** (Voir, pour le service des bateaux à vapeur, les indications données à l'article de la Corogne.—Un autre service part de Saint-Nazaire (Nantes) les 5, 15 et 25 de chaque mois, fait escale à Vigo, Lisbonne, Cadix, Gibraltar et Malaga, d'où il repart les 8, 18 et 28.—Prix : de Vigo à Saint-Nazaire, 720, 480 et 200 réaux ; à Lisbonne, 320, 200, 80 ; à Cadix, 600, 380, 120 ; à Gibraltar, 640, 420, 180 ; à Malaga, 680, 500, 210), V. de 5,520 hab., chef-lieu d'un district judiciaire et d'un arrondissement naval, relevant de la province administrative de Pontevedra, de la capitainerie générale de la Corogne et du diocèse de Tuy. Port *habilitado* pour le commerce d'outre-mer.

M. Olivier Merson, auteur du *Guide du voyageur à Lisbonne*, décrit, dans les termes suivants, l'aspect de Vigo, vu de la rade, à l'arrivée du bateau à vapeur : « Qu'on se figure une ville couvrant le versant d'une montagne, des maisons assises tout le long de la plage, une baie se prolongeant fort loin, fermée de tous côtés par des montagnes chargées d'une riche et énergique végétation ;

qu'au sommet de cette cité on installe un château-fort ; qu'en face l'on bâtit une autre petite ville ; que l'on meuble tous les cotteaux, collines ou montagnes en scène de villages, de maisons et de jardins ; que l'on étende entre les deux villes une vaste nappe d'eau unie comme le ciel, bleue comme le ciel, tranquille et limpide comme le ciel, et l'on aura Vigo à droite, Cangas à gauche, tout autour la plus belle, la plus sûre et la plus imposante rade du monde.

« En montant sur le pont, nous avons devant nous Vigo, s'élevant en amphithéâtre, d'étage en étage, jusqu'au sommet d'une haute colline. C'est un fouillis de maisons blanches, bariolées de vert et de rouge, qui se trouvent là sans savoir pourquoi, sans rime ni raison. La ville commence à droite par un couvent et des palmiers, et finit à gauche par une route—celle qui mène à Santiago—ombragée de beaux et grands arbres. Tout cela est surmontée d'un château-fort qui, de loin bien entendu, fait bonne contenance ; et la ville, le couvent, la route et la citadelle se détachent en teintes vigoureuses de lumière et d'ombre sur les tons doux et violacés des montagnes du fond. Sur le pic de ces montagnes, nous pouvons distinguer, à l'aide d'une lorgnette, un point blanc semblant accuser une habitation. C'est la retraite qu'un pauvre ermite, dont la sainteté et la dévotion sont depuis longtemps en grand renom dans tout le pays, s'est choisie dans le séjour des nuages, si tant est qu'il y ait des nuages en Galice.

« Derrière nous, Cangas baigne le pied de ses blanches maisons dans le bleu de la mer, que sillonne une nuée d'embarcations, légères comme des oiseaux. A notre droite s'étend la rade proprement dite, défendue de tous les vents par les hautes montagnes qui lui servent de ceinture, et, de plus, garantie des caprices furieux de l'océan

par les îles Corregos, qui en ferment l'entrée. C'est dans cette rade qu'en 1702 une rude bataille navale fut livrée, par les Anglo-Hollandais, à une flotte espagnole qui était venue se mettre à l'abri des forts de Vigo. Les alliés firent une horrible boucherie des hommes et un immense feu de joie des navires. Le désastre des Espagnols fut complet. Saisis comme dans une souricière, ils furent tous pris ou tués, et pas un, pour ainsi dire, ne survécut à cette catastrophe.

« A notre gauche, la rade se déroule au milieu de plusieurs plans de collines verdoyantes, et se prolonge, par une profonde et inégale échancrure, à plusieurs kilomètres dans le continent. Derrière la première de ces collines, les navires viennent en quarantaine. Là aussi est placé le Lazaret, sorte de bague médicale à l'usage des gens très-bien portants, mais soupçonnés, pour leur malheur, de venir d'un pays où meurent par hasard des individus atteints de la peste ou du choléra. Vigo a le monopole sanitaire de tous les ports de la reine Isabelle, sur la côte Atlantique. C'est, du reste, une grande entrave pour les opérations commerciales de ce pays, puisque tous les navires, ayant l'Espagne en destination, sont obligés—s'ils voyagent dans l'Océan—à venir purger leur quarantaine à Vigo, et à se mettre là en règle avec les autorités préposées à la garde de la santé espagnole. A Mahon, est le lazaret que l'Espagne entretient dans la Méditerranée. »

« ... L'église de Vigo, dit plus loin le même auteur, est construite dans le style grec, et l'ordre dorique de l'intérieur a été étudié avec soin et avec un grand sentiment de sévérité par l'architecte. Lorsque nous pénétrons dans le temple, des jeunes gens et des jeunes femmes sont à genoux, les bras étendus en croix, le visage levé vers la voûte, récitant à voix basse, mais avec une volubilité

extraordinaire, des prières sans fin. Ces fervents restent dans cette position extatique, sans en changer, sans se reposer, sans rien faire pour la rendre moins pénible, une demi-heure et plus. Lorsque les derniers mots de leurs longues prières sont prononcés, lorsque le moment de se relever est enfin venu, les malheureux doivent avoir les genoux, les bras et le cou brisés. »

La citadelle, qui forme la principale défense de Vigo, couronne le sommet d'une colline nommée *El Castro*. « On y parvient, dit encore M. Merson, en gravissant des rues étroites et tortueuses, pavées de larges dalles de granit, bordées de maisons bâties contre les règles les plus élémentaires de l'alignement. On passe auprès de la prison; à quelques pas de là, se trouve la caserne, bâtiment d'assez propre apparence; on dépasse bientôt les dernières maisons de la ville.

« Avant d'atteindre les remparts du château *del Castro*, il faut gravir longtemps encore une côte difficile, abrupte et rocheuse, sous un soleil dont les rayons ont une vigueur qui nous est inconnue, sur un terrain dont la poussière aveugle et dont la blancheur éblouit. Cependant, à bien prendre, la route est belle, et les regards s'arrêtent, sans se fourvoyer jamais, dans les vallons, sur les croupes des collines, sur les sommets des montagnes, dont les lignes varient d'instant en instant de la manière la plus heureuse. Et puis, à toute minute, l'on se croise avec des gallegas à la démarche alerte, qui vont par les chemins, portant, à la mode antique, des cruches sur la tête ou appuyées sur la hanche; ou bien l'on fait rencontre de chariots barbares, qui datent pour sûr de nos rois fainéants, traînés qu'ils sont par des bœufs tranquilles, sur des roues pleines, sans jantes ni rayons; tout cela aidant, la marche, si elle est pénible, est exempte

d'ennui, et l'on parvient au but sans regret, sinon sans fatigue.

« Mais, arrivés enfin sur les remparts *del Castro*, quel panorama s'étend autour du spectateur, soit qu'il regarde la rade de Vigo, soit qu'il plonge des yeux dans l'intérieur de la Galice, au milieu des ramifications de la Sierra Cantabrique! Quelle plume pourrait dessiner ce tableau et peindre cette scène!

« Après avoir longtemps admiré le merveilleux panorama qu'on est venu chercher si haut, on visite le château *del Castro*. La visite ne saurait durer longtemps. Ces quelques murailles branlantes, ces bastions crevassés, ces embrasures égueulées, ces deux ou trois méchants canons juchés sur les affûts les plus vermoulus qui aient jamais été conservés sur les remparts les plus frangés de la plus lézardée des citadelles, tout cela ne peut intéresser, et l'on quitte bientôt ce château qu'un des cicérones appelle, dans son orgueil de Gallego, « *un fuerte inprenable.* »

Vigo est entouré de mauvaises murailles en maçonnerie avec six portes. La *puerta del Sol* et la *puerta del Placer* ouvrent sur les routes qui conduisent à Porriño, et de là à Orense; de la *puerta de Falperra* se détache le chemin de Tuy, et de celle de *Gamboa* la route de Pontevedra. La défense de l'enceinte est complétée par des batteries et par les châteaux de San Julian et de San Sebastian, de beaucoup moindre importance que celui de Castro.

Il entre dans le port, année commune, 600 navires jaugeant ensemble près de 35,000 tonneaux, et les articles qu'ils importent, soit de l'étranger, soit spécialement de l'Amérique, soit par le cabotage, représentent une valeur de huit millions et demi de réaux; l'exportation atteint un peu plus de la moitié de ce chiffre.

La rade a environ 30 kil. de profondeur au delà de Vigo; elle se rétrécit entre les deux pointes de

Randa et de Bestias, et forme une vaste baie sur l'un des côtés de laquelle se trouve la petite V. de *Redondela*, qui reçoit quelques caboteurs et des bateaux de pêche.

Vigo fut menacé, en juin 1809, par la division française sous les ordres du maréchal Ney. Cette audacieuse tentative échoua par un défaut de concours de la part du maréchal Soult, qui négligea une importante diversion concertée avec son collègue (V. Thiers. — *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tom. XI).

ROUTE 25.

D'ORENSE A TUY (96 kil.).

On suit la route précédente jusqu'à *Porriño* (79 kil.). Parvenu à ce village, on prend un chemin sur la gauche, à travers une jolie campagne plantée de vignes, de citronniers, d'orangers, ou couverte de belles prairies. On franchit sur un pont de pierre la rivière de Louro, et à 4 kil. au delà de ce pont on arrive à

17 kil. (96 kil.) **Tuy** (4,048 hab.). C'est une très-ancienne ville, déjà renommée du temps de Pline. Elle est située sur un plateau élevé, dont la base est baignée par le Miño. En face, de l'autre côté de ce fleuve, se trouve *Valencia*, place forte portugaise, également construite sur une hauteur. Les deux villes sont assez rapprochées pour pouvoir se canonner. Tuy est bien bâti; la plupart des cours de ses maisons sont plantées d'arbres; ses rues sont régulières et bien pavées; elle a de jolies promenades, l'une surtout, sur la muraille, au N.-E. de la ville. La cathédrale (*la Asuncion de Ntra Sra*) offre l'apparence d'un château-fort; on y remarque la *silleria* du chœur et les clochers. Le climat de Tuy est délicieux, et les bords du Miño, sont semés d'une multitude de charmantes habitations.

ROUTE 26.

DE VALLADOLID A ZAMORA

PAR SIMANCAS (93 kil.).

On sort de Valladolid par le *Puerta Mayor*. La route se dirige au S.-O. en suivant à peu près parallèlement le cours du Pisuerga, et rencontre à 200 pas de la rive droite de cette rivière (7 kil.) *Arroyo de la Encomienda*, misérable hameau de 71 hab. logés dans 14 cabanes en terre.

11 kil. *Simancas*, petite V. de 8 à 900 hab., située sur la rive droite du Pisuerga, que traverse un beau pont de dix-sept arches, par lequel on rejoint la route de Valladolid à Olmedo. La ville, encore entourée de belles murailles, s'élève sur la pente d'une colline au-dessus de la rivière.

Les archives générales au royaume sont renfermées dans le château, ancienne et imposante forteresse flanquée de tours, et défendue par un fossé sur lequel sont jetés deux ponts de pierre. C'était autrefois la propriété des amiraux de Castille; les rois d'Espagne l'achetèrent, et le fameux cardinal Ximènes proposa d'y établir les archives nationales. Alonso Berruguete, Juan de Herrera, Francisco de Mora, furent les architectes chargés de l'installation; don Diego de Ayala, secrétaire de Charles-Quint, en fut le premier organisateur, et obtint pour ses descendants la survivance de ces hautes fonctions pour lesquelles il recevait un traitement de 100,000 maravedis. C'est aujourd'hui un vaste édifice, renfermant de nombreuses salles bien disposées, où sont rangés avec grand soin une foule de documents précieux, inconnus pour la plupart à ceux-là même qui les conservent, et relatifs à l'histoire et à l'administration de l'Espagne, des Flandres, de l'Italie, du Portugal, et de tous les royaumes formés peu à peu dans la Pénin-

sule. Les anciennes chartes, les traités, la correspondance de l'État et celle des personnages qui y ont joué un rôle, les documents des tribunaux, des gouvernements et des ministères, s'y trouvent entassés. On a souvent proposé d'utiliser les vastes solitudes de l'Escorial en y transportant les archives de Simancas. Ce projet, tout favorable aux hommes d'étude qui trouveraient aux portes de Madrid, grâce au chemin de fer *del Norte*, d'inépuisables richesses, ne sera sans doute jamais réalisé. On prétend en Espagne que les archives de Simancas ont considérablement souffert lors de la guerre de l'Indépendance; un grand nombre de liasses auraient, à cette époque, été emportées à Paris. Sans doute, on reconnaît que la plus grande partie a été restituée après la paix; mais, pour le reste, un grand nombre d'hommes éminents et intelligents conservent une grosse rancune contre la France. Ce reste se compose de quelques liasses demeurées aux archives du ministère des affaires étrangères; il a été l'objet dans ces derniers temps de nombreuses récriminations; aussi nos nationaux ne trouvent pas, dans les bibliothèques et dans les archives de l'Espagne, la complaisance et le bon concours que tout écrivain a le droit de rencontrer. Nous ne sachons pas que ces liasses aient une plus grande importance que celles qui ont été rendues; le hasard ne les a pas choisis en les retenant; nous n'en faisons rien, et elles seraient aussi bien gardées en Espagne. Nous y gagnerions certainement en échange bon nombre de documents français importants qui seraient tout aussi légitimement chez nous. Ne serait-ce donc que pour détruire un sujet de querelle et de mauvais vouloir, il nous paraîtrait fort désirable, dussent-elles y disparaître comme tant d'autres sous des couches de poussière séculaire,

que les liasses espagnoles de 1808 fussent renvoyées à Simancas.

La route, s'éloignant de la vallée du Pisuerga, traverse une grande plaine peu habitée, ayant à gauche, à quelque distance, le Duero, sur les bords duquel sont les petits v. de *Villamarciel* (21 hab.), *Villanueva de Duero* (363 hab.), et *San Miguel del Pino* (115 hab.).

17 kil. (28 kil.) **Tordesillas**, V. de 3,500 hab., située au milieu de vastes plaines, sur une hauteur qui domine le cours du Duero. On y compte six églises paroissiales, dans l'une desquelles (*San Antolin*) on remarque un magnifique tombeau de don Pedro Gonzales de Alderete, commandeur de l'ordre de Saint-Jean; ce tombeau est l'œuvre du célèbre sculpteur Gaspar de Tordesillas. Les couvents y sont aussi nombreux, eu égard au chiffre réduit de la population; l'un d'eux, fondé par les deux filles de don Pedro le Cruel, doña Beatrix et doña Isabel, possède une très-jolie chapelle. La ville était entourée de murailles qui furent détruites par les *comuneros* de Castille; elle conserve encore ses quatre portes, dont l'une conduit à un pont magnifique, en pierre de taille, jeté sur le Duero, dans la direction de la route de Madrid par Medina del Campo.

Tordesillas a été le théâtre d'un grand nombre d'événements qui ont occupé une place importante dans l'histoire de la Péninsule. Don Pedro le Cruel en fit longtemps sa résidence, et Maria de Padilla, la belle et célèbre favorite, y mit au monde deux de ses enfants. Ferdinand le Catholique s'y retira en 1506, quand il eut vu le roi Philippe I^{er}, son gendre, s'emparer, après la mort d'Isabelle, du gouvernement du royaume, et il y reçut en 1509 sa fille, Jeanne la Folle, qui conduisait partout avec elle le corps de son mari.

Jeanne était installée à Torde-

sillas, lorsque Padilla, le généralissime des *comuneros*, vint lui exposer les maux dont souffrait l'État. Abandonné par le régent et par le conseil royal, Tordesillas devint le centre de ce mouvement considérable, jusqu'au moment où les troupes royales, commandées par le comte de Haro, eurent replacé la ville sous l'autorité légitime. Napoléon vint à Tordesillas, le 26 décembre 1808; c'est de là qu'il donna ordre au maréchal Soult de poursuivre sans relâche la retraite de l'armée anglaise sur la Corogne (V. p. 141).

17 kil. (45 kil.) *Villalar*, v. de 756 hab., sur la rive gauche du rio Hornilla, et sur une colline au milieu d'une vaste plaine. On y conserve encore le pilier au haut duquel furent exposées les têtes des chefs des *comuneros*: Padilla, Bravo et Maldonado, exécutés le 23 avril 1521, à l'issue de la bataille dans laquelle ils furent faits prisonniers. Leurs restes mortels, qui gisaient au pied de ce pilier, ont été exhumés en 1821, recueillis dans une urne, et transportés dans la cathédrale de Zamora.

14 kil. (59 kil.) *Morales de Toro*, v. de 887 hab., situé dans la plaine; il réclame l'honneur d'avoir vu naître doña Isabel, l'une des filles de don Pedro le Cruel.

5 kil. 1/2 (64 kil. 1/2) **Toro**, V. de 7,000 âmes, située sur la rive droite du Duero, à l'extrémité méridionale d'une immense plaine limitée par le cours de ce fleuve, et que les anciens ont nommée les *Campos de Toro* ou la *Tierra de Campos*. Elle serait tout aussi bien nommée la campagne de Cérès, en raison de sa fertilité et de l'excellence des grains qu'elle produit.

Toro est entouré d'un mur en terre percé de six portes, lesquelles appartiennent à des époques différentes, et offrent un aspect quelque peu monumental. On y compte 2,100 maisons, 99 rues, et 5 places principales, par-

mi lesquelles la place de la Constitution se signale par deux lignes d'arceaux servant de promenade à l'élite de la population, et par la Maison de ville, dont l'entrée est d'un aspect grandiose. La place de San Francisco, où se trouvent les ruines d'un ancien couvent de franciscains, est vaste, plantée d'arbres, avec plusieurs rangées de bancs de pierre. Sur cette place est le cirque des Taureaux, qui peut contenir 4,000 personnes. Sur la *plaza del Mercado* on remarque la *Tour de l'Horloge*, beau monument s'élevant au-dessus d'un bel arc de 10 mètr. de hauteur, sur 7 mètr. d'ouverture, et 4 de profondeur. Le troisième étage de la Tour forme une jolie galerie en pierre sculptée, avec des pyramides aux quatre points cardinaux, et une coupole sous laquelle est la cloche.

Les rues de Toro sont généralement larges, mais indignement pavées, et d'une grande saleté pendant l'hiver; le seul édifice de quelque intérêt qui s'y rencontre est un ancien palais gothique appartenant au duc de Berwick, et dont la façade est encore fort belle. Les églises sont nombreuses, mais sans aucun intérêt; on en compte 16, et 12 couvents plus ou moins ruinés aujourd'hui. Indépendamment de la route de Valladolid à Zamora, une route qui traverse le Duero sur un beau pont relie Toro à Salamanca, par Fuente Saucó.

Toro s'est trouvé mêlé aux mêmes événements historiques que Tordesillas, et son nom a souvent retenti dans les troubles politiques du moyen âge. Lorsque Ferdinand le Grand partagea ses états entre ses enfants, il donna aux infantes Elvira (*Jeloira*) et Urraca tous les couvents, afin qu'elles pussent y passer les années qui précéderaient le mariage, et de plus il assigna Zamora à doña Urraca, et Toro à doña Elvira. L'histoire du Cid et les romances du temps rapportent

comment le roi don Sancho, ayant avec lui l'illustre chevalier, vint assiéger ces deux villes qu'il revendiquait pour sa couronne. Toro fut fréquemment habité par des rois; c'est là qu'Alfonse XI, surnommé *le Vengeur*, ayant attiré, en 1327, l'infant don Juan *el Tuerto*, l'un de ses tuteurs, le fit assassiner avec deux chevaliers qui l'accompagnaient, déclarant au peuple le lendemain qu'il l'avait convaincu de trahison. Don Pedro le Cruel, don Henri de Trastamarre, vinrent successivement à Toro; les Cortès du royaume y furent plusieurs fois convoquées et y décrétèrent un corps de lois municipales qui ont conservé le nom de *Leyes de Toro*. Dans l'une de leurs réunions, en 1515, ils proclamèrent rois de Castille Jeanne la Folle, et son époux, Philippe I^{er}, sous la régence de Ferdinand le Catholique. Ce fut l'un des derniers événements qui signalèrent la ville de Toro, restée obscure depuis lors, et ne prenant aujourd'hui qu'une faible part au mouvement commercial et industriel de cette partie de l'Espagne.

11 kil. 1/2 (76 kil.) *Fresno de la Ribera*, v. de 450 hab., sur une hauteur, au-dessus de la rive droite du Duero. La route suit ce fleuve, et franchit, à quelque distance de Fresno, le río Seco ou Valderraduey, un peu au-dessus de son confluent avec le Duero, puis entre par la puerta de San Pablo à

17 kil. (93 kil.) **Zamora** (*Posada* tolérable sur la *plaza Santa Lucia*, une autre sur la *plaza del Carbon*. —Point de diligences; celle de Madrid vient jusqu'à Salamanca, à 68 kil. au S., et le service des voyageurs jusqu'à Zamora est fait, une seule fois par semaine, par une tartane et sur une assez mauvaise route). V. de 8,800 hab., d'origine fort ancienne, et qui paraît être l'*Ocellum Duri* de l'*Itinéraire romain*. Les Maures l'occupèrent dès les premiers temps

de leur conquête. M. de Laborde prétend qu'ils l'avaient nommée *Medina to Samurâh*, « la ville aux turquoises, » en raison du grand nombre de ces pierres précieuses qu'on trouvait dans les environs. M. Richard Ford ne conteste pas l'étymologie, il en nie seulement la signification, et Samurâh, d'après lui, serait l'appellation beaucoup moins poétique du vêtement de fourrure que portent surtout les Basques, les Maragatos et les muletiers, la *samarra*. Souvent prise et reprise par les Maures et par les Castellans, Zamora fut fortifiée par ceux-ci de telle sorte, que de nombreuses tentatives des premiers ne parvinrent pas à la réduire; on la surnomma Zamora la bien murée. C'était une des clefs du royaume de Léon, et on comprend qu'elle fût de siècle en siècle le but des efforts des califes. Le terrible Almanzour parvint à s'en rendre maître en 984, et la rasa; mais la résistance fut telle, qu'il en resta ce dicton populaire: « Zamora n'a pas été prise en une heure. » Le roi Ferdinand le Grand en releva les murailles, et la donna à l'infante Urraca, lors du partage qu'il fit de ses états entre ses enfants. C'est sous les murs de Zamora que se passa l'un de ces drames héroïques racontés par les chroniques du Cid. Le roi don Sancho assiégeait la ville où s'étaient renfermés autour de l'infante quelques braves chevaliers, et parmi eux le digne Arias Gonzalo et ses cinq fils. Un traître, Bellido Dolfos, sort de Zamora, se fait conduire auprès de don Sancho, et lui offre de lui faire connaître une entrée secrète que les assiégés ne songent pas à défendre. Le roi accepte, et bien qu'averti par don Arias de se méfier du transfuge, il va seul avec lui pour reconnaître cette entrée. « Alors, dit une des romances du Cid, le bon roi cherchant un endroit à l'écart pour faire ce dont personne ne peut se dispenser, remit son ja-

velot à Bellido, et celui-ci, aussitôt qu'il vit le roi tourné et sans défense, s'affermissant sur ses étriers, lui lança le javelot qui entra par les épaules, et sortit par la poitrine. Le roi tomba sur-le-champ, et mortellement blessé. » Grande fut la rumeur parmi les chevaliers de Castille. Le Cid accusa les Zamorans de félonie, ceux-ci défendirent leur honneur dans un champ clos, où périrent les cinq fils d'Arias Gonzalo, et plus tard le Campeador fit jurer au roi Alfonso VI, à Santa Gadea de Burgos, qu'il n'était pour rien dans le crime de Bellido. Zamora fut cédée par doña Urraca au nouveau roi, et redevint ville de Castille jusque vers le commencement du xvr^e siècle, où elle fut prise un instant par le roi de Portugal, en guerre avec la reine Isabelle la Catholique. Depuis lors elle n'a joué aucun rôle dans l'histoire du pays; elle fut occupée par les Français après la bataille de *Medina de Rio Seco*, et devint le quartier général du maréchal Soult après l'insuccès de la poursuite de l'armée anglaise vers la Corogne.

Il subsiste encore, autour de Zamora, une forte muraille en pierre de forme très-irrégulière, présentant une multitude d'angles et de renforcements. A l'extrémité S.-O. de la ville est une citadelle dans l'enceinte de laquelle se trouvent la cathédrale, le palais épiscopal, et tout auprès les ruines d'une vieille maison qu'habita le Cid. Ce sont à peu près les seuls édifices dignes d'attention, sauf encore le vieux palais de doña Urraca, où l'on voit un buste mutilé de cette princesse. Mentionnons enfin le pont du Duero, belle œuvre de 16 arches, en pierre de taille et d'une grande solidité.

La cathédrale est sous l'invocation de la *Transfiguration de Notre-Seigneur*. Elle est d'une grande simplicité; on y remarque néanmoins l'arc de l'entrée du côté méridional. Le rétable, magni-

fique travail tout en albâtre, encadré de belles colonnes de jaspe rouge avec des ornements en bronze, représente l'Assomption de la Vierge; au-dessus est placée la statue du Rédempteur « dans l'expressive action, dit M. Madoz, de recevoir dans ses bras sauveurs sa tendre mère et tout le genre humain. » Le chœur est entouré d'une boiserie en noyer représentant, au-dessus de chaque stalle, les patriarches, les apôtres, les évangélistes avec des inscriptions tirées des saintes Écritures. Dans l'une des chapelles on remarque un saint Paul et une momie parfaitement conservée, trouvée au couvent de Morerueta, et qu'on croit être le corps de la fondatrice inconnue de ce couvent.

Des routes conduisent de Zamora à Benavente, à Salamanca, aux bains de Ledesma, et à la frontière de Portugal. Vers Braganza elles traversent des pays très-acidentés, et sont généralement peu praticables.

ROUTE 27.

DE ZAMORA A BRAGANZA

(PORTUGAL — 79 kil.).

On sort de Zamora par la porte Santa Clara au N.-E.; traversant les grandes plaines qui s'étendent entre le Duero et l'Esla. La route, généralement mauvaise et défoncée, n'est praticable que pour les chevaux, et souvent inabordable pour les piétons; elle est néanmoins très-fréquentée par les muliers et les colporteurs qui la choisissent pour aller de la Castille dans la Galice, comme beaucoup plus courte que celle de Benavente et d'Astorga. Elle passe à *La Hiniesta* (5 kil. 1/2), v. de 144 hab., dans un fond, et dans une position fort insalubre, et à *Andavias* (5 kil. 1/2), misérable localité de 72 maisons basses, petites, à un seul étage, distribuées en trois ou quatre rues mal alignées, non pavées, et boueuses dans la sai-

son d'hiver. A quelque distance au delà on rencontre la rivière d'Esla, qu'on traverse sur une barque au lieu dit *la Barca de Manzanal*, dépendant du village de ce nom, situé à 3 kil. de l'autre côté de la rivière, et à 8 kil. d'Andavias.

4 kil. (23 kil.) *Carbajales*, bourg de 940 hab., est situé dans une plaine limitée au S.-O. par le cours de la rivière Aliste. La route commence sur ce point à être accidentée. Elle traverse de grands pâturages, dont l'un, avec une maison d'habitation et une chapelle, a appartenu à un couvent de moines augustins, dont on voit les ruines à la sortie de Carbajales. On remonte la rive gauche de l'Aliste, sur les bords de laquelle se trouvent, à de petites distances, *Muga de Alba*, v. de 250 hab.; *Losacino* (105 hab.), où existait un pont de pierre qui a été enlevé au commencement de ce siècle. Ce pont n'a pas été rétabli, de sorte que les habitants sont obligés, pendant les mois d'hiver, de redescendre à Carbajales, ou d'aller à Alcañices pour passer de l'autre côté de la rivière. En temps ordinaire on la traverse à gué, entre Losacino et *Vide*, hameau de 76 hab., situé sur la rive droite, et la route gagne ensuite *Samir de los Caños* (391 hab.) et *Ceadea*, où elle traverse une belle forêt de chênes.

35 kil. (58 kil.) *Alcañices*, petite V. de 574 hab., chef-lieu d'un *partido* judiciaire, située dans une plaine entourée de collines élevées. Elle appartient autrefois aux chevaliers du Temple qui l'avaient entourée de murailles, et elle conserve encore, comme vestiges de ces anciennes fortifications, une tour ronde, au centre de la place, et sur laquelle a été ajustée l'horloge de la ville. Hors des murs est le palais des marquis d'Alcañices, famille ancienne, et, encore aujourd'hui, l'une des plus importantes de l'Espagne. Le titulaire actuel occupe l'une des

grandes charges de la cour de Madrid. Les habitants d'Alcañices entretiennent avec le Portugal un commerce assez important de céréales.

11 kil. (69 kil.) *Sejas de Aliste*, v. de 327 hab., traversé par un ruisseau qui se dirige vers la frontière de Portugal.

11 kil. (80 kil.) *San Martin del Pedroso*, petit v. de 25 maisons, à l'extrémité de la province de Zamora et sur la rive gauche du Manzanas, qui forme la limite du Portugal sur une étendue de 28 à 30 kil. On passe cette rivière en bateau pour gagner

11 kil. (91 kil.) **Braganza** (V. Portugal).

ROUTE 28.

DE VALLADOLID A SALAMANCA

(110 kil.).

Deux chemins conduisent de Valladolid à Salamanca; l'un, nommé le chemin militaire, emprunte la route de Zamora (R. 26) jusqu'à Tordesillas. On traverse le Duero en bac, à 12 kil. au delà de cette ville, à *Pollos* (723 hab.) et le Trabancos, entre ce village et celui de *Siete Iglesias*. Des localités sans importance, *Castrillo*, *Parada*, *la Orbada*, *Pajarès*, *Castellano*, se succèdent à de très-petites distances sur ce chemin qui est très-praticable, et qui compte, du reste, 110 à 111 kil. comme l'autre direction.

Par celle-ci on suit le chemin de fer jusqu'à (45 kil.) **Medina del Campo** (V. p. 57), d'où un embranchement sera dirigé sur Salamanca. En attendant cet embranchement, on prend à l'E. de Medina un chemin qui conduit à *El Campillo* (8 kil.), v. de 190 hab., et plus loin à *El Carpio* (8 kil.), bourg de 660 hab., situé au milieu d'une vaste plaine. C'était le principal apanage des comtes de ce nom; on y voit un palais qui leur appartient, et les ruines d'une église d'ancienne date où

subsiste une crypte servant à leur sépulture. Dans le bourg s'élève une tour carrée qui provient, dit-on, de l'époque arabe; elle est fort ancienne et entourée de ruines. A 2 kil. env. d'El Carpio, le chemin franchit la rivière de Trabancos, et rencontre un peu au delà

3 kil. (66 kil.) *Fresno el Viejo*, petite V. de 1016 hab., et

11 kil. (77 kil.) *La Nueva Carolina*, hameau de 5 maisons, situé sur une petite hauteur, et à peu de distance duquel est la petite V. de *Cantalapiedra*, autrefois fortifiée, et dans laquelle sont quelques fabriques de toiles. On parcourt une grande plaine pelée et inculte, à l'issue de laquelle on pénètre dans une gorge montagneuse plantée de chênes et de sapins. On rencontre à l'issue de cette gorge le ruisseau de *Gua-reña*, et, sur ses bords, *Pedroso*, v. de quelques maisons. Le pays qu'on traverse au delà de ce village est aride, mal cultivé, jusqu'à

17 kil. (94 kil.) *Pitiegua*, v. de 209 hab., dominé par deux collines, pauvre et misérablement construit; le sol est dans un état de complet abandon.

11 kil. (105 kil.) *Moriscos*, v. de 40 maisons. L'eau y manque, et les habitants n'ont que celle qu'ils recueillent dans quelques citernes. La route est sans aucun intérêt jusqu'à

5 kil. (110 kil.) **Salamanca** (Mauvaises hôtelleries; *parador de las Diligencias*; *posada de los Toros*.—Diligences pour Madrid, tous les deux jours; pour Valladolid, tous les jours; *galeras* pour Madrid, Ciudad Rodrigo, Valladolid, Plascencia et Zamora; voiture spéciale, pendant la saison des eaux, pour les bains de Ledesma (V. R. 31), V. de 13,800 hab.; elle a reçu les titres de *muy noble y muy leal*, comme la plupart des villes d'Espagne; mais elle doit en outre à ses richesses monumentales le surnom de *Petite-Rome*, et à son université célèbre celui

moins vulgaire encore de *Mère des vertus, des sciences et des arts*. La ville, située sur la rive droite de la Tormes, et dans une espèce d'enfoncement, est encore entourée d'anciennes murailles percées de neuf portes, parmi lesquelles la *puerta de San Pablo* est remarquable par les statues dont elle est ornée. La *puerta del Rio* débouche vers le pont jeté sur la Tormes, au S. de la ville, et qui est une des antiquités les plus curieuses de Salamanque. Il se compose de 27 arches, et mesure plus de 400 mètr. de long, sur une largeur de 12 pieds (3^m 1/2), qui paraît commune à tous les anciens ponts de l'Espagne. Le style en est le même que celui de l'aqueduc de Ségovie et des ponts de Miranda, d'Alcantara, et autres de l'époque romaine. La date de sa construction est inconnue, mais il est établi qu'il a été réédifié sous Trajan, et plus tard sous Adrien.

Les maisons de la ville sont généralement anciennes; presque toutes ont appartenu aux plus grandes familles du royaume; on signale parmi elles la *casa de las Conchas*, appartenant au marquis de Valdecarzana. On la nomme ainsi en raison de la grande quantité de coquilles parsemées sur sa façade. Le patio ou cour intérieure se distingue par une grande richesse d'ornements. On remarque aussi la *casa de la Sal*, dont le patio est entouré de belles colonnes, et orné de riches médaillons dans le style de la Renaissance, les maisons du comte de Garcigrande, des Maldonados, des Espinosas, du marquis de Alenarza, et du comte de Monterey.

Parmi les rues, celle qui a le caractère le plus local est la Rua, avec ses boutiques d'orfèvres et de libraires; la plus belle est la rue de Zamora qui est droite, large, bien nivelée, et qui traverse une partie de la ville, depuis la porte de Zamora jusqu'à la *plaza Mayor*. Celle-ci, juste-

ment renommée en Espagne, est un vaste espace carré entouré d'un portique de 90 arcades, sous quelques-unes desquelles débouchent les rues de la ville, et dont les tympans renferment des médaillons représentant la série des rois et des hommes célèbres de l'Espagne. Les maisons sont toutes pareilles, à trois étages, avec une balustrade au-dessus de l'architrave. Sur un des côtés est l'hôtel de ville, dont la façade, ornée de colonnes corinthiennes, présente les deux bustes en pierre de Charles IV et de la reine Marie-Louise. Cette belle place est du reste presque moderne; elle a été commencée en 1720, et terminée en 1735, sous le règne de Philippe V. Elle présente un magnifique aspect lors des courses de taureaux, car elle peut recevoir de 16 à 20,000 spectateurs.

Le nombre et l'importance des édifices de Salamanque font dire à M. Madoz que « le génie des arts a répandu en d'autres temps sur Salamanque le torrent de ses magnifiques inscriptions, et qu'il a couvert le sol de cette ville insignes de monuments grandioses qu'aujourd'hui les étrangers et les nationaux contemplant avec enthousiasme. » On remarque parmi ces chefs-d'œuvre de l'art l'édifice nommé l'*Arzobispo*; il fait partie du grand collège de ce nom, et est occupé par le collège des nobles irlandais. C'est un monument somptueux; la façade présente un aspect grandiose et splendide, les deux galeries du patio principal sont d'une élégance et d'une délicatesse remarquables. La chapelle possède un rétable dont la peinture et la sculpture sont, dit M. Madoz, de Berruguete et de Michel-Ange.

La *cathédrale* est une œuvre majestueuse dont la construction a été commencée en 1513, et continuée jusqu'en 1734 dans le style gothique moderne. Elle occupe un plan à peu près carré de 49 mètr. de long, sur 50 mètr. de large.

Le portail, d'un magnifique travail, forme trois entrées; celle du milieu est divisée en deux par une colonnette sur laquelle est placée une statue de la Vierge au-dessous de deux demi-reliefs représentant la Naissance du Sauveur et l'Adoration des Rois. Les deux autres portes sont décorées d'une manière semblable; l'une d'elles, nommée la *puerta de las Palmas*, est surmontée d'un demi-relief représentant l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. La tour qui s'élève au-dessus du portail a été construite par l'architecte Churriguera, dont les travaux quelque peu extravagants ont créé en Espagne une école qu'on a nommée *Churrigueresque*. Il est difficile du reste d'apprécier, à propos de la tour de Salamanque, le goût du constructeur, car, lors du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, l'administration de la ville, redoutant une semblable catastrophe, prit l'étrange détermination de doubler la tour d'une enveloppe de maçonnerie. Elle renferme une cloche du poids de 400 quintaux (23,600 kil.). Les proportions intérieures en sont remarquables, les piliers d'une grande solidité, les voûtes élancées et hardies. L'ornementation se compose d'un grand nombre de statues, de bas-reliefs, de fleurons d'une grande délicatesse, d'une série de médaillons représentant des saints et des hommes illustres, et d'une belle ligne de balcons sculptés courant au-dessus des arcs de la grande nef; les *respaldos* ou extradors de la clôture du *coro* sont couverts de constructions et d'ornements d'un goût douteux; la boiserie et les stalles ne valent pas mieux. Il existe néanmoins dans le *coro* deux statues de *saint Jean* et de *sainte Anne*, dignes d'attention, et qui sont attribuées à Juan de Juni, auteur de la *Piedad* de la cathédrale de Ségovie. On remarque parmi les richesses du trésor une *custodia*, œuvre d'orfèvrerie d'un grand mérite.

La vieille cathédrale, située à une petite distance de la basilique moderne, est un édifice simple, massif, à moitié fortifié, qui paraît appartenir au commencement du XII^e siècle. Il est humide et négligé. Le rétable, formé d'un ensemble de tableaux sur bois représentant la Vie du Christ, mérite une mention.

Le *Colegio Viejo* date de 1410; il a été reconstruit en 1760, sur les dessins d'Hermosilla et compte au nombre des beaux monuments de Salamanque. On y signale le cloître formé de deux galeries, l'une dorique, l'autre ionique; l'escalier principal, construit dans le même style et avec la même magnificence que le célèbre escalier du palais de Madrid; les salles dans l'une desquelles est une boiserie ornée d'une riche collection de miniatures de Chine envoyée par un évêque des Philippines, ancien élève du collège. Les galeries de cet édifice sont occupées aujourd'hui par le musée provincial. L'église possède d'anciennes peintures de Fernando Gallegos, surnommé le *Van-Eyck* espagnol, né à Salamanque.

Le couvent de *Santo Domingo*, belle construction faite à plusieurs époques, présente par conséquent plusieurs genres d'architecture. L'église, en forme de croix latine, et dans le style gothique moderne, offre un joli portail couvert d'enjolivements et de statues; le cloître est orné d'une grande profusion de figures, de médaillons, de bas-reliefs, et de gracieuses arabesques. L'escalier principal, la sacristie, la bibliothèque, sont dignes d'attention.

Le *collège des Jésuites*, aujourd'hui occupé par un séminaire, mérite encore une mention. Le portail de l'église, formé par six grandes colonnes corinthiennes, est surmonté d'un beau médaillon représentant l'Ascension de Notre-Seigneur.

Le collège des ordres militaires de *Calatrava* a été fondé par

Charles-Quint; la façade est grandiose, et on remarque dans l'intérieur un magnifique escalier.

Il y a encore à Salamanque 24 paroisses qui n'ont en général qu'un faible mérite artistique; on en cite deux, *San Martin* et le *Santi Spiritus*, dont les portails sont d'un style gracieux et délicat qui rappelle le genre de Berruguete. On voit, sur le premier, un haut relief qui représente saint Martin partageant son manteau, dit M. Madoz, avec *Jésus-Christ*.

On a compté jusqu'à 20 couvents de différents ordres; le plus remarquable est celui des Augustines-Récollettes de Monterey; dont l'église attire l'attention aussi bien par son architecture que par les sculptures et par les tableaux dont elle est ornée.

L'Université se fait gloire d'une très-ancienne origine; son histoire se lie à celle de la littérature en Europe et dans la Péninsule. Au XII^e siècle déjà on professait dans la vieille cathédrale. Alfonso IX, roi de Léon, donna un grand développement aux études qui avant lui étaient presque exclusivement ecclésiastiques, et créa l'Université. Ferdinand III lui concéda d'importants privilèges, Alfonso X lui accorda une protection toute particulière, y créa de nouvelles chaires qu'il dota sur son propre trésor. Au XIV^e siècle elle était citée au second rang parmi les quatre grandes universités de l'Europe: Paris, Salamanque, Oxford et Bologne. Elle atteignit au XVI^e siècle la plus haute période de sa célébrité. Elle compta jusqu'à 10,000 étudiants; les familles les plus illustres du royaume y envoyaient leurs fils; on y venait de tous les pays de l'Europe; ses recteurs étaient les hommes les plus éminents du pays, et on compta parmi eux des princes de race royale. Il en est sorti des travaux d'une grande importance; ses professeurs concoururent sous Alfonso X à la rédaction des *Tales Alfonsines* et du célèbre code

des *Siete Partidas*; la médecine dut à ses docteurs la traduction des *Œuvres arabes* d'Avicenne, d'Avverrhoès, et les *Commentaires* de Galien; Christophe Colomb vint consulter ses professeurs en astronomie sur ses projets de recherche d'un nouveau monde. Au XV^e siècle, Paris lui demanda Pedro Ciruelo comme professeur de mathématiques, et Bologne Bartolomé Ramos comme professeur de musique. Au XVI^e siècle on y enseignait le système de Copernic, réputé hérétique dans la plupart des autres pays. Lors du schisme d'Avignon, les papes Urbain et Clément portèrent certaines questions devant l'Université de Salamanque, et se soumirent aux solutions qui en émanèrent. Le haut rang des personnages qui la consultaient prouve l'importance qu'on attachait à ses jugements.

L'enseignement de l'Université de Salamanque, bien déchu de ce qu'il était autrefois, comprend aujourd'hui des chaires de philosophie, de littérature générale, de chimie générale, de physique appliquée, d'économie politique, de droit public et administratif, de langue grecque et d'histoire naturelle. Dans un institut annexé à l'Université, on enseigne le latin et l'espagnol, la géographie, l'histoire générale et celle de l'Espagne, la morale et la religion, la psychologie et la logique, les éléments de physique, d'histoire naturelle, les mathématiques élémentaires, la langue française, la rhétorique, la poétique, la mécanique rationnelle. La faculté de jurisprudence comprend l'histoire et les éléments du droit romain, le droit civil, criminel et commercial de l'Espagne, les institutions du droit canon, les codes espagnols, la discipline ecclésiastique, les collections canoniques, la pratique du barreau. Le recteur de l'Université reçoit 26,000 réaux d'appointements, les professeurs 12,000, le secrétaire 8,000.

L'Université se compose de deux édifices désignés sous le nom de grandes et petites écoles. L'entrée principale a été construite sous le règne des rois catholiques, et porte l'écu de leurs armes et des médaillons à leur image; c'est une œuvre achevée et parfaite dans le style plateresque, chargée d'une infinité de détails, de médaillons, de bas-reliefs exécutés avec un grand talent et une rare délicatesse. Les grandes et petites écoles sont distribuées autour de cloîtres élégants, et des peintures de grand mérite exécutées par des artistes en renom des écoles espagnole et italienne ornent quelques-unes des salles. La bibliothèque possède env. 60,000 volumes.

Nous passerons rapidement sur les faits de l'histoire particulière de Salamanque, sur son origine des plus anciennes, romaine ou carthaginoise, et sur l'erreur commise par certains écrivains, par Plutarque surtout qui attribue à ses femmes, lors du siège qu'Annibal mit devant la ville, un acte de résolution et de courage qui appartient aux femmes de Sagonte. Salamanque fut longtemps sous la domination des Arabes, jusqu'à la conquête d'Alfonse le Grand; le calife Modhafer la prit et la rasa; Alfonso VI et ses successeurs la réédifièrent, et les rois catholiques la firent grande et riche. Voisine du Portugal, elle fut souvent victime des luttes entre les deux pays, et servit souvent de point d'appui aux opérations qu'ils entreprirent l'un contre l'autre.

Junot y passa le 12 novembre 1807, conduisant son armée en Portugal; sir John Moore y vint un an après, hésitant, en présence de l'occupation de Madrid par Napoléon, et de la marche de l'armée française, sur la direction que devait prendre sa retraite vers les côtes de l'Océan. Plus tard Salamanque fut le centre des opérations du maréchal Masséna,

avant et après la bataille de Fuentes de Oñoro. Marmont en fortifia les couvents pour donner à l'armée un point de résistance après la reddition de Ciudad Rodrigo, et pour protéger la ville au moment où il prévoyait l'attaque de l'armée anglaise entrée, en juin 1812, par la frontière de Portugal. « Le principal, dit M. Thiers, le plus vaste, celui de Saint-Vincent, gros bâtiment carré, ressemblant à un fort, avait été crénelé, percé d'embrasures, et entouré de décombres qu'on avait disposés en glacis. D'un côté il dominait la Tormès, qui passe au pied de Salamanque, et de l'autre Salamanque elle-même. Les deux couvents de San Gaetano et de la Merced, situés un peu au-dessous et vers la ville, fournissaient contre elle un second étage de feux, et en assuraient complètement la possession.

« Les 26 et 27 juin, lord Wellington les fit battre en brèche. Les trois couvents, dans chacun desquels Marmont avait placé un millier d'hommes, se défendirent vaillamment, et dirigèrent un feu violent contre l'ennemi. Mais celui de Saint-Vincent ayant été mis en flammes par des obus, il devint impossible de s'y maintenir plus longtemps, et, le 28, il fallut remettre ces citadelles improvisées, au moyen desquelles on avait cru pouvoir conserver Salamanque, ou s'assurer du moins le moyen d'y rentrer. »

Salamanque prise, Marmont alla se retrancher derrière le Duero, où il occupait Tordesillas, Toro et Zamora; il y concentra ses divisions, puis il songea à manœuvrer de telle sorte que les Anglais, malgré le point d'appui qu'ils venaient de s'assurer, fussent obligés de rétrograder vers la frontière de Portugal. Il repassa le Duero, et marcha de nouveau vers le Sud, cherchant à menacer les communications de l'ennemi avec Ciudad Rodrigo. Lord Wellington, qui l'avait suivi dans sa

retraite, manœuvra en l'observant, et le 21 juillet les deux armées se retrouvaient à 1 l. 1/2 de Salamanque, ayant entre elles deux mamelons tristement célèbres appelés *les Arapiles*. D'aucun côté on ne désirait une bataille; malheureusement la division française commandée par le général Maucune s'avança imprudemment; il fallut la dégager ou la soutenir, et bientôt on fut aux prises sur le front entier des deux armées. Marmont qui, placé sur le Grand-Arapile, s'était aperçu des fautes commises, remontait précipitamment à cheval, lorsqu'il reçut un obus qui lui fracassa un bras et lui ouvrit le flanc. Sa blessure était si grave qu'on ne savait pas si elle ne serait pas prochainement mortelle. L'armée fut un instant sans ordres et sans direction. On alla chercher le général Bonnet pour remplacer le maréchal; pendant ce temps le général Maucune, continuant son imprudent mouvement offensif, poussa vivement les Anglais, et les accula au village des Arapiles; le général Sarrut le soutint. « Mais, dit M. Thiers, ils avaient en tête quatre divisions ennemies, qui, outre qu'elles étaient quatre contre deux, étaient individuellement plus fortes que les nôtres. » Après un premier succès, le général Maucune, criblé par les redoutables feux des Anglais, se vit obligé de plier. Mais le général Clausel arriva, prit la place de la division Maucune, et ramena les Anglais. Malgré les efforts redoublés de l'ennemi, notre armée partout engagée se maintenait et conservait son terrain. On combattait de si près, que de toute part les généraux furent blessés. De notre côté le général Bonnet fut atteint gravement; le général Clausel le fut aussi. Du côté des Anglais, le maréchal Beresford, les généraux Cole, Leith, reçurent des blessures plus ou moins dangereuses. La division Thomières fut assaillie au milieu

de la plaine par la cavalerie ennemie, perdit son chef, tué sur le champ de bataille, et se replia en désordre. La division Brenier courut à son secours; mais elle fut entraînée par le mouvement rétrograde, et le brave 22^e, voulant tenir bon, fut fort maltraité. Le général Clausel, qui venait de remplacer dans le commandement le général Bonnet, et qui, quoique blessé lui-même, n'avait pas quitté le champ de bataille, pensa qu'il fallait se tirer de cette échauffourée, et ne pas tout risquer en voulant s'opiniâtrer davantage. Il ordonna la retraite, et la dirigea avec une grande présence d'esprit vers le plateau que nous n'aurions pas dû quitter. Les Anglais essayèrent alors de gravir à leur tour les hauteurs sur lesquelles nous venions de nous replier. Mais tous leurs efforts se brisèrent devant les divisions Sarrut et Ferrey. Malheureusement le général Ferrey, commandant la 3^e division, fut blessé à mort. Cependant les Anglais ayant cessé d'insister, nos divisions défilèrent derrière les divisions Sarrut et Ferrey, passèrent ensuite derrière la division Foy, et revinrent par le chemin qu'elles avaient suivi le matin, dans de bien d'autres intentions que celles d'une bataille, et dans l'espérance d'un bien autre résultat. Toute la cavalerie anglaise se précipita alors sur la division Foy, qui était chargée de couvrir la retraite. Cette division reçut en carré les masses de la cavalerie anglaise, leur tua beaucoup de monde, et se retira en bon ordre. On regagna ainsi vers la nuit les bords de la Tormès, et on repassa cette rivière sans être poursuivi.

« Cette funeste et involontaire bataille, dite de Salamanque ou des Arapiles, eut pour l'armée anglaise des conséquences fort imprévues, car elle lui procura une victoire inespérée au lieu d'une retraite inévitable, et commença la ruine de nos affaires d'Espagne. »

ROUTE 29.

DE SALAMANCA AUX BAINS DE
LEDESMA (31 kil.)

Les Bains de Ledesma se trouvent à 11 kil. au S.-E. de la ville de ce nom. On peut aller de Salamanque à Ledesma (34 kil.) par la rive droite de la Tormès, en passant par *Villamayor*, *Valverdon*, *Almenara* et *Olmillos*, et rétrograder vers les bains; mais la route la plus directe et la plus courte, très-fréquentée pendant la saison des eaux, et desservie par une diligence, se dirige à peu près parallèlement à la rive gauche.

On sort de Salamanque par la porte de San Pablo et le pont de la Tormès; puis la route descend au S.-O. jusqu'à

3 kil. *Tejares*, v. de 160 hab., sur le penchant d'une colline, et au point d'embranchement de la route qui se dirige vers Ciudad Rodrigo. On tourne à droite pour monter vers le N.-O., en passant à (5 kil. 1/2) *Carrascal de Barregas* hameau de 20 maisons, et (3 kil.) à *Parada de Arriba*, v. de 340 hab., situé sur une jolie hauteur, au milieu de terres cultivées. Au delà de ce point le chemin est peu facile, fort mal entretenu, et quelquefois dangereux malgré l'importance de l'établissement qu'il dessert.

19 kil. 1/2 (31 kil.) **Baños de Ledesma**, petite localité de 9 maisons, située à env. 60 pas de la rive gauche de la Tormès, au pied d'une colline aride et rocheuse, et dépendant de la commune de *Tirados de la Vega*. La source, qui jaillit à une petite distance des habitations, débite chaque minute, à la température de 38° centig., 162 litres d'eau habituellement pure et limpide, et quelquefois chargée de flocons abondants de barégine. L'eau est reçue dans un vaste bassin, long de 7 mètr., large de 3 1/2, et profond de 1 1/2,

où l'on descend par de larges degrés placés aux angles, et du côté du canal d'arrivée. Ce bassin s'emplit en 5 h. Il est couvert d'une voûte percée de quelques fenêtres, et entouré d'une espèce de galerie divisée en 40 cabinets ayant chacun un lit, destiné au repos ou à la sudation après le bain. C'est là la primitive installation des bains de Ledesma, due, dit-on, au more Cephra, à une époque dont on n'a pas conservé la date, et aussi aux Romains dont les travaux ont partout un caractère reconnaissable. Les bâtiments actuels ont été élevés à côté du bain commun avec lequel ils communiquent, et renferment de vastes salons, des chambres pour les baigneurs, et un aménagement convenable pour les pauvres et pour les militaires. C'est aussi dans les derniers temps qu'a été construite, au milieu de la piscine arabe, une muraille destinée à séparer les deux sexes. Il peut entrer dans chaque moitié 30 personnes à la fois, et on a pratiqué en outre quatre salles de bains particulières.

La vie matérielle est facile, simple, et à bon marché à Ledesma; on trouve une chambre convenablement meublée, avec deux lits, le service de table et les soins habituels, pour 9 réaux par jour. Le bain de piscine se paye 2 réaux et 20 maravedis, y compris le lit de repos; le bain particulier, 6 réaux et 20 maravedis. Les objets de première nécessité abondent aux bains; les produits de la chasse, de la pêche, etc., y arrivent à des prix inférieurs à ceux de Salamanque.

Autour de cette source importante jaillissent trois autres jets d'eau sulfureuse, et au-dessus de l'un d'eux se voient des vestiges de constructions anciennes; aux environs se trouvent des sources de qualités différentes employées en boissons; il en jaillit de presque toutes les parties du sol sur lequel est construit le petit vil-

lage des Bains, et dans le lit même de la Tormès.

Il n'existe pas d'analyse complète des eaux de Ledesma; il est hors de doute qu'elles appartiennent à la catégorie des eaux sulfureuses. On sait quels principes elles renferment, mais les proportions n'en ont pas été déterminées. Un pharmacien de Salamanque y a reconnu une grande quantité de gaz sulfhydrique, de gaz acide carbonique, le sulfate de calcium, le sulfate de fer, le chlorure de calcium, le carbonate de calcium, et surtout une telle abondance de matière végeto-animale, que trouvant insuffisante la dénomination de *sulfuro-thermales* déjà donnée aux eaux d'Archena, d'Arnedillo, de Montemayor, etc., on a proposé, pour celles-ci, de les appeler *sulfuro-thermales-baregi-neuses*.

Il vient chaque année aux Bains de Ledesma près de 2,000 personnes de toutes les provinces voisines, de Salamanque, du Portugal, de Madrid, d'Avila, de Ségovie, et même de Léon, de Burgos et de Tolède. Le pays est agréable; on peut y faire de jolies excursions, et aller visiter notamment, bien que le chemin soit peu praticable, la vieille ville de Ledesma et la frontière de Portugal.

Ledesma, V. de 1,570 hab., est située sur la rive gauche de la Tormès. Elle est entourée d'une vieille muraille en pierres, qu'on dit être de construction romaine, encore crénelée sur certains points, percée de sept portes, et portant sur ses fronts des écus d'armes et des couronnes duciales. Cette enceinte renferme les deux tiers des maisons qui composent la ville; le reste forme des faubourgs assez pauvres et mal habités. La place principale est un quadrilatère allongé, dont un côté est occupé par des arceaux, un autre par la maison de ville et par la principale des six paroisses. Celle-ci se nomme *Santa Maria la Mayor*; elle

est bien bâtie; on y remarque la voûte de la *capilla Mayor*, faite en forme de coquille, avec une certaine élégance de sculpture et d'ornementation. La petite place de la *Fortaleza*, un des endroits les plus fréquentés de la ville, est plantée d'arbres, entourée de sièges, et il s'y trouve deux jeux de paume appuyés sur les solides murailles du vieux château. Une autre promenade a été tracée sur la muraille même, à l'E. de la ville, au-dessus de la route de Salamanque et du cours pittoresque de la Tormès, qui se fraye un passage au milieu des énormes rochers de son lit. Un beau pont traverse cette rivière dans la direction de la route de Zamora (6 h. de chemin de montagne); il se compose de 5 arches très-élevées (20 mètr. sous clé au milieu), 3 en ogive, celles des extrémités en plein cintre. Il a 180 pas de long, et 8 de large. On y paye un péage perçu au nom du marquis d'Alcañices, comte de Ledesma.

On peut prolonger l'excursion par les chemins muletiers qui vont jusqu'à la frontière de Portugal, en suivant le cours de la Tormès jusqu'auprès de sa réunion avec le Duero, qui forme cette frontière sur une assez grande étendue. On rencontre là, à 6 ou 7 h. de Ledesma, sur une roche, dans l'angle de terre formé par le Duero et la Tormès, la V. de *Fermoselle* (2,500 hab.), située à 2 ou 3 kil. de la frontière et du vieux château ruiné de Mucena, qu'habite le batelier de la barque qui forme ici l'unique communication avec le Portugal. L'aspect de Fermoselle est très-pittoresque. Cette ville est environnée de petites collines dont les pentes bien exposées sont plantées de vignes. Du point élevé qu'elle occupe, on aperçoit, au confluent des deux rivières, un vieux château démantelé où demeurent un gouverneur et deux compagnies d'invalides chargées de protéger la frontière. Le cours

du Duero, sur une étendue de 20 à 23 kil. au-dessus de Fermoselle, est resserré dans une espèce de gorge excessivement étroite et profonde, formée par des murailles de rochers entassés. Cette immense déchirure semblerait devoir être un obstacle à la contrebande, qui se fait néanmoins sur une grande échelle. Les fraudeurs jettent d'une rive à l'autre des cordes fortement assujetties, à l'aide desquelles ils traversent le précipice, eux et leurs marchandises.

ROUTE 30.

DE SALAMANCA A CIUDAD-RODRIGO.

(90 kil.)

Ce chemin est des plus mauvais. On sort par le pont de la Vormès, et on suit la route précédente jusqu'à Tejares (3 kil.). On laisse cette route à droite, et plus loin, du même côté, au *Ventorillo de Pescante*, celle qui conduit à la petite V. frontière de *La Fregeneda* (96 kil. à l'O.). Au delà on rencontre le beau parador de *Golpejera*, le seul passable de tout le trajet, les v. de *Calzadilla, la Rad*, et

20 kil. (23 kil.) *Calzada de Don Diego*, joli v. de 200 hab., au milieu d'une belle plaine. On franchit, 11 kil. plus loin, le ruisseau de Robleda sur un pont de construction moderne, un peu avant la ferme de la *Boveda de Castro* (6 kil.). On passe à *Tejadillo*, hameau de 3 maisons, au delà duquel se trouvent deux ponts sur les ruisseaux de Huebra et de Castillejo.

17 kil. (57 kil.) *Boadilla*, v. de 155 hab., fort pauvre, et de triste aspect. « En hiver, dit M. de Laborde, on court risque d'y être enseveli dans des bourbiers. » Il est du reste entouré d'une belle plaine fertile qui produit une grande abondance de céréales. On aperçoit sur la droite *Fuente de San Esteban*, v. de 400 âmes,

où passe la route qui vient de Zamora et de Ledesma dans la même direction. Les deux routes se réunissent à

5 kil. 1/2 (62 kil. 1/2) *Martin del rio*, v. de 60 maisons basses et misérables. Les habitants, tous cultivateurs, élèvent des troupeaux considérables de dindons. On suit le cours de ruisseau du Huebra, qu'on traverse deux fois au delà de Martin del rio, et on parcourt quelques espaces plantés de chênes verts avant d'arriver à

11. kil. (78 kil. 1/2) *Santi Spiritus*, v. de 160 hab., sur le rio los Gavilanès. La route, jusque-là en plaine, s'élève sur l'un des contreforts des montagnes de Carazo, ramification de la grande Sierra de Francia, et descend sur le versant S. de ces montagnes à

5 kil. 1/2 (79 kil.) *Val de Carpinteros*, misérable hameau de 10 maisons, d'où l'on découvre, au milieu d'une vaste plaine baignée par la rivière Agueda, et sur une haute colline,

11 kil. (90 kil.) **Ciudad-Rodrigo**, V. de 4,852 hab., place forte de deuxième ordre, à 22 kil. de la frontière de Portugal, et à 37 kil. d'Almeida, l'une des places du royaume voisin. « La ville, dit M. Thiers, est construite sur une hauteur taillée presque à pic du côté de l'Agueda, qui la baigne au S., et suffisamment défendue de ce côté par l'escarpement du lit de la rivière. A l'E. et au N. elle domine également le terrain environnant, mais s'y rattache par une pente assez douce, ce qui la rend naturellement accessible vers ces deux côtés. » Les édifices sont de construction très-ordinaire, et on ne cite, comme dignes d'une mention, que la cathédrale, la chapelle de Cerralbo, et l'église d'un ancien couvent de saint Augustin. On visite dans la première, le rétable et les stalles du chœur; dans la seconde, le mausolée du cardinal Pacheco, ancien archevêque de Burgos, les

statues, les jaspes, et les marbres de la décoration intérieure. Les rues sont fort sales, fort mal entretenues, encombrées d'immondices qu'on prend rarement la peine d'enlever. La place est entourée de vieilles murailles qui ont été plusieurs fois reconstruites, dans des styles et avec des matériaux différents, et une partie s'est conservée encore telle qu'au temps des Romains. Auprès de la porte de la Colada se voit encore un vieux château construit au temps de don Henri de Trastamarre; il est solidement construit et bien fortifié. Un très-beau pont, jeté sur l'Agueda, rattache à la ville un chemin qui descend au S. vers les vallées de la Sierra de Gata. On prétend que l'Agueda charrie des parcelles d'or, aussi on voit encore, chaque année, de braves gens qui, à l'époque des basses eaux, viennent de l'Estremadure pour procéder au lavage des sables, et en obtiennent chacun trois ou quatre drachmes (5 à 7 grammes) par campagne.

Ciudad-Rodrigo, en raison de sa position, a été deux fois choisie comme base d'opération par les armées belligérantes pendant la guerre de l'Indépendance; elle résistavaillamment, en 1810, au siège en règle dirigé par le maréchal Masséna, et le brave général Herrasti, qui la défendait, ne se rendit que lorsqu'il lui fut démontré que la résistance était impossible. C'est à ce siège que pour protéger les travailleurs de la tranchée contre l'artillerie de la place, le maréchal Ney imagina un moyen qui, dans une époque beaucoup plus rapprochée de nous, a vivement fixé l'attention. « Il avait formé, dit M. Thiers, six compagnies des meilleurs tireurs de son armée, et les distribua en avant des tranchées dans de gros trous disposés de manière à contenir trois hommes avec des vivres et des cartouches pour vingt-quatre heures. De ces abris nos tirailleurs faisaient un tel feu sur les

canonniers ennemis, qu'ils diminuèrent beaucoup pour nous l'inconvénient de travailler devant une artillerie qui n'était pas contre-battue. » Lorsque notre artillerie, enfin installée, put battre la place, lorsque les brèches eurent été ouvertes et reconnues praticables, on forma les colonnes d'assaut, et le maréchal Ney demanda des hommes de bonne volonté pour aller, sous le feu de l'ennemi, faire l'épreuve des brèches. Thirion, caporal de grenadiers, Bombois, carabinier, et Billeret, chasseur, « vinrent effrontément, dit un document espagnol, se jucher jusqu'au sommet des décombres; » ils firent feu au cri de vive l'empereur, et revinrent sans avoir été atteints, au milieu des acclamations de l'armée. Ney donna alors le signal, les deux colonnes s'élançèrent, et, lorsqu'elles arrivaient au pied de la première brèche, le drapeau blanc fut arboré par les Espagnols. Ils envoyèrent un parlementaire, à qui le maréchal exprima le désir de traiter directement avec le gouverneur, et bientôt on vit paraître un vieillard en cheveux blancs, c'était le général Herrasti. Ney le complimenta sur sa belle défense, lui serra la main, et accorda aux officiers espagnols de conserver leur épée, et aux soldats leur sac. Les colonnes d'assaut entrèrent par la brèche, et le reste du corps de siège par les portes qui lui furent immédiatement livrées.

Ciudad-Rodrigo était tombée en notre pouvoir le 9 juillet 1810, avec 5,000 hommes de garnison, 100 et quelques bouches à feu, des fusils, beaucoup de cartouches, des vivres : moins de deux ans après, le général Barrié, chargé de garder la place, avait seulement 1,800 hommes et à peine un mois de vivres, lorsque vint lord Wellington, suivi d'un parc de siège en règle et de 40,000 hommes. Le général anglais suivit pied à pied la marche que

l'armée française avait adoptée en 1810; il fit partir son attaque du même point, battit en brèche, avec 26 bouches à feu, la partie des murailles que nous avons déjà renversée, et qui n'avait été que superficiellement réparée; en quelques heures toutes ces pierres sans ciment s'écroulèrent avec une facilité effrayante. L'artillerie de la place, bien servie, tint bon contre cette attaque, contraria les travaux des assiégeants, mais rien ne put contre le grand nombre, et la brèche fut bientôt praticable. Sommé par le général anglais, le général Barrié répondit, en homme d'honneur, qu'il mourrait sur le rempart et ne capitulerait point; il soutint un premier assaut, arrêta la première colonne par la mitraille, par les grenades, par une fusillade à bout portant, puis une autre colonne ayant pénétré dans la ville, et l'ayant pris à revers, il fut obligé de mettre bas les armes. La ville, quoique alliée, fut pillée, et c'est encore une calamité qui nous est imputée sous le titre de « la guerre de l'Indépendance. »

On a vu comment le général Herrasti fut noblement traité par le maréchal Ney; le maréchal Marmont, au contraire, à la nouvelle de la prise de Ciudad-Rodrigo qu'il n'avait pas su secourir, se mit à dire que le général Barrié était un misérable qui n'avait pas défendu le poste qu'on lui avait confié!

Quant au général anglais, il reçut les remerciements publics des cortès, qui lui décernèrent la grandesse, avec le titre de duc de Ciudad-Rodrigo.

EXCURSION AUX BATUECAS ET AUX HURDES.

En s'éloignant de Ciudad-Rodrigo vers l'E. par un mauvais chemin où se trouvent les 8 maisons de *Pedro Toro* (5 kil. 1/2), puis, au milieu d'un pays très-accidenté, le v. de *Tenebron* (11 kil.),

et celui de *Maillo* (5 kil.), entouré de ruisseaux qui sourdent de toutes parts, on rencontre bientôt, au milieu des magnifiques montagnes de la Sierra de Francia (16 kil.), le joli v. de *la Alberca*. Il occupe un plateau dominé au S. et à l'O., et ombragé de grandes plantations de noyers et de châtaigniers; ses maisons ont un assez triste aspect, mais on y trouve, outre les vestiges d'un vieux château qui témoignent d'un passé plus brillant, une belle église à trois nefs voûtées, avec une tour de 28 mètr., un beau chœur, un rétable digne d'attention, et une chapelle de Notre-Dame des Douleurs, dont l'image a été apportée d'Amérique par un enfant du pays. On raconte que dans la guerre soutenue par les rois catholiques contre Jeanne *la Beltraneja*, des partisans de celle-ci, qui avaient pénétré de Portugal vers Ciudad-Rodrigo, vinrent à passer auprès de l'*Alberca*. Alors hommes et femmes coururent à leur rencontre, les attaquèrent, les traitèrent fort mal, et les femmes s'emparèrent d'une bannière que le village conserve encore aujourd'hui. Il possède également un manteau de satin cramoisi brodé d'or que le roi don Juan II donna à l'église, et dont on a fait une chasuble que l'officiant revêt, une seule fois l'an, à la fête de Noël, à la messe de minuit. Mais ce ne sont pas là les seules curiosités de l'*Alberca*; son principal mérite, c'est le voisinage de l'inconnue et célèbre vallée des **Batuecas**, qui se trouve à 8 kil. au S.

On a beaucoup écrit sur les *Batuecas*; ce coin sauvage de la montagne, découvert, par hasard, par deux amoureux échappés, a donné lieu à une foule de contes, et l'imagination aidant, on en a fait quelque chose d'étrange et d'impossible. Le *Batueco* est un lourdaud, qui ne sait rien, qui n'a jamais rien vu, qui n'a aucune relation avec un être quelconque

des autres contrées de l'Espagne, qui n'a jamais franchi les murailles à pic que forment autour de lui les montagnes de la Sierra de Francos, chez qui nul n'a jamais pénétré, et qui a reçu, par une tradition inconnue, l'idiome étrange dans lequel il s'exprime. Le Batuéco est le Béotien de l'Espagne; une grosse naïveté, c'est un Batuéco qui l'a dite; une gaucherie, c'est un Batuéco qui l'a faite; chez nous on est « de son village; » en Espagne on a été élevé dans les Batuécas. « *Criado en las Batuecas.* »

Voilà la fable, voici la vérité :

Les Batuécas sont un espace de 2 l. carrées environ, complètement inculte, complètement isolé, tout à fait inhabité, où la main de l'homme n'a point passé; c'est un désordre de rochers, de gorges profondes où le jour luit pendant 4 h. seulement dans les journées d'hiver, où croissent en toute liberté la bruyère et la jara, le chêne-vert et le liège, et un fouillis d'arbustes et de plantes de toute espèce. On y pénètre de la Alberca par le N., et par un chemin naturel, mais sans dangers; les montées sont rudes, les sinuosités nombreuses, et à chaque pas de beaux points de vue se développent devant les yeux du voyageur. A peu près à moitié chemin on rencontre une grande croix de pierre, — la croix de San José; — elle a été érigée là pour inviter le passant à une halte en présence du magnifique spectacle que présente la vue de ce désert, et de l'imposante muraille verticale qui le ferme au S. Ces sommets se dressent à une hauteur considérable, en forme d'obélisques verticaux qui semblent menacer d'ensevelir tout ce qui se trouve au-dessous d'eux. Si les montagnes qui s'élèvent à droite et à gauche sont moins verticales, elles n'en sont ni moins majestueuses ni plus accessibles. Et cependant le chemin qui vient de l'Alberca n'est pas

le seul; un autre, un sentier, très-praticable pour les gens qui ont le pied sûr et la tête à l'abri du vertige, serpente au milieu des obélisques du S. et au-dessus des abîmes, il aboutit après mille sinuosités dans le territoire des *Hurdès*, plus véridiquement intéressant que les *Batuecas*.

Si le Batuéco du dicton est un être imaginaire, il n'est pas exact non plus de dire que les *Batuecas* aient toujours été inhabitées. Quand on est au pied de la croix de San José, on aperçoit au fond de ce désordre et de ces profondeurs presque inextricables, un édifice autrefois célèbre, un couvent de carmes déchaussés que la loi de suppression a privé de ses habitants, et qui, complètement abandonné, est plus tristement silencieux que ces désertes solitudes. Ses jardins, ses vergers, une olivaiie plantée de 500 pieds, ses bosquets de grands arbres, tout cela clos d'un mur de 3 mètr., avait 1 l. de tour. Au milieu s'élève encore l'édifice qu'envahissent les grandes herbes. On trouve la porte ouverte; au-dessus s'élève un campanile, ayant à sa base une niche avec la statue de San José, à son sommet une cloche prête à appeler. On pénètre au milieu de deux longues files de robustes cyprès; au bout est le couvent avec son hôtellerie, ses cloîtres, ses pauvres cellules, l'infirmerie, une boulangerie bien installée, des magasins, des caves, une buanderie, enfin l'église, qui se dresse majestueusement au-dessus de tous ces bâtiments, et dont le cloître conserve encore quatre beaux autels où sont représentés des anachorètes de l'un et de l'autre sexe. Un ruisseau qui a pris le nom de la vallée passe au pied de l'église, arrose les jardins, et longe une magnifique allée de cèdres, dont l'un droit, élané, sans un nœud, sans une courbure, haut de 25 mètr., a été nommé le *baston*; çà et là sont semés dans les jardins

quinze humbles ermitages où les religieux se retiraient à certaines époques de pénitence; on voit encore dans quelques-uns l'autel, le grabat où reposait l'ermite, le réduit où il préparait sa nourriture, et sur l'un d'eux on lit cette inscription :

MORITURO SATIS.

Aujourd'hui tout cela est abandonné, désert comme le reste de la vallée. Le couvent est la propriété du duc d'Albe, et personne ne la garde.

La vallée voisine des **Hurdès** mérite plutôt le renom vulgaire qui s'est attaché aux Batucéas. Elle est située plus à l'E., et séparée de la première par l'une des chaînes qui en forment la muraille; c'est un autre désert non moins curieux, non moins étrange au centre d'un pays civilisé. C'est une masse informe et confuse de montagnes et de hauteurs plus ou moins élevées, occupant, au S. de la province de Salamanca, au N. de celle de Cacerès, un espace de 60 kil. de l'E. à l'O., et de 34 du N. au S., coupé par quelques vallées irrégulières où sourdent une infinité de cours d'eau. Le sol est généralement de nature calcaire, siliceuse et granitique; on trouve dans le granit quelques pierres précieuses, l'opale, le grenat, l'émeraude; dans le calcaire des coquilles maritimes et fluviales; en beaucoup d'endroits des traces de fer et de cuivre, et enfin dans tous les ruisseaux des parcelles d'or. La végétation est vigoureuse; le sol est couvert de bruyères, de jaras, d'arbousiers, de thérébinthes; sur les pentes inaccessibles des montagnes croissent des chênes-verts, des lièges ou des châtaigniers, hors de la portée des bûcherons, et tombant de vieillesse. La culture est nulle, et tout au plus en certains endroits, auprès des ruisseaux, les rares naturels de cette contrée encore primitive ont pu, en construisant des murs d'appui, rete-

nir et niveler un peu de terre végétale apportée de fort loin, et se créer des jardins de 8 à 10 mètr. de long, sur 3 à 4 de large, dans lesquels ils font croître quelques fruits sans aucun principe de culture, et sans pouvoir d'ailleurs les mettre à l'abri des fréquentes crues d'eau ou des atteintes des sangliers qui parcourent ce désert en maîtres, par bandes de quinze ou vingt.

Les rares habitations perdues dans ce désordre sont comme enfouies dans les parties les plus profondes, elles sont pour la plupart privées de soleil depuis novembre jusqu'à février. Ce sont des gourbis arabes plutôt que des maisons; ces pauvres gens creusent le sol aussi profondément que possible, n'élèvent de murailles en pierres sèches qu'autant que cette profondeur est insuffisante; le toit, fait de branches d'arbres, est recouvert de grandes pierres plates, et lorsque sur ces constructions sont venues croître quelques mousses, il est presque impossible de distinguer s'il y a là des demeures d'êtres humains. L'intérieur est partagé en deux compartiments, l'un pour les bêtes,—quelques chèvres rachitiques,—l'autre pour les gens qui y vivent au milieu d'une atmosphère fétide, et sans autre aération que le trou ménagé pour l'issue de la fumée. Point de meubles; le lit est un gros tronc d'arbre creusé, qui sert selon la saison à presser le raisin ou les olives, et qui en temps ordinaire est bourré d'une couche de fougère qui fermente, et sur laquelle couche pêle-mêle toute la famille.

Ce sauvage territoire, de 2,000 kil. carrés, est habité par 4,000 individus d'une race indolente et dégénérée, ne connaissant rien des choses les plus nécessaires à la vie. Presque tous vont demander l'aumône dans les provinces voisines; quelques-uns vendent jusqu'à Ciudad-Rodrigo les fruits de leurs jardins; quelques femmes

vont aux maisons de miséricorde de cette ville et de Plasencia, demander de malheureux enfants trouvés qu'on a la honte de leur confier, et qu'elles élèvent misérablement, deux ou trois à la fois, avec l'aide d'une chèvre, et sur le fumier de leurs taudis. Ils vivent de patates cuites, de quelques fèves, de racines sauvages, de glands, de châtaignes et de choux. Le pain leur est inconnu. Les mieux vêtus portent un caleçon qui va de la hanche au genou, une chemise sans col et un sac sur l'épaule; les femmes, moins soigneuses et plus indolentes que les hommes, se couvrent de guenilles qu'elles ne raccommodent jamais, qu'elles ne remplacent que lorsqu'elles sont tombées en morceaux, peu soucieuses des plus simples lois de la pudeur. Elles ne se peignent pas, ne se lavent jamais, vont toujours pieds nus. Ce sont là les moins misérables; les autres, et les plus nombreux, s'enveloppent à peu près de peaux de chèvres. Ils sont de petite taille, d'un aspect répugnant, mais d'une rare agilité. Ils vivent dans un état permanent de sauvagerie, fuyant les autres hommes, ne répondant jamais quand on leur parle, se traitant à leur manière quand ils sont malades, et n'en vivant pas moins de longues années. Ignorants sur toute chose, ne connaissant les saisons que par l'état de la végétation et par les effets de l'atmosphère, ils se guident dans leurs rares travaux agricoles, selon les phases de la lune à laquelle ils attribuent une grande influence sur leurs chances bonnes ou mauvaises. Ils n'ont aucune idée religieuse; dans l'abandon où ils se trouvent, sans magistrats qui les dirigent, sans prêtres qui les conseillent, ils vivent dans l'immoralité la plus grande, dans une licence absolue, commettant tous les crimes, même le parricide, sans la conscience du mal qu'ils font.

Un homme, qui n'est plus,

s'était occupé de ce malheureux pays; c'était l'évêque du diocèse, don Antonio Parras; il a fait construire quelques églises, des presbytères, des ponts sur quelques torrents; son œuvre n'a pas été continuée. Et c'est au centre de l'Espagne, entre deux provinces riches et intelligentes, qu'on rencontre une contrée livrée à une telle misère et à un semblable état de dégradation!

« C'est la honte de la civilisation espagnole, dit M. Madoz, dont l'excellent ouvrage nous fournit ces détails, et cependant ce pays possède de grands éléments de vie et de prospérité, une végétation magnifique, des cours d'eau abondants, des montagnes qui paraissent receler de grandes richesses minérales. Ne voudra-t-on pas jeter un jour de ce côté un regard attentif? »

ROUTE 31.

DE SALAMANCA A PLASENCIA

(133 kil. 1/2).

Cette route était autrefois célèbre; on l'appelait le chemin de *la Plata*; il allait à Merida par Plasencia et Cacerès, et faisait partie de la grande ligne qui conduisait de Santander à Cadix. Il datait des Romains; il avait été construit avec un art remarquable; presque partout pavé de larges pierres, pénétrant hardiment à travers les montagnes inabordable du N. de l'Estremadure, jetant de beaux ponts sur tous les cours d'eau, et dressant, de distance en distance, des colonnes milliaires dont quelques-unes encore sont couchées sur le sol. Ces travaux ont disparu peu à peu, le temps et l'impéritie ont rendu la voie romaine impraticable, et il a fallu, en en empruntant les parties les moins endommagées, frayer un autre chemin par des passages plus faciles.

On sort de Salamanca par le pont de la Tormès, laissant aussi-

tôt à droite la route précédente et le v. de *Tejarès*. On passe à *Aldeatejada* (5 kil. 1/2), *Miranda de Azan* (3 kil.), *Aldeanueva* (3 kil.); on aperçoit à droite *Berroy*, *Navagallega*, *Navarredonda*, au milieu de plaines stériles. A gauche, à env. 11 à 12 kil., coule la Tormès parallèlement au chemin, et plusieurs ruisseaux qui traversent la route suivent la même direction.

23 kil. (34 kil. 1/2) *Fuente Santa*, métairie de 3 hab.

11 kil. (45 kil. 1/2) *Fuente Roble*, pauvre bourgade de 418 hab., au milieu d'une vaste plaine en partie occupée par des pâturages où s'élève une assez grande quantité de bétail.

5 kil. 1/2 (51 kil.) *Val de la Casa*, v. de 200 maisons, dont une partie, devenue inhabitable, ne sert plus qu'à loger les bestiaux.

5 kil. 1/2 (56 kil. 1/2) *Valverde* (156 hab.), sur la rive droite de la petite rivière de Sangusin.

11 kil. (67 kil. 1/2) *La Calzada* (365 hab.), v. qui appartient par moitié aux deux diocèses de Coria et de Plasencia. A 5 kil., à l'O., se trouve *Bejar*, petite V. fort ancienne, entourée de murs en ruines, ayant longtemps appartenu à l'une des illustres familles d'Espagne, celle de *Zuñiga*, avec un titre de duc porté aujourd'hui par le duc d'Osuna. C'est de *Bejar* que partit don *Alvaro de Zuñiga*, avec cent chevaliers choisis, pour aller à *Burgos*, d'après l'ordre du roi don *Juan II*, arrêter le célèbre connétable de Castille, don *Alvaro de Luna*, dont l'immense autorité faisait enfin ombre au roi qui l'avait tant aimé. *Bejar* est encore une ville intéressante. Le vieux palais ducal présente quelques détails dignes d'attention. De l'une des tours qui le dominant on jouit d'une vue admirable. Aujourd'hui la petite ville est devenue industrielle; on y fabrique des toiles de lin et de chanvre, et surtout des draps fins qui rivalisent avec ceux de Catalogne, et qui se vendent de 18 à

60 réaux la vare (5 à 19 fr. le mètr.). On y compte plus de 200 fabriques occupant 5,000 individus, et produisant 754,600 vares de drap et de flanelle (626,300 mètr.). *Bejar*, perdu pour ainsi dire au milieu des montagnes de la Sierra qui porte son nom, ne communique que par des chemins de mulets, très-pittoresques, mais fort dangereux, soit avec la *Calzada*, soit avec *Baños*.

La *Calzada* est la dernière localité de la province de Salamanque et de la Vieille-Castille. En quittant ce village on franchit sur un beau pont, nommé le *puente de la Magdalena*, le ruisseau *Cuerpo de Hombre*. On commence à monter vers le port de *Baños*, au milieu des montagnes de *Bejar*, de l'autre côté desquelles se trouve la province de *Cacerès*, l'une des subdivisions de l'Estremadure. Bientôt on atteint par un chemin difficile, souvent dangereux, mais des plus pittoresques, la première localité de cette province,

11 kil. (78 kil. 1/2) *Baños*, bourg de 1,636 hab. Ses maisons ont toutes, comme les habitations navarraises, de grandes galeries de bois régnant sur la longueur du premier étage. Il possède deux églises paroissiales relevant chacune d'un évêché différent. — Cette particularité se présente du reste dans toutes les localités de cette contrée. *Santa Maria* dépend de l'évêché de *Coria*, et *Santa Catalina* de celui de *Plasencia*. Le clocher carré, ou plutôt rhomboïde, de *Santa Maria* offre une particularité assez originale; à 3 mètr. de hauteur il s'élargit subitement de près de 2 mètr. sur un côté, appuyant cette augmentation sur un étrier, et atteignant ainsi une hauteur de 24 mètr., pendant que les autres côtés s'élèvent à l'aplomb de la base. Il se termine par deux arcs qui se croisent, et à la clef desquels est suspendue la cloche.

Un torrent qui descend des montagnes de l'E., bondit au milieu de

roches énormes, et traverse Baños pour aller au S.-O. se jeter dans la rivière d'Ambroz. Le pont sur lequel la route franchit ce torrent est entouré d'une jolie promenade plantée de beaux arbres.

Baños—on l'appelle aussi *Baños de Montemayor*—possède un important établissement thermal autrefois connu des Romains qui y ont laissé des travaux considérables. C'est un assez vaste édifice renfermant 4 grands bassins généraux ou piscines, 4 bassins plus petits dits particuliers, et 9 baignoires; on y remarque un système excellent de distribution des eaux. La source, sulfureuse, et d'une température de 39° centig., débite par heure un volume de 80 pieds cubes. Les principaux éléments dont la présence y a été constatée par l'analyse sont, sur 1 livre d'eau: acide silicique, 0,61 grains; oxyde de sodium, 0,33; chlorure de sodium, 0,25; acide phosphorique, 0,25; sulfate de sodium, 0,17; matière organique azotée, 0,28. Plus, acide sulfhydrique, 2,79; gaz azote, 1,00.

Les eaux de Baños ont une grande réputation, et, malgré le mauvais état des chemins, il y vient annuellement 1,500 malades de toutes les villes environnantes, dans un rayon de 100 à 160 kil. Elles l'emportent à cet égard sur celles de Ledesma. On paye 5 réaux par bain de baignoire, 4 réaux dans les bassins particuliers, et 2 réaux dans les piscines, et 2 réaux de plus pour l'usage d'un cabinet de repos, où le baigneur est obligé d'installer un lit à ses frais. On trouve des logements dans les maisons qui entourent l'établissement, ou dans quatre posadas situées sur l'une des places du bourg. Les conditions hygiéniques de ce pays sont parfaites: le ciel y est beau, l'air pur, les eaux potables d'une grande pureté, la viande, les fruits et les légumes excellents. Le pays est des plus pittoresques.

On retrouve, à la sortie de Baños,

l'ancienne voie romaine de La Plata, assez bien conservée sur une distance de quelques kilomètres, sauf l'état du pavage ou de l'empierrement. On laisse à gauche *Herovas*, à 4 kil., et on descend jusqu'au fond de la vallée de l'Ambroz, sur la rive gauche duquel se trouve

11 kil. (89 kil. 1/2) *Aldea Nueva del Camino*, v. de 931 hab. Les maisons, comme celles de Baños, sont garnies à l'étage supérieur de balcons de bois nommés *corredores*, qui occupent toute la largeur de l'édifice; les rues sont mal pavées, mal alignées. Le pays est raviné, sablonneux, semé de grosses roches, et se prête peu à la grande culture; mais en revanche les habitants entretiennent de beaux jardins où ils récoltent d'excellents fruits, des légumes et surtout des piments en immense quantité. La route continue à descendre au milieu d'un territoire de même nature. A gauche on aperçoit *Gargantilla*, *Casas del Monte*, *Jarrilla*, *Cabeza Belloso*; à droite, *La Granja*, sur les pentes d'une ramification de la Sierra de Bejar avant d'atteindre

17 kil. (106 kil. 1/2) *Villar de Plasencia*, v. de 438 hab., puis

17 kil. (123 kil. 1/2) **Plasencia**, V. de 6,000 âmes, située sur la rive droite de la rivière de Jerte, dans un fond, entourée d'une jolie campagne bien cultivée, et, au delà, d'un cercle de collines et de montagnes. Cette ville, résidence d'un évêque, dépend administrative-ment de la province de Cacerès, et militairement de la capitainerie générale d'Estrémadure.

Plasencia est entourée d'une forte muraille en pierres de taille et en maçonnerie, construite en 1197 par Alphonse VIII de Castille, percée de 6 portes et flanquée de 68 tours ou *cabos* régulièrement espacés. Au N.-E., au point culminant de l'enceinte, s'élevait une forteresse dont il ne reste plus que les ruines. Ses rues sont droites, pavées en cailloux, les

maisons généralement de bonne apparence; la grande place, au centre de la ville, est entourée d'arceaux. On cite parmi les principaux édifices particuliers le beau palais des marquis de Miravel, avec un vaste escalier, des colonnes, des statues, des ornements de bon goût; celui des marquis de Santa Cruz de Paníagua, avec un balcon richement sculpté; le palais épiscopal, dans une belle position. Parmi les établissements d'assistance, on remarque l'hospice des enfants trouvés, ancien collège de jésuites, vaste édifice parfaitement aménagé. Parmi les établissements religieux, on compte 5 couvents de religieuses, dont 4 sont encore occupés; 3 couvents de moines, (celui de Santo Domingo y Santo Vicente possède une très-jolie chapelle); 14 paroisses, dont 7 subsistent.

La cathédrale est le plus remarquable des édifices de Plasencia; sa façade présente des sculptures d'une grande délicatesse, des bustes, des arabesques, des feuillages. A l'intérieur on est surtout frappé de l'aspect colossal des colonnes qui soutiennent la voûte de la nef principale. Une magnifique grille de fer, de 5 à 6 mètr. de haut, ferme le chœur, dont la boiserie, œuvre d'art et de travail patient digne d'une scrupuleuse attention, représente une foule d'animaux, de motifs capricieux et des sujets tirés de la Bible. Le maître-autel est décoré de quatre grands tableaux de Francisco Ricci, mais trop chargé de sculptures et d'enjôlements. La nef latérale de droite renferme un beau groupe représentant l'Assomption de la Vierge, qui se découvre seulement la veille du 15 août, et qu'on sort processionnellement dans les circonstances extraordinaires. Cette belle église, malheureusement inachevée, n'a pas la longueur que lui assignait le plan primitif; elle serait certainement

les plus curieuses de l'Espagne.

Une belle promenade fait tout le tour des murailles de Plasencia; elle est plantée d'arbres sur quelques parties, et offre de beaux points de vue. Le Jerte forme en outre, au-dessous de la ville, une île où les promeneurs affluent dans les beaux jours.

L'eau que distribuent dans la ville 30 fontaines publiques et un grand nombre de concessions particulières, est amenée des montagnes de Torno, à 17 kil. au N., par une conduite qui passant d'abord, à peu près de niveau et en serpentant, au milieu des nombreuses difficultés des sites accidentés qui dominent la vallée, traverse celle-ci sur 53 arches d'une grande hauteur et d'une remarquable construction.

On fabrique une très-grande quantité d'huile à Plasencia; mais on doit surtout signaler une belle filature de soie installée dans l'ancien couvent de San Francisco, le seul établissement de ce genre que possède l'Estrémadure.

La famille de Christophe Colomb, qui habitait Plasencia, comptait déjà plusieurs marins distingués. La part qu'elle prit sans doute dans les tumultes politiques dont Plasencia fut souvent victime, la forcèrent de quitter l'Espagne et d'aller habiter Gènes, d'où revint l'illustre navigateur pour doter son pays de ses vastes idées.

Les environs de Plasencia sont pittoresques et riants; on y rencontre surtout, dans la jolie Sierra de Santa Barbara, de belles plantations d'oliviers, des vignes, des vergers, une centaine de maisons de campagne et des métairies importantes. Deux routes, partant du pont sur le Jerte, dit *pont de Trucillo*, conduisent, l'une à Cáceres (R. suivante) et à Coria; l'autre à Almaraz, où l'on passe le Tage pour aller vers Trujillo et Mérida, et de là à Badajoz, ancienne capitale de l'Estrémadure.

ROUTE 32.

D'AVILA A SALAMANCA (100 kil.)

Avila (V. R. I^{re}, p. 58), maintenant placée par le chemin de fer du Nord sur la route directe de France à Madrid, devient un point important de communication entre la capitale et la plupart des villes de l'Ouest, Salamanca, Plasencia, Ciudad Rodrigo, et même Coria et Cacerès, tant que ne s'exécutera pas la voie projetée vers le Portugal par Merida et Badajoz. Il est vrai qu'en raison des immenses difficultés qu'offrira la traversée chaîne du Guadarrama, la section de Madrid à Avila ne saurait être prochainement terminée; mais du moins les villes qui viennent d'être désignées peuvent dès à présent espérer un prompt moyen de communication avec tout le Nord par Avila et Valladolid.

On sort d'Avila par la *Puerta del Carmen* au N., en passant à *Monzalape*, *San Juan de la Encinilla*, *Abornos*, et

20 kil. *Aveinte*, v. de 165 hab., dont les maisons misérables, bâties en terre, forment deux ou trois rues non pavées, d'une indigne saleté.

14 kil. (34 kil.) *Crespos*, v. de 241 hab., dans des conditions à peu près semblables, au milieu d'un territoire de moyenne fertilité, dont la moitié au moins ne produit rien, faute de bras pour les cultiver. On traverse *Salnadios* et *Gimealcon*, avant d'arriver à

28 kil. (62 kil.) *Peñaranda de Bracamonte*, v. de 3,438 hab., située dans une plaine en pente vers le S. Les maisons, fort anciennes pour la plupart, sont assez bien construites; les rues larges et droites. L'église est toute en pierre de taille et d'un très-bon style. Plusieurs routes se croisent à *Peñaranda*: l'ancien chemin de Madrid à Salamanca, celui des Asturies à l'Estrémadure, et il s'y fait un mouvement assez considérable de voyageurs. Les habitants commerçants et industriels, mais peu

cultivateurs, malgré la richesse de leur territoire, expédient jusque dans la Galice et dans les royaumes de Murcie et d'Andalousie les étoffes grossières qu'ils fabriquent. On compte dans l'intérieur de la ville jusqu'à dix-sept *posadas* pour les muletiers, et cinq ou six bonnes hôtelleries pour les voyageurs.

Le premier seigneur de *Peñaranda* avait été *Alvaro Davila*, *camarero mayor* de l'infant don Ferdinand, premier roi d'Aragon. En 1416, Philippe III conféra le titre de comte au sixième successeur de Davila, don Alonso de Bracamonte. Aujourd'hui, *Peñaranda* est l'apanage d'un titre de duc qui appartient à la maison de Montijo.

On prend à l'O. une route en assez mauvais état qui conduit à 11 kil. (73 kil.) *Ventosa del Rio*, v. de 208 hab., appartenant à la province de Salamanque, et situé sur la rive droite de l'Almar.

8 kil. (81 kil.) *Encinas de Abajo*, v. de 162 hab.

4 kil. 1/2 (86 kil. 1/2) *Calvarrasa* (478 hab.), v. située dans un fond humide, à une petite distance de la Tormès, que la route rejoint à

8 kil. (94 kil. 1/2) *Santa Marta*, v. de 143 hab. assez misérables, qui cultivent des légumes et des fruits pour l'approvisionnement de

5 kil. 1/2 (100 kil.) **Salamanca**. Voir R. 28, p. 170.

ROUTE 33.

D'AVILA A PLASENCIA ET A CACERÈS (230 kil.).

On sort d'Avila à l'E. après avoir traversé l'Adaja. La route longe à droite les montagnes de la Sierra d'Avila, ayant en vue de nombreux villages dont les plus importants sont, à gauche, *el Fresno* (410 hab.); à droite, *la Serrada*, *Muño-Pepe*, *Padiernos* et *Muñochas*. On rencontre

17 kil. *MuñoGalindo*, v. de 316 hab., dans une jolie position, entouré

de jardins et de belles prairies; une route s'en détache à gauche, dans la direction du *Puerto del Pico*, dans les montagnes du Sud. D'autres villages s'aperçoivent des deux côtés de la route et à moins de 2 kil. de distance, groupés sur les pentes des montagnes. Le plus important est *Munaña* (712 hab.), au milieu de la jolie vallée d'Ambler.

17 kil. (34 kil.) *Villatoro*, v. de 323 hab., traversé par l'Adaja, à peu de distance de sa source; de hautes montagnes le dominent, et la route contourne, au delà, les pentes de l'une d'elles pour s'engager dans un port de difficile accès, qui porte le nom de *Villatoro*. Au haut du port, on rencontre un autre v. *Casas del Puerto* (300 hab.), entouré de bois et de pâturages. Un chemin muletier en descend dans la direction du N. pour atteindre, à 37 kil., *Peñaranda*, (Voir la route précédente). On laisse à gauche, à 2 kil., *Villafranca de la Sierra*, petite V. de 1,119 âmes, complètement isolée au milieu d'un demi-cercle de hautes montagnes, et entourée de cours d'eau qui y font mouvoir une vingtaine de moulins à farine. Des sentiers relient cette localité à la route.

22 kil. 1/2 (56 kil. 1/2) *Piedrahita*, bourg de 850 hab., est dans une position très-riante et très-pittoresque sur le versant N. de la montagne de ce nom. Les rues sont empierrées et larges, les maisons généralement bâties en pierre. On y voit les ruines d'un très-ancien palais dont on a conservé les jardins, entourés de murs en granit construits avec un soin remarquable. *Piedrahita* était autrefois fortifié. C'est près de là que, d'après certaines chroniques, le célèbre comte de Castille, *Fernand Gonzalès*, combattit les Maures pendant trois jours et parvint à les mettre en fuite. *Piedrahita* appartient au grand duc d'Albe, don Fernando Alvarez de Toledo, et continue à figurer dans la liste des seigneuries possédées par cette ancienne famille.

La route, en bon état à la sortie de *Piedrahita*, parcourt la vallée de la *Corneja*, laissant à gauche *La Casa* et *Palacios*, avant

5 kil. 1/2 (62 kil.) *San Bartolomé*, v. de 16 maisons, et au delà

11 kil. (73 kil.) *Puente del Congosto*, v. de 494 hab., appartenant à la province de Salamanque et situé sur la rive gauche de la *Tormès*, que l'on traverse sur un pont en pierre.

On rencontre au delà *Santibañez de Bejar* (168 hab.), *Sorihuela*, *Vallegera* (176 hab.), au milieu du port pratiqué sur les hautes et pittoresques montagnes de la Sierra de Bejar. De l'autre côté de ce port, qui est dominé par des cimes neigeuses s'élevant à 1,245 mètr. au-dessus du niveau de la mer, se développent de magnifiques aspects et de vastes amphithéâtres de montagnes dont les plus éloignées appartiennent, au N.-E., à la Sierra de Francos, et plus bas à ces murailles infranchissables qui ferment la vallée sauvage des *Hurdès* (V. R. 30). On descend par un chemin dangereux et presque impraticable qui laisse à gauche, au milieu de bois de châtaigniers, *Navacarros* (338 hab.) et *Palomares* (139 hab.), et on rencontre au bas de la montagne

23 kil. (96 kil.) **Bejar** (V. R. 31, p. 184.)

Un chemin difficile conduit à

11 kil. (107 kil.) *Baños* (p. 184), où l'on rejoint la route 31 allant de Salamanca à

45 kil. (152 kil.) **Plasencia** (V. R. 31).

On traverse le *Jerte* sur le pont de *Truxillo*. La route se bifurque à la sortie de ce pont : un bras descend vers *Almaraz* (R. 98), l'autre tourne brusquement à droite, traverse une contrée plate et retrouve le *Jerte* à

17 kil. (169 kil.) *Galisteo*, petite V. de 1,205 âmes, autrefois chef-lieu d'un Etat de quelques lieues d'étendue, comprenant neuf villages, et qui avait été donné en apanage par le roi don *Alfonse VI*

de Léon, en 1305, à son fils l'infant don Ferdinand. Galisteo a conservé, outre une enceinte fortifiée, solidement construite, avec ses créneaux et ses portes bien défendues, un beau pont datant de 1545 et portant les armes de don Garcia Fernandez Manrique, son fondateur, ancien seigneur de la ville.

On retrouve autour de Galisteo, comme sur toute la route, jusqu'à Tage et jusqu'à Cacerès, des débris nombreux de la grandeur romaine, des restes de monuments, des inscriptions et surtout des colonnes milliaires portant des noms de consuls ou celui de Trajan, et encore étendues sur le sol le long de l'ancienne voie militaire.

11 kil. (180 kil.) *Holquera* (438 hab.), situé en plaine à quelque distance à droite de la rivière d'Alagon, dans laquelle s'est jeté le Jerte un peu au-dessous de Galisteo. Le pays est aride, le terrain pierreux, et les regards ne rencontrent que des collines d'un aspect assez triste, au milieu desquelles se trouve

5 kil. (185 kil.) *Grimaldo*, v. fort ancien, n'ayant plus aujourd'hui que 54 hab., situé au pied des versants N. de la Sierra de *Santa Marina*. Ses 11 maisons, pauvrement bâties, sont groupées à l'ombre d'un château ou palais appartenant au comte de la Oliva. On voit à quelque distance des ruines imposantes qu'on nomme le *Castillejo*. L'ancienne chaussée romaine est à 70 mètr. à l'O. En quittant Grimaldo, la route, montant en pente douce, s'engage entre les premières hauteurs de la Sierra de Cañaverol, montagnes abruptes et rocheuses formant, au N. du Tage et parallèlement à son cours, une ramification de la grande chaîne de Guadalupe. Cette partie de la route est pénible et peu praticable, en raison du mauvais état de l'ancien empierrement de la chaussée romaine. C'est aussi l'unique chemin que suivent les troupeaux de Léon

dans leur migration vers l'Estrémadure. Le port franchi, on descend les pentes S. pour arriver à

7 kil. (192 kil.) *Cañaverol de Alconetar*, petite V. de 2,355 hab., située au milieu de collines, de ravins; sur un terrain rocheux et inculte; les maisons sont bien construites, les rues étroites et en pente rapide dans la direction du S. La route, dans la traversée de la ville, est mauvaise, mal entretenue; elle rencontre, à la hauteur des dernières maisons, un petit ruisseau nommé *Juan Cid*, avec lequel elle descend jusqu'au Tage. Là se trouvent les ruines du fameux pont d'Alconetar, qui faisait autrefois partie de l'ancienne voie romaine de La Plata. *Alconetar* était une cité importante, placée au confluent de l'Almonte et du Tage, sur la rive droite de ce fleuve. Elle fut détruite, en 1232, par les bandes sarrazines, et il en reste seulement une tour qui s'élève encore aujourd'hui au-dessus de ce site dévasté, près d'une mauvaise *venta*, seul refuge que puissent y trouver les voyageurs. Le pont avait 250 mètr. de long et 13 arches. En 1230, Alfonso IX de Léon, poursuivant les Maures, les refoula jusqu'à Galisteo, et ceux-ci, après avoir traversé le Tage, détruisirent le pont presque complètement. Il en subsiste deux ou trois arches; la base des autres s'élève à peine au-dessus des basses eaux. Des tentatives de reconstruction, faites au XVIII^e siècle, ont échoué, et aujourd'hui on traverse le fleuve dans des barques, en amont des ruines. Une demi-heure de chemin conduit à

17 kil. (209 kil.) *Garrovillas*, V. de 6,573 hab., située dans un fond et entourée de collines. Alfonso IX lui donna le titre de ville, en 1233 (elle se nommait seulement *Garro*), après la destruction d'Alconetar dont les habitants s'y réfugièrent. L'industrie y est assez importante; on y compte 20 fabriques de draps communs, 10 tanneries, des moulins à farine; mais

le sol est pauvre, peu productif, et ses récoltes se bornent à une quantité, d'ailleurs énorme, de *garbanzos* ou pois chiches, qui s'exportent dans toute la province.

11 kil. (220 kil.) *Casar de Caceres*, bourg de 6,025 âmes, bien situé, et bien bâti. Son industrie principale consiste dans des tanneries de cuirs venus de Lisbonne et de Cadix, et dans des ateliers de cordonnerie, d'où il sort 25 à 30,000 paires de souliers communs pour l'usage de tous les pays environnants.

10 kil. (230 kil.) **Cacerès**, V. de 12,100 hab., chef-lieu, au titre administratif, d'une province de troisième ordre, et, au titre judiciaire, d'une *audiencia* ou cour suprême, dont la juridiction s'étend sur le territoire de l'ancienne Estrémadure. Ce royaume est aujourd'hui partagé en deux provinces. Badajoz, l'ancienne capitale, redescendu au rang de chef-lieu de province, et dépendant, à un point de vue, de Cacerès, a néanmoins conservé son importance militaire et est resté le chef-lieu de la capitainerie générale d'Estrémadure. Nous nous occuperons de ce royaume lorsque notre *Itinéraire* sera parvenu à Badajoz (V. Section VIII).

Le territoire de la province de Cacerès passe pour un des plus privilégiés de l'Espagne, et il serait peut-être le plus riche, si la population était moins indolente et la propriété plus divisée. Le sol est abandonné à lui-même, le cultivateur ne tire aucun parti de sa fertilité; d'ailleurs les grands propriétaires, qui en possèdent la plus grande partie, le laissent en pâturages, et ne font pas appel aux bras de la population. Celle-ci, réduite à l'inaction, ignorant, en outre, les ressources de la vie industrielle, cherche ses moyens d'existence dans la contrebande, à laquelle l'encourage la proximité de la frontière de Portugal, ou bien fait un métier pis encore. On en trouve malheureusement

la preuve dans le peu de sûreté des routes qui avoisinent le Tage, et de celles qui traversent les montagnes; et, par exemple, la célèbre Sierra de Guadalupe.

Cacerès est située sur une éminence, et sous un excellent climat. Elle date de deux époques. L'ancienne cité occupe le sommet de l'éminence; elle est entourée de murailles flanquées de grosses tours, avec cinq portes, parmi lesquelles l'arc de la Estrella, ouvert dans les deux sens, et donnant passage à quatre rues, appelle l'attention par la solidité et l'élégance de sa construction. La ville nouvelle entoure l'ancienne, et descend jusqu'au bas de l'éminence. Ses rues étroites, irrégulières, en pente rapide, et la plupart en escaliers, ne sont pas pavées, quelques-unes sont empierrées, et on a commencé seulement depuis quelques années à les border de trottoirs. Du reste les maisons de la partie moderne, généralement bien bâties, ont deux et trois étages, de grands balcons de fer à presque toutes, les rez-de-chaussées voûtés, les *patios* entourés de belles et solides colonnes en pierre de taille, et les étages supérieurs terminés en terrasses. On ne retrouve que dans la haute ville les constructions noires et les grands murs à petites fenêtres de l'époque sarrasine. On remarque, parmi les habitations particulières,—la *casa de las Veletas* qui est une partie de l'ancien Alcazar des rois ou gouverneurs maures de Cacerès; —la *casa de los Golfines*, dont la curieuse façade présente une mosaïque fort ancienne; —la maison du comte de la Torre-Mayoralgo, dont le patio possède une ancienne statue de Diane en albâtre, d'un excellent travail; —la maison des Carbajales, occupée par la députation provinciale et par le gouverneur civil; —le palais des Godoy; —celui de l'audiencia territoriale; — le palais épiscopal, et quelques autres

maisons où l'on retrouve des pierres, des inscriptions, des écus d'armes, souvenirs successifs du passage des Romains, des Goths, des Maures, et de l'autorité des *ricos hombres* du moyen âge.

L'église principale, *Santa Maria*, est un édifice gothique à trois nefs, reconstruit en 1556. On y remarque quelques tombeaux et le grand rétable construit en bois de cèdre, d'acana, et d'autres essences, et représentant, dans une série de tableaux disposés en trois corps, les principaux faits de la Vie de Notre-Seigneur. Il est orné de statues des apôtres, des évangélistes, des docteurs de l'Église, et n'a pas été doré, ce qui laisse à la sculpture toute la finesse de son travail et toute la variété de ses effets. *San Mateo*, située dans le haut de la ville, auprès de la casa de las Veletas, était une ancienne mosquée. On peut visiter encore, au N.-O. de la ville, la *plaza de Toros*, construction moderne, d'une grande solidité et d'une distribution des mieux entendues. C'est un des édifices les plus complets de ce genre.

Des chemins conduisent de Cacerès à Truxillo (45 kil.), où l'on rejoints la grand'route de Madrid à Badajoz (R. 98); à Merida (56 kil.), où cette même route traverse la Guadiana; à Badajoz (79 kil.) par les montagnes de la Sierra Leon. On peut aussi entreprendre une excursion à Alcantara, ancienne résidence d'un célèbre ordre de chevalerie.

On prend à l'E. de Cacerès un chemin assez bon, de 56 kil. env., qui traverse une immense plaine, et rencontre les deux V. de *Arroyo del Puerco* (7,300 hab.) et *Brozás* (7,100 hab.). Auprès de celle-ci se trouve un établissement d'eaux sulfureuses estimées.

Alcantara est construite sur une grande roche qui domine et encaisse le lit du Tage, et encore

entourée d'une belle muraille de 6 mètr. de haut, et de 2 mètr. d'épaisseur. Les rues sont étroites, presque toutes en pente rapide, les maisons petites et de peu d'apparence, sauf quelques-unes. L'attention du visiteur se porte dès l'abord sur le couvent de San Benito, qu'occupaient les chevaliers-frères de l'ordre d'Alcantara, et dont les ruines donnent encore une haute idée de ce qu'était autrefois cette puissante institution. Nous y signalerons l'église, qui conserve quelques bonnes peintures de Morales, le cloître, pavé des pierres tombales des chevaliers, et quelques sculptures. L'œuvre importante d'Alcantara, celle qui a donné son nom à la ville, c'est ce pont gigantesque jeté à travers le lit profond du Tage, au N.-O. Il a été construit par Trajan, l'an 98 de l'ère chrétienne, et porte, côté à côté, la plaque de marbre qui rappelle sa fondation, et l'inscription commémorative de la restauration ordonnée en 1543 par Charles-Quint. Il mesure 188 mètr. de long, 8 mètr. de large; sa hauteur comprend 10 mètr. dans l'eau, 48 mètr. au-dessus de l'eau, 1 mètr. 60 de parapet, ensemble près de 60 mètr. de hauteur. Il forme 6 arches de grandeurs différentes, et il est entièrement construit en blocs de granit sans ciment. Une tour de 13 mètr. de hauteur s'élève au milieu. L'une des petites arches, coupée en 1213 par les Sarrasins, avait été reconstruite par Charles-Quint. Les armées combinées, anglaise, espagnole et portugaise, la coupèrent de nouveau en 1808; reconstruite en bois en 1818, elle fut incendiée pendant la guerre civile en 1836, et depuis lors on est obligé de passer le Tage en bateau.

La frontière de Portugal est à 10 kil. à l'E., formée par la rivière Herjas.

DEUXIÈME SECTION.

NAVARRRE ET NOUVELLE CASTILLE.

ROUTE 34.

DE BAYONNE A MADRID.

PAR PAMPELUNE ET SORIA.

§ 1er *Par la route de terre.*

Deux entreprises de diligences, rue du Gouvernement, la *Nueva Union* et *el Norte y Mediodia de España*, alternent et font le service chacune deux jours de suite. Le premier jour, la voiture va seulement à Pampelune; le second jour, elle prend les voyageurs pour Madrid, par Pampelune, Soria et Guadalajara. Durée du trajet, 16 heures de Bayonne à Pampelune. Prix : 146 réaux, 132, 107 et 80.

DE BAYONNE A LA FRONTIÈRE

(27 kil.).

Au sortir de Bayonne on laisse à droite la route de Saint-Jean-de-Luz et Irun (R. 1.) pour en suivre une autre qui passe devant le château de Marrac, et rejoint la Nive à ¹

13 kil. *Ustaritz*, V. de 2,424 hab., chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bayonne, autrefois le siège du bailliage du Labourd, et lieu de réunion du Bilqaar ou assemblée des députés basques qui rendaient leurs décisions administratives et politiques sous un chêne, comme les députés bizcayens sous l'arbre de Guernica. C'est la patrie des Garat, l'un qui fut ministre de la justice sous la Convention, et plus tard, sous l'Empire, sénateur, comte et académicien; l'autre qui mourut, en 1799, membre de l'Assemblée constituante; le troisième qui fut

le célèbre chanteur de *Bouton de Rose*.

A 2 kil. env. d'Ustaritz, la route, laissant à gauche celle de Cambo, se dirige au S., et s'élève sur des coteaux couverts d'arbres et de fougère. On descend par une pente rapide à Espelette. Dans ce trajet, trois montagnes attirent principalement les regards : l'Ursouia à gauche, le Mondarrain presque en face, et la Rhune à droite.

6 kil. (19 kil.) *Espelette*, chef-lieu de canton de 1,532 hab., est situé sur une petite éminence, dans l'une des parties les plus accidentées et les plus riantes du pays basque. Il n'offre par lui-même rien d'intéressant. Mais cependant la plupart de ses maisons témoignent, par leur apparence extérieure, de l'aisance de ses habitants. Tous les quinze jours, en effet, il s'y tient des marchés considérables, très-fréquentés par les Espagnols. La route, qui décrit des zigzags habilement tracés, et qui offre de charmants points de vue sur une vaste étendue de pays, s'élève jusqu'à 176 mètr. entre des hauteurs qui la dominent de 100 à 150 mètr., puis redescend à

5 kil. (24 kil.) *Ainhoue* (754 hab.), le dernier village français. A 3 kil. plus loin (27 kil.) on franchit le pont de *Dancharrianea*, sur la Nivelle, qui forme les limites de la France et de l'Espagne.

DE LA FRONTIÈRE A MADRID

(469 kil.).

C'est à Ainhoue que la douane française visite les bagages des

¹ Voir l'*Itinéraire des Pyrénées*, par M. Adelphe Joanne.

voyageurs qui entrent en France; c'est au petit hameau de *Landibar*, situé tout près de la frontière, et dépendant de la commune espagnole d'Urdax, que les autorités espagnoles procèdent à l'examen des passe-ports et au signalement minutieux de la voiture et des chevaux (si l'on voyage avec une voiture particulière qui doit rentrer en France).

La frontière franchie, la route remonte la rive gauche de la Nivelle, et après avoir traversé le hameau de *Leordas*, d'où un chemin conduit, à droite, par Alquerdi, à Zugarramardi, elle atteint, à 3 kil. au delà,

3 kil. *Urdax* (*Posada de la Toreta*), v. de 600 hab., qui doit son origine à un vieux monastère de San Salvador, aujourd'hui inhabité, dont la chapelle est devenue l'église paroissiale de la ville. « Là, dans une délicieuse position qui rappelle celle de Lescaladiou dans le Bigorre, et celle du val Suzon dans la Bourgogne, vivait, dit M. Cénac Moncaut, une pieuse colonie monastique, établie d'abord dans les bruyères et les forêts, près d'une étable à pourceaux, comme l'indique le nom d'Urdach (Urdetche, maison des pores). Les premiers moines d'Urdach défrichèrent les landes, les bois, et appelèrent autour d'eux les pâtres du voisinage... Les descendants de ces bergers occupent maintenant une dizaine d'habitations disséminées dans les prairies, et le bourg moderne, éclos sous la protection de l'abbaye, a payé sa dette de reconnaissance en expulsant les religieux, ou plutôt en les laissant expulser par les décrets récents des progressistes espagnols... Toutefois les ravages que le temps a exercés sur les bâtiments d'Urdach n'éveillent pas des regrets bien amers. Un lourd clocher carré, à toiture aplatie, domine une église noire et solide comme une forteresse féodale. Les autres constructions ne présentent que cette suite de lignes sèches

et roides du dernier siècle, qui fait ressembler le corps principal à une manufacture, et le cloître aux arcades de la rue de Rivoli. Le souvenir le plus intéressant que révèle cette espèce de spectre monastique, c'est que l'établissement fut fondé par l'abbaye de la Case-Dieu de Pardiac, au commencement du XVIII^e siècle. »

Landivar, où se trouve le premier poste de carabiniers espagnols, *Leordas*, que la route traverse ensuite, dépendent d'Urdax, de même que deux autres quartiers ou *barrios*. Cette agglomération reçut le titre de ville, du roi Charles III, en 1774. Le vallon où se trouve Urdax, et qu'arrose le ruisseau d'Ugarana, affluent de la Nivelle, forme presque une enclave au milieu du territoire français. Il appartient à la vallée de Baztan, bien qu'il en soit séparé par l'une des ramifications des Pyrénées.

C'est par Urdax que le prétendant don Carlos entra en Espagne, le 9 juillet 1834, et c'est aussi par cette vallée qu'il se retira en France, le 13 septembre 1839, après la transaction de Vergara, avec environ 5,000 hommes, reste de son armée. Le général Espartero, qui le poursuivait, arriva à Urdax deux heures après lui, et s'empara de l'artillerie et des munitions qu'il y avait abandonnées.

Sept jours auparavant, le général carliste Vicente Moreno y avait été fusillé et massacré. Dès qu'il eut appris la défection de Maroto, Moreno avait cru prudent de se retirer en France avec sa femme et sa famille. Il était près d'atteindre la frontière, quand il fut rejoint et arrêté par des soldats du 11^e bataillon de Navarre. En vain il s'adressa pour obtenir un sursis à l'officier qui les commandait: il ne demandait que le temps de se confesser. « Tuez-moi demain, s'écriait-il; laissez-moi vivre encore aujourd'hui, seulement une demi-heure. — Meurs, traître,

lui répondirent ses assassins ; on n'aura pas plus de pitié de toi que tu n'as eu pitié de Torrijos ! » En 1831, il avait feint de conspirer contre Ferdinand VII avec Torrijos ; puis après avoir suffisamment compromis celui-ci, il l'avait fait fusiller comme rebelle et traître, sans jugement, sur la place de Malaga.

Disgracié un an après, il avait abandonné le parti de la reine pour se faire carliste.

En quittant Urdax, la route, se dirigeant vers les monts Urtamendi et Aguirre, qui séparent le vallon de la vallée de Batzan, gravit lentement les pentes du port d'*Otchundo*, au sommet duquel se trouve le col de *Maya*.

En 1813, ce passage fut le théâtre d'un combat acharné entre les Français et les Anglais. Après la défaite de Vitoria, les Français voulaient reprendre l'offensive pour aller dégager Pampelune. Le 25 juillet, les divisions d'Armagnac et de Marransin enlevèrent le col de Maya, malgré la vigoureuse résistance des alliés. Malheureusement le comte d'Erlon se contenta d'occuper cette importante position, au lieu de poursuivre son succès, et Wellington eut le temps d'accourir au secours de son corps d'armée menacé. (V. ci-dessous *Sorauren*.)

Si le voyageur se retourne avant d'atteindre ce point culminant, sa vue s'étendra sur un riche panorama où se déroule tout le chemin qu'il vient de parcourir ; le territoire de l'arrondissement de Bayonne s'étale sous ses pieds, au N., comme une immense carte géographique.

Sur la droite de la route, vers le col de Maya, s'accumulent des collines sans culture, couvertes de bruyères et de bois chétifs. A gauche, au sommet du port, une grande pierre carrée indique l'ancienne division du territoire. Le col franchi, on descend rapidement, ayant à droite la montagne couverte de bruyères et plantée

de chênes verts, à gauche le beau vallon de *Maya*.

11 kil. (14 kil.) *Maya* (491 hab.). La route laisse cette commune à gauche, à une portée de fusil, sur un petit plateau et sur les versants méridionaux du mont *Otchundo*. On traverse le ruisseau de *Maya*, en laissant à gauche le bourg d'*Arizcun* (1,250 hab.), situé sur une petite hauteur. Au niveau de ce village se trouve établie, sur la route, la première chaîne ou *portazgo* indiquant un péage pour l'entretien des voies publiques. A 1 kil. à droite, sur le versant du mont *Achuola*, au sommet duquel le roi Joseph bivagua la dernière nuit qu'il passa en Espagne, est le v. d'*Azpilcueta* (523 hab.). Entre *Arizcun* et *Azpilcueta*, le ruisseau de *Maya* et un autre ruisseau qui descend d'*Errazu*, se réunissent pour former le *Bastanzubi*, ou rivière de *Batzan*, qui prendra plus loin le nom de *Bidassoa*. Au delà, la vallée se rétrécit ; la route traverse deux fois la rivière, qui s'est accrue de plusieurs affluents, et passe auprès de quelques maisons du quartier *Urrasun*, dépendant d'*Azpilcueta*. Ces maisons sont bien bâties, généralement en pierres sèches, et percées d'ouvertures petites et peu nombreuses ; presque toutes ont des balcons en bois occupant toute la largeur de la façade.

3 kil. 1/2 (17 kil. 1/2) *Elvetea*, v. de 350 hab., situé sur la droite de la route. Son église, carrée et bien bâtie, est précédée d'un porche en bois. Ses maisons, au nombre de 80 env., sont solides mais peu éclairées, comme celles d'*Urrasun*. On voit à droite une maison d'un aspect assez monumental, composée de trois façades à galeries, formant une grande cour carrée fermée sur la route par une grille en fer : cette maison est le refuge des pauvres de la vallée. Dès qu'on l'a dépassée, on franchit le *Bastanzubi* pour entrer à

1 kil. 1/2 (19 kil.) *Elizondo*, chef-lieu de la vallée de *Batzan*.

La **vallée de Baztan** est un des territoires les plus riches de la Navarre. Ses habitants sont hospitaliers, laborieux et très-habiles cultivateurs. La vallée, comme du reste toutes celles des provinces basques espagnoles et françaises, avait autrefois une organisation indépendante et formait une espèce de petite république. Elle élisait son *alcade*, qui exerçait la juridiction civile et criminelle, infligeait les peines et exécutait les décisions supérieures de l'assemblée générale. L'*alcade* avait, sous le titre de *capitan à guerra*, le commandement des forces militaires de la vallée, qui pouvait fournir au besoin 800 hommes régulièrement armés. Gardiens vigilants de l'intégrité de leur territoire, les Baztanais se sont levés chaque fois que la France et l'Espagne ont été divisées. Ils ont plus d'une fois offert leur concours à la royauté. Alfonso d'Aragon, surnommé le Batailleur, qui au XII^e siècle alla combattre les Maures d'Andalousie et menacer Grenade, ne dédaigna pas, en reconnaissance des services de la vallée de Baztan, de la nommer parmi les États qui relevaient de sa couronne; et don Sanche le Fort, après la fameuse bataille de las Navas de Tolosa, en 1212, lui donna des armoiries qui représentent un échiquier à neuf cases. La vallée de Baztan a beaucoup souffert lors des dernières guerres civiles; elle a successivement été occupée par les troupes de la reine et par celles de don Carlos. Sa population est d'environ 7,700 hab. Elle a 7 lieues d'étendue (lieues espagnoles, ou 39 kil.) du N. au S., du pont de Danchariana, frontière de France, au port de Velate, à l'entrée de la vallée de l'Ulzama; et 4 lieues (22 kil.) de largeur de l'E. à l'O. *Baztan*, d'après les étymologistes, est une métathèse du vocable basque *baznat*, qui signifie *je suis seul*, exacte expression de l'esprit d'indépendance de la vallée.

Elizondo, bourg de 1,300 hab.

(*Fonda y café de Estevan Fort*), en suivant la route, à 50 mètr. au delà de la place.—En traversant d'outre en outre le rez-de-chaussée de cette maison, empierré en galets et formant à la fois remise, étable et écurie, on se trouve dans une rue qui longe le Baztan, et où se tient le marché. La halle occupe, au pied d'une vieille maison, une espèce de galerie formée par quatre piliers de pierre rouge.

La rivière, qui pénètre dans Elizondo en décrivant une courbe à droite, le partage en deux quartiers. La douane, où se visitent les bagages des voyageurs, est tout à l'entrée du bourg, sur l'un des côtés de la place. Sur l'autre côté se trouve l'église, carrée, massive, construite en pierres rouges, sans ouvertures, et surmontée d'une tour également carrée, terminée en coupole, et portant quatre cloches suspendues presque extérieurement, et d'un timbre fêlé. « Elle se compose, dit M. Cénac Moncaut, d'une simple nef avec transept, de 3 mètr. de profondeur, et d'un chevet de même grandeur. Les voûtes, à plein cintre, sont d'une excessive simplicité. L'objet le plus intéressant que renferme cette église est un *saint Jacques le Majeur* qui se dresse à cheval sur le maître-autel. Il tient l'épée à la main, porte le manteau rouge par-dessus la robe du pèlerin, tel qu'il apparut au roi Ramiro à la bataille de Clavijo. Il foule aux pieds de son palefroi deux Arabes terrassés... Une enceinte murée fort exigüe, ménagée autour de l'église, a servi jusqu'en ces derniers temps pour la sépulture de quelques familles; on retrouve sur l'une des pierres tombales la date de 1682. »

Au fond de la place on voit un vieil édifice nommé le *Palacio de las Gobernadoras*, au rez-de-chaussée duquel s'étend une galerie ouverte servant de jeu de paume. A côté de cette galerie est une

porte en arcade par laquelle on descend à la rivière ; en avançant de quelques pas au delà de cette arcade, et au pied du rempart, on peut voir la ville sous son aspect le plus pittoresque.

On remarquera dans Elizondo l'hôtel de ville, grand bâtiment carré du xvii^e siècle, surchargé de médaillons de bois, sous la forme d'aigles impériales. L'écu de la vallée, sculpté sur la façade, est entouré des mots : *Valle y universidad de Baztan*.

Elizondo a souvent figuré dans la dernière guerre civile. Les carlistes l'assiégèrent deux fois en février et mars 1835, et chaque fois furent repoussés par le général Mina. Pris et repris souvent, ce bourg a servi alternativement de quartier général pour les deux partis.

La route, au delà, longe à droite le Baztan, que traverse sur un pont de trois arches un chemin conduisant au petit v. de Lacaroz, situé à 1 kil., sur le versant de collines boisées. En avant de la route, et sur une hauteur, se développe

4 kil. (23 kil.) *Irurita*, v. de 900 hab. « Enrichi par le commerce d'Amérique, lieu de retraite préféré des armateurs aventureux qui ont rapporté du Mexique ou de Cuba ces dernières miettes de galions qui gorgèrent l'Espagne de Philippe II et de Charles IV, ce village, dit M. Cénac Moncaut, renferme de grandes et vastes maisons à l'aspect confortable, montrant encore les machicolis trilobés et les fenêtres mauresques géminées que fit naître l'influence andalouse. »

A Irurita, comme à Elizondo et dans toutes les villes ou les villages de la vallée, le voyageur rencontrera des maisons avec des écus armoriés. En Espagne, l'armoirie sur la porte d'une demeure est un étalage de vieille vanité aristocratique; dans les vallées, c'est une arme parlante destinée à perpétuer le souvenir d'une

lutte ou d'une gloire commune. En gravant sur leurs portes l'écu de leurs vallées, les citoyens cherchaient moins à consacrer des hauts faits individuels qu'à faire briller la gloire du pays natal.

Au-delà d'Irurita, la route descendant une pente rapide, parcourt une vallée bien cultivée, couverte de plantations. Peu à peu cette vallée se rétrécit à la hauteur des v. de *Ciga* et d'*Aniz*. Le Baztan coule à droite, au milieu de prairies divisées par de petits murs en galets. Puis la route le traverse, sur un pont de trois arches en pierres de taille, à l'entrée de

6 kil. (29 kil.) *Berrueta*, v. de 279 hab., sur la rive gauche du Baztan et sur le penchant d'une montagne. Au delà s'étend, sur une faible étendue, une jolie vallée partagée en jardins et en prairies par des clôtures en galets. Bientôt les collines se rapprochent; à gauche elles sont boisées: à droite leurs pentes sont à pic, rocheuses, et de nombreuses sources en jaillissent. La route s'élève et descend tour à tour; la rivière coule au fond d'un ravin au milieu des rochers. On découvre, en avant, une jolie habitation carrée, surmontée d'un belvédère, et entourée de jardins au milieu desquels est une serre. Cette propriété, d'une grande étendue, qui porte le nom de palais de Reparazea, appartient au marquis de Besolla. Elle est située sur le territoire du hameau de Bertiz, lequel a donné son nom à la vallée (Bertizarana). Un pont de bois jeté sur le Baztan joint la propriété à la route qui, à cet endroit, se partage en deux branches: l'une continue à suivre la direction du S., vers Santesteban de Lerin, Vera et le Guipuzcoa, avec la rivière, qui prend, un peu plus loin, le nom de Bidassoa; l'autre branche tourne brusquement à gauche, passe devant une église carrée avec un porche à colonnes de pierres rouges, et au milieu du hameau de

3 kil. (43 kil. 1/2) *Mugairi*, dépendant de la commune d'*Oronoz* (305 hab.), située à quelque distance au S. On rencontre au delà le Marin qu'on traverse plusieurs fois. La côte devient rude. Le Marin coule au fond d'une vallée très-profonde, présentant des deux côtés des prairies, des pâturages, de belles cultures. A mesure que s'élève la route, souvent pratiquée dans le roc, la vue en arrière devient magnifique, et s'arrête, au fond, sur les hauteurs de la vallée de Bertizarana. Bientôt contournant les pentes de la montagne, on longe, à gauche, un mur de soutènement au-dessus duquel passe un chemin qui, par un tracé nouveau et plus direct, évite *Mugairi*, et va rejoindre à *Berrueta* le chemin d'*Elizondo*. Vers le fond du vallon, la route est supportée par un massif considérable en maçonnerie. Les travaux de cette nature sont fréquents sur ce trajet, et quelques-uns n'ont pas moins de 20 mètr. d'élévation. Le plus remarquable est un pont de trois arches, et de 22 mètr. de hauteur sous la clef de l'arche du milieu. Les piles et les cintres sont construits en marbre. Après avoir franchi ce pont, ayant à gauche les hauteurs d'où descend le Marin, à droite la riante vallée par laquelle il rejoint le *Baztañ*, on découvre

5 kil. (34 kil.) *Almandoz* (Bonne posada bien servie, à la sortie du village, sous le titre : *Posada pública y estanco*). v. de 345 hab., appartenant encore à la vallée de *Baztan*. Il est entouré de carrières de marbre, de fontaines ferrugineuses et de magnifiques forêts de hêtres. « Le sol, dit M. Madoz, produit des fruits, et principalement des pommes. Les naturels font avec le jus de ces dernières une espèce de vin nommé *cidre*, fort estimé, et qui constitue leur principale industrie. »

Un peu au delà d'*Almandoz*, la route, laissant à droite un chemin plus court pour les piétons

et les cavaliers, revient en montant jusqu'au-dessus du village, et s'élève sur les flancs des montagnes de *Macanaz* et de *Gazara*. Elle décrit ainsi, à partir du village, trois lacets superposés. En avant du dernier, le voyageur aperçoit une vaste tranchée pratiquée au travers d'un mamelon dont les flancs sont plantés de châtaigniers et de chênes; la culture a cessé, les sommets arides sont à peine plantés de bruyères et d'arbres rabougris. Pendant ce parcours, la vue s'étend sur un vaste panorama, et l'aspect du petit groupe d'habitations d'*Almandoz*, qui s'enfonce de plus en plus dans les profondeurs de la vallée, est des plus pittoresques. Enfin on s'engage entre d'autres montagnes vers le S. Ça et là se montrent des bergeries couvertes en grandes pierres plates; enfin on arrive à une maison blanche entourée de quelques arbres, au bord d'un ravin boisé, d'une grande profondeur et semblable à un entonnoir; cette maison est la

Venta de Velate. Sur ce point s'élevait autrefois une chapelle bâtie par les Templiers, et dont il ne reste plus de traces. La route n'a plus de parapets; elle n'est séparée des pentes, qui donnent le vertige, que par des barrières en bois brut chevillé. Elle contourne la moitié de cet entonnoir, bordée pendant quelques instants de hêtres magnifiques, droits et élancés.

Le port de *Velate* a commencé à la sortie d'*Almandoz*. Le défilé sauvage qui se trouve à la partie culminante du port, et qui forme la limite des vallées de *Baztan* et de l'*Uzama*, se nomme le *Col de Matalola*; il a une altitude de 828 mètr. La route passe au milieu d'arbres centenaires, dont quelques-uns, frappés de la foudre, tombent en poussière sur la place. On atteint enfin, après avoir monté pendant 2 h. depuis *Almandoz*, la *Venta de Arraiz*, belle maison

construite en 1846, sur un plateau planté d'arbres, couvert de bruyères et de daphnés. Le v. d'*Arraiz* et son annexe *Orquin* sont à 1 kil. sur la droite. Au delà de la venta, la route descend, ayant des ravins à gauche, et à droite les pentes du mont Ocolin. On rencontre une chaîne de péage à la hauteur du v. de *Lanz*, qui est à 3 kil. à gauche, hors de la vue. Ici la descente devient rapide, l'horizon est plus vaste; les profondeurs sont moins effrayantes; la vallée, à peine accidentée, est très-boisée et plantée de chênes énormes. Plus loin, au fond d'une ravine que la route franchit sur un pont de pierre, coule l'*Uzama*, qui s'est formé de ruisseaux descendus de *Velate* et de *Lanz*; la route court en droite ligne, ayant en avant, sur la gauche, un clocher blanc de forme octogone; sur la droite, au haut d'un mamelon, une chapelle carrée sans clocher, dans le style des oratoires du *XI^e* siècle, appartenant tous deux à

18 kil. (52 kil.) *Olagüé* (285 hab.). Le voyageur qui entre pour la première fois en Espagne, et qui n'a encore aucune idée de la manière de vivre du pays, fera bien de pénétrer dans la posada où relaye la diligence de la *Nueva Union*. Il trouvera au premier étage une cuisine sans jours, aérée seulement par deux trous pratiqués dans la muraille; le foyer est établi sur des pierres plates au milieu de la pièce, et entouré de cafetières noires; une chaîne pendant au plafond porte la marmite; la fumée s'élève et sort par une ouverture formée dans le toit. La vaisselle et la batterie de cuisine sont rangées dans un coin, auprès de l'un des trous; quelques provisions sont accrochées aux solives. Si la faim le presse, et si le local ne le rassasie pas, on servira au voyageur, dans ce milieu obscur, quelques morceaux d'un ragoût de lapin fortement épicé, qu'il sera étonné

de manger avec plaisir, et un verre de vin presque noir qui ne sent pas trop la peau de bouc. Ce modeste repas coûte 5 *cuartillos* (env. 20 cent.).

À la sortie d'*Olagüé* la route, plus encaissée, côtoie le torrent, sur lequel sont établis un barrage et un moulin. Après avoir monté une petite côte, on rencontre le hameau d'*Etulain* (3 kil.), avec son église massive, sans jours, surmontée d'une tour carrée, comme en ont, dans toute la Navarre, les moindres agglomérations d'habitations. On passe à (1 kil. 1/2) *Burutain*, où se trouve une posada semblable à celle d'*Olagüé*.

8 kil. (60 kil.) *Ostiz*, v. de 215 hab., situé sur le penchant d'une montagne à gauche et descendant jusqu'à la route. Les montagnes sont arides et dépourvues de végétation. La route rencontre quelques hameaux, *Beraiz*, *Enderriz*, *Olais* et *Olabe*, avant

4 kil. (64 kil.) *Sorauren* (218 hab.). L'église, avec sa tour carrée, couronne une hauteur à gauche.

Après le désastre de la *Maya* (V. ci-dessus), les Anglais se retirèrent en désastre vers Pampelune et ne s'arrêtèrent qu'à *Sorauren*.

À la nouvelle de la défaite de ses troupes, Wellington s'empressa de partir pour *Sorauren*, et se fit accompagner de toutes les divisions disponibles. Quand il arriva, il était temps; les Français occupaient déjà les hauteurs situées au N. du v., au nombre de 32,000; les alliés n'étaient que 28,000, mais ils occupaient une position redoutable sur une chaîne de rochers très-escarpés, entre les deux rivières du *Guy* et du *Lanz*. Vers midi, la bataille commença: la droite des Français, commandée par le général *Clauzel*, essaya de tourner la gauche des Anglais en pénétrant dans la vallée du *Lanz*; mais tout d'un coup une brigade portugaise apparut sur les hauteurs à droite, et les Français furent pris entre trois feux; ils se virent obligés de battre en re-

traite. Au centre, la lutte fut plus longue et plus terrible ; pendant toute la journée, le sommet de la colline fut énergiquement disputé ; plusieurs fois les Français rejetèrent les alliés vers Pampelune ; mais, sans cesse attaqués par des troupes fraîches, ils se virent enfin obligés de se retirer en désordre au fond de la vallée, et laissèrent 3,000 morts sur le champ de bataille. La gauche de l'armée, commandée par d'Erlon, plus heureuse, avait chassé les Anglais devant elle ; mais, après la défaite du centre, elle dut se retirer précipitamment. Le lendemain, le maréchal Soult ordonna la retraite, et fut harcelé par les troupes anglaises, dont le nombre augmentait à chaque instant. Il parvint à grand-peine à ramener son armée au delà de la frontière.

Au delà de Sorauren, la route court en ligne droite ; la vallée s'élargit, les propriétés qui avoisinent le chemin sont mieux cultivées. Peu à peu on rencontre quelques vignes, des terres arables. Sur la droite sont quelques hameaux, *Eusa, Escaba, Azoz* ; puis on tourne à gauche et près de 4 kil. (68 kil.) *Arre* ou *Vinarrea* (205 hab.). La route traverse l'Ulzama sur un beau pont de pierre, et laisse à gauche, à 1 kil., *Huerte*, avant d'atteindre

1 kil. (69 kil.) *Villava*, V. de 373 hab., sur la rive droite de l'Ulzama. A l'entrée de la ville, à gauche, sont les ruines d'un ancien monastère de Trinitaires. Villava est d'origine romaine, et on y retrouve quelques débris de cette époque ; elle fut en partie rebâtie en 1184 par don Sanche le Fort qui la nomma Villa-Nueva, dont on

a fait par syncope *Villava*. La rue unique que suit la route est étroite et bordée de maisons bien bâties en pierres et en briques. Un aqueduc en bois, qu'on aperçoit derrière les maisons à droite et au-dessus du cours de la rivière, conduit les eaux à une fabrique de papiers très-importante d'où se tirent les papiers peints employés dans tout le pays. On pénètre dans la vallée de l'Arga, et on franchit cette rivière sur un beau pont en pierres de taille, garni de rampes en fer. Dès la sortie de Villava, on aperçoit Pampelune sur un mamelon, au centre d'une plaine formée par un immense cercle de montagnes d'un aspect un peu gris. Cette plaine, qui a 7 l. (40 kil.) de circonférence, et qui est d'une fertilité et d'une richesse remarquables, se nomme la *campina* ou *cuenca* de Pampelune. Les montagnes commencent à une distance de 3 ou 4 kil., et leurs pentes sont couvertes d'habitations et de villages pittoresquement groupés. Le pic de *Relate*, le point le plus élevé de cet amphithéâtre, est à 22 kil. ; d'autres sommets qui s'étendent de l'E. au S. sont à une distance double. La route monte doucement sur un talus élevé qui domine une partie de la plaine et qui décrit une grande courbe en vue et à gauche de la ville. Les monuments, les habitations, les clochers, les vieux remparts, se déroulent successivement devant les yeux du voyageur à mesure qu'il approche. On entre par la porte St-Nicolas, au-dessus de laquelle se lit le millésime 1660.

3 kil. (72 kil.) **Pampelune** (*Pamplona*), capitale de la province de Navarre.

NAVARRÉ.

Roncevaux est l'événement mémorable de la Navarre, de même que Covadonga fut la grande journée des Asturies. Ici, une innombrable armée de barbares, cernée dans une gorge profonde, combattue par une poignée de chrétiens, disparaissant jusqu'au dernier homme sous les rochers qui roulaient du haut des cimes, sous les torrents grossis

et déchainés par l'orage. Là, l'arrière-garde et les trésors de Charlemagne surpris dans les défilés d'Ibañeta par une petite troupe de Vascons jaloux des libertés de leur pays. Le grand empereur avait été appelé par Ibn-el-Arabi, qui réclamait son aide pour se rendre indépendant dans Saragosse; il était venu avec deux armées, l'une qui était entrée en suivant le littoral de la Méditerranée, l'autre qui avait traversé les montagnes sans obstacle. Mais lorsqu'ils virent sur leurs terres toutes ces cohortes, les Navarrais et ceux de Pampelune, à qui on avait dit qu'elles venaient pour les asservir, tentèrent d'en inquiéter la marche. L'expédition de Saragosse échoua, Ibn-el-Arabi refusa d'y recevoir Charlemagne; l'armée allait manquer de vivres, il fallut rétrograder. Mais en se retirant l'empereur voulut punir les Navarrais de leur contenance hostile; il laissa ravager leurs campagnes et rasa les murailles de leur principale ville. Alors tout le pays cria vengeance; les Navarrais suivirent les bataillons francs pendant qu'ils gravissaient lentement les pentes du col d'Ibañeta; comme des loups affamés ils couraient le long des flancs de cette longue colonne, la surveillant du haut des crêtes rocheuses, à l'abri derrière les forêts. Lorsqu'ils la virent bien engagée, ils attaquèrent la petite troupe qui gardait le convoi; et quand les bataillons s'arrêtèrent, quand les preux revinrent pour protéger l'arrière-garde, alors retentirent ces grands cris que la légende a conservés :

« Que veulent-ils de nos montagnes, ces hommes du Nord?—Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?—Unissons nos bras nerveux et souples; déracinons ces rochers.—Lançons-les du haut de la montagne en bas jusque sur leurs têtes.—Écrasons-les, frappons-les de mort! » (*Chant d'Altabiscar.*)

Et les Francs tombèrent en grand nombre dans cette fatale embuscade, et parmi eux douze des pairs de Charlemagne, et parmi ces pairs le preux Roland, préfet de la Marche de Bretagne, dont le nom est resté si célèbre dans toutes les Pyrénées.

Plus tard, Loup II (en basque *Ochoa*), duc de Gascogne, vassal du roi de France, fut convaincu de s'être mis à la tête des montagnards qui avaient formé ce guet-à-pens, et il fut ignominieusement puni de sa félonie par la corde :—*Misere vitam in laqueo finivit*,—dit une charte de Charles le Chauve.

Malgré cet échec mémorable, les défilés de Roncevaux servirent plus d'une fois encore de passage aux armées de France pour entrer en Navarre. Les Navarrais cis-pyrénéens s'étant révoltés contre le roi d'Aquitaine, leurs frères d'Espagne prirent parti pour eux; Louis le Débonnaire accourut, soumit les premiers, et résolut de réduire les autres à son autorité. Il passa les montagnes avec son armée victorieuse, alla jusqu'à l'Ebre, s'empara de Tortosa; puis il reprit le chemin par lequel il était venu. Mais, pour éviter les dangers de ce passage où les montagnards songeaient à lui préparer le même accueil qu'à son père, il eut recours à un habile expédient. Il battit les vallées hautes des Pyrénées, y enleva les femmes et les enfants, et fit marcher ces otages dans les rangs de ses soldats.

Onze ans après, en 823, le bruit se répandit parmi les Navarrais que

les Français préparaient une nouvelle invasion sur leurs terres; leur roi Fortun Garcès réclama l'appui d'Abd-el-Rahman, émir de Cordoue. Ebles et Aznar, lieutenants du roi d'Aquitaine, franchirent les défilés avec leurs troupes. Les forteresses démantelées par Charlemagne n'avaient pas été relevées : ils pénétrèrent dans le pays sans obstacle; mais au retour ils tombèrent dans la même embuscade que les preux de Charlemagne; leur armée périt, et eux-mêmes, faits prisonniers, échurent l'un aux Navarrais, l'autre aux Arabes.

Désormais à l'abri de tentatives si mal accueillies, les Navarrais songèrent à se donner un roi. Ils avaient jusque-là obéi à des comtes : le premier qu'ils avaient élu, ils l'avaient surnommé *Arista*, ce qui signifie le plus brave, —Iñigo Arista,—et voici comme le petit-fils d'Iñigo, Sancho Garcès, devint la souche de cette monarchie navarraise qui régna de 905 à 1512, époque où la Navarre fut annexée à la Castille par droit de conquête.

Garcia Iñiguez, le fils d'Iñigo, se rendant avec doña Urraca, sa femme, à la célèbre abbaye de San Juan de la Peña, tomba dans une embuscade que lui avaient dressée des Arabes. Il y fut tué, ainsi que sa femme qui était enceinte. L'année suivante, les Navarrais s'étant réunis pour élire un souverain, Sancho de Guevara, l'un d'eux, leur tint ce discours que rapporte Mossen Père Tomich dans son *Histoire des rois d'Aragon* :

« Seigneurs, vous savez tous comment Garci-Iñiguez fut tué par les Maures, et avec lui sa femme. Par bonheur, je passai dans l'endroit où le conflit avait eu lieu, et j'y trouvai les cadavres des deux victimes, et je vis que du ventre de doña Urraca sortait une main d'enfant; et tant prestement comme j'aperçus cette petite main, je dévalai de mon cheval, et par la blessure je tirai l'enfant du ventre de sa mère; et je vis que cette petite créature était un enfant mâle, et incontinent le fis baptiser et lui donnai le nom de Sancho; et après l'emportai avec moi et l'ai fait nourrir; et maintenant j'ai amené ici cet enfant et vous le présente à vous tous comme celui qui doit être votre seigneur. Mais s'il y a ici quelque personne ou cavalier qui veuille dire le contraire et que cela n'est pas ainsi que je le dis, j'offre de combattre de mon corps pour prouver que mes paroles sont aussi vraies que c'est moi qui les dis. »

L'enfant fut surnommé *Sancho Cæso* (Sancho le Césarien), et fut proclamé roi sans opposition. Quant à Sancho de Guevara, on le nomma *Ladron* (voleur), parce qu'il avait dérobé le jeune roi à la mort, et il fut la souche d'une famille illustre, los Ladrones de Guevara, dont le vieux château, qui s'élevait, y a quelques années encore, au-dessus de la vallée du Zadorra, sur la route de Vitoria à Pampelune, a été détruit en 1839 par les carlistes, qui en avaient fait un instant une place forte (V. p. 81).

Après avoir rapporté comment se fonda la monarchie navarraise avec Sancho Garcès el Cæso, qu'on surnomma aussi *Abarca*, parce que dans une marche forcée à travers les neiges, pour venir au secours de Pampelune, il donna à ses soldats des sandales en cuir de bœuf cru nommées *abarca*s, il serait inutile de faire l'histoire de cette mo-

narchie. Elle compta des hommes éminents : don Sanche le Grand, qui fit une royauté de la Castille pour la donner à son fils Fernando ; Garcia Sanchez, le roi de Najera (V. p. 87), qui mourut à la bataille d'Atapuerca en combattant contre son frère ; Alfonso Sanchez, le *Batailleur*, qui prit aux Maures dix villes importantes ; don Sancho le Fort, qui décida, en faveur des chrétiens, l'issue de la fameuse bataille de las Navas de Tolosa, dans la Sierra Morena, et qui enleva, à la tête de ses chevaliers, les chaînes de fer qui entouraient la tente de Mohammed-el-Nasr (V. Pampelune,—la Cathédrale) ; don Carlos le Mauvais, qui fut l'ennemi de la France pendant un règne de vingt ans ; don Juan II, d'Aragon, qui fit empoisonner son fils don Carlos, prince de Viana, et sa fille Blanche, parce que tous deux revendiquaient la couronne du chef de leur mère ;—le règne de ce prince vit naître deux partis puissants, les Beaumontais et les Agramontais, qui divisèrent longtemps la Navarre ; — François Phebus, de la maison de Foix, et enfin Catherine, sa sœur, dont le mari, Jean d'Albret, que les Espagnols appellent *Juan de Labrit*, fut le dernier roi de la Navarre indépendante.

Sous le règne de ce prince sans autorité, la malheureuse Navarre était déchirée par vingt partis ; des prétentions plus ou moins légitimes surgissaient de toutes parts. Le plus puissant de ces prétendants, Ferdinand d'Aragon, le roi catholique, se présenta avec ses troupes sous les murs de Pampelune : au bout de quatre jours, Catherine et Jean d'Albret abandonnèrent leur capitale ; au septième jour, le 24 juillet 1512, la ville ouvrait ses portes, et Ferdinand jurait de maintenir les fueros. La Navarre appartenait désormais à l'Espagne. Gouvernée par des vice-rois, conservant le titre de royaume, elle a traversé les règnes sans secousses, avec cette vieille renommée d'une des provinces les plus intéressantes et les mieux administrées de la Péninsule, souvent inquiétée par sa proximité des frontières françaises lorsque les deux pays étaient en guerre, quelquefois agitée par des questions de limites et de violation partielle de territoire, mais toujours respectée jusque vers les dernières années du XVII^e siècle.

En 1793, le général Caro avait passé la Bidassoa à Handaye, et remporté quelques succès à Zugarramurdi et à Urdenharria, au pied du mont Mendibelsa ; l'année suivante, la Navarre fut envahie à la fois par la vallée de Baztan et par les défilés de Roncevaux, qu'aucun bruit de soldats n'avait troublés depuis la défaite d'Ebles et d'Aznar. Moncey y attaqua un corps espagnol, commandé par le duc d'Osuna, qui se retira après avoir résolument combattu.

Plus tard, en 1808, les célèbres gorges virent passer trois bataillons commandés par le général d'Armagnac ; leur marche fut si rapide qu'ils parvinrent sous les murs de Pampelune sans qu'on en fût averti, et qu'ils pénétrèrent dans la place sans qu'on essayât de leur en fermer les portes. D'Armagnac ne put aller toutefois jusqu'à occuper la citadelle, du premier coup, mais ce fut l'affaire du lendemain, et cela se fit sans mort d'homme, à coups de boules de neige. Nous le racontons plus loin.

Dans cette occupation de la Navarre, nos troupes rencontrèrent

deux ennemis redoutables, les partisans les plus célèbres de cette époque agitée : Mina, l'oncle et le neveu. La maison de celui-ci, Francisco Xavier Mina, avait été pillée ; il prit les armes, entraîna d'abord une douzaine d'hommes, et se mit à battre la campagne. Sa troupe s'augmenta rapidement ; il suivait les détachements français, les guettait, profitait de leurs moindres fautes, les surprenait et les battait souvent. En peu de temps il acquit dans toute la Navarre une grande célébrité. On s'inquiéta enfin du voisinage de cet audacieux agitateur. Le général Suchet reçut ordre de le rechercher. Xavier se joua de toutes les mesures prises contre lui, échappa maintes fois au brave général Harispe, plus particulièrement chargé de le poursuivre, et enfin, le 31 mars 1810, il fut pris, amené en France, et enfermé à Vincennes.

L'oncle, don Francisco Espoz y Mina, prit aussitôt la place du neveu. Il rallia ses hommes, en recruta d'autres, les organisa, se fit presque une armée avec laquelle il enlevait les convois, battait les escortes, attaquait nos troupes jusque dans leurs cantonnements. Le général Reille, qui vint commander en Navarre, prit de grandes mesures, fit battre le pays par de nombreuses colonnes. Alors Mina divisa sa troupe, qui s'élevait à 3,000 hommes ; il en envoya une partie en Castille, sous les ordres de Gorriz, conduisit l'autre partie en Aragon, où il la confia à son premier lieutenant Cruchaga, puis, grièvement blessé dans une escarmouche, il vint se faire soigner en Navarre même, se croyant plus en sûreté là où il était le plus cherché. Rétabli de ses blessures, et nommé colonel par la régence de Cadix, il reprit ses courses tantôt en Navarre, tantôt en Aragon, tantôt en Biscaye. En mai 1811, au port d'Arlaban (V. pag. 23), il enleva un convoi et prit un colonel français. En décembre, sous Pampelune, il lança un manifeste portant déclaration de guerre à mort et sans quartier aux chefs et aux soldats de l'armée française, à l'empereur lui-même ; en 1812, retournant à Arlaban, il enleva un autre convoi conduit par un secrétaire de Joseph. Dans un engagement à Ormaitegui, Cruchaga eut les deux mains emportées par un boulet de canon, et Mina lui-même reçut un coup de feu à la cuisse droite.

Aidé en 1813 par les Anglais, qui lui donnèrent des munitions, des effets d'habillement et deux canons de siège, il vint assiéger Tafalla, et la prit malgré les secours du général Abbé. A Lerin et à Lodosa il enleva dans un combat régulier 300 prisonniers. Plus tard, il allait être cerné par les généraux Clausel et Labbé ; une forte garnison avait été mise à Puente la Reyna, un détachement posté à Mendigorria pour lui fermer le passage ; par une audacieuse contre-marche il prend les Français à revers, enlève Mendigorria, puis, serré de près, il court s'enfermer dans Vitoria.

Nommé commandant général de l'Aragon, il vint, en 1813, se joindre à l'armée anglaise qui assiégeait Pampelune, défendue par le général Cassan. C'est à cette époque que le maréchal Soult, voulant secourir les assiégés, passa le col de Roncevaux à la tête de 35,000 hommes, attaqua les Anglais qui occupaient la vallée, les poursuivit jusqu'à Sorauren, où il rencontra Wellington, et fut forcé lui-

même de battre en retraite sans atteindre le but qu'il s'était proposé. Le général Cassan, serré de près, capitula, et Santoña, la dernière place que les Français occupaient en Navarre, se rendit bientôt après.

Les Français rentrèrent en Navarre en 1823, et furent reçus en libérateurs par la plus grande partie de la population. Pampelune leur ouvrit ses portes, et ils l'occupèrent jusqu'au rétablissement de Ferdinand VII. A la mort de ce prince, les Navarrais, profondément divisés, s'armèrent pour les deux partis qui agitèrent l'Espagne, la guerre civile désola leur territoire. Mina reparut, la lutte fut longue, le sang coula, jusqu'au moment où la convention de Vergara rendit au parti de la reine Isabelle l'autorité qui lui avait été si chaudement disputée.

Le royaume de Navarre, souvent uni à l'Aragon sous un même roi, s'étendait, en 1134, sur les trois provinces basques, et même sur la Rioja. A d'autres époques, ses limites franchirent les Pyrénées, et comprirent la *merindad* de Saint-Jean-Pied-de-Port ou Basse-Navarre, jusque vers 1530, époque où Charles-Quint l'abandonna en raison des difficultés des communications avec la partie principale du territoire. Ses bornes, si naturelles qu'elles fussent, varièrent par conséquent fort souvent; mais depuis l'annexion à la Castille jusqu'au commencement du siècle présent, il eut pour limitrophes la France, les provinces basques, l'Aragon et la Vieille-Castille; pour limites, au N., les Pyrénées, le cours de la Bidassoa jusqu'à son embouchure, avec Irun et Fontarabie rendues au Guipuzcoa en 1814; à l'O., l'Oria et les montagnes de San Adrian; au S., l'Èbre; à l'E., une ligne tracée entre les vallées de Roncal et d'Anso, descendant parallèlement au cours de la rivière Aragon, et s'arrêtant à l'Èbre entre Buñuel et Novillas. L'organisation française de 1809 transforma le royaume de Navarre en département de la Bidassoa, et les cortès de 1822 lui ôtèrent son titre de royaume pour l'appeler province. Actuellement, la Navarre a 147 kil. dans sa plus grande longueur, 130 dans sa plus grande largeur, et une population de 297,422 habitants.

Les trois quarts de la surface de la Navarre, qui mesure environ 10,200 kil. carrés, sont occupés par un pays accidenté, rocheux, et ne se prêtant nullement aux travaux de l'agriculture. La province se trouve par conséquent divisée en deux zones, la montagne et la plaine, et la limite en est tracée par un dernier soulèvement de terrain formant une ligne qui traverse Sanguessa, Tafalla, Puente la Reyna et Estella. C'est surtout à l'E., vers la province de Huesca, que se trouvent les montagnes les plus hautes et les plus inabordables; les communications y sont à peu près impossibles. La zone du S. forme une immense plaine qui s'étend jusqu'aux provinces de Saragosse, de Logroño et de Soria; elle est limitée par l'Èbre. Bien cultivée, cette plaine donnerait de magnifiques produits; les rivières qui la parcourent se prêteraient à un système fructueux d'irrigations; mais il reste beaucoup de choses à faire sous ce rapport, quels que soient le zèle et l'intelligence des Navarrais. La montagne fournit de beaux bois de pins, des chênes magnifiques, surtout dans les grandes forêts de Garoya et d'Irati, dont une partie est inabordable et se conserve à l'état de forêt vierge, avec une nombreuse population de bêtes fauves et de

gros gibier. On y trouve de riches pâturages, des troupeaux nombreux; on en tire une grande quantité de charbon employé dans les forges du pays. La plaine produit du blé, du maïs, des vins estimés, notamment ceux de Tudela et de Peralta, des olives, du lin et du chanvre; dans les terres basses on cultive avec succès les légumes, les arbres à fruits et quelques mûriers qu'on pourrait multiplier pour la culture du ver à soie, qui fructifierait certainement sous cet excellent climat. Les bêtes à cornes y sont belles et donnent de bon lait; on y élève des chevaux; les races de la montagne ont le pied sûr et les formes élégantes, les mulets sont fins, d'un joli pelage, et recherchés jusque dans les départements du Midi de la France.

L'industrie tire parti de la plupart des richesses du sol; à Aescoa et à Salazar on exploite les bois pour les constructions civiles et pour la marine; la vallée de Roncal expédie dans tout le pays des fromages très-estimés; la fabrique de papiers peints de Villaba alimente toute la province; Tudela possède une teinturerie pour les draps, une fabrique de bougie, des savonneries; puis, çà et là, se trouvent des fabriques de drap, des distilleries d'eau-de-vie, des moulins à huile, et une grande quantité de moulins à farine.

Les cours d'eau sont nombreux et abondants. Ils contribueraient, s'ils étaient bien dirigés, à la fertilité de la plaine. C'est la Bidassoa, qui arrose les vallées de Baztan et de Lerin; l'Araquil, qui parcourt une riche vallée entre les montagnes de Guipuzcoa et la *cuenca* de Pampelune; l'Arga, qui passe sous les murs de la capitale, et arrose la province du N. au S.; l'Aragon, qui descend des montagnes de Jaca, traverse, de l'E. à l'O., la partie N. de la province à laquelle il a donné son nom, entre auprès de Sanguessa dans la Navarre qu'il parcourt en se dirigeant vers l'Èbre, aux approches duquel il rencontre l'Arga. Ces deux rivières et l'Ega, qui arrose la plaine en passant à Estella, sont les plus riches affluents de l'Èbre, ils ont donné lieu à ce dicton :

Ega, Arga y Aragon

Hacen al Èbro varon.

« L'Ega, l'Arga et l'Aragon

Donnent à l'Èbre son renom. »

Enfin l'Èbre lui-même, fleuve puissant et vagabond, rendu navigable, sur la dernière partie de son parcours dans la province, par les canaux de Tauste et de Tudela.

Les sources minérales sont moins abondantes que dans la province de Guipuzcoa; mais une certaine célébrité s'attache à celles de Fitero, salines et thermales, qui coulent dans la *merindad* ou comté de Tudela, sur une espèce d'enclave pénétrant au delà de l'Èbre dans la province de Soria. On cite encore, comme ayant la même composition minérale, Belascoain et Betelu sur le territoire de Pampelune, Aribe et Gorriz dans le district d'Aoiz; la première localité seule possède un établissement de médiocre importance; dans les autres, les sources coulent à peu près à l'état naturel, et sans qu'on ait constaté les propriétés des eaux. Echauri possède une source très-riche en acide

carbonique; à Zizur, à 4 kil. de Pampelune, jaillit une eau sulfureuse qui a été utilement employée contre les maladies de la peau. Là se bornent les ressources hydrologiques de la Navarre.

La richesse minière est peu considérable, et les forges, dans lesquelles on produit, année moyenne, de 25 à 30,000 quintaux (1,470,000 kil.) de fer doux, par la méthode catalane, sont surtout fournies de minerai provenant de l'inépuisable gisement de Somorrostro en Bizcaye. Les veines de fer spathique qu'on rencontre en Navarre ne produisent, par cette méthode, qu'un fer aigre, et ne peuvent être utilisées avec quelque succès qu'en étant mélangées pour un tiers avec le minerai de Somorrostro. Quant aux autres métaux on a rencontré quelques veines de spalt calcaire avec de la galène ou sulfure de plomb à Arbizu, dans la chaîne des *dos Hermanas*, sur la limite de la vallée de la Boruna et de la cuenca de Pampelune. On exploite du cuivre gris à Elizondo, à Orbaiceta, aux environs de Leiza, du plomb auprès de Vera; mais aucune usine n'existe encore pour le traitement de ces métaux. On extrait sur certaines parties du territoire une assez grande quantité de sel. Trois établissements l'obtiennent par la cuisson, huit ou dix par évaporation à l'air libre, et sur deux autres points, à Funes et à Valtierra, on exploite des mines très-importantes de sel gemme. L'intérieur de celle-ci, distribué en galeries soutenues par de solides piliers de sel et de gypse, ressemble à une église gothique.

Les routes sont au nombre des mieux tracées et des mieux entretenues de l'Espagne. Sur celle de la vallée de Baztan, très-intéressante au point de vue pittoresque, s'embranchent un chemin neuf qui suit la vallée de la Bidassoa par Santesteban et Vera, vers le Guipuzcoa et Irun. D'autres conduisent, au N. de Pampelune, vers Roncevaux; au S., vers Tafalla et Tudela; au S.-O., vers Estella et Logroño; à l'E., vers Sangüessa, d'où on pénètre dans l'Aragon. L'entretien de ces routes est confié à des cantonniers organisés par escouades, et dirigés, pour chaque lieue de chemin, par un *peon caminero*, et pour un certain nombre de lieues par un *peon capataz*. Des inspecteurs à cheval parcourent les sections confiées à leur surveillance, et font deux fois par semaine leur rapport au directeur, qui en réfère au membre de la députation provinciale spécialement chargé de la grande voirie. L'entretien d'une lieue de route coûte en moyenne de 8 à 10,000 réaux par an; il y est pourvu au moyen de droits de chaînes exercés sur les routes d'après un tarif à peu près semblable à celui qui a été mentionné plus haut à propos du Guipuzcoa.

Les habitants des deux zones de la Navarre diffèrent essentiellement par le caractère, par les mœurs et par les usages. Ceux de la plaine ressemblent aux habitants des provinces voisines; ceux de la montagne sont Basques ou Guipuzcoans, aussi bien que Navarrais; ils parlent l'idiome *eskuara*, et très-peu le castillan. Les Navarrais du Nord et les Navarrais du Sud, malgré leur origine et leur existence de tout temps commune, semblent par conséquent former deux races distinctes. Leurs mœurs sont généralement douces, et cependant les habitants de la plaine, sans doute à cause du climat, peut-être en rai-

son d'un certain abus des spiritueux ou des aliments épicés, ont les manières plus rudes que les montagnards. Ils ont tous néanmoins une grande franchise dans le caractère, une grande noblesse et une certaine fierté dans les sentiments. Leurs institutions municipales ont conservé, surtout dans la montagne, où la propriété est plus divisée, ce caractère indépendant et démocratique qui les a rendus de tout temps si peu disposés à subir un joug étranger. Les Navarrais du Nord n'aiment pas la guerre, ils ont peu de goût pour les armes; mais une fois engagés ils sont tenacés, et combattent comme des lions. Dans la plaine, les prolétaires sont nombreux, la guerre est pour eux une ressource, et ils sont toujours disposés à s'enrôler dans un parti quelconque; les dernières guerres civiles en ont fourni la preuve. Les uns et les autres sont spirituels et vifs; ils aiment leur pays et leurs coutumes; leurs maisons sont tenues avec goût, et eux-mêmes sont d'une excessive propreté; ils sont habiles agriculteurs, et ils entendent assez bien le négoce. Les femmes navarraises sont fécondes, les familles nombreuses; le sol natal est trop étroit pour cette population qui tend toujours à s'accroître; aussi beaucoup d'hommes vont chercher fortune dans les autres provinces de l'Espagne, et même en Amérique. Par son honorabilité, son intelligence et son aptitude, cette petite population fournit plus de sujets aux carrières de la magistrature, de l'église et de l'armée, que celle de beaucoup de provinces plus étendues.

Pampelune. (Hôt.: le *Parador general*, à l'entrée de l'avenue de la *Taconera* (25 réaux par jour), et la *Fonda del Infante*, en face, au-dessus du principal bureau des diligences (dîner, 12 réaux). *Café Suisse*, à côté du théâtre. *Casino*, très-bien tenu, également auprès du théâtre. Bains aux deux extrémités de la ville, *plazuela de Recoletas*, et auprès du palais du capitaine général. — VOITURES. Courrier pour Madrid et Saragosse tous les jours. *Diligencias postas de Navarra*, venant de Tolosa, s'arrêtant à Pampelune et continuant vers Saragosse par Tudela. (De Pampelune à Tolosa, 60 réaux; de Pampelune à Saragosse, 122 réaux.) — De Pampelune à Puente-la-Reyna, Estella, Logroño, tous les deux jours, — de Pampelune à Tafalla et Peralta, tous les deux jours, — pour Sanguessa, tous les jours. *Galerías et carritos*, voitures à deux ou quatre roues non suspendues, pour les autres communications.)

Pampelune a une population de 15,000 âmes, sans compter la gar-

nison. Elle est la résidence d'un capitaine général, et possède un évêché, suffragant du siège de Burgos, une *audiencia* ou cour suprême ayant juridiction sur 230,000 hab.

De l'éminence où elle est assise, Pampelune domine tout le pays. Ses fortifications, dont une partie paraît devoir être abandonnée ou reculée, sont en assez mauvais état, notamment celles de la citadelle. Elles forment à peu près un quadrilatère rectangulaire. La citadelle est au S.-O. Commencée en 1571, d'après les ordres de Philippe II, sous la direction de George Paleazo, elle forme un pentagone régulier de 252 mètr. de côté extérieur, fortifié d'après le premier système de Vauban et sur le modèle de la citadelle d'Anvers. Elle renferme trois petites casernes d'infanterie pouvant recevoir de 1,000 à 1,200 hommes, et un quartier de cavalerie pour 80 hommes et 60 chevaux. Douze petits groupes de maisons, partagés en 22 pavillons, entourent la

place et servent au logement des officiers employés dans la forteresse. Un grand et un beau bâtiment est affecté à la salle d'armes; les casemates, construites sous le terre-plein de la cortine où se trouve la porte de secours, sont humides et malsaines, et difficilement habitables dans leur état actuel.

Pampelune est d'un joli aspect, bien bâtie et bien administrée; les rues sont bien pavées et proprement tenues. La *plaza del Castillo*, aujourd'hui *place de la Constitution*, une des plus grandes qui soient dans la Péninsule, présente un grand carré régulier de 133 mètr. de côté, formé au S. par le théâtre et le palais de la Députation provinciale, derrière lesquels est la place des Taureaux, et sur les autres faces par des édifices à trois ou quatre rangs de balcons, dont quelques-uns ont un caractère d'ancienneté assez remarquable. Les rez-de-chaussée sont disposés en galeries ou arceaux, mais sur des plans différents, et leur aspect nuit à l'harmonie du coup d'œil. Au centre est une fontaine monumentale, surmontée de la statue de la Bienfaisance et alimentée par les eaux de l'aqueduc de *Subiza* (V. R. 39).

Le théâtre a été construit en 1840 et 1841 sur un emplacement qu'occupait un couvent de carmélites déchaussées; il a peu d'apparence au dehors: sa façade n'a rien de monumental; mais l'intérieur est commode, bien distribué, les couloirs sont vastes, et il peut contenir 800 personnes.

Le palais de la *Députation provinciale* renferme quelques peintures, des documents curieux, et possède de beaux jardins.

La *place des Taureaux* est d'une époque encore plus récente; elle occupe une circonférence de 252 mètr. et peut contenir 8,000 personnes. Ce chiffre, comparé à celui de la capacité du théâtre, donne la mesure de la préférence des Espagnols pour cet amusement barbare

comparé aux distractions plus douces et plus calmes de la comédie ou des œuvres lyriques.

Les *jeux de paume* sont dans le voisinage du théâtre et de la place des Taureaux. On ne saurait négliger de signaler un divertissement de cette nature pour lequel les Basques et les Navarrais sont si passionnés. Deux salles placées l'une à côté de l'autre, auprès de l'entrepôt général, appartiennent à la municipalité, qui les afferme au profit des établissements de bienfaisance.

L'*hôtel de ville*, ou *casa municipal*, est un ancien édifice en pierre de taille d'une architecture médiocre; l'intérieur en est spacieux et intéressant à visiter. Au bas de l'escalier, vaste et bien éclairé, on a placé, au milieu du pavage, une curieuse mosaïque découverte dans les fondations d'une maison de la ville. Deux beaux salons richement ornés sont destinés aux réunions de l'*Ayuntamiento*. Dans le plus moderne, sous un dais de damas et de velours rouge, on voit les portraits du roi et de la reine peints par don Federico de Madrazo; le salon ancien est décoré d'autres tableaux représentant les douze rois de Navarre. Cet édifice municipal possède quelques richesses particulières, des ornements, des bijoux, qui témoignent de l'ancienne importance de Pampelune. Il occupe l'un des côtés de la *plaza de la Fruta*, petit quadrilatère servant de marché aux légumes et aux fruits.

Le marché principal occupe la *place de Abajo*. Il mérite l'attention toute particulière des étrangers. La surveillance de l'administration municipale porte avec un soin extrême sur les denrées de toute nature destinées à l'alimentation publique. Les règles qui président à la fixation des prix, les précautions employées pour prévenir la hausse des grains, pour éviter les coalitions et les monopoles, pour empêcher les erreurs volontaires de poids de

la part des vendeurs, pour contrôler le bon état des denrées, des viandes et des poissons, pour assurer la bonne et saine fabrication du pain au meilleur marché possible, toutes ces institutions très-remarquables et spécialement dues aux administrations qui se sont succédées à Pampelune, sont bien réellement dignes d'une sérieuse étude. Les étrangers ne doivent pas négliger de se faire expliquer l'organisation du marché, d'y voir le *reposito y visita*, l'un des étals à la viande, le *vinculo*, où la municipalité emmagasine les grains qu'elle apporte sur le marché aux époques où la hausse serait à craindre, et les *hornos* où, par ses soins également, le pain est fabriqué pour les particuliers et en raison d'un compte-courant de grains fournis par eux.

La sollicitude de l'administration municipale de Pampelune ne s'étend pas avec moins d'activité sur les établissements de bienfaisance placés sous sa direction.

L'hôpital général est un vaste édifice, placé du côté N. de la ville et près de l'Arga. Il peut contenir jusqu'à 800 lits. La *casa de la Misericordia*, située sur la promenade de la *Taconera*, sert de refuge aux pauvres valides. Elle renferme des ateliers de tailleurs et de cordonniers, et des métiers à fabriquer des toiles et des couvertures de laine.

L'*Inclusa*, ou la *Maternidad*, a été fondée en 1804, par don Joaquin Xavier de Lasaga, prieur de Roncevaux et depuis évêque de Pampelune. Cet établissement recueille les enfants trouvés de toute la province et les orphelins de père et de mère jusqu'à l'âge de sept ans; on y reçoit également les orphelins de mère et les enfants que les mères ne peuvent nourrir ou faire nourrir par des nourrices. A sept ans, les garçons qui y ont été élevés passent à la *casa de Misericordia*, où ils reçoivent l'instruction primaire et les premières notions d'un état; les filles y

restent jusqu'à ce qu'elles puissent être placées au dehors comme servantes, comme ouvrières ou mariées. La visite de l'*Inclusa* excite un vif intérêt; un soin excessif y préside; l'ordre et la propreté y règnent sous la surveillance des sœurs de la charité à qui l'établissement est confié.

« La cathédrale, dit M. Cenac Moncaut, est un des établissements religieux les plus importants, les plus complets et les plus corrects que l'Europe ait conservés. » Elle est dédiée à la Vierge sous le nom de *Ntra Stra del Sagrario* (N. D. du Sanctuaire), et possède une image vénérée de la Mère de Dieu dont on fait remonter l'existence aux temps apostoliques. La première église de Pampelune fut détruite par les Maures avec la ville en 860. Don Sancho le Majeur ordonna sa reconstruction en 1023, et elle fut achevée en 1101, sous l'épiscopat de Pedro de Boda. Trois siècles après, la plus grande partie s'écroula, et Charles le Noble la fit réédifier sur de nouvelles bases et telle qu'elle existe aujourd'hui. Les seuls débris qu'on ait recueillis de la basilique du XII^e siècle ont été placés avec soin dans la niche d'un tombeau vide dans la chapelle de *Santa Catalina*. Ils se bornent à huit chapiteaux très-richement sculptés, qui ont appartenu à la porte principale. La façade actuelle date de la fin du siècle dernier; elle fait vivement regretter l'ancien portail, dont quelques dessins et les chapiteaux qui ont été conservés donnent une haute idée. Cette œuvre gréco-romaine, si parfaite qu'elle soit par elle-même, contraste péniblement avec les richesses du style gothique que la cathédrale de Pampelune étale de toutes parts. Lors même qu'il serait vrai, comme l'affirme M. Cenac Moncaut, que la France ne possède rien de comparable à l'harmonie majestueuse des deux tours de la cathédrale, il est regrettable qu'elles n'aient pas été placées partout

ailleurs, et nous ne trouvons pas, avec don Pascual Madoz, que ce somptueux frontispice soit comme un magnifique rideau qui prépare aux décorations qu'il recèle. Un vaste portique corinthien surmonté d'un fronton, occupe le centre de la façade. Le tympan a pour ornement un écu d'armes, et aux extrémités s'élèvent quatre piédestaux portant les statues de saint Firmin, saint Saturnin, saint François Xavier et saint Honeste. Les deux tours, d'une hauteur de 50 mètr., sont d'abord carrées, deviennent octogones au troisième étage, et se terminent par huit colonnes corinthiennes qui soutiennent une coupole *imperiale* et que surmonte une corniche supportant huit urnes. Dans les tours et dans les entrecolonnements sont suspendues 10 cloches dont la principale, réservée pour les grandes fêtes, pèse, dit-on, 250 quint. d'Espagne (119 quintaux métriques). On lit sur cette cloche, à la suite d'une inscription un peu emphatique, ces mots :

Petrus Villanueva me fecit anno MDLXXXIV.

La cathédrale a la figure d'une croix latine; elle se compose de cinq nefs qui ont ensemble une largeur de 24 mètr. sur une longueur de 65 mètr., depuis la porte principale jusqu'à l'abside où se trouve le maître-autel. Les ogives qui naissent dans les chapiteaux des colonnes présentent, à leur point d'intersection sous la voûte, des écus d'armes, parmi lesquels sont ceux d'Aragon et de Navarre, et celui de doña Blanca, fille de Charles le Noble : une bannière blanche en champ d'azur. Au milieu de cette nef est le chœur (*el coro*), qui, comme tous ceux des églises espagnoles, a le tort grave d'intercepter la lumière, d'interrompre la perspective et d'enlever à la fête chrétienne l'espace dont elle a besoin pour déployer ses pompes solennelles.

Une belle grille, chef-d'œuvre de serrurerie de la Renaissance,

ferme le *coro*; une inscription (sur l'une des barres) indique qu'elle fut faite par Guillaume Croënat, en 1507. À l'entrée du chœur, se trouve le tombeau de Charles III de Navarre et de sa femme Léonor de Castille. Les deux statues royales, en albâtre, sont couchées sur le couvercle, et sur les coussins qui supportent leurs têtes, on lit les mots : *Bonne foy, bonne foy*. Tous deux portent le manteau royal et la couronne en tête; leurs mains sont croisées; le roi a les pieds appuyés sur un lion, la reine sur deux lévriers couchés¹.

La boiserie du chœur a été sculptée en 1530 par Miguel Anchetea; elle est tout en chêne apporté exprès d'Angleterre. Elle se compose de deux rangs de stalles, comptant 56 sièges au rang supérieur, 44 au rang inférieur, toutes précieusement travaillées. Chaque dossier du premier rang est occupé par un personnage en demi-relief, de plus d'un mètr. de hauteur. Ces personnages représentent des saints, des prophètes, des patriarches, et au-dessus du siège central le Christ ressuscité portant la croix. « Une riche corniche Renaissance, dit M. Cenac Moncaut, règne au-dessus des grands personnages et complète cette magnifique boiserie... Dans le couronnement nous trouvons une petite tête profane, correspondant à chaque cariatide, et mille caprices Renaissance se jouant dans les intervalles. Ce magnifique couronnement de l'œuvre se termine par de gracieuses têtes d'hommes, de femmes et d'enfants, correspondant par deux, à l'intérieur de chaque stalle. »

Nous sommes obligé de signaler rapidement les autres particularités remarquables de la cathédrale de Pampelune : — la *capilla mayor*, où se trouve le maître-

¹ On lit sur le tombeau du roi : *Aquí jace sepellido don Karlos III de Navarra...* Ce chiffre III est erroné; Charles le Noble, dont il s'agit, était le troisième du nom, et il n'y a pas eu de Charles IV en Navarre. Cette erreur a échappé à M. Cenac Moncaut.

autel, fermée comme le *coro* par une grille magnifique; le maître-autel est en bois doré, dans un style gréco-romain qui contraste malheureusement avec toute l'ornementation du temple;—les *nefs latérales* : dans celle de gauche sont les fonts baptismaux en jaspe rouge; plus loin, au sixième pilier, une statue de la Vierge, de grandeur naturelle, sculptée en pierre;—les *sacristies* : l'une servant aux chapelains; il s'y trouve une grande fenêtre ouvrant sur le rempart et d'où on contemple un panorama magnifique; l'autre consacrée aux chanoines. Cette sacristie, très-vaste, affecte la forme d'un T; elle est tendue en damas et entourée de peintures dont quelques-unes sont remarquables. On y conserve une image de *N. D. del Pilar*, et une motte de terre, sur laquelle la tradition dit que la mère de Dieu a posé le pied. Dans la *salle capitulaire* se voit l'image de *Ntra Sra del Sagrario* dont nous avons parlé; elle est placée au-dessus du siège destiné à l'évêque.

En se dirigeant vers le *cloître*, on remarquera une image colossale de saint Christophe sur une armoire de bois dans laquelle on renferme les livres de musique, et tout auprès une jolie porte ogivale ouvrant sur un bel escalier en colimaçon qui conduit aux galeries supérieures. La porte qui conduit au cloître est une des plus belles que la fin du *xiv^e* siècle nous ait laissées; elle se trouve dans le croisillon méridional de la cathédrale, et débouche dans l'angle N.-O. des galeries. Cette porte magistrale, des proportions les plus harmonieuses, possède un tympan orné d'une grande composition en relief, représentant la mort de la Vierge, et tout autour, dans les piliers, dans les soubassements, sont des ornements et des scènes qui en font un véritable chef-d'œuvre de délicatesse et de goût.

Il nous faut encore énumérer à

la hâte les trésors de sculpture et les monuments que renferme ce cloître magnifique:—Le tombeau en marbre élevé au général Mina;—le mausolée du comte de Gages, Français, ancien vice-roi de Navarre, monument élevé, en 1755, par ordre du roi d'Espagne Charles III et par les soins du sculpteur Robert Michel;—le tombeau de don Lionel de Navarre, fils naturel de Charles le Noble, et de sa femme;—l'adoration des Mages, groupe considérable dû au ciseau de Jacques Perut;—en face du tombeau de Lionel de Navarre, sous un arc richement orné, celui de l'évêque don Miguel Sanchez de Asyain; les sculptures de ce monument ont gravement souffert pendant la guerre de l'Indépendance;—la *Barbazana*, belle chapelle gothique construite par l'évêque Barbazano, et dans laquelle on conserve de précieuses reliques: deux épines de la couronne du Sauveur, données par un roi de France; un morceau de la vraie croix, envoyé, en 1400, à Charles le Noble, par l'empereur Manuel Paléologue, et une pancarte en parchemin ornée de sceaux, portant la signature de l'empereur et attestant l'authenticité de la célèbre relique. Au milieu de la chapelle Barbazane est le tombeau du fondateur. « Cette œuvre de sculpture, d'un dessin assez correct, dit M. Cenac Moncaut, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'ornementation et des accessoires; Barbazano, fondateur de cette chapelle et des deux galeries du N. et de l'E. du cloître, méritait un tombeau plus digne de ses bienfaits. »

A côté s'ouvre une porte remarquable donnant entrée dans la *Salle précieuse*. Les sculptures de cette porte sont dignes d'attention, comme toutes celles du cloître. Les deux piliers sont formés par les statues de l'ange Gabriel et de la Vierge, et le tympan, divisé en quatre panneaux, représente une série de scènes

de la vie de la Mère de Dieu. Sur la porte elle-même est sculpté un paysage. La *Salle précieuse* servait autrefois à la réunion des cortès du royaume de Navarre, et les évêques y prêtaient serment. Son nom ne lui vient pas des richesses qu'elle pouvait renfermer, ni des ornements qui la décoraient, mais de ce que les chanoines chantaient le cantique : *Pretiosa in conspectu tuo*, lorsqu'ils s'y rendaient pour tenir chapitre.

La chapelle de la *Santa Cruz*, placée en saillie, complète dans l'intérieur du préau, nous semble aujourd'hui plus digne d'attention que la *Salle précieuse*. La grille qui la ferme est un vénérable souvenir de l'histoire belliqueuse de la Navarre. D'après M. Cenac Moncaut, la tradition navarraise prétendrait que cette grille entourait la tente du Miramamolín, le jour de la célèbre bataille de las Navas de Tolosa, et qu'elle y fut enlevée par les chevaliers de don Sancho le Fort. Nous ne croyons pas les Navarrais assez naïfs pour commettre une semblable équivoque, et pour ignorer la glorieuse origine historique de l'orle de chaînes qui entoure l'écu de leurs armes. La tente de Mohamed-al-Nasr était défendue, non par une grille, mais par un retranchement formé de chaînes de fer. Don Sancho enleva ces chaînes comme trophée de la victoire; des fragments en ont été conservés, et se retrouvent encore dans la cathédrale de Tudela, à Roncevaux, dans la salle de la Députation provinciale à Pampelune; et la plus grande quantité fut reforgée pour construire les grilles de la chapelle de la *Santa Cruz*. M. Cenac Moncaut se donna la peine de rectifier la tradition sans se douter que l'erreur vient de lui seul; on lui a dit que cette clôture de la chapelle provenait des *grillos* qui entouraient la tente de l'émir; mais *grillos* signifie chaînes, et non pas grilles.

L'inscription suivante placée

sur un panneau à l'entrée de la chapelle, et que M. Cenac Moncaut trouve obscure, nous paraît d'ailleurs fort précise :

Cingere quæ cernis crucifixum FERREA VINCLA
Barbaricæ gentis funere rupta manent,
Sanctius exuvias discerptas vindicæ ferro
Huc, illuc sparsit stemata frustra pins.
Anno 1219.

En sortant du cloître on doit aller visiter le *réfectoire* dont la porte s'ouvre à peu de distance de la chapelle de la *Santa Cruz*; puis contempler la belle campagne de Pampelune, vue des galeries des combles. L'ornementation de ces galeries est d'ailleurs digne d'être étudiée. « La meilleure partie de la Navarre, dit l'écrivain que nous avons déjà cité, étale aux regards des vallées fertiles, couvertes de bourgs et de moissons... Les couvents de sainte Claire et de sainte Engrace où Jean d'Albret s'était établi en 1512 pour diriger le siège de Pampelune, s'élèvent sur l'autre bord de l'Arga. Plus au S., Villava, Bureta, Quatre-Ventos, Varios-Planos et Carrasa, forment au pied du mont historique de Reniega, une ligne de villages dépourvus d'animation et de fraîcheur, mais non de souvenirs récents, encore chers aux belliqueuses populations de la montagne... Puis l'ermitage de Saint-Firmin de Aldapa, dont la chapelle s'élève sous les fenêtres du vieux Palais-Royal, ceux de Ntra Sra de la O., de Sainte-Anne, de Saint-Martin, de Saint-Michel, celui de la Trinidad, près de Carrasa, audacieusement perché sur des rochers inabordables, parmi lesquels le regard n'oserait chercher que des nids d'aigles et de vautours. »

Il nous reste à signaler au voyageur la paroisse de *Saint-Saturnin*, premier évêque de Pampelune. L'église, fort ancienne, renferme de curieuses sculptures, une chapelle dédiée à Ntra Sra

del Camino, un autel placé sous l'adoration de saint Michel et richement doré. Non loin de la paroisse, au carrefour formé par plusieurs rues dont l'une est la *calle Mayor*, une dalle porte l'inscription suivante en lettres de bronze :

Aquí esta el pozo — Con cuya agua — Segun tradicion — Bautisò san Saturnino — A los primeros cristianos — En esta ciudad.

Ici est le puits avec l'eau duquel, d'après la tradition, saint Saturnin baptisales premiers chrétiens en cette ville.

Mentionnons encore la paroisse de *San Lorenzo*, sa sacristie, son clocher bizarre et sa chapelle principale dédiée à Saint-Firmin, et spécialement consacrée aux cérémonies de l'Ayuntamiento ; puis la *basilica* de Saint-Ignace de Loyola.

Parmi les promenades de la ville, la *Taconera* est la plus importante. Elle s'étend devant la citadelle et jusqu'aux remparts, en vue de la vallée et de ce magnifique amphithéâtre de montagnes parsemées d'habitations et de riches villages. La municipalité fait entretenir avec un soin particulier cette belle promenade, où se réunit d'ordinaire toute la population. Le salon, on nomme ainsi, dans les promenades d'Espagne, l'allée principale préférée par les promeneurs élégants et les riches toilettes, a 126 mètr. de long et 38 de largeur.

Pampelune a reçu les titres de *muy noble y muy leal*, et quelquefois aussi elle prend celui d'*imperial* ; elle a pour armes un lion rampant couronné, tenant une épée dans sa patte dextre, et pour orle les chaînes de Navarre. Des historiens attribuent sa première fondation à Tubal, 2,121 ans avant l'ère chrétienne ; d'autres affirment qu'elle fut réédifiée par Pompée, l'an 67 avant Jésus-Christ, d'où elle fut appelée *Pompeopolis* ; que les Goths modi-

fièrent son nom en celui de *Bambilona*, et que les Maures la débaptisèrent pour l'appeler *Sansueña*. Il est constant du moins qu'Euric s'y établit en 466, et que, près d'un siècle après, elle tomba au pouvoir des Francs, qui la conservèrent jusqu'à l'invasion de Leovigide et des Goths. En 738, elle fut prise par les Arabes qui la conservèrent douze ans. Les Navarrais expulsèrent les Arabes, se placèrent sous la protection de Charlemagne, et celui-ci, devenu pour Pampelune un ennemi plus redouté que les Maures, voulant la punir de la résistance qu'elle opposait à l'adjonction de la Navarre à la couronne de France, profita de son passage à main armée, quand il marcha sur Saragosse, pour ravager le pays et renverser les murailles de la capitale. La déroute et la destruction de l'arrière-garde de Charlemagne dans les gorges de Roncevaux furent la vengeance des Navarrais.

Pampelune devint le chef-lieu du comté de Navarre, lorsque Garcia Inigo s'efforça au XIII^e siècle de reconstituer son indépendance, puis elle fut la capitale de la monarchie que Sancho Abarca fonda ensuite en 905. Le 22 juin 1512, une armée nombreuse fut envoyée par le roi de Castille, Ferdinand le Catholique, sous le commandement du duc d'Albe, profitant des dissensions qui partageaient la Navarre sous son dernier roi, Jean d'Albret, que les Espagnols nomment *don Juan de Labrit*. Cette armée vint mettre le siège devant Pampelune, qui ouvrit ses portes au bout de deux jours. Jean d'Albret tenta en 1521, avec le secours du roi de France, de reprendre sa capitale ; il s'empara du château, mais sans aucun résultat, et cette prise d'armes fut signalée par un seul incident mémorable, la blessure que reçut en prenant part à la défense de la ville un jeune homme d'un grand courage, capitaine au service du roi catholique et gentilhomme de

Bizcaye, Ignace de Loyola. Lorsque le nom du fondateur de la société de Jésus fut devenu célèbre, les habitants de Pampelune se souvinrent de ce fait d'armes, et érigèrent à la mémoire de saint Ignace, et sur la place même où il était tombé blessé, une chapelle (*basilica*) qui existe encore aujourd'hui auprès de la place des Tauraux, et derrière le palais de la Députation provinciale.

En février 1808, la division française du général d'Armagnac entra dans Pampelune, et y prit ses logements. Le général avait ordre de s'installer dans la citadelle; voici comment s'effectua sans coup férir ce hardi coup de main. Un détachement de soldats sans armes avait été conduit dans la citadelle pour y recevoir des vivres: le chef de bataillon Robert était parmi eux, déguisé. Il avait neigé. En attendant la distribution, quelques soldats firent des boules de neiges et s'amuserent à se les jeter. La partie s'engagea, tous y prirent part, et un groupe vint en jouant se placer sur le pont-levis de manière à empêcher qu'on pût le lever. Alors, à un signal convenu, d'autres se précipitèrent sur le corps de garde, surprirent les hommes et les désarmèrent. Le général était logé chez le marquis de Bessola, dont l'hôtel fait face à la porte de la citadelle. Il avait avec lui un peloton de grenadiers qui prêta main forte; une force plus nombreuse accourut, et la citadelle fut occupée en un instant.

Après la triste déroute de Vittoria, Joseph se réfugia à Pampelune, et s'opposa à la destruction des murailles que ses généraux voulaient renverser en se retirant. La place fut laissée sous le commandement du général Casan qui y soutint pendant quatre mois un siège pénible, et qui fut enfin obligé de capituler après l'insuccès de la diversion tentée par le maréchal Soult (V. Sorau-
ren).

De Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Tardets, en France, à Bilbao, à Logroño, à Jacā, à Saragosse et aux bains de Fitero. V. les routes suivantes, et l'*Itinéraire des Pyrénées*, de M. Adolphe Joanne.

DE PAMPELUNE A SORIA.

A. PAR TAFALLA (158 kil.).

Cette route, dite l'ancien chemin de Madrid, emprunte jusqu'à Tafalla (34 kil.) la route 39 de Pampelune à Saragosse. A partir de ce point elle est peu praticable, bien que plus courte que celle par Logroño. On passe à (22 kil. 1/2) *Peralta*, petite V. de 3,200 hab., célèbre par ses vins, située sur la rive droite de l'Arga, qu'on traverse sur un beau pont de 11 arches, à une heure de distance environ du confluent de cette rivière avec l'Aragon. On suit ce dernier jusqu'à la rencontre de l'Èbre, qu'on franchit à

14 kil. (142 kil. 12) *Rincon de Soto*, bourg de 1,087 hab., de la province de Logroño, auprès duquel passe la route provinciale qui mène de Saragosse à Logroño. On laisse, à 1 kil. 1/2 à gauche, *Alfaro*, vieille ville arabe, autrefois fortifiée, populeuse et importante, l'une des clefs de la Rioja et du comté de Castille, aujourd'hui presque complètement ruinée et sans aucune animation commerciale ou industrielle. La route longe à gauche le cours de l'Alhama et rentre sur le territoire de la Navarre pour arriver à

14 kil. (156 kil. 1/2) *Corella*, V. de 4,000 hab., située sur la rive gauche de l'Alhama, dans une belle plaine. On y compte 800 maisons bien bâties, distribuées en rues alignées, larges, aérées, bien éclairées la nuit. Le pays est riche et fertilisé par les irrigations de l'Alhama; quelques hauteurs avoisinantes sont plantées en vignes et en oliviers.

4 kil. (160 kil. 1/2) *Cintruenigo* (2,200 hab.) rivalise avec Corella pour le bon aspect et la propriété

de ses maisons, et l'air d'aisance qui y règne. On y cultive surtout des oliviers, et on y fabrique de l'huile en grande abondance. Un chemin se détache de Cintruenigo sur la droite, franchit l'Alhama et rejoint, à 3 kil., les bords de Fitero (V. R. 40). On quitte de nouveau la Navarre à 5 kil. plus loin; à une semblable distance se trouve la *Venta del Portaguillo*, située au milieu d'une contrée montagneuse et de ramifications descendant des Sierras d'Oncala et de Moncayo. Enfin on rencontre, sur les bords de la rivière de Queiles, au pied d'une roche vive et entourée d'une belle campagne bien cultivée, de beaux pâturages et de jolis jardins.

25 kil. (185 kil. 1/2) *Agreda*, V. de 3,847 hab., chef-lieu d'un arrondissement judiciaire, dépendant de la province de Soria. On y remarque deux belles habitations appartenant aux comtes d'Ayamonte et aux marquis de Velamazan. Un très-beau pont d'une seule arche traverse la rivière, et sur une place qui le précède se trouve la maison de ville, édifice d'un bel aspect. *Agreda* est fort ancienne. Les Ibères l'avaient nommée *Iturci*, les Romains *Gracchuris*; le roi don Sancho la baptisa du nom d'*Agreda* en 912, et sa position, comme clef de la Vieille Castille, au point de croisement des routes de Pampelune à Madrid, de Barcelone à Valladolid, et de l'ancienne voie romaine qui allait de Saragosse à l'antique Numance, lui firent jouer souvent un rôle important. On y voit encore une colonne milliaire du temps de Trajan.

Mais ce qui a surtout donné à *Agreda* un certain renom, c'est l'existence d'un couvent de religieuses franciscaines de l'Immaculée Conception, situé hors de ses murs. Ce couvent fut fondé en 1621 par sœur Marie de Jésus, dite *Marie d'Agreda*, célèbre illuminée, qui a écrit par révélation une *Histoire mystique de la Mère de*

Dieu. Philippe IV vint la voir en 1643, attiré par la réputation de sainteté qu'elle avait acquise dans toute l'Espagne; et entretint, avec elle, sur les affaires de sa famille et sur celles de l'État, une correspondance qui dura vingt-deux ans, sans se ralentir un instant, et qui ne cessa qu'à la mort de la vénérable abbesse. Cette correspondance, longtemps conservée dans les archives du cabinet du roi et au couvent d'*Agreda*, a été récemment retrouvée tout entière.

11 kil. 1/2 (197 kil.) *Matalebreras*, v. de 370 hab., dans une plaine au N. des montagnes de Madero. La route s'élève sur les flancs de ces montagnes et les traverse pour atteindre, sur le versant opposé,

14 kil. (211 kil.) *Aldealpozo*, v. de 144 hab., et

11 kil. (222 kil.) *Fuensaúco*, hameau de 53 hab., au pied de deux collines. Au delà on descend vers le Duero, qu'on traverse sur un beau pont de 8 arches, d'une grande élévation, surmonté d'une tour massive, et qui donne entrée à

8 kil. (230 kil.) *Soria*. (V. ci-après.)

B. PAR LOGROÑO (172 kil.)

On sort de Pampelune par la belle promenade de la Taconera, en passant devant la citadelle, et par la porte du même nom, dans la direction du S.-O. On gagne rapidement les hauteurs qui environnent la riche *cuenca* de Pampelune, ayant successivement en vue, à gauche, *Zizur-Menor* (94 hab.); à droite, *Zizur-Mayor* (146 hab.); du même côté, *Gazolaz* (180 hab.); à gauche, *Gallar* (150 hab.) sur les versants N. de la Sierra Franca; à droite, *Murco* (160 hab.), sur les pentes du mont Reniega; du côté opposé, *Zariquiequi*, hameau de 12 maisons.

8 kil. (80 kil.) *Astrain*, v. de 266 hab., sur le côté N. de la montagne de Reniega, entouré de bonnes cultures, de vignes, et de

pâturages. On y voit un ermitage dédié à la *Virgen del Perdon*, et en grande vénération dans le pays. Plus loin, à droite, on aperçoit *Undiano* (166 hab.), à la hauteur de la *Venta del Portillo*, placée au point culminant de la route. On descend ensuite sur les versants méridionaux, laissant à gauche *Uterga* (547 hab.), et on atteint

5 kil. (85 kil.) *Legarda*, v. de 379 hab., avec deux bons *paradores*. La route passe encore en vue de deux autres villages, avant de rentrer dans la vallée de l'Arga, à

5 kil. 1/2 (90 kil. 1/2) *Puente la Reina* (bonnes *posadas*), jolie V. de 3,000 hab., située dans une plaine, sur la rive gauche de l'Arga et près du confluent du Robo avec cette rivière. Cette ville est entourée d'une belle promenade; elle compte cinq ponts, dont un en fil de fer, jetés sur l'Arga et le Robo. On remarquait, parmi ses édifices, un palais du connétable de Navarre, qui fut détruit par les troupes de Mina lors de la guerre de l'Indépendance; et il y existe encore, sous le titre de *San Juan del Crucifijo*, un couvent qui a appartenu aux Templiers, et dans lequel on voit le tombeau en marbre de don Juan de Beaumont, grand prieur de Navarre. Le territoire de Puente la Reina produit de très-bons vins, qu'on expédie dans le N.-O. de l'Espagne, et même en Amérique; on y trouve une distillerie d'eau-de-vie et un moulin à huile très-considérable. Puente la Reina fut assiégée par don Carlos en 1835; une tranchée avait été ouverte, on avait élevé une batterie garnie de deux mortiers et de deux obusiers, lorsque 150 hommes sortirent de la place, enlevèrent la batterie à la baïonnette, enclouèrent les pièces, tuèrent un officier et 12 artilleurs. Le lendemain, un mouvement des troupes de la reine fit lever le siège.

La route, au delà de Puente la Reina, traverse une contrée peu

accidentée, mais très-fertile, et rencontre

4 kil. (94 kil. 1/2) *Mañeru*, bourg de 1,100 hab., baigné par le Salado, petite rivière qui se jette dans l'Arga, à 5 kil. plus bas. On aperçoit à droite et à gauche de nombreux villages, hors la portée de la route, avant d'atteindre

13 kil. (107 kil. 1/2) *Estella*, V. de 5,750 hab. (bon *parador*), chef-lieu d'un *partido* judiciaire. Cette ville fut pendant longtemps la place la plus importante du parti carliste: don Carlos y installa sa petite cour en 1835, et Maroto, quatre ans après, y fit fusiller cinq de ses frères d'armes, les généraux Garcia, Guergué, Carmona, Sanz et l'intendant Urriz.

Estella est située dans une vallée environnée de rochers et de collines plantées d'arbres à fruits, de vignes et d'oliviers; toutes les pentes sont distribuées en terrasses; des jardins ont été pratiqués partout où ils ont été possibles. L'aspect général de la vallée est riant et très-pittoresque. La ville, que partage en deux quartiers la rivière Ega, compte 1,100 maisons bien bâties. La place de la Constitution, entourée d'arceaux dallés servant de promenade d'hiver, réunit quelques beaux édifices, la jolie façade de l'église San Juan, deux cafés et le jeu de paume. On trouve dans Estella quelques vestiges de l'époque romaine, une vieille forteresse, d'anciens couvents, et, dans l'église paroissiale (*San Pedro la Rua*), une chapelle où se conserve avec une grande vénération une épaule de l'apôtre saint André. La tradition rapporte qu'au XIII^e siècle passait inconnu à Estella un évêque qui allait en pèlerinage à Santiago. Il tomba malade, mourut dans un hôpital de la ville, et fut enterré avec un reliquaire qu'il portait sur la poitrine et qui renfermait cette sainte relique. L'épaule de saint André survécut à la destruction; une révélation indiqua son existence; elle fut religieusement

recueillie, et elle a été depuis lors l'objet d'un culte auquel ont pris part les anciens rois de l'Espagne, et Charles-Quint lui-même.

Sous les murs de la ville est une belle promenade entourée de jardins parfaitement cultivés, descendant jusqu'aux bords de l'Ega. Plus loin se trouvent deux ermitages en renom dans la Navarre: l'un, au S., est placé sous l'invocation de *Ntra Sra de Rocamador*; ceux qui y venaient en pèlerinage étaient autrefois à l'abri de poursuites judiciaires pour dettes pendant toute la durée de leur voyage, privilège dont jouissaient les pèlerins de Santiago, de Rome et de la terre sainte; l'autre, sur une colline, au N., porte le titre de *Real basilica de Ntra Sra del Puy*; il a été construit sur la place même où eut lieu, au XI^e siècle, d'après la tradition, une apparition de la Vierge.

La route franchit l'Ega pour sortir d'Estella, rencontre, à 2 kil. et au pied du *Monte-Jurra*, *Ayeguy*, v. de 50 maisons, à 5 min. duquel se trouve, à 300 pas à gauche de la route, l'ancien monastère de Bénédictins d'*Iraché*. C'est un bel édifice, distribué en quatre cours entourées de galeries et de cloîtres, avec une jolie église gothique. Les terres de la communauté, qui s'étendaient sur un espace de 3 kil. aux alentours, sont plantées en oliviers, en vignes, et en arbres fruitiers d'un bon produit. Ce couvent paraît avoir été fondé par les Goths; don Sancho II, roi de Navarre, allant assiéger le château de San Esteban de Monjardin, s'arrêta à Iraché, et fit vœu de donner à l'image de Notre-Dame, qu'on y vénérât, tout le produit de sa campagne. En revenant, il octroya au couvent le château et les villages qui en dépendaient. Don Sancho le Fort donna à l'église un tronçon des chaînes conquises à la bataille de Las Navas de Tolosa.

On aperçoit à gauche *Muniain*.

ESPAGNE.

à droite *Igurquiza*; on traverse *Asqueta*, v. de 104 hab., puis *Urriola*, v. de 17 maisons, au centre de la vallée de San Esteban de Solana, avant d'atteindre

17 kil. (124 kil. 1/2) *Los Arcos*, petite V. de 2,096 hab., située dans une bonne position, au S. d'une colline que couronnent les restes d'un vieux château et une tour encore debout, nommée la *torre del Homenage*. Don Sancho le Sage, voulant récompenser ses habitants de services rendus, leur avait octroyé que tout héritage de vilain acheté par un noble devint noble, de même que tout héritage de noble restât noble, fût-il acheté par un vilain ou un affranchi; les gens d'*Arcos* étaient dispensés de guerre, chevauchée ou bataille, le roi fût-il assiégé dans son château.

On franchit une petite rivière à la sortie de Los Arcos, et plus loin deux ruisseaux, à la hauteur des v. de *Sansol et Torres*, puis on débouche dans une grande plaine au milieu de laquelle s'élève, sur une éminence,

17 kil. (141 kil. 1/2) *Viana*, V. de 2,803 hab., portant le titre de *muy noble y muy leal*. Don Carlos III, de Navarre, avait érigé son territoire en principauté au profit des premiers-nés du trône. C'était une des clefs de la Navarre, et elle eut souvent à souffrir des guerres qui désolèrent cette province. La ville renferme 700 maisons de bonne apparence, mais sans un édifice remarquable. La contrée qui l'entoure est plate, bien cultivée, et fertilisée dans toute la partie méridionale par les irrigations de l'Ebre qui la limite. La route descend en droite ligne vers ce fleuve, et aboutit au magnifique pont en pierre qui donne entrée à

7 kil. (148 kil. 1/2) *Logroño* (V. pag. 88).

La route s'élève sur le plateau qui domine la ville, et remonte le cours de la rivière Iregua, rencontrant à droite, à 5 kil., *Lar-*

dero, bourg de 1,930 âmes, et plus loin, *Isla Llana*.

14 kil. (162 kil. 1/2) *Nalda*, petite V. de 1,800 hab., dépendant de la province de Logroño, située sur une colline au-dessus de la rive droite de l'Iregua, à l'entrée du territoire de Cameros, et dominant les provinces de Navarre et d'Alava. Ses 300 maisons sont entourées des débris d'une ancienne muraille, et sur la partie la plus élevée subsistent quelques restes d'une ancienne forteresse dans laquelle ont existé, jusqu'à l'époque de la guerre de l'Indépendance, de précieuses archives que Salazar consulta avec fruit pour son Histoire généalogique de la maison de Lara. Les troupes françaises passant à Nalda en 1808, à la suite de l'armée de Castaños, enfoncèrent les portes de fer de ces archives. On veut bien reconnaître qu'elles n'y commirent aucun dégât, qu'elles n'en détournèrent rien ; mais elles partirent, dit-on, sans fermer les portes, et les enfants du pays, y ayant pénétré, se servirent des parchemins pour se confectionner des cartouchières et des bonnets de soldat, ou bien en firent des feux de joie. C'est sans doute dans cette circonstance que disparut du château de Nalda une sanglante relique dont la trace paraît perdue, et qu'on y conservait depuis le xiv^e siècle : le poignard avec lequel don Henri de Trastamarre avait tué son frère don Pedro le Cruel. Le château lui-même n'existe plus ; la guerre en a commencé la destruction, les habitants ont fait le reste en s'en appropriant les débris.

Au delà de Nalda, une route neuve mais peu praticable parce qu'elle n'a pas été achevée, traverse *Castañares de las Cuevas*, v. de 12 maisons, entouré de roches dans lesquels avaient été pratiquées autrefois des habitations aujourd'hui inoccupées ; *Panzares*, hameau de 7 maisons, situé au pied du mont Moncalvillo, où l'on tra-

verse le ruisseau de Sorbes, affluent de l'Iregua, sur un pont provisoire, à côté d'un joli pont qui s'est écroulé peu après sa construction.

14 kil. 1/2 (177 kil.) *Torrecilla de Cameros*, V. de 2,000 hab., plus importante que sa population ne l'indique. Il s'y trouve neuf fabriques de draps en grande activité, dont les produits sont exportés dans les provinces voisines. *Torrecilla* est divisée en deux quartiers par l'Iregua, que traverse un pont d'une seule arche, et d'une construction très-remarquable. On cite parmi les curiosités naturelles des environs une grotte ouverte au milieu de la montagne, à 1 kil. 1/2 de la ville, profonde de près de 1,000 pas, et dans laquelle se trouvent de magnifiques stalactites. « Ce sont, dit M. Madoz, avec quelque naïveté, toutes les merveilles de la création réunies dans cette vaste enceinte ; on dirait une exposition de modèles de toute espèce, ou un immense atelier d'objets naturels destinés à servir à l'homme d'école pratique. » Auprès de cette grotte est une abondante mine de bol fort apprécié.

11 kil. (188 kil.) *Villanueva de Cameros*, bourg de 470 hab., sur la rive droite de l'Iregua, que la route traverse sur un beau pont de pierre.

11 kil. (199 kil.) *Lumbreras*, petite V. de 1,129 âmes, située au milieu de la Sierra de Cameros, et à 3 kil. au N. de la Sierra de Cebollera. Ce territoire très-accidenté, peu propre à la culture, est surtout planté de grands bois de hêtres d'une belle venue. Les pâturages y sont nombreux, et *Lumbreras* entretenait autrefois une grande quantité de bêtes à laine (de 70 à 80,000 têtes) qui allaient hiverner en Estrémadure. On l'appelait la capitale de la Sierra, ses habitants étaient fort riches, et aujourd'hui c'est une des localités les plus misérables de la contrée ; elle

possède à peine 3,000 moutons.

La route gravissant les pentes de la Sierra de Cebollera, pénètre bientôt dans le défilé ou *port de Piqueras*. Au milieu de ce port on rencontre une *venta* isolée qui en porte le nom. En descendant sur le versant opposé on passe à *La Poveda*, v. de 430 hab., traversé par un petit cours d'eau, la *Marigarcia*, qui descend vers le bassin du Duero ; ce fleuve lui-même prend sa source un peu à l'O., dans la Sierra de Urbion. On suit la rive droite de la *Marigarcia* jusqu'à

22 kil. 1/2 (221 kil. 1/2) *Almarza*, v. de 364 hab., assez bien bâti, situé dans une petite plaine entourée de montagnes, et à l'entrée d'une jolie vallée formée par la *Marigarcia*, qui prend un peu plus loin le nom de *Tera*. On remarque dans sa vieille église paroissiale une chapelle appelée la *capilla del Inquisidor*, construite par un enfant du pays, don Juan Ramirez, qui fut inquisiteur général et évêque élu de Cuzco, en Amérique.

17 kil. (238 kil. 1/2) *Garray*, v. de 225 âmes, dans une vaste plaine, un peu au-dessus du confluent du *Tera* et du Duero ; on traverse ces deux rivières après la sortie du village, sur un beau pont de seize arches en pierre de taille. Le fleuve coule à gauche de la route.

C'est à une petite distance, de l'autre côté du Duero, que s'élève la colline sur laquelle était la célèbre *Numance*. On y retrouve encore quelques vestiges de la muraille de terre de 3,000 pas qui l'entourait, et de la circonvallation fortifiée derrière laquelle Scipion, bloquant étroitement la ville, la réduisit à ce sublime exemple d'héroïsme et d'amour de l'indépendance. Les fouilles qu'on fait encore aujourd'hui pour tirer de la pierre de la colline où fut *Numance*, mettent de temps en temps à découvert quelques souvenirs de cette illustre cité, des armes, quelques poteries, des idoles, des médailles, des ossements humains, des monnaies d'or, d'argent et de cuivre. Les *Numantins* étaient pauvres, et il a survécu peu d'objets précieux à l'incendie qu'ils allumèrent eux-mêmes, et cependant on rapporte qu'un journalier trouva un magnifique collier d'argent, orné de médaillons, et pesant 18 onces, qu'il vendit 160 réaux au vicaire de la paroisse de *Garray*. Celui-ci le fit fondre, et en fit faire un vase pour l'autel.

La route suit la rive droite du Duero jusqu'à

5 kil. 1/2 (244 kil.) *Soria*, chef-lieu d'une province de troisième classe, dépendant de l'*audiencia* ou cour suprême, et de la capitainerie générale de Burgos.

PROVINCE DE SORIA.

La province de Soria est l'une des plus petites et des moins peuplées de l'Espagne ; les changements successifs qui se sont opérés dans la division administrative du royaume ont beaucoup réduit son importance qui n'a jamais été bien grande, et lui ont enlevé chaque fois quelques parcelles de son territoire. Elle a pour bornes : au N., les provinces de Burgos et de Logroño ; à l'E., celle de Saragosse ; au S., celle de Guadalajara, et à l'O., celles de Ségovie et de Burgos. C'est le sol le plus aride et le climat le plus froid de toute la Péninsule, une succession de montagnes, de vallées profondes sans doute pittoresques par leur forme, mais d'un aspect peu attrayant. Sur certains points la végétation est active et riche ; on rencontre de grands bois de pins, de hêtres, de chênes ; sur d'autres points se présentent d'immenses pâturages autrefois couverts de nombreux trou-

peaux ; mais la plus grande partie de la contrée n'offre que des cimes pelées, dépourvues de végétation, couronnées de neige pendant presque toute l'année. La grande culture y est à peu près nulle, et le sol ne fournit pas aux habitants des ressources suffisantes. Les produits naturels sont peu abondants ; les richesses minières de la province voisine de Guadalajara ont éveillé sans succès l'attention de quelques industriels ; on a trouvé des gisements de charbon de terre inexploitable en raison de l'absence des communications, du minerai de fer qui n'a pu être employé, parce que ses produits étaient aigres, du soufre, du cuivre, du plomb et de l'étain qui ne paraissent pas en assez grande abondance pour qu'il y ait bénéfice à les extraire. Les marbres et les jaspes ne manquent pas, mais l'état des communications ne permet pas non plus de les exploiter utilement.

Les cours d'eau sont nombreux, l'industrie en tire peu de parti ; les lacs, dans les parties élevées, sont une des particularités de cette contrée : deux d'entre eux donnent naissance au Duero et à la Queiles ; un autre, voisin de Medinaceli, est alimenté par une abondante source salée. L'exploitation de cette source occupe tout un quartier de la ville.

Les chemins sont ce qu'ils peuvent être dans une contrée aussi accidentée, et avec le peu d'habileté ou de sollicitude des ingénieurs espagnols. La *carretera general* de Madrid à Barcelone emprunte 40 kil. du territoire de Soria entre Esteras et Monreal d'Ariza ; nous venons de tracer une partie de la route de Pampelune à Madrid ; un chemin de voitures part d'Aranda en Castille, traverse la province par Almazan, et se relie vers Huerta à la route de Barcelone ; d'autres, en grand nombre, desservant les localités entre elles, ne sont accessibles qu'aux chevaux et aux mulets, et il faut toute l'audace des habitants pour essayer d'y faire passer quelquefois les rares voitures à bœufs qui transportent des bois exploités.

Les récoltes comprennent quelques céréales de qualité inférieure, des légumes, un peu de vin, du lin, du chanvre, des fruits tardifs, mais fort bons. Le bois abonde pour le combustible, toutefois il est mal aménagé, et disparaît peu à peu. Le gibier est abondant, et aussi la bête fauve, le renard et le loup. Celui-ci descend des montagnes par bandes, pendant l'hiver, pénètre dans les villages, et bloque chaque nuit les habitants dans les maisons.

Les troupeaux formaient autrefois le principal revenu de la province. Le commerce des laines fines, au moins aussi important alors que celui de la province de Léon, a considérablement déchu, et la richesse en troupeaux ne s'élève plus qu'à 4 millions de réaux sur les 30 millions de la richesse totale de la province. Celle-ci se divise ainsi qu'il suit :

Richesse territoriale.	20,000,000.
— urbaine.	2,000,000.
— industrielle	5,000,000.
— commerciale.	1,500,000.
— en troupeaux	4,000,000.

pour une population de 147,468 individus.

Nous trouvons sur un tableau statistique des industries et professions des Sorianos, et du produit moyen qui en résulte pour chacun d'eux, que 39 médecins, pour toute la province, gagnent chacun, par jour, 10 réaux 32 maravedis (2 fr. 75 cent. env.); 161 chirurgiens et saigneurs (*sangradores*), 5 réaux 1/2 (1 fr. 40 cent.); 88 avocats, notaires, greffiers et receveurs, 4 réaux (1 fr. 10 cent.); 54 apothicaires, autant que les médecins; 2 imprimeurs et 2 architectes, 4 réaux; 76 tailleurs et 15 barbiers, 1 réal 1/2; 11 cardeurs, 28 maravedis (23 cent. 1/2).

Le commerce est à peu près nul. Les grains et les laines y tiennent le premier rang. Une boutique est chose à peu près inconnue, et quand on en rencontre une dans les principales localités, elle réunit pêle-mêle tout ce qui peut être nécessaire à la consommation locale : quelques tissus, la quincaillerie, des légumes, du lard, de la morue, un peu de sucre et du cacao. On exporte du bois vers Madrid ou vers l'Aragon, et on importe en échange quelques objets de première nécessité.

L'instruction publique, on peut le comprendre, laisse beaucoup à désirer; les écoles sont rares.—La statistique, qui accuse un nombre de 484 écrivains publics, secrétaires de municipalité, sacristains et maîtres d'école, leur assigne à chacun un revenu quotidien de 1 réal 3 maravedis.—On compte 489 écoles fréquentées par 9,000 garçons et 3,000 filles.

En résumé, les Sorianos sont de braves gens, de mœurs simples, « soumis à l'autorité et respectueux vis-à-vis des personnes de qualité, » comme l'a dit M. Madoz à propos des Léonais, très-francs, apportant une grande bonne foi dans leurs contrats, respectant la propriété, et ayant rarement affaire à la justice. La statistique criminelle a enregistré à cet égard 437 accusés pour la population totale, c'est-à-dire 1 pour 265 individus; 1 homicide sur 656; et à Soria, particulièrement, 1 sur 962.

Soria, V. de 5,400 hab., résidence d'un gouverneur civil et des autres autorités de la province, est située sur un sol accidenté et dominée par des hauteurs escarpées, parmi lesquelles on nomme le mont de las Animas, la Sierra de Peñalba, les sommets del Castillo et del Miron. Les rues en sont propres, généralement empierrées, et les maisons, à arceaux dans les rues principales, ont presque toutes 3 et 4 étages. On remarque la *plaza Mayor*, vaste espace de 80 mètr. de long sur 35 de large, et la place du comte de Gomara, dont un côté est occupé par le gigantesque palais de ce nom, au-dessus duquel s'élance une belle tour, très-élevée, ayant 8 à 9 mètr. de côté. Les façades de

ce palais sont ornées de sculptures, d'écus d'armes, et au-dessus de la porte principale sont deux statues de massiers, de formes assez disproportionnées. Ce palais renferme entre autres aménagements une immense écurie, dans laquelle on pourrait loger un escadron.

L'église principale, *San Pedro*, est un solide édifice dorique à trois nefs. La *silleria* du corô mérite quelque attention; mais surtout un tableau adossé au trascoro, et représentant une Descente de croix qu'on attribue au Titien. Le cloître est beau, et renferme un assez grand nombre de tombeaux. Il y a eu à Soria cinq couvents de moines; on en compte encore trois de religieuses; l'un de ceux-

ci a été fondé par sainte Thérèse.

Soria possède quelques jolies promenades bien plantées d'arbres : l'*Espolon*, à l'O. de la ville; la *Dehesa*, le *Camino de Madrid*, à l'entrée de la route qui conduit vers la capitale; le chemin qui mène à l'ermitage de *San Saturio*, et le site nommé *San Polo*, d'où la vue s'étend sur de beaux jardins.

L'ermitage de *San Saturio*, qui se trouve à une petite distance de Soria, occupe une situation très-pittoresque, sur les flancs de la *Sierra de Peñalva*. Après avoir suivi la promenade tracée le long de la rive droite du *Duero*, on rencontre un mur de 600 pas de long, qui conduit en face d'une porte pratiquée au pied d'un énorme rocher. Sous cette porte commence une galerie souterraine, à l'extrémité de laquelle se trouve un escalier. On parvient ainsi à plusieurs salles pratiquées dans la roche vive. On monte encore, et on arrive à l'église, construite avec hardiesse au-dessus d'une énorme masse de rochers. Une vue magnifique s'étend en avant de ce curieux sanctuaire.

Soria a été entourée d'une ligne de murailles flanquées de grosses tours, et ayant un développement de près de 4 kil.; il en reste quelques vestiges à l'O. de la ville et vers les bords du *Duero*. Un beau pont de pierre traverse ce fleuve dans la direction de la route d'*Agreda*.

Des routes conduisent de Soria vers *Madrid*, *Pampelune*, *Saragosse*, *Burgos* et *Osma*; mais sans services spéciaux de voitures publiques; on ne peut prendre qu'au passage les diligences qui traversent la ville dans ces diverses directions.

Peu de faits intéressants ont signalé l'histoire particulière de Soria. Des rois y ont séjourné à plusieurs époques; mais dans des circonstances de famille, et rarement dans des circonstances po-

litiques. Nous devons rappeler cependant que don *Henri de Trastamarre*, voulant récompenser *Duguesclin* de ses bons services, lui donna Soria. *Duguesclin*, que les Espagnols nomment presque toujours *Beltran Clauin*, la garda six ans, et la revendit au roi avec les autres terres qu'il possédait en Castille, pour une somme de 260,000 doubloons.

En novembre 1808, après la défaite de l'armée anglaise du général *Blake* à *Espinosa de los Monteros*, dans la Biscaye, un corps d'armée espagnole, commandé par *Castaños*, le vainqueur de *Baylen*, et par *Palafox*, formait la droite de la ligne d'opérations des alliés, et occupait la partie méridionale de la Navarre autour de *Cintruenigo*. Napoléon résolut de prendre ce corps d'armée à revers, et de couper sa retraite vers le centre de l'Espagne. *Lannes* et *Moncey*, avec le 3^e corps, ayant à leur disposition près de 30,000 combattants, étaient sur l'*Ebre*, entre *Logroño* et *Calahorra*, prêts à attaquer les troupes de *Castaños*, et à les refouler vers Soria et *Agreda*, où *Ney* avait ordre de se rendre à marches forcées pour leur couper la route de *Madrid*. Lorsque *Lannes* se mit en mouvement le 22 novembre, descendant vers *Alfaro* et *Tudela*, *Ney* arrivait à Soria. Il s'y arrêta jusqu'au 24, empêché par de faux bruits de se porter sur *Agreda*, et, lorsqu'il arriva dans cette dernière ville, le 25, il apprit que les Espagnols avaient été complètement battus à *Tudela*, qu'ils s'étaient retirés en désordre sur *Calatayud*, par la route de *Saragosse* à *Madrid*, et qu'ils échappaient par conséquent au plan dressé pour leur perte.

C'est là la seule fois que Soria joua un rôle dans la grande guerre de l'Indépendance. Jusqu'en 1812 elle eut une garnison française de 1,600 hommes, qui se replia sur *Pampelune* après la défaite de *Vitoria*.

DE SORIA A MADRID.

La route prend la direction du S., suivant à quelque distance le cours du Duero, dont elle se rapproche à

5 kil. 1/2 (249 kil. 1/2) *Los Rabanos*, v. de 280 hab. On quitte de nouveau le fleuve pour gagner

5 kil. 1/2 (255 kil.) *Lubia*, v. de 102 hab., sur la rive droite du rio Verde. La route parcourt une contrée aride et sablonneuse, fertilisée à grand-peine par quelques irrigations du rio Verde. On traverse le Duero sur un pont très-ancien pour entrer à

22 kil. (277 kil.) *Almazan*, V. de 2,400 hab., située sur un plan incliné, et présentant un coup d'œil des plus pittoresques aux voyageurs qui arrivent par les routes de Soria et d'Agreda. Elle se développe en échelons jusqu'au sommet du plateau où se rattache la route de Madrid. De toutes les parties de la ville, grâce à cette position, on jouit d'une vue magnifique; on découvre au N., les Sierras de Cebollera et de Soria; au N.-E., à 34 kil. de distance, les sommets de Berlanga et de Gormaz; au N.-O., celui de Moncayo, et de la partie la plus élevée on aperçoit au S. et au S.-O., l'Alto del Rey et les monts de Riaza.

Almazan passait pour une des places les mieux fortifiées de l'antiquité. On attribue aux Romains l'enceinte dont une grande partie subsiste encore, et cependant le caractère et la nature de la construction laissent supposer qu'elle est l'œuvre des Arabes. Tout le centre de la ville est sillonné de voies souterraines parfaitement voûtées partant de la partie inférieure, vers la porte de Soria, et se dirigeant par plusieurs branches vers la partie supérieure. Deux des six portes sont dignes d'attention. Celle du S., qui donne passage à la route de Madrid, et qu'on nomme la *puerta del Mercado*, est une espèce de forteresse d'un bel aspect et de formes imposantes.

Le pont, que date de la même époque, mesure 163 mètr. de long sur 4 1/2 de large; il est tout entier en pierres de taille, et en pente assez rapide. Il se compose de 13 arches qui s'élèvent et s'élargissent jusqu'à l'arche médiane, dont la clef se trouve à 7 mètr. 1/2 au-dessus des eaux moyennes. Il est fréquemment attaqué par les crues du Duero, dont le lit se déplace, et qui en a enlevé une portion, fort mal réparée depuis.

Trois ou quatre maisons seulement sont complètement bâties en pierre et en brique, et toutes les autres ont au moins trois côtés en terre. La place est un assez grand carré, long de 90 mètr. sur 48, pavé, dallé, et entouré d'arceaux. La maison de ville occupe le milieu de l'un des grands côtés, et, à l'une des extrémités, s'élève le palais des comtes d'Altamira, bel édifice en pierre rouge orné de balcons et d'un portail à quatre colonnes soutenant les armes de la famille.

On comptait à Almazan dix paroisses; quatre sont supprimées. On cite, parmi celles qui subsistent, *Santa Maria del Campanario*, qui occupe le point culminant de la ville, et qui présente plutôt l'apparence d'une forteresse que celle d'une église; elle est solide, mais d'un aspect assez peu gracieux; elle a reçu à plusieurs reprises des augmentations ou des restaurations qui ont défiguré le style gothique assez pur de la construction première. L'intérieur, à trois nefs, est gâté par d'énormes piliers qui arrêtent la vue. Une autre église, San Andrés et San Pedro, au centre de la ville, digne d'une visite, est surmontée d'une jolie tour que termine une galerie à jour assez élégante. L'une des chapelles, dotée autrefois par un commissaire de bulles, possédait des ornements d'argent d'une valeur de 200,000 réaux, dont la disparition est imputée à la guerre de l'Indépendance, et au passage de Ney, en novembre 1808.

Almazan est traversée, du N. au S., par la route de Pampelune à Madrid; de l'E. à l'O., par un chemin venant de la Vieille-Castille et allant se rattacher, à Huerta, à la grand'route de Madrid vers l'Aragon.

Don Henri de Trastamarre avait donné Soria à Duguesclin; don Pedro lui offrit Almazan s'il voulait le laisser s'échapper de Montiel; Bertrand refusa, retint à Montiel le malheureux roi, prêta même la main, dit-on, au fratricide qui couronna don Henri, et reçut en récompense Almazan, qu'il revendit au roi avec Soria pour 260,000 doubloons.

5 kil. 1/2 (282 kil. 1/2) *Bordege*, v. de 78 hab., au S.-E. d'Almazan, au pied d'une petite colline, sur la rive gauche du rio Moron.

11 kil. (293 kil. 1/2) *Adradas*, v. de 60 maisons isolées, habitées par 110 individus, tous agriculteurs.

17 kil. (310 kil. 1/2) *Miño*, v. de 150 hab., situé dans une jolie plaine. A une petite distance se trouve un lac qui produisait autrefois en abondance d'excellentes sangsues, et qui, dit-on, a été en partie dépeuplé par les Français! Encore un reproche qui ne s'adresse pas, sans doute, à la guerre de l'Indépendance?

Le chemin se bifurque en sortant de Miño. L'une des ramifications se dirige au S. vers Sigüenza; l'autre va rejoindre la belle *carretera general* d'Aragon (de Saragosse à Madrid).

A. PAR SIGUENZA.

On prend la direction S. à travers un pays assez accidenté. On franchit à *Mojares* (8 kil.—318 kil. 1/2), assez pauvre v. de 69 hab., la chaîne des montagnes de Mistra qui forme la ligne de partage entre la province de Guadalajara et celles de Ségovie et de Soria. Cette chaîne se détache du plateau central, passe entre Sigüenza et Medinaceli, et forme, au S., le bassin du Henarès, et au N., celui

du Duero. Le chemin pénètre dans la vallée du Henarès, descend le cours de ce ruisseau et coupe le chemin de fer de Madrid à Saragosse aux approches de

8 kil. (326 kil. 1/2) **Sigüenza**. Cette ville appartient à la province de Guadalajara; elle possède un évêché suffragant de celui de Tolède, et compte 4,700 hab. Elle est bâtie en amphithéâtre sur les pentes d'une colline qui domine le cours du Henarès, et entourée d'assez belles plaines bien arrosées. Il subsiste encore d'importants vestiges des murailles qui l'entouraient. A la partie la plus élevée de la haute ville, dont les rues sont très-escarpées, s'élève l'ancien Alcazar, devenu le palais des évêques. C'est une véritable forteresse entourée de hautes murailles et flanquée de grosses tours fondées sur le rocher. La *cathédrale* occupe l'un des côtés de la *plaza Mayor*. C'est un bel édifice gothique d'une grande solidité. La façade est percée de trois portes, et au-dessus de celle du centre se voit un médaillon en marbre, sculpté en demi-relief, et représentant la Vierge qui remet la chasuble à saint Ildelfonse. Deux tours de 40 mètr. de haut, et de 9 mètr. de côté, la dominent. Dans l'intérieur on remarque : les 24 piliers qui soutiennent la nef centrale; le maître-autel, formé de trois corps d'ordres ionique, dorique et composite, orné de nombreuses sculptures et de statues d'un grand mérite artistique; la chapelle de Santa Librada, patronne du diocèse, dans le transept du côté de l'Evangile, avec un beau rétable et un reliquaire où l'on conserve la tête de la sainte et tous les ossements de son corps réunis dans un sac. Le *coro* est vaste, entouré d'une boiserie délicatement sculptée. Un magnifique autel en jaspe rouge et noir dédié à *Ntra Sra la Mayor* orne le *trascoro*. Le cloître, œuvre remarquable du style gothique, est tout orné de sculp-

tures fouillées à jour, et partout fermé de vitrages. Les reliques précieuses, les tableaux et les sculptures de prix, les ornements et les riches objets nécessaires au culte abondent dans cette belle église, et sont dignes d'une grande attention.

Sigüenza, qui possédait autrefois une savante université, a conservé deux collèges, celui de San Antonio, bel édifice, dont on a projeté de faire une prison, et celui de San Martin, transformé aujourd'hui en petit séminaire. On y remarque encore un bon nombre de maisons bien bâties, une belle promenade nommée l'Alameda, et un aqueduc de très-ancienne construction.

En quittant Sigüenza, la route s'éloigne du cours du Henarès dans la direction du S., passe à (17 kil.—343 kil. 1/2) *Mirabueno*, v. de 330 âmes, et rejoint la route d'Aragon au milieu d'un pays découvert et de grandes plaines assez arides à (5 kil. 1/2—349 kil.) *Almadrones*. (V. ci-après.)

B. PAR ALCOLEA.

Cette autre ramification, fort mal entretenue et presque impraticable, prend la direction du S.-E. en quittant Miño, puis franchit une ligne de hauteurs dépendant de la Sierra de Moncayo, et formant, au pied de leur versant oriental, la vallée du Jalon. Cette belle rivière poissonneuse, qui coule vers le N.-E. en longeant la route d'Aragon, va se jeter dans l'Ebre un peu au-dessus de Saragosse. Au bas des hauteurs, on rencontre le chemin de fer de Saragosse et la *carretera general* d'Aragon au

8 kil. (318 kil. 1/2) *Parador de San Francisco*, simple venta située à l'embranchement du chemin et de la route. A 300 pas au delà du Parador on remarque, à droite, un vaste bâtiment, ancien couvent de franciscains, servant aujourd'hui d'hôtellerie. A l'angle de ce

bâtiment s'ouvre un petit chemin qui s'élève péniblement le long des pentes abruptes et presque inabordables d'une ligne de hauteurs au sommet desquelles se trouve *Medinaceli*.

Cette petite ville (1,600 hab.), apanage d'un titre de duc porté par l'une des illustres familles de l'Espagne, occupe un vaste plateau à 4 kil. 1/2 de la route. Son climat est rarement tempéré; les hivers y sont très-froids et neigeux. La ville, qui a été solidement fortifiée, conserve encore quelques vestiges de murailles; elle renferme env. 300 maisons d'assez laide apparence; parmi elles, trois posadas, un hôpital pour les pauvres et les pèlerins, deux couvents de religieuses, et le palais des ducs, solide édifice en pierre et en brique à un seul étage, insignifiant du reste à l'intérieur. L'église paroissiale, érigée en collégiale avec un abbé mitré relevant de l'évêché de Ségovie, renferme, des deux côtés du maître-autel, quatorze sépultures de la famille de *Medinaceli*. Du S.-E. à l'E. la ville est entourée par une belle promenade au-dessous de laquelle se déroulent, dans une vaste étendue, la route descendant vers Madrid par Alcolea et Sauca, le cours du Jalon, toute la campagne qu'il fertilise, et un grand nombre de villages.

Medinaceli n'a d'autre moyen de communication que le sentier escarpé qui la rattache à la route de Saragosse; elle reçoit ses voyageurs et ses dépêches au v. de Lodares, son annexe, situé sur la route même. On y exploite, à 1 kil., au S.-O., une saline qui forme la branche la plus importante de l'industrie locale.

Après avoir repris la route au couvent de franciscains, on rencontre le parador del Tinte, un moulin à farine, plusieurs ermitages, et enfin

17 kil. (335 kil. 1/2) *Alcolea del Pinar*, v. de 279 hab., appartenant à la province de Guadalajara. On

prétend que c'est un des points les plus élevés de l'Espagne; tous les vents y soufflent librement, et l'hiver y est très-rigoureux. C'est du reste un pays très-pauvre et nullement intéressant. On traverse, à 7 kil., *Sauca*, v. de 129 hab., situé au pied d'une colline, et, au delà, une vaste plaine sans un arbre, assez bien cultivée malgré l'éloignement des cours d'eau. Au milieu de cette plaine se trouve (8 kil.) *Torremocha del Campo* (tour tronquée). On y remarque au-dessus de l'église, à droite, une jolie tour carrée, mais un peu écrasée et massive,—ce qui a motivé sans doute le nom donné à la localité,—ornée de grosses boules aux angles et aux quatre milieux; un clocheton inachevé la surmonte. Au delà (8 kil.) on rencontre *Algora*, pauvre v. de 70 maisons mal construites et à peine habitables, distribuées en trois rues non empierrées et impraticables en hiver. La plaine qui environne ce village, et que limite à l'E. une petite chaîne boisée, est très-fertile, et produit des céréales et des légumes.

Un peu au delà d'Algora, et à droite, se rattache à la route le chemin précédemment décrit, et plus court de 17 kil. 1/2, qui passe par Sigüenza.

8 kil. (366 kil. 1/2) *Almadrones*, v. de 260 hab., situé sur une petite colline, à droite de la route. Sur la route même se trouvent une venta et le relai de poste. On marche en droite ligne, rencontrant de distance en distance des bois de chênes verts qui alternent avec les terres cultivées. On laisse à gauche plusieurs chemins qui conduisent aux v. d'Ontanarres, Cogollos, Alaminos et Castillejo.

8 kil. (374 kil. 1/2) *Venta del Puñal*.

5 kil. 1/2 (380 kil.) *Grajanejos*, v. de 90 maisons, groupé sur les pentes d'un coteau. Sur la route sont les ruines de l'ancien *parador de San Antonio*, et, plus loin, à

gauche, le *parador de la Cruz*, mauvaise auberge, avec cette inscription : *Se admiten pasajeros*. La route, toujours toute droite et déserte, traverse une plaine d'une grande étendue, cultivée et semée de quelques bouquets d'arbres; on ne rencontre qu'une seule habitation, une maison de *peones camineros* chargés de l'entretien de la voie, entre Grajanejos et

11 kil. (391 kil.) *Trijueque*, v. de 616 hab., au delà duquel se détache, à gauche, un chemin qui conduit, à 11 kil., à la petite V. de Brihuega (4,500 hab.), située au milieu d'une plaine fertile. Le duc de Vendôme y battit le général anglais Stanhope, le 9 décembre 1710, dans la guerre de la Succession. (V. R. 42.)

La route, tracée jusque-là sur un plateau élevé, descend par une coupure aride et rocheuse, et passe entre deux lignes d'ormes pour arriver à

5 kil. (396 kil. 1/2) *Toriya*, ancienne petite V. réduite à une population de 425 hab. Sur la gauche s'élève, au-dessus des maisons, un vieux château ruiné flanqué de quatre tours aux angles, et de quatre tourelles au milieu de chaque côté; un donjon crénelé le surmonte. On s'engage au delà dans une vallée étroite; de fortes murailles soutiennent les terres à droite pour ménager le passage de la route.

8 kil. (404 kil. 1/2) *Valdenoches*, v. de 263 hab. Une jolie vallée se développe sur la gauche, et les maisons, bâties en terre, descendent le long des pentes jusqu'en bas. La route devient moins encaissée, les hauteurs s'éloignent, la plaine s'élargit; on rencontre à droite le chemin de Jadraque avant d'atteindre

4 kil. (408 kil. 1/2) *Taracena*, v. de 371 hab., situé sur la rive gauche d'un modeste ruisseau coulant sans bruit dans un lit de roseaux; c'est le Henarès qui va plus loin donner son nom à Alcalá. La vallée qui s'étend derrière la ville

offre un beau coup d'œil. On monte une côte du sommet de laquelle on découvre Guadalajara, avec ses tours carrées couvertes en ardoises, et l'ancien couvent de San Francisco, avec ses flèches

élancées, qui domine la ville à gauche et dont on a fait un château fortifié.

4 kil. 1/2 (413 kil.) **Guadalajara**, chef-lieu d'une province de troisième ordre.

PROVINCE DE GUADALAJARA.

La province de Guadalajara, dont cette ville est la capitale, se trouve située entre celles de Ségovie, de Soria et de Saragosse au N. ; la province de Teruel à l'E. ; celle de Cuenca au S. , et la province de Madrid à l'O. C'est une riche contrée, abondante surtout en céréales, produisant peu de vignes et d'oliviers, et dont une partie, nommée l'Alcarria, se fait remarquer par sa fertilité. Elle est arrosée par un grand nombre de cours d'eau, parmi lesquels les plus importants sont : le Tage, le Jarama et le Henarès. Ses richesses hydrologiques se bornent à deux sources minérales, célèbres du reste, celle de Sacedon appartenant au patrimoine royal, et celle de Trillo, qui reçoivent chaque année une grande affluence de baigneurs venus des provinces environnantes. Les mines sont importantes, et quelques-unes exploitées de longue date. Les plus anciennes et les plus riches sont les mines de fer de *Sotiles*, dont l'exploitation est active ; celles de cuivre de *Pardos*, dans lesquelles on visite des galeries romaines très-remarquables, et enfin les fameuses mines de galène argentifère de *Hienäelaencina*, nommées *Santa Cecilia*, la *Suerte* et la *Fortuna*, qui ont rapporté de tels bénéfices à leurs possesseurs, que les habitants de la contrée où elles se trouvent se sont mis à perforer le sol de toutes parts dans l'espoir d'y rencontrer des gisements minéraux. Quelques recherches ont été couronnées de succès, l'argent a été trouvé sur certains points, et aussi un minéral non moins précieux dans cette partie de l'Espagne, le charbon de terre.

L'agriculture et l'élevage des bestiaux constituent la principale industrie des habitants de la province. La propriété y est très-divisée. Dans les villes, on citait autrefois les importantes fabriques de drap de Guadalajara et de Brihuega ; aujourd'hui on y fabrique des serges et des flanelles ; à Alcocer, à Argecilla et à Sigüenza ; des toiles de lin et de chanvre, des verres à vitre à Arbeteta et à Recuenco, du papier à Gargoles et à Civica, des meubles communs à Atienza.

Les habitants diffèrent peu de leurs voisins. Ceux qui touchent à l'Aragon ont emprunté quelque chose des mœurs aragonaises, moins l'énergie. Ils sont généralement travailleurs et sobres, surtout habiles dans l'élevage des troupeaux et dans la fabrication de l'huile ; beaucoup d'entre eux émigrent à cet effet en Andalousie pendant la saison des récoltes. « Ils étaient d'une simplicité toute primitive ; mais ils ont appris par le contact des gens de la ville, — c'est M. Madoz qui nous le dit, — que la sincérité et la bonne foi ne sont pas les premières conditions des relations humaines, et leur innocence a fait place à la ruse et à la malice. Un paysan de l'Alcarria en remontrerait aujourd'hui.

d'hui en finesse au plus habile courtisan. » Ils sont du reste d'une grande loyauté; ils ont peu de besoins, et leurs modestes salaires leur suffisent amplement.

La population de la province de Guadalajara s'élève, d'après les derniers recensements, à 199,000 âmes.

Guadalajara, (*Posada de la Dili-gencia*; diner détestable, mal servi; 14 réaux) V. de 5,200 hab., située sur la rive gauche du Henarès et sur un plan doucement incliné, au pied d'une ligne de collines plantées de vignes et d'oliviers. Cette ville a été autrefois entourée de murailles dont il reste çà et là quelques vestiges au milieu des habitations qui les ont dépassées. Les maisons sont généralement bien construites, en pierre et en briques, mais l'aspect des rues est triste et pauvre. L'édifice le plus remarquable est l'*École centrale du génie militaire*. Les bâtiments, construits sur l'ordre de Philippe V, destinés par lui à servir à une fabrique de drap établie sur une grande échelle et qui cessa d'être en activité au commencement de ce siècle, sont vastes et magnifiquement disposés. On y signale surtout la salle affectée à la classe de dessin, qui peut recevoir 150 élèves, puis la bibliothèque, le musée, le cabinet topographique, et enfin le quartier, où sont logées 16 compagnies.

L'une des curiosités monumentales de Guadalajara est le Palais des ducs de l'Infantado, dont la construction a été commencée en 1461, par le marquis don Diego Hurtado de Mendoza; la façade principale, d'une architecture gothique d'assez mauvais goût et surchargée d'ornements, est percée de fenêtres mauresques de dimensions différentes; un grand écusson aux armes de la maison, supporté par des satyres, en couronne le portail. A l'intérieur on remarque surtout le *patio*, cour vaste, entourée de galeries soutenues de chaque côté par six colonnes rondes et en pierre, d'ordre

dorique. Les arcs, d'un style étrange, offrant un certain mélange du premier style gothique et de l'art mauresque, sont surbaissés et affectent la forme d'une lourde accolade épaissie par les ornements. Dans les tympans de ces arcs sont sculptés des lions, la queue flottante, avec des têtes de mouton, et, au-dessus des colonnes, s'élèvent des écussons d'armes surmontés d'aigles aux ailes déployées. La galerie supérieure est formée de colonnes torsées à chapiteaux octogones; les arcs, non moins lourds, sont tout chargés de chicorées, et dans les tympans courent des chimères ailées à corps de griffon et à tête d'aigle. Un riche balcon à jour, tout fouillé et ciselé, en occupe la base. A l'entablement se retrouve le style grec le plus pur. Dans le palais, l'attention se porte sur la salle des *linages* (généalogies), dont le plafond en bois sculpté étale une étrange profusion de dorures; d'autres salles sont décorées de peintures d'assez bon goût. Cette demeure princière est du reste dans un complet abandon, les salons sont coupés par des cloisons en torchis, et la salle des *linages* est devenue un magasin.

On retrouve un souvenir de l'illustre famille des Mendoza dans le couvent de San Francisco, qui domine l'entrée de la ville; c'est un panthéon construit à grands frais sur le modèle de celui de l'Escorial, et rivalisant, par le choix des marbres, avec le tombeau des Médicis à Florence. On y descend par 55 degrés. Il se compose d'un caveau, d'une vaste salle ornée de marbres et de dorures, dont le contour est divisé en compartiments renfermant cha-

cun un tombeau en marbre rouge violet. On en compte 28 ; le dernier reste toujours ouvert, attendant la dépouille mortelle d'un Mendoza.

L'eau dont la ville s'alimente est amenée par un aqueduc venant des hauteurs voisines, et remarquable, non par son étendue, mais par sa construction ; on l'attribue aux Romains. Il est en briques, et la voûte de la conduite est assez élevée pour laisser passer un homme à cheval.

Les églises sont peu dignes d'attention ; celle de *San-Nicolas*, qui occupe la partie la plus élevée de la ville, est surmontée d'une jolie coupole ; on voit sur son maître-autel quatre fort belles statues en bronze des quatre évangélistes, et, au-dessus des autres autels, des sculptures d'un certain mérite, représentant la Vierge au rosaire, saint Joseph et saint François Xavier. Une autre église, *San Ginès*, possède les tombeaux de don Pedro Hurtado de Mendoza, et de sa femme, doña Juana de Valencia, construits dans le style le plus pur de la Renaissance.

En sortant de Guadalajara on franchit, sur un pont très-ancien, un ravin profond au fond duquel coule le Henarès. La route tourne brusquement à gauche, et à droite se détache un chemin qui conduit à *Hita* et *Jadraque*, deux stations du chemin de fer de Madrid à Saragosse. On traverse une grande plaine couverte de champs immenses, bien cultivée, limitée à gauche par une ligne de hauteurs au pied desquelles coule le Henarès. A droite on longe les remblais du chemin de fer, et au delà, à l'extrême horizon, on aperçoit les cimes blanches du Guadarrama.

On rencontre ainsi, dans cette vaste plaine, un *parador* auprès de l'*arroyo de Benalague*, qu'on franchit sur un pont, la *venta de San Juan*, le *parador del Conde*, une maison de poste, le *parador del Emin*, et enfin

25 kil. (438 kil.) **Alcala de Henarès** (*Parador de las Diligencias*). V. de 4,000 âmes. « La docte Alcala, dit M. Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), est la victime la plus illustre et la plus récente de la toute-puissance de la capitale ; les sciences avaient entouré son front de leur auréole académique, l'esprit religieux de son diadème de temples. Campée au milieu d'une vaste plaine, sur la rive droite du Henarès qui se cache au milieu des plantations d'arbres, abritée par une ligne de collines, elle montre fièrement ses coupes et ses tours aux voyageurs qui viennent vers elle de l'Aragon et de la Catalogne, et qui font le tour de ses murailles ; elle se présente comme une digne sentinelle de la royale ville du Manzanarès qu'elle précède de six lieues. Mais lorsqu'on pénètre dans son enceinte, soit par la porte de *los Martires* qui ouvre sur la route de Guadalajara, soit par l'arc moderne qui regarde l'occident, du côté de Madrid, l'illusion s'évanouit, Alcala dépose le splendide manteau qui cache ses misères : une vieillesse prématurée attaque ses édifices ; ses églises n'osent plus réclamer une place parmi les monuments de premier ordre ; le palais épiscopal qui la couvrait de son ombre, l'université qui répandait au milieu de ses murs des flots d'étudiants, sont maintenant à l'abandon, sans un seul habitant ; la solitude règne dans ses longues rues, sur ses places où croît l'herbe, et le peu de mouvement qui s'y fait se concentre dans la *calle Mayor*, qui, bordée d'arceaux, traverse la ville à peu près d'une extrémité à l'autre. Certaines rues, exclusivement bordées d'églises et de couvents dont on aperçoit les coupes par-dessus les clôtures en brique, rappellent la triste immobilité et la solitaire grandeur de Rome, et laissent prévoir l'heure peu éloignée qui verra leur ruine complète. »

Mais Alcalá est la patrie de Cervantès ; et elle montre avec vanité le somptueux tombeau du cardinal Ximénès de Cisneros ; c'est tout ce qui y survit. Elle est entourée de murailles qui tombent, de grosses tours qui s'écroulent, et ses huit portes ne défendent plus rien. On y compte dix-huit couvents de moines qui ont été expropriés, et dont on a fait un instant des casernes, un hôpital, une école de cavalerie, maintenant encore inoccupés. Ses célèbres imprimeries ont disparu. C'est par l'une d'elles qu'avait été imprimée cette fameuse Bible polyglotte, en 6 vol. in-folio, à laquelle le cardinal Ximénès consacra 52,000 ducats, et dont un exemplaire sur papier vélin, acheté 13,050 fr. par M. Standish, fut compris dans le legs que ce riche amateur fit au roi Louis-Philippe.

Le principal et le plus célèbre de ses édifices est le *colegio mayor de San Ildefonso*, le siège de cette université fameuse qui compta les maîtres les plus illustres de leur siècle, et qui comptait jusqu'à onze mille étudiants lorsque François I^{er} vint passer trois jours à Alcalá à l'époque de sa captivité. Le collège de Saint-Ildefonso reste encore un somptueux monument dont les vastes cours sont entourées de galeries et de salles où se tenaient les différentes classes. L'architecture en est généralement grandiose, et la sculpture y a laissé quelques œuvres dignes d'attention. On remarque, par exemple, dans la première cour, quatre médaillons, dont l'un représente l'illustre fondateur du collège, le cardinal Ximénès de Cisneros, ayant dans une main le bâton de général, et dans l'autre, un crucifix. C'est au delà de la troisième cour que se trouvait le fameux *Parinifio*, ou grand amphithéâtre, où se conféraient les grades ; c'était la partie la plus richement ornée du collège, les meilleurs artistes du xvi^e siècle y avaient travaillé. Il n'y subsiste

aujourd'hui qu'un plafond lambrissé fort détérioré, quelques moulures portant encore des traces de dorure et des enjolivements gothiques tout mutilés. La chapelle attire surtout les visiteurs ; elle renferme le tombeau de Ximénès, l'un des plus magnifiques monuments de ce genre que l'Espagne ait conservés. Il est tout en marbre ; l'image couchée du prélat, revêtu des ornements pontificaux, est l'œuvre, comme tout le reste, du Dominico de Florence ; des ornements d'un goût exquis, des feuillages, des médaillons, des figures d'anges, des griffons les ailes étendues, sont sculptés sur les faces du sarcophage, qui a près de 2 mètr. de hauteur. Au pied de la couche funèbre, deux anges soutiennent une table de marbre sur laquelle on lit l'inscription suivante :

*Consideram Musis Franciscus grande
lyceum*

*Condor in exiguo nunc ego sarcophago,
Prætextam junxi sacco, galeamque galero,
Frater, dux, præsul, cardineusque pater.
Quin, virtute mea junctum est diadema
cucullo,*

Dum mihi regnanti patuit Gesperia.

Obiit Roæ VI Id. novemb. MDXVII.

« Moi, François, qui ai fait ériger un lycée magnifique en l'honneur des Muses, je repose dans cet étroit sarcophage. J'ai revêtu la pourpre et la robe, j'ai porté le casque et le chapeau. Frère, général, ministre et cardinal, j'ai vu en même temps sur ma tête le diadème et la barette, alors que l'Espagne m'obéissait comme à son roi. — Il est mort à Roa, le 8 novembre 1517.

On admire dans la chapelle, autant peut-être que le mausolée, la grille de bronze qui l'environne. Elle date de l'époque de la Renaissance, et a été commencée par un habile ciseleur de Tolède, Nicolas de Vergara ; elle est ornée d'une grande profusion de feuillages, de figurines, de grotesques d'une merveilleuse exécution, et

sur la corniche sont placées de distance en distance des urnes d'un modèle charmant.

Il faut encore citer, parmi les beaux édifices d'Alcala, le *palais des archevêques de Tolède*; c'est un vaste monument à la décoration duquel ont travaillé les célèbres sculpteurs Berruguete et Covarrubias. Viennent ensuite le *collège du Roi*, fondé par Philippe II, pour l'éducation des fils des serviteurs de la famille royale; le *collège des Jésuites*; l'église de *San Diego*, appartenant à l'ancien couvent de San Francisco. Les peintures justement estimées qui existaient dans ces divers établissements en ont été enlevées, et transportées, soit au Musée de Madrid, soit dans les galeries du ministère de Fomento.

L'église *Magistrale*, la principale église d'Alcala, est la seule en Espagne qui porte ce titre qu'elle a reçu du pape Léon X; elle est grande, du style gothique, et affecte quelque ressemblance avec la cathédrale de Tolède. On y remarque: la grille qui ferme la *capilla Mayor*; les ornements du *coro*, et quelques peintures de mérite, un saint Jérôme de Vicente Carducho, d'autres de Juan de Sevilla et de Juan Vicente Ribera. C'est dans la seconde paroisse, *Santa Maria la Mayor*, que Cervantès a été baptisé, le 9 octobre 1547. L'une des plus belles places de la ville a reçu son nom.

On retrouve le chemin de fer à la sortie d'Alcala; la route le croise à une petite distance, et rencontre ensuite successivement: un pont sur l'*Arroyo de Torote*, *Torrejon de Ardos*, bourg de 2,000 hab., situé au milieu d'une vaste plaine très-cultivée, le *Puente de Viveros*, *Canillejas*, v. de 113 hab., à 1 kil. duquel, à l'O., se trouve *Vicalvaro*, dont le nom a été rendu célèbre dans ces derniers temps par une rencontre qui a décidé la chute du régent Espartero, et l'entrée dans les conseils de la reine d'Espagne du parti qui avait alors

pour chef le maréchal Narvaès. On trouve à une courte distance de Canillejas la *venta del Espiritu Santo*, et enfin on entre par la porte monumentale d'Alcala à

31 kil. (469 kil.) **Madrid** (V. section IV).

§. II. Par les voies de fer.

A. DE BAYONNE A PAMPELUNE.

On a projeté un chemin de fer allant directement de Bayonne à Pampelune. Ce chemin, suivant la ligne la plus droite, passerait par la vallée des Aldudes, et on lui donne dès à présent le nom de *Tracé des Aldudes*. Traversant l'Adour au-dessus de Bayonne, il suivrait la rive droite de la Nive sur la plus grande partie de son cours, passant en tunnel un saillant qui fait face à l'établissement thermal de Cambo, côtoyant la rivière, touchant au pont suspendu d'Itsatou et pénétrant, au delà, dans la gorge du Pas-de-Roland. Puis franchissant dix-neuf fois la Nive, disparaissant huit fois sous des tunnels, il traverserait les territoires de Bidarray, d'Ossès, de Baïgorry, s'engagerait, pendant une longue distance et par des travaux pénibles, dans la gorge des Aldudes, et enfin, vers Urepel, pénétrerait, à 552 mètr. au-dessus du niveau de la mer, dans un tunnel de 5,350 mètr., s'élevant encore, par des rampes excessives, jusqu'à 697 mètr. Ce tracé traverserait de riches vallées et rencontrerait les plus riants paysages; mais on a calculé que dans son parcours de 72 kil. en France, il coûterait plus de 30 millions, sans rendre de bien importants services à cette partie du territoire. Il atteint au delà de la frontière le petit v. navarrais de Zubiri, qui compte seulement 120 hab., et entre ce village et Pampelune il ne présente aucune difficulté de construction.

Le trajet total, entre Bayonne et Pampelune par cette voie, serait de 108 kil.

Les communications, moins directes entre ces deux villes, mais dès à présent assurées, auront lieu par les lignes déjà décrites dans la section I^{re} :

De Bayonne à Irun (34 kil.).

D'Irun à Alsasua, 111 kil. (V. p. 55.)

D'Alsasua à Pampelune, 34 kil. (V. p. 60.)

Le trajet par cette direction est plus long de 71 kil., mais il met Pampelune en communication avec Villaréal, Tolosa et Saint-Sébastien.

B. DE PAMPELUNE A SARAGOSSE

(182 kil.) (V. R. 39).

C. DE SARAGOSSE A MADRID

(340 kil.) (V. R. 44).

ROUTE 35.

DE PAMPELUNE A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT (France).

A. PAR VALCARLOS (17 kil.)

On sort de Pampelune par la porte de Saint-Nicolas, et on remonte la route précédemment décrite jusqu'à (3 kil.) *Villaba* (p. 199). Là on quitte la route carrossable pour suivre à droite un chemin de mulets qui s'engage dans la vallée du haut Arga. Cette vallée est des plus pittoresques, et rappelle la Suisse par la richesse et la beauté des paysages. On traverse une fois l'Arga, puis trois fois le ruisseau d'Esteribar, et on rencontre

2 kil. 1/2 (5 kil. 1/2) *Huarte*, bourg de 600 âmes, sur la rive droite de l'Arga, puis

2 kil. 1/2 (8 kil.) *Zabaldica*, v. de 88 âmes, dans une jolie plaine, sur la même rivière, que la route traverse avant d'arriver à

9 kil. (17 kil.) *Zubiri*, v. de 118 âmes, station future du chemin de fer projeté par les Aldudes. On franchit encore une fois l'Arga, et on s'élève sur les pentes d'une colline plantée de chênes et de poiriers sauvages. Au sommet de

cette côte se trouve *Viscarret*, v. de 101 hab., appartenant à la vallée de l'Erro, dans laquelle on descend au milieu de riches pâturages et de collines plantées de bruyères. Au fond de cette vallée, dans une plaine étendue, au pied des Pyrénées, et sillonnée de cours d'eau, on rencontre

17 kil. (34 kil.) *Burquete*, v. de 300 hab., dominé de toutes parts par de hautes cimes neigeuses et par des collines plantées de hêtres et de frênes. La route remonte, pendant 3 kil., la riche vallée de *Burquete*, au N. de laquelle se trouve Roncevaux, qui lui a aussi donné son nom.

2 kil. (36 kil.) *Roncesvalles* (Roncevaux), v. de 89 hab., sans aucune importance, et qui doit uniquement sa célébrité à cette défaite de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, qui semble maintenant une légende des temps héroïques. Mariana, l'illustre chroniqueur, signale Roncevaux comme ayant été le tombeau de la noblesse de France, lorsque Charlemagne voulut entrer en Espagne les armes à la main : c'est le contraire qu'il eût fallu dire. Le souvenir de cette grande et terrible collision est resté vivant parmi les populations de la montagne, qui répètent encore aujourd'hui le chant d'*Altabizcar* (*Altabiscaren cantua*), composé par les bardes vascons du XI^e siècle, pour perpétuer le souvenir de leur victoire.

« Ils viennent ! ils viennent ! dit le Basque à son fils, enfant compte-les bien !

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze.

Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt et des milliers, d'autres encore !

..... Mais les rochers en tombant écrasent les troupes ; le sang ruisselle, les débris de chair palpitent. Oh ! combien d'os broyés ! quelle mer de sang !

..... Ils fuient, ils fuient ! Où est donc la haie de lances ? ... Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien.

—Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize.

—Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un!

—C'est fini!...

La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées.—Et tous ces os blanchiront dans l'éternité!

Au milieu du pauvre village de Roncevaux s'élève le couvent, vaste bâtiment massif, lourd, sans caractère architectural, ayant toute l'apparence d'une forteresse du moyen âge, et que domine une église assez vulgaire. La « royale et insigne collégiale » de Roncevaux n'en est pas moins considérée en Espagne comme l'un des plus célèbres sanctuaires de la chrétienté, elle prend place après Jérusalem, Rome et Saint-Jacques-de-Compostelle, sous la protection immédiate du saint-siège et sous le patronage direct de la reine d'Espagne, qui en nomme le prieur. Ce dignitaire et les six chanoines de la collégiale portent sur leur robe, au côté gauche de la poitrine, comme signe distinctif, une croix de velours vert en forme d'épée, et une médaille d'or ou d'argent avec cette même épée, le seul souvenir qui subsiste de l'ancien ordre militaire de Roncevaux.

On a dit que le couvent de Roncevaux conservait encore des trophées de la grande défaite de l'armée de Charlemagne : un gantelet de Roland, ses bottes, deux masses d'armes, c'est-à-dire deux petits boulets attachés par des chaînes à des manches en bois; puis les pantoufles de velours rouge et les guêtres de soie cramoisie de l'archevêque Turpin. L'authenticité de ces reliques n'est pas clairement démontrée, et M. Madoz ne les comprend pas dans son énumération du trésor de Roncevaux.

L'église possède, d'après cet écrivain, la célèbre image de la Vierge que les pèlerins viennent vénérer, un tombeau de jaspe

renfermant les cendres de don Sancho le Fort et de son épouse doña Clemencia, deux fragments des fameuses chaînes conquises à Las Navas de Tolosa, quelques reliques précieuses, un tableau de la Vierge, d'un mérite incontestable, quelques effets ayant appartenu à l'archevêque Turpin (sans doute ceux dont il est question plus haut), et un livre à reliure en argent sur lequel plusieurs rois de Navarre sont venus prêter serment à leur avènement.

La chapelle *Sancti Spiritus*, qui se trouve dans une autre partie du village, a été érigée, dit-on, au-dessus de la fosse dans laquelle ont été inhumés les preux de Charlemagne.

Roncevaux se trouve tout à fait à l'extrémité de la vallée ou à l'entrée du col qui pénètre dans les Pyrénées. On rencontre d'abord un vaste plateau couvert de pâturages, borné par des montagnes boisées dont l'une porte le nom d'Altabizcar. A mesure qu'on avance, la végétation est plus rare; on n'aperçoit plus sur les pentes que quelques rares bouquets de hêtres, et les sommités sont couvertes de bruyères naines. Le col est du reste peu intéressant et peu pittoresque; il se trouve à une altitude d'env. 1,100 mètr.; on n'y rencontre, au point le plus élevé, que la maison du garde ou carabinier espagnol. On descend ensuite, en traversant une forêt de hêtres et de châtaigniers aux troncs bizarrement contournés, ayant à l'O. de hautes montagnes, et parmi elles le pic de Laurigna (1,277 mètr.); enfin on rencontre le ruisseau de Valcarlos, qui plus loin se réunit à la rivière de la Nive. Sur la rive gauche de ce ruisseau se trouve le village encore espagnol de

22 kil. 1/2 (58 kil. 1/2) *Valcarlos*, qui donne son nom à une petite vallée boisée et peu fertile, réunissant env. 1,000 hab.

Une fois qu'on a franchi le ruisseau de Valcarlos, on se trouve

sur le territoire français. On rencontre le hameau d'*Ondarole*, où la route devient praticable aux voitures, celui de *Bachaoua*, *Arneguy*, la première localité un peu importante de France, et enfin

12 kil. 1/2 (71 kil.) **Saint Jean-Pied-de-Port.** (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*, par M. Adolphe Joanne.)

B. PAR LE COL DE BENTARTÉ.

On suit la route précédente par *Huarte*, *Burguete* et *Roncevaux* jusqu'au col de *Valcarlos*. On prend ici, à droite, par un chemin aride au milieu de montagnes déboisées dont les pentes sont couvertes d'immenses pâturages parsemés çà et là de roches calcaires. On atteint alors le col allongé de *Bentarté*, à une altitude de 1,222 mètr., ayant à droite le sommet du *Leizar Atheca* (1,409 mètr.), première montagne du territoire français, et plus bas, l'ancienne redoute du *Château-Pignon*, que les Espagnols attaquèrent deux fois inutilement en 1794. A l'E. s'élèvent les pics d'*Hostateguy* (1,167 mètr.) et d'*Orisson* (1,063 mètr.); à l'O. des forêts de hêtres et des pâturages se succèdent tour à tour dans le fond des gorges et sur le flanc des montagnes. On descend par une pente presque insensible jusque dans la jolie plaine de *Saint-Jean-Pied-de-Port*, qu'on traverse du S. au N.

C. DE PAMPELUNE A SAINT-ÉTIENNE DE BAÏGORRY (France).

On peut aller de Pampelune à *Saint-Étienne-de-Baïgorry*, en France, par le même chemin (V. R. précédente), jusqu'à *Burguete* ou *Roncevaux*. De ces derniers points on monte vers l'O. en passant par les *Aldudes* et la *sonderie de Banca*. Le chemin compte 56 kil. : 33 de Pampelune à la frontière (route carrossable et chemin mulétier), 23 kil. de la frontière à *Baïgorry*, sentiers de montagne jusqu'aux *Aldudes* et route de poste au delà. (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*.)

ROUTE 36.

DE PAMPELUNE A TARDETS (France).

A. PAR LUMBIER ET OCHAGAVIA (118 kil.).

On suit pendant quelque temps la route de Pampelune à *Saragosse* (V. R. 39), ayant à gauche le magnifique aqueduc de 97 arches qui descend de la montagne de *Subiza*. On quitte cette route vers la gauche, un peu au delà du point où elle domine les conduites souterraines de l'aqueduc, laissant à gauche le v. de *Tajonar*, et à droite celui de *Noain*, que traverse la route de *Saragosse*. Des deux côtés du chemin, s'élèvent des collines jaunâtres où apparaissent quelques misérables cabanes. Pas de champs, pas d'arbres; c'est le désert; deux ou trois *ventas* malpropres sont les seules traces de l'existence de l'homme. Des landes marécageuses s'étendent à perte de vue sur la gauche. On arrive ainsi, après 5 h. de marche, à

17 kil. *Monreal*, misérable v. de 425 hab., qui eut autrefois une certaine importance, et auprès duquel on aperçoit le mont *Iga*, que sa forme pyramidale et sa position isolée font reconnaître de tous les points de la contrée. Le chemin est pénible et peu praticable. On rencontre un autre petit v., *Idozin* (109 hab.), qui vit naître *Mina l'oncle* (don *Francisco Espoz*). Sa maison fut brûlée pendant la guerre de l'Indépendance, et la députation provinciale vota plus tard un fonds de 32,000 réaux pour la faire réédifier. Les murailles ont été élevées, la toiture posée, le reste est encore à faire. On laisse à gauche *Lacaun* (120 hab.), à droite *Isco* (115 hab.), en suivant le fond d'une vallée qui s'ouvre dans la direction de l'E. A l'issue de cette vallée le chemin s'élève sur les flancs d'une colline au delà de laquelle coule le torrent d'*Irati*. A ce point le chemin se partage en deux bran-

ches. L'une, à droite, conduit à *Sanguessa*, et descend d'abord vers l'Irati qu'on traverse dans une barque, à 100 mètr. au-dessous du v. de Liedena, pour se diriger sur Tiermas, Berdun et Jaca.

Avec le chemin de gauche, on remonte la rive droite du torrent en se tenant sur les flancs des collines à une assez grande hauteur. Une vue charmante s'étend à droite sur la vallée inférieure de l'Irati, et en avant on découvre la petite V. de Lumbier. On passe au-dessus des magnifiques roches à travers lesquelles le torrent s'est pratiqué une tranchée profonde nommée la *Gorge de Foz*. On laisse à gauche un sentier que suivent les muletiers de Jaca, de préférence au chemin de la Barque de Liedena, et qui traverse l'Irati sur le pont du Diable, au-dessus de la Gorge (V. R. suivante). On rencontre plus loin le confluent du Salazar qui descend d'Ochagavia, puis un pont de pierre jeté sur l'Irati, et par lequel on pénètre dans

14 kil. (31 kil.) *Lumbier*, petite V. de 1,600 hab., entourée de murailles grises et située dans une position pittoresque, sur une petite colline, au-dessus du confluent du Salazar et de l'Irati. Une plaine assez grande s'étend au N., traversée par le chemin qui conduit à Aoiz, dans la vallée supérieure de l'Irati.

On sort de Lumbier par un autre pont de trois arches qui traverse le Salazar, et on longe le cours de ce torrent. Le chemin, difficile, souvent même dangereux, offre des sites magnifiques. On rencontre successivement *Adansa*, hameau de 4 maisons, situé sur une petite éminence dont le Salazar ronge la base; *Iso* (5 kil.—36 kil.), v. de 24 âmes, avec un pont sur le torrent. Entre ce village et *Bigüezal* (4 kil.—40 kil.), v. de 130 âmes, le Salazar s'est ouvert à travers deux hautes murailles de roches un étroit passage de plus de 1 kil. d'étendue, nommé la *Foz*

de *Arbayon*; le chemin, pénétrant péniblement dans ce passage, dont l'aspect est imposant et grandiose, y rencontre de nombreuses cavités formées par les eaux. Ces accidents géologiques, qui tiennent à la nature friable de la roche dans toute cette contrée, sont très-fréquents sur le cours du Salazar comme sur celui de l'Irati.

Une gorge semblable à celle d'Iso, et sur laquelle est jeté un pont de pierre, se trouve, à 5 kil. plus loin que Bigüezal (45 kil.), auprès du v. d'*Aspurz* (102 hab.). Ce dernier village est dans une jolie petite plaine sur la rive gauche du torrent, et entouré de terres à céréales d'une assez grande fertilité. Sur la même rive on atteint

4 kil. (49 kil.) *Navascuès*, petite V. de 542 hab. L'étroit territoire comprenant trois communes dont elle est le chef-lieu, porte le titre d'*Almiradio*, équivalent à district, et dont le sens particulier nous échappe. Après avoir traversé le Salazar, on passe à *Iziz* (5 kil.), à *Sarries* (8 kil.), v. de 112 hab., à *Oronz* (5 kil. 1/2), v. de 169 âmes, avec un pont de trois arches, et enfin on arrive à

5 kil. 1/2 (73 kil.) *Ochagavia*, petite V. de 1,312 hab., située au confluent des deux ruisseaux *Anduña* et *Zatoya*, qui forment le Salazar. On y remarque deux anciens châteaux du moyen âge, une ancienne maison de ville nommée le *Palacio*, la tour et le palais de M. d'Experun. Sur la montagne de *Musguilde*, au milieu d'un bois de chênes, s'élève un ermitage très-vénéré, placé sous l'invocation de Notre-Dame; des appartements y sont disposés pour les pèlerins et les visiteurs; de la terrasse on jouit d'une vue très-étendue sur la vallée pittoresque du Salazar. *Ochagavia*, ville frontière et poste de douanes sans importance, possède en outre de belles promenades, et, dans les environs, deux sources sulfureuses.

Le chemin de France se détache d'Ochagavia au N.-O., et contourne les premières pentes des Pyrénées en remontant le cours du ruisseau Anduña, sur les rives duquel il rencontre à 15 kil. (88 kil.), dans une petite plaine, le v. d'*Izalzu* (225 hab.). L'Anduña prend sa source, 5 kil. plus haut, sur le flanc méridional du pic d'Orri (2,016 mètr.), et le chemin commence, en se séparant du ruisseau, à gravir les pentes arides du port d'*Abodi* dans la direction du N.-E. On laisse à gauche l'immense forêt d'Irati, qui occupe une surface de plus de 120 kil. carrés, et qui appartient en grande partie aux habitants de la vallée de Salazar. L'exploitation de cette forêt, affermée à long terme par la vallée, laisse tout à désirer.

Au sommet du port, on rencontre la frontière au col de *Marinachilona*, et de l'autre côté on descend en zigzag par les pentes très-roides du port d'*Uthurcehetta* et par un chemin étroit et difficile qui suit tous les escarpements des gorges. On arrive ainsi au bourg français de

25 kil. (98 kil.) *Larrau*, où commence une route praticable aux voitures, qui conduit par *Licq* (9 kil.) et *Laguinge* (17 kil.) à **Tardets** (4 kil.—118 kil.) (V. l'*Itinéraire des Pyrénées* de M. Adolphe Joanne).

On va aussi de Pampelune à Tardets par la vallée de Roncal, soit par un sentier de montagne qui fait communiquer Navascuès avec Burgui, soit par un chemin qui s'embranché à Tiermas sur la route de Jaca.

B. PAR TIERMAS ET RONCAL (116 k.).

De Pampelune à *Idozin* (20 kil.), voir la route précédente, jusqu'à la bifurcation du chemin de Lumbier. A ce point, on peut traverser l'Irati sur la Barque de Liedena, à 100 mètr. au-dessous de ce village, en laissant à droite la route qui rejoint Sanguessa, à 15 kil.

au S., ou bien on continue de remonter la rive droite de l'Irati jusqu'au-dessus de la gorge de Foz, puis on descend au bord du torrent pour le traverser sur un pont d'une grande hardiesse, bâti sur deux rochers, nommé autrefois le pont du Diable, et qu'on appelle aujourd'hui le pont de Jésus. Ce pont, qui avait été coupé par Mina lors de la guerre de l'Indépendance, a été tardivement rétabli à la grande satisfaction des muletiers et des touristes. Les rochers se dressent à la droite du voyageur comme une haute muraille. A travers cette muraille les eaux de l'Irati se sont taillé une énorme coupure dont le regard parcourt tout l'étendue. On dirait que la montagne a été fendue par la Durandal de quelque Roland; les parois éloignées seulement d'une 10^e de mètr., et hautes de 60 mètr. env., sont parfaitement polies. L'eau coule lentement dans le canal qu'elle s'est creusé, et, bien qu'elle soit parfaitement limpide, sa couleur bleuâtre indique sa grande profondeur. De l'autre côté du torrent le chemin passe au milieu de ces rochers élevés, puis tourne à droite, descendant au milieu des prairies, pierreux et accidenté, vers

8 kil. (28 kil.) *Liedena*, v. de 382 hab., sur une petite colline, au pied de l'extrémité méridionale de la Sierra de Leyre. On gravit, en sortant du village, les pentes de cette montagne, ayant à droite la vallée de l'Aragon, sur laquelle la vue s'étend à une grande distance. On franchit un petit col couronné par un plateau aride, et de l'autre côté on se rapproche de la rive droite de l'Aragon, où se trouve

5 kil. (33 kil.) *Yesa*, triste et misérable v. de 326 hab., le dernier de la Navarre, avec un très-beau pont sur l'Aragon, dont l'arche principale, de 20 mètr. d'ouverture, a été coupée lors des dernières guerres civiles. De l'autre côté de la rivière, à 5 kil.

au S., on aperçoit le v. navarrais de *Xavier* (98 hab.), dans la vallée d'Aibar, et, au S.-O., les hautes tours de *Sanguessa*.

Au delà de *Yesa* la vallée de l'Aragon décrit une vaste courbe vers le N.-E., et bientôt après elle se dirige en droite ligne vers l'E. Les pentes qui bordent l'Aragon au S. sont couvertes de plantations de chênes verts assez clairsemés; du côté du N. s'élèvent de beaux rochers de grès d'aspect pittoresque, couronnés de vastes forêts qui bordent l'horizon et cachent la vue des Pyrénées. A 1 h. environ de *Yesa* cet aspect change graduellement, et la route s'élève peu à peu, en zigzag, au-dessus de l'Aragon qui coule entre des escarpements calcaires ravinés par les eaux et complètement dépourvus de végétation. On atteint ainsi

7 kil. (40 kil.) *Tiermas*, ancienne petite V. de 375 hab.; autrefois murée, située sur une colline inaccessible du côté du S. Elle avait trois portes et un château dont on a fait la prison publique. On y trouve quelques ruines et des tombeaux qui témoignent de son ancienne importance, due surtout aux vertus curatives des deux sources sulfureuses qui jaillissent, à 1 kil. env. de la ville, auprès de l'Aragon, au pied d'une petite éminence nommée le *Petrillon*.

Les eaux de ces sources, au nombre de trois, sont sulfureuses, à la température de 24 à 40° centig. On s'en sert en bains, en boissons et en douches. L'établissement thermal contient 52 chambres commodes, 8 baignoires, et un certain nombre de pièces où l'on peut prendre des bains de vapeur. — On paye : pour un bain 4 réaux; la table d'hôte, 12 réaux par jour; bains, chambre et linge pendant 9 jours, 1^{re} classe, 72 réaux, 2^e classe, 54 réaux; un cheval ou mulet, depuis *Liedena*, 10 à 12 réaux. Une voiture, de *Liedena* à *Pampelune*, par la *Barca*

de *Liedena*, 120 à 200 réaux.

Après avoir descendu à l'E. les pentes rapides de la colline de *Tiermas*, on rencontre le torrent de l'*Ezca* qui vient de la vallée de *Roncal*, et on le franchit sur un pont de bois.

C'est au delà de ce passage que se trouve le chemin qui conduit vers *Roncal* et la frontière de France.

On tourne à gauche, et on suit, dans la direction du N., la rive gauche de l'*Ezca*, torrent large et rapide coulant au milieu des rochers. Le chemin, étroit et de difficile accès, rencontre *Siguès* (338 hab.), et parcourt une vallée triste et peu fertile jusqu'à

14 kil. *Salvatierra*, bourg de 733 âmes, environné de montagnes parmi lesquelles se fait remarquer par sa grandeur le mont d'*Orba*, d'une forme presque orbiculaire, et que couvre une riche végétation; sur ses pentes sont entassés d'énormes rochers d'un aspect singulier, et on y rencontre de nombreuses cavités fort curieuses. Un pont d'une arche, jeté sur deux roches, traverse l'*Ezca* à une grande hauteur, et conduit dans la partie O. de la vallée. On rentre sur le territoire de la Navarre un peu au delà de *Salvatierra*, et on franchit l'*Ezca* pour atteindre sur la rive droite

8 kil. (22 kil.) *Burqui*, v. de 620 hab., appartenant à la vallée de *Roncal*.

11 kil. (33 kil.) *Roncal*, v. de 100 maisons et de 444 hab., situé sur les pentes d'une colline, au pied de la montagne de *Santa Barbara*, et descendant jusque sur les bords de l'*Ezca*, qui le partage en deux quartiers. L'église est vaste, bien bâtie, couronnée d'une tour très-élevée. Une jolie plantation d'arbres longe l'*Ezca*. *Roncal* est le chef-lieu d'une vallée qui se compose de 7 villages, et réunit une population de 4,000 individus; cependant l'assemblée ou députation qui administre cette espèce de république se réunit

alternativement dans chacun des villages. C'est à Roncal que se conservent les archives, et parmi elles de curieux documents sur l'antique noblesse et les anciens privilèges de la vallée. C'est le territoire le plus aride et le plus accidenté de la province; le froid y est excessif, les neiges y sont abondantes, et les produits du sol se bornent à un peu de blé et d'avoine, et à une assez grande quantité de pommes de terre d'une bonne qualité. Les Roncalais élèvent surtout des brebis, et on en évalue le nombre à 90,000 pour toute la vallée. Les troupeaux restent cinq mois de la belle saison dans la montagne, et descendent passer les autres dans les *Bardenas*, immense contrée de pâturages, de 1,100 kil. carrés, appartenant au domaine royal, et située au S. de la Navarre, dans le partido de Tudela. Le droit de pâture dans cette contrée a été concédé par diverses chartes royales à plusieurs vallées du Nord, qui ont le droit d'y envoyer leurs troupeaux, à partir du 31 mai jusqu'à la Saint-Michel, mais ni avant ni après, sous des peines pécuniaires. Roncal a conquis sa part dans ce droit par des services rendus aux rois de Navarre.

Le nom de Roncal n'est guère moins célèbre en Espagne que celui de Roncevaux. La tradition rapporte qu'en 810, le roi Abd-er-Rhaman, de Cordoue, ayant pénétré dans le défilé d'Olasti, y fut assailli par les montagnards; les femmes elles-mêmes, vêtues d'habits d'homme, prirent part au combat. L'armée du roi maure fut mise en déroute, le roi fut fait prisonnier; les femmes l'entraînèrent sur un pont et le décapitèrent. Ce premier fait est un peu contesté, et il est plus certain que, en 921, un autre Abd-er-Rhaman, voulant punir les Navarrais d'avoir prêté secours aux Asturiens, envoya contre eux son lieutenant Modhafer. Celui-ci, victorieux des deux armées chrétiennes

à Valdejunquera, pénétra dans les Pyrénées par le port de Jaca. Il y trouva les Roncaliens ayant à leur tête le roi Sancho et son fils Garcia, qui assaillirent ses troupes et les accablèrent sous les rochers de leurs montagnes.

En s'élevant dans la montagne, au N. de Roncal, par un sentier difficile qui tourne sur la gauche, on traverse le village insignifiant d'*Ustarroz*, et on rejoint, au port d'*Uthurchetta*, le chemin d'*Ochagavia* à Tardets. (V. R. précédente.)

ROUTE 37.

DE PAMPELUNE À JACA

PAR TIERMAS (106 kil.).

De Pampelune à Tiermas (40 kil.), voir la route précédente.

On descend la colline de Tiermas à l'E., en passant auprès des bains, et on arrive au bord de l'Aragon, qu'on traverse sur un pont de piles de pierre dont les cinq arches sont, les unes en pierre, les autres en bois. On rejoint, en laissant à droite *Ruesta*, v. de 500 hab., un chemin qui vient de Sanguessa. Avec ce chemin, on suit parallèlement la rive gauche de l'Aragon, ayant au N. le confluent de l'Ezca, et à 5 kil. plus haut sur ce torrent le v. de Sigüés. La vallée qu'on parcourt est peu cultivée; on rencontre çà et là des vignes, des champs de blé et des bouquets de chênes clair-semés jusqu'aux approches de

22 kil. (62 kil.). *Mianos*, v. de 213 hab. La route passe entre ce village et l'Aragon, puis s'éloigne un peu de cette rivière, en descendant vers le S. Ce n'est plus que de distance en distance qu'on aperçoit l'Aragon, caché derrière un lit de rochers, et au delà, au N., se dresse dans toute sa majestueuse grandeur la crête des Pyrénées, depuis le mont Ori jusqu'au pic d'Anie. La vallée est triste, infertile, inhabitée; on aperçoit çà et là, dans le lointain,

quelque pauvre village suspendu aux flancs de la montagne, au-dessus d'affreux précipices. En avant, au S.-E., s'étend une ligne de sombres montagnes parmi lesquelles on voit se détacher, à mesure qu'on avance, la célèbre *Peña de Oroel*, couronnée par une crête de sapins et affectant la forme d'un cône gigantesque. On arrive ainsi à

11 kil. (73 kil.). *Martes*, v. de 148 hab., situé dans une petite plaine, au pied du mont Pollizar. Un sentier descend vers l'Aragon, qui passe à 3 kil. au N., et sur lequel est jeté un beau pont, long de 100 mètr. et élevé de 9 mètr. au-dessus de la rivière. Ce pont, à peu près inutile, conduit à la pet. V. de *Berdun*, qui s'élève sur un monticule de 40 à 50 mètr. de haut, complètement isolé au milieu d'un vaste bassin découvert, formé par le confluent de l'Aragon et du Veral.

Au delà de *Martes*, on a longtemps en vue, sur la gauche, le haut clocher de *Santa Eulalia de Berdun*, on se rapproche de l'Aragon, puis, après avoir traversé le petit v. d'*Arrès* (11 kil.), on s'engage dans un défilé sauvage formé par des collines dépendant de la Sierra d'*Oroel*. A la sortie de ce défilé, la vallée de l'Aragon est d'une triste nudité; on n'aperçoit ni champs, ni prairies: la vue s'arrête à droite sur une ligne de roches grises et sur les noires forêts de la Sierra. Puis on pénètre dans un petit bassin bien cultivé, au centre duquel on rencontre :

8 kil. (92 kil.). *Santa Cilia ou Cecilia*, v. de 331 hab., appartenant à la province de Huesca. En sortant de ce village, on côtoie de belles forêts; au milieu d'elles s'élève le sentier qui conduit au couvent célèbre de *San Juan de la Peña*, sur l'un des plateaux dépendant de la Sierra de *Oroel*. On longe la base septentrionale du magnifique cône de la Peña, puis on traverse une jolie plaine parsemée de vergers, de granges et de petits ha-

meaux, en côtoyant l'Aragon, dont on se rapproche tout à fait pour entrer à :

14 kil. (106 kil.) *Jaca* (V, R. 54.)

Excursion de *Jaca* au couvent de *San Juan de la Peña*. R. 54.

De *Jaca* à *Canfranc*, à *Oloron*, aux *Eaux-Bonnes*, à *Bagnères de Luchon* à *Gavarrie* et à *Cauterets* en France; de *Jaca* à *Saragosse*, R. 54, 55, 56 et 57.

ROUTE 38.

DE PAMPELUNE A BILBAO

(147 kil. 1/2).

De *Pampelune* à *Tolosa* (159 kil. 1/2), V., en sens inverse, la R. 2, p. 59 et 60.

De *Tolosa* à *Bilbao* (88 kil.), V. la R. 3, p. 61.

ROUTE 39.

DE PAMPELUNE A SARAGOSSE.

PAR TUDELA.

§ 1. *Route de terre* (169 kil.).

On suit, en sortant de *Pampelune*, une jolie route plantée d'arbres, qui s'élève peu à peu sur les collines formant l'enceinte de la *Cuenca*. On aperçoit *Noain* longtemps avant d'y arriver, et, sur la gauche de la route, se développe le magnifique aqueduc qui conduit les eaux de *Pampelune* à travers la vallée.

Ces eaux sont fournies par une source abondante qui jaillit du mont *Francoa*, auprès du petit v. de *Subiza*, à 15 kil. de la ville, à droite de la route. L'aqueduc, œuvre importante et d'une exécution parfaite, date seulement de la fin du XVIII^e siècle. La première section se compose de conduites souterraines aérées, de 20 en 20 mètr., par des regards couverts de grosses pierres. Ces conduites passent sous la route et rencontrent à gauche, à la hauteur de *Noain*, une

vallée assez profonde à travers laquelle a été construit l'aqueduc. Cette seconde section, dont l'aspect tout à fait grandiose rappelle les œuvres des Romains, a une étendue de 1,245 mètr. Sa hauteur, au-dessus de la partie la plus basse de la vallée, est de 18 mètr. Elle est divisée en 97 arcades en briques, ayant chacune 8 mètr. d'ouverture, soutenues par de solides piliers en pierre de taille de 2 mètr. d'épaisseur. Le voyageur montant vers Noain voit toute l'étendue de cette partie monumentale, et peut s'amuser, sans beaucoup de succès, à compter les 97 arcades. Ce qu'il ne voit pas, la suite de ce grand travail, n'est pas moins digne d'intérêt. A l'issue des arcades de la vallée de Noain, la conduite traverse en galerie la montagne de Tajonar, sur une longueur de 1,000 mètr., avec 8 puits d'aérage, dont l'un atteint 68 mètr. de crête. Puis viennent un massif de 580 mètr. et de 5 mètr. de hauteur, percé, au milieu, de 12 arcades de pierre, d'autres galeries de 300 mètres, de 1,500 mètr., de 1,400 mètr., jusqu'aux approches de la ville où le canal conducteur pénètre à travers le rempart, et arrive au réservoir principal, placé à côté de la chapelle de Saint-Ignace.

L'aqueduc de Subiza a été construit par l'architecte Ventura Rodriguez, mort avant son achèvement. Il a coûté 5 millions de réaux.

5 kil. 1/2. Noain, v. de 100 hab. On relaye à quelque distance au delà, à la *venta del Piojo*, complètement isolée, et dont la grange est installée dans une vieille chapelle où l'on retrouve encore quelques traces de sculptures. La route monte et se resserre; à droite se détache un chemin qui mène à Puente la Reyna et à Larraga. On s'engage, au delà, dans un défilé formé à droite par des collines plantées de bruyères et de chênes verts, à gauche par de hauts rochers et des bois de chênes clairsemés, où Mina s'embusqua un

jour pour surprendre un détachement français qui fut presque entièrement massacré. Derrière ce bois est le v. de *Carrazcas*.

11 kil. (16 kil. 1/2) Mendivil, v. de 64 hab., au delà duquel on franchit le ruisseau de Cidacos, au fond d'un ravin. On gravit une côte conduisant à une belle vallée assez bien cultivée.

5 kil. 1/2 (22 kil.) Barasoain, vieux v. de 388 hab., avec titre de ville qui lui fut concédé par Philippe IV en 1605, en reconnaissance d'une contribution de 700 ducats. On voit plusieurs maisons en pierre, ornées d'écussons armoriés, et garnies de grilles à toutes les fenêtres. L'une de ces maisons est l'ancien palais de la famille de Los Radas; elle a été souvent habitée par des rois, ainsi que le dit ce fragment d'une inscription gravée au-dessus de la porte :

*Me quedó que decir á las edades
Que reyes me habitaron.*

On descend de Barasoain dans la vallée où coule le Cidacos. Sur la droite, on aperçoit *El Poyo*, joli village groupé d'une façon pittoresque sur les pentes d'un coteau aride. On remarque quelques vignes et des oliviers, les premiers depuis Pampelune; bientôt la vue ne rencontre plus que des mamelons rocheux et sans verdure; puis peu à peu les plantations reparaissent, la vallée s'élargit, et à un détour de la route on traverse le Cidacos et on longe les vieilles murailles crénelées, flanquées de tours carrées de

11 kil. (33 kil.) Tafalla, jolie petite V. de 4,330 hab., qui fut longtemps l'une des premières places de la Navarre, et la résidence de ses rois. On appelait Tafalla et Olite, la ville voisine, la *flor de Navarra*. Don Carlos le Noble y fit construire un palais, entouré de vastes jardins clos de murs, qui s'étendaient jusqu'aux fortifications. Ce palais est aujourd'hui en ruines. Sur la place s'élève

un bel hôtel de ville tout récemment construit. Dans l'église principale, *Santa Maria*, on remarque un beau rétable gréco-romain de Miguel de Ancheta, représentant les principales scènes de la vie de Notre-Seigneur et de la Vierge; quelques bas-reliefs sont dignes d'attention.

On cultive en assez grande abondance, dans la plaine de Tafalla, des vignes et des oliviers dont les produits sont estimés.

On sort de Tafalla par une jolie route droite, plantée de peupliers, et qui mène dans une riche vallée. On laisse à droite une route neuve qui va vers Soria par Cintruenigo et Fuente-Sauco, et peu après on arrive à

5 kil. 1/2 (38 kil. 1/2). *Olite*, pet. V. de 2,000 hab. sur la rive droite et à une portée de fusil du Cidacos, dans une jolie plaine fertile, sur la limite de cette zone de la Navarre qu'on appelle la Ribera. On y remarque deux églises: l'une, *San Pedro*, est surmontée d'une tour gothique très-élevée; dans l'autre, *Santa Maria*, existent un portique avec les statues des douze apôtres et des fonts baptismaux d'une belle exécution. Don Carlos le Noble, qui avait pris Olite en affection à l'égal de Tafalla, y avait construit un palais, aujourd'hui en ruines, et qu'il projetait de réunir à celui de Tafalla par une longue galerie d'une lieue d'étendue. « Cet édifice, dit M. Cenac-Moncaut, peut être considéré comme le modèle des palais fortifiés du xv^e siècle et mérite à ce titre un examen attentif. Son architecture militaire rappelle le palais des papes, à Avignon. » Don Carlos, perdit à Olite sa femme, doña Leonor, le 15 février 1415, et lui-même y fut frappé d'une attaque d'apoplexie dix ans après.

On suit au delà une route droite et plantée d'arbres, traversant une belle plaine cultivée, sur laquelle on remarque une certaine activité et quelques traces d'industrie, une scierie de planches, des jar-

dins, des plantations d'oliviers, avant d'atteindre

17 kil. (55 kil. 1/2) *Caparroso*, pet. V. de 1,500 hab., groupée à droite de la route sur une colline dont la base est formée d'énormes rochers. On y arrive par un beau pont de 11 arches, de construction moderne, sur la rivière d'Aragon. La sortie de la ville est montueuse; à gauche s'étend un ravin profond. Le pays, d'une désolante nudité, est occupé par d'immenses pâturages. C'est en effet à Caparroso que commencent les landes de l'Aragon, ou *Bardenas reales*, qui s'étendent jusqu'à 70 kil. à gauche et 45 kil. à droite de la route. « Rien de hideux et de désolé, dit encore M. Cenac Moncaut; comme les montagnes de Caparroso et les horribles solitudes des Bardenas, véritable désert qui s'étend de Tafalla à Sangüessa, des portes de Tudela à Alfaro! Pour reproduire de tels paysages un peintre n'aurait qu'à tremper son pinceau dans de la cendre humide. » On descend en droite ligne vers l'Ebre, qu'on rencontre à

17 kil. (72 kil. 1/2) *Valtierra*, pet. V. de 1,180 hab., qui se présente sous un joli aspect. A droite est un bois d'oliviers, et à gauche coule l'Ebre, à 15 kil. au-dessous de Calahorra. Une jolie tour à base carrée, surmontée d'un campanile, s'élève au-dessus de la ville, dans laquelle on remarque en outre un vieux palais en brique avec des tourelles à chaque angle. Le territoire de Valtierra, fertilisé par les irrigations de l'Ebre, forme une espèce d'oasis après les contrées désolées qu'on vient de traverser. Au delà, la route prend la direction de l'E., parallèlement à la rive gauche de l'Ebre et à une petite distance. On traverse le petit v. d'*Arguedas* (3 kil.) où l'on remarque une jolie église en brique et un vieux palais carré, à arcades à l'étage supérieur, avec des fenêtres peintes en vert clair. Le pays qu'on parcourt devient d'une fertilité remarquable. On

cite surtout, aux approches de Tudela, une belle campagne nommée *Tras-el-Puente*, qui produit de magnifiques céréales, et des pâturages où l'on élève de beaux troupeaux à laine.

On se rapproche peu à peu de l'Èbre, et on s'engage sur un vieux pont étroit, malpropre et mal entretenu, qui a 17 arches, et près de 350 mètr. de longueur. Il était autrefois défendu par trois tours : l'une fut démolie en 1797 ; les deux autres furent rasées par Mina en 1813.

On ne saurait passer sous silence l'aspect étrange de ce pont, « l'œuvre, dit M. Cenac-Moncaut, la plus irrégulière et la plus décausue que les ingénieurs aient jamais lancée par-dessus les eaux d'une rivière. » C'est une réunion de 17 arches aussi différentes de style que de dimension qui se présentent dans l'ordre suivant en partant de la ville : quatre ogives assez accusées, deux pleins-cintres d'un caractère assez antique, une ogive très-ancienne, au centre une arche très-haute et à plein cintre, une ogive, trois pleins-cintres, une autre ogive basse et étroite, un plein-cintre surbaissé, une ogive surbaissée, et enfin deux pleins-cintres. Les culées font saillie à angle droit en aval, c'est là que s'élevaient les tours ; du côté d'amont elles opposent un angle aigu au courant de l'Èbre. Un mur de défense, percé de meurtrières, règne sur le parapet d'amont, il suit les retraites des culées et garantit le tablier contre les coups de vent. Enfin sur deux des culées d'amont s'élèvent deux pavillons grossiers avec des auvents qui se prolongent sur la voie publique ; c'étaient autrefois des moulins à farine.

14 kil. (89 kil. 1/2). **Tudela.** Ce nom a retenti d'une manière éclatante dans les fastes de notre campagne d'Espagne. A la fin de 1808, les forces espagnoles formaient trois armées. L'une était dans le royaume de Léon, sous les ordres

du général anglais Blake ; l'autre bordait l'Èbre, de Logroño à Calahorra, sous le commandement de Castaños ; la troisième, conduite par Palafox, était cantonnée à Caparrosa. Ces deux dernières armées, formant ensemble un effectif de 48,000 hommes, venaient d'être coupées de la première par le mouvement que dirigeait l'Empereur lui-même, et qui avait fait tomber Burgos, le 10 novembre, au pouvoir des troupes françaises. Le corps d'armée du maréchal Moncey les observait au-dessous de l'Èbre, et celui du maréchal Ney marchait vers Soria pour leur fermer le chemin de la Nouvelle-Castille.

A la même époque, le 11 novembre, le maréchal Victor, qui agissait dans la Bizcaye, avait rencontré à Espinosa de los Monteros l'armée du général Blake, et l'avait complètement battue et dispersée, à la suite d'un combat qui avait duré deux jours. Napoléon ordonna alors au maréchal Lannes de se rendre à Logroño avec une partie des troupes qu'il commandait, d'y réunir celles du maréchal Moncey, et de marcher ainsi avec 30,000 hommes sur Castaños et Palafox, en les refoulant sur les baïonnettes du maréchal Ney.

Le 22 novembre, Lannes descendait la rive droite de l'Èbre, suivant les Espagnols qui se retiraient vers Tudela ; le 23 il les aperçut formant trois masses : l'une sur les hauteurs voisines de l'Èbre en avant de Tudela, l'autre à droite vers Cascante, la troisième au centre, dans la plaine. L'attaque commença par la gauche. Les généraux Maurice-Mathieu et Hubert se formèrent en colonnes d'attaque, gravirent les hauteurs, qui étaient défendues par les Aragonais, et contraignirent ceux-ci après deux heures à rétrograder vers Tudela. Le succès étant assuré de ce côté, Lannes envoya les divisions Morlot et Grandjean sur le rassemblement du centre que composaient les Valenciens, les

Murciens et les Castellans; les colonnes d'attaque perdirent trois ou quatre cents hommes et dispersèrent les Espagnols, qui laissèrent sur le terrain beaucoup de morts et de blessés, 2,000 prisonniers, leur artillerie, leur parc de munitions et les voitures de bagages. A droite restait une masse imposante d'infanterie commandée par La Peña, l'un des vainqueurs de Baylen. Cette masse entra en ligne dans la plaine. Le général Lagrange, qui lui faisait face, se porta à l'attaque de Cascante, conduisant lui-même le 25^e léger qui, marchant baïonnettes baissées, culbuta la division de La Peña et la rejeta sur Borja, à droite de la route de Saragosse.

Le lendemain, Moncey suivait les Aragonais avec une partie de ses divisions, et Maurice-Mathieu avec d'autres poursuivait Castaños, l'épée dans les reins, sur la route de Saragosse à Madrid, par Calatayud et Sigüenza, espérant que Nèy, fidèle à ses instructions, se trouverait sur leur chemin. Nous avons dit, à propos de Soria, par quelle méprise ce mouvement n'eut pas lieu et comment Castaños échappa à des dispositions sur lesquelles on comptait pour venger la malheureuse journée de Baylen.

Tudela, (*Parador de la diligencia*, souper et nuit 14 réaux), dont la population s'élève à 2,330 hab., est située sur une langue de terre formée par le confluent de l'Èbre et de la Queiles, dans une plaine limitée au S. par les montagnes de la Torre de Monreal et de San Julian. Les maisons sont élevées et solidement bâties, les rues tristes et étroites, à l'exception de celle de Herrerias qui mesure 120 mètr. de long, 12 à 15 mètr. de large et qui est plantée de deux lignes d'arbres. La place neuve, sous laquelle passe la Queiles, est entourée de maisons construites toutes sur le même plan. Deux jolies promenades, l'une d'hiver, l'autre d'été, s'étendent, celle-ci le long de la

route de Saragosse, celle-là auprès de la *plaza de Toros*, assez vaste édifice de construction moderne. En face de la ville, sur l'Èbre, est une île, nommée la Mejana, cultivée avec un soin tout particulier, arrosée par des *norias*, et qui produit des fruits considérés comme les meilleurs de toute la Navarre.

On passe d'ordinaire la nuit à Tudela pour y reprendre le lendemain matin la voiture de Saragosse.

Au delà de Tudela commencent les magnifiques travaux de canalisation de l'Èbre : le *canal de Tauste* et le *canal impérial d'Aragon*. Le premier n'était d'abord qu'une simple rigole d'irrigation entreprise, en 1252, par les communes de la rive gauche du fleuve; Charles-Quint lui fit donner son développement actuel. La prise d'eau est à 4 kil. au-dessous de Tudela, au N. de la petite ville de Fontellas. Il a environ 45 kil. d'étendue et parcourt les territoires de Cavanillas, Fustiñana, Buñuel, Tauste, Boquiñeni et Remolinos en alimentant un grand nombre de conduites d'irrigation; plusieurs ponts le traversent et il fait mouvoir deux ou trois usines pour la mouture des grains.

Le *canal Impérial* s'embranché à peu près au même point sur la rive droite. Cette œuvre remarquable date du règne de Charles-Quint. Le premier projet était d'en faire uniquement, comme du canal de Tauste, une retenue d'eau pour l'irrigation, et l'entreprise devait s'exécuter par les soins et aux dépens des deux provinces de Navarre et d'Aragon, traversées par le canal. La dépense eût été au-dessus des ressources des localités; Charles-Quint en fit une entreprise de l'État et la confia à des ingénieurs flamands. Le canal, débutant par un solide barrage construit à 5 kil. 1/2 de Tudela, au-dessous de la prise d'eau de Tauste, au lieu dit le *Bocal del Rey*, ne s'étendit d'abord que sur les deux tiers environ de la distance

comprise entre Tudela et Saragosse, jusqu'aux environs des villes de Peraman et de Pinseque, rencontrant d'immenses difficultés, franchissant des cours d'eau avant leur confluent dans l'Èbre, livrant passage à des routes, traversant, en galerie ou en tranchée, les saillants des collines. Les plus remarquables de ces travaux étaient une magnifique voûte sous le lit du Jalon, canalisé lui-même sur une largeur et dans une étendue suffisantes pour que ses eaux fussent contenues, même dans les plus grandes crues; ce magnifique travail, abandonné plus tard à la suite de modifications introduites dans le nivellement, est aujourd'hui remplacé par un pont de 4 arches de 8 mètr. d'ouverture jeté au dessus du Jalon, et vers lequel les eaux du canal sont amenées entre deux digues parallèles ayant 700 mètr. en amont et en aval du pont. Ces digues, construites en belle pierre, ont à la base 5 mètr. d'épaisseur et 2 mètr. 1/2 à la partie supérieure sur une hauteur de 6 à 7 mètr. A quelque distance de ce passage du Jalon, le tracé du canal a été pratiqué à travers une colline que la nature du terrain n'a pas permis d'attaquer en galerie, et qui a été coupée sur une hauteur de 12 mètr.

L'entreprise, sous l'impulsion de Charles-Quint, ne fut pas conduite au delà de cette première section. Philippe II amena d'Italie, en 1556, un ingénieur en renom, Juan Francisco Sitoni, auquel il en confia la continuation. Philippe IV, en 1638, résolut de modifier les travaux de ses prédécesseurs de manière à rendre le canal navigable, indépendamment des services qu'il était appelé à apporter à la fertilisation de la contrée; et enfin Charles III, en 1775, donna à l'achèvement de cette belle œuvre la plus active impulsion, en en confiant la direction au chanoine Pignatelli, de la métropole de Saragosse.

M. Cenac-Moncaut rapporte à ce

propos que, après l'ouverture du canal, Pignatelli vit un jour avec stupeur les eaux baisser avec rapidité et les barques rester sur la vase. Un courrier vint bientôt lui révéler la cause de cet accident: les Navarrais des environs de Tudela, qui n'avaient cessé de s'insurger contre un travail destiné à nuire à l'industrie des muletiers, venaient d'ouvrir une large brèche qui avait déjà mis à sec la moitié du canal.

Pignatelli monta à cheval, réunit un régiment de lansquenets, et se dirigea du côté de Tudela. Arrivé près de la brèche, il envoya des détachements dans les villages les plus rapprochés avec ordre de lui amener les habitants de tout âge et de tout sexe.

« Vous voyez cette large brèche, leur dit-il, je la comblerai avec des têtes humaines et c'est vous qui fournirez les matériaux. » Quelques incrédules croient pouvoir sourire; Pignatelli fait saisir deux rieurs, ordonne de les décapiter et jette lui-même leurs têtes dans le canal. Les sourires s'étaient transformés en tremblements de frayeur: « Qu'on me désigne les coupables, s'écrie le chanoine à haute voix! » Un silence obstiné succède seul à son injonction: Apportez-moi deux autres têtes! « ajoute-t-il d'un accent plus impérieux. »

Les soldats obéissent, et les eaux engloutissent deux autres têtes. Onze victimes payent ainsi l'enjeu de cette double partie d'entêtement, et les paysans terrifiés se décident à dénoncer les auteurs de la dégradation. Pignatelli les fit saisir, et se contenta de les retenir pendant plusieurs années dans les prisons de Saragosse.

L'étendue du canal Impérial, d'après les premiers projets, devait être de 32 l. (env. 200 kil.). Sa rentrée dans l'Èbre devait s'effectuer auprès de la petite V. de Sastago, à 72 kil. au delà de Saragosse; des obstacles insurmon-

tables l'empêchèrent d'atteindre cette limite, malgré le désir exprimé plusieurs fois par Philippe V, de le conduire jusqu'à la mer. Il rejoint l'Ebre quant à présent au village de Burgo après un parcours de 130 kil. env. Tous les travaux ont été habilement conduits, et avec une véritable magnificence; toutes les écluses sont en marbre, les maisons des éclusiers méritent de servir de pavillon à des palais, l'art de l'ingénieur a employé toutes ses ressources dans cette œuvre qu'on considère comme la plus importante de toute l'Espagne. Le canal porte bateau, et on y a établi pour les voyageurs un coche qui fait, trois fois par semaine, le service entre Tudela et Saragosse, et *vice versa*. Le trajet, qui est fort agréable avec le beau temps, a lieu en 10 ou 11 h. Des voitures conduisent de Tudela au Bocal (5 kil. 1/2); le coche, qui est convenablement installé, est tiré par des mules à une vitesse de 8 à 9 kil. à l'heure; le voyage se paye 35 à 40 réaux; à bord se trouve un restaurant passable, et on stationne d'ordinaire à Gallur, à moitié chemin, pour la couchée. Le bateau s'arrête au-dessous de Saragosse, à la *casa Blanca*, l'un des plus jolis sites de tous les environs de la capitale de l'Aragon, où des omnibus conduisent assez promptement.

C'est à ce point que se rattachent les travaux de la canalisation actuelle destinée à compléter, jusqu'à l'embouchure de l'Ebre, l'œuvre immense projetée par Philippe V. (*V. Aragon.*)

Si l'on suit la route de terre qui franchit la Queiles à la sortie de Tudela, on traverse une plaine où se trouvent quelques plantations d'oliviers; on passe à quelque distance à droite du Bocal del Rey, où commence le canal Impérial que l'on côtoie jusqu'à

22 kil. 1/2 (112 kil.) Cortes, bourg de 960 hab., la dernière localité de la Navarre dans cette direc-

tion. Au delà, et dès qu'on a franchi un cours d'eau qui limite la province, on se trouve au milieu d'une vaste plaine d'une nudité et d'une stérilité navrantes; la vue s'étend sur de véritables steppes, et ne rencontre pas d'autres arbres que les poteaux sinistres du télégraphe électrique. Il importe, pour justifier cette expression, de noter que les fils du télégraphe sont suspendus à deux petites traverses qui donnent aux poteaux l'apparence de croix latines. Malgré le voisinage du canal, malgré la possibilité de fertiliser le sol par les irrigations, le manque de bras oblige à laisser ce territoire dans un complet abandon; la sécheresse y dévore trois récoltes sur sept dans les parties exceptionnellement mises en culture, et les paysans aident à ce fléau en proscrivant les arbres, en brisant ceux que l'administration fait planter le long des routes, dans la conviction que les arbres attirent les oiseaux, et que ceux-ci dévastent les moissons. Le chanoine Pignatelli lutta contre ce préjugé stupide, et lança un édit qui condamnait tout individu convaincu d'avoir détruit un arbre à être attaché à un piquet pendant quinze ou vingt jours, exposé à toutes les intempéries, et ne recevant sa nourriture que de la charité publique. Cela n'empêcha pas que la proscription des arbres s'étendit jusqu'aux promenades de Saragosse, qui furent détruites à cinq reprises différentes.

5 kil. 1/2 (117 kil. 1/2) *Mallen*. V. de 1,850 hab., située sur la rive droite de la rivière de Huecha, presque toujours à sec. Le canal est à 4 kil. sur la gauche, et passe à côté de la petite V. de Gallur, d'où se détache un chemin qui coupe la route, et descend à droite vers Borja et Tarazona.

17 kil. (134 kil. 1/2) *La venta de Pedrola*, relai dépendant d'une petite ville située à quelque distance sur la gauche, auprès du canal.

On retrouve au delà de ce point quelques arbres et des plantations d'oliviers; la route se rapproche peu à peu du canal qui coule au fond d'une tranchée assez profonde, et qu'elle traverse sur un beau pont d'une seule arche, d'une grande solidité, nommé le pont de Pampelune. Sous le tablier de ce pont passent deux conduites d'eau venant de l'Èbre, et servant aux irrigations des campagnes voisines. On se trouve désormais entre le canal et l'Èbre, à peu près à égale distance de l'un et de l'autre, ayant à droite une jolie vallée bien cultivée, de belles prairies, et quelquefois des plantations d'oliviers. On arrive ainsi à

11 kil. (145 kil. 1/2) *Alagon*, petite V. de 1,950 hab., située au milieu d'une plaine spacieuse limitée au N. par l'Èbre, et au S.-E. par le cours du Jalon qui vient se jeter dans l'Èbre. Les maisons de cette petite ville sont pauvres, construites en mauvaises briques, les jardins sont entourés de murs en terre, lézardés et croulant. On remarque néanmoins dans Alagon un bel édifice, qui était autrefois le collège et le couvent de jésuites; l'église de ce couvent (*San Antonio de Padua*) est d'une construction élégante; un dôme construit en briques de différentes couleurs la surmonte. On aperçoit aussi, s'élevant au-dessus de l'église paroissiale d'Alagon, une jolie tour octogone très-ornée.

La route se borde de plantations bien entretenues; bientôt on rencontre le Jalon, qu'on franchit sur un beau pont; c'est plus au S., à 5 ou 600 mètr. env., qu'ont été exécutés ces magnifiques travaux dont il a été question plus haut. En même temps que le canal passe au-dessus de la rivière, sur son pont-aqueduc, un chemin muletier qui descend d'Alagon vers Plasencia, et va rejoindre à Almunia la route royale de Saragosse à Madrid, gravit les digues parallèlement au cours un peu encaissé du Jalon, puis jette au-

dessus du canal une arche plein cintre très-élevée, et dont le tablier présente une pente de plus de 20 degrés.

11 kil. 1/2 (157 kil.). *Las Casetas*, hameau de 6 maisons, est situé à une petite distance de l'Èbre, dont la route se rapproche en traversant une plaine toute sillonnée de travaux d'irrigation. Des peupliers sont plantés au bord du chemin et dans la campagne. On découvre enfin l'Èbre à gauche, coulant au pied d'une ligne de falaises qui forment sa rive gauche. La route se ressent du voisinage des canaux d'irrigation, elle est inondée et déféncée. Un peu au delà, la route de Navarre se rencontre avec la *carretera general* de Madrid, et, en suivant cette dernière, on passe devant la vieille forteresse maure de l'Aljaferia, qui commande l'une des entrées de

12 kil. (169 kil.) *Saragosse* (ZARAGOZA) (V. section III).

§ II. Chemin de fer.

On pousse activement les travaux du chemin de fer qui doit relier Pampelune à Saragosse. Ce chemin, qui fait partie de la ligne de Alsasua à Saragosse, suivra à peu près, en quittant Pampelune, le tracé de la route de terre, s'élevant, par de fortes rampes de 12 à 17 millimètres, vers les massifs de la Sierra d'Alaix qui borne la Cuenca au sud-est; ces massifs franchis, il suivra, dès son origine, la jolie vallée du Cidacos, rejoindra la route à Mendivil et passera avec elle à Tafalla et à Olite. Au-dessous de cette dernière ville, il appuiera, à droite de la route, pour aller franchir l'Aragon au-dessus de Villafranca, et suivra, dans la direction du S.-O., la vallée de l'Aragon jusqu'auprès du confluent de cette rivière avec l'Èbre en face d'Alfaro. A ce point, il se dirigera, par une grande courbe, vers le S.-E., rejoignant à Valtierra la route de terre, et suivant avec elle la rive gauche de l'Èbre, jusqu'à 3 kil. avant Tudela. Il

traversera le fleuve sur un immense pont-viaduc auquel la nature du terrain et la limite habituelle des grandes crues obligera de donner une longueur de 1,400 mètr. Il passera au-dessous de Tudela, longera le canal Impérial, le traversera entre Gallur et Alagon, vers le pont de Pampelune (V. p. 246) et viendra s'embrancher au près d'Alagon, peut-être même auprès des Casetas, avec la grande ligne de Madrid à Saragosse. Le parcours entre Pampelune et Saragosse sera de 170 à 175 kil.

Il est utile de mentionner à cette occasion le chemin de fer, dit de Bizcaye, destiné à relier Saragosse et Bilbao et, par conséquent, à compléter la grande communication ferrée entre la Méditerranée et l'Océan, en se rattachant à la ligne en construction de Barcelone à Saragosse. Ce chemin se raccordera sur la ligne de Pampelune à 2 kil 1/2 au-dessus d'Alfaro, à 23 kil. de Tudela; il suivra la rive droite de l'Èbre en desservant Calahorra, Logroño, Haro, coupera à Miranda la grande ligne du Nord, et gagnera Bilbao par Orduña et Areta, en franchissant la chaîne Cantabrique auprès de la première de ces villes. La distance depuis l'embranchement d'Alfaro jusqu'à Bilbao sera de 235 kil.

ROUTE 40.

DE PAMPELUNE AUX BAINS DE FITERO. (112 kil.)

De Pampelune à Tudela (89 kil. 1/2) Voir la route précédente.

On couche à Tudela et on y trouve une voiture spéciale faisant le service tous les deux jours, en trois heures, moyennant 62 réaux par place. On rencontre, sur ce trajet,

17 kil. (106 kil. 1/2) Cintruenigo, (2,200 hab.) l'une des plus jolies petites v. de la Navarre (voir p. 214). On peut également venir

à Cintruenigo par la route 34 précédemment décrite, par Alfaro et Corella, et sans faire le détour par Tudela. Une jolie route conduit de Cintruenigo à

5 kil. 1/2 (112 kil.) Fitero, V. de 2190 hab., appartenant encore à la Navarre, mais très-voisine de l'Aragon et de la Castille. A une petite distance, se trouve en effet le point où se rencontrent les trois limites; on l'a nommé *los tres mojones*, les trois bornes, et on prétend que les rois de Navarre, de Castille et d'Aragon s'y réunirent un jour et y dinèrent sur un tambour, chacun étant assis sur le sol de son royaume.

Fitero occupe le milieu d'une jolie plaine formée par l'Alhama; la ville nouvelle est bien bâtie, ses rues sont spacieuses et propres; la vieille ville présente au contraire un labyrinthe de rues étroites, tortueuses, quelques-unes sans issue et fort mal entretenues. Les habitants jouissent tous néanmoins d'une certaine aisance, et justifient le proverbe: *En Fitero no hay ningun pobre ni ningun rico*. — Il n'y a à Fitero ni pauvre ni riche.

Les bains sont à 4 kil. environ de la ville. La source, minérale, sort d'un groupe de rochers, à la base de trois montagnes calcaires formant un profond val-lon. Elle est tellement abondante qu'elle pourrait, presque à son origine, faire mouvoir la roue d'un moulin. On n'en tire aucun produit industriel malgré la grande proportion du chlorure de sodium qu'elle contient. Elle suffit, et bien au delà, au service des bains, et va se perdre ensuite dans l'Alhama qui coule à 400 pas.

L'eau est d'une limpidité parfaite, d'une chaleur constante de 43° cent.; elle n'a ni odeur ni couleur; elle dégage quelques bulles à la sortie de la roche et est onctueuse au toucher.

Une analyse, faite il y a douze ans, y a constaté la présence des principes suivants sur 100 parties:

Chlorhydrate de chaux,	0,33
— de soude,	0,04
Carbonate de chaux,	0,15
Sulfate de chaux,	0,09
— de magnésie,	0,07
— d'alumine,	0,05
Sel ferreux,	0,17
Eau,	99,10

On considère l'eau de Fitero comme un agent médicinal d'un grand intérêt. Sa réputation est ancienne, et il y a longtemps qu'on a tracé au-dessus de la porte de l'établissement cette prétentieuse inscription :

Esta agua todo lo cura,
Menos galico y locura.

L'eau de Fitero paraît être très-efficace dans les chloroses et les obstructions, dans les hypocondries, les paralysies, dans toutes les maladies nerveuses. On assure qu'il est peu d'ulcères, peu de maladies de la peau, de rhumatismes chroniques, de douleurs arthritiques, de maladies procédant d'atonie qui résistent à l'usage interne ou externe de l'eau de Fitero.

L'établissement, édifice assez considérable construit au fond du vallon, renferme toutes les distributions nécessaires pour le traitement des malades, des salles de bains avec baignoires en pierre ou en marbre, des douches et un cabinet voûté pour les bains de vapeur. Les logements sont nombreux, et, pour la vie en commun, il y a une belle salle à manger, un salon de réunion meublé et décoré avec élégance et une chapelle.

L'eau se boit chaude, à la source même, et, malgré sa température élevée, elle ne cause aucun trouble dans les fonctions digestives lorsqu'on en use modérément. Les bains se prescrivent à une température de 29 ou 30 degrés.— Prix : logements, 40 réaux pour 9 jours; abonnement à la buvette, même prix pour une égale durée; abonnement pour le bain, la douche, le bain de vapeur

et la buvette, ensemble 80 réaux; table d'hôte, trois tables, 14, 10 et 6 réaux par jour. La saison la plus agréable est l'automne. Le climat de Fitero est très-tempéré, le vallon est abrité par les montagnes contre les vents de la plaine. Les promenades aux environs sont pittoresques et variées, la chasse est abondante.

ROUTE 41.

DE GUADALAJARA A TERUEL.

(193 kil. 1/2 et 203 kil.)

Cette route fait partie de celle de *Madrid à Teruel*. On se rend à Guadalajara par le chemin de fer ou par la route 34 prise en sens inverse. A Guadalajara, on suit cette même route, jusqu'à 500 mètr. avant *Alcolea del Pinar*. (53 kil.)

De ce point partent deux chemins. L'un, l'ancien chemin, à peine praticable et à peine suivi, vestiges d'une ancienne route qui allait de Madrid à Saragosse par Daroca, quitte la route à droite, un peu avant *Alcolea*, franchit la Sierra de Molina, entre Maranchon et Anchueta, décrit un détour considérable en montant d'abord vers le N.-O., dans la direction de Daroca, puis descend, vers le S.-E., pour rejoindre, à Monreal del Campo, la R. 58, de Saragosse à Teruel.

L'autre chemin est neuf et plus direct. On quitte la route de Saragosse également à droite, à 500 mètr. avant *Alcolea*, côtoyant le chemin précédent par *Aguilarejo* (4 kil.), et gravissant les pentes du mont Labadon, en laissant à droite à 140 mètr. la *Venta del campo* (10 kil.). On descend ensuite dans une petite plaine assez cultivée, où se trouve (8 kil. (61 kil.) *Maranchon*, bourg de 567 âmes, situé au pied de deux collines. Ses habitants élèvent des moutons dont la chair est fort estimée. On traverse un peu au delà le ravin du Gollino; on monte la côte de *Mazarete*, laissant le v. de ce nom (161 hab.) à 200 mètr. à dr.,

au pied d'une colline et au milieu de beaux pâturages. On traverse la petite rivière de Mesa, qui descend des collines au-dessus de Mazarete, avant d'arriver à

14 kil. (75 kil.) *Anquela del Ducado*, pet. v. de 58 hab., dans une jolie position d'où la vue se porte sur le village et la vallée de *Selas*. On laisse à gauche l'ancienne route de Daroca; on passe à une petite distance de *Selas* et d'*Aragoncillo*, ayant à gauche, sur une éminence

14 kil. (89 kil.) *Canales*, v. de 174 hab., puis *Herreria et Rillo*, au-delà desquels la route débouche dans la jolie plaine de

10 kil. (99 kil.) *Molina de Aragon*, très-ancienne V. de 3,460 hab., située sur la rive droite du rio Gallo, sur les pentes d'une colline que couronne une vieille forteresse. Molina est encore entourée de murailles percées de 7 portes. Les habitants s'étaient armés en 1809, et avaient formé un bataillon qui surprit et maltraita une colonne française; nos troupes y revinrent en 1810, et la ville eut à souffrir de graves représailles; la destruction y a laissé des traces nombreuses.

Molina appartient à la province de Guadalajara et à la Nouvelle-Castille, bien qu'elle porte le nom de Molina de Aragon. Elle s'était mise sous le patronage du roi d'Aragon en 1369, refusant de reconnaître l'autorité de don Henri de Trastamarre, après la mort de don Pedro. Elle redevint ville de Castille lors de la paix conclue entre don Henri et don Pedro le Cérémonieux, roi d'Aragon.

Deux chemins conduisent de Molina à Teruel.

A. PAR MONREAL DEL CAMPO.

On suit au N.-E. la route de Molina à Daroca, jusqu'à

17 kil. (116 kil.) *La Yunta*, v. de 320 hab., appartenant encore à la Castille et situé dans une plaine peu cultivée. A ce point, on quitte la route pour prendre, à droite et dans la direction du S.-E., un che-

min qui franchit, par un passage difficile, la chaîne qui sépare la Castille de l'Aragon, puis descend dans une vaste plaine au milieu de laquelle se trouve

11 kil. (127 kil.) *Blancas*, v. d'Aragon, dépendant de la province de Teruel, avec 400 hab. On y récolte en grande abondance le sparte qu'on expédie dans les villes voisines, pour la fabrication de ces sparteries employées en Espagne à tant d'usages. Au delà, le même chemin, peu praticable, partout défoncé, traverse la plaine de Blancas et descend dans la vallée du Jiloca, où elle rejoint la grande route de Saragosse à Teruel, à

11 kil. (138 kil.) *Monreal del Campo*, pet. V. de 1,516 hab., sur la rive gauche du Jiloca. Son origine est à peu près analogue à celle de Santa-Fé, qu'Isabelle la Catholique fit construire pendant le siège de Grenade. Monreal fut fondé par Alphonse I^{er} d'Aragon, en 1120, pour tenir en échec Daroca, qui appartenait aux Maures, et qui ne fut pris que deux ans après. La route, remontant, vers le S. le cours de la rivière, qui prend ici seulement le nom de Jiloca après avoir porté celui de Cella depuis sa source, passe à

11 kil. (149 kil.) *Villafranca de Campo*, v. de 700 hab., et traverse la Cella pour rencontrer, sur la rive droite de cette rivière,

11 kil. 1/2 (160 kil. 1/2) *Torre-mocha*, v. de 250 hab. situé dans une vaste plaine.

11 kil. (171 kil. 1/2) *Villarquemado*, v. de 770 hab., auprès duquel se trouve la source de la Cella, qui fournit en sortant de terre 6,750 pieds cubes d'eau, formant tout aussitôt un vaste bassin qui a été entouré d'une construction en maçonnerie. Au delà de Villarquemado, la route franchit une ligne de hauteurs pour redescendre à

11 kil. (182 kil. 1/2) *Caudete*, v. de 140 maisons assez bien construites, avec une jolie église, situé au milieu d'une belle plaine très-cul-

tivée, parcourue par de nombreux canaux d'irrigation.

11 kil. (193 kil. 1/2) **Tueruel.**

B. PAR ALBARRACIN.

Ce chemin, praticable seulement pour les mulets et les piétons, et qui a porté le nom de chemin de Valence, remonte, en partant de Molina, le cours du rio Gallo, qui passe au S.-E. de cette ville et traverse les villages de *Castilnuevo* (111 hab.), *Morenilla* (119 hab.), *Serfites* (318 hab.), auprès duquel se trouvent une source minérale ferrugineuse à laquelle on attribue de grandes vertus contre la chlorose, et d'abondantes mines de fer exploitées par plusieurs fonderies; *Motos* (160 hab.), sur les pentes d'une colline au pied de la Sierra de Molina (20 kil.), *Orihuela del Tremedal* (760 h.), auprès duquel le Gallo prend sa source. Au delà de ce village, le chemin commence à gravir la Sierra, en décrivant au milieu des rochers et des bois de pins de nombreux zigzags. Il passe au pied de la montagne de Tremedal, que couronne un ancien sanctuaire autrefois très-vénéré, incendié en 1809, puis atteint le point culminant et redescend au S., laissant sur la droite, à un quart d'heure de distance, la source de l'un des deux ruisseaux qui viennent se réunir à Tramacastillo pour former le Guadalaviar. Plus loin on rencontre, dans la jolie vallée formée par cette rivière, (20 kil.) *Torres*, v. de 538 hab. Le Guadalaviar s'engage, au delà de ce point, dans une gorge profonde, au milieu de rochers d'une grande hauteur. Le chemin serpente au-dessus du lit de la rivière jusqu'à

11 kil. (175 kil.) *Albarracin*, V. de 1,530 hab., autrefois très-importante, ancienne place forte dont les murailles ne présentent plus qu'un amas de ruines. Située sur la pente S. d'une montagne, la ville est très-irrégulièrement construite; ses rues sont

en pente, très-étroites, empierrées avec une ligne de dalles au milieu, et les maisons, resserrées dans un petit espace par d'énormes masses de rochers, ont jusqu'à quatre étages. Albarracin est le chef-lieu d'un évêché suffragant de l'archevêché de Saragosse. L'église cathédrale (*El Salvador*) est une vaste nef d'ordre composite, dans laquelle se trouvent quelques peintures et des sculptures dignes d'attention.

« Cachée au milieu d'arides montagnes, dit M. Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), Albarracin mérite plutôt aujourd'hui le nom de village que celui de ville. Autrefois on l'appela forteresse, et au-dessus de ses créneaux détruits tremble toujours la croix épiscopale. Une rivière lui sert de fossé, une roche escarpée lui fait un piédestal, une ligne de rochers forme à la fois sa muraille et son horizon. On se demande à quoi a pu servir une forteresse dans cette solitude, et comment de ce coin oublié elle a pu répandre sa renommée. C'est un nid d'aigle qui surveille la plaine.

« Lorsqu'à l'entrée de la nuit, après avoir gravi des côtes rudes et rocheuses, des montagnes couronnées de bois de pins, des sentiers pratiqués à travers des amas de roches druidiques, le voyageur s'approche d'Albarracin, rien ne lui annonce le voisinage de la belliqueuse cité. Un modeste terrain circonscrit dans une vallée étroite, la fumée qui s'élève au-dessus d'un groupe de cabanes, les bêlements des brebis, qui se répondent du fond de leurs bergeries, préparent l'esprit à des impressions pastorales, et indiquent les occupations des habitants actuels. Dès qu'on a franchi le faubourg, si le ciel est encore éclairé par un faible crépuscule, l'attention est attirée par d'énormes masses de rochers qui, étagés par couches régulières de couleur brune, ou accumulés comme les énormes assises d'un mur colossal,

défendent l'étroite entrée du réduit où se cache cette perle qui fut tant disputée. Du pont de charpente jeté sur le Guadalaviar comme le pont-levis d'un fort, on aperçoit la ville assise en amphithéâtre sur un monticule isolé, au sommet duquel s'élancent sans orgueil l'absidè et la tour aiguë de la cathédrale.

« Lorsqu'on traverse la ville par ses rues taillées en escalier dans la roche vive, on arrive au bord des gorges profondes au fond desquelles roulent les eaux mugissantes et de couleur vert sombre du Guadalaviar. Il descend de la Sierra voisine, au milieu des masses brunes de rochers dans les replis desquels s'ouvrent de profondes cavernes, carrières de marbre maintenant inexploitées. Aucune végétation n'adoucit cette solennelle désolation. »

Le pays qui environne Albarra-cin est sauvage et montagneux. On y rencontre beaucoup de bois et quelques pâturages où s'élèvent un assez grand nombre de bêtes à laine. Le sol recèle un gisement assez important de sel exploité par les agents de l'État, une mine de cuivre (le *collado de la Plata*) dont l'exploitation a été abandonnée, et une carrière de très-beau marbre dont il n'est possible de tirer aucun parti en raison de la difficulté des communications. Quatre grands cours d'eau prennent leur source presque au même point, au pied du noyau central du système ibérique et coulent dans des directions opposées : le Tage qui monte d'abord au N. et décrit un immense circuit avant de prendre la direction de l'O; le Jucar qui descend d'abord au S.-O. vers Cuenca, puis au S. vers la province d'Albacete, et enfin vers la Méditerranée où il se jette, à l'E., au-dessous de l'Albufera de Valence; le Cabriel qui va rejoindre le Jucar après un long parcours, et le Guadalaviar qui passe à Teruel et se perd dans la Méditerranée après

avoir traversé Valence, sous le nom de Turia.

Le chemin, en quittant Albarra-cin suit quelques instants la rive gauche de cette dernière rivière, puis va rejoindre la route précédente à (17 kil.) Caudete. (Voir ci-dessus.)

11 kil. (203 kil.) **Teruel** (*Fonda et café dans la calle de los Ricos Hombres*), V. de 7,165 hab., y compris la population de l'arrondissement municipal; chef-lieu de l'une des trois provinces formées de l'ancien royaume d'Aragon, siège d'un évêché, résidence d'un commandant général, relevant de la capitainerie général d'Aragon. Elle est située sur une colline assez considérable dont la base est baignée par le Guadalaviar. Une double enceinte, percée de neuf portes et tombant en ruines, l'enveloppe entièrement; le mur extérieur est de peu d'épaisseur, le mur intérieur forme une solide rempart sur lequel sont construites des habitations. Les rues sont étroites, tortueuses, mal empierrées, mais propres. La *plaza Mayor* est un vaste polygone entouré d'arceaux dallés, sous lesquels sont installés les principaux magasins de la ville. La *cathédrale*, vaste édifice à trois nefs dont la croisée est surmontée d'une coupole à deux corps, du style gothique, est sombre et défigurée par quelques restaurations modernes d'un goût médiocre; on y remarque néanmoins : le rétable, dont les sculptures nombreuses, œuvre d'un artiste français, Gabriel Joli, rappellent la manière de l'école florentine du temps de Michel-Ange; un tableau des *Onze mille Vierges* placé au côté droit du transept, et signé par un peintre valencien d'un grand talent, Antonio Bisquet; la grille et les stalles du chœur; et, dans le trésor de l'église, deux *custodias* en argent, l'une dans le style Renaissance, l'autre dans ce goût exagéré, torturé, qu'on a appelé genre *Churrigueresque*, du

nom de l'architecte Churriguerra, son inventeur.

On retrouve encore dans la jolie église de *San Pedro* des peintures très-estimées de Bisquet, et un rétable sculpté par Joli; dans celle de *San Salvador*, un Christ également de Bisquet, qui mourut de chagrin de n'avoir pu atteindre, dans ses œuvres, le mérite d'une copie d'une Épiphanie de Rubens, placée dans l'une des chapelles de la cathédrale.

L'une des curiosités de Teruel est la tour arabe de l'église San Martin; elle domine tous les édifices de la ville, et on l'aperçoit de loin en venant par la route de Saragosse. Elle est carrée, couverte d'ornements, de dessins, d'arabesques, d'enjolivements à jour, et de mosaïques formées par des briques et des faïences de couleurs variées. Elle s'élève au-dessus d'un arc ogival qui forme l'une des entrées de la ville; le dernier étage est tout à jour et d'une admirable légèreté; des créneaux la couronnent.

On remarque aussi un ancien collège de jésuites, servant aujourd'hui de caserne de recrues, bel et solide édifice, dont l'église, ornée d'une profusion de sculptures et de peintures à fresque, sert de dépôt d'armes et de magasin.

Teruel possède un aqueduc qui rivalise avec les plus célèbres d'Espagne. Il fut construit, en 1560, par un architecte français, Pierre Bedel, qui venait d'émerveiller toute la population en reprenant en sous-œuvre, avec une rare audace et un succès complet, la base entière de la tour de San Martin. Ce curieux monument va chercher l'eau sur une colline à 3 kil. de Teruel; il débute par une galerie de captage pratiquée dans le roc, et traverse la vallée sur 140 arcs de pierre. Arrivé auprès de la ville, il jette au-dessus d'un ravin l'arc à deux étages de 19 à 20 mètr. d'ouverture, et d'une hauteur to-

tales de 50 mètr. L'étage inférieur est à plein-cintre, les arcs supérieurs sont gothiques, et un passage est pratiqué, dans l'épaisseur de leurs piles, pour communiquer d'un côté à l'autre du ravin.

Teruel a joué plusieurs fois un rôle historique; mais la légende l'a rendu plus célèbre que l'histoire, et on serait blâmable de ne pas connaître celle des amants de Teruel, si souvent célébrés par les poètes espagnols Francisco de Rojas, Perez de Montalvan, et de nos jours par don Eugenio Hartzembusch, qui en a fait le sujet d'un drame fort estimé. Les habitants de Teruel, la ville *muy noble, fidelissima y vencedora*, sont moins glorieux de ces titres peu communs que du souvenir de Diego de Marcilla et d'Isabelle de Segura, les deux amants les plus tendres et les plus fidèles que l'Espagne ait jamais comptés parmi ses enfants.

Ils vivaient au commencement du XIII^e siècle, sous le règne du roi don Jaime d'Aragon. Le père d'Isabelle était riche, Diego de Marcilla était pauvre. Celui-ci obtint de la jeune fille qu'elle l'attendrait cinq ans, et s'en alla combattre les Maures.

Isabelle résista pendant cinq ans aux sollicitations de son père, qui voulait la marier; puis, lorsque ce délai fut arrivé, ne recevant aucune nouvelle de Diego, elle se laissa fiancer à Azagra.

Mais le jour même du mariage, Diego arrive, riche et glorieux. Frappé d'une vive douleur à cette nouvelle, il se déguise, et pénètre jusqu'à la chambre nuptiale, où il se cache.

On amène les nouveaux époux. Azagra est tendre et empressé. Isabelle prétexte un vœu, le mari se résigne, se couche et s'endort. Diego s'approche du lit, prend les mains d'Isabelle effrayée de cette apparition inattendue, et éclate en longues plaintes. Isabelle cherche à se justifier, reproche à son amant de l'avoir oubliée, et de s'être montré peu soucieux

lui-même du délai qu'il avait réclamé.

Diego demande un baiser en dédommagement de ses souffrances. « Je n'existe plus pour toi, lui dit Isabelle; je ne puis te donner le bien d'un autre: Azagra est maintenant mon seigneur et maître! » Diego supplie, Isabelle résiste et le repousse. Le jeune homme s'agenouille et implore cette dernière faveur. Isabelle refuse encore. « Je sens que je meurs! » s'écrie Diego. Il pousse un soupir et tombe.

Isabelle se penche vers lui, l'appelle: Diego est mort! Elle pousse des cris, elle se lamente. Azagra se réveille. La jeune femme feint d'être sous l'impression d'un songe, raconte à son mari une histoire semblable à la sienne, et lui présente la question du baiser: « J'en aurais donné cent, » dit l'époux. Alors Isabelle lui montre le corps inanimé de Diego.

Les deux époux, frappés de douleur et de crainte, se lèvent au milieu de la nuit, emportent sans bruit le corps de Diego, et, sans être vus de personne, le déposent sur le seuil de la maison de son père.

Le surlendemain, toute la ville en grand deuil célébrait les funérailles du jeune capitaine, dont la mort restait un mystère. Lorsqu'elle vit passer devant sa fenêtre son amant porté sur un brancard, Isabelle arracha ses vêtements de noce, prit une robe de deuil, et tout échevelée alla se joindre aux femmes qui suivaient le convoi. « Attends-moi, Diego! disait-elle; la douleur suffira pour m'ôter la vie: avant une heure, tu me veras! »

Le cortège arrive à la paroisse; on dépose le corps au pied d'un magnifique catafalque. Une femme cachée sous ses voiles s'en approche et s'agenouille. Elle découvre le visage du mort, le considère un instant, lui donne un baiser si bruyant qu'il est entendu dans toute l'église, et reste immobile, la

bouche collée sur les lèvres décolorées du jeune homme. On s'approche d'elle, on la prie de se retirer: elle ne répond pas; on soulève son voile, on reconnaît Isabelle, morte, entourant de ses bras le corps de Diego.

Azagra accourt, et, commandant à sa douleur, il explique la cause de cette double catastrophe. On propose alors de réunir les deux amants dans la même tombe, ce à quoi l'on procède à l'instant.

Les corps de Diego Marcilla et d'Isabelle de Segura furent déposés dans un mausolée d'albâtre, dans l'une des chapelles de l'église San Pedro, où on les trouva parfaitement conservés en 1555, lors des travaux qui se firent dans cette chapelle. Ils occupent maintenant une niche pratiquée dans l'épaisseur des murs du cloître, avec cette inscription sur la pierre qui la ferme:

Ici—sont déposés les corps—des célèbres amants de Teruel — Don Juan Diego Martinez de Marcilla—et doña Isabel de Segura—morts en 1217—Ils ont été placés en ce lieu en 1708.

De Teruel à Saragosse, R. 58; à Calatayud, R. 59; à Valence, R. 90; à Cuenca, R. 95.

ROUTE 42.

DE GUADALAJARA A TRILLO (68 kil.).

De Guadalajara à Torija, suivre en sens inverse la R. 34 de Madrid à Saragosse. Arrivé à Torija (17 kil.) on quitte la route, à droite, par un chemin qui passe à côté du village de *Fuentes*, et traverse une contrée aride et un peu montagneuse, avant d'atteindre

17 kil. (34 kil.) *Brihuega*, V. de 4,465 hab., autrefois fortifiée et conservant encore quelques vestiges de son ancienne importance militaire. Ses maisons forment des rues tortueuses presque toutes en pente roide, mal empierrées, généralement sales. On y remarque un bel édifice, aujourd'hui

inoccupé, construit sous le règne de Charles III, et destiné alors à une fabrique nationale de drap. Les églises, lourdement construites, sont sans intérêt. Au sommet de la ville, s'élèvent encore les ruines d'une antique forteresse, construite, dit-on, par les Maures, et dont le roi Alfonso VI se fit un palais. Derrière cette forteresse, le sol, brusquement coupé, forme une terrasse au pied de laquelle coule la Tajuña, et d'où l'on découvre sur la campagne une vue magnifique.

Brihuega a été le théâtre, lors de la guerre de la Succession, d'une lutte acharnée soutenue dans ses murs par le général anglais Stanhope, contre les troupes de Philippe V, que commandait le duc de Vendôme. Stanhope traversait Brihuega, il avait jugé à propos d'y passer la nuit plutôt que de camper en rase campagne. Le matin, il trouva toutes les routes gardées par les troupes royales. Il résolut de se fortifier dans la ville, et d'y tenir jusqu'à l'arrivée des secours qu'il fit demander au général de Staremborg. Il n'avait pas de canons, il fit pratiquer des fossés, barricada les rues, et se tint prêt pour l'assaut qui, donné par deux points différents, fut dirigé par Philippe V lui-même. L'action fut des plus sanglantes. Quand on fut entré dans la ville, Pedro de Zuñiga et le comte de Merode prirent la tête, dédaignant le danger. Stanhope et ses officiers défendaient, devant eux, le terrain pied à pied. Le combat durait encore à la nuit; mais le canon arriva, balaya les rues et força les Anglais d'aller s'enfermer dans le château, vers lequel ils se retirèrent en bon ordre, faisant souffrir aux troupes royales les pertes les plus cruelles. Une fois en sûreté, Stanhope demanda à capituler, mais il le fit avec une arrogance telle que Vendôme, irrité des pertes qu'il avait essuyées, répondit que si dans une heure les Anglais ne se rendaient pas à

discretion, ils seraient tous passés au fil de l'épée. Stanhope, privé de vivres, comprenant que la résistance était inutile, se rendit au roi, qui ordonna de remettre aux officiers tous leurs effets, « à la condition pour eux de restituer les papiers et les objets précieux dont ils s'étaient emparés dans les églises. » Le nombre des prisonniers s'éleva à 4,800; les Anglais avaient perdu 500 hommes, et avaient mis hors de combat près de 2,000 hommes des troupes royales. Lorsque Staremborg arriva, il apprit la reddition de la division anglaise, et trouva les troupes françaises rangées sur les hauteurs de Villaviciosa; la bataille s'engagea et son armée fut mise en déroute en quelques heures.

Au delà de Brihuega on rencontre, sur une haute colline (20 kil.) *Solanillos*, v. de 350 hab., puis,

14 kil. (68 kil.) **Trillo**, petite V. de 700 hab., bâtie sur le penchant d'une colline, au confluent du Tage et de la petite rivière de Cifuentès. On y remarque une fabrique d'étamines mue par une machine à vapeur, parfaitement outillée et réunissant tous les degrés de fabrication: la filature de la laine, la teinturerie et les métiers à tisser.

Les bains de *Trillo*, également nommés les bains de *Charles III*, sont à 2 kil. de la ville, sur l'autre rive du Tage, dans un charmant vallon, au pied d'une colline entièrement plantée de chênes. Une jolie avenue y conduit en suivant l'immense sinuosité que décrit le Tage en cet endroit. Un service continu de voitures, au prix modique de 1 réal pour l'aller et le retour, est établi entre la ville et les bains; le trajet se fait en une demi-heure.

L'établissement des bains, devant lequel s'étend une vaste pelouse, est entouré de belles allées d'ormes. On y compte neuf sources qui coulent avec une grande abondance et qui fournissent par heure 60,756 *cuartillos* d'eau, soit 30,378

litres. Leur température varie de 23 à 29° cent. C'est l'un des plus magnifiques groupes salins qui existent.

Les eaux de Trillo s'emploient en boisson, en bains et en douches; elles sont surtout recommandées pour les rhumatismes, les paralysies, les affections syphilitiques, les tumeurs blanches articulaires, et par conséquent les serofules. On est logé dans les diverses hôtelleries à raison de 4 à 10 réaux par jour. On peut, en outre, trouver dans le village des logements pour 200 familles, mais sans matelas et sans linge de table ou de lit, qu'il faut se procurer séparément. La vie matérielle est généralement bonne et à bon marché, le pain, qui est excellent, vient de Brihuega.

La saison commence le 20 juin et dure jusqu'au 20 septembre.

Le nombre des baigneurs varie de 1,400 à 1,500 dans la saison et occasionne dans le pays un mouvement d'argent de 30 à 35,000 duros (175,000 fr.).

Les bains de Charles III appartiennent à l'Etat.

Les promenades sont variées autour des bains, et on est surtout attiré par le cours du Tage, qui est très-sinueux, très-accidenté, encombré sur un grand nombre de points de rochers qui s'opposent à la navigation. Si l'on remonte vers le N.-E., on rencontre des bois considérables, capables, dit M. Madoz, d'alimenter Madrid de charpente, de combustible et de charbon pendant des siècles. En revenant, on trouve en deçà de Trillo les deux villages de *Gargoles de abajo* et de *arriba*, qui produisent le meilleur miel de toute la contrée.

ROUTE 43.

DE GUADALAJARA AUX BAINS DE SACEDON (41 kil.).

La route se dirige vers le S.-E. à travers la grande plaine qui en-

tourne Guadalajara; on rencontre d'abord

11 kil. *Horche*, petite V. de 1,900 hab., située dans une jolie vallée. On traverse la Tajuña entre cette ville et

5 kil. 1/2 (16 kil. 1/2) *Armuño*, v. de 150 hab., bâti sur une colline au pied de laquelle passe la Tajuña.

5 kil. 1/2 (22 kil.) *Tendilla*, bourg de 900 hab., situé sur les pentes d'une colline et entouré d'une plaine couverte d'oliviers et de vignes. Ce fut une des conquêtes du Cid et de son parent Alvar Fañez. On visite à 3 kil. environ de ce bourg, sur la route, les ruines de l'ancien couvent de franciscains de la *Salceda*, où le célèbre cardinal Ximènes de Cisneros fut moine. Ce couvent servit dans maintes occasions de maison de réclusion. Les villages voisins y viennent encore en pèlerinage pour prier devant une célèbre image de la Vierge, conservée dans une chapelle au sommet d'une colline boisée. On quitte ce séjour assez triste pour pénétrer dans une belle plaine fertile, au milieu de laquelle se trouve

14 kil. (36 kil.) *Auñon*, bourg de 1,200 hab., avec une belle église à trois nefs et un maître-autel du xvr^e siècle digne d'attention. Auñon, situé dans une très-agréable position, est entouré de hautes collines, au pied de l'une desquelles passe le Tage. Le sommet de cette colline est couronné par un ermitage (*Ntra Sra del Madroñal*), où se célèbrent, le lundi de la Pentecôte et le premier dimanche après la N.-D. d'août, deux grandes fêtes auxquelles accourent toutes les populations dalentour. A 2 kil. au delà, on rencontre le Tage, qu'on traverse sur un pont de 3 arches, en maçonnerie, en assez mauvais état. Ce pont franchi, on remonte la rive gauche du fleuve par un chemin pratiqué dans la roche vive, ayant à droite une ligne de hautes montagnes et de rochers qui surplombent, à gauche, et à une certaine profondeur, le

fleuve dont le chemin n'est séparé que par quelques barrières. Une autre montagne domine la rive droite et resserre le Tage, dont le lit est encombré d'un chaos de rochers. On nomme ce passage la *Boca del Infierno*, il offre l'aspect le plus imposant et le plus sauvage. Au fond de cette espèce de gouffre on a construit un moulin, nommé le moulin de Sacedon, la ville est au delà, au pied de la montagne.

8 kil. (44 kil.) **Sacedon**, petite V. de 1,280 hab., qui doit son importance aux bains voisins du même nom.

Ces bains, formant un groupe d'habitations sur la rive droite de la rivière de Guadiela, affluent du Tage, sont connus de longue date; mais ils doivent à Ferdinand VII le développement qu'ils ont reçu dans ces derniers temps. Ce prince y vint, en 1816, avec la reine Isabelle de Bragança, sa femme, et reconnaissant envers la source du soulagement qu'elle lui avait procuré, il y fit construire un palais, l'entoura d'un domaine considérable, de bois, de jardins, de maisons d'habitation et de service qui en font tout un village, décrété résidence royale et nommé la *Isabela*.

La maison des bains, élevée au-dessus de la source, à une trentaine de pas de la rivière, est un vaste et solide édifice à deux étages, contenant des appartements qui se louent aux baigneurs 7 réaux 1/2 et 5 réaux 1/2 par jour. La source, qui jaillit en bouillonnant et en dégaugeant de nombreux globules de gaz, fournit par heure 1,088 pieds cubes d'eau ou 32,000 litres, à la température de 27 à 28° cent. Une analyse faite sur 5 litres d'eau y a reconnu le gaz acide carbonique, 17 grains de sulfate de calcium, 9 de sulfate de ma-

gnésium, 4 de chlorure de sodium.

L'organisation balnéaire consiste en 17 bassins ou piscines, pouvant recevoir chacune trois ou quatre personnes, et placées dans des caveaux voûtés d'assez triste et sombre aspect, distribués autour de la cour principale. Elles sont alimentées par l'eau de la source à sa température naturelle; deux d'entre elles reçoivent de l'eau minérale chauffée, pour les malades qui doivent prendre leur bain à une température plus élevée. Les salles de bains se payent par heure, pour une ou deux personnes, 4 réaux; pour trois personnes, 6 réaux; pour 4 personnes, 8 réaux; le bain chaud, 7 réaux.

La buvette est dans un caveau sans jour, où il faut descendre par cinq marches.

Il n'y a ni douche ni étuve. Les Arabes employaient les boues; on a repris cette pratique, qui produit de bons effets, surtout pour les ulcères.

L'eau de la Isabela est surtout recommandée pour le traitement des maladies rhumatismales, des maladies nerveuses et des affections cutanées; elle est souveraine contre les scrofules et le vice syphilitique. Il vient aux bains de Sacedon, année moyenne, un millier de malades.

La saison dure du 15 juin au 21 septembre.

Le séjour de Sacedon est très-agréable; les belles promenades et les jardins du domaine royal sont laissés à la disposition des baigneurs; les environs sont charmants, et on va surtout visiter, auprès du village de Cañaveruelas, à une petite distance, les ruines d'une antique cité romaine, appelée d'abord Contrebia, et qui avait reçu le nom de Tiberia sous l'empereur Tibère, qui en fit la conquête.

TROISIÈME SECTION.

CATALOGNE ET ARAGON.

ROUTE 44.

DE PARIS A MADRID.

PAR PERPIGNAN, BARCELONE ET SARAGOSSE.

1798 kil. Chemins de fer et route de poste.

Pour le trajet de Paris à Perpignan, soit par Lyon, Cette et Narbonne; soit par Orléans, Bordeaux, Toulouse et Narbonne, etc. Voir les itinéraires de Piras à Bordeaux, de Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan; de Paris à Lyon et à Auxerre, par M. Adolphe Joanne; de Lyon à la Méditerranée, par M. Frédéric Bernard. (Paris, Hachette et comp.)

1,002 kil. par Lyon; 1,107 par Bordeaux, **Perpignan**. (HÔTELS : du Midi, du Nord, de l'Europe, du Luxembourg, — Café Français, — Messageries Fabre, correspondant avec l'Espagne. — LIBRAIRES : Alzine, Julia frères.)

Voyez pour la description de Perpignan, l'itinéraire de Bordeaux à Perpignan, par M. Adolphe Joanne.

DE PERPIGNAN A LA FRONTIÈRE.

Route de poste, 31 kil., chemin de fer en projet.

N. B.—On doit remplir à Perpignan, avant de se diriger vers la frontière, les formalités déjà indiquées pour le passe-port (R. 1^{er}, Bayonne), et prendre les mêmes précautions relativement à la douane. Les bagages sont visités à la Junquera, et il est sage de les y faire plomber pour éviter une seconde visite à Figueras.

On sort de Perpignan par la porte de Saint-Martin, en se dirigeant au S.; on voit à gauche les

arcades d'un aqueduc construit primitivement par l'un des rois de Majorque, pour porter au pied du château royal une partie des eaux de la Tet. On traverse la rivière Canterane, laissant à 500 mètr. à droite le v. de (7 kil.) *Pollestres*. Plus loin on rencontre successivement la rivière de Réart (ayant à gauche les ruines du château de ce nom), la route qui conduit à Elne et à Millas, et 1 kil. plus loin, l'auberge de la *Croix blanche*. A droite, à plus d'un kil. à l'O., on aperçoit le v. de *Villemolaque* (207 hab.); en espagnol *Villama-luca* (vilaine ville), et à 1 kil. plus haut, le *Monastir de Campo*, ancien prieuré d'Augustins dont l'église et le cloître, datant de 1488, conservent encore quelques parties intéressantes. À gauche on aperçoit les v. de *Saint-Jean-la-Salle* et *Banquels-les-Aspres*. On atteint le point culminant de la plaine élevée qui sépare les vallées de la Tet et du Tech (102 mètr.); puis l'on descend par une pente insensible dans la vallée du Tech, que l'on remonte dans la direction du S.-O., avant d'atteindre :

22 kil. le *Boulou* ou *Volo*, bourg de 1,333 hab., situé sur la rive gauche du Tech, dans un petit bassin dominé au S. par la chaîne des Albères. C'était autrefois une place forte; on y voit encore quelques restes de murailles flanquées de tours. L'église date du x^e et du xi^e siècles; elle a appartenu aux Templiers. Le portail en marbre blanc est orné de bas-reliefs sculptés représentant l'histoire de la naissance de Jésus-Christ, avec les costumes du moyen âge; les

trois mages sont habillés en chevaliers, la tête armée d'un casque.

Au sortir du Boulou, on laisse à droite la route d'Amélie-les-Bains, on franchit le Tech, puis on gravit une petite côte au sommet de laquelle on rejoint la route venant d'Argelès et de Collioure. La route traverse un ravin, et rejoint le ruisseau de Rome, dont elle remonte la vallée. A une certaine distance et à droite, de l'autre côté du ruisseau, on rencontre l'*Ecluse basse*, antique fortification consistant en quelques tours liées par des pans de murs. On passe à côté d'un vieux mur nommé l'*Ecluse del Mitg* (l'écluse du milieu), avant d'atteindre, à 230 mètr. d'altitude (6 kil. du Boulou, 28 kil. de Perpignan) les derniers débris de l'*Ecluse haute*, qui font face aux ruines appelées le *Château des Maures*.

On monte par une côte assez rapide jusqu'à 290 mètr. de hauteur ; puis, après avoir traversé le ruisseau de Rome sur le pont du Perthus, laissant à gauche le Vieux-Pont, on entre au

2 kil. (34 kil.) *Perthus*, v. de 975 hab., ainsi nommé parce qu'il est situé sur la frontière, entre deux talus qui forment comme un *perthus* pour pénétrer de France en Espagne.

Avant d'arriver à ce village on a vu depuis longtemps le fort de Bellegarde qui le domine à l'O., au sommet d'une colline en pain de sucre haute de 420 mètr. A l'O. du fort s'ouvre le *col de Panissas*, plus fréquenté que celui de Perthus pendant le moyen âge, mais que le génie militaire avait rendu impraticable dans l'intérêt de la défense de la frontière. Au S. du fort, et à 100 mètr. plus bas, se montre un petit fortin au delà duquel commence le territoire espagnol. A la sortie du Perthus, à gauche, on voit sur le côté de la route une pyramide en granit au sommet de laquelle est écrit le mot *Gallia*, puis trois, pas plus loin s'élèvent sur la berge même,

à droite et à gauche, deux bornes carrées en marbre avec inscriptions et armoiries à demi effacées, semblables aux piliers d'une barrière. Ces bornes indiquent la limite de la France et de l'ESPAGNE.

Le *chemin de fer* projeté pour aller de Perpignan vers la frontière, et se rattacher au delà aux lignes espagnoles, remontera la vallée du Tech dans la direction de Ceret ; il reviendra à l'E. vers le ravin de Rome, attaquera les rochers du col de Panissas, à 50 ou 60 mètr. à l'O. du fort de Bellegarde, et traversera l'arête frontière par un tunnel d'env. 2,000 mètr. Nous en indiquerons plus loin le tracé en Espagne.

A. DE LA FRONTIÈRE A BARCELONE.

Route de poste et chemin de fer (144 kil.).

Dès qu'on a dépassé les deux bornes qui indiquent la frontière, tout prend une physionomie différente. A droite est une mesure de *peones camineros* (chefs cantonniers), surmontée d'un mât de pavillon aux couleurs jaune et rouge de l'Espagne. Les appareils du télégraphe électrique changent eux-mêmes d'aspect : on laisse au Perthus le dernier poteau en sapin écorcé, et on trouve au delà de la maison des *peones* un premier poteau peint en gris.

On descend sur le versant méridional de la chaîne des Pyrénées, après avoir franchi le Llobregat, qui forme une belle chute sur la gauche et passe à droite de la route, avec laquelle il descend. On traverse un pays désolé, parsemé de rochers, et planté çà et là de chênes-lièges au feuillage sombre. A l'E. on voit s'élever, sur la ligne de frontière, le sommet du pic de Llobregat (924 mètr.), dominé par le pic des Trois-Thermes (1,129 mètr.), situé plus au N. Bientôt, ayant à droite une muraille de rochers qui surplombent le torrent, on arrive à

4 kil. *La Junquera*, bourg de 900 hab., situé dans un vallon marécageux et rempli de roseaux, d'où son nom : *campus juncarius*. Son église est assez jolie, mais la posada est très-primitive. On y séjourne env. 2 h. pour la visite de la douane. La route devient tortueuse, rencontrant plusieurs fois des cours d'eau torrentueux qu'elle traverse à gué. Cette partie de la route est souvent balayée par un vent violent qui souffle du nord, et qui met en danger les voyageurs, les cavaliers et les voitures publiques, renversant celles-ci, enlevant les conducteurs de leur siège et les postillons de dessus leurs chevaux. On nomme ce vent la *tramontana*. On a coutume, dans les localités voisines, de faire des processions sur la route, pour le conjurer quand il souffle depuis trop longtemps, et pour l'aller chercher quand il devient nécessaire à l'assainissement de la contrée, qui est assez généralement marécageuse et malsaine.

7 kil. (11 kil.) On traverse la Muga sur le pont de *Molins* ou *Hostalnou*, petite localité d'un joli aspect; au delà se déploie une vaste plaine plantée d'oliviers, dans laquelle on aperçoit à gauche *Hostalets*, petit groupe de maisons sans importance. La route, plantée d'arbres, traverse la plaine en droite ligne jusqu'à

8 kil. 1/2 (19 kil. 1/2) *Figueras* (Hôt. : *Dessaya, fonda del Comercio*). On est venu jusque-là avec une diligence attelée et conduite à la française; on prend à Figueras la diligence espagnole attelée de mules deux à deux, avec le postillon (*delantero*) sur la première de gauche, le *zagal* toujours à pied, courant sur les flancs de l'attelage, le *mayoral* ou conducteur, tenant les guides des deux mules du timon.—Figueras, V. et place forte de 8,352 hab., est située sur le penchant d'une colline aplatie, au centre de l'une des grandes plaines de l'Ampurdan,

au point de croisement de la route de France et d'une route qui mène d'Olot à Rosas. Ses rues sont larges, propres, bordées de maisons de bonne apparence; la place, vaste et carrée, est entourée d'arceaux dépendant de maisons qui sont malheureusement très-différentes de forme et de hauteur.

C'est à Figueras que se fait tous les ans, le dernier lundi de mai ou le premier lundi de juin, cette procession nommée le *profasó de la tramontana*, qui est l'une des fêtes les plus importantes de la contrée. Elle date de l'année 1612: une grave épidémie désolait tout l'Ampurdan, et on se porta en foule vers le sanctuaire de *Ntra Sra de Requesens*, dans la montagne, à 5 heures au N. de Figueras, pour demander le vent du nord, comme partout, aux Rogations, on demande la pluie. L'alcade, le curé de la paroisse, la moitié des conseillers de la municipalité marchent en tête de la procession, qu'accompagnent les congrégations locales et presque tous les habitants; on se fait suivre de provisions de toute sorte, car la fête dure trois jours, un pour aller, l'autre pour séjourner dans la montagne, le troisième pour revenir. Chaque village voisin de la route envoie sa population et son clergé pour recevoir la procession à la limite du territoire, et l'accompagner jusqu'au territoire voisin. Elle arrive au sanctuaire vers le soir, à l'heure du salut, et on allume aussitôt un immense feu, à la vue duquel les cloches se mettent en branle dans toute la campagne.

La citadelle de Figueras, nommée le *castillo de San Fernando*, parce qu'elle a été construite sous le règne de Ferdinand VI, occupe, au-dessus de la ville, la place d'un ancien couvent de capucins. Ses remparts, ses casemates, les fossés, les contrescarpes sont pratiqués dans le roc vif; sa forme est un pentagone régulier:

elle renferme de magnifiques magasins, des logements qui peuvent recevoir jusqu'à 20,000 hommes, de belles écuries pour 500 chevaux, d'immenses souterrains, tout cela à l'épreuve de la mine et de la bombe. Les Espagnols la considèrent comme la plus forte de leurs places; les ingénieurs qui l'ont construite la supposaient imprenable, et cependant, à peine terminée, en 1794, elle se rendit aux troupes françaises commandées par le général Pérignon; mais, lors de la paix, elle fut restituée aux Espagnols. En 1808, le général Duchesne parvint à y introduire 200 hommes, sous un faux prétexte, et s'en empara facilement. Trois ans plus tard, le 10 avril 1811, le docteur en théologie Rovira, aidé de quelques paysans, s'y glissa pendant l'absence de l'insouciant gouverneur, et en chassa la petite garnison française. Aussitôt après, le général Baraguey d'Hilliers, à la tête de 4,000 hommes, s'avança vers Figueras pour la reconquérir, et, par une brillante charge de cavalerie, mit en déroute 10,000 Espagnols accourus à la défense de la place menacée. La garnison de la citadelle, abandonnée à elle-même, et entourée par 13,000 Français, que commandait le maréchal Macdonald, se défendit héroïquement pendant cinq mois, et ne capitula qu'après avoir épuisé toutes ses provisions. Toutes ces capitulations successives firent faire aux Espagnols la remarque suivante : « Que la citadelle leur appartenait en temps de paix, mais qu'elle appartenait aux Français en temps de guerre. »

Du haut du fort, on jouit d'une vue magnifique : au N., sur les Albères, dont les pentes sont couvertes de chênes-lièges; à l'O., sur des collines parsemées de bouquets d'oliviers; en face, vers l'E., sur la plaine fertile traversée par de nombreux cours d'eau; et enfin, sur le golfe de Rosas déployant son vaste demi-cercle de

sable, depuis le delta marécageux du Fluvia jusqu'à la Punta del Falco.

On parcourt, en quittant Figueras, une vaste plaine où l'on rencontre (10 kil.) l'ermitage de Santa Ana, puis la rivière de Fluvia, qu'on traverse sur un pont de bois pour arriver à

4 kil. (33 kil 1/2) *Bascara*,^{*} bourg de 120 hab., situé sur une colline à une petite distance de la rive droite de la Fluvia. Cette petite localité a assisté le 21 mars 1814, à la réception du roi Ferdinand VII, lorsque, rentrant en Espagne à la suite de sa captivité à Valençay, il fut remis solennellement par l'armée française que commandait le maréchal Suchet à la division espagnole du général de Copons. Les deux troupes étaient rangées en face l'une de l'autre sur les deux rives de la Fluvia, sur lequel on traversait à gué à cette époque. Neuf coups de canons annoncèrent l'arrivée de Ferdinand, qui était précédé d'un parlementaire et accompagné de l'infant don Antonio, du maréchal Suchet et de quelques cavaliers. Le général Saint-Cyr Nugues, chef d'état-major, vint au bord de la rivière et annonça le roi. Celui-ci s'avança dans le gué avec sa seule escorte espagnole, et arriva à midi sonnant sur la berge droite, où le général de Copons le reçut en fléchissant le genou, et lui remit, au nom de la régence du royaume, un pli scellé renfermant un rapport sur la situation des affaires du pays. Le roi passa la revue des troupes au milieu de leurs transports d'allégresse; personne n'avait alors, a dit un historien, le pressentiment des mesures rétrogrades qui allaient payer ces témoignages d'amour et d'enthousiasme. Un monument commémoratif décrété par les cortès espagnoles devait être élevé sur les bords de la Fluvia. Il a eu le sort de tant d'autres, qui n'ont jamais existé qu'en projet.

On rencontre successivement

dans la plaine, au delà de Bascara : *Oriols*, v. de 90 hab., avec un vieux château ruiné ; *Mediàna*, v. de 250 hab., au pied d'une colline ; *Sarria*, v. d'auberges et de *ventas*, comptant 500 hab., situé sur la rive g. du Ter, où les voituriers s'arrêtent d'ordinaire pour passer la nuit, au lieu de pénétrer dans Girone. On franchit le Ter à Sarria sur un pont étroit, délabré, au bout duquel se trouve le long faubourg de *Pontmajor*, qui précède

27 kil. (60 kil. 1/2) **Gerona** (*Fonda-Casa de Postas*), V. forte 8180 hab., située au pied de deux hautes montagnes fortifiées, et séparée en deux parties, la ville haute et la ville basse, par la rivière Oña qui va se jeter dans le Ter en amont du Pontmajor. La ville haute s'échelonne en amphithéâtre : ses maisons sont à plusieurs étages et bien construites, mais les rues sont étroites et tortueuses, l'aspect général de la ville est sombre et triste. Si l'on monte au-dessus de Girone, vers les forts qui la dominent, on jouit d'un magnifique coup d'œil. On aperçoit au N. les Pyrénées, à 40 kil. à l'O., les montagnes de Monseñi, à une distance égale, et à l'E. l'immense étendue de la Méditerranée.

« La ville basse nommée le Mercadal, dit M. le baron Gay de Vernon (*Vie de Gouviou Saint-Cyr*), forme un front défendu par cinq bastions. La ville haute présente une enceinte d'épaisses murailles sans terre-plain, flanquée de grosses tours et de deux bastions. Le château du Monjuich, situé au N. sur un rocher, à 600 mètr. du mur d'enceinte, était un carré bastionné de 1,200 mètr. de côté, ses approches étaient défendues par trois redoutes en maçonnerie ; à lui seul il formait une place de guerre, et l'on pouvait en dire autant des forts détachés du Connétable, de la Reine Anne et des Capucins, qui couronnaient les hauteurs à l'E. de Girone. »

Les édifices remarquables de l'intérieur de la ville sont surtout la cathédrale et le palais de l'évêché.

Par ses vastes dimensions, la solidité de sa construction et la délicatesse de ses sculptures, la cathédrale est l'un des édifices religieux les plus complets que possède la Catalogne. On ne peut pas dire cependant que l'aspect extérieur en soit gracieux, la façade présente un grand mur plat en pierres de taille à assises régulières, sur lequel semble plaqué, ou même peint en grisaille, tant il a-peu de relief, un frontispice moderne et gréco-romain à 3 étages d'ordres dorique, corinthien et composite, surmonté d'une grande fenêtre circulaire. Comme ce frontispice n'occupe pas la largeur de la muraille, il est flanqué à droite et à gauche de deux constructions également plaquées, ressemblant aux colonnes élancées des minarets, et atteignant chacune une fenêtre à balcon, à la hauteur du troisième étage. L'ensemble pourrait être comparé à ces modèles d'architecture incrustés dans les murs de la première cour de l'École des beaux-arts de Paris. Au sommet de la muraille, qui finit brusquement sans entablement ni corniche, on voit poindre sur un arrière-plan la toiture de l'église, assez semblable aux combles d'un théâtre ; sur le côté droit monte une grosse tour octogone avec campanile en retrait surmonté d'un petit dôme. Ce qui réduit encore l'aspect de cette façade, c'est le développement monumental de l'escalier qui la précède. Cet escalier compte 86 marches sur 20 mètr. de largeur, à trois paliers bordés d'une balustrade à jour.

L'intérieur est plus digne de la renommée qu'on a faite à la cathédrale. Il forme une nef unique de 23 mètr. de largeur et d'une longueur de 62 mètr., dont la belle perspective est malheureusement

général par le chœur, entouré d'une clôture pleine, sans aucun ornement. A la hauteur du sanctuaire s'élèvent d'immenses piliers d'une grande légèreté, formés de colonnettes presque détachées les unes des autres, et qui séparent le sanctuaire de l'abside, autour de laquelle s'ouvrent de nombreuses chapelles. On remarque dans cette partie de l'église plusieurs tombeaux : au-dessus de la porte de la sacristie celui de don Ramon Berenguer, comte de Barcelone, surnommé *Cap de Estopa*; en face, à égale hauteur, celui de sa femme; dans le sanctuaire, la tombe de l'un des évêques de Girone, don Berenguer Anglesola; dans la chapelle de San Pablo, un beau monument du xv^e siècle, portant la statue en pierre de don Bernardo de Paro, l'un des fondateurs de la cathédrale. Le maître-autel est, par sa richesse et son ancienneté, l'œuvre d'art la plus curieuse de cette église, c'est un ensemble d'or, d'argent, d'émaux, de pierres précieuses, de figurines et de scènes sacrées, qui échappe à la description; il est surmonté d'une espèce de dais ou de pavillon oriental en argent, supporté par quatre colonnettes recouvertes de même métal, qui ajoutent à l'originalité de l'œuvre. On signale parmi les richesses du trésor de l'église une Bible du xiii^e siècle sur vélin, d'une grande richesse d'écriture, d'enluminure et de dessin, qui a appartenu au roi de France Charles V.

On peut visiter encore à Girone : la collégiale de San Felix, dont le clocher octogone, flanqué aux angles de jolies aiguilles gothiques et surmonté d'une flèche pyramidale, domine la ville basse tout près de la rivière d'Oña; les anciennes églises de Santa Lucia, San Pedro de Galligans, San Daniel, et un couvent de capucines, l'un des douze que la ville possédait autrefois, dans lequel on a conservé un petit monument arabe d'une grande richesse de travail,

dont M. Romey fait remonter l'origine à l'invasion sarrasine du viii^e siècle.

Girone fut autrefois le chef-lieu d'une principauté dont le titre a appartenu aux fils aînés des rois d'Aragon; sa position en avant de la frontière, derrière une rivière qui forme une des lignes de défense de la Catalogne, en a fait un point militaire dont la possession a été de tout temps chaudement désirée et chaudement contestée. Girone a soutenu des sièges nombreux, depuis celui que dirigea en personne Philippe le Hardi en 1225, jusqu'à celui de 1809 conduit par le général Gouvion-Saint-Cyr.

« La ville de Girone, dit M. Thiers, remplie d'une population fanatique, dans laquelle les femmes elles-mêmes jouaient un rôle actif sous le titre de compagnie de Sainte-Barbe, défendue par une garnison de sept mille hommes et par un commandant héroïque, don Alvarès de Castro, s'était promis de s'immortaliser par sa résistance, et elle tint parole... On ouvrit la tranchée devant le fort de Monjuich, et après de longs cheminements on parvint à faire brèche. L'assaut fut donné; mais nos troupes, arrêtées par la vaillance des assiégés et surtout par les obstacles élevés derrière la brèche, furent repoussées, ce qui excita dans la population de la ville une exaltation extraordinaire. Après cette épreuve, le point d'attaque contre le fort de Monjuich paraissant mal choisi, on le changea, et des travaux d'approche furent entrepris contre l'enceinte de la ville. La brèche étant devenue accessible, on résolut de livrer l'assaut. Don Alvarès de Castro, à la tête de sa garnison, ayant derrière lui tous les habitants, hommes et femmes, avait juré de mourir plutôt que de se rendre, et d'opposer aux Français, à défaut des murailles renversées par leur canon, des monceaux de cadavres. L'assaut, en

effet, fut donné avec la plus grande vigueur, repoussé et recommencé avec acharnement sous le feu de la place et des hauteurs, au bruit des cloches et des cris d'une population fanatique. Plusieurs fois nos braves soldats parvinrent à gravir le sommet de la muraille, et toujours ils y trouvèrent une foule d'hommes furieux se pressant devant eux, et leur opposant des masses impénétrables. Des femmes, des prêtres, des enfants se montraient avec les soldats sur cette brèche inondée de sang, couverte de feux, et il fallut enfin céder au noble délire du patriotisme espagnol... Nous dûmes renoncer aux attaques de vive force et recourir au blocus, qui, du reste, semblait suffisant, car le typhus, la famine, dévorait l'héroïque population de Gironne et emportaient ses derniers défenseurs.

« Malgré ce blocus, néanmoins, le général Blake parvint à amener un convoi de mille bêtes de somme pour ravitailler la place, une division du corps de siège se laissa surprendre, et Gironne reçut, outre le convoi de vivres, un renfort de 4,000 hommes. Une seconde tentative faite un peu plus tard n'eut pas le même succès; le général Saint-Cyr avait pris d'adroites dispositions et caché ses forces de manière à laisser arriver le convoi et les troupes qui l'accompagnaient jusqu'aux portes même de Gironne. Tout à coup ses colonnes, adroitement cachées, arrêterent en tête, prirent en flanc et en queue le convoi ainsi que son escorte, enlevèrent plusieurs milliers de bêtes de somme richement chargées et firent en outre quelques milliers de prisonniers. Les pauvres assiégés virent, du haut de leurs murs, passer au camp des assiégeants les vivres dont ils avaient un urgent besoin, et bientôt décimés par la tièvre, le typhus, la famine, privés de leur commandant qui était près d'expirer, ils furent obligés de se rendre le

11 décembre, après plus de six mois de siège, laissant dans l'histoire un souvenir immortel. »

Ce siège mémorable avait duré 7 mois et 5 jours; les Espagnols prétendent que pendant sa durée les 40 batteries françaises lancèrent sur la place plus de 60,000 boulets, et de 20,000 bombes ou grenades, et enfin qu'il coûta de 15 à 16,000 hommes aux assaillants. Eux-mêmes y perdirent de 9 à 10,000 individus. « La faim seule, a dit un écrivain français qu'ils se plaisent à citer, la faim seule a réduit Gironne. »

Deux routes conduisent de Gironne à Barcelone: l'une, qui est la route de poste, ou route d'en haut, remonte le cours du Ter jusqu'à Vicq, et au delà de cette ville passe dans la vallée du Besos avec lequel elle descend jusqu'à une petite distance de la capitale. Le sol est riche et fertile, mais les habitants, généralement indolents, se ressentent encore des misères de la guerre, et les habitations détruites n'ont pas encore été relevées. Cette route ne sert maintenant, d'ailleurs, que pour les communications locales, la route d'en bas, ou route de la Marine, rendue chaque année plus courte par les progrès de la voie de fer, traverse au contraire un pays charmant où l'alouès encadre toutes les propriétés, où règne une activité laborieuse, et où tout respire l'aisance et le bien-être.

Tel n'est pas cependant l'aspect de la première partie de la route, qui est peu attrayante et peu habitée de Gironne à (14 kil.) *Granota*, ham. de quelques maisons, et jusqu'à ce qu'on rencontre la rivière de Tordera.

Cette rivière n'a pas de lit; elle est peu abondante en temps ordinaire, mais torrentueuse dans les temps de pluie. On la traverse à gué. On a construit, à gauche de la route, pour les piétons, un pont en pierre, en dos d'âne et à pentes très-rapides, qui est d'un joli effet. De l'autre côté de la rivière se

montre, sur une petite colline, 20 kil. 1/2 (95 kil.) *Tordera* (bonne *posada* sur la place, diner abondamment servi. 10 réaux), bourg de 1,856 hab. Toute la population féminine travaille à la dentelle, qui est une des branches d'industrie les plus importantes de la province de Barcelone. On traverse une jolie campagne où commencent les haies d'aloès, et on descend tout droit vers la mer qu'on rencontre à 3 kil. La route suit le rivage, tantôt courant au niveau de la plage à quelques mètres du flot, tantôt s'élevant jusqu'à 50 mètr. de hauteur sur le flanc des falaises rocheuses qui bordent la Méditerranée le long de cette côte, et s'y frayant un passage en corniche, étroit, hardi, quelquefois dangereux, car il n'a souvent d'autre bordure qu'un parapet de terre ou une haie d'aloès; tournant brusquement, montant péniblement ou descendant par des pentes rapides. On se retrouve au niveau des sables, pour traverser 14 kil. (109 kil.) *Caella*, jolie petite V. de 3,100 hab., presque tous pêcheurs. Les femmes, et de nombreux ateliers de petites filles installés dans les rues devant les maisons, manient les fuseaux et font de la dentelle ou de la blonde. Les barques, qui sur cette plage n'ont ni baie ni port, sont hissées chaque soir jusqu'au pied des habitations, sur des rouleaux, par des attelages de bœufs. La route reprend son parcours pittoresque sur le flanc des rochers, et traverse le hameau de *Canet*, avant d'atteindre

14 kil. (123 kil.) *Arenys del mar*, petite V. de 4,800 hab., animée, bien bâtie, située d'une manière pittoresque, au pied de collines couvertes de plantations et de jardins, au sommet desquelles s'étend *Arenys de Munt*. *Arenys* possède des chantiers de construction d'une certaine importance, et une école de marine entretenue par la chambre de commerce de Barcelone, et qui porte, depuis

Charles III, le titre d'école royale de Nautique. Ici on quitte la diligence, au bord même de la mer, à côté des barques de pêche, pour prendre la voie de fer qui conduit en 1 heure 1/4 à Barcelone.

C'est cette ligne qui doit être prolongée vers le Nord, pour aller se souder aux lignes françaises. Elle suivra la côte de la Méditerranée par *Caella*, laissera monter à gauche, vers *Tordera*, la route que nous venons de décrire, rencontrera le petit port de *Malgrao*, et traversera la *Tordera* à quelques mètres au-dessus de son embouchure. De l'autre côté de cette rivière, elle établira une station à côté de la petite ville de *Blanès*, puis, quittant le rivage, elle ira se rattacher, auprès de *Sta Coloma*, à une autre ligne ferrée qui, partant de Barcelone, dessert actuellement *Granollers*, et doit être prolongée jusqu'à cet embranchement, par *Cardedeu*, *San Celoni* et *Hostalrich*. Les deux lignes réunies prendront alors la direction du Nord, touchant *Girone*, *Figueras* et la *Junquera*, pour atteindre la frontière de France, au col de *Panissas*, à gauche et au pied du fort de *Bellegarde*.

Au delà d'*Arenys del mar*, la voie de fer laissant l'ancienne route de terre suivre le sommet ou les flancs des rochers, et se dessiner en zigzag d'une façon très-pittoresque, suit constamment la plage, presque toujours au niveau des sables, passant au milieu des habitations des pêcheurs, touchant presque les embarcations qu'on ramène fort souvent de l'autre côté de la voie, en la traversant sur le pavé des passages à niveau. On entre, presque à la sortie d'*Arenys*, sous un tunnel de 200 mètr. environ de longueur, percé à travers un saillant de rochers. Au delà de ce souterrain on aperçoit à droite, dans la campagne et au bord de la route de terre, une belle maison blanche entourée d'arbres: c'est un établissement de bains minéraux nommés *Bains de Titus*, assez

renommés dans le pays, carbonatés-calciques, à 38° cent., et recommandés pour les douleurs rhumatismales et les maladies de la peau.

On traverse, en suivant la plage, la petite rivière de Caldetas à son embouchure. A droite sur une hauteur isolée, au-dessus d'un paysage assez sauvage, on voit une belle tour crénelée, précédée de quelques fortifications, que la tradition vulgaire a nommée la *torre de los encantados*; elle précède

1 kil. 1/2 (124 kil. 1/2) *Caldetas* ou *Caldas d'Estrach*, petite bourgade de 631 hab., qui s'étend dans une position très-pittoresque sur les collines, situées à droite, et qui se divise comme Arenys, en deux parties, *Caldetas de mar* et *Caldetas de arriba*. Elle doit une certaine renommée dans le pays à ses eaux thermales, qui sont de même nature que celles d'Arenys. On aperçoit à la sortie de Caldetas, et sur les hauteurs qui bordent la plage, une succession de jolies maisons de campagne au milieu desquelles s'élève une vieille tour, sur une colline, dernier vestige d'un ancien manoir célèbre dans les chroniques de Catalogne, le château de *Rocaberti*. La plus grande partie de ces habitations étaient autrefois au bas de la plage et en avant des domaines, et maintes fois, même encore au commencement de ce siècle, leurs habitants furent victimes de ces actes de piraterie dont on rencontre à chaque instant le récit dans l'histoire des contrées bordées par la Méditerranée. Les maisons étaient pillées et incendiées, les habitants emmenés en esclavage à Alger ou à Tunis. Peu à peu les maisons se reconstruisirent à une plus grande distance du rivage, afin d'être plus sûrement à l'abri des surprises.

On traverse sur un pont de pierre la petite rivière de Llevaneras, qui donne son nom à deux villages, San Vicente et San Andrés de Llevaneras, situés à une demi-

heure à l'O.; puis on aperçoit les ruines du vieux château de Nofre Arfau, dont il reste seulement une tour.

Plus loin, on découvre le petit v. de *Mata*, annexe de Mataro, on passe sur un pont le torrent sans lit et presque à sec du San Simon, ayant à droite un paysage animé de riantes collines, au bas desquelles s'étendent les habitations de la *Habana*, faubourg de

6 kil. (130 1/2) **Mataro** (Bonnes *posadas*), jolie V. de 16,600 hab., située à l'extrémité d'une petite plaine très-fertile. L'ancienne ville, bâtie sur un éminence, conserve encore son enceinte, ses portes, et les rues étroites des vieilles villes méridionales. La nouvelle ville descend jusqu'à la mer; ses rues sont larges et droites, ses maisons élégantes, ornées pour la plupart, comme toutes les constructions modernes, de peintures à fresque. On remarque parmi ses édifices, la maison de ville, le collège de Catalogne, établissement d'instruction publique parfaitement organisé, l'église paroissiale, dans laquelle l'attention se porte sur la boiserie du chœur, et sur de belles peintures de Viladomat et de Montaña. Le théâtre est une jolie construction moderne; la place de la Constitution est vaste et régulière; il faut aussi signaler la station du chemin de fer. Les fontaines abondent, et peu de villes de la province sont aussi bien pourvues sous ce rapport que Mataro.

La ville de Mataro a été en 1808 prise et saccagée par la division italienne de Lecchi, le 16 juin, en représailles d'une attaque tentée par les habitants contre une colonne française qui passait sur la route de Barcelone. « La ville, a dit M. Madoz, et après lui M. Victor Balaguer (*Guia del camino de hierro*), eut à souffrir—conséquences d'une folle résistance et d'une prise d'assaut—le meurtre, l'assassinat, le pillage, le viol des vierges les plus tendres, le général se li-

vrant aux mêmes excès que les soldats. Le feu allait succéder à ces calamités, les grenades incendiaires étaient préparées, lorsqu'un digne citoyen, don Félix Guarro, se jeta aux pieds de Lecchi, qui voulut bien retirer ses ordres et faire cesser le pillage. Les pertes de Mataro furent évaluées à 16 millions de réaux, sans compter une contribution de 62,000 réaux imposée à ses habitants.»

À la sortie de Mataro, on longe les ateliers de construction et de réparation du chemin de fer, la mer est toujours à gauche; à dr., au pied d'une montagne que dominent les ruines du château de Boriach, on découvre une belle habitation: c'est l'établissement des eaux acidules ou carbonatées d'*Argentona*, dirigé par le docteur don José Prats, à la mode dans la contrée pour le traitement des affections du système nerveux et des voies urinaires. Des tartanes y conduisent en trois quarts d'heure de la station de Mataro. Au delà on aperçoit les maisons blanches des petits villages de *Cabrera* (191 hab.) et de *Cabrils* (808 hab.). Tout le territoire de celui-ci est employé à la culture des roses et des fraises. Plus loin on atteint

5 kil. (135 kil. 1/2) *Vilasar*, bourg de 3,000 hab., dont les maisons modernes, habitées par des pêcheurs ou des marins de cabotage, sont rangées sur une seule ligne à droite du chemin de fer, regardant toutes du côté de la mer; elles occupent une étendue de 1 kil. 1/2. La plage, où les embarcations reposent à sec et où s'élevaient plusieurs chantiers de construction, s'étend jusqu'à 20 mètr. de la voie. *Vilasar de dalt* ou de *arriba* (d'en haut) occupe les pentes d'une colline que couronnent deux ou trois tours mauresques, seuls vestiges d'une ligne de vigies ou *atalayas*, qui régnait sur toute la côte. Plus loin, après avoir dépassé la station, on aperçoit sur cette même ligne de hauteurs le château

de Vilasar, l'une des vieilles fortresses les mieux conservées de la Catalogne; ses tours d'angle ont encore leur couronne de créneaux, et au-dessus d'elles s'éclaire, au centre, la tour *del Home-nage*, noircie par les flammes d'un incendie qui n'a laissé que les pierres de ce noble monument du passé.

3 kil. 1/2 (138 kil. 1/2) *Premia* (*Premia de mar*, au-dessous de *Premia de dalt*). Toutes les localités qu'on rencontre sur ce chemin ont ainsi leur section d'en haut et leur section d'en bas séparées par la situation du terrain, et assez distinctes par la nature des industries locales, pour avoir formé à la longue des communautés indépendantes l'une de l'autre. Ceux d'en haut, cultivateurs aisés, souvent riches, se sont placés hors de la portée des coups de main des corsaires; ceux d'en bas vivent de la mer et sauraient au besoin résister à une attaque. Ces petits ports de *baix* (d'en bas) datent tout au plus d'une soixantaine d'années.

Premia de mar a le même aspect que Vilasar, et la même industrie. On y compte douze barques de pêche et une embarcation de cabotage; du côté de la terre, cependant, on y cultive la vigne avec quelque succès. *Premia de dalt*, qu'on aperçoit en quittant la station, ressemble, dit M. Balaguer, à un douar arabe à l'ombre d'un bosquet; il est comme dans un nid de verdure et de feuillage au pied de la montagne, d'où descendent jusqu'au bord de la route de terre de beaux jardins d'oliviers et d'orangers.

2 kil. 1/2 (141 kil.) *Ocata*, groupe d'habitations qui étaient venues s'installer au bord de la mer; le bourg voisin de Masnou est arrivé peu à peu jusque-là, et en a fait un faubourg. Masnou a par conséquent deux stations à deux minutes d'intervalle. Toutes ces habitations, entre une station et l'autre, regardent la mer; elles sont rangées sur trois rangs, et à

l'aide de la pente du terrain, dit M. Balaguér, le second et le troisième plan dominent les autres, de manière à avoir la vue sur cette belle immensité. En arrière, au-dessus d'Ocatà, s'élèvent deux tours, l'une carrée, de l'époque romaine, l'autre ronde, grande et belle, construite par les Maures.

500 mètr. (141 kil. 1/2) *Masnou*, bourg de 3,940 hab., bâti en amphithéâtre sur les pentes d'une colline faisant face à la mer. On y voit une jolie église paroissiale surmontée d'une belle tour de 28 mètr. d'élévation. Cette église a été construite à l'aide d'une contribution fournie par les équipages des barques. Chacune, dans le partage de la pêche, comptait une part de plus; cette part était destinée à l'église qui s'est élevée peu à peu, en quarante ans, à l'aide de ce produit.

On franchit, en quittant Masnou, la petite rivière d'Allela, qui arrose un peu plus haut un joli village de ce nom tout entouré d'orangers, et plus loin le torrent de Taya. En avant descend jusqu'à la mer un saillant de rochers sur les flancs duquel est groupé le petit v. de Mongat; la voie de fer y pénètre par un beau tunnel de 140 mètr. de long, percé dans la roche vive et entièrement revêtu en maçonnerie. On s'arrête, à la sortie de ce tunnel, à la station de

3 kil. (144 kil. 1/2). *Mongat*, qui a pris son nom de la montagne, mais qui dessert plutôt le v. de *Tiana* (2,096 hab.), situé au milieu d'un vignoble renommé. Le château de Mongat, qui domine la montagne, est célèbre dans les fastes locaux pour la résistance acharnée qu'y opposèrent les habitants de Mongat et de Tiana, à la division Lecchi, en juin 1808, lorsqu'elle marchait sur Mataro. Le château, qui défend un passage important, soutint pendant quatre jours un véritable siège contre plusieurs milliers d'hommes et huit pièces de grosse artillerie. Il fut pris d'assaut, et tous ses défen-

seurs furent passés au fil de l'épée. On l'aperçoit en haut des rochers, en arrière, lorsque le train s'éloigne de la station de Mongat.

C'est près de là, à une heure de la station et à une demi-heure du v. de Tiana, que se passa, dans la petite vallée délicieuse et pittoresque de *Montalegre*, encaissée par de hautes montagnes, une scène qui date des premières années du xv^e siècle, et qui a été plusieurs fois racontée. Deux jeunes écoliers qui avaient achevé leurs études à Barcelone, et qui retournaient dans leurs villages, s'y étaient arrêtés. « Ce serait là, dit l'un, une position magnifique pour un monastère. — Magnifique en effet, répondit l'autre. — Si jamais je deviens pape, dit le premier, j'en construirai un ici. — Dans ce cas, reprit l'autre, je me ferai moine pour être le premier à l'habiter. » A longues années de là, un pauvre frère de l'abbaye de l'Escale-Dieu, nommé Fr. Juan de Nea, reçut de son supérieur l'ordre de se rendre à Rome, où il était appelé par le pape. Il fait le voyage, arrive à la ville sainte, est introduit devant Nicolas V, et reconnaît en lui son ancien condisciple. « As-tu oublié, lui dit le pape, le projet que nous avons formé en passant à *Montalegre*? Je me suis engagé à y élever un monastère. Je te nomme mon légat en Espagne: va le faire construire, et dispose des fonds qui seront nécessaires. » Telle fut, dit-on, l'origine de la Chartreuse de *Montalegre*. Le roi Alfonso V et la reine sa femme aidèrent l'entreprise de leurs aumônes et on en fit le plus beau monument de ce genre qui fût alors en Espagne. La Chartreuse subsiste, bien qu'abandonnée, ou du moins elle subsistait encore avec son triple cloître, sa belle architecture, ses précieuses peintures et sa riche bibliothèque, en 1835, lorsque la guerre civile y amena le pillage et l'incendie. On n'en admire plus

aujourd'hui, que les cloîtres ruinés, quelques cellules et la belle façade de l'église.

Après avoir quitté la station de Tiana-Mongat, la voie s'éloigne un peu du rivage, pour atteindre

9 kil. (147 kil. 1/2) *Badalona* (10,485 hab.), très-ancienne ville, d'origine antérieure à Barcelone, la *Betulo* des Romains, qui lutta longtemps contre le Carthaginois-Amilcar. Le sol y recèle de nombreux souvenirs archéologiques. Elle est située au milieu d'une riche plaine, entourée de beaux jardins d'orangers. Elle a des chantiers de construction au bord de la mer, et çà et là d'importantes fabriques mues par la vapeur, et qui donnent une première idée de l'activité industrielle des Catalans.

La route de terre longe un instant le chemin de fer à droite; la mer est à environ 400 mètr. à gauche. On rencontre le torrent de Besòs, souvent peu abondant, quelquefois à sec, quelquefois aussi grossi par les pluies et s'étendant sur toute la campagne :

son lit n'a pas de profondeur; il est traversé à une petite hauteur par un beau pont de pierre long de 1,130 pieds (316 mètr.). La route de terre passe à gué à 1 kil. plus haut. Ce torrent est bordé de jardins clos par des haies d'aloès, de terrains bien cultivés, de plantations d'orangers. Les habitations grandissent et prennent ce caractère qui indique le voisinage d'une grande ville; leur nombre augmente, et partout s'élèvent les hautes cheminées de l'industrie. La voie revient vers la mer, ayant à droite le *Pueblo nuevo*, une foule de beaux jardins et de cultures maraichères. Elle passe au pied de la citadelle, en coupant un de ses bastions, et séparée, par une avenue d'arbres, du chemin de fer de Granollers. A gauche sont la *Plaza de Toros*, puis le beau faubourg maritime de *Barcelonette*. Le train s'arrête auprès du port, à l'angle E. de

7 kil. 1/2 (155 kil.) **Barcelone**, chef-lieu de province et capitale de l'ancienne principauté de Catalogne.

CATALOGNE.

Don Pascual Madoz, l'auteur du *Dictionnaire géographique, statistique et historique de l'Espagne*, a été longtemps le chef politique de la province de Barcelone; il y a joué un rôle important, et il ne saurait être suspect dans l'opinion qu'il exprime sur les habitants de cette intéressante contrée, la plus active, la plus industrielle, oserons-nous le dire, la plus française de l'Espagne. Avant donc de parler du pays, nous parlerons des hommes, et nous ferons un large emprunt au portrait nettement tracé par M. Madoz. C'est d'ailleurs, presque textuellement, l'opinion émise en 1808 par M. de Laborde, et ce jugement d'un Français acquiert une consécration puissante par l'adoption que M. Madoz en a faite en le plaçant, comme sa propre pensée, dans son magnifique travail, et en le signant de son nom.

Les Catalans sont laborieux, sobres, enthousiastes pour toute espèce de progrès, d'une imagination vive et pénétrante, ennemis cependant de toute innovation qui porterait atteinte à leurs coutumes, recherchant peu les distinctions, fidèles à leur profession, et surtout à celle suivie par leurs pères. On leur reproche de l'âpreté dans le caractère, de la rudesse dans l'expression, de la véhémence dans les actions. Ces reproches ne manquent pas de fondement, mais si on en recherche

l'origine, si en même temps on tient compte des bonnes qualités de ce peuple, on trouvera les défauts bien compensés.

« En effet, a dit M. de Laborde, les Catalans étaient accoutumés, sous les rois d'Aragon, à partager le pouvoir législatif avec le souverain, à ne reconnaître son autorité qu'en la qualité de comte de Barcelone, à ne payer d'impôts que ceux auxquels ils consentaient librement, à ne fournir que le nombre de soldats qu'il leur plaisait d'accorder. Ils avaient dès lors une idée d'indépendance qui s'est perpétuée pendant longtemps, et qui dégénéra enfin en un certain esprit républicain. De là dérivent une fierté propre aux habitants de cette province, un ton, autrefois impératif, qui a laissé des traces peut-être ineffaçables, une répugnance pour tout ce qui offre un aspect d'assujettissement et même de subordination. »

L'activité constitue le fond du caractère catalan ; elle est brusque, il faut en convenir, chez les hommes dont l'éducation n'a point adouci l'humeur native ; mais il faut leur rendre cette justice, que ce besoin de mouvement, cette vivacité naturelle leur ont fait entreprendre de grandes choses. L'activité des Catalans a souvent donné la victoire à leurs armes du temps des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon ; elle les a conduits dans l'île de Majorque, d'où ils ont chassé les Sarrasins ; elle les a introduits dans l'île de Sardaigne, où ils ont un instant fondé l'autorité des rois d'Aragon ; elle leur a ouvert le chemin des mers, et les a portés sur tous les points du monde connu ; elle a tourné leur génie vers le commerce ; elle a mis en honneur chez eux l'industrie, qu'ils ont placée si haut ; elle a perfectionné sur leur sol l'agriculture ; elle a été le mobile de la création de toutes ces fabriques qui font aujourd'hui la richesse du pays.

Les Catalans sont d'infatigables travailleurs, ils ont l'oisiveté en horreur ; aucun obstacle ne les rebute. La mobilité de leur caractère, cette noble ambition qui les anime, les ont conduits partout. Il n'y a en Espagne ni ville ni port où l'on ne rencontre des Catalans. On les retrouve en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, dans les Indes, en Amérique. Ils sont braves, hardis, souvent téméraires ; les grands dangers ne les effrayent pas, ils n'ont jamais reculé à la guerre ; jamais non plus ils n'abandonnent une entreprise ; ils sont avec les Aragonais et les Galiciens les meilleurs soldats de l'Espagne.

On prétend qu'ils sont avides d'argent, que cette avidité les conduit à se livrer aux travaux les plus pénibles ; mais ils dépensent aussi facilement qu'ils acquièrent, ils sont généreux, et en ont donné de fréquentes preuves dans les époques malheureuses de la révolution française. Une foule de nos nationaux de toute condition, de tout âge, de tout sexe, ont trouvé chez eux à cette époque des secours et des consolations, et plusieurs de leurs villes ont acquis des titres ineffaçables à la reconnaissance de nos provinces du Midi.

Ils aiment avec passion ; mais s'ils sont reconnaissants du bien qu'on leur a fait, ils sont implacables dans leur vengeance quand ils ont été offensés ; ils ont rarement assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer leur ressentiment. Le Catalan n'est pas méchant cependant, il se désespère, il crie, il se met en fureur, mais il n'en vient

pas souvent aux voies de fait. Il accorde difficilement son amitié, mais quand il l'accorde, on peut compter sur elle avec toute sécurité, quels que soient les changements qui surviennent dans sa fortune, quelque importants que soient les sacrifices qu'on peut réclamer de lui. S'il quitte sa province pour aller dans un pays étranger, il est sûr d'y trouver un pays et une famille dès qu'il y rencontre un Catalan. Les secours et l'appui dont il aura besoin ne lui manqueront plus, et peut-être les obtiendra-t-il avec plus d'empressement, avec plus de sincérité qu'il ne les obtiendrait de personnes de son propre sang.

Il est enthousiaste pour la liberté, et il a souvent soutenu pour elle de terribles luttes. Sous ce rapport il est inquiet et remuant; il soupire toujours après une indépendance à laquelle il a quelquefois tenté de parvenir les armes à la main; on écrirait presque toute son histoire en faisant le tableau de ses insurrections.

Les Catalans se sont plus d'une fois constitués en république, et chaque fois, cédant à la force, ils se sont donnés à qui leur offrait les meilleures garanties. C'est ainsi qu'en 1461, déclarant le roi don Juan II d'Aragon déchu de la souveraineté de la Catalogne, ils appelèrent le roi de Castille après avoir un instant essayé de rester indépendants. En 1466, ils choisirent Jean de Calabre, fils du duc d'Anjou, qui fut quatre ans leur souverain, et à la mort duquel, s'élevant de nouveau en république, ils eurent à combattre toutes les forces du roi d'Aragon, qui parvint à les soumettre. En 1660, ils se soulevèrent contre Philippe IV, le déclarèrent déchu, proclamèrent la république, puis pressés vivement, attaqués de toutes parts, ils se donnèrent à Louis XIII, roi de France, qu'ils élurent comte de Barcelone. En 1705 ils prêtèrent serment de fidélité à Philippe V, puis se ravisant, ils appelèrent l'archiduc Charles d'Autriche, qui prit le nom de Charles III, et soutint quelque temps avec eux, souvent même avec succès, les efforts réunis des armées espagnoles et françaises. Ils n'aiment pas les étrangers, pas même les Français, leurs plus proches voisins. Cette haine qu'ils nous portent date des vieilles querelles et des guerres fréquentes entre les rois de France et d'Aragon. Les guerres du xvii^e siècle l'ont accrue; la Catalogne s'était donnée à la France, et ne lui pardonne pas de l'avoir abandonnée à ses anciens maîtres; puis sont venues les guerres de la Succession, la violence faite aux Catalans au nom de Philippe V, et enfin la guerre de l'Indépendance, qui a malheureusement couvert de ruines une partie du territoire, démantelé des villes dont le Catalan se faisait honneur, et laissé dans les esprits des souvenirs que ne compense pas la gloire d'avoir soutenu la lutte comme ne l'a fait aucune des autres provinces de l'Espagne.

Les Catalans sont très-religieux, et apportent dans la célébration du culte beaucoup de piété, et aussi beaucoup de luxe et d'ostentation. Il est peu de village dans le voisinage duquel il n'y ait quelque ermitage sous l'invocation d'un saint patron. Ces petits sanctuaires, toujours placés dans des sites agréables, voient aux jours de fête accourir toutes les populations d'alentour.

Ils n'ont plus de costume particulier. Les gens du peuple ont con-

seivé ce fameux bonnet de laine rouge, le *gorro*, dont la pointe retombe sur l'oreille, la large ceinture rouge ou bleue, retenant sur les hanches une culotte ronde sans jarrettières, des bas de laine ou plutôt des guêtres, car ces bas n'ont pas de pied et s'arrêtent à la cheville, et pour chaussure la sandale de sparterie couvrant à peine le bout du doigt, nommée en catalan *espartenya*.

L'idiome catalan est celui des provinces méridionales de la France, c'est la *langue limousine* introduite par nous, avec nos lois et nos mœurs, lors de la grande lutte contre les Maures, et lorsque la Catalogne s'appelait la Marche espagnole et dépendait de l'ancienne Septimanie. Mais cet idiome a perdu en Catalogne la douceur qui le caractérise dans nos provinces, et qui s'est mieux conservée dans le royaume de Valence. On parle peu le castillan, et si on le parle, il est défiguré par un mélange d'expressions et de tournures catalanes.

L'ancienne Catalogne n'existe plus comme *principauté*, son nom ne subsiste que comme capitainerie générale, embrassant les quatre provinces civiles dont les chefs-lieux sont Barcelone, Gironne, Lerida et Tarragone. Chacune de ces provinces est administrée par un gouverneur civil, et forme un commandement militaire dépendant de la capitainerie générale.

Ses limites—principauté ou capitainerie—sont du reste les mêmes aujourd'hui qu'autrefois; elle occupe l'extrémité N.-E. de l'Espagne sur une étendue de 226 kil., de l'E. à l'O., dans sa plus grande largeur, et de 248 kil. du N. au S. Elle a la forme d'un triangle, dont le sommet est formé par la ligne des Pyrénées; à l'E. est la Méditerranée, au S. la province de Valence, à l'O. et au S.-O. l'Aragon. Le sol en est généralement aride et raviné; les ramifications des Pyrénées y forment des vallées sauvages que les Aragonais, à force de travail, ont transformées en champs fertiles, en vignobles productifs, en belles plantations d'oliviers et en riches pâturages; les plus remarquables, parmi celles-ci, sont certaines contrées de la haute montagne, et les environs de Ripoll, d'Olot, de la Seu d'Urgel, de Camprodon, où la culture la plus productive a envahi même des rochers. Les belles plaines de l'Ampurdan, semées de villages et de fermes, les campagnes de Gironne, de Vich, de la Cerdagne, d'Urgel, de Tarragone, donnent une haute idée de l'activité et de l'intelligence de leurs habitants.

Les principaux produits de cette laborieuse culture sont: dans la montagne, le pin et le sapin, le chêne et le chêne vert; dans la plaine, le noyer, le peuplier blanc et noir, le liège, de nombreux arbres à fruit, l'olivier, le murier, l'amandier, le noisetier, le caroubier. Parmi les légumes; les haricots, les patates, les fèves, les pois, et les pois chiches, et de nombreuses variétés de plantes potagères. Le vin forme une des principales richesses de la Catalogne, et on cite surtout ceux de Llansà, de la Selva, de Culera dans l'Ampurdan, ceux d'Allella, de Taya et de Tiana sur la côte, et le Malvoisie de Sitgès. On y élève peu de troupeaux, si ce n'est dans les riches pâturages des Pyrénées, dans la Cerdagne, dans l'Ampurdan, et au S. dans les environs de Tortosa.

La Catalogne ne le cède d'ailleurs en rien, au point de vue pittoresque, aux provinces voisines ; de toutes parts se développent de magnifiques paysages, et on cite surtout l'admirable panorama de la célèbre montagne de Montserrat. (V. R. de Barcelone à Saragosse.)

Les richesses minérales de ce sol montagneux sont nombreuses : partout on en extrait la chaux, le plâtre et l'argile, et on exploite aussi le sel sur l'immense rocher de sel gemme de Cardona, des sources salées à Gerri, des mines de plomb à Falset, des mines de fer dans les Pyrénées, le charbon de terre à Ripoll et à San Juan de las Abadesas. On a du reste trouvé ce précieux combustible sur beaucoup d'autres points, à Manresa, à Tarraga, à Martorell, dans les montagnes de Prades et auprès de Mequinzenza. On connaît des gisements de plomb, de fer et de cuivre dans l'Ampurdan, à Basagoda, à Sellera, à Vidreras, à la Bisbal ; sur d'autres points on a trouvé l'étain, le zinc et le cobalt ; la pierre à fusil est l'objet d'une grande exploitation à Valls et à Montblanch ; les marbres de Tarragone et de Tortosa sont très-connus.

De tous ces centres minéraux naissent des sources dont les vertus sont préconisées. Elles sont nombreuses et importantes. On cite, parmi les eaux thermales, les Caldas de Montbuy, les sources de Garriga, les Caldas d'Estrach, les Caldas de Malavella, toutes salines, et parmi les sources sulfureuses, la Puda dans le Llobregat et Ntra Sra de Caldas au pied de la Maladetta.

Dirons-nous, à propos de ce nom sinistre, quelque chose de la tranquillité locale et de la sûreté des grands chemins ? Cet esprit un peu vagabond et inquiet d'une certaine partie de la population a souvent jeté dans les montagnes et dans les grandes forêts du pays des contrebandiers et des bandes de voleurs. Cervantès, qui ne se permettait pas un trait de pinceau qui ne fût d'une ressemblance locale, a fort bien rendu cet état de choses dans son épisode de Roque Guinart, et il n'y a peut-être pas bien longtemps qu'il en était encore ainsi dans certaines parties de la province. M. Madoz fait à ce sujet un aveu terrible : « Les principales routes présentent des passages difficiles, dangereux même, et en même temps fameux par les crimes qui s'y sont commis. On pourrait citer un grand nombre de points où le regard du voyageur peut s'arrêter sur bien des signes palpables d'attaques contre la propriété et contre la sûreté personnelles. Citons-en deux : l'un entre Cervera et le Bruch, sur la grande route de Madrid à Barcelone, l'autre, au col de Balaguer, sur le chemin de Catalogne à Valence. Ce serait une effrayante histoire que celle de ces deux passages, dont la robuste végétation a pour aliment des milliers de cadavres à peine recouverts par une légère couche de terre. »

Disons cependant, après cette sombre peinture, que la Catalogne n'est pas au premier rang, tant s'en faut, dans le tableau de la criminalité en Espagne. La province de Cuenca compte 1 accusé sur 228 hab. ; Badajoz, 1 sur 268 ; Albacete, 1 sur 284 ; les quatre provinces de la Catalogne, 1 sur 871. Quels sont alors les monceaux de cadavres qu'à Cuenca, à Badajoz et à Albacete, les poignards

et le *trabuco* ont couchés autrefois à côté des grands chemins ?

Les côtes ont une étendue de 389 kil. depuis le cap Cervera à l'extrême limite des Pyrénées, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Cenja, qui sépare l'extrémité S. de la Catalogne de l'ancien royaume de Valence; les principaux ports, à partir du N., sont: Rosas, Cadaquès, Palamos, Barcelone, Tarragone, Salou et les Alfaquès à l'embouchure de l'Èbre.

La Catalogne est sans contredit la province la plus industrielle de l'Espagne. On y manufacture les matières premières tirées du sol, et beaucoup d'autres apportées des autres contrées de l'Espagne et même de l'Amérique, des étoffes de soie, des tissus de laine, des draps, des flanelles, des serges, des étamines, des toiles, du linge de table; plus de 30,000 femmes et jeunes filles sont occupées sur le littoral à la fabrication de blondes et de dentelles qui sont fort estimées; et dans les provinces presque entières de Barcelone et de Gironne, la récolte et la préparation du liège emploient un grand nombre d'individus. On rencontre partout des verreries, de vastes ateliers de tannerie, des fabriques de papier, de savon, d'eau-de-vie, de chapellerie, d'armes à feu et d'armes blanches; mais de toutes ces industries, la principale c'est l'industrie du coton, qui a pris un développement qu'aucune vicissitude politique, qu'aucune crise commerciale n'ont pu entraver.

Si les Basques ont été les plus hardis marins de l'Océan, les Catalans réclament une place parmi les premiers navigateurs partis de la Méditerranée. Une belle ligne de côtes, de bons ports et une plage partout accessible ont développé chez eux le goût des entreprises lointaines, et ils ont pris une part active dans les rapports commerciaux entre les deux hémisphères. Ils disputent à la Tarteside (V. *Andalousie*) l'honneur d'avoir été visitée la première par une flotte phénicienne; il existe entre eux et l'antique Phocée une communauté d'origine qui de tout temps a entretenu entre Barcelone et Marseille de nombreuses relations et de vives sympathies. On remarque en effet quatre familles bien distinctes dans la race catalane: les descendants des Phéniciens et des Grecs occupent le littoral, tant de fois colonisé par les immigrations de ces deux peuples; ce sont les navigateurs et les commerçants de l'antique principauté; les descendants des races indigènes et des Celtes habitent les terres intérieures, élèvent les troupeaux, cultivent le sol, exploitent ses richesses minérales, et livrent leurs produits aux navigateurs, qui les transportent sur les premiers marchés du monde.

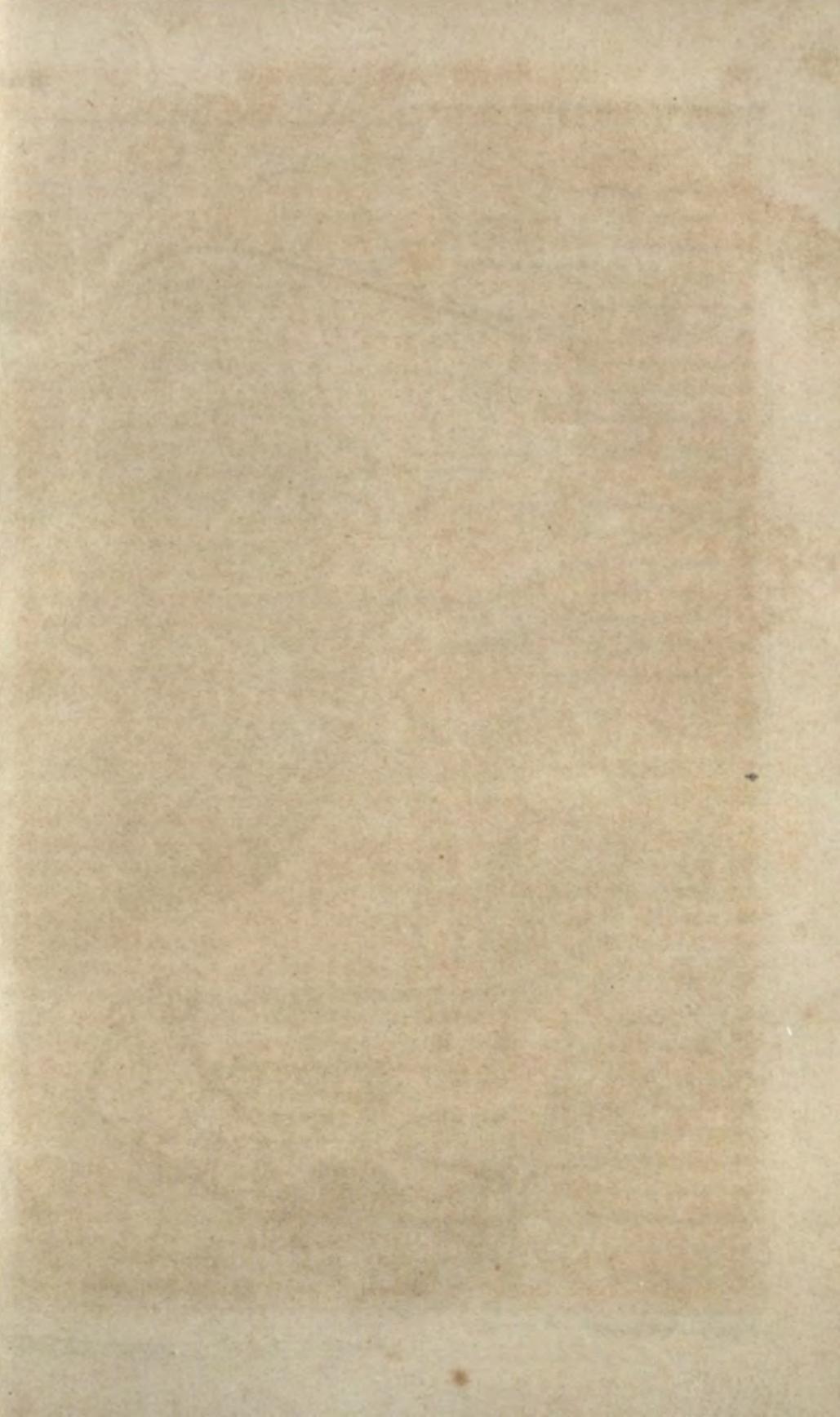
Rome, qui avait compris l'importance de la Catalogne et l'appui qu'elle pouvait y trouver dans ses luttes contre Carthage, avait fait de Tarragone le centre politique de ses possessions dans la Péninsule. Elle organisa la province, la constitua en petites républiques: la Cerretanie, l'Ausétanie, la Castellanie, la Lacétanie, etc., y rencontra et y combattit, longtemps et vainement, ces premiers germes d'indépendance qui ont traversé les siècles.

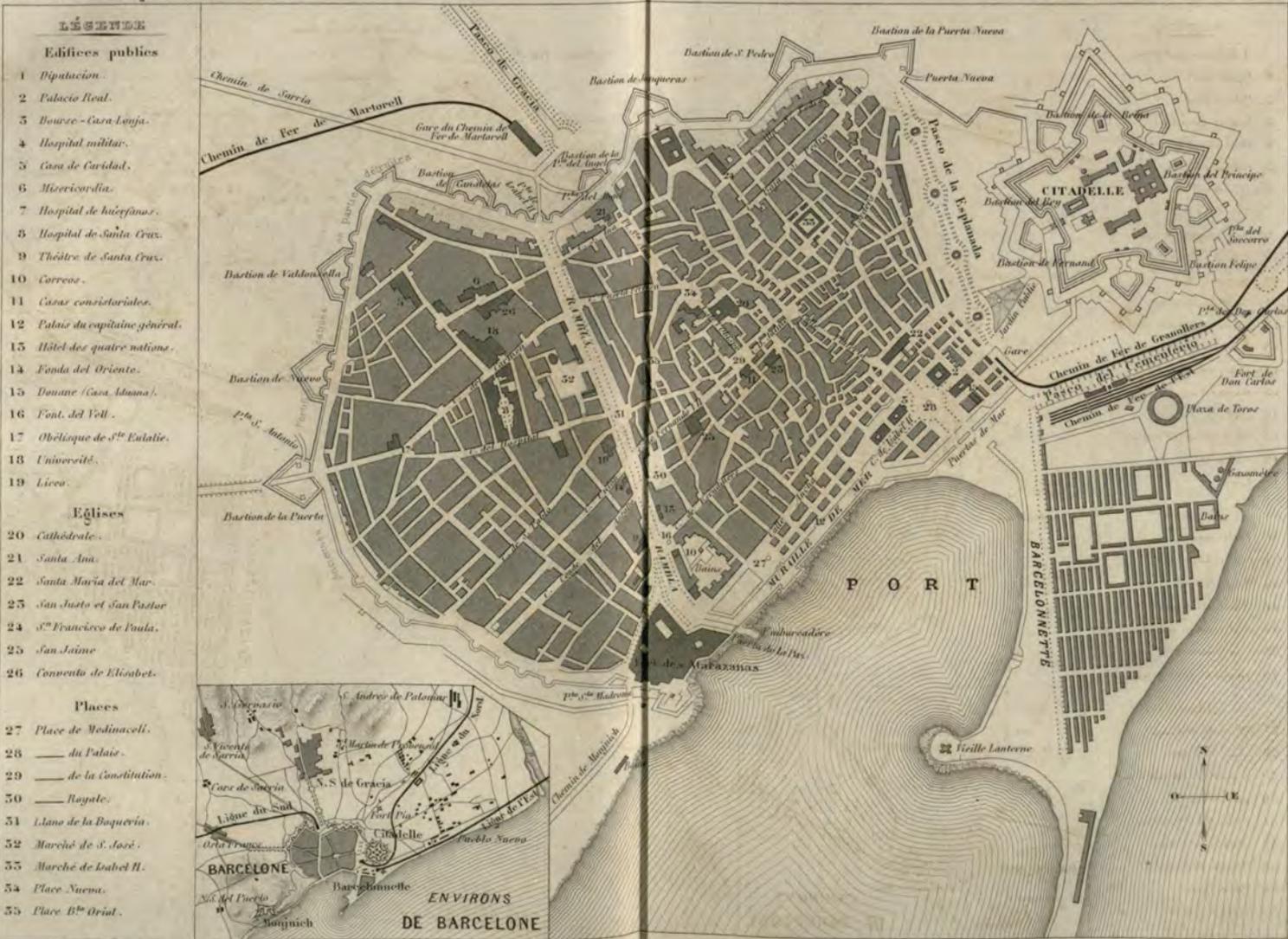
Lorsque Rome fut tombée, la Péninsule ibérique fut envahie par les Alains, les Suèves, les Vandales, les Goths; la Catalogne fut

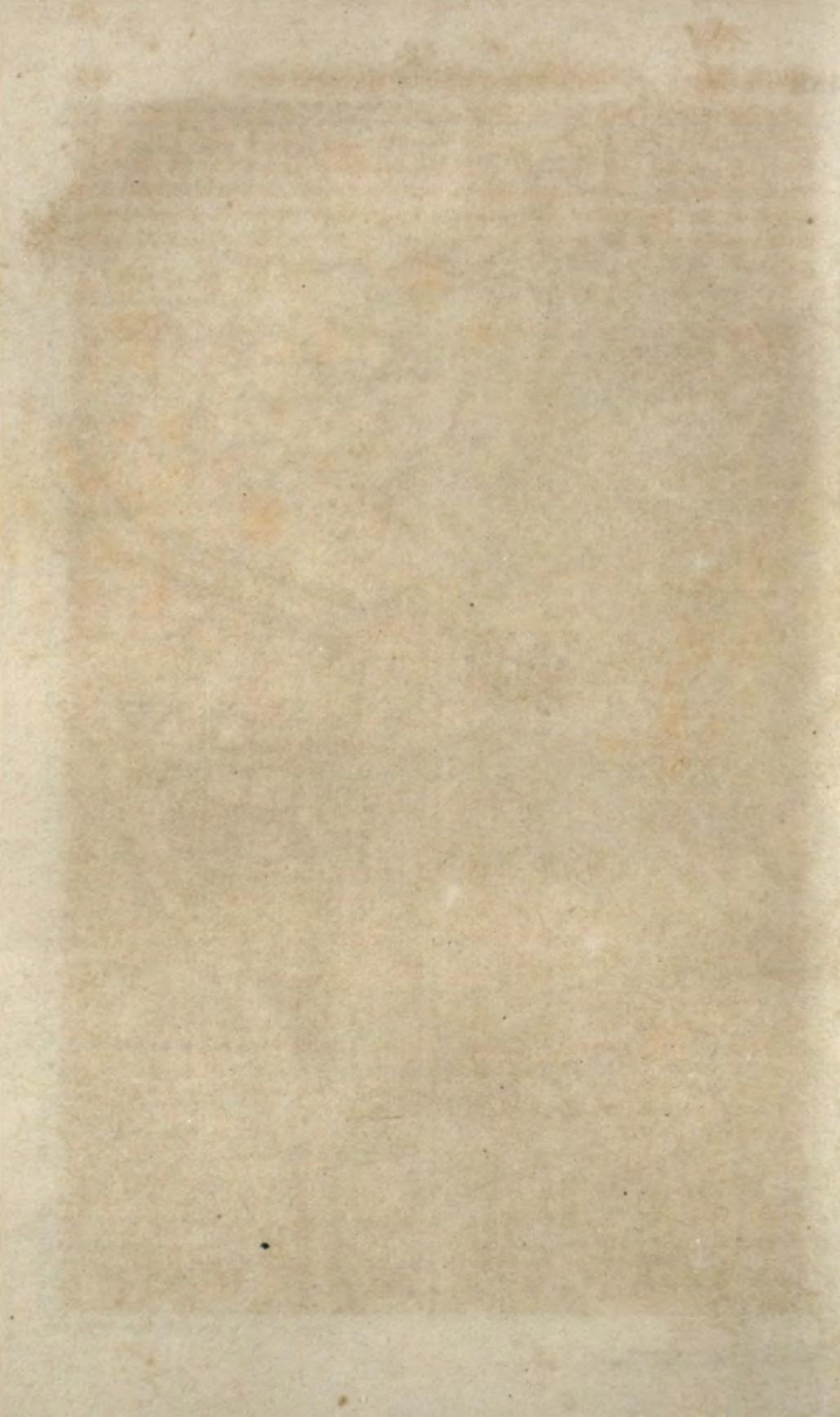
encore le centre de la monarchie nouvelle, et jusqu'au moment où cette monarchie se transporta à Séville. C'est de cette époque obscure que paraît dater son nom actuel, qui dérive sans nul doute de *Castellum* ou de *Castella*, ainsi que celui de la Castille, comme le pense Geronimo Zurita. Puis vinrent les bandes Sarrasines : la Catalogne fut le champ où se rencontrèrent les combattants des deux religions. Les Francs passèrent les Pyrénées, comme l'avaient fait les Goths et les Vandales ; d'abord repoussés jusqu'à Narbonne, ils revinrent en force, prirent Barcelone et y installèrent un comté feudataire de leur empire. Charlemagne constitua la Catalogne en Marche espagnole, la divisa en neuf comtés à peu près comme elle avait été divisée par les Romains. Le pays se peupla, la terre mise en culture devint riche et productive ; c'était la plus importante partie de la Septimanie lorsque Charles le Chauve y envoya Wifred comme gouverneur. A cette époque, les Maures y firent de nouvelles incursions. Charles le Chauve était occupé à combattre les Normands : hors d'état de porter secours à Wifred, il lui abandonna la souveraineté pour lui et ses successeurs, et Wifred se fit reconnaître comme marquis ou comte de Barcelone et de la Marche espagnole. Cet état d'indépendance dura plusieurs siècles. Ce fut la plus belle et la plus glorieuse période de l'existence catalane, l'époque des guerres maritimes contre les pirates de la Corse et des Baléares, de l'expédition contre les Maures de Majorque, conduite par Raymond Bérenger III à la tête de sa noblesse, de la grande croisade formée par ce prince contre les Maures d'Espagne, de concert avec les républiques de Gênes et de Pise, de l'expédition contre Almeria et de la prise de Tortosa, la place la plus avancée et la plus importante des Maures, auprès des frontières chrétiennes.

L'union de Raymond Bérenger IV avec une princesse d'Aragon interrompit le cours de cette existence indépendante ; la Catalogne fut réunie à la couronne d'Aragon sans rien perdre, nous l'avons dit, de ses mœurs distinctes, de son idiome, du caractère particulier de sa race, et en regrettant souvent ses libertés d'autrefois. Elle le conserva encore lorsqu'elle fut annexée à la couronne de Castille, jusqu'au moment où le joug lui paraissant trop dur, exaspérée par les vexations des représentants du roi Philippe IV, elle se souleva, en appela au roi de France et redevint province française, comme lorsqu'au IX^e siècle elle faisait partie des Marches de Septimanie. Il en résulta des guerres sanglantes, et ce siège terrible de Barcelone pendant la durée duquel les monnaies, frappées dans la ville avec le métal des vases sacrés et de l'argenterie des particuliers, reçurent pour exergue : *Barcino civitas obsessa*. Philippe IV, dans sa correspondance familière, parlait de ce siège dans les termes suivants : « Ils sont réduits à cinq onces de pain un jour et à six onces de viande de cheval l'autre jour, et ils ne parlent pas de se rendre ; on dit même qu'ils n'ont plus de vivres que pour huit jours. »

Enfin, nous en avons dit un mot déjà, la Catalogne entraînée dans le parti de l'archiduc Charles, lors de la guerre de la Succession, fut cruellement punie de la part qu'elle avait prise à cette lutte. Sa







nationalité avait été gravement atteinte, son industrie, sa richesse profondément compromises; elle s'en releva grâce à cette heureuse activité, à cette ardeur laborieuse qui lui ont fait tirer parti du malheur lui-même. Elle redevint et elle est restée, malgré les misères et les luttes nouvelles des guerres du commencement de ce siècle, même malgré les horreurs d'une guerre civile encore récente, la plus industrielle et la plus riche des provinces espagnoles.

Elle est aussi la plus peuplée, et compte aujourd'hui 743,734 hab.

Barcelone. — RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX. — HÔTELS : *Fonda de las Cuatro Naciones*, sur la Rambla, dîner, 12 réaux; déjeuner, 8 r.; chambre, 4 à 6 r. — *Fonda del Oriente*, sur la Rambla. — *Las Cuatro partes del Mundo*, calle Monserrate; — *La Europa*, calle del Conde de Assalto. — *Posadas* ou *hostals* de second ordre, nombreuses et passables; — *Casas de Huespedes*, peu fréquentées par les étrangers. — *Café de Paris*, bel établissement sur la Rambla.

LIBRAIRIES : française, de Bonnébault, sur la Rambla, 22; espagnole, de Sala, calle de la Union, 3. (*El consultor, nueva guía de Barcelona*, 1857.)

BAINS. Plusieurs beaux établissements bien tenus, dans les calles de San Francisco, Trenta Claus, de San Monjuich, del Mediodia, de la Canuda, sur la Rambla de San José. Bains de mer chauds et froids à Barcelonette, à la puerta de Madrona.

POSTE AUX LETTRES (*Correos*) sur la Rambla n° 1, et dix boîtes (*buzones*), dans différents quartiers de la ville. La levée se fait à 3 h. de l'après-midi pour l'intérieur du royaume, et une heure avant le départ du dernier train du chemin de fer de l'Est pour la France et la ligne.

CHEMINS DE FER (*Ferro-carriles*). — Est, Arenys del Mar, ligne de France, six départs par jour, heures variables. — 8 stations. Prix, de Barcelone à Arenys : 1^{re} cl., 14 r.; 2^e cl., 11 r.; 3^e cl., 8 r. 47 c. — Granollers, cinq trains, 7 stations. Prix, de Barcelone à Granollers : 1^{re} cl., 10 r.; 2^e cl., 8 r.; 3^e cl., 6 r. — Sud, Martorell; ligne future de

Barcelone à Valence, 8 stations. Prix, de Barcelone à Martorell : 1^{re} cl., 10 r. 24 c.; 2^e cl., 8 r.; 3^e cl., 6 r. — Ligne de Saragosse, section de Tarrasa. Prix : 1^{re} cl., 12 r.; 2^e cl., 9 r. 17 c.; 3^e cl., 7 r. — Chemin de fer de ceinture et station centrale, en projet. — Des omnibus prennent les voyageurs dans les hôtels, pour les conduire aux gares; tarifs variables selon les lignes. *Bagages* : 30 kil. en 1^{re} cl., 20 kil. en 2^e cl., 10 kil. en 3^e cl.

VOITURES PUBLIQUES. — En correspondance avec la ligne d'Arenys : Pour Gironne et Figueras, avec le premier train. Pour Gironne, Figueras et Perpignan, avec le cinquième train. Omnibus pour Gironne, correspondant avec le troisième train. — En correspondance avec la ligne de Granollers, pour Vich et Olot, tous les jours; pour Prats de Llusanès et Berga, trois fois par semaine; pour Puigcerda, deux fois par semaine; pour Ripoll et Camprodon, deux fois par semaine; pour San-Celoni et Hostalrich, deux fois par semaine.

Diligencias del Oriente de España, Rambla de Capuchinos, 35; service de Barcelone à Madrid, par l'Aragon; départ tous les jours, à 6 h. du soir. — *Diligencias catalanas*, de Barcelone à Valence, Rambla de Capuchinos, 26; départ tous les jours à 9 h. 1/2 du matin, arrivée à Valence le lendemain à 10 ou 11 h. du soir. — *Diligencias postas generales*, de Barcelone à Valence, Rambla de Sta Monica, 32, départ tous les jours, à 10 h. du matin. — *Diligencias de San Roma y Comp.* pour Tarragone, Reus et Vals, Rambla de Capuchinos, 35; tous les jours

à 6 h. du soir.—*Diligencias Reusenses*, pour les mêmes villes, Rambla de Capuchinos, 26, tous les jours, à 6 h. du soir.—*Omnibus et tartanes* pour les environs de Barcelone, stationnant sur divers points de l'enceinte extérieure de la ville pour Gracia, San Gervasio, Sarría, Horta, San Martin de Provensals, San Andrés de Palomar—*Voitures de place*, stationnant sur trois points de la ville: place du Théâtre, place de la Constitution et place du Palais. Le tarif est affiché dans les voitures. La course dans Barcelone se paye 4 réaux le jour, 6 la nuit; la première heure, 8 r. le jour, 10 la nuit, et chaque quart d'heure 1 r. ou 2 réaux.—*Commissionnaires (Faquines ou Mozos de cordel)* stationnant sur certains points déterminés. Ils doivent toujours porter au bras une plaque de cuivre avec un numéro d'ordre. Ils reçoivent, pour charger ou décharger les bagages des voyageurs aux chemins de fer, 2 réaux; pour porter ces bagages, du chemin de fer à domicile, 5 réaux.

BATEAUX A VAPEUR. Compagnie *Navegacion é Industria*, six bateaux: *Balear* (marche lente), *Mercurio* (marche mal), *Barcino* (lent et mauvais), *Cid* (bonne marche, surnommé le bateau des dames), *America* et *Europa* (excellents et beaux navires); les premiers sont à aubes, et vont de Marseille à Cadix, faisant escale à Valence, Alicante, Carthagène, Almeria, Malaga et Algeciras; les deux derniers, beaux navires à hélice, vont jusqu'à Liverpool en touchant, au delà de Cadix, à Vigo, Carril, la Corogne et Santander.—*Société Bofill, Martorell et compagnie*, cinq bateaux à hélice: *Pelayo* (bon, mais rouleur), *Tharsis* (également bon), *Vifredo* (solide, mais roulant excessivement; allant de Marseille à Cadix par les mêmes escales que ci-dessus), *Berenguer* et *Almodovar*, très-beaux navires de 2,000 tonneaux et 500 chevaux de force, allant

jusqu'à Londres, et touchant quelquefois au Havre.—*Línea Hispano-Alemana*, deux grands navires en fer à hélice, allant de Marseille à Hambourg, avec les mêmes escales que ci-dessus en Espagne, plus Southampton, en Angleterre: le *Barcelona* et le *Hamburgo*, bons navires, mais où les marchandises obtiennent beaucoup plus d'attention que les voyageurs. Le voyage d'aller et retour se fait en deux mois.—*Línea Hispano-Inglesa*, de Marseille à Liverpool, quatre bons bateaux à hélice: *Ter*, *Tajo*, *Duero*, *Ebro*; mêmes escales.—*Compagnie de Navigation mixte*, Arnaud Touache frères et Compagnie, de Marseille, service de Marseille à Oran touchant à Cette, Barcelone, Valence et Alicante, et correspondant avec le chemin de fer du midi de la France, passe tous les quinze jours. Cinq bateaux de 600 tonneaux: *Zouave*, *Sahel*, *Kabile*, *Atlas*, *Dutremblay*. Calle Ancha, 54.—*Compagnie Marseillaise de navigation à la vapeur*, Fraissinet père et fils. Quatre beaux bateaux à hélice: *Provence* et *Normandie*, allant de Marseille à Cadix par Barcelone, Valence, Alicante, Almeria, Malaga, Carthagène et Gibraltar, et partant de Marseille les 7 et 17 de chaque mois, pour rétrograder de Cadix les 8 et 13: *Helvétie* et *Algérie*, allant de Marseille à Rouen par Barcelone, Valence, Malaga, Gibraltar, Cadix et Lisbonne, et partant de Marseille le 27 de chaque mois. Bureau, calle de Rosich, 1.—*El Tarraconense*, bateau de 32 tonneaux et de 26 chevaux, faisant le service entre Barcelone et Tortosa, touchant à Sitjes, Villanueva, Tarragone et Amposta,—deux fois par mois, sans époque fixe. Bureau, calle de Ases, 1.—*El Jaime primero*, deux bateaux de 278 tonneaux et 200 chevaux, allant, l'un, à Majorque, Iviça et Valence, et partant tous les samedis à 4 h. du soir, l'autre, partant le même jour, et n'allant qu'à Valence. Bu-

reau, plaza de Palacio, 14. — *El Mahonès* (40 chevaux), allant à Mahon tous les mercredis (calle Isabel II, 6). — *El Mallorquin*, allant à Palma tous les jeudis. — *Compania transatlantica genovesa*, service régulier pour le Brésil et Rio de la Plata, partant de Gênes le 20 de chaque mois, touchant à Marseille le 21, à Barcelone le 23; escales à Cadix, Sta Cruz de Tennerife, Pernambuco, Bahia, Rio Janeiro, Montevideo et Buénos-Ayres; trajet en 28 jours. Quatre bateaux de 2,000 tonneaux et 600 chevaux : *Genova*, *Torino*, *Conde de Cavour*, *Vittorio Emanuele*; calle Baja de San Pedro, 6. — *Compagnie R. I. du Lloyd Autrichien*; un bateau de cette Compagnie, le *Fiume*, part tous les quinze jours de Barcelone, pour Marseille, Livourne, Palerme, Messine, Catane et Bazi. Calle nueva de San Francisco, 24.

En raison du nombre considérable de bateaux affectés au service des ports de l'Espagne, il en passe un à peu près tous les quatre jours dans chacun de ces ports, quelquefois même tous les deux jours. Leur arrivée et le moment de leur départ sont toujours annoncés par affiches dans les rues, dans les lieux publics et dans les hôtels. Les tarifs sont les mêmes pour tous. Il y a à bord de bons restaurants. On paye le déjeuner 10 à 11 réaux, le dîner, 14 à 16.

DESCRIPTION. Barcelone est la résidence du capitaine général de la Catalogne, le siège d'une cour suprême de justice, d'un tribunal et d'une chambre de commerce, chef-lieu d'une province civile, d'un arrondissement maritime, d'un évêché, d'une intendance des finances. Sa population s'élève à 152,000 hab. On vante la douceur de son climat; la moyenne de la température est de 17° centigrades ainsi partagée : au printemps, 15°6; en été, 24°8; à l'automne, 17°9; pendant l'hiver, 9°8. Les plus fortes chaleurs s'élèvent rarement au-dessus de 31°; le

froid ne descend jamais plus bas que 2°. La neige, lorsque par hasard il en tombe, ne dure que quelques heures, et les gelées blanches ne sont jamais assez intenses pour nuire à la végétation.

L'enceinte actuelle de la ville occupe une étendue de 2,075 mètr. parallèlement à la mer, de 1,160 à 1,200 dans le sens opposé. Elle était entourée de murs qui mettaient obstacle à un agrandissement que l'importance de la ville, l'accroissement de ses affaires, l'augmentation du nombre de ses habitants, rendaient chaque année plus nécessaire, et qui était demandé avec instance à chaque mouvement politique qui agitait le pays. En juin 1843, un comité provisoire de gouvernement s'étant formé à Barcelone décida la destruction de l'enceinte, à l'exception de la *muraille de mer*. Il y eut un commencement d'exécution, mais le gouvernement de la reine, en se reconstituant, fit suspendre les travaux, et ordonna même la reconstruction des parties détruites. En juillet 1845, la Junte locale de gouvernement décida de nouveau la démolition, à laquelle il fut procédé sur une assez vaste échelle pour que des ordres contraires ne pussent ramener la ville dans les limites au delà desquelles elle s'est maintenant élançée. Resserrée d'abord dans un espace restreint, ses rues étaient étroites et tortueuses, ses maisons hautes, ses places ressemblaient à des carrefours. Aujourd'hui les vieilles rues s'élargissent, et rectifient autant que possible leurs sinuosités; les rues neuves sont alignées au cordeau, bordées de maisons bien construites, ayant au rez-de-chaussée des magasins élégants. Les anciennes maisons, et il en existe encore quelques-unes, sont d'apparence grandiose, bâties en pierres de taille; les maisons modernes, dans les quartiers neufs, sont généralement construites avec goût, à façades stuquées, ornées de balcons, et

quelquefois décorées avec un peu d'exagération.

Nous citerons parmi les voies les plus importantes de la ville, d'abord la Rambla, qui est en même temps la principale promenade. C'était autrefois, ainsi que son nom l'indique, un ravin où descendait un torrent, la *riera den Malla*. Ce ravin a été comblé, et la riera fait maintenant le tour de la ville. La Rambla est un vaste boulevard, long de 1,120 mètr., se dirigeant en ligne droite et perpendiculairement à la mer, depuis le port, dont il est séparé par le fort des Atarazanas, jusqu'à l'extrémité N.-O. de la ville, tout auprès de la gare du chemin de fer de Martorell; il se compose au milieu d'une large allée, sablée, plantée de deux lignes d'arbres réservée aux promeneurs, et bordée des deux côtés de deux rues pavées longeant les habitations. La Rambla est divisée en cinq sections ayant chacune un nom différent. La Rambla de *Santa Monica*, où s'élève le théâtre de Santa Cruz. La Rambla de *Capuchinos*, sur laquelle se trouvent les principaux hôtels, le café le plus en vogue, quelques magasins importants, les bureaux des voitures publiques et le *Lyceo*, théâtre d'opéra. C'est la partie la plus fréquentée par le beau monde et les oisifs. Les plus belles rues de la ville : Fernando VII, Union, Conde del Assalto, y débouchent, et la Plaza Real en est séparée seulement par un élégant passage de 20 mètr. Un carrefour, nommé *Llano de la Boqueria*, le centre du mouvement commercial de la ville, au milieu duquel un immense candélabre sert de rendez-vous aux *mozos de cordel* et aux marchands de la campagne, sépare cette section de la Rambla de *San José*, section moins élégante, moins fréquentée, déjà plus étroite. La Rambla de *Estudios* et celle de *Caneletas*, coupées par des rues de la vieille ville, complètent cette belle promenade jusqu'à la sortie des anciennes

murailles. La calle Fernando, la plus belle et la plus animée de la ville, bordée des plus riches magasins, part de la Rambla, en face du Liceo, et pénètre au milieu de la vieille ville, en ligne droite, rencontrant la place de la Constitution et l'antique monument des *Casas consistoriales*, et laissant de côté, vers la fin de son parcours, l'une des rues les plus curieuses de Barcelone, la calle *Plateria*, habitée par les orfèvres; ces étalages de bijoux et d'ornements des modèles les plus primitifs méritent l'attention des amateurs. Du côté de la Rambla opposé à la rue Fernando VII a été ouverte la calle de la Union, qui s'étend jusqu'aux remparts du S., au pied du Monjuich. Nous citerons encore la calle Ancha, parallèle au port, celle del Conde del Assalto, parallèle à la rue de l'Union, et, avec leurs noms catalans, les calles de *San Pedro ma baix*, *San Pere me salt*, la *Canuda del pi*, etc.

Ce que nous avons dit de la Rambla nous conduit à parler dès à présent des autres promenades, et nous devons citer avant tout la célèbre *Muraille de mer*, plus fréquentée encore, en hiver de midi à 2 h., l'été, de 7 à 9 h. du soir. C'est une belle et large terrasse couronnant le rempart qui domine le fond du port. La mer vient en battre le pied, et la vûe, arrêtée à droite par l'immense rocher du fort de Montjuich, se perdant à gauche au milieu de la forêt de mâts et de cheminées de tôle des bâtiments au mouillage, s'étend au large sur la rade et sur la Méditerranée. Un bel escalier, commençant à l'entrée de la Rambla, auprès des Atarazanas, conduit sur la Muraille de mer, qui est bordée à gauche par de belles habitations, et dont le sol à l'autre extrémité descend en pente douce vers la perspective monumentale de la place du Palais et de la belle rue à arcades qui la précède.

Le *Jardin del General* ou Jardin

public, commencé en 1815 par le capitaine général Castaños, et complété en 1840, lors du voyage que la reine Isabelle fit à Barcelone, se trouve situé entre la Puerta Nueva et l'extrémité orientale de la rue Frente la Aduana; il est planté de fleurs, orné de statues; on y remarque surtout une immense volière remplie d'oiseaux de tous pays, et une pièce d'eau où habite une grande variété d'oiseaux aquatiques. Citons encore : le *Paseo Nuevo* ou de *San Juan*, contigu au Jardin public; le *Paseo de Barceloneta*, voisin de ce faubourg de la ville; le *Paseo del Cementerio*, qui s'étend de la Puerta de Mar à la Puerta de don Carlos; le *Paseo de Gracia*, belle avenue de cinq rangées d'arbres reliant Barcelone, depuis l'ancienne porte del Angel, à la jolie ville de Gracia, sur 1,500 mètr. d'étendue.

ADMINISTRATION MUNICIPALE. Son organisation et ses attributions méritent une mention particulière. Elle est dirigée par un *alcade corregidor* que nomme la couronne, et que secondent six lieutenants d'alcade, trente regidores et un syndic élus par la population. La corporation que forment ces magistrats reçoit le titre d'Excellence, et chacun de ses membres en particulier porte celui de Seigneurie. La municipalité ou *ayuntamiento* siège dans les *Casas consistoriales*, vieil édifice dont il sera parlé plus loin. L'ayuntamiento a, pour l'exécution de ses ordres, des massiers qui le précèdent dans les cérémonies, des huissiers à baguette qui l'accompagnent; une garde municipale, comprenant un chef, quatre caporaux et quarante gardes à pied, deux brigadiers et huit gardes à cheval; un service d'octroi composé de deux chefs, treize caporaux et quatre-vingt-cinq préposés. Sous la surveillance de la municipalité sont aussi placés les *serenos*, cette excellente institution de veilleurs de nuit commune à toutes les villes d'Espagne. Les

serenos entrent en fonctions tous les soirs, à 11 h., et gardent la ville jusqu'à 4 ou 5 h. du matin. Chacun est chargé de la surveillance ou de la protection d'un certain nombre de maisons; il reçoit d'ordinaire les clefs des portes principales, qu'il ouvre aux habitants. Tant que dure la nuit, les serenos chantent l'heure, de demi-heure en demi-heure, malgré les horloges et les pendules, et font connaître l'état de l'atmosphère. Ils guident les gens égarés en se les conduisant de l'un à l'autre, et vont chez le médecin ou chez le pharmacien dans les circonstances urgentes. Ils sont armés d'un sabre et d'une pique et portent une lanterne. Les établissements de bienfaisance et d'instruction publique, dont la direction est confiée à la municipalité, sont dignes d'intérêt, mais leur nombre nous oblige à en faire une rapide énumération. Le premier et le plus important est la *casa de Caridad*, administrée par une commission de notables, et destinée à recueillir ou à secourir tous les pauvres de la province. Les hommes et les femmes y sont occupés à des travaux manuels, et les enfants y reçoivent une éducation élémentaire. Ensuite viennent :—la *casa de Misericordia*, où sont recueillies et élevées des filles pauvres dont on fait des servantes ou des ouvrières, — *el hospital de Santa Cruz*, bel édifice dont une partie destinée aux convalescents mérite quelque attention;—*el hospital de Infantes huéfanos* (enfants orphelins) fondé en 1370;—la *casa del Retiro* (maison de repenties), destinée à recueillir « les femmes qui, désabusées du monde et de ses vanités, désirent expier leurs fautes par le moyen de la pénitence; »—*el hospital de San Severo*, affecté aux ecclésiastiques malades ou frappés d'aliénation mentale;—la *casa de la Madre Rita*, ouverte aux servantes pauvres;—une école d'*aveugles*.

INSTRUCTION PUBLIQUE. Il n'est pas de ville en Espagne, si ce n'est Madrid, qui réunisse autant d'établissements consacrés à l'instruction pour toutes les branches du savoir humain, et qui les ait aussi bien organisés. L'instruction primaire compte neuf écoles de garçons, quatre écoles de filles, entretenues des deniers municipaux, et soixante-douze écoles pour les deux sexes, tenues par des maîtres pourvus de diplômes ou de certificats d'aptitude. Pour l'enseignement secondaire nous citerons les cours de la *casa Lonja* (Bourse), fondés par la chambre de commerce, et comprenant la navigation, la chimie appliquée aux arts, la physique expérimentale, le calcul et la partie double, l'agriculture pratique, les mathématiques, l'arithmétique et la géométrie pratiques, les langues française, italienne, anglaise, la théorie des machines, le dessin linéaire, le droit commercial, la peinture, la sculpture, l'architecture, le paysage, le dessin appliqué à la fabrication des tissus, etc.

La doctrine chrétienne a sa part dans les institutions que patronne la ville; nous y voyons figurer, sous le titre de *Escolapios*, que plus d'un étranger a pu prendre pour l'indication d'un enseignement médical, un collège de frères enseignants appartenant à une congrégation qui a fondé des établissements dans toute l'Espagne et dans l'Amérique espagnole. On y enseigne la lecture, l'écriture, les grammaires latine, espagnole, française, italienne et grecque, l'arithmétique, les mathématiques, le calcul mercantile, la tenue des livres, le dessin, la musique, la religion et l'*urbanité*, ce qu'on appelle en France « la Civilité puérile et honnête. » Citons encore le *collège Barcelonais*, établissement de haut enseignement; le *seminario Conciliar*, une faculté de médecine, un collège de chirurgie, une faculté de

pharmacie, tous trois installés dans un bel édifice voisin de l'hôpital général de Santa Cruz; une université autrefois célèbre, située alors dans la partie supérieure de la Rambla, supprimée depuis, et maintenant réinstallée dans le vaste édifice de l'ancien couvent del Carmen.

Après cette rapide énumération des ressources de l'éducation publique à Barcelone, nous avons à citer des établissements qui offrent à l'homme d'étude d'inappréciables ressources. De ce nombre, et l'un des plus importants en Espagne, est l'*Archivo general de la Corona de Aragon*. Il est, dans le nord du royaume, le rival du célèbre dépôt de Simancas par la richesse, l'importance, la rareté des documents qu'il renferme, et surtout par l'ordre parfait qui préside à la conservation de ces documents. Ils comprennent d'abord les minutes de tous les actes de gouvernement relatifs aux royaumes d'Aragon, de Catalogne, de Valence, de Majorque, des diverses dépendances de ces royaumes dans le midi de la France, en Italie, même en Asie et en Afrique, les procès-verbaux des anciennes Assemblées nationales, des codes, des traités, des correspondances avec des rois chrétiens ou maures, etc. Cette magnifique collection, dont la pièce la plus ancienne date de 844, a été continuée sans interruption jusqu'à nos jours; elle peut fournir des documents à l'histoire de dix siècles.

La *Bibliothèque publique de San Juan*, ouverte au public tous les matins, possède 40,000 volumes provenant des couvents réformés et de la plupart des petites localités de la province, dont les richesses en ce genre avaient été trop souvent exposées aux conséquences des révolutions politiques; on y trouve aussi quelques manuscrits importants.

La *Bibliothèque épiscopale*, également publique, est installée dans

une partie des bâtiments du séminaire *Conciliar*; elle possède 15,000 volumes, 2,000 manuscrits, et une intéressante collection de monnaies romaines, espagnoles, provinciales, des minéraux, des échantillons de marbres, de jaspes et d'histoire naturelle.

Le *Museo Salvador* est sans contredit l'établissement de ce genre le plus remarquable qui soit en Espagne. Il a été formé par une famille de savants et de naturalistes qui y a consacré tous ses soins et toute sa fortune pendant quatre générations. Tournefort avait surnommé l'un d'eux le Phénix de son pays. Ce musée, dont les honneurs sont faits aux étrangers par le possesseur actuel, don José Salvador, renferme : 1° une bibliothèque d'ouvrages d'histoire naturelle, de sciences médicales et de voyages; 2° une intéressante collection de manuscrits; 3° 5,000 monnaies de tous les temps et de toutes les origines; 4° une collection de tous les corps simples employés par la pharmacie et par les arts; 5° une collection de la minéralogie catalane; 6° une collection géognostique de pétrifications terrestres et maritimes; 7° tous les marbres, jaspes et pierres du pays utilisés dans les arts; 8° une collection d'insectes, de poissons, de reptiles, d'animaux plus ou moins monstrueux; 9° une collection archéologique; 10° des armes; 11° des instruments de physique et de chimie, et enfin un magnifique herbier formé par les Salvador, avec l'aide de Tournefort, d'Antoine et Bernard de Jussieu, complété par des échanges avec Boerhaave, Sloane Ray, Petiner, Vaillant, Nicole, les jardins de Montpellier, Paris, Pise, Rome, etc.

MONUMENTS RELIGIEUX. La cathédrale qui date des premiers siècles de l'Église, prit vers 878 le nom de *Santa Eulalia*, lorsqu'on y eut transporté les restes de la sainte patronne de Barcelone. Raymond Bérenger I^{er} la réédifia en 1058, et, deux siècles après, comme elle était

trop étroite pour l'importance toujours croissante de la ville, les rois d'Aragon firent ériger le temple actuel, dans lequel fut ménagée une vaste chapelle souterraine en l'honneur de la sainte. Les caractères dominants de cette église, du style gothique, sont l'élévation de son perron, les tours élancées qui la dominant, la hauteur de ses voûtes soutenues par des piliers d'une grande élégance et d'une grande hardiesse, la colonnade semi-circulaire qui entoure le maître-autel. La façade est inachevée; on conserve dans les archives le dessin d'un projet de portail du style le plus fleuri et le plus délicat; le chapitre prélève depuis trois siècles sur chaque mariage un droit dont le produit est destiné à l'achèvement, toujours projeté, de cette partie délaissée du monument. On admire sur l'un des côtés de la basilique la porte de *San Severo*, qui conduit au cloître, et qui réunit tous les enjolivements, toutes les finesses de découpure et de détail du xv^e siècle.

L'intérieur de la cathédrale forme trois vastes nefs séparées par huit piliers; dix piliers entourent le maître-autel en avant de l'abside. Le maître-autel est un gracieux ensemble de fines colonnettes, de ciselures, de trèfles, de découpures en pierre de couleur sombre, ayant l'aspect d'un petit temple, au milieu duquel apparaît, au-dessus du tabernacle, Jésus sur la croix. Des dix piliers qui l'entourent s'élancent dix arêtes semi-circulaires qui forment la voûte, et dans la frise, au-dessus des arcs des piliers, se dessine une jolie galerie découpée en trèfles. L'abside est percée de grandes fenêtres garnies de vitraux qui jettent une vive lumière sur cette partie de l'église. Le sanctuaire est élevé de plusieurs degrés au-dessus du sol du reste de l'église; une haute grille la ferme, et on y arrive par deux escaliers placés à droite et à gauche, le milieu, au-dessous de la grille,

étant occupé par le sommet du grand arc surbaissé qui s'ouvre sur la chapelle souterraine de Sainte-Eulalie. On descend à celle-ci par vingt marches; une grille la ferme, et cinq autres marches conduisent jusqu'au seuil de la crypte. On découvre au fond, supportée par huit colonnes de jaspe toutes différentes, et couverte de bas-reliefs représentant des épisodes de la vie de la sainte, l'urne qui renferme ses restes; un grand nombre de lampes suspendues à la voûte éclairent sans cesse ce panthéon, qu'entoure une ligne de stalles. En remontant dans l'église, on aperçoit en face de soi, au centre de la grande nef, le *coro* (le chœur), incroyable et heureuse profusion d'ornements, de figures et de filigranes. La boiserie et les stalles sont d'une grande richesse; chaque siège est surmonté d'une jolie coupole finement découpée, et sur les dossiers sont peints les noms et les armoiries des chevaliers qui reçurent la Toison d'or, le 5 mars 1519, dans un chapitre tenu par le roi don Carlos 1^{er}. Un riche escalier conduit vers une tribune qui s'élève à la droite du chœur, et qui est digne d'une scrupuleuse attention. On signale encore, dans cette belle église, la façade de marbre de la chapelle du *Trascoro*; la chapelle de San Olaguer, martyr d'origine française, mort en 1137, et dont le corps fut miraculeusement découvert cinq cents ans après; dans cette chapelle, la première de la nef latérale de droite, se trouve un tombeau de marbre surmonté de l'image du saint. Ce tombeau est ouvert par derrière, et on y peut voir, préservé par une vitrine et une grille de fer, le corps de saint Olegario dans un état parfait de conservation, et revêtu d'habits pontificaux. Cette chapelle est ornée de peintures du célèbre artiste catalan Viladomat. Dans les chapelles voisines se trouvent quelques beaux tombeaux: celui de doña Sancha Jimenès de Ca-

brera; celui de l'évêque don Ramon Escalas, un chef-d'œuvre de finesse et d'ornements; celui de l'évêque don Berenguer de Palaciolo. Dans la chapelle du *Santissimo Cristo* et dans celle de San Marcos, on remarque quelques belles peintures de Manuel Trasmellas et de son frère Francisco.

Le *cloître*, dans lequel on pénètre par la porte de San Severo, est d'une architecture assez irrégulière; les ogives sont d'inégale grandeur, mais ce défaut est racheté par l'aspect grandiose des piliers, par la finesse des colonnettes qui les forment, par le nombre infini de figurines qui en ornent les chapiteaux, et qui représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. On y remarque surtout une Adoration des Mages au second pilier en entrant. L'attention y est également attirée par les jolis détails de la porte dite de San Olaguer; par une image de Jésus de Nazareth, en face de la porte de San Severo; par la façade de la salle capitulaire, et même, dans une autre ordre de curiosité, par une niche peinte en jaune, dans laquelle est placé un sépulcre de bronze surmonté d'une statue dont le costume bizarre est décoré de grelots. Une inscription latine indique que ce sépulcre a reçu le corps de « Mossèn Borra, glorieux chevalier. » Borra, homme instruit, mais surtout spirituel et plaisant, était le bouffon du roi Alfonse V d'Aragon, qui, dans un jour de belle humeur, lui avait, dit-on, concédé par acte solennel le droit de boire à discrétion de tous les vins de ses caves. Le centre du cloître est occupé par une jolie cour plantée d'orangers, dont un bassin d'eau jaillissante nommée *la fuente de las Ocas* occupe le milieu, et tout auprès se trouve une fontaine, le *Lavadero*, chargée d'ornements, de bêtes fauves, d'enfants sculptés et placée sous un double arc dentelé qui forme, au point de rencontre, un énorme

cul-de-lampe représentant saint Georges.

Les archives de la cathédrale possèdent des documents curieux ; quelques-uns sont antérieurs à cette terrible époque où Almanzour, à la tête des bandes sarrasines, ravagea une partie de l'Espagne chrétienne.

Parmi les autres églises de Barcelone, citons rapidement, la *colegiata de Santa Ana*, avec un beau cloître et un magnifique tombeau de don Miguel Bohera, qui commanda à la bataille de Ravenne au temps de Ferdinand le Catholique, et que Charles-Quint nomma général des galères d'Espagne ; — *Santa Maria del Mar*, bel édifice gothique, dont le portail principal est d'un beau style. L'intérieur est à trois nefs et d'une grande élégance ; le chœur, par une heureuse exception, est derrière le maître-autel. On y remarque une belle boiserie, de grandes orgues, et, en face de celles-ci, la tribune royale, communiquant autrefois avec le palais, qui était contigu à l'église. — *Santa Maria de los Reyes* date de la fin du x^e siècle, et a été reconstruite dans toute l'élégance et la richesse du style gothique, en 1380. On y remarque une belle tour, le maître-autel et les orgues. Dans cette église se réunissent les confréries des *Desamparados*, et de la *Sangre*, instituées pour aider, conduire à la mort et enterrer les condamnés à la peine capitale. — *San-Justo et San-Pastor* fut la première église chrétienne de Barcelone ; elle a possédé pendant trois siècles la sainte image de N.-D. qu'on vénère actuellement dans le monastère de Montserrat. Elle forme une seule nef, au centre de laquelle s'élève un beau maître-autel moderne, malheureusement inachevé. Barcelone a possédé ou possède encore 12 églises et un certain nombre de chapelles ; 25 couvents de religieux, la plupart changés de destination ; 18 couvents de femmes, dont quelques-uns sont encore habités, et

une multitude d'associations pieuses, confréries, congrégations, etc.

ÉDIFICES PUBLICS.—La *Casa de la Diputacion*, construite au xvi^e siècle, est située sur un des côtés de la place San-Jaime. Au milieu de sa façade, d'ordre corinthien, s'élève un beau portail, formé par quatre colonnes sur piédestaux. L'aspect général en serait élégant si l'on n'avait orné les fenêtres de balcons modernes et de jalousies, qui en défigurent le majestueux ensemble. On admire sur l'un des côtés de l'édifice, dans la *calle del Obispo*, la délicieuse façade de la chapelle de San Jorge, du style gothique le plus fleuri et le plus élégant. C'était dans la *Casa de la Diputacion* que se réunissaient autrefois les trois États de Catalogne, supprimés par Philippe V. Ses belles salles plafonnées servent aujourd'hui aux audiences des chambres de la Cour suprême. Elles sont ornées de la série des portraits des comtes de Barcelone depuis Charlemagne jusqu'à la reine Isabelle II. Dans une partie de l'édifice sont installées les précieuses archives générales de la couronne d'Aragon, dont il a été question plus haut.

La *casa consistorial* occupe le côté opposé de la place. L'édifice, d'ordre gothique, date de 1373, et on en admire le *patio* et l'arrière-façade sur un jardin planté d'orangiers. La façade principale est moderne ; elle a été élevée en 1832 pour mettre ce côté de la place en harmonie avec le côté occupé par le palais de la Députation. Les archives municipales, que renferme cet édifice, possèdent de précieux documents, mais elles sont dans un état d'abandon presque complet.

Le *Real Palacio*, l'ancienne demeure des rois goths, était auprès de la cathédrale. Habité tour à tour par les comtes de Barcelone et par les rois d'Aragon, il devint palais de l'Inquisition, puis résidence des vice-rois, puis couvent des religieuses de Santa Clara.

Tout ce qui constituait autrefois le palais de l'Inquisition a été démoli en 1828 et vendu par le domaine royal; les religieuses ont sauvé du morcellement la partie qu'elles habitent encore. Il n'y avait, par conséquent, plus de palais royal, lorsque la reine Isabelle vint à Barcelone, en 1844; on affecta à cette destination l'édifice qui porte ce nom aujourd'hui, et qui occupe l'un des angles de la place du Palais, non loin de la *Puerta de Mar*. C'est un vaste bâtiment plat, carré et lourd, du style gothique, sur lequel ont été simulées à fresque des moulures, des corniches, des pilastres, voire même quelques fenêtres, afin de lui donner une apparence qui lui manquait complètement. Ce mode de peintures extérieures et d'ornements simulés est, du reste, très-usité à Barcelone et dans la plupart des villes de cette région.— Le palais de la reine avait été construit en 1444, pour servir de halle aux draps (*Hala dels Draps*). En 1514, on y établit un arsenal, et, en 1652, Philippe IV l'affecta à l'habitation des vice-rois, qui l'occupèrent jusqu'au moment où il fallut le disposer pour recevoir la reine.

La *Bourse (Casa Lonja)* fait face au palais; c'est un bâtiment moderne, renfermant, outre la salle de la Bourse, de vastes salons, le tribunal de commerce, ou *Consulado*, l'École des beaux-arts, placée sous la protection de la chambre de commerce. Cet édifice, construit avec luxe, est richement orné de statues, de marbres, de peintures et de fontaines.

La *Douane (Casa Aduana)*, située tout à côté de la *Puerta de Mar*, fait face à l'un des côtés du palais de la reine. Elle est insuffisante pour le mouvement considérable du commerce de Barcelone, mais offre à l'extérieur un assez bel aspect.

ÉDIFICES PARTICULIERS. — Ceux de ces édifices dignes d'appeler l'attention sont en petit nombre,

nous n'en citerons que trois, qui sont du moins très-remarquables.

Plaçons en première ligne la *Casa de Gralla*, aujourd'hui palais des marquis d'Aytona, situé dans la rue de la *Puerta Ferrisa*. Il date, dit-on, de 1306, mais ses différentes parties ont été construites à des époques distinctes, et présentent, par conséquent, des échantillons riches et gracieux de divers styles. On y remarque surtout la galerie du second étage, formée par douze colonnes corinthiennes d'une excessive légèreté, les plafonds en boiserie de quelques salles et du salon principal, enfin la façade qui, malgré un grave défaut d'alignement, présente, dans le style le plus pur de la Renaissance, une délicatesse d'ornements qui en fait une des œuvres les plus précieuses de cette époque. La porte surtout, malgré les graves injures qu'elle a reçues du temps et des passants, est une merveille de bon goût et d'élégance; les deux colonnes corinthiennes qui s'élèvent des deux côtés, l'arc plein-cintre tout ciselé, les médaillons des tympans, les guirlandes de fleurs du fronton et les jolis enfants qui les soutiennent, tout, dans ce gracieux ensemble, est digne de l'attention du touriste et de l'artiste.

La *casa de Dusay*, dans la calle de Regomir, date des premières années du xvi^e siècle; les colonnes qui en décorent le *patio*, les trophées en bas-relief qui ornent sa façade intérieure, méritent la réputation que lui ont faite les archéologues.

Les *colonnes romaines* de la calle de Paradis sont le plus ancien monument de Barcelone. Rien ne signale extérieurement au visiteur la maison qui les recèle, si ce n'est, comme point de repère, une meule de moulin, qui a été placée dans la rue, au milieu du pavage, pour indiquer que ce point est le plus élevé de la ville. Ces colonnes sont d'énormes fûts cannelés à

demie enfouis dans le sol, et qui paraissent avoir appartenu au portique de quelque temple colossal; les constructions modernes sont venues s'appuyer contre ces colonnes, dont la base est aujourd'hui perdue au milieu d'une obscure distribution d'escaliers tortueux et de chambres humides; deux étages ont été construits dans leur hauteur. La partie supérieure de quatre d'entre elles occupe les quatre angles d'une chambre dont la vulgarité contraste avec l'effet grandiose des chapiteaux corinthiens et de leurs énormes feuillages. Il faudrait, pour reconnaître l'édifice dont ont fait partie ces colonnes et celles qu'on aperçoit presque entières dans une cour voisine, un déblaiement complet, dont le résultat serait certainement intéressant pour l'archéologie.

On cite encore la *casa de Cardonas*, près de la bajada de *San Miguel*, dans laquelle on remarque un beau *patio*, un magnifique escalier, un riche plafond et des fenêtres surchargées d'ornements. Enfin, nous ne négligerons pas de signaler, sur un balcon d'une maison portant le n° 33, dans la rue de *Bajo-Muralla*, un buste en relief entouré d'ornements gothiques, et qui représente, dit-on, Miguel Cervantes. On croit que l'immortel auteur de *Don Quichotte* a habité cette maison.

THÉÂTRES. — Le *théâtre du Liceo*, — nous ne parlons pas de celui de *Santa Cruz*, qui n'a de remarquable qu'une façade d'assez bon goût, — est le plus vaste, dit-on, qui soit en Europe; il est en même temps construit avec élégance et luxe. Une belle façade sur la *Rambla*, un immense vestibule, des escaliers somptueux en marbre blanc, un éclairage splendide, des stucs, des marbres et des peintures; des dégagements qui permettent aux 4,000 spectateurs que le théâtre peut recevoir d'en sortir en 12 minutes, en font un monument digne de la passion toute particulière des Barcelonais pour le spectacle

et pour les représentations lyriques. Il a été construit, en 1845, sur les terrains d'un ancien couvent de Trinitaires. L'architecte a pris pour modèle de la distribution intérieure le théâtre de la *Scala* de Milan, avec des dimensions plus considérables. La salle a quatre rangs de loges, et, aux deux premiers rangs, des amphithéâtres à trois rangs de stalles; tout l'espace occupé dans nos théâtres français par le parterre et l'orchestre est garni de fauteuils, ce qui lui donne l'aspect le plus riche et le plus élégant. Il y a, en somme, dans toute la salle 168 loges et 1,400 stalles ou fauteuils. La scène a 70 pieds (19 mètr. 1/2) d'ouverture, 65 (18 mètr.) de hauteur, et occupe une surface de 8,000 pieds carrés. Le lustre a 15 pieds de diamètre et compte 1,100 becs de lumière. Il est en bronze doré et en cristaux de Bohême; il a été construit en Belgique. Nous mentionnerons rapidement le foyer principal, vaste, richement décoré, éclairé sur la *Rambla* par trois immenses fenêtres, pavé en mosaïques et entouré de glaces; les foyers et les salons destinés aux fumeurs à chacun des étages supérieurs; la magnifique terrasse, couverte de fleurs, ménagée au sommet de l'édifice pour les soirées d'été, et surtout cette organisation de signaux communiquant de toutes les loges à un point central et combinés avec une série de tuyaux acoustiques qui permettent de correspondre à tous les étages aussi bien pour l'utilité des spectateurs, pour le service très-actif du café, que pour la surveillance et la police de la salle.

Barcelone possède un troisième théâtre situé dans la rue *Fernando VII*, et nommée le *teatro nuevo de Capuchinos*, il est petit, mais très-élégant.

La *Plaza de Toros* a été construite en 1833, sur le plan de celle de Madrid, elle est située hors de la *puerta de Mar*, derrière la station du chemin de fer de l'Est; elle

peut contenir 10,000 spectateurs.

FONTAINES. — L'abondance des eaux potables est une des richesses de Barcelone. Deux prises d'eau considérables ont été pratiquées l'une au XIV^e siècle, dans la montagne de Collcerola, l'autre en 1825, à Moncada, et alimentent, dans l'intérieur de la ville, 85 réservoirs qui fournissent l'eau à 54 fontaines publiques, à 854 concessions particulières, à 5 abreuvoirs, à des lavoirs, etc.; sans parler des fontaines monumentales, dont nous dirons quelques mots rapidement.

La fontaine de la place du théâtre, nommée en idiome vulgaire *font del Vell*, à l'entrée de la Rambla, est de caractère égyptien. C'est une pyramide quadrangulaire tronquée, avec quatre niches dont une seule a reçu une figure symbolisant la naissance d'un fleuve. Le sommet du monument est occupé par une statue guerrière représentant Barcelone.

L'obélisque de marbre de Sainte-Eulalie, au milieu de la plaza del Padro, date de 1672. Il a été transformé en fontaine pour recevoir les eaux de Moncada; il porte huit inscriptions commémoratives du martyre de la sainte. L'une d'elles est surmontée de la formule S. P. Q. B., et se termine ainsi :

*Obtupesce, viator, et vide in duello puel-
lam nondum dimicantem, sed victricem.*

La Fuente del Anden (du Quai) a été construite en 1826 pour l'usage des navigateurs. C'est un monument carré, à trois corps, avec des Sirènes, des attributs du commerce maritime, et au sommet Neptune sur un rocher, orné du trident.

La fontaine de la place de Medina-celi est une colonne rostrale en fonte, élevée au-dessus d'un socle polygonal en pierre contre lequel s'appuient quatre tritons montés sur des dauphins; elle a été érigée à la mémoire de Galceran Marquet, vice-amiral catalan et conseiller de Barcelone. Sa statue en pierre est placée au sommet.

La fontaine de la place du Palais

est le plus moderne et le plus remarquable de ces monuments. Elle a été construite en marbre de Carrare, l'exécution et la sculpture en ont été confiées à des artistes italiens. Quatre pedestaux, s'élevant au-dessus d'un fond de rochers et entourés d'enfants et de chevaux marins, supportent les statues de quatre matrones représentant les provinces de Barcelone, Lerida, Tarragone et Gironne avec les attributs qui leur sont propres, et des guirlandes, des fleurs et des fruits particuliers à chaque province. L'eau jaillit de toutes parts et retombe en abondance dans une belle vasque entourée d'une grille en fer. Sur la face principale du monument sont les armes de Bernardo de Guiros, marquis de Campo Sagrado, ancien capitaine général, sous lequel fut construit l'aqueduc de Moncada; on lit autour de l'écu cette devise : *Despues de Dios la casa de Quiros*. Un génie ailé s'élance au sommet du monument.

Au milieu de la jolie *Plaza Real*, qui, entourée de belles maisons à arcades, communique par deux passages avec la Rambla de Capuchinos et la calle Fernando VII, s'élève encore un monument qui n'est pas une fontaine, mais qui est flanqué de fontaines et qui, à ce titre, peut prendre place dans notre description. Ce monument, tout récemment construit en jaspe de Catalogne et en marbre blanc de Grenade, est dédié aux rois catholiques. Ses quatre faces recevront des bas-reliefs représentant Colomb en présence des rois catholiques à Barcelone, à son retour du nouveau monde; Boabdil remettant les clefs de Grenade; deux hérauts d'armes se donnant la main, symbolisant l'union de l'Aragon et de la Castille. Au sommet doit être placée la statue de Ferdinand le Catholique. Une croix d'Isabelle la Catholique, dessinée en bordures de buis, occupe tout le parterre des deux côtés du monument, et une allée d'orangers l'environne.

DÉFENSES. Le fort des *Atarazanas* a été construit vers 1243, du temps du roi don Jaime el Conquistador; ce fut d'abord le chantier de construction et l'arsenal des galères royales; aujourd'hui il renferme la direction d'artillerie et des logements pour 3,000 hommes et 400 chevaux, des ateliers de construction pour le matériel de guerre et des salles d'armes qui peuvent recevoir 4,000 fusils. Ses batteries commandent le port, la muraille de mer et même la Rambla.

La citadelle a été construite par les ordres de Philippe V, de 1715 à 1725, au N.-E. de la ville. Les deux chemins de fer de Granollers et du bord de la mer passent sous ses glacis. Sa figure est un pentagone régulier de 1,155 pieds (323 mètr.) de côté; elle est bien construite et bien entretenue, mais la plupart des bâtiments qu'elle renferme ne sont pas à l'épreuve de la bombe.

Le château de *Monjuich* occupe le sommet d'une montagne isolée à environ 1,170 mètr. de la place et à 206 mètr. au-dessus du niveau de la mer; ses fortifications suivent les sinuosités de la montagne et forment une enceinte irrégulière, souvent bâtie sur des rochers à pic et presque inabordable de tous côtés. Il peut contenir une garnison de 9 à 10,000 hommes. On jouit de ce point d'un spectacle magnifique sur la mer et sur une immense étendue de pays.

Le *Monjuich* (*Mons Jovis* ou *Mons Judaicus*) longtemps couvert, sur ses pentes vers la campagne, d'habitations qui ont peu à peu disparu, ne portait autrefois, au sommet, qu'une tour ou *atalaya* couronnée par une lanterne et entourée d'un mur à hauteur d'appui. L'ancien château nommé *Castrum de Porta* ou *Castillo del Puerto*, dont il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige, était assis, sur la roche vive, au pied de la montagne et du côté de la mer; il fut quelquefois habité par les comtes de Barcelone.

Le sommet du *Monjuich* devint une citadelle lorsque Barcelone, soulevée par les vexations des agents de Philippe IV, se plaça sous la protection du roi de France et se prépara, en construisant une forteresse sur cette hauteur inabordable, à l'énergique résistance qu'elle opposa à l'armée espagnole du marquis de Los Velez. Mais cette création des Barcelonnais leur fut plus d'une fois fatale; le *Monjuich* domine la ville, qu'il menace incessamment de ses bombes et de ses obus; la forteresse prise, la ville reste sans défense. Ainsi arriva-t-il lorsque l'archiduc Charles d'Autriche, compétiteur de Philippe V, vint débarquer à Badalona. Le comte de Peterborough, qui commandait son armée, commença par l'attaque de *Monjuich*, s'en rendit promptement maître, et obligea le général Velasco, qui commandait pour Philippe V, à abandonner Barcelone.

Il en fut de même en 1808 lorsque, grâce à une ruse que nous racontons plus loin, Barcelone se trouva occupée par les troupes françaises. Le fort de *Monjuich*, que commandait le brigadier Alvarez de Castro, avait refusé de nous recevoir, et ne fut ouvert que sur un ordre exprès du capitaine général Ezpeleta. Barcelone s'appretait à se soulever, le général Dufresne la tint en respect du haut du *Monjuich*. Les menaces perpétuelles de cette lourde épée de Damoclès se réalisèrent un jour d'une manière terrible et par des mains espagnoles; ce fut lorsque, en décembre 1842, Barcelone se souleva contre la régence du général Espartero; les troupes furent successivement forcées d'évacuer la citadelle, le quartier des Estudios, les *Atarazanas*; la ville resta aux révoltés. Espartero arriva à Sarria, fit sommer la ville, qui refusa de se rendre, et du haut de *Monjuich* les bombes vinrent y semer la mort et la destruction.

Le port de Barcelone n'était

d'abord qu'une plage découverte, abritée seulement du côté du S. par la base de la montagne de Monjuich. Le môle qui le forme aujourd'hui du côté N. avance dans la mer de 800 mètr. dans la direction du S. L'entrée n'en est pas accessible à tous les bâtiments de fort tonnage, à cause du voisinage des rivières de Besos au N.-E. et de Llobregat au S., qui rejettent vers Barcelone les sables et les terres qu'elles charrient dans leurs crues. Elles ont ainsi formé en avant du port, de l'extrémité du môle à la base du Montjuich, une barre non interrompue qui ne laisse que 13 pieds d'eau, bien qu'il y en ait 18 à 21 dans le port. Une lanterne à feu fixe, visible à 9 milles de distance, s'élève à l'extrémité du môle, à 18 mètr. au-dessus du niveau de la mer.

Le faubourg de BARCELONNETTE est au S.-E. de la ville, hors de la Porte de mer et en arrière du môle. Il a été bâti en un petit nombre d'années sur un plan parfaitement régulier. Toutes ses rues sont parallèles ou se coupent à angle droit; les maisons sont presque toutes semblables, de même dimension, à un seul étage, habitées par une population de marins, de pêcheurs et d'ouvriers de marine. Au milieu de cette colonie, qui compte plus de 11,000 hab. s'élève: une église, *San Miguel*; deux casernes pour 1,200 hommes et des établissements industriels, une verrerie, une fonderie de fer pour les machines à vapeur, des ateliers de chaudronnerie pour les chaudières, les cylindres, etc., un magasin à sel, une usine à gaz, un vaste établissement de bains de mer chauds, et un chantier où se construisent des navires de toute dimension et jusqu'à 1,000 tonneaux.

GRACIA est l'autre faubourg de Barcelone. Il est situé à une portée de canon de la ville, au N.-O., au pied de la montagne de *San Pedro martir*. Sa position pittoresque, son excellent climat, sa proximité

de la ville et la jolie avenue qui y conduit, en font le séjour favori et la promenade privilégiée des Barcelonais, qui s'y portent en foule dans les soirées d'été et les jours de fête. On y compte environ 600 maisons, des hôtels, des restaurants, des cafés, et de délicieux jardins remplis de fleurs et plantés d'orangers.

Barcelone est d'ailleurs entourée d'une belle campagne, riante, fertile, bien cultivée, couverte d'arbres de toute espèce. Des habitations de plaisance en couvrent presque toute la surface depuis les portes de la ville jusqu'au pied des montagnes du N.-O., confondues avec ces nombreuses usines, ces grandes fabriques, ces établissements à hautes cheminées, qui donnent à Barcelone, vu extérieurement, l'aspect de l'une de nos grandes villes industrielles de France, Lyon ou Rouen. Les maisons de campagne, *torres*, sont généralement belles et agréables, beaucoup sont décorées avec goût, souvent ornées de peintures à fresque et ayant de l'eau en abondance. Le village de Saria, plus éloigné que Gracia, mais qu'on a relié à Barcelone par une voie de fer, occupe aussi une grande place dans les affections des citadins.

Les Barcelonais sont passionnés pour le spectacle, pour la musique, pour la danse; tout chez eux respire le luxe; ils suivent scrupuleusement les modes françaises, les femmes surtout, qui ne portent plus le costume espagnol qu'à l'église. Les cérémonies d'église sont brillantes; on y déploie les jours de grande fête une profusion de lumières et d'ornements. Il n'y a point de ville, après Valence, où l'on fasse autant de processions: celles de la Semaine-Sainte, dans lesquelles on déploie une grande pompe, attirent un immense concours de fidèles ou de curieux.

« Chacun a les siennes, dit un petit livre local à propos des coutumes barcelonaises, mais beau-

coup de gens suivent celles des autres. » Voici du moins les principales. Le jour de Saint-Antoine (17 janvier), on célèbre une fête populaire avec courses de chevaux élégamment ornés. Le 12 février, jour de Sainte-Eulalie, est la fête de Saria. Le jeudi-gras, il se fait une grande promenade de voitures et de tartanes autour de la Rambla, dont l'allée principale est couverte de gens masqués ou en habits de fête. Le mercredi des Cendres, les sept huitièmes de la population sortent de la ville pour « enterrer le carnaval »; Barcelone est désert pendant plusieurs heures. A Pâques et à la Pentecôte, on tient à Gracia et sur la côte, on tient à la foire promenade qui y conduit la foire aux moutons, qui ces deux jours-là peuvent être introduits en ville francs de droits. Le 23 avril, on célèbre la fête de Saint-Georges dans le joli patio gothique de l'*Audiencia* (*casa de la diputacion*). De petites boutiques de fleurs et de jouets d'enfant, assaillies par la foule, sont installées dans la cour et dans les galeries. Le jour de la Fête-Dieu et de l'octave, on se promène dans les rues que doit parcourir la procession; les jeunes gens distribuent des bombons et jettent des fleurs aux dames. Les deux nuits de Saint-Jean et de Saint-Pierre, il y a affluence de musiciens, de danseurs et de promeneurs sur le *paseo nuevo*; ces deux fêtes se nomment la *Buenaventura*. La fête de Barcelone se célèbre le jour de Saint-Thomas, 21 décembre; les paysans de toute la campagne y arrivent en foule vendre des volailles grasses. C'est jour de liesse et de bonne chère dans toutes les classes de la population.

Un mot maintenant des événements qui se sont passés à Barcelone lors de l'invasion française en 1808. Nos généraux avaient ordre d'occuper les principales places par surprise et sans coup férir. Ainsi avait fait d'Armagnac en s'emparant de la citadelle de

Pampelune à l'aide de boules de neige, ainsi fit Duhesme pour la citadelle de Barcelone. Il pénètre en Catalogne par la Junquera, annonçant qu'il marche sur Valence. Le capitaine général Ezpeleta, inquiet de cette violation du territoire espagnol, fait inviter Duhesme à s'arrêter jusqu'à ce que des ordres soient parvenus de Madrid; mais le général français répond qu'il obéit aux instructions de l'Empereur et qu'il rendra le capitaine général responsable des événements qui pourront résulter de son opposition. Celui-ci cède et ouvre Barcelone, le 13 février, aux troupes françaises. Duhesme demande que ses soldats puissent partager la garde des portes avec les Espagnols, Ezpeleta cède encore et permet qu'un détachement soit envoyé à la citadelle pour doubler le poste fourni par les nationaux. Il y avait là vingt Espagnols: Duhesme y met une compagnie de grenadiers. Nouvelle protestation du capitaine général, qui n'est pas écouté. Cependant le général français fait courir le bruit que son armée est appelée à Cadix, il la rassemble pour la passer en revue sur l'esplanade même de la citadelle. Pendant que l'attention des spectateurs est détournée par cette fête militaire, le général Lecchi, commandant la brigade italienne, vient avec son état-major se placer sur le pont-levis. Un bataillon de vélites se présente, enlève la sentinelle espagnole et pénètre dans la forteresse suivi de quatre autres bataillons. La garnison se composait de deux bataillons de gardes wallones qui n'avaient pas même été consignés à leur poste, et qui se promenaient dans la ville. A mesure qu'ils rentrent ils trouvent la place occupée, et au bout de quelques jours on les invite à prendre ailleurs leurs quartiers. Il y avait encore Monjuich, mais la position éloignée de ce fort ne permettait pas d'user du même stratagème ni de tenter une surprise, et en effet

un détachement y ayant été envoyé, la garnison se hâta de lever le pont. Le gouverneur était Don Mariano Alvarez, le brave défenseur de Girone; le commandant français lui demanda de le laisser entrer; Alvarez s'y refuse. Duhesme, informé de ce qui se passe, s'adresse à Ezpeleta, le menace encore de le rendre responsable du mal que peut occasionner ce conflit, le capitaine général cède et donne l'ordre de recevoir les Français à Monjuich. Alvarez hésite néanmoins à obéir, enfin il cède et livre sa place le 28 février, avec les approvisionnements assez importants qu'elle renfermait. Maître de la ville, Duhesme ne tarda pas à y être inquiété par les armées espagnoles, et pendant que le général Gouvion Saint-Cyr assiégeait Rosas, le général espagnol Vivès était venu bloquer Barcelone, aidé par les forces navales anglaises qui fermaient le port. Une attaque assez vigoureuse força les avant-postes à se replier dans la place qui, serrée de près et n'ayant plus de communications avec le dehors, eût été bientôt forcée de se rendre, si l'importante victoire remportée à Cardedeu par Saint-Cyr n'eût dispersé les assaillants. Dans les années qui suivirent, Barcelone, presque toujours gardée à vue par les troupes espagnoles, fut souvent l'objet de tentatives infructueuses; elle resta occupée par une garnison française jusqu'en 1813. En 1823, nos troupes, venues en Espagne pour protéger les droits légitimes de Ferdinand VII, trouvèrent Barcelone défendue par une milice nationale bien organisée et par une garnison qui avait pour capitaine général un vieil ennemi des armes françaises, Mina. Criblé de blessures, fatigué par l'âge, le célèbre partisan trouva, pour défendre la ville, son énergie et son ardeur de la guerre de l'Indépendance, il résista jusqu'au moment où la dispersion de l'armée libérale dans le reste

de l'Espagne eut rendu la lutte inutile, et il remit la place par une honorable capitulation au maréchal Moncey.

Nous serions conduits trop loin si nous voulions entreprendre l'histoire de chacun des *pronunciamientos* qui, depuis 1823 jusqu'à nos jours, ont fourni chaque fois un nouvel exemple de la facilité avec laquelle les Barcelonais, toujours impatients du joug, prennent parti dans les agitations politiques du royaume. La sanglante révolution de 1835, dans laquelle la populace traîna dans les rues le cadavre du général Baza et qui ramena le vieux Mina à la capitainerie générale; les scènes cruelles qui signalèrent en 1837 et 1838 le rôle de Barcelone dans la guerre civile; le mouvement de 1840 commencé aux cris: de Vive Espartero! pendant que la reine Christine et ses deux filles habitaient Barcelone où elles prenaient les bains de mer, et qui eut pour résultat de contraindre la reine à s'embarquer précipitamment pour Valence; les terribles luttes de 1842, où la ville soulevée, expulsant les troupes et les autorités, se vit canonnée par Espartero sous le feu des bombes du Monjuich; tous ces faits pénibles, d'un résultat si fatal pour la plus intelligente et la plus industrielle des cités espagnoles, ne justifient que trop cette opinion exprimée par de Laborde et reproduite par M. Madoz, que le Catalan est inquiet, remuant, toujours en quête d'indépendance, et cependant tout prêt à réclamer un maître aussitôt qu'il s'est soustrait à l'autorité d'un autre.

De Barcelone à Tarragone, à Manresa, au Montserrat, à Urgel, à San-Juan de las Abadesas et à Campredon, aux bords des Pyrénées françaises.—R. 45, 47, 48, 49.—Aux Iles Baléares, section VII.

B. DE BARCELONE A SARAGOSSE.

§ I. *Route de terre* (449 kil. 1/2).

Une belle route qui sort de Bar-

celone par l'ancienne porte de Santa Madrona, traverse une riche campagne toute parsemée de jolies habitations et de fabriques en pleine activité, c'est comme un long faubourg de Barcelone aboutissant à la petite ville manufacturière de

3 kil. (158 kil.) *Sans*. (6,739 hab.)

3 kil. (161 kil.) *Esplugas*, v. de 660 hab., au pied de la montagne de *San Pedro Martir* et à l'entrée d'une plaine peu fertile.

4 kil. (465 kil.) *San Feliu de Llobregat*, petite V. de 2,484 hab., située dans une grande plaine toute coupée de canaux d'irrigation, à une petite distance de la rivière de Llobregat.

4 kil. (169 kil.) *Molins del Rey*, V. de 3,000 hab., entourée de collines couvertes de vignes. En sortant de cette ville on traverse le Llobregat sur un beau pont droit de 15 arches, long de 332 mètr., à l'extrémité duquel on laisse à gauche la route de Tarragone par Vellerana et Villafranca. On s'éloigne du Llobregat, ayant à droite une belle ligne de hauteurs qui en dominant le cours et dont la route suit les pentes. Elle rencontre *Palleja* et *San Andrés de la Barca*, v. de 100 maisons, avant d'atteindre

11 kil. (180 kil.) *Martorell* (4,137 hab.). V. pour la description de Martorell, Molins del Rey et San Feliu, la R. 45 de Barcelone à Tarragone, § II.

5 kil. 1/2 (185 kil. 1/2). *Abdera*, v. de 434 hab.

4 kil. 1/2 (190 kil.) *Esparraguera*, petite V. de 2,647 hab., formant une longue rue d'une demi-heure de long; ses maisons sont bien construites, d'un seul étage pour la plupart. L'église est jolie et flanquée d'une haute tour à laquelle on monte par une rampe en pente douce. La vallée au milieu de laquelle se trouve *Esparraguera* est d'une grande étendue, riante, et fertilisée par le Llobregat. A une petite distance, au N.-O., la vue s'arrête sur l'immense mon-

tagne de Montserrat (p. 303), qui élève au-dessus des collines voisines du Llobregat son cône hérissé de dentelures.

Dans tout le territoire d'*Esparraguera*, dans le lit même du Llobregat, jaillissent un grand nombre de sources d'eaux minérales. Le principal groupe, exploité seulement depuis 1828, a acquis une grande réputation, et ils'y est élevé dans ces dernières années un vaste établissement, sous le nom de

Baños de la Puda. M. le docteur Rubio classe ces eaux parmi les azotiques ou nitrogénées sulfureuses. Elles contiennent :

Gaz sulfhydrique libre.....	13,34 gr.
Chlorure de magnésium...	14,64
— de calcium.....	3,86
— de sodium.....	383,33
Sulfate de magnésium.....	44,08
— de calcium.....	176,17
— de sodium.....	84,18
Bicarbonate de chaux.....	186,36
— de magnésium	28,24

pour 44 livres d'eau, mesures espagnoles. Leur température est de 27° cent.; elles sont transparentes, d'une teinte un peu opaline, répandant une assez forte odeur hydro-sulfureuse qui s'évapore au bout de quelques heures. On les dit efficaces pour le traitement des phthisies et des hémoptysies, des catarrhes chroniques procédant d'atonie, des bronchites même accompagnées de fièvre et de sueurs, des asthmes sans vice organique. Les hémoptysies passives cèdent également à l'emploi de cette eau prise en boisson et coupée avec du lait. On ne doute pas que par inhalation elle ne produise aussi de très-bons effets, mais on n'a encore fait pour cet objet aucune installation. Le plus grand nombre des malades sont affectés de maladies cutanées et en ont obtenu d'excellents résultats. On transporte l'eau de la Puda en grande quantité à Barcelone et dans toute la Catalogne.

La saison ouvre le 1^{er} juillet, et

ture jusqu'à la fin de septembre.

L'établissement se compose d'abord, sur la rive dr. du Llobregat, d'un édifice formant galerie avec 12 baignoires, et renfermant des chambres pour les serviteurs, parmi lesquels est un batelier. On traverse la rivière pour atteindre, sur la rive gauche, l'édifice principal, composé d'un vaste rez-de-chaussée et de deux étages; il renferme une chapelle, une belle salle à manger, un grand salon, une salle de billard et une trentaine de cabinets de bains, dont les baignoires sont les unes en marbre, les autres en faïence de Valence. Dans les étages supérieurs se trouvent des chambres, généralement convenables, pour près de 360 personnes. On paye ces chambres de 6 à 10 réaux par jour, et les bains 6 à 8 réaux. La table coûte 9 ou 14 réaux. Il vient à La Puda environ 1,000 personnes par an; la reine Isabelle y a fait un assez long séjour en 1844 et en 1845.

Deux voitures vont tous les jours pendant la saison de Barcelone à Esparraguera; le trajet se fait en 5 h. et coûte 6 réaux par place, et depuis Esparraguera on est transporté, soit par une tartane, soit par des ânes, pour 4 réaux; cette distance est de 5 kil. 1/2. Indépendamment de ce service spécial, on a les « ordinaires » (galères ou charrettes), voitures de messageries des localités voisines, Igualada, Manresa, Lérida, Balaguer, Cervera, etc.

Le pays est agréable, les promenades sont variées et les baigneurs visitent surtout le célèbre monastère de Montserrat, sans préjudice du pèlerinage qu'il est d'usage d'y aller faire quand la cure est terminée.

Au delà d'Esparraguera, la route longe la base méridionale de la montagne du Montserrat, traverse *Collbató*, v. de 396 h. puis

8 kil. (198 kil.) *Bruch*, v. de 750 h., à la sortie duquel elle s'engage dans un étroit défilé peu praticable, resserré entre la base du

Montserrat et des collines plantées de taillis, de broussailles et de bois de pins; ce défilé a eu de tout temps une triste célébrité par les nombreux attentats qui s'y sont commis contre la propriété et la vie des voyageurs. Il est propice aux embuscades; défendu militairement, on le considère comme inexpugnable, et nos troupes, en deux occasions, le 6 et le 14 juillet 1808, en firent la sanglante expérience; le défilé de Bruch fut pour elles les Thermopyles de la Catalogne. Plusieurs somatènes¹ de paysans mal armés, venus d'Igualada et de Manresa, y surprirent, la première fois, un corps de 3,000 h. commandés par le général Schwartz et le ramenèrent en désordre et avec quelque perte sur la route de Barcelone; la seconde fois ce fut le tour du général Chabran. Les gens de Bruch en furent tellement glorieux qu'ils érigèrent à l'entrée du village un petit monument avec une inscription commémorative, disant à peu près :

Arrête en ce lieu, voyageur,
Le Français s'y est arrêté,
Et lui qui sut passer partout
Il n'a pu passer par ici.

Ces deux circonstances assez désastreuses pour nos armes sont rapportées par M. Madoz, avec l'inscription de la pierre de Bruch; mais il est utile de mentionner la troisième tentative que fit le général Chabran quelques mois plus tard. Les Espagnols, cette fois, ne lui résistèrent pas, lâchèrent pied dès les premiers coups de fusil, et s'enfuirent jusqu'à Igualada en abandonnant leurs canons et 500 prisonniers. Nos soldats brisèrent la pierre commémorative.

¹ On appelle *somatén* une espèce de milice improvisée dans les moments de danger, et convoquée d'ordinaire à son de cloche. Les églises ont à cet effet un tocsin particulier, qu'on nomme *tocar á somatén*. On rapporte que la cloche principale de l'église d'Igualada a été brisée deux fois, en 1808 et en 1827, *tocando á somatén*.

5 kil. 1/2 (203 kil. 1/2). *Castellolí*, v. de 30 maisons disséminées sur les pentes au S. du Montserrat. Tout ce pays est très-accidenté. On y remarque les ruines d'un vieux château. On traverse le torrent d'Odena sur un pont d'une arche, construit en 1828, à l'occasion d'un voyage fait à Barcelone par Ferdinand VII. Les voyages royaux sont toujours l'occasion de quelques travaux de cette nature : la magnifique route du port de Frasno, entre Saragosse et Calatayud, a la même origine ; celle de Despeña Perros a été rectifiée à l'occasion d'un voyage de la reine Christine à Séville ; si les rois d'Espagne ne voyageaient pas, les chemins y disparaîtraient peu à peu.

17 kil. (220 kil. 1/2). *Igualada*, v. de 10,095 hab. La ville vieille est au centre, formée de rues étroites et tortueuses, et encore entourée des restes de vieilles murailles percées de portes qui communiquent avec la ville neuve. Celle-ci enveloppe la première de ses belles maisons et de ses larges rues bien alignées ; on cite parmi les rues la calle de la Rambla, et parmi les édifices, l'église, dans le style du moyen âge, avec une chapelle qui possède une image du Christ très-ancienne et très-vénérée. Les habitants d'Igualada célèbrent encore dans cette chapelle, une fois l'an, une fête commémorative de la victoire que leur somatène remporta, en 1808, sur les troupes françaises du général Schwartz, au passage de Bruch. On remarque aussi dans cette ville un beau quartier de cavalerie, et sur la *plazuela del Angel* une fontaine monumentale, la *fuenta de Neptuno*, alimentée par les eaux d'un aqueduc de 4 kil. d'étendue qui, à l'O. d'Igualada, jette, au-dessus d'un torrent, un arc d'une grande hardiesse et d'une belle construction. Igualada, entourée d'un territoire peu propre à la culture, est presque exclusivement industrielle ; on y compte quatre fabriques de drap,

une grande filature de coton mue par la vapeur, des manufactures de tissus de laine, de ceintures, d'alpargatas, etc. Le séjour en est, dit-on, très-agréable.

La route traverse une contrée boisée, toute coupée de ravins, et très-pittoresque, au milieu de laquelle on rencontre de jolis villages bien situés : *Jorba* (328 hab.), *Santa Maria del Camino* (50 hab.), *Porquerisas* (47 hab.), *Hostalet* (100 hab.), avant d'atteindre

36 kil. 1/2 (257 kil.). *Cervera*, v. de 4,090 hab., bâtie sur une éminence, à l'entrée d'une petite vallée accidentée, arrosée par le rio Cervera et bien plantée de vignes et d'oliviers. On y remarque une belle *casa de ayuntamiento* dont la façade est couverte de bas-reliefs et d'ornements sculptés, et surtout l'Université, magnifique établissement dont Philippe V dota Cervera pour la récompenser de son dévouement à sa cause, et pour punir en même temps Barcelone de s'être donnée à l'archiduc Charles d'Autriche. Le roi avait décidé, après la reddition de Barcelone, que, « dans l'état des choses, » il n'était pas convenable que l'Université rouvrit ses cours, et il fit construire à grands frais à Cervera, qui n'était alors qu'un petit bourg, un immense établissement sur le modèle de ceux de Salamanque, d'Alcala et de Huesca, et dans lequel il appela les meilleurs professeurs. Barcelone reprit plus tard son Université. Cervera lutta longtemps ; un ordre royal prononça la suppression en 1837, et aujourd'hui ces vastes bâtiments sont sans utilité. L'aspect en est lourd, la façade principale n'a pas d'ouvertures au rez-de-chaussée, et le grand portail, orné de quelques sculptures et surmonté de la couronne royale, est d'un style et d'un goût au moins douteux. L'édifice forme trois vastes cours entourées de bâtiments à un étage et à arcades ; l'arrière-façade sur la première cour, avec ses deux tours carrées, surmontées d'un

campanile octogone, est la seule partie digne d'attention de cette nécropole. On cite encore à Cervera des collèges, des couvents de moines, tout cela inhabité. L'un de ces derniers, Santo Domingo, était installé dans un vieil édifice de construction romaine, réédifié en 1559.

A Cervera on rencontre le chemin de fer qui doit relier la Catalogne à l'Aragon, et qui, empruntant à la sortie de Barcelone la ligne déjà en exploitation jusqu'à Tarrasa et Manresa, décrit une vaste courbe au nord de la route qui nous venons de décrire. La route par Martorell et Igualada ne sera par conséquent plus suivie, dans un temps prochain, pour les communications entre Barcelone, Saragosse et Madrid. Le chemin de fer Martorell deviendra la tête de la ligne de Barcelone à Tarragone.

11 kil. (268 kil.), *Tarrega*, V. de 3,120 hab., fort ancienne, dans une belle plaine et dans une agréable position, sur les bords du rio Cervera. On y remarque, sur la place, une croix gothique toute chargée d'ornements, dans la calle del Carmen une jolie église, et les fenêtres très-anciennes des maisons voisines de cette église. La plaine que traverse le Cervera est d'un aspect monotone, bien que couverte de vignes, d'oliviers et d'une riche végétation; on la nomme le llano d'Urgel. On laisse à droite et à gauche les deux petites villes de *Verdu* (1,511 hab.) et d'*Anglesola* (800 hab.); la première, au S., est célèbre par la foire aux mulets qui s'y tient le 25 avril et qui dure huit jours; on y vient de toute la Catalogne et des départements français voisins. On traverse dans la plaine le village de *Vilagrassa* (524 hab.), avant d'arriver à

11 kil. (279 kil.), *Bellpuig*, petite V. de 300 maisons, mal bâtie, dont tous les habitants, gens paisibles et bons, ne s'occupent que d'agriculture et de la récolte de leurs

oliviers. On traverse *Bellpuig* sans que rien y excite l'intérêt, et cependant on doit une visite à un ancien couvent de franciscains, aujourd'hui inhabité, à demi détruit, sans aucune apparence extérieure. Si le voyageur pénètre au milieu de ces ruines jusqu'à la porte du cloître, il y sera retenu par le spectacle inattendu de l'une des œuvres les plus remarquables qu'il ait encore rencontrées. C'est un beau patio carré, entouré de trois étages de galeries de style différent et d'une grande habileté architecturale. La galerie du rez-de-chaussée est formée sur chaque côté de quatre grandes arcades ogivales un peu lourdes, massives, dépourvues d'ornements, dont les piliers sont soutenus par des étriers couronnés de panaches pyramidaux, de gerbes de feuillage qui s'élançant jusqu'au balcon de la galerie supérieure. Celle-ci est distribuée en onze arcades d'un goût peut-être étrange, mais d'une étonnante hardiesse de travail. Chaque pilier a pour noyau une petite colonne carrée et cannelée; autour de cette colonne se tordent en spirale, depuis la base jusqu'au chapiteau, quatre énormes cordes ou quatre branches presque entièrement détachées, un instant entourées et comme maintenues par le chapiteau, composé un peu informe de feuillages, de fruits et d'animaux fantastiques. Puis, les torsades continuent, enveloppant l'arc d'un pilier à l'autre, et soutenant le mur et l'entablement au-dessus duquel s'élève l'étage supérieur. Celui-ci, en forme d'attique, surmonté par une espèce d'avent horizontal en charpente, est également partagé par onze piliers, mais d'ordre dorique, cannelés, reposant sur une balustrade à jour et supportant des arcs plein-cintre.

Ce cloître n'est qu'une première surprise; une autre est réservée au visiteur, si, de la galerie du premier étage, il descend à l'église

par un escalier tournant dont l'entrée sur cette galerie est déjà un chef-d'œuvre de symétrie et d'exécution. Dans la sacristie, il remarquera la baie gothique d'une petite armoire pratiquée dans le mur, et où se renfermaient autrefois les vases sacrés. Les deux côtés de cette baie sont formés par deux piliers pyramidaux; au centre de l'arc est un grand fleuron; au-dessus court une corniche de feuillages peuplés d'animaux et de gargouilles saillantes, puis, dans tout l'espace compris entre les piliers, l'arc et la corniche, s'étend un fond d'arabesques, de feuillages, d'animaux, sculpté avec une remarquable finesse. Ces divers travaux datent du commencement du XVI^e siècle, époque de la fondation du couvent par don Ramon de Cardona, qui fut vice-roi de Sicile.

Si bien doté par son fondateur, il était juste que le couvent fit honneur à sa mémoire, et le tombeau en marbre blanc de don Ramon de Cardona, érigé par sa veuve doña Isabel, est cité dans toute la Catalogne comme un « joyau précieux. » Il se trouve appuyé au mur latéral de l'église du côté de l'épître et forme un bel arc richement orné, dans le style le plus correct de la Renaissance. Un bas-relief représentant le débarquement d'une flotte occupe le soubassement; au centre, les galères sont rangées en ordre de bataille, des barques conduisent les hommes d'armes au rivage où les attendent des bandes de Maures qui se retirent en combattant. Ce travail est d'une rare perfection, les reliefs sont à peine sensibles, les détails sont d'une finesse remarquable, la perspective est immense. De chaque côté de ce bas-relief, deux petits Génies soutiennent un voile qui cache à demi une inscription votive. Des deux extrémités du soubassement s'élèvent les piliers de l'arc, partagés en deux corps. Le premier, d'ordre ionique,

formé des deux côtés deux niches, renfermant chacune une statue de femme tenant une palme ou une branche de laurier; les pilastres qui flanquent ces niches sont couverts d'attributs guerriers; et sur les retours ils sont remplacés par des cariatides d'une belle expression. Une frise, portant, au milieu d'arabesques, des oiseaux aquatiques et des vases, sépare le premier corps du second. Sur celui-ci continuent les pilastres ornés de trophées, et, au lieu de niches, se développent des médaillons ovales d'où se détachent presque entièrement deux bustes de femmes qui présentent au héros défunt une couronne de chêne et une branche de laurier. Sur le fond, autour des médaillons, se dessinent dans le marbre des volutes, des attributs et des monstres marins. L'arc formé une niche profonde, ses cintres couverts de moulures du style le plus régulier, sont supportés par des cariatides dans l'attitude de la douleur et drapées dans de longs vêtements; la voûte de la niche est ornée de médaillons et de caissons sculptés, et le fond, entre la frise du premier corps et le cintre, représente cette belle scène du Christ descendu de la croix, soutenu par sa mère, ayant autour de lui Madeleine, ses disciples et des anges. A la clef de l'arc extérieur s'avance en saillie, entouré de lambrequins flottants, l'écu aux armes de Cardona, et au-dessus, sur toute la largeur du monument, règne une large frise, la partie la plus notable de l'œuvre entière, sculptée avec une merveilleuse patience, avec une surprenante fidélité et représentant l'armée espagnole marchant à l'ennemi, qui, au premier rang, soutient l'attaque et combat résolument, pendant que les derniers rangs font volte-face et se précipitent en fuyant vers la mer. Une large corniche toute fouillée, perlée et ciselée, domine la frise et supporte pour couronnement

deux statues assises et drapées, puis au milieu une inscription dédicatoire au nom de Ramon de Cardona, terminée par ces mots : *Isabella uxor infelix marito opt. fecit.* L'œuvre entière est surmontée d'une statue de la Vierge tenant son fils enfant dans ses bras, et soutenue dans une gloire par deux anges agenouillés. Sous la niche s'élève le sarcophage, motif de toute cette richesse d'ornements. Sur une large plinthe, deux sirènes accroupies, appuyées sur leurs mains palmées, supportent seules le poids du tombeau, autour duquel règne une riche frise, représentant Neptune accompagné de tritons, de déesses et de sirènes, de chevaux et de monstres marins, sujet admirablement exécuté, mais peut-être un peu profane pour la place solennelle qu'il occupe. Sur le couvercle du sarcophage, et sur un riche tapis bordé de franges, est couchée la statue du vice-roi : un riche coussin soutient sa tête, son bras droit entoure le casque et sa main gauche tient le bâton de commandement. Le héros est armé de toutes pièces, ses gantelets posés auprès de lui.

On dit que le corps de Ramon de Cardona s'est conservé intact avec le vêtement dont on l'a revêtu en l'ensevelissant, mais que cependant il a souffert quelque altération depuis que, pour complaire aux voyageurs curieux, on déplace le couvercle de la tombe qu'on néglige souvent de refermer hermétiquement, et qui porte malheureusement les marques des pesées qu'on y pratique chaque fois avec de grossiers instruments de fer. Au pied de cette magnifique page de marbre abandonnée à la destruction, au milieu d'un vieil édifice en ruine et désert, on lit ces trois mots : *Joannes Nolanus faciebat.* Ramon, duc de Cardona, est mort en 1522.

On retrouve, en quittant Bellpuig, les grandes plaines qui l'ont précédé, monotones, privées d'eau

et sans habitants. On traverse (5 kil. 1/2.) *Golmes*, v. de 362 hab. (4 kil.) *Mollerusa* (380 hab.), avec des maisons bâties en terre et une mauvaise posada (5 kil. 1/2.). *Sidemunt* (4 kil.), *Bell-Loch* (346 hab.). Les maisons sont misérables, la campagne, toujours nue, est fertilisée en partie par un ruisseau ; mais le combustible manque aux habitants, qui recueillent la fiente des vaches et la font sécher au soleil pour cuire leurs aliments. Peu à peu le pays s'anime, les arbres reparaissent en grand nombre, la campagne cultivée avec soin ressemble à une suite de beaux jardins, dont l'aspect est admirable pendant la saison d'automne. On aperçoit en avant Lérída, à laquelle on arrive par une belle et longue avenue. La ville borde la rivière de la Sègre, qu'on traverse sur un vieux pont de pierre de sept arches, et on voit s'élever à droite, sur le sommet d'une colline tronquée, complètement isolée au milieu de la plaine, les remparts armés de la forteresse et la vieille cathédrale ruinée, avec sa haute tour octogone.

14 kil. (312 kil.) **Lérída**, V. de 12,236 hab. Le premier aspect en est riant et animé ; dès qu'on a traversé le pont et franchi la première porte, on aperçoit un vaste espace limité au fond et à gauche par des portiques à ogive sous lesquels sont de nombreux magasins ; à droite s'étend la place de la Constitution, avec une belle fontaine ; mais, à mesure qu'on pénètre plus avant, on ne rencontre que des rues étroites et tortueuses, sombres en raison de la hauteur des maisons, mais animées par une population active et intelligente. Si on gravit les pentes rudes qui conduisent à la forteresse, si on monte jusqu'au haut de la tour de la vieille cathédrale, on jouit d'une vue admirable sur un immense panorama. De cette hauteur de 840 mètr., les édifices de la ville, les clochers de ses paroisses paraissent à peine. La

Sègre, qui descend du N., parcourt une riche vallée toute plantée d'oliviers, de vignes, de mûriers, d'arbres fruitiers rangés symétriquement, ayant une étendue de 13 heures du N. au S., et de 2 heures de l'E. à l'O. Une multitude de villages, de fermes, d'habitations blanches se détachent au milieu de cette épaisse végétation. A l'E. s'étendent les plaines de l'Urgel, qu'on a comparées à une grande mer sans vagues, limitées par la Sierra de Pradès; au N., à l'extrême horizon, on aperçoit les montagnes de Monsech, et derrière, les plus hautes cimes des Pyrénées, la Maladetta couverte de neiges perpétuelles, et les pics qui dominent les ports de Viella et de Caldas de Bohí, à 250 kil.; à l'O. et au S. à une immense distance, les montagnes de l'Aragon, au delà de Saragosse et vers Daroca.

La *vieille cathédrale*, depuis longtemps abandonnée, est un magnifique reste de l'architecture byzantine-gothique avec un mélange de style arabe. Le portail, malheureusement mutilé, privé des statues qui l'ornaient, conserve encore une grande élégance et une grande richesse de détails. Le cloître est tout à la fois original et pittoresque avec ses grands arcs et leurs chapiteaux de dessins variés, pleins de grâce et de fantaisie. Les ogives, comme celles du cloître de Bellpuig, sont entourées de câbles en spirale, d'ornements en dent de scie et des grecques du style byzantin. Le plan général de l'édifice figure une croix latine avec une coupole au centre et une abside au chevet; malheureusement l'intérieur n'a plus forme d'église: Philippe V, en s'emparant de Lérida, fit transformer le vieux temple en caserne, les nefs ont été coupées par des murs de refend, et deux étages de salles ont été pratiqués dans la hauteur. Il en résulte toutefois pour le visiteur la facilité de voir de plus près, dans l'étage supérieur, les curieux chapiteaux

des piliers, qui lui fournissent une étude complète des ornements du style byzantin gothique: c'est un étrange fouillis de serpents entrelacés, de dragons fantastiques, de monstres, de fleurons, de grecques, de lignes capricieuses qu'on dirait imités de ces initiales enluminées des vieux manuscrits. On remarque encore dans ce monument du XIII^e siècle,—il fut fondé par don Pedro 1^{er}, dit *el Católico*, en 1202,—la chapelle de *Jésus*, dont la voûte a reçu une profusion de statuettes et d'écus d'armes; la grande porte latérale *dels Fillols*, voisine de cette chapelle, couverte d'une multitude de dessins arabes, byzantins et gothiques; et enfin la tour dont nous avons dit la prodigieuse élévation. On y a longtemps conservé, dans la partie supérieure du premier corps, formant une vaste salle voûtée, éclairée par huit grandes fenêtres ogivales, 25 ou 26 cloches accordées entre elles. Le second corps, un peu en retrait et entouré d'une galerie à jour, renferme la cloche de l'horloge et se termine en plate-forme.

La *cathédrale nouvelle*, construite sous Charles III, est un grandiose édifice d'ordre corinthien à trois nefs, ayant le chœur au milieu. Il est entouré d'un grand nombre de chapelles avec de beaux autels et des sculptures modernes d'un certain prix. On y conserve précieusement le saint linge qui, dit-on, enveloppa l'enfant Jésus le jour de sa naissance à Bethléem. On raconte l'histoire des pérégrinations de cette précieuse relique, d'abord conquise par les soldats du sultan Saladin, lors de la prise de Jérusalem, en 1187, parmi les objets qui avaient appartenu au Christ, et que ses disciples avaient religieusement recueillis. Du sultan Saladin, le linge passa au roi de Tunis, en 1238. Là, une chrétienne captive, femme d'un habitant de Lérida, parvint à le soustraire et le cacha à toutes les recherches, jusqu'au moment où elle

put le faire parvenir à l'évêque Géraldo, qui le déposa dans le trésor de la cathédrale.

On compte à Lérida trois autres paroisses, et parmi elles San Lorenzo, d'une très-haute antiquité, remarquable par la solidité massive de sa construction intérieure et ses lourds chapiteaux en pierre brute. On prétend que la nef centrale fut d'abord un temple romain, converti en église à l'époque de Constantin, devenu mosquée sous les Arabes, et de nouveau consacré au culte chrétien par Ramon Bérenguer IV, qui prit Lérida en 1149.

On sait quel fait rendit Lérida célèbre au xvi^e siècle : le siège fut conduit par le prince de Condé et la tranchée ouverte devant la place au son des violons. La place, serrée de près, fut réduite aux plus rudes extrémités, la garnison était décimée par le feu, le gouverneur effrayé parlait de se rendre, la ville était criblée par les boulets et les bombes, la faim faisait des ravages non moins cruels, lorsque tous les habitants en masse prirent les armes, donnèrent un nouvel élan à la défense, et forcèrent enfin les assiégeants à se retirer. Lérida célèbre encore par une fête, le jour de Sainte-Cécile, cette heureuse délivrance, qui fut le signal du retour de la Catalogne sous l'autorité de la monarchie espagnole. Pendant la guerre de succession, Lérida, qui s'était prononcée des premières pour la cause de l'archiduc d'Autriche, fut assiégée par l'armée franco-espagnole sous les ordres du duc d'Orléans. La place, défendue par le prince Henri de Darmstadt avec 2,600 h., fut prise d'assaut le 12 octobre 1707, et mise à feu et à sang. Il en fut de même en 1810; le général Suchet commandait l'attaque, le colonel du génie Haxo dirigeait les travaux. Après un brillant combat dans lequel le général Harispe et le général Munier mirent en déroute un corps de secours amené par le général O'Donnell, on ouvrit

la tranchée au N.-O. de la ville le 29 avril, et l'assaut fut donné le 13 mai. La garnison fit une résistance acharnée : il fallut enlever des barricades élevées en seconde ligne en arrière des bastions, et nos troupes, entrant par trois points à la fois, par les brèches et par le pont de la Sègre où était le général Harispe, poussèrent pêle-mêle la garnison et les habitants, qui se réfugièrent dans le château. Le lendemain, entouré d'une malheureuse population qu'il ne pouvait ni abriter ni nourrir, au milieu de laquelle pleuvaient les bombes et les obus, le gouverneur du château arbora le drapeau blanc et se rendit. Les Espagnols avaient perdu 1,200 hommes et nous laissèrent 7,000 prisonniers, 133 bouches à feu, un million de cartouches, des fusils et des magasins bien approvisionnés.

Lérida nous appartient jusqu'à la fin de l'occupation, malgré une épouvantable tentative provoquée, en 1812, par le baron d'Eroles, et qui fut sans résultat. Un garde-magasin d'origine espagnole, gagné par lui, consentit à faire sauter le magasin à poudre du château, afin que d'Eroles pût profiter du désordre causé par l'explosion pour s'introduire dans la place. Le magasin renfermait 800 quintaux de poudre, le feu fut mis à minuit, le 17 juillet, et produisit les plus terribles résultats. Le quartier d'artillerie, voisin du magasin, fut réduit en poussière, à peine trouva-t-on trace des malheureux qui l'habitaient, et dans toute la garnison du château il ne resta pas un homme valide. Les énormes pierres du bâtiment lancées sur la ville, tombant d'une si grande hauteur, écrasèrent plusieurs maisons, un grand nombre de personnes furent tuées; la commotion ébranla toutes les constructions, il n'y eut pas une muraille qui ne fût lézardée. La force de l'explosion fut telle, qu'on retrouva, à 1 kil. dans la campagne,

des pièces du rempart, enlevées de leurs affûts. Et tout ce mal fut stérile : d'Eroles n'osa pas profiter de l'affreuse trahison qu'il avait provoquée, prétextant ne pas avoir des forces suffisantes.

Des routes conduisent de Lérida au N.-E. vers Balaguer, en remontant la vallée de la Sègre, et au S.-E. vers Montblanch, Reuss et Tarragone, par la Sierra de Pradès. Un chemin de fer en activité de Tarragone à Reus, en construction de Reus à Montblanch et de Montblanch à Lérida doit bientôt relier cette ville avec Tarragone.

A peu de distance de Lérida, après avoir traversé un canal d'irrigation dérivé de la Noguera au-dessus de Lérida et qui va rejoindre la Sègre, on s'engage dans un long défilé montagneux à l'issue duquel on trouve, dans une petite plaine,

11 kil. (323 kil.) *Alcarras*, pauvre v. de 900 âmes, près de la rive droite de la Sègre; c'est la dernière des localités de la Catalogne. La limite de l'Aragon, à 11 kil. de la sortie du village, est indiquée par deux blocs de pierre. Plus loin, on retrouve la montagne et ses défilés arides qu'on parcourt pendant 4 heures, et on descend, par une pente extrêmement rude, dans la vallée de la Cinca à

15 kil. 1/2 (338 kil. 1/2), *Fraga*, v. de 3,650 âmes, située sur la rive gauche de la Cinca, entre deux montagnes sur le penchant desquelles elle est bâtie; ses rues sont étroites, tortueuses, toutes en pente et horriblement pavées de cailloux pointus. Les maisons sont mal construites, d'ancienne apparence, la plupart en ruines, ce qui contraste singulièrement avec les armoiries dont plusieurs sont ornées. C'est la première localité de l'ancien royaume d'Aragon et de la province de Huesca; elle dépend néanmoins, sous le rapport ecclésiastique, du diocèse de Lérida. Fraga était autrefois une place forte, défendue par un

château dont on aperçoit les ruines sur la montagne. Elle soutint plusieurs sièges lorsqu'elle appartenait aux Maures, et vit périr sous ses murs, à l'un d'eux, le roi Alfonso I^{er} d'Aragon, dit le Batailleur, avec l'élite de la noblesse aragonaise et navarraise. Elle fut prise, en 1705, par l'archiduc Charles d'Autriche, mais rentra bientôt au pouvoir de Philippe V, à qui elle demeura fidèle, et qui lui conféra les titres de *fidelissima* y *vencedora*, avec le droit d'ajouter une fleur de lis à l'écu de ses armes.

L'église paroissiale de Fraga (*San Pedro*) est une ancienne mosquée mauresque, solidement construite, au-dessus de laquelle s'élève une très-haute tour carrée à trois corps. Le premier est percé de trois étages de fenêtres byzantines ou gothiques; le second corps, d'un gothique plus pur et plus moderne, est un peu en retrait et appuyé aux angles par des étriers droits qui soutiennent les pilastres d'une galerie à jour; le troisième corps est octogone et se termine par une flèche comme les clochers modernes.

En sortant de Fraga, on traverse la Cinca sur un beau pont suspendu, en fil de fer, de 168 mètr. de portée. On parcourt, pendant 2 kil., un joli vallon bien cultivé, embelli par un grand nombre de jardins bien tenus; puis la route s'élève au milieu de montagnes arides, et traverse d'affreux défilés sans aucune habitation. Au delà on se trouve dans une plaine immense, déserte et inculte, au milieu de laquelle on rencontre un mauvais cabaret, *la venta de Fraga*; puis

22 kil. 1/2 (361 kil.) *Candasnos*, v. de 222 hab., assez misérable, mais dont les rues, cependant, sont empierrées avec quelque soin. Cette grande plaine se termine à

9 kil. (370 kil.), *Peñalba*, v. de 396 hab., situé au pied d'une colline, entre deux vallons ravins

dont les environs furent le théâtre d'une bataille livrée, le 15 août 1710, par l'archiduc Charles d'Autriche à Philippe V, qui y reçut un rude échec. On descend, à une petite distance de ce village, dans une gorge profonde dont le parcours est long et dangereux; on retrouve une plaine inculte, la *llanura de Monégros*, bornée au N. par une ligne de hauteurs et au milieu de laquelle on arrive à

9 kil. (379 kil.), *Bujaraloz*, bourg de 1,283 hab. Malgré son extrême aridité, ce territoire est d'une rare fertilité dans les années pluvieuses; on y récolte une grande quantité de céréales. Bujaraloz renferme 360 maisons fort anciennes pour la plupart, mais pauvrement bâties. On passe à droite, à la sortie du bourg, l'ermitage de *San Jorge*; plus loin, du même côté, les ventas de *Espartal* et de *Monforte*; à droite, la venta de *Santa Lucia*, en arrière de la *casa de postas* où se trouve le relai. L'aspect de la campagne devient peu à peu plus animé et plus riant à mesure qu'on avance; on rencontre des terres bien cultivées, de nombreuses plantations d'arbres, et enfin on signale sur la gauche plusieurs villages voisins de l'Ebre, qu'on ne peut apercevoir. Parmi ces villages sont *Aguilar*, *Pina de Ebro* et

34 kil. (413 kil.), *Osera*, v. de 203 hab., sur la rive gauche de l'Ebre. On y voit une vieille vigie (*atalaya*) des Maures.

7 kil. (420 kil.), *Villafranca de Ebro*, v. de 327 hab., situé dans la plaine à 1 kil. de la route et possédant une jolie église avec un dôme élevé, terminé par une lanterne hexagone; le portail est élégant et accosté de deux tours rondes à lanterne.

7 kil. (427 kil.), *Alfajarin*, v. de 582 hab., au pied d'une montagne que couronnent les ruines du vieux château maure d'Alfat, jadis inexpugnable, bâti par le roi de Saragosse Ben-Aljate, le fondateur de la célèbre forteresse de

l'Aljaferia. Au delà (4 kil.), on traverse la *Puebla de Alfinden* (600 hab.). La campagne s'anime, s'embellit et présente de riches aspects, surtout sur la gauche: des champs, des vignes, des vergers se succèdent; les arbres se multiplient, surtout les oliviers; le territoire est sillonné et fertilisé par un grand nombre de canaux d'irrigation. A droite on rejoint la route qui vient de Barbastro, et on traverse, sur un beau pont suspendu de 137 mètr. de portée, le Gallego, qui va se jeter dans l'Ebre, à 2 kil. sur la gauche, au-dessous de Saragosse. On traverse le faubourg d'*Altabas* où la route de Catalogne rejoint le chemin de France par Jaca. A la sortie du faubourg, on rencontre l'Ebre; de l'autre côté, Saragosse présente le magnifique spectacle des dômes en tuiles vernies de Ntra Sra del Pilar, de la tour élancée et gracieuse de la Seo. On traverse l'Ebre sur un beau pont de pierre, dont l'arche principale a 40 mètr. de diamètre, et on pénètre par la porte *del Angel* à

18 kil. 1/2 (449 kil. 1/2), **Saragosse.**

§ II. Chemin de fer (489 kil.).

La ligne de Barcelone à Saragosse se détache de la première de ces deux villes au N., au pied des remparts de la citadelle, derrière le *Palacio real*; la voie, pendant 11 kil., est commune à la ligne de Saragosse et à celle du Nord par Granollers. Elle coupe, à la sortie de la gare, le vieux fort de don Carlos et rencontre successivement dans la banlieue de Barcelone une foule de jolis villages, peuplés de fabriques en grande activité et de belles habitations de plaisance.

Clot, première station (5 min.), compte, avec San Martin de Provencals, 57 établissements industriels employant 2,830 personnes. L'un d'eux, à la sortie du village, est la fonderie de fer de MM. Font, Alexander et C^{ie}

dont les fourneaux et les beaux ateliers sont très-intéressants à visiter.

Horta, la deuxième station (3 min.), est entouré de fermes de grand produit; on aperçoit la casa de *Fontalet* où habita l'archiduc Charles d'Autriche, compétiteur de Philippe V; on cite aussi une magnifique propriété, *El Laberinto*, appartenant au marquis d'Alfarras. On s'engage dans une profonde tranchée, au-dessus de laquelle passent sur des ponts-aqueducs les deux ruisseaux de *Horta* et de *San Andrés*, avant d'atteindre

Troisième station, *San Andrés de Palomar* (3 min.). Le brigadier Prim y commanda, en septembre 1843, une action importante qui lui valut le grade de général. *San Andrés* est une localité importante, comptant 10,000 hab.; il s'y fait un mouvement d'affaires assez considérable pour qu'on ait été obligé d'y établir des trains spéciaux, malgré la fréquence du passage des trains des deux lignes; on y fabrique une grande partie du pain servant à l'alimentation de *Barcelone*.

A gauche de la voie, à la sortie de la station, se développe un riche paysage; une belle ligne de montagnes forme l'horizon, et entre ces montagnes et le chemin de fer on aperçoit au milieu de bouquets d'arbres, de vergers et de jardins, de jolies maisons de campagne.

Santa Coloma de Gramanet, quatrième station (2 min.), est un petit v. de peu d'importance. Au delà, la voie ferrée, pénétrant au milieu des collines, rencontre à droite la rivière *Besos*, sur la rive de laquelle elle a conquis une place par des travaux importants; à gauche elle longe un canal d'irrigation nommé la *acequia del conde*. A quelque distance le chemin se bifurque. La ligne de droite se dirige, à travers la plaine, vers *Granollers*; l'embranchement de gauche pénètre en rampe entre deux énormes mu-

railles de rochers de 7 mètr. de haut, pour atteindre, après 5 min., la cinquième station.

11 kil. (166 kil.) *Moncada*, v. de quelques maisons rangées sur une ligne, ayant d'un côté la route de terre de *Barcelone* à *Girone*, de l'autre côté la rivière de *Besos*. Le chemin de fer passe à une petite distance du village. Au sommet de la montagne, dont la voie coupe la base, s'élèvent les ruines d'un vieux château qui appartient à la famille des *Moncadas*, l'une des plus anciennes de la province.

Ici commence le chemin de fer de Catalogne. En sortant de la tranchée où se trouve la station, on débouche dans la belle plaine du *Vallès*, couverte de riches cultures, de fruits et de fleurs. Au-dessus de la voie passe, sur un pont oblique considéré comme un des beaux travaux de la ligne, la route qui conduit de *Moncada* à *Sabadell*. On aperçoit à gauche une montagne de couleur sombre, couverte de bois de pins, qui produit un effet pittoresque.

5 kil. (171 kil.) *Serdañola*. Cette station dessert à la fois le v. de *Serdañola* (564 hab.), situé à un quart d'heure de distance, et celui de *Ripollet* (1,441 hab.), qui touche la voie ferrée. L'industrie principale de leurs habitants est l'agriculture, et surtout la culture du chanvre; aussi l'aspect de la campagne qu'on traverse est-il des plus animés; on ne voit pas, de l'un ou de l'autre côté du chemin, 1 mètr. de terrain qui ne soit productif. La voie de fer et la route de *Sabadell* courent parallèlement au milieu des vignes, et dans le fond du paysage, qui est très-étendu, on commence à apercevoir les roches découpées du *Montserrat*. De grands bois de pins occupent le dernier plan à droite, et au-dessus d'eux on découvre la flèche de la vieille église de *San Pedro de Riusech*. Un peu plus loin la voie, décrivant une grande courbe, contourne presque entièrement la V.

de Sabadell, passant pour ainsi dire en revue, l'un après l'autre, les nombreux établissements industriels et les hautes cheminées de cette ville.

8 h. 1/2 (179 kil. 1/2). **Sabadell**, V. de 14,000 hab., surnommée le Manchester catalan. C'est une très-ancienne localité dont il est question dès le XI^e siècle; elle a souvent figuré dans les événements politiques qui ont de tout temps agité la Catalogne, mais sa véritable importance consiste dans l'immense mouvement industriel qui s'y opère. On y compte plus de 100 fabriques; dans 80 on travaille la laine, dans les 20 autres le coton; elles emploient en temps normal 9,000 ouvriers. Il en sort annuellement plus de 27,000 pièces d'étoffes diverses, représentant une valeur de près de 1 million et demi de douros (7.890,000 fr.).

En quittant la station de Sabadell, la voie décrit une nouvelle courbe qui contourne l'autre côté de la ville, pendant que sur la gauche s'étend dans la plaine le v. de la *Creu Alta*, au delà duquel on aperçoit le Montserrat. On rencontre successivement de profondes tranchées qui laissent apercevoir par intervalle de riches paysages, des habitations de campagne au milieu de plantations de pins, et sur la droite la montagne de San Lorenzo, toute creusée de cavités, dont quelques-unes ont de grandes profondeurs. En dernier lieu, on découvre à gauche une jolie vallée, *el valle del Paraiso*, au milieu de laquelle s'élève une masse imposante de ruines appartenant au vieux château des *Caballeros de Egara*. Un village, au pied de ces ruines, se nomme *San Pedro de Tarrasa*. Un peu au delà on arrive à

9 kil. (188 kil. 1/2) **Tarrasa**, V. de 8,721 hab., moins industrielle que Sabadell, mais partageant néanmoins sa réputation pour la fabrication des draps. On y remarque, entre autres établisse-

ments créés dans ce but, un vaste édifice renfermant deux machines à vapeur de 50 chevaux, dans lequel on loue des locaux et de la force aux petits fabricants. L'agriculture a une certaine importance autour de Tarrasa, dont le territoire produit en assez grande quantité des grains, du chanvre et des bois de construction.

Au delà de Tarrasa se présentent, dans le trajet parcouru par la voie de fer, de nombreux accidents de terrain qui ont rendu nécessaires des travaux d'une grande importance; sur une courte distance de 31 kil., entre Tarrasa et **Manresa**, on compte 81 tranchées, dont quelques-unes, pratiquées dans la roche vive, atteignent 40 mètr. de crête; 90 remblais, dont l'un a 38 mètr. de hauteur; sept tunnels présentant bout à bout une longueur de 1,400 mètr.; cinq viaducs qui n'ont pas moins de 20 mètr. de hauteur, et dont l'un peut être considéré comme l'œuvre la plus considérable de ce genre existant sur le réseau des chemins espagnols. Sur ce point, après avoir coupé par une tranchée importante une épaisse ligne de hauteurs, la voie se trouve en présence d'une vallée profonde et complètement sauvage, au fond de laquelle coule le torrent raviné du Buxadell; la profondeur est de 163 pieds (45 mètr.); la largeur de la vallée est de 280 mètr.; le viaduc, sur cette longue portée, jette 18 arches d'un seul étage, et de 11 mètr. 60 d'ouverture chacune. De l'autre côté, la voie rencontre une hauteur encore plus élevée que la précédente, et à travers laquelle elle pénètre en souterrain. Elle traverse en outre, dans le trajet de Tarrasa à Manresa, 10 cours d'eau, dont les plus importants sont le Llobregat et le Cardoner; les ponts sur ces deux rivières ont chacun six arches de 18 mètr. d'ouverture, sur une hauteur de 10 mètr. pour l'un, et de 14 mètr. pour l'autre.

Ce trajet est coupé par trois sta-

tions ; l'une à *Olesa*, petite V. de 2,750 hab., dans une situation pittoresque, au pied de la montagne de *Casa Limona*, et à la partie supérieure d'une belle plaine qui descend jusqu'au *Llobregat*. Le bel établissement d'eaux minérales de *La Puda*, dont il a été question plus haut (p. 291), est à 3 kil. d'*Olesa*, sur la gauche. L'autre station, placée auprès du v. de *Viladecaballs* (156 hab.), est destinée à desservir la petite V. de *Monistrol* (1,300 hab.), située à 2 kil. 1/2 sur la gauche, hors de la vue, et de l'autre côté du *Llobregat*, qu'on traverse sur un beau pont de pierre. La troisième est à *San Vicente*.

La station de *Monistrol*, placée au milieu d'un pays abondant en vins et en produits de l'agriculture, est le but d'un mouvement de près de 60,000 curieux ou pèlerins qui vont chaque année visiter le célèbre sanctuaire de *Montserrat*, dont l'immense montagne s'élève à 7 kil. à l'O. de la station.

EXCURSION AU MONTSERRAT.

La compagnie du chemin de fer est autorisée à construire, depuis la station jusqu'aux premières pentes de la montagne, un embranchement qui facilitera cette curieuse excursion. Quant à présent, on loue à *Monistrol* des montures qui conduisent en deux heures au monastère. La plupart des visiteurs prennent aussi le chemin de fer de *Martorell* (R. 45) : le trajet est un peu plus long, mais il conduit à *Collbató*, où il faut nécessairement venir si l'on veut voir les célèbres *Cuevas* (les grottes), qui sont dans la base de la montagne et sur le chemin de ce village au monastère.

L'excursion peut, par conséquent se faire d'après l'itinéraire suivant :

De *Barcelone* à *Martorell* (chemin de fer)..... 1 heure.
De *Martorell* à *Collbató*

(voitures)..... 2 h.

De *Collbató* à *Montserrat* (montures)..... 2 h.

Il y a aussi un chemin carrossable arrivant jusqu'au monastère, mais qui fait un très-long détour.

Pour aller..... 5 h.

Retour de *Montserrat* à *Monistrol* (montures).... 2 h.

De *Monistrol* à la station (omnibus)..... 1 1/2 h.

De la station à *Barcelone* (chemin de fer)..... 2 h.

4 h. 1/2.

De *Martorell* à *Collbató*, on suit la route de terre précédemment décrite (p. 291). On descend à *Collbató* à la *Posada nueva de las Cuevas*, dont l'hôtelier, *Pedro Bacarissas* y *Pujol*, gardien des clefs des grottes, fournit des ânes et un guide avec chaque âne. L'âne et le guide pour monter au *Montserrat* se payent 8 réaux par cavalier, 10 réaux par dame.

Un guide pour les grottes. 14 r.

Une torche..... 10

Un feu de Bengale..... 16

On met une demi-heure pour arriver aux grottes.

On revient d'ordinaire coucher à *Collbató* le premier jour, après la visite des grottes, et on monte dès le matin au monastère pour voir le lever du soleil.

Il faut deux jours pour visiter tout à l'aise le *Montserrat*. Le premier jour on voit l'église, la sacristie, la chambre de la Vierge, le trésor, le monastère, les environs de l'édifice, les *Degutalls* et le balcon des moines (*balcon de los monjes*), d'où l'on jouit d'un admirable coup d'œil. Le second jour, on visite la grotte de la Vierge, la grotte de *Fray-Juan Garin*, et les ermitages.

On revient à *Barcelone* par *Monistrol* dès le matin du quatrième jour.

LES GROTTES ¹. Le chemin qui y conduit en une demi-heure, depuis Collbató, est maintenant facile. Il s'y trouvait un passage où il fallait gravir la roche en s'aidant d'une corde fixée au sommet; on monte maintenant par un escalier solidement installé. L'entrée des grottes se trouve vers le S.-O. de la montagne, au-dessus du village. C'est une assez vaste ouverture encombrée par une énorme roche qui ne laisse sur la droite qu'un étroit passage. On y a scellé une grille en fer pour préserver de destructions maladroites les stalactites et les cristallisations. Dès les premiers pas on se trouve dans une espèce de vestibule dont le sol est semé de blocs tombés de la voûte; d'autres, formant d'énormes pendentifs, semblent se balancer et menacer le visiteur. La première cavité a reçu le nom de grotte de l'*Esperanza*, elle est immense et forme une nef au moins aussi grande que la cathédrale de Barcelone; c'est tout un chaos de roches accumulées qui semblent soutenues entre elles par un prodige d'équilibre. Sur la gauche de cette nef, à la hauteur de trois mètres, un trou par lequel un homme se glisse avec peine conduit au *Camarin*, espèce de salon qui se termine en coupole et dont les murailles sont accolées de belles colonnes qu'on dirait modelées par la main d'un architecte. Des stalactites pendent de la voûte, semblables à des grappes de raisin colossales, d'autres descendent jusqu'au sol en forme de pyramides renversées. Un trou, d'accès peu commode, qu'on rencontre à la sortie du *Camarin*, et dans lequel on ne doit pas hésiter de se glisser, conduit à une salle basse et coquette où tout est cou-

vert de cristallisations, et qu'on nomme le *tocadar de las sílfides*. Auprès de là, à une dizaine de mètr. au-dessus du sol, se présente une large et sombre ouverture donnant accès dans deux chambres où s'étaient réfugiées plusieurs familles pendant la guerre de l'Indépendance.

Au fond de la grotte de la *Esperanza*, on voit s'ouvrir dans le sol une espèce de puits, le *Pozo del Diablo*, qui mesure vingt mètr. environ de profondeur; on y descend par un bon escalier en bois bien construit, appuyé sur les roches, garni d'une rampe, et au bas duquel se présente un couloir par lequel on pénètre dans une série nouvelle de caves souterraines. Ce couloir est bas et étroit, il faut plus d'une fois se courber jusqu'à terre, ramper sur les mains et sur les genoux, puis se glisser au-dessus d'une grosse roche qui barre le passage et semble un obstacle élevé à dessein pour défendre les merveilles vers lesquelles on se dirige. On arrive enfin à une belle galerie voûtée de forme semi-circulaire, d'où pendent en foule les stalactites, et dont les murailles sont couvertes comme d'une vaste draperie formée par les incrustations calcaires. Cette galerie se dirige du N.-O. au S.-O., on l'a nommée la *galeria de San Bartolomé*. A l'E. de celle-ci s'en ouvre une autre de même forme, *el claustro de los monges*, dans laquelle les stalactites rencontrant les stalagmites ont formé des rangées de colonnes délicates. Au delà le sol s'élève, la voûte s'éclanche à une grande hauteur, on monte par un escalier de bois au-dessus d'une grande roche lisse et à pentes roides, on franchit par un petit pont une profonde crevasse qui semble un abîme, et on se trouve dans une autre nef immense et riche, la *gruta de las stalactitas*, où le travail des incrustations et des cristallisations est en pleine activité; la filtration des eaux perlé les parois, tandis qu'elle

¹ Il est sévèrement interdit d'y enlever des cristallisations ou des stalactites, ou d'y allumer aucune pièce d'artifice produisant détonation.— Les détails qui suivent sont puisés dans une brochure publiée à Barcelone, en 1857, par M. Victor Balaguer, sous le titre : *Guia de Montserrat y de sus cuevas*.

paraît avoir cessé dans les autres parties de ce vaste souterrain. Au feu rouge des torches, l'effet de la grotte des stalactites est surprenant et magique, il devient immense, resplendissant et merveilleux à la lumière des feux du Bengale. Dans le fond de cette admirable nef se trouve, au milieu d'un amas de roches informes et monstrueuses, un autre puits de 12 mètr. de profondeur, par lequel il faudra descendre et à côté duquel s'ouvrent encore des galeries d'un moindre intérêt. L'une d'elles cependant, ouvrant à droite, dans la direction du S.-O. au N.-E., a reçu le nom de *Gruta del elefante*, parce qu'au milieu s'éleva une masse imposante figurant un éléphant, la tête basse et portant deux tours. L'une des merveilles de la grotte de l'éléphant, c'est un véritable arc ogival qui s'élance de l'un des angles, partage la voûte et retourne s'attacher au côté opposé avec une régularité qui défie l'examen du plus habile architecte.

On descend avec quelque difficulté par le puits, qu'on a nommé la *boca del inferno*. Dans le fond, on rencontre une galerie dont le sol va en descendant, tournant à droite et à gauche à plusieurs reprises; la voûte est élevée et le sol est pavé de grosses roches. Ce couloir conduit à la *galeria de los fantasmas*, ainsi nommée à cause de trois ou quatre groupes qui ressemblent à des figures humaines drapées dans d'amples vêtements. A cette galerie succèdent six salles moins intéressantes, où les eaux souterraines ont amené beaucoup d'argile, ce qui rend le sol glissant et la marche difficile. L'une d'elles a reçu le nom de *gruta de la dama blanca*, parce qu'on y aperçoit, au-dessus d'une petite élévation, une grande pierre blanche qui semble une mystérieuse figure enveloppée dans de longs voiles flottants. Au delà se trouve la dernière des salles de ce beau palais inconnu.

C'est une pièce circulaire de 15

mèt. environ de diamètre et d'une immense élévation, entourée de colonnes et de quelques groupes capricieux de stalactites. Les murs, les colonnes, les stalactites sont recouverts d'une espèce de glaucis rouge clair produit par la filtration des eaux au milieu d'un banc d'argile, et qui, à la lumière des torches, prend l'aspect d'un immense revêtement doré. L'art ne saurait tracer avec plus de légèreté, de régularité, cette succession de nervures qui se dessinent sur la voûte et se perdent dans l'obscurité. Cette dernière pièce se nomme le *salon del absido gótico*, elle termine dignement cette curieuse promenade.

On remonte par le chemin qu'on a déjà parcouru. La température est à 20 degrés cent. dans le salon de l'abside, à 15° dans la grotte des stalactites, et à 9° dans la première salle ou vestibule. Le fond de la *boca del inferno* se trouve à environ 56 mètr. de profondeur. Les renseignements nous manquent sur l'étendue du parcours, qui exige au moins six heures.

LA MONTAGNE. Elle est formée d'un assemblage de cônes immenses entassés les uns au-dessus des autres, absolument nus, inaccessibles, au milieu desquels on ne pénètre que par quelques entrées étroites et de difficile accès. « Ces pyramides, ces aiguilles sont formées, dit M. Madoz, de pierres calcaires rondes, de diverses couleurs, grises, rouges, jaunes, brunes, agglutinées par un béton naturel mêlé de sable. Les pluies, à la longue, détruisent peu à peu ce béton, taillent et amincissent les pyramides, entraînent les sables et la terre, et sillonnent la montagne dans tous les sens; elles filtrent de toutes parts au milieu de cette masse énorme, produisant ces suintements qui forment les stalactites dans les grottes de Collbató et dans les autres cavités sans doute nombreuses que la nature du sol et de la roche a dû former dans tout le

cœur de cette montagne prodigieuse. Ces débris des roches entraînés par les eaux et accumulés au pied du Montserrat y ont formé un bon terrain très-favorable à la culture, et dans lequel on plante la vigne et on sème le blé avec succès; et si les cimes sont nues, les versants, qui occupent une circonférence de plus de 25 kil., offrent au naturaliste 200 espèces variées d'arbres et de plantes. »

La tradition religieuse, pour expliquer à sa manière ces déchirures et ce désordre étrange, rapporte que le Montserrat se fendit dans la plus grande partie de sa hauteur le jour du supplice du Christ, à l'heure même où il rendit sur la croix le dernier soupir.

Le Montserrat est isolé; une chaîne qui se rattache au système général des Pyrénées a amené ses contreforts à une petite distance de la montagne, au N.-O.; quelques-uns de ses pics l'égalent en hauteur, mais nulle part le géologue n'a rencontré une formation analogue. Il s'élève à 1,130 mètr. au-dessus du niveau de la mer; le chemin des piétons depuis Collbató à un développement de 7,950 mètr., et le chemin des voitures, qui contourne la base pour arriver au monastère, 19,300 mètr. La montagne est fendue jusqu'au tiers à peu près de sa hauteur, et forme ainsi deux cimes séparées par une vallée anguleuse où les eaux, ruisselant en mille cascades les jours de pluie, ont creusé dans le sens de l'O. à l'E. un petit ravin qui forme, à cette hauteur, la ligne de partage entre les deux évêchés de Vich et de Barcelone: le S. de la montagne dépend de l'un, et le N. de l'autre. Le monastère est situé sur les bords de ce ravin.

Le chemin des voitures se détache de la route de Manresa, et arrive à la porte même du monastère; la durée de l'ascension par ce chemin est de 6 h. Le chemin des piétons et des cavaliers, qui

part de Collbató, prend 2 h. Celui-ci n'est pas précisément dangereux, mais il est pénible, quelque soin qu'on ait mis à en aplanir les difficultés; des marches en bois ont été placées aux endroits où le rocher est le plus difficile à gravir. Sur deux ou trois points le chemin est étroit, resserré entre des roches qui surplombent et des chutes perpendiculaires de plus de 400 mètr. Il est prudent de mettre pied à terre dans ces passages, où l'on pourrait être pris de vertige. Les ânes ont du reste le pied sûr, et les guides sont attentifs et empressés. A mesure qu'on s'élève, les points de vue deviennent plus étendus, le panorama est immense. Vers le tiers du chemin à peu près, au delà des grottes, il est d'usage de faire une halte entre deux énormes roches qui dirigent la vue, et forment comme une immense fenêtre d'où la plaine se déploie sous les regards. Aux pieds du voyageur est Olesa, avec ses plantations d'oliviers; à droite Esparraguera; à gauche on voit les cités industrielles de Tarrasa et de Sabadell; en face, Martorell et son pont romain; plus loin, dans le fond, Molins del Rey. A travers ce paysage sans fin circule le Llobregat, dont les eaux abondantes le fertilisent, et dans les derniers plans on découvre à l'E. la Méditerranée, et même les îles Baléares au S.; à l'O. et au N. les montagnes de Valence, de l'Aragon et des Pyrénées.

En arrivant au monastère, le voyageur doit demander l'*aposen-tador* ou fourrier qui lui assignera une chambre, l'informerà de la règle pour les repas, et lui procurera un guide pour parcourir la montagne.

LE MONASTÈRE. Vers le point où le chemin se trouve le plus étroitement resserré entre les cimes pyramidales et les précipices, on rencontre une cavité qui pénètre dans les flancs de la montagne, et du seuil de laquelle la vue s'étend

sur les belles campagnes du Llobregat. La tradition rapporte qu'en l'année 880, dans la soirée d'un samedi, des bergers d'Olesa rentrant à leurs bergeries entendirent du côté de la montagne des harmonies célestes, et y aperçurent une vive lumière. Ils racontèrent ce qu'ils avaient découvert, et on put, chaque samedi suivant (c'était seulement ce jour-là que le prodige se manifestait), voir cette même lumière sur le point de la montagne indiqué par les bergers, et entendre dans le silence de la nuit ces chants mystérieux. On alla prévenir l'évêque Gondemar, qui habitait Manresa, et un samedi, le prélat vint au pied de la montagne et put se convaincre de la vérité de ce qu'on lui avait rapporté. Le lendemain, avec une suite nombreuse, Gondemar entreprit processionnellement l'ascension de la montagne à travers des difficultés et des dangers sans nombre, et découvrit une petite grotte pratiquée au pied d'une roche, et dans cette roche, exhalant un délicieux parfum, une jolie image en bois noir de la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu. On reconnut alors dans cette précieuse image une statue sculptée par saint Luc, apportée en Espagne par l'apôtre saint Pierre, et qui était vénérée aux premiers temps du christianisme dans l'église des SS. Justo y Pastor à Barcelone. Lors de l'invasion des Arabes, Pedro, évêque de Barcelone, et le Goth Erigonio l'avaient cachée au milieu des rochers du Montserrat.

L'évêque Gondemar prit dans ses bras la sainte image, et se mit en devoir de l'emporter à Manresa; mais, arrivé à un certain point de la montagne, une force invincible l'arrêta, il lui fut impossible de faire un pas en avant, et il dut reconnaître que la volonté de la Vierge était de demeurer à cette place. On décida d'y ériger immédiatement une cha-

pelle, et un bon ermite installé dans une grotte voisine en fut le premier desservant.

Cet ermite se nommait Fray Juan Garin; voici ce que raconte à son sujet une autre légende :

Le diable, jaloux de sa sainteté, prit la forme d'un digne vieillard, vint habiter une grotte située en face de la sienna, et s'y mit en prière. D'intimes relations se formèrent bientôt entre les deux voisins, et Garin se plaisait à recevoir les sages conseils du vieillard. Vifredo le Velu était alors comte de Barcelone; il avait une fille nommée Riquilda, qui devint tout à coup possédée du démon. Dans un de ses accès, elle déclara, sous l'obsession du diable, qu'il ne la quitterait que par l'ordre de Juan Garin, l'ermite du Montserrat. Le comte partit aussitôt pour la montagne, conduisit sa fille à l'ermite, lui demanda de la garder auprès de lui quelques jours, et partit malgré la résistance du saint homme. C'était là la circonstance sur laquelle Satan avait compté pour perdre Juan Garin. Il lui inspira des pensées perverses; l'ermite abusa de la candeur de la jeune fille, puis, pour cacher son crime, il lui coupa la tête avec l'aide du démon et confia son corps à la terre.

La faute commise, Juan Garin en reconnut l'énormité, et, chassant le démon d'auprès de lui par la prière, il se mit en chemin vers Rome, aussi bien pour échapper au comte que pour aller se confesser au pape. Le saint-père pardonna le crime en considération des remords du coupable, lui interdit, pour pénitence, de jamais regarder le ciel qu'il avait si gravement offensé, et lui enjoignit de s'en retourner à sa montagne comme une bête brute, marchant sur les mains et sur les pieds, de ne jamais se redresser, de ne manger que de l'herbe, et de ne pas prononcer une parole jusqu'au jour où Dieu lui-même lui

ferait entendre qu'il lui a pardonné.

Juan Garin se soumit à la pénitence, et revint à quatre pattes jusqu'au Montserrat. Il laissa tomber en lambeaux les vêtements qui le couvraient, et lorsqu'il se trouva tout nu, son corps devint plus velu que celui d'une bête fauve. Au bout de plusieurs années le comte Vifredo vint chasser le sanglier autour du Montserrat, et ses traqueurs rencontrèrent Juan Garin qu'ils prirent pour un animal sauvage d'étrange espèce. Ils s'en emparèrent, et le conduisirent au comte qui le fit emmener à Barcelone avec une chaîne au cou, et le logea sous un escalier de son palais où toute la population vint le voir.

Un jour qu'il y avait un festin au palais, les convives du comte lui demandèrent de faire amener la bête; on introduisit Juan Garin dans la salle, et au moment même, un enfant de cinq mois, fils du comte, qui s'agitait dans les bras de sa nourrice, poussa un cri et prononça ces paroles, au milieu d'une stupeur générale: « Lève-toi, Juan Garin, Dieu t'a pardonné! » La surprise augmenta lorsqu'on vit la bête se dresser sur ses jambes et lorsqu'on l'entendit parler. Juan Garin se jeta aux pieds du comte, lui narra son histoire, implora sa grâce, que Vifredo accorda à l'exemple de Dieu. Puis il voulut savoir où reposait sa fille depuis huit ans, et lorsqu'on eut ouvert la fosse, on vit paraître Riquilda vivante, ayant seulement autour du cou une trace rose aussi fine qu'un fil de soie.

Vifredo fit construire un monastère autour de la chapelle de la Vierge du Montserrat et y installa des religieuses bénédictines d'un couvent de Barcelone, leur donnant sa fille pour abbesse et Fr. Juan Garin pour majordome; puis, comme les pèlerins et les visiteurs commençaient à affluer au sanctuaire, on rappela les

nonnes à leur premier établissement et on envoya à leur place douze moines du même ordre, dépendant de la maison de Santa Maria de Ripoll. Le monastère de Montserrat vit croître son importance et sa renommée pendant les siècles qui suivirent. Les miracles qu'on attribuait à la sainte image, l'étrange beauté du site, y amenèrent des milliers de pèlerins, et l'affluence n'y fut pas moindre qu'à Santiago de Galice. Les comtes de Barcelone, les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille vinrent tour à tour visiter le sanctuaire et le combler de leurs dons; l'édifice s'agrandit et devint considérable.

Les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles furent la grande époque du Montserrat. Le pape Benoît XIII vint le visiter, érigea le monastère en abbaye, conféra au dignitaire toutes les prérogatives abbatiales, la mitre, la crosse et les autres insignes; les dotations venues de toutes parts firent à la communauté d'immenses revenus; les joyaux, les riches vêtements, les sommes d'or, d'argent, les pierreries données par les rois, les princes, les grands seigneurs, les villes et les pèlerins firent du trésor de la Vierge la plus merveilleuse réunion de magnificences. Ainsi: les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, pour ne pas remonter au delà, donnèrent deux lampes d'argent, de 25 marcs pesant, dotées chacune de 200 ducats; Charles-Quint 20,000 ducats; l'impératrice, sa femme, une patène de 2,000 ducats et un navire en or et en diamants qui en valait 18,000. Philippe II remit 29,000 ducats pour le maître-autel et le rétable qui furent exécutés à Valladolid par le célèbre Esteban Jordan, et qu'on transporta au monastère sur 65 chariots; l'empereur Maximilien II et sa femme offrirent une lampe d'argent et une robe de brocart de 500 ducats; l'illustre don Juan d'Autriche apporta des bannières conquises à la bataille

de Lépante, et la lanterne de la galère capitane; le duc de Cardona présenta deux anges en argent et deux torchères du même métal et fonda une rente de 12,496 réaux pour que ces torchères fussent perpétuellement allumées; il offrit également à la Vierge un trône en argent massif valant 24,469 livres catalanes; la comtesse de Flandre donna quatre étoiles en or et en diamants de 8,000 ducats; la comtesse de Coruña une bague de 1,000 écus; le duc de Sesa un papillon en or de 192 doublons; le duc de Medinaceli un collier de diamants de 14,000 réaux, et la duchesse un cœur en or garni de diamants et de rubis de 605 ducats; la comtesse d'Araucaria un bijou d'or avec 75 diamants de 1,100 ducats.

Quand Philippe V vint au monastère, en 1702, il y avait devant l'autel de la Vierge cent dix lampes d'argent données de la sorte et toutes dotées des sommes plus que nécessaires à leur perpétuel entretien. Sa femme, la reine Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, avait voulu revêtir elle-même la sainte image de ses habits de fête, et lui avait offert un joyau d'or en forme de rose, semé de 110 diamants et d'une valeur de 800 doublons; et quatre ans après, lorsque l'archiduc Charles d'Autriche fût venu soulever la Catalogne, il monta au monastère, composa des vers latins pour la Vierge et laissa sur l'autel son épée, montée en or et garnie de 79 diamants. Le trésor du monastère possédait encore un ostensor sur lequel on comptait 1106 diamants, 100 perles, 107 opales, 3 saphirs et des turquoises. Il valait 4000 piastres et avait été donné par Philibert de Savoie. La Vierge avait 4 couronnes d'une merveilleuse richesse; deux d'entre elles valaient 18,000 et 50,000 ducats, on comptait sur celle-ci jusqu'à 2,500 émeraudes. Une autre réunissait 1,124 diamants, dont cinq valaient chacun 500 ducats, 1,800

perles, 38 émeraudes, des saphirs, des rubis.

Nous nous arrêtons dans cette énumération de richesses qui continuèrent à s'accumuler pendant le xvii^e et le xviii^e siècle, et dont les dernières furent apportées en 1802 par le roi Charles IV et la reine Marie-Louise. Puis, moins de dix ans après, tout cela disparut; une partie fut livrée à la junte supérieure de défense de la principauté, pour assurer les frais de la guerre; le reste fut victime du pillage et de l'incendie. Lors de l'entrée des Français en Catalogne, on commit la faute grave de vouloir faire du Montserrat un point militaire. On le hérissa de travaux de défense, on coupa les chemins, on éleva des batteries; le monastère reçut garnison et devint une véritable citadelle avec des magasins, des dépôts de vivres et de munitions. On avait été conduit à cette mesure imprudente par une reconnaissance dirigée sur la montagne, en 1809, par le général Desvaux avec 800 hommes. Le sanctuaire avait été respecté, le trésor protégé, le général n'avait exigé que des vivres; mais les somatènes de Monistrol et de Borreda, convoqués à son de cloche, étaient accourus en un instant, les roches les moins accessibles s'étaient couvertes de paysans armés, et notre détachement avait été obligé de se retirer sans les vivres qu'il était venu chercher et avec une perte de quelques hommes. Les mesures de défense dont nous venons de parler, les magasins formés dans le monastère appelèrent sur ce saint lieu, lorsque la guerre devint plus active, une attention qu'il eût été plus sage d'en détourner, puis des moines du monastère descendirent dans la plaine, prêchèrent les paysans, se mirent à leur tête, contribuèrent à ce double échec que nos troupes rencontrèrent au défilé de Bruch; ce fut la condamnation de la forteresse improvisée. Après la prise

de Tarragone, le général Suchet résolut de prendre le Montserrat, d'en détruire les fortifications, de priver de ce point d'appui la résistance qu'il rencontrait encore en Catalogne. Le 25 juillet, nos colonnes gravirent la montagne, y rencontrèrent 300 hommes qui firent une résistance héroïque pendant que les membres du comité supérieur de la province, les autorités et les moines fuyaient par des sentiers non gardés, sans avoir songé à mettre en sûreté, de toutes les richesses du couvent, autre chose que la sainte image de la Vierge. Le Montserrat avait bravé les hasards de la guerre, il en eut toutes les mauvaises chances. Nos troupes y restèrent trois mois, et pendant ce temps elles rasèrent les fortifications, brûlèrent une partie du monastère, détruisirent les ermitages construits dans la montagne et auxquels, dans les derniers temps, on avait donné l'apparence de petits forts. Ce cruel exemple ne suffit pas : dès que nos troupes se furent retirées, en octobre 1811, le Montserrat redevint le quartier général de la résistance, le foyer de la lutte, on voulut le fortifier de nouveau, et un colonel anglais, sir Edward Green, fut chargé de ce soin. Une forte division sous les ordres du général Maurice Mathieu revint au monastère. Green se fortifia avec sa troupe dans l'un des ermitages, et il fallut employer le canon pour le réduire. Cette résistance excita la fureur de nos troupes, des bariques de poudre furent placés à divers points de l'église et du monastère, et l'explosion retentit jusqu'à 30 kil. de distance.

Il est resté à ce sujet parmi les gens du pays une tradition que nous croyons bon de recueillir, sans prétendre la confirmer. Après la destruction du monastère, un général français exprima dans des termes très-vifs sa désapprobation de cette violente mesure. Une altercation survint, puis un

duel dans lequel le commandant de l'expédition fut grièvement blessé. On le transporta dans une maison voisine de Martorell, le moulin de Gomis, où il mourut quelques heures après. On prétend encore dans le pays que le vainqueur de ce duel, qu'on considère comme un jugement de Dieu, fut le général Suchet.

Nous n'avons plus à parler de ce que fut le Montserrat, mais de ce qu'il est aujourd'hui.

Au milieu de toutes ces vicissitudes et malgré l'excommunication majeure qui, d'après les dispositions papales, atteignait quiconque déplaçait l'image de la Vierge, elle avait été enlevée par les moines en 1811, et cachée dans l'un des ermitages de la montagne. Les Français l'y trouvèrent et la respectèrent. Après leur passage, elle retourna au monastère, puis, en 1812, elle fut de nouveau transportée dans une maison de la campagne, où les moines s'installèrent et vécurent en communauté tant que dura l'occupation. Elle revint au monastère à la fin de l'année, et les moines s'employèrent à relever de ses ruines une partie de leur couvent dévasté. Mais, en 1822, survint la guerre civile, les terreurs ne furent pas moins grandes que lors de l'invasion étrangère, le monastère fut de nouveau abandonné, et la Vierge transportée à Barcelone, d'où elle revint en grande pompe en 1824.

En 1827, Ferdinand VII, dans une visite au Montserrat, donna 25,000 douros (131,000 fr.) pour contribuer à la reconstruction du couvent et de l'église. Puis en 1835, nouvelle guerre civile, suppression des couvents, nouvelle émigration de la communauté et de la sainte image, qui resta déposée dans une maison au pied de la montagne jusqu'en 1844. Depuis cette époque, la Vierge a repris sa place dans le sanctuaire, et le culte est célébré sur son autel par une communauté de prêtres libres,

composée des anciens moines et de chapelains envoyés par l'évêché de Vich. L'affluence des fidèles n'est pas moindre qu'autrefois, et le trésor se reforme peu à peu. Ainsi la reine Isabelle II, son royal époux et la princesse des Asturies, venus en 1857, ont donné un riche manteau, un lis en or et une broche de perles. Mais, hélas! triste témoignage des misères du siècle! les couronnes d'argent offertes par la ville de Barcelone et par un riche Américain sont garnies de pierres fausses, le calice en or, d'un grand mérite artistique, n'est qu'en argent doré et sans pierreries....

L'ancienne église et l'ancien monastère n'existent plus; on n'a conservé, comme souvenirs d'une époque passée, qu'un portail byzantin à deux arcs avec d'assez riches détails et une petite partie du cloître gothique de 1476. En arrivant par le chemin de Collbató, on est frappé des proportions colossales du monastère actuel. Il est placé sur une étroite terrasse, à quinze mètr. au-dessus du fond de l'échancrure qui sépare en deux la cime de la montagne. Sur la gauche s'entassent des dépendances et des ruines à demi restaurées; au centre sont deux immenses bâtiments à huit étages, presque sans jours dans la partie inférieure, percés vers la moitié de la hauteur de grandes croisées à frontons triangulaires, et aux étages supérieurs d'une foule de petites fenêtres à balcon. En arrière-plan s'élève cette masse de pyramides, d'obélisques, de pains de sucre agglomérés, entassés, superposés qui forment l'une des cimes, et sur quelques-uns, sur des pentes inaccessibles où on ne saurait atteindre sans être pris de vertige, on découvre les ermitages. L'un est à l'extrême gauche, un autre occupe le point culminant, à droite.

Le monastère n'est qu'un ensemble de grandes salles nues, de longs corridors et de chambres ou

cellules en nombreuse quantité pour les visiteurs et les pèlerins. L'église, en partie reconstruite, en partie réparée, sans aspect extérieur, forme une seule nef très-dégagée, bien proportionnée et élégante, large de 15 mètr. et longue de 56. Les côtés sont occupés par deux étages de chapelles séparés par une large moulure en forme de corniche. Au pilastre qui sépare la cinquième et la sixième chapelle, de chaque côté, se rattache une élégante grille de fer qui ferme la partie supérieure de la nef, et les arcs qui se détachent des deux côtés de la sixième chapelle soutiennent une petite coupole ou lanterne qu'on voit poindre depuis le chemin au-dessus d'un des bâtiments du monastère. L'abside est d'un très-bel effet. L'ornementation est peu riche, elle se ressent d'une restauration précipitée; on remarque cependant quelques autels dorés et deux tableaux assez bon, un *Saint Louis* et un *Saint Bruno*. On raconte à propos de l'origine du premier que l'église possédait auparavant un *Bon Pasteur* d'un très-grand mérite, qui fit envie au comte d'Espagne, surnommé *le tigre de Catalogne*, alors capitaine général de la province; il emporta le *Bon Pasteur* en promettant d'envoyer un meilleur tableau en échange, et il envoya ce *Saint Louis*, qui est d'une beaucoup moindre valeur. C'est dans la sacristie, qui se compose de quatre pièces, qu'est déposé le trésor, dont les richesses se réduisent aujourd'hui à ce que nous avons dit plus haut, et de là on communique, par un escalier tournant, à ce qu'on appelle le *Camarin*, la garde-robe, la chambre particulière de la Vierge. C'est une succession de trois pièces, au troisième étage, circulant derrière le maître-autel, et par lesquelles les fidèles passent à la file pour adorer la sainte image, placée au haut de l'autel. Le sacristain les précède cérémonieusement en psalmodiant le

Salve Regina ; il tire un rideau, ouvre deux portes fermées à clef, et on aperçoit par derrière la Vierge vêtue de ses riches habits. Chaque fidèle s'avance, et le sacristain le tient par un bras pendant qu'il s'incline pour baiser la main droite de la sainte image.

On dit qu'il existait déjà quatre ermitages au milieu des pyramides inabordable de la montagne avant la découverte de la Vierge et la fondation du monastère ; il s'en était élevé treize autres qui ont été abandonnés ou détruits lors de la guerre, mais qu'on ne va pas moins visiter dès qu'on arrive au Montserrat, aussi bien à cause de la hardiesse de leur position que pour jouir des admirables points de vue qu'ils ménagent au visiteur. L'un des chemins qui y conduisaient autrefois était si bien pratiqué, que certains personnages, parmi lesquels on cite Philippe II, ont pu faire à cheval une partie du pèlerinage ; mais aujourd'hui on ne l'entreprend pas, même à pied, sans rencontrer quelques passages fort dangereux. Un autre était tout aussi bien une échelle ; on y comptait 670 degrés ; une rampe l'accompagnait dans une partie de son parcours : il n'en reste que des vestiges. Les treize ermitages placés dans les positions les plus aventureuses, les moins accessibles, quelquefois sur des roches qui surplombent, quelquefois vers les faces extérieures de la montagne, et au-dessus de précipices de huit ou neuf cents mètres, souvent perchés en console sur le flanc d'un pain de sucre, sans qu'on puisse imaginer comment il est possible d'y atteindre, avaient tous une distribution semblable dans des dimensions exiguës : une pièce d'entrée, une cellule avec alcôve, un retrait pour l'étude, une cuisine, une citerne, un petit parterre et une chapelle. L'un d'eux, San Dimas, était, dit-on, autrefois une espèce de forteresse, avec pont-levis sur deux abîmes, qu'une

compagnie de bandits avait choisie pour repaire. En 1812, lors du retour des Français au Montserrat, le colonel anglais Edouard Green s'y était retranché, et un canon hissé sur une cime voisine, l'obligea à se rendre.

Nul ne vient au Montserrat sans visiter les trois grottes de la Vierge, de Juan Garin et du Diable. C'est dans la première que la sainte image fut trouvée par l'évêque Gondemar en 880, on y avait construit une jolie chapelle et un autel en beaux marbres dont il n'existe plus que des débris. Les deux autres grottes n'ont de remarquable que leur position et la difficulté du chemin qui y conduit.

Il reste deux choses à signaler au visiteur en raison de la magnificence du spectacle, l'une est le *Balcon des moines*, ouverture ménagée dans la muraille qui entoure le jardin du monastère, et d'où l'on découvre le panorama le plus étendu : la mer d'un côté et les Pyrénées de l'autre. L'autre curiosité, vers laquelle on descend par un sentier pratiqué au-dessous de ce balcon, se nomme *les Degutalls*. ce sont des roches de forme colossale d'où distille goutte à goutte une eau d'une pureté cristalline. Elles sont couvertes comme d'une pluie de perles, et lorsque le soleil les frappe, elles semblent revêtues d'une incrustation de pierreries des plus vives couleurs.

On redescend par le chemin de Monistrol, où l'on retrouve la voie de fer qui conduit à

31 kil. (219 kil. 1/2) **Manresa**. V. de 13,340 hab. « Du sommet d'une colline où s'élève orgueilleusement sa vieille église paroissiale (*Sta Maria de la Seo*), on voit, dit M. Piferrer (*Recuerdos y Bellezas de España*), les maisons de Manresa descendre jusqu'aux bords du Cardoner en formant un bel amphithéâtre. La rivière passe tranquillement à leurs pieds au milieu des arbres, puis s'élance, avec ce bruit qui ressemble aux cris d'une multitude furieuse, par-

dessus les écluses qui lui barrent le passage. Tout est souriant et animé autour de la ville, la campagne est belle, les bords de la rivière sont fleuris. » L'intérieur de la ville répond à cette riante description; les maisons, un peu hautes, ayant de trois à cinq étages, sont généralement bien bâties, ornées de balcons, les rues bien empierrées, et arrosées d'eaux courantes. La *plaza Mayor* est remarquable par sa grandeur, la régularité et l'élégance des édifices qui l'entourent. L'église collégiale située, comme il a été dit, au point culminant de la colline rocheuse qui domine la ville, est un beau monument semi-gothique, vaste, élevé, solidement construit, surmonté d'une tour carrée avec dôme d'une hauteur égale à celle de l'église, portant très-hardiment sur une nef latérale et sur deux fortes colonnes. On remarque dans l'intérieur de l'église un beau baptistère, de bonnes orgues, plusieurs statues de saints plus grandes que nature au-dessus des autels latéraux, une jolie chapelle souterraine au-dessous du maître-autel, et le cloître. Deux beaux ponts de pierre traversent le Cardoner; l'un d'eux, dont l'arche centrale est très-élevée, est de construction romaine; mais il a été si souvent réparé, qu'il ne reste plus guère que les piles qui soient de la première époque.

Manresa renferme une population très-active et très-industrielle; on y produit surtout des draps d'une qualité qui approche de celle des draps de Sedan. La fabrique de don Pablo Miralda y Ca est un des plus grands établissements d'Espagne en ce genre; elle présente un vaste bâtiment de 366 ouvertures, et renferme 162 métiers ou machines occupant 260 ouvriers; la force est fournie par une dérivation du Cardoner, pratiquée dans la roche sur une étendue d'un mille. On cite encore diverses filatures de

coton produisant, les unes 170, les autres 250 livres de fil par jour avec des machines anglaises ou françaises, et des distilleries d'eau-de-vie très-florissantes.

En quittant Manresa, où elle traverse le Cardoner, la voie de fer parcourt en plaine la distance qui sépare cette ville de

15 kil. (234 kil. 1/2) *Rajadell*, v. de 330 hab., voisin de trois autres localités: *Monistrol de Rajadell*, *Aguilar* et *Castellar*, réunissant une population de 1,500 âmes env., et où se trouvent encore plusieurs distilleries d'eau-de-vie.

Les difficultés du tracé se représentent plus grandes peut-être qu'en deçà de Manresa, dès la sortie de Rajadell, pour la traversée de la Sierra de Calaf, au centre de la Catalogne et au point le plus élevé de cette province; la voie s'élève par des rampes peu usitées, qui vont jusqu'à 2 0/0, afin d'atteindre

21 kil. (255 kil. 1/2) *Calaf*, pet. V. de 1,288 hab., encore entourée de murs percés de cinq portes. On rencontre, dans le territoire qui l'environne, quelques gisements de charbon de terre non exploités jusqu'à présent, et dont le voisinage du chemin de fer permettra de tirer parti.

La voie, qui depuis Manresa suivait la direction de l'E., descend maintenant vers le S.-E., ayant à gauche la Sierra qu'elle vient de traverser, et passant au milieu de ses contre-forts. Elle parcourt un pays pauvre et peu productif, rencontrant *San Guim*, puis rejoignant la route de terre à

37 kil. 1/2 (293 kil.) *Cervera*. (V. route de terre, p. 293.)

9 kil. (302 kil.) *Tarrega*. (V. p. 294.)

9 kil. (315 kil.) *Bellpuig*. (V. p. 294.)

8 kil. (319 kil.) *Mollerusa*. (V. p. 296.)

8 kil. (327 kil.) *Bell-Loch*, et

12 kil. (339 kil.) *Lérida*. (V. p. 296.)

En quittant cette ville où se raccordera la voie de fer de Tarragone, le chemin s'éloigne de la route de terre, vers le N., afin de pouvoir desservir les deux villes importantes de Barbastro et de Huesca. Il existe entre les deux voies, à leur point le plus éloigné, une distance à vol d'oiseau de près de 50 kil. La voie ferrée coupe le canal d'Urgel, œuvre importante qui traverse un massif de montagnes auprès de la petite V. de Monclar, par un souterrain de 5 kil. de longueur, et de 5 mètr. sur 7 mètr. de section. Des stations sont établies à

22 kil. (361 kil.) *Almacellas*, v. de 590 hab., au milieu d'une contrée très-agricole, la dernière localité de la province de Catalogne.

11 kil. (372 kil.) *Binefar*, v. de 252 hab., appartenant au royaume d'Aragon, au centre d'une plaine entourée de collines couvertes de plantations d'oliviers.

11 kil. (383 kil.) *Monzon*, ancienne place forte, aujourd'hui démantelée, de 2,597 hab., groupée autour d'une énorme roche blanche que surmonte un château d'aspect formidable. Ses maisons sont vieilles, ses rues inégales, et on n'y rencontre aucun édifice digne d'intérêt, si ce n'est, comme souvenir, le Jeu de paume actuel, dont le portail est assez richement sculpté, et qui autrefois était le lieu de réunion des cortès d'Aragon et de Catalogne. Çà et là quelques écussons au-dessus des portes, quelques ornements gothiques aux fenêtres désignent les rares habitations qui ont appartenu aux députés des deux provinces. Le château, qui porte le caractère des différentes époques sous lesquelles il a été construit et agrandi, doit surtout son plus grand développement aux Templiers, à qui il fut cédé en 1143 par le comte Ramon Berenguer. Des créneaux qui échancrent ses énormes masses on compte, dit-on, soixante villages dans les deux vallées de la Cinca

et de la Sosa, et les roches qui le portent présentent, sur l'un des côtés, des profondeurs à pic qui donnent le vertige. Une autre colline moins élevée, et qui forme comme un poste avancé à 200 mètr. de distance, porte de vieilles ruines qui remontent, dit-on, à l'époque romaine.

La Cinca, qui passe à Monzon, transporte une grande quantité de bois de charpente abattu dans les forêts des Pyrénées, et qu'on abandonne à l'aventure à son cours. Précédemment, ces bois descendaient avec la Cinca jusqu'à son confluent avec l'Èbre, suivaient ce fleuve jusqu'à Amposta, où ce qui n'avait pas été arrêté en route était recueilli pour être transporté à Barcelone. Aujourd'hui, ces bois sont arrêtés à Monzon, et expédiés par le chemin de fer.

Une petite distance (14 kil.) sépare Monzon de *Barbastro*. (V. R. 50.)

12 kil. (395 kil.) *Selgua*, v. de 367 hab., station particulière de Barbastro, dont elle n'est éloignée que de 10 kil.

15 kil. (410 kil.) *Sariñena*, V. de 2,680 hab., destinée à devenir, par le chemin de fer, le centre d'un mouvement très-important. Elle est entourée d'un grand nombre de villages agricoles dont elle attirera les produits, et déjà il s'y tient annuellement deux foires de bêtes à laine et de mulets qui amènent un grand concours de population.

23 kil. (433 kil.) *Grañen*, v. de 774 hab., au milieu de plaines désolées.

10 kil. (443 kil.) *Tardienta*, v. de 624 hab., station correspondante avec la V. de Huesca (R. 51) qui n'en est qu'à 15 kil.

8 kil. (451 kil.) *La Violada*, venta située sur l'ancienne route de Saragosse à Huesca, et destinée à servir de station pour *Almudévar*. Cette ville, située à 3 kil. plus loin, sur la même route, et au milieu d'une vaste plaine décou-

verte, compte 2,000 hab. Sur un monticule qui la domine on voit les ruines d'un vieux château.

Le chemin de fer, côtoyant la route de Huesca à Saragosse, traverse avec elle le Gallego pour atteindre

10 kil. (461 kil.) Zuera, petite V. de 1,350 hab., où l'on remarque

une église paroissiale de très-ancienne architecture.

19 kil. (480 kil.) Villanueva de Gallego, v. de 536 hab., sur la rive droite du Gallego, au milieu de la riche campagne qui précède

9 kil. (489 kil.) Saragosse (ZARAGOZA), chef-lieu d'une capitainerie générale, et capitale de l'ancien royaume d'Aragon.

ARAGON.

Nos que valemus tanto como vos y podemos mas que vos, os elejimos rey con tal que guardareis nuestros fueros y libertades, y entre vos y nos un que manda mas que vos; sino, no!

« Nous qui valons autant que vous et qui pouvons plus que vous, nous vous élisons roi, à la condition que vous garderez nos lois et nos libertés, et qu'il y aura entre vous et nous quelqu'un qui pourra plus que vous; sinon, non! »

Ce fut là, disent les traditions, la formule de serment imposée par les gentilshommes aragonais au premier prince qu'ils se donnèrent, lorsqu'ils fondèrent le petit royaume de Sobrarbe. Si elle ne fut pas inscrite dans les fueros de ce royaume, ce qui a fait douter de son authenticité, ce célèbre corps de lois n'en renferme pas moins une clause qui en recèle toutes les sévères conditions :

Que siempre que el rey quebrantasse sus fueros, pudiesen elegir otro rey encora que sea pagano. — « Que, si jamais le roi violait leurs fueros, ils auraient le droit d'élire à sa place un autre roi, fût-il païen. »

Le serment d'hommage fut, dit-on, prêté dans cette forme arrogante devant quatorze générations de princes, de 724 à 1336, depuis Garci-Ximenès, qui fut le premier, jusqu'à don Pedro IV, qu'on surnomma *del Puñal* — du poignard — parce qu'ayant invité les Cortès à annuler la formule, il prit ensuite le parchemin sur lequel elle était inscrite et le lacéra avec son poignard. On rapporte, qu'en vengeance ainsi les affronts subis par ses prédécesseurs, don Pedro se blessa à la main; il vit son sang couler et s'écria: « Une loi qui donnait aux vassaux le droit d'élire un roi devait coûter le sang d'un roi! » Mais il resta encore entre le roi et les sujets, comme disait le serment, quelqu'un qui pouvait plus que lui et eux; ce quelqu'un était le *Justicia*, haut magistrat chargé de la conservation des lois, devant lequel il était permis de déférer les actes du roi qui blessaient quelque citoyen, ou de poursuivre les violations de la loi qui portaient préjudice à la chose publique. Le *Justicia*, non pas le Justicier, traduction inexacte et qui défigure le caractère du magistrat, mais la *Justice*, recevait le serment du roi, assisté des députés des états et des jurats de Saragosse. Son pouvoir s'étendait sur les juges, sur les ministres, sur tous les fonctionnaires dont l'action portait sur le

peuple. Il était d'autant plus redoutable qu'il était généralement respecté comme l'homme de la nation, et qu'il n'était jugé par personne.

Le petit royaume de Sobrarbe s'était formé dans un coin de la montagne; il fut le berceau de la royauté aragonaise, comme le petit royaume de Cangas de Onis avait été, plus à l'ouest, le noyau du mouvement chrétien contre le joug musulman. De même que les successeurs de Pélage s'étendirent sur les Asturies, Léon et la Galice, de même les chefs élus de la petite république de Sobrarbe gagnèrent la Navarre et l'Aragon, et en formèrent un grand royaume. L'un d'eux, Sancho II, qui régnait au XI^e siècle, fit comme plus tard Ferdinand le Grand, roi de Léon: il avait quatre fils; il donna la Navarre à don Garcia, la Castille à don Fernando, l'Aragon à don Ramiro et la terre de Sobrarbe et de Ribagorza à don Gouzalo.

Ramire fut donc le premier roi de l'Aragon, en 1034, et ce royaume, qui eut pour capitale, tantôt Huesca, tantôt Saragosse, se gouverna seul jusqu'à ce que don Ramire II, dit le Moine, un siècle après, en lutte contre sa noblesse, eût appelé à son aide don Ramon Berenguer, comte de Barcelone, et l'eût attaché à sa cause en le fiançant à sa fille. Depuis ce moment, l'Aragon devint annexe de la principauté de Catalogne et fut gouverné par les descendants de Ramon Berenguer, jusqu'en 1479. A cette époque, il eut pour roi don Fernando II, qui devint l'époux d'Isabelle de Castille; et ceci fut stipulé pour l'indépendance de l'Aragon, que, lorsque les deux royaux époux venaient en Aragon, Fernando seul avait le droit d'y donner des ordres, et lorsqu'ils allaient en Castille, Fernando y gouvernait de pair avec la reine Isabelle. L'union définitive des deux couronnes sur une même tête ne fut tout à fait consommée que lorsqu'Isabelle étant morte, et sa fille, doña Juana, étant reconnue incapable, Ferdinand fut appelé à régner sur les deux États à la fois.

Cependant l'autorité du Justicia durait toujours, elle survécut même à la plupart de ces vieilles institutions espagnoles qui furent minées ou éteintes par la grande puissance de Charles-Quint. Mais Philippe II, ce roi impatient et despote, ne s'arrangea pas, dans une de ses provinces, d'une autorité qui pouvait contre-balancer la sienne, et il en jura la perte le jour où son ministre, Antonio Perez, qu'il avait fait mettre en prison, en appela devant le tribunal du Justicia pour se faire mettre en liberté. Il y eut des troubles graves à Saragosse; le comte d'Almenara, qui soutenait la cause de Philippe II dans l'espoir d'en obtenir la vice-royauté d'Aragon, fut tué par le peuple. Philippe envoya des troupes. Le Justicia d'Aragon était à cette époque un jeune homme, Juan de Lanuza, qui à vingt-sept ans avait reçu la succession de la charge de son père; il se laissa entraîner par son ardeur juvénile et par le désir de défendre les libertés de sa patrie; il leva des troupes et marcha au-devant de celles de Castille. Il fut battu, fait prisonnier et Philippe II lui fit trancher la tête, sur la place de Saragosse, le 20 décembre 1581. Il en arriva de même, un an après, de deux autres Justicias, Jayme Lanuza et Francisco de Ayerbe; le peuple fut terrifié. Autrefois, la moindre atteinte portée à

ces fueros eût soulevé le royaume d'une extrémité à l'autre; le mot de *liberté*, crié dans les villes et dans les villages, mettait tout en combustion et faisait courir aux armes. Philippe II profita de la consternation produite par l'exécution des derniers protecteurs des privilèges aragonais pour convoquer à Tarragone les états, auxquels il fit accepter une loi qui défendait le cri de *liberté* sous peine de la vie.

Au XVIII^e siècle, l'Aragon accueillit, à l'exemple de la Catalogne, l'archiduc Charles d'Autriche, le compétiteur de Philippe V. Ce fut pour ce prince un motif de traiter le vieux royaume en pays conquis et de lui retirer ce que Philippe II avait respecté, ses états et ses universités. De ce moment l'Aragon fut soumis aux lois, aux usages et aux coutumes de la couronne de Castille.

Le vieux royaume de Sobrarbe, où s'étaient réfugiées les libertés nationales après la chute de l'empire des Goths, s'était formé au milieu des Pyrénées d'Aragon, dans un petit espace de 12 lieues sur 10, limité au N. par les Pyrénées françaises, au S. par le territoire de Barbastro et par la célèbre Sierra de Arbe, d'où il avait pris son nom *Sobre-Arbe* — sur Arbe. Le vieil Aragon, qui s'étendit autour du petit noyau monarchique, vit peu varier ses limites naturelles, qui le séparaient à l'E. de la Catalogne et d'une partie du royaume de Valence, au S. du royaume de Valence et d'une partie de la Nouvelle-Castille, à l'O. de la Navarre et des Castilles, au N. de la France sur une étendue de 26 lieues. C'était et c'est encore une vaste vallée en forme de conque, entourée partout de hautes montagnes et sillonnée par leurs ramifications. Le royaume d'Aragon a disparu sous les lois nouvelles de délimitation, comme le serment des gentilshommes de Sobrarbe sous le poignard de don Pedro IV, comme les libertés aragonaises sous la main de fer de Philippe II, et il forme maintenant une capitainerie générale divisée en trois commandements militaires, occupant les trois provinces civiles de Saragosse, Teruel et Huesca. Sa population est loin d'être en proportion avec l'étendue du territoire; la province de Saragosse compte 384,176 hab., celle de Huesca 257,839, celle de Teruel 238,628, soit 880,643. En 1808, d'après M. de Laborde, on y comptait 149 villages abandonnés, 385 où il ne restait que très-peu d'habitants. Aujourd'hui le nombre des *despoblados* s'est accru du double, les peuplades habitées n'y ont rien gagné, elles sont presque toutes misérables; les villes elles-mêmes sont loin de renfermer une population qui soit en proportion avec leur étendue.

Le sol fertile et productif des trois provinces souffre cruellement de ce défaut de bras; les routes sont dégarnies d'habitations et les terres restent en grande partie à l'abandon; il faudrait peu d'efforts pour en tirer des produits riches et variés: entre les mains des Catalans ou des Valenciens ce serait, comme disait M. de Laborde, une terre de promission. Des rivières nombreuses et abondantes en parcourent toutes les parties, elles féconderaient admirablement, si elles étaient mieux conduites, un terrain que la sécheresse consume et au milieu duquel les parties cultivées apparaissent comme des oasis. On

cite, parmi celles-ci, les belles plaines qu'on rencontre en sortant de Fraga, sur la route de Barcelone, et en descendant du col de Frasnó, sur la route de Madrid; celles de Daroca et d'Almunia; les riches et riants jardins de Calatayud et d'Ateca; les champs de fruits et d'oliviers d'Alcaniz, de Caspe, de Morella et surtout les magnifiques campagnes qui entourent Saragosse.

Chaque partie du territoire a d'ailleurs ses produits privilégiés, à part le blé, l'orge et le maïs, qui se récoltent à peu près partout. L'olivier se cultive surtout à Alcaniz, à Barbastro et à Saragosse; les territoires d'Ayerve, de Huesca, de Barbastro, de Tarazona, de Calatayud, de Darroca et d'autres produisent un vin qui a beaucoup de corps et qui s'exporte facilement; une culture et une fabrication un peu plus soignées donneraient à ce vin des qualités très-remarquables. Dans les territoires traversés par les principales rivières, le Jiloca, le Jalon, le Gallego, la Cinca, les fruits sont généralement exquis. Le lin s'obtient sur quelques points, surtout à Borja et à Calatayud, le chanvre presque partout et en grande abondance. Le pays se prêterait à la culture du mûrier et à l'éducation du ver à soie, et ce n'est guère qu'auprès de Saragosse, d'Albarracin, de Caspe et d'Alcaniz qu'on s'occupe de cette industrie très-intéressante. Nous citerons encore les laines: les laines d'Aragon ont été célèbres, elles sont longues, belles et fines; on cite parmi les meilleures celles de Venasque et surtout celles des montagnes d'Albarracin.

L'Aragon est couvert de montagnes élevées, peu plantées généralement, mais très-riches en plantes aromatiques et médicinales. Les minéraux paraissent y être nombreux. On prétend qu'il existe une mine d'or à Hecho; l'indolence locale ne s'en est pas assurée; on voit des restes d'exploitation de mines d'argent à Calcena, à Venasque et à Bielsa, des mines de plomb à Zoma, à Venasque, dans la juridiction de Barbastro, sur la montagne de Sallent dans les Pyrénées; du fer doux dans beaucoup d'endroits; du cuivre à Almoaja, à Torres, à Noguera et sur les pentes du Moncayo, l'une des plus hautes montagnes de l'Espagne, célèbre par les orages qui s'y forment et qui, lorsqu'ils se déchaînent, jettent l'épouvante dans tout le pays à vingt lieues à la ronde. L'alun se rencontre aux environs d'Alcaniz et sur tout le prolongement de la Sierra de Gudar; l'émeri à Tordera et à Milmarcos; le cobalt dans la vallée de Gistain; du jais d'une grande finesse à Utrillas, à Alcaniz et aux environs de Daroca. Ce qui se fait pour le jais prouve quel est l'état d'inaction et d'indolence de l'industrie en Aragon: il est exploité par des étrangers, exporté brut, façonné en France, et il rentre en Espagne avec une valeur décuple. Il en est du même pour l'alun, qui est beau, pur, sans mélange de corps étrangers, qui n'exige d'autre travail que l'enlèvement de la terre et de la boue qui l'enveloppent; on le vend brut et à bas prix pour l'exportation, il rentre nettoyé et valant fort cher. On trouve de riches mines de soufre vers Teruel, des gisements inépuisables de sel gemme à Torres, à Remolinos et sous toute une chaîne de collines qui s'étend aux environs de Saragosse, le long de la rive gauche de l'Ebre. Le charbon de terre existe à Grustan et à Graus, mais à peine

exploité. Il y a du marbre partout, mais les plus belles veines sont vers Jaca, Hecho, Canfranc et Benabarre.

Les eaux minérales y sont aussi abondantes que dans les provinces les plus favorisées de l'Espagne; on cite, dans la province de Saragosse, celles d'Alhama, auprès de Calatayud, qui, comme leur nom l'indique, étaient connues des Arabes et qui desservent deux établissements très-anciens; celles de Tiermas, dont il a été question (p. 237); les eaux sulfureuses de Paracuellos de Giloca, renommées pour la guérison des maladies de la peau; les eaux froides de Quinto, laxatives, employées contre les maladies syphilitiques et les affections de l'estomac; dans la province de Huesca les célèbres sources de Panticosa, dont il sera parlé plus loin d'une manière étendue, et un grand nombre d'autres, inexploitées pour la plupart, mais qui donnent un démenti à cette opinion hasardée, que c'est surtout sous les versants français que se rencontrent ces précieuses richesses. On doit citer dans ce nombre la Fuente de la Cueva, auprès de Sarsa del Abadiado, renommée pour le traitement des maladies de la bouche; la source d'Alquezar, puissante contre l'hypocondrie et les obstructions; la Fueba de Arro, efficace contre les ulcères extérieurs; la source ferrugineuse de Venasque et six sources sulfureuses, qui jaillissent tout auprès, sur le plateau de la montagne de Baños; enfin des sources salines, nombreuses au pied des Pyrénées, aussi utiles industriellement, si elles étaient exploitées, qu'au point de vue de la santé publique. L'exemple, sous ce rapport, est donné à la province de Huesca par celle de Teruel, où il existe quatre établissements pour la production du sel par évaporation: à Arcos, sur les confins du royaume de Valence, à Ojosnegros, à Armillas et à Valtablado. La première produit par an 10,000 fanegas (340 hectol.), les autres de 4,000 à 2,000 fanegas.

Nous avons dit plus haut quel profit l'Aragon pourrait tirer des nombreux cours d'eau qui sillonnent le territoire pour l'irrigation et la fertilisation des terres. Les canaux d'arrosage et les rigoles qui ont été pratiqués sur quelques points, l'ont été d'une manière grossière, et cependant ils ont rendu d'immenses services à l'agriculture et à la fortune privée dans les localités qu'ils traversent. Nous rappellerons ici ce que nous avons dit, à ce sujet, des deux canaux dérivés de l'Èbre, auprès de Tudela (Navarre): l'un, le canal de Tauste, pour l'irrigation des territoires de la rive gauche; l'autre, le canal Impérial, pour l'irrigation des plaines de la rive droite, et, en même temps, pour la navigation entre Tudela et Saragosse. On a vu comment ce dernier canal, œuvre importante et monumentale, avait été conduit jusqu'au-dessous de Saragosse et arrêté là, en présence d'obstacles insurmontables, malgré la volonté formelle de le conduire jusqu'à la mer, afin d'ouvrir de nouveaux débouchés au commerce, de nouveaux moyens à la circulation générale et de nouveaux aliments à la production riveraine. Il était donné à notre époque de reprendre l'œuvre abandonnée par Charles III, à 17 kil. en aval de Saragosse. Le canal était resté sans communication avec l'Èbre dans sa partie inférieure, utilisé seulement pour l'irri-

gation des terres, mais ne servant à une navigation des plus restreintes que dans le parcours de la Boca del Rey sous Tudela, à la Casa-Blanca sous Saragosse. La révolution française, l'invasion, la guerre de l'Indépendance, suspendirent tous les projets qui pouvaient avoir pour but la reprise de cette immense entreprise, mais dès que l'Espagne fut un peu reposée, les Aragonais revinrent à l'objet vainement poursuivi pendant tant de siècles : la navigation de l'Èbre, de Saragosse à la mer.

Un ingénieur en chef des ponts et chaussées de France, Philippe Conrad, présenta le premier, en 1833, le vaste projet d'une grande ligne de navigation par la vallée de l'Èbre, de l'Océan à la Méditerranée; ce projet avorta par la mort du promoteur.

En 1843, un concessionnaire espagnol, aidé par une compagnie anglaise, allait reprendre le projet de canalisation, lorsque survinrent des agitations politiques dans lesquelles il fut compromis et qui amenèrent sa déchéance.

En 1849 enfin, il s'est formé une nouvelle compagnie anglo-française et espagnole, aidée par d'importants capitaux; c'est par elle qu'ont été conduits les travaux qui, à l'heure présente, ont à peu près atteint le résultat depuis si longtemps attendu.

Cette compagnie a procédé toutefois en sens inverse de ce qu'avait fait Pignatelli et de ce qu'avait entrepris le comte de Sastago, elle s'est occupée tout d'abord d'assurer la navigation de la partie inférieure du fleuve. Il existait déjà un petit canal partant du bourg d'Amposta et qui, évitant les difficultés de l'embouchure, conduisait, en coupant une langue de terre, vers le port des Alfaques, où s'élève la ville nouvelle de San Carlos. Il a été amélioré, élargi, et, en juillet 1857, la navigation a été ouverte par ce canal et par le lit de l'Èbre rectifié et endigué, jusqu'à Cherta, à 32 kil. au-dessus d'Amposta, en fournissant des eaux à l'irrigation de 40,000 hectares de terre. En décembre de la même année, de semblables travaux d'endiguement et de rectification ont pu conduire tout à la fois la navigation, le commerce et l'irrigation jusqu'à Mequinenza, au confluent des deux rivières la Sègre et la Cinca, dans l'Èbre, au-dessous de Fraga et de Lérida, et à moitié du parcours total à réaliser. Aujourd'hui, l'œuvre de canalisation est complète jusqu'à la petite ville d'Escatron, à 257 kil. de la mer. Sur toute cette partie du fleuve les difficultés de la navigation étaient excessives, au milieu d'une succession de bassins profonds, séparés par des hauts-fonds de gravier. Le lit du fleuve, un peu laissé à la merci du riverain, était coupé de barrages à pierres perdues ne laissant qu'une ouverture à peine suffisante pour le passage de barques de 25 à 30 tonneaux, qui descendaient les grains de la Navarre et de l'Aragon jusqu'à Tortosa. Pour remonter les bateaux vides, il fallait de 20 à 40 jours d'efforts, sans chemin de halage, et les bateaux ne franchissaient les passes étroites des barrages qu'au moyen de cabestans et à grand renfort de mulets; il se perdait chaque année, au milieu de ces difficultés, le sixième des barques employées sur le fleuve. Aujourd'hui le service est fait sur les 257 kil., pour les voyageurs et pour les marchandises,

par deux bateaux à vapeur, *Ebro* et *Cinca*, et les travaux de canalisation, les digues, les écluses sont dignes de ceux tant vantés du canal Impérial.

Il restera à compléter cette œuvre importante sur les 114 kil. du parcours, entre Escatron et l'extrémité délaissée du canal Impérial. Il faudra suivre, rectifier ou éviter ces nombreuses sinuosités du cours de l'Èbre à Sastago, affronter ou tourner ces difficultés terribles qui ont arrêté les ingénieurs de Charles III, consolider des terrains mouvants, combler des fondrières sans fond, dans lesquelles ont été engloutis déjà d'énormes travaux, des sommes immenses, et qui, après avoir causé la mort par dépit du chanoine Pignatelli, présentent, encore toutes béantes les ruines entassées des constructions par lesquelles le comte de Sastago, le directeur La Ripa et le marquis de Lazan avaient espéré conduire l'œuvre à bonne fin.

Ces difficultés ont été vues de près par les hommes habiles qui ont si bien conduit jusqu'à ce moment la canalisation de l'Èbre, et il n'est pas douteux qu'ils ne sachent les surmonter heureusement.

Il nous reste à parler du caractère du peuple aragonais, nous le ferons, comme à propos des Catalans, avec l'opinion commune de M. Madoz et de M. de Laborde :

L'Aragonais est orgueilleux, il parle peu et défend son opinion avec fermeté. Son admiration pour son pays va jusqu'à l'hyperbole ; la moindre contradiction l'enflamme. Il s'aveugle sur ses défauts et sur ceux de ses compatriotes, mais il ne sait pas dissimuler un certain sentiment d'envie, lorsqu'il parle à des étrangers. Sa fierté naturelle, son air habituellement sérieux, ses manières froides, son ton souvent brusque ont quelque chose de rebutant pour ceux qui ne le connaissent pas. Ce sont là ses seuls défauts ; ils sont rachetés par mille qualités estimables.

Si les Aragonais sont froids et sérieux, ils sont aussi réfléchis, prudents et pourvus d'un jugement solide et d'un sens droit. Leur prévention en faveur de leurs compatriotes ne les aveugle pas au point de leur faire méconnaître les mérites des autres, et ils savent rendre hommage à la valeur personnelle des étrangers. S'ils sont fiers, ils sont en même temps attentifs et dévoués. Si leur abord est froid et sérieux, il est plus franc et plus cordial que l'accueil empressé et plein d'urbanité de quelques autres nationaux de l'Espagne. Habiles courtisans sans fausseté, braves sans fanfaronnades, hardis jusqu'à la témérité, entreprenants plus qu'aucun autre, ils sont ambitieux et persévérants. Leur caractère décidé, ferme et inaltérable, les a souvent fait accuser d'indocilité. Jamais ils n'ont cédé quand il a fallu combattre pour la défense de leurs lois, de leur indépendance nationale, de leur liberté et du trône de leurs rois.

L'une des particularités les plus saillantes des coutumes aragonaises, c'est l'affection des habitants pour les *romerías* — les pèlerinages. Il est peu de villages, plus particulièrement dans la province de Teruel, qui n'aient auprès d'eux un ermitage. Les habitants y vont à certains jours, le plus souvent possible ; mais cela ne se passe pas toujours en prières, on s'y livre à toute espèce de divertissements et

surtout au jeu de paume ; les Aragonais de Huesca y ajoutent un goût très-prononcé pour les liqueurs fortes, mais il est rare qu'il y ait abus, et que les entraînements de l'ivresse conduisent aux désordres et aux actes violents.

Au point de vue de la criminalité, les Aragonais valent à peu près autant que leurs voisins du royaume de Valence, moins que leurs voisins de la Catalogne, mais beaucoup mieux que leurs voisins de la Navarre. Dans le tableau comparatif du nombre d'accusés pour toute espèce de délits, eu égard au chiffre de la population, nous trouvons dans l'audiencia de Pampelune 1 accusé sur 192 habitants, 1 sur 339 pour l'audiencia de Saragosse, 1 sur 363 à Valence, et à Barcelone seulement 1 sur 825. En matière de contrebande, la comparaison est à peu près la même : Barcelone est presque sans reproche, et au plus bas degré de l'échelle, 1 contrebandier sur 7,332 hab. ; Valence vient ensuite, 1 sur 5,200 ; puis Saragosse, 1 sur 4,174 ; Pampelune présente le plus de fréquence dans ce genre de délit et dans toute l'Espagne, 1 sur 2,069.

Disons encore un mot du délit d'homicide et des faits de blessure, parce qu'on a souvent exagéré la violence du caractère aragonais et prétendu qu'il passait rapidement des paroles aux actions et de la menace à l'usage du poignard et du *trabuco*. Qu'on se rassure ; les Aragonais ont beaucoup moins de délits de cette nature à se reprocher que leurs compatriotes d'Albacete, de Cacerès, de Grenade, de Pampelune et de Valence : 458 délits pour une population de 734,685 justiciables, soit 1 sur 1,604 et une fraction.

Nous ne parlons pas des chemins, ils sont rares et ne sont presque partout que ce que la nature les a faits. On compte dans la province de Saragosse, comme dignes du nom de route, la grande voie de Barcelone à Madrid ; dans la province de Teruel, celle qui remonte, depuis Daroca, la vallée du Xiloca et de la Cinca ; dans la province de Huesca celle qui vient de Saragosse et va à Barbastro, et encore ces deux dernières sont-elles fort mal entretenues ; le reste est impraticable, les chemins de village à village, les chemins muletiers sont de véritables fondrières, des fleuves de boue dans la saison des pluies. Les *posadas* sont rares et affreuses ; les chambres n'offrent que des châlits ; les aliments manquent totalement ; les cuisines sont d'une malpropreté dégoûtante, les prix excessifs et les hôtes souvent disgracieux et brutaux. Cela se modifiera sans nul doute, quand les voyageurs seront plus nombreux. Ce sera l'œuvre des voies de fer et de la canalisation de l'Èbre.

Saragosse, V. de 40,000 hab., située sur la rive g. de l'Èbre, à 274 mètr. au-dessus du niveau de la mer. (HÔTELS : *Fonda de Europa*, tenu par Zopetti, sur le Coso, à l'angle du Paseo de Santa Engracia ; *las Cuatro Naciones*, à la puerta de Santa Engracia ; *la Bizcaina*, sur le Paseo ; *la Uralia*, calle San Gil. —CAFÉS : *Gran café Suizo*, sur le

Paseo ; *Ximena*, sur le Coso ; *Constancia*, sur le Coso ; *la Reunion*, à côté de la fonda de Europa. — BAINS : sur la place de la *Constitucion*, à la Antigua ; sur le Paseo de Santa Engracia, sur les bords de la rivière Huerba ; prix de ces derniers : 4 réaux avec linge, 3 réaux sans linge.

VOITURES PUBLIQUES.—Pour Ma-

drid : *Silla correo*, tous les jours, trajet en 32 heures, bureau sur le Coso, palais du Conde de Fuentes. *Diligencias postas generales*, par Calatayud et Guadalajara, départ tous les jours, le matin; trajet en 36 h., bureau sur le Coso, à côté de l'hôtel de l'Europe. — Pour *Barcelone* : *Silla Correo*, tous les jours en 32 h. : *diligencias del Oriente de España*, trajet en 36 heures. — Pour *Calatayud*, uné *mensageria*, trajet en 11 heures, tous les 2 jours, place de la Constitution. — Pour *Almunia*, diligence tous les 2 jours, en 5 h., même bureau. — Pour *Tolosa*, deux services alternant tous les jours, les *Postas de Aragon*, en face de l'hôtel de l'Europe, et les *Navarras*, hôtel de l'Europe. Ces diligences passent par Tudela et Pampelune, et correspondent à Pampelune avec un service sur Bayonne. — Pour *Huesca*, tous les jours, soit la *Coronilla*, bureau hôtel de l'Europe; soit les *Postas de Aragon*, en face de l'hôtel, trajet en 7 heures. — Pour *Alcaniz*, tous les 2 jours, trajet en 11 h., bureau Plaza de Arriña. — Pour *Valence*, tous les jours, *Postas de Aragon*, sur le Coso, trajet en 40 heures, par Daroca et Teruel. — Pour *Caspe*, tous les 2 jours, en 12 heures; plaza del Pilar, posada de San José. — Pour *Borja*, tous les 2 jours, en 7 heures, plaza del Carmen, casa Saldaña.

BATEAUX. — Pour *Tudela* par le canal Impérial, bureau sur le Coso, au café de Ximena. Un omnibus conduit à l'embarcadère, à 1 kil. de Saragosse; service trois fois par semaine les lundis, mercredis et vendredis. Un service de voitures doit être organisé par la route de Caspe pour conduire les voyageurs à *Escatron*, où ils trouveront les bateaux à vapeur du bas Ebre pour Mequinenza, Tortosa et Amposta.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. — Lors-qu'Auguste vint en Espagne, l'an

728 de la fondation de Rome, pour dompter les Cantabres et les Asturiens révoltés, il s'arrêta charmé par le beau ciel et l'heureuse position de l'obscur et modeste *Sal-duba*, il l'érigea en colonie militaire, voulut l'associer à sa fortune en lui donnant son nom, *Cæsarea-Augusta*, il y éleva des temples, y fonda des bains et un cirque, et en fit la « plus brillante des villes intérieures de l'Espagne tarraconnaise¹. » Les Goths la choisirent pour l'une de leurs capitales et l'appelèrent *Cesaragosta*, puis vinrent Tarif et Musa, avec leurs armées nombreuses et menaçantes, qui ne l'épargnèrent qu'au prix des richesses nombreuses que l'Espagne orientale y avait accumulées. L'arabe *Saracusta* devint la rivale de Cordoue, de Tolède, de Mérida et de Narbonne; elle fut le chef-lieu de l'une des cinq provinces de l'empire des Maures en Espagne; elle commanda à tout le pays compris entre les sources du Tage et les montagnes de Cantabrie. Un instant menacée par Charlemagne, qui vint l'assiéger avant sa sanglante retraite à travers les défilés de Roncevaux, elle resta riche, heureuse, grandissante et civilisée, sous l'autorité des califes, jusqu'au moment où ce petit noyau de chrétiens qui avait formé le royaume de Sobrarbe, conduit par des rois valeureux, envahit peu à peu la Navarre et l'Aragon, et vint asséoir à Saragosse le trône du royaume nouveau dont nous avons dit rapidement l'histoire.

Vue de près, dans l'intérieur de ses rues tortueuses, Saragosse offre peu de traces de ces époques diverses; les souvenirs de ses temps de triomphe sont en petit nombre, encore moins ceux de la royauté aragonaise; c'est l'aspect pittoresque qu'il faut en rechercher, il faut choisir un site d'où il soit possible d'en dominer l'ensemble, et nulle place, selon le

¹ Pomponius Mela.

conseil de M. Py y Margall (*Recuerdos y Bellezas de España*), n'est mieux choisie que le vieil hospice de la *Misericordia*, dont les fenêtres dominent sur toute la ville. On a devant les yeux, au premier plan, l'élégante coupole du couvent dominicain de San Ildefonso, au fond les dômes du Pilar, la flèche hardie de la Seo, et dans l'intervalle, au milieu d'un amphithéâtre de toits, une foule de clochers de toute forme, des tours en brique de style gothique et de style arabe, et au centre l'élégant campanile de la *Torre nueva*. On distingue la trace bien marquée des enceintes successives de Saragosse, et son plan elliptique diamétralement coupé par deux longues rues que terminaient autrefois quatre portes. Le *Coso*, formant un vaste demi-cercle, et, ainsi vu d'en haut, comme un large fossé bordé d'édifices publics et de vieilles maisons seigneuriales, indique où était l'enceinte de la primitive *Cæsarea-Augusta*. Le *Coso* était autrefois la partie animée de la ville, le théâtre des fêtes publiques, des grandes joutes, des tournois chevaleresques et des courses de bague, où accourait toute la noblesse espagnole pour lutter devant ces fenêtres toutes pavoisées et ornées de dames de beauté. « Cette rue, dit Luis Lopez (*Antiguedades de Zaragoza*), s'appelait autrefois le *Foso* ou le *Sacro Foso*. Autour de la partie plus moderne de la cité coule, laissant d'un côté de pauvres murailles en ruine, de l'autre des jardins et une riche campagne, la turbulente rivière de Huerba, qui a entraîné un jour la vieille porte *Quemada*, devant laquelle, autrefois, on brûlait les cadavres des justiciés de l'Inquisition. »

Si le voyageur va de préférence s'asseoir hors de la ville, sous les arbres d'un chemin qui longe la rive gauche de l'Èbre, au bord d'une prairie qui dépend du vieux faubourg d'Altabas, il aperçoit en face de lui, s'élevant sur l'autre

rive du fleuve, l'imposante basilique du Pilar, avec tous ses petits dômes d'apparence mauresque couverts en tuiles vernies jaunes et vertes, avec son clocher à trois étages, modèle inachevé des trois autres clochers qui devaient occuper les angles de ce vaste édifice. Au delà s'élance, derrière les habitations, la tour aérienne de la Seo, puis une longue ligne de maisons et d'arbres se dessine jusque sous les arcs du pont de pierre. A l'extrémité du pont, à côté des murailles nues qui enveloppent le Pilar et lui donnent l'aspect d'un mystérieux monastère, se dessine l'arc étroit de la *Puerta del Angel*, entrée des routes de France et de Catalogne, et au delà de cette porte on rencontre tout aussitôt, et dans un petit espace, les édifices les plus curieux de la ville.

ÉDIFICES PUBLICS. Sur la gauche, à quelques pas de la *Puerta del Angel*, les constructions modernes du *Seminario conciliar* remplacent l'ancien palais de la députation du royaume; et à côté, sur une petite place, se déploie la belle façade moderne de l'archevêché, surmontée d'un écu aux armes d'Aragon. Sur la droite de la porte, ce bâtiment carré, d'aspect étrange, tout en brique, de style gothique, avec des ouvertures semi-circulaires et des bustes dans des médaillons, et dont on ne voit que deux côtés à l'angle d'une petite rue; c'est à la fois la *Casa municipal*, maison de ville, et la *lonja* ou bourse des négociants. La porte est plein-cintre, flanquée de deux fenêtres, surmontée d'un étage à trois larges ouvertures; de nombreuses fenêtres, en forme de galerie, occupent la partie supérieure de l'édifice, et aux quatre angles au-dessus de l'entablement s'élèvent quatre tourelles élancées, revêtues en tuiles vernies, blanches et vertes. Si l'extérieur est de peu d'apparence, il n'en est pas de même de la vaste salle rectangulaire où se

réunit le commerce aragonais. Elle est formée par vingt-quatre belles colonnes placées sur quatre rangs. Les deux rangées latérales et les colonnes de chaque extrémité sont appuyées aux murs, les deux rangées du milieu partagent l'espace en trois nefs. Les chapiteaux doriques qui couronnent les fûts sont surmontés, sur les quatre faces, d'écussons aux armes de Saragosse, avec le lion rampant, soutenus par des anges et par des griffons, et cachant la naissance des nervures qui s'élancent pour former la voûte et qui se réunissent sous des rosaces dorées. Des fenêtres demi-circulaires, entourées de riches sculptures, ouvrent au milieu des arcs sur trois des côtés; et, tout autour, à la hauteur des chapiteaux, règne une corniche portant en caractères gothiques une longue inscription à la date de 1551.

La *Torre nueva*, un peu plus au centre de la ville, a été construite en 1504, par les Jurats de Saragosse, sur la petite place de San Felipe, pour porter l'horloge de la ville. Elle est tout à fait isolée; elle a 300 pieds (84 mètr.) de haut sur 45 pieds (12^m60) de largeur à la base. Elle est octogone, entièrement construite en briques; mais avec une variété de formes, d'ornements et de dessins rappelant tour à tour le style gothique et le style arabe. L'imagination de l'architecte a donné à chaque étage un aspect nouveau; le soubassement est plein et massif; le premier étage est formé d'angles rentrants et représenterait, vu de plan, une étoile à huit grandes pointes et à huit plus petites. Les étages supérieurs, reprenant la forme octogone, les angles flanqués de colonnettes striées, présentent successivement de grandes ogives, une jolie galerie de fenêtres à trifles, une ceinture d'arabesques en faïences de couleur et des corniches dentelées jusqu'au troisième corps, dont les milieux sont occupés par de petites tou-

relles rondes, à demi détachées de la masse. Au-dessus règne un balcon en fer qui se développe suivant les contours des tourelles et des colonnettes des angles, et en retrait de ce balcon se trouve le campanile renfermant la grosse cloche de l'horloge. Une autre petite cloche, celle des quarts, coiffe d'une manière bizarre la pointe de la flèche où elle est soutenue par une armature en fer; une croix dorée la surmonte. Un escalier de 260 marches, tournant autour du noyau intérieur de la tour, conduit au balcon, et il est inutile de dire quel magnifique panorama se développe de cette hauteur. Une circonstance peut contribuer à donner le vertige au visiteur, c'est la forte inclinaison de cette tour, qui penche tout d'une pièce vers le S.-O., et qui surplombe sa base de près de 9 pieds (2 mètr. 1/2.) M. Madoz prétend que c'est un tour de force de l'architecte, que cette inclinaison a été calculée à dessein, et cependant, ce qui donnerait raison à l'opinion contraire, c'est qu'il s'est formé à la base une assez large crevasse, et que l'administration locale s'est préoccupée des moyens de réparer le monument. Malgré les craintes qui se sont manifestées sur sa conservation, et qui ont été jusqu'à en faire interdire l'entrée, il est probable que la *Torre nueva* a encore de longues années d'existence.

L'*Aljaferia* est le seul des édifices de Saragosse qui conserve des souvenirs de la royauté. Il se trouve hors de la ville, à l'O., entouré d'un fossé profond, et ressemble plutôt à une fabrique moderne, à une caserne, qu'à l'ancienne demeure des souverains. Les rois arabes en avaient fait leur palais de plaisance, les conquérants chrétiens y installèrent un couvent de moines bénédictins relevant d'une communauté de Carcassonne, puis les moines disparurent et la royauté en prit pos-

session, l'orna et l'agrandit. Aujourd'hui c'est un des forts avancés de la ville, occupé par un régiment d'infanterie et par une section d'artillerie. Malgré cette destination actuelle et les dévastations qui en résultent, l'Aljaferia n'a pas tout à fait perdu la trace du passage de ses hôtes illustres. Les rois catholiques qui l'ont habité longtemps y avaient fait faire des travaux importants, un bel escalier et surtout une longue suite de plafonds lambrissés et dorés qui aujourd'hui encore semblent sortir des mains de l'ouvrier, et avec lesquels contraste péniblement la nudité des murailles. On remarque surtout le plafond du *salon de la alcoba*, c'est la chambre qui a vu naître, en 1271, la fille de don Pedro III et de Constance de Sicile, qui fut reine de Portugal, et canonisée sous le nom de sainte Isabelle. On ne retrouve de souvenirs arabes que dans une petite pièce octogone donnant sur la cour, et qu'on dirait transportée tout entière de l'Alhambra de Grenade; les murs en sont couverts de riches ornements, des arcs d'une grande légèreté forment la voûte qui a été malheureusement cachée par un plafond moderne.

Un assez grand nombre de *casas solares* ou vieilles maisons patrimoniales se font reconnaître dans les rues étroites et silencieuses de l'ancienne ville, à leurs façades noircies, aux entourages sculptés de leurs fenêtres, aux ornements de leurs portails qui rappellent le vieux style byzantin, et surtout à leurs puits. Bien peu de ces maisons sont restées à leurs anciens possesseurs, et il est navrant de voir, comme dans la calle San Pedro, les ignobles *carros* et les tartanes boueuses d'un entrepreneur de transports publics, entassées contre les délicieuses colonnes d'un patio de ce genre.

On cite parmi ces demeures de l'aristocratie aragonaise, la maison du comte de *Sastago*; l'édifice

occupé par l'*Audiencia* avec les deux tours qui flanquent sa façade; l'antique maison de *Torellas*, aujourd'hui *casa del Comercio*. Le patio de celle-ci est formé par six colonnes de caractère différent: celles des angles rondes et sveltes, les deux du milieu entourées de cordons en spirales profondément fouillés et les chapiteaux formés par des sphinx et par des griffons. Le balcon de la galerie est couvert de cornes d'abondance, d'urnes, de reliefs gréco-romains, et porte des arcs mauresques d'une grande légèreté qui se répètent sur le mur du fond de la galerie dont le plafond est partout richement lambrissé. Le second étage est formé de petites fenêtres gothiques entourées de moulures, de grecques et d'arabesques. On remarque plus de richesse encore et plus d'homogénéité de style dans le patio de la *casa de Zaporta* ou de *la Infanta*. Il est formé par huit colonnes à base cannelée; le fût, au-dessus de cette base, est formé de trois figures adossées de nymphes ou de satyres, dont les bras sont entrelacés. Des draperies ou des guirlandes de fleurs et de feuilles cachent les membres inférieurs à l'endroit où ils se confondent avec la pierre. Au-dessus des chapiteaux se détachent des figures grotesques accroupies supportant les solives de la galerie. Celle-ci présente d'abord une frise délicatement sculptée où courent pêle-mêle des feuillages, des monstres et des figures humaines; sur la corniche dentelée de cette frise reposent de jolis pilastres carrés supportant les colonnettes de la galerie, et, entre les pilastres, des bustes en demi-relief, de grandeur presque naturelle, représentent des guerriers du XVI^e siècle armés et l'épée nue. Les arcs de la galerie sont plein-cointre, entourés de moulures avec des figures d'animaux dans les tympanes, et au-dessus règne un entablement d'une

grande richesse soutenu par des consoles. Un bel escalier, dont les ornements répondent au style général de cette œuvre coquette, conduit à la galerie dans laquelle on pénètre par trois arcs élégants.

On signale encore, parmi les édifices curieux qui n'exigeraient pas moins de détails que les précédents, la *Aduana Vieja* (vieille douane), aujourd'hui dans un état déplorable. Son architecture intérieure conserve quelques traces de l'époque romaine. Son patio est formé par huit colonnes de pierre supportant une galerie de vingt arcs ornements. Quelques-unes des salles intérieures sont richement lambrissées, et au-dessus des deux portes de sortie on remarque des écus aux armes des rois de Sobrarbe.—La maison du comte d'*Allarès*, dans la calle de *Contamina*, offre un portail couvert de broderies gothiques.—Celle du comte de *Fuentes*, occupée par l'administration des *Correos*, présente un assez beau patio, cruellement dégradé par les voitures.—Citons enfin la casa de *Torresecas*, occupée par le gouvernement de la province;—le palacio de los *Lunas*, sur le *Coso*, où habita le pape Benoît XIII, Aragonais, de l'illustre maison de *Luna*;—la casa de *Ayerve*, dans la calle del *Pilar*;—la casa de *Lazan*, sur la place de la *Aduana Vieja*;—la casa de *Tarazona* habitée par le capitaine général.

En recherchant ces vieilles demeures, le visiteur ne manquera pas de parcourir la calle *Plateria*, l'une des plus animées du centre de la ville; elle est habitée par les orfèvres, et la forme traditionnelle des bijoux portés par les gens de la campagne, mérite de fixer sa curiosité; on y vend en foule de petits bijoux d'argent représentant, dans toutes les dimensions, la sainte image de N. D. del *Pilar*.

EDIFICES RELIGIEUX. *San Salva-*

dor ou la *Seo* (*Seo* ou *Seu* est une expression de l'idiome limousin, équivalent aux mot *Sede* en espagnol, *Sedes* en latin,—siège;—c'était en effet le siège épiscopal de Saragosse). Sa façade gréco-romaine et sa tour, d'un style un peu exagéré, contrastent peu heureusement avec les vieilles traditions de cette métropole qui date de l'époque romaine. Ce frontispice formé de colonnes corinthiennes, présentant au second corps trois niches avec les statues de saint Pierre, de saint Paul et du Sauveur, et surmonté d'un fronton uni, triangulaire, annonce un monument moderne, et dès qu'on a franchi le portail on se trouve au milieu des plus précieuses richesses de l'époque gothique et de la Renaissance. Le premier corps de la tour, en forme de piédestal, construit en pierres taillées en bossage, s'élève aussi haut que la façade, et l'écrase de sa masse imposante; sur le second corps, plus étroit que le premier, et de même sans ouvertures, se détache en relief l'immense cadran de l'horloge soutenu par deux figures ailés, le Temps et la Vigilance. Le troisième corps, en retrait sur le précédent, est octogone, formé de colonnes corinthiennes, portant, au-dessus des quatre angles du corps inférieur, les statues colossales des Vertus cardinales, et percé de huit fenêtres dans la baie desquelles se balancent les cloches. Le quatrième corps pareillement octogone, percé de huit fenêtres, s'élève au-dessus de pilastres portant des pots à feu, et se termine en une coupole arrondie au-dessus de laquelle s'élevance une pyramide octogone terminée par une croix à rayons. Cette belle œuvre, d'un effet neuf, d'une grande légèreté malgré la gravité du style, fut dessinée à Rome, en 1685, par l'architecte Juan Bautista Contini, et l'exécution en fut confiée à Saragosse à des artistes aragonais. Le grand

défaut de la Seo est de ne pas avoir d'entrée principale. La façade dont nous avons parlé est près de l'une des extrémités; on entre par un angle, et au lieu d'apercevoir du premier coup ce riche ensemble, on n'en voit que peu à peu les détails, et on en apprécie mal la distribution. L'intérieur forme, sur un plan presque carré, cinq nefs séparées par quatre rangées de beaux piliers gothiques, composés de huit colonnettes alternant avec des parties concaves; les piédestaux sont en beau marbre jaune, les chapiteaux, en feuillages, supportent des tailloirs dentelés d'où s'élancent des faisceaux d'arcs d'une ogive des plus correctes, dont les sommets se rencontrent sous de riches rosaces d'un travail achevé. Le sol est couvert de grandes dalles de marbre blanc à travers lesquelles s'incrument, dans un apparent désordre, d'immenses lignes en marbre brun et rouge qui sont comme l'image réfléchie des dessins formés dans la voûte par le croisement des arêtes. La capilla Mayor, à peine distincte des autres chapelles, est surmontée d'une vaste coupole gothique en forme de tûre, ornée de statues, chargée de riches ornements du style plateresque, qui fut reconstruite par Benoît XIII. Cette coupole contribue à jeter quelque lumière dans ce vaisseau malheureusement un peu sombre. Le rétable de la capilla Mayor est tout en albâtre, d'un gothique pur et d'une richesse extraordinaire de fleurons, de volutes et d'arabesques; des scènes encadrées dans ces gracieux ornements représentent le Martyre de saint Laurent, l'Ensevelissement de saint Vincent, des épisodes de la vie de l'évêque saint Valère avec une rare perfection dans l'exécution des figures et des costumes. Trois grands tableaux de haut-relief forment le corps principal : l'Adoration des Rois Mages, la Transfiguration et l'Ascension de

Notre-Seigneur. Il faudrait faire une longue monographie pour décrire tous les détails de ce magnifique rétable et de ce sanctuaire : le tombeau de la princesse Maria, fille de Jaime *el Conquistador*; celui de l'archevêque don Juan d'Aragon, frère de Ferdinand le Catholique; l'urne qui renferme le cœur de l'infant don Balthazar Carlos, fils de Philippe IV, mort à dix-sept ans, et le fauteuil à deux sièges placé du côté de l'épître, tout orné de sculptures Renaissance, où s'asseyaient les rois lors de leur sacre. Il n'y a pas de moindres richesses dans les autres parties de la Seo : dans le chœur, qui occupe le centre de la nef du milieu, domine le siège archiépiscopal chargé de sculptures; les stalles en chêne de Flandre sont très-sobres d'ornements, mais les dossiers sont formés de colonnettes gothiques et d'arcs entourés de feuillages finement fouillés; le lutrin est une œuvre magistrale qui date de 1413. L'art plateresque a décoré de toutes ses richesses l'enceinte extérieure du chœur, dans laquelle sont ménagées de petites chapelles avec une étonnante profusion d'ornements, de figurines et de bas-reliefs. L'attention doit surtout se porter sur le *trascoro*, dont les côtés, formant des portiques soutenus par des colonnes en balustre, présentent deux belles statues de saint Vincent et de saint Laurent, et des bas-reliefs où figurent les illustres martyrs. Le centre du *trascoro* est occupé par un petit temple formé par six colonnes salomoniques en marbre noir entourant un beau crucifix; sur ces colonnes porte une lourde coupole dorée, de forme malheureusement baroque, surchargée d'ornements, de statues d'anges, et dominée par la statue du Christ ressuscité. Un excès d'ornements, d'attributs, d'emblèmes qui envahissent les piliers, de la base jusqu'à la voûte, charge la plupart des arcs

des dernières nefs, sous lesquels se trouvent les chapelles latérales. Celles de San Vicente et de Santiago auprès de l'entrée, se signalent à cet égard; mais on doit admirer néanmoins dans l'une quatre grandes toiles de Rabiella; dans l'autre, une statue de saint Vincent, œuvre moderne de don Carlos Salas; plus loin les peintures du rétable de la chapelle des saintes Justa et Rufina; les panneaux peints de la chapelle *del Nacimiento*; des bustes d'anges dans celle de San Benito; le rétable d'albâtre de celle de San Bernardo, et les tombeaux de Ferdinand d'Aragon et de doña Ana de Gurrea, sa mère. La chapelle de San Gabriel est un modèle accompli du genre plateresque, on en admire la grille de bronze, l'arc de marbre blanc, la voûte et l'autel consacré aux trois archanges. La chapelle de San Agustin est une des plus anciennes; elle existait déjà en 1207, et a été restaurée à grands frais en 1420; son ornementation actuelle appartient à un style un peu exagéré. La chapelle de San Pedro Arbuès conserve quelques ornements de la bonne époque gothique; on y remarque trois grands tableaux de Francisco Ximenès de Tarazona et une statue du saint porté sur un nuage. Dans la chapelle de San Miguel, chapelle paroissiale, on remarque un autel portatif ou oratoire gothique couvert de médaillons et de compartiments qui représentent des scènes de la Passion, peintes avec une prodigieuse finesse de détails dans les costumes et dans l'architecture; puis le tombeau d'albâtre de l'archevêque don Lope de Luna, sans égal dans tout l'Aragon, et dont on doit admirer un à un les délicieux détails. Toutes ces chapelles sont fermées par de belles grilles en fer très-ouvragées. Parmi les trésors de l'église, les plus précieuses sont une croix gothique en or et en pierreries, sur laquelle le roi jurait d'observer les fueros d'Aragon; les bustes en argent de

saint Valère, saint Laurent et saint Vincent, donnés par le pape Benoît XIII, en 1405; la *custodia*, petit temple d'argent à trois corps, de style plateresque, fait en 1537; et parmi les vêtements sacrés une chasuble couverte de pierreries, une autre brodée en or sur tissu d'argent, et celle de Ferdinand d'Aragon, brodée en soie avec une rare élégance. On trouve dans la sacristie quelques peintures de mérite. Le cloître et ses cellules, où le chapitre de la Seo vivait en communauté sous la règle de saint Augustin, ont disparu pour faire place aux agrandissements successifs du temple.

Nuestra Señora del Pilar. Voici comment la sœur Marie d'Agreda (V. p. 215), raconte la légende de N.-D. del Pilar, dans son *Histoire mystique de la mère de Dieu*.

« Ma très-aimée mère, dit Jésus, je veux que vous alliez à Saragosse, et que vous ordonniez à saint Jacques de revenir à Jérusalem. Avant que de partir de Saragosse, il construira un temple en l'honneur et sous le titre de votre nom, où vous soyez révérée et invoquée. »

« Et la très-prudente mère, entre les mains des séraphins, et accompagnée de ses mille anges et de autres que le Seigneur lui avait laissés, alla à Saragosse en corps et en âme. Et avec les chants et la musique céleste de ces anges elle arriva à Saragosse, environ à l'heure de minuit.

« Le très-heureux apôtre était, avec ses disciples, hors de la ville, tout contre la muraille qui se trouve vers le bord de l'Ebre, et ils aperçurent en lui une très-grande lumière qui surpassait celle du soleil. Les anges mirent le trône de leur reine à la vue de l'apôtre, qui était en une très-sublime oraison.

« Les anges portaient une petite colonne de marbre ou de jaspe, et ayant formé d'une autre matière différente une image de la reine du Ciel, ils la portaient avec beaucoup de vénération.

« La grande reine de l'Univers, étant sur ce trône environnée des anges, qu'elle

surpassait en lumière et en beauté, se manifesta à saint Jacques, qui se prosterna. Il vit aussi l'image et la colonne, ou pilier, entre les mains des anges.

« Mon fils Jacques, dit la reine, le Tout-Puissant a choisi ce lieu, afin que vous le lui consacriez, en y construisant un temple que vous lui dédierez sous le titre de mon nom. Je promets aux fidèles qui le visiteront de grandes faveurs, de douces bénédictions et ma puissante protection; car ce temple sera ma maison et mon propre héritage.

« Et, pour assurance de ma promesse, ma propre image sera placée sur cette colonne; et elle demeurera, aussi bien que la sainte foi, jusqu'à la fin du monde, dans le temple que vous construirez.

« Vous commencerez au plus tôt cette maison du Seigneur, et ensuite vous partirez pour Jérusalem, où mon Fils veut que vous lui offriez le sacrifice de votre vie. »

« Après ces paroles, la sainte Vierge ordonna aux anges de mettre la sainte image sur la colonne, et de la placer au même endroit où elle se trouve aujourd'hui.

« Saint Jacques se prosterna, et les anges célébrèrent la dédicace du premier temple qui eût été construit dans le monde sous le nom de la grande reine du Ciel et de la Terre.

« Ce fut le très-heureux commencement du sanctuaire de Notre-Dame del Pilar dans Saragosse, que l'on appelle, avec raison, chambre angélique, maison propre de Dieu et de sa très-pure mère.

« Ce sanctuaire, par la présence de l'image sacrée et de la colonne, s'est conservé tout entier, sans qu'on y ait jamais touché à la moindre chose, depuis seize cents ans, parmi la perfidie des Juifs, l'idolâtrie des Romains, l'hérésie des Ariens, et la fureur barbare des Mores.

« Saint Jacques, après cette apparition de la Vierge sacrée, appela ses disciples, les informa de ce qu'ils devaient faire, et commença à travailler avec diligence.

« Étant assisté des anges, il acheva, avant de partir de Saragosse, la petite chapelle où se trouvent la sainte image et la colonne. Dans la suite des temps, les

catholiques ont construit le magnifique temple, et le reste qui orne cet auguste sanctuaire.

« Cette miraculeuse apparition de la très-pure Marie dans Saragosse arriva au commencement de l'an 40 de la naissance de son fils Notre-Seigneur, la nuit du deuxième de janvier. »

La modeste chapelle construite par saint Jacques avait huit pieds de large et le double en longueur. Plusieurs fois relevé de ses ruines et agrandi chaque fois, ce célèbre sanctuaire occupait, vers la fin du XVII^e siècle, le centre d'un cloître tout entouré de chapelles. Soixante-seize lampes d'argent, rangées sur deux lignes, y brûlaient jour et nuit devant la sainte image, que surmontait un dais d'argent. En 1681, on posa la première pierre de l'immense basilique qui existe aujourd'hui. Nous avons dit son aspect du côté de l'Èbre; la face opposée, sur la vaste place del Pilar, n'offre pas un ensemble plus monumental. C'est un long quadrilatère de 500 pieds de côté, grand, mais non grandiose, selon l'expression de M. Pi y Margall, partagé en trois nefs par douze gros piliers carrés capables de supporter des tours. Deux de ces nefs, la première et la troisième, où se trouvent la sainte chapelle et l'*altar mayor*, sont surmontées de coupoles: la nef centrale ne semble qu'une galerie pour passer de l'une à l'autre. Autant les arcs de la Seo sont chargés d'ornements, ses voûtes élégantes et riches, ses murs couverts de tableaux, de beaux rétables et de ciselures, autant tout cela est nu et froid dans l'église du Pilar. Si ce n'était le superbe rétable du maître-autel, dû à l'habile ciseau du sculpteur valencien Forment, et représentant les principaux actes de la vie de la Vierge; si ce n'étaient encore les magnifiques sculptures de la *silleria* du chœur et sa belle grille de bronze, il n'y aurait rien à admirer dans cette basilique, sauf le sanctuaire. Celui-ci formé

un petit temple dans le temple ; l'image vénérée, sur son pilier de jaspe, occupe la place même où saint Jacques l'a déposée il y a dix-neuf siècles. Le petit temple, ouvert de trois côtés et sur un plan elliptique, est formé par de belles colonnes de jaspe, supportant une voûte sculptée en écailles, entourée de guirlandes dorées, de médaillons, d'où pendent des drapeaux pris aux Maures, et éclairé au milieu par une large ouverture circulaire tout entourée d'anges et de figures de saints. L'autel ou tabernacle, devant lequel brûle une grande quantité de lampes suspendues à la voûte au milieu d'*ex-voto* de toute nature, de cœurs d'or et de dons précieux, représente au centre la Vierge sur un trône de nuages ; à gauche saint Jacques et ses sept disciples agenouillés, et à droite, dans l'ombre, est la sainte image, sculptée dans un bois devenu noir avec les siècles, et vêtue d'une riche dalmatique qui ne laisse paraître que la tête de la Vierge et celle de l'enfant Dieu. Un dais d'argent la surmonte, et l'immense rideau de velours sombre semé d'étoiles, qui occupe le fond, contribue encore à absorber la lumière, malgré laquelle il est difficile de distinguer la statuette vénérée et d'en deviner la forme. Une belle balustrade en argent ferme cette partie du sanctuaire et tient à distance les fidèles, qui s'y succèdent à toute heure du jour. Des dalles de marbre garnissent le sol de la chapelle et reproduisent, comme dans la Seo, les arcs et les dessins de la voûte. Par les ouvertures de celle-ci on voit se développer la coupole de l'église, projetant une vive lumière sur les fresques d'Antonio Velazquez, qui en décorent les contours. Sur deux des côtés de la sainte chapelle, des escaliers protégés par des balustrades de marbre conduisent dans une crypte souterraine où reposent, dans des tombeaux de marbre noir, plusieurs dignitaires, des

archevêques, et, dans une urne, le cœur du second don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV.

Dans la sacristie de l'église on remarque un bel *Ecce Homo* attribué au Titien. Dans celle de la sainte chapelle, on conserve ce qui survit aujourd'hui des vêtements et des bijoux offerts dans tous les temps à la sainte image par les fidèles, les grands seigneurs, les princes et les rois : le nombre en était grand et la valeur immense ; l'impôt qu'ils ont subi en 1809, pour subvenir aux besoins du siège, les a considérablement réduits.

Nous devons maintenant, après cette longue description des deux célèbres basiliques de Saragosse, nous borner à mentionner rapidement les principales églises que cette ville possède. L'une d'elles, cependant, appelle vivement l'intérêt dans un autre ordre d'idées, c'est la paroisse souterraine des *Santas Masas*, dans laquelle ont été déposés les restes de nombreux martyrs immolés sous les murs de *Cæsarea Augusta* aux temps des persécutions des premiers siècles chrétiens. C'est une vaste crypte, récemment réédifiée, dans laquelle sont rangées, au milieu de quatre files de colonnes, les tombes grossières qui renferment ces saintes dépouilles. Citons maintenant la paroisse de *San Migul de los Navarros*, dans laquelle on voit de curieux bas-reliefs de la passion du Christ ; l'église de *Santa Cruz*, édifice très-ancien ; *San Pedro et San Juan*, surmontée d'une très-jolie tour carrée de style arabe ; *Santiago*, dont le rétable représente l'apparition de la Vierge remettant à l'apôtre la sainte image. Cette église est entourée de vestiges de l'époque byzantine ; dans sa tour, qui a perdu un peu de son aplomb, existe une très-vieille cloche qui date de la domination des Goths. *San Pablo Apostol* renferme un beau tombeau sculpté de don Diego de

Montréal, évêque de Huesca, et un rétable en bois doré attribué à Damian Forment, l'auteur du rétable de l'église du Pilar. *San Felipe y Santiago* possède un élégant portail formé de deux colonnes salomoniques en marbre noir, surmontées, au premier corps, du Labarum de Constantin, et au second corps du Saint-Sacrement soutenu par les images des deux patrons de l'église.

Les couvents étaient en grand nombre, et dans ce qui subsiste de la plupart d'entre eux, l'archéologue et l'artiste trouveront encore plus d'un détail digne d'une intelligente attention.

INSTRUCTION PUBLIQUE. Saragosse ne répond peut-être pas sous ce rapport à son importance comme cité et comme ancienne capitale. Nous citerons cependant son *université littéraire*, qui possède une bibliothèque de 25,000 vol.; des cabinets de physique, de chimie, d'histoire naturelle, bien montés, et un jardin botanique assez complet; des écoles d'*Escolapios*; deux séminaires; une école normale; une quarantaine d'écoles d'instruction primaire; une académie de médecine et de chirurgie; une académie juridico-pratique et une académie de *nobles y bellas artes*, dont le musée renferme un assez grand nombre de tableaux, parmi lesquels on rencontre peu d'originaux remarquables.

Les promenades autour de Saragosse sont riantes et variées. La plus importante dans la ville est celle de *Santa Engracia*, qui part de la place de la Constitución, au point central du Coso, et s'étend, plantée d'arbres et bordée de belles habitations, jusqu'à la porte monumentale de Santa Engracia. De beaux ombrages, des bancs de marbre forment à cet endroit, hors de la ville, un vaste rond-point où se réunissent les promeneurs. C'était là qu'on avait proposé d'élever un monument commémoratif des deux sièges de

Saragosse. Le modèle construit en bois, en 1840, lors d'un voyage de la reine, resta debout jusqu'à ce qu'il fût tombé de vétusté, et l'on n'a point songé à le réédifier d'une manière durable. Nous avons déjà dit combien il surgit de tous côtés des projets de cette nature, qui ne se réalisent jamais.

SIÈGES DE SARAGOSSE. Nous sommes arrivés à ces faits qui sont considérés comme les plus saillants de la révolution espagnole; mais il serait difficile de les rapporter ici avec les détails qu'ils méritent et qui leur font occuper une place si importante dans l'histoire contemporaine. On sait que Saragosse, en 1808, avait pris part au soulèvement général qui avait accueilli l'abdication de Ferdinand VII et l'avènement d'un souverain étranger. Les habitants avaient choisi le jeune brigadier Palafox pour capitaine général, et organisé une défense qui en peu de jours avait réuni dans leurs murs une armée de 10,000 hommes. Les généraux Lefèvre-Desnouettes et Verdier étaient accourus: trouvant la ville fermée, ils s'étaient disposés à l'attaquer de vive force; et devenu maître de quelques-unes des approches, Verdier avait fait sommer les défenseurs de capituler. C'est alors que Palafox lui fit répondre: *Guerra á cuchillo!* Les villes voisines prirent part à cette défense, envoyèrent des secours, et la nouvelle du désastre de Baylen vint déterminer la levée de ce premier siège, le 14 juillet 1808.

Pendant le pouvoir de Joseph s'était consolidé; la bataille d'Espinosa en Biscaye, celle de Tudela, (V. plus haut p. 242), avaient rendu les troupes françaises maîtresses de toute la partie N. de l'Espagne; la victoire de Somosierra allait ouvrir au nouveau roi les portes de Madrid.

Après la défaite de Tudela, pendant que Castaños échappait par la route de Madrid au maréchal Ney qui l'attendait à Soria, Palafox

était rentré à Saragosse et y avait rallié tous les détachements postés dans les places voisines. L'investissement commença tout aussitôt. Bien que Saragosse fût à peine fortifiée, que son enceinte, hors les fronts protégés par l'Ebre et par la Huerba, consistât seulement en un mur de 10 à 12 pieds de haut et de 3 d'épaisseur, les premières attaques tentées de vive force ne purent réussir et il fallut ouvrir la tranchée comme devant une place régulièrement fortifiée, pendant que les Aragonais se promettaient de défendre *hasta la última tapia* (jusqu'à la dernière cloison). Nous n'entreprendrons pas le récit des nombreux épisodes de cette lutte acharnée, dans laquelle les Français, pénétrant dans l'enceinte par le couvent de Santa Engracia au bout de vingt-sept jours de tranchée et après un assaut général, ne pouvaient avancer vers le centre de la ville qu'en faisant le siège de chaque maison, qu'en marchant sous le sol, rencontrant partout des combattants infatigables, des ennemis résolus. « Il fallait emporter chaque île de maisons, dit M. Thiers, et le maréchal Lannes, aimant mieux perdre du temps que des hommes, avait prescrit de cheminer avec la sape et la mine. Les Espagnols avaient barricadé les portes et les fenêtres de leurs maisons, pratiqué des coupures au dedans, de façon à communiquer intérieurement, puis crénelé les murailles afin de pouvoir faire feu dans les rues, lesquelles en outre étaient traversées de distance en distance par des barricades armées d'artillerie. Aussi, dès que nos soldats y voulaient paraître, ils étaient à l'instant assaillis par une grêle de balles partant des étages supérieurs et des soupiraux des caves, ainsi que par la mitraille partant des barricades... Il n'y avait d'autre ressource que de cheminer de maison en maison, de s'avancer à couvert contre un ennemi à couvert lui-même, et de procéder len-

tement pour ne pas perdre l'armée dans cet horrible genre de combats. » Le bombardement vint ajouter ses désastres à cette lutte terrible: en quarante-deux jours il tomba sur la ville 16,000 bombes. On avait mis des guetteurs au sommet de la Tour-Neuve; la cloche tintait à chaque mortier qu'ils voyaient allumer.—« Malgré cet épouvantable feu, dit M. Joseph Lavallée, les défenseurs ne perdirent ni le courage ni la gaieté: pendant les jours les plus brûlants du siège il y eut toujours des réunions, des *tertulias*. Seulement, lorsqu'on entendait la cloche de la Tour-Neuve, on posait ses cartes sur la table, on faisait le signe de la croix, on recommandait son âme à Dieu; puis on relevait ses cartes et l'on se remettait à jouer. »

L'épidémie vint à sévir: plus de 15,000 hommes, sur 40,000 contribuant à la défense, étaient déjà dans les hôpitaux. On n'avait plus le temps ni d'enterrer les cadavres, ni de recueillir les blessés; on les laissait au milieu des décombres, d'où ils répandaient une horrible infection. Les provisions de bouche diminuaient; il n'y avait plus de légumes: une poule se vendait 5 piastres; la viande de boucherie manquait totalement.

Le 18 février 1809, il y avait cinquante jours que les Français attaquaient Saragosse; ils en avaient passé vingt-neuf à pénétrer dans ses murs, vingt et un à cheminer dans ses rues. Lannes conduisit lui-même une attaque décisive contre le faubourg de la rive gauche; on amena 50 bouches à feu pour réduire un couvent qui en faisait la principale défense, et qu'on fut obligé de prendre d'assaut. En même temps, une violente explosion renversait le bâtiment de l'Université, et permettait à nos soldats de se loger sur le Coso.

L'épidémie avait atteint Palafox; il était mourant. La junte de défense, cédant à tant de calamités

réunies, résolut de capituler, et envoya un parlementaire. Il fut convenu que tout ce qui restait de la garnison sortirait par la porte principale, déposerait les armes et serait prisonnière de guerre, à moins qu'elle ne voulût passer au service du roi Joseph.

« Le 21 février, dit encore M. Thiers, 10,000 fantassins, 2,000 cavaliers, pâles, maigres, abattus, défilèrent devant nos soldats saisis de pitié. Ceux-ci entrèrent ensuite dans la cité infortunée, qui ne présentait que des ruines remplies de cadavres en putréfaction. Sur 100,000 individus, habitants ou réfugiés dans les murs de Saragosse, 54,000 avaient péri. Un tiers des bâtiments de la ville était renversé; les deux autres tiers, percés de boules, souillés de sang, étaient infectés de miasmes mortels. Le cœur de nos soldats fut profondément ému. Eux aussi avaient fait des pertes cruelles. Ils avaient eu 3,000 hommes hors de combat, sur 14,000 participant au siège... Rien dans l'histoire moderne n'avait ressemblé à ce siège, et il fallait dans l'antiquité remonter à deux ou trois exemples, comme Numance, Sagonte ou Jérusalem, pour retrouver des scènes pareilles. »

Un incident de la guerre civile qui a suivi la mort de Ferdinand VII devait fournir à Saragosse l'occasion de donner une nouvelle preuve de courage et de la résolution de ses habitants. En mars 1838, l'armée de don Carlos occupait la Navarre; ses postes étaient loin de Saragosse, qui dormait fort confiante, et d'ailleurs faiblement défendue. Le 5, entre 3 et 4 heures du matin, une troupe y pénètre en bon ordre et en silence, après avoir surpris la garde de la Puerta Quemada. Cette troupe se composait de quatre bataillons d'infanterie et de 400 chevaux commandés par Juan Cabanero. Des habitants les rencontrent, les reconnaissent, et tout aussitôt donnent l'éveil en tirant

quelques coups de fusil; un tambour bat la générale; de tous côtés on prend les armes; on court aux fenêtres, on monte sur les toits; la milice et la garnison se rassemblent; les carlistes sont reçus partout par une vive fusillade. En peu d'instants, Saragosse devient un champ de bataille, surtout le Coso, le Marché et la paroisse de San Pablo. Enfin, la victoire reste aux défenseurs: sur la place du Marché, un bataillon de 600 hommes est cerné et met bas les armes. Les carlistes perdent en tout un millier d'hommes et un plus grand nombre de fusils.

Cette vigoureuse défense fut récompensée par un vote des Cortès, qui décernèrent des remerciements à Saragosse, et par un décret de la reine régente, qui conféra à la ville le titre de *Sempre heroica*, ajouta une branche de laurier à l'écu de ses armes, et décora du collier de l'ordre de Saint-Ferdinand le drapeau de la milice nationale.

De Saragosse à Pampelune, R. 39; à Barbastro, à Huesca, R. 50 et 51; à Jaca, R. 52; à Teruel, R. 58; aux Bains des Pyrénées françaises, Eaux-Bonnes, Cauterets, Barèges, Bagnères, Luchon, R. 57.

C. DE SARAGOSSE A MADRID.

§ 1. Route de terre (307 kil.).

On sort de Saragosse par la promenade de Santa Engracia. La route est belle et traverse un pays bien cultivé. A gauche se détache celle qui conduit à Valence par Daroca et Teruel. On franchit le Canal-Impérial, au delà duquel cesse la plaine; on s'engage au milieu d'une succession de collines, où se trouve la *Venta de Garrapinillos* (11 kil.). A partir de ce point, la route gravit lentement et péniblement les rampes du port de *La Muela*, d'où la vue s'étend, en arrière, sur tout le beau pays qu'on vient de parcourir et sur Saragosse, qu'on aperçoit tout entière.

11 kil. (511 kil.) *La Muela*, v. de 410 hab., situé sur un plateau au sommet du port. Au delà, les aspects changent brusquement; la route descend par des pentes rapides, au milieu de sites désolés et sauvages; le sol est d'une aridité excessive, et l'on ne rencontre, pendant un long trajet, que des *ventas* où se font les relais: la *Venta del Caracol*, la *Posada de la Romera*. Ici commence une belle plaine entourée d'un cercle éloigné de montagnes, au pied desquelles, à droite, coule le Jalon. La terre est bien cultivée, la campagne est riche. Un chemin qui se détache à droite va rejoindre, à une demi-heure de distance, le bourg de *Calatorao* (1,200 hab.), dans l'église duquel on va visiter dévotement un Christ sculpté en bois, auquel la tradition donne une sainte origine. La route, bien alignée, plantée d'arbres, entourée de champs d'oliviers, pénètre au milieu d'un riche territoire, considéré comme la meilleure *huerta* du N. de l'Espagne, et qui précède

26 kil. (537 kil.) *Almunia de doña Godina*, v. de 3,570 hab., entourée de vieilles murailles percées de barbicanes et flanquées de tours. La route passe en dehors, le long de l'enceinte, ayant à droite un faubourg de 29 maisons d'égales dimensions, appartenant toutes au comte de Torresflorida, et portant des écussons sculptés à ses armes. L'intérieur de la ville a conservé un caractère arabe assez prononcé: des rues étroites non pavées, des maisons basses généralement bâties en briques. La *plaza Mayor*, toutefois, forme un beau carré, vaste, entouré de bonnes constructions, parmi lesquelles on signale la maison de ville, avec son rez-de-chaussée à arceaux. M. Madoz n'indique pas l'origine de ce surnom de *doña Godina* donné à cette ville pour la distinguer, de plusieurs autres du même nom existant en Aragon. Le pays au delà d'Almunia est

couvert d'oliviers, et de vignes produisant un vin assez estimé. La route devient tortueuse et assez accidentée: on y rencontre le *Parador de Ntra Sra de los Palacios*, sur les rampes du *Puerto de la Condesa*; la *Venta de la Morata*, à gauche de laquelle se développe une jolie vallée, toute distribuée en terrasses cultivées ou plantées de beaux oliviers; au fond, à gauche, s'étend la Sierra de Vicor. La route, sur ce point, passe pour l'une des mieux construites d'Espagne: elle date d'un voyage fait à Barcelone, en 1828, par le roi Ferdinand VII. Elle s'élève en formant six lacets successifs, ayant un développement de 3 kil. sur une distance de 500 mètr. en droite ligne; de jolis ponts sont jetés sur les ravins qui la coupent; à l'un des coudes se trouve adossée à la montagne une maison de carabiniers dans une situation très-pittoresque. Les hauteurs sont couvertes de vignes d'un rapport considérable. On dit cependant que ce site est excessivement froid; le vent qui y souffle, et qu'on nomme le *Jumandil*, y reste engouffré et y produit de violents tourbillons. Au sommet du port, qu'on nomme le *port de Frasno*, s'élève un mamelon, sur une ancienne *ata'aya* maure. Au point culminant de la route est pratiquée une tranchée de 10 mètr. de crête qui coupe la base du mamelon et qui ouvre sur les versants opposés. De ce point, la vue s'étend sur une riche vallée plantée d'oliviers. On descend rapidement jusqu'à

17 kil. (554 kil.) *El Frasno*, v. de 332 hab., sur la rive droite du ruisseau de Grio. Il est dans une situation très-pittoresque, sur les pentes d'un mamelon dominant une jolie vallée. Les rues sont étroites; les maisons, construites en brique ou en terre rouge, ont un aspect mauresque: on aperçoit sur la droite les ruines d'un ancien couvent, avec un cloître encore bien conservé.

En quittant El Frasno, on se retrouve au milieu des montagnes de la Sierra de Vicor. La route se déroule en corniche sur leurs flancs, dominée à gauche par des pentes rocheuses, ayant à droite une profonde vallée, qui s'étend fort loin, et qui est couverte de grands bois de chênes verts et d'oliviers. Ces derniers, qui appartiennent au comte d'Argillo, et qui entourent le *Pueblo Saviñan*, dont on distingue quelques maisons, sont d'un produit important. On fait remarquer, au milieu de l'un de ces bois, à 5 ou 6 kil. de distance, une grosse masse de verdure d'un ton plus sombre; c'est un énorme chêne vert plusieurs fois centenaire, que 14 hommes réunis peuvent à peine embrasser. Ce beau site, au fond duquel coule le Jalon, est borné par un magnifique amphithéâtre de montagnes. Un ancien chemin muletier, qui évite les longs détours de la route autour des contre-forts de la Sierra, se dessine dans le bas à une grande profondeur.

La route est bien entretenue, ses pentes sont douces; mais le parapet qui la sépare du précipice est à chaque instant interrompu; on dirait, à quelque distance, une ligne crénelée et ces coupures sont assez fréquentes et assez grandes pour que le parapet ne puisse être d'aucun secours en cas d'accident. Au milieu de ce pittoresque défilé, qu'on nomme le *Puerto Flajo*, ou *Puerto Cervero*, on rencontre un paradar. Au delà, le site devient plus aride; les montagnes ont un aspect tourmenté. On aperçoit enfin, en avant et vers la droite, de hautes falaises blanches, et, au sommet de l'une d'elles, un vieux château démantelé. La route s'engage dans une courte tranchée, au delà de laquelle elle débouche dans la vallée de Calatayud. A mesure qu'on avance, on découvre cette ville d'un aspect étrange, à demi bâtie sur la base des falaises, à demi creusée dans leurs flancs, sur lesquels les ha-

bitants ont pratiqué en corniche des rues entières. Sur tous les sommets, on voit poindre des fortifications, des vigies; l'une d'elles, que surmonte un paratonnerre, est hardiment construite sur le bord d'un rocher qui surplombe la ville. Le Jalon, qui vient de la vallée, à gauche, à la rencontre de la route, la traverse sous un beau pont de pierre pour passer à droite, le long des murs de la ville, et baigner la base des falaises.

17 kil. (571 kil.) **Calatayud**. (*Fonda del Muro*.—La route longe le rempart extérieur où se trouve cette hôtellerie. (Déjeuner, 12 réaux) V. de 10,000 hab., située sur la rive gauche du Jalon, un peu au-dessus de son confluent avec le Jiloca. Le quartier souterrain creusé dans la falaise, et habité par les gens pauvres, est la partie la plus ancienne de la ville; ces excavations existaient déjà au temps des Maures, et on les nomme encore *la Moreria*. La partie basse, plus moderne, comprend env. 1,000 maisons bien bâties, et, au milieu d'elles, quelques édifices importants, la maison de ville, un palais épiscopal, 13 églises, 15 couvents dont 6 de femmes encore habités, un collège, un théâtre, une place de taureaux. La collégiale, ou église de Santa-Maria, était, dit-on, l'ancienne mosquée des Arabes; elle fut consacrée au culte et agrandie par Alphonse le Batailleur, lorsqu'il prit la ville en 1120. C'est un beau vaisseau à trois nefs, en forme de croix latine, dans lequel on admire le rétable et un autel dédié à *Ntra Sra de la Peña*. La tour en briques qui surmonte l'église est très-élevée et terminée par une aiguille couverte en plomb. La seconde église, collégiale *del Sto Sepulcro*, est également fort ancienne; elle a été réédifiée en 1613. Elle a appartenu aux chevaliers de l'ordre de Jérusalem, et fut pendant un temps la métropole de tous les établissements

de cet ordre en Espagne. Il n'y reste aucun souvenir de ce temps; c'est aujourd'hui une lourde masse de briques, et l'on vante beaucoup trop l'ornementation en marbre de son maître-autel. On doit cependant mentionner les autres églises de Calatayud, et, parmi elles, l'abside gothique et la tour arabe de *San Pedro Martir*; l'antique portail de la paroisse de *San Martin*, et sa tour carrée, aujourd'hui tronquée; la tour octogone de *San Andrés*, ornée d'arabesques et de tuiles vernies. L'époque arabe n'est plus représentée à Calatayud, à part les habitations souterraines dignes certainement d'une visite, que par les fortifications qui occupent les hauteurs. Ces fortifications ont été entretenues avec soin jusqu'à cette époque.

Calatayud est la seconde ville de l'Aragon. Son territoire, fertilisé par les irrigations du Jalon et du Xiloca,—on nomme le premier le Nil aragonais,—produit d'excellents fruits, de beaux légumes, des céréales et des plantes textiles; l'industrie et le commerce y sont sans importance. Des communications assez faciles relient Calatayud à Daroca, à Soria et à Molina de Aragon.

C'est sur la route qui conduit à cette dernière ville, et à 25 kil. de Calatayud, que se trouve l'ancien couvent de *Piedra*, fondé au commencement du XIII^e siècle, et autrefois occupé par une communauté de l'ordre de Cîteaux. C'est aujourd'hui une propriété particulière, et les produits de la culture des terres qui l'avoisinent y sont entassés au milieu de richesses architecturales de diverses époques et qui méritent tout l'intérêt du visiteur. Il y reste encore des statues, quelques fresques, des sculptures, et surtout un fort bel escalier à double révolution. Le site où se trouve le couvent de *Piedra* est des plus pittoresques. L'édifice est construit sur les pentes d'une montagne, au

milieu d'une gorge sauvage au fond de laquelle coule le torrent de *Piedra* qui forme, au milieu des rochers, des chutes et de belles cascades célèbres dans le pays, et que le dessin a plusieurs fois reproduites.

En quittant Calatayud la route remonte le cours du Jalon, ayant à gauche cette rivière et la riche vallée qu'elle arrose, à droite la continuation des hauteurs de Calatayud coupées par un grand nombre de ravins d'un aspect désolé. On rencontre successivement le *Parador del Rosario*, le v. de *Ferrer*, l'ermitage de *San Blas*, le *Parador de San Ignacio*. La vallée s'élargit et devient une vaste campagne, couverte d'une active végétation et entourée au loin d'un bel horizon de montagnes; la route est jolie, plantée de peupliers et de trembles jusqu'aux approches de

11 kil. (582 kil.) *Ateca*, V. de 3,600 hab., sur la rive gauche du Jalon. On y remarque la maison de ville, bel édifice dont le rez-de-chaussée forme dix belles arcades en pierre de taille, l'église paroissiale, fort ancien édifice qui possède une image miraculeuse nommée *Nuestra Señora de la Peana*, et qui domine une jolie tour en briques dont la première moitié est d'architecture arabe. Le sol de l'église avait la propriété de conserver les corps, et on a grand soin de faire voir aux visiteurs une momie qu'on en a retirée et un squelette nommé *la muerte de Ateca*, qui figure dans les cérémonies de la fête des morts. Une autre tour fort ancienne et entièrement arabe s'élève auprès de la paroisse; elle appartient au vieux château, d'où le Cid expulsa les Maures en 1173.

On retrouve en sortant d'*Ateca* la belle vallée fertile du Jalon. Cette rivière coule à gauche de la route; la droite est occupée par une série de hauteurs rocheuses jusqu'à

11 kil. (593 kil.) *Bubierca*, v. de

674 hab., autrefois petite ville romaine de quelque importance. Sa situation sur le Jalon, au pied d'une colline, est charmante; le territoire est fertile en grains: il produit surtout des fruits et un vin assez estimé.

5 kil. 1/2 (598 kil. 1/2.) *Alhama*, v. de 560 hab., sur la rive gauche du Jalon, au pied d'un beau groupe de montagnes. C'était une place forte au temps des Maures, et il subsiste encore un vieux château construit sur un rocher au-dessus du village. Alhama possède aussi une église paroissiale gothique, très-ancienne, avec une tour en briques de 50 mètr. de hauteur. Ce qui a surtout donné quelque importance à ce village, de même que son nom arabe qui signifie bains, c'est l'existence à 500 pas au delà, et sur les bords du Jalon, à 2,180 mètr. d'altitude, de sources minérales depuis longtemps célèbres, et que les Romains avaient nommées *Aquæ Bibilianae*. Ces sources, qui fournissent l'une 287 pieds cubes par heure, l'autre 327, jaillissent d'une roche calcaire en dégagant de nombreuses bulles de gaz acide carbonique, et à la température de 33 à 34° cent. M. le docteur Rubic les classe parmi les eaux acidules-carboniques sans fer; elles renferment dans huit livres d'eau les principes minéraux suivants :

Gaz acide carbonique	3,94 p. cub.
Chlorure de sodium.	39,57 grains.
Sulfate de calcium.	16,42
— de magnesium.	52,00
Carbonate de magnesium.	25,85
— de calcium.	7,90
Matière organique.	2,70
Acide silicique.	0,60

On leur attribue une grande efficacité contre les affections calcaires et contre les rhumatismes. On les emploie en bains et en boisson. La saison ouvre le 15 juin et ferme le 15 septembre.

L'établissement se compose de deux bâtiments construits sur les

deux rives du Jalon et réunis par un pont. Il reçoit, dans l'année, de 950 à 1,000 personnes qui se logent dans l'établissement même ou dans le village. Les bains se composent de quatre piscines qui peuvent recevoir chacune de 4 à 6 personnes. On y paye par bain ou par douche 2 réaux. Les logements dans l'établissement coûtent, par jour, depuis 2 jusqu'à 6 réaux sans les meubles; un lit garni se loue en outre 1 réal.

Le pays est très-pittoresque; la vallée du Jalon, les collines qui l'avoisinent, la proximité de la route, fournissent de nombreux moyens de distraction et de promenade. L'air est d'une extrême pureté, les comestibles, les fruits, les eaux potables sont excellents, et les gens du pays sont bons et empressés.

On franchit le Jalon un peu au-delà des bains, et on rencontre sur sa rive droite d'abord *Contamina*, v. de 90 hab. puis

5 kil. 1/2 (604 kil.) *Cetina*, bourg de 825 hab., situé un peu au-dessus de la route, sur une colline d'où on jouit d'une vue très-étendue. Les habitants sont surtout agriculteurs.

11 kil. (615 kil.) *Ariza*, v. de 840 hab., le dernier de l'Aragon sur cette route, situé à une portée de canon de la rive gauche du Jalon. Ariza est une pauvre localité n'ayant à montrer que quelques fragments d'anciennes murailles; on y voit deux tours assez bien conservées, surmontant, l'une une vieille église gothique, l'autre un ancien couvent de Franciscains dont on avait fait une forteresse pendant la guerre civile.

On rencontre la frontière de la Nouvelle-Castille et de la province de Guadalajara, à 8 kil. au delà, après avoir dépassé *Monreal de Ariza* (375 hab.), et avant d'atteindre

5 kil. 1/2 (620 kil. 1/2) *Huerta de Ariza*, petite v. de 150 hab, le premier de la Castille, sous un climat très-froid, et sous les vents du Nord, qui soufflent de la Sierra

de Moncayo. On voit tout auprès l'un des plus beaux couvents de Bernardins qui soient en Espagne. Il a été bâti sur l'emplacement qu'occupait autrefois un palais du roi Alphonse VIII. L'édifice actuel a subi des restaurations modernes d'assez mauvais goût; l'un de ses cloîtres, d'un beau style, est orné d'une double colonnade d'une grande élégance; on y remarque également la *silleria* du chœur.

11 kil. (631 kil. 1/2) *Arcos de Medinaceli*, v. de 450 hab. situé sur le Jalon. Ses maisons sont mal bâties et pauvres, l'église paroissiale est fort ancienne et bien entretenue, mais sans intérêt. Au sommet de la colline qui domine le village on aperçoit les ruines découronnées d'un vieux château qui ne conserve plus que quatre murailles épaisses et solides. On passe, au delà, en vue des deux villages de *Somaen* (410 hab.) et de *Jubera*, ou *Lugar-Nuevo* (90 hab.) avant d'atteindre

12 kil. 1/2 (644 kil.) *Lodares*, ham. de 60 hab., faubourg de *Medinaceli* (V. p. 225) qui se trouve à 4 kil. 1/2, sur la droite; puis, 3 kil. plus loin, le *Parador de San Francisco*, où vient s'embrancher la route 34 venant de Soria par *Almazan*. On retrouve ici la partie de route précédemment décrite, et sur laquelle, après le *Parador de San Francisco*, on rencontre successivement:

19 kil. 1/2 (663 kil. 1/2) *Alcolea del Pinar*,

7 kil. (670 kil. 1/2) *Sauca*,

8 kil. (678 kil. 1/2) *Torremocha*,

8 kil. (686 kil. 1/2) *Algora*,

8 kil. (694 kil. 1/2) *Almadrones*,

8 kil. (702 kil. 1/2) *la Venta del Puñal*.

5 kil. 1/2 (708 kil.) *Grajanejos*,

11 kil. (719 kil.) *Trijueque*,

5 kil. (724 kil.) *Torija*,

8 kil. (732 kil.) *Valdenoches*,

4 kil. (736 kil.) *Taracena*,

4 kil. (740 kil.) *Guadalajara*,

25 kil. (765 kil.) *Alcala de Henarès*,

31 kil. (796 kil.) *Madrid*.

(V. pour la description de cette

partie de la route les pages 225 et suivantes, et pour Madrid la section IV.)

§ II. Chemin de fer (340 kil.)

Nous avons dit que la voie de Barcelone à Saragosse s'arrête au N. de cette dernière ville sur les bords de l'Ebre, et sans doute une ligne de jonction traversant le fleuve sera construite de cette gare à celle du chemin de Saragosse à Madrid, laquelle se trouvera placée au S.-E. auprès de la Puerta Quemada.

Ce chemin, contournant Saragosse au S., coupe les deux routes de Valence et de Madrid et côtoie celle de Tudela, ayant à g. le Canal Impérial. Après un parcours de 16 kil. dans cette direction, il rencontre le Jalon et la petite ville d'Alagon (p. 246). De ce point se détache pour continuer sa course vers le N.-O., la voie de fer de Saragosse à Alasua par Pampelune, sur laquelle s'embranchent, auprès d'Alfaro, la ligne de Biscaye destinée à relier Saragosse à Bilbao, et par conséquent la Méditerranée à l'Océan. (V. p. 246 et 247.)

La ligne de Saragosse à Madrid, arrivée à Alagon, change de direction vers le S., suivant la vallée du Jalon dont elle remonte le cours, en touchant *Barboles*, *Plasencia*, *Epita* et

60 kil. *Riela*, pet. V. de 1,400 hab., d'origine romaine, au milieu d'une riche plaine fertilisée par le Jalon. Au delà, la voie se rencontre à tout instant avec la rivière, la traversant sur des ponts de 40 à 50 mètr. de longueur et de 12 à 15 mètr., sous clé, et parcourant de belles campagnes admirablement cultivées. Elle place ses stations à *Morata*, riche petite V. de 1,428 hab.; à *Morès*, village agricole de 200 hab.; à *Saviñan*, v. de 1,000 hab., qu'on aperçoit de la route de terre en montant le col de *Frasno*, et sur le territoire duquel se trouvent les immenses bois d'oliviers du comte d'Argillo.

34 kil. (94 kil.) **Calatayud** (p. 336.)

En quittant cette ville, où elle rejoint la route de terre, la voie s'élève par des rampes rapides, empruntant sans cesse ou à la route ou à la rivière une partie de la place qu'elle doit occuper, perçant le roc, renversant les collines dans les vallées, jetant des ponts sur le Jalon, des viaducs sur le chemin, et décrivant des courbes fréquentes à petit rayon. Elle rencontre, comme la route de terre, *Ferrer, Ateca, Bubierna, Alhama, Cetina, Ariza, Arcos*, où elle établit sept stations sur un parcours de 62 kil. (156 kil.)

Elle suit ainsi le chemin frayé, plus fidèle encore au cours du Jalon qu'elle quitte enfin à peu de distance de sa source et au pied du rocher de *Medinaceli* (V. p. 225), pour suivre à l'aide de travaux considérables les versants de la Sierra de Mistra. A son point le plus élevé, elle pénètre sous un tunnel de 900 mè., au delà duquel elle débouche dans la vallée de Hénarès. Dans cette vallée se présentent les sites les plus pittoresques et aussi les plus grandes difficultés du tracé. La voie descend, par des pentes d'abord peu rapides, vers la station d'*Alcuneza*, petit v. à l'origine de la vallée; puis, par des pentes plus fortes, jusqu'auprès de *Sigüenza* (p. 224).

La vallée prend, à la sortie de la station, un caractère sauvage; la culture disparaît, les roches grandissent, la voie et le ruisseau se croisent et se disputent l'étroit terrain du fond de la gorge, les ponts, les courbes se succèdent, puis viendront deux tunnels de 90 mètres et de nombreuses tranchées de près de 20 mètres de crête. Sur plusieurs points le cours du Hénarès faisant obstacle au passage de la voie, il y a nécessité de lui créer un lit nouveau. Les rares stations qui se présentent dans cette partie de la vallée, à *Baidès* et à *Bujaloro*, sont de peu d'importance. On atteint ainsi

78 kil. (234 kil.) *Jadraque*, petite

V. de 1,500 hab., au milieu d'un territoire très-fertile en céréales, et d'où il s'exporte une grande quantité de fruits. Le pays s'élargit, la vallée s'étend, et la voie rencontre les petits villages d'*Espinosa, Humanas et Yunquera*, dominés par des coteaux très-cultivés. Elle suit de moins près le cours du Hénarès avec lequel elle arrive à

46 kil. (80 kil.) **Guadalajara** (V. p. 228).

Au delà de cette ville, la voie suit à peu près le même tracé que la route de terre, traverse presque au niveau du sol de vastes plaines bien cultivées, mais tristes et peu salubres, où elle trace de grands alignements dont le moindre à 7 kil. Elle tourne *Alcala de Hénarès* (V. p. 229), et, un peu plus loin, coupe la route d'Aragon, dont elle suit la gauche jusqu'à la rencontre du Jarama, qu'elle traverse sur un beau pont en maçonnerie de 6 arches de 20 mètres d'ouverture. Après les stations de *Vicalvaro* et de *Vallejas*, elle décrit une grande courbe de 1,500 mètres de rayon, franchit le ruisseau de l'*Abroñiga* en vue de Madrid, et rejoint, 2 kil. avant cette ville, le chemin de fer d'Alicante, avec lequel elle s'arrête à la gare de la porte d'*Atocha*.

60 kil. (340 kil.) **Madrid**. (V. section iv.)

La ligne de Saragosse à Madrid appartient à la même compagnie que celle d'Alicante. Dans l'origine elle devait avoir une gare distincte, à la *Puerta de Recoletos*; mais la compagnie a sagement modifié ce plan et rendu commune aux deux lignes la gare d'*Atocha*, centralisant ainsi les services et réunissant tout le matériel. La gare d'*Atocha*, déjà destinée à être le point de départ des lignes de l'Est et du Sud, le devient ainsi de la ligne d'Aragon, par laquelle elle correspond avec la ligne de Catalogne, avec celle de Saragosse à Alsasua et Bilbao, avec celle de Pampelune à Bayonne

par les Aldudes, si elle s'exécute, et surtout avec une ligne qui est aujourd'hui le projet le plus ardent des Aragonais, et qui, mettant Saragosse en communication avec la France, droit au N., par Jaca, Canfranc, Gavarnie et le réseau Pyrénéen, réduirait de 150 kil. le trajet total de Madrid à Paris.

Les bâtiments actuels de la gare d'Atocha et les voies de garage sont construits sur les plans du célèbre ingénieur français M. Julien.

ROUTE 45.

DE BARCELONE A TARRAGONE 1.

§ 1. Route de terre (64 kil. 1/2.)

De Barcelone à *Molins del Rey*, 8 kil., voir la route de Barcelone à Saragosse, § 1^{er} (p. 291).

Après avoir passé le beau pont de Molins, on laisse à droite la route de Saragosse, déjà décrite, et on descend, dans la direction du S.-O., par une belle route, à travers une plaine découverte, où l'on rencontre les v. de *Cervello* (373 hab.) et

8 kil. (16 kil.), *Villarana*, v. de 400 hab. A partir de ce village, on pénètre peu à peu dans la Sierra de Ordal, apercevant çà et là des maisons et des métairies isolées, dont la présence anime les vallons où elles se trouvent. C'est dans cette partie du trajet que se rencontre le magnifique pont du Lladoner, jeté sur un profond ravin entre deux montagnes. Cette construction monumentale, digne des Romains, présente un double rang d'arcs d'une hauteur considérable. La première ligne compte sept arches de 30 pieds d'ouverture (8 mètr. 1/2), appuyées sur d'énormes massifs carrés en pierre de taille. Les piles de la seconde rangée, percées de petites portes qui permettent de parcourir, d'un

bout à l'autre, la première rangée, sont construites sur trois étages en forme pyramidale, et les arcs plein cintre, au nombre de treize, ont, à la clef, environ 75 pieds (22 mètr.) de hauteur. La route passe au sommet de ce beau viaduc, et se trouve tracée, de l'autre côté, sur le flanc d'une montagne escarpée, au milieu des rochers. On rencontre au delà un assez grand nombre de ventas et, parmi elles, l'*Hostal de Ortal*, au commencement du col de Ortal, qui a joué un rôle important, comme point militaire, lors de la guerre de l'Indépendance. La route est généralement belle, les descentes et les montées sont douces; on se trouve le plus souvent dans des gorges profondes, tantôt nues, quelquefois boisées; on traverse de jolis vallons cultivés, qu'arrosent un grand nombre de cours d'eau. En descendant le col sur le versant opposé, on aperçoit, à 300 pas à droite, le village de *San Gugat*, on passe à la *venta de Casaraja* et on sort de la sierra par un vallon riant, cultivé, fleuri, qui ressemble à un jardin. Le chemin est uni et facile jusqu'à

11 kil. (27 kil.) *Villafranca del Panadès* (bon paradur), V. de 5,600 hab., située au milieu d'une plaine fertile et découverte, d'où on aperçoit, à 30 kil. au N., la montagne du Montserrat. Cette ville possède une assez vieille église, dont le style gothique primitif a été défiguré par des restaurations modernes. La tour à trois corps, d'une grande élévation, est terminée par une espèce de coupole à colonnes, couronnée par une statue d'ange en bronze. L'intérieur de la ville est triste, les rues étroites, les maisons mal bâties. On y trouve quelques habitations gothiques fort anciennes, un ancien palais des rois d'Aragon, le palais du baron de Rocafort, la casa Pia Almoïna, ancien hôpital de pèlerins, d'anciens couvents de peu d'intérêt; mais aucun édifice moderne de quelque appa-

1 Première partie de la route de Barcelone à Valence.

rence et point de promenades. L'industrie se réduit à une manufacture de toile et à quelques distilleries d'eau-de-vie.

A 11 kil., au N. de Villafranca, hors de la route et sur le sommet d'une colline dont un torrent ronge la base, se trouve un bourg de 1,200 hab., *San Martin de Sarroca*, qui mérite la visite de l'archéologue. Il possède une petite église qui a conservé dans toute sa pureté, à travers huit siècles, l'un des plus élégants modèles du style roman-byzantin. L'abside de ce petit temple, de forme semi-circulaire, est considérée comme l'œuvre la plus complète, en ce genre, que le XI^e siècle ait laissée en Catalogne. Elle est d'un charmant effet et d'une richesse d'exécution qu'on est surpris de rencontrer dans une localité aussi modeste.

En sortant de Villafranca, on laisse à gauche un chemin qui va rejoindre, à environ 14 kil., au bord de la mer, la petite V. de *Sitjas*, renommée pour la bonne qualité de ses vins. On traverse, à 5 kil., le hameau de *Los Monjes* et, plus loin, un vaste bois de pins; puis un beau vallon arrosé par une petite rivière, et précédant

5 kil. (37 kil.) *Arbos*, petite V. de 1,200 hab., dans une situation charmante, un peu élevée, dominant toute la belle campagne du Panadès et la Méditerranée qui est à 2 heures de distance. L'église d'*Arbos*, dédiée à *San Julian*, occupe un rang important parmi les édifices religieux de la contrée. Sa façade, flanquée de deux belles tours, est ornée de quatre statues des docteurs de l'Eglise, de celle de Saint-Julien, martyr, et couronnée d'un beau groupe de la Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. On remarque dans l'intérieur un très-beau rétable sculpté et doré, représentant les différentes scènes du martyre de saint Julien et soutenu par deux belles statues de marbre blanc.

En sortant d'*Arbos* par une descente assez rapide, on aperçoit à droite, sur une hauteur, le village de *Baneras*, puis *Castellet y Gornal*, v. de 860 hab.; plus loin, à gauche, *Santa Oliba*, grand village au milieu d'une belle campagne qu'on traverse pour arriver à

4 kil. (41 kil.) *Vendrell*, V. de 4,300 hab., dont l'aspect est des plus pittoresques pour le voyageur qui vient de Barcelone. Une haute tour carrée, assise sur une base massive et s'élevant en trois étages superposés, de forme octogone, plus déliés à mesure qu'ils s'élèvent, frappe tout d'abord les regards. A gauche on aperçoit la Méditerranée, à une demi-heure de distance, à droite de riches campagnes. L'intérieur de la ville n'a rien de remarquable. Au delà et à environ une heure et demie de marche, laissant à droite les deux v. de *San Vicente de Calders* et de *La Roda*, on trouve sur la route un bel arc de triomphe, de construction romaine, que les gens du pays appellent le *Portal de Barra*. Ce monument est d'une parfaite élégance et d'une régularité architecturale remarquable. Il présente, sur chaque face, quatre pilastres striés, portant sur un piédestal en saillie et placés des deux côtés de l'arc qui a 17 pieds (env. 5 mètr.) d'ouverture. Les côtés sont pleins et ornés de pilastres semblables. Sur la frise qui le couronne, on lisait encore, au commencement de ce siècle, cette inscription latine: *Ex testamento L. Licini F. Serg. Sura consecratum*. Le capitaine général Van Halen fit effacer cette inscription et en mit une autre en l'honneur d'Espartero, duc de la Victoire. Espartero tombé, survint une autre dédicace à la reine mère Marie-Christine; elle a maintenant disparu, mais sans être remplacée par rien d'actuel. On traverse, en se rapprochant de la mer, de belles campagnes semées de blé, ou plantées de vignes, avant d'atteindre

15 kil. 1/2 (56 kil. 1/2.) *Torre dem Barra*, petite V. maritime de 1,800 hab., située sur la côte de la Méditerranée auprès du *Cap Gros*. On y compte 500 maisons, dont 100 sont inhabitées et en ruines. Le mouvement commercial y est à peu près nul.

À une demi-heure de distance, on passe au-dessous de la petite ville d'*Altafulla* (1,150 hab.) située sur les pentes d'une colline au S. de laquelle coule la rivière de *Gaya*, que la route franchit sur un bon pont de pierre. Le chemin est frayé à peu de distance du rivage; à droite s'élève une ligne de collines incultes, hérissées de roches au milieu desquelles croissent clair-semés des sapins à hautes tiges, en parasol. Dans ce parcours, à un point où s'étend une large plage de sable, nommée *las Playas llargas*, on aperçoit sur la hauteur un très-vieux monument sépulcral, découronné, qu'on appelle dans le pays la *Torre de los Scipiones*. La tradition prétend, sans beaucoup de fondement, que ce monument renferme « les restes des Scipions. » Il est de forme carrée, à deux corps élevés sur un socle construit en grandes pierres de taille, sans aucun ornement, et d'une hauteur totale de 28 pieds (8 mètr.). Sur la face qui regarde la mer se détachent deux figures dans l'attitude de la douleur; entre elles existait une plaque de marbre, qui, dit-on, fut enlevée par le cardinal Cisneros. Deux cartouches, au-dessus des statues, portaient une inscription maintenant effacée, et dont on ne peut plus déchiffrer le sens. De la position que cette tour occupe, la vue est magnifique; en bas serpente la route, à mi-chemin de la plage; et dans le fond, au delà d'un repli formé par la côte, se développe d'une façon grandiose, sur une colline, à 3/4 d'heure de distance, la ville de

11 kil. (64 kil. 1/2.) **Tarragone** (*Parador de las diligencias*; la *Fon-tana de Oro*; *posada del Comercio*),

très-ancienne cité, autrefois le centre de la puissance romaine en Espagne, la résidence des consuls, des préteurs, des Scipions, d'Octave-Auguste et d'Adrien. Elle eut alors tous les privilèges de Rome, un amphithéâtre, un cirque, des palais, des temples, une enceinte immense (34,000 toises de tour), une population qui dépassa un million d'habitants. Sa puissance s'éclipsa sous les Goths; les soldats d'Euric la détruisirent en 467; les Maures la dévastèrent en 714. Deux fois conquise par Louis d'Aquitaine et par Ramon Berenguer, elle retomba deux fois sous le joug des Maures, et devint définitivement catalane et chrétienne par la conquête d'Alfonse le Batailleur en 1220. Aujourd'hui, réduite à une enceinte d'environ 1,400 toises (2,744 mètr.), à une population de 13,000 hab., à des édifices sans beaucoup d'intérêt, presque à un état de pauvreté, elle est seulement le chef-lieu d'une des trois provinces de l'ancienne Catalogne, d'un district judiciaire, d'un commandement militaire. Son rôle le plus éminent est d'être le siège d'un archevêché métropolitain dont le titulaire est primat des Espagnes.

La colline sur laquelle Tarragone est située est en pente rapide du côté de la mer, et descend doucement vers l'O. jusqu'au bord de la rivière *Francoli*, qui arrose le magnifique *Campo de Tarragone*; les traces des anciens murs se retrouvent sur beaucoup de points de la ville; c'est surtout entre la *puerta del Rosario* et la *puerta del Socorro*, qu'on peut voir la plus remarquable partie de ces magnifiques constructions, formées d'énormes assises de roches attribuées aux Celtes, et sur lesquelles les Romains construisirent à leur tour. Trois des vieilles portes datent encore de cette époque cyclopéenne. La ville est divisée en ville haute et en ville basse, complètement séparées par une ligne d'anciennes murailles.

Un grand nombre des maisons de la ville haute sont construites avec les débris des temples et des palais romains dont il ne survit qu'un petit nombre; la ville basse est la cité moderne où se trouvent le port, les établissements nais-sants du commerce et de l'indus-trie, et une assez grande quantité de maisons élégantes à façades peintes à fresque. Les rues de la vieille ville sont irrégulières, étroites, non pavées; un seul quar-tier, celui où se trouve la *calle Mayor*, est un peu animé, et la seule artère un peu remarquable est la *Rambla*, qui, sur une longueur d'environ 500 mètr., et sur une largeur de 20 mètr., traverse la ville du N.-O au S.-E., de la porte *San Francisco* à celle de *Sta Clara*. Au centre elle forme une espèce de terrasse élevée de un mètre envi-ron, garnie de bancs et de lan-ternes, et des deux côtés de la-quelle passe la voie publique. Dans le haut de la *Rambla* se trouve une série d'édifices modernes, con-struits sur l'emplacement d'un rempart récemment détruit. Dans la partie basse on rencontre l'an-cien couvent de Franciscains, oc-cupé par le gouvernement politi-que et par un Institut d'ensei-gnement secondaire, le séminaire, le théâtre, l'hôpital, une caserne, une *posada*, le gouvernement mi-litaire, et le couvent de *Sta Clara*, encore habité. La place de la Constitution, la plus importante, a été ouverte sur l'emplacement de l'ancien cirque romain. Une belle promenade plantée d'acacias, d'ormes et de platanes, circule au-tour des remparts; de la partie su-périeure de cette promenade, et surtout du rempart de l'*Oliva*, la vue s'étend sur un panorama ma-gnifique.

Les édifices publics sont sans aucun mérite. Le palais archiépiscop-al, seul digne de quelque at-tention, est tout à fait moderne. Il occupe la place où s'élevait l'ancien Capitole.

La *cathédrale* est l'unique édifice

religieux, à moins qu'on ne tienne compte des chapelles et des ora-toires des couvents, qui étaient au nombre de dix ou douze. Elle oc-cupe un petit plateau au point le plus élevé de la ville. On arrive à sa façade par un large escalier. Cette façade est de style gothique; elle présente un vaste portail formé de plusieurs arcs ogivaux concentriques, et flanqué de deux piliers carrés terminés en pyra-mides. A la naissance des arcs et sur les trois faces des piliers, au-dessus du soubassement, sont pra-tiquées 22 niches dans lesquelles sont placées des statues des apô-tres et des prophètes. La porte est partagée en deux par un pilier gothique, sur lequel se trouve une statue de la Vierge avec l'enfant Jésus. A droite et à gauche de chacun des gros piliers, ouvrent deux autres portes à arcs plein-cintre, d'un style plus moderne. Une immense rosace circulaire se développe au-dessus du por-tail; mais au delà, la façade de l'édifice est restée inachevée.

L'intérieur du temple a con-servé tout le caractère de sa très-ancienne origine. Il est vaste, d'un aspect majestueux, d'une grande sobriété d'ornements, mais lourd en raison du peu d'éléva-tion de ses trois nefs, et des pro-portions massives des piliers et des arcs qui les séparent. Il sem-ble que le premier architecte qui posa les fondements de cet édifice en 1120 se soit inspiré des con-structions cyclopéennes qui for-maient les défenses de la ville. Une curieuse particularité ajoute à l'aspect intérieur de l'église: ce sont de très-anciennes tapisseries de l'école italienne, riches par la couleur, par le fini du travail, par l'élégance des arabesques, des fruits et des fleurs qui en com-posent les bordures. Elles envel-loppent les piliers et forment ainsi dans les solennités religieuses une décoration d'un grand intérêt. Le transept, deux fois plus élevé que le reste de l'église, est d'un bel

effet; il est éclairé par de splendides fenêtres peintes en 1574. On remarque, surtout parmi les décorations intérieures : le rétable de la *capilla mayor*, sculpté en albâtre, ou marbre de Catalogne, et représentant certaines scènes de la vie du Christ et le martyre de sainte Thècle, patronne de Tarragone, dont la fête, célébrée le 23 septembre, offre un spectacle très-intéressant pour l'étranger. Sainte Thècle, condamnée à être brûlée vive, sortit intacte du bûcher; livrée aux lions, exposée à la rage de taureaux furieux, et épargnée par eux, elle fut ensuite abandonnée à la brutalité des soldats, qui la respectèrent; le bourreau la décapita. On signale encore le tombeau et la statue en marbre de l'archevêque don Juan d'Aragon, dans la *capilla mayor*, du côté de l'Épître; la *silleria* du coro, sculptée dans le style gothique, en chêne de Flandre; dans les chapelles latérales, le baptistère, magnifique bassin de marbre, de 3 mètr. de long sur 1 mètr. 60 de large et 80 cent. de profondeur, trouvé dans les ruines du palais d'Auguste; le tombeau du cardinal Gaspar de Cervantès; les marbres de la chapelle de sainte Thècle; le tombeau de l'archevêque Juan Tarès; le rétable et le tabernacle de la chapelle *del Sacramento*. Le cloître, comparativement à l'église, offre une grande légèreté et une élégance achevée; la voûte est ogivale; les arcades extérieures sont semi-circulaires, soutenues chacune par deux colonnettes dégagées, et comprises, trois par trois, dans un plus grand arc de style gothique; les chapiteaux des colonnettes et des gros piliers sont tous richement sculptés et décorés.

La chapelle du *Corpus Cristi*, placée à l'un des angles du cloître, possède un coffre de bois dans lequel on conserve le corps parfaitement momifié du roi d'Aragon don Jaime I^{er}, *el Conquista*

dor; d'autres coffres, également déposés dans cette chapelle, ont reçu les restes de la femme de don Jaime et de plusieurs autres rois ou princes d'Aragon, apportés des ruines du célèbre couvent de Poblet, où ils avaient été inhumés. (V. p. 350.)

Tarragone, nous l'avons dit, renfermait de beaux monuments élevés au temps de sa puissance; les restes peu nombreux qui subsistent, ceux qui ont été employés dans les constructions modernes, ceux qu'on découvre encore lorsqu'on fouille le sol, donnent une idée de cette grandeur déchue. Mais il ne reste rien du Capitole, aujourd'hui remplacé par le palais archiépiscopal; des temples, dont les débris et les marbres sculptés sont enfouis sous le sol et sous des rues bâties à la seconde époque de la ville; du Forum, dont la place est seulement indiquée par quelques salles souterraines, utilisées dans les constructions de la calle de la Merceria; de l'amphithéâtre, qui était voisin de la mer; ni du théâtre, dont on ignore l'emplacement. Le palais d'Auguste n'est plus représenté que par une grosse tour, le *torreon de Pilatos*, où a été placée la prison. On retrouve quelques vestiges des voûtes inférieures du cirque, au milieu des maisons voisines du boulevard de Carlos V, et quelques bains ont été découverts dans le voisinage du port.

Toutefois l'œuvre la plus remarquable de l'ancienne Tarragone, c'est son aqueduc, sans emploi aujourd'hui, mais qui conserve la plus grande partie de ses magnifiques constructions. Il prenait les eaux du *rio Gaya*, à 8 kil. à l'E. de la ville, et les conduisait par de belles galeries souterraines jusqu'à une vallée profonde, voisine de la route de Valls. Là existe, entre une colline et l'autre, ce magnifique pont de *las Ferreras*, nommé par le peuple *Puente del Diablo*, formé par deux lignes d'arcades superposées. Les arcades in-

férieures, dans le fond de la vallée, sont au nombre de onze, formées par des piliers à peu près pyramidaux, ayant 12 pieds d'épaisseur (3 mètr. 30) à la base, et 6 pieds seulement (1 mètr. 60) à la naissance des arcs; l'ouverture de ceux-ci est de 22 pieds 1/2 (6 mètr. 30). La ligne supérieure, qui réunit les deux sommets, comprend 25 arcades élevées sur piliers droits et d'ouverture égale à celle des arcades inférieures. Toute cette construction, faite en belles assises posées à sec, sans aucun mortier, et taillées à bossage, est dans un état de conservation parfaite, et on n'aperçoit quelques brèches que vers le milieu du couronnement. Au delà de ce pont monumental, la conduite a disparu; on retrouve une galerie souterraine d'une certaine étendue auprès du chemin *del Angel*; mais on ne sait plus même comment l'eau était reçue et distribuée dans la ville.—Les documents nous manquent pour dire de quelle manière elle y arrive aujourd'hui.

Longtemps oubliée pendant toute la période chrétienne qui succéda à la domination des Maures, Tarragone, en 1660, prit parti dans le soulèvement de toute la Catalogne contre les ministres de Philippe IV, mais ne sut pas résister à l'armée qui vint l'assiéger; plus tard, après la mort de Charles II, elle se donna à l'archiduc Charles d'Autriche, et ne rentra sous le pouvoir de Philippe V qu'avec le reste de la principauté, lors du traité du 14 mars 1713.

Lors de l'occupation française, au commencement de ce siècle, le général Suchet reconnut promptement quelle pouvait être l'importance de la position de Tarragone et combien il était nécessaire de s'en emparer. C'était de cette ville, d'ailleurs, selon ce que dit M. Thiers, que l'insurrection espagnole de la Catalogne, de l'Aragon, de Valence, rayonnait dans tous

les sens, pour pénétrer par Lerida en Aragon, pour menacer Barcelone par la route d'Ordal, pour déboucher par Tortose et le bas Ebre sur Valence. Lorsque le général Suchet, après d'immenses préparatifs, vint mettre le siège devant Tarragone, il y trouva quatre cents pièces d'artillerie garnissant trois étages de fortifications, 18,000 hommes de troupes excellentes, et une population fanatique et dévouée, résolue à secourir la garnison de toutes ses forces. Une flotte anglaise, à l'ancre devant le port, pouvait sans cesse renouveler le matériel de la place, soit en munitions soit en vivres, et y remplacer les hommes morts ou fatigués. Jamais siège ne s'offrit sous un aspect aussi effrayant; il fut dirigé avec un rare talent, sous les ordres de Suchet, par le général du génie Rogniat, et par le général d'artillerie Valée. La tranchée fut ouverte le 22 mai 1811. On commença par le fort *del Olivo* qui à lui seul exigeait un véritable siège, et qui, après avoir été battu en brèche pendant deux jours, fut enlevé malgré la plus vive résistance. Les tranchées, commencées tout aussitôt devant la ville basse et activement poussées aussitôt qu'on fut maître du fort de *Franconi*, situé sur le bord de la mer, n'arrivèrent au pied de la place que le 21 juin. Trois brèches furent pratiquées, l'assaut fut donné par trois colonnes et soutenu avec un degré de fureur inexprimable. La ville basse fut enlevée et avec elle près d'une centaine de bouches à feu et une immense quantité de munitions. Après quatre assauts meurtriers qui avaient coûté aux Espagnols 2,000 hommes dans le fort *del Olivo*, 1,500 hommes dans la ville basse, avec des pertes presque égales pour les assaillants, il restait à prendre la ville haute qui renfermait environ 12,000 hommes avec une immense artillerie, et à se tenir en garde contre des attaques du dehors dont on était à

tout instant menacé par les corps de troupes qui tenaient la campagne au-dessus et au-dessous de la ville. Le 28 juin, les colonnes d'assaut, conduites par le général Hubert, celui qui avait emporté la ville de Lerida, furent lancées sur la brèche au milieu d'un feu effroyable. Les Espagnols armés de fusils, de piques, de haches, poussant des cris furieux, attendaient sur le sommet. La lutte fut acharnée; un moment les assaillants furent près de céder à la fureur patriotique des défenseurs. Quand ils pénétrèrent dans la ville, ils trouvèrent les rues barricadées, la Rambla surtout, où se trouvaient les principales forces de la garnison. Le combat s'y engagea avec autant de furie, autant d'héroïsme de part et d'autre que sur la brèche. « Enfin, dit M. Thiers, 8,000 hommes, seul reste vivant de la garnison, cherchent à se sauver du côté de la mer. On les pousse sur le général Harispe, qui gardait la route de Barcelone et qui, leur barrant le chemin, les oblige à livrer leurs armes. A partir de cet instant, la ville haute comme la ville basse, comme le Francoli et l'Olivo sont en notre pouvoir.

« La prise de Tarragone après cinq assauts, les plus furieux qu'on eût jamais vus, fut un exploit de la plus haute importance. Comme résultat matériel, il mit dans nos mains plus de 300 bouches à feu, une immense quantité de fusils, de projectiles, de munitions de toute espèce, une vingtaine de drapeaux, 10,000 prisonniers. Comme résultat moral, il ôta à l'insurrection catalane son principal appui, la sépara de l'insurrection valencienne, et devait produire dans toute la Péninsule un effet considérable, dont on aurait pu tirer un grand parti, si tout avait été prêt pour accabler les Espagnols par un vaste concours de forces. »

De Tarragone à Reuss, à Montblanc et

à Lerida, R. 46.—De Tarragone à Valence (ligne de Barcelone à Valence), V., en sens inverse, la R. 91.

§ II. Chemin de fer.

PAR MARTORELL.

Un chemin de fer destiné plus tard à former la grande ligne de Barcelone à Valence doit relier Barcelone à Tarragone. Le tracé le plus probable empruntera comme tête de ligne le chemin de fer actuel de Martorell, dont la gare de départ se trouve au N.-O. de Barcelone, hors des murs, en haut de la Rambla. La distance de Barcelone à Martorell, qui est d'environ 30 kil., se parcourt en une heure; la ligne est bien construite, bien servie et traverse un pays très-pittoresque. On la nomme le *Camino de hierro del Centro*; elle prendra le nom de *Camino del Sud* lorsque s'effectuera le prolongement projeté.

En quittant Barcelone, la voie passe au milieu de jardins cultivés, entourés de haies d'aloès; la belle courbe qu'elle décrit lui permet de passer en revue la plus grande partie de la riche campagne de Barcelone. A gauche on aperçoit le Monjuich; à droite s'étend *San Gervasio* avec ses nombreuses habitations de plaisance; puis (3 kil.) *Sans* avec ses maisons peintes à fresque, ses grandes constructions industrielles, ses usines, ses filatures de coton, celle surtout qui porte le nom de la *España industrial*, la plus apparente au passage du chemin de fer.

Bordeta, qui vient ensuite (1 kil.), est un faubourg de Sans, comme Sans est un faubourg de Barcelone; une ligne non interrompue de maisons les réunit, et au delà s'étendent des jardins et de belles cultures maraîchères. A droite on aperçoit la montagne de *San Pedro Martir*, couronnée par une tour de télégraphe, et au pied de la montagne les deux petits v. d'*Esplugas* et de *San Just*, que traverse la

route de Barcelone à Saragosse. A la Bordeta comme à Sans s'élèvent les hautes cheminées des établissements industriels. On remarque surtout parmi eux la *Aprestadora española*, vaste usine affectée au blanchiment, à l'apprêt et à la teinture des toiles.

Une courte tranchée se rencontre à la sortie de Bordeta, et après l'avoir franchie, le chemin débouche dans une plaine magnifique qui s'étend au loin sur la gauche, couverte d'arbres, d'oliviers, et dont les terrains, tous régulièrement nivelés, sont fertilisés par une foule de canaux d'irrigation détournés du Llobregat et qui distribuent les eaux de l'un à l'autre; à droite sont des pentes ravinées un peu sauvages. La distance est courte (1 kil.), de Bordeta à l'*Hospitalet*, petit v. de 2,800 hab., sans industrie, mais riche surtout par l'agriculture.

Dans la plaine qu'on retrouve au delà de l'*Hospitalet* se trouvent les vastes terrains de l'Institut agricole de San Isidro et une ferme-modèle; la voie longe les limites d'une belle propriété d'agrément nommée la *Torre del Mercader*, un peu avant d'atteindre

3 kil. *Cornella*, v. de 1,510 hab., qui possède une jolie église du XII^e siècle et trois filatures de coton de moyenne importance: son territoire très-cultivé est arrosé par des dérivations du canal de la *Infanta*. A gauche de la voie, au delà de *Cornella*, on découvre, sur une colline dont la rivière baigne le pied, le v. de *San Boy de Llobregat*, dont l'église paroissiale est surnommée, par les gens de la localité, la cathédrale du Llobregat. C'est un pays essentiellement agriculteur, semé de hameaux placés d'une manière pittoresque dans le vaste panorama qui se déroule sous les yeux du voyageur. La route de Saragosse vient couper le chemin de fer par un passage à niveau un peu avant l'arrivée à

3 kil. (11 kil.) *San Feliu de Llo-*

bregat, petite V. de 2,484 hab. sans industrie, uniquement agricole, privée par la calamité de l'oïdium de la ressource très-importante que lui apportait le produit de ses vignes. Les femmes et les petites filles y sont presque toutes occupées à la fabrication de la dentelle.

Au delà de San Feliu le pays devient plus agreste; les collines se rapprochent; la voie s'engage dans une tranchée profonde à la sortie de laquelle on aperçoit, à gauche, la ligne blanche de la route de terre, et plus loin une rangée de peupliers indiquant le cours du Llobregat. Au fond du paysage s'élève la chaîne des monts d'Ordal, au milieu desquels passe la route de Barcelone à Tarragone. Au bout de quelques instants on voit se détacher au milieu de la campagne la grande masse blanche du beau pont de

4 kil. (15 kil.) *Molins del Rey*, petite V. de 3,003 hab., au milieu d'une vaste campagne bien arrosée et produisant du blé, du chanvre, une grande variété de fruits qui alimentent les marchés de Barcelone, et un vin assez estimé. La route de terre traverse Molins, passe le Llobregat, et au delà du pont se divise en deux branches: l'une qui conduit à Saragosse, l'autre qui se dirige vers Tarragone. La voie de fer, en quittant la station, coupe en tranchée l'un des contre-forts des montagnes qui la dominent à droite et passe en tunnel, sur 78 mètr., au-dessous du v. de *Palleja*. Dès qu'on en est sorti, on aperçoit en avant, au sommet d'une colline, le vieux château de Papiol, vaste édifice à demi ruiné, autour duquel sont groupées les maisons du village.

6 kil. (21 kil.) *Papiol*, v. de 1,003 hab. La voie s'élève en rampe dans la direction des montagnes, qui lui barrent le passage à l'horizon, et au-dessus desquelles on découvre la cime dentelée du Montserrat. La droite est toujours dominée par des collines

ravinées d'un aspect rouge, au milieu de la campagne; à gauche, s'étale le lit sablonneux du Llobregat, borné par une ligne de collines plantées sur lesquelles on aperçoit les maisons blanches des deux v. de *San Andrés de la Barca* et de *Bisbal*. La voie pénètre dans une profonde tranchée, puis bientôt sous un tunnel long de 800 mè., à la sortie duquel on s'arrête à la station de

6 kil. (27 kil.) **Martorell**, V. de 4,137 hab.—On trouve à la station des voitures pour les environs, pour Collbatò, d'où on monte au Montserrat (V. p. 303), et dans la saison, pour l'établissement des eaux minérales de la Puda (V. p. 291).

On remarque uniquement à Martorell, ville assez triste et assez mal bâtie, groupée sur une colline rocheuse, un beau pont de très-ancienne origine, attribué à Annibal, plus sûrement aux Romains, et qui se trouvait sur le tracé de la grande voie militaire qui conduisait de la Catalogne dans l'Aragon. Ce pont, nommé par le peuple le *pont du Diable*, se compose d'un immense arc ogival dont la clef est à une très-grande hauteur au-dessus de l'eau, construit en pierre rouge, d'une régularité telle qu'on le croirait bâti depuis moins d'un siècle. Deux petites ouvertures sont pratiquées dans ses massifs, l'une, du côté de Martorell, est ogivale; l'autre, vers la rive gauche de la rivière, est plein-cintre et semble plus moderne. Le pont est étroit, la chaussée est en pente très-rapide, inaccessible aux voitures; au sommet s'élève un portique sous lequel passe la voie, et à l'entrée un arc de triomphe sans ornements, de même époque que le pont, et encore bien conservé. A l'endroit où est construit le pont de Martorell, le paysage est magnifique. A droite, la vue s'étend sur une belle campagne, que parcourt le Llobregat. On aperçoit dans le fond Olesa et Collbatò, et au-des-

sus on voit tout entière, de la base au sommet, l'immense pyramide du Montserrat. En avant du pont paraît une partie de Martorell, sur les pentes de la montagne et sur un saillant dont la base est contournée par la Noya, qui vient se joindre au Llobregat. A gauche du pont, la rivière s'engage dans une gorge profonde et rocheuse qui la conduit vers les campagnes de Molins del Rey.

Le joli chemin de fer du centre s'arrête auprès de Martorell; plus loin commence la ligne de prolongement qui, après avoir jeté un pont sur le Llobregat, va, derrière la colline de Martorell, remonter le cours de la Noya, jusqu'à *San Sadurnin*. Quittant alors la rivière, le tracé s'élève sur les pentes des monts d'Ordal, les traverse et vient rejoindre auprès de Villafranca del Panadès la route de terre de Tarragone, qu'il accompagne jusqu'à cette ville, en touchant Arbos, Vendrell et Torre Dem Barca. Au delà de Tarragone, il suivra la côte par Cambrills, et la Torre de Amella, et viendra se souder à la ligne de Valence par un beau pont de 200 mè. de long sur 24 d'élévation, jeté sur l'Ebre, à 2 kil. 1/2 de Tortosa.

ROUTE 46.

DE TARRAGONE A LERIDA.

PAR REUSS ET MONTEBLANCH (90 kil).

Le chemin de fer de Tarragone à Lerida, sur lequel nous n'avons pu obtenir des détails suffisants, se divise en trois sections.

L'une de Tarragone à Reus (14 kil.) avec une station intermédiaire à Villaseca, est depuis longtemps en exploitation.

Reus, V. de 2,850 hab., ancienne place forte, dont les vieilles murailles ont presque complètement disparu pour faire place à un beau quartier neuf, nommé *el Arrabal*. La ville, située dans une plaine en pente douce, au pied de la chaîne de montagnes

qui limitent à l'O. le *Campo de Tarragone*, est partagée en deux parties, la vieille ville et la ville moderne. Celle-ci se distingue par de belles maisons et par des rues bien alignées.

On remarque parmi les édifices de Reus : la maison de ville ; plusieurs couvents, l'un, entre autres, qui a appartenu aux Franciscains, dans lequel sont installées aujourd'hui les écoles publiques ; l'église paroissiale que surmonte une tour hexagone, de style gothique, de 66 mètr. de hauteur, du sommet de laquelle on jouit d'une vue magnifique sur la campagne et sur la mer.

L'agriculture occupe à Reuss un grand nombre de bras, mais l'industrie manufacturière y joue un rôle encore plus important. On compte dans la ville 5 à 6,000 métiers particuliers à tisser le coton, le fil et la soie, et une centaine de grandes fabriques mues par la vapeur. L'une d'elles occupe 600 ouvriers.

La sections de Reuss à Montblanch est en construction ; elle aura pour stations :

La Selva, V. de 3,900 hab., située au milieu des hauteurs qui bornent le *Campo de Tarragone*.

Alcover (2,800 hab.), sur le versant occidental de ces montagnes, *La Riba*, et

Montblanch, V. de 4,200 hab. ; située dans une plaine fertile, arrosée par le *Francoli* ; elle est encore entourée de vieilles murailles assez curieuses, percées de quatre portes et flanquées de tours. Montblanch, assez important autrefois, est aujourd'hui une pauvre ville sans intérêt et sans industrie ; la campagne qui l'entoure est agréable, mais peu productive. On visite à 10 kil. de la ville, à l'entrée d'une jolie vallée, nommée la *conca de Barbera*, les ruines d'un célèbre couvent de l'ordre de Citeaux, le *Monasterio de Poblet*, fondé par Ramon Berenguer, au xv^e siècle. Les rois d'Aragon l'avaient choisi pour leur sé-

pulture, et leurs corps en ont été exhumés pour être déposés dans la chapelle du *Corpus Cristi* de Tarragone.

La section de Montblanch à Lerida est encore à l'étude. Le tracé, qui doit franchir la haute chaîne de la Sierra de Pradès, suivra à peu près la même direction que l'ancienne route de terre, qui passe maintenant à *Espuga*, *Vimbodí*, *Vinaixa*, *Las Borjas de Urgel*, *Juneda* et *Artesa*.

Ces six localités, qui sont sans intérêt, formeront les stations de la voie de fer.

On compte de Montblanch à Lerida 48 kil.—Trajet total depuis Tarragone 85 à 90 kil.

ROUTE 47.

DE BARCELONE A LA SEU DE URGEL ET A PUIGCERDA

PAR MANRESA. (200 mil.)

De Barcelone à Manresa, par chemin de fer, 31 kil. (V. R. 44, de Barcelone à Saragosse, p. 312).

En quittant Manresa, on remonte par un chemin assez bon la vallée du Cardoner, qui arrose cette ville. La contrée est agreste, plantée de vignes et de pins, jusqu'à

22 kil. 1/2 (53 kil. 1/2) *Suria*, v. de 275 hab. La route s'élève en zigzags au milieu de collines rocheuses, pour atteindre

17 kil. (70 kil. 1/2) *Cardona*, V. de 2,380 hab., et place forte, dans une position importante, au centre de la Catalogne. Le Cardoner l'entoure presque entièrement. Ses murailles sont anciennes et solides, flanquées de grosses tours et percées de six portes. Ses rues en pente présentent peu d'édifices remarquables, si ce n'est une très-vieille église dont la fondation remonte à l'année 820 et qui a été réédifiée au xiv^e siècle. On y conserve avec une grande vénération, dans une chapelle souterraine sous le maître-autel, et dans un reliquaire richement garni

d'argent, les corps de deux martyrs, San Celedonio et San Hemi-terio. Le château de Cardona, qui occupe, à 125 mètr. au N.-E. de la ville, le sommet d'une montagne conique élevée de 450 mètr. au-dessus du niveau du Cardoner, passe pour la forteresse la plus inaccessible de tout le pays; il peut être armé de 100 bouches à feu; tous ses édifices sont à l'épreuve de la bombe, et d'ailleurs la difficulté des chemins, l'état du terrain aux alentours, rendent presque impossible le transport et l'installation de l'artillerie pour un siège en règle. La fameuse *montagne de sel* se trouve à un quart d'heure de la ville, entre la rivière et la base de la colline occupée par le château. C'est une roche énorme de sel gemme, haute de plus de 80 mètr., et de plus de 5 kil. de tour, descendant sous le sol à une profondeur qu'on n'a pu apprécier. Ses pierres cristallisées produisent à la lumière du soleil toutes les riches couleurs du prisme. La roche est du plus beau blanc; quelques parties sont aussi transparentes que le cristal, et on en a souvent fabriqué des lentilles d'une netteté parfaite. L'industrie locale, à part l'exploitation du sel, en tire parti pour une foule d'objets de fantaisie, des fruits, des grappes de raisin, des miroirs, des flambeaux, des statuettes, des croix, des tables même. Les pluies ne paraissent pas réduire cette énorme masse, non plus que l'exploitation assez importante qui s'en fait annuellement. Il existe dans l'intérieur des cavités considérables, des cavernes qu'on va visiter, et qui produisent un merveilleux spectacle à la lumière des torches. La rivière est salée dans tout le trajet qu'elle fait autour de la roche, et cet effet est plus sensible en temps de pluie; mais il ne se ressent pas à plus de 12 à 15 kil. au delà, et l'eau redevient pure et potable comme elle l'était en aval de la montagne.

On franchit le Cardoner sur

un très-beau pont de sept arches, puis on quitte la vallée par un chemin muletier très-accidenté, souvent peu praticable, au milieu de sites agrestes et sauvages, et qui conduit à

17 kil. (87 kil. 1/2) *Solsona*, V. de 2,060 hab., entourée de bonnes fortifications. Elle est située au milieu d'une plaine, sur un rocher à peine saillant, et sur la rive gauche d'une petite rivière, nommée la *Reu Negre* (Rivière Noire). Son église cathédrale, d'un bon style gothique, à une seule nef, est surtout remarquable par son ancienneté. L'une des chapelles, dédiée à la *Virgen del Claustro* est en grande vénération dans le pays. On voit aussi dans la ville un vieux palais, aujourd'hui inhabité, appartenant aux ducs de Cardona. Il se fait à Solsona un commerce assez considérable de fer et de couteaux fabriqués dans le pays.

On traverse, un peu au delà, la petite rivière de Salada, aux eaux saumâtres, et on descend dans la vallée de la Sègre, sur les bords de laquelle se trouve

17 kil. (104 kil. 1/2) *Oliana*, bourg de 450 hab., situé sur la rive gauche de la Sègre; dans la partie orientale de la vallée, entouré de sites charmants, d'une belle végétation et de lignes majestueuses de rochers, appartenant aux premiers contre-forts des Pyrénées. Le bourg renferme 120 maisons environ, mal bâties et incommodes; l'église est ancienne, sans autre intérêt architectural qu'un portail de deux belles colonnes doriques d'un seul morceau. On trouve dans le centre du bourg quelques vieilles maisons lourdement construites et au milieu d'elles une vieille tour carrée sans escalier, dans le style des tours arabes, et qui paraît appartenir aux temps de l'expulsion des Maures de cette partie de l'Espagne. L'industrie locale est nulle; on élève cependant le ver à soie, mais d'une manière inintelligente et sans en obtenir de beaux produits. On

s'engage au delà au milieu de gorges très-pittoresques qui conduisent à un étroit passage nommé *le paso dels tres ponts*, où l'on franchit la Sègre sur trois jolis ponts de marbre pour arriver à

22 kil. (126 kil. 1/2) *Orgaña*, bourg de 920 hab., situé dans une petite plaine sur la rive droite de la Sègre. Cette partie de la montagne conserve le même aspect pittoresque et sauvage; le chemin est resserré dans les gorges au fond desquelles coule la Sègre. Ces gorges sont formées de murailles de roches à pic, nues et froides, presque sans végétation, se rapprochant au point de laisser à peine pénétrer la lumière jusqu'au chemin. C'est dans l'un de ces passages les plus sombres qu'est jeté sur la Sègre, d'une roche à l'autre, un pont assez hardi, nommé *el Puente del Diablo*. De ces profondeurs sinistres on débouche dans un de ces bassins, appelés *conques* à cause de leur forme arrondie. Il mesure 11 kil. de long sur 5 kil. de large; il est fertilisé par la Sègre et la Valira qui s'y réunissent, et au centre se trouve

27 kil. (153 kil. 1/2) **La Seu de Urgel**, V. de 2,900 hab., place d'armes de deuxième classe, siège d'un évêché, chef-lieu d'un district judiciaire, placée entre la première et la seconde ligne des Pyrénées de Catalogne. La ville est close de bonnes murailles percées de quatre portes. Un mauvais pont de bois la réunit aux campagnes de la rive gauche de la Sègre. Elle est assez bien bâtie, mais mal pavée. On y compte, parmi les édifices de quelque importance, le palais épiscopal, deux anciens couvents et un séminaire. La cathédrale a quelque mérite; l'architecture en est ancienne et de style gothique, avec une façade régulière à trois portes. L'intérieur est partagé en trois nefs, celle du milieu plus élevée que les autres. Le cloître date du XIII^e siècle.

A 3 kil. à l'O. se trouvent les trois forteresses qui défendent la ville: la citadelle, le *Castillo* et la *torre de Solsona*. La citadelle est dans une forte position, bien construite; la *torre de Solsona* lui sert de garde avancée.

La Seu d'Urgel a été prise par les Français et brûlée en 1694. En 1794 ils l'attaquèrent de nouveau et furent d'abord repoussés, mais ils revinrent bientôt l'assiéger, et s'en étant emparés, ils la mirent au pillage. En 1822, les royalistes s'y prononcèrent en faveur de Ferdinand VII. En 1827, l'insurrection en fit son quartier général, et plus tard le terrible comte d'Espagne, après avoir gouverné la Catalogne avec une main de fer au nom de Ferdinand VII, y prit le commandement de l'armée de don Carlos. C'est dans les gorges de la Sègre, entre Orgaña et la Seu, que ce malheureux général, enlevé par une troupe de conjurés poussés par Cabrera, ou même, dit-on, par don Carlos, fut indignement assassiné, puis jeté au fond de la Sègre avec une pierre sur la poitrine. Son ancien aide de camp, Mariano de Orleu, et un curé nommé Ferrer, étaient au nombre des assassins.

La Seu d'Urgel occupe un point central, d'où l'on peut pénétrer dans les Pyrénées par des voies à peu près carrossables et par plusieurs chemins muletiers assez faciles. L'un, qui remonte la Sègre, rencontre Puigcerda à l'extrême frontière et pénètre en France par Bourg-Madame et Montlouis; l'autre remonte la Valira, traverse la vallée d'Andorre et conduit à Tarascon, dans l'Ariège.

Pour le chemin d'Urgel à Puigcerda, nous empruntons nos indications à M. Fevrel (*Campagne de la Révolution française dans les Pyrénées orientales*. 1793 à 95). On suit un chemin muletier qui cotoie, en la remontant, la rive droite de la Sègre et s'engage à la sortie N.-O. de la

conque, entre deux murailles de rochers qui ne s'entr'ouvrent que pour le torrent et le chemin. Arrivé au hameau de *Puente de Var* (15 kil.), ayant à droite, à 4 kil., le v. d'*Asequel*, on passe sur la rive gauche qu'on remonte jusqu'à *Martinet* (8 kil. 1/2.), v. de 45 maisons dépendant de *Montella*, sorte de poste militaire situé sur le sommet d'une colline, à 700 mètr. à gauche. On gagne ensuite la rive gauche par une passerelle en bois pour sortir du défilé. On aperçoit dans la plaine où on débouche, à gauche *Prullans*, à droite *Santa Eugenia*, *Olia* et *Py*, et on arrive à 8 kil. (185 kil.) *Bellver*, bourg de 600 h., entouré de bonnes murailles, assis au bord d'un escarpement de la Sègre et à l'extrémité d'une espèce d'isthme formé par deux ravins qui débouchent en amont et en aval du bourg. « Son vieux château ruiné, dit M. Ad. Joanne, la tour carrée de son église et ses murailles en partie ébranlées lui donnent tout d'abord l'apparence d'une ville féodale. » *Bellver* jouit d'une vue magnifique, ainsi que son nom l'indique. Un monticule de forme conique, le *Montarros*, qui le domine à portée de fusil, avait été couronné d'une forte redoute par les Français, en 1794, et fut alors le centre de plusieurs combats importants.

De *Bellver* à *Puigcerda* le chemin devient carrossable; il existe même deux branches qui longent les deux rives de la Sègre. Par l'une, sur la rive gauche, après avoir traversé la plaine de *Bellver*, on franchit le *col del Faity* ou de *Valltarga*; on rencontre les hameaux de *Pratz*, *Das* et *Alp*, puis on passe la rivière au pont de *Soler* pour arriver à *Puigcerda*.

Par l'autre chemin on traverse à gué le dangereux torrent de *Valltorta* pour s'engager, en remontant la rive gauche de la Sègre, dans le défilé d'*Isobol*. « La vallée que parcourt cette rivière, dit M. Fevrel, présente le caractère particulier et bien net d'une *vallée*

en chapelet, c'est-à-dire qu'elle se compose d'une succession continue d'évasements et de défilés. Ainsi la gorge d'*Orgaña*, avant *Urgel*, la conque d'*Urgel*, le défilé du *Martinet*, l'évasement de *Bellver*, le défilé d'*Isobol*, la plaine de *Puigcerda*, cette alternance se continuant au delà. » Par le défilé d'*Isobol* on a à droite les v. de *Pratz* et *San Abastre*, à gauche ceux de *Ollopte*, *All*, *Ger* et *Laga*. On sort du défilé à *Bolvir*, v. de 200 hab., on repasse la rivière au pont *San Martin* en pénétrant dans la belle plaine de 12 à 13,000 mètr. de développement au centre de laquelle on trouve

15 kil. (200 kil.) *Puigcerda*, V. de 1,800 hab., à 1,242 mètr. d'altitude. « Elle est située, dit M. Fevrel, sur la pente méridionale d'un mamelon isolé, dont le sommet, terminé par un plateau, était jadis couronné par une citadelle pentagonale. Emportée, en 1678, par les soldats de Louis XIV après quatre assauts meurtriers, cette citadelle fut démolie de fond en comble, et le traité de Nimègue stipula formellement qu'elle ne serait jamais relevée. *Puigcerda* n'a plus aujourd'hui pour toute fortification qu'une mauvaise muraille en terre ou pisé, de deux pieds d'épaisseur, laquelle encore n'enveloppe qu'une partie de la ville; le reste de l'enceinte est tout simplement formé par la ligne continue des maisons qui bordent la campagne. — Rien, dit aussi M. Ad. Joanne, n'égale la malpropreté des rues et des maisons; on ne sait littéralement où mettre le pied. Une rue, dont quelques habitations sont garnies de balcons, conduit à une place bordée de maisons à arcades, parmi lesquelles se trouve l'*hostal*. On y remarque surtout une maison de style mauresque. L'église, dédiée à *Santa Barbara*, a une porte ogivale dont les chapiteaux sont ornés de têtes sculptées; elle se compose de trois nefs où la lumière ne pénètre jamais, elle contient de

lourds ornements dorés. On y voit un tableau représentant l'enfer, où le peintre a entassé sans aucun scrupule des reines, des évêques et des papes. »

Des chemins conduisent de Puigcerda à Vich par Ribas et Ripoll, (route suivante); de Puigcerda en France, par Bourg-Madame et le col de la Perche; (R. 49.)

ROUTE 48.

DE BARCELONE A VICH, PUIGCERDA ET CAMPRONON.

PAR GRANOLLERS.

Le chemin de fer, pour la première partie de ce trajet, est en pleine activité jusqu'à Granollers, sur 29 kil. 1/2, et en construction sur une autre partie.

La gare du départ est au N. de Barcelone, tout auprès de la gare du chemin d'Arenys (V. p. 300), et au pied de la citadelle. C'est, du reste, jusqu'à Moncada, le chemin que nous avons déjà décrit (p. 300), et qui dessert dans cette première section les stations de *Clot*, *Horta*, *San Andrés de Palomar*, et *Santa Coloma*.

14 kil. *Moncada* (p. 301.) Avant d'atteindre la station, on voit se détacher à gauche, s'élevant en rampe sur le flanc de la montagne, la voie qui conduit vers Sabadell et Tarrasa. Au delà de la station se développe l'immense campagne du *Vallès*. On franchit la rivière de Ripollet sur un beau pont en fer du système tubulaire, à 11 arches, de 440 pieds (123 mètr.) de long. On voit s'élever, sur une colline à droite, la jolie église de *Reixach*, dominant un village de quelques maisons. Un autre pont oblique, du même système, long de 34 mètr., traverse la *riera* de Santa Perpetua; plus loin encore on rencontre le torrent de Caldas qui arrose dans sa partie supérieure, à 20 kil. à gauche, une petite ville de 2,500 hab., *Caldas de Monbuy*, célèbre par ses eaux minérales.

Les eaux de Caldas de Monbuy, jaillissent en plusieurs sources d'une abondance telle, qu'elles peuvent fournir par jour 340 bains, et serviren outre, comme les Caldas d'Oviedo, à de nombreux usages domestiques; elles sont thermales au plus haut degré, s'élevant jusqu'à 67° cent., et appartiennent par leur composition chimique aux eaux chlorurées-sodiques. Voici d'ailleurs l'analyse qu'en donne M. le docteur Rubio :

Gaz acide carbonique.....	240 pouc. cub.
Chlorure de sodium.....	814 grains.
Sulfate de sodium.....	58
— de calcium.....	24
Carbonate de sodium.....	21
— de calcium.....	42
Acide silicique.....	65
Acide d'aluminium.....	11
Matière organique.....	7
Perte.....	4

sur une quantité de deux pieds cubes d'eau.

Les sources jaillissent d'un sol granitique, au centre même de la ville, et sont conduites par des canaux dans les établissements de bains qui sont au nombre de dix. L'eau s'emploie en bains, en douches, en vapeur et en boisson. Elle supporte parfaitement le transport, et on l'exporte en grande quantité à Barcelone, où la reine Isabelle en fit usage deux années de suite en 1844 et 1845. La saison commence le 1^{er} mai et dure jusqu'au 15 octobre, avec une interruption du 15 juin au 1^{er} septembre, en raison des chaleurs. Les établissements sont convenablement installés pour recevoir les baigneurs, qui y trouvent le logement, la table et le bain pour 20 réaux par jour. Le séjour de Caldas de Monbuy est agréable. La ville, quoique ancienne, formée par conséquent de rues tortueuses, étroites et mal pavées, offre quelques belles habitations, parmi lesquelles on retrouve des souvenirs arabes et romains, puis des jardins et des

vergers bien plantés. L'église est belle. Les habitants sont presque tous laboureurs; on trouve cependant dans la ville trois fabriques de tissus de laine et de coton. Le pays est un peu montagneux, mais agréable et très-fertile; les promenades y sont par conséquent variées et les distractions nombreuses.

On va à Caldas de Monbuy en deux heures, dans de bonnes voitures qui attendent chaque train à la station de

5 kil. (19 kil.) *San Vicente de Mollet*, village de 8 à 900 hab., sans aucun intérêt pour le voyageur. On projette en outre un petit chemin de fer à traction de cheval qui réunira cette station à l'établissement thermal.

En quittant San Vicente de Mollet, on franchit la *riera* du Mollet sur un pont oblique d'une seule travée de 16 mètr., et un peu plus loin la *riera* de Parets sur un beau viaduc, œuvre élégante et hardie de 9 arches et de 360 pieds (100 mètr.) de longueur. La campagne se développe sur une grande étendue, riante, fertile et pittoresque; les montagnes s'éloignent pour former l'horizon. On atteint bientôt la station de

3 kil. (22 kil.) *Montmelo*, petit v. de 80 maisons, situé entre deux collines d'égale hauteur et en forme de mamelon, qui s'élèvent presque isolées au milieu de la plaine. La voie de fer passe au milieu du village sous un pont qui en réunit les deux parties. Au delà de la station, après avoir longé une belle plantation d'arbres, elle rencontre encore une rivière torrentueuse, la *riera* de Congost, qu'elle franchit sur un nouveau pont tubulaire en fer, oblique, long de 146 mètr., et précédé de deux massifs en maçonnerie qui mesurent, l'un 46 mètr., l'autre 230. La *riera* de Congost descend d'une vallée longue et étroite, formée par des collines escarpées, d'un aspect des plus sauvages. La route de terre qui conduit à Vich s'y

engage dans un défilé rendu tristement célèbre par les crimes qui s'y sont commis. On laisse à gauche le village de Palou, traversé par cette route. Dix minutes séparent Montmelo de

8 kil. (30 kil.) **Granollers**, fort ancienne petite V. de 3 500 hab., capitale de la contrée du Vallès, chef-lieu d'un district judiciaire. Elle fut autrefois fortifiée et elle conserve encore une vieille tour et quelques fragments de murailles. C'est une localité agréable, centre commercial important et point de croisement d'un grand nombre de chemins qui sillonnent toutes les vallées d'alentour. Ses rues sont belles, ses places larges et surtout la *plaza mayor*, dont un des côtés est occupé par un portique formé de douze arcades en pierre, où se tiennent les marchés. Ces marchés, les plus importants de la province, attirent un grand nombre d'individus. L'église, peu remarquable, date du XII^e siècle; on y voit cependant un beau tableau représentant le martyr de saint Bartolomé. Autour de Granollers et dans le district se trouvent des établissements minéraux non moins estimés que celui de Caldas de Monbuy, à des titres différents: les sources ferrugineuses de *Vilamayor*, de *Belloch*, de *Canovellas*, et les sources thermales de *La Garriga*.

Parmi les excursions intéressantes qui peuvent se faire autour de Granollers, il faut citer les belles ruines du vieux château de *la Roca*, à une petite distance; l'église byzantine de *San Felio de Canovellas* à 1 kil. 1/2; l'ermitage de *Ntra Sra de Bellula*, où tout le pays va en pèlerinage, et qui occupe un point élevé d'où on découvre le Montserrat; puis encore la fameuse montagne du Monseny, couronnée de neiges perpétuelles; et enfin le sanctuaire et l'admirable paysage de *San Miguel del Fay* où conduit un bon chemin. On pénètre au milieu des sites les plus agrestes, on s'élève au milieu des

roches, au-dessus de la gorge étroite par laquelle descend le petit torrent de San Miguel, et on parvient en vue d'un cirque majestueux, semi-hexagonal, formé de belles roches basaltiques, coupées en trois étages, séparés chacun par des terrasses de quelques mètres. Des deux angles du cirque tombent, en formant deux abondantes cascades, deux torrents qui se développent et s'étalent en se heurtant aux ressauts des rochers. A droite, sur la première terrasse supérieure, tout à côté de l'une des chutes d'eau et au milieu de l'embrun qu'elle produit, s'élèvent les modestes constructions du monastère, à demi abrité par d'énormes roches; sous la chute elle-même, se cachant à l'ombre du magnifique rideau qu'elle déploie, on aperçoit la petite église construite dans le pli du rocher. Les deux ruisseaux se réunissent en bas du cirque, où ils forment une grande nappe paisible avant de descendre vers le Besos qui reçoit leurs eaux entre Mollet et Granollers. Tout à côté du sanctuaire, une ouverture naturelle, sombre et humide, pénètre au milieu de la roche. Le visiteur hésite en y mettant le pied et en sentant trembler et résonner la montagne tout entière sous les coups répétés des masses d'eau qui la frappent; Devant lui s'ouvrent d'immenses cavernes qui offrent à ses regards un spectacle d'autant plus merveilleux, que l'eau qui suinte des voûtes entraîne avec elle des quantités considérables de calcaire et construit les plus riches ornements de l'architecture et de l'art gothique.

Le sanctuaire de San Miguel de Fay est aujourd'hui désert et le monastère inhabité; tous deux tombent en ruines, mais il restera, pour attirer le voyageur, ce beau cirque, ces larges cascades et ces belles profondeurs où l'eau du torrent édifie sans cesse de merveilleux monuments.

Le chemin de fer s'arrête à

l'heure présente à Granollers, mais les travaux sont activement poussés pour le conduire jusqu'au point où il doit se souder à la ligne du littoral (V. p. 264). Ce prolongement, qui deviendra la ligne de Barcelone à Gironne, touchera *Cardedeu*, où l'on construit un tunnel assez considérable, *San Celoni*, où a été jeté un beau pont sur la *Tordera*, *Hostalrich* et enfin *Santa Coloma de Farnès* où se fera la jonction. De ce point, les deux lignes réunies se dirigeront vers Gironne et au delà vers les Pyrénées, qu'elles franchiront à la rencontre du réseau du midi de la France.

La ligne de Granollers recevra un autre prolongement qui, d'abord dirigé sur Vich par la vallée du Besos, doit ensuite emprunter la vallée du Ter et le remonter dans la direction de Ripoll, et jusqu'à San Juan de las Abadesas, pour servir à l'exploitation du riche bassin houiller et des nombreux gisements de minerai de fer qui entourent cette localité. Les études sont faites; il a été question, en raison des nombreuses difficultés de la construction, d'établir, pour une partie de ce trajet, un chemin de fer à petites courbes et à trains articulés, d'après le système Arnoux. Rien n'est résolu à cet égard, et le trajet de Granollers à Vich et à San Juan se fera encore quelque temps par la voie de terre.

En quittant Granollers, la route vient suivre la vallée du Besos, dans la direction du N., traversant l'extrémité supérieure de la riche campagne du Vallès jusqu'à 8 kil. (38 kil.) *La Garriga*, bourg de 1,200 hab., situé dans une plaine, à l'entrée de la vallée du Congost, formée par des contre-forts du Monseny. La route, devenant peu praticable, rencontre le hameau de *Figuro*, *Ayguafreda*, v. de 350 hab., et

15 kil. 1/2 (53 kil. 1/2) *Centellas*, bourg de 1,500 hab., situé au fond d'une vallée, à la base d'une haute

montagne et à l'entrée de gorges sauvages, d'un aspect pittoresque. Centellas, qui est assez mal bâti, possède une jolie église d'architecture corinthienne, surmontée d'une tour de 40 mètr. d'élévation; on y remarque des peintures sur bois de quelque mérite. Les comtes de Centellas s'y étaient construit, au commencement du XVIII^e siècle, un palais qui est resté inachevé, et qui est d'ailleurs d'assez mauvais goût. La route s'engage au milieu des collines et dans d'étroits défilés, passe à *Balaña*, v. de 660 hab., à *Tona et Collsespina*, deux v. réunis, de 1,560 hab., point militaire important, à l'entrée de la plaine de Vich, au pied des montagnes qui la limitent du côté du S.-O. Les fromages de Collsespina sont très-renommés.

9 kil. 1/2 (64 kil.) **Vich**, V. de 12,000 hab., chef-lieu d'un district judiciaire et siège d'un évêché, l'un des plus anciens de la Catalogne. La ville est située sur un terrain inégal, ses rues sont étroites, tortueuses et mal pavées. Les maisons construites en pierre ont une assez bonne apparence. Un vaste espace, nommé la Rambla, sépare l'ancienne ville, encore entourée de fragments de murs, de la partie plus moderne. La *plaza mayor*, qui occupe le centre de la ville, est de forme irrégulière trapézoïde, entourée de maisons anciennes, garnies de balcons en fer et formant toutes, au rez-de-chaussée, des portiques où se tiennent les marchands et le marché quotidien. La cathédrale de Vich est un bel édifice fondé vers 1040, sur les ruines d'un premier temple chrétien, et qui a été reconstruit sur un plan moderne en 1803. La façade, qui occupe un espace de 56 mètr. en largeur, est ornée de six statues colossales de saints sculptées en pierre; trois portes donnent entrée dans l'église, dont l'intérieur, d'architecture corinthienne, est partagé en trois nefs. Le sanc-

tuaire, fermé par une belle grille en fer doré, possède un maître-autel fort ancien, de style gothique, construit en albâtre d'une grande finesse et représentant en haut-relief des scènes de la vie de l'apôtre saint Pierre. Derrière l'autel, des vitrines renferment un grand nombre de précieuses reliques, parmi lesquelles on signale un pied de sainte Scolastique et un morceau de la vraie croix. Le cloître date du courant du XIV^e siècle, il est construit en pierres grises, dans un style gothique très-riche et d'une grande légèreté; chaque côté est partagé en cinq grands arcs de forme ogivale, dont la partie supérieure est remplie par des découpures à jour, taillées dans la pierre et variées pour chaque arc. Vich compte encore plusieurs édifices religieux, parmi lesquels on cite la chapelle de Santa Eulalia de Merida, l'église d'un ancien couvent de Dominicains et celle du couvent de religieuses de Santa Clara. Une jolie promenade, plantée sur une partie de la Rambla, est le lieu préféré de réunion des habitants pendant les soirées d'été.

Vich fut occupé par les Français en 1810. Le général don Henri O'Donnel, à la tête de 14,000 hommes, tenta de les en déloger, et fut repoussé le 19 février avec une perte assez considérable. En 1847 et en 1848, une armée carliste qui battait le pays au nom du comte de Montemolin, chercha à s'en emparer et la soumit pendant plusieurs mois à un blocus rigoureux, s'embusquant dans les montagnes voisines, gardant les routes et menaçant de mort quiconque chercherait à introduire des approvisionnements dans la ville. Les habitants supportèrent de grandes privations et furent enfin délivrés par une colonne de troupes, qui eut grand'peine à purger le pays de ces malfaiteurs, dont un drapeau politique n'était que le prétexte.

De nombreux chemins mettent Vich en communication avec Hos-

talrich, Girone, Urgel, Manresa, et avec les Pyrénées, par Puigcerda ou par Camprodon. Deux ou trois sont carrossables et en mauvais état, les autres ne sont que des chemins muletiers, souvent de difficile accès.

En quittant Vich, on remonte la vallée du Ter, laissant à gauche les v. de *Gurb* (900 hab.), dominé par une haute montagne au sommet de laquelle se trouvent encore les vestiges d'un vieux château, et *Vespella* (150 hab.) On passe à (5 kil. 1/2), *Santa Cecilia de Voltreja*, 250 hab., (5 kil. 1/2), *San Esteban de Vinolas*, 200 hab., sur la rive droite du Ter, et au hameau de *Montesquiú*, pour arriver à

8 kil. (83 kil.) **Ripoll**, pet. V. de 1,200 hab., située au confluent du Ter et du Frazer, autrefois connue comme fabrique d'armes à feu, et qui doit une autre renommée aux désastres dont elle a été victime pendant les dernières guerres civiles. Ripoll a été entièrement détruite par le feu; aujourd'hui elle renaît de ses cendres, ses maisons se reconstruisent, et elle sera certainement la plus jolie ville de la province de Girone; mais parmi les ruines faites par l'incendie, on regrettera toujours le célèbre monastère de Bénédictins, fondé par le comte Wifredo le Velu, et qui fut le Panthéon des comtes de Barcelone et de Besalu. La magnificence de son architecture, l'ancienneté des archives qu'il renfermait en faisaient un monument précieux du moyen âge; la guerre civile n'en a laissé que des vestiges qui font vivement déplorer la destruction du reste. La façade mutilée qui subsiste est l'une des pages les plus complètes de l'histoire de l'art. C'est l'agglomération la plus étrange, et de la plus parfaite exécution, d'images humaines et de bêtes fauves, d'anges et de monstres, de personnages royaux et d'êtres fantastiques. Il n'est pas un coin qui ne soit orné, pas une colonne qui

ne soit comme enveloppée ou d'écailles, ou d'arabesques, ou de feuillages, pas une surface sur laquelle on n'ait fouillé ou une nielle, ou une grecque, ou un fleuron, pas un angle rentrant dont on n'ait fait une niche pour y placer une statue. Chacun des arcs concentriques du portail est orné d'une façon différente et les frises représentent des scènes tout entières. L'intérieur laisse voir au milieu de ses ruines un modèle de chacune des plus belles époques de l'architecture: tous les siècles, depuis le ix^e, ont contribué à la construction et au développement de ce curieux monument. La nef centrale, avec ses voûtes à arêtes appuyées sur de lourdes murailles massives, est du ix^e et du x^e; le transept et l'abside semi-circulaire datent du xi^e; le xii^e, le xiii^e, le xiv^e et le xv^e ont couvert les murs de beaux tombeaux et enrichi les chapelles latérales de riches autels de marbre; le xvi^e a construit le chœur dans le style de la décadence gothique. Le cloître comptait cent douze arcs semi-circulaires, formant deux étages de galerie et soutenus chacun par deux colonnettes appareillées, à chapiteaux byzantins; les combles en ont été détruits, la continuité des galeries est plusieurs fois interrompue par des ruines; mais on s'arrête encore à admirer ces chapiteaux dont les ornements sont tous différents. La tour de l'église domine le cloître de sa masse carrée et découronnée.

De Ripoll divergent plusieurs chemins vers la montagne; l'un, au N., monte vers Camprodon; celui de droite atteint Figueras par Olot et Besalu; celui de gauche conduit à Puigcerda; c'est le plus direct pour se rendre de Barcelone à cette ville.

A. DE RIPOLL A PUIGCERDA.

On s'engage, en quittant Ripoll, par un mauvais chemin de cha-

rettes (*carretero*), dans la vallée du Frazer, ou Ribas, qui présente un caractère assez semblable à celui de la vallée supérieure de la Sègre, d'Urgel à Puigcerda. Tantôt les montagnes qui l'encaissent sont assez éloignées pour former de petites plaines, occupées par des prairies bien arrosées, tantôt elles resserrent le torrent et le chemin entre les énormes roches de leurs bases. La gorge, nommée *las Cobas de Ribas*, offre, en ce genre, un spectacle des plus imposants; elle est formée par deux montagnes coupées verticalement, éloignées seulement de 30 à 35 mètr. Les eaux du Frazer coulent au fond du précipice, et, au-dessus, le chemin a été pratiqué dans le flanc de la roche. On rencontre au milieu de ce passage deux cavernes qui se font face et qui ont été fermées par une muraille percée de meurtrières. Cette fortification naturelle est de très-ancienne date et fut fatale, pendant la guerre de l'Indépendance, à un corps français qui s'était engagé dans le défilé. Avant d'y pénétrer, on rencontre, à 4 kil. de Ripoll, dans une petite plaine dominée par les montagnes, *San Cristobal de Campdevanol*, village de forges, où l'on traite le minerai de fer qui s'extrait en abondance dans tout le pays. Au delà du défilé, on atteint

7 kil. (91 kil.), *Ribas*, bourg de 900 hab., dans le fond d'un entonnoir formé, par des montagnes arides et pelées, autour du point de confluent de trois cours d'eau qui forment le Frazer. A quelque distance avant le bourg jaillissent, de la base d'une roche sur la rive gauche du torrent, deux sources minérales froides, dans la composition desquelles domine le sulfate de magnésie et auxquelles on a donné le nom de *Baños de Ribas*, bien qu'il n'existe d'établissement qu'en projet.

En sortant de Ribas, on s'engage, en pleine montagne, au milieu de la Sierra de Cadiz, par

un chemin muletier souvent peu praticable, qui rencontre successivement les hameaux de *Planolas* et *Planès*, 50 hab. Au bout de 3 h. 1/2 de marche, on arrive au col de *Tosas*, où l'on franchit cette chaîne pour descendre ensuite, en 3 h., par *Vilar* et *Escardars* à 23 kil. (117 kil.) **Puigcerda**, (V. R. 47, p. 353.)

B. DE RIPOLL A CAMPRDON.

Le chemin qui remonte la vallée du Ter, au N. de Ripoll, est classé comme *carretero*, mais ne vaut pas mieux que celui de la vallée de Ribas. On suit la rive droite pendant environ 2 h. et on passe ensuite sur la rive gauche, par un beau pont de pierre, pour entrer à 8 kil. (91 kil.) *San Juan de las Abadesas*, bourg de 400 hab., dans une très-agréable situation et comprenant environ 150 maisons formant des rues larges et bien alignées; au milieu de la place qui est carrée et entourée d'arcades, s'élève une belle fontaine. L'importance principale du bourg de San Juan provient d'un immense gisement de charbon de terre qui se trouve à environ 1 heure de distance et qui occupe une étendue de près de 11 kil.; l'exploitation en a été entreprise par une société qui a pris le titre de *Veterano cabeza de hierro* (Vétéran tête de fer), et qui a conçu le projet de chemin de fer dont il a été question plus haut (p. 356). Un autre tracé, plus industriel, prendrait la direction d'Olot, Besalu et de Figueras pour aboutir à Rosas.

Il existe auprès de San Juan, sur la rive gauche du Ter, une source sulfureuse froide qu'on s'est borné à diriger à sa sortie au moyen d'un fragment de canon de fusil.

Au delà de San Juan, on traverse sur un pont le torrent de *Fourcara* qui vient aboutir au Ter; puis, reprenant la rive droite de cette rivière, un peu en aval de *San Pau*, on passe à *La Real* et à *La Roca*, d'où on arrive à

14 kil. (105 kil.) *Camprodon*, petite V. de 4,000 hab. « Cette ville, dit M. Fevrel, est bâtie dans le fond d'une conque assez ample, sur la rive gauche du Riutort qui vient là confluer avec le Ter. Dans la fourche des deux torrents s'élevait jadis, sur un rocher de 40 mètr. de hauteur, un château fort qui fut pris et rasé, en 1689, par le duc de Noailles, après un siège remarquable. » Le nom de *Camprodon* occupe une place dans les souvenirs des guerres de la république française par les sièges que la petite ville a soutenus à plusieurs reprises. Elle souffrit aussi beaucoup pendant les dernières guerres civiles.

Les chemins qui conduisent de *Camprodon* à *Olot*, à *Ribas*, à *Baget* et en France sont en assez mauvais état.

ROUTE 49.

DE BARCELONE AUX BAINS DES PYRÉNÉES FRANÇAISES.

A. A AX PAR URGEL ET ANDORRE¹.

De Barcelone à Urgel, 153 kil. 1/2, V. R. 47.

Le chemin qui se détache d'Urgel, au Nord, rejoint à une petite distance la Valira, dont on va remonter la rive droite; les cotéaux qui en forment la vallée sont couverts d'arbres à fruits, de figuiers, d'oliviers, de vignes. Il faut environ 40 min. pour atteindre (2 kil. 1/2) *Anserall*, v. de 200 hab., situé dans un riant bassin, au milieu des prairies et des peupliers. On traverse la Valira sur

¹ Les distances de ce chemin nous ont été données par M. le docteur E. Lambron. Voir son volume intitulé : *les Pyrénées et les Eaux thermales de Bagnères-de-Luchon*.

un pont de bois pour suivre la rive gauche, où on s'engage dans un défilé étroit qui conduit en 1 h. 20 min. à un poste de douaniers établi auprès d'une forge et d'une scierie de planches. A 10 min. de ce poste, on rencontre la frontière de la république d'Andorre. Au bout de 40 min., par un bon chemin muletier, après avoir traversé le torrent d'Auviña qui descend du haut de la montagne en formant une suite de cataractes, on atteint par un pont de bois *San Julian de Loria*, v. de 600 hab., l'une des six communes ou paroisses de la fédération d'Andorre.

« *San Julian*, dit M. Boucoiran (*Ariège, Andorre et Catalogne*), est le seul endroit du val d'Andorre où l'on trouve des magasins et toute sorte de marchandises de France et d'Espagne. Favorisé par sa position de terrain neutre, il a poussé hardiment le commerce de contrebande. Les magasins sont des lieux de dépôt, toujours approvisionnés par leurs correspondants français, et qui n'attendent que le moment favorable pour introduire leurs marchandises en Espagne, soit à l'aide de traités secrets avec les chefs des *carabineros*, soit à leurs risques et périls. »

En quittant *San Julian*, on reprend la rive droite de la Valira, laissant à droite le vallon de l'*Aixiravall*; puis on traverse un torrent, au delà duquel on rencontre le v. de *Santa Coloma* (60 hab.), à 50 min. de *San Julian*. Après 30 autres min. on arrive à

Andorra, petite V., réunissant une population agglomérée de 850 hab.; la principale des six paroisses de la vallée et le siège de son gouvernement.

La **Vallée d'Andorre** est un pays neutre, portant le titre de république, situé au S. du département français de l'*Ariège* et entouré sur les trois autres côtés par la province espagnole de *Lerida*. Son étendue est de 40 kil., de l'E. à l'O. et de 32 kil. du N. au S.

La confédération se compose de six paroisses ou communes, *Andorre*, *San Julian de Loria*, *Massana*, *Ordino*, *En Camp* et *Canillo*, adminis-

trées par un gouvernement un peu monarchique, un peu démocratique, avec une certaine tendance vers l'aristocratie. Monarchique, parce que la souveraineté de la vallée d'Andorre appartient, par indivis, à la France d'un côté, et de l'autre à l'évêque d'Urgel qui porte le titre de prince-évêque; démocratique, parce que tel est l'esprit de la constitution encore en vigueur, octroyée par Charlemagne et par Louis le Débonnaire; aristocratique parce que les traditions locales, qui n'admettent aux fonctions administratives que les possesseurs de biens-fonds, les chefs de famille, mariés ou veufs, à l'exclusion des célibataires, sont arrivées à perpétuer ces fonctions dans un petit nombre de maisons. Les deux princes souverains, la France et l'évêque d'Urgel, la première représentée dans tous ses rapports avec la vallée par le préfet de l'Ariège, nomment chacun un viguier ou lieutenant chargé de la justice criminelle, de l'administration et du commandement de la force armée. Mais le viguier choisi par la France est à peu près honoraire, c'est le délégué de l'évêque qui exerce seul l'autorité. Il peut être Espagnol ou Andorran, peu importe qu'il soit lettré, sa charge est à vie, mais elle peut lui être retirée par le souverain qu'il représente s'il vient à démériter. Ses sentences peuvent entraîner peine afflictive, mais dans ce cas, qui se présente rarement, il est obligé de soumettre sa décision à l'approbation des *cortès de justice*, tribunal suprême de la vallée pour l'administration de la justice criminelle. Ces *cortès* se composent des deux viguiers, du juge d'appel, du notaire ou avoué de la cause, d'un huissier, de deux prud'hommes nommés par le conseil général avec le titre de *rahondors* (raisonneurs) ou défenseurs des accusés, spécialement chargés de veiller au maintien de la légalité et à la conservation des privilèges locaux. Ce tribunal peut imposer la peine capitale, et elle est exécutoire sans appel dans les vingt-quatre heures.

La justice civile en première instance est administrée par deux baillis nommés par les souverains ou par leurs viguiers sur une liste de six personnes présentées par le conseil général et choisies dans chacune des paroisses. L'appel se porte devant un juge dont la charge est perpétuelle à moins d'incapacité physique ou morale; il est nommé alternativement par l'un des souverains. Les appels sont rares et la législation les a entourés de certaines difficultés qui justifient cette rareté, non moins que la confiance des Andorrans dans l'impartialité de leurs baillis. La législation a prévu néanmoins un dernier ressort: le condamné peut recourir au souverain de qui relève le juge d'appel, la cause revient alors, pour la France, à la cour de Toulouse, et pour Urgel, à un conseil ecclésiastique ou au viguier de l'évêque.

Dans les petites communes, qui sont subdivisées dans chaque paroisse en *cuarts* ou quartiers ruraux, l'administration est confiée à des dizainiers ou décursions nommés annuellement par les conseillers parroquiaux sous l'approbation du viguier. Le conseil général se compose de vingt-quatre membres, douze consuls et douze conseillers, élus en nombre égal dans les six paroisses, ils choisissent entre eux leur président qui prend le titre de syndic procureur général. Les fonctions du président sont à vie et sa nomination doit être soumise à

l'intendant des finances de Barcelone, afin que celui-ci veuille bien faire accepter à la douane d'Urgel les certificats d'origine sous lesquels sont importés en Espagne les produits andorrans. Le conseil général se réunit à Andorre, dans une des salles du palais ou *Casa del Valle*. Sa mission est de conduire les affaires de police générale, d'économie, de traiter les questions contentieuses en matière communale; sa vigilance s'étend sur tout ce qui touche au bien du pays, sur l'exacte observation des coutumes, des lois et des privilèges locaux, sur les relations existant entre la république et les deux puissances voisines. Il est représenté, lors qu'il ne siège pas, par le Syndic-procureur général ou par le sous-syndic qui agit en son nom.

Après le conseil général, viennent les conseils parroquiaux, composés de deux consuls et de deux conseillers, auxquels on adjoint souvent des prud'hommes et les chefs de famille aptes à remplir des fonctions publiques.

La république d'Andorre n'a ni code, ni lois écrites; elle possède seulement quelques règlements pour l'exacte observation des formes dans les procédures civiles et criminelles. Les juges se règlent sur le droit commun, sur les lois de Catalogne modifiées par les coutumes locales; les viguiers appliquent les peines selon leur pensée et leur conscience; les baillis prononcent selon leur bon sens, se réglant plutôt sur les us et coutumes que sur des lois positives, s'inspirant souvent de l'avis des gens instruits et des anciens du pays; le juge d'appel applique le droit espagnol ou le droit français en raison de son origine. Il faut dire cependant, à cet égard, qu'un homme distingué, citoyen d'Andorre et de la paroisse d'Ordino, le docteur Antonio Fiter y Rosell, entreprit, en 1748, de réunir en un *Manuel Digeste* les différents documents relatifs à la législation de son pays. Le conseil général décida, à sa prière, qu'il ne serait fait que trois copies de ce manuel, qu'on ne l'imprimerait pas et qu'on ne le laisserait pas voir aux étrangers, afin de ne pas rendre vulgaire la science du gouvernement et de l'administration de la vallée. Il n'a été pris, en effet, que trois expéditions du livre sacré du docteur Fiter; l'une est déposée dans les archives, l'autre est entre les mains de l'évêque d'Urgel, la troisième dans celles du syndic procureur général.

Aucun fonctionnaire ou magistrat ne reçoit d'émoluments déterminés; le secrétaire du conseil général, gardien de ses archives, touche un légère gratification, et les consuls 12 livres catalanes (127 réaux) et une mesure d'orge par an. Les frais de justice sont payés par les plaideurs et les coupables; les dépenses du gouvernement ou de l'administration des communes sont couvertes à l'aide des produits des droits de pâture et des coupes de bois de construction et de charbonnage, perçus par les consuls, et dont le compte est présenté deux fois l'an, le lundi de la Pentecôte et le jour de Saint-Thomas apôtre.

Lorsque les syndics, les consuls, les conseillers et le secrétaire se réunissent en conseil ou en assemblée générale, ils reçoivent une indemnité quotidienne de 6 sous catalans (3 réaux 1/2); ils sont logés, nourris et il est pourvu à la provende de leurs montures. Chaque

paroisse possède dans les combles de la *Casa de valle* une chambre à deux larges lits, où couchent ses consuls et ses conseillers, lorsqu'ils doivent passer la nuit à Andorre. Le syndic et le sous-syndic ont aussi un logement, un peu plus spacieux, mais sans la moindre trace d'élégance. Les viguiers perçoivent un droit modique sur les causes criminelles, et les baillis 4 réaux par procès civil et 5 sous catalans (2 réaux 1/2) pour chaque témoin dont ils exigent le serment.

Les fonctionnaires portent, comme la population de la vallée, la culotte grise, le gilet rouge et la ceinture rouge des Catalans, la cravate noire, les bas de laine bleue, et les souliers à boucles; le viguier y ajoute un long surtout de drap noir, avec l'épée, la canne à pomme d'or, et le chapeau tricorne garni. Les baillis ont un manteau court à manches en drap noir, et le tricorne, sans épée ni canne; le syndic général porte seul le manteau rouge cramois.

L'unique contribution que payent les Andorrans, et qui se nomme la *Quistia*, est perçue alternativement par la France et par l'évêque d'Urgel. Au moyen de cette redevance annuelle, l'Andorre peut tirer en franchise de chaque pays le blé nécessaire à sa consommation, car on n'y récolte que de l'orge et du seigle. Elle s'élève à 1,920 francs pour l'année appartenant à la France; à 3,200 réaux (842 fr.) pour l'année réservée à l'évêque. La première de ces sommes représente une capitation d'environ 1 réal et 2 maravedis.

Les travaux publics sont payés par les paroisses; chaque habitant, fût-il conseiller ou syndic procureur général, doit fournir sa prestation en nature.

La force armée se compose de 600 hommes, un par famille, fournis par les six paroisses. C'est le dixième de la population de la vallée. Ils sont divisés en six compagnies, commandées chacune par un capitaine ayant sous ses ordres les dizainiers. Ces miliciens n'ont ni tambours, ni drapeau, ni cocardes. Une fois l'an, le viguier, accompagné des baillis, du secrétaire du conseil général et des consuls et conseillers dans chaque commune, passe successivement la revue de chaque compagnie. La cérémonie a lieu sur la place publique; on y dresse une table entourée de sièges; le secrétaire lit le rôle à voix basse; le nonce, debout à côté de lui, répète le nom à haute voix; celui qu'on appelle s'avance au milieu de la place, et, sans répondre, décharge son fusil en l'air, s'approche de la table et exhibe ses munitions, qui doivent consister en une livre de poudre, 24 balles et 3 pierres; on inflige une légère amende à celui qui ne satisfait pas à cette obligation. Le service est gratuit et se borne à l'escorte des prisonniers d'une commune à l'autre. Lorsque les circonstances l'exigent, on convoque les somatènes, c'est-à-dire, toute la population valide, et alors cette force publique peut s'élever à un millier d'hommes, mal armés, mais généralement bons tireurs.

L'Espagne, qui n'a aucun droit de souveraineté sur la vallée d'Andorre, agit à son égard comme protectrice, en raison de son autorité sur le prince-évêque d'Urgel; elle est représentée dans ses rapports avec la vallée par le capitaine général de la Catalogne, et entretient auprès d'elle un commissaire spécial chargé de veiller à l'exécution des

conventions mutuelles, à la remise des criminels et des déserteurs ; ce commissaire peut même réclamer l'entrée de la force armée pour la recherche des malfaiteurs et des conspirateurs.

Malgré ce protectorat, malgré la souveraineté de la France et de l'évêque d'Urgel, les Andorrans ont toujours su s'affranchir de la dépendance de l'un ou de l'autre. Ils sont restés constants dans leur neutralité, ne prenant jamais part aux agitations politiques de leurs voisins et toujours respectés par eux. Deux fois les rois d'Aragon se crurent autorisés à y mettre le séquestre, mais ils renoncèrent promptement à cette espèce d'usurpation. La République française renonça à sa souveraineté, se refusa à nommer le viguier et le bailli, à recevoir la Quistia et respecta la neutralité de ce petit pays. On raconte à ce propos qu'une colonne française dirigée sur Urgel pour en faire le siège avait pénétré jusqu'au milieu de l'Andorre ; une députation alla à sa rencontre, invoqua l'indépendance de la vallée, et le général Charlet, qui commandait la colonne, donna aussitôt l'ordre de rétrograder. Le refus de la République d'exercer sur l'Andorre la vieille souveraineté de la France ne parut pas à ce petit pays un motif suffisant pour s'en affranchir à jamais ; il pensa, sans doute, que son indépendance était mieux assurée par une double souveraineté indivise que par la souveraineté d'un seul ; aussi, lorsque l'Empire succéda à la République, les Andorrans s'empressèrent-ils d'offrir l'impôt. Une députation du conseil général fut envoyée à Paris pour assister au sacre, et l'on prétend que Napoléon apercevant ces figures étranges, affublées de rouge, aurait demandé ce que c'était. On lui nomma les députés de l'Andorre. « Je me rappelle ! dit-il. Une république en miniature, blottie dans un petit coin des Pyrénées, que j'ai respectée comme une curiosité politique. »

L'instruction publique est presque nulle ; il y a à peine une école primaire dans chaque paroisse, les jeunes gens qui veulent en savoir davantage vont faire leurs études en France ou en Catalogne,

L'industrie se borne à quelques métiers de drap grossier et de toile commune, et à six forges en roulement sur l'Ordino. Ce dernier nombre est loin toutefois de représenter la richesse minérale de la vallée, car, d'après M. Madoz, elle possède d'abondantes mines de fer de la meilleure qualité, une de plomb, de l'alun, du quartz, de l'ardoise, des jaspes, des marbres. La mine de plomb argentifère des Cortals d'En Camp serait d'autant plus facile à exploiter que le bois, si rare dans les Pyrénées-Orientales, abonde dans cette partie. « Mais les prudents pasteurs de l'Andorre, dit à ce propos M. le capitaine Favel (*Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales*.—Paris, 1853), se gardent bien d'entrer dans une voie où ils risqueraient leur indépendance. « Les Espagnols qui sont souvent en guerre, disait l'un « d'eux, nous demanderaient notre plomb, et les Français, peut-être, « ne dédaigneraient pas notre argent. »

« Les Andorrans, dit encore M. Favel, reconnaissent donc que leur seule garantie d'indépendance est la pauvreté, et c'est pourquoi ils relèguent sur la frontière d'Espagne, à San Julian, et excluent des fonctions publiques tous ceux d'entre eux qui s'occupent d'échange

et de commerce ; en un mot, tous ceux qui cherchent à s'enrichir... Le territoire appartient exclusivement à un petit nombre de familles qui reconnaissent dans l'ainé un héritier universel, et tiennent si fort à honneur de ne rien ajouter ni retrancher aux biens qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, que certains patrimoines sont restés jusqu'à ce jour ce qu'ils étaient au 1^{er} siècle. Le reste des habitants, depuis les frères des héritiers jusqu'à leurs plus humbles serviteurs, accoutumés à une pauvreté héréditaire, vivent à l'ombre des possesseurs du sol, traités en égaux et payant du travail de leurs mains les maîtres qui les nourrissent. »

Ainsi donc le commerce de la vallée d'Andorre se borne à peu de chose. Elle exporte pour la France des peaux brutes, de la laine et des brebis ; pour l'Espagne, du fer, du bétail (la production la plus importante du pays), du drap, des jambons, du fromage et du beurre. L'importation est considérable, tout ce qui se consomme en comestibles et en boissons vient d'Espagne, même le sel ; et de France, on introduit seulement du poisson et quelques liqueurs. La contrebande est très-active, le village de San Julian en est l'entrepôt, et fait passer en Espagne les produits de l'industrie française en échange des vins fins, des huiles, du sel, des denrées coloniales, et de la soie qu'il introduit d'Espagne en France.

Quant aux produits du sol, ils sont nécessairement peu abondants dans cette contrée toute montagnaise ; le terrain est presque entièrement occupé en pâturages, les terres de labour produisent de l'orge, quelques légumes, du chanvre, d'excellentes pommes de terre, un peu de fruits, des noix, des châtaignes et du tabac dans la partie la plus méridionale. Dans la montagne croissent des pins, des chênes, des chênes verts, des frênes, des peupliers, fournissant en abondance du combustible et des bois de construction qu'on expédie par la Valira et par la Sègre jusqu'à l'Èbre, d'où ils rejoignent Tortosa et la Méditerranée. Nous avons dit que le bétail, grâce à l'excellence des pâturages, est le produit le plus important du pays. On y élève aussi des mulets, d'assez bons chevaux et des porcs dont la chair est fort estimée. La chasse est abondante, et la bête fauve, c'est-à-dire l'ours, le sanglier, le loup et le renard, habite les parties les plus sauvages où elle est rarement inquiétée.

L'Andorre a peu de vanités architecturales et peu de monuments des temps anciens. On montre cependant sur une roche, au-dessus du village d'Ordino, les ruines d'un ancien château dont on attribue la fondation aux Maures ; au sommet du port de Fontargent, l'un de ceux qui conduisent vers la France, on retrouve dans la pierre les scellements d'un anneau de fer qui avait été placé là, dit-on, par Louis le Débonnaire, en souvenir de son passage, ou comme limite de la vallée. Andorre, la capitale, est un village de pauvre aspect, dont les maisons, bâties en débris de schiste et de granit, n'ont, le plus souvent, aucun enduit. Son édifice le plus important est le palais ou *Casa del Valle*, où le conseil général tient ses sessions, où logent les syndics, et accidentellement les consuls et les conseillers. C'est une maison de très-modeste apparence, située à l'une des extrémités de la ville, dans

une position fortifiée naturellement. La façade, d'une architecture lourde et massive, n'a que trois fenêtres de dimensions inégales et quelques lucarnes; son angle gauche porie une tourelle percée de meurtrières et surmontée d'une croix. Au-dessus du portail, qui ressemble à une porte cochère délabrée, se trouve cette inscription : *Domus consilii, sedes justitiæ*, et au-dessous de l'inscription un écu de marbre blanc aux armes de la République. Au pied de l'écu se lisent ces quatre vers :

*Suspice : sunt vallis neutrius stemmata suntque
Regna, quibus gaudent nobilitiora legi :
Singula si populos alios, Andorra, beabunt,
Quidni juncta ferent aurea secla tibi!*

L'intérieur du palais est dans un état complet de délabrement. Au rez-de-chaussée on trouve les écuries où les membres du conseil ont le droit d'installer leurs montures pendant la durée des sessions. Un escalier qui tombe de vétusté conduit à la chambre du grand conseil. C'est une salle vaste, d'un aspect imposant, entourée de bancs en chêne, et présentant au fond, entre deux fenêtres, un tableau de Jésus-Christ. Les archives sont renfermées dans une armoire fermée par deux volets de bois de chêne et pratiquée dans l'épaisseur du mur. Cette armoire est fermée par six clefs dont chacune est gardée par l'un des conseillers dans chaque paroisse, et elle ne peut être ouverte que par les six magistrats réunis. Les archives sont considérées comme chose sacrée, aucun étranger ne peut en prendre connaissance, elles ont été conservées intactes depuis l'expulsion des Maures, et possèdent, dit-on, les chartes sur parchemin de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, portant concession première des libertés et des privilèges de la vallée.

Les Andorrans sont religieux, hospitaliers, pacifiques, fidèles à leurs antiques coutumes, jaloux à l'excès de leurs libertés. Ils commettent rarement de graves délits, si faibles que soient les pénalités qu'on leur inflige. Ils vivent généralement des produits de leur sol, de leurs troupeaux, de la chasse et de la pêche. On dit qu'ils aiment le vin. « Leur caractère est tout imprégné de leur faiblesse, dit aussi M. Fervel. Catalans de mœurs et de langage, ils diffèrent de ceux-ci par leur finesse et leur patience. Ils sont curieux, parleurs même, mais subitement muets et ignorants quand ils croient leurs intérêts en jeu. Aussi, faire le niais pour éviter ou tendre un piège, cela s'appelle-t-il dans les vallées voisines, *faire l'Andorran*. Du reste, c'est surtout vis-à-vis des Espagnols qu'ils usent de réserve et de méfiance, et ils ont beaucoup moins d'inclination pour le pays qui reçoit toutes les eaux de leur vallée, que pour celui qui est séparé du leur par un désert de montagnes. »

D'ANDORRE A AX.

En quittant Andorre on traverse l'Ordino, affluent de la Valira, et bientôt après on rejoint cette

rivière, dont on suit la rive droite au milieu d'une jolie plaine où se succèdent les cultures et les belles prairies. On rencontre (30 min.) *las Escaldas*, beau village entouré

d'un cirque de rochers, où il existe des eaux chaudes minérales et sulfureuses, ainsi que des moulins à foulon. En une heure et demie on atteint le v. d'*En Camp*, situé dans une position pittoresque. On y aperçoit une forge à la catalane, appartenant à un ancien syndic et qui donne une certaine animation au pays. On passe sur la rive gauche de la Valira pour gravir, à 30 min. de distance, une hauteur d'où on redescend en une heure vers la chapelle de Merichel, pèlerinage en grande réputation dans le val d'Andorre; puis on retourne sur la rive droite en franchissant un pont au delà duquel, après 20 min. depuis la chapelle, se trouve *Canillo* (600 hab.) deuxième village de la république. Au bout d'une heure (4 h. 50 depuis Andorre), on atteint le hameau de *Saldeu*, où l'on commence à gravir le port sur le versant duquel se trouve la frontière française. On traverse une dernière fois la Valira, à une petite distance de sa source et laissant à gauche le premier vallon qu'elle forme, on s'élève lentement à travers des pâturages parsemés de bouquets de mélèzes rabougris et tourmentés. Arrivé à la crête (2,500 mèt.), on domine, en se retournant, le haut de la vallée d'Andorre, le village de *Saldeu* et la vallée sauvage ou plutôt l'étroite crevasse où naît la Valira. « Rien de sévère, de calme, d'imposant comme ce spectacle, » dit M. Fervel.

Au delà, descendant par un chemin difficile, sur des débris de roches schisteuses qui glissent et se dérobent sous les pieds, on arrive jusqu'en face des rochers d'Avignoles et de Pourtailles où l'Ariège prend sa source. On chemine ainsi sur le flanc des hautes montagnes sans rencontrer un seul arbre, ni un arbuste, ni une cabane, par des sentiers pierreux et abrupts, suivant de longues gorges au fond desquelles coule le ruisseau de l'Ariège. On atteint ainsi la frontière, marquée par le

port de *Cerda*, auprès duquel se trouve un poste de douaniers et où l'on rencontre le chemin venant d'*Escaldas* (Voir plus loin C). 15 min. plus tard (5 h. depuis *Saldeu*) on atteint, au hameau de l'*Hospitalet* (131 hab.), les premières habitations françaises.

9 kil. (ou 2 h. de marche depuis l'*Hospitalet*) *Merens*, v. de 703 hab. où l'on quitte les chemins mulétiers pour prendre une route carrossable.

8 kil.; 1 h. 1/2 de marche (ou 13 h. 20 min. depuis Andorre) **Ax**.

V. pour le trajet depuis la frontière jusqu'à Ax, et pour la description de cette ville et de ses bains, l'*Itinéraire des Pyrénées*, de M. Adolphe Joanné, R. 93.

B. A BAGNÈRES DE LUCHON.

*Par les vallées de la Noguera Pallaresa et d'Aran*¹.

On remonte pendant quelques instants la route d'Urgel à Balaguer jusqu'aux approches du v. de *Villamitjana*, vers lequel on se dirige par un bon chemin mulétier. On passe à *Castellbo*, v. de 500 âmes, appartenant encore à la vallée de la Sègre et au delà duquel on s'élève vers une petite chaîne qui, descendant des Pyrénées, forme la séparation des deux bassins de la Sègre et de la Noguera Pallaresa. On franchit cette chaîne au col de la *Besseta* d'où on descend, laissant à gauche un chemin qui va vers *Sort*. En remontant la vallée de la Noguera, on rencontre le v. de *San Juan de Lerra*, après lequel on va franchir cette rivière pour en suivre la rive droite jusqu'à (10 heures d'Urgel) *Llabors*, v. de 200 hab. où l'on couche d'ordinaire après cette première journée.

Seconde journée. 2 h. (12 h.) *Escalo*, v. de 150 hab., à un quart d'heure de la rivière, au milieu d'un de ces élargissements, alternant avec d'étroits défilés, qui font

¹ Chemin indiqué par M. le docteur E. Lambron.

ressembler le cours de la Noguera à celui de la Sègre.

2 h. (14 h.) *Esterrí de Aneu*, v. de 460 hab., assis dans un autre élargissement sur les deux rives de la Noguera, et poste de douaniers espagnols; ici se présentent deux chemins pour franchir la frontière. L'un prend à gauche et monte en ligne droite vers le port de *Paillass* ou *Bonaïque*; les Aranais le choisissent de préférence pour descendre à Urgel. Par l'autre chemin, plus praticable et plus fréquenté, on passe sur la rive gauche de la Noguera pour atteindre

40 min. (14 h. 40 min.) *Isabarre*, hameau de 100 hab. au milieu de hautes montagnes.

25 min. (15 h. 5 min.) *Gurren*.

20 min. (15 h. 25 min.) *Gil*.

40 min. (16 h. 5 m.) *Alos*, v. de 150 hab., dernier poste de douaniers, situé à l'extrémité de la vallée d'Aneu. Au bout de 20 min. de marche dans un étroit défilé, on atteint un pont de pierre sur la Noguera. 1 h. 30 min. après, un pont de bois, et à une distance égale (19 h. 25 min. depuis Urgel) le hameau de *Ntra. Sra. de Mongarri*, à l'extrême frontière, tout auprès des sources de la Noguera.

On monte par le col de *Plat de Berch*, de l'autre côté duquel, en arrivant auprès des sources de la Garonne, (1 h. 50 min.—21 h. 15 min.) on jouit d'une belle vue sur la vallée d'Aran.

Du col à *Salardu*, premier village français, 1 h. 10 min; de *Salardu* à *Artias* 40 min.; à *Viella* 1 h.; à *Bozost* 2 h.; à *Portillon* 1 h. 15 min.; à *Bagnères de Luchon*, 1 h.—Trajet total : 28 h. 20.

(Voir pour la description de ce chemin depuis la frontière et pour Bagnères de Luchon l'*Itinéraire des Pyrénées* de M. Adolphe Joanne, R. 73, et le livre de M. le docteur Lambron.)

C. AUX ESCALDAS ET A AX par Puigcerda.

De Barcelone à Puigcerda, 200 kil., V. R. 47.

On descend de Puigcerda par un chemin hérissé de pierres et troué de fondrières, en bas duquel on rencontre la Raur, qui forme la limite des deux Etats sur une partie de son parcours. On traverse cette rivière et on atteint à 2 kil. (202 kil.) *Bourg-Madame*, le premier village français, situé sur la Sègre.

En quittant Bourg-Madame on vient reprendre la rive gauche de la Raur laissant à gauche (3 kil. 205 kil.) *Ur*. La Raur recoit à cet endroit la rivière de Villeneuve, qu'on traverse pour en remonter la rive droite jusqu'à

2 kil. (207 kil.) *Villeneuve*. On laisse à droite *Agoustrina* avant d'atteindre

1 kil. (208 kil.) *Les Escaldas*, hameau situé à 1,400 mètr. d'altitude, sur une hauteur d'où l'on découvre, au S., tout le bassin de la Cerdagne. A droite, la rivière de Villeneuve coule dans un lit hérissé de blocs de granit; sa rive droite est bordée par une vaste prairie où se groupent de beaux massifs d'arbres, de cerisiers, de noisetiers et de frênes.

Le v. des Escaldas, dont le nom vient évidemment de *Aguas caldas* (eaux chaudes), doit son existence aux sources qu'il possède.

Les Romains y avaient construit des Thermes. Ce qui en restait encore a entièrement disparu dans les dernières restaurations faites au local.

Il y a deux établissements : le plus considérable est celui connu sous le nom de *Bains de Colomer*; l'autre s'appelle *Bains de Merlat*. Tous deux offrent aux étrangers des logements commodes entourés de jardins et de riantes promenades. Ces thermes ne sont pas seulement fréquentés par les habitants du département et des contrées voisines; les cantons les plus peuplés de la Catalogne, et même Barcelone, leur envoient un grand nombre de malades.

L'eau est sulfureuse et thermale à 35 et 42° cent. On fait deux sai-

sons par an, au printemps et à l'automne.

(Voir pour plus de détails l'*Itinéraire des Pyrénées* de M. Adolphe Joanne.)

En quittant les Escaldas dans la direction de l'O. on traverse, à 1 kil., Dorres v. de 366 hab. et on contourne au delà la base septentrionale d'une montagne sur le sommet de laquelle s'élève un ermitage consacré à Notre-Dame de Belle-Hoc; puis on descend dans la vallée de la Raur. De là la route se dirige vers.

7 kil. (215 kil.) *Carol*.

2 kil. (217 kil.) *Courbassil*.

4 kil. (221 kil.) *Porta*, hameau situé à 1509 mètr. d'altitude, au delà duquel on commence à gravir les rampes qui précèdent le col de Puymorin, lequel se trouve à 1918 mètr. de hauteur au-dessus de la mer.

En descendant du col, par une série de lacets faciles, on rencontre, au *Pont de Cerda*, le chemin qui vient de la vallée d'Andorre par le col de Saldeu (V. A.) et au bout de 15 min. on atteint

9 kil. (230 kil.) *L'Hospitalet*.

9 kil. (239 kil.) *Merens*.

8 kil. (247 kil.) *Ax*. *Les Bains* : Eaux sulfureuses thermales coulant en grande abondance, par 53 sources; applicables à un grand nombre d'affections et à des malades de constitutions très-différentes : affections nerveuses, constitutions molles, lymphatiques, etc. Température variant de 27 à 77°. Trois établissements principaux.

(Voir, pour plus de détails, l'*Itinéraire des Pyrénées* par M. Adolphe Joanne, R. 94.)

D. A LA PRESTE,

par Camprodon.

De Barcelone à Camprodon, 105 kil., V. R. 48.

On monte, en sortant de Camprodon, par la vallée du Ritort et par des sentiers de montagnes en assez mauvais état, où souvent deux hommes ne pourraient mar-

cher de front. On passe au v. de Mollo (800 hab.), l'une des clefs de la haute Catalogne, situé au pied du *col d'Ares* que l'on gravit, et au sommet duquel on rencontre la frontière, à 15 kil. ou 3 h. de marche de Camprodon.

En bas du col, sur le versant français, le chemin se bifurque. La branche de droite atteint *Prats de Mollo*, à 4 kil. 1/2 du col; celle de gauche arrive plus promptement à (4 kil. de la frontière.—124 kil. de Barcelone), **La Preste**.

Les bains : Eau sulfureuse thermale (43 à 44° cent.), agissant comme les eaux peu sulfureuses, et considérée comme succédané des Eaux-Bonnes. L'établissement, construit dans un site pittoresque, reçoit chaque année de 5 à 600 malades, venant des départements voisins et surtout de la Catalogne. (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*, de M. A. Joanne, R. 109.)

E. A AMÉLIE-LES-BAINS,

par Camprodon.

De Barcelone à Camprodon, 105 kil., V. R. 48.

Au delà de Camprodon, on suit le chemin précédent jusqu'à la descente du col d'Ares. Au bas de ce col, on prend l'embranchement de droite, qui laisse à droite la tour de Mir, et traverse, vers l'E., un pays très-accidenté, pour atteindre, à 4 kil. 1/2 du col (19 kil. 1/2 ou 4 h. depuis Camprodon),

Prats de Mollo, V. de 3,435 hab., située sur la rive gauche du Tech. On remonte le cours de ce torrent, en se tenant sur la même rive, pour atteindre

7 kil. (11 kil. 1/2 de la frontière), *Le Tech*, hameau dépendant de la commune de Prats de Mollo.

12 kil. (23 kil. 1/2), *Arles*, V. de 2,267 hab.

4 kil. (27 kil. 1/2), (147 kil. 1/2 de Barcelone), **Amélie-les-Bains**.

Les bains : Eau sulfureuse, thermale de 43 à 61°. Douze sources principales produisant de 12 à 15,000 hectolitres en 24 heures.

Ces eaux agissent comme les eaux sulfureuses en général, et ont un effet spécifique dans certaines affections de poitrine. Les établissements sont importants et bien installés, surtout l'établissement militaire, qui peut être considéré comme un modèle en ce genre. Le climat est excellent, on peut séjourner à Amélie pendant l'hiver; les environs sont pittoresques et offrent de belles promenades.

(V. pour plus de détails l'*Itinéraire des Pyrénées*, de M. A. Joanne, R. 108.)

F. AU VERNET,
par Camprodon.

De Barcelone à Camprodon, 105 kil., V. R. 48.

De Camprodon à Prats de Mollo, 15 kil. en Espagne, 4 kil. 1/2 en France.

On monte, au N.-O de Prats de Mollo, par un chemin pierreux, d'où l'on découvre de beaux points de vue sur la vallée du Tech. On traverse plusieurs ravins, où l'on rencontre le torrent de la Moline, et on s'élève, au milieu de gorges arides et grises, vers une arête de montagnes qui forme la séparation des deux bassins de la Tet et du Tech, et rattache le Canigou à la chaîne centrale des Pyrénées.

Du sommet de cette arête, où s'étend un vaste plateau, nommé le *Pla Guilhem* (Plateau de Guillaume), on découvre vers le S. un admirable panorama. Au N.-O., descendant par des escarpements pierreux, on franchit le col de l'Homme-Mort et on suit une vallée aride et triste jusqu'à *Castell*, 8 h. 40 min. de Prats de Mollo.

2 kil. de Castell, 9 h. de Prats de Mollo (24 kil. et 9 h. de Barcelone), **Le Vernet**.

Les bains : Eau sulfureuse; thermalité variant de 29° à 58°; agissant comme les eaux sulfureuses en général, plus ou moins excitante et, suivant les sources, avec

action spécifique sur la peau et les muqueuses.

Deux établissements : les *thermes des Commandants* et les *thermes Mercader*.

(V. pour plus de détails l'*Itinéraire des Pyrénées*, de M. A. Joanne, R. 104 et 110.)

ROUTE 50.

DE SARAGOSSE A BARBASTRO ET A LA FRONTIÈRE DE FRANCE.

(76 kil.)

Par le chemin de fer, et en suivant, en sens inverse, le tracé que nous avons indiqué, R. 44 (B. § 2, p. 314), on s'arrête à *Selgua*, station affectée au service de la ville de Barbastro, qui en est à 10 kil.

Par la route de terre, et empruntant un instant la route de Saragosse à Barcelone (p. 300), on rencontre, au milieu des plaines désolées de l'Aragon,

8 kil., *Villamayor*, v. de 900 hab., situé sur la rive gauche du Gallego, au point de séparation de la route de Barcelone et de celle de Barbastro, celle-ci est en mauvais état.

11 kil. (19 kil.), *La Perdiguera*, v. de 300 hab., à l'E. duquel, à 2 kil. environ, on aperçoit le *Monte Oscuro*.

4 kil. (23 kil.), *Leciñana*, v. de 800 hab., situé sur un terrain faiblement incliné, qui s'élève peu à peu vers les hauteurs de la Sierra d'Alcubierre qu'on franchit par des chemins détestables. Cette chaîne se trouve placée au milieu de la partie la plus aride et la plus desséchée des plaines de l'Aragon : les montagnes qui la composent sont peu élevées ; mais sans eau, sans habitations et presque sans végétation. « Mais à défaut d'autres choses utiles, dit le dictionnaire géographique de don Pascual Madoz, on rencontre sur ses sommets quelques sanctuaires. »

Au pied des versants N.-E. de la sierra, on atteint

12 kil. 1/2 (35 kil. 1/2), *Alcubierre*, v. de 200 maisons assez bien bâties, la plupart isolées, formant des rues non pavées et, par conséquent, d'une saleté horrible en temps de pluie.

11 kil. (46 kil. 1/2), *Poleniño*, v. de 300 hab., près de la rive droite de la rivière Flumen ou Isuela, qu'on franchit à quelque distance sur un pont de pierre.

11 kil. (57 kil. 1/2), *La venta de Vallarias*, au delà de laquelle on traverse l'Alcanadre, avant d'arriver à

8 kil. (65 kil. 1/2), *Peralta de Alcofea*, v. de 600 hab., sur les pentes d'une petite colline, au milieu d'un territoire fertile, bien cultivé et d'un bel aspect; les pâturages y sont abondants, bien que les eaux de l'Alcanadre ne suffisent pas aux besoins de l'irrigation. La route s'améliore un peu aux approches de

5 kil. 1/2 (71 kil.), *Berbejal*, v. de 300 hab., situé au sommet d'une colline de 28 mètr. environ d'élévation, mal bâti et sans autre particularité notable qu'une très-vieille église, vaste, renfermant des colonnes d'une grosseur extraordinaire. Au delà, la route, après avoir traversé une petite plaine, s'élève graduellement vers une ligne de hauteurs, de l'autre côté desquelles se trouve

5 kil. (76 kil.), **Barbastro**, V. de 6,200 hab., chef-lieu d'un district judiciaire, d'une administration de finances et d'un évêché suffragant de l'archevêché de Saragosse. La partie la plus importante de la ville, ses maisons les plus anciennes et ses principaux édifices occupent le versant supérieur d'une colline; le reste des habitations descend jusqu'à la rive droite de la petite rivière Vero, et sur l'autre rive s'étend un faubourg assez peuplé. Trois ponts réunissent ce faubourg à la ville. Barbastro n'a encore rien acquis de l'élégance moderne, et conserve à peine des souvenirs de ses temps anciens. Ses rues étroites, encais-

sées et en pente, se transforment en torrents boueux dans les temps de pluie; ses maisons n'offrent que de vieilles façades en briques, et c'est seulement dans les auvents qui les assombrissent qu'on peut retrouver quelque analogie avec les œuvres lambrissées du xvi^e siècle. Il est tout au plus deux habitations qui appellent l'attention du touriste et de l'antiquaire; à l'une, dans la calle del *Rio ancho*, on voit une fenêtre gothique d'un goût délicat, dont les deux arcs, ornés de trèfles, de découpures, de chicorées, se réunissent en cul-de-lampe et dont tout l'encadrement supérieur est orné d'arabesques. On a eu la maladresse de murer une partie de ce curieux monument, en laissant dans un coin seulement une grossière ouverture. Dans la calle del *Coso*, on retrouve un échantillon de ce style plâtresque qui a inspiré la plupart des architectes de Saragosse, dans la façade d'une maison que couronne une galerie formée de colonnes de la renaissance, avec un balcon à rosaces et un auvent de la première moitié du xvi^e siècle.

Barbastro, qui n'a guère figuré que dans l'histoire ecclésiastique de l'Aragon, n'a, à vrai dire, qu'un édifice, sa cathédrale. Elle s'élève sur l'un des côtés d'une petite place, dont le côté opposé est occupé par le palais épiscopal, édifice sans aucune apparence extérieure.

La façade principale de l'église n'attire nullement l'attention. A côté s'élève la tour, indépendante du monument, solide construction hexagone en pierres de taille, surmontée d'une flèche. L'intérieur de l'église est partagé en trois nefs par des colonnes cannelées, élancées et légères, d'où s'étalent de nombreuses nervures qui couvrent la voûte de dessins entre-croisés et de rosaces sculptées et dorées. L'*altar mayor* est à trois corps, le premier en albâtre richement sculpté, les deux autres

en bois d'un travail moins complet. Le chœur, occupant la nef centrale, est séparé du maître-autel par une belle grille de fer rehaussée d'ornements en bronze, et entouré d'une série d'autels, formant chapelles, au-dessus de l'un desquels on remarque une belle peinture de la Purification. L'entablement qui règne au-dessus de cette clôture régulière est couronné de statuette de saints d'une très-heureuse exécution. La boiserie du chœur est de très-bon goût.

On cite encore, dans Barbastro, la maison de la mission de saint Vincent de Paul, bel édifice, où se tient un important établissement d'instruction primaire (*Escuelas Pias*); des couvents, aujourd'hui déserts; un hôpital et une maison de miséricorde; un petit théâtre; une *plaza de toros* où il se donne peu de courses; des jeux de paume très-fréquentés; et au dehors de la ville, d'agréables promenades et des propriétés particulières dignes d'être visitées.

L'industrie y est à peu près nulle, le commerce peu actif; on signale toutefois les confiseurs de Barbastro, dont les produits variés et, dit-on, fort exquis, s'exportent dans les villes environnantes.

Indépendamment de la route de Saragosse, une autre, qui, comme celle-ci, part de la ville haute, conduit à Huesca; une troisième va à Monzon se rattacher à la route de Catalogne; une quatrième vient à Selgua rejoindre le chemin de fer, et quelques chemins non carrossables et en mauvais état desservent les localités environnantes. L'un de ces derniers, montant, au N. de Barbastro, sur les plateaux qui séparent les deux vallées, de la Cinca à droite, et du Vero à gauche, conduit à la frontière de France et à la vallée d'Aure. On ne saurait l'entreprendre sans provisions; entre Barbastro et la frontière, on ne trouve absolument rien, sauf du vin.

DE BARBASTRO A LA FRONTIÈRE.

17 kil. (95 kil. de Saragosse), *Naval*, petite V. de 1,800 hab., située sur les pentes d'une masse de rochers, de 84 mètr. environ de hauteur, formant du côté de l'O. une chute verticale. Ses rues sont bien empierrées; mais, pour la plupart, tortueuses et en pente rapide. La place de la Constitution présente du côté E. une ligne d'arceaux larges et dallés où se tiennent les marchés, et qui servent de promenade aux habitants dans la mauvaise saison. Au côté O. s'élève un vaste magasin où s'accumulent jusqu'à 800,000 fanègues (180,000 hectol.) de sel produit des salines importantes, exploitées par l'Etat, auprès de la ville. Dans la partie élevée, on voit les vestiges d'un ancien château arabe, et autour de la partie basse, au bord des ruisseaux qui la limitent, s'étend une enceinte murée, percée de quatre portes.

Des sources d'eau excellente jaillissent de toutes les parties du territoire de Naval, et au milieu d'elles, à 1 kil. au S.-O., une source minérale fort abondante, non encore analysée, mais à laquelle on a reconnu une grande efficacité contre les maladies herpétiques, les fleurs blanches et les inflammations des intestins. Les sources salées coulent à une égale distance de la ville, au S. et au N.; leur abondance est très-grande, et le sel qu'on en retire par évaporation est considéré comme l'un des plus blancs et des meilleurs qu'on obtienne en Espagne.

Les salines de Naval appartiennent à la ville jusqu'à l'époque de la guerre de Succession. Philippe V. obligé d'employer la force des armes pour établir son pouvoir sur la Catalogne et l'Aragon, attribua cette propriété au domaine de sa couronne. Les habitants plaidèrent, le conseil suprême de finances reconnut leur réclamation.

tion fondée et leur attribua une indemnité annuelle de 68,544 r., dont le paiement est resté malheureusement fort arriéré.

On franchit, au delà de Naval, les contre-forts de la Sierra de Arba pour atteindre auprès de la rivière de Cinca

34 kil. (129kil.) *Ainsa*. Cette ville aujourd'hui réduite à une population de 300 hab., fut choisie par les chrétiens du royaume de Sobrarbe pour leur capitale, et eut six rois. Les traces de cette existence un instant glorieuse et de la domination arabe qui l'a précédée, se retrouvent dans la ville et dans ses environs. Une forte muraille, percée de trois portes, entoure ses 80 maisons d'aspect arabe, formant quelques rues spacieuses, bien alignées et empierrées. Les deux églises sont d'anciennes mosquées avec quelques sculptures d'une époque encore ancienne, dans l'une d'elles on voit d'immenses souterrains. Le vieux château est resté tel que l'avaient construit les Arabes, et on y conserve encore, quoique bien délabré, et sur l'un des côtés de la place d'Armes, le vieux palais des rois de Sobrarbe. Enfin, à 2 kil. 1/2 d'Ainsa, s'élève le monument le plus vénéré de ces temps primitifs des monarchies de Navarre et d'Aragon, conservé et respecté à l'égal du vieux banc de justice de Guernica en Bizcaye, c'est la croix de Sobrarbe, souvenir de celle qui apparut, dit-on, dans le ciel, sur ce lieu même, au roi Garcé Ximenès au moment où il allait combattre les Maures. La croix de Sobrarbe, au-dessus d'un fût en pierre imitant un tronc d'arbre, est placée sous un petit temple formé de colonnes d'ordre dorique supportant une coupole couverte en ardoise, et entouré d'une grille en fer. Chaque année, le 14 septembre, toute la contrée vient en pèlerinage à la croix de Sobrarbe; on y célèbre la messe, et un certain nombre d'habitants y figure en costume africain pour

donner une représentation de la célèbre bataille de 733.

On quitte la jolie plaine d'Ainsa, d'où la vue s'étend sur le magnifique panorama de la chaîne des Pyrénées, pour suivre les pentes d'une étroite vallée au milieu de laquelle on rencontre

15 kil. (144 kil.) *Puertolas*, v. de 130 hab., situé au pied de la montagne de Sesa. De ce point, deux chemins muletiers, pénétrant au milieu de la chaîne, conduisent en France. L'un à gauche, par le col de Sesa, atteint en 6 h. *Bielsa*, v. de 150 hab., gravit le col de ce nom, à 2,465 mètr. d'altitude, pour descendre dans la vallée d'Aure, par *Aragnouet*, en 6 h., (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*, R. 61). L'autre franchit la Cinca à quelque distance de Puertolas, puis la Cinqueta, dont il remonte la rive droite jusqu'à

15 kil. (159 kil.) *El Plan*, v. de 100 maisons et poste de douanes.

Arrivé à ce point, le voyageur peut encore choisir entre deux directions; par l'une, à g., il gravit le *port de Plan* (le sommet, où l'on rencontre sur un bloc de marbre une croix qui indique la limite des deux États, est à 2,457 mètr. d'altitude, et à 4 h. du village), puis on descend, par l'hospice ou auberge du *Rioumajou*, vers *Tramesaïques* (vallée d'Aure), qu'on atteint au bout de 6 heures depuis le port.

En continuant à droite, au contraire, on arrive par une ligne beaucoup plus directe à

10 kil. (169 kil.) *Gistain*, v. de 300 hab., chef-lieu de la vallée de ce nom. En remontant la Cinqueta par une jolie gorge qui va en se rétrécissant, on s'élève jusqu'au col de la *Pez*, au pied du *Pic du Midi de Genos*, à 2,466 mètr. d'altitude, et l'on débouche, au milieu d'une immense panorama, dans la *vallée de Louron*. Ce dernier chemin, dans la belle saison, est le plus court pour aller de Barbastro à Arreau et delà à Bagnères de Bigorre. (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*.)

ROUTE 51.

DE SARAGOSSE A HUESCA.

(62 kil.)

Par le chemin de fer, et en suivant, en sens inverse, le tracé que nous avons indiqué R. 44 (B. § 2, p. 314), on s'arrête à *Tardienta*, station affectée au service de la ville de Huesca, qui en est à 15 kil.

C'est, du reste, en grande partie, la même direction que la route de terre. (V. pour les moyens de transport les renseignements généraux en tête de l'article *Saragosse*, p. 322).

En quittant Saragosse et après avoir traversé le faubourg d'*Altabas*, on remonte le cours du *Gallego*, qui se tient à droite, à une petite distance ; on passe à *Villanueva del Gallego*, v. de 800 hab., à *Zuera*, où l'on traverse la rivière, à *Almudevar*, d'où, en trois heures de marche, on atteint

62 kil. **Huesca**, V. de 10,100 hab., chef-lieu de l'une des trois provinces formées de l'ancien royaume d'Aragon, résidence d'un commandant général militaire, siège d'un diocèse qui s'étendait sur 162 paroisses. La ville occupe, au milieu d'une belle plaine de plus de 6 lieues d'étendue, nommée la *Haya de Huesca*, une petite éminence d'environ 60 mèt. d'élévation sur les pentes de laquelle elle se développe en amphithéâtre. Vieille cité romaine, portant sur ses monnaies l'exergue : *Urbs victrix Osca*, elle fut pendant un temps le siège du pouvoir des rois arabes, et plus tard la capitale des rois d'Aragon. Elle n'a rien perdu du caractère de cette époque, le temps y a sans doute effacé bien des souvenirs, mais aucun monument moderne n'est venu prendre la place de ses vieux monuments, ni en détruire le curieux aspect. La plus ancienne partie de la ville occupe le sommet de la colline, elle était entourée de murs flanqués de 99 tours, dont quelques-unes seulement ont survécu. La ville moyen-

âge est venue se grouper autour de l'antique noyau, les portes ont à peu près disparu, les murs se sont découronnés et une enceinte bâtie partie en pierre, partie en terre, enveloppe cet ensemble homogène. Huesca compte environ 1,250 maisons, les rues, celles du centre surtout, sont étroites et tortueuses, inégales, mais toutes pavées et proprement tenues. La principale de ces rues et la plus régulière porte, comme celle de Saragosse, le nom de *Coso*, c'est la plus animée, on y trouve quelques magasins, les approvisionnements de toute nature, c'est aussi le rendez-vous de la population et la promenade préférée pendant les premières heures des soirées d'été. Sur une vaste place de figure rectangulaire qui occupe la partie la plus élevée de la ville, on voit s'élever, au N., la belle façade gothique de la cathédrale, flanquée d'un clocher octogone, à lourde base carrée, en face de l'hôtel de ville (*Casas consistoriales*), avec ses tourelles d'aspect sévère et sa toiture en auvent historiée dans le goût du XVI^e siècle. Sur le côté O. se trouve le palais épiscopal, occupant en retour une partie de la face N., et n'offrant dans ce développement qu'une galerie d'une grande simplicité.

La cathédrale occupe la place où fut élevée la primitive église chrétienne, transformée plus tard, par les Arabes, en une mosquée qui passa longtemps pour la plus belle d'Espagne. Les chrétiens reprirent Huesca en 1096, et deux siècles plus tard, le vieux temple tombant en ruines, on s'occupa de le réédifier dans la forme magnifique qu'il présente aujourd'hui. Le portail principal se compose de sept arcs décroissants en ogive, dont les creux sont tout remplis de statuette, et à la base desquels sont placées, de chaque côté, sept belles statues, plus grandes que nature, représentant les apôtres et des martyrs. Ces statues sont couvertes de riches vête-

ments le jour de la Fête-Dieu. Un fronton triangulaire dont le milieu est occupé par une rosace à jour s'élève au-dessus de ce portail, sa pointe est malheureusement coupée par un auvent de lourde construction qu'on prendrait plutôt, s'il n'était accompagné de quelques ornements, pour un plancher destiné à la restauration de l'étage supérieur. Celui-ci est de style gothique, mais rétréci, sans aucune apparence et sans élévation; flanqué de tourelles cannelées sans style et sans élégance. L'intérieur, en forme de croix, présente une belle nef centrale d'une grande élévation, coupée par un transept accompagné de nefs latérales basses, étroites et sombres. L'œuvre capitale de cette église est le maître-autel, qui occupe la tête de la croix; on le considère comme le chef-d'œuvre de Damian Florent, et comme l'un des travaux les plus importants de cette nature; c'est l'une des curiosités de l'Aragon. Il est tout en albâtre et représente la Passion du Christ, avec une richesse inouïe d'ornements, de figures, de scènes dont l'exécution a demandé treize années de la vie du célèbre artiste, de 1520 à 1533. «C'est, dit M. Madoz, l'un des monuments qui donnent le plus de gloire et le plus d'éclat aux arts espagnols.» Le chœur occupe le centre de la grande nef; la *silleria*, qui date du règne de Philippe II, en est élégante et habilement exécutée. Les archives de la cathédrale occupent une vaste pièce au-dessus de la sacristie, et sont au nombre des plus riches en documents anciens.

L'ancien palais des rois d'Aragon est devenu l'université de Huesca, il n'a d'autre intérêt aujourd'hui qu'une salle basse voûtée sans aucun mérite architectural, qu'on ne manque pas néanmoins de signaler au visiteur. On la nomme la *campana del rey monje* (la cloche du roi-moine). Don Ramiro II, arraché malgré lui du couvent de

San Ponce de Tomeras, pour être placé sur le trône d'Aragon où l'appelait sa naissance, était victime des insolences d'une orgueilleuse aristocratie; il alla consulter le vénérable abbé de son ancien monastère, qui lui fit cette même réponse que Thrasybule de Milet avait faite au tyran de Corinthe, et Tarquin l'Ancien à son fils: il le conduisit dans son jardin et se mit à abattre avec sa canne les fleurs qui s'élevaient au-dessus des autres. Ramiro convoqua ses magnats, sous prétexte de les consulter sur la fonte d'une cloche qui devait s'entendre dans tout l'Aragon. Chacun d'eux fut introduit isolément au palais, et en traversant cette salle basse, il y trouva le confesseur et le bourreau. Quinze têtes tombèrent ainsi successivement, et à mesure qu'elles tombaient, le bourreau les plaçait en rond sur le sol. Quand vint Ordaz, le seizième et le plus turbulent des seigneurs aragonais, on lui montra la clef de voûte en lui disant que c'était là que serait suspendue sa tête, pour servir de battant à la cloche.

On visite aux environs de Huesca deux anciens monastères remarquables (la ville en renfermait seize): l'un est la *Ermita de San Miguel de Foces*, où l'on trouve encore d'anciens tombeaux et des peintures primitives de l'école byzantine; l'autre, dont les ruines toutes récentes s'aperçoivent à 5 kil. de la ville, au sommet du Monte-Aragon, eut le titre de monastère royal et pour abbés de nombreux personnages de sang illustre. A 22 kil. au N. on signale une belle retenue des eaux de l'Isuela, formée, entre deux montagnes, par un mur colossal, et qu'on nomme le *Pantano de Arguis*.

De Huesca à Panticosa. R. 56.

ROUTE 52.

DE SARAGOSSE A JACA.

110 kil.

En attendant la construction d'un

chemin de fer, le rêve le plus constant des Aragonais, et d'ailleurs la voie la plus droite pour mettre en communication le centre de l'Espagne et le centre de la France, il n'existe, au-dessus de Saragosse, de route carrossable que jusqu'à Zuera où s'embranchent la route de Huesca, ou à la rigueur jusqu'à Ayerbe. Au delà, les chemins deviennent difficiles et ils ne peuvent être parcourus qu'à pied ou à cheval et en deux journées. Nous décrirons cette route et ses distances d'après les indications du docteur Lambron.

On traverse la plaine au N. de Saragosse, ayant à droite le Gallego. On atteint

En 1 h. 50 min. (11 kil.) *Villanueva del Gallego*.

En 1 h. 1/2 (11 kil.—22 kil.) *Zuera*.

En 15 min. la barque sur laquelle on traverse la rivière et, 15 min. après, l'embranchement de la route de Huesca qu'on laisse à droite. On remonte la rive gauche du Gallego en passant à la *venta de la Camarera*, et

2 h. 25 min. après l'embranchement (17 kil. de Zuera—39 kil.), *Gurrea*, 600 hab. On traverse le Soton, pour arriver à ce village qui se compose d'une seule rue non empierrée. Au delà on parcourt un pays presque désert, au milieu de grandes landes et de forêts, ne rencontrant que deux *ventas*, celle de *Turuñana* et celle de *Ayerbe*, au pied de la colline dont cette petite ville (2,770 hab.) occupe les pentes. Un chemin, préférable pour les piétons, plus court et plus agréable, passe, après *Gurrea*, un peu plus près du Gallego et atteint, après 4 h. de marche, à 28 kil. environ (67 kil.) le hameau de *Eres* (58 hab.) où on peut passer la nuit après cette première journée.

A partir de Ayerbe le chemin des cavaliers, qu'on nomme assez pompeusement, *camino general*, s'éloigne du Gallego et va le traverser plus au nord, sur un pont en

pierre de 5 arches, à *Anzanigo*, à 17 kil., ne rencontrant sur ce parcours que les *ventas de Piquera* et de *Garoneta*. Au delà d'*Anzanigo*, on monte vers (11 kil.) *Bernues*, v. de 60 hab. à 14 kil. en deçà de *Jaca*.

Par le chemin de piétons de *Eres*, suivant de plus près le Gallego, on arrive en 1 h. 1/2 (8 kil.) à un pont de 3 arches sur cette rivière et à 1/4 d'heure on atteint

1 kil. 1/2 (76 kil. 1/2) *Murillo*, bourg de 680 hab., l'un des plus anciens de l'Aragon, situé sur les pentes d'une colline, au-dessus du coude que forme le Gallego venant du N.-E. et se dirigeant désormais vers le S. Au delà de *Murillo*, à 1 h. de chemin (5 kil.), on rencontre la *venta de la Peña*, plus loin (1 h. 1/2, 8 kil.) la *venta d'Anzanigo*, à la hauteur de ce village où passe l'autre chemin. Au bout de 1 h. 45 min., on se trouve en face de *Bernues*, au pied des versants méridionaux des montagnes de Oroel, qui séparent le bassin du Gallego de celui de l'Aragon. On gravit les pentes très-rudes et très-pittoresques de la Peña. On atteint le sommet du col en 1 h. 1/2 et de l'autre côté, en 1 h. 20 min., on arrive à la montée de

110 kil. *Jaca*, v. de 3,200 hab. et place forte, située sur une colline, au-dessus de la rive gauche de l'Aragon, à 790 mètr. de hauteur au-dessus de la mer. « D'épaisses murailles, noircies par le temps et flanquées de distance en distance par des tours carrées, l'entourent d'un cercle parfaitement régulier; on y pénètre par six portes gothiques. Les maisons ont un aspect misérable et ne sont pas garnies de balcons, comme la plupart de maisons espagnoles; les fenêtres, de grandeur inégale et disposées sans aucune symétrie sur les façades, leur donnent un caractère moresque. » (M. Adolphe Joanne, *Itinéraire des Pyrénées*.)

Jaca est une ville très-antique, qui montre encore des restes de

fortifications romaines. Les Arabes la possédèrent longtemps, et la chronique d'Anien rapporte qu'elle était gouvernée par un roi ou Walli maure lorsque Charlemagne traversa l'Aragon, à la veille de sa terrible défaite de Roncevaux. Lorsque se forma le royaume de Sobrarbe, Jaca fut un instant, après Ainsa, (V. p. 385. R. 50) la capitale de la jeune monarchie. Les rois lui accordèrent de tout temps de nombreux privilèges, et elle fut la seule ville de l'Aragon qui resta fidèle à la cause de Philippe V contre l'archiduc d'Autriche. Le roi lui donna les titres de *muy noble, muy leal y vencedora* et ajouta une fleur de lis à l'écu de ses armes, qui portait la croix de Sobrarbe et quatre têtes de chefs maures en souvenir d'une bataille gagnée à Alcaraz par ses habitants.

«La cathédrale, dit M. Joanne, ornée d'un beau portail gothique, se compose de trois nefs ogivales; les autels sont surchargés de décorations et de dorures. Sa fondation date de l'époque du roi don Ramire, en 1040. On montre, sur le seuil de l'un des portails, le modèle, gravé sur la pierre, de la *vara* aragonaise avec toutes ses divisions; dans la salle capitulaire se trouve un beau tableau de saint Jean-Baptiste »

La *casa de ayuntamiento* date de 1544; on y conserve, attaché sur une table avec une chaîne, le livre sur lequel sont enregistrés les anciens privilèges et les lois particulières de la commune. La *prison* est aussi un vieux monument; elle occupe la partie inférieure d'une tour quadrangulaire portant au sommet l'horloge de la ville, sous un petit dôme formé de colonnes de bois et couvert en fer-blanc. La maison du comte de Bervedel mérite également une visite; on y remarque la façade, des tours du *xvi^e* siècle, les restes d'un ancien escalier et surtout une magnifique cheminée dans une des salles de l'étage inférieur. La *cita-*

delle, commencée par Philippe II et achevée par Philippe III, au N. de la ville, couronne une éminence et se dresse comme un promontoire au-dessus de la rivière d'Aragon. Elle a été restaurée par les Français en 1810. Du haut de ses murailles, la vue est magnifique. Au N. l'œil plonge dans la vallée profonde et sauvage de Canfranc, parcourue par les eaux blanches d'écume de l'Aragon, et dominée à son extrémité par la montagne de la Peña Colorada et par d'autres pics neigeux. A l'O. on voit une grande partie de la vallée de l'Aragon qui, déjà plus vaste, étale ses vergers, ses jardins et ses prairies parsemées de maisonnettes, et se redresse pour former la base de la montagne de San Juan de la Peña, toute noire de sapins, où se trouve un célèbre monastère dont l'église renferme les tombes des anciens rois de Sobrarbe et d'Aragon. Au S. et au S.-O. on a sous ses pieds la ville toute hérissée de tours et de clochers, et de l'autre côté de la vallée les regards sont attirés par la masse gigantesque de la *Peña de Oroel*, le berceau du premier royaume aragonais. De belles promenades d'ormeaux et de frênes font le tour des murailles; des bancs disposés de distance en distance permettent au voyageur d'admirer à son aise le beau panorama qui se déroule au pied de la ville.

EXCURSIONS.

Parmi les ermitages qui peuvent être le but d'excursions aux environs de Jaca, on signale celui de la *Virgen de Victoria*, à 3 kil. à l'O. sur le chemin de la Navarre, où la ville vient célébrer chaque année, le premier vendredi de mai, l'anniversaire du glorieux combat livré aux Maures, en 795, par la population de Jaca, conduite par le comte Aznar. Les habitants en armes y exécutent un simulacre de la bataille, le chapitre ecclésiastique y vient en procession, la

municipalité en corps, précédée de ses massiers et d'un héraut vêtu de la cotte de mailles et portant l'étendard de la ville. Au retour, quatre paysans rapportent, au haut de leurs lances, les quatre têtes couronnées qui furent le plus important trophée de cette victoire.

On trouve des souvenirs plus glorieux encore pour le vieux royaume d'Aragon, à l'ermitage de la *Virgen de la Cueva*, qui occupe l'entrée d'une grotte profonde dans laquelle se réunirent, sur l'un des versants de la montagne ou *peña* de Oroel, au S.-O. de Jaca, les trois cents gentilshommes qui proclamèrent l'indépendance chrétienne, fondèrent le royaume de Sobrarbe, et élurent pour leur roi Garcí Ximenès. (V. *Aragon*).

La Peña de Oroel n'est accessible que du côté de l'O. En une heure de marche, depuis Jaca, on arrive à l'ermitage, de là il reste à faire une ascension assez pénible pour atteindre le point le plus élevé de la montagne. Il est prudent, dit à ce sujet M. Willkomm (*Halbinsel der Pyrenäen*, 1855), de se munir d'eau à l'ermitage, car on ne doit pas en trouver plus haut. On s'élève peu à peu à travers les taillis, et bientôt on se trouve sur un vaste plateau désert. Plus haut, on pénètre dans une vaste forêt composée de pins, de sapins et de hêtres, et après deux heures de marche, on atteint la partie inférieure de la crête où se dresse une grande croix de bois. Pour cette dernière partie de l'ascension, il faut suivre une arête de rochers, d'environ 2 mètr. de large, qui contourne le sommet du côté du N. et du côté du S.-O.; quelques fentes interrompent ce chemin dangereux au-dessous duquel s'ouvre le précipice. Quand on est arrivé à l'O. même du cône, il faut s'aider des mains et gravir en ligne droite jusqu'au sommet, dont la hauteur totale au-dessus de la mer, est d'après M. Willkomm de 1,760 mètr. environ, et

d'après M. Madoz de 2,500 vares aragonaises, ou 1,935 mètr. Le panorama qu'on découvre de ce point est immense, mais triste; on ne voit que des vallées noires de forêts, des parois de rochers et des sommets dénudés; cependant au N., les cimes neigeuses des Pyrénées interrompent un peu la monotonie de ce chaos montagneux, et au S. apparaissent les lignes bleuâtres et distinctes de la Sierra de Moncayo, au delà d'Agreda et de Soria.— Cette excursion exige une journée pour aller et revenir.

La légende du *Monastère de San Juan de la Peña*, situé du côté opposé, raconte qu'un seigneur aragonais, nommé Otho ou Voto, chassant un jour sur la montagne, fut emporté par son cheval jusqu'au bord d'une roche qui surplombait un abîme; le cheval était lancé, ses pieds de devant avaient quitté le sol; par une rapide inspiration, Voto invoqua saint Jean-Baptiste, et tout aussitôt la monture et le cavalier, soutenus au-dessus du précipice, descendirent doucement au milieu des taillis qui en occupaient le fond. Se traçant un chemin à l'aide de son épée, Voto parvint à un chétif ermitage construit à l'abri d'une roche énorme, baigné par un clair ruisseau. Sur l'autel était l'image de saint Jean-Baptiste, et au pied de l'autel le corps d'un ermite mort depuis peu, et qui semblait endormi, tant son visage était calme et serein. Voto vit dans cet événement un décret de la Providence, il reprit en hâte le chemin de la ville, amena des fidèles pour rendre au saint homme les honneurs funèbres, puis vendant ses biens et entraînant son frère avec lui, il vint consacrer le reste de ses jours à servir Dieu dans l'obscur chapelle. Les disciples qui lui succédèrent entourèrent l'ermitage d'autres constructions, la vallée solitaire devint une Thébaïde. Les gentilshommes de Sobrarbe, fuyant les Sarrasins, s'y

réfugièrent souvent, et leurs rois s'y firent enterrer. Ramire I^{er}, vers le milieu du XI^e siècle, fit élever au-dessus des ossements de ses pères un couvent sous l'invocation de saint Jean, et qu'on appela *San Juan de la Peña*.

Ce couvent, qui subsiste encore, s'abrite presque en entier sous la roche qui le domine de ses masses énormes. La roche elle-même forme une partie de l'enceinte de l'église, l'autre partie est construite en grosses pierres et sans ouvertures, puisque le jour parvient dans le sanctuaire par l'espace qui s'étend entre les murs et la voûte naturelle. Au-dessous de cette église principale se trouve une seconde église basse, en forme de crypte, à peine éclairée par de petites fenêtres; elle renfermait autrefois les sépultures des abbés. Une vaste salle qui précède l'église principale, nommée *Sala del concilio*, présente deux rangées superposées de tombes de riches hommes, de guerriers, de barons, de nobles dames, portant des noms restés illustres, des dates séculaires, des écus d'armes ou la croix vénérée de Sobrarbe. L'une de ces tombes, par une inscription d'un sens un peu obscur, semble disputer à San Pedro de Cardena (p. 35) l'honneur d'avoir reçu les restes de Chimène :

In hac tumba requiescit

Dopna Eximina

.

Roderico copulata

Genes quem vocabant Cid.

C'est par une porte pratiquée dans l'église, au côté de l'évangile, qu'on pénètre dans l'ancienne sacristie, dont on fit le Panthéon des premiers souverains d'Aragon. C'était d'abord un caveau sombre et humide, autour duquel étaient rangées des tombes, souvent de formes grossières, portant des inscriptions que le temps effaça peu à peu. Charles III voulut restaurer cette salle illustre, il la fit

paver en marbre, orner de piliers de jaspe, de corniches et de rosaces dorées; deux célèbres sculpteurs, Carlos Salas et Ipas, y placèrent un Christ, des statues de la Vierge et de l'Évangéliste, des médaillons de stuc représentant les batailles de Garci Ximenez, d'Inigo Arista, de Sancho Ramirez, et le Serment des rois d'Aragon; mais cette pompe contraste mal à propos avec la solennité des souvenirs entassés là depuis des siècles. Les tombes, au nombre de vingt-sept, ont été déplacées, logées dans le roc, cachées par des plaques scellées dans des encadrements de marbre et portant des inscriptions menteuses, car on ne savait plus alors que par la tradition à qui appartenaient ces monuments dont les lettres primitives étaient effacées. On sait cependant, si l'on s'est trompé de place, que le Panthéon de San Juan possède, entre autres, les ossements de Garci Ximenez, de doña Enneca, sa femme; de Sancho Garcés, de Sancho Abarca, de doña Urraca, sa femme; de Ramiro Sanchez, de don Pedro I^{er}, et *aliorum quam plurimum*, comme dit l'historien Briz Martinez. De l'église principale on passe dans le cloître, vaste galerie formée, sous l'immense masse des rochers qui semblent devoir l'écraser, par une élégante colonnade composée capricieusement d'une seule colonne ou de deux et trois colonnes groupées, supportant des arcs byzantins richement sculptés, les chapiteaux généralement massifs présentent au milieu d'enlacements de cordons et de feuillages des oiseaux qui se jouent, ou des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le vieux monastère fut souvent attaqué par les flammes; le dernier incendie, survenu en 1675, força les religieux d'en construire un nouveau à environ 100 mètr. plus haut, sur un plateau entouré de tous côtés, sauf à l'O., par de vastes forêts qui en augmentent la soli-

tude. Les constructions en brique forment un grand carré régulier au centre duquel se trouve l'église, d'architecture gréco-romaine, qui n'offre du reste rien de remarquable; elle renfermait des fresques qui ont été entièrement détruites par les pluies.

On parvient aux deux couvents, d'après la description de M. Villkomm, en suivant pendant 1 kil. 1/2 le chemin très-fréquenté qui mène de Jaca dans la vallée inférieure de l'Aragon. On prend, à gauche, un sentier qui s'enfonce dans un beau vallon boisé. Peu à peu les arbres diminuent, et l'on rencontre à peine encore quelques maisons de paysans entourées de noyers et de pommiers; mais la vue devient de plus en plus belle, et s'étend sur la Peña de Oroel, dont on peut voir, en se retournant, l'imposant profil se dresser au-dessus de la vallée. Bientôt on entre dans un petit vallon hérissé de rochers où un ruisseau, descendu de la montagne de San Juan, fait tourner les roues de nombreux moulins. Vers l'extrémité supérieure de ce vallon, au milieu de belles prairies et au pied de grands escarpements rouges, se trouve le petit village de Santa Cruz, à côté duquel le ruisseau forme une belle cascade qui tombe d'environ 24 mètr. de haut. De ce point, on remonte péniblement par un sentier en zigzag, entre les pierres écroulées, et dans quelques ravines profondes creusées par les eaux. Le sentier aboutit au plateau du nouveau couvent, d'où on redescend vers l'ancien.

Cette excursion demande une journée pour l'aller et le retour.

De Jaca, en France, à Cauterets, à Gavarrie, routes suivantes.

ROUTE 53.

DE JACA A OLORON, EN FRANCE,
PAR CANFRANC.

En sortant de Jaca, on traverse

l'Aragon et on suit une allée de peupliers; puis, tournant à droite, on passe au milieu de belles prairies et de champs cultivés. Sur les bords de l'Aragon, dont on remonte la rive droite, on rencontre quelques moulins. Bientôt on s'engage dans un défilé étroit et pierreux à la sortie duquel se trouve, sur une pente rocheuse, dans une jolie position, à 1 h. 1/2 de marche,

5 kil. 1/2 *Castiello*, pauvre village de 70 maisons. Ce village est à l'extrémité inférieure d'un élargissement au milieu duquel on rencontre, après 1 h. 25 min.,

5 kil. (10 kil. 1/2.) *Villanueva*, v. de 60 maisons où l'on traverse l'Aragon pour remonter la rive gauche. Du côté de l'E. et au-dessus des escarpements qui bordent la rivière, se dresse, à une hauteur de 2,800 mètr., la montagne ou *Peña Colorada*, ainsi nommée à cause de la couleur rouge de ses roches. A peu de distance de Villanueva, on pénètre dans un nouveau défilé. « Des deux côtés, dit M. Joanne (*Itinéraire des Pyrénées*), les parois des montagnes se rapprochent, le torrent mugit de cascade en cascade et s'engouffre en tournoyant dans de vastes entonnoirs; à droite et à gauche s'ouvrent de grandes ravines d'où se précipitent des ruisseaux, et à travers lesquelles on voit briller un instant les sommets neigeux des Pyrénées. Sur certains points, et surtout entre les deux énormes rochers de Torre-Hijos et de la Selva, la gorge devient si étroite, que le sentier a dû être taillé dans le roc, et c'est à peine si l'on voit l'eau du torrent se briser au fond de l'abîme sur les rochers de grès rouge. » Puis la gorge s'élargit et on se retrouve au niveau de l'Aragon, qui coule doucement à l'ombre des aunes, des hêtres et des érables, à l'entrée d'un riant bassin, au milieu duquel on rencontre

50 min. 5 kil. 1/2 (16 kil.) *Canfranc*, charmant petit v. de 132

hab., situé sur la rive dr. de l'Aragon, composé d'une seule rue et d'une place que traverse la route, et dominé par un vieux château assez bien conservé, dont on attribue la fondation à Philippe II. De ce château, la vue s'étend sur le cours de l'Aragon et sur le *Can Gran*, une des sommités de la chaîne des Pyrénées.

Au sortir de Canfranc, on passe successivement l'Aragon sur plusieurs ponts; sur le premier est établi un péage que l'on nomme *le derecho de Rota*, et par lequel on exige 1 réal et 30 maravedis de chaque cheval ou bête de somme qui passe depuis le moment de l'ouverture du port, après le déblayement des neiges, jusqu'au jour de la Sainte-Croix de mai. Ce droit est consacré aux réparations des désastres causés par l'hiver.

Canfranc est le point le plus facile pour communiquer d'Aragon en France. Trois passages franchissent la chaîne: l'un gravit vers le col de *Somport* (les Espagnols disent *San Port*, mais l'étymologie la mieux fondée paraît être *Summus Portus*), il est praticable presque en tout temps; les neiges y séjournent peu et la commune de Canfranc est d'ailleurs tenue de le déblayer si l'emboulement dure au delà de trois jours. Le deuxième, à l'E. du premier, se nomme le port de *Jaca* ou d'*Astun*; il est de difficile accès et ne présente guère qu'un sentier sur une partie de son parcours. Le troisième, encore plus à l'E. et à l'extrémité supérieure de la vallée, franchit le *col des Moines* et conduit à *Gabas* et à *Larruns* dans la vallée d'*Ossau*. Le plus fréquenté des trois est le col de *Somport*. Pour l'atteindre, le chemin passe au pied d'un contre-fort couronné par le vieux fortin de *Candanchui*, rencontre la *venta de San Antonio*, traverse une petite vallée connue sous le nom de *valle de Garcipollera*, et passe près des ruines de l'ancien monastère de *Santa Cristina*. Après 1 h. 1/4

de marche, et toujours sur l'une ou l'autre rive de l'Aragon, on rencontre la douane espagnole, et 35 min. plus haut, au sommet du col, à 11 kil. de *Canfranc* (27 kil. de *Jaca*), on voit une croix plantée sur le roc, la *Cruz de Somport*, qui marque la limite des deux empires. L'Aragon prend sa source à droite, et le gave d'*Aspe* à gauche.

Au delà, et en descendant en France, on rencontre (15 min.) l'auberge de *Paillette*, (15 min.) la *forge de Péranière*, (1 h. 15 min.) le *Lazaret*, et 25 min. plus loin *Urdos* (11 kil. de la frontière).

D'*Urdos* à *Oloron*, 40 kil. (51 kil.) (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*, de M. Ad. Joanne. R. 28.)

ROUTE 54.

DE JACA A CAUTERETS.

A. DE JACA A PANTICOSA. — (Chemin muletier. 36 kil.)

La contrée que traverse ce chemin offre des beautés de toute sorte. Le chemin est souvent difficile; mais il est généralement praticable, et il est très-fréquenté dans la belle saison. On prend, en sortant de *Jaca*, la direction E. jusqu'à

11 kil. *Larres*, v. de 100 hab., au pied de la *Sierra de Bué* qui forme la séparation entre la vallée de *Canfranc* et celle du *Gallego*. On gravit les rampes de cette chaîne, et de l'autre côté, prenant la direction du N., on traverse à micôte le village d'*Escuer*, 200 hab., au delà duquel, à 3 kil., on rencontre

11 kil. (22 kil.) *Biescás*, joli v. de 350 hab., qui rappelle ceux de la Suisse. Le *Gallego* le sépare en deux parties; de hautes montagnes qui le dominent au N.-E. forment, en s'étendant vers le N., un étroit défilé où le chemin s'engage en remontant la rive gauche du torrent. A 5 kil., dans ce défilé, on rencontre l'ermitage de *Santa Elena* qui lui donne son nom, et qui est très-vénéralé dans le pays.

On prétend que sa fondation remonte au règne de don Jaime el Conquistador, vers 1253. Auprès de cet ermitage jaillit une source intermittente fort curieuse, qui tantôt fournit une très-petite quantité d'eau, tantôt un ruisseau considérable, puis tarit subitement pendant une heure, pendant deux heures et même pendant tout un jour. L'aspect du défilé de Santa Elena est des plus pittoresques, des roches immenses le dominant, et les montagnes majestueuses sur les flancs desquelles le chemin va toujours en s'élevant sont couvertes de bois et de fourrés jusqu'au sommet. Ce défilé, qui fait partie de la jolie vallée du Tena, débouche dans un élargissement où se trouve au milieu de châtaigniers et de noyers magnifiques.

14 kil. (36 kil.) *Panticosa*, pauvre v. de 400 hab., à peu près inhabité l'hiver, et qui a donné son nom au célèbre établissement hydro-minéral qui se trouve à environ 2 h. de marche plus au N.

« Presqu'en sortant du village, dit M....., on entre dans une gorge étroite qui a pour nom *el Escalar* (l'Escalier), et jamais nom ne fut mieux mérité. La route s'attache aux flancs du rocher et surplombe par moments le torrent de Calderas qui descend du lac de Panticosa et roule en mugissant au fond du précipice. Plus on s'élève en gravissant le long de cette corniche, qui laisse à peine un passage suffisant aux chevaux, plus la gorge se resserre, plus son aspect devient sauvage et la végétation rare et rabougrie; on ne voit plus autour de soi que le rocher. » « Trois quarts d'heure après être parti du village, ajoute M. Joanne, on aperçoit sur la gauche, à 100 mètr. de hauteur, une source d'eau minérale qui jaillit de la roche vive; l'âpreté des sentiers rend son exploitation presque impossible. » Enfin le chemin tourne brusquement, et l'on se trouve dans un cirque, qu'un écrivain espagnol, M. Ca-

banès, décrit dans les termes suivants : « Un espace elliptique de 900 vares de long (750 mètr. environ) sur 600 de large (500 mètr.) complète une muraille naturelle de roches à pic, hautes de plus de 300 vares (250 mètr.), ouverte seulement du côté où les eaux du Calderas, en sortant, ménagent une place au seul sentier praticable. » A droite s'élèvent quelques bâtiments, groupés çà et là, à 2,300 mètr. d'altitude; c'est l'établissement thermal. A gauche s'étend un petit lac bleu qui vient baigner le pied des bâtiments, et dans lequel de magnifiques cascades se précipitent du haut des roches.

L'établissement de Panticosa n'existe que depuis 1820. A cette époque, don Nicolas Guallart acheta ces sources, moyennant une redevance annuelle de 4,000 réaux, et depuis il a fait construire les neuf maisons de l'établissement et le petit édifice élégant du *Temple de la Salud*, qui s'élève au-dessus de la *Fuente del Higado*. Ce nom, qui désigne les propriétés thérapeutiques de la source, signifie source du foie; une autre se nomme source *del Estomago*; une troisième, la plus sulfureuse, est renfermée dans un bel édifice qu'on appelle *Casa de los Herpes* (maison des dartres); et une autre est nommée la *fuenta de la Laguna* ou *Purgante*, source du lac ou source purgative. Ces sources sont peu éloignées les unes des autres, deux d'entre elles sont sulfureuses, les deux autres sont salines ou nitrogénées. Leur débit est de 88,200 litres dans les 24 h., et leur température de 20, 26, 27 et 31° cent.

Les sources del Higado et de los Herpes agissent comme hyposthénisantes sédatives du système nerveux. Elles assouplissent la peau et réussissent dans certaines dermatoses. L'eau de la Laguna ne s'emploie qu'en boisson, elle est purgative, excitante de l'appareil digestif et de l'organisme général. L'eau del Estomago, exci-

tante, active, modifie les sécrétions et agit comme les eaux sulfureuses en général.

On compte, dans les divers bâtiments de l'établissement, quinze baignoires dans autant de cabinets, et des logements pour 120 à 140 personnes. On paye pour une chambre, de 3 à 4 réaux, pour un lit 4 réaux, pour le déjeuner et le dîner 14 réaux; les chevaux de promenade, 20 réaux pour une journée; des porteurs pour aller à la source del Estomago 2 réaux.

« La seule promenade de Panticosa¹ est un simple chemin de 200 mètr. devant la maison de Abajo; on peut aussi tourner avec une barque sur le petit lac qui, dans son plus grand diamètre, offre une largeur d'environ 170 mètr. La saison des bains est très-courte; elle dure du 1^{er} juillet au 20 septembre seulement.

« Parmi les Cascades des environs de Panticosa, la plus belle tombe dans l'angle N. du cirque: le ruisseau qui la forme sort d'un lac situé dans la région des neiges éternelles, descend à travers un rocher que ses eaux ont creusé à la longue, et jaillit en plusieurs bonds jusqu'au fond du cirque. La hauteur totale de la chute est d'environ 200 mètr.; mais le peu de largeur de l'entaille à travers laquelle elle se précipite ne permet pas de la voir tout entière d'en bas. Pour bien la contempler dans toute sa magnificence, il faut gravir le plateau où se trouve le lac et descendre à travers les rochers sur une saillie, située aux deux tiers environ de la hauteur de la cascade. Une énorme colonne d'eau de plus de 60 mètr. d'élévation et de 3 mètr. de diamètre, se brisant avec fracas, fait constamment trembler le roc sous son poids. Si l'on regarde en haut, il semble qu'on va être atteint et entraîné par la cataracte; en bas, on ne voit à travers

un voile de vapeurs qu'une masse d'écume plongeant dans de sombres profondeurs; c'est un des plus beaux spectacles des Pyrénées.

« Une autre cascade, également digne d'une visite, tombe à une très-petite distance des bains. Deux autres moins importantes apparaissent en face de l'établissement, sur la paroi occidentale du cirque. Malgré la hauteur totale de leurs jets successifs, qui s'élèvent à plus de 330 mètr., elles produisent peu d'effet, à cause de leur petite quantité d'eau.

« Trois beaux sommets s'élèvent à l'O. du lac de Panticosa et forment de ce côté l'enceinte du cirque. Le sommet central, qui se distingue par la hardiesse de son profil, s'appelle *Punta de Bondellas*, et celui qui continue la crête du côté du N. est connu sous le nom de *Punta de Machimaña*.

« Pour atteindre celui-ci, on s'élève d'abord pendant 1 h. 1/2 à travers des rochers de granit écroulés et de petits plateaux marécageux, jusqu'à ce qu'on arrive au pied d'une grande pente neigeuse qui monte au sommet de la Punta de Bondellas, entre deux parois de rochers; on évite cette pente et on incline sur la droite pour gravir à travers des débris de rochers jusqu'au point culminant de la Machimaña, haut de 2,752 mètr. La Punta de Bondellas est de 100 à 130 mètr. plus élevée.

« Du magnifique observatoire où l'on se trouve, on aperçoit à ses pieds le cirque des bains; puis, bien au delà, les pics du Vignemale et du Marboré, les larges pyramides neigeuses des *Tres Sorellas* (Mont Perdu), et tout à fait à l'extrémité de l'horizon les montagnes d'Oo, de Vénasque, et la crête hérissée de la Maladetta. A gauche, au milieu des neiges, s'étendent quatre lacs glacés.

« On peut revenir du sommet aux bains en passant par l'un de ces lacs, appelé *Laguna de Zaragoza*, qui se trouve à la base

¹ Ces détails sont empruntés à l'*Itinéraire des Pyrénées* de M. Ad. Joanne.

N.-E. de la Punta de Machimaña. Une longue pente de neige conduit jusqu'aux rochers qui l'entourent. De ces rochers on descend, en ayant soin de prendre la direction du S., sur les bords d'un autre lac, moins élevé d'une trentaine de mètr. environ. On n'a plus qu'à suivre le cours du ruisseau, et, après une longue marche, on arrive à la grande cataracte, d'où l'on voit le cirque s'étendre à ses pieds.

« Cette excursion exige 8 h.

B. DE PANTICOSA A CAUTERETS.

« 9 h. de marche. Sentier très-difficile, souvent impraticable. Un guide est nécessaire. De Panticosa jusqu'au port de Marcadau, on compte 2 h. d'une montée très-difficile sur les flancs de rochers, couverts de débris, où les traces des sentiers sont souvent effacées.

« La gorge de Panticosa se termine vers la France par quatre énormes entonnoirs de montagnes, couverts de petits lacs et de flaques de neige, et superposés comme les gradins d'un théâtre; pour éviter de se perdre dans ce dédale de rochers, de neiges et de gouffres, il faut autant que possible appuyer toujours à droite. Enfin, on arrive au pied du col, on laisse à gauche l'affreux pic d'Enfer et le lac du même nom, et, après avoir gravi une pente aussi roide qu'un escalier, on se trouve, sur la frontière de la France et de l'Espagne, au *Port de Marcadau*, situé à 3 h. des bains, entre deux autres échancrures.

« L'aspect du versant français est beaucoup moins aride et désolé que celui du versant espagnol, et le détestable sentier que l'on y trouve paraît presque bon, comparé à celui qu'on vient de suivre; d'ailleurs la pente est beaucoup plus douce.

« Après avoir laissé à droite le lac de *Gérétils*, on sort de l'étréit défilé du col, formé par les bases du pic de Marcadau à l'O., et du

pic de Péterneille à l'E., on traverse le Fonfry, puis le Cambales, qui descendent des neiges de la Pène d'Aragon; et en 2 h. 1/4 de marche, depuis le col, on arrive aux *cabanes de Marcadau*, dominées à l'E. par les escarpements du pic de Gaube.

« A partir de ces cabanes, le sentier longe le gave de Marcadau, tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche, à travers les belles mais tristes forêts de sapins qui recouvrent les flancs de la montagne. En 1 h. 1/2 on descend des cabanes de Marcadau au pont d'Espagne.

« Du pont d'Espagne à Cauterets 2 h. (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*, R. 43.)

« Pour aller de Panticosa à Cauterets, on pourrait aussi passer par le Vignemale; mais le chemin qu'on aurait à suivre serait encore plus mauvais que celui du port de Marcadau. »

ROUTE 55.

DE JACA A GAVARNIE.

De Jaca à Panticosa, 36 kil. (V. la R. précédente.)

De Panticosa, par un sentier de montagne qui prend la direction du S.-E., on traverse en 7 h. la montagne de Bendenera, en bas de laquelle on rencontre le hameau de *Bujaruelo*. On peut aussi arriver à ce hameau par un chemin de plaine, en descendant de Panticosa vers Biescas (V. p. 381), par la vallée du Gallego. Arrivé à Biescas, on prend à l'E.; on traverse le torrent de Sorrosal à *Linás*, et, s'engageant au milieu des contre-forts méridionaux de la montagne de Bendenera, on rejoint à *Torla* un chemin meilleur, avec lequel on remonte au N. jusqu'à Bujaruelo la vallée de Broto, arrosée par la rivière d'Ara. Par cette direction il faut 12 h. de marche.

On trouve à Bujaruelo une auberge assez bien tenue, construite sous un rocher dont le

sommet est souvent couvert de neiges. On y traverse l'Ara sur un joli pont, et tout aussitôt, ayant devant soi les énormes masses de la montagne de Taillon, on commence à gravir le port de Bujaruelo à travers des rochers escarpés et par un sentier qui prend la direction du N.-O. Ce chemin n'offre aucune difficulté, il est praticable même en hiver, et c'est par ce passage que les habitants de la vallée de Broto amènent leurs troupeaux aux pâturages des lacs d'Estom et d'Estom Soubiran, dans le groupe des montagnes de Saint-Sauveur. En 2 h. de montée environ, on atteint le *col de Gavarnie*, haut de 2,280 mètr., d'où l'on découvre une vue bornée. Par une descente rapide qui contourne à l'E. les escarpements du Taillon, on arrive en 1 h. 1/2 environ en vue du Cirque, et par conséquent, à 1 h. du village de **Gavarnie**.

De ce point, un chemin descend la vallée de Gèdre et aboutit à Luz, d'où on gagne promptement et facilement Barèges, Saint-Sauveur, Cauterets et Argelès, par la belle route des gorges de Pierrefitte.

ROUTE 56.

DE SARAGOSSE A PANTICOSA.

A. PAR JACA (146 kil.).

Voir R. 52, de Saragosse à Jaca, 110 kil., et R. 54, A, de Jaca à Panticosa, 36 kil.

B. PAR HUESCA (145 kil.).

De Saragosse à Huesca, 62 kil., (R. 51).

On quitte Huesca au N.-O. par un chemin non carrossable, assez facile dans la belle saison et qui peut être parcouru en deux jours. La contrée est très-pittoresque. On trouve facilement pendant la saison des eaux, à Huesca, à Bolea, à Sabiñanigo et à Biescas, des montures pour ce trajet. Le chemin traverse

15 kil. (77 kil.), *Bolea*, bourg de 500 hab., situé sur une hauteur.

25 kil. (102 kil.), *Calderenas*, v. de 200 hab.

8 kil. (110 kil.), *Puente de Fanlo*. Pont sur le Gallego, accompagné d'une seule maison habitée. On remonte la rive droite de cette rivière jusqu'à

8 kil. (118 kil.), *Sabiñanigo*, v. de 200 hab. avec son annexe *el Puente*, situé sur l'autre rive du Gallego.

3 kil. (121 kil.), *Aurin*, v. de sept maisons et de 80 hab., situé dans une jolie plaine, auprès du confluent du Gallego et de la petite rivière d'Aurin.

5 kil. (126 kil.), *Senegué*, v. de 250 hab., situé en partie dans la plaine, en partie sur une colline.

5 kil. (131 kil.), *Biescas* (V. p. 381).

14 kil. (145 kil.), **Panticosa**. (V. p. 382.)

ROUTE 57.

DE SARAGOSSE AUX BAINS DES PYRÉNÉES FRANÇAISES.

A. A BAGNÈRES DE LUCHON, PAR BARBASTRO ET VENASQUE.

De Saragosse à Barbastro, 76 kil. (R. 50). Le trajet de Barbastro à Luchon se fait en trois jours, à cheval ou à pied¹. On sort de Barbastro au N.-E., franchissant tout aussitôt la petite rivière de Vero.

Première journée. La route gravit de hautes collines, traverse, après 1 h. 1/2 de marche, Enate, hameau de 18 maisons, un peu au delà duquel (35 min.) elle passe la Cinca, à la *Barca de Peña*, au-dessus du confluent de cette rivière avec l'Essera, dont on remontera toute la vallée jusqu'au-dessus de Venasque.

1 h. *La Capilla de San Roque*, au bas d'une colline calcaire, au sommet de laquelle on rencontre 15 min., *La Puebla de Castro*,

¹ Cette route et ses distances nous ont été indiquées par M. le Dr Lambron.

petite V. fort ancienne, de 820 hab., encore entourée de murailles, et située au milieu d'une vaste et belle campagne.

1 h. 15 min. *Graus*, V. de 1800 hab., baignée à l'E. par l'Essera, et dominée à l'O. par une haute montagne rocheuse et presque à pic. La ville est distribuée en rues bien pavées, ses maisons sont bien bâties, à deux et trois étages; celles qui entourent la place de la Constitution sont à arceaux, formés par de belles colonnes en pierre de taille. L'église, fort ancienne, conserve très-précieusement un crucifix donné à la ville par San Vicente Ferrer. A une portée de fusil au-dessus de Graus, se trouve une belle chapelle dédiée à *Ntra Sra de la Peña*, que le rocher domine de plus de 150 mètr. Cette chapelle est en grand renom dans tout le pays, et les habitants y viennent en grande affluence, surtout pendant la semaine sainte. La montagne qui domine le sanctuaire porte une menace permanente contre la sûreté de la ville et de ses habitants. Une roche énorme qui en est à demi détachée semble prête à rouler sur la ville, dont elle écraserait la plus grande partie; il semble que la première commotion accidentelle du sol ou un violent ouragan puisse suffire à précipiter cette énorme masse. L'administration locale s'en préoccupe, et on en est encore à se demander quels travaux pourront, sinon la détruire complètement, du moins la diminuer de poids et de volume. En 45 min. au delà de Graus, on atteint la *venta de Santa Lucia*, et, à une distance égale, *Perarria*, v. de 400 hab., dans une jolie plaine arrosée par l'Essera.

20 min. *Besians*, hameau de 40 hab. On traverse l'Essera, pour arriver, sur la rive gauche, en 30 min. à

Santa Liestra, ou *San Quilez*, petit v. de 40 maisons, où l'on peut prendre gîte pour la première nuit.

Deuxième journée. 2 h. de Santa Liestra, *Morillo de Liena*, v. de 80 hab., dans une plaine, sur la rive gauche de l'Essera.

45 min. *Campo*, v. de 200 hab., tout entouré de hautes montagnes. Le chemin se rétrécit et commence à monter pour atteindre, en 1 h. 20 min., au milieu d'assez nombreuses difficultés,

Seira ou *San Pedro* (200 hab.), puis (2 h.) *Chia* (450 hab.), situé sur le versant méridional d'une haute montagne. Le chemin, à chaque instant plus impraticable, atteint en 1 h. 20 min. *Sahaun*; un quart d'heure après, la chapelle de *Ntra Sra de Guayente*; au bout d'un autre quart d'heure, *Eristé*, v. de 150 âmes, tout environné de hautes roches escarpées.

30 min. *Venasque*. (*Auberges*: Brousseau, Pedro Farras, 8 à 10 fr. par jour), bourg de 500 hab., riche et commerçant, mais affreusement sale, situé à 1,109 mètr. d'altitude, dans une position très-pittoresque. « Il est dominé, dit M. Joanne, par une montagne dont les assises calcaires semblent formées de gradins gigantesques. A l'E., de grandes terrasses, nues et comme brûlées par le soleil, s'étendent jusqu'au pied des contre-forts de la *Maladetta*; au N., les montagnes de la frontière se dressent comme une barrière infranchissable. Une citadelle, entourée de trois côtés par un ravin profond, s'élève au-dessus de la ville avec ses grandes murailles blanches, percées d'embrasures, sa tour ronde crénelée et son haut donjon carré. Entre la citadelle et l'Essera, la ville développe sa longue rue, terminée à l'extrémité S. par les deux tours de l'église. Un petit pont ogival la fait communiquer avec la rive droite de l'Essera. Dans la rue principale — calle Mayor — on voit plusieurs vieilles maisons pittoresques, ornées de sculptures et d'inscriptions; quelques-unes sont encore munies de leurs tourelles de défense. L'une d'elles appartenait aux comtes de Ribagorza.

L'église *Santa Maria*, de construction romane, est assez petite, d'une seule nef avec un vaste transept. On y remarque plusieurs détails curieux. Dans la sacristie on peut visiter de magnifiques ornements d'or et de soie. Une autre église, *San Martin*, a été détruite pendant l'occupation française, en 1809, parce qu'elle gênait la défense de la citadelle. Celle-ci n'offre pas un grand intérêt; elle fut construite, en 1592, par le roi Philippe II. La garnison actuelle est de 100 hommes.

Troisième journée. Deux chemins conduisent de Venasque à Bagnères de Luchon; l'un, quelquefois dangereux, par le *port de Venasque*, à 14 kil. du bourg, en remontant le cours de l'Essera jusqu'auprès de son origine; l'autre par le *port de la Gleyre*, d'où une route nouvellement pratiquée conduit facilement à Luchon. D'après les indications de M. Lambron, on arrive en 2 h. 1/2 à l'*hospice de Venasque*, où se séparent les deux chemins: celui du col de Venasque monte à droite, celui du col de la Gleyre à gauche. On atteint ce dernier col en 1 h., 20 min. après avoir dépassé le chalet qui sert de repos aux promeneurs de Luchon. Il faut 2 h. pour descendre à cette ville.

B. A BAGNÈRES DE LUCHON, PAR JACA.

De Saragosse à Jaca, 110 kil., (R. 52); de Jaca à Urdos par Canfranc, 7 h. 40 min. (R. 53).

D'Urdos à *Etsaut*, R. d'Oloron, 45 min.; *Bedous*, 1 h. 30 min.; *Escot*, 1 h.

A Escot on quitte la route d'Oloron pour franchir, par un chemin à droite, le col de Maria-Blanca (2 h. 30 min. de marche) et passer de la vallée d'Aspe dans la vallée d'Ossau. Du col, on descend en 50 min. à la chapelle de *Bielle*, sur la route de Pau aux Eaux-Bonnes. On remonte cette route (1 h.) jusqu'à *Louvie-Jouzun*, d'où part un chemin de grande communication,

passant à *Mifaget*, *Bruges* et *Asson*, qui rejoint, un peu au-dessus de *Lestelle*, la route de Pau à Lourdes.

De Lourdes à Bagnères de Bigorre, Arreau et Luchon. (Voir l'*Itinéraire des Pyrénées*.)

Ces deux itinéraires, A et B, peuvent servir pour une charmante excursion de Saragosse à Luchon par Canfranc, et retour par Venasque, en 11 ou 12 jours.

C. AUX EAUX-CHAUDES ET AUX EAUX-BONNES, PAR CANFRANC.

Voir les routes précédentes, de Saragosse à Jaca et à Canfranc. Arrivé à Canfranc, on peut choisir entre le *col de Somport* et le *col des Moines*. Par ce dernier, d'un accès peut-être un peu plus difficile, le chemin est beaucoup plus court; il faudrait d'ailleurs y revenir par la crête de la chaîne, si on montait d'abord par Somport.

On descend du col des Moines dans la vallée de Bious qu'on descend, par l'une ou l'autre rive du Gave, jusqu'à la scierie de Bious-Artigues, où l'on trouve une route de voitures qui conduit à *Gabas* en 1 h. 1/2.

De Gabas aux **Eaux-Chaudes**, 8 kil., belle promenade.

Des Eaux-Chaudes aux **Eaux-Bonnes**, par la route, 8 kil.; par le Gourzy, 4 ou 5 h. de marche. (V. l'*Itinéraire des Pyrénées*, R. 33 et 34).

D. AUX EAUX-CHAUDES ET AUX EAUX-BONNES, PAR PANTICOSA.

De Saragosse à Panticosa, 146 kil., (R. 56).

« On sort de Panticosa par une gorge qui s'ouvre à droite, et à l'issue de laquelle on laisse au-dessous de soi, dans la vallée, les v. de *San Dionisio*, *Escarilla* et *El Puyo*. On suit un sentier qui s'élève en serpentant sur le flanc des montagnes. En avant, on aperçoit

¹ Route indiquée, en sens inverse, par l'*Itinéraire des Pyrénées*.

la gorge de Sallent, au fond de laquelle se dresse, formidable et isolé, le pic de Peyrelue, et à gauche s'étend la magnifique vallée de Tena, ancien lac, au fond de laquelle coule le Gallego. Elle s'étend à perte de vue vers le S.-O., resserrée entre de hautes montagnes, et laisse apercevoir en arrière les plaines de l'Aragon. On y découvre onze villes ou villages, qui brillent comme des points blancs sur sa surface verte. On pénètre enfin dans une suite de défilés étroits, boisés et montueux, à la sortie desquels on rencontre le petit village de *Lanus*, sur la rive gauche du torrent. Un quart d'heure après, on arrive à *Sallent*, v. bâti en amphithéâtre à la base du pic de Peyrelue, sur la rive gauche du Gallego, au confluent de la petite vallée du Roumigas avec la grande vallée de Tena, et situé à une hauteur moyenne de 1,252 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Il n'offre rien de remarquable que sa petite église assez bien décorée, et dont le trésor est plus riche que celui de beaucoup de cathédrales. On y trouve une auberge dans laquelle, suivant l'expression d'un voyageur, « on peut presque dormir; » le chocolat à l'eau de cette auberge jouit d'une grande réputation.

On peut aller, par un sentier difficile, de Sallent au col de Somport (R. 53), par le port d'*Isas* (2,817 mètr.), qui sépare la vallée de l'Aragon de celle du Gallego. On compte 8 h. environ de Sallent à la venta de San Antonio.

En sortant de Sallent, on passe devant le poste des douanes espagnoles, remontant toujours le cours du Gallego. On laisse à droite un lac qui remplit un petit enfoncement au pied du pic de Peyrelue, puis, on monte par une rampe douce et facile jusqu'au *Col d'Anéou*, qui s'ouvre à la base orientale de la montagne de ce nom. Un petit mur en pierres sèches, en partie éboulé, indi-

que la frontière des deux Etats.

Au delà du col, 4 h. après avoir quitté Sallent, on rencontre, en descendant, le gave de Brousette qu'on traverse plusieurs fois pour atteindre la case de *Brousette*, à 1 h. du col, et 2 h. après, environ, *Gabas*.

De Gabas aux Eaux-Chaudes et aux Eaux-Bonnes, V. ci-dessus C.

E. A BAGNÈRES DE BIGORRE.

V. ci-dessus B, par Jaca, Canfranc, Urdos, Escot, Louvie-Juzon, Estelle et Lourdes.

F. A CAUTERETS.

Réunir les deux routes, 52 de Saragosse à Jaca, et 54 de Jaca à Cauterets.

ROUTE 58.

DE SARAGOSSE A TERUEL

PAR DAROCA. 169 (kil. 1/2.)

Cette route remonte, sur une grande partie de son parcours, la rive gauche de la petite rivière de Huerba. On laisse à droite, en quittant Saragosse, la *carretera general* de Madrid (R. 44, C) et, à 1 kil. à gauche, après avoir franchi le canal Impérial, et au delà de la rivière, les deux v. de *Quarte* (250 hab.) et *Cadrete* (500 hab.), sur la rive gauche de la Huerba, on rencontre

14 kil., *Maria*, pauvre v. de 400 hab., et plus loin

11 kil. (25 kil.), *Muel*, bourg de 1,000 hab., au milieu duquel on remarque une fontaine monumentale, de très-ancienne origine et qui mérite l'attention.

La route qui, pour atteindre Muel, avait suivi la direction du S., s'élève maintenant vers l'O., dans un sens opposé au cours de la Huerba, et franchit une ligne de hauteurs, de l'autre côté desquelles elle descend vers

11 kil. (36 kil.), *Longarès*, petite V. de 900 hab., située dans une vaste plaine très-fertile en blé, plantée de vignes et d'oliviers,

qu'on nomme le campo de Cariñena. On traverse cette plaine pour atteindre

8 kil. (44 kil.), *Cariñena*, v. de 2,000 hab., entourée d'une muraille très-ancienne; on y remarque une belle église, d'architecture moderne, au-dessus de laquelle s'élève une belle tour carrée qui faisait autrefois partie d'une forteresse appartenant aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean. On retrouve dans Cariñena de nombreux vestiges des époques gothique et arabe, et un vieil oratoire, presque souterrain, qui fut autrefois une mosquée.

La route, se dirigeant vers les hauteurs qui limitent au S. la plaine de Cariñena, rencontre au pied de ces hauteurs, et au milieu de plantations de vignes qui produisent un vin très-estimé, *la venta de San Martin* (11 kil.), au delà de laquelle on commence à monter pour franchir le port du même nom. Au sommet du port se trouve *la venta de Guelba* (6 kil.). A quelque distance, et au pied du versant méridional, la route se partage en deux directions. Par l'une, en descendant en ligne droite vers le S., on traverse le v. de *Villaréal*, plus loin, celui de *Lechon*, pour atteindre *Calamocha*, à 42 kil. 1/2 de Cariñena. L'autre direction qui est plus longue (60 kil.) ramène également à Calamocha, après avoir passé à Daroca.

On rencontre par cette voie, à 6 kil. de la venta de Guelba, laissant Villaréal à 1 kil. à gauche,

6 kil. (67 kil.), *Maimar*, v. de 250 hab., situé au milieu d'une grande plaine arrosée par la rivière de Huerba.

8 kil. (75 kil.), *Retascon*, v. de 150 hab., au pied d'une petite chaîne de collines, de l'autre côté desquelles on arrive à

4 kil. (79 kil.), **Daroca**, très-ancienne cité, de 2,500 hab., située dans un entonnoir et entourée de hauteurs que couronne une belle enceinte crénelée, de 2,200 mètr. de développement, flanquée de

144 tours qui ont conservé leur vieil aspect mauresque. La ville compte environ 450 maisons, de pauvre apparence, et pas un seul édifice digne d'attention, si ce n'est l'église collégiale, dans laquelle on retrouve quelques curieux vestiges de l'ancienne mosquée arabe. L'une des chapelles de cette église est ornée d'un autel richement orné de statues d'albâtre et de reliefs en stuc, dans l'intérieur duquel on conserve avec une grande vénération, enfermés dans un reliquaire d'or donné par Ferdinand le Catholique, les saints corporaux (*santos corporales*), dont nous allons rapporter la légende.

Don Berenguer de Enteza, à la tête d'une petite partie des troupes de Jayme I^{er}, allait assiéger, dans le royaume de Valence, le château de Chio, défendu par les Maures, lorsqu'il fut surpris par une armée de 20,000 infidèles et forcé de se retrancher avec son monde sur une colline qui fut immédiatement enveloppée. Berenguer forma sa troupe, fit dire la messe sous sa tente et se disposait à communier avec ses cinq capitaines, mais alors on entendit les cris de l'ennemi qui arrivait de toutes parts. Les hosties étaient consacrées, Berenguer et ses lieutenants partirent sans prendre le temps de les recevoir, et le prêtre, frappé de crainte, les enveloppa dans les corporaux et les cacha sous quelques pierres et sous des broussailles. Les Maures repoussés, les capitaines remontrèrent pour recevoir la communion, et lorsque le prêtre eut retiré les linges sacrés de leur cachette, il trouva les hosties toutes baignées de sang. Chacun des chevaliers voulut posséder ce merveilleux trésor, le prêtre le réclama pour Daroca; on l'enferma dans une petite boîte d'argent dont on chargea une mule. En arrivant à Daroca, devant la porte de l'hôpital de San Marcos, la mule tomba morte. On recueillit la merveilleuse relique, qui fut dé-

posée dans la collégiale et qu'on expose aux yeux de la population une fois l'an, le jour de la Fête-Dieu.

La position encaissée de Daroca l'exposerait à être inondée sans un très-remarquable travail, unique peut-être, en son genre, en Espagne, et dont la construction a été dirigée, au milieu du xvi^e siècle, par Pierre Bedel, le célèbre architecte des Arcos de Teruel. C'est un tunnel, pratiqué à travers la base d'une haute montagne, sur une étendue de 750 pas, une largeur de 6 mètr. 1/2 et une hauteur de 8 à 9 mètr., et qui sert, en temps de pluie, de déversoir aux eaux pour les rejeter dans une vallée voisine et, en temps ordinaire, de chemin couvert.

On rencontre à Daroca la rivière de Jiloca, dont on remonte le cours en traversant successivement les villages insignifiants de (9 kil.) *Baguena*, (3 kil.) *Burbaguena* et (4 kil.) *Luco*, tous trois dans une vaste plaine très-arrosée et très-fertile, bornée à gauche par une ligne de belles collines. On traverse, à une petite distance au delà de Luco, le *Pancrudo*, affluent du Jiloca, et bientôt après, la route se rattache à celle dont il a été question plus haut et qui vient directement de Cariñena par Lechon.

8 kil. (103 kil.), *Calamocha*, petite V. de 1,500 hab., située sur la rive droite du Jiloca, au milieu d'une plaine immense qui s'étend au S. jusqu'aux montagnes d'Albaracin, à 56 kil. de distance. Ce territoire est peu productif; le pays n'est pas riche et ses habitants vivent de petites industries. La rivière forme une riante vallée, et la route est large, unie et bien entretenue jusqu'à

6 kil. (109 kil.), *Caminreal*, v. de 650 hab., sans aucun intérêt. En remontant toujours le cours du Jiloca, on arrive à

5 kil. (114 kil.), *Monreal del Campo*, où vient se rattacher un chemin, précédemment décrit

(p. 249), qui descend de Molina de Aragon et de Guadalajara (ancienne route de Madrid à Teruel).

11 kil. (125 kil.), *Villafranca de Campo*,

11 kil. 1/2 (136 kil. 1/2), *Torre-mocha*,

11 kil. (147 kil. 1/2), *Villarquemado*,

11 kil. (158 kil. 1/2), *Caudete*,

11 kil. (169 kil. 1/2), **Teruel**.

V. pour cette partie de la route depuis Monreal, et pour Teruel, la R. 41, p. 249 et 250.

ROUTE 59.

DE CALATAYUD A TERUEL

(133 kil. 1/2.)

V. Calatayud, R. 44, C (p. 336).

On quitte cette ville, au S., par un chemin qui s'embranché sur la *carretera general* de Madrid et qui se partage en deux directions. L'une remonte la rive droite du Jiloca; l'autre, traversant une immense plaine riche et cultivée, plantée en vignes, en oliviers et en céréales, rencontre

11 kil., *Belmonte*, v. de 900 hab., avec quelques ruines d'un vieux château maure. On y cultive le chanvre en grande quantité.

11 kil. (22 kil.) *Miedès*, v. de 600 hab., situé dans une plaine et sur la rive droite de la petite rivière de Miedès ou Peregil. On y voit un beau couvent de religieuses de la *Purissima Concepcion*, construit au commencement du xvii^e siècle, dont l'église, qui peut contenir près de 1,000 fidèles, possède, sur l'autel d'une chapelle latérale, une image de Jésus enfant à laquelle on attribue de nombreux prodiges.

17 kil. (39 kil.), *Retascon*, puis

4 kil. (43 kil.), **Daroca**. (R. précédente.)

De Daroca à Teruel, 90 kil. 1/2 (133 kil. 1/2).

QUATRIÈME SECTION.

MADRID ET SES ENVIRONS.

NOUVELLE-CASTILLE.

La Nouvelle-Castille est peut-être la province du centre de l'Espagne qui manque le plus d'unité et de physionomie particulière. Toute son histoire passée se résume dans l'histoire de Tolède ; mais les splendides souvenirs de ce célèbre royaume sont insuffisants à dissiper l'obscurité qui couvre le reste de la région. Le seul mouvement qui s'y fasse à Madrid pour unique théâtre, et ne rayonne pas au delà du territoire restreint de la capitale. Guadalajara, au centre de la fertile contrée de l'Alcarria, Cuenca, au fond de ses montagnes sauvages, Ciudad Real, au milieu de ses plaines immenses, restent isolées dans leurs districts, et ne reçoivent du chef-lieu de la province d'autre impulsion que celle qui s'adresse aux autres divisions de la monarchie¹.

Lorsque les braves Castillans du xi^e siècle, franchissant les montagnes du Somosierra et du Guadarrama, descendirent comme un torrent vers l'étroit royaume de Tolède, ils traversèrent les grandes plaines, passèrent le Tage et le Guadiana, et, arrivés aux montagnes de la Sierra Morena, au terme de cette marche glorieuse qui dura un siècle et demi, ils donnèrent à leur conquête le nom de la patrie qu'ils avaient laissée derrière eux, et l'appelèrent la Castille-Nouvelle.

Au nord de cette immense province s'élèvent les sommets neigeux du Somosierra, au N.-E. les hautes murailles du Guadarrama, vers l'orient les Sierras de Molina et de Cuenca s'unissent à celles d'Alcaraz et de Murcie, qui bornent le S.-E. ; au S. une partie de la Sierra Morena sépare la Castille des jardins délicieux de l'Andalousie ; à l'occident s'étend l'Estrémadure, où pénètrent sans obstacle les deux grands fleuves que nous venons de nommer.

Une population insuffisante occupe cette vaste contrée, un peu pressée dans la campagne de Tolède, rare et disséminée dans les solitudes de la Manche. Rarement la nature s'y réveille de son aride monotonie, plus rarement la main de l'homme a cherché à animer par quelque monument ces interminables perspectives. Un fait digne de remarque et qui prouve combien la Nouvelle-Castille diffère également par les coutumes des autres provinces espagnoles, c'est qu'on n'y rencontre

¹ Cette vaste région, qui dans l'organisation ancienne portait le nom de *Nouvelle-Castille*, est aujourd'hui partagée en cinq provinces civiles : Madrid (475,785 hab.), Ciudad Real (244,528 hab.), Cuenca (229,959 hab.), Guadalajara (199,088 hab.) et Tolède (528,755 hab.). La dénomination de Nouvelle-Castille appartient uniquement aujourd'hui à la capitainerie générale qui comprend l'ancienne région, plus la province de Ségovie, de la Vieille-Castille.

presque pas de couvents dans les campagnes. L'ère monastique était antérieure à l'époque de la conquête, l'agriculture s'était affranchie de la tutelle des abbés, les fondations religieuses avaient déjà commencé à envahir les villes. Mais aussi, cette époque était éminemment féodale et guerrière, et on retrouve encore, au-dessus de presque chaque village, un vieux château construit par les Maures ou par leur vainqueurs, ou bien, dans son enceinte, quelque alcazar converti plus tard en palais.

Les villes castillanes sont en petit nombre, si l'on considère l'étendue du territoire, et sauf une seule, malgré le mouvement qui devait résulter du voisinage de la capitale, elles n'ont conquis ni importance ni renom. L'énumération en sera brève : Sigüenza avec sa magnifique cathédrale, Guadalajara avec son palais désert, Alcalá avec ses souvenirs universitaires, Madrid, la capitale moderne, Tolède la vieille cité impériale, Cuenca la monumentale, Huete dans les montagnes de l'orient et deux seules villes, et encore modernes, au milieu des grandes plaines du midi : Almagro et Ciudad Real.

Aucune, si ce n'est Tolède, n'appelle vivement l'attention de l'artiste et de l'homme d'étude, mais celle-ci offre à elle seule un merveilleux musée de vestiges goths, de ruines arabes, de synagogues hébraïques, de paroisses mozarabes, de constructions gréco-romaines et tous les plus beaux échantillons de l'art gothique, depuis le sarcophage aux dimensions modestes jusqu'aux arcs immenses de la belle cathédrale. A Tolède habitent les vieilles traditions, rendues plus poétiques encore par le voisinage de Madrid, la ville moderne, où ne manquent pas non plus les contrastes : les souvenirs de la cour autrichienne, et les grandeurs stériles de la maison de Bourbon, les rues étroites et les vastes habitations, de belles promenades ombragées et des alentours d'une aridité navrante, un magnifique palais, et nul monument religieux digne d'attention.

Après ces deux villes, l'observateur n'a plus à voir en Castille que la riche oasis d'Aranjuez, les beaux jardins de la Granja, au milieu de la montagne, et les lourdes masses de l'Escorial.

L'histoire particulière de la Nouvelle-Castille n'a pas plus de relief que sa physionomie physique.

Lorsque les Carthaginois et les Romains se disputaient la possession de la Péninsule, ce territoire était partagé en grandes tribus indépendantes l'une de l'autre, distinctes par les mœurs et par le mode de gouvernement. Ses plaines orientales, correspondant à peu près à la province actuelle de Cuenca, formaient une grande partie de la Celtibérie ; à l'ouest de la Celtibérie, depuis le Guadarrama jusqu'aux montagnes de Tolède, s'étendait la Carpetanie. Au sud, les Oretani occupaient les vastes campagnes limitées par la Sierra Morena, la Manche aujourd'hui.

Quand vinrent Requila avec les Suèves, Euric avec les Visigoths, toutes ces divisions disparurent ; Leovigilde établit sa cour à Tolède qu'aucune cité n'égalait en puissance et en gloire jusqu'au moment de l'invasion des Arabes, en 711.

Ils se répandirent en un clin d'œil sur toute l'Espagne, ne rencon-

trant dans cette course torrentielle qu'une ville, Tolède, qui essayât un instant de leur fermer ses portes; puis ils franchirent le Guadarrama et pénétrèrent jusque dans la Cantabrie. Tolède cessa d'être une capitale et devint le chef-lieu d'une grande province arabe qui comprenait, non-seulement toute la Castille actuelle, mais encore une partie de l'Andalousie, les royaumes de Murcie et de Valence, et presque toute la Vieille-Castille.

Au XI^e siècle, l'un des Hadjibs des Omniades, Ismaïl-ben-Dylnun, fit du gouvernement de Tolède un royaume indépendant et s'allia aux gouverneurs d'Albarracin et de Valence pour tenir tête aux Maures d'Andalousie. Le roi de Cordoue prit les armes, fut battu et se vit un instant assiégé dans sa capitale. Tolède devint la reine de tout le centre de la Péninsule, et le royaume de Valence était son tributaire.

Mais bientôt, au milieu de dissensions sans nombre, la puissance arabe se mit à déchoir. Ferdinand I^{er}, réunissant les forces de la Vieille-Castille et de Léon, envahit à son tour les campagnes de Guadalajara et de Madrid, ne s'arrêta qu'aux rives du Tage, brûlant et dévastant sur son passage, et faisant payer sa retraite au prix de nombreuses richesses et de tributs humiliants. Une alliance s'ensuivit, mais elle ne préserva pas longtemps le royaume de Tolède, et un jour, en 1085, le trône croula et le roi arabe, expulsé, alla se réfugier à Valence. La monarchie castillane se transporta à Tolède, elle s'y maintint deux siècles sans étendre beaucoup ses limites, jusqu'à ce qu'Alfonse VII, vainqueur des infidèles, dictant des lois aux autres rois chrétiens, eût attaché sur son front le diadème impérial. Il passa le Guadiana, prit Calatrava et s'avança jusqu'à la Sierra Morena. Les musulmans divisés entre eux, cherchant à se détruire mutuellement, sollicitèrent son alliance, l'attirèrent jusqu'au milieu de l'Andalousie et du royaume de Murcie. Cordoue lui ouvrit ses portes et vit planter la croix chrétienne sur sa superbe mosquée; Baeza se rendit; Almeria enveloppée par ses troupes, cernée sur mer par les galères de Gènes et de Barcelone, tomba en son pouvoir avec toutes les richesses que la piraterie y avait accumulées.

Lorsque la mort surprit Alfonse VII, la Castille, considérablement agrandie, se sépara du royaume de Léon. Au XII^e siècle, elle luttait encore cependant contre l'inondation musulmane. Alarcos était prise et détruite; Calatrava cédait, malgré l'héroïque résistance de ses chevaliers; Tolède, deux fois assiégée, voyait l'incendie et les ravages s'étendre dans les campagnes qu'elle domine. C'est alors que vint Alfonse VIII. Influent comme Alfonse VII sur les autres monarques de la Péninsule, dictant la paix au dedans, arbitre au dehors entre la France et l'Angleterre, il résolut de porter un grand coup contre cette puissance toujours inquiète, et de convoquer contre l'islamisme une croisade décisive.

Les chevaliers de presque tous les pays de l'Europe, des aventuriers avides de combats et de butin, accoururent à la voix du monarque castillan. Alfonse écrivait au pape Innocent III qu'il avait dans son armée cinquante mille fantassins et douze mille cavaliers étrangers; l'Aragon fournit vingt mille hommes et trois mille chevaux conduits

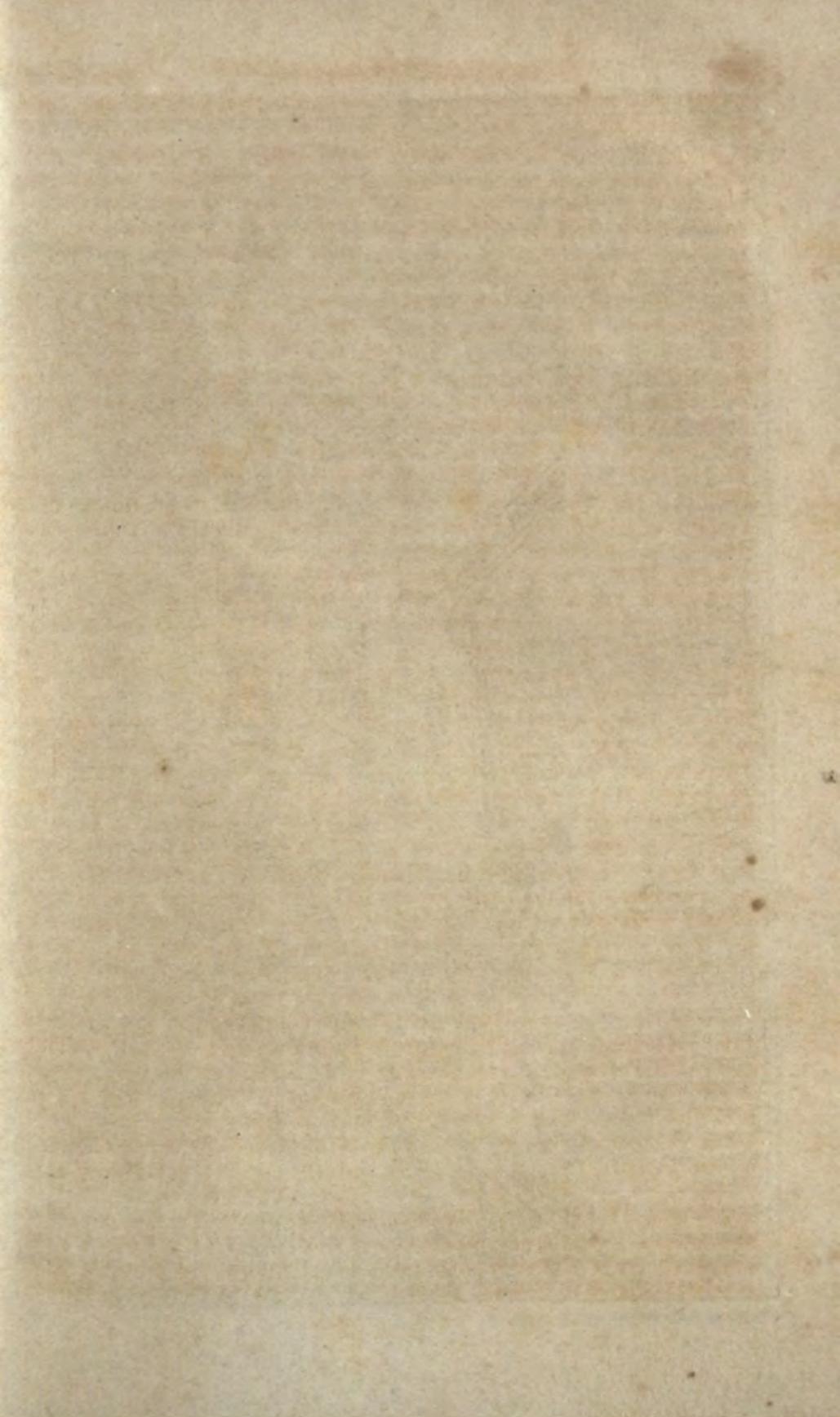
par leur roi don Pedro II; le Portugal envoya ses hommes d'armes le lendemain des funérailles de son roi.

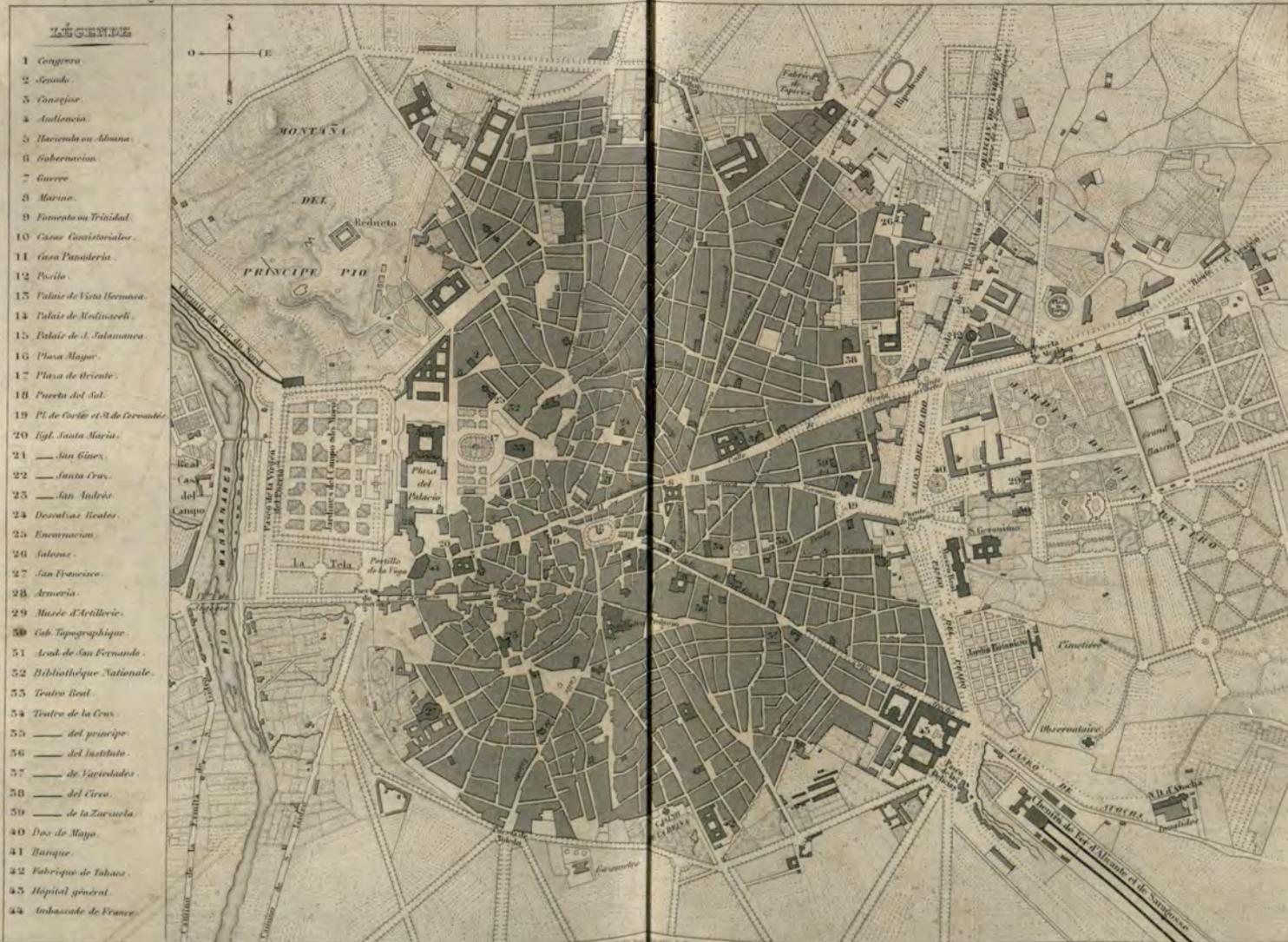
Toutes ces masses nombreuses, réunies sous les murs de Tolède, s'ébranlèrent enfin au mois de juillet 1212, à travers les grandes plaines de la Manche, refoulant les Maures vers la Sierra Morena, et enlevant en passant les postes qu'ils étaient venus fonder en vue de la terre chrétienne. Déjà, cependant, les fortes chaleurs de l'été, les cruelles sécheresses au milieu de ce vaste territoire, sans abri et sans ombre, avaient jeté le découragement parmi les hommes du Nord; les étrangers s'arrêtaient en route, se débandaient et retournaient sur leurs pas; les chevaliers de Navarre, conduits par leur roi don Sancho VIII, arrivèrent fort à propos pour remplir les vides que causait cette défection. Le roi de Léon, ennemi du roi de Castille, était le seul qui manquât dans cette royale armée. On pénétra dans les montagnes: tous les passages en étaient coupés, fermés par des roches amoncelées. Les chrétiens, conduits par un pâtre, tournèrent les obstacles par un sentier inconnu de l'ennemi, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence dans une petite plaine entourée de hauteurs et nommée las Navas de Tolosa.

Le 12 juillet, l'armée espagnole tout entière communia et se rangea en bataille. Les troupes de Castille étaient au centre, celles de Navarre et d'Aragon formaient les deux ailes, puis les combattants s'ébranlèrent, conduits par trois rois, voyant s'élever au milieu de leurs bannières les croix des prélats. Le choc fut terrible, le centre plia, mais il fut promptement soutenu par l'arrière-garde que formait la chevalerie des ordres militaires. On revint à la charge, et bientôt le désordre se mit dans les rangs des musulmans. Mohamed-al-Nassr, qui les commandait, avait dressé sur une éminence son pavillon de soie rouge: les plus braves de son armée l'entouraient rangés en cercle, et en avant de ce cercle un retranchement formé de chaînes les protégeait contre les attaques de la cavalerie. Lorsque les lignes musulmanes eurent été rompues dans la plaine, les efforts des chrétiens se portèrent sur cette espèce de camp fortifié qu'ils trouvèrent vaillamment défendu par son double retranchement d'hommes et de fer. Les Navarrais parvinrent les premiers à briser les chaînes et à pénétrer dans l'enceinte; de ce moment commencèrent la défaite, la déroute et le carnage des musulmans: ils laissèrent deux cent mille cadavres sur un espace de quatre lieues. Mohammed, qui jusque-là était resté assis sur un bouclier au milieu de son pavillon, s'élança sur son cheval et ne s'arrêta qu'à Jaen. Le butin fut immense, Alfonse le livra à ses alliés de Navarre et d'Aragon, ne voulant pour lui que la gloire d'avoir dirigé cette importante journée.

De ce moment, jamais un musulman ne descendit de ce côté de la Sierra Morena, l'Andalousie fut désormais ouverte aux armes chrétiennes.

Ferdinand III continua l'œuvre d'Alfonse; Cordoue, Jaen, l'opulente Séville tombèrent l'une après l'autre entre ses mains. Alfonse X s'empara de Murcie. Ses successeurs devinrent maîtres successivement de toutes les places du littoral andalou, et, en 1340, la victoire du Salado,





LÉGENDE

- 1 Congrès.
- 2 Seculo.
- 3 Concejos.
- 4 Audiencia.
- 5 Hacienda ou Aduana.
- 6 Gobernacion.
- 7 Cuervo.
- 8 Marine.
- 9 Esmpto ou Trinidad.
- 10 Casas Consistoriales.
- 11 Casa Panaderia.
- 12 Pósito.
- 15 Palais de Vista Hermosa.
- 14 Palais de Medinaceli.
- 15 Palais de S. Salazar.
- 16 Plaza Mayor.
- 17 Plaza de Oriente.
- 18 Puerta del Sol.
- 19 Pl. de Cordes et St de Ceruantes.
- 20 Egl. Santa Maria.
- 21 — San Gines.
- 22 — Santa Cruz.
- 23 — San Andrés.
- 24 Douanes Reales.
- 25 Enumeration.
- 26 Saleras.
- 27 San Francisco.
- 28 Armeria.
- 29 Musée d'Artillerie.
- 30 Cab. Topographique.
- 31 Acad. de San Fernando.
- 32 Bibliothèque Nationale.
- 33 Teatro Real.
- 34 Teatro de la Cruz.
- 35 — del principe.
- 36 — del Instituto.
- 37 — de Vapores.
- 38 — del Cerco.
- 39 — de la Zarzuela.
- 40 Dos de Mayo.
- 41 Banque.
- 42 Fabrique de Tabacs.
- 43 Hôpital général.
- 44 Ambassade de France.

sur les plages de Tarifa, mettant à néant l'innombrable armée du roi de Maroc, recula la frontière chrétienne de la Sierra Morena aux rivages de la Méditerranée.

Il ne restait plus qu'un asile au croissant dans l'Espagne redevenue chrétienne, c'était la célèbre Grenade. Les Maures surent s'y maintenir pendant le règne agité et les fureurs homicides du roi de Castille don Pedro II, pendant cette triste lutte qui se termina par un fratricide à Montiel, pendant les règnes maladroits et indolents de don Henri III, de don Juan II, et pendant l'anarchie qui dévora les Castilles sous don Henri IV.

« Mais, dit M. José Maria Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), l'aurore de la restauration jaillit subitement de cette nuit ténébreuse : l'immortelle Isabelle de Castille, en donnant sa main à Ferdinand d'Aragon, réunit en un seul les deux plus puissants royaumes de l'Espagne. La monarchie se releva forte et puissante ; il appartenait à la reine Catholique de faire disparaître du sol espagnol le dernier vestige de l'invasion sarrasine : Grenade tomba. Bientôt, au nord, Jean d'Albret fut dépossédé de la Navarre. De tous ces éléments divers, de toutes ces provinces distinctes, de tous ces royaumes rivaux, il se forma une grande unité, une nationalité désormais indivisible. La Castille lui donna son nom longtemps encore, puis la Castille devint l'Espagne, l'Espagne fut la suzeraine de l'Italie, la maîtresse d'un nouveau monde, elle ceignit son front de la couronne impériale.

« La cour, jusque-là errante, suivant, d'une capitale à l'autre, les progrès successifs de la conquête, se fixa enfin, dès que la nation fut arrivée à l'apogée de sa gloire. Madrid, au centre de la Castille et du royaume, fut choisie par Philippe II pour sa résidence, et ce choix, qu'on pourrait appeler un caprice de cette volonté de fer, est peut-être, de tout le testament de Philippe II, la seule chose qu'aient conservée ses descendants et ses successeurs, la seule que les révolutions et les siècles aient respectée parmi les grandes entreprises du fils de Charles-Quint. »

MADRID.

Renseignements généraux.

HÔTELS : *Fonda peninsular*, calle de Alcalá, 15 (chambres de 8 à 10 réaux, déjeuner 10 réaux, dîner 14 réaux, service 2 réaux). *La Nueva Peninsular*, calle de Alcalá, 10; table d'hôte à 12 réaux. *La Vizcaina*, calle Mayor, casa del Cordero; 30 à 40 réaux par jour. *Fonda de San Luis*, calle de la Montera, 27; depuis 12 réaux (second ordre). *Fonda de Europa*, calle de Peregrinos, 1; depuis 6 réaux. — Les hôtels sont peu nombreux et généralement infé-

rieurs de tout point aux établissements de ce genre existant dans les principales villes européennes. La table y est mal servie et dépourvue de ce confortable qu'on rencontre maintenant à peu près partout. Il est des aliments auxquels il faut complètement renoncer et qui n'arriveront à Madrid que lorsque les chemins de fer auront autrement assuré son approvisionnement, c'est le beurre, le lait, le poisson frais et les bons légumes, sauf cependant les asperges, qui viennent d'Aranjuez. Le pain y est excellent, l'eau y est renommée, d'une limpidité admi-

nable, mais d'une fraîcheur qui ne convient pas à tous les estomacs.

CASAS DE HUESPEDES. C'est le moyen d'habitation le plus commode et le plus usité pour les étrangers, lorsque leur séjour doit se prolonger quelques semaines. Les *casas de huespedes* sont des appartements meublés dans des maisons particulières, où l'on trouve un logement décent, une table convenable et un service généralement empressé, à des prix bien inférieurs à ceux des hôtels (20, 25 et 30 réaux par jour). Ces logements n'ont ni enseignes ni indications particulières; lorsqu'ils sont vacants on les reconnaît à une feuille de papier blanc attachée à l'un des coins du balcon. La feuille de papier placée au milieu du balcon est l'indication d'un appartement complet à louer.

Les *posadas* sont généralement mauvaises et dépourvues de toute commodité; elles ne reçoivent que des voyageurs des classes inférieures.

RESTAURANTS: *El Cisne*, calle de Alcalá; dîner à 20 réaux. *Lhardi*, carrera de San Geronimo, tout auprès de la *Puerta del Sol*; installé comme un restaurant parisien, servi avec luxe et élégance, mais cher. *Prosper*, même rue, n° 23; dîner à 16 réaux. *Hermann*, calle Jacometrezo, 8. *Pasquet*, calle de la Montera, 17. 12 réaux.

CAFÉS: *Café Suizo*, calle de Alcalá; *el Iris*, même rue; *la Iberia*, carrera San Geronimo; *los dos Amigos*, *el Recreo*, *la Aurora*, calle de Alcalá; *el Principe*, *Venecia*, calle del Principe, etc; et en outre un certain nombre de jeux de billard (*juegos de villar*), généralement indépendants des cafés.

MAISONS DE BAINS: *Casa de Cordero*, calle Mayor, dans la même maison que l'hôtel de la Vizcaina; *la Estrella*, calle de Santa Clara, n° 1; de *Oriente*, plaza de Isabel II, n° 3; calle de Capellanes, n° 1, calle de Hortaleza, n° 85 et 142; calle del Caballero de Gracia,

n° 183, etc. — Prix: 6 à 8 réaux avec linge, 14 à 16 réaux à domicile. Ces prix diminueront nécessairement à mesure que Madrid profitera des travaux considérables qui ont été faits pour pourvoir la ville de l'eau qui lui a si longtemps manqué.

POSTE AUX LETTRES. L'administration des postes est située dans la rue del Correo, tenant à la calle Mayor, derrière le ministère de la *Gobernacion*. Les lettres avec adresse sont portées à domicile par les facteurs: celles qui n'ont pas d'adresse sont retenues à l'administration et inscrites en liste. C'est-à-dire que, dans une vaste salle, sont placardées à la muraille des listes manuscrites, divisées par catégorie pour l'intérieur, les militaires et l'étranger. Ces listes portent le nom du destinataire et un numéro d'ordre. On demande ce numéro à un guichet, et la lettre est aussitôt remise, même sans les précautions qui devraient justifier du droit du réclamant. Cette formalité est la même dans toutes les villes d'Espagne, mais elle ne se fait ni avec beaucoup d'ordre, ni avec beaucoup de clarté dans la formation des listes. Les lettres sont souvent égarées. Les lettres de la France ou pour la France parviennent et s'expédient sans affranchissement; celles pour l'intérieur de l'Espagne s'affranchissent au moyen de timbres-poste de 2 cuartos pour l'intérieur d'une ville et de 4 cuartos pour le royaume. Ces timbres se vendent dans tous les *Estancos*, ou bureaux de tabac.

Les courriers partent de Madrid à 6 h. du soir, la dernière levée des boîtes de quartier (*buzones*) se fait à 5 h.

LIBRAIRIES: Don Carlos Bailly-Baillièrre, libraire de la reine, calle del Principe, 11; Gaspar y Roig, calle del Principe, 4.

CABINETS DE LECTURE (de 2 cuartos à 1 réal la séance): calle de la Victoria, 3; calle del Desengaño, 4; galeria de San Felipe, 8, etc.

CERCLES : *El Ateneo, el Casino, el Circulo del Comercio.*

INSTITUTIONS DE CRÉDIT : *Crédito Moviliario*, calle de Fuencarral 2; *Sociedad general de credito en España*, calle del Turco, 6; *Sociedad española mercantil y industrial*, calle del Prado, 26.

BANQUIERS : MM. Aguirre, calle Montera, 50; de Barcenas, calle de Hortaleza, 132; Cantero, calle Mayor, 26 et 28; Carriquiri, Jacometrezo, 66; Galarza, calle Montera, 41; Jimenez, calle Atocha, 34; Oshea y Ca., calle Fuencarral, 57; Remisa, calle Torija, 14; Sevillano, calle Jacometrezo, 18; Wesweiler, plazuela de Santa Maria, 2, etc.

VOITURES PUBLIQUES : *Courrier (Silla Correo)*, pour Badajoz, 375 réaux; Barcelone, 358; Bayonne, 500; la Corogne, 466; Oviedo, 374; Séville, 525.

Diligencias Postas generales, calle de Alcalá, 15.—(On n'accorde en franchise que 40 livres pesant de bagages, et l'excédant se paye assez cher).—Pour *Barcelone*, les jours pairs, à 7 h. du matin; prix : berline, 500 réaux; intérieur, 400 réaux; rotonde et cupe, 360 r.; — *Bayonne*, tous les deux jours, 9 h. du soir, 600, 500, 360, 280 r.; — *La Corogne*, les jours pairs, 6 h. du matin, 600, 500, 400, 320 r.; excédant de bagages, 50 r.; — *Grenade*, les jours pairs, 400, 340, 300, 200 r.; excédant, 30 r.; — *Malaga*, les jours pairs, 500, 440, 390, 310 r.; excédant, 40 r.; — *Murcie*, les jours pairs, 220, 200, 180, 150 r.; — *Oviedo*, les jours impairs, 600, 500, 400, 320 r.; excédant, 50 r.; — *Ségovie*, tous les jours, 120, 100, 70, 60 r.; excédant, 8 r.; — *Séville*, les jours impairs, 560, 480, 400, 320 r.; excédant, 45 r.; — *Valence* (par chemin de fer jusqu'à Almanza), 250, 240, 230, 220 r.; — *Saragosse*, tous les jours, 300, 220, 200 r.

Diligencias del Norte y Mediodia de España (casa de Cordero, calle Mayor), 30 livres de bagage en franchise. — Pour *Avila*, tous les

quatre jours, à 6 h. du matin, 124, 100, 81 r.; — *Bayonne*, par Burgos, les jours pairs, à 9 h. du soir, les jours impairs, à 11 h. du soir; 600, 500, 360, 280 r.; — par Soria et Pampelune, tous les quatre jours, à 6 h. 1/2 du soir; mêmes prix. — *Bilbao* et *Santander*, tous les quatre jours, à minuit, 560, 480, 400, 320 r.; — *Grenade*, les jours pairs, à 8 h. 1/2 du matin, 400, 340, 300, 220 r.; — *Séville*, les jours impairs, à 8 h. 1/2 du matin, 560, 480, 400, 320 r.; — *Ségovie*, tous les quatre jours, à 6 h. du matin, 120, 100, 60 r.; — *Valladolid*, les jours impairs, à 10 h. du soir, 200, 160, 140, 120 r.; *Saragosse*, les jours pairs, à 7 h. du soir, 225, 197, 169.

La Madriena, calle Alcalá, 10; pour *Séville*, tous les deux jours, à 7 h. 1/2 du matin, 560, 480, 400, 320 r.

Diligencias primitivas, calle de Alcalá, 20. Service temporaire pendant l'été pour les bains de Trillo, les jours pairs, à 5 h. du soir, 100, 80, 70, 60 r.; — *Bains de Sacedon*, les jours pairs, à minuit, 100, 80, 70 r.; — *La Granja*, les jours pairs, à 6 h. du matin, 70, 60, 50, 40 r.; — *Ségovie*, les jours pairs, à 6 h. du matin, 70, 60, 50, 40 r.

La Estrella, calle de Alcalá, 4; pour *Cuenca*, les lundis, mercredis et vendredis, à 10 h. du matin, 120 et 100 r.; excédant, 16 r.

Diligencias de la Nueva Union, calle de Alcalá, 28; pour *Bayonne*, par Soria et Pampelune, les jours pairs, à 6 h. du soir, trajet en 53 h.; 420, 380, 340, 300 r.

Un grand nombre de messageries et d'ordinaires, galères, tartanes et *carritos*, dont la mention est à peu près inutile.

CHEMINS DE FER : **Ligne d'Alicante** (gare de la Puerta de Atocha). — Pour *Alicante*, deux départs par jour, 7 h. 1/2 du matin, 8 h. 1/2 du soir; — Pour *Tolède*, 8 h. 45 min. du matin, 6 h. 30 min. du soir; — Pour *Aranjuez*, par les deux trains d'Alicante et par un

train spécial, à 10 h. 1/2 du matin. — Pour *Valence*, par les deux trains d'Alicante jusqu'à Almanza. Services de voitures d'Almanza jusqu'à Mogente, où l'on retrouve le chemin de fer de Valence. — *Arrivées à Madrid* : d'Alicante, à 7 h. 30 min. du matin et à 10 h. du soir ; de Tolède, à 9 h. 5 min. du matin et à 8 h. 15 min. du soir ; d'Aranjuez, avec les trains d'Alicante et à 5 h. 10 min. du soir ; de Valence, avec les trains d'Alicante.

Service international entre l'Espagne et la France : Voyage de Paris à Madrid en 72 h., par chemin de fer et bateaux à vapeur allant d'Alicante à Marseille et relâchant à Barcelone. Départs de Madrid : les mardis, jeudis et samedis ; d'Alicante : les mercredis, vendredis et dimanches. Prix de Madrid à Paris, 3 classes, 760, 570 et 380 réaux.

Ligne de Saragosse (Gare d'Atocha). De Madrid à Alcalá et Guadalajara, deux départs par jour, trajet en 2 h., prix....

Lignes du nord de l'Espagne. — Gare de la Puerta San Vicente : — Pour l'Escorial, Avila, San Chiridian, Valladolid, Santander et Burgos. (R. 1^{re}, p. 55.)

TÉLÉGRAPHIE : Bureau au rez-de-chaussée du ministère de la Gobernacion, entrée par la calle de Correos. Madrid est en communication électrique avec Irun, la France par Bayonne, Saragosse, Barcelone, la Junquera, la France par Perpignan, Cuenca, Valence, Alicante, Murcie, Cartagène, Cordoue, Séville, Huelva, Cadix, Algeciras, Tolède, Ciudad Real, Jaen, Grenade, Malaga, Almeria, Mérida, Badajoz, Cacerès, Valladolid, Rioseco, Zamora, Orense, la Corogne, le Ferrol, Vigo, Santiago, Léon, Oviedo, Gijon, Salamance, Ciudad Rodrigo, Lugo, Burgos, Vitoria, Ségovie, la Granja, el Pardo, l'Escorial. Ces lignes ont une étendue totale de 6,470 kilomètres.

VOITURES DE PLACE. Calèches à

deux chevaux ou coupés à un cheval. — Tarif pour les voitures à un cheval, dans la ville. *La course* : le jour, 4 réaux, depuis la chute du jour jusqu'à 10 h. du soir, 10 réaux ; de 10 h. à minuit, 12 réaux. *L'heure* : le jour, 8 réaux la première, 6 réaux les heures suivantes ; le soir jusqu'à minuit, 10 réaux la première, 8 réaux les autres ; après minuit 14 réaux et 12 réaux. — Pour les voitures à deux chevaux, 2 réaux de plus par course ou par heure. Au delà de la première heure on paye par fractions d'un quart d'heure. Les voitures non retenues portent, à l'un des angles de l'impériale, un petit écriteau portant l'inscription : *Se alquila*. Les principales places de voitures sont à la Puerta del Sol, à la calle de Carretas, en haut de la calle Mayor, carrera San Geronimo, calle de Alcalá, en haut de la calle de la Montera, etc.

On trouve aussi dans plusieurs établissements (calle de Cedaceiros) des voitures de louage à 100 réaux par jour, 50 pour la demi-journée, 2,400 à 3,000 par mois.

COMMISSIONNAIRES, domestiques de place et portefaix, (*mozos de cordel*.) Ils sont généralement originaires des Asturies ou de la Galice, de formes et de manières passablement gauches et grossières ; mais robustes, laborieux et d'une fidélité éprouvée. Les maisons qui les emploient leur donnent d'habitude 2 réaux par jour, plus la nourriture. Les *mozos de cordel* stationnent par groupes dans les rues, sur certains points déterminés. On les paye de 2 à 4 réaux par commission.

JOURS ET HEURES D'ENTRÉE dans les établissements publics.

Armeria real, place du Palais. Tous les samedis, de 10 à 4 h., avec un permis du grand écuyer de la reine.

Asile de San Bernardino, extra muros. Tous les jours, sans billet.

Bibliothèque nationale, plaza de Oriente ; tous les jours non fériés, de 10 à 3 h. ; entrée publique.

Bibliothèque de San Isidro; tous les jours non fériés, de 9 à 3 h.

Cabinet d'anatomie de la Faculté de médecine, calle de Atocha. Les dimanches, avec permis des professeurs.

Cabinets de machines du Conservatoire des arts, à la *Trinidad*, calle de Atocha. Entrée publique tous les dimanches.

Cabinet des mines de la direction des mines, calle del Florin. Entrée tous les jours.

Cabinet d'histoire naturelle, dans l'hôtel de l'Académie de San Fernando, calle de Alcalá. Entrée tous les jours non fériés, avec carte délivrée par le directeur.

Cabinet topographique, au Buen Retiro, les mardis et samedis, avec permis du directeur de l'artillerie.

Casa de espositos (Enfants trouvés). Calle de Embajadores; avec permission du directeur.

Casas de moneda (Monnaies), calle de Segovia y carrera de San Francisco, avec permission du directeur.

Collège de sourds-muets et Institut d'aveugles, calle del Turco; les vendredis dans l'après-midi, avec permission du directeur.

Ecoles d'enfants; entrée sans permis.

Fabrique de tabacs, calle de Embajadores, avec permission du directeur.

Galerie de peinture et de sculpture de l'Académie de San Fernando, calle de Alcalá. Entrée publique, depuis le 21 septembre jusqu'au 10 octobre. Les étrangers sont toujours admis avec leurs passeports.

Hospice, calle de Fuencarral, avec permis du directeur.

Hôpitaux: — *general*, calle de Atocha. Les jeudis et dimanches, de 9 h. à 11 h.; — *des Invalides*, hors de la porte d'Atocha, avec permis du chef; — *militaire*, avec permission des inspecteurs de santé militaire; — *des Incurables (femmes)*, calle de Amaniël, avec permis du directeur; — *Incurables (hommes)*, avec permis.

Jardin botanique, ouvert au public pendant tout le printemps, et visible avec billets le reste de l'année.

Jardins réservés du Retiro, avec carte de l'administrateur.

Musée d'artillerie, au Buen Retiro, les mardis et samedis, de 10 à 5 h., avec billets du directeur de l'arme ou du directeur du Musée.

Musée des médailles de la Bibliothèque nationale, plaza de Oriente, les samedis, de 10 à 3 h.

Musée national de la Trinité, calle de Atocha. Entrée tous les jours dans l'ancien cloître où a été réunie la plus grande partie des tableaux.

Musée naval, plazuela de los Ministerios, les mardis et samedis, de 10 à 3 h., avec carte du directeur.

Musée royal de peinture et de sculpture sur le Prado. Galerie de peinture, les dimanches de 10 à 3 h. Galerie de sculpture, les lundis aux mêmes heures. Les étrangers sont admis tous les jours avec leurs passe-ports.

Palacio real. On peut le visiter avec un billet du chef de la maison royale.

Université littéraire. Calle Ancha de San Bernardo, avec permission du recteur.

AMBASSADES ET LÉGATIONS. — D'Autriche, calle de la Estrella, 22; — de Belgique, calle del Barquillo, 14; — de Brésil, plazuela de Oriente, 4; — de Sardaigne, calle del Leon, 8; — de Danemark, calle de Atocha, 69; — des Deux-Siciles, calle de Segovia, 11; — des Etats-Unis, plaza de Oriente, 1; — de France, cuesta de la Vega, 5; les secrétaires de l'ambassade et le chancelier reçoivent de 2 à 4 h.; — de la Grande-Bretagne, calle de Torija, 9; — des Pays-Bas, calle de San Mateo, 9; — de Portugal, calle de Fuencarral, 92; — de Prusse, calle de Alcalá, 61; — de Suède, calle del Sordo, 37; — de Toscane, calle de la Estrella, 22; — de Russie, calle de Fuencarral, palais de Vista Hermosa.

PASSE-PORTS. L'étranger venant à Madrid doit, dans les vingt-quatre heures, aviser de son arrivée l'alcade de quartier, à la diligence et sous la responsabilité des maîtres de la maison ou de l'hôtel où il descend. Le lendemain le passe-port doit être présenté au visa de l'ambassade pour l'obtention d'un permis de séjour, puis, dans le même but, au gouverneur de la province, qui remet le permis avec le passe-port. Pour le départ, le passe-port doit être visé ou par l'ambassade, ou par un agent consulaire, si on sort d'Espagne par le littoral. Il reçoit également le visa d'un agent espagnol.

THÉÂTRES. *Teatro Real*, plaza de Isabel II; — *del Principe*, calle del Principe, 31; — *El Circo*, plazuela del Rey; — *La Zarzuela* (opéra-comique espagnol), calle de Jovellanos; — *Variedades*, calle Magdalena, 40; — *Circo de Paul*, calle del Barquillo, 7; — *Lope de Vega*, calle del Desengaño; — *Novedades*, plazuela de la Cebada; — *Cruz*, calle de la Cruz; — *Instituto*, calle de las Urosas; — *Plaza de Toros*, hors la porte d'Alcala.

POSITION.—CLIMAT.—ORIGINE.

Madrid, capitale de la monarchie espagnole, chef-lieu de la capitainerie générale de la Nouvelle-Castille, est situé à 40° 25' de latitude N., à 6° 2' de longitude O. du méridien de Paris, et à 675 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Cette ville a 3 lieues (17 kil.) de tour, et compte environ 280,000 habitants. Elle est bâtie sur un sol inégal et sablonneux, au milieu d'une grande plaine aride qui, bornée au N. par les montagnes de Somosierra et de Guadarrama, n'a pour limites sur les autres côtés qu'un immense horizon. C'est la capitale la plus élevée de l'Europe; de là ce mot des Andalous, les Gascons de l'Espagne : « Le trône du roi d'Espagne est le premier après celui de Dieu. »

Autrefois, dit-on, Madrid jouissait d'un climat délicieux qui dé-

cida Philippe II à lui donner la préférence sur ses illustres rivales, lorsqu'il eut à choisir une capitale. Les choses ont changé depuis; mais pas à ce point qu'il n'y ait plus que deux saisons dans cette ville : 9 mois d'hiver et 3 mois d'enfer, selon le dicton vulgaire. Le ciel y est presque toujours pur et serein; mais l'air y est sec, vif et pénétrant, surtout en hiver. Il est très-dangereux pour les poitrines délicates, pour les personnes qui ont le genre nerveux impressionnable; on en ressent les effets sans qu'il fasse un souffle d'air, ce qui a fait dire proverbialement :

*El aire de Madrid es tan sutil
Que mata á un hombre,
Y no apaga á un candil.*

Le printemps y est tempéré et souvent pluvieux, l'été brûlant, l'automne généralement sec et beau jusqu'au mois de novembre. L'élévation du sol (dit M. Guérout, *Lettres sur l'Espagne*), le voisinage des montagnes y donnent au froid une intensité particulière. On souffre plus à Madrid l'hiver, avec 4 degrés, qu'à Paris avec 12. Il souffle du Guadarrama un air subtil et pénétrant qui vous entre dans la poitrine comme une pointe aiguë, qui serre les tempes et irrite les nerfs; et si l'on n'a pas bien soin de s'envelopper dans son manteau et de se couvrir la bouche avec un pli ou le pan rejeté sur l'épaule, on court risque d'attraper une maladie terrible, qu'on appelle ici pulmonie, et qui vous envoie d'ordinaire dans l'autre monde en moins de deux ou trois jours. Quelquefois, il est vrai, des journées ravissantes; tièdes, sereines, éclatantes de soleil, viennent interrompre le règne de cette température glaciale; alors on se croirait au mois de mai. L'absence d'arbres dans les alentours est une des causes les plus réelles de cette rudesse du climat de Madrid. Rien ne préserve la

ville, en hiver, des vents du N., en été, des rayonnements brûlants des sables qui l'entourent. Nous devons dire cependant que les Espagnols se réconcilient peu à peu avec les arbres qu'ils ont longtemps regardés comme des ennemis, et que tous les jours il se fait de nouvelles plantations. Ainsi, encore quelques années et Madrid abrité rentrera en possession de son ancien climat.

Après la pulmonie, le climat de Madrid réserve encore, surtout aux étrangers, une maladie endémique qui fait quelquefois bien des ravages, c'est une colique convulsive qui paraît avoir quelque rapport avec celle des peintres, et qui a souvent des suites longues et fâcheuses. On dit aussi que Madrid est fatal aux enfants pendant la période de la dentition, et enfin :

*Aun las personas mas sanas,
Si son en Madrid nacidas,
Tienen que hacer sus comidas
De pildoras y tisanas.*

Madrid n'a point d'histoire particulière, comme capitale, et il en est d'elle comme de la plupart des capitales de l'Europe, ses commencements sont fort obscurs. Les Espagnols lui attribuent une antiquité fabuleuse; les Français, au contraire, la font sortir de terre au xvi^e siècle seulement. Les uns sont injustes, les autres quelque peu ridicules. Madrid, élevé au rang de capitale par le bon plaisir de Philippe II, eut comme tous les parvenus des généalogistes complaisants qui lui trouvèrent une antique origine. D'après eux, sa fondation eut lieu peu de temps après le déluge, et précéda de plus de dix siècles celle de Rome. On invoque comme preuve à peu près irréfutable une pierre de la porte de *la Culebra*, sur laquelle était sculpté un serpent. Sachant que ce reptile était l'emblème que les Grecs portaient sur leurs drapeaux et gravaient sur

leurs constructions, on a déduit de sa présence sur un monument de Madrid, que du temps de Cadmus cette ville était déjà florissante. D'un autre côté, en démolissant l'*arco de Santa Maria*, on a trouvé des lames de métal portant des caractères qu'on n'a pu déchiffrer. Le *maestro Juan Lopez de Hoyos* a conclu que ces caractères étaient chaldéens, et que l'*arco de Santa Maria* avait été construit par Nabuchodonosor, roi de Babylone, lors de son passage à Madrid. D'autres historiens ont vu Madrid, les uns dans le *Mantua* des Carpetanes dont Ptolomée parle dans ses *Tables*, les autres dans le *Miacum* des Romains. Mais la moindre attention suffit pour faire voir que la position géographique assignée à ces villes ne saurait s'appliquer à la capitale actuelle de l'Espagne. Et cependant le calendrier officiel semble consacrer ces fables de son autorité, en disant sérieusement, dans ses époques célèbres, que l'an de grâce 1859 correspond à l'année 4,028 de la fondation de Madrid.

Madrid, ont dit au contraire les historiens français, n'était avant Philippe II qu'un rendez-vous de chasse. Ceci est une grave erreur. A cette époque, Madrid était déjà important; les dates et les faits qui suivent nous paraissent la meilleure réfutation des deux systèmes.—Il est impossible de prouver l'existence de Madrid sous la domination des Grecs, sous celle des Romains et même à l'époque de la conquête arabe. Mais deux siècles plus tard, en 939, le jour du dimanche des Rameaux, d'après plusieurs chroniqueurs presque contemporains de cet événement, don Ramiro entra dans *Magerit*, berceau, on n'en peut douter, du Madrid actuel. En 1083, Alphonse VI fit la conquête définitive de Madrid et donna des *fueros* à ses habitants. Ses successeurs l'agrandirent, et au xiv^e siècle déjà, cette ville était assez importante pour que Ferdinand IV et

Alfonse II y réunissent les Cortès en 1309, en 1327 et en 1335. — Henri III s'y fit couronner en 1394. Ses successeurs Juan II, Henri IV et les rois catholiques habitèrent souvent son *Alcazar* et le fortifièrent. C'est à Madrid que Charles-Quint reçut la nouvelle de la victoire de Pavie, c'est à Madrid que François I^{er} fut conduit prisonnier, c'est à Madrid que fut signée la paix entre la France et l'Espagne.

Pendant le moyen âge, l'Espagne, divisée en plusieurs royaumes musulmans et chrétiens, avait eu autant de capitales : Tolède, Cordoue, Séville, Grenade, Léon, Burgos, Saragosse, etc. Tous ces royaumes n'en firent plus qu'un seul après la prise de Grenade. Les rois catholiques, Isabelle et Ferdinand ne songèrent pas encore à lui donner un centre fixe, une capitale. Suivant les événements, ils habitèrent tour à tour Valladolid, Tolède ou Madrid. — Charles-Quint, toujours en voyage ou en guerre, n'avait point tranché cette question importante lorsqu'il abdiqua en faveur de son fils Philippe II. Celui-ci, nous l'avons vu, donna la préférence à Madrid. Nous ne serions pas exact en disant, comme nous l'avons fait plus haut, que le caprice seul ait déterminé ce choix. Philippe avait sans doute une affection particulière pour Madrid; mais il céda certainement à un motif politique pour préférer cette ville à Tolède, siège de la monarchie des Goths; à Oviédo et à Léon, berceaux de la restauration espagnole et théâtres de luttes héroïques, et enfin à Cordoue, à Séville et à Grenade, au beau ciel, au sol fertile, aux chefs-d'œuvre de l'architecture arabe. C'est précisément ce passé brillant qui fit repousser ces anciennes capitales. — À un royaume nouveau Philippe voulut donner une capitale nouvelle, sans traditions, sans sympathies comme sans haines, et que toutes les autres villes pussent accepter sans jalousie et

sans défiance. Il espérait qu'elle absorberait les provinces, qu'il n'y aurait plus des Aragonais, des Andalous, des Basques, des Catalans, ayant des intérêts divers et parlant des langues différentes, mais un seul peuple, les Espagnols. Ses espérances furent trompées. — Trois siècles se sont écoulés, et l'Espagne n'est pas encore bien homogène. — Madrid, situé dans une plaine stérile, sans commerce possible, sans industrie et sans écoles, est restée jusque dans ces derniers temps sans influence et sans initiative. Au lieu d'imprimer le mouvement aux provinces, il l'a toujours reçu d'elles, et l'hommage que celles-ci lui ont prêté ressemble à celui que, sous la féodalité, les grands seigneurs rendaient à leur impuisant suzerain. Sa suprématie n'a été longtemps que nominale. La faute en fut d'abord à son fondateur, qui s'établit loin de tout cours d'eau et au milieu de populations indolentes, ensuite aux successeurs immédiats de Philippe II, qui négligèrent de la doter d'universités qui lui auraient donné l'influence du savoir à défaut de celle du commerce. Enfin, à ses administrations municipales qui longtemps ne firent rien pour l'embellir et l'assainir. Le gouvernement actuel s'efforce de réparer les fautes de ses prédécesseurs; la ville de Madrid a enfin compris qu'il ne lui suffisait pas de servir de résidence aux souverains pour être la capitale de l'Espagne; elle a des écoles, des académies, des musées, elle va être très-prochainement le centre d'un réseau de chemins de fer. — Mais ces améliorations, que bien d'autres devront suivre, sont trop récentes pour que leur effet ait pu se faire sentir encore.

On comprendra maintenant que Madrid n'a point d'histoire particulière comme les autres capitales. Il a été le théâtre de beaucoup d'intrigues politiques, mais rarement il a agi au nom de la

nation dont il devait représenter les idées et les intérêts.

Madrid a pour armes, sur champ d'argent, un ours secouant un arbusier vert, aux fruits rouges. L'écu est entouré d'une orle bleue avec sept étoiles, et le tout est surmonté d'une couronne royale. On dit que l'ours est un souvenir du grand nombre de ces bêtes fauves sur l'ancien territoire du Madrid ; que les sept étoiles de l'orle sont une allusion à la constellation de la grande Ourse ; la couronne vint de Charles-Quint. — La ville de Madrid porte les titres de *muy noble y muy leal*, que lui donna Henri IV ; de *imperial y coronada*, qu'elle reçut de Charles-Quint, et de *muy heroica*, par lequel Ferdinand VII la récompensa de son dévouement dans la guerre de l'Indépendance. L'ayuntamiento en corps est appelé Excellence, et chacun de ses membres Seigneurie.

A ces titres il faut ajouter ceux que lui donne le vulgaire : « Il n'y a qu'un Madrid, » — *No hay sino un Madrid*, disent les uns. *Quien dice España, dice todo*, — (Qui dit l'Espagne dit tout), ajoutent d'autres. « Madrid seul est une capitale, » — *Solo Madrid es corte* ; et enfin, proclame-t-on encore : « Où se trouve Madrid, le monde doit se taire ! » — *Donde está Madrid, calle el mundo !*

LE PALACIO REAL.

Le Palais-Royal est situé dans la partie la plus occidentale de la ville, sur la hauteur qu'occupait l'*Alcazar*. Ce château qui servait de demeure aux rois de Castille et de défense à la ville, fut réduit en cendres, sous Philippe V, dans la nuit du 24 décembre 1734. Le roi fit venir de Turin l'abbé Jubarra, dont il n'adopta pas le projet trop grandiose, puis, J.-B. Sachetti. Celui-ci se soumit aux exigences du sol primitif, aux souvenirs duquel le roi ne voulait pas renoncer, et présenta le plan d'un édi-

fice qui, moins étendu et moins majestueux que celui de Jubarra, était en revanche plus élevé et plus pittoresque. Ce plan fut adopté. Les constructions commencèrent le 7 avril 1737, et le palais fut inauguré vingt-sept ans plus tard, par Charles III, le 1^{er} décembre 1764 ; il coûta, dit-on, près de 80 millions. Cet édifice forme un carré de 132 mètr. de côté ; ses quatre façades, à peu près égales dans leur architecture, diffèrent beaucoup par l'élévation ; ainsi, celles du S. et de l'E. n'ont guère plus de 28 mètr. de hauteur, tandis que les deux autres en ont presque le double, par suite de la déclivité du sol. Vu de l'ancienne route de Castille, des bords du Manzanares, de l'arrivée du chemin de fer du Nord ou de la montagne du Principe Pio, avec ses contre-forts, ses terrasses et ses jardins en pente qui lui font un magnifique piédestal, ce palais est d'un aspect imposant, et ses masses blanches se détachent sur ce beau ciel de la façon la plus pittoresque. Ses angles sont flanqués de corps saillants qui forment pavillon et rompent la ligne horizontale. Le rez-de-chaussée, construit en pierres taillées en bossage, est simple et sévère ; au contraire, le grand corps qu'il supporte est léger et gracieux. Les parties en retrait sont ornées de pilastres à chapiteaux doriques ; celles qui font saillie, de colonnes ioniques. — Les espaces compris entre les colonnes ou les pilastres sont percés, au rez-de-chaussée, de fenêtres surmontées d'avants ; au premier étage, de riches balcons, et des frontons alternativement triangulaires ou circulaires ornent toutes les ouvertures. Celles des deux étages supérieurs sont oblongues et sans ornement. Les colonnes et les pilastres supportent une large corniche qui cache la toiture de plomb. Enfin, sur une balustrade en pierre qui se découpe sur l'azur du ciel se dressent de grands vases. — La

corniche, les colonnes, les pilastres, les jambages et les frontons des fenêtres, en un mot, tout ce qui est en relief et sculpté est en pierre blanche de Colmenar; le reste des constructions est en granit d'une teinte rougeâtre. Les portes et les fenêtres sont pour la plupart en acajou.

En entrant par l'une des trois portes du S., on arrive dans un vestibule circulaire qui conduit sous un portique où se trouve le grand escalier. Au delà se trouve la cour, qui est carrée, grande et entourée d'un portique que surmontent deux galeries, l'une vitrée, au premier étage, et l'autre découverte et garnie d'une balustrade de pierre. Sous les arceaux on remarque les statues colossales des empereurs romains nés en Espagne, Trajan, Adrien, Théodose et Honorius. Dans une niche, sous le portique et en face de l'escalier, se trouve la statue de Charles III, auquel Madrid doit plus qu'à Philippe II. Il est représenté sous l'armure et le manteau des empereurs romains, mais il est lourd et trapu, ce qui a fait dire que la véritable statue est cachée dans celle que l'on voit. L'escalier est une des plus belles parties du palais. Les marches, d'une seule pièce, sont de marbre noir et blanc. A partir du premier palier, orné de deux lions de marbre blanc, il se divise en deux branches parallèles qui conduisent à la salle des gardes. La cage de cet escalier est décorée de douze colonnes d'ordre composite, dont les chapiteaux, au mépris de Vitruve, sont formés de châteaux, de lions et de colliers de la Toison d'or. Sur la voûte, l'habile Conrad Giacinto a peint à fresque la Monarchie espagnole rendant hommage à la Religion. On rapporte que Napoléon, montant cet escalier dans les premiers jours de décembre 1808, dit, en posant la main sur un des lions : « Je la tiens enfin, cette Espagne si désirée ! » puis, se tournant vers son

frère Joseph, il ajouta : « Mon frère, vous serez mieux logé que moi. » — Nous ne ferons pas la description des trente salles du premier étage, mais nous ne saurions nous dispenser de parler de la onzième, la plus grande et la plus belle, appelée *salon de Embajadores*. A la voûte, peinte par Tiepolo et représentant, dans une allégorie fort peu intelligible, l'Exaltation de la monarchie espagnole, sont suspendus deux magnifiques lustres en cristal de roche. Les murs sont couverts de velours cramoisi à bordures d'or et de douze grandes glaces, devant lesquelles, sur des tables de jaspe, sont entassés des bustes, des horloges et d'autres objets d'art d'un grand prix. A la droite du trône, gardé par quatre lions de bronze doré, on voit la statue de la Prudence, et, à la gauche, celle de la Justice.

La chapelle, située à la façade N., a la forme d'une ellipse. A l'une des extrémités de son grand axe se trouve le maître-autel, et à l'autre, la tribune de la reine. Elle est surmontée d'un dôme, qui s'élève bien au-dessus du palais, et sur lequel Conrad Giacinto a représenté la sainte Trinité, la Vierge et plusieurs groupes de saints, originaires d'Espagne. Cette chapelle est plus riche que belle, les marbres et les ornements en stuc doré qui la revêtent presque en entier sont d'un effet criard. — On doit signaler, dans le palais, à l'attention des visiteurs, le *guardajoyas*, la bibliothèque, la salle de spectacle, la magnifique collection de tapisseries flamandes dont on décore dans les grands jours, les galeries du premier étage sur la cour, et, auprès du palais, les *caballerizas*, immense bâtiment qui renferme la collection de ces merveilleuses voitures de gala qui servent au cortège de la reine dans les cérémonies extraordinaires. On peut donner une idée de l'importance de cet établissement en disant que 500 personnes y sont attachées et que son

budget annuel s'élève à 2,850,000 réaux.

ÉDIFICES PUBLICS.

Peu de monuments civils de Madrid remontent au delà du règne de Charles III. La dynastie autrichienne, absorbée par la défense de ses vastes Etats, ne fit rien pour embellir sa capitale et loger ses nombreuses administrations. Encore aujourd'hui la plupart occupent d'anciens hôtels particuliers, appropriés tant bien que mal aux besoins des services publics qu'on y a établis.

Le *Palacio del Congreso* (Chambre des députés) fait exception à cette remarque. Le 7 mars 1842, les cortès décidèrent qu'un monument destiné au *Congreso de Diputados* serait élevé à l'extrémité de la carrera San Geronimo, sur les terrains qu'avaient occupés le couvent et l'église du *Spiritu Santo*. Ce palais, inauguré en 1850, rappelle assez celui de notre corps législatif par sa disposition intérieure et surtout par sa façade principale. Au centre et faisant saillie, un fronton triangulaire dont le tympan représente l'Espagne recevant la Loi, qu'accompagnent la Force et la Justice, repose sur six colonnes corinthiennes. Deux lions, en perruque, comme dit M. Théophile Gautier, gardent le haut du perron, que terminent deux beaux candélabres de bronze. Cette façade est en granit gris et en pierre blanche, les autres sont en brique. L'intérieur de cet édifice est très-riche et orné de belles peintures dues aux pinceaux des meilleurs peintres actuels de Madrid, don Federico de Madrazo, don Carlos Rivera, don Vicente Camaron et Espalter.

Palacio del Senado (plazuela de los Ministerios, n° 8). Nous ne mentionnons le Palais du Sénat que pour ne pas paraître l'avoir oublié. Sa façade est en plâtre; c'est l'éternel fronton triangulaire, soutenu par des colonnes cannelées. La salle des séances, en

carré long, occupe l'ancienne église d'un couvent d'Augustins chaussés, elle est peu convenable comme aspect et comme acoustique pour l'affectation qu'elle a reçue.

Casa de los consejos (en face de la paroisse Sainte-Marie). Cet édifice, construit sous Philippe III par les ducs d'Uceda, était, dit-on, après l'Alcazar, le plus important de Madrid. On doit néanmoins se borner à en regarder l'extérieur, qui est d'une certaine élégance architecturale et que décorent plusieurs écussons aux armes royales. Dans l'intérieur, le vestibule et l'escalier attendent encore leurs ornements; dans les cours, les galeries n'ont pas leurs colonnes, et les grandes salles où se réunissait la noblesse du XVII^e siècle ont été divisées à l'infini pour y établir les innombrables bureaux du Conseil royal, des tribunaux civils et militaires, des loteries, etc.

Audiencia (plazuela de Provincia). L'inscription placée sur sa porte principale nous apprend que cet édifice, terminé en 1634, sous Philippe IV, devait être d'abord une prison *sûre et commode*; la partie affectée aux détenus a été démolie, on n'a conservé que celle qu'occupait autrefois la *sala de Alcaldes*, qui sert aujourd'hui de tribunal à l'audiencia territoriale. La façade, qui était fort belle (V. la description qu'en donne Alexandre de Laborde), a beaucoup souffert d'un incendie qui éclata en 1791.

Ministères.—*Hacienda*—Finances — (calle d'Alcala, 17). Depuis quelques années, le ministère des finances occupe un édifice qui fut construit en 1769 pour servir de douane, et qu'on nomme encore *la Aduana*. Il est à regretter qu'il soit entouré de maisons, et ne présente que les façades les plus étroites, celles du S. et du N. Celle du S., qui est la principale, donne sur la calle d'Alcala et repose sur un soubassement de granit taillé en bossage. La plus grande de ces trois portes est sur-

montée d'un balcon que soutiennent des modillons terminés par des têtes de satyres et des cariatides. Des attiques, alternativement triangulaires et demi-circulaires, couronnent les fenêtres du premier étage. Au-dessus de celle du milieu, on voit l'écu royal soutenu par deux Renommées en marbre, dues au ciseau de Roberto Michel. Enfin, une corniche dans le goût de Vignole termine dignement ce bel édifice, dont l'intérieur mérite une visite. On remarque l'escalier et surtout la grande cour, entourée, au rez-de-chaussée, d'un élégant vestibule, et, au premier étage, d'une belle galerie.

— *Gobernacion* — Intérieur — (*Puerta del Sol*). La critique s'est acharnée à tort sur cet édifice. Il pourrait être plus léger sans doute, mais son ensemble est imposant. Il faut monter pour arriver à la cour, mais c'est la faute du terrain. L'escalier avait été oublié, ou, du moins, l'architecte français, Jacques Marquet, l'avait mis dans ses plans en face de l'entrée principale; le comte d'Aranda voulut placer là le corps de garde, et l'escalier s'est trouvé plus tard rejeté dans un coin.—Jusqu'en 1847, cet édifice a servi d'hôtel des postes, de là le nom de *Correos* qu'il a conservé. Un télégraphe a été élevé au-dessus de l'un de ses angles.

— *Guerre*.—*Palacio de Buenavista* (à l'extrémité de la calle d'Alcala, près du Prado). Ce palais, qui a 62 mètr. de long, n'est, d'après Ponz, que le tiers du projet qu'avait formé, à la fin du siècle dernier, la duchesse d'Albe, *doña María del Pilar Teresa de Silva*. A la mort de cette illustre dame, la ville de Madrid, pour faire sa cour au favori Godoy, prince de la Paix, acheta ce palais et le lui offrit. Mais le prince ne put en jouir, ses biens furent confisqués, en 1808, et Buenavista, après avoir servi successivement de parc d'artillerie et de musée militaire, fut habité de 1841 à 1843 par le régent Espartero, duc de la Victoire.—

Cette belle construction domine la promenade du Prado, les jardins du Retiro et la rue d'Alcala. Il est fâcheux que, lorsqu'il y a quelques années, on a tracé et planté les trois avenues qui rattachent le palais à la rue d'Alcala, on n'ait pas abaissé le sol et remplacé par une grille l'affreux mur qui le soutient.

— *Marine* (Plazuela de Ministerios). Cet édifice a été occupé successivement par une foule de services publics, depuis Charles III qui l'avait fait construire pour le premier secrétaire d'Etat. Le ministère de la *Marine* et son musée l'occupent aujourd'hui. Bâti sur un terrain en pente et entouré de maisons, il n'a rien extérieurement qui réponde à son importance, mais on vante son escalier et les fresques de ses voûtes.

— *Fomento* — Travaux publics et instruction publique — (calle de Atocha, 12-16). Du couvent des *Trinitarios calzados*, fondé par Philippe II, il ne reste plus d'intact que le cloître et l'escalier. Tout le reste a été remanié en raison des différentes destinations que l'édifice a reçues, et présente l'ensemble le plus hétérogène. « On y voit, dit M. Mesonero, un ministère avec un clocher; un couvent surmonté d'un télégraphe; une nef d'église avec une double rangée de balcons; un conservatoire des arts dans les chapelles; et un musée de peintures dans les corridors et les bureaux d'un ministère. »

Les deux suivants n'ont rien de remarquable.

— *Gracia y Justicia* (calle Ancha de San Bernardo).

— *Gobierno Politico* (calle Mayor, n° 115).

ÉDIFICES MUNICIPAUX.

Casas consistoriales — Hôtel de Ville — (Plazuela de la Villa). Cet édifice, qui forme un carré long assez étendu, n'a qu'un rez-de-chaussée et un étage. Ses angles sont terminés par des tours, la

façade qui donne sur la place est percée de deux portes de mauvais goût; elles sont de la fin du xvii^e siècle. En revanche, le péristyle, construit par Villanueva, sur la rue de la Almudena, est irréprochable. Si on en excepte le grand salon, qui est bien décoré et qui renferme deux beaux portraits de la reine et du roi, qu'on expose sur le balcon aux jours de grandes fêtes publiques, l'intérieur de l'*Hôtel-de-Ville*, n'a rien de remarquable. On peut même dire qu'il est indigne de la capitale. C'est dans une de ses salles qu'on peut voir la fameuse *custodia* de l'orfèvre *Francisco Alvarez*.

Panaderia. — C'est un vaste édifice, commencé en 1590, au milieu de l'un des côtés de la place Mayor, et dont le rez-de-chaussée devait servir de boulangerie. Il ne reste de l'œuvre première que le portique, qui est en granit. Au-dessus de ce portique s'élèvent trois étages couverts d'ornements *churriguerresques*. (Nous avons dit ailleurs que ce nom avait été donné aux compositions souvent extravagantes de l'architecte Churriguera et de ses imitateurs.) La fenêtre du balcon principal est surmontée des armes royales soutenues par deux lions. C'est à ce balcon, d'où se promulguent les lois, que la famille royale assiste aux fêtes publiques, aux grandes courses de taureaux, etc. — La *Panaderia* est surmontée de deux tours terminées en pyramide et dont l'une a une horloge éclairée la nuit. — On se demande pourquoi cet édifice, qui a une certaine apparence monumentale, n'a pas été choisi pour l'*Hôtel-de-Ville*.

Le Posito (*Paseo de Recoletos*) est un vaste édifice de forme elliptique et de somptueuse apparence, servant de magasin à blé et d'entrepôt. Le rez-de-chaussée forme une galerie sur laquelle ouvrent vingt-deux greniers voûtés, fermés par des grilles en bois, et pouvant recevoir jusqu'à 40,000 fanègues (22,000 hectol.) de grains.

EDIFICES PARTICULIERS.

Ils n'ont généralement rien de remarquable au point de vue monumental, et on pourrait se borner à une simple mention. Ils sont d'ailleurs tous modernes. Nous indiquons les principaux.

Palais de la reine Marie Christine, (en face du Sénat, sur la plazuela de los Ministerios). C'était autrefois le palais des marquis de Santa Cruz, del Viso et, du reste, un ensemble peu harmonieux de constructions, de hauteurs et d'alignements différents. On y a fait une façade de quelque apparence.

Palais du duc de Liria. Il forme un vaste parallélogramme rectangulaire avec treize ouvertures sur la principale façade, ayant vue sur la plazuela de Alligidos, dont le palais est séparé par une vaste cour fermée d'une belle grille. Il est bas, un peu écrasé; la façade, dessinée par Ventura Rodriguez, présente une belle colonnade d'ordre dorique.

Palais du comte de Altamira (calle Ancha de San Bernardo, 18). Ce palais, dont le plan a été également dessiné par Ventura Rodriguez, a été commencé sur une très-petite partie, le reste n'a rien qui le distingue des habitations voisines.

Palais du duc de Villahermosa. Il occupe l'angle gauche de la carrera de San Geronimo, sur le Prado. C'est une vaste habitation peu monumentale, dans laquelle on cite surtout une magnifique salle de bal à voûte lambrissée, une bibliothèque dont une partie a appartenu aux Argensolas, de beaux tableaux, et des tapisseries fort anciennes dont on pavaise la façade du palais, les jours de fêtes royales.

Le *Palais du marquis de Casa Riera* (calle de Alcalá, 61) occupe l'emplacement d'un ancien couvent; il possède un vaste jardin et des salons richement décorés.

Le *Palais de Medinaceli* forme, sur la carrera de San Geronimo, l'angle opposé à celui de Vista Her-

mosa. Il vient d'être presque entièrement reconstruit dans le style du xvii^e siècle; le terrain qu'occupent les nombreux bâtiments et les jardins a une étendue de 245,000 pieds carrés. On y remarque une salle d'armes dont la principale pièce est le harnais de guerre du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, et qui renferme en outre quelques pièces de canon des premiers temps, des mousquets à rouet et à mèche, des escopettes arabes, des hallebardes, des pertuisanes, des armures complètes d'hommes d'armes, collection d'autant plus intéressante que ce sont tous des trophées ou des souvenirs de cette noble famille. La bibliothèque se compose de 15,000 volumes; la galerie de tableaux possède de très-beaux originaux, et les appartements particuliers sont meublés avec une rare richesse. Le visiteur y retrouvera ce beau portrait de la duchesse de Medinaceli, en costume national andalou, de don Federico de Madrazo, qui a si vivement attiré l'attention à la grande exposition de Paris, en 1855.

Le *Palais de don José Salamanca*, ce riche et magnifique spéculateur, le plus actif promoteur de l'industrie moderne en Espagne, est une œuvre toute récente, située sur le Paseo de Recoletos. Les appartements sont meublés avec toute la richesse du style moderne et renferment une collection de tableaux des premiers maîtres, dont nous aurons à parler plus loin.

On peut signaler encore l'*Hôtel d'Oñate* (calle Mayor), plutôt à cause de son étendue que du mérite de son architecture; l'hôtel de la *comtesse de Montijo*, habitation moderne, dont on remarque le bel escalier (calle de Preciados); la maison où naquit le général *Torrijos*, fusillé à Malaga, en 1831, l'une des plus illustres victimes des révolutions espagnoles; et enfin, une maison de modeste apparence, dans l'ancienne rue de Cantarranas, sur la façade de la-

quelle on lit en lettres d'or, sur une plaque de marbre blanc :

*Aquí vivió y murió
Miguel de Cervantès Saavedra,
Cuyo ingenio admira el mundo.*

PLACES.

Parmi les 72 places qui figurent dans les statistiques de Madrid, trois ou quatre seulement méritent ce nom; les autres ne sont que des élargissements de rue ou des carrefours. Aussi le peuple ne les appelle-t-il que des *plazuelas*, petites places. Voici celles que leur forme régulière ou leur importance historique recommande à l'attention du voyageur.

Plaza Mayor. Philippe III fit démolir les vieilles maisons dont on avait entouré cette place sous Juan II, et par ses ordres, l'architecte Juan Gomez de Mora les reconstruisit, dans le court espace de deux ans (1617-1619), sur un plan uniforme. Cette reconstruction ne coûta pas moins de 900,000 ducats. La place Mayor forme un rectangle de 122 mètr. de long sur 94 de large. Ses quatre côtés sont entourés d'un portique dont les piliers, hauts de 21 mètr., supportent les trois étages supérieurs des maisons qui la décorent. Des arcs cintrés mettent cette place en communication avec les rues voisines.

La plaza Mayor a servi de théâtre aux auto-da-fé, aux pièces religieuses de Lope de Vega, aux exécutions criminelles ou politiques, aux manifestations populaires et aux fêtes publiques, tournois ou *corridos*, que les rois présidaient du balcon de la *Panadería*. Les dernières courses de taureaux qui y ont été données sont celles qui eurent lieu en 1846, à l'occasion des mariages de la reine Isabelle et de l'Infante, sa sœur (V. Alexandre Dumas, *Impressions de voyage de Paris à Cadix*). A cette époque, la place Mayor reçut de grandes améliorations. — Une chaussée pavée pour les voitures sépara

l'esplanade elliptique, réservée au centre, du large trottoir qui borde les arceaux. Le sol de ceux-ci a été nivelé, et ils forment une promenade couverte fort agréable. Depuis 1848, la statue équestre de Philippe III, fondateur de cette place, s'élève au milieu de l'esplanade, sur un piédestal qu'entoure une jolie grille de fer. Cette statue, exécutée d'après un tableau de Pantoja de la Cruz, par des artistes italiens, laisse beaucoup à désirer, le cheval surtout; mais, malgré ces défauts, l'ensemble en est majestueux.

Plaza de Oriente.—Pour isoler et défendre le palais du côté de l'E., Joseph Bonaparte fit démolir deux couvents, une église, une bibliothèque, un théâtre et un jeu de paume, dans l'intention de faire une grande place. Son règne agité ne lui permit pas de réaliser son projet. Au retour de Ferdinand VII, cette place était encore un désert exposé au soleil brûlant et aux vents glacés du Guadarrama. Ce roi voulut faire cesser cet état de choses. On nivela le sol et on commença une galerie,—grecque, si l'on veut,—mais si mesquine, qu'on dut renoncer à la continuer, dès qu'on put en juger l'effet. Ce n'est qu'en 1841 qu'ont été entrepris les travaux qu'on admire aujourd'hui.

Cette place demi-circulaire fait face au Palais-Royal. Elle est entourée d'une promenade, entre les arbres de laquelle s'élèvent, de distance en distance 44 statues colossales en pierre.

Ces statues n'ont pas été faites pour la place qu'elles occupent; elles étaient destinées à être vues de loin et faisaient partie de la collection des rois d'Espagne qui couronna quelque temps la terrasse supérieure du palais, et qu'on descendit de crainte que leur poids ne compromit la solidité du monument.—Au centre est un square de forme ovale, un peu plus élevé que le sol de la place et entouré d'une grille. Depuis quelques

années on a planté de chaque côté deux jardins où les promeneurs peuvent aller se reposer. Au milieu du square (les Espagnols disent *glorieta*) et sur un soubassement en granit s'élève un beau monument portant la statue équestre du roi Philippe IV. Le piédestal est très-élevé et de forme rectangulaire. Sur le côté qui regarde le palais, on lit cette inscription :

*Reinando Isabel II de Borbon,
Año de 1844.*

Sur le côté qui fait face au théâtre royal :

*Para gloria de las artes,
Y ornamento de la capital,
Erigió Isabel II
Este monumento.*

Sur les deux autres sont des bas-reliefs; l'un montre Philippe IV donnant la croix de Santiago à Velazquez; sur l'autre, une allégorie rappelle la protection que ce roi accorda aux lettres et aux arts. Au-dessous des inscriptions, on voit deux fleuves, représentés par deux vieillards, vidant leur urne dans des vasques qui déversent leur trop-plein dans un grand bassin demi-circulaire. Quatre lions beaucoup plus grands que nature occupent les angles du soubassement.—La statue de Philippe IV qui surmonte le piédestal a été exécutée par le Florentin Pietro Tacca, sur les dessins de Velazquez. Le roi monte un cheval qui se cabre, et cette œuvre hardie n'est, dit-on, en équilibre que grâce aux conseils donnés à l'artiste par le célèbre Galilée. Le mouvement est le même que celui de la statue de Louis XIV sur la place des Victoires, postérieure du reste à la statue de Philippe IV.

Plaza del mediodia del Palacio.—Elle est formée au N. par la façade du palais, au S. par l'Armeria, à l'E. par une galerie inachevée qui rattache le palais à l'Armeria; du côté de l'O., qui sera également fermé par une galerie parallèle.

le terrain descend en pentes rapides vers la *Vega* ou vallée du Manzanarez, et la vue s'étend sur un vaste horizon. La place gagnera en régularité à l'achèvement de la galerie, mais elle y perdra beaucoup en pittoresque. Lorsque les deux galeries seront terminées, on abattra l'Armeria, qui sera remplacée par une grille. Ce sera le complément des plans de Sachetti. On suppose qu'on prendra occasion de cet achèvement, moins prochain peut-être qu'on ne pense, pour réformer le pavé de cette place, assez semblable à ce qu'a été pendant longtemps le pavé du Carrousel. On dit aussi qu'on élèvera sur la place un monument, soit à Philippe II, qui choisit Madrid pour capitale, soit à Philippe V, qui fit construire le palais.

Puerta del Sol.—La *Puerta del Sol* ne mérite ni par sa grandeur, ni par la beauté de ses édifices, l'immense réputation dont elle jouit. Ce n'est pas une *porte*, bien que le nom le dise; il y avait là tout simplement autrefois une chapelle, avec une peinture à l'image du soleil au-dessus du portail. Ce n'est pas non plus une place dans le vrai sens du mot, mais un carrefour où aboutissent les plus belles rues du nouveau Madrid. En fait de monuments, elle n'a que l'hôtel des Correos, elle n'a même plus la mesquine façade de l'église du Buen Suceso. Son étendue est très-bornée, puisqu'elle n'a que 136 mètr. de long, et que sa plus grande largeur est de 44 mètr. Elle doit sa célébrité à sa physionomie toute particulière, à la foule qui s'y presse à toute heure du jour.

« La *Puerta del Sol*, a dit ailleurs l'auteur du présent itinéraire, n'est ni une porte ni une place, c'est le cœur de la ville, c'est là qu'aboutissent ses artères, c'est de là que la vie pénètre à toutes ses extrémités. C'est la place publique, le *Forum* castillan. La base de pierre de ce candélabre demi-

monumental,—la *farola*,—qui occupe le centre de la place, dans l'axe de la rue de Carretas et de la rue de la Montera, devient au besoin la tribune aux harangues, et dans l'occasion, les improvisations ne manquent pas. C'est le salon public de toute cette classe moyenne qui n'aime pas la maison et à qui il faut du soleil, des nouvelles et la cigarette; c'est la bourse du petit commerce, des *arrieros* et des *mozos de cordel*. Vous y reconnaitrez les premiers à leur veste ronde—la *zamarra*—en astracan, en peau d'agneau bien frisée, ou en drap orné d'application de velours et de drap de couleur. Les seconds sont tous enfants des Asturies et de la Galice, ce sol renommé par la naïveté de ses habitants. Les *gallegos*, ces braves gens robustes et travailleurs, sont rangés sur un des côtés de la place, portant enroulées autour du corps ces longues cordes de sparterie avec lesquelles ils assujettissent leurs fardeaux. Les *gallegos* sont les portefaix de Madrid.

« La *Puerta del Sol* est couverte, à toute heure du jour, de groupes nombreux qui discutent et qui se repassent la chronique, et au milieu des groupes circulent avec leurs éventaires de bois blanc criant et provoquant l'acquéreur, les marchands de *fosforos* (les allumettes de cire), la plus petite et la meilleure des choses d'Espagne, de papiers à cigarette des célèbres fabriques d'Alcoy, de billets de la loterie nationale et de *palillos*, ces petits cure-dents de bois qui se servent sur toutes les tables. La chronique arrive là toute fraîche du palais de la reine et du Théâtre-Royal, par la rue Mayor; de l'hôtel des postes (les *Correos*), par la rue de Carretas; de la chambre des députés, par la *Plaza* San Geronimo; de tous les bureaux de diligences, des cafés en renom, le *Levante*, l'*Iris* et le café Suisse, du Prado et de la *Plaza* Cedés Taureaux, par la ma-

gnifique rue d'Alcala, etc. Je m'étonne qu'il n'y ait pas un journal de Madrid qui s'intitule la *Puerta del Sol*, ou du moins qu'il n'y ait pas, sous ce titre, une *gaceta* dans chacun des très-nombreux journaux de la capitale.

« Pour qui connaît la facilité d'improvisation et l'esprit poétique des Espagnols, leur goût passionné pour le quatrain, le sonnet et le bout-rimé, il faudrait encore quelque chose à la *Puerta del Sol* : les statues de Pasquin et de Marforio. »

Cette place va être considérablement agrandie. Déjà l'église du Buen Suceso, les maisons qui lui faisaient face à l'autre extrémité, et celles qui regardent l'hôtel des Correos sont démolies. D'après les plans qui paraissent cette fois définitivement arrêtés, la place aura 208 mètr. de long, sa largeur variera entre 47 et 60 mètr., et de belles constructions la borneront à l'E., à l'O. et au N.—Il est question d'y ouvrir un boulevard qui aboutirait au Théâtre-Royal. Il aurait 30 mètr. de largeur, une chaussée de 22 mètr., des trottoirs de 4 mètr., plantés d'arbres et ornés de candélabres et de fontaines.

Plaza de las Cortes.—Nous ne parlons de cette place irrégulière et montueuse que parce qu'on y a élevé un monument à Miguel de Cervantès.—La statue de l'immortel écrivain fut exécutée à Rome par Antonio Sola, et fondue en Prusse. Les journaux de Rome en firent le plus grand éloge. On ne saurait l'accepter qu'en faisant abstraction de l'homme qu'elle représente. Avant d'avoir lu l'inscription banale mise sur son piédestal, beaucoup trop élevé (pour le dire en passant),

*A Miguel de Cervantès Saavedra,
Principe de los Ingenios españoles,
Año de 1835.*

Tout étranger croira voir un officier de fortune du temps de Philippe II. Le costume, la pose et jusqu'au papier qu'il tient dans

la main droite, tout contribue à cette erreur. Cervantès a bravement combattu à Lépante, c'est vrai, mais s'il est célèbre aujourd'hui, c'est comme écrivain et non comme soldat. L'épée et l'attitude décidée sont de trop dans cette image du grand penseur. Le monument ne fait pas songer à l'auteur du *Don Quichotte*.

FONTAINES.

Madrid, la ville la plus altérée du monde, dit M. Théophile Gautier, a bien de quoi satisfaire maintenant sa soif dévorante. Le canal de Lozoya (dont il sera question plus tard) lui fournit une quantité d'eau cent fois plus grande que celle dont elle disposait. Le temps n'est plus où les *aguadores* passaient les nuits à recueillir pieusement dans leurs barils l'eau que distillaient goutte à goutte les sphinx, les tortues et les mascarons des fontaines. Tout Madrilègne peut avoir de l'eau du jour,—il n'a pas même besoin d'aller la chercher, elle va le trouver jusqu'au troisième étage.

Le métier de porteur d'eau, moins lucratif depuis l'amélioration que nous venons de signaler, est exercé généralement par les habitants des Asturies et de la Galice. Mais n'est pas *aguador* qui veut, c'est une charge concédée par l'alcade corrégidor, et pour l'obtenir il faut, indépendamment d'une petite somme, une réputation de probité intacte. L'*aguador* qui se retire vend sa place, comme chez nous les agents de change ou les notaires, ou comme les décroisseurs du Pont-Neuf.

La fontaine de la petite place de *Lavapiés* se compose d'un socle général sur lequel s'élève un soubassement de forme octogone, surmonté d'une belle statue d'Adonis ou d'Endymion. Aux deux côtés E. et O. sont deux bassins. A leur pied, une enceinte formée de bornes et de barres de fer sert de dépôt aux barils des *aguadores*.—Les ornements et les

sculptures de la fontaine de la rue de *Segovia* ne sont ni du même style ni de la même époque, mais en apprenant qu'ils ont appartenu à d'autres monuments, on trouve qu'on en a tiré un très-bon parti.— La fontaine de la *red de San Luis* fut construite par la municipalité de Madrid pour célébrer la naissance d'Isabelle II. Une colonne entourée de plantes aquatiques et surmontée d'une vasque en forme le centre, et à sa base sont quatre petits Génies, assis sur des dauphins qui vomissent de l'eau. Celle-ci n'est pas bonne à boire, et figure pour le meilleur effet de l'œuvre hydraulique; l'eau potable est fournie par deux grenouilles et deux tortues.

ÉDIFICES RELIGIEUX.

Les églises de Madrid ne se font remarquer ni par leur beauté ni par leur grandeur. Elles se ressemblent toutes; on dirait qu'elles ont été tirées du même moule. Ce sont toujours de larges croisées, de hautes coupoles, d'énormes piliers, de lourdes arabesques. La lumière y est ou trop rare ou criarde, et une piété puérile y a prodigué les ornements de mauvais goût. Ce ne sont que rétables plus ou moins dorés qui cachent ou écrasent les quelques tableaux de maître qui s'y trouvent encore. Ces observations générales ne s'appliquent pas aux chapelles qui ont appartenu aux couvents, mais seulement aux églises paroissiales.

Églises paroissiales. — *Santa Maria*. Cette église, qui a son entrée principale sur la place des *Consejos*, est, dit-on, la plus ancienne de Madrid. Son architecture est fort pauvre, et on ne peut en signaler que la chapelle de *Santa-Ana* et la statue de *Ntra Sra de la Almudena*. La chapelle possède, au milieu d'un rétable dont la matière vaut mieux que le travail, un tableau d'*Alonso Cano*. La statue, d'après la tradition, fut

sculptée par Nicodème et peinte par saint Luc.

San Ginès (calle del Arenal.) Un incendie a privé cette église, en 1834, de la plupart des curiosités qui l'enrichissaient; c'est une des plus grandes et des plus claires de Madrid, sa forme est celle de la croix latine. On y remarque surtout le tableau et les sculptures du maître-autel, la chapelle du *Santisimo Cristo* et la *Santa Boveda*.

Santa Cruz (calle de Zaragoza). Nous ne mentionnons cette église (reconstruite dans la seconde moitié du dernier siècle), dont l'intérieur est très-sombre et le portail d'un style bizarre, qu'à cause de sa tour, du haut de laquelle on domine tout Madrid.

San Andrés (plaza San-Andrés). L'église d'aujourd'hui n'est pas celle où allaient prier les rois catholiques lorsqu'ils habitaient la maison de *Lasso de Castille*. Elle ne date que du xvii^e siècle, et n'a de remarquable que la chapelle de *San Isidro*. Cette chapelle, qui est une véritable église, fut construite à frais communs par Philippe IV, Charles II et la ville, en l'honneur du saint laboureur, patron de Madrid; elle coûta, à ce qu'on assure, 12 millions de réaux. Elle se compose de deux pièces: la première est carrée, la seconde octogone et surmontée d'une coupole; l'une et l'autre sont revêtues, presque en entier, des marbres les plus beaux. Dans la première, on admire quatre tableaux de *Ricci* et de *Careño*, représentant des miracles de *San Isidro*; dans la seconde, la vie de la Vierge, par *Francisco Caro*. Le rétable de la salle octogone est tout en marbre et surchargé d'ornements et de statues.

San Justo (calle San Justo, entre les rues de *Atocha* et de *las Huertas*). La façade de *San Justo* est la plus belle de celles des paroisses de Madrid. Elle est de forme convexe et décorée de bas-reliefs et de statues représentant

les Vertus théologiques; deux petites tours ornées de pilastres concourent à la beauté de l'ensemble. L'intérieure compose d'une seule nef, on y voit de beaux rétables, des sculptures modernes qui ne sont pas sans valeur et des fresques dues aux frères Velasquez. Parmi les seize paroisses de Madrid, les cinq dont on vient de parler sont les seules qui offrent quelque intérêt.

Églises des couvents. — *Descalzas Reales* (place de ce nom). Ce monastère fut fondé par doña Juana, fille de Charles-Quint, et mère de Sébastien, roi de Portugal, sur les terrains qu'occupait le palais de son père. Sa façade, construite en pierre et en brique, est sévère, comme la plupart des œuvres exécutées sous Philippe II. Parmi les nombreux objets d'art que renferme l'église, on citera d'abord le maître-autel, sculpté par Gaspar Becerra, puis les deux autels latéraux, dont les colonnes de porphyre ont des chapiteaux de bronze doré.—Dans une chapelle du presbytère se trouve le tombeau de la fondatrice.—L'abbesse de ce couvent a le titre de grand d'Espagne.

La Incarnacion (à l'un des angles de la Plaza de Oriente). Cette église, construite en 1616, par Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, et restaurée au XVIII^e siècle par l'architecte Ventura Rodriguez, est peut-être la plus élégante de Madrid. — Le grand rétable, qui a un tableau de Vicente Carducci, est de toute beauté. Le tabernacle, les autels latéraux, les tribunes, en un mot tous ses ornements intérieurs, ont été faits sous la direction du célèbre Rodriguez. Un grand nombre de peintures et de sculptures méritent l'attention de l'artiste. Nous signalerons seulement les *Noces de Cana*, par Bartolome Roman, dans la sacristie; *Saint Philippe* et *Sainte Marguerite*, par Vicente Carducci, sur leur autel respectif, et enfin les statues de saint Au-

gustin et de sainte Monique, par Gregorio Hernandez.—Une partie du couvent avait été démolie en 1842; elle a été reconstruite, et rendue aux religieuses en 1847.

Salesas Reales (place de ce nom). Ferdinand VI et sa femme, doña Maria Barbara de Portugal, fondèrent ce monastère pour l'éducation des filles nobles. Sa construction dura huit ans, et coûta 20 millions de réaux. Au fond d'un grand parvis fermé par une grille s'élève l'église. Sa façade est composée d'un seul corps, avec huit pilastres de l'ordre composite, et deux tours aux extrémités. Au-dessus de la porte principale (elle en a trois) on voit un bas-relief représentant la Visitation, et de chaque côté les statues de saint François de Sales et de sainte Françoise Fremiot.—Mais la plus belle façade est celle qui donne sur les jardins, et qu'on appelle le *Palacio*, parce que c'est la partie que s'était réservée Maria Barbara. L'église a la forme d'une croix latine. Les objets précieux qu'elle renferme, ses colonnes en marbre vert de Grenade, ses magnifiques rétables, ses excellents tableaux, ses belles fresques, sont dignes de la sérieuse attention des connaisseurs. On y remarque surtout le tombeau de Ferdinand VI. Ce magnifique mausolée, commandé par Charles III à l'architecte Sabatini et au sculpteur Francisco Gutierrez, est dans une grande niche dont les armes d'Espagne forment la clef. Le tombeau proprement dit est porté par deux lions de bronze, des deux côtés sont les statues colossales de la Justice et de l'Abondance, et, en face, un bas-relief représente les Beaux-Arts réunis sous la protection du roi. Un rideau, simulé par du porphyre, le couvre en partie; un enfant en soulève un coin, et un autre montre une épée nue.—Au fond, sur une espèce de pyramide, le Temps enchaîné tient d'une main le portrait de Ferdi-

nand, et de l'autre le signale à l'admiration de la postérité. Enfin, sur le piédestal est une inscription latine composée par Juan Iriarte.—Le tombeau de la reine, placé dans le chœur, est orné d'enfants et de médaillons.—Le nom de la fondatrice des Salezas Reales a exercé la verve des plaisants, et il est resté, à propos du couvent, ce dicton vulgaire qu'il est inutile de traduire : *Barbara reyna, barbara obra, barbaro gusto.*

Églises des couvents supprimés. — *San Isidro el Real.* Après l'expulsion des jésuites, en 1769, Charles III fit transporter dans cette église, remarquable par ses belles proportions et par sa richesse, les reliques de san Isidro et de sa femme, santa Maria de la Cabeza. On y remarque une statue de san Isidro, sur un trône de nuages; celles de la Foi et de l'Humilité à côté du tombeau du saint patron de Madrid; la Sainte-Trinité, qui est sur le maître-autel, par Raphaël Mengs; saint François Borja et saint Louis de Gonzague sur les autels latéraux; deux scènes de la Passion; saint Pierre et sainte Madeleine dans la chapelle du *Santisimo Cristo*, par Ricci... Cette église est un véritable musée, et il suffit, pour donner une idée de sa richesse, de citer les noms des artistes qui y ont contribué : Giordano, Alonso Cano, le divin Morales, Palomino, Donoso, Cuëllo, Carducci, Herrera le jeune, etc. San Isidro est la plus grande des églises de Madrid. Il n'y a à blâmer que la profusion des dorures du dôme qui surmonte sa croisée, et la multiplicité des piliers qui ornent son intérieur. La façade est formée de trois portes entre quatre demi-colonnes, et de deux pilastres aux extrémités qui supportent une corniche surmontée d'une balustrade. — Des deux côtés s'élève une tour inachevée. C'est dans cette église que se célèbrent les solennités de la cour ou de la ville, et qu'ont été déposés, en

1853, les restes de *Fernandez Moratin* et de *Donoso Cortez*.

San Francisco el Grande (place de ce nom). L'église qui avait remplacé l'humble ermitage bâti par ce saint patriarche, au XIII^e siècle, sur le terrain que lui avaient donné les Madrilègnes, fut démolie en 1760. Celle qui existe aujourd'hui n'a été terminée qu'en 1784. C'est une rotonde de 32 mètr. 50 de diamètre et de 43 mètr. d'élévation usqu'à la naissance de la coupole. Elle est entourée de sept chapelles ornées d'assez beaux tableaux, mais, comparée aux autres, cette église est nue. Sa façade se compose de trois portes à arcades, et de deux tours beaucoup trop basses. Il est fâcheux que ce temple grandiose se trouve dans un vilain quartier. Un décret des Cortès a érigé *San Francisco el Grande* en Panthéon national, et l'a désigné comme lieu de sépulture des grands hommes. Le couvent sert aujourd'hui de caserne d'infanterie et de prison militaire, et les principaux tableaux qui ornaient ses cloîtres ont été transportés au musée du ministère de Fomento.

Nuestra Señora de Atocha (à l'extrémité orientale du Prado). Ce monastère enrichi depuis Charles-Quint, époque de sa fondation, par la piété des rois et des fidèles, eut beaucoup à souffrir de l'occupation des Français qui en avaient fait une caserne. A son retour, Ferdinand VII résolut de reconstruire le couvent presque en entier, de restaurer sa chapelle, et de replacer dans son sanctuaire l'image de la Vierge, qui d'après la légende a été apportée en Espagne par saint Pierre. Cette église, décorée avec goût par Ferdinand, comblée de présents par la reine Isabelle, après l'attentat du 2 février 1852, est une des plus belles de Madrid. Au-dessus des pilastres flottent, entre les glorieuses bannières qui conduisirent si souvent les Espa-

gnols à la victoire, les nombreux drapeaux enlevés aux ennemis. C'est à Ntra Sra de Atocha que se célèbrent les mariages de la famille royale, et que les troupes prêtent serment de fidélité.—Le couvent est maintenant occupé par l'hôtel des Invalides.

Capilla del Obispo. Cette chapelle, commencée par Francisco Vargas, conseiller des rois catholiques, fut terminée par son fils Gutiérrez de Vargas y Carvajal, évêque de Plasencia.—Les deux battants de la porte d'entrée sont chargés de bas-reliefs très-bien conservés; les colonnettes et les plates-bandes de son intérieur rappellent le style gothique dont Madrid offre si peu d'exemples. Le grand rétable, orné d'une multitude de statues, les tombeaux de Francisco de Vargas et de sa femme, Inès de Carvajal, sont certainement d'un beau travail; mais on admire surtout le magnifique mausolée de l'évêque de Plasencia.—Voici à peu près la description qu'en donne M. Mesonero: « Dans une grande niche, dont le bas-relief du fond représente Jésus dans le jardin des Oliviers, la statue du prélat est agenouillée sur une estrade devant un riche prie-Dieu. Derrière, et au pied des degrés, on voit les statues de son aumônier et de deux autres prêtres tenant la crosse et la mitre. La richesse des accessoires le dispute au naturel des figures, qui sans doute sont des portraits; de chaque côté de la niche, des colonnes *plateresques* soutiennent un second corps dont le centre est occupé par une image de la Vierge. Frises, corniches, piédestaux, soubassements, tout est orné de figurines, de guirlandes, d'arabesques capricieuses exécutées avec le plus grand art. Pour donner une idée de ce travail, nous terminerons ce léger aperçu en disant qu'il y a dix-sept statues se détachant complètement du fond, et une quarantaine en relief plus ou moins saillant. L'en-

semble de ce mausolée, ouvrage du sculpteur Giralte, manque de style et de grandeur; mais chaque partie prise séparément est parfaite. Ce monument est d'autant plus précieux qu'il est le seul à Madrid qui fasse connaître le point où en était la sculpture sous Charles-Quint. »

Cimetière.—Malgré les inconvénients reconnus de la sépulture dans les églises et dans les couvents, malgré plusieurs prohibitions royales, cette vieille habitude subsistait encore en Espagne, lorsque Joseph Bonaparte fut mis par son frère à la tête de ce royaume. Pour en finir avec cet abus, le nouveau roi fit construire les cimetières de la porte de *Fuencarral* et de celle de Tolède, et défendit, sous des peines sévères, d'enterrer partout ailleurs.— Ces cimetières diffèrent complètement des nôtres, et la différence n'est pas à leur avantage. Au lieu de nos champs de repos, on peut même dire de nos jardins de repos, ce sont des cours désolées, sans un arbre, sans un brin d'herbe. Ces cours sont entourées de constructions percées de plusieurs rangées de niches superposées comme les cellules d'une ruche. Moyennant 120 fr., le cadavre peut occuper cette niche pendant quatre ans. Si, au bout de ce temps, le loyer n'est pas renouvelé, il passe à l'ossuaire commun. L'adoption de ce système fort peu gracieux est peut-être une concession faite au clergé; on n'aura pas voulu le priver des droits qu'il percevait sur la garde des morts; dans ce cas, cette concession a été faite en pure perte. Le clergé a toujours vu ce changement de mauvais œil, et les cimetières généraux, dont il est chargé, sont si mal tenus que des confréries en ont établi de particuliers. Malheureusement, ils ont été construits sur le même modèle, ils ne diffèrent que par un peu de verdure et par les galeries dont les cours sont entourées. Les mo-

numents isolés sont fort rares dans les onze cimetières de Madrid. On remarque dans celui de *San Nicolas*, à droite du chemin de fer d'Alicante, le mausolée de Calderon de la Barca, pour lequel M. Martinez de la Rosa a composé l'épithaphe suivante :

*Sol de la escena hispana sin secundo
Aquí Don Pedro Calderon reposa ;
Paz y descanso ofrecele esta losa,
Corona el cielo, admiracion el mundo.*

Ce cimetière renferme aussi les tombeaux de don Augustin Arguèllès, l'un des tuteurs de la reine, et de deux célèbres littérateurs contemporains, don José Espronceda et don Mariano José de Larra, plus connu sous le pseudonyme de Figaro. A *Fuencarral* on voit le monument du marquis de Saint-Simon, qui, en 1808, défendit la porte de los Pozos contre les troupes de Napoléon; à *San Sebastian*, celui de la famille Fagoaga; à *San Ginès*, ceux de don Joaquim Fondesviela et du marquis de Espeja.

MUSÉES.

Real Museo. — Ferdinand VII, sous l'inspiration de la reine Isabelle de Bragance, sa femme, conçut le projet de réunir en une collection unique les peintures dispersées dans les palais de Madrid et dans les résidences royales; il fit approprier, de ses deniers, les bâtiments que Charles III avait destinés à un musée des sciences naturelles. Isabelle, sa fille, continuant son œuvre, a fait transporter au musée royal les meilleures toiles de l'Escorial, et aujourd'hui « le musée de Madrid est le plus riche d'Europe; » on peut s'en rapporter à M. Viardot, qui les a visités tous. Pendant tout un siècle, le *xvii^e*, celui de la renaissance, l'Espagne marchait à la tête de l'Europe; l'Italie, la Flandre et l'Allemagne lui étaient soumises, et il ne s'y faisait pas une grande œuvre qui ne fût offerte à Charles

Quint, et après lui, à Philippe II. Les successeurs de ces deux grands rois perdirent leurs provinces, mais ils conservèrent et augmentèrent leurs richesses artistiques. Philippe IV, l'ami de Velasquez, employa les derniers écus d'un trésor épuisé en achat d'œuvres d'art. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et Charles III qui fit tant pour l'embellissement de Madrid, accrurent encore les richesses amassées par la dynastie autrichienne. Voilà comment Madrid possède tant de tableaux précieux. Cependant, malgré leur nombre et leur beauté, ils ne forment pas un vrai musée, mais seulement une collection sans pareille. Le Musée de Madrid n'est ni complet ni proportionné; les origines des différentes écoles n'y sont pas représentées, et dans ces écoles, tandis que tel maître a presque tout son œuvre, tel autre, aussi illustre, n'a pas même une esquisse. Au point de vue historique et chronologique, le Musée de Madrid est inférieur à celui du Louvre; mais considéré comme réunion de chefs-d'œuvre, il lui est préférable.

Faire un choix entre les deux mille et un tableaux inscrits sur le livret ne serait pas chose facile, si nous n'étions guidés par l'excellent travail de M. Louis Viardot et par la monographie toute récente de M. le comte Clement de Ris.

Le Musée Royal, construit par l'architecte Villanueva, sous Charles III, entre le Prado et les jardins du Buen Retiro, n'offre rien de remarquable dans son ensemble. Les parties étudiées séparément en sont belles; mais son développement considérable le fait paraître lourd et écrasé. Comme plusieurs des monuments de Madrid, il est bâti sur un terrain en pente rapide, et les étages se confondent. En entrant par la façade principale, celle qui donne sur le chemin de San Gerónimo, on arrive dans un vestibule circulaire, orné de huit grosses colonnes, et sur-

monté d'une lanterne. Des deux côtés sont deux galeries de 40 mètr. de long sur 10 de large; elles sont consacrées aux peintres espagnols. En face est une pièce carrée, et plus loin, un grand arceau donne accès dans une galerie voûtée, longue de 105 mètr., large et haute de 10. Cette galerie est éclairée par en haut et contient les diverses écoles italiennes. Au milieu, à gauche, s'ouvre une porte communiquant avec ce qu'on appelle le *salon d'Isabelle II*, salon de forme elliptique, éclairé par une voûte malheureusement trop basse, dans lequel ont été réunis, sans acception d'écoles, les principaux chefs-d'œuvre du musée. C'est la *Tribune* de Florence et le *Salon carré* de Paris. Le plancher de ce salon est ouvert au milieu et soutenu par des colonnes en fonte bronzée; cette ouverture laisse apercevoir, à l'étage inférieur qui a quelque peu l'apparence d'une crypte, les principales sculptures, qui détachent la blancheur de leurs marbres au milieu d'une demi-obscurité. « En continuant la galerie centrale, on arrive à une nouvelle rotonde qui répète en plus petit celle de l'entrée, et dans laquelle on a réuni l'école française. De chaque côté s'ouvrent deux corridors conduisant aux salles de la peinture flamande et hollandaise, salles qui se retrouvent identiquement à l'étage inférieur et qui communiquent aux galeries de sculpture. La grande galerie, la salle française, le salon d'Isabelle II, reçoivent le jour d'en haut; les deux salles espagnoles et les quatre salles flamandes sont éclairées latéralement. » (M. le comte Clément de Ris.) Dans l'organisation du musée il y a, à notre avis, un grand défaut, c'est le pêle-mêle; le hasard a présidé à la distribution des tableaux sur les murailles, plutôt qu'un système quelconque, puis, ce qui frappe dès le premier moment, c'est l'absence complète de *dévers*, c'est-à-dire de cette in-

clinaison calculée de manière à ce que le regard arrive plus directement au tableau, et sans miroitage.

Nous devons dire maintenant, pour justifier d'imputations fort imméritées les deux directeurs qui se sont succédé au Musée Royal de Madrid, don José de Madrazo et don Juan Rivera, que toute cette magnifique collection est parfaitement entretenue; les repeints sont rares; les restaurations, en très-petit nombre, sont faites avec une grande réserve et une habileté remarquable. Le climat sec et pur de Madrid est certainement pour beaucoup dans ce magnifique état de conservation, et il permet de livrer les tableaux sans danger à la seule patine du temps, et sans les recouvrir de ces triples couches de vernis qui les font briller comme des miroirs. Les tapis de sparterie, qui sont au nombre des usages les plus vulgaires de la vie espagnole, sont peut-être aussi d'un grand secours pour cette belle conservation: ils retiennent la poussière, ils arrêtent les émanations du dehors, en même temps qu'ils amortissent le bruit des pas, et M. Clément de Ris n'a pas manqué d'en signaler les avantages. Nous avons été fort surpris de voir que cette précaution ait été précisément omise dans le salon d'Isabelle, dont le plancher peu épais, et sans doute non plafonné dans la partie qui surmonte l'*hypogée* des sculptures (le mot est de M. C. de Ris), résonne comme celui d'une construction provisoire, ou comme une table d'harmonie.

Nous avons adopté pour notre examen la division par écoles, et dans chacune d'elles, nous mentionnons par ordre chronologique (ce que le catalogue officiel a complètement négligé) les principaux maîtres représentés et leurs ouvrages les plus importants.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

Vicente Macip (1523-1579), connu sous

le nom de *Juan de Joanes*, est de tous les imitateurs de Raphaël celui qui en a le plus approché. — Parmi les 18 tableaux de lui que possède le Musée, il faut remarquer, n° 225, dans le salon d'Isabelle II, *la Cène*, qui n'est pas inférieure à celle de Léonard de Vinci, et une *Vie de saint Étienne*, en six compositions, depuis son ordination jusqu'à sa mise au tombeau.

Dominico Theotocopuli (1558-1625), surnommé le *Greco*. Ses œuvres, dont la meilleure est *le Christ mort*, n° 375, ne justifient pas la réputation que lui firent ses contemporains.

José Ribera (1588-1656), appelé *l'Espagnolet*. Le Musée compte 58 tableaux de cet artiste, qui passa sa vie en Italie, imita Caravage à Rome, Corrège à Parme, et devint lui-même à Naples. — Dans sa première manière, nous signalerons : n° 53, *Saint Barthélemy, apôtre*, tenant un couteau avec lequel il se martyrise ; — 121, *Prométhée* : « c'est du réalisme fait par un homme de génie ; » la couleur est attaquée avec une telle furie qu'elle sauve ce que le sujet offre d'ignoble. — Dans la deuxième manière : 72, *Saint Paul ermite*, priant devant une tête de mort ; 116, *Echelle de Jacob*, ne brille pas par ce que l'on nomme la couleur locale, mais est plein d'harmonie, malgré une violente opposition d'ombre et de lumière. — Enfin, dans la troisième manière, Ribera lui-même : 260, *Saint Jacques*, et, 440, *Saint Roch*, qui étaient à l'Escorial, et n° 42, salon d'Isabelle, *le Martyre de saint Barthélemy*, dont tout le monde connaît la gravure : il est impossible de concevoir une plus belle tête que celle du saint.

Francisco Zurbaran (1598-1662). Ce maître fécond, qui excella à exprimer les rigueurs de la vie ascétique, ne travailla pas pour les rois, et n'a rien au Musée de Madrid qui puisse faire apprécier son vrai mérite. Le n° 40, *Sujet mystique*, mérite cependant de fixer l'attention.

Velasquez de Silva (1599-1660), fut le peintre et l'ami de Philippe IV, aussi presque tout son œuvre est au musée de Madrid. « C'est là seulement, en présence des 64 toiles que le Musée contient, que l'on peut admirer la fécondité, les res-

sources, la brosse toujours jeune, toujours active, jamais fatiguée de ce grand artiste. » Velasquez s'est essayé dans tous les genres : histoire, paysage, portrait, animaux, intérieurs, nature morte, et dans tous il est maître. « Entre les 64 tableaux de Velasquez, dit M. Clément de Ris, j'en ai noté 33 comme des chefs-d'œuvre. » Faisons encore un choix dans ce choix : n° 51, *le Christ en croix*, placé à côté de celui de Murillo, donne un éclatant démenti à ceux qui ont prétendu que le *privado* de Philippe IV manquait d'inspiration religieuse ; — 81, *Portrait d'un sculpteur inconnu*, probablement Alonso Cano ; — 156, *portrait de Philippe IV* ; — 177, *portrait à cheval du comte-duc d'Olivarès*, tous trois dans le salon d'Isabelle. On a souvent comparé van Dyck et Velasquez comme portraitistes ; nous ne savons à qui donner la palme. Celui-ci est plus vivant, plus réel, mais celui-là est plus noble, plus expressif. — 138, *Réunion de buveurs (los Borrachos)* : sur un tonneau qui lui sert de trône, est assis l'un des buveurs, le front ceint de pampre, mais à moitié nu. À ses pieds s'agenouille une espèce de soldat, qui reçoit avec respect une couronne de lierre... C'est un de ces tableaux dont nulle description ne peut donner l'idée, et dont nul éloge ne peut faire apprécier la beauté. — 155, *les Meninas*. « À gauche est Velasquez, la palette à la main, faisant le portrait de Philippe IV et de la reine, que l'on voit répétés dans une glace placée au fond de l'atelier. Sur le premier plan et au centre, la jeune infante doña Marguerite-Marie d'Autriche, que ses femmes cherchent à amuser. Les deux nains, Marie Barbola et Nicolasito Pertusato, occupent le côté droit ; le chien favori supporte patiemment les taquineries du buffon. » (Don Pedro de Madrazo, Catalogue.) En présence de ce tableau, Luca Giordano s'écria : « C'est la théologie de la peinture ! » On remarque sur la poitrine de Velasquez la croix de Santiago ; elle a été peinte de la main de Philippe IV. C'est la réponse que le roi fit à l'artiste, qui lui demandait si rien ne manquait à son tableau. — 195, *la Forge de Vulcain*. Apollon informe Vulcain des rapports criminels qui existent

entre Vénus et Mars. Cette composition manque de style; mais, si on oublie le rang des personnages et si l'on ne veut y voir qu'un voisin officieux, s'empressant d'annoncer une mauvaise nouvelle, c'est un chef-d'œuvre de vérité.—319. *Reddition de Bréda (las Lanzas)*. En présence des chefs des armées espagnole et flamande, le marquis de Spinola reçoit du gouverneur de Bréda les clefs de cette ville. « Ce n'est plus de la peinture, c'est de l'éblouissement. » À gauche, les blonds Flamands aux faces rondes et rougeaudes; à droite, les Espagnols au visage pâle, à la barbe pointue. Au milieu, les deux chefs. « Quelle harmonie, quelle vigueur dans les premiers plans! Quelle dégradation dans le paysage! Quel air, quelle lumière dans le ciel! et comme tout le geste du marquis est empreint de cette bienveillante justice qu'un noble vainqueur témoigne toujours à un glorieux vaincu! » (M. Clément de Ris.)—335, *les Filandières*, ou une fabrique de tapis. « Dans une chambre éclairée par un demi-jour, pendant l'ardeur de l'été, des femmes du peuple, à demi nues, sont occupées aux divers travaux de leur état, tandis que des dames se font présenter des tapisseries terminées. Tout le tableau est dans le clair-obscur, et l'artiste, en se jouant d'une telle difficulté, a su produire les plus merveilleux effets de lumière et de perspective. » (M. Viardot.) On y signale surtout une espèce de tour de force de Velasquez, c'est le mouvement de la main de l'une des fileuses, qui fait tourner son rouet au premier plan.—Les cinq tableaux dont nous venons de parler sont placés dans le salon d'Isabelle.—L'ordre chronologique que nous nous sommes imposé place entre Velasquez et son émule Murillo quatre peintres moins célèbres, mais qu'on ne peut omettre sans injustice.

Antonio Pereda (1599-1669).—N° 287, *Saint Jérôme* entendant la trompette du jugement dernier « rappelle la touche emportée et les têtes extatiques de Ribera. Il est impossible de rendre avec plus d'exactitude les rides et les crevasses du corps de l'anachorète. »

Alonso Cano (1600-1667) fut à la fois peintre, sculpteur et architecte; mais il ne mérite pas le nom de Michel-Ange espagnol qu'on lui a donné. Son dessin est correct, sa peinture élégante; le *Christ mort*, pleuré par les anges, le prouve (n° 166, salon d'Isabelle).

José Antolinez (1639-1676).—*La Madeleine*. Des anges la soutiennent dans son extase. La tête est magnifique; c'est avec raison que cette toile a été placée dans le salon d'Isabelle.

José Leonardo (1616-1656).—N° 210, *Une Marche de troupes*, conduites par le duc de Feria. Dessin étudié, couleur vigoureuse, têtes expressives, paysage excellent.—N° 248, *Reddition de Bréda*. On a déjà vu le même sujet traité par Velasquez. En comparant les deux tableaux, on voit la différence qu'il y a entre le talent et le génie.

Bartolomé-Esteban Murillo (1618-1682) fut plus fécond que Velasquez. Si le Musée de Madrid ne compte de lui que 46 tableaux, c'est que cet artiste travailla pour tout le monde, et qu'on trouve ses œuvres un peu partout. En Espagne, il est peu de cathédrales, peu de grandes familles qui ne possèdent quelque toile de ce maître; en Europe, il est peu de capitales qui n'aient acheté, à grand prix, quelque Vierge du peintre de Séville. Depuis longtemps Murillo est connu et apprécié en France; nous nous contenterons donc de signaler ses plus beaux tableaux.—N° 43, *la Sainte Famille au petit chien*. Comme *la Forge de Vulcain*, de Velasquez, cette composition manque du style propre au sujet. Saint Joseph est un bon menuisier, la sainte Vierge une simple ménagère, et le petit Jésus un jeune espiègle, faisant aboyer un petit chien contre l'oiseau qu'il tient dans sa main; mais il faut reconnaître que c'est un chef-d'œuvre d'exécution.—182 (salon d'Isabelle), *le Martyre de saint André*, qui est une merveille dans le genre vapoureux.—191, *l'Adoration des Bergers*, si lumineux.—219 (salon d'Isabelle), *l'Immaculée Conception*, aussi beau que celui du Louvre et moins retouché.—315-326 (salon d'Isabelle), *les Extases de saint Bernard et de*

saint Ildephonse, sujet identique, dont l'artiste a su faire des chefs-d'œuvre différents.—Enfin, 321, *le Christ en croix*, qui, pour être inférieur à celui de Velasquez, n'en est pas moins d'une rare beauté.

J.-B. Mazo (1630-1687), élève et gendre de Velasquez, imitait tous les peintres, et son maître en particulier, au point de tromper les plus habiles connaisseurs.—79, *Vue de Saragosse*, d'une belle couleur. Les groupes du premier plan sont de la main de Velasquez. Remarquable comme étude du costume espagnol.—131, *Portrait d'un capitaine inconnu*.

Miguel Tobar (1678-1758).—N° 47, *Portrait de Murillo*.—226, *la Divine Bergère*, charmante composition.

Francisco Goya (1746-1828), dernier représentant de la peinture espagnole; n'est guère connu en France que par ses eaux-fortes, les *Caprices*, et ses lithographies, la *Tauromachie*. Le catalogue du Musée Royal n'indique que trois tableaux de cet artiste fougueux; mais on retrouve dans les couloirs quelques-unes de ces furieuses ébauches où Goya s'est plu à retracer des scènes de la guerre de l'indépendance d'une façon qui ne prouve pas un grand amour pour les Français. Ces ébauches, comme les trois tableaux du catalogue, ne sont certainement pas des modèles à imiter, le dessin est incorrect, la couleur est sans éclat, et cependant ils font impression. Goya, le réaliste espagnol, « avait ce que Voltaire appelle le diable au corps. »—551, *Marie-Louise*, femme de Charles IV. Elle est représentée à cheval, en uniforme de colonel des gardes.—594, *Charles IV*, faisant pendant.—595, *Un Picador à cheval*.

ÉCOLE ITALIENNE.

1° École de Venise.

La plus riche de toutes les écoles italiennes au Musée de Madrid est celle de Venise. Titien fut l'ami de Charles-Quint.

Jean Bellin (1426-1516), fondateur de l'école vénitienne.—N° 414, *Jésus donnant les clefs à saint Pierre*, sur bois.

Giorgione (1478-1512), élève du précédent.—792 (salon d'Isabelle). *Sujet mys-*

tique, sainte Brigide offre des fleurs à l'Enfant-Jésus que la Vierge tient dans ses bras. Hulfo, mari de la sainte, se tient derrière elle, couvert de son armure.—Ce tableau est sur bois et les figures sont à mi-corps. Il est parfaitement conservé et de toute beauté.

Titien (1477-1576). « Après Venise, c'est à Madrid qu'il faut étudier Titien. » En présence de ses 43 tableaux, presque tous des chefs-d'œuvre, il nous en coûte de nous résigner à notre rôle ingrat d'indicateur.—685 (salon d'Isabelle), le *Portrait équestre de Charles-Quint à la bataille de Mulhberg*, qui est très-beau, mais n'est pas supérieure à l'*Homme au gant*.—752, *La Gloire*. Allégorie chrétienne en l'honneur de Charles-Quint et de Philippe II.—776, *Salomé* portant la tête de saint Jean-Baptiste. C'est probablement en parlant de ce tableau que Tintoret disait du Titien : « Cet homme peint avec de la chair broyée. »—801, *Vénus et Adonis* (salon d'Isabelle), la déesse cherche à retenir le beau chasseur.—852, *Offrande à la Fécondité* (salon d'Isabelle), c'est un vrai tour de force d'imagination et de couleur.—854, *La Victoire de Lépante*. Ce tableau, qui ne laisse voir aucune trace de fatigue, fut peint par Titien à l'âge de 94 ans!—864, *La Bacchanale*. Des bachchants et des bachchantes chantent, dansent et boivent autour d'Ariane endormie au bord de la mer. Le gros Silène dort sur une colline, et dans le lointain fuit le vaisseau de Thésée. « Quoique les proportions de ce tableau soient à peine de demi-nature, c'est une des plus grandes œuvres du Titien. »—922, *La Vierge des Douleurs*. Peinte sur ardoise. Il est impossible de mieux exprimer les souffrances de la mère de Dieu.

Sébastien del Piombo (1483-1543) est un peintre célèbre, sans pourtant avoir réalisé les espérances du jaloux Michel-Ange, qui chercha à en faire un rival dangereux pour Raphaël. Nous citerons de lui :—759, *Le Christ descendant aux limbes*.—779, *Jésus portant sa croix*. On y retrouve le coloris de Giorgione allié au dessin de Michel-Ange.

Le Tintoret (1512-1594). Presque aussi

fécond que Titien, il a 34 tableaux au Musée de Madrid ; mais ils sont moins importants que ceux de son émule. Voici les principaux :—602. *La Sagesse mettant les Vices en fuite.*—704. *La Gloire*, cette esquisse furieuse du tableau qui orne la salle du grand conseil dans le palais des doges, fut achetée par Velasquez pour Philippe IV.—774. *Bataille de terre et de mer*, pleine de vie et de mouvement. Malheureusement, il a été repeint.—919. *Portrait de Sébastien Benieri*, général vénitien ; fort beau.

Paul Veronèse (1530-1588), la troisième personne de la trinité vénitienne. Parmi ses 25 tableaux nous signalons :—793, *Portrait de femme*, remarquable par la finesse de ton.—825. *Jésus-Christ et le Centurion*, noble et vigoureuse peinture.—843 (salon d'Isabelle), *Vénus et Adonis*, qui fait pendant au même sujet traité par Titien et soutient la comparaison avec avantage. Sur le devant, Adonis est encore endormi ; la déesse le regarde avec amour. Un peu plus loin l'Amour écarte un chien qui, impatient de partir pour la chasse, va éveiller son maître. « Jamais Veronèse n'avait trouvé un coloris plus naturel, plus gracieux, plus éclatant. »—899 (salon d'Isabelle), *Jésus au milieu des docteurs*. « On y trouve la magnifique ordonnance d'une vaste et théâtrale composition, la richesse et le bon goût des ornements, la justesse, la vivacité, le charme de la couleur, enfin, la noblesse, la variété et la vérité des portraits. Il y a surtout, dans la partie droite, un groupe d'une dizaine de docteurs qu'on voit vivre, qu'on entend parler entre eux. »

Pierre Malombra (1556-1618), inconnu en France.—679. *La Salle du collège de Venise*. C'est faire l'éloge de ce tableau que de dire qu'il fut pendant longtemps attribué à Titien.

Alexandre Varotari (1590-1650).—712. *Orphée*, les animaux charmés le suivent pour l'entendre. La couleur vaut mieux que le dessin.

J.-B. Tiepolo (1693-1770).—1183. Esquisse d'un plafond : *Triomphe de Vénus*.

2^e École de Florence.

Léonard de Vinci (1452-1519).—666

(salon d'Isabelle), *Portrait de Monna Lisa*. C'est une répétition ou une copie de la *Jocunde* du Louvre. Il est très-beau et ne diffère du nôtre qu'en ce qu'il a pour fond une draperie sombre au lieu d'un paysage bleuâtre ; sur bois.—778 (salon d'Isabelle), *Sainte Famille*. Au premier plan, saint Jean et l'Enfant-Jésus vont s'embrasser ; derrière eux, la Vierge et saint Joseph les contemplant. « Toutes les plus exquises qualités de Léonard sont réunies dans ce cadre. L'art ne saurait aller plus loin. » Sur bois. Très-bien conservé ainsi que le précédent.

André del Sarto (1488-1530), que ses compatriotes appelaient *André sans Défauts*, a 7 tableaux, tous sur bois. Nous n'en examinerons que quatre :—664 (salon d'Isabelle), *Portrait de Lucrezia Fede, sa femme*. C'est un des meilleurs et des plus beaux portraits. C'est pour satisfaire les caprices de l'original qu'André del Sarto s'était fait fripon.—681 (salon d'Isabelle), *La Vierge, l'Enfant-Jésus, saint Jean et deux Anges*. « D'un effet surprenant quoiqu'il ait un peu poussé au noir dans les ombres. »—772. *Sujet mystique*, espèce de Sainte-Famille. Ce tableau, dont on fait grand cas, a été acheté à la vente de Charles 1^{er} d'Angleterre.—837. *Sacrifice d'Abraham*. C'est la répétition de celui qu'André del Sarto envoya à François 1^{er}, pour implorer le pardon de sa faute.

Michel-Ange (1474-1564). Le livret donne comme de cet artiste *le Christ à la colonne*, n^o 721. Nous croyons qu'il lui fait peu d'honneur.

Salviati (1510-1563).—923. *La Vierge endormant l'Enfant-Jésus dans ses bras*. « Il faut remarquer le style et l'élevation de la tête de la Vierge. »

Alexandre Allori (1535-1607) surnommé *Bronzino*, comme son fils Cristofano.—761. *Sainte Véronique*.

Bartolomé Carducci (1560-1608).—925. *Une Cène*, importante.

3^e École de Rome.

Raphaël Sanzio (1483-1520). Il représente presque à lui seul cette école au Musée de Madrid. « Mais quelle représentation complète et magnifique ! Trois

portraits et sept tableaux, parmi lesquels deux au moins de premier ordre! Il n'y a que Rome, où Raphaël passa toute la partie active de sa trop courte vie, il n'y a que le Vatican avec ses *chambres*, ses *loges* et son *musée*, qui puissent offrir une telle réunion des œuvres du *divin jeune homme*. Raphaël est au-dessus des éloges, la gravure a popularisé ses ouvrages; on nous excusera donc de ne donner que la liste pure et simple de ceux que Madrid possède. Les voici dans l'ordre du catalogue :—723. *La Vierge à l'agnus Dei* ou au lézard.—726. *Une Sainte-Famille*. Ce tableau, qui appartient à l'époque de transition entre la seconde et la troisième manière de Raphaël, est surnommé la *Perla*. Il appartenait à Charles I^{er} d'Angleterre. Philippe IV l'acheta à la mort de ce prince et dit en le voyant : « Voici la perle de mes tableaux. »—741. *La Vierge au poisson*.—784. *Spasimo di Sicilia*. Jésus succombant sous le poids de la croix et secouru par Simon de Cyrène, se tourne vers les saintes femmes auxquelles il dit : « Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vos enfants. » Le célèbre Spasimo, qui fit partie des conquêtes impériales et qui fut rendu à l'Espagne en 1816, est sans nul doute aujourd'hui la pièce capitale du Musée Royal, il occupe à bon droit la place d'honneur au salon d'Isabelle.—794. *La Vierge à la rose*.—798. *La Sainte Famille*, sur bois.—834. *La Visitation*, transporté sur toile à Paris.—901. *Portrait d'homme*.—905. *Portrait d'un cardinal inconnu*, sur bois.—909. *Portrait d'un personnage inconnu*.

4^e École de Parme.

Corrége (1494-1534), bien pauvrement représenté. Il n'a rien qui puisse être comparé à notre *Mariage de sainte Catherine* et surtout à l'*Antiope*.—809. *Jésus et la Madeleine* : a plusieurs repeints.—131 (salon d'Isabelle). *La Vierge, l'Enfant-Jésus et saint Jean*. Très-jolie miniature, n'est probablement pas de lui.

Lanfranc (1581-1647).—884. *Funérailles de César*. Composition théâtrale.

5^e École de Bologne.

Annibal Carrache (1560-1609) n'a qu'un

tableau important. — 1181. *Vénus et Adonis*.

Guido Reni (1575-1642), froid imitateur du Carrache.—636. *Cléopâtre*, cette tête pâle et renversée en arrière que tout le monde connaît.

L'Albane (1578-1660), l'Anacréon de la peinture.—660. *Toilette de Vénus*.—671. *Jugement de Paris* : fins et gracieux pendants, très-bien conservés.

Dominiquin (1581-1641). Le *Saint Jérôme écrivant dans le désert* fait regretter que ce peintre n'ait que deux tableaux à Madrid.

Le Guerchin (1590-1666) surnommé le *Magicien de la peinture*.—895. *Suzanne au bain*. Les deux juges du peuple la contemplent au moment où elle va entrer dans le bain; elle est entièrement nue et cependant aussi chaste que belle.

Joseph Crespi (1663-1747) et non *Daniel Crepi*.—762. *Le Christ mort*. « Dépouvé de style, mais d'un beau sentiment et d'une couleur fort remarquable. »

6^e École de Naples.

Antonio Ricci (1600-1649) surnommé *Barbalonga*.—935. *Sainte Agathe* couchée mourante dans son cachot; une draperie couvre ses seins coupés.

Apiello Falcone (1600-1666).—807. *Une Bataille*. C'est un choc entre cavaliers et antassins; mêlée confuse, mais pleine de vie et de mouvement.

Salvator Rosa (1615-1673), qui fut peintre, graveur, poète, musicien, acteur et aussi un peu conspirateur et bandit. Il n'a qu'un tableau à Madrid.—743. *Une Vue du golfe et de la ville de Salerne*. Il est froid et pâle. On ne le croirait pas de la même main qui traça la grande bataille du Louvre.

Luca Giordano (1637-1705) appelé communément *Luca Fa Presto*, était doué d'une facilité merveilleuse. Il a traité tous les genres et imité tous les maîtres, mais ce n'est pas un véritable artiste. Le Musée de Madrid ne compte pas moins de 60 tableaux de ce Protée de la peinture.

ÉCOLE ALLEMANDE.

Martin Schœn (1420-1499).—427 (salon d'Isabelle). *Le Sauveur, la Vierge et saint*

Jean, panneau empreint d'un profond sentiment religieux.

Albert Dürer (1470-1528) a 9 tableaux à Madrid.—Signalons : 972 (salon d'Isabelle). *Portrait du peintre*, sur bois. L'auteur s'est représenté vêtu d'un sur-tout rayé blanc et noir, et coiffé d'un bonnet semblable.—956, 1069. Deux panneaux représentant *Eve recevant la pomme du serpent* et *Adam tenant la pomme qu'Eve lui a donnée*.

Raphaël Mengs (1728-1779). — 1057. *L'Adoration des Bergers*. Cette composition, comme la plupart de celles de ce peintre, plus érudit et plus consciencieux qu'original et inspiré, est pleine de bonnes intentions, mais d'une exécution timide.

ÉCOLE HOLLANDAISE.

Jérôme Bosch (1450-1518). — 1012. *Triomphe de la Mort*, d'un effet saisissant.

Rembrandt (1606-1674). — 1330 (salon d'Isabelle). *La Reine Artémise*, dit le livret. M. Clément de Ris croit que c'est le portrait de Saskia van Uylemburg, femme de Rembrandt.

Philippe Wouwermann (1620). — 1337. *Passage d'un gué*.—1383. *Chasse au lièvre*. Placés tous deux dans le salon d'Isabelle; ce sont des chefs-d'œuvre.

ÉCOLE FLAMANDE.

Sans nous arrêter à la première école, chez laquelle les attributions à tel ou tel artiste sont bien hasardées et qui n'intéressent guère que les antiquaires, nous passons au roi de la seconde école flamande.

Rubens (1577-1640). Tandis que Paris n'a que 31 tableaux de ce peintre grand seigneur, que Dresde n'en compte que 28, Madrid en a réuni 62 et des plus importants ! Nous aurions voulu, comme nous l'avons fait pour Raphaël, énumérer toutes ces toiles, mais nous devons reculer devant le nombre.—1251. *Le Serpent d'airain* (salon d'Isabelle).—1292. *L'Adoration des Mages*.—1373. *Danse de Paysans*, sur bois.—1400. *Portrait équestre de Philippe II*.—1515. *Portrait de Thomas Morus* (salon d'Isabelle).—1575. *Rodolphe de Hapsbourg et son écuyer*, accompagnant

à pied un prêtre et son sacristain qui portent le viatique et auxquels ils ont cédé leurs chevaux.—1576. *Le Jardin d'amour*, qui mériterait d'être dans le salon d'Isabelle.—1654. *Persée délivrant Andromède*.—1686. *Nymphes et Satyres*.—1696. *La Voie lactée*.—1710. *Les Trois Grâces*.

Van Dyck (1599-1641). Plus heureux que Paris, qui n'a guère de l'élève et rival de Rubens que des portraits, Madrid possède en outre des tableaux d'histoire.—496. *Le Couronnement d'épines*. Composition sans défaut et qu'on dirait peinte par Rubens.—1245. *La duchesse d'Oxford*.—1407 (salon d'Isabelle). *Van Dyck et le comte de Bristol*.—1447. *Portrait de Liberti*, organiste d'Anvers.—1607 (salon d'Isabelle). *Prise de Jésus dans le jardin des Oliviers*. Les poses des personnages sont peut-être un peu maniérées, mais la touche est moelleuse et l'effet saisissant.

Jordaens (1594-1678). De cet artiste, héritier de la fougue de Rubens, le Museo Real a 8 tableaux supérieurs à ceux qui sont au Louvre.—1301. *Le Mariage de sainte Catherine*. La tête de la sainte est magnifique.—1571. *Famille particulière*, harmonieux malgré l'éclat des couleurs.—1680. *Méléagre* offrant à Atalante la hure du sanglier de Calydon, qu'elle blessa la première.

Jean Breughel (1589-1642), qui doit probablement à la finesse et au velouté de ses ouvrages le surnom de *Velours*, expose 54 tableaux. Nous ne parlerons que de deux.—1324. *Guirlande de fleurs*, sur bois. La Vierge et les autres figures du centre sont de Rubens. Les fleurs sont préférables à celles de van Huysum lui-même.—1661. *Vénus et Cupidon dans un jardin*, sur bois également. « D'un éclat, d'une harmonie et d'une fraîcheur incomparables. »

David Teniers (1610-1694) dont les personnages si spirituellement posés n'ont paru d'affreux magots qu'au solennel Louis XIV, se présente avec 53 tableaux. Nous remarquerons :—N° 1201. *Fête de Paysans*, sur cuivre, et 1270, *Fête champêtre*. Tous deux pleins d'entrain et parfaitement conservés.—1374 (salon d'Isabelle).

Galerie de tableaux de l'archiduc Albert, sur cuivre. Teniers s'y est peint montrant à l'archiduc, qu'accompagnent trois autres personnages, les dessins des tableaux qu'il a achetés par son ordre. On reconnaît les tableaux dont se composait la galerie. Entre autres, *Danaë*, *Calisto dans le bain de Diane*, etc.

ÉCOLE FRANÇAISE.

Nous ne parlerons des ouvrages de cette école, trop peu nombreux à Madrid, qu'autant qu'ils ajoutent à la gloire de nos peintres.

Nicolas Poussin (1594-1665).—1689. *Le Parnasse*, « dans lequel Poussin a donné, dans toute leur plénitude, la mesure de ses facultés : science de composition, sévérité et élévation de style, noblesse de dessin, vigueur et fermeté de la touche. » —1040. *Paysage couvert et agréable*, à gauche un Satyre va découvrir Diane endormie, sous de grands arbres; à droite un Amour cueille des fleurs.—1050 (salon d'Isabelle). *La Chasse de Méléagre* est faite d'après les bas-reliefs antiques. Le groupe des princes conduit par Méléagre est admirable et le paysage excellent.

Gaspard Duguet (1613-1675), dont Poussin épousa la sœur. Madrid possède de ce peintre fort peu connu en France un véritable chef-d'œuvre.—903 (salon d'Isabelle). *Paysage agréable*. Au premier plan d'une vaste campagne accidentée, coupée d'arbres et arrosée par une rivière, la Madeleine adore la croix, et plus loin un berger garde des vaches. Style de Poussin, poésie de Claude Lorrain, exécution tout à fait originale.

Claude Lorrain (1600-1682).—Le Louvre n'a rien à comparer aux deux tableaux suivants :—1080. *Paysage*, effet de soleil couchant, ou *Tobie et l'Ange*.—1081. *Paysage*, effet de soleil levant ou *Sainte Paule la Romaine s'embarquant pour la terre sainte*.

SCULPTURE.

Sans doute ce n'est pas à Madrid qu'il faut aller pour voir des statues; mais, tout pauvre qu'il est, son musée renferme quelques œuvres remarquables sur lesquelles nous croyons devoir appeler l'attention.

Dans la partie qui correspond au salon d'Isabelle, au milieu de copies d'antiques (le Faune au chevreuil, la Vénus Capitoline, Castor et Pollux, etc.), le *Groupe de Saragosse*, par don José Alvarez. C'est un fils défendant son père blessé par des soldats français. — De Pompeo Leoni d'Arrezo, sculpteur de Philippe II, un groupe en bronze, *Charles-Quint enchaînant la Furcur*, et trois statues, également en bronze, représentant la sœur, la femme (Isabelle de Portugal), et le fils (Philippe II) de l'empereur.—Le groupe en marbre de *Daoiz et Velarde*, les héros du 2 mai, par Sola.—Un *Petit Amour*, par l'auteur du groupe de Saragosse. *Les Muses*, qui firent partie de la collection de Christine, reine de Suède.—Un autel en marbre avec des bas-reliefs représentant les triomphes et les fêtes de Bacchus.—Deux tables incrustées de pierres précieuses, présent du pape Pie V à Philippe II, après la bataille de Lépante.—L'*Apothéose de Claude*, ouvrage du temps de Néron, présent du cardinal Jérôme Colonna à Philippe IV.—Enfin, un grand nombre de mosaïques, de vases étrusques, de bustes, etc.

Académie de San Fernando.

Cette académie possède, au premier étage de l'édifice qu'elle occupe rue d'Alcala, une collection d'environ 300 tableaux, distribués dans 11 salles. Voici les principaux peintres espagnols qui y figurent.

Blas del Prado (1497-1557).—*Fondation de Notre-Dame de Lorette*. C'est une composition grande, noble et parfaitement exécutée. Aussi la croit-on d'une époque postérieure.

Ribera.—*Saint Jérôme écrivant au bruit de la trompette céleste*. Grande figure d'une extrême énergie.

Zurbaran.—Quatre *Portraits de Moines*, en pied, d'un style sévère et sombre.

Murillo.—*Sainte Elisabeth soignant les teigneux*. Nous ne donnerons pas la description de ce chef-d'œuvre, mais voici le jugement qu'en porte M. Viardot : « Les attitudes nobles ou grotesques sont également variées et naturelles; les expressions de la pitié ou de la douleur, pleines

d'énergie et de vérité; le dessin d'une hardiesse et d'une pureté qui défient toute censure; la couleur, de cet éclat magique dont Murillo seul eut le secret. » — *Fondation de Sainte-Marie-Majeure*. Deux tableaux désignés sous le nom de *Medios Puntos* marquent le point extrême où Murillo s'est élevé comme coloriste.

Carreño (1614-1685).—Magnifique copie du *Spasimo* de Raphaël.

Goya.—Une *Maja*, portrait plein de grâce et de vigueur, et quatre petits pendants. *Auto-da-fé*, *Procession du Vendredi-Saint*, *Course de taureaux*, *Maison de fous*. Fantaisies charmantes, spirituelles et animées.

Parmi les étrangers, nous n'avons à signaler que **Rubens**. — *Hercule et Omphale*.

Les statues sont si rares en Espagne que nous croyons devoir appeler l'attention sur une série de figurines. Elles sont d'un quart de nature, en pâte colorée et représentent le *Massacre des Innocents*. Ces groupes sont pleins d'invention et de vérité.

Museo Nacional. Lorsque les couvents furent supprimés, l'Académie des beaux-arts obtint l'autorisation d'envoyer des commissions chargées de recueillir les objets d'art qu'ils renfermaient. Mais, par suite du manque de centralisation dont nous avons parlé, les provinces s'obstinèrent à garder les tableaux des couvents de leur ressort. La commission ne put donc opérer que dans ceux des environs de Madrid, et ses recherches furent presque sans résultat, ce qui n'étonnera personne; elles avaient été devancées en d'autres temps. Sans la confiscation de la galerie de l'Infant don Sébastien, ce musée soi-disant national ne serait rien. — Il se compose de 900 tableaux parmi lesquels on devrait faire un choix. On ne peut guère, d'ailleurs, parler de ce musée que par ouï-dire, car, depuis 1841, le ministère de Fomento a pris la place qu'il occupait dans l'ancien couvent de la Trinidad. Depuis 18 ans

ses tableaux sont dispersés dans les corridors, les bureaux et les salons de ce ministère, loin des artistes et des amateurs! On parle d'une excellente copie de la *Transfiguration*, par Jules Romain.

Galerias particulières. — On doit citer parmi les collections particulières celle de feu M. de Madrazo, ancien directeur du Musée, — celle de M. de Salamanca, dans son hôtel du Paseo de Recoletos; les galeries du duc d'Albe, de M. Urzaiz, du duc de Pastrana, du duc d'Uceda, du marquis de Javal-Quinto, du duc de Medinaceli, du marquis de Villafranca, de don Valentin Carderera, etc.

Nous citerons surtout, dans la magnifique et précieuse

Galerie de M. de Madrazo :

Van Dyck, un portrait du marquis de Leganès armé de pied en cap; un portrait de Marie de Médicis.

Antonio Moro, un portrait de doña Isabelle de Portugal, femme de Charles-Quint.

Rubens, plusieurs tableaux fort célèbres; *Sainte Cécile*, le *Nid d'Amour*, la *Sainte Famille*, appartenant antérieurement à la famille d'Albe.

Murillo, le *Calvaire*, l'*Histoire de Job*, etc.

Titien, l'*Enlèvement d'Europe*, dont la copie, faite par Rubens pendant son séjour à Madrid, existe au Musée Royal. Plusieurs autres tableaux du même maître.

Breughel, une collection nombreuse, et entre les plus saillants les *Quatre Saisons*.

Collection de M. de Salamanca.

Elle occupe en partie une galerie spéciale. Le reste est distribué dans les salons avec les dispositions les plus ingénieuses pour en assurer l'éclairage, même la nuit. Cette galerie possède quelques tableaux, entre autres un Garofalo et des Velasquez, dont le Museo Real aurait le droit d'être jaloux.

On y remarque surtout :

Garofalo (1481-1559), élève de Raphaël, un tableau de 4 pieds sur 6 représentant un *Sacrifice* avec une tête de bouc. (Provient de la galerie de l'infant don Louis de Bourbon).

Velasquez. Le *Cheval* du jeune prince don Balthazar Carlos, fils de Philippe IV.

Murillo. La *Vieille de Triana*. Elle mange une soupe, et un enfant la regarde en riant.

Albert Durer. Un *Oratoire*, avec deux volets, qui servait à Charles-Quint en campagne. Le principal panneau représente Jésus sur la croix, et au pied de la croix la Vierge, la Madeleine et saint Jean. Sur une série de petits tableaux qui entourent ce panneau sont retracées plusieurs scènes de la Passion. L'écu aux armes de Charles-Quint occupe le centre de la partie inférieure; la signature du peintre et la date 1505 sont au pied de la croix.

Zurbaran, une *Annonciation*.

Ribera, un *Centaure dompté par Apollon*.

Claudio Coello, un *Saint donnant la communion à sainte Thérèse*.

Gérard Dow, *Scène d'intérieur*, une femme pelant une pomme.

David Teniers, une *Fête de village*.

Rembrandt, un *Engagement sur la Blivia*.

Caravage, l'*Arrestation de saint Pierre*.

Galerie des ducs d'Albe.

Un très-beau paysage de **Rubens**; une *Saint-Famille*, du **Titien**; un portrait, du même; une *Sainte-Famille*, de **Pietro Perugino**; *portrait du grand duc d'Albe*; *portrait du fils de Murillo*, exécuté par son père.

Galerie de M. Urzaiz.

Quatre belles *Marines*, par **van de Velde**; un rétable du vénérable **Angelico de Fiesole**.

Galerie du duc de Pastrana.

Une charmante série de tableaux de **Rubens** représentant la fable de *Méléagre*, peints pour une tapisserie. Esquisse du célèbre *Jardin d'Amour*, du même.

Galerie du duc d'Uceda.

L'*Enfant-Jésus endormi sur la croix*, chef-d'œuvre de **Murillo**; *Sainte Rosalie*, du même; *Jupiter et Sémélé* (grandeur naturelle), par **Dosso Dossi**; deux charmants tableaux trouvés à Pompeii; un superbe portrait de **Bind Altoviti**, par **André del Sarto**.

Galerie du marquis de Javal-Quinto.

La Vierge, avec les mystères de la vie de Jésus-Christ, en forme d'entourage, enrichis de très-beaux détails d'architecture, peinture sur bois attribuée à **Hemmeling**; *portrait de Moreto*, par **Murillo**; *portrait de Alonso Cano*, par lui-même; grand et beau *Paysage*, de **Ruysdaël**; *portrait de femme*, par **André del Sarto**.

Galerie du duc de Medinaceli.

Le *Siège de Béthulie*, par **Holopherne**, attribué à **Martin Schoen**; cinq paysages de **Salvator Rosa**; cinq paysages du **Poussin** (Duguet); *portrait du duc de Lerma à cheval*, par **Rubens**; *portrait d'une duchesse*, par **Velasquez**; *portrait de Charles-Quint*, par **Pantoja de la Cruz**; *portrait par Murillo*; le *Père éternel et ses Anges*, par **Pierin del Vaga**.

Galerie du marquis de Villafranca.

Une série de tableaux représentant les exploits des **Moncada**, par **D. Teniers**; *portrait de Guzman el Bueno avec son fils*, par **Van Dyck**.

Collection de don Valentin Carderera.

La grande esquisse du tableau de l'*Annonciation* de **Paul Véronèse**, envoyée par l'auteur à Philippe II; études des trois têtes du tableau de *Suzanne* du Museo Real, par **Paul Véronèse**; *portrait de Marie de Médicis*, par **Porbus**; la *Vision de saint Bruno*, par **Mola**, même sujet qu'au Musée du Louvre, avec des variantes; *Abraham et les trois anges*, par **Tiepolo**.

Ce qui distingue surtout la collection de M. Carderera, c'est l'immense quantité de portraits historiques et espagnols qu'elle renferme. On en compte plus de deux cents à l'huile d'une authenticité constatée; un nombre au moins égal copiés par l'éminent artiste dans les col-

lections particulières, sur les monuments, sur les tombeaux, pendant de nombreux voyages en Espagne, et, enfin, près de vingt mille épreuves gravées par les meilleurs artistes, des portraits de tous les hommes célèbres de l'Europe.

M. Carderera publie une *Iconographie espagnole* dans laquelle il fera successivement paraître la reproduction des pièces les plus précieuses de ses collections.

Armeria.—Cet édifice, qui ferme au S. la place du Palacio Real et qui sera bientôt démoli, n'a de remarquable que son développement. Philippe II fit transporter dans la grande galerie du premier étage les armes et les souvenirs historiques qu'on conservait à Valladolid et à Simancas. Ses successeurs suivirent son exemple, et au commencement du XIX^e siècle, cette collection était extrêmement riche. Mais survint la guerre de l'indépendance : les Madrilègnes pillèrent l'Armeria pour repousser l'invasion ; les Français reléguèrent ce qui restait dans les greniers.

Aujourd'hui toutes les pertes ne sont pas réparées, mais le désordre dont se plaignaient avec raison les visiteurs n'existe plus ; tout a été classé avec goût et avec méthode. — On y compte encore 2,538 objets, parmi lesquels on doit signaler les suivants, sous la responsabilité du catalogue, dont les indications sont quelquefois contestables :

141. Armure de mailles d'Alphonse V d'Aragon. — 321. Armure complète de l'électeur de Saxe, prisonnier de Charles-Quint. — 402. Armure de don Juan d'Autriche. — 481. Armure riche de Charles-Quint. — 1588. Brassart d'Ali-Pacha, amiral des Turcs à Lépante. — 1598. Épée de Boabdil, dernier roi des Maures. — 1659. Épée de Pélagé, trouvée à Covadunga. — 1666. Bouclier très-riche, à tête de Méduse, qui a appartenu à Charles-Quint. — 1702. Épée du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, sur laquelle jurèrent les princes des Asturies. — 1727. La *Colada*, épée du

Cid Campeador. — 1766. Reproduction de l'épée de François I^{er}, reprise en 1808 par Napoléon. — 1807. Épée de Fernand Cortéz. — 1913. Épée de Tolède du comte-duc d'Olivarès. — 1931. Plats de fer, vaiselle de campagne de Charles-Quint. — 2355. Armure de Christophe Colomb. — 2425. Litière de cuir de Charles-Quint. — 2490. Armure du grand capitaine. — 2521. Casque de François I^{er}.

Museo militar de Artilleria. — Ce musée occupe au Buen Retiro le salon du roi, où se réunirent les anciennes Cortès jusqu'en 1789. Cette pièce est grande, bien ornée, parfaitement éclairée ; les armes des royaumes qui composaient autrefois la monarchie espagnole se voient encore au soffite. — A la porte d'entrée sont les statues colossales de Philippe IV, fondateur du Retiro, et de Louis I^{er}, qui y naquit ; en guise de colonnes, se dressent deux canons enlevés aux maures de Jolo en 1552 par le général Urbistondo. — Au rez-de-chaussée, on trouve une collection de pièces d'artillerie, depuis le XII^e jusqu'au XVII^e siècle. Dans les salles du premier étage, sont classés avec assez d'ordre un grand nombre d'objets intéressants, soit au point de vue de l'art, soit à cause des souvenirs qu'ils éveillent. Parmi ces derniers nous citerons la tente des rois catholiques, l'étendard de Fernand Cortès à la conquête de Oaxaca, les épées de Palafox, le défenseur de Saragosse ; de Castaños, duc de Bailen, l'un des tuteurs d'Isabelle ; de Mina, le guerillero constitutionnel ; l'uniforme et le suaire de Daoïz et Velarde.

Museo de Ingenieros. — La partie du palais de Buenavista qu'occupait ce musée a été affectée aux bureaux du ministère de la guerre ; ses beaux plans en relief ne sont plus visibles.

Gabinete topografico. — Au *Cason*, salle de bal de l'ancien palais de Buen Retiro. Parmi les objets curieux qui le composent,

on citera un modèle en bois du palais royal que Jubara voulait élever à Madrid, un plan de Madrid de dix mètres de superficie, les plans de Valladolid, d'Aranjuez, de l'Escorial, et des modèles de plusieurs monuments.

Museo naval. — Ministère de la marine. La description des onze salles qui le composent nous entraînerait trop loin; nous devons nous contenter de signaler cet établissement curieux à l'attention de ceux qui voudront se faire une idée de l'histoire maritime de l'Espagne.

Gabinete de historia natural. — Il occupe encore le deuxième étage de l'Académie de San Fernando, où Charles III l'avait placé provisoirement. Les objets sont entassés dans des salles obscures et petites. — *Minéralogie.* — La collection des minéraux est remarquable par le nombre, la beauté et la valeur intrinsèque des échantillons, celle des cristaux par leur régularité et leur grandeur; dans la classification de ces derniers, on a suivi le système de Haüy. — *Zoologie.* — La collection des animaux est fort incomplète, mais il y en a de très-rares. On doit citer comme unique le squelette fossile d'un quadrupède gigantesque que Cuvier a désigné sous le nom de *Megatorium americanum*.

JARDIN BOTANICO. — Sur le Prado, entre le Musée et la porte d'Atocha. Son étendue est d'environ un hectare 1/2. Une grille de fer l'entoure de tous côtés. On lit au-dessus de la porte principale : *Carolus III. P. P. Botanices instaurator, civium saluti et oblectamento, anno MDCCCLXXXI.* C'est, en effet, l'une des plus belles promenades de Madrid. On y délivre gratis aux indigents les herbes médicinales dont ils ont besoin. — Dans les serres chaudes on cultive des plantes et des arbres exotiques, l'ananas, le cocotier, le cacaoyer, le latanier, etc., etc.

Madrid possède encore plusieurs

autres établissements scientifiques, tels que l'*Observatoire*, le *Conservatoire des arts*, le *Cabinet des machines*, etc., etc.; mais fondés récemment dans une ville où, sous ce rapport, tout était à faire, ils sont encore sans valeur; ils attestent du moins que la capitale de l'Espagne a enfin compris qu'inférieure par l'industrie et le commerce à la plupart des villes qui lui obéissent, elle doit justifier sa prépondérance par l'autorité que donnent les lumières et le savoir.

BIBLIOTHÈQUES. — Madrid a huit bibliothèques publiques, ouvertes tous les jours de 10 h. à 3 h. — La *Bibliothèque nationale* n'a pas moins de 250,000 volumes, et, parmi les manuscrits assez nombreux, il en est un grand nombre qui ne sont même pas connus. Trois salles seulement sont mises à la disposition des lecteurs, le plus grand désordre règne dans les autres; une énorme quantité de livres provenant de l'Escorial, ou des couvents réformés, est encore entassée dans des caisses et n'en sortira probablement pas de longtemps. Cet important établissement possède, en outre, un musée de médailles et un cabinet d'antiquités. Les autres bibliothèques sont celle de *San Isidro*, dépendante de l'Université, — 80,000 volumes; — celle de l'*Université*, 25,000 volumes. Puis les bibliothèques de l'*École de médecine*, de l'*École de pharmacie*, de l'*Académie de l'Histoire*, de l'*Académie des Nobles-Arts*, de l'*Académie espagnole*; celle du *Congreso* et, enfin celle du *Sénat*, la seule dont on ait imprimé le catalogue.

ACADÉMIES. — Il y a onze académies reconnues par des décrets royaux. En général, elles se composent de 36 membres, et leurs séances ne sont pas publiques. Voici les noms des plus importantes et l'indication des lieux où elles siègent. *Académie espagnole*, calle de Valverde; *Académie de l'Histoire*, à la Panaderia; de *San Fernando* ou des *Nobles-Arts*, calle de Alcalá, 16; des *Sciences*, à l'an-

ciens couvent de la Trinidad, calle de Atocha; de *Jurisprudence et de législation*, calle de la Montera, 32; *Gréco-Latine*, aux Estudios de San Isidro, de *Médecine et de Chirurgie*, Faculté de médecine.

INSTRUCTION PUBLIQUE. — Depuis 1836, l'ancienne Université d'Alcala de Henarès a été transférée à Madrid, et plusieurs écoles gratuites y ont été établies. Sous ce rapport encore, la capitale est en progrès; mais ce n'est qu'un progrès relatif; il lui reste beaucoup à faire pour se mettre au niveau des autres capitales. D'après une statistique récente, on compte encore à Madrid 80,000 habitants qui ne savent pas même lire.

BIENFAISANCE. — Six hospices, vingt hôpitaux très-bien tenus, et un grand nombre de confréries religieuses et sociétés philanthropiques secourant les malades et les pauvres à domicile, font l'éloge de l'esprit charitable de la population de Madrid.

THÉÂTRES.

Le théâtre espagnol, qui brilla d'un si vif éclat au xvi^e et au xvii^e siècle, qui fournit à Corneille le *Cid* et le *Menteur*, — le *Menteur*, sans lequel Molière avoue qu'il n'aurait jamais écrit le *Misanthrope*; — le théâtre espagnol, disons-nous, a perdu son originalité et sa nationalité. Depuis le règne de Philippe V, la littérature dramatique, nous pourrions même dire la littérature en général, subit l'influence française. Aux comédies de cape et d'épée irrégulières, barbares, si l'on veut, mais si poétiques, si intéressantes, si espagnoles, ont succédé des pièces imitées ou traduites du français et qui, par conséquent, ne rendent ni les mœurs, ni les idées de l'Espagne. Les œuvres originales sont si rares, que l'écrivain qui a tiré de son cru un drame ou un roman ne manque jamais de signaler cette exception aux habitudes littéraires. Citons, pour être justes, quelques auteurs qui, dans ces

derniers temps, ont protesté avec talent contre l'imitation étrangère au théâtre: *Breton de los Herreros*, *Gil Zarate*, *Garcia Gutierrez*, *Zorrilla*, *Rubi*, *Hartzenbusch*, le duc de *Rivas*, *Martinez de la Rosa*, etc., etc.

Teatro Real, entrée principale plaza de Oriente. — Le Théâtre-Royal ou de l'Opéra, commencé en 1818 et inauguré en 1850, est le seul digne de Madrid. La salle est grande, bien décorée, et 2,000 spectateurs peuvent y prendre place aisément; les abords du théâtre sont très-faciles, on y remarque une belle galerie couverte pour l'arrivée des voitures, et des issues nombreuses qui permettent la sortie presque instantanée des spectateurs. La scène, parfaitement machinée, a 28 mètres de profondeur sur 18 d'ouverture. On y joue d'une manière très-satisfaisante le grand opéra et le ballet.

Teatro de la Cruz. — La façade de ce théâtre, construit en 1737 sur le terrain qu'occupait l'ancien *Corral de comedias*, est ce qu'on peut imaginer de plus extravagant; sa scène est petite et mal disposée, et les réparations faites il y a quelques années dans la salle ne valent guère mieux que l'œuvre primitive de l'architecte Ribera. Il est question de démolir ce théâtre, qu'un décret royal de 1849 appelait l'opprobre de l'art. Pourquoi recourir à ce moyen extrême? Par suite des remaniements de la Puerta del Sol, il va se trouver presque sur cette place: ne vaudrait-il pas mieux l'agrandir et changer sa disposition intérieure? — Ce théâtre peut contenir 1,500 personnes, mais il est peu fréquent.

Teatro del Principe, calle del Principe, 31, là où fut le *Corral de la Pacheca*. — Ce théâtre, qui n'est bien que comparativement au précédent, fut construit au commencement de ce siècle. On y joue toute espèce de pièces, excepté le mélodrame et la féerie. Les acteurs y sont généralement bons. — 1,200 places.

Teatro del Instituto. — Situé dans une rue étroite, las Urosas, 8, et entouré de maisons, il n'a aucune apparence extérieure. La salle est très-petite (800 places seulement), mais assez propre. C'est aux drames et aux *bailes andaluces* qu'il doit sa réputation; on y joue maintenant la comédie.

Teatro de Variedades, calle de la Magdalena, 40. — C'est dans ce théâtre, qui fut jadis un jeu de paume, que naquit et grandit l'opéra espagnol (*Zarzuela*). Dans les dernières années, il a été occupé par une troupe française.

Teatro de Lope de Vega, entrée calle Valverde. — Ce théâtre, établi dans la chapelle de l'ancien couvent de *los Basilius*, n'a rien de remarquable. Comme les deux précédents, il ne contient guère que 800 personnes.

Teatro del Circo, plazuela del Rey, à l'extrémité de la calle de los Infantes. — Il fut construit il y a une vingtaine d'années pour servir aux troupes hippiques que dirigeaient les gymnastes français *Paul, Auriol* et autres. Depuis, il a été changé en théâtre où l'on donnait des opéras italiens et des ballets; mais, le Théâtre-Royal s'étant réservé ces spectacles, on y joue des comédies et des vaudevilles traduits. Le Circo est habituellement plein; il peut contenir 1,600 personnes.

La Zarzuela est l'opéra-comique espagnol. C'est un joli théâtre, élégant, bien distribué, situé dans un beau quartier neuf, calle de Jovellanos, à peu de distance des Cortès et de la calle d'Alcala. On y joue des pièces lyriques dont les poèmes sont généralement traduits des nôtres, sous des titres différents, et dont la musique seule est originale.

Les théâtres de Madrid ont deux bureaux: à l'un on prend un billet d'entrée générale, et au second un billet portant le numéro de la place qu'on désire occuper.

Il suffit de mentionner à la suite des principaux théâtres les spec-

tacles forains; le Cirque de Paul, le Néorama, le Diorama, les figures de cire. Il importe de donner une place plus étendue au spectacle réellement national.

Toros.—Philippe V défendit les *corridos de toros* qu'il regardait comme barbares; mais son successeur, se rendant aux vœux du peuple, les autorisa de nouveau, et fit même construire près de la porte d'Alcala, en 1479, la *plaza* qui sert encore aujourd'hui. C'est un cirque énorme, qui n'a rien de remarquable à l'extérieur et dont les murailles sont blanchies à la chaux. Les billets se prennent à la Puerta del Sol, dans les rues, à la calle de Carretas. Tout est numéroté, divisé en stalles; on arrive sans désordre par de nombreuses entrées, chacun se place suivant son numéro. L'arène est entourée d'une barrière circulaire, *las tablas*, en planches, de six pieds de haut, peinte en rouge. Elle est percée de quatre portes pour le service de la place, l'entrée des taureaux, l'enlèvement des cadavres. Une seconde enceinte, qui entoure cette première, est garnie d'un réseau de cordes pour mettre les spectateurs à l'abri des atteintes de certains taureaux qui, dans l'ardeur de la poursuite, escaladent quelquefois *las tablas*. A partir de cette seconde enceinte, commencent les gradins découverts destinés aux spectateurs. Au delà, sont les places couvertes, *gradas cubiertas*; au-dessus, les loges (*palcos*), et parmi celles-ci, fermées d'un large vitrage, les loges de la reine et de l'ayuntamiento, richement décorées. Le cirque, ainsi distribué, peut contenir 12,000 spectateurs. Il est de rigueur, pour les gens qui se piquent d'élégance, d'avoir leur loge aux Toros, comme à Paris on a une loge aux Italiens. Les places sont tarifées en raison de leur position au soleil ou à l'ombre, et varient depuis 4 réaux, *al sol*, jusqu'à 20 réaux, *à la sombra*.

A côté de la *plaza*, il en existe encore une autre qui appartient à une société d'amateurs (*aficionados*), et qu'on nomme la *Lid tauromaca*. On n'y admet que les sociétaires et des invités. Les loges y sont aussi recherchées qu'à Paris celles du Conservatoire de musique.

JARDINS.

Buen Retiro. — A l'est de Madrid. Ce jardin date de l'époque plus brillante que glorieuse de Philippe IV. On n'y trouve plus du reste aucun souvenir de ce roi qui, éloigné des affaires par le comte-duc d'Olivarès, se consolait de la perte de ses États dans l'intimité de Lope de Vega, de Calderon et de Velasquez. Rien n'y rappelle davantage le règne de Ferdinand VI, où le chanteur Farinelli était tout-puissant, et où le tricorne et l'habit français avaient remplacé, au grand scandale des Espagnols, le chapeau à plume et la cape nationale.

Les Français, en 1808, y établirent leur quartier général et lorsque, quatre ans plus tard, ils quittèrent le Buen Retiro, les habitations royales avaient été changées en casernes, en écuries, et les jardins en terre-plain et en champs de manœuvres. Ferdinand VII se hâta de faire disparaître ces traces de l'occupation étrangère, et aujourd'hui le nouveau Retiro n'a rien à envier à l'ancien. Son étendue, depuis le Prado jusqu'à la montagne russe, est de 1,100 mètres, et de 1,400 depuis celle-ci jusqu'à la muraille d'Atocha. Il y a deux entrées principales, l'une à la montée de San Geronimo, et l'autre, appelée de la *Glorieta*, près de la porte d'Alcala. La place de la *pelota* (jeu de paume), précède la première entrée; à droite se trouvent le *Salon de los Reyes*, changé en musée d'artillerie, et le *Cason*, devenu le cabinet topographique. Une large avenue bordée de haies et plantée de tilleuls, parmi lesquels sont

rangées de laides statues colossales des rois d'Espagne, conduit au grand étang, vaste pièce d'eau entourée d'allées très-fréquentées par les promeneurs. Plus loin, à gauche de l'ancienne fabrique de porcelaine, remplacée par un second étang, on rencontre la *casa de fieras* (ménagerie), presque inhabitée, et à droite l'observatoire météorologique.

Derrière le grand étang s'étendent les vastes jardins réservés de la reine, agrandis encore par la variété des perspectives et la diversité des ornements. Ce sont des fontaines, des lacs, un canal, une montagne artificielle, une cabane cachant un salon d'un luxe oriental, la *casa del pobre* (du pauvre), la *casa del pescador* (du pêcheur), la faisanderie, etc., etc.

Pour visiter toute cette partie, il est nécessaire de se pourvoir d'une permission de l'administrateur.

Nous citerons encore parmi les très-rares jardins de Madrid le *Casino de la Reina*, borné par les murs de la ville dans sa partie la plus méridionale. Ses bosquets et ses parterres, dessinés sur un terrain accidenté qui en rend l'aspect très-agréable, sont égayés par un joli ruisseau et ornés de statues en marbre et en bronze.

Les jardins du palais occupent les terrains de l'ancien *Campo del Moro*, vaste espace en terrasse située au-dessous du palais, inculte et abandonné il y a peu de temps encore, et qui formait le plus triste contraste avec les magnificences de la demeure royale. La reine Isabelle les a fait planter et dessiner. Une allée se détache de la partie inférieure des jardins, traverse le Paseo de la Virgen del Puerto et les nombreux lavoirs qui se pressent aux abords du Manzanarez, et aboutit à un joli pont de pierre pour mettre le palais en communication avec la *Casa del campo*, dont nous aurons occasion de parler avec les domaines qui entourent la ville.

PROMENADES.

Le Prado. — Charles III, sous l'influence du comte d'Aranda, renouvela la face de ces lieux témoins déjà de tant d'intrigues amoureuses et politiques, de duels et même de meurtres. Avant lui, le Prado était un parc monotueux et planté sans symétrie; ce monarque, en faisant aplanir le sol, tracer des allées régulières et élever huit fontaines monumentales, le changea en une des plus belles promenades du monde. — Le Prado forme un large boulevard qui entoure une partie de la ville, depuis l'ancien couvent d'Atocha jusqu'à la Puerta de Recoletos, en passant devant l'extrémité inférieure de la rue de ce nom, devant le Jardin botanique, le Musée royal, l'extrémité de la carrera San Geronimo; et de la calle d'Alcala. Son étendue est d'environ 4 kilomètres. — La partie qui se développe entre la rue de San Geronimo et celle d'Alcala et qu'on nomme le *Salon*, a 70 mètres de large.

La *fontaine de la Alcachofa* (artichaut), la première qu'on y rencontre, en face la porte d'Atocha, est en pierre blanche. Elle se compose d'une colonne soutenant une vasque de près de quatre mètres de diamètre. Au milieu de cette vasque, on voit un artichaut entouré d'enfants, et au pied de la colonne un triton et une néréide soutenant les armes de Madrid. — Sur la place de *las Cuatro Fuentes*, à l'extrémité de la calle de las Huertas, sont quatre fontaines aussi en pierre blanche et semblables. Au centre d'une vasque soutenue par une colonne ornée de têtes d'ours, un jeune triton étreint un dauphin. — A l'entrée du grand Salon, devant la carrera de San Geronimo, se trouve la *fontaine de Neptune*, à laquelle on reconnaît quelque mérite artistique. Le dieu des eaux est debout sur un char traîné par deux chevaux marins et escorté

par des dauphins et des phoques; sa main droite tient un serpent enroulé autour de son bras, et sa gauche le trident. — Ce groupe, en marbre blanc, est placé au milieu d'un bassin circulaire dont la margelle est beaucoup trop basse; le char roule sur des rochers, et les dauphins ne nagent pas, l'eau n'arrivant pas jusqu'à eux.

La *fontaine d'Apollon*, placée au milieu du Salon, se compose d'un corps quadrangulaire assez haut, dont les côtés correspondants se ressemblent; deux d'entre eux sont ornés de plaques destinées à recevoir des inscriptions; les deux autres présentent des mascarons. L'eau versée par ceux-ci, après avoir passé par trois vasques qui vont en s'agrandissant, est reçue dans un bassin elliptique. Au-dessus de la corniche qui surmonte le corps central sont quatre statues représentant les Saisons; une statue d'Apollon couronne cette belle fontaine. Enfin, à l'entrée de la rue d'Alcala, se trouve la *fontaine de Cybèle*, en marbre brun de Montes Claros. La déesse est représentée sur un char traîné par deux lions.

Il serait difficile de donner une idée de l'affluence des promeneurs qui se pressent au Salon dans les beaux jours et surtout dans les belles soirées d'été. Le sol en est soigneusement nivelé, battu, balayé même, comme l'aire d'une salle de bal champêtre; des bancs s'y rencontrent de place en place. Une longue barrière surmontée de candélabres à gaz sépare le Salon d'une large allée macadamisée où les voitures circulent à la file sous la surveillance de la garde urbaine, dont l'uniforme et l'équipement ont quelque ressemblance avec ceux de nos gendarmes de la Seine. C'est là que l'étranger peut se faire une complète idée de la physiologie de la population de Madrid.

« Les vrais promeneurs, dit M. Mesonero Romanos, ceux qui ré-

cherchent la promenade par goût, comme exercice, qui veulent aller doucement, sans être heurtés, s'arrêter tout en causant avec leurs amis, prendre une prise (*tomar un polvo*), puis continuer tout en se rappelant des souvenirs de jeunesse, ceux-là sont fidèles à la partie du *Paseo* qui s'étend de l'église à la porte d'Atocha. Les provinciaux et les étrangers préfèrent la partie qui longe le jardin Botanique, ayant, d'un côté, l'agréable vue de ce jardin, de l'autre, le spectacle animé des voitures et des cavaliers; quelques-uns recherchent l'allée de San Firmin, qui va de la *carrera San Geronimo* à la calle de Alcalá, parallèlement au Salon; d'autres, enfin, affectionnent le *paseo de Recoletos*; mais, la jeunesse élégante et, à certaines heures, la foule se pressent au Salon. C'est là que règnent les intrigues amoureuses, c'est là que la confusion, la cohue, les courtoisies incessantes, la variété des costumes et des physionomies, le bruit des voitures et des chevaux, la poussière, les cris des enfants qui vendent de l'eau et des fleurs, une animation inconnue dans les autres promenades de Madrid, tout cela produit quelque chose d'extraordinaire qui, au premier moment, fatigue les étrangers et qui est ensuite plein d'attraits pour eux. Cette promenade offre un spectacle tout particulier pendant ces belles journées d'hiver, où le ciel de Madrid brille d'un si vif éclat. De deux à cinq heures, on y rencontre l'affluence la plus brillante, les grâces les plus séduisantes, les toilettes les plus coquettes, une multitude de voitures et de chevaux; en un mot, toute l'élégance d'une capitale. Puis, l'été, pendant ces longues soirées où la plus agréable fraîcheur succède à des chaleurs accablantes, les groupes se forment dans cette partie du Salon qu'on appelle *Paris*, et tiennent joyeuse séance jusqu'à une heure avancée de la nuit. *

Pour l'étranger, il y a d'autres particularités de la vie madrilègne qui échappent sans doute à un observateur national, mais qui frappent l'attention au premier abord. C'est, avant tout, le calme de cette population, même les jours de plus grande fête. Elle est chez elle dans la rue, c'est son terrain, c'est son domaine; elle y circule sous ce ciel pur, sans hâte, sans presse: elle sait qu'elle a le temps. Pas un homme ivre, pas un mauvais sujet, pas d'injures, de brusqueries ni d'impertinences. Toutes les classes sont confondues, le grand d'Espagne qui rentre à pied d'une cérémonie au palais, la femme du monde en mantille de dentelle, le mozo avec sa corde de sparterie sur l'épaule, la femme des faubourgs avec son foulard noué sous le menton, triste survivante de la *manola* disparue, le bourgeois madrilègne drapé dans son manteau brun doublé de velours vert et rouge, l'arriero en veste d'astracan, la gitana en jupe à volants, et l'élégant moderne en paletot.

C'est ensuite la mantille, et plaise à Dieu que son règne soit éternel, et qu'elle reste victorieuse dans cette guerre de mauvais goût et de ridicule audace que lui font la mode française et le chapeau à rubans et à plumes! Avoir ces magnifiques cheveux noirs, abondants et souples, luisants comme le jais, et les cacher sous une coiffe de carton; engloutir cette tête d'un si pur ovale, ce cou si bien posé, ces épaules si belles sous les plis enrubanés du bavolet; éteindre les couleurs de ces rians visages, les étincelles de ces yeux si vifs, en les flanquant de tout le bariolage de l'arc-en-ciel, c'est un crime de lèse-humanité, c'est la négation de la beauté! Nulle part la femme n'a imaginé plus heureux ornement que la mantille, et elle n'est pas digne de se dire Espagnole celle qui la dédaigne et se croit plus puissante avec l'arsenal bariolé de la mo-

diste. Il est si léger d'ailleurs, si bien combiné avec la mansuétude du climat, ce charmant voile que deux grosses épingles attachent dans le nœud de la chevelure, et qui se marie aux bandeaux, descend sur le cou, se drapé sur les épaules, encadre la figure et enveloppe la taille sans rien cacher de toutes ces grâces ! Il est bien fait pour l'Espagnole ce riche tissu dont les réseaux laissent entrevoir, en la rendant plus blanche encore, toute la fraîcheur de cette belle carnation !

« Avec une mantille, a dit M. Théophile Gautier, il faut qu'une femme soit laide comme les trois vertus théologiques pour ne pas paraître jolie. Malheureusement, c'est la seule partie du costume espagnol que l'on ait conservée, le reste est à la française. Les derniers plis de la mantille flottent sur un châle, un odieux châle, et le châle lui-même est accompagné d'une robe d'étoffe quelconque qui ne rappelle en rien la basquine... L'éventail corrige un peu cette prétention au *parisianisme*. Une femme sans éventail est une chose que je n'ai pas encore vue dans ce bienheureux pays. »

Il est encore deux infiniment petits de la physiologie madrilène qui y tiennent une place immense, c'est la cigarette et le *cerillo*.

Le cigare, le *puro* comme on l'appelle, est loin d'être entré dans les habitudes comme chez nous, qui cependant l'avons reçu de l'Espagne ; mais la cigarette !

Ce petit cylindre de papier roulé, gros comme un porte-plume et bourré de tabac haché, que chacun fabrique à sa guise, et qui se vend, pour les inhabiles, dans les *estancos nacionales*, au prix d'un réal le paquet d'une trentaine, n'est pas moins répandu en Espagne que cette allumette de cire qui se trouve dans toutes les poches, le *cerillo* ou le *fosforo*. Dès que deux hommes se ren-

contrent, l'un d'eux offre la cigarette, l'autre fournit le feu ; dans les groupes, le paquet circule, la cigarette s'offre toujours et à tout le monde ; on ne vous demande pas : fumez-vous ? précaution qui, chez nous, sauve quelquefois un cigare ; on ne vous dit pas *usted gusta?* avec la crainte d'être pris au mot ; la cigarette vaut moins d'un centime, et ici

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

La cigarette se fume lentement, à petits coups, sans ces grandes aspirations qui activent la combustion et provoquent l'irritation des bronches. A une cigarette qui s'achève ne succède pas immédiatement une cigarette nouvelle, comme chez nous succède sans interruption un cigare à un autre cigare. Sobre en cela comme en toutes choses, l'Espagnol sait savourer l'arrière-goût et le souvenir.

Partout on fume et à toute heure. Après le repas, cela va sans dire, c'est le complément de toute réfection ; mais avant la fin du repas, dans cet intervalle qui suit le second service et qui précède *los postres* — le dessert — c'est un raffinement de goût dont nous ne nous doutons pas et qui a son mérite. A ce moment, la cigarette calme l'excitation du palais, le repose et le prépare à des sensations nouvelles.

Au théâtre on ne fume pas encore dans la salle, mais cela viendra, et c'est à peu près le même ; on fume dans les escaliers, dans le foyer, dans les coulisses, et la fumée envahit les loges sans obstacle. Aux taureaux on fume à tous les étages ; au Salon, les jours de *tertulia*, on s'abstient par respect pour l'ameublement ; mais dans les administrations publiques, dans les chemins de fer, le tabac a droit de cité, c'est une coutume que rien ne saurait détrôner.

Les *cerillos* ou *fosforos*, c'est-à-dire les allumettes-bougies en cire

sont, si petites qu'elles soient, l'une des grandes industries, on peut presque dire, l'un des progrès de l'Espagne. L'allumette en bois y est complètement inconnue, l'allumette au phosphore amorphe n'y a pas encore entrepris sa croisade, et l'on ne dit pas cependant que les empoisonnements et les nécessités aient augmenté les misères de l'humanité espagnole. La consommation des *cerillos* est immense, et la fabrication de ce modeste générateur du feu atteint, dans certaines villes, des proportions colossales.

Autrefois, au Prado et dans les lieux publics, on voyait courir au milieu de la foule de jeunes garçons tenant une corde d'étoiles allumée et criant à tue-tête *la candela, señoritos; la candela, caballeros; la candela!* Aujourd'hui le *candelerero* porte devant lui un éventaire couvert de petites boîtes à un cuarto, à deux cuartos, et à plus habituellement, étrange contraste, le marchand de *cerillos* est un aveugle. Les aveugles sont nombreux en Espagne, c'est le triste effet de ces belles nuits trop sereines; ils vivent des petites industries de la rue, ils sont presque tous guitaristes; puis ils vendent, les pauvres gens! ce qui donne la lumière : les allumettes et les journaux du soir.

« Il existe aussi, dit M. Théophile Gautier, un commerce dont on n'a aucune idée à Paris, ce sont les marchands d'eau au détail. Leur boutique consiste en un *cantaro* de terre blanche, un petit panier de jonc ou de fer-blanc qui contient deux ou trois verres, quelques *azucarillos* (biscuit de sucre caramélisé et poreux) et quelquefois une couple d'oranges ou de limons. D'autres ont de petits tonneaux entourés de feuillages qu'ils portent sur le dos; quelques-uns même, le long du Prado par exemple, tiennent des comptoirs enluminés et surmontés de renommées de cuivre jaune avec des drapeaux. Ces

marchands d'eau sont ordinairement de jeunes *muchachos* galiciens en veste couleur de tabac, avec des culottes courtes, des guêtres noires et un chapeau pointu; il y a aussi quelques Valencianos avec leurs grègues de toile blanche, leur pièce d'étoffe posée sur l'épaule, leurs jambes bronzées et leurs *alpargatas* bordées de bleu. De tous côtés, on entend leurs cris aigus modulés sur tous les tons et variés de mille manières : *Agua! agua! quiéni quiere agua? Agua helada, fresquita como la nieve!* »

Avant de quitter le Prado nous devons mentionner le monument du *dos de Mayo*, qui s'élève dans l'une des contre-allées, en face de la fontaine d'Apollon, et à gauche de l'allée qui monte au Buen Retiro. Le terrain qui l'entoure se nomme le *Campo de la lealtad*. Le *dos de Mayo* est le triste souvenir de l'un des sanglants épisodes de l'occupation française de 1808. Il a été élevé à la mémoire de trois braves officiers d'artillerie, Ruiz, Daoïz et Velarde qui, à la tête de quelques hommes déterminés, cherchaient à s'opposer à l'occupation du parc de Monteleon par une colonne française que commandait le général Lefranc. La lutte était inégale; les défenseurs n'en combattirent pas moins avec un rare héroïsme. Enveloppés par nos troupes irritées d'une aussi longue résistance, écrasés par le nombre, ils tombèrent jusqu'au dernier. Le monument du *dos de Mayo* est une espèce de cippe en granit gris, surmonté d'un obélisque de granit rougeâtre; des inscriptions en l'honneur des victimes sont gravées sur les côtés du socle. On retrouvera, du reste, un autre monument à la mémoire de Daoïz et Velarde dans le *parterre* du Buen Retiro. Le groupe, en marbre de Carrare, a été exécuté par Antonio Sola.

Delicias. — Cette promenade commence à la porte d'Atocha, se

divise bientôt en deux embranchements aboutissant à des ponts jetés sur le canal du Manzanarès. Elle n'a d'autre ornement que ses quatre rangées d'arbres, elle ne présente d'autre accident que les places qui, de distance en distance, en rompent la monotonie, et cependant, il est peu de promeneurs qui ne la parcourent jusqu'au bout; les bords du canal sont si verts et si frais!

Florida. — Du temps de Charles III et même de Charles IV, la Florida était la promenade la plus fréquentée de Madrid. Aujourd'hui, elle est à moitié envahie par le chemin de fer du Nord et on n'y voit guère que les blanchisseuses qui vont à la rivière. Elle commence à la porte San Vicente, et se prolonge jusqu'au Prado. A droite et à gauche on jouit du plus beau coup d'œil.

Virgin del Puerto. — Cette promenade, qui va de la porte de Ségovie à celle de San Vicente, est toujours déserte, excepté les jours de fête où les Asturiens s'y réunissent pour manger et danser sous ses grands arbres.

Fuente Castellana. — Appelée aussi *Delicias de Isabel II*, cette promenade peut être considérée comme le prolongement du Prado. Elle commence à la porte des Récollets et s'étend au N., en ligne droite, l'espace de 1,200 mètr. environ, jusqu'au petit bois de Chamartin; sa largeur est fort inégale. On y remarque deux jolies fontaines : celle *del Cisne* et celle de *l'Obelisco*, au milieu de places circulaires entourées d'arbustes et de rosiers toujours en fleurs. La Fuente Castellana est, après le Prado, la promenade la plus agréable de Madrid. — Nous ne parlons pas des autres *paseos* et *rondas*, car ce sont des chemins bordés d'arbres et non de véritables promenades.

PORTES.

Madrid à cinq grandes portes et neuf petites; celles-ci se ferment

d'assez bonne heure et ne se rouvrent pas la nuit.

Puerta de Alcala. — La plus belle est incontestablement celle d'Alcala, située à l'extrémité de la rue de ce nom, et à laquelle aboutit la route d'Aragon et de Catalogne. C'est un véritable arc-de-triomphe destiné à perpétuer le souvenir de l'entrée du magnifique Charles III à Madrid. — Des colonnes ioniques dont les chapiteaux sont moulés sur ceux que Michel-Ange imagina pour le Capitole, supportent un large architrave et divisent le monument en cinq compartiments. Les trois du milieu sont percés de grandes portes en arc, et ceux des côtés de passages rectangulaires. — Audessus de la corniche, au milieu d'une attique, une Renommée soutient les armes royales entourées de trophées; le dessus des portes est orné de cornes d'abondance et les clefs des arcs portent des têtes de lions. La façade du côté de Madrid ne diffère de celle qui regarde la campagne que par la substitution de pilastres aux colonnes, sauf à la porte du milieu, et de trophées d'armes aux petits génies qui surmontent la corniche au-dessus des deux portes rectangulaires.

La construction est en granit gris et les sculptures en pierre blanche. Des deux côtés, on lit cette simple inscription :

Rege Carolo III, anno MDCCLXXVIII.

Le seul défaut de cette belle entrée est de ne pas se trouver dans l'axe de la rue d'Alcala.

Puerta de Toledo. — La porte de Tolède, à laquelle aboutit l'ancienne route de Tolède et d'Andalousie, a été commencée en 1813. Ce monument avait pour objet de fêter le retour de Ferdinand VII après sa captivité à Valençay. Une inscription fut rédigée en conséquence, sous l'impression des haines et des misères de la guerre de l'Indépendance; les événements qui succédèrent à cette

première restauration, la révolution de 1822, les services rendus au roi par l'intervention française, en 1823, ne firent rien modifier à cette rédaction quelque peu injurieuse en même temps que fastueuse et redondante. L'ayuntamiento de Madrid inaugura le monument en 1827, presque en présence des troupes françaises, à la veille du jour où la dernière division de notre armée libératrice, rentrant de Cadix, allait traverser l'Espagne pour rentrer à Bayonne, et la dédicace resta telle qu'elle avait été conçue en 1813. Il y eut à la fois injustice et mauvais goût.

A Fernando VII el deseado, padre de la patria, restituido à sus pueblos, exterminada la usurpacion francesa, el ayuntamiento de Madrid consagrò este monumento de fidelidad, de triunfo, de alegria. Año de 1827.

La porte de Tolède se compose de trois ouvertures, l'une en arc, flanquée de colonnes ioniques, et deux carrées avec des pilastres du même ordre. La hauteur du monument est de 24 mètr., y compris les groupes de 6 mètr. qui surmontent l'attique. Ces groupes représentent, du côté extérieur, l'Espagne protectrice des beaux-arts, et du côté de la ville, les armes de Madrid soutenues par deux génies. Sur les deux portes latérales sont des trophées militaires. L'œuvre entière est lourde et surtout écrasée par le couronnement massif où se trouve la fameuse inscription.

Puerta de San Vicente. — Nous imiterons M. Mesonero qui, dans son *Manual de Madrid*, reproduit, en parlant de cette porte, construite en 1775, la description donnée par Alex. de Laborde. « C'est une grande porte en arc, ornée en dehors de deux colonnes doriques, et en dedans de deux piliers du même ordre; elle est surmontée d'une corniche sur laquelle s'élève une attique triangulaire, qui se termine en un

trophée d'armes; elle est accostée de deux autres portes carrées et plus basses, couronnées aussi par des trophées. Cette porte est d'une bonne architecture et ses ornements sont distribués avec goût. » Elle conduit à la promenade de la *Florida*, à la station du chemin de fer du Nord et aux résidences royales du Pardo, de l'Escorial et de la Granja. — Les autres portes n'ont rien de remarquable. Plusieurs même, celles de *Atocha*, au S.-E.; de *Segovia*, au S.-O.; de *San Bernardino*, de *Fuencarral* et de *Santa Barbara*, ces dernières au N., ont été démolies et doivent être remplacées par des barrières.

PONTS.

Nous parlons des ponts avant de parler de la rivière, puisque des mauvais plaisants ont prétendu que celle-ci avait été vendue pour payer ceux-là.

L'un est le

Pont de Ségovie. — Il fut construit en pierre de taille, sous Philippe II, par Juan de Herrera, architecte de l'Escorial. Il a neuf arches. Celle du milieu a 13 mètr. d'ouverture. Les autres vont en diminuant; les dernières n'ont que 10 mètr. On vantait autrefois l'élégance de ce pont; on ne peut plus en juger, car le lit de la rivière s'élève constamment, et les sables finirent par envahir et combler les arches. Ce pont a 200 mètr. de long sur 7 de large, sa construction et celle de la chaussée ont coûté, dit-on, 200 mille ducats.

Le pont de Tolède se compose, comme le précédent, de 9 arches élégantes et simples. On ne peut en dire autant des nombreux ornements, cassolettes, oves et chicorées qui surmontent son parapet, ils sont fort riches, travaillés avec soin, mais d'un goût déplorable. — Une jolie place demi-circulaire précède ce pont du côté de Madrid.

LE MANZANARÈS. — Ce pauvre cours d'eau, d'une rive à l'autre duquel don Juan allumait son cigare,

ainspiré tant de plaisanteries qu'on ne le nomme plus sans sourire. Cervantès l'avait baptisé *Arroyo con honores de rio*, un ruisseau qui prétend au rôle de rivière; et Tirso de Molina, qui le surnommait le vicomte des rivières (*visconde de rios*), et le duc des ruisseaux (*duque de arroyos*), prétendait qu'il n'avait de cours qu'en hiver pour suivre l'exemple des facultés d'Alcala et de Salamanque. Un ambassadeur allemand préférerait le Manzanarès à toutes les autres rivières parce qu'il était navigable en voiture et à cheval. Il prend sa source à 8 lieues de Madrid, près du village de Manzanarès, qui lui a donné son nom, et coule du N.-O. au S.-E., traversant le Pardo, laissant à sa droite la *Casa del Campo*, à sa gauche Madrid pour aller se jeter dans le *Jarama*, à 4 lieues de la capitale. Le Manzanarès, comme tous les cours d'eau formés par les neiges des montagnes, est presque à sec en été; c'est à peine si ses eaux suffisent à laver le linge et à alimenter le canal dont nous allons parler. L'hiver il occupe son lit d'une façon très-honorable, mais rarement d'eaux limpides et transparentes.

Le canal du Manzanarès, commencé sous Charles III et terminé sous Ferdinand VII, va du pont de Tolède au village de Vacia-Madrid. Un peu de fraîcheur et un peu de verdure répandues dans la partie sud de la ville, voilà les seuls avantages qu'elle retire de ce travail coûteux. Les services qu'il rend au commerce et à l'approvisionnement sont tout à fait nuls, car le *Jarama* dans lequel il se jette n'est pas toujours lui-même navigable.

Canal du Lozoya. — Celui-ci promet de plus grands services à la ville qu'il approvisionne maintenant en abondance d'une excellente eau potable. Le canal du Lozoya ou d'*Isabel II* commence près de Torrelaguna, à 70 kil. de Madrid. Selon la nature et la

situation des terrains qu'il traverse, il a été conduit en tranchée, en tunnel, par des syphons de fonte, sur des remblais ou des arches. Dans la plus grande partie de son parcours il a 2 mètr. 25 de largeur sur 2 mètr. 80 de hauteur. Parmi les travaux d'art auxquels il a donné lieu, on remarque le pont-aqueduc de *Aldehuelas*, qui a 26 mètr. d'élévation et deux arches de 14 mètr. 50 d'ouverture, et celui du *Sotillo* à deux lieues de Madrid, qui a 13 arches et 84 mètr. de long.

La distribution des eaux se fait dans Madrid par des conduites souterraines qui parviennent à toutes les parties de la ville.

COMMERCE ET INDUSTRIE.

De l'aveu des Espagnols eux-mêmes, Madrid est loin d'être un centre de production matérielle ou manufacturière comme le sont Paris, Londres, Vienne ou Bruxelles. Le manque d'eau, l'absence du combustible, le défaut de communications faciles et rapides sont de sérieux obstacles à ce développement d'une des branches les plus importantes de la fortune publique. Les chemins de fer vont apporter d'heureuses modifications à cet état de choses; la ligne d'Alicante apporte des charbons anglais; la ligne du Nord fournira les charbons des Asturies et des riches bassins que traverse la section d'Alar à Santander; et le gouvernement encourage ce mouvement en organisant tous les trois ans des expositions industrielles qui déjà ont fourni la preuve de l'habileté et de l'intelligence des fabriques locales. Quant à présent, celles-ci sont en petit nombre et l'énumération en sera rapide.

Parlons d'abord des établissements officiels ou semi-officiels qui président au commerce et à l'industrie.

La Chambre de commerce siège plazuela de la Leña, n° 14.

La Bourse, qui a quelque temps

occupé l'église d'un ancien couvent de moines Basiliens, calle del Desengaño, n° 10, se tient maintenant dans le même hôtel que la Chambre de commerce. Elle se réunit tous les jours, excepté les jours de fêtes consacrées, les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, le jour anniversaire de la reine et le 2 mai. Elle dure deux heures, de 1 heure à 3 heures de l'après-midi. La petite bourse se tient à la Puerta del Sol, l'hiver à l'angle de la calle de la Montera, et l'été au côté opposé, au coin de la calle de Carretas.

Les *agents de change* sont au nombre de 36; ils sont tenus à un cautionnement de 500,000 réaux.

La *Banque de San Fernando*, située dans la calle de Atocha, et dirigée par un gouverneur nommé par la reine, est constituée au capital de 200 millions de réaux, divisé en cent mille actions de 2,000 réaux. Elle peut émettre des billets au porteur de 500, 1000, 2,000 et 4,000 réaux jusqu'à concurrence de cent millions.

La *Caisse générale des dépôts*, constituée sur les mêmes bases que celle de Paris, paye l'intérêt à 5 p. 100 des sommes déposées dont la restitution doit être demandée un mois à l'avance, et 3 p. 100 seulement pour celles qui doivent être restituées au moment même de la demande. Elle est administrée par un directeur dépendant du ministère des finances et est installée dans l'hôtel de ce ministère.

Madrid compte plusieurs sociétés d'assurances contre l'incendie, sur la vie, et un petit nombre de grandes compagnies commerciales parmi lesquelles nous devons comprendre en première ligne les sociétés de crédit qui se sont fondées à l'exemple des sociétés françaises. Le *Crédit mobilier espagnol*, la *Société générale de crédit en Espagne*, et la *Société espagnole mercantile et industrielle*. Il s'en est formé bon nombre d'autres avec les programmes les plus

fantastiques, les emblèmes les plus poétiques et les titres les plus mythologiques, à l'époque de cette fièvre d'entreprises qui n'a pas moins gagné l'Espagne que le reste de l'Europe; peu ont survécu. On cite parmi celles-ci la grande compagnie des *Diligencias postas generales*; une Société métallurgique de San Juan de Alcaraz; la *Azucarera peninsular* et quelques compagnies minières, au nombre desquelles celle de Hiendelaencina dans la province de Guadalajara.

Casa nacional de moneda (Monnaie). Elle occupe deux maisons sans aspect et menaçant ruine dans la calle de Segovia, n° 23 et 30. L'exécution au point de vue de la gravure et de l'empreinte laisse beaucoup à désirer. L'établissement est régi par l'Etat et peut frapper de 50 à 60,000 pièces par jour.

Ateliers de gravure et de construction de machines pour la monnaie. Ils sont spacieux et bien installés (carrera de San Francisco). L'établissement possède la collection des poinçons et des matrices originales, les différents types successifs adoptés depuis 1772; avec la collection des médailles gravées depuis Philippe V à l'occasion des victoires, des proclamations, des événements remarquables; des modèles de l'antique, des dessins, des plans, et enfin une école de gravure en monnaies et en médailles.

Fabrique de tabacs (calle de Embajadores, n° 59). Elle occupe un bel édifice construit en 1790. Ses différents ateliers occupent trois mille ouvriers qui manutentionnent, par an, environ 1,500 mille livres de tabac de Havane, de Virginie ou de qualité moyenne, et des cigarettes.

Fabrique de poudre. Auprès de la première écluse du canal du Manzanarès. Elle renferme deux moulins et 20 mortiers. Il en sort annuellement 6,600 arrobes (l'arrobe vaut 11 kil. 52), dont 4,000 en

poudre de chasse et 2,600 en poudre de mine. On ne fabrique que pendant neuf mois et on suspend pendant les chaleurs en raison du manque d'eau.

Fabrique de papier timbré (calle San Mateo, n° 5). Elle occupe cent ouvriers; le produit est évalué à 51 millions; c'est le seul établissement de ce genre pour tout le royaume.

Imprimerie nationale. Elle est divisée en trois départements, la typographie, la fonderie et la chalcographie. Les matrices dont on se servait à la fonderie jusque dans les dernières années, dataient de 1780, et on les conservait religieusement pour les caractères destinés aux impressions classiques et officielles. On a fini par adopter les types anglais et français employés aujourd'hui pour la *Gazette de Madrid*. La chalcographie conserve les planches gravées des plus beaux tableaux du Musée. L'administrateur de l'Imprimerie nationale, en même temps directeur de la *Gazette officielle*, reçoit 30,000 réaux d'appointements. Le budget général de l'établissement s'élève à 1,662,000 réaux.

Real fabrica de plateria (orfèvrerie). Cette très-remarquable fabrique date du règne de Charles III. Elle a été fondée sur une vaste échelle, et il en est sorti une grande quantité de beaux produits. L'argenterie, la vaisselle plate, les beaux services de table des maisons riches de Madrid, viennent tous de cet établissement dans lequel on fabrique, depuis une époque plus récente, le plaqué et le maillechör pour lesquels l'Espagne était tributaire des autres États européens. Les magasins et les ateliers occupent un bel édifice à l'angle de la calle San Juan et du Prado, en face du Musée.

Fabrique royale de tapis. Elle date du règne de Philippe V et fut fondée par les ordres de ce prince sur le modèle de celle de Paris; les premiers directeurs fu-

rent des Flamands, Van der Gotten et ses fils. Ses produits purement artistiques sont peu nombreux, mais elle fabrique pour les particuliers des tapis de haute laine et des tapis turcs qui rivalisent avec les produits des manufactures françaises.

Fabrique de faïence de la Moncloa. Cette fabrique est la propriété du patrimoine royal. Il en sort chaque année environ 270,000 pièces de faïence et de porcelaine aussi bien pour le service de la reine que pour la vente publique.

Gaz d'éclairage. Le gaz éclaire maintenant une grande partie de la ville de Madrid. La fabrique, habilement dirigée, appartient au Crédit mobilier espagnol.

Fabrique de voitures. C'est un très-vaste établissement, le seul dans Madrid, occupant environ trois cents ouvriers dont une partie sont français. Il en est sorti de belles voitures de luxe, des équipages pour la maison royale, des voitures publiques, malles-postes, diligences, omnibus, etc. La construction de ces dernières est généralement lourde et massive.

Fonderie de fer. Cet établissement produit toute espèce de machines et de moteurs, des presses hydrauliques, des machines à vapeur, des ornements de fonte pour les travaux de bâtiment, des machines pour l'imprimerie. Les imprimeurs de Madrid sont néanmoins encore tributaires des constructeurs étrangers dont la fabrication indigène ne saurait atteindre l'habileté et la précision.

Imprimeries. Il en est surtout deux qui sont importantes, celle de Don Francisco de Paula Mellado, calle de Santa Teresa, et celle de Don Carlos Ribadaneira. L'établissement de M. Mellado est considérable; l'Espagne lui doit depuis longues années de nombreuses et utiles publications, d'abord la magnifique *Histoire d'Espagne* de don Modesto Lafuente, un *Dictionnaire des arts et manufactures*, une *Encyclopédie moderne*

en 34 vol. in-4°, des *Revues*, un *Museo de las familias* et une nombreuse collection, format Charpentier, intitulée les *Mil y una Novelas*, tirée à un grand nombre d'exemplaires pour l'Amérique espagnole. M. Mellado est de plus un écrivain distingué, il a publié entre autres travaux un *Guia del Viagero* qui est arrivé à sa cinquième édition. L'imprimerie de M. Ribadaneira est moins importante, elle a produit cependant des travaux estimés. M. Ribadaneira a entrepris une publication considérable qu'un vote des Cortès a déclarée œuvre nationale et a encouragée par une importante subvention : la *Biblioteca de autores españoles*. Une condition manque malheureusement aux imprimeries espagnoles qui ont été si célèbres en d'autres temps ; c'est la correction, le bon goût et la qualité du papier.

La fabrication des tissus a fait à Madrid de faibles essais, sans heureux résultats. Les draps et les soieries françaises, les toiles belges et hollandaises, les cotons anglais alternent avec les meilleurs produits de l'industrie nationale pour l'habillement des classes aisées. Le reste de la population tire des fabriques de la Catalogne et de Valence ces draps de qualité très-inférieure, et ces velours à gilets de couleurs heurtées et de fabrication peu satisfaisante qui donnent au costume espagnol un aspect qui n'a plus aujourd'hui rien de national. Les artisans sont du reste fort habiles, et Madrid pour être bien mis n'a plus à recourir aux tailleurs, aux modistes, aux chemisiers et aux chapeliers des pays voisins.

Citons encore, parmi les meilleures industries locales, l'ébénisterie qui a placé dans les salons de M. de Salamanca de magnifiques preuves du talent des ouvriers qu'elle emploie, les pianos dont la fabrication se fait à Barcelone sur une grande échelle dans les beaux ateliers de MM. Bernareggi

(maison Boisselot), dont nous avons le regret de n'avoir pas parlé en temps utile, les *instruments de musique*, les *glaces*, les *tapis de jonc et de sparterie*, industrie toute nationale, et enfin les *meubles en fer*, les lits surtout, progrès nouveau et des plus importants en raison des inconvénients trop connus de cet ardent climat.

L'ÉTRANGER A MADRID.

L'introduction de l'étranger dans la société de Madrid, dit à peu près M. Mesonero Romanos, est l'une des choses les plus simples et les plus faciles. Une lettre de recommandation, une relation accidentelle, une rencontre dans une maison, dans une soirée, pendant un voyage, suffisent à un Espagnol pour offrir sa maison à un étranger et à celui-ci pour se présenter sans hésitation. De la part de celui-ci c'est une question de tact, et le tact est le même dans tous les pays ; il consiste surtout à ne pas affecter de dédain pour les choses nouvelles qu'on rencontre, tout autant qu'à s'abstenir de formules exagérées d'admiration. Une autre question de tact est dans le choix de l'heure opportune pour les visites. Dans cette partie de la société qu'on appelle le monde, on dîne à cinq ou six heures du soir, dans la classe moyenne à midi ou à une heure. Le moment opportun pour les visites est donc de deux à quatre heures. Pour le soir, il est convenable d'attendre qu'on soit invité, de ne pas se présenter avant neuf heures et de ne pas rester plus tard que onze heures ou minuit. On voit à cet égard que les coutumes espagnoles ne diffèrent pas des usages français.

Le costume, les modes, le cérémonial ne diffèrent plus de ceux adoptés par la société choisie des autres pays ; cependant il y a des nuances, et il est du devoir de l'étranger de les étudier soigneusement. « A cet égard, dit M. Mesonero, si l'étranger est jeune, il

sera promptement initié à ces mystères par deux beaux yeux et par un gracieux sourire; s'il est vieux et observateur, qu'il prenne pour guide les livres de Sénèque ou les *Caractères* de La Bruyère.

« Notre société est loin d'avoir atteint ce degré de perversité ou de civilisation raffinée auquel semblent parvenus nos voisins d'au-delà des Pyrénées, à en juger par les romans de Balzac, de Dumas, de Sand et de Soulié. Nous avons une même croyance et nous croyons tous; la dissimulation et l'hypocrisie tiennent peu de place dans nos mœurs; nos désirs ne sont ni aussi violents ni aussi étendus; l'instruction n'est peut-être pas immense dans les classes élevées, elle est sans doute insuffisante dans les classes inférieures; dans les unes et dans les autres, il se commet sans doute des délits; mais partout domine l'esprit religieux, un jugement sain et une droiture naturelle. »

Après ces observations générales, il ne sera pas hors de propos de donner ici, avec l'aide de M. Mesonoro Romanos, un rapide aperçu des usages suivis dans le cours de l'année par la population madrilègne; ce sera en même temps fournir au voyageur une règle pour l'emploi de son temps.

UNE ANNÉE A MADRID.

Janvier. La fête du jour de l'an passe inaperçue en Espagne, sans étrennes, sans félicitations, sans visites et sans réunions de famille; elle ne diffère d'aucune autre solennité religieuse. On fête uniquement le patron du jour, Manuel, et ce nom est très-répandu. Les Espagnols ne célèbrent pas le jour de leur naissance, mais ils tiennent beaucoup, les dames surtout, aux félicitations et aux visites le jour du saint patron, et l'un des premiers soins de l'étranger doit être d'étudier le calendrier de la Nouvelle-Castille. Les tribunaux et les cours, fermés depuis la fête de Noël, rouvrent

avec quelque solennité. Le 5, veille du jour des Rois, toute la population assiste à une farce traditionnelle. Des bandes d'enfants, des gens du peuple, des Asturiens surtout et des Gallegos, la race des commissionnaires et des *mozos de cordel*, parcourent les rues portant des torches qu'ils agitent, frappant sur des tambours, sur des ustensiles ou des fragments de tôle. Quelques-uns sont munis de paniers de sparterie garnis de provisions, l'un d'eux, invariablement, porte une échelle; au haut de cette échelle pendent des paniers et des cordes. Ce malheureux chargé, surchargé, entraîné par ses compagnons qui courent et qui crient, est la victime de cette grosse farce; on lui a persuadé qu'il fallait aller au-devant des rois mages, l'échelle servira à escalader les murailles pour les voir venir, et la bande court ainsi follement de l'est à l'ouest, et du sud au nord, promenant partout sa victime qui sue sang et eau. Ce soir-là, dans les réunions de la classe moyenne, on tire au sort les compères ou les intimes (*estrechos*); l'usage à vieilli, mais il persiste encore. Cette innocente distraction a lieu deux fois dans l'année, à peu de jours de distance, le 31 décembre et le 5 janvier. Les jours qui précèdent, on entend crier dans la rue les *Motes nuevos*, « devises nouvelles pour les dames et les cavaliers. » Ce sont des petits papiers portant des devises, des versets, des demandes ou des réponses. On les plie, on les jette dans un chapeau après avoir écrit sur chacun le nom d'une personne de la réunion. On tire à la fois un billet de dame et un billet de cavalier, les deux personnes nommées en même temps sont engagées pour l'année. le cavalier est aux ordres de la dame et doit n'être en défaut, en aucune occasion, ni de soins empressés ni de galanterie.

Le 17 janvier, vient une seconde farce populaire, *las vueltas de San*

Anton; c'est une joyeuse procession de mules et de chevaux harnachés qu'on conduit par les calles de Hortaleza et de Fuen-carral manger l'orge bénite, avec grand accompagnement de voitures, d'oisifs et de curieux.

Le monde, pendant ce temps, se livre à ses plaisirs favoris; les salons du palais, des ambassades, de l'aristocratie et des hauts fonctionnaires sont ouverts et animés; dans chaque maison on danse une fois par semaine. Dans quelques autres, on retrouve, dans de simples *tertulias de brasero*, les intimes causeries et ces longues conversations qui, pour l'étranger, sont une heureuse étude. A l'Athénée les hommes éminents de la politique et des lettres tiennent des cours publics. Les théâtres ont réservé pour ce moment leurs meilleures nouveautés, c'est-à-dire les traductions les plus récentes des pièces françaises; l'hiver, rude un instant, s'adoucit, et on trouve au Prado, chaque jour de trois à cinq heures, une foule animée et élégante sous un ciel admirable.

Février. Comme partout à peu près, ce mois n'a plus rien à Madrid de son antique splendeur; « les farces politiques, dit M. Mesonero, ont fait beaucoup de tort aux farces privées, » mais il est trois jours, cependant, où il se fait une trêve complète à la raison. On danse partout, même dans les théâtres, et le populaire, costumé en Turc ou en arlequin, court les rues en criant et en faisant des lazzi, envahit en tumulte le Prado ou la plaza de Toros. Il a consacré le mercredi des Cendres, singulière coutume chez cette nation religieuse, à la plus grotesque et à la plus irréligieuse des sottises du carnaval. La foule se porte ce jour-là sur les bords du canal du Manzanarès pour enterrer la sardine. On appelle ainsi, non pas ce joli poisson argenté qui sera la ressource du carême, mais un bout de boyau

de porc. La fête est animée, sinon extravagante comme la descente de la Courtille.

Mars. Le carême est religieusement suivi; des prédicateurs attirent les fidèles dans les églises, et la société profane remplace les bals par des soirées de musique où brillent des talents privés généralement remarquables. Les belles voix et le talent musical sont au nombre des mérites particuliers des habitants de Madrid.

Avril. La semaine sainte offrira à l'étranger un intéressant spectacle. L'office divin se célèbre partout avec une grande solennité; on renomme surtout les musiques de la chapelle royale, de l'Incar-nacion, de San Isidro, des Descalzas Reales, et les offices célébrés dans les chapelles des Ordres militaires. Le jeudi saint, après les offices, la reine lave les pieds à un certain nombre de pauvres; puis, dans l'après-midi, entourée des hauts fonctionnaires, des ambassadeurs, des dignitaires ecclésiastiques, de toute la cour en costume de cérémonie, elle va visiter les stations. Le vendredi saint il se fait au palais une procession solennelle, et celles des paroisses, dans le cours de la semaine de Pâques, ont lieu avec une pompe qui attire les fidèles et les curieux. Aussitôt après la semaine sainte, la cour va passer le printemps à Aranjuez et tout le monde officiel s'y transporte avec elle.

Mai. On célèbre pendant ce mois deux fêtes toutes particulières à Madrid; c'est l'anniversaire du 2 mai et la *romeria* de san Isidro, le patron de la ville. Le 2 mai est l'occasion d'une revue et d'un service religieux autour du monument commémoratif du Prado. Le 15, jour de San Isidro, toute la population sort de la ville et va s'installer autour de l'ermitage, dans les prairies et sous les ombrages qui bordent le Manzanarès.

Juin. L'apparat qui préside à la

célébration de la Fête-Dieu (*Corpus-Cristi*), est digne de cette « capitale de deux mondes. » Les rues que suit la procession sont pavoisées, les balcons tendus d'étoffes de toutes couleurs et de riches tapis. Les veillées de saint Antoine de Padoue, de saint Jean et de saint Pierre sont aussi des fêtes, surtout pour les basses classes, qui les célèbrent en allant danser à la Florida et au Prado, ou en parcourant les rues avec des guitares. On appelle généralement ces fêtes les *Verbenas*, d'après les anciennes coutumes de la population de Madrid d'aller à pareille époque cueillir la verveine, nommée aussi la *plante sacrée* en raison de ses vertus médicinales. Mais, au lieu de la récolte hygiénique, on trouve des beignets, des croquettes frites, des pois chiches rôtis, des petits saints de terre cuite, des jeux, du vin, des liqueurs et des curieux.

Juillet. Les courses de taureaux ont commencé après Pâques et durent jusqu'à la canicule : elles ont lieu les lundis soir ; mais c'est surtout au commencement de juillet qu'elles deviennent animées, qu'elles ont les taureaux les plus sauvages et les toreros les plus célèbres, les spectateurs les plus passionnés. A cette époque, c'est une question de mode et presque une obligation pour la société de Madrid.

Août. C'est la saison des champs. Les moins riches et les moins libres ne vont pas au-delà des communes suburbaines de Pozuelo ou de Carabanchel, sur les bords desséchés du Manzanarès ; d'autres vont, dès la fin de juillet, respirer l'air marin dans les provinces Basques, à Santander ou encore à Valence, et quelques-uns viennent, en passant, voir Londres et Paris, et y recueillir les dernières modes. La partie inamovible de la population madrilègne supporte héroïquement les 34 degrés Réaumur que le ciel lui déverse, et calme patiemment les

feux qui la brûlent en prenant des bains de sable humide dans les profondeurs du lit du Manzanarès.

Septembre. Ce mois ramène un ciel moins brûlant, une atmosphère pure et un climat plus tempéré. Le 21, s'ouvre la grande foire qui dure quinze jours, et se tient dans toute la partie supérieure de la rue d'Alcala. Sur le côté droit de cette rue on dresse des boutiques en planches qui appartiennent aux pauvres de San Bernardino, et qui sont louées à leur profit. Toutes les marchandises de la vie usuelle sont exposées dans ces boutiques qui attirent toute la ville et les paysans d'alentour. La calle de Carretas est transformée en un immense bazar de toiles, de percales et de cotonnades ; sur les plazuelas de Santa Ana, del Angel, del Progreso ; de las Descalzas, partout, en un mot, où il y a un peu d'espace, s'expose tout un musée d'antiquités et d'objets précieux ; tout est dehors, des vêtements, des meubles, des livres, des tableaux, des jouets, des fruits ; le spectacle s'anime encore des cris des vendeurs et du mouvement inouï des curieux, de l'active circulation des voitures. Au point de vue de la distraction publique, du résultat mercantile, de l'affluence des étrangers, ces quinze jours sont une des phases les plus curieuses de l'année à Madrid. Cela dure jusqu'aux premiers jours d'octobre.

Octobre. Les étudiants rentrent à leurs classes ; la société élégante revient à ses demeures ; les théâtres forment leurs troupes et les débuts commencent.

Novembre. Le 1^{er} et le 2 on visite les cimetières, le jour, et le soir on mange des beignets ; le 15 on va dans les bois du Prado faire provision de ces excellents glands doux, qui sont une des particularités des *postres* sur les tables de la bourgeoisie. Le droit de faire cette récolte appartient aux Madrilègues pour toute la

journée, de temps immémorial. Le 19, fête de la reine, réception au palais et baisement de mains célébré avec un grand appareil.

Décembre. Ce mois n'a que huit jours, du 24 au 31, tous les autres passent inaperçus et ne servent qu'à préparer les fêtes qui terminent l'année. Noël, *noche buena*, ramène à Madrid le siècle d'or, et fait des Madrilègnes les gens les plus heureux de la terre. Rien n'est comparable à ce bruit, à ces joies, à ces fêtes, à ces bombances de toute nature. Pendant cette dernière semaine, personne ne travaille; tout le monde s'agite, danse et mange. Madrid est devenu une tuerie de volailles, un immense étalage de sucreries et de pâtisseries. La place Mayor est le centre le plus animé de ce grand magasin général de comestibles, de ces joies, de ces danses, de ce tumulte; c'est un concert intraduisible de tambours de basque, de guitares, de zambombas. Aucune fête n'est comparable à celle-là; c'est une ivresse qui ne cesse que lorsqu'il s'agit de tourner le feuillet, de lire un nouveau chapitre et d'aller voir, comme nous le disions en commençant celui-ci, si les rois mages vont arriver.

CARACTÈRE ET MŒURS.

« Les enfants de Madrid, dit M. Mesonero, sont vifs, intelligents, satiriques, généralement aimables et gracieux, passionnés pour les modes. Ils copient volontiers les coutumes des étrangers, dédaignent celles de leur pays, parlent de toutes choses avec cette facilité superficielle qui s'acquiert dans les relations de la société. La précocité de leur intelligence fait concevoir à leur égard de flatteuses espérances; mais une éducation assez peu sévère, les distractions trop nombreuses d'une capitale, arrêtent tout court l'effet de ces facultés naturelles et les rend stationnaires. Ils brillent par leur

élégance, par leurs bonnes manières, par leur loquacité agréable, mais ils atteignent rarement les positions élevées; laissant presque toujours la première place aux étrangers qui, plus patients et moins arrogants, arrivent presque sans rencontrer de lutte ou de résistance. Leur physique est avenant, mais il se ressent des causes qui agissent sur le moral; il ne se développe pas. Les Madrilègnes sont généralement petits, fluets et maladifs. En se dépayant ils changent d'apparence et aussi d'idées; on peut apprécier alors ce dont ils seraient capables avec une autre direction.

« Les femmes !.... Quelle n'est pas leur influence dans un pays où le désir de briller, le luxe extravagant, les continuelles occasions de ruine, l'adoration vouée à tout ce qui est éclat extérieur, font la loi suprême? Chacun s'efforce de faire plus que ses facultés ne lui permettent. La femme de l'artisan joue à la dame, l'employé épuise ses minces appointements à faire briller sa femme à l'égal d'une marquise; celle-ci emploie les rentes de son mari à se faire un train de maison égal à celui des princesses; tous se ruinent devant la funeste idole de la mode. Ceci dit, on ne saurait oublier avec quel charme, avec quelle élégance, les dames madrilègnes sacrifient à cette idole. Leur éducation peut être fort négligée au point de vue économique, elle est parfaite en ce qui touche aux arts d'agrément et aux talents de société. Personne n'interprète mieux les délicieuses mélodies de Verdi ou de Meyerbeer; personne ne danse avec plus de perfection; personne ne parle, ne joue, ne plaisante et ne séduit avec plus de grâce; personne ne s'entend mieux à unir le sentimentalisme du roman à la plus aimable coquetterie. Par le costume, par la mode, par le langage, nulle femme ne sait mieux unir la grâce nationale à la grâce étrangère,

pour en faire une grâce particulière que nous pouvons appeler *la grâce madrilègne*. La femme de Madrid est petite, bien faite, de jolie figure; sa taille est souple, son teint délicat, sa physionomie distinguée.

« Les mœurs du peuple se sont considérablement améliorées, et elles s'adouciront complètement sans les nombreuses occasions de dissipation que lui apportent cette multitude de fêtes, de pèlerinages, de *verbenas*, de courses de taureaux qui l'entraînent, et surtout ce nombre prodigieux de tavernes. L'homme du peuple ne boit pas, mais la taverne est un point de rencontre où, sous prétexte de manger un morceau de pain et un *chorizo*, on parle beaucoup, on discute, on s'anime et on arrive promptement aux voies de fait.

« Le *manolo* et la *manola*, ces types de la race picaresque si bien dépeints par Cervantès et par Goya, sont à peu près disparus, on ne les rencontre plus avec ce costume classique et pittoresque que retraçaient les images du dernier siècle. Le *manolo*, l'homme du quartier de Lavapiès et des vieilles rues de Madrid, est cordonnier, tavernier, boucher ou voiturier; il revêt la veste ronde, étroite et courte, couverte d'une multitude de petits boutons; un gilet ouvert garni de boutons comme la veste, la chemise brodée à col rabattu, sous lequel est passé un mouchoir de couleur retenu par une bague, une ceinture rouge ou jaune, le pantalon large du bas, des bas blancs et des souliers courts et étroits; le petit chapeau *calañas* à bords retroussés, puis une baguette à la main et la terrible *navaja* dans la ceinture.

« La *manola*, ce type classique, de grâce, d'élégance et de désinvolture avec le jupon en cloche, les bas rouges, le soulier étroit, la mantille et la longue tresse retenue par un énorme peigne penché, on ne la retrouve plus. Cette

femme vive, rieuse, arrogante, au langage si pittoresque et souvent si hardi, couvre maintenant ses beaux cheveux d'un foulard attaché sous le menton, et s'en va paisiblement et silencieusement faire sa journée à la fabrique de tabacs, chez les cordonniers, les couturières et les tailleurs. Les mœurs peut-être y ont gagné. Le pittoresque et l'originalité y ont immensément perdu. »

HISTOIRE.

Nous avons rapidement indiqué plus haut quelles étaient les origines de Madrid; nous n'avons pas l'intention de nous étendre sur les particularités de l'histoire de cette capitale qui se rattachent à l'histoire générale de l'Espagne; mais nous devons mentionner dans la forme la plus rapide, comme nous l'avons fait en d'autres occasions, les faits plus récents de l'occupation française.

On sait quel triste spectacle présentait la cour d'Espagne au commencement de ce siècle: un roi vieux et faible, forcé de céder devant une conspiration ourdie par son fils, abdiquant son pouvoir, puis protestant contre la contrainte dont il était victime, redemandant son trône et portant ses plaintes devant le tribunal de l'empereur. Le fils, Ferdinand VII, réclamant la même protection pour sa couronne usurpée, et tous deux courant à Bayonne pour laisser tomber entre les mains de leur puissant arbitre le magnifique gage qu'ils se disputaient. Murat commandait à Madrid les troupes françaises qui y étaient entrées comme protectrices; mais les événements de Bayonne, l'attitude que le grand-duc fut obligé de prendre causèrent une grande agitation parmi le peuple. Le 1^{er} mai 1808, Murat passant à la Puerta del Sol fut sifflé; un instant après l'infant don Antonio, oncle du roi, fut acclamé. Le lendemain, à l'occasion du départ de la reine d'Etrurie et de l'infant don François

de Paule, appelés à Bayonne par Charles IV, il se manifesta une vive émotion, un aide de camp de Murat fut un instant en danger de mort. Les troupes durent agir et occuper certaines positions pour contenir le mouvement, et ce fut dans une de ces circonstances, en voulant défendre contre un nombre supérieur le quartier d'artillerie de Monteleon, que périrent héroïquement les deux capitaines Daoiz et Velarde. Le 2 mai et la nuit qui le suivirent, sont au nombre des plus cruels souvenirs que l'occupation française ait laissés à la population de Madrid. Ce souvenir présida à la réception qui fut faite à Joseph, lorsqu'il fit son entrée solennelle, le 20 juillet suivant; les rues étaient désertes, un très-petit nombre de balcons étaient ornés; le roi eût pu dire comme l'archiduc Charles d'Autriche, dans une circonstance semblable, *es una corte sin gente*, c'est une capitale sans habitants.

Le séjour de Joseph fut de courte durée; la capitulation de Bailen le força de quitter Madrid, qu'il laissa avec une junte de gouvernement impuissante, livrée à tous les excès d'une population déchaînée. Il n'y revint qu'à la suite de l'Empereur, après le combat de Somosierra. Napoléon arriva devant Madrid le 2 décembre, fit sommer la ville qui refusa de le recevoir, et occupa militairement le Buen Retiro. Madrid capitula, et l'empereur, dédaignant d'y entrer, alla se loger au milieu de sa garde, à Chamartin. Il fit installer Joseph au Pardo. « Son intention, dit M. Thiers, était de faire trembler Madrid sous une occupation militaire prolongée, avant de lui rendre le régime civil avec la nouvelle royauté. » C'est de Chamartin que Napoléon décida, par une suite de décrets, la suppression des lignes de douane de province à province, l'abolition du tribunal de l'inquisition, l'abrogation des droits féodaux, la

réduction au tiers du nombre des couvents existant en Espagne, « s'efforçant de conquérir par de sages institutions la partie saine et intelligente de la nation, laissant au temps et à la force le soin de lui ramener le reste. » Joseph ne rentra à Madrid que le 22 janvier 1809, et déjà les dispositions des habitants s'étaient modifiées à son égard : il y eut quelque affluence dans les rues et à la collégiale de San Isidro où on chanta un *Te Deum*. Jusqu'en 1812, Joseph fut roi d'Espagne, gouvernant faiblement au milieu de ces difficultés sans nombre dont sa correspondance porte le continuuel témoignage. Le 11 août de cette même année, l'insuccès de la bataille des Arapiles ou de Salamanque, l'approche de l'armée de Wellington le forcèrent à quitter sa capitale, laissant seulement une garnison de 2,000 hommes fortifiée dans la belle fabrique de porcelaine du Buen Retiro. Wellington fit son entrée le lendemain, et l'enthousiasme des Madridègnes fut immense, dit M. Madox; ils reçurent les Anglais avec empressement, les déclarant les sauveurs de la cause nationale. Trois jours après, la garnison française du Buen Retiro se rendit et les Anglais firent sauter la fabrique, « ce qui leur fit perdre tout aussitôt la plus grande partie des mérites que leur avaient acquis leurs services à l'indépendance espagnole. »

Les Anglais partirent le 31 octobre; Joseph rentra le 2 novembre, et pendant cet étrange va-et-vient, Madrid obéit alternativement à deux occupations étrangères, à la régence de Cadix et à l'anarchie. Joseph reparut le 30 novembre accompagné du maréchal Soult qui, poursuivant les Anglais, parvint à les rejeter au delà des frontières du Portugal. C'est alors que la désastreuse campagne de Russie ayant forcé Napoléon à rappeler d'Espagne une partie de ses troupes, l'armée de Joseph

affaiblie par leur départ fut forcée, le 17 mars 1813, d'abandonner une troisième fois Madrid qu'elle ne devait plus revoir. La cruelle déroute de Vitoria eut lieu le 21 juin suivant.

Lorsque Ferdinand VII rentra, le 13 mai 1814, Madrid lui fit une réception enthousiaste, des arcs de triomphe s'élevèrent dans toutes les rues, d'immenses acclamations l'accompagnèrent au couvent d'Atocha et au palais. Il y répondit en refusant d'accepter la constitution des Cortès de Cadix, en dressant des listes de proscription, en peuplant les présides d'une foule de proscrits parmi lesquels figurèrent les principaux membres des Cortès et les hommes les plus illustres de l'Espagne, Augustin Arguelles, Martínez de la Rosa et don José Quintana. L'Espagne resta divisée, la constitution de 1812, proscrite par le parti royal, réclamée par la moitié de la nation, fut la cause de dissensions continuelles, de pronunciamientos, de révoltes où figurèrent, dans le parti libéral, des hommes restés célèbres, Ballesteros et l'infortuné Riego. Les Cortès se mirent en lutte ouverte contre la camarilla, menacèrent le roi de le déposer, le forcèrent d'éloigner ses ministres, lui en imposèrent d'autres; puis, en présence de l'intervention française provoquée par Ferdinand, décidèrent la translation de la cour à Séville et de là à Cadix.

Une armée française, protectrice cette fois de l'absolutisme, auxiliaire de Ferdinand VII, entra à Madrid, le 23 mai 1823, sous les ordres du duc d'Angoulême, traversa l'Espagne, alla chercher le roi et le réinstalla sur son trône au bout de six mois.

Nous ne parlerons pas des événements qui suivirent le second mariage de Ferdinand VII, et la naissance de l'infante Isabelle. La mort du roi, la guerre de l'insurrection carliste, la régence de la reine Christine et celle du gé-

néral Espartero, tous ces faits appartiennent à l'histoire de nos jours, et nous n'avons pas à les commenter. Ce que nous devons dire seulement, c'est qu'après l'invasion impériale à main armée, après l'intervention royaliste en faveur du système absolu, la France est venue remplir en Espagne une mission plus nationale et plus digne d'elle, en envoyant ses financiers, ses capitaux et ses ingénieurs coopérer au mouvement industriel qui doit transformer le pays et lui rendre une importance au moins égale à celle qu'il avait autrefois. Trois compagnies de crédit, trois grandes compagnies de chemins de fer, d'importantes exploitations minières sont le résultat de cette intervention pacifique qui porte à l'Espagne le fruit de notre expérience, et donne à la haute intelligence et à l'esprit actif de ses nationaux un heureux aliment.

ALENTOURS DE MADRID.

Rien n'est plus triste et n'est moins digne des approches d'une grande ville, le terrain est ondulé, les hameaux et les habitations, déjà bien rares, sont perdus dans ses replis et échappent à la vue. Madrid n'a presque que deux faubourgs, assez importants du reste, *Chamberi* et le *Perchel*. Le premier au N. compte 450 maisons, 20 ou 25 fabriques, un établissement hydrothérapique, des hôtelleries, des habitations de campagne, des jardins, des promenades; le second avoisine la gare des chemins de fer d'Alicante et de Saragosse, et ne peut que gagner à ce mouvement nouveau. Au delà commence la campagne nue et déserte. La terre produit surtout du blé, de l'orge; on y aperçoit peu de vignes, quelques rares oliviers, pas d'arbres, des carrières à plâtre et point d'eau. A peine çà et là, des jardins chétifs, quelques habitations de campagne appartenant à des personnages de la capitale. Du moins peut-on citer parmi elles,

hors de la porte d'Alcala, la *Quinta del Espiritu Santo* ; auprès du canal du Manzanarès, la *Casapuerta*, dans laquelle on remarque des fresques de la fin du XVII^e siècle, représentant les fastes de la monarchie espagnole ; sur le chemin de San Isidro del Campo et sur les bords du Manzanarès les habitations de M. Mendizabal, du comte de los Corbos ; vers la Fuente Castellana, celles de MM. Bruguera et Maroto. Mais ces rares demeures de plaisance ne s'éloignent pas de Madrid à plus d'une demi-lieue. Au delà, l'isolement est à craindre et celles que nous allons citer encore se sont mises sous la protection des villages de la banlieue. Ainsi à Carabanchel, le beau domaine de *Vista Alegre*, appartenant à la reine, les campagnes de la comtesse de Montijo, du marquis de Remisa ; à Chamartin, les palais et les jardins des ducs de l'Infantado que Napoléon I^{er} habita en 1808 ; *Villaviciosa* ou mourut Ferdinand VI, et où furent enfermés, à deux époques éloignées, les favoris Antonio Perez et Manuel Godoy ; à Pozuelo de Arriba, le domaine de *Somos Aguas*, et enfin auprès du petit village de la Alameda la magnifique propriété de *El Capricho*, au duc d'Osuna.

C'est dans cette catégorie des propriétés qui occupent les alentours de Madrid que nous pouvons placer encore trois domaines royaux, la *Casa del Campo*, la *Moncloa* et la *Montagne du Principe Pio*. La première s'étend sur toutes les hauteurs de la rive droite du Manzanarès, en face du palais. On y arrive par un pont de pierre qui traverse le Manzanarès en bas du Campo del Moro. C'est un immense enclos distribué en jardins, en parc, en bois, en terres de produits, sillonnés par un cours d'eau. Ce fut longtemps le rendez-vous à la mode de la population de Madrid et un lieu de promenade fort recherché pendant les soirées d'été. « Pendant trente ans,

à dit le marquis de Langle (*Voyage en Espagne*, 1785), les bosquets de la Casa del Campo ont été témoins des amours ou plutôt des fantaisies amoureuses, des scènes galantes de Philippe IV, de Ferdinand VI et de quelques courtisans. La duchesse des Ursins, le duc de Noailles, le marquis de Louville et la princesse de Fontarabie en connaissaient parfaitement tous les tours et les détours. » *La Moncloa* est sur la droite de la route de Castille et du chemin de fer du Nord. On y remarque un joli palais nommé la Florida, le vieux palais de la Moncloa, une fabrique de faïence et de porcelaine appartenant au domaine de la couronne et diverses constructions qui méritent l'attention du visiteur. La *Montagne du Principe Pio* s'étend entre la Moncloa et les murs d'enceinte de la ville. Elle n'est séparée du Campo del Moro, en bas du palais royal, que par le Paseo de San Vicente. Ce domaine, qui a été donné par la reine à l'infant don François de Paule son oncle, a été transformé en promenades agréables d'où la vue s'étend sur la ville, sur la campagne et sur le cours riant quoique desséché du Manzanarès.

Communications de Madrid avec les principales villes du royaume.

Albacete, R. 60.—*Albarracin*, par Guadalajara, R. 34 et 61.—*Alcala de Guadaíra*, R. 64.—*Alcala de Henarès*, R. 34.—*Alcantara*, par Truxillo et Cacerès, R. 98 et 33.—*Alcoy*, par Alicante, R. 60 et 86.—*Algeciras*, par Cadix, R. 64, 68 et 69.—*Alicante*, R. 60.—*Almaden*, par Temblèque et Ciudad Real, R. 60 et 80.—*Almansa*, R. 60.—*Almería*, par Séville et Grenade, R. 64, 65 et 78.—*Andujar*, par Temblèque, R. 64.—*Arnedillo*, par Soria, R. 34 et 10.—*Astorga*, par Valladolid, R. 1re et 18.—*Avila*, R. 1re.—*Azcoitia* et *Azpeitia*, par Villareal, R. 1 et 5.

Badajoz, R. 98.—*Barbastro*, par Saragosse, R. 44 et 50.—*Barcelone*, R. 44.—*Baïlen*, par Temblèque, R. 60 et 64.—*Benavente*, par Valladolid, R. 1 et 14.—*Bil-*

baos, par Burgos, R. 1 et 10.—*Bribiesca*, R. 1.—*Burgos*, R. 1.

Cacerès, par Truxillo, R. 98 et 93.—*Cádiz*, R. 64 et 68.—*Calahorra*, par Soria, R. 34.—*Calatayud*, R. 44.—*Cartagène*, par Albacète, R. 60, 83 et 84.—*Castellon de la Plana*, par Valence, R. 60, 87 et 91.—*Cestona*, par Villareal, R. 1 et 5.—*Ciudad Real*, par Temblègue, R. 60 et 80.—*Ciudad Rodrigo*, par Valladolid et Salamanque, R. 1, 28 et 30.—*Cordoue*, R. 64.—*La Corogne*, par Valladolid et Lugo, R. 1, 18 et 19.—*Cuenca*, R. 93.

Duroca, par Calatayud, R. 44 et 59.—*Durango*, par Vitoria, R. 1.

Ecija, R. 64.—*Elche*, par Alicante, R. 60 et 85.—*Elizondo*, par Pampelune, R. 34.—*Estella*, par Soria, R. 34.

Ferrol, par Valladolid et la Corogne, R. 1, 18, 19 et 20.—*Figueras*, par Barcelone, R. 44.—*Fitero*, par Soria et Agreda, R. 34 (p. 215).—*Fontarabie*, R. 1.

Girone, par Barcelone, R. 44.—*Gibraltar*, par Cadix, R. 64 et 68.—*Gijon*, par Valladolid, Léon et Oviedo, R. 1, 15 et 17.—*Grenade*, par Temblègue, R. 60 et 73.—*Guadalajara*, R. 34.

Huelva, par Séville ou par Cadix, R. 64, 68, 70 et 72.—*Huesca*, par Saragosse, R. 34 et 51.

Irun, R. 1.

Jaca, par Saragosse, R. 44 et 52.—*Jaen*, R. de Grenade, 60 et 73.—*Jativa*, par Almansa, R. 60 et 87.—*Jerez*, par Séville, R. 64 et 68.

Ledesma, par Valladolid et Salamanque, R. 1, 28 et 29.—*Léon*, par Valladolid, R. 1 et 15.—*Lerida*, par Saragosse, R. 44.—*Logroño*, par Soria, R. 34.

Mahon, par Barcelone ou par Valence, R. 44, 60 et 67.—*Malaga*, par Grenade ou par Cadix (voie de mer), R. 64, 68 et 73.—*Mataro*, par Barcelone, R. 44.—*Medina del Campo*, R. 1.—*Medina de Rio Seco*, par Valladolid, R. 1 et 14.—*Merida*, R. 98.—*Murcie*, par Alicante, R. 60 et 84.—*Murviédro*, par Valence, R. 60 et 87.

Olmedo, R. 1.—*Orense*, par Valladolid, R. 1 et 21.—*Orihuela*, par Alicante, R. 60 et 84.—*Oviedo*, par Valladolid et Léon, R. 1, 15 et 17.

Palma, par Barcelone ou par Valence,

R. 44, 60 et 67.—*Pampelune*, R. 34.—*Pontevedra*, par Valladolid et Orense, R. 1, 15, 17 et 23.

Reus, par Saragosse et Lerida, R. 44 et 46.—*Ronda*, par Ecija, R. 64 et 67.

Sacedon, par Guadalajara, R. 34 et 43.—*Salamanque*, par Valladolid, R. 1 et 28.—*Sanguessa*, par Tafalla, R. 34.—*San Lucar de Barrameda*, R. 64 et 68.—*San Sebastien*, R. 1.—*Santander*, par Dueñas, R. 1.—*Santiago*, par Valladolid et Orense, R. 1, 21 et 23.—*Saragosse*, R. 34.—*Segovie*, R. 1.—*Séville*, R. 64.—*Siguenza*, R. 34.—*Soria*, R. 34.

Talavera de la Reina (route de Badajoz), R. 98.—*Tarragone*, par Saragosse et Lerida, R. 44 et 46.—*Teruel*, par Guadalajara, R. 34 et 61.—*Toro*, par Valladolid, R. 1 et 28.—*Tortosa*, par Valence et Tarragone, R. 60, 87 et 91.—*Trillo*, par Guadalajara, R. 34 et 42.—*Trujillo*, R. 98.—*Tudela*, par Saragosse, R. 44 et 30.

Utrera, par Séville, R. 64 et 68.

Valence, par Almansa, R. 60 et 87.—*Valladolid*, R. 1.—*Vergara*, R. 1.—*Vich*, par Barcelone, R. 44 et 48.—*Vigo*, par Valladolid et Orense, R. 1, 21 et 24.—*Vitoria*, R. 1.

Zamora, par Valladolid, R. 1 et 26.

EXCURSIONS

AUX RÉSIDENCES ROYALES ET A TOLEDE.

Le Pardo.

Le Pardo est à 12 kil. de Madrid sur la rive droite du Manzanarès. On y parvient par un chemin qui se détache de la *Carretera general* de Castille, un peu après qu'on a passé le vieux pont de San Fernando (V. p. 49). Il est au milieu de bois considérables et forme un groupe d'une centaine d'habitations, dépendant, pour plus de la moitié, du patrimoine royal; les propriétés particulières sont pauvres et d'un aspect misérable.

Le palais est un ancien rendez-vous de chasse bâti par Henri III, réédifié par Charles-Quint, et agrandi, embelli par Philippe II, Philippe III et Charles III. C'est un grand bâtiment carré, flanqué

de quatre tours et composé de quatre corps de logis qui communiquent par des galeries extérieures. L'intérieur, qui comprend une grande quantité d'appartements, est orné de décorations en stuc et de beaucoup de peintures à fresque de Gaspar Becerra. On y remarque surtout une belle collection de tapisseries, tendues dans presque tous les appartements, et fabriquées à Madrid d'après des dessins originaux de Goya ou des copies de David Teniers. Elles représentent des chasses, des scènes champêtres et des épisodes de l'histoire de Don Quichotte. On voit dans la chapelle quelques belles peintures de Francisco Bayeu, de Mariano Morella, de Moralès et de Luca Giordano.

Un jardin planté d'arbres fruitiers précède le palais, et au delà s'étendent des bois immenses complètement entourés d'un mur en maçonnerie qui a de 13 à 14 lieues (75 à 80 kil.) de développement. Cette vaste enceinte renferme deux autres propriétés royales, la *Zarzuela*, jolie habitation à un étage, située à une lieue à l'O. du Pardo et que décoraient autrefois de très-belles peintures qui en ont été retirées. La *Zarzuela* est entourée de beaux jardins. L'infant don Fernando qui l'avait fait construire y faisait représenter des pièces dramatiques récitées et chantées, point de départ d'un genre qui est devenu l'opéra-comique espagnol et qui, selon M. Madoz, a pris son nom de *Zarzuela* du petit palais du Pardo. La seconde propriété est la *Quinta*, située à 1 kil. 1/2 à l'E.; elle est entourée de jardins et de pièces d'eau.

Le Manzanarès traverse du N. au S. le domaine du Pardo, et y reçoit plusieurs petits ruisseaux qui sourdent au milieu des bois. La chasse est très-abondante dans ce domaine dont une très-petite partie est cultivée: on y trouve un grand nombre de bêtes fauves, des loups et surtout des renards.

L'Escorial.

El Escorial est le nom du village; il tire son origine des scories de fer, vestiges d'une très-ancienne exploitation, dont le sol est couvert aux alentours. Il y a deux villages de ce nom assez rapprochés l'un de l'autre, Escorial de *Abajo* et Escorial de *Arriba*. Celui-ci se compose d'environ 300 maisons bien bâties avec des quartiers pour la troupe, des palais qui ont appartenu à l'infant don Carlos et à don Manuel Godoy, et des dépendances du célèbre palais de *San Lorenzo*.

On vient de Madrid à l'Escorial, soit par un service spécial de voitures publiques partant tous les matins de la calle de Las Fuentes, soit par des voitures à volonté, et mieux encore par le chemin de fer du Nord dont la première section, de 57 kil. d'étendue, aboutit à la station de Villalba, à une petite distance de la résidence royale. « On ne peut rien imaginer, a dit M. Th. Gautier, de plus aride et de plus désolé que la campagne qu'il faut traverser pour s'y rendre: pas un arbre, pas une maison, de grandes pentes qui s'enveloppent les unes dans les autres, des ravins desséchés que la présence de plusieurs ponts désigne comme des lits de torrents; et çà et là une échappée de montagnes bleues coiffées de neiges ou de nuages. »

On sait quelle est l'origine de cet immense édifice que les Espagnols considèrent comme la huitième merveille du monde artistique. Philippe II le fit construire, en 1565, comme souvenir de la prise de Saint-Quentin et pour l'accomplissement d'un vœu fait à saint Laurent dont l'église avait été canonisée pendant le siège. Comme témoignage plus direct, le roi voulut donner à l'édifice la forme du gril sur lequel le saint avait souffert le martyre. L'édifice occupe par conséquent un parallélogramme régulier: le manche est figuré par l'habitation royale

qui s'appuie à angle droit sur l'un des côtés, les pieds sont représentés par les quatre tours des angles.

« Je suis excessivement embarrassé, disait M. Th. Gautier, pour exprimer mon avis sur l'Escorial, ce Leviathan d'architecture, le plus grand tas de granit qui existe sur la terre après les pyramides d'Egypte. Tant de gens graves en ont parlé comme d'un chef-d'œuvre et d'un suprême effort du génie humain, que j'aurais l'air de vouloir faire de l'originalité de parti pris et de prendre plaisir à contre-carrer l'opinion générale; mais pourtant, en mon âme et conscience, je ne puis m'empêcher de trouver l'Escorial le plus ennuyeux et le plus maussade monument que puissent rêver, pour la mortification de leurs semblables, un moine morose et un tyran soupçonneux.

« Une chose qui vous frappe d'abord désagréablement, c'est la couleur jaune terre des murailles, que l'on pourrait croire bâties en pisé; si les joints des pierres, marqués par des lignes d'un blanc criard, ne vous démontreraient le contraire. Rien n'est plus monotone à voir que ces corps de logis à six ou sept étages sans moulures, sans pilastres, sans colonnes, avec leurs petites fenêtres écrasées qui ont l'air de trous de ruches. C'est l'idéal de la caserne et de l'hôpital; le seul mérite de tout cela est d'être en granit. Mérite perdu, puisque à cent pas de là on peut le prendre pour de la terre à poêle. Là-dessus est accroupie lourdement une coupole bossue que je ne saurais mieux comparer qu'au dôme du Val-de-Grâce et qui n'a d'autre ornement qu'une multitude de boules de granit. Tout autour, pour que rien ne manque à la symétrie, l'on a bâti des monuments dans le même style, c'est à dire avec beaucoup de petites fenêtres et pas le moindre ornement; ces corps de logis communiquent entre eux par des galeries en

forme de pont. La façade, en ne faisant aucune espèce de saillie sur le corps du monument, ne rompt en rien l'aridité de la ligne et s'aperçoit à peine, quoiqu'elle soit gigantesque.

« L'on entre d'abord dans une vaste cour au fond de laquelle s'élève le portail d'une église qui n'a rien de remarquable que des statues colossales de prophètes avec des ornements dorés et des figures teintes en rose. Cette cour est dallée, humide et froide, l'herbe verdit les angles; rien qu'en y mettant le pied, l'ennui vous tombe sur les épaules comme une chasse de plomb; votre cœur se resserre; il vous semble que tout est fini et que toute joie est morte pour vous. A vingt pas de la porte vous sentez je ne sais quelle odeur glaciale et fade d'eau bénite et de caveau sépulcral que vous apporte un courant d'air chargé de pleurésies et de catharres. Quoi qu'il fasse au dehors trente degrés de chaleur, votre moelle se fige dans vos os; il vous semble que jamais la chaleur de la vie ne pourra réchauffer dans vos veines votre sang devenu plus froid que du sang de vipère. Ces murs impénétrables comme la tombe ne peuvent laisser filtrer l'air des vivants à travers leurs épaisses parois.

« L'intérieur de l'église est triste et nu. D'énormes pilastres gris de souris, d'un granit à gros grains micacés comme du sel de cuisine, montent jusqu'aux voûtes peintes à fresque, dont les tons azurés et vaporeux se lient mal avec la couleur froide et pauvre de l'architecture. Le rétable, doré et sculpté à l'espagnole avec de fort belles peintures, corrige un peu cette aridité de décoration où tout est sacrifié à je ne sais quelle symétrie insipide; les statues de bronze doré qui sont agenouillées des deux côtés du rétable et qui représentent Charles-Quint, Philippe II, les reines et les princesses de la famille royale, sont

d'un grand style et d'un bel effet. Le chœur, qui fait face au grand autel, est à lui seul une église immense; les stalles qui l'entourent, au lieu d'être épanouies et fleuries en fantasques arabesques comme celles de Burgos, participent de la rigidité générale et n'ont pour toute décoration que de simples moulures. On nous fit voir la place où pendant quatorze ans vint s'asseoir le sombre Philippe II, le roi né pour être grand inquisiteur; c'est la stalle qui occupe l'angle; une porte pratiquée dans l'épaisseur de la boiserie la fait communiquer avec l'intérieur du palais.

« Le Panthéon, on appelle ainsi le caveau où sont déposés les corps des rois, est une pièce octogone, de trente-six pieds de diamètre sur trente-huit de haut; située précisément sous le maître-autel, de manière que le prêtre, en disant la messe, a les pieds sur la pierre qui forme la clef de voûte. On y descend par un escalier de granit et de marbre de couleur, fermé par une belle grille de bronze. Le Panthéon est revêtu entièrement de jaspe, de porphyre et autres marbres non moins précieux. Dans les murailles sont pratiquées des niches avec des cippes de forme antique, destinées à contenir le corps des rois et des reines qui ont laissé succession. Il fait dans ce caveau un froid pénétrant et mortel, les marbres polis miroitent et se glacent de reflets aux rayons tremblants de la torche; on dirait qu'ils ruissellent d'eau, et l'on pourrait se croire dans une grotte sous-marine.

« Dans la sacristie, il reste encore quelques bons tableaux (les meilleurs ont été transférés au musée royal de Madrid), entre autres, deux ou trois tableaux sur bois de l'école allemande, d'une rare perfection. » Elle possède en outre beaucoup de richesses en ornements d'église, en reliquaires, en chasses, en calices, en croix,

en chandeliers. On y voit un autel, la *Santa Forma*, orné de beaux marbres de jaspe, de bronze doré, où l'on conserve un tabernacle d'argent doré haut de sept pieds, orné de figures allégoriques et de pierres précieuses. Le trésor de l'église possède, entre autres richesses, une statue de saint Laurent en argent et or, un petit temple en bronze doré, un Christ d'argent attaché à une croix d'argent doré, ayant une grande topaze à la tête, un gros rubis à chaque main, et aux pieds une pierre brillante, qu'on a pendant longtemps cru être un diamant.

« Pellegrini, Luca Gangasio, Carducci, Romulo Cincinnato et plusieurs autres ont peint à l'Escurial des cloîtres, des voûtes et des plafonds. Le plafond du grand escalier est peint à fresque par Lucas Giordano, et représente d'une manière allégorique le vœu de Philippe II et la fondation du couvent. Celui de la bibliothèque, qui est de Carducci et de Pellegrini, est d'un bon ton de fresque, clair et lumineux; la composition en est riche, et les arabesques qui s'y entrelacent sont du meilleur goût. » — « Dans la bibliothèque des imprimés, dit M. Madoz, la plus grande partie des volumes sont cartonnés, d'autres couverts en vélin, et les plus anciens de la collection sont à tranches dorées avec le titre écrit sur la tranche, ce qui fait qu'ils ont été rangés le dos contre le mur. Les derniers ont été reliés et rangés selon l'usage moderne. On remarque parmi cette riche collection : un volume richement relié, à coins de bronze et à fermoirs d'argent, contenant en lettres d'or les quatre évangiles, les préfaces et épîtres de saint Jérôme et les canons d'Eusèbe de Césarée; il date du temps de l'empereur d'Allemagne Conrad et de son fils Henri II; une copie richement ornée et enluminée de l'Apocalypse de saint Jean; un livre de prières, non moins remarquable

en enluminures, qui a appartenu à Charles-Quint; deux missels et des volumes d'estampes fort remarquables. La Bibliothèque des manuscrits, placée au-dessus de celle des volumes, est très-riche en documents hébreux, grecs, arabes, latins, etc.; on y trouve de très-anciennes bibles en différents idiomes; l'une d'elles, en langue grecque, a appartenu à l'empereur Cantacuzène; de vieux codes de la collection canonique espagnole; un code arabe écrit en 1049; un magnifique Coran rapporté, dit-on, de la bataille de Lépante, et très-richement orné; un Ptolémée parfaitement conservé; des livres de prières qui ont appartenu aux rois catholiques et à Charles-Quint; des manuscrits persans, des livres chinois, de riches collections de dessins et de plans d'artistes célèbres. »

Nous avons parlé, à propos de Simancas, du projet depuis long-temps formé d'utiliser les immenses constructions, les galeries et les appartements du couvent de l'Escorial, en y plaçant les archives générales du royaume. L'exécution de ce projet aurait à tous égards d'immenses avantages. Simancas est loin de Madrid, et malgré le chemin de fer du Nord, le trajet de Valladolid, qui est à 165 kil. de la capitale, est un trop long voyage pour les hommes d'étude. Les richesses inconnues de ce magnifique dépôt seraient à une courte distance de Madrid; on viendrait à l'Escorial, en deux heures, chercher la fraîcheur et le calme pendant les brûlantes journées de l'été; et les archives gagneraient à cette exhumation, à l'inventaire forcé qui en serait la conséquence; on verrait surgir de cette masse de documents, enfouie et restée vierge depuis les Ayala, des filons tout entiers de richesses inattendues.

Des jardins s'étendent à l'E. et au S. du couvent; ils sont construits sur un terrain inégal et soutenus par des murailles. « On

y rencontre, dit M. Th. Gautier, plus d'architecture que de végétation; ce sont de grandes terrasses et des parterres de buis taillé qui représentent des dessins pareils à des ramages de vieux damas, avec quelques fontaines et quelques pièces d'eau verdâtre, un jardin ennuyeux et solennel, empesé comme une *gollilla* et tout à fait digne du bâtiment morose qu'il accompagne. »

On va visiter comme curiosité, tout à côté de l'Escorial, le pavillon de Charles IV, sur les pentes orientales de la colline qui domine le couvent. Ce pavillon, en forme de croix à trois branches, est un petit musée de peintures, de sculptures, de mosaïques en marbre, en jaspe et ivoire. A une demi-lieue, on rencontre la *Granja de la Fresneda* avec d'importantes plantations et des pièces d'eau, et plus loin, la *Silla del rey*, banc taillé dans le roc, sur une hauteur, au milieu d'un bois de châtaigners, et sur lequel Philippe II venait s'asseoir pour assister aux travaux de construction du monument.

La Granja.

C'est ici comme à l'Escorial; San Ildefonso est le village et la *Granja* la demeure royale. On y vient par la route de Madrid à Ségovie (voir la R. 1^{re}, p. 55) en franchissant la chaîne du Guadarrama, au port de Navacerrada; la distance est de 62 kil. Les rois d'Espagne avaient autrefois un palais à 3 kil., Valsain (*vallis sapinorum*), au milieu de magnifiques bois de sapins. Philippe II avait pris cette résidence en affection, au commencement de son règne et l'avait considérablement embellie. Un incendie la réduisit en cendres sous Charles II, et Philippe V, voulant construire un palais qui lui rappelât le Versailles de sa jeunesse et ses magnifiques jardins, choisit pour son emplacement une *grange* ou métairie qui appartenait aux moines de Saint-Jérôme de Ségovie, et un

vieil ermitage construit par Henri IV, en 1454, et dédié à saint Ildefonse. On commença les travaux en 1719, la chapelle fut achevée en 1723, et l'année suivante, le roi, atteint de mélancolie, abdiqua en pleine paix en faveur de l'infant don Luis, l'aîné de ses fils, cette couronne dont la conquête lui avait coûté tant de peines. Il choisit pour retraite son palais de la Granja en se réservant pour y vivre une modeste dotation de six cent mille ducats. Le jour où Philippe V fit connaître cette résolution, ses courtisans silencieux le suivaient dans les allées de ses jardins.—Pourquoi ne dit-on rien? demanda la reine au duc del Arco. A cette question, tous se mirent à pleurer et le roi leur ayant enjoint d'accompagner à Madrid leur nouveau roi, son fils, se trouva seul dans la condition privée qu'il s'était choisie. Il goûta pendant huit mois les douceurs de cette solitude, que son fils interrompit deux fois; puis, au mois de septembre 1724, la mort prématurée de ce prince le força de reprendre sa couronne. Trois ans plus tard, toujours séduit par l'heureuse existence de la Granja, il parlait d'une seconde abdication, lorsque la reine, pour le distraire de cette pensée, le décida à un grand voyage en Andalousie. Pendant l'absence du roi les architectes, les peintres, les sculpteurs les plus célèbres furent chargés de la décoration de la résidence. Jubara et Sachetti, Firmin, Thierry et Dumandré, Procaccini et Sani tracèrent les jardins les semèrent de statues, ornèrent, décorèrent et couvrirent de peintures les salles du palais. Le monument était complet lorsque Philippe V mourut, en 1746. Pour loger les ouvriers, on avait élevé autour du palais des baraques de toutes formes. Charles III les fit reconstruire, aligna les rues, et fit de cet amas confus un charmant village, que complétèrent successivement une belle

fabrique de cristaux fondée par des Catalans, le palais des infants, le quartier des gardes, les écuries, les maisons des chanoines et des ministres. Le palais, qui occupe la partie la plus élevée d'une place en pente, formée par la plupart de ces édifices, présente une façade peu remarquable, limitée par deux tours à flèches aiguës. Au centre se développe l'abside assez étrangement ornée de la collégiale. L'intérieur de cette église porte ce même cachet d'étrangeté et de goût baroque. Le seul monument qu'on y remarque, est le tombeau élevé par Ferdinand VI à la mémoire de son père qui n'avait pas voulu que ses restes fussent placés à l'Escorial, auprès de ceux de la maison d'Autriche. Le corps de la reine Isabelle de Farnèse fut, en 1776, placé sous la même pierre que celui de son époux. L'urne funéraire qui s'élève au dessus d'un piédestal de marbre, et que soutiennent deux Vertus dans l'attitude de la douleur, porte deux médaillons avec les portraits du roi et de la reine, une draperie est soutenue au-dessus de ces médaillons par la Renommée tenant en main sa trompette, et derrière l'urne se dresse une pyramide que couronne un vase où brûlent des parfums. Tout en haut deux anges soutiennent un écu aux armes royales.

La façade principale du palais est du côté des jardins; elle est formée de pilastres et de demi-colonnes encadrant les fenêtres de l'étage inférieur et celles de l'étage supérieur, que couronnent des frontons de forme baroque et une corniche ornée de vases. Au centre s'élève une attique, soutenue par quatre cariatides entre lesquelles on aperçoit les armes royales et des médaillons. D'élégants trophées surmontent cette façade. Les appartements intérieurs rivalisent avec ceux du palais de Madrid en grandeur et en richesse; mais ils pèchent par

une uniformité qui signale, du reste, à peu près toutes les résidences royales. Les salles basses possèdent encore, malgré les dons de Ferdinand VII au musée de Madrid, une riche collection de statues et d'antiquités formée à Rome par la célèbre Christine de Suède, et achetée plus tard par Philippe V; les appartements supérieurs sont garnis de belles peintures.

La principale magnificence de la Granja se trouve dans ses jardins dont les eaux sont le plus remarquable ornement. Devant le palais s'étend un beau parterre dont les bordures de buis et de myrte sont coupées çà et là par des piédestaux portant, comme ceux de Versailles, des statues et des vases.

Au fond de ce parterre se développe la cascade Nueva rejailissant sur dix étages successifs en marbres de couleurs variées, et descendant d'un bassin circulaire au milieu duquel s'élève le groupe des trois Grâces soutenues par des tritons. Un temple octogone, un peu lourd, formé de pilastres d'ordre ionique et de trophées, revêtu intérieurement de marbres et de mosaïques, domine la cascade. Dans un autre bassin, placé en bas de la chute, Amphitrite, assise sur une coquille, regarde se jouer autour d'elle des dauphins, des cygnes et des zéphirs. Puis dans tout le parc se succèdent des bassins, des fontaines, des jeux hydrauliques d'un bel effet auxquels fournissent abondamment les ruisseaux qui descendent de la montagne et qui se réunissent, tout en haut du domaine, dans un vaste lac nommé *la Mer*.

On cite parmi les plus remarquables des 26 groupes et bassins qui décorent les jardins : la *Fontaine d'Eole*, où les eaux jaillissent avec grand bruit de la base d'un rocher; une série de cascates nommée la *carrera de Caballos*; un bassin couvert de dauphins, de tritons et de petits amours es-

cortant le char triomphal de *Nephtune*; *Apollon* frappant de ses flèches le serpent *Pithon* qui vomit des torrents d'eau; *Andromède*, *Persée* et le dragon occupant le centre d'une pièce d'eau qu'entourent huit statues des quatre éléments et des quatre poésies — le jet-d'eau lancé par le dragon s'élève à 115 pieds de haut; — à la gauche du palais, au milieu d'un groupe d'enfants et d'un parterre de fleurs de marbre, *Vertumne* et *Pomone* occupant l'un des étages d'une cascade en amphithéâtre; le *Canastillo*, immense corbeille de fleurs et de fruits d'où l'eau jaillit en gerbe par 40 jets dont le principal s'élève à 76 pieds; la *Fama* (la Renommée), énorme jet qui atteint 130 pieds; et enfin les *Bains de Diane*, scène immense où se trouvent des groupes de nymphes, une chasse, des chiens, des bêtes fauves, des lions, des serpents, des oiseaux, Actéon avec sa flûte, et, au milieu de tout cela, une extraordinaire abondance d'eau jaillissant de tous côtés. Le mélancolique Philippe V s'arrêta quelques instants, avec un sentiment de plaisir, devant cette magnifique pièce la première fois qu'on la fit jouer devant lui, puis reprenant son allure morose : « Tu m'as distrahit trois minutes, dit-il, mais tu m'as coûté trois millions. »

On visite encore à la Granja le *Labyrinthe*, construit avec toutes les ruses et toutes les surprises qu'on s'ingéniait à créer à cette époque; les *Jardins réservés*, qu'on ne peut voir qu'avec une permission spéciale, et dans lesquels setrouvent les serres et un jardin fruitier nommé le *Potose*.

Nous dirons rapidement quelques mots des événements politiques dont la Granja fut le théâtre. C'est dans ce palais que Ferdinand VII, se sentant malade, confia, le 6 octobre 1832, la direction des affaires à la reine Marie Christine, dont le premier acte fut une amnistie accordée aux libéraux. Peu de jours après avoir pris

cette résolution, le roi, circonvenu par deux de ses ministres, le comte d'Alcudia et don Francisco Calomarde, déclara héritier de sa couronne, aux termes de la loi promulguée par Philippe V et au détriment de ses filles, son frère, l'infant don Carlos. « La reine Christine à peu près abandonnée, dit un historien, fut sur le point de se résigner à cette résolution funeste. Une seule personne à la cour possédait assez de résolution, d'habileté et d'influence pour détourner une semblable capillarité, c'était l'infante Luisa Carlota, sœur de la reine et épouse de l'infant don François de Paule. Elle était alors au Puerto de Santa Maria, auprès de Cadix; des personnes de confiance l'avertissent, elle prend tout aussitôt la poste, parcourt en trente-six heures, sans s'arrêter, cette longue route de Séville à Madrid, et accourt à la Granja, où elle ne parvint qu'après vingt-quatre heures à vaincre les obstacles qu'opposait le parti de don Carlos à une rencontre entre elle et la reine. On arriva jusqu'au roi avec des peines qui ne furent pas moindres. Il fallut des précautions inouïes et des habiletés diplomatiques surhumaines pour l'amener à révoquer son décret, et à reconnaître enfin les droits immédiats au trône de sa fille aînée l'infante Isabelle, et, à son défaut, de l'infante Maria Luisa Fernanda, *selon l'ancien mode de succession à la couronne.* On raconte qu'une fois obtenue cette déclaration solennelle, l'infante Luisa Carlota fit appeler Calomarde, lui adressa de violents reproches, et, dans le paroxysme de sa colère, alla jusqu'à lui donner un soufflet. Calomarde, pâle de rage, répondit qu'une main blanche ne pouvait offenser, et l'infante, s'emparant du décret de Ferdinand, le déchira en morceaux. »

Une grave insurrection militaire, survenue le 12 août 1836, compléta par son analogie avec celle du 5 octobre 1789, la ressemblance

du palais de la Granja avec celui de Versailles. Un mouvement en faveur de la Constitution de 1812 avait éclaté à Malaga et avait gagné d'abord l'Andalousie, puis l'Aragon, puis l'Estrémadure et la plupart des autres provinces. Madrid, déclaré en état de siège, était maintenu par la contenance ferme et les mesures vigoureuses du général Quesada; la reine régente habitait la Granja. Des meneurs se rendirent à cette résidence et parvinrent à soulever le régiment des milices provinciales qui formait une partie de la garde du palais. Au moment où l'insurrection éclata, on ferma les portes, les insurgés les assaillirent et menacèrent de faire venir du canon. La régente, conservant une admirable fermeté au milieu de la terreur générale, ordonna alors d'admettre dans ses appartements une députation des révoltés. On les introduisit au nombre de douze. Les orateurs de la troupe furent les sergents Higinio Garcia et Alexandro Gomez; ils demandèrent à la reine la Constitution de 1812 et la liberté. La reine essaya de leur faire sentir qu'ils ne comprenaient pas même l'objet de leur demande. Les soldats avouèrent « qu'ils ne connaissaient pas la constitution, mais qu'on leur avait dit qu'elle était excellente, qu'elle améliorerait leur position et qu'elle diminuerait le prix du sel. » La discussion ne dura pas moins de cinq heures; enfin à deux heures du matin la reine, cédant aux instances des personnes qui l'entouraient, consentit à ce que la Constitution fut provisoirement proclamée, et signa un décret qui convoquait les Cortès pour donner au pays, s'il y avait lieu, une autre Constitution plus appropriée à ses besoins.

Aranjuez.

On va de Madrid à Aranjuez par le chemin de fer d'Alicante; la distance, de 49 kil. est parcourue en deux heures environ, et par quatre trains dans la journée.

Le pays que traverse la voie est nu et triste; complètement découvert, sans un arbre, sans une habitation. Aranjuez est placé comme une oasis au milieu de ces steppes. La végétation y est magnifique, il y croît surtout des arbres du Nord, des ormes, des frênes, des bouleaux, des trembles; mais ce qui frappe davantage le voyageur à son arrivée, et lorsqu'il a franchi le lit encaissé et les eaux jaunes du Tage, ce sont les champs de fraises et de légumes que traverse la voie. Aranjuez, sous ce rapport, alimente une partie de Madrid.

La station du chemin de fer est au milieu des grands arbres et ouvre sur un rond point entouré de bancs de marbre où se réunissent de grandes allées ombreuses. Ce rond-point est derrière le palais, on le traverse et on débouche sur une grande place carrée dont les côtés sont formés par les portiques des *casas de Infantes* et de *Oficios*, et par la chapelle de San Antonio que précède un escalier un peu monumental. Au milieu de cette place s'élève une belle fontaine, la *Fuente de Diana*.

A gauche est le palais dont on voit l'un des côtés et que limite une longue galerie couverte que le prince de la Paix fit construire pour pouvoir venir à couvert de son hôtel au château. A droite s'étend le village.

Celui-ci est moderne, formé de 34 rues larges, alignées et désertes, se coupant à angles droits et bordées de maisons peu élevées, assez bien construites, sur des plans à peu près uniformes. La plupart sont des hôtelleries ou des maisons meublées. On y compte une population stable de 3,600 âmes qui s'élève à 20,000 pendant le séjour de la cour; mais ce séjour est rapide, il se limite à quelques semaines de printemps, après les fêtes de Pâques, et le reste de l'année le village est à peu près désert.

« Le palais, dit M. Th. Gautier, est en brique à coins de pierres,

d'un effet blanc et rouge, avec de grands toits d'ardoise, des pavillons et des girouettes qui rappellent le genre de constructions en usage sous Henri IV et Louis XIII, le palais de Fontainebleau ou les maisons de la Place royale de Paris. » — « S'il est dans l'univers un site ravissant, disait encore M. le marquis de Langle, en 1785, c'est bien le site d'Aranjuez. Des fenêtres du palais, l'œil voit, embrasse et détaille sans confusion le nord de la Nouvelle-Castille, la partie occidentale de l'Aragon, le cours du Tage, des vallons, des plaines, des montagnes, un horizon immense. Cette situation est peut-être unique dans le monde. »

Le palais fut construit par Philippe II et achevé par Charles III. La part que prit à sa construction chacun des rois qui se succédèrent dans l'intervalle est indiquée par cette inscription, placée sur la principale façade de l'édifice au-dessus de trois statues royales :

Philippus II instituit; Philippe V pro-
vezit; Ferdinandus VI, pius, felix, con-
summavit anno MDCCLII.

Et plus loin sur les deux ailes qui s'avancent :

Carolus III adjecit anno MDCCLXXV-
MDCCLXXVIII.

On retrouve dans l'intérieur un buste de Philippe V, et celui de Louis XIV dans le grand escalier construit par le premier. Les appartements ressemblent à ceux des autres palais : de beaux meubles, de riches tentures, des tableaux de Jordan et de Mengs, des plafonds peints par Bayer et Amiconi, et particulièrement une mosaïque représentant une tempête et qu'on prendrait pour une peinture des plus achevées. Il n'y domine, du reste, ni style ni caractère particulier; cette longue série de salons n'a aucune physionomie marquée, et deux seules choses réclament une place dans le souvenir : le cabinet que Charles III fit revêtir de porcelaine de

la Chine, et le boudoir arabe où la reine Isabelle a fait reproduire les riches peintures de l'Alhambra.

Les jardins ont un caractère plus précis, et on y retrouve facilement l'attache des différents règnes. On y remarque, vers la partie orientale du palais, le petit jardin *de las estatuas* qui s'étend devant les fenêtres de l'ancienne chambre royale, et au milieu duquel s'élève une fontaine ornée d'une statue de Philippe IV et des bustes en marbre des empereurs romains. Au milieu du *parterre* se trouve la belle fontaine d'Hercule, entourée de quatre bassins et de massifs de fleurs; des deux côtés se dressent les deux fameuses colonnes du détroit; autour du piédestal sont sculptés les travaux du demi dieu, et lui-même occupe le haut du monument, soulevant Antée, qu'il étouffe dans ses bras. Vers le N. le Tage, qui circule au milieu du domaine et forme çà-et-là de bruyantes cascades, entoure une île distribuée en jardins et en bosquets, toute semée de statues de bronze, de bassins de marbre et de fontaines, parmi lesquelles on remarque surtout celle d'Apollon. « Toutes ces fontaines, dit M. Quadrado, moins compliquées dans la forme, moins riches dans les détails, moins abondantes et moins variées dans leur jeu que celles de la Granja, portent l'empreinte de la sévérité et du bon goût des premières années du XVII^e siècle, et le jardin entier, malgré les réformes qu'il a subies, a conservé le cachet de ses premiers maîtres. Il est sombre comme les pensées de Philippe II, mystérieux et galant comme les plaisirs de Philippe IV. » A l'orient du palais s'étend, sur une longueur d'une lieue, une double ligne d'ormes noirs qu'on a nommée l'Avenue de la reine. Entre cette avenue et le Tage on rencontre des sites délicieux, le *Sotillo*, le jardin de *Primavera* et le jardin *del Principe*, Celui-ci fut tracé par Charles IV, lorsqu'il n'était encore que prince

des Asturies; il est d'un aspect plus riant et d'une distribution plus moderne, et forme un charmant lieu de repos au milieu de cette longue promenade de l'avenue.

Moins loin du palais, on conduit le visiteur à la *Casa del Labrador*,—la maison du laboureur—petite construction de modeste apparence, un peu égayée par des statues placées dans des niches à la hauteur des balcons de l'étage supérieur, et dont l'intérieur recèle toutes les surprises de l'opulence royale : un escalier en beaux marbres rehaussés de bronzes dorés, le pavage en mosaïques et en jaspe, les plafonds couverts de fresques de Maella et de Zacarias Velasquez, les murs garnis de tentures en soie et de paysages brodés, une *galerie italienne* peuplée de bustes et de riches curiosités.

Les *nouveaux jardins* de la reine Isabelle occupent aussi un espace limité par le Tage et par l'avenue de la reine : ils réunissent dans leur distribution tous les caprices de la fantaisie, tous les trésors de la végétation, des fleurs rares, des fruits de toutes les régions, des arbres de tous les pays. Une *montagne suisse*, un labyrinthe, un pavillon chinois, un temple grec, une masse de rochers artificiels surmontés d'un groupe représentant l'Union du vieux Tage et de la nymphe Jarama, une chaumière d'ermite, dans une petite île, des fontaines construites sur le modèle de celles de la Granja, donnent à cette partie du parc un aspect riant et coquet qui distrait agréablement des sévérités de la partie la plus ancienne.

Un bois de haute futaie, épais et touffu, commence tout auprès des nouveaux jardins, et se prolonge vers le N. et l'O., sur une étendue considérable.

Aranjuez qui n'avait été témoin, sous le règne de ses premiers rois que de simples événements officiels, de mariages, de naissances,

de décès de princes et princesses, fut tout-à-coup appelé, au commencement de ce siècle à jouer un rôle qui décida de la couronne du roi Charles IV. Une conspiration ourdie par l'infant don Ferdinand, qui fut depuis Ferdinand VII, avait déjà été déjouée en 1807 par Charles IV et la reine, l'infant avait demandé grâce à son père et livré ses complices, qui avaient été exilés; mais il n'en persistait pas moins, poussé par de nombreux mécontents, à méditer la dépossession de son père et l'usurpation du pouvoir. La cour était à Aranjuez en mars 1808, à l'époque où les troupes françaises, introduites en Espagne comme auxiliaires, se rendaient peu à peu maîtresses par surprise des places les plus importantes, et marchaient sur Madrid conduites par Murat. Le prince de la Paix avait engagé Charles IV à transporter sa cour à Séville pour y attendre les événements; le départ était fixé à la nuit du 17 au 18 mars; les mécontents résolurent de s'y opposer et de hâter violemment l'événement qu'ils n'avaient pas cessé de comploter. On avait fait venir à Aranjuez, pour protéger le roi, une partie des troupes qui étaient en garnison dans la capitale, mais en même temps y accoururent une foule de ces individus à figures sinistres qu'on rencontre lors de toutes les agitations populaires.

« Tout était sur le qui-vive, raconte M. de Toreno; le peuple faisait des rondes dans l'obscurité de la nuit, ayant à sa tête, caché sous un déguisement et sous le nom de *tío Pedro*, le remuant et fougueux comte de Montijo, dont le nom sera presque toujours mêlé aux troubles et aux agitations de la rue. Les troupes faisaient aussi des patrouilles, et des deux côtés l'on exerçait une surveillance qui se portait particulièrement sur l'hôtel du prince de la Paix. » A un signal donné, une foule de gens de toute espèce, auxquels

étaient mêlés des domestiques du palais et des soldats de différents corps, attaqua la demeure du prince de la Paix, en força la garde et fouilla tous les appartements pour découvrir Godoy. On ne le trouva pas; le peuple pillait son hôtel, n'y laissant pas un meuble, pas un objet précieux. Cependant, il ne s'était pas évadé. Au moment où le tumulte avait éclaté, il était sur le point de se coucher, il s'enveloppa d'un manteau de molleton, remplit ses poches d'or et s'arma d'une paire de pistolets. Il essaya de sortir par une porte de derrière et de gagner une maison voisine, mais cette porte était gardée, alors il monta dans un grenier et se blottit dans le coin le plus obscur sous un rouleau de tapis de sparterie. Après trente-six heures, vaincu par la soif, il chercha de nouveau à sortir; il fut aussitôt reconnu, et le peuple se précipita sur lui. Il eût été massacré sans l'intervention de quelques gardes-du-corps qui parvinrent à le conduire jusqu'à leur caserne. Le prince des Asturies s'y rendit, éloigna la populace et dit au prisonnier: « Je te fais grâce de la vie. — Est-ce que vous êtes déjà roi? » répondit Godoy. — Pas encore, reprit Ferdinand, mais bientôt. »

Les clameurs de la populace, les excès semblables qui se commirent à Madrid où l'hôtel de Godoy fut pillé, l'indécision et la tiédeur des troupes, l'abandon ou l'inertie de ses serviteurs jetèrent l'épouvante dans l'esprit de Charles IV. Pour sauver sa vie qu'il croyait menacée, pour sauver celle de la reine et celle du favori, il se décida à déposer la couronne. « J'ai résolu, dit-il dans un acte du 19 mars, d'abdiquer en faveur de mon bien-aimé fils, le prince des Asturies.... vous communiquerez au conseil la présente déclaration royale de mon abdication libre et spontanée.... »

Ferdinand VII prit cette couronne qu'il avait tant ambitionnée,

il fit à Madrid une entrée triomphale au milieu d'une foule immense et enthousiaste. Trois jours après, le roi Charles IV, apprenant l'approche des Français, qui entrèrent à Madrid le 23, écrivait à l'empereur qu'il ne s'était démis que par la force des circonstances, protestant contre la contrainte dont il avait été victime, déclarant par un nouvel acte public, que son décret du 19 avait été forcé, « afin d'éviter de plus grands malheurs et d'empêcher l'effusion du sang de ses sujets bien-aimés, et partant, que ledit décret était nul et de nul effet. »

Nous avons raconté dans notre revue historique des événements de Madrid, quel avait été dans cette capitale le dénouement de ce drame pénible.

Tolède.

La distance de Madrid à Tolède, qui exigeait, il y a peu de temps encore, plus d'une demi-journée par la route assez peu pittoresque d'Illescas et d'Olias, est aujourd'hui considérablement diminuée par l'ouverture d'un chemin de fer de 25 kilomètres qui se détache de la ligne d'Alicante à la station de *Castillejo* à 16 kil. d'Aranjuez. On part de Madrid par l'un des deux trains qui desservent la grande ligne le matin et le soir; on arrive en 3 heures.

La station d'arrivée est en bas de Tolède, au pied du beau pont d'Alcantara; des omnibus, au prix de 2 réaux par personne et 1 réal par colis, transportent les voyageurs de la station au bureau central de la calle Ancha.

Cette proximité et le très-vif intérêt qui s'attache à Tolède, nous ont engagé à placer cette ville parmi les excursions autour de Madrid. C'est certainement la plus intéressante à tous les points de vue.

« Tolède, a dit un touriste enthousiaste, c'est une merveille, un trésor de vieux sou-

venirs et d'architecture, un bijou historique, un chaton enchâssé dans un roc de granit et séparé du reste de l'Espagne par une profonde déchirure au fond de laquelle gronde et bondit le Tage. »

Il faudrait une année pour étudier Tolède jour par jour, dans ce dédale inouï de ruelles escarpées et montueuses un peu semblables à ces sillons que tracent les vers dans le vieux bois. Elles montent à donner l'envie de s'aider des deux mains, elles descendent à faire croire que le centre du monde est au bout. Elles tournent, se torturent et serpentent de telle sorte qu'il faut le fil d'Ariane pour s'y guider. C'est la plus étrange confusion de maisons entassées, accumulées, tour de force de construction, sur sept collines comme celles de Rome, groupées dans un espace réduit. L'idée ne viendrait assurément à personne aujourd'hui, avec notre goût pour le nivellement, d'y construire même une cabane de chèvres. Dans ce curieux tohubohu de granit et de briques, de charpente et de fer, il y a des secrets merveilleux qu'il faut découvrir à l'insu même de ceux qui les possèdent. Il faudrait avoir le temps de pénétrer dans toutes ces bâtisses des Goths, des Juifs et des Maures, dont les maîtres ne se doutent pas, pour la plupart, qu'ils ont des arcs, des voûtes, des ogives, des fenêtres et des colonnettes qui sont des trésors, barbouillés, hélas! d'une quintuple couche de chaux. Pour peu que l'on gratte, partout on retrouve des sculptures, des arabesques, des méandres, des feuillages, des animaux fantastiques. Sur toutes les portes, des écussons armoriés et des devises; aux fenêtres, des balcons en vieux fer tourmenté, et à toutes les maisons, de vieilles portes massives, bardées de bandes de métal, garnies de marteaux historiés à faire envie aux antiquaires, ferrées de clous rangés avec ordre, serrés et pressés, dont les têtes ciselées sont

grosses comme des œufs. — « Cela tient à la fois, dit M. Théophile Gautier, du couvent, de la prison, de la forteresse, et aussi un peu du harem, car les Maures ont passé par là. Quelques-unes, par un contraste assez bizarre, sont enluminées et peintes extérieurement, soit à fresque, soit en détrempe, de faux bas-reliefs, de grisailles, de fleurs, de rocailles et de guirlandes, avec des cassolettes, des médaillons, des amours et tout le fatras mythologique du dernier siècle. Ces maisons *trumeau* et *Pompadour* produisent l'effet le plus étrange et le plus bouffon parmi leurs sœurs renfrognées d'origine féodale ou moresque. »

« Mais, dit encore M. Madoz, Tolède n'est plus aujourd'hui qu'une vaste archive de souvenirs, un honorable panthéon de nos gloires; on n'y trouve plus cette vieille noblesse de Castille, ces ateliers populeux d'où Padilla, le célèbre chef des *comuneros*, tira 20,000 hommes en un seul jour. Les révolutions politiques ont réduit à néant les riches revenus de cette ville, où le clergé, qui l'occupait presque tout entière, possédait l'énorme quantité de 40 millions de réaux en rentes. Toutes les classes sont devenues pauvres et sans une industrie qui leur promette des ressources pour l'avenir. »

Tolède a une population de 17,500 hab. et se trouve située à 90 kil. de Madrid par la voie de fer et à 568 mètr. au-dessus du niveau de la mer, sur un monticule formé de sept petites cimes rapprochées. Le Tage décrit à la base de ce monticule et au fond d'une déchirure hérissée de roches noires, une grande courbe qui affecte la forme d'un fer à cheval; deux vieux ponts hardis, élancés, le pont d'Alcantara et le pont de San Martin, coupent le Tage aux deux extrémités de la courbe, l'un conduisant vers les campagnes qui s'étendent au pied des monts de Tolède et de la sierra de Guada-

lupe, l'autre donnant accès aux voyageurs qui viennent d'Aranjuez et du chemin de fer. La route de Madrid passe par l'espèce d'isthme qui relie le rocher de Tolède aux campagnes qui le précèdent. De quelque côté qu'on arrive, l'aspect de la ville est majestueux, l'œil s'arrête avec curiosité sur les immenses remparts crénelés appuyés sur les rochers et dont quelques-uns appartiennent à l'époque du roi Wamba, puis sur ses belles portes flanquées de tours mauresques délicatement ornées. On nomme parmi celles-ci la porte du *Cambron*, construite par Wamba, réédifiée par les Arabes et réparée par les Espagnols en 1576; la porte de *Almaguera*, dont il n'existe que des vestiges; la porte de *Visagra*, la principale de la ville, ouvrant sur la route de Madrid. La vieille porte, aujourd'hui murée, date de la première époque de la domination des Arabes: elle est formée de trois arcs ayant la courbe pittoresque de l'arc en fer à cheval; celui du milieu, dans lequel se trouve circonscrite la poterne par laquelle les armées chrétiennes pénétrèrent dans la ville, lors de l'expulsion des Arabes, est grand et élancé. Au-dessus de la porte s'élève un étage carré percé de meurtrières et couronné de créneaux. La porte neuve de *Visagra*, située un peu plus haut, est défendue par deux grosses tours rondes crénelées et surmontée d'un écusson aux armes impériales, au-dessous d'un fronton triangulaire. Elle date de Charles-Quint. On fait dériver son nom du latin *via sacra*, avec l'intention sans doute de considérer comme voie sacrée le grand chemin de Madrid. De plus sérieux étymologistes ont retrouvé l'origine de ce nom dans le *Babshara* des Arabes qui signifie porte des champs.

Dans l'enceinte intérieure de la ville est la célèbre *Puerta del Sol*, chef-d'œuvre de l'architecture arabe des derniers temps de la

domination, véritable joyau archéologique, conservé intact comme au premier siècle de son existence. Elle est défendue à droite par une forte muraille percée de deux ouvertures et couronnée de créneaux, à gauche par une belle tour demi-ronde dont la partie supérieure présente une galerie à jour et de jolies guérites en encorbellement. L'entrée est formée de deux arcs circonsrits et de courbes différentes. Le premier, soutenu par deux colonnettes, est de style ogival, le second est en fer à cheval à plein cintre, et les extrémités de l'arc sont très-rapprochées. Au-dessus du plus grand, on voit un écusson aux armes de la cathédrale de Tolède, et entre les deux, une vieille sculpture représentant l'exécution de Fernan Gonzales, alguazil mayor de Tolède, décapité par ordre du roi pour avoir insulté deux dames. L'arc qui ouvre du côté de la ville est ogival.

Une montée fort rude conduit jusqu'à la place principale, l'ancien Zocodover, aujourd'hui nommé place de la Constitution, espace assez vaste, irrégulier, entouré en partie d'arceaux, formant le centre animé de la ville, et au milieu duquel se trouve une petite plantation d'arbres, une apparence de promenade qui est dans les beaux jours le rendez-vous du monde élégant.

Nous ne pouvons prétendre donner ici de Tolède une monographie, et si, comme le disait l'un des peintres qui ont le plus contribué à faire connaître l'Espagne monumentale, M. Villaamil: « on ne sait rien encore de Tolède après y être resté neuf mois », nous ne saurions parvenir à être en quelques pages un guide suffisant. Nous mentionnerons donc rapidement les monuments et les particularités qui doivent fixer tout d'abord l'attention du voyageur, en le renvoyant ensuite à l'excellente monographie en deux vo-

lumes et 1550 pages, publiée par don Sisto Ramon Parro, sous le titre de *Toledo en la mano*.

Les Alcazars. — On en compte quatre. On a donné le nom de *palacios de Galiana*, d'après M. Madoz, aux constructions qui sont devenues l'hôpital de Santa Cruz, les couvents de Santa Fé et de la Conception. Ce fut d'abord le prétoire des rois goths. Lorsque les Maures furent maîtres de Tolède, Alfahri ou Galafre, devenu chef indépendant, y construisit un palais pour sa fille Galiana, et c'est dans ce palais que vint habiter le roi Alfonso lorsqu'il eut expulsé les Maures. Les palacios de Galiana appartinrent ensuite à l'ordre de Calatrava, puis à celui de Santiago. On donne aussi et surtout le nom de palais de Galiana à une habitation ruinée, située hors de la ville, à la *Huerta del Rey*, et qui fut l'habitation de plaisance de la belle princesse. Charlemagne, dit la légende, y reçut l'hospitalité et conquit l'affection de Galiana, qui se fit chrétienne pour le suivre en France, où elle partagea son trône.

« Un énorme tas de briques rougeâtres, dit M. Théophile Gautier, ébauche sa silhouette ébréchée derrière le feuillage des arbres; on pénètre par une porte basse dans ce monceau de décombres, habité par une famille de paysans; il est impossible d'imaginer quelque chose de plus noir, de plus enfumé, de plus caverneux et de plus sale. » De la façade principale il ne subsiste plus qu'un grand arc en fer à cheval tout mutilé, flanqué de deux tours tronquées dont la force laisse deviner quelle était l'importance de l'édifice entier. A mesure que l'œil s'accoutume à l'obscurité de l'intérieur, on découvre d'exquises bordures d'arabesques, des ogives dentelées, des inscriptions et des ornements en relief modelés avec toute l'habileté de l'art sarrasin. Sur certains points on retrouve les armoiries de la noble famille de

Guzman, ce qui indique que la résidence de la belle Mauresque eut encore quelques années de splendeur sous la domination chrétienne.

On a aussi donné le nom d'Alcazar à un palais que les Goths avaient élevé auprès de la porte du Cambron. Ce palais appartient ensuite à l'infant don Fadrique, oncle de don Sancho le Brave, puis au seigneur d'Orgaz, et à l'ordre de Saint-Augustin. — Un troisième Alcazar fut habité par Alfonso VIII qui y installa un monastère sous l'invocation de saint Clément; la trace en a disparu. — Le quatrième enfin est ce superbe édifice qui s'élève sur la plus haute des sept collines et domine la ville de ses masses imposantes. Ce n'était d'abord qu'un modeste château entouré de remparts en terre. Il fut successivement habité par Alfonso VIII et par Alfonso le Sage. Charles-Quint entreprit la construction actuelle qui fut terminée en 1551. En 1710, Tolède fut pris par les troupes portugaises qui combattaient pour l'archiduc Charles. L'Alcazar fut incendié et ce qui échappa de ses magnifiques boiseries fut employé à la cuisson des aliments de la troupe. La restauration, entreprise en 1744, fut achevée trente ans après sous Charles III, puis le magnifique monument fut de nouveau la proie des flammes, en 1809, lors de l'occupation française. Il n'en reste aujourd'hui que les murailles indestructibles. La commission des monuments historiques de Tolède en a demandé la restauration, on a évalué qu'il faudrait une dépense de trois millions et demi de réaux pour l'affecter au collège militaire qui occupe actuellement un hôpital voisin; mais il est à craindre que ce travail important ne soit jamais entrepris. L'Alcazar forme un vaste quadrilatère. La façade du N., formée de trois corps d'architecture *plateresque*, est l'œuvre d'Alfonse Covarrubias; celle du S.,

plus majestueuse et plus régulière, comprend quatre corps d'ordre dorique. Elle fut construite par Juan Herrera. Aux quatre angles s'élèvent des tours carrées qui dominent toute la ville. Au fond de la cour, qui est formée de trente-deux belles arcades en galerie, s'élève l'escalier qui est une des plus belles œuvres qui aient été faites en ce genre. On remarque les écuries qui pourraient renfermer plusieurs centaines de chevaux.

On retrouve, auprès du couvent de Santa Isabel, les ruines de l'Alcazar du roi don Pedro; il reste quelques vestiges des magnificences qu'il renfermait.

Le palais de don Diego, sur la plazuela de la Magdalena, fut habité par le fameux don Henri de Trastamarre qui y recevait secrètement, et sous divers déguisements, les grands prêts à se révolter contre don Pedro. Le palais fut ensuite donné par don Henri à du Guesclin, et n'est aujourd'hui qu'une habitation particulière.

Le palais du marquis de Villena fut bâti par le juif Samuel ben Levi, le trésorier de don Pedro. Il devint propriété royale lorsque le roi eut confisqué tous les biens du juif, et fut ensuite habité par don Henri de Villena. Ce n'est aujourd'hui qu'une ruine informe.

Le taller del Moro, atelier où se travaillent les pierres et les marbres destinés à l'entretien de la cathédrale, fut évidemment autrefois le palais de quelque grand seigneur. Des planches, des madriers et de vieux meubles y occupent trois salles magnifiques dont l'une a 54 pieds de long sur 21 à 22 de large, ornées d'une profusion de sculptures de style arabe, de guirlandes, de nielles, d'étoiles, de fleurons, d'inscriptions en caractères cufiques, et garnies, toutes trois, de plafonds lambrissés d'une rare richesse. L'état de conservation de cette antique habitation est malheureusement déplorable.

Le Palais archiépiscopal a sa fa-

cade principale sur la place de l'Ayuntamiento. Il n'a rien de remarquable.

Les *Casas de Ayuntamiento* (hôtel de ville), présentent, à côté du palais archiépiscopal, une belle façade greco-romaine, œuvre de Georges Téotocopuli. Cette façade se compose d'un rez-de-chaussée formé par neuf solides arcades surmontées d'un balcon; les mêmes arcs s'élèvent au premier corps, séparés par des pilastres sur lesquels sont accolées des colonnes doriques; le second corps, formé de quatorze colonnes ioniques, supporte un fronton triangulaire, dans le milieu duquel est sculpté l'écu aux armes de la ville. Aux deux côtés de la façade s'élèvent deux tours terminées en pyramide.

Edifices religieux.—Tolède a été de tout temps une ville pieuse par excellence. Les fondations religieuses, les dotations d'œuvres pies, les créations de maisons monastiques furent, pendant une longue période et malgré des interdictions royales, la constante préoccupation des habitants : de là cet aspect sombre et froid, ces maisons closes, ces grilles et ces portes massives bardées de fer. On a compté dans Tolède, à une certaine époque, une cathédrale, deux collégiales, vingt-huit paroisses, trente-deux couvents féminins, seize communautés masculines, vingt-trois hospices, cinq collèges, vingt chapelles publiques et un plus grand nombre d'oratoires; la moitié au moins de la ville se trouvait occupée par les propriétés des chapitres et par des biens de mainmorte.

La cathédrale, à laquelle M. Parro a consacré 745 pages dans le premier volume de *Toledo en la mano*, fut fondée par saint Eugène, premier évêque de Tolède; elle devint mosquée lors de l'invasion des Maures et conserva même quelque temps cette affectation après le retour des chrétiens. Saint Ferdinand ne voulant pas

que rien dans sa forme rappelât la domination musulmane fit démolir la vieille église et jeta, en 1227, les fondements de la nouvelle dont la construction dura deux siècles et demi, et à laquelle on travaille encore de nos jours.

Le plan est dû à l'architecte Pedro Perez, qui présida pendant près de cinquante ans aux premiers travaux. L'architecture est du style gothique le plus pur, variant quelquefois de caractère en raison des époques que l'œuvre a traversées; l'extérieur est d'une grande majesté. Huit portes, ornées avec toute la richesse de l'art, donnent entrée dans la basilique, la façade principale est à l'O., avec les trois portes *del Infierno*, du *Pardon* et de *Escribanos* ou du *Juicio*. La porte du Pardon qui occupe le centre est la plus grande et la plus riche; elle est formée par un bel arc ogival divisé en deux plus petits et couvert d'ornements gothiques, de figures d'anges, de saints et de prophètes; sur la corniche est représentée la sainte cène. Les deux autres portes, moins grandes que celle-ci et égales entre elles, forment chacune un seul arc non divisé, couvert de statuette délicatement modelées. Deux énormes piliers en forme de tours s'élèvent entre les trois portes, ils sont partagés en étages d'une manière symétrique et ornés de 20 statues. D'un côté de la façade s'élève la tour. Les murs de la première ont vingt pieds d'épaisseur, le vide intérieur est de vingt autres pieds et la hauteur totale 324 pieds (90 mét.) Elle est partagée en trois grands corps. Le premier, de forme carrée, monté sur une base massive, est divisé en cinq étages, décorés de colonnettes et d'arcs gothiques, ornés de ces *azulejos*, ou faïences vernies de couleurs si vives et qui produisent un si agréable effet dans les vieilles constructions espagnoles; le dernier de ces cinq étages est seul à jour; deux ouvertures, entre les-

quelles s'élève une statue de marbre blanc, y sont pratiquées de chaque côté, et dans ces ouvertures sont suspendues les cloches tournant sur leurs pivots et surmontées d'ailerons en bois qui leur servent de contre-poids. La grosse cloche qui occupe le centre de cet étage pèse 1,543 arrobes (17,800 kilog.) On raconte que lorsqu'elle eût été mise en place elle se fendit au premier coup de battant. Le second corps, en retrait sur le premier, que couronne un balcon à jour, est de forme octogone et présente sur chaque face une jolie fenêtre double gothique, terminée en fleurons; aux huit angles surgissent d'élégantes pyramides isolées, rattachées à la tour par des arcs-boutants. Le dernier corps en forme de flèche est octogone au départ et s'arrondit en arrivant à la pointe, que terminent une série de globes et une croix de fer. Il est orné à trois hauteurs différentes de trois couronnes formées de rayons horizontaux, figurant des couronnes d'épines. La chapelle mozarabe élève de l'autre côté de la façade sa jolie coupole octogone terminée par une lanterne, œuvre de Georges Teotocopuli. La façade du S. présente deux portes. L'une, reconstruite en 1800, est d'ordre ionique et contraste peu heureusement avec le reste de l'édifice. L'autre, la porte des *Lions*, est l'une des œuvres les plus remarquables de ce genre. Elle forme un bel arc composé de plusieurs courbes concentriques ornées d'une profusion de statuette, sous leurs petits dais d'une grande élégance de sculpture; elle est précédée d'un parvis fermé d'une grille de fer que soutiennent six colonnes surmontées de lions tenant des écussons armoriés.

La façade du N., encaissée entre les hautes murailles du cloître et quelques vieilles maisons particulières, est occupée par un grand arc formant trois larges moulures qui présentent un grand

nombre de figures de prophètes et d'anges. Au second corps se trouve le cadran de l'horloge.

L'intérieur de l'église est partagé en cinq grandes nefs séparées par 88 piliers formés chacun d'un groupe de 16 colonnes élancées. Le plan est quadrilatéral dans la direction du N. au S., sur une longueur de 113 mètr., une largeur de 57 et une hauteur de 45 à la nef centrale diminuant sous les nefs latérales; tout autour sont pratiquées de riches chapelles. Le sanctuaire occupe, dans la nef du centre, l'espace compris entre le deuxième et le quatrième pilier, et le chœur un espace semblable entre le cinquième et le septième. Tout ce beau vaisseau est éclairé par 750 fenêtres ornées de vitraux de couleur représentant des scènes du Nouveau Testament.

La *capilla mayor*, qui n'occupait primitivement qu'un intervalle entre quatre piliers, fut agrandie par le cardinal Cisneros. Le rétable, construit tout en bois de mélèze, est partagé en cinq étages et chacun d'eux en quatre compartiments remplis d'une multitude de statues et d'ornements du plus riche travail. L'aspect, il faut l'avouer, est un peu théâtral; on pourrait dire que ces compartiments, renfermant chacun un groupe ou une scène, ont un peu l'air de loges ou d'avant-scènes avec leurs draperies et leurs baldaquins sculptés, mais l'effet en est somptueux; des deux côtés de l'autel sont placées des tombes royales étagées les unes au-dessus des autres; vers l'épître celles de don Sancho II et de l'infant don Pedro; vers l'évangile celles d'Alfonse VII, de don Sancho le Désiré et de l'infant don Sancho, fils de Jaime el Conquistador. Sur les piliers qui supportent la voûte, se dressent sous leurs dais ciselés du plus riche effet, d'un côté, les statues d'Alphonse VIII, le vainqueur de las Navas de Tolosa, et du pâtre qui guida l'armée chrétienne par les défilés de la

Sierra Morena; de l'autre côté l'image d'un Alfaqui maure qui remit à Alfonso VI l'église primitive devenue mosquée. La belle grille surmontée d'un christ colossal, qui ferme la chapelle, est l'œuvre de Francisco de Villalpando. Elle mesure 12 mètres de largeur sur une hauteur de 9 mètr.; elle a coûté 250,000 réaux.

En arrière du rétable se dresse cette œuvre incompréhensible, cet entassement inouï de marbres, de bronzes, de volutes, de consoles, de balustres, de chapiteaux bizarres, de nuages et de rayons solaires, qu'on a nommé le *transparent*, parce que dans le projet primitif cette construction devait être toute à jour pour laisser voir l'intérieur du sanctuaire. C'est du reste un monument pour l'histoire de l'art, et la seule du genre churrigueresque que présente la cathédrale de Tolède.

Le *coro* qui fait face à la *capilla mayor* est surtout remarquable par la richesse de la *silleria*. « Elle est composée, dit M. Théophile Gautier, de trois rangs de stalles en bois sculpté, fouillé, découpé d'une manière merveilleuse avec des bas-reliefs historiques, allégoriques et sacrés. L'art gothique, sur les confins de la Renaissance, n'a rien produit de plus parfait, ni de mieux dessiné. On attribue cette œuvre effrayante de détails aux patients ciseaux de Philippe de Bourgogne et de Berruguète. La stalle de l'archevêque, plus élevée que les autres, est disposée en forme de trône et marque le milieu du chœur. Des colonnes de jaspe, d'un ton brun et luisant, couronnent cette prodigieuse menuiserie, et sur l'entablement s'élèvent des figures d'albâtre d'une élégance et d'un effet admirables. D'énormes pupitres de bronze couverts de missels gigantesques, de grands tapis de sparterie et deux orgues de dimensions colossales, posées en regard, l'un à droite, l'autre à gauche, complètent la décoration. »

Nous ne saurions décrire les chapelles l'une après l'autre, il faudrait pour cela les 745 pages du volume de M. Parro; mais nous parlerons de la *chapelle mozarabe*, l'une des plus curieuses. Le cardinal Cisneros la fit ériger pour y perpétuer, au milieu des cérémonies modernes du rite grégorien, l'ancien rite chrétien primitif qui, par une capitulation spéciale et lors de l'invasion des Arabes, avait continué de s'exercer dans six églises de Tolède. Les fidèles qui profitèrent de cette tolérance de l'islamisme furent appelés mozarabes, c'est-à-dire mêlés aux Arabes. La restauration chrétienne fut moins tolérante. Alfonso VI, poussé par le légat du pape, voulut rendre général l'exercice du rite romain; mais le clergé tolédan s'insurgea, la population fut en grand émoi, le vieux rite conserva ses églises, perdant toutefois peu à peu ses traditions et jusqu'à l'intelligence du texte. Alors survint Cisneros qui fit traduire les rituels, rechercha les vraies traditions du cérémonial et obligea le clergé des six églises mozarabes à venir, à tour de rôle, dire l'office dans la nouvelle chapelle, à l'heure même de l'office du chapitre, afin qu'on entendît en même temps les prières romaines et les vieilles prières espagnoles. La chapelle est carrée et mesure 14 mètr. de côté; une grille en fer la sépare de l'église du côté de l'E. On y remarque au-dessus du maître-autel une belle mosaïque de 2 mètr. sur 1 mètr. 1/2, achetée à Rome, en 1797, par le cardinal Lorenzana, au prix de 20,000 ducats. Elle représente une *Conception* avec une habileté de dessin et une richesse de couleur dignes des meilleurs tableaux de l'école italienne. On y admire aussi des fresques gothiques d'un haut intérêt, représentant des combats entre les Tolédans et les Maures; les couleurs sont vives comme si la peinture était achevée de la veille. Le blason de Tolède, cinq étoiles

sur champ d'argent, est répété en plusieurs endroits de la chapelle, dont la voûte est surbaissée et que ferme une grille d'un beau travail.

La chapelle mozarabe est la première à droite en entrant dans l'église; à la suite, sur le côté S., on rencontre successivement la chapelle de *San Gil*, celles de *San Juan Bautista*, de *Santa Ana*, *los Reyes nuevos*, *Santa Lucia*, puis le renforcement formée par la porte des Lions des deux côtés duquel on remarque deux tombeaux et une peinture de saint Christophe, haute de 14 mètr. Nous avons déjà rencontré ailleurs ce même saint dans des dimensions à peu près aussi colossales, c'est une tradition espagnole. Plus loin se trouve la chapelle de *San Eugenio* avec le tombeau de Fernand Gudiel, celle de *San Martin*, la *Conception*, la *Epifania*, et à côté la magnifique *Sala capitular*, précédée d'un beau portail de style gothique. On trouve dans cette salle la collection des portraits de tous les archevêques.

Dans le demi-cercle formé par l'abside, on rencontre les chapelles de *Santiago*, *San Ildefonso*, la *Trinidad* et *San Nicolas*. La première, richement décorée, renferme les beaux tombeaux du comte Don Alvaro de Luna et de sa femme, entourés chacun de quatre statues de moines agenouillés. La seconde fait face au *transparent*. Sur la clef même de la voûte qui la précède, on aperçoit une peinture due à l'auteur du *transparent*, — ou comme dit M. Parro — au *factotum* Narcisso Tomé, qui fut à la fois peintre, sculpteur, doreur et architecte. Cette peinture représente un cavalier portant un étendard à la main droite, et au bras, un écu armorié. Don Esteban de Illan, en l'honneur de qui a été faite cette image singulièrement placée, était un des seigneurs les plus importants de Tolède, et cette distinction toute particulière lui fut accordée en

reconnaissance de services importants rendus à la ville sous le règne d'Alfonse VIII. Nous ne sachons pas, bien que M. Théophile Gautier le raconte, qu'il ait lui-même choisi cette place élevée pour sa sépulture, « ne voulant pas que des manants pussent lui passer sur le ventre. » M. Parro n'en dit pas un mot. Dans cette même chapelle, on remarque le tombeau somptueux du cardinal Gil Carrillo de Albornoz qui mourut à Assise, et dont le corps fut apporté à Tolède sur les épaules de ses serviteurs. Vient ensuite la chapelle de *los Reyes nuevos*, fondée par Henri II, et dans laquelle ont été placés les corps de ce roi et de sa femme, de don Juan II et de Henri III. On rencontre au delà la chapelle de *Santa Leocadia*, le *Cristo de la columna*, et l'entrée de la sacristie, des deux côtés de laquelle sont les tombeaux de plusieurs archevêques.

La *sacristie* forme une nef rectangulaire d'un bel aspect. La voûte peinte par Luca Giordano représente la descente de la Vierge apportant à saint Ildefonse une chasuble « en toile du ciel; » c'est une des œuvres les plus remarquables de cet éminent artiste. Les murs latéraux sont couverts de tableaux. A droite est le vestiaire où se trouvent d'autres peintures dues à des maîtres célèbres, et au delà une petite salle où l'on conserve les merveilleuses richesses du trésor de la cathédrale. Nous les mentionnerons rapidement. C'est d'abord la grande *Custodia* qu'on promène à la procession de la Fête-Dieu. Elle est en argent doré, de 16 pieds de hauteur, de forme pyramidale, composée de trois corps, d'une richesse inouïe d'ornements, de ciselures et de merveilles d'orfèvrerie. Elle pèse 795 marcs. Les diamants y sont semés en profusion et aussi les émaux les plus précieux. Toutes les pièces de cette immense machine sont assemblées par 80,000 viroles, et il

a fallu rédiger un livre tout entier pour indiquer comment elle se démonte et comment se classent toutes les parties. La fabrication, qui a duré cent ans, est l'œuvre de trois générations d'artistes allemands, Henri de Arph, son fils et son petit-fils. On n'admire pas moins le manteau de la *Vierge du Sanctuaire*, brodé en 1762, et sur lequel ont été accumulés 256 onces de semence de perles, 85,000 perles, un nombre immense de diamants, de rubis, d'améthystes et d'autres pierres précieuses. Le vêtement de l'Enfant-Dieu, la couronne et les bracelets sont aussi merveilleux que cet ornement sans pareil. Citons enfin la croix de la procession, des bassins, des sphères, les statues en argent massif des quatre parties du monde; puis l'épée d'Alfonse VI; une urne dans laquelle sont renfermés les ossements des rois goths Wamba et Recesvinte, etc., etc.

De la sacristie, on passe dans la chapelle du *Sagrario*, qui fut construite sur l'emplacement même où, lors de la conquête de Tolède par les Sarrasins, on avait enfoui la sainte image de la Vierge. Cette chapelle est divisée en plusieurs parties dont la plus intéressante est l'*Ochavo*, ainsi nommée en raison de sa forme octogone. L'*Ochavo* est une espèce de monument digne d'être cité parmi les plus remarquables des monuments chrétiens. Les bronzes et les marbres s'y disputent la place. Des arcs, pratiqués entre les croisées et partagés en plusieurs compartiments ou niches, recèlent un nombre infini de saintes reliques, et les corps de sainte Léocadie et de saint Eugène, dans des cercueils d'argent couverts de ciselures et de reliefs; puis, de tous côtés, des bustes, des statues de pierre, d'argent et d'ivoire, des croix, des reliquaires d'un grand prix et même une petite statue de l'Enfant Jésus en or, fort vénérée, et qu'on surnomme *Juan de las Viñas*.

Nous nommerons seulement les autres chapelles qui font suite à celle du *Sagrario*, la *Virgen de las Dolores*, le *Baptistère*, la *Antigua*, après lesquelles on se retrouve à l'entrée de l'église et au pied de la tour. Dans la base de celle-ci a été pratiquée la chapelle des chanoines. Signalons enfin, entre la dixième et la onzième arcade de la seconde nef de droite, une autre chapelle qui reçoit les fréquentes visites des fidèles : celle de la *Descension* où la Vierge apparut à saint Ildelonse, lorsqu'elle lui apporta la sainte Chasuble. La merveilleuse apparition est représentée sur le rétable par un vaste médaillon sculpté en relief. Auprès de l'Épître, au niveau de la table de l'autel, est pratiquée une armoire saillante en jaspe rouge, fermée par une petite grille de fer à deux battants. Au fond de cette armoire, on aperçoit scellée dans le mur une pierre blanche sur laquelle, dit la tradition, la Vierge se posa lorsqu'elle descendit dans l'église. Les fidèles viennent toucher cette pierre, à travers les barreaux, du bout de leurs doigts qu'ils baisent ensuite respectueusement. Au-dessus de l'armoire, on lit ce verset du psaume 131 :

Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.

La merveilleuse légende de l'apparition de la Vierge à saint Ildelonse est peinte ou sculptée de tous côtés dans l'église de Tolède.

Le *cloître* s'étend le long du côté N. de la cathédrale, avec laquelle il communique par les portes de Sainte-Catherine et de la Présentation. On y pénètre également par la rue et par le palais archiépiscopal au moyen d'une arcade jetée au-dessus de la voie publique. Il est digne en tous points de la basilique, qu'il complète. On y rencontre quelques tombeaux et la bibliothèque du chapitre, vaste salle voûtée, d'un aspect royal, qui possède une foule de richesses, surtout manuscrites, des temps les plus anciens, du VIII^e au XVI^e siècle.

et d'une immense valeur. On y montre au visiteur de merveilleuses enluminures, des livres de prières de la reine Jeanne et de Charles-Quint, d'un mérite inappréciable, des bibles, des chartes et des parchemins d'une grande antiquité. Ces précieuses richesses, contenues dans des armoires de noyer fermées à clef, sont gardées par les bons chanoines, mais sans que personne songe, que nous croyons, à en tirer quelque parti au profit de la science.

Nous ne saurions passer en revue toutes les églises de Tolède, et nous ne nous arrêterons qu'aux plus remarquables ou aux plus anciennes. On n'y compte plus que deux paroisses mozarabes, *Santas Justa y Rufina* et *San Marcos*. Parmi les paroisses latines, nous devons surtout citer *Santiago*, qui a l'aspect extérieur d'une mosquée arabe, et *San Martin*, qui occupe l'église du célèbre couvent de *San Juan de los Reyes*.

Cette église fut érigée, en 1477, par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, après la victoire remportée par eux à Toro contre les Portugais; ils l'avaient destinée d'abord à recevoir leurs sépultures, qui, par une disposition ultérieure, furent confiées à la chapelle royale de Grenade. San Juan de los Reyes reçut de nombreux gages des souvenirs royaux, et lorsque les derniers Maures furent expulsés du sol de l'Espagne, la jolie basilique reçut, comme trophée qu'elle conserve encore, les chaînes des captifs chrétiens délivrés à Malaga et à Almeria. L'architecte fut Juan Guas. La reine, profitant d'une longue absence du roi, voulut hâter les travaux pour lui ménager une surprise, et y employa jusqu'à 1,226 maîtres tailleurs de pierre avec une armée d'aides et de manœuvres. La partie la plus remarquable de l'œuvre de Juan Guas est le chevet, construit avec une véritable splendeur architecturale; les nombreux détails doivent en être examinés de près.

Six piliers, qui se terminent en pyramides dentelées, en dessinent le plan; les espaces compris entre ces piliers sont occupés par de nombreux arcs ogivaux dont l'intérieur, à défaut d'ouverture, est couvert de riches arabesques sculptées dans la pierre. Des statues de hérauts, portées par des colonnettes, occupent des niches élégantes pratiquées sur les faces des piliers. Le chevet, terminé en terrasse, est couronné par une riche galerie à jour, et du milieu de la terrasse s'élève une coupole hexagone. La façade, construite un demi-siècle après la mort d'Isabelle la Catholique, ne répond, du reste, ni par le style, ni par la richesse au mérite du chevet, elle a été précipitamment achevée sous Philippe II et se borne à une plate muraille d'un style disgracieux, mauvaise imitation du genre gothique, percée d'une ouverture qui n'annonce rien des magnificences intérieures. L'église forme une nef unique de 56 mètr. de long partagée en quatre voûtes dont les arcs, supportés par des piliers couverts d'arabesques, se croisent au sommet sous de riches fleurons. Une large frise, qui court autour du vaisseau à la hauteur des chapiteaux, porte en grandes lettres gothiques une longue inscription commémorative de la fondation du monument. L'architecte a mis tout son génie, toutes les ressources de son art dans l'ornementation du transept, les piliers sont couverts de guirlandes et d'arabesques, leurs chapiteaux, d'une forme originale, sont couronnés d'une foule de têtes d'anges, et les quatre arcs qui supportent la coupole sont semés d'étoiles. Deux tribunes à balcons de pierre fouillés à jour sont comme suspendues à droite et à gauche aux deux derniers piliers de la nef et soutenues par de riches encorbellements, qui portent les chiffres entrelacés de Ferdinand et d'Isabelle. Les deux murs des extrémités du transept, autrefois éclairés par des fenêtres qui ont été

murées, sont couverts d'une profusion inouïe de reliefs. Au premier corps, de riches arcs gothiques; au second, une galerie, divisée en six compartiments par des colonnettes que cachent à demi des statues de saints et, au milieu de ces compartiments, d'énormes écussons aux armes de Castille et d'Aragon, surmontés de têtes d'aigle et accompagnés des emblèmes royaux : le nœud gordien et le faisceau de flèches. Le maître-autel est d'une égale éléance, il a malheureusement beaucoup souffert, non-seulement des atteintes du temps, mais de celles de l'occupation armée; les peintures qui le décoraient ont disparu et la plupart des sculptures ont été mutilées. Ces faits, dont la majeure partie date de la guerre de l'Indépendance, arrachent un cruel anathème à l'un des historiens de San Juan de los Reyes, M. José Maria Quadrado, et nous ne nous refusons pas à en citer les termes, si exaltés qu'ils soient, en nous associant aux douloureux regrets qu'inspirent de telles calamités. « Si vous demandez quels sont les auteurs d'un vandalisme aussi barbare, on vous nommera les soldats déchainés de Bonaparte, qui ont exercé leur envie et leur indigne colère sur le monument de Ferdinand le Catholique. Ne cherchez pas à savoir si en des temps plus rapprochés il s'est trouvé des imitateurs de ce honteux exemple ¹, et gardez vos anathèmes pour le moment où, après avoir franchi la porte qui ouvre à la droite du transept, vous pénétrerez dans les galeries du cloître. »

Le cloître, en effet, porte les traces cruelles d'une dévastation d'autant plus regrettable, qu'elle s'est attaquée à un véritable chef-d'œuvre. L'une des galeries est complètement en ruines; ses débris, presque au complet, sont entassés le long du mur, attendant la main patiente du construc-

teur; mais les trois autres, avec leurs arcs portant une double guirlande de feuilles, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux et de grotesques, leurs fragiles colonnettes, leurs piliers cachés chacun par une statue de saint, au-dessus d'un riche piédestal et sous un dais à jour, présentent l'un des plus riches spécimens de l'art gothique dans toute sa pureté. « Ce somptueux édifice, dit à ce sujet don José Amador de los Rios, auteur de *Toledo pintoresca*, est connu et vanté par tous les voyageurs qui sont venus en Espagne et qui en ont étudié les richesses artistiques, il jouit dans toute l'Europe d'une immense renommée, et on ne rencontre pas une œuvre pittoresque où il ne figure en première ligne. Nos voisins, les Français, ont partagé cette admiration et cet enthousiasme, et ils nous ont reproché quelquefois l'état d'abandon où se trouve le cloître de San Juan de los Reyes, sans songer que leurs reproches retombent sur leurs compatriotes. » De même qu'autour de l'église, une inscription à la louange des rois catholiques se développe sur la frise des galeries, le long du mur intérieur et au-dessus des chapiteaux des piliers. Dans les salles de l'ancien convent, ouvrant sur les galeries supérieures du cloître, on a installé depuis quelques années le *Muséo provincial*. Cette collection est formée de trois cents tableaux environ, d'un mérite médiocre, recueillis dans les couvents supprimés. On y remarque cependant plusieurs toiles de José Rivera, dit l'Espagnolet, entre autres, une *Sainte Famille*, des *Apôtres*, un beau *Christ*, des *portraits de cardinaux*, parmi lesquels figure celui du célèbre Torquemada. On montre dans la salle principale de ce musée la place qu'occupait la cellule de Cisneros, qui fut archevêque de Tolède.

Ntra Sra del Transito est une ancienne synagogue, sans aspect

¹ Ceci est malheureusement vrai; c'est un terrible avertissement à l'adresse de la guerre civile.

extérieur, abandonnée en apparence. Elle fut bâtie, en 1366, par Samuel Levi, le fameux trésorier du roi don Pedro. Lorsque les Juifs eurent été expulsés en 1492, les rois catholiques cédèrent la synagogue aux chevaliers de Calatrava, qui l'ornèrent selon les coutumes chrétiennes, y construisirent des autels, un chœur et des logements. C'est une seule nef longue de 21 mètr., sur une largeur de 10 mètr. et une hauteur de 12 mètr. Ses murs sont unis, sans chapelles, revêtus en stuc, et ornés, à la partie supérieure, d'une large frise portant de place en place les armes de Castille et de Léon. Audessus de cette frise se développe, tout autour de l'édifice, un corps d'architecture formé de cinquante-quatre arcs, remarquable par la beauté, l'abondance et la perfection de ses ornements. Le maître-autel fort ancien et tout ornementé est dans le style gothique, entouré de longues inscriptions en caractères judaïques à la louange du Dieu d'Israël, du roi don Pedro et de Samuel Levi. Ce vieux temple est construit en briques d'une dureté inouïe, et les charpentes de la couverture sont, dit-on, en cèdre du Liban, apporté à grands frais par les soins du fondateur.

Santa Maria la Blanca est un autre curieux souvenir de l'époque judaïque. Rien au dehors ne distingue cet édifice des misérables constructions qui l'entourent, tristes vestiges entassés du vieux quartier juif. « Dès qu'on a descendu les degrés qui y conduisent, dit M. Quadrado, on s'arrête surpris de ce singulier mélange de magnificence et de nudité, de l'étrangeté capricieuse des lignes, du goût exquis des ornements; on se croit transporté dans une pagode fantastique. La vue s'égare au milieu de cette forêt de gros piliers octogones auxquels il manque, au point de vue des proportions, la moitié de leur hau-

teur; on en compte sept par rangée formant cinq nefs, et portant des arcs mauresques d'une courbe hardie. Les chapiteaux en stuc sont tous de formes différentes, composés de branches, de feuilles, de guirlandes, entremêlées de pommes de pin, réminiscence du vieux style byzantin. Des ornements variés, des arabesques, de jolies rosaces accompagnent les arcs, et on voit surtout au-dessus de ceux de la nef centrale une frise à peine en relief, formée de lignes qui s'entre-croisent, et qui sont aujourd'hui encore d'une netteté et d'une pureté remarquables. Point de voûte ni même de plafond; une toiture en bois, d'un aspect misérable, descendant du haut de la nef centrale vers les deux extrémités latérales, donne à tout l'édifice une triste apparence de ruine et d'abandon. » Synagogue d'abord, *Santa Maria la Blanca* fut transformée en église vers 1405. Au milieu du xvi^e siècle, le cardinal Siliceo en fit un asile de repenties qui fut abandonné en 1600. Ce ne fut qu'un ermitage ou oratoire de 1600 à 1791, et à cette époque on y installa une caserne. L'édifice était dévasté, mutilé, menaçant ruine, un intendant de l'armée, don Vicente de Prado, y fit faire quelques réparations urgentes, et le transforma en magasin d'effets et de denrées de l'armée. Aujourd'hui la curieuse synagogue a reçu un semblant de restauration, les chapiteaux, les rosaces et les piliers, qui avaient été cruellement mutilés, ont été refaits, mais malheureusement en plâtre, et donnent au nom du curieux édifice un à-propos qu'il n'aurait pas désiré. Dans la cour qui précède le temple, on remarque, à droite et à gauche, des puits profonds autour desquels les Israélites des deux sexes faisaient leurs ablutions. Ces puits communiquaient autrefois, dit-on, à de vastes galeries souterraines.

Dans notre revue trop rapide

des monuments de Tolède, que le visiteur complétera à l'aide de la minutieuse monographie de M. Parro, nous devons citer à un autre titre, et comme institution utile, l'hôpital d'aliénés dit *Casa del Nuncio*. C'est une fondation très-ancienne, possédant en Espagne un certain renom, et attribuée à don Francisco Ortiz, nonce du pape, qui céda pour cet établissement sa propre maison. L'hôpital d'aliénés, doté de legs nombreux, et trop à l'étroit dans ce premier édifice, fut installé en 1790 par le cardinal Lorenzana dans le vaste bâtiment qu'il occupe aujourd'hui, et qui a conservé le nom de *casa del Nuncio*. Il y règne un ordre et une propreté remarquables; les traitements sont dirigés avec une science et une humanité au-dessus de tout éloge.

Tolède possède d'autres fondations pieuses, l'hôpital de *Santiago*, qui date de 1180, celui de *Santa Cruz*, qui fut ouvert en 1494 aux enfants abandonnés, et qui est maintenant occupé par le *Colegio militar*. Ce beau monument est voisin de la place du Zocodover, et sur le côté gauche de la chaussée par laquelle on descend au Tage, après avoir franchi la porte de *la Sangre*. Isabelle la Catholique le fit agrandir, et en confia la décoration à l'architecte Henri de Egas. On est frappé au premier abord par l'élégance et la richesse de sa façade que précède une vaste cour fermée par une grille. Cette façade appartient à la première période de l'art *plateresque*, encore timide et vague, essayant d'allier des formes nouvelles avec les traditions de l'art ancien. Le portail est formé par un double arc semi-circulaire soutenu, de chaque côté, par deux colonnes en balustre. Les entre-colonnements et l'archivolte sont garnis d'une série de statuette avec leur dais, réminiscence du style gothique qu'on retrouve encore dans le bas-relief qui occupe le tympan de l'arc, et qui représente le car-

dinal Mendoza, fondateur de l'hospice, adorant la croix et assisté de saint Pierre et de saint Paul. Au-dessus de l'arc, un second corps en forme de rétable est occupé par un autre groupe sculpté représentant la Visitation. Deux fenêtres percées à la hauteur de ce second corps sont, comme le portail, flanquées de colonnes en balustre portant un arc semi-circulaire, et un second corps à fronton triangulaire. Ces riches détails forment peu de saillie, ils semblent appliqués sur la vaste façade nue de l'hospice comme ceux de la cathédrale de Gironne, ou bien, ainsi que nous l'avons déjà dit à propos de cette cathédrale, comme les modèles d'architecture incrustés dans les murs de l'École des beaux-arts de Paris. L'attique qui couronne cette œuvre élégante est, en revanche, lourde et d'assez mauvais goût; quatre fenêtres basses, carrées, à demi closes par des grilles de fer y sont percées sans aucun ornement, et au-dessus s'élève un fronton triangulaire au milieu duquel deux anges soutiennent les armes du cardinal fondateur. M. Quadrado, à ce sujet, continue le thème qu'il a commencé à l'occasion de *San Juan de los Reyes*: « La beauté de cette œuvre unique en son genre a imposé le respect même aux soldats destructeurs de Bonaparte, et cependant peu s'en est fallu qu'elle ne fût arrachée du sol natal, et emportée à Paris comme trophée de la victoire. » M. Quadrado nous permettra de douter de cette dernière assertion, et de le remercier en même temps d'avoir bien voulu ne pas mettre à notre charge bon nombre de désastres plus récents, résultant de l'acte de mauvaise administration artistique qui a fait installer dans ce précieux monument un collège militaire avec tous ses éléments de désordre et de destruction.

On remarque, dans l'intérieur de l'hôpital de Santa Cruz, une jolie

chapelle, éclairée par une coupole octogone, possédant un rétable orné de bonnes peintures sur panneaux. Dans un des angles du cloître, formé de deux étages d'arcades en plein-cintre soutenues par de frêles colonnes à chapiteaux corinthiens, se développe un escalier digne de toute l'attention des hommes de goût. La balustrade est d'une rare élégance; les murs de la cage sont taillés en bossage; chaque assise portant un fleuron, une rosace ou une croix, et le plafond est lambrissé avec toute l'élégance et la bizarrerie des deux genres arabe et plateresque.

Le *Collège militaire*, installé dans ce bel établissement, reçoit six cents cadets placés sous la direction d'un général inspecteur, et organisés en compagnies avec de nombreux professeurs. Les élèves sont admis depuis treize jusqu'à dix-huit ans, et payent, excepté ceux qui obtiennent du gouvernement des bourses ou des demi-bourses, une pension quotidienne de 8 réaux. Les études durent trois ans, et comprennent les sciences mathématiques, la fortification, la castramétation, la tactique générale, la théorie générale des équations, les ordonnances militaires, la tactique particulière d'infanterie, l'administration, le dessin, la langue française, la gymnastique, l'équitation, l'escrime et la danse.

Parmi les autres établissements d'instruction existant dans Tolède, on cite un *Institut d'enseignement secondaire*, dont le programme comprend le français; un grand séminaire (*seminario conciliar*), un collège de *jeunes filles nobles* destiné à quarante jeunes filles originaires du diocèse. L'instruction y est mutuelle, et par conséquent assez bornée. Les élèves peuvent y rester toute leur vie et y prendre le voile; celles qui en sortent pour se marier reçoivent une dot qui fait retour à la maison si elles meurent sans enfants. L'édifice,

fondé en 1557 par le cardinal Siliceo et complété par le cardinal Lorenzana, est vaste et élégant; le patio est l'œuvre de Ventura Rodríguez.

Indépendamment de la bibliothèque réservée du chapitre, dont nous avons parlé, Tolède possède une *bibliothèque provinciale*, placée sous la surveillance de la Commission des monuments artistiques et historiques. Cette collection a été formée de 30,000 volumes de l'ancienne bibliothèque archiépiscopale et de 40,000 volumes environ recueillis dans les couvents supprimés de la province. Elle est riche, par conséquent, en ouvrages de sciences ecclésiastiques; les documents historiques et littéraires qu'elle possède peuvent la faire considérer comme l'une des plus intéressantes du royaume. On y remarque une assez curieuse galerie de 76 portraits d'écrivains toledans, ceux du Greco peint par lui-même, du P. Mariana, de Fernand Cortès, du comte Pedro Navarro, des modèles en terre moulés par Berruguete, et une série originale de peintures représentant les résultats des croisements de races européennes, africaines ou américaines à différents degrés.

Les *promenades* de Tolède sont hors de la ville. L'une, plantée de peupliers, d'oliviers et de rosiers, et nommée *Paseo de las Rosas*, est hors de la ville, au delà du pont d'Alcantara et, par conséquent, auprès de la station du chemin de fer; une autre, nommée *Paseo de Madrid*, longe l'ancienne route de la capitale, à la sortie de la porte de Visagra. La plus petite et la plus fréquentée est celle que nous avons déjà signalée au milieu de la place du Zocodover.

Nous citerons encore, parmi les antiquités dignes de quelque intérêt, la *Cueva de Hercules*, souterrain assez considérable qui s'étend au-dessous des ruines de la vieille église de San Ginès, à l'O. de la ville la *Naumaquia*; auprès du quartier de las Cobachuelas,

l'Amphithéâtre; au pied du pont Saint-Martin, les *Bains de la Cava*, non loin d'une vieille tour en ruines accompagnée de quelques débris d'arcades. C'est là que se baignait Florinde, la fille du comte Julien, lorsqu'elle fut aperçue par le roi Rodrigue, qui en devint amoureux et la séduisit. Enfin à l'E. sur les hauteurs qui dominent le cours encaissé du Tage, se dressent les ruines du château de San Cervantes, dont la partie la mieux conservée sert aujourd'hui de magasin à poudre.

C'est aussi hors de la ville, à un kilomètre de distance, sur la rive droite du Tage et à l'extrémité occidentale d'une jolie plaine nommée la *Vega baja*, que se trouve la *fabrique d'armes blanches* construite par Charles III, et mue par une forte chute d'eau détournée du fleuve. Elle se trouvait précédemment dans l'intérieur de la ville. On ne sait pas à quelle époque se fonda cette célèbre industrie, ni dans quelles circonstances elle s'établit à Tolède, qui n'a jamais offert de ressources spéciales pour les matières premières. Elle s'était organisée en corps d'état; chaque maître ouvrier s'enfermait chez lui comme dans une forteresse, dans cette rue qu'ils habitaient tous et qui a conservé le nom de *Calle de las Armas*, chacun se croyant le seul possesseur du secret de la trempe qui faisait la célébrité des lames de Tolède. Au xvi^e siècle, la municipalité prit l'industrie sous sa protection; les rois lui accordèrent de nombreux privilèges: les matières premières, le fer, l'acier, le bois pour les hampes des piques, des lances et des hallebardes, les cuirs pour les fourreaux, lui arrivaient francs de tout droit. Lorsque les armes à feu devinrent d'un usage à peu près général, après la mort de Philippe II, l'industrie tolédane commença à décroître, et elle reçut un coup mortel au commencement du xviii^e siècle lorsque la mode française introduisit dans le costume l'épée

courte à la place de la dague et de la longue épée à large garde. C'est alors que Charles III se préoccupa de relever la fabrique d'armes blanches et d'en réorganiser les ateliers. Il appela de Valence pour la diriger le célèbre armurier Luis Calixto et fit construire l'édifice dans lequel elle se trouve installée aujourd'hui, sous la direction d'un colonel d'artillerie. L'acier qu'on y emploie est apporté de l'étranger, les aciers espagnols ayant été jusqu'à présent essayés sans succès. Toutes les armes blanches employées dans l'armée espagnole viennent de la fabrique de Tolède; il s'y fait peu d'armes pour le commerce particulier ou pour l'étranger, si ce n'est celles que les étrangers achètent lorsqu'ils viennent visiter les ateliers. Certaines lames de luxe sont d'une trempe et d'une souplesse vraiment extraordinaires.

Nous devons ajouter maintenant, pour être à peu près complet, que Tolède est le chef-lieu d'une province de 328,755 hab. et d'un *partido* judiciaire; la résidence d'un chef politique, d'un intendant de finances, d'un commandant général, et enfin le siège d'un archevêque métropolitain primat des Espagnes. Le climat y est modéré, la température ne descend jamais au-dessous de zéro et s'élève rarement au-dessus de 30°. Il y souffle des vents violents qui causent souvent de grands dommages aux moissons et surtout à un produit important de Tolède: l'abricot. Il y règne quelques fièvres intermittentes dans la saison d'automne et généralement une maladie grave, la chlorose, qui cause de cruels ravages et qui atteint soixante-dix jeunes personnes sur cent.

De Tolède à Talavera de la Reina. R. 62. Des chemins conduisent de Tolède à Ciudad Real par Daimiel et par Orgaz. On peut aller aussi de Tolède à Séville par les sentiers de la montagne, en passant à Almada.

CINQUIÈME SECTION.

NOUVELLE-CASTILLE ET ANDALOUSIE.

ROUTE 60.

DE MADRID A ALICANTE.

Par chemin de fer (45 kil.)

La voie de fer, en quittant Madrid, décrit plusieurs grandes courbes à travers une campagne triste et dénudée. Madrid reste en vue, en arrière, pendant un temps assez prolongé, et se présente à plusieurs reprises sous un aspect majestueux. Ses habitations s'échelonnent, et au milieu d'elles se dessinent les masses plus imposantes de l'hôpital général, de l'hôtel des Invalides et tout au-dessus la coupole à colonnes et le temple grec de l'Observatoire royal. On coupe quelques collines, on traverse de chétifs cours d'eau, d'abord l'Abroñigal, puis le canal du Manzanarès, puis enfin le Manzanarès lui-même. La première station est à 500 mètr. de

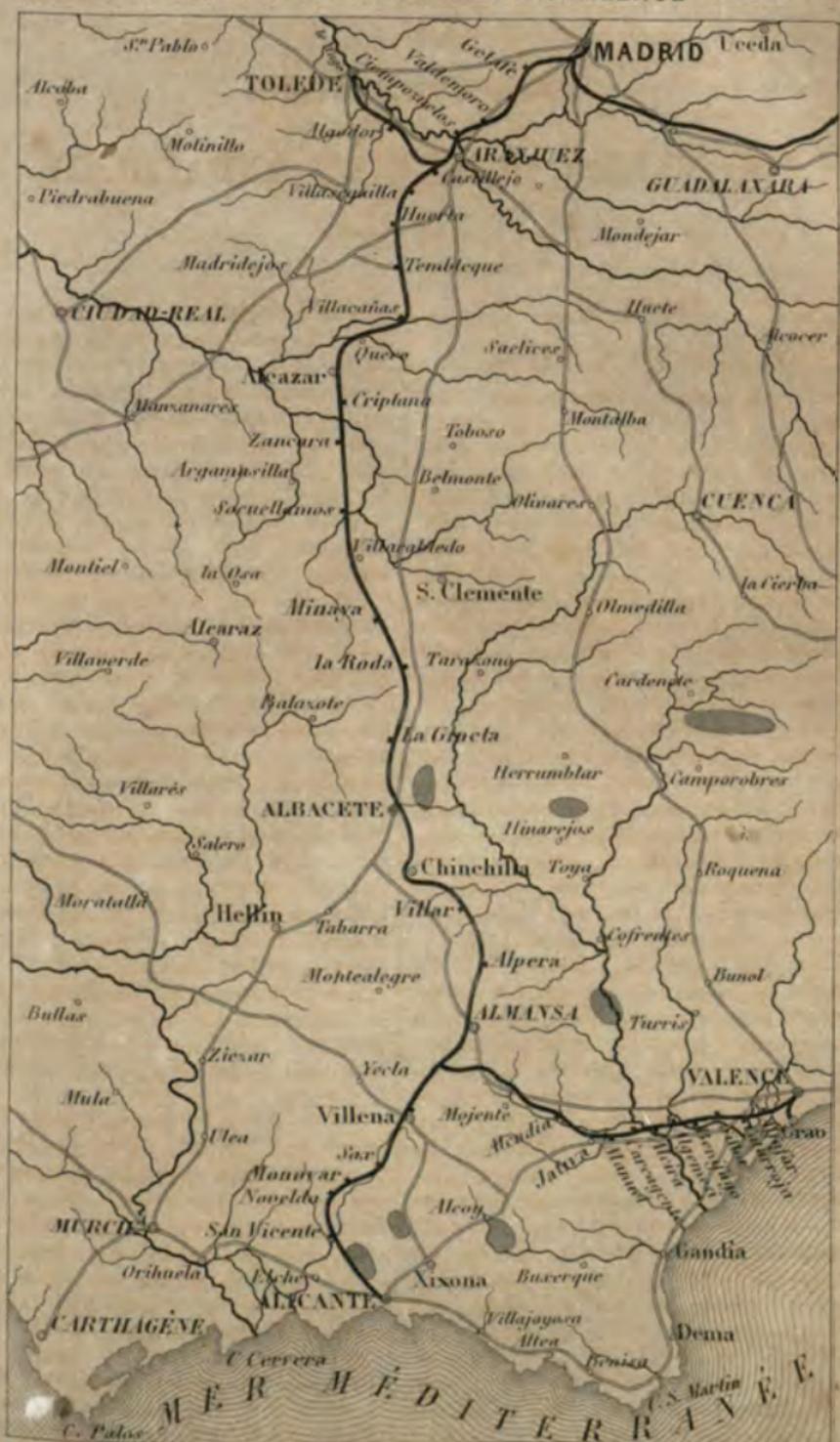
14 kil. **Getafé**, petite V. de 3,494 hab., située au milieu d'une vaste plaine et reliée à la station par une avenue nouvellement plantée. Getafé possède un hôpital, un collège d'*Escolapios* ou de pères de la doctrine chrétienne, dont le programme d'enseignement s'étend à l'instruction primaire et à l'instruction secondaire. L'édifice est vaste et reçoit 75 pensionnaires et près de 200 élèves externes. L'église paroissiale, dédiée à *santa Maria Magdalena*, est un beau vaisseau à trois nefs, intérieurement décoré avec assez de goût. Elle renferme quelques bonnes peintures de *Claudio Coëlle*. Chaque année, le jour de l'Ascension, une procession à la-

quelle accourent tous les fidèles des environs, part de la paroisse de Getafé, traverse la voie de fer, et se rend, à 2 kil. au delà, à une jolie chapelle qu'on aperçoit à gauche, au sommet d'une colline isolée. Cette colline, au pied de laquelle la voie décrit une grande courbe de 2 kil de rayon, et qu'on nomme *el cerro de los Angeles*, est vulgairement surnommée *el Punto*; c'est, dit-on, le point central de l'Espagne. La chapelle, à laquelle on arrive par un chemin en pente douce, possède une précieuse image de la Vierge qu'on transporte en grande pompe à Getafé, et qui y reste exposée jusqu'à la Pentecôte. Pendant ces dix jours, l'église est en fête; on fait venir de Madrid des chanteurs et des musiciens, et l'affluence des visiteurs est très-grande. Après la Pentecôte on retourne processionnellement à la chapelle pour y réintégrer la sainte image.

Le territoire, entre la station de Getafé et la suivante, est aride et peu productif; on n'aperçoit guère pendant le trajet que des carrières à plâtre.

7 kil. (21 kil.). **Pinto**. Petite V. de 2,500 hab., située à la gauche de la voie. Celle-ci étant en remblai, on domine la ville et on peut la voir tout entière. Au plus près sont les jardins d'un couvent délabré encore habité par une douzaine de religieuses. Au delà, au milieu des habitations, s'élève une vieille tour, dernier vestige d'un château féodal qui appartenait en 1476 à don Rodrigo de Mendoza. Philippe II y fit enfermer la princesse d'Eboli. La tour appartient

DE MADRID À ALICANTE ET À VALENCE



aujourd'hui au duc de Frias. Au delà de Pinto on rencontre quelques vignobles. Ils ont dans le pays un certain renom, non par les mérites de leurs produits, mais parce que le public madrilène dit habituellement d'un homme ivre qu'il est « entre Pinto et Valdemoro. »

6 kil. (27 kil.) *Valdemoro*, petite V. de 2 552 hab., à 5 ou 600 mètr. à droite de la station. Le pays est plat, sans arbres, la ville est assez mal bâtie, en terre et en plâtre par couches alternées. On y aperçoit les deux hautes cheminées d'une fabrique de faïence et d'une fabrique de savon, et le clocher d'une église sans intérêt. Valdemoro possède toutefois un établissement digne d'une visite, c'est un collège d'enfants de troupe (*guardias jóvenes*) de la garde civile espagnole. La garde civile s'est formée sur le modèle de notre gendarmerie française; mais elle peut à bon droit revendiquer l'initiative de l'institution de Valdemoro.

La contrée continue à être aride et découverte jusqu'aux approches de (7 kil.—34 kil.) *Ciempozuelos*, bourg de 2,000 hab., situé sur une petite colline. Le terrain qui l'environne, dans un petit rayon, est fertilisé par les eaux détournées de la rivière Jarama et très-industrieusement distribuées pour les irrigations. Le bourg est, comme le précédent, éloigné de la station et peu en vue. Nous avons lieu de croire que le nom de Ciempozuelos lui vient des nombreux sondages qui ont été pratiqués dans tout le territoire pour l'exploitation des bancs de sel qui s'y rencontrent. Les eaux qui arrivent à la surface sont par conséquent toutes salées, elles sont l'objet d'une exploitation considérable; mais en revanche on ne trouve pas d'autre eau potable que celle qui sert aux irrigations. On traverse successivement les deux lits du Jarama; à gauche on aperçoit un beau pont moderne de 24

arches sur lequel passe la route de terre, et deux kilom. plus loin on franchit le Tage dont les eaux jaunes et bourbeuses démentent la poétique réputation du fleuve. Il forme comme une séparation entre la plaine désolée que la voie a parcourue depuis Madrid et la contrée riche et fertile qui entoure

15 kil. (49 kil.) **Aranjuez** (V. ci-dessus, p. 457).

En quittant Aranjuez, la voie circue au milieu de beaux ombrages et de petites collines couvertes de plantations. A droite s'étend la riche vallée du Tage, limitée par des hauteurs sur le penchant desquelles on aperçoit *Anover del Tajo*, petit village qui produit les meilleurs melons de toute la Castille; on peut aussi, dans les beaux jours, découvrir Tolède, dans la direction du S.-O.

14 kil. (63 kil.) *Castillejo*, station isolée portant le nom d'un village assez éloigné, et servant uniquement pour l'embranchement de la petite ligne de Tolède.

9 kil. (72 kil.) *Villasequilla*, v. de 947 hab., situé à quatre lieues de Tolède. On y prenait, avant la construction de l'embranchement, des tartanes ou des galères qui mettaient sept heures à faire ce trajet. A peu de distance de Villasequilla, sur la gauche, se trouve *Yepes*, village renommé pour ses vins blancs. Les trains s'arrêtent au passage du Rio Cedron, à une station de prise d'eau nommée *Dos Bocas*, les puits de la station précédente et de la suivante ne donnant que de l'eau salée fort nuisible pour les machines.

10 kil. (82 kil.) *Huerta*, bourg de 2,000 hab., entouré de terrains de bon produit et bien arrosés. La station est à 5 kil. de la localité et sur un point assez malsain pour qu'il ne soit pas possible d'y laisser séjourner longtemps le personnel, sous peine de fièvres qui y sont à l'état endémique. Huerta n'a du reste d'importance que comme point de communication

avec la petite ville de *Mora*, située à 25 kil. au S.-O. et avec la *Guardia* où passe la route d'Andalousie.

18 kil. (100 kil.). **Tembleque**, station avec buffet, où les diligences et le courrier prennent la voie de terre pour se rendre en Andalousie par *Madridejos* et le *Puerto Lapiche*. Ce point de raccordement n'est que provisoire, et on achève activement une section de route qui partira de la station d'Alcazar de San Juan, situé à 47 kil. au delà, et qui rejoindra la route de terre au-dessus de *Puerto Lapiche*, à *Villarta de San Juan*. Cette modification réduira de près de sept heures la durée du trajet. La petite ville de *Tembleque* est à 1 kil. de la station. Il se fait à la station de *Tembleque* un certain mouvement commercial. On y reçoit des montagnes de *Tolède*, sur des chars à bœufs, tous les charbons de bois de chêne qui s'emploient à *Madrid*, et de *Tolède* même, jusqu'à 500 tonnes par an de pains de réglisse destinés à l'Angleterre. Une partie de ce produit est employée à *Alicante* à parfumer des papiers à cigarette.

18 kil. (118 kil.). *Villacañas*, petite V. de 3,375 hab., dont les produits agricoles sont très-importants. On aperçoit de la voie plusieurs lacs salés qui ne sont pas exploités pour la production du sel. On en extrait de la soude. La voie traverse un peu au delà, sur des ponts en tôle, les deux rivières le *Rianzarès* et le *Giguela* qui se réunissent à quelque distance sur la droite.

16 kil. (134 kil.) *Quero*, station isolée, dépendant d'un village de 825 hab., situé à 3 kil. sur la gauche. Le pays est plat, désert, à peu près improductif par le fait des émanations et des dépôts de plusieurs lacs salés, dont l'un a 10 kil. de circonférence. L'extraction du sel et la fabrication de la soude qui s'obtient par l'incinération d'un varech terrestre ou *kalí*, qui couvre le sol en abondance,

sont presque les seules industries du pays. Les fièvres y règnent pendant la saison des chaleurs. L'eau pure y manque et les trains s'arrêtent à *Piedrola*, station servant uniquement pour l'alimentation des machines.

3 kil. (147 kil.) **Alcazar de San Juan** (buffet) V. de 7,540 hab., appartenant à la province nouvelle de *Ciudad Real* et à l'ancienne province de la *Manche*. C'est une ville très-ancienne, datant des *Celtibères*, conquise sur eux par les Romains, puis par les Arabes, qui lui donnèrent le nom d'Alcazar. L'ordre de chevalerie de *Saint-Jean* en fit son chef-lieu. On y trouve quelques vieux édifices, assez remarquables encore, rappelant cette dernière période de l'importance de la ville. *Alcazar* est du nombre des villes espagnoles qui prétendent avoir donné le jour à l'auteur du *Don Quichotte*. On y montre l'acte de baptême d'un enfant qui reçut les noms de *Miguel Cervantès Saavedra*; mais les biographes du célèbre écrivain doutent qu'il s'agisse de lui. Sept autres villes expriment des prétentions aussi légitimes, et les plus fondées paraissent être celles d'*Alcala de Henarès*. L'industrie est assez importante à *Alcazar*: on y trouve des fabriques de savon, de chocolat, des raffineries de salpêtre; l'administration des salines de tout le pays environnant y a son siège. C'est en outre le point de transit des charbons de bois de la *Sierra Morena*, des plombs venant des mines de *Jaen*, des charbons de terre apportés du gisement considérable d'*Espiel y Belmès*. C'est à ce point que doivent se rattacher, d'après les projets arrêtés, le chemin de fer d'Andalousie, par la *Sierra Morena* et *Andajar*, et la grande ligne de *Portugal*, par la vallée du *Guadiana* et *Badajoz*. *Alcazar* a un autre intérêt pour le touriste, il est au centre de ces grandes plaines éternelles et desséchées que le roman a rendues plus célè-

bres que l'histoire, et dans lesquelles le voyageur aperçoit dès le matin la flèche du village où il passera la nuit. A 32 kil. au N. se trouve un pauvre village de 385 hab., sale et bâti en terre sèche, c'est le Toboso, qui n'a d'autre cause d'intérêt et de célébrité que le rôle qu'il a joué dans l'admirable roman de Cervantès. La contrée qu'on parcourt en quittant Alcazar est partagée en grandes cultures et produit des grains en abondance.

9 kil. (156 kil.) *Campo de Criptana*, (5,230 hab.), cette petite V. a sur presque toutes celles de la province l'avantage d'être assise sur un soulèvement de terrain où s'élèvent 25 ou 26 moulins qui reçoivent sans obstacles tous les vents de la plaine. On appelle pompeusement cette petite hauteur la *Sierra de los Molinos*. La vue s'étend à 25 lieues de distance. On prétend que les moulins de Criptana sont ceux qui figurent dans la fameuse aventure de don Quichotte; nous n'en sommes pas convaincu: don Quichotte rencontra les moulins à la première étape de sa deuxième sortie, en se rendant de son village à Puerto-Lapiche. Or, ce village, *Argamasilla de Alba*, se trouve à 25 kil. au S. sur les bords du Guadiana, et Puerto-Lapiche à une semblable distance. Don Quichotte resta par conséquent bien au-dessous de Criptana. On traverse la petite rivière de Zancara à sec une partie de l'année, avant d'atteindre

11 kil. (167 kil.) *Zancara*, station correspondant avec un village sans aucune importance, situé à 5 kil. plus loin. Toute la contrée est hantée par les fièvres, et la station est à peu près inhabitable pendant les chaleurs.

18 kil. (185 kil.) *Socuellamos*, pet. V. de 3,300 hab., située au milieu d'une grande plaine cultivée, à travers laquelle, à la droite du chemin, on remarque les premiers terrassements entrepris pour la jonction du chemin de fer d'Anda-

lousie; nous avons dit que cette jonction a été reportée à Alcazar de San Juan. La récolte des céréales est très-importante dans la plaine de Socuellamos. A une certaine distance, on aperçoit des bois considérables de chênes verts (*encinas*) exploités pour la fabrication d'un charbon excellent.

16 kil. (201 kil.) *Villarrobledo*, V. de 5,246 hab., dans laquelle il se fait un commerce de grains considérable. Des bois de chênes verts, situés au N., on tire du charbon et une grande quantité de pièces de charronnage. On remarque à Villarrobledo une belle église paroissiale, trois couvents de religieuses et une vaste construction qui servait autrefois de grenier pour les récoltes royales. Le général Alaix, ayant sous ses ordres le colonel Diego Leon, y livra bataille, en 1836, à la division carliste de Gomez et de Cabrera, qui fut mise en déroute. Alaix fut nommé, en raison de cette victoire, vicomte de Villarrobledo. La voie traverse un bois de chênes et de yeuses avant d'atteindre

22 kil. (223 kil.) *Minaya*. La station est en rase campagne, dans le voisinage d'une venta, et à 3 kil. du village, qui compte 1,940 hab. Celui-ci n'a d'intérêt que par ses produits agricoles. La voie pénètre dans une tranchée assez considérable, pratiquée dans une colline formée d'un amas de carbonate de chaux; les habitants l'exploitent pour blanchir leurs maisons et l'emploient souvent, en guise de magnésie, dans certaines affections de l'estomac. Ce produit est tout simplement le blanc d'Espagne.

À 40 kil. environ, au N. de la station de Minaya, en suivant une ancienne route qui va vers Madrid par San Clemente et Tarancon, on rencontre, au sommet d'une colline, un remarquable souvenir des temps féodaux, le château de Belmonte. Ses masses imposantes, ses six énormes tours découronnées dominant au loin le pays; ses mu-

railles à créneaux échelonnés, flanquées de tourelles à barbicanes, descendent les pentes douces de la colline et enveloppent le village de leur enceinte autrefois puissante. Belmonte, fondé au milieu du xv^e siècle par le célèbre marquis de Villena, ainsi que les forteresses d'Almansa, de Villena, de Sax, que la voie de fer rencontre dans son parcours jusqu'à Alicante, est aujourd'hui encore une ruine imposante, et conserve au milieu de ses débris de curieux vestiges de son ancienne splendeur. Une des fenêtres grillées de l'antique façade, pratiquée dans l'épaisseur d'un mur énorme, offre les preuves presque intactes du talent des sculpteurs de ce temps. La restauration, partielle du moins, d'un tel monument, serait digne de l'attention des héritiers actuels du marquis de Villena.

20 kil. (243 kil.) *La Roda*. Cette station acquerra peu à peu une grande importance commerciale. Le Jucar qui passe à 10 kil., au N., y apporte par flottage les bois de sapin des montagnes de Cuenca. Les grains y viennent, des plaines de la Manche, à une importante usine à moutures, mue par la même rivière et armée de quinze

paire de meules. Les farines sont réexpédiées sur Madrid, et sur la Catalogne par Valence. Il arrive aussi à la Roda, des montagnes de Cuenca, du minerai de cuivre et des houilles. Enfin, y on exploite le blanc d'Espagne en énormes quantités.

18 kil. (261 kil.) *La Gineta*, petite V. agricole de 2,836 hab., et de peu d'importance. La voie traverse au delà de cette station la route royale de Madrid à Valence. et plus loin un canal, le canal Saint-Georges, construit par Charles IV, pour fournir des irrigations et assainir le pays que décimaient les fièvres intermittentes. Le chemin de fer avait établi une station d'eau sur le bord de ce canal pour l'alimentation des machines, mais on vient de forer tout auprès de la station d'Albacète, qui est à 600 mètr. du canal, un puits artésien qui a donné les meilleurs résultats. D'autres sondages sont entrepris sur le parcours de la voie, et il peut en résulter une transformation complète de tout ce pays où la sécheresse est traditionnelle.

17 kil. (278 kil.) **Albacete**, capitale d'une province du même nom.

PROVINCE D'ALBACETE.

Cette province, qui comprend d'après les dernières statistiques 202,000 habitants, a été formée, en 1833, de districts empruntés aux anciens territoires de Cuenca, de Murcie et de la Manche. Elle a pour limites : au nord, la province de Cuenca; à l'est, celles de Valence et d'Alicante; au sud, celle de Murcie; à l'ouest, celles de Ciudad Real et de Jaen. Sa structure physique est toute différente de celle de la province qu'on vient de traverser. Sur une partie s'étendent de petites collines peu élevées séparées par des vallées peu accidentées et très-propices à la culture; sur une autre partie, de hautes montagnes, dont quelques-unes atteignent 1,400 mètr. d'altitude; puis, une plaine d'une immense étendue coupée par le lit profond et raviné d'une rivière abondante. De nombreux cours d'eau aident à la fertilité de la plus grande partie de ce territoire, malheureusement trop découvert et privé d'arbres, partout exposé sans obstacle aux rudes ardeurs du soleil. Il s'y trouvait autrefois, et même au siècle précédent, des plantations abondantes; on a laissé malheureusement s'étendre, sans y mettre aucun obstacle, la fièvre du déboisement,

l'incendie succéder aux coupes et aux abatages, et les tentatives de plantations faites sur certains points ont rencontré une étrange opposition et une lutte malveillante. Ce préjugé, que nous avons déjà signalé dans l'Aragon, commence cependant à disparaître, et sur le territoire d'Almansa ont été entreprises avec succès des plantations de mûriers, d'oliviers, de noyers et d'arbres à fruit. Sur une seule partie de la province la culture des arbres n'a pas été proscrite, et on signale à cet égard les vallées du district d'Alcaraz, au S.-O. d'Albacete, sur les versants orientaux d'une partie de la Sierra Morena. En raison de l'immense quantité d'arbres fruitiers et de plantes productives qui s'y rencontrent, cette contrée ressemble à un délicieux jardin, et offre un séjour des plus agréables.

Les principales rivières de la province d'Albacete sont le Mundo, qui naît non loin des sources du Guadalquivir, et coule en sens contraire, descendant vers le S. de la province où il traverse, confondu avec la Segura, les magnifiques campagnes de Murcie et d'Orihuela, pour se jeter dans la Méditerranée à quelques lieues au S. d'Alicante. Le Jucar, dont nous avons vu l'origine aux environs d'Albarracin, traverse et fertilise la partie septentrionale de la province, et pénètre dans celle de Valence où il se réunit au Cabriel. Il importe de citer aussi, à ce propos, le canal d'Albacete, dont la construction due au règne de Charles IV, a sauvé le pays des épidémies qui le dépeuplaient. Des sources abondantes, et entre autres celles nommées les *Ojos de San Jorge*, suintaient sur une partie du territoire de la ville, inondant ses faubourgs à certaines époques, n'ayant aucun écoulement régulier, menaçant souvent l'existence des habitations, et ayant la plus pernicieuse influence sur la santé publique. On cite une époque où l'épidémie sévissait d'une manière si grave, qu'il n'était plus devenu nécessaire d'aller chercher le prêtre pour administrer le viatique aux mourants, il passait régulièrement chaque jour dans les rues, s'arrêtant aux portes auxquelles il apercevait un papier blanc. A la suite d'une pétition adressée à Charles IV, des ingénieurs furent envoyés, les travaux furent entrepris avec la plus grande activité, et un canal de 32 kil. d'étendue entraîna les eaux pernicieuses des sources de Saint-Georges et celles de quelques petits lacs voisins vers le Jucar, en donnant la fertilité à toute cette partie du territoire.

On cite dans la province d'Albacete des sources minérales nombreuses et importantes, parmi lesquelles celles de Tus ou de Yeste, sulfureuses froides, employées avec succès contre les affections herpétiques, l'hystérie, les rhumatismes et la goutte; celles de Chinchilla, non loin d'Albacete, salines, purgatives, employées contre les maladies cutanées; celles de la Fuensanta, au milieu des rochers de la Sierra Morena, à 22 kil. d'Alcaraz, eaux salines d'une froideur excessive, en grande réputation parmi les populations de la Manche et des campagnes de Montiel; et à Villatoya, auprès de Casas Ibañes, une source abondante, ferrugineuse, carbonatée et thermale, dont les propriétés sont, dit-on, très-étendues.

L'agriculture est en grand progrès dans la province d'Albacete, et plus florissante que dans le centre de la Castille; mais on ne saurait

cependant en comparer les produits avec ceux des riches provinces de Valence et de Murcie ; il y a sous ce rapport beaucoup à faire, la fertilité naturelle du sol, l'abondance des eaux, sont des causes de richesses dont on peut encore tirer un grand parti. Ses produits sont variés, mais malheureusement exposés à un fléau terrible, la sauterelle, qui cause dans toute la Manche et dans les provinces avoisinantes d'épouvantables désastres. Les céréales sont abondantes ; on récolte, des fruits, des légumes, un miel excellent, et on se livre avec succès depuis quelques années à l'élevé du ver à soie. Quelques parties du territoire sont presque exclusivement consacrées à la culture du safran, qui s'exporte généralement à l'étranger, par la voie de Valence. Dans l'arrondissement de Casas Ibañas on en récolte plus de douze mille livres, qui, vendues à raison de 160 réaux l'une, répandent, année moyenne, dans le pays une somme de 1,900,000 réaux en numéraire. Les frais de culture s'élèvent à environ 50 ou 60 réaux par livre, il reste par conséquent au producteur un bénéfice net de 100 réaux. Le vin est estimé, sans être de qualité supérieure. La pierre à bâtir, le plâtre, le grès, le marbre, se trouvent de tous côtés, ainsi que le kaolin pour la porcelaine et l'argile pour la poterie. Le bétail est en nombre, surtout les moutons et les chèvres, dans les districts d'Alcaraz et de Yeste. La race des bêtes à corne est belle, et produit non-seulement de beaux sujets pour l'alimentation publique, mais encore des taureaux de combat dont la réputation n'est pas au-dessous de celle des taureaux les plus renommés de Navarre et de Salamanque. Les mulets sont d'une bonne espèce, et la race des chevaux d'Alcaraz, aujourd'hui un peu abâtardie, a été longtemps en demeure de fournir à la cavalerie espagnole. La chasse est abondante, surtout dans les districts d'Alcaraz et de Yeste, dont les montagnes servent de refuge à un bon nombre d'animaux nuisibles, aux loups, aux renards, aux sangliers, et même aux ours.

La fureur minière qui a mis un tel désordre dans les fortunes de la province de Murcie, n'a pas gagné la province d'Albacete. Il y existe des mines sans aucun doute, mais on ne s'est occupé d'en mettre aucune en exploitation. On sait néanmoins qu'il se trouve du plomb argentifère à Chinchilla ; du soufre à Hellin, à Moratalla et vers le confluent de la Segura et du Mundo ; de l'argent et du cuivre sur les versants de la Sierra del Madroño ; de l'or, de l'argent vers Collado Marino, sur la rive droite du Jucar ; du laiton et du zinc aux environs de San Juan d'Alcaraz ; en certains endroits du charbon de terre et des lignites, et du minerai de fer à Salobre.

La principale industrie des habitants est l'agriculture et l'élevé des troupeaux ; puis viennent les sparteries, le tissage du chanvre et des étoffes communes en laine, l'abatage des bois de pins pour la construction et leur transport par flottage, quelques distilleries d'eau-de-vie et la coutellerie qui s'exporte d'Albacete dans une grande partie de l'Espagne. La main-d'œuvre pour ces diverses industries se paye en temps ordinaire 5 réaux par jour en hiver, 6 à 7 réaux en été ; on loue une paire d'ânes de 8 à 10 réaux ; une paire de mules de 12 à

14 réaux, et pendant le piquage du blé jusqu'à 20 réaux, plus une demi-fanègue (25 litres) d'orge; un attelage de bœufs, 10 réaux.

Nous relevons les chiffres suivants sur les tableaux de l'instruction publique et de la criminalité dans la province.

Les gens qui savent lire sont, à ceux qui ne savent rien, dans la proportion de 556 sur 1000 à Albacete, au plus au degré de l'échelle, et de 1 sur 15 à Yeste, au plus bas degré.

On compte dans toute la province 1 accusé sur 224 (1 sur 121 à Casas Ibañes, 1 sur 621 à Alcaraz).

L'arme blanche occupe une grande place parmi les délits d'homicide. Les circonstances où elle figure atteignent un nombre presque double de celui où figurent les armes à feu (60 contre 38); cela se conçoit dans un pays dont l'industrie a le monopole de la fabrication des navajas pour le reste de l'Espagne; mais l'instrument contondant ou de forme inconnue remplit, dans le tableau de criminalité, une place encore plus grande (104). Cela semble prouver que si l'habitant de la province d'Albacete est prompt à frapper, il n'est du moins pas armé à l'avance pour le meurtre. Ceci exclut la préméditation et la tendance dans la plupart des cas, et plaide quelque peu en faveur des mœurs locales. On s'est plu à constater qu'on ne signale jamais ces graves attentats qui trahissent le relâchement des mœurs et la dépravation du cœur, ni l'empoisonnement, ni le parricide, ni l'assassinat occulte; le sixième péché capital paraît être le péché mignon de la province d'Albacete.

Albacete, (hôt. : *Parador de diligencias*, *Fonda de San Juan*; *Buffet* de la station), V. de 13,143 hab. autrefois entourée de murailles dont on retrouve des restes assez nombreux dans la partie supérieure, ou *Alto de la villa*. La défense de la ville moderne, est actuellement formée par un fossé bordé d'un mur en terre, de près de deux mètres, élevé en 1836, à l'époque de la guerre civile. Les maisons sont généralement bien bâties, à deux et trois étages pour la plupart. Les rues, qui étaient autrefois de véritables cloaques de boue permanente, sont maintenant bien empierrées, grâce à la munificence de M. de Salamanca, député de la province. L'église paroissiale, dont la moitié seulement est achevée, présente trois nefs de belle apparence, mais sans ornementation; la tour offre cette étrange particularité que sa base est construite en terre jusqu'à 2 mètr. env., et le reste, qui a peu de hauteur, est en pierre de taille.

Rien ne paraît prouver que cette construction, contraire à toutes les règles de l'art, et dont on pourrait suspecter la solidité, ait jamais inspiré des craintes. On remarque parmi les principaux édifices celui qui est affecté à la grande foire annuelle qui se tient à Albacete du 7 au 15 septembre; la *plaza de toros*, construite en 1829; le palais du comte de Pino-Hermoso; l'audience territoriale, la maison de ville et la *casa de Maternidad*; le théâtre, installé dans un ancien couvent, le Casino, où les étrangers rencontrent un excellent accueil. L'industrie coutelière occupe un grand nombre d'individus; mais pas d'ateliers et aucuns moyens mécaniques. Les lames, grossier produit en acier douteux, de formes primitives, enjolivées de dessins tracés à l'eau-forte à la surface du métal, n'ont aucunement la prétention de rivaliser avec les lames de Tolède. Elles portent toutes des devises : *No me saques sin razon ni me entres*

sin onor,—*Soy sola y sin compañera; vivan los amantes del rey*,—*Soy defensa de mi dueño solo, y viva!* Les *puñales* se cachent dans la ceinture du contrebandier, les *navajas* pendent par un cordon à la veste de l'arriero, les *cuchillos* se glissent, —disons plus sûrement se glissaient, — sous la jarretière de la *manola*. Les manches sont en bois noir, couverts d'ornements incrustés en cuivre; et lorsque l'arme s'ouvre, elle s'assujettit par deux ou trois crans qui produisent un craquement sinistre, semblable à celui de la batterie d'un pistolet qu'on arme.

C'est comme à Châtellerauld; on vous présente d'abord et timidement deux ou trois petits couteaux; puis, il en sort deux d'une poche, trois d'une autre; chaque coin de la veste, chaque pli de la ceinture recèle une *navaja*; et des poches de côté de la culotte apparaissent tout ouverts de formidables poignards. L'heure presse, le marché se fait à la hâte; mais le vendeur est calme, il spécule sur votre curiosité, il vous demande dix réaux de ce qui en vaut deux. Soyez calme de même, et l'homme aux couteaux vous laissera partir avec son arsenal, certain que vous ne le lui enverrez pas tout entier de la station de Chinchilla.

20 kil. (298 kil.) *Chinchilla*, V. de 7,440 hab., située au sommet d'une colline d'environ 200 mètr. de hauteur, faisant partie d'une chaîne qui s'étend vers le N. La voie se tient à 5 kil. au S., et la station est établie au ham. du *Poso de la Peña*, qui est en communication avec la ville par un chemin passable. Chinchilla, dont la principale industrie est l'agriculture, présente une particularité qui lui donne quelque ressemblance avec Calatayud: une certaine partie des habitations occupées par la classe inférieure est pratiquée dans le tuf; chaque logement se compose de trois ou quatre pièces, avec une porte étroite, une ou deux fenêtres et une cheminée percée

dans la masse et élevée au-dessus du sol, en maçonnerie; ces habitations sont généralement assez propres et assez saines.

18 kil. (316 kil.) *El Villar*, v. de 700 hab., pays agricole, entouré de beaux bois de chênes verts. Cette station est à 936 mètr. au-dessus du niveau de la mer; c'est le point le plus élevé de la ligne, qui descend maintenant sans interruption jusqu'à Alicante. Le trajet est fort triste au delà de cette station: le pays est aride et inculte, peuplé de bruyères, le sous-sol recèle des gisements salins, et la voie passe à peu de distance d'un lac salé avant d'atteindre

22 kil. (338 kil.) *Alpera*, petite V. de 2,432 hab., peu importante, sans industrie et sans commerce. La plaine est toutefois assez bien cultivée et donne de bons produits. Un ruisseau quelquefois desséché accompagne la voie, la traverse sur plusieurs points et donne un peu d'aliment à la végétation. Les Arabes, qui ont si longtemps occupé ce pays, savaient tout le secours que le moindre cours d'eau pouvait apporter aux efforts de l'agriculture, et d'un pays aride ils faisaient un pays cultivé, grâce à une intelligente réserve des eaux courantes et des eaux de pluie que la montagne ne peut toujours absorber. Ils ont laissé au delà d'Alpera, sur la droite de la voie, l'un des remarquables monuments de cette science.

Une vallée profonde et encaissée débouche vers la plaine sur la droite et à peu de distance de la voie; deux mamelons rocheux, se touchant presque à la base, en forment l'issue. Un rempart colossal va de l'une à l'autre. La première assise se compose de blocs énormes cimentés sur le roc. A mesure que la muraille s'élève, son épaisseur diminue; elle recule d'assise en assise, formant une série de gradins que les siècles n'ont pas ébranlés, ni l'énorme pression de la masse d'eaux re-

tenue dans la vallée. Le tremblement de terre de Lisbonne, qui a fait des ruines jusque dans cette partie de l'Espagne, qui a fait crouler le château de Monteza, à peu de distance d'Almansa, a respecté le *Pantano* des Arabes, et l'eau qui s'en échappe aujourd'hui ne se fait jour que par les fentes des rochers.

Après avoir passé en vue du *Pantano*, la voie s'engage dans une tranchée de 500 mètr. de long et de 17 mètr. de crête, à l'issue de laquelle elle débouche dans la plaine d'Almansa. L'aspect de cette partie du chemin est des plus pittoresques; Almansa est dans un fond entouré de grandes cultures, dominé par un vieux château ruiné. Au fond sont les montagnes qui séparent la province de celle de Valence, et sur la droite se dessine la ligne de fer de Valence, qui, après avoir couru côte à côte avec celle d'Alicante, s'en sépare pour s'élever sur les flancs de ces montagnes et y pénétrer en souterrain.

20 kil. (358 kil.) **Almansa** (buffet à la station, posadas détestables dans la ville), V. de 8,900 hab., passablement bâtie, ses rues sont assez larges et assez droites, mais malheureusement ni pavées, ni empierrées, de sorte qu'elles sont dans la saison des pluies d'affreux cloaques où les voitures enfoncent jusqu'au moyeu, et qu'il ne serait pas prudent au piéton de chercher à traverser sous peine d'y rester. La grande route, en traversant la ville d'une extrémité à l'autre, y forme une belle voie où la boue est d'autant plus profonde qu'elle est pétrie par le passage d'un grand nombre de voitures, et qu'elle est arrosée par les eaux ménagères des maisons riveraines. Sauf cela, Almansa est une assez jolie ville, avec deux écoles qui reçoivent 150 élèves, 1 hôpital de 10 lits, doté de 800 réaux de rente, une prison, « dont les cachots font horreur, » dit M. Madoz, une église paroissiale, grande et solide, formant

une seule nef, sans ornements, sans peintures, avec une tour passablement élevée. Le vieux château est au N.-O. de la ville, sa construction paraît remonter aux derniers temps de la domination arabe; il occupe le sommet d'un mamelon de plâtre, espèce de phénomène géologique complètement isolé au milieu de cette immense plaine. Le monument le plus curieux d'Almansa est la pyramide qu'y fit élever Philippe V, en souvenir de la grande bataille qui se livra sous les murs de la ville, et qui en prit le nom. Cette pyramide est en pierre, sa base, de forme carrée, présente un lion sculpté et une inscription commémorative en latin et en espagnol. Au sommet, sur l'une des faces, on voit l'image de la colombe sous la forme de laquelle, disent les gens du pays et certains historiens, la Vierge vint protéger les armes de Philippe V. L'armée de ce prince était commandée par le maréchal duc de Berwick; l'armée de l'archiduc d'Autriche, dans laquelle figuraient des contingents anglais et portugais, était sous les ordres du marquis de Las Minas. Le combat s'engagea le 25 avril 1707, à trois heures du soir, l'armée de l'archiduc y perdit plus de 13,000 hommes, dont 6,000 morts et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux. Le marquis de Las Minas prit la fuite et se blessa grièvement en tombant avec son cheval. Le vainqueur prit 112 drapeaux, tous les bagages, toute l'artillerie, et perdit de son côté 3,000 hommes tués et 2,000 blessés. Almansa, dont la population avait rendu dans cette circonstance de grands services à la cause royale, reçut du roi le titre de *fidelisima*, qu'elle ajouta à ceux de *muy noble* et *muy leal* qu'elle portait déjà.

Le chemin de fer se bifurque en sortant de la gare d'Almansa. La ligne de droite descend vers Alicante, celle de gauche traverse en tunnel la chaîne de montagnes qui

sépare la province d'Albacete du royaume de Valence, et se dirige vers cette capitale par Mogente et Jativa. (R. 87.)

D'ALMANSA A ALICANTE.

Les deux voies se séparent à la *Venta de la Encina* au milieu d'un charmant paysage; la végétation est active, des collines plantées d'arbres à fruit succèdent aux tristes nudités de la plaine. Le terrain que parcourt la voie d'Alicante est très-accidenté et coupé par de profondes ravines nommées *ramblas*; sur ces ravines, le chemin jette plusieurs ponts assez hardis. Deux d'entre eux, sur les *ramblas de los Molinos* et de *los Sumidores*, avant la *Venta de la Encina*, ont chacun une seule arche de 8 m. 40 d'ouverture. Engagée au milieu des collines, la voie prend plusieurs fois des directions presque opposées, décrivant des courbes à petit rayon. Dans l'un de ces méandres, elle laisse à gauche, peu après la *Venta*, une hauteur nommée *las Lomas de los Niños* et traverse à la fois une route allant de *Caudete* à *Fuente de la Higuera* et la *rambla del Juncar*, avant d'atteindre, au pied des *Llanos de los Villares*, la station qui dessert

25 kil. (383 kil.) *Caudete*, petite V. de 5,500 hab., bâtie sur les pentes d'une colline. Cette ville, dont les habitants sont presque tous agriculteurs, est à 5 kil. de la station. Quelques cours d'eau y font mouvoir des moulins à farine. La ville possède un hôpital sans meubles, qui ne peut guère servir que de caravanseraïl, une église sans intérêt, et aux environs, une jolie habitation de plaisance appartenant aux évêques d'Orihuela. La voie, au delà de la station, franchit sur un pont de 9 mètr. la *rambla del Angosto*, coupe à niveau un chemin qui vient de *Benajama*, et, laissant à droite de belles huertas plantées d'arbres à fruit, rencontre, au pied d'une haute montagne,

13 kil. (396 kil.) *Villena*, jolie V. de 8,200 hab. qui fut, au xv^e siè-

cle, l'apanage du célèbre marquis de Villena. On y remarque plus d'une maison à façade sculptée et armoriée qui rappelle une époque restée célèbre. M. Madoz donne, des cinq places de la ville, une description qu'on ne saurait désirer plus exacte: celle de *Santiago* forme un polygone de 1,584 vares carrées; celle de *Juan de Ros* un hexagone de 4,257; celle de la *Constitution* un pentagone de 1,494; celle de *Santa Maria* un heptagone de 1,125; et celle de *San Antonio* un parallélogramme de 756. Le vieux château, qui couronne le sommet de la colline d'une façon très-pittoresque, mérite une visite au point de vue historique. La population de *Villena* est aujourd'hui entièrement agricole; des vignobles assez considérables s'étendent sur les versants des coteaux voisins. Il s'y tient une fois l'an, du 29 septembre au 5 octobre, un marché important où le mouvement commercial s'élève jusqu'à 10 à 12 millions de réaux. Un chemin qui franchit, au-dessus de *Villena*, les hauteurs de la *Sierra de Onil*, rattache cette ville à *Alcoy*, d'où le commerce rapporte les célèbres papiers à cigarette, des draps et des tapis. Au delà de *Villena*, la voie se dirige en ligne droite, ayant toujours à droite de riches campagnes, à gauche les pentes de la *Peña Rubia*, et la route de terre d'Almansa à Alicante. Une courbe de 500 mètr., auprès de la *Casa de Cerdan*, la ramène en vue de

11 kil. (407 kil.) *Sax*, pet. V. de 2,195 hab., très-pittoresque, échelonnée sur la pente d'une roche élevée dont la partie supérieure affecte la forme d'une trompe d'éléphant; un vieux château ruiné couronne cette hauteur. La petite rivière, le *Vinalopo*, qui descend des montagnes au-dessus de *Villena*, passe au pied de *Sax* et parcourt sur la droite de la voie une belle plaine étendue. Son lit est souvent raviné et le chemin de fer le franchit sur un

beau pont de tôle de 16 mètres d'ouverture. Au delà de ce pont, la ligne s'engage en tunnel sous la *Peña de la Correta*, immense rocher qui projette au-dessus de la voie une aiguille de 870 mètr. de hauteur. Le souterrain, dans la roche vive, a 490 mètr. d'étendue. A la sortie, la voie laisse en vue sur la gauche le joli village d'Elda, entouré d'une huerta magnifique. Sur ce point le terrain se resserre et devient accidenté, les courbes sont plus fréquentes et à plus petit rayon, les ravins ont de plus grandes profondeurs, et les pentes atteignent jusqu'à 16 millim. par mètre.

12 kil. (419 kil.) *Monovar*, V. de 7,600 hab., située à gauche de la voie, sur les pentes d'une colline dont la base est baignée par le *Vinalopo*. Les maisons sont bien bâties, généralement à 2 et 3 étages, formant des rues étroites et toutes en pente, à l'exception de la calle Mayor qui est large, bien nivelée et bordée de trottoirs. La population est actuellement agricole après avoir été manufacturière. On comptait autrefois, à Monovar, plus de 200 métiers de toiles, de tissus de laine, serges, ceintures, etc., occupant près de 1,000 personnes; cette industrie s'est considérablement réduite. Les montagnes autour de la ville produisent en grande abondance le sparte, dont les habitants ne tirent aucun parti, et qui est exploité par ceux des localités voisines.

Il serait curieux de rechercher dans l'histoire particulière de Monovar à quels services il doit de porter une fleur de lis dans ses armes avec la devise: *Muy noble, illustre, fiel y leal*.

Le pont jeté par le chemin de fer, après la station de Monovar, sur la rambla de Novelda, est l'œuvre capitale de la ligne: il forme une seule travée en tôle, de 30 mètr. d'ouverture, portée sur des piles en pierre, à une grande élévation au-dessus du fond de la rambla. Au

delà se présentent d'autres ravins, et à gauche la *peña de Ajau*. La vallée est très-accidentée, et on y rencontre déjà de nombreux vignobles avant d'atteindre la station de

6 kil. (425 kil.) *Novelda*, V. de 8,100 âmes. La ville est à 2 kil. à dr. bien bâtie en pierre et plâtre, et habitée par une belle population très-laborieuse. Les femmes y font surtout de la dentelle; elles travaillent d'habitude devant leurs portes et ces ateliers en plein air font un coup d'œil gracieux et pittoresque. Novelda domine l'une des plus jolies vallées de cette contrée. On y rencontre une végétation magnifique et des arbres de toute espèce, des palmiers, des orangers, des champs de maïs, du chanvre, des fruits magnifiques. La ville est entourée de jardins clos de murs où l'eau abonde. A 5 kil. de Novelda se trouve une source sulfureuse froide, jusqu'ici à peine exploitée, coulant librement et formant sur le sol des petits lacs où se baignent les malades venus des environs. On se propose d'y élever un établissement. Novelda correspond avec plusieurs points importants, à droite de la voie est le beau village d'*Aspe*; un chemin conduit à *Creventente* où se fait la plus grande récolte de sparte de tout le pays, et une route assez bonne mène, au sud, à *Elche*, vieille cité arabe assise au milieu d'un bois de palmiers, puis dans les magnifiques plaines d'*Orihuela* (R. 84). Les montagnes qui dominent Novelda se nomment la *Sierra del Cid*. A l'abaissement progressif de leurs cimes on devine le voisinage de la mer.

La voie passe au pied de la montagne de la *Serreta*, ayant à gauche le village de *Monforte*, et s'engage dans un défilé de 2 kil. nommé le *col de la Hermosa*. Un peu plus loin, elle traverse plusieurs ramblas sur des ponts assez importants: la rambla *del Salt de Lillot*, trois arches en pierre élevées de 8 mètr. 50, et ayant 6 mètr. 65 d'ouverture avec contre-arc au niveau des basses eaux; la rambla *del Verdegas*, quatre

arches de 6 mè., les piles ont 4 mè. 60 de fondation dans un terrain mobile et 3 mè. au-dessus des basses eaux ; la *Cañada*, trois arches de 8 mè. en tôle à 5 mè. 70 d'élévation. A droite s'élèvent de hautes montagnes, le pic de *Serreta* au plus près et en arrière la *Peña de las Aguilas*.

22 kil. (447 kil.) *San Vicente de Raspeig*, village de 300 maisons servant autrefois de rendez-vous aux arrieros qui faisaient le transport des marchandises entre Alicante et Madrid. Il est entouré de plus de 300 maisons de campagne groupées sur les collines environnan-

tes. Le terrain est bon et bien cultivé, mais au delà s'étendent des vallées arides dominées par des montagnes noires et sans culture qui accompagnent la voie jusqu'au près d'Alicante. Rien ne prépare à la vue de la mer, qu'on ne découvre qu'en arrivant à la station. Celle-ci est à un kil. hors de la ville, à une petite distance de la rade à laquelle elle sera reliée un jour, donnant la main sans intermédiaire au commerce de la Méditerranée.

8 kil. (455 kil.) **Alicante**, chef-lieu d'une province civile et maritime.

PROVINCE D'ALICANTE.

Cette province, qui dépend de l'*audiencia* ou arrondissement judiciaire et de la capitainerie générale de Valence, a été formée, en 1833, de territoires empruntés aux provinces voisines. Elle a pour limites : au nord, la province de Valence ; à l'est, et pour une partie au sud, la mer ; à l'ouest, Murcie et une partie de la province d'Albacete. Elle occupe une superficie de 164 lieues carrées, et se place au quinzième rang parmi les quarante-neuf provinces espagnoles, en raison de sa population qui s'élève à 379,000 habitants.

Son territoire, très-montagneux, est occupé par d'énormes ravins alternant avec des cultures d'une vigueur et d'une richesse remarquables ; le ciel y est pur et magnifique, le climat toujours tempéré et sain sur toutes les parties de la province. Aucune rivière ne la traverse, des ruisseaux seulement fertilisent quelques vallées ; mais au delà les irrigations sont impossibles, les pluies sont rares, surtout dans le voisinage de la côte, et les récoltes souvent compromises.

Les montagnes de Benicadell et d'Agullent forment au N. d'Alicante, et sur une étendue de 55 kil. environ, une barrière escarpée dans laquelle sont ménagés trois ou quatre passages de difficile accès. Le plus important est la gorge ou *port d'Albayda*, par lequel passe le *camino real* qui va d'Alicante à Jativa, et de là à Valence par Xixona et Alcoy. Le mont d'Agullent est intéressant pour le géologue par les formes qu'il affecte et par les immenses cavités encore inexploitées qui s'ouvrent dans ses profondeurs. Le mont de Benicadell, dont la constitution est analogue, et sur lequel on rencontre les mêmes végétaux et les mêmes particularités géologiques, semble avoir été violemment arraché des flancs du mont d'Agullent par une commotion du sol, et c'est dans la déchirure qui les sépare que passe le port d'Albayda. Le Benicadell, de nature calcaire de la base jusqu'au sommet, et à pentes rapides, est entouré d'horribles précipices. Les sentiers qui conduisent au sommet sont difficiles et périlleux, et la cime n'a pas plus de 10 mè. d'étendue. De ce point la vue est admi-

nable. Le Benicadell occupe le centre d'un cercle immense ; on aperçoit au N.-E. l'immense lac de l'Albufera de Valence, et dans certains jours les édifices de cette ville, qui se trouve à une distance de 98 kil. Puis, tout à l'entour, un étrange panorama de montagnes et de cimes amoncelées qui s'étendent jusqu'à la Méditerranée, et la bordent comme une muraille taillée à vif dans une convulsion du globe. On remarque parmi ces montagnes le *Mongó*, autre merveilleux observatoire, qui s'élève au S. des riches campagnes et des jardins d'orangers et de palmiers de Denia, presque à la pointe la plus extrême que forment les côtes espagnoles dans ces parages. De son sommet l'observateur, placé entre le ciel et la mer, aperçoit nettement les montagnes de l'île d'Iviça et celles de Majorque. Quand l'atmosphère est pure, l'œil suit toutes les sinuosités du golfe de Valence, y rencontre une foule de villes, Valence, Sagonte, Castellon, signale les montagnes d'Oropesa et même celles des Alfaquès à l'embouchure de l'Èbre. Au S. et au S.-O., on peut reconnaître le cap de Palos, auprès de Carthagène. C'est au sommet du Mongo, élevé de 3,730 pieds (1,044 mètr.) au-dessus du niveau de la mer, que s'installèrent M. Méchain, et après lui MM. Biot et Arago, pour mesurer le méridien ; ils y construisirent une cabane de pierres sèches dont les quatre murs à demi ruinés subsistent et portent encore le nom de *casa de M. Biot*.

Nous venons d'indiquer deux des points intéressants qui, dans la province d'Alicante, sont de nature à attirer l'attention du touriste ; nous ne pouvons, en raison de l'espace dans lequel nous sommes contraint de nous renfermer, décrire tout l'intérieur de cette curieuse partie de l'Espagne, les riches vallées qui se cachent au milieu de ses montagnes, ni même les riants et fertiles jardins qui entourent Alicante, Denia et Orihuela.

Au milieu de tout ce pays les chemins sont rares et difficiles, mal entretenus et nullement en proportion avec les besoins de l'exploitation agricole, de l'industrie et de l'exploitation minière. Il s'y trouve trois ou quatre routes passables, tout le reste n'est praticable que pour les chevaux et les mulets. Une route conduit d'Alicante à Almansa parallèlement au chemin de fer ; une autre d'Alicante à Murcie par Elche et Orihuela ; une troisième est celle que nous avons signalée, et qui dessert Alcoy.

L'aspect général de la province, la nature rocheuse et calcaire de ses montagnes, la rareté des cours d'eau donnent, au premier aperçu, une faible opinion de ses produits ; mais la constance des habitants, leur persistance laborieuse, leurs connaissances pratiques, sont parvenues à contraindre la nature, et à rendre presque partout la terre productive. L'eau manquait, ils ont sondé le sol, fouillé les montagnes, amené à la surface les eaux souterraines qu'ils ont conduites jusqu'à leurs cultures par de nombreux canaux, ou recueilli de place en place par des retenues ou *pantanos* habilement construits. Ils ont ainsi transformé en jardins les terrains les plus ingrats ; ils ont apporté la terre sur les pentes abruptes, et disposé en forme de terrasses, au milieu des rochers, des plantations d'arbres utiles, de vignes et de

plantes de toute espèce. Nulle part en Espagne la culture n'est conduite avec plus de soin, plus de perfection, et n'offre une plus grande variété de produits.

L'industrie compte en première ligne les draps fins d'Alcoy, des fabriques de papier, de tissus de lin et de chanvre, de nattes fines de jonc ou de sparte, de tissus de laine, la pêche et l'industrie muletière; puis des toiles de coton, des toiles à voile et ces mantes rayées, l'une des particularités originales du costume local;—les plus estimées se fabriquent à Benilovilla;—des ceintures, des velours de soie, des dentelles qui occupent plus de deux mille femmes à Novelda, et certaines pâtes ou gâteaux d'amandes nommés *turons*, renommés dans toute l'Espagne pour leur goût exquis; enfin, le vin, qui est le plus célèbre des produits d'Alicante.

On exploite dans tout le territoire une grande quantité de mines de plomb, de cuivre, et même de charbon de terre. Les premières et les secondes produisent des résultats assez importants; les dernières sont moins intéressantes.

Le commerce par les différents ports de la côte est assez considérable, non pas toutefois que le port d'Alicante puisse être considéré comme le plus important de l'Espagne pour l'exportation, ainsi que l'affirme M. Madoz. On doit reconnaître néanmoins que l'ouverture du chemin de fer qui le met en communication avec Madrid y occasionne maintenant un mouvement considérable qu'Alicante aura plus tard à partager avec Valence, plus rapprochée de la France et de la partie N. de la Méditerranée. La province exporte par mer des amandes, de la sparterie, du kermès, de la réglisse, du vin, de l'eau-de-vie, des limons, des oranges, des figues et des raisins secs, des cannes à sucre, des dattes; vers l'intérieur, les draps d'Alcoy, des tissus de laine, du sparte et du jonc bruts ou fabriqués, et aussi des limons, des oranges et des fruits secs. En retour elle reçoit des huiles de l'Andalousie, du blé de la Castille, des laines de l'Aragon, et des toiles de coton de la Catalogne.

Alcoy a deux foires importantes, le 29 avril et le 15 octobre; celle d'Orihuela dure dix-huit jours, du 6 au 24 août; on y vient de Valence, de Murcie, d'Albacete, de Castellon et d'autres points plus éloignés; les transactions y sont considérables et s'étendent à toute espèce de produits, tissus, bijoux, cristallerie, estampes, quincaillerie, meubles, jouets d'enfant, bestiaux, bêtes à laine, chevaux et mulets. Une autre foire se tient à Villena du 29 septembre au 5 octobre; il s'y fait un mouvement de 10 à 12 millions de réaux. Enfin, à Petrel, le second mercredi de juin, et pendant quatre jours, les spéculations sur la soie s'élèvent à un chiffre de près de 3 millions.

Les habitants de la province d'Alicante (*Alicantinos*) sont gais, ingénieux, studieux, aimant la musique, la danse, le chant et tous les exercices corporels. Ils se livrent au travail avec ardeur, mais ne laissent néanmoins échapper aucune occasion de plaisir. Ceux qui se consacrent aux sciences y réussissent généralement; mais ils ont une plus grande aptitude pour les arts et surtout pour l'agriculture, parvenue chez eux à un plus haut degré qu'en aucune autre partie de

l'Espagne. Leur caractère est franc, bienveillant, agréable; ils donnent facilement leur affection, mais il faut reconnaître aussi qu'ils la retirent avec presque autant de facilité. Le peuple est de mœurs habituellement douces, mais lorsque les circonstances l'y poussent, il arrive promptement à un état d'irritation et même de férocité dont on ne le croirait pas capable. Il est peu de querelles qui ne deviennent sanglantes, souvent pour une bagatelle, et la vengeance est l'une des passions les plus ardentes des basses classes. Leur costume ne diffère pas du costume valencien: la chemise blanche retenue au cou par un mouchoir de couleur passé dans un large anneau; le gilet de velours noir ou de couleurs vives à boutons d'argent ou de métal blanc; le pantalon blanc serré à la taille par une large ceinture de soie ou de laine; les bas blancs et des espartilles attachées au-dessus de la cheville comme le cothurne des Romains; la mante rayée à couleurs vives et à dessins variés, et le mouchoir noué autour de la tête à peu près comme un turban. Les gens aisés dédaignent ce costume qui dessine si bien les formes élégantes de l'homme du peuple, et suivent, de plus ou moins près, les modes de la capitale. On parle le castillan dans les classes élevées, mais parmi les autres on a conservé dans toute sa pureté l'ancien idiome valencien ou la langue d'oc apportée par les Aragonais. Cette langue, dure et souvent désagréable dans la bouche des Aragonais, est très-agréable chez les Valenciens et les Alicantais, particulièrement chez les femmes.

Nous parlerons peu de l'instruction publique, elle est fort arriérée. Les écoles sont rares, les grands établissements d'instruction secondaires nuls, malgré la propension que nous nous sommes plu à reconnaître aux Alicantais vers les sciences. Il est pénible de constater, qu'à Alicante, si haut placée commercialement et politiquement, il n'y a ni école de commerce ni enseignement des beaux-arts, de physique, de chimie, rien en un mot de ce qui peut aider aux connaissances pratiques; rien de ce qui doit aider au progrès des diverses branches de l'industrie; ni école d'agriculture, ni jardins d'acclimatation.

Les tableaux de criminalité s'accordent avec ce que nous avons dit du caractère. On a remarqué que c'est de vingt à quarante ans, alors que les besoins de l'homme sont plus pressants et ses passions plus vives, que les délits sont plus fréquents. Sur 847 accusés, 780 ne savaient ni lire ni écrire. Les faits de coups et blessures figurent pour la moitié du chiffre des délits, et les blessures par armes blanches représentent dans cette moitié une proportion des 841 millièmes. Ceci justifie ce que nous avons dit plus haut de la vivacité et de l'irascibilité du caractère alicantais.

Néanmoins la province d'Alicante est loin d'occuper une place élevée dans l'échelle générale de la criminalité en Espagne, et la preuve, c'est que, proportionnellement au chiffre de la population, Cuença présente 1 accusé sur 228 âmes, Albacete 1 sur 237, Ciudad-Real 1 sur 362, et Alicante—au 35^e rang—1 sur 379.

Alicante (*Fonda del Vapor*, assez médiocre. — BATEAUX A VAPEUR. Voir ce qui a été dit à l'article Barcelone, p. 276 : ces mêmes bateaux font régulièrement escale à Alicante. — *Service international entre la France et l'Espagne*, V. Madrid, p. 398. Les billets directs pris à Madrid, Alicante et Barcelone, donnent droit au transport gratuit des voyageurs et de leurs bagages dans les omnibus, voitures et bateaux établis pour le compte des Compagnies du chemin de fer et des bateaux à vapeur à Alicante, Barcelone et Marseille. Bureaux à Alicante, calle de la Aduana et calle de la Princesa), V. de 27,000 hab. Elle occupe à peu près le centre d'une baie formée à l'E. par le cap de las Huertas, au S. par le cap de Santa Pola, à env. 10 milles l'un de l'autre. La ville s'élève en amphithéâtre depuis le bord de la mer jusqu'aux murailles du château de Santa Barbara. Elle s'étend sur 1,200 mètr. du N. au S., et sur 650 env. de l'E. à l'O., entourée de murailles percées de quatre portes. L'air y est pur, le ciel magnifique, la température n'y descend jamais plus bas que 5 degrés au-dessous de 0 en hiver, et ne s'y élève pas plus haut que 25 degrés en été. Les maisons sont à deux ou trois étages, bâties la plupart en pierre, ornées de balcons, terminées en terrasses; les rues sont droites et larges, mais on ne saurait dire qu'elles sont propres, car elles ne sont généralement pas pavées, et elles n'ont pas toutes des trottoirs. La promenade intérieure, nommée *Paseo* ou *Alameda de la Reina*, forme une espèce de boulevard en terrasse planté d'arbres, entouré d'une balustrade en fer et de bancs de pierre; on y arrive par un bel escalier en pierre; une rue basse en longe un des côtés. D'autres promenades plantées d'arbres sont hors de la ville, l'*alameda de San Francisco* et celle de *Capuchinos*. La maison muni-

cipale, au milieu de la rue principale de la ville, est un monument d'un aspect grandiose, flanqué de quatre belles tours aux quatre angles. On cite parmi les particularités d'Alicante, en outre des institutions communes aux localités de même importance, une collection de médailles appartenant au marquis d'Algorfa, qui possède aussi une précieuse galerie de 900 à 1,000 tableaux des meilleurs maîtres, de Murillo, Velazquez, Rivera, Joannes et Ribalta, et aussi de Pierre Vox, de David Ghim, d'Albert Dürer, etc. La ville n'a que deux églises. La collégiale, placée sous l'advocation de saint Nicolas de Bari, date du commencement du xvii^e siècle. Elle forme une seul nef d'ordre dorique et d'un aspect somptueux, d'une hardiesse et d'une grandeur remarquables; des artistes de renom ont contribué à l'orner et à l'enrichir. La seconde église, dédiée à sainte Marie, est un joli édifice d'apparence gothique et d'une bonne architecture. Les couvents étaient nombreux. L'un d'eux, celui de Santa Clara ou de la Sainte-Face (*Santa Faz*), encore habité par vingt-sept religieuses, possède une relique très-vénérée des Alicantais, c'est « l'un des trois linges » dont sainte Véronique se servit pour étancher la sueur qui couvrait le visage du Christ; cette relique, dont on certifie l'authenticité, fut apportée de Rome au commencement du xv^e siècle, et on construisit tout exprès le couvent, où furent placés d'abord des moines hiéronymites. L'histoire et l'Évangile ne nous avaient fait connaître l'existence que d'un suaire présenté au Sauveur par Seraphia, femme de Sirach, qui fut surnommée Véronique. Il y a par conséquent conflit d'authenticité engagé entre le suaire d'Alicante et les deux autres. L'un se trouve à Jaen; nous ignorons quel est le possesseur du troisième.

Alicante a passé pour la place forte la plus importante de tout l'ancien royaume de Valence, mais l'existence du chemin de fer lui donne désormais un autre caractère. Pour faciliter l'extension qui doit résulter d'un mouvement commercial chaque jour plus important, le gouvernement a autorisé la démolition des murailles; on a retiré l'artillerie qui les garnissait; on ne conserve en état d'armement que les forts, et la citadelle de Santa Barbara. Celle-ci, qui passe pour inexpugnable, est construite au sommet d'une montagne calcaire complètement isolée, à 280 mètr. au-dessus du niveau de la mer; elle est plutôt remarquable par sa position que par son installation; mais ce qu'elle offre au touriste, c'est un merveilleux spectacle digne de celui dont on jouit du sommet de la montagne de Mongó.

Les principaux produits du territoire d'Alicante sont: le blé, l'orge, le maïs, le chanvre, le lin, des fruits excellents, de l'huile, et ce vin renommé, considéré par certains amateurs comme le meilleur de l'Espagne, que nous appelons du terme général de vin d'Alicante, et qui porte dans le pays le nom de *Fondello*.

L'industrie locale est peu active; elle se limite aux besoins de la population, et son établissement le plus important est la fabrique de tabacs, qui occupe 2,400 ouvrières, et d'où il sort une immense quantité de petits paquets de cigarettes dont le papier est parfumé au jus de réglisse.

Le commerce est très-animé. Le port est fréquenté par des navires de toutes les nations, anglais, français, suédois, sardes, belges, hollandais et anglo-américains. L'exportation consiste en amandes, boissellerie, nattes, corderie de sparte, graine de kermès, réglisse et vins: on importe des sucres, de la morue, du cacao, des denrées coloniales, et des tissus de France, de Belgique, d'Al-

lemagne et d'Angleterre. Les divers pays y ont des consuls ou agents consulaires; la France est représentée par un vice-consul.

D'Alicante à Murcie, R. 81;— Alicante, à Jativa par Alcoy. R. 82.

ROUTE 61.

DE MADRID A TOLÈDE.

Par chemin de fer (90 kil.)

Départs de Madrid à 7 h. 30 min. du matin et à 6 h. 55 min. du soir.—Trajet en 3 h.—Prix: 37, 26 et 14 réaux. On suit la route précédente par Getafé, Pinto et Aranjuez jusqu'à la station de Castillejo (63 kil.), où l'on prend l'embranchement spécial de Tolède. Cette voie longe la rive gauche du Tage, presque toujours au niveau du sol, sans travaux importants et au milieu d'une plaine découverte. Elle a établi sur le trajet la station de prise d'eau d'Algodor, au passage d'une petite rivière de ce nom qui se jette dans le Tage.

La station d'arrivée est au pied de la ville, auprès du beau pont d'Alcantara.

On revient de Tolède à 5 h. 55 min. du matin et à 6 h. 50 min. du soir; arrivée à Madrid à 9 h. 5 min. du matin et à 10 h. du soir.

Voir ci-dessus la description de Tolède, p. 461.

ROUTE 62.

DE TOLÈDE A TALAVERA DE LA REINA (68 mil.)

En sortant de Tolède par la porte de Visagra, on laisse à droite la route de terre de Tolède à Madrid par Olias et Illescas, et on traverse les grandes plaines qui s'étendent entre cette route et le Tage. On y rencontre (5 kil. 1/2) la *venta del Hoyo*, puis (5 kil. 1/2) la *venta de Guadarrama*, halte construite sur la rive gauche de la rivière de ce nom qui descend des montagnes de Guadarrama, et se

jetée dans le Tage à 5 kil. sur la gauche. On franchit cette rivière sur un pont de pierre.

5 kil. 1/2 (16 kil. 1/2). *Rielves*, v. de 300 hab., sans aucune importance, entouré de terres cultivées, de prairies et de quelques plantations d'oliviers.

5 kil. 1/2 (22 kil.). *Torrijos*, pet. V. de 2,000 hab., située dans une grande plaine, un peu humide et peu saine; les habitants y sont sujets aux fièvres intermittentes, aux rhumatismes, aux ophthalmies, et il est rare que la vie s'y prolonge au delà de soixante ans. *Torrijos*, qui en raison de son voisinage avec Tolède fut souvent habitée par les rois de Castille, et notamment par don Pedro, fut autrefois entourée de murailles dont il reste quelques traces et deux portes. Les maisons sont de mesquine apparence, et on n'y remarque d'autre édifice un peu intéressant qu'un ancien palais des comtes d'Almira, dont le portail, les sculptures et les décorations intérieures sont défigurés par les couches successives de chaux qui y ont été appliquées. Au S. de la ville existait un monastère de franciscains, construit sur le plan de celui de San Juan de los Reyes de Tolède; il n'en reste que quelques murs et le cloître.

1 kil. 1/2 (23 kil. 1/2). *Gerindote*, bourg de 1,300 hab., tous agriculteurs, et produisant du blé et de l'huile qui s'exportent en assez grande abondance vers Madrid et la Vieille-Castille.

7 kil. 1/2 (31 kil.). *Carmena*, bourg de 1,200 hab., mal bâti, avec une église passable.

4 kil. (35 kil.). *Carriches*, v. de 500 hab., sur une petite hauteur, entouré d'un territoire assez pauvre et peu productif.

3 kil. (38 kil.). *Erustes*, v. de 180 hab., à une petite distance à gauche de la route.

7 kil. (45 kil.). *Cebolla*, bourg de 1,500 hab., placé entre deux collines, dans une vallée humide qui descend vers le Tage, à 1 kil. au

S. Ce pays est riant, planté d'arbres, et de vignes qui produisent un vin excellent. Il appartient en grande partie à la maison de Frias, qui possède dans l'intérieur du bourg, au milieu de maisons d'assez pauvre apparence, un palais remarquable surtout par ses balcons de fer et par les grilles qui ferment ses fenêtres. La maison de Frias possède encore hors du village un vieux château construit au sommet d'une colline pelée, et qui appartient autrefois à l'ordre du Temple. De ce point la vue est magnifique et s'étend sur de beaux jardins bien cultivés. A env. 19 kil. de Cebolla, la route vient aboutir à la grand'route royale de Madrid à Badajoz (R. 98), avec laquelle on franchit la rivière d'Alberche sur un beau pont de pierre. A une distance de 4 kil. au delà de ce pont, on arrive à

23 kil. (68 kil.). *Talavera de la Reina*. (V. pour la description de cette ville, la R. 98.)

ROUTE 63.

DE TALAVERA A PLASENCIA (195 k.)

On suit la route de Madrid à Badajoz (R. 98) par *Oropesa* et *Naval moral* jusqu'à *Almaraz* (79 kil.). En quittant cette dernière ville on prend un chemin à droite, à travers un pays accidenté et un peu montagneux qui s'étend entre le Tage et le Tietar. Sur la gauche de cette rivière on rencontre

11 kil. (90 kil.). *Toril*, v. de trente maisons. Ses habitants sont agriculteurs. On passe, à 11 kil. au delà, à la *venta de Bazayona*, puis au milieu des plateaux découverts qui précèdent *Plasencia*, on aperçoit, sur une colline,

17 kil. (118 kil.). *Malpartida*, pet. V. de 2,191 hab., assez mal bâtie, distribuée en rues irrégulières et peu praticables. L'église, dédiée à saint Jean-Baptiste, est assez vaste, bâtie en pierre, avec une façade d'un assez bel effet ornée des statues de saint Pierre et de saint

Paul. La route présente une côte rude et difficile jusqu'à

5 kil. (123 kil.). **Plasencia.** (Voir R. 31, p. 185.)

ROUTE 64.

DE MADRID A CORDOUE (389 kil.)

Les diligences qui font le service de Madrid à Cordoue (V. p. 397) sont transportées par le chemin de fer (R. 60) jusqu'à *Tembleque* (100 kil.); elles iront même jusqu'à *Alcazar de San Juan*, lorsque sera terminée la traverse qui doit relier cette dernière station à la route de terre par *Villarta de San Juan*. L'opération très-simple de la mise à terre des voitures, qui sont transportées sur des trucks avec leurs roues, est très-lente, et fait perdre à *Tembleque* un temps infini. On n'a pas la bonne habitude, sur le chemin de fer, d'avertir les voyageurs, au moment où ils descendent, de la durée des arrêts. Il en résulte que se croyant près de partir, ils ne prennent pas le temps de déjeuner. Le buffet est assez bien tenu, mais l'eau de *Tembleque* est détestable, et on doit s'en garder soigneusement.

2 kil. de la station (102 kil.). *Tembleque*, V. de 2,935 hab., assez étendue, construite dans un fond, et dominée par quelques collines qui y entretiennent une humidité peu salubre à la santé publique. Deux lacs d'eau dormante qui existent auprès de la ville ne contribuent pas peu à l'insalubrité du pays. On voit dans *Tembleque* quelques maisons passables; l'une d'elles, la principale, a l'apparence d'un palais avec un portail à colonnes et un balcon armorié et sculpté. La place est régulièrement carrée et tout entourée de galeries en bois au rez-de-chaussée, et au premier étage; la route et une rue la traversent sous des portiques. Les rues sont indignement entretenues, et présentent des mares de boue liquide et infecte, continuellement entretenues

par les eaux vannes des habitations. La route, droite, à peine accidentée, traverse une vaste plaine; on aperçoit au loin, à l'horizon, les premiers plans de la Sierra Morena. 2 h. env. après avoir quitté *Tembleque* on rencontre la maison de poste de la *Cañada de la Higuera* et quelques habitations de cultivateurs. A droite on aperçoit le village et le château de *Consuegra* qui datent de *Trajan*, et où l'on retrouve des restes d'un amphithéâtre et d'autres travaux du temps des Romains. Le pays est complètement découvert; ce ne sont que terres cultivées sans autre ombre que celle projetée par les poteaux du télégraphe électrique, et ceux-ci, avec leurs doubles traverses simulant la croix latine, ont un aspect de mauvais augure. On aperçoit de loin, avant d'y arriver

22 kil. 1/2 (124 kil. 1/2). *Madridjos*, pet. V. de 5,200 hab., à maisons basses et mal bâties, peu salubre en raison des eaux stagnantes qu'y laisse la petite rivière d'*Amarguillo*, et des boues de ses rues, non moins infectes que celles de *Tembleque*. On y voit un assez beau couvent de religieuses, et à la sortie de la ville une promenade plantée d'arbres de belle venue. Le pays est plat et la vue s'étend à une immense distance. Une petite éminence à droite de la ville porte un vieux château et des moulins à vent. On passe l'*Amarguillo* sur un pont à la sortie de la ville, et on laisse à droite le bourg de *Camuñas* et la V. de *Herencia* (7,150 hab.).

17 kil. (141 kil. 1/2). *Puerto Lapiche*, la première localité de la province de *Ciudad Real*; ce chef-lieu est à 45 kil. au S.-O. C'est à l'entrée de *Puerto Lapiche*, « lieu de grand passage où on ne pouvait manquer de rencontrer toutes sortes d'aventures » que don Quichotte, lors de sa deuxième sortie, livra à l'écuyer bizcayen l'une de ses premières batailles. Le village, qui se compose d'une centaine de

pauvres maisons en terre, est placé entre deux collines plantées d'arbres. On passe un pont assez long, jeté sur le Guadiana, avant d'atteindre

11 kil. (152 kil. 1/2). *Villarta de San Juan*, où se rattache la route neuve qui vient de la station d'Alcazar. Il compte env. 150 maisons. La route court toujours presque en droite ligne vers les montagnes, et passe (14 kil.) à la *venta de Quesada*, que M. Desbarolles (*Deux Artistes en Espagne*) signale comme celle où don Quichotte se fit armer chevalier. Cervantès indique en effet que l'hôtellerie de la *Veillée des armes*, qui fut la première étape des célèbres aventures, est près d'Argamasilla, entre ce village et le Puerto Lapiche; c'est de ce côté aussi que devaient être les moulins à vent, et non à Criptana (V. p. 479) qui est dans une direction tout opposée. A droite de la Venta de Quesada on voit une belle métairie nommée la Madera, qui appartient au marquis de Miraflores. La route continue d'être droite et plate, jusqu'à

14 kil. 1/2 (181 kil.). *Manzanarès*, très-jolie V. de 9,100 hab., d'un caractère très-prononcé, bien bâtie, avec une vaste place, des couvents, une église gothique moderne en pierre avec un beau rétable. La petite rivière Azner, tributaire du Guadiana, arrose la ville et fertilise les campagnes qui l'entourent, dans lesquelles on aperçoit une centaine de fermes et de métairies en bon rapport. L'industrie locale consiste dans quelques métiers de draps et d'étamines, des fabriques de savon, des distilleries d'eau-de-vie, etc. On franchit l'Azner sur un pont d'une arche, laissant à droite la petite V. de La Solana; on rencontre à 11 kil. la maison de poste de la *Consolacion*, et plus loin

11 kil. (203 kil.). *Val de Peñas (posada del Mediodía)*, V. de 11,200 hab., célèbre par ses vins. Elle est située au milieu d'une vaste plaine; ses maisons sont bien bâ-

ties; ses rues larges et bien empierrées; la place de la Constitution est vaste et d'un bel aspect. Sur la façade de l'église, qui est ancienne et bien construite, on remarque deux pierres qui portent des inscriptions arabes. On dit que les vignes de Val de Peñas proviennent de plants apportés de la Bourgogne; la récolte, qui en est considérable, est l'objet d'un commerce très-actif. On s'arrête d'ordinaire pour dîner à Val de Peñas, et la tenue, la recherche, la propreté de la posada donnent un heureux démenti à la mauvaise réputation qu'on a faite aux hôtelleries espagnoles. Le pain est excellent, le vin n'est pas digne de la réputation locale; mais la table est assez copieusement servie (12 réaux).

11 kil. (214 kil.). *Santa Cruz de Mudela*, pet. V. de 2,000 hab., située sur la pente d'une colline et sous un climat agréable; ses rues sont droites, empierrées et propres. L'église, dont le maître-autel est d'un bon style, date du commencement du xv^e siècle. Santa Cruz rivalise avec Albacete pour la fabrication des *navajas* et de la coutellerie commune; on y vend aussi des *ligas* ou jarretières tissées, brodées et ornées de devises. On exploite dans les environs une belle mine d'antimoine. En sortant de Santa Cruz on rencontre une première côte; les collines qui s'aperçoivent des deux côtés du chemin sont bien cultivées, et sur quelques-unes on a essayé des plantations de chênes-verts. L'horizon se rétrécit, et on atteint le commencement de la Sierra Morena à

8 kil. (222 kil.). *Almuradiel*, v. insignifiant, de 450 hab. C'est la première des *nuevas poblaciones* ou colonies que fonda Charles III pour faciliter aux voyageurs la traversée de la Sierra Morena, et aider à la poursuite et à la destruction des bandits qui infestaient la montagne. Les *nuevas poblaciones*, placées au milieu de

contrées fertiles, avaient reçu, lors de leur fondation, des privilèges qui y attirèrent promptement un grand nombre d'habitants. La route, habilement tracée au milieu de jolies collines plantées de chênes-nains, prend un aspect pittoresque qui repose des tristes nudités des plaines de la Manche; le sol néanmoins, à mesure qu'on s'élève, devient moins productif; on n'y voit pas de grands arbres comme dans les montagnes que traverse la route d'Aragon; il n'y vient guère que des bruyères et des jaras, et don Quichotte, que Cervantès amena de ce côté pour faire sa célèbre pénitence, y trouverait difficilement un chêne à déraciner. Avant de pénétrer dans les défilés les plus étroits de la montagne, on s'arrête à (17 kil.) la *venta de Cardenas* qui, d'après quelques interprètes du célèbre roman, et seulement en raison de la similitude du nom, serait celle où Cardenio, le curé et Dorothée amenèrent don Quichotte après l'avoir tiré de son désert; mais cette hôtellerie ne ressemble en rien à la description que donne Cervantès; c'est tout simplement une vaste grange avec un grand portail à plein-cintre et de petites ouvertures grillées; elle n'a ni cour ni dépendances; l'hôtellerie de Martornes était plutôt dans la plaine, vers Santa Cruz de Mudela.

Au delà de la *venta de Cardena* on franchit un ravin, laissant à droite une autre *venta* en ruines; la montagne devient sombre, de plus en plus accidentée; les rochers grandissent, prennent des formes déchirées; on les croirait taillés à coups de hache. Sur certains points, ils sont couverts de mousse et entourés d'une active végétation, qui rappelle quelques-unes de ces belles gorges des Pyrénées placées entre Argelès et Cauterets. Les ravins sont plus profonds, et les précipices bordent de très-près la route. Celle-ci est bien tracée, mais mal en-

tretenue; elle fait de nombreux détours pour éviter des précipices d'une profondeur effrayante. Le défilé de *Despeñaperros*, dans lequel la nature semble avoir accumulé, au-dessus des gouffres les plus sombres, ses rochers les plus hardiment posés, est placé sur la limite des deux provinces de Ciudad Real et de Jaen. Le point de partage est indiqué par une pyramide sur un côté de laquelle on a sculpté l'image de la Vierge de Tolède, et sur l'autre une Sainte-Face, copiée, dit-on, d'après celle d'un saint suaire conservé à Jaen. On peut suivre à pied, le long des pentes de la gorge, pendant que les voitures montent péniblement par la route, un petit chemin qui descend au milieu des roches, des arbousiers et des bruyères, et qui abrite beaucoup le trajet. Par ce chemin qui n'est pas toujours facile, mais qui offre de charmants aspects, au cœur même de la montagne, on arrive longtemps avant les voitures à

11 kil. (256 kil.) *Santa Elena*, première localité de la province de Jaen et de l'Andalousie; elle se trouve déjà à une certaine distance au delà du point culminant, et dans une jolie position, sur le versant méridional de la Sierra. *Santa Elena*, v. de 550 hab., forme une longue rue, à maisons régulières, fermée par une chaîne ou *portazgo* du côté de la montagne; c'est encore une des *nuevas poblaciones*. Sa fondation date de 1767. La route descend rapidement pour atteindre

8 kil. (264 kil.). *Las Navas de Tolosa*, v. de 210 hab., auprès duquel s'étendent ces grandes plaines où l'armée chrétienne des rois Alfonse VIII de Castille, don Pedro d'Aragon et don Sancho de Navarre mirent en complète déroute les bandes musulmanes de Mohamed el Nassr (Voir *Castille*, p. 394). En descendant de Las Navas on aperçoit au dernier plan, à gauche, la Sierra de Segura, où le Guadalquivir prend sa source,

On laisse à droite un haut fourneau, à côté d'un vieux château ruiné et on parcourt une belle vallée plantée d'oliviers. Les aspects ont changé presque subitement; la végétation est belle et active, la terre est riche, le ciel est plein de lumière; on aperçoit les premiers aloës qui développent leurs grandes feuilles épaisses sur le bord du chemin. En avant, après une petite heure de marche, et au sommet d'une montée, on aperçoit le clocher en pyramide et les constructions régulières de

5 kil. 1/2 (269 kil. 1/2). *La Carolina*, V. de 2,000 hab., la principale des fondations de Charles III. L'entrée en est régulière et presque monumentale; à droite et à gauche s'élèvent deux jolis clochers. La rue principale est tirée au cordeau; les maisons sont toutes pareilles, de même hauteur, et coupées par des rues à angle droit. La place, au centre de la ville, est octogone, entourée de deux étages de galeries. A la sortie, on rencontre une fontaine surmontée d'une pyramide et entourée de bancs de pierre.

Le pays est couvert d'oliviers qui produisent année moyenne 15,000 arrobes d'huile (177,500 litres). La route rencontre au milieu des oliviers et des fermes d'exploitation

5 kil. 1/2 (275 kil.). *Carboneros*, v. moderne de 520 hab., situé au bas d'une côte, et dont les oliviers produisent aussi chaque année jusqu'à 20,000 arrobes (250,000 litres).

3 kil. (278 kil.). *Los Rios* (140 hab.).

3 kil. (281 kil.). *Guarroman*, groupe de hameaux, la dernière des *nuevas poblaciones*, formant une agglomération de 1,000 hab. env. La route descend en serpentant au milieu de jolis vallons jusqu'à

11 kil. (292 kil.). *Bailen*, V. de 5,000 hab., dans une situation très-pittoresque, sur un terrain en pente entouré de collines cul-

tivées. Les rues et les places sont pavées; les maisons sont bien construites. A la sortie de la ville est une jolie alameda plantée d'arbres, au milieu de laquelle s'élève une pyramide commémorative de l'événement moderne qui a donné une célébrité européenne au nom de Bailen. Les historiens appellent du reste qu'il s'y est livré, à des époques bien éloignées, trois batailles qui ont chaque fois décidé du sort de l'Espagne. La première fois, en 226 avant Jésus-Christ, Publius Scipion, avec 45,000 fantassins et 3,000 cavaliers, y battit 74,000 Carthaginois commandés par Asdrubal, tua 8,000 hommes et fit 12,000 prisonniers. Bailen s'appelait alors *Bacula*. La seconde fois ce fut la bataille de Las Navas de Tolosa; la principale action eut lieu non loin de Bailen, dans une plaine qui a conservé le nom de *Campo de Matanza*. La troisième fois, 596 ans après la victoire de Las Navas, le même mois et à peu près le même jour, eut lieu ce combat néfaste pour nos armes que rappelle la pyramide de l'Alameda.

Après le malheureux pillage de Cordoue, dont nous serons obligé de parler, le général Dupont, forcé de rétrograder devant l'immense développement que prenait l'insurrection en Andalousie, vint d'abord s'établir à Andujar avec la division Barbon, ayant à Bailen une division commandée par le général Vedel, et à la Carolina celle du général Gobert, gardant l'entrée des défilés de la Sierra-Morena. L'armée espagnole d'Andalousie, commandée par Castaños et soutenue sur la droite par l'armée de Grenade que conduisait le général Reding, parut le 16 juillet 1808 en vue d'Andujar. Dupont en informa le général Vedel. Celui-ci se porta tout entier vers Andujar, puis, reconnaissant que cette ville n'était pas menacée, il remonta vers Bailen. Il avait commis une première faute en découvrant cette position, il la re-

nouvèla en se portant vers la Carolina, sur le faux bruit que l'armée de Reding manœuvrait sur sa droite pour surprendre cette ville et couper le chemin de la Sierra. Vedel était à peine réuni au général Gobert, que Reding, après avoir passé le Guadalquivir à Menjíbar, marcha rapidement sur Bailen. Dupont, averti de ce mouvement, songea alors à quitter Andujar, où il n'eût jamais dû s'arrêter, afin de venir occuper Bailen et de rallier ses autres divisions. Il partit pendant la nuit du 18 au 19 juillet; mais, au lieu d'avant-postes français, il trouva à Bailen des bataillons espagnols occupant la route en colonne serrée, et derrière ces bataillons une armée de 18,000 hommes rangée sur trois lignes, ayant sur son front une artillerie formidable, et se disposant à venir seconder un mouvement offensif de Castaños. De part et d'autre on attaque; le combat conduit avec ardeur et bravoure de notre côté, malgré l'infériorité du nombre, dure toute la matinée sans que les charges de front de notre petite division parviennent à entamer la triple ligne espagnole; au milieu de la journée on s'arrête de part et d'autre accablé par la chaleur et par la fatigue; la division du général Dupont est réduite à 3,000 hommes valides, et tout à coup elle entend derrière elle le canon qui annonce l'arrivée de Castaños; elle est complètement enveloppée par 30,000 combattants! Dupont obtient une trêve.

Cependant le général Vedel, qui avait fatigué ses soldats à la recherche d'un ennemi imaginaire dans les premiers défilés de la Sierra, entend, le 19, la canonnade de Bailen. Il hésite, perd la matinée à rallier sa colonne, n'arrive qu'à onze heures par une chaleur étouffante à Guarroman. Déjà le bruit de la canonnade commençait à se ralentir. On perd du temps à explorer les gorges sur les côtés de la route. A midi le

canon cesse de gronder. Le général Vedel se persuade que ce n'a été qu'un combat d'avant-postes, et ne se presse plus. Il donne deux heures à ses troupes pour se reposer et faire la soupe; on repart à deux heures; on marche lentement, à cinq heures on arrive et on aperçoit les Espagnols. Alors seulement le général Vedel comprend que les ennemis se sont placés entre lui et son général en chef, il se décide à passer, il commande l'attaque, et à ce moment accourt un parlementaire espagnol qui lui annonce qu'il y a une trêve. Vedel refuse d'y croire; ses troupes chargent, enveloppent un bataillon; sa cavalerie culbute tout ce qu'elle rencontre; les Espagnols furieux menacent alors de se jeter sur la division Barbou et d'égorger tout ce qui reste. Le général Dupont est contraint de prescrire au général Vedel de cesser le feu.

Lorsqu'on commença à négocier, le général de la Peña, qui commandait la division espagnole venue d'Andujar, exigea que les trois divisions françaises se rendissent à discrétion, menaçant d'écraser la division Barbou. Dupont parla de se faire tuer avec les hommes qui lui restaient; les malheureux étaient exténués de fatigue et de faim, pas un n'était de force à recommencer la lutte. Les négociations reprirent avec Castaños lui-même, et après de longs débats, on obtint que les trois divisions pourraient se retirer sur Madrid, la première après avoir remis ses armes, les deux autres sans condition. Au moment où on allait rédiger cette convention, Castaños reçut une lettre trouvée sur un officier français envoyé de Madrid au général Dupont. Cette lettre expliquait la nécessité d'une concentration des troupes auprès de la capitale et ordonnait au corps d'armée du général de rentrer dans la Manche. Castaños comprit alors que la capitulation qu'il était prêt à signer

servait les intérêts ennemis, qu'il n'y gagnerait que le stérile honneur de prendre à la division Barbou ses canons et ses fusils. La lettre fut loyalement communiquée aux plénipotentiaires de Dupont, qui se virent contraints d'accepter des conditions nouvelles. Il fut stipulé que la division Barbou resterait prisonnière de guerre, et que les deux autres, dirigées sur Cadix, évacueraient l'Espagne par mer. A la nouvelle de cette issue désastreuse des négociations, Dupont, se réveillant de l'abattement où l'avait jeté son désastre, voulut au moins tenter de conserver à l'armée française les deux divisions de Vedel; il l'invita secrètement à repartir pour la Carolina, et à chercher à gagner les Espagnols de vitesse pour atteindre Madrid. Vedel fut dans la nuit à la Carolina, poussa même jusqu'à Santa Elena; mais on en fut tout aussitôt informé à Bailen; on menaça de nouveau de massacrer la division Barbou si les deux autres ne rentreraient pas. Dupont cédant encore une fois envoya un contre-ordre, et Vedel revint à Guarroinan.

« Telle fut, dit M. Thiers, cette fameuse capitulation de Bailen, dont le nom dans notre enfance a aussi souvent retenti à nos oreilles que celui d'Austerlitz ou d'Iéna... Dans ces situations extrêmes, la résolution de mourir est la seule digne, la seule salutaire; à l'arrivée du général Vedel, la résolution de mourir pour percer la division Reding eût permis aux deux parties de l'armée française de se joindre et de sortir triomphantes de ce mauvais pas, au lieu d'en sortir humiliées et prisonnières. En sacrifiant sur le champ de bataille le quart des hommes morts plus tard dans une affreuse captivité, on eût changé en un triomphe le revers le plus éclatant de cette époque extraordinaire. »

A Bailen la route se bifurque. D'un côté elle passe le Guadal-

quivir à Mengibar pour atteindre Jaen, et de là Grenade, Malaga et Almeria. De l'autre côté elle rencontre le fleuve à Andujar pour continuer vers Cordoue et Séville.

On franchit à moitié chemin le torrent du Rumblar sur un joli pont, puis on arrive à

28 kil. (320 kil.). *Andujar*, V. de 9,500 hab., dans une jolie plaine, sur la rive droite du Guadalquivir. Elle est sombre; on la dit malsaine; ses rues cependant sont propres et bien pavées. On n'y rencontre aucun autre édifice remarquable que la Maison-de-Ville, qui occupe un des côtés de la place de la Constitution. L'église principale, *Santa Maria*, est sur l'emplacement d'une ancienne mosquée; le portail appartient au genre *plateresque* ou renaissance; l'intérieur est gothique; on y signale un saint sépulcre en relief, de la première époque de la restauration des arts en Espagne, et digne de toute l'attention des artistes. On trouve hors de la ville de belles plantations d'arbres et une promenade qui conduit au Guadalquivir; la campagne environnante est une des plus agréables et des plus peuplées de l'Espagne; les fermes, les métairies, les pâturages y sont en grand nombre; des champs d'oliviers y ont de 20 à 25 kil. d'étendue. Les cours d'eau sont nombreux et viennent rencontrer le célèbre Guadalquivir, qui coule à 1,000 mètr. env. au sud de la ville.

Après le général Dupont, qui vint terminer si tristement à Bailen sa belle carrière militaire, Andujar reçut, en 1809, le roi Joseph et le maréchal Soult. Le duc d'Angoulême y rendit, le 8 août 1823, l'ordonnance qui rendit célèbre le nom de cette ville, et qui, pour mettre un terme aux violences du parti royaliste en Espagne, pendant que Ferdinand VII était prisonnier des cortès à Séville, défendit les arrestations arbitraires

dont étaient victimes, dans tout le royaume, les partisans du parti libéral.

On traverse le Guadalquivir, au delà d'Andujar, sur un vieux pont de quinze arches, en mauvais état, ayant au milieu une espèce de place d'armes. Arrivé sur la rive gauche du fleuve, on est en pleine Andalousie, sur le territoire de la province de Cordoue.

25 kil. (345 kil.). *Villa del Rio*, petite V. de 3,500 hab., située au pied de belles collines plantées d'oliviers, sur la rive gauche du Guadalquivir. Son église est un ancien château arabe. En quittant *Villa del Rio*, la route s'écarte du Guadalquivir, et passe en vue de *Montoro*, petite V. située sur la droite et sur les bords du fleuve; c'est là que se retirant de Cordoue sur Andujar, en juin 1808, l'armée du général Dupont trouva suspendus aux arbres, ou à moitié ensevelis et déchirés en lambeaux, les cadavres de Français surpris isolément par l'ennemi. Cet acte de barbarie, dont jamais nos soldats n'avaient donné l'exemple dans aucune contrée de l'Europe, produisit sur nos troupes une impression profonde, et malheureusement ce ne fut pas un fait isolé : nous aurions trop à faire pour signaler les autres.

17 kil. (362 kil.). *Pedro Abad*, bourg de 1,596 hab., situé à une petite distance du Guadalquivir, dans une belle plaine plantée de mûriers, de vignes, d'oliviers, d'arbres à fruit. On aperçoit sur la gauche, à env. 8 kil., la V. de *Bujalance* (8 à 9,000 hab.), au-dessus de laquelle s'élève un vieux château ruiné, flanqué de sept tours, qui fut bâti en 935 par Abderrame III, roi de Cordoue. Au delà de *Pedro Abad* on rencontre la venta et la maison de poste de *El Carpio* (5 kil.), dépendant d'une petite ville de 2,600 hab., qui occupe une colline voisine de la route, et que surmonte une tour de style mauresque et un autre

vieux château. Le Guadalquivir coule à gauche dans un fond; la campagne est fertilisée par ses eaux, qui sont élevées vers les terres au moyen d'un bel appareil construit avec un tel art et une telle solidité, qu'il marche sans interruption et sans réparations depuis 1563.

La route, unie et à peu près droite, est bordée de méteries. Elle franchit plusieurs petits cours d'eau affluents du Guadalquivir, et se rapproche de ce fleuve, à 14 kil. env. de *El Carpio*, auprès de la maison de poste de la *Casa blanca*. A cet endroit existe un magnifique pont de marbre noir de vingt arches, au delà duquel se trouvent la *venta de Alcolea* et un vaste bâtiment nommé la *Regalada*, appartenant au domaine royal, et dans lequel était installé autrefois un haras des belles races de chevaux de Cordoue; ce n'est aujourd'hui qu'une écurie. La route, ayant maintenant le Guadalquivir à gauche, est tracée au milieu de belles prairies; à l'extrême droite s'élève vers l'horizon la Sierra Morena, dont les derniers contre-forts sont couverts d'habitations blanches entourées de bouquets d'arbres. Des cours d'eau, le *Guadalmellato*, le *Guadalbarbo*, sillonnent les prairies pour arriver au fleuve en coupant la route; et en avant, à demi cachée par les mouvements du terrain, on découvre Cordoue, sans aspect, ramassée, sans clochers ni monuments élevés. Au fond, et au S.-E. de la vallée, que limitent au S. les montagnes de Grenade, on aperçoit un grand rocher conique isolé, que couronnent les ruines du vieux château arabe d'*Almodovar*, avec une tour presque intacte de 100 pieds de haut. Ce fut, au temps du roi don Pedro, l'une des forteresses auxquelles il confiait ses trésors. Après qu'on a franchi un vieux pont de cinq arches jeté sur le Guadalbarbo, on perd Cordoue de vue. La végétation de toute la vallée est magni-

fique; la route est bordée de haies d'aloès, et sauf cette plante dont les feuilles atteignent d'énormes proportions, sauf l'olivier au feuillage triste et pâle, cette végétation verte et riante apporte, au premier moment, un souvenir des fraîches vallées de la Normandie. Des orangers couverts

de fruits, des palmiers à la tête gracieusement inclinée ramènent la pensée vers l'Andalousie; ils entourent la principale entrée de

27 kil. (389 kil.). **Cordoue** (CORDOBA), chef-lieu de l'une des huit provinces entre lesquelles a été divisée l'ancienne Andalousie.

ANDALOUSIE.

Administrativement, ce nom célèbre et poétique, qui désignait d'une façon générale le S. de l'Espagne au-dessous de la Sierra Morena, n'appartient plus qu'à une circonscription militaire établie sur une partie de ce territoire; c'est-à-dire à la capitainerie générale dont le chef-lieu est à Séville, et que subdivisent des *comandancias generales*, en même temps provinces civiles, placées à Séville, à Cordoue, à Cadix et à Huelva. L'autre moitié de l'Andalousie forme la capitainerie générale de Grenade, avec les *comandancias generales* ou les provinces civiles de Grenade, Jaen, Almeria et Malaga. En outre, ces deux grandes divisions ont été affectées aux *audiencias* ou cours judiciaires dont les sièges sont à Séville et à Grenade. Nous n'avons donc plus à parler de l'Andalousie que pour ce qu'elle a été, et nous étudierons la statistique, la description ou l'histoire actuelle de ses divisions modernes lorsque nous rencontrerons chacune d'elles.

La vieille Andalousie avait pour limites naturelles: au S. la Méditerranée et l'Océan, chacun dans une étendue à peu près égale, à droite et à gauche du détroit de Gibraltar; à l'O. les frontières de Portugal; au N. la chaîne de la Sierra Morena; à l'E. les montagnes de Segura et de Cazorla. Ces limites renferment une étendue de pays de 87 lieues de l'E. à l'O., et de 40 lieues du N. au S., soit 3,280 lieues carrées de superficie.

Cette grande section géographique de la Péninsule espagnole est hérissée de montagnes plus ou moins élevées, les unes fertiles, les autres riches en pâturages, en mines de toute espèce ou en carrières de marbre et de pierres de diverses natures. La Sierra Morena, qui l'enveloppe d'abord de l'E. à l'O., puis dans la direction du S.-O., donne naissance à une foule de cours d'eau qui, descendant vers le S., vont pour la plupart se joindre au Guadalquivir, dont le cours est parallèle à la chaîne, au pied de ses derniers contre-forts. Un petit nombre d'autres, comme le rio Tinto et l'Odiel, vont se jeter directement dans l'Océan, entre les bouches du Guadalquivir et celles du Guadiana. A peu près parallèlement à la Sierra Morena, et formant une seconde ligne, se dessine une autre chaîne qui part du district de Huescar, dans la province de Grenade, court vers l'O. où elle rencontre les montagnes d'Alhama et de Ronda, descend vers le S., s'approche un instant de Cadix, et va aboutir à Gibraltar. Cette chaîne sépare les cours d'eau qui naissent dans la contrée, et à l'exception d'un seul, le Guadalete, qui des montagnes de Ronda descend vers le golfe de Cadix, elle dirige tous les autres vers la Méditerranée, où ils

ont leurs embouchures entre Gibraltar et le château de los Torreros qui forme la limite des provinces d'Almeria et de Murcie. Parmi ces fleuves, nous pouvons citer le Guadairo, le Guadajoz, le Grande, l'Adra et l'Almanzora; les autres, le Genil, le Guadix, le Guadalimar et le Corbones, descendent des versants opposés, et se jettent dans le Guadalquivir.

Quand on pénètre de la Castille dans l'Andalousie, avant d'atteindre Cordoue, on traverse un pays dont les produits naturels indiquent l'influence d'un climat qui n'est déjà plus tempéré; la transition cependant est encore peu sensible. Mais peu à peu on voit la végétation prendre un nouveau caractère; sur les pentes des montagnes croissent les lentisques, les kermès, les anagyris et autres arbustes des pays chauds; puis les plantes ombellifères, les malvacées et les labiées de l'Afrique. Aux environs de Séville on voit s'élaner les platanes, les éritales, l'arbre corail; puis, à mesure qu'on s'approche des côtes maritimes, on voit disparaître toute trace de la végétation européenne pour faire place aux plantes exotiques. Les palmistes ou palmiers nains sont la plante indigène de cette partie de l'Andalousie; ils s'emparent de tout le terrain que le laboureur ne sait pas leur disputer. Le câprier, l'olivier sauvage, croissent spontanément dans les terres rocheuses; les girofliers ou violiers se rencontrent partout. Au temps de la floraison, les villages sont embaumés par les parfums des orangers et des limons, qui forment autour de tous les centres habités des bois considérables; le feuillage disparaît sous un immense rideau de fleurs blanches, et à certains moments les émanations parfumées sont telles, que le voisinage de ces arbres magnifiques est presque insupportable. La terre est sèche, mais néanmoins d'une fertilité telle, qu'il n'est à peu près rien parmi les choses nécessaires à la vie de l'homme qu'elle ne produise en grande abondance. Il se fait des récoltes considérables de blé, d'orge, d'huile, de vins exquis qui fournissent à une grande partie de l'Europe et de l'Amérique. Les champs donnent des fruits de toute espèce; les vergers et les jardins sont couverts d'orangers, de limons, de figuiers, de grenadiers. Les légumes sont très-appréciés, et rares cependant en raison de la sécheresse d'un terrain où manquent les irrigations. Sur les côtes de la Méditerranée, entre Gibraltar et Almeria, on cultive le coton et la canne à sucre; on récolte la soie, le citron, la bergamote, les figes, les amandes, et on prépare les raisins secs. D'immenses pâturages nourrissent une grande quantité de bétail: des vaches, des chèvres, des moutons; la chasse est abondante, surtout en lièvres et en perdrix. On sait quels sont les mérites des magnifiques races de chevaux de sang généreux et de noble allure qu'éleve l'Andalousie. Les rivières renferment presque toutes d'excellents poissons, et ceux que produit la mer sont variés et estimés. Si riche au temps des Carthaginois et des Romains en mines d'or, d'argent, d'autres métaux et de pierres précieuses, le sol andalou recèle encore des richesses considérables, et nous aurons l'occasion de les préciser en nous occupant de chaque province.

Du caractère général des Andalous nous pouvons dire qu'ils sont

gais, d'une imagination ardente, ayant conservé jusque dans le langage et la prononciation de nombreuses traces de leur origine arabe. On retrouve parmi eux un grand nombre de familles de la race *gitana* ; l'ardeur du climat et l'indépendance des mœurs ont permis à cette race curieuse et originale de se perpétuer sans aucune altération.

La population des huit provinces andalouses s'élève à un chiffre de 2,937,723 hab., ainsi répartis : Séville, 463,486 ; Malaga, 451,406 ; Grenade, 444,629 ; Cadix, 390,192 ; Cordoue, 351,536 ; Jaen, 345,879 ; Almeria, 315,664 ; Huelva, 174,931.

L'histoire de la vieille Andalousie est des plus obscures parmi les histoires des provinces espagnoles. La fable s'en occupa la première dans les temps héroïques ; elle raconta comment Hercule Argonaute, s'ouvrant un passage entre les deux montagnes de Calpe et d'Abila, vint combattre le roi berger Gérion, qui habitait la *Tartessis*, et lui enleva ses troupeaux. Après la fable d'Hercule, l'Écriture désigna la *Tartessis* comme une riche contrée où le roi Salomon envoyait ses vaisseaux tous les trois ans faire ample récolte d'or et d'argent, puis de certains produits particuliers à cette terre. La *Tartessis* était la partie la plus éloignée de cette contrée à peine explorée ; elle s'étendait entre le Bétis et cet autre fleuve qu'on nomma le Guadiana. L'une des montagnes de cette partie, encore à peu près déserte, qui forme aujourd'hui la province de Huelva, conserve même le nom de *Tharsis*, comme un monument élevé à l'ancienne splendeur de la contrée.

Le Bétis donna ensuite son nom au pays que les Carthaginois envahirent, appelés par Théron, roi de la Bétique citérieure, opprimé par les Tartessiens de la Bétique ultérieure. Les Romains leur disputèrent cette riche possession, s'y installèrent, en firent une de leurs grandes provinces, et y fondèrent la célèbre Italica. Elle leur donna quelques-uns de leurs grands hommes : Trajan, Adrien, Théodose et Sénèque. A la chute de l'empire d'Occident, les Barbares pénétrèrent en Espagne ; les Vandales de Galice descendirent jusque dans la Bétique, d'où ils chassèrent les derniers défenseurs de la puissance romaine. C'est d'eux, dit-on, que la Bétique reçut son nom nouveau de *Vandalia*, que les Arabes adoptèrent ensuite en l'altérant et en en faisant *Vandalucia*, puis *Andalucia*. Ce fut l'époque brillante de cette contrée privilégiée, depuis le moment où l'Ommiade Abd-el-Rahman fonda, en 756, le califat d'Occident à Cordoue, jusqu'à l'époque où, après l'extinction de la dynastie des Benhumeyas, l'Andalousie fut partagée en quatre royaumes souvent divisés par la guerre, et qui avaient pour capitales Séville, Cordoue, Jaen et Grenade. Dès cette époque elle cessa d'être l'expression d'une division unitaire de l'Espagne. Après la conquête de Grenade et l'expulsion des Maures par les rois catholiques, les quatre royaumes devinrent quatre provinces dépendantes de la Castille ; ils en forment aujourd'hui, huit enclavées dans l'étendue du riche territoire de l'ancienne Andalousie.

PROVINCE DE CORDOUE.

La province de Cordoue dépend, au point de vue judiciaire, de l'au-

diencia territoriale de Séville; au point de vue militaire de la capitainerie générale d'Andalousie; et sous le rapport ecclésiastique elle relève de quatre diocèses différents : Cordoue, Alcala la Real, Séville et Llerena. Elle a pour limites : au N. les provinces de Badajoz et de Ciudad Real; à l'E. celle de Jaen; au S. celles de Grenade et de Malaga; à l'O. celle de Séville.

Le climat y est généralement doux et bienfaisant. Au N. sont les montagnes de la Sierra Morena, où l'hiver est froid, et dont les cimes sont presque toujours couvertes de neiges; mais la partie méridionale forme une magnifique campagne, où les chaleurs de l'été se font vivement sentir. Les vents n'y sont jamais violents, l'atmosphère est pure, le sol est couvert d'arbres de belle venue et de fleurs aux parfums les plus doux; on considère cette partie du territoire andalou comme la plus délicieuse de toute la Péninsule; ce fut toujours la plus appréciée par les nations qui ont successivement occupé l'Espagne dans les temps anciens.

La montagne et la plaine sont également fertiles; les eaux y abondent, quelques-unes minérales; puis les arbres, les arbustes, les fruits, les pâturages, les plantes médicinales. Le miel, la cire et l'huile sont au nombre des produits les plus intéressants. Au *xvi^e* siècle l'agriculture y florissait à tel point, que dans un seul district, celui de Santa Elena, on récoltait annuellement jusqu'à un demi-million de fanègues de blé (278,000 hectolitres); on retrouve partout des traces d'habitations qui prouvent que la population en était nombreuse; mais peu à peu, par suite de l'expulsion des Maures, ce riche pays s'est dépeuplé, et aujourd'hui les bras manquent, les récoltes sont insignifiantes, et la soie elle-même, dont les produits étaient considérables, n'atteint pas annuellement à 4,000 livres. La montagne est cultivée à peu près partout; on y rencontre surtout un magnifique plateau d'une remarquable fertilité, nommé los Pedroches, situé à 204 mètr. au-dessus du cours du Guadalquivir, et par conséquent à 461 mètr. d'altitude totale. Presque toutes les pentes de la montagne de ce côté sont douces et unies, par conséquent très-propres à toute espèce d'aménagement; la nature les couvre d'elle-même d'une abondante végétation. La propriété de cette partie de la province est très-divisée, et produit proportionnellement davantage que la plaine, bien qu'elle coûte plus de travail aux habitants; les chênes verts sont en grand nombre dans les régions supérieures, et les oliviers dans les parties les plus voisines du fleuve; la culture de ces derniers s'est considérablement propagée depuis quelques années, et sur beaucoup de points ils ont remplacé les vignes. La proportion du rapport des céréales, dans les terres bien aménagées qui avoisinent les centres habités, est de vingt, trente, et souvent plus pour un. Au delà de ces territoires, on se borne en mars et en avril à couper les broussailles; on y met le feu au mois d'août; on sème sans autre préparation, et on passe la herse pour couvrir le grain. Ainsi travaillés ces terrains produisent encore, vingt pour un, malgré les inconvénients graves de la libre pâture, à laquelle il n'est apporté aucun empêchement.

Dans la plaine, c'est-à-dire au-dessous du Guadalquivir, les propriétés sont considérables ; elles appartiennent à de grandes familles, à des majorats ou à des corporations ecclésiastiques. Elles sont tenues par des colons, et sont loin d'être cultivées comme l'exigerait la fertilité du sol, aussi bien à cause de la pénurie des bras que parce que les cultivateurs d'aujourd'hui sont loin d'avoir les connaissances des Arabes. Les terres sont aménagées par tiers. L'un est ensemencé, un autre est labouré ou plutôt hersé pour les semailles de l'année suivante, le troisième est livré aux troupeaux. On ne cultive annuellement, en les fumant légèrement, que les terrains voisins des villages.

Nous ne parlons pas des chemins ; il n'y a dans toute la province qu'une seule grande route, et encore n'est-elle pas partout d'un parfait entretien. Les chemins de la montagne sont généralement difficiles, en pentes trop rapides ; ceux de la plaine, praticables dans la belle saison, se défoncent aux premières pluies ; ils sont carrossables en certains temps, mais, en d'autres, inaccessibles même aux mulets.

Nous avons sommairement indiqué les principaux produits. L'éleve des troupeaux se place au nombre des revenus les plus importants de certaines localités, et l'espèce porcine est, dans la plupart, celle qui rapporte le plus. Les bêtes à laine de la montagne produisaient autrefois une laine fort estimée avec laquelle on fabriquait d'excellents draps à Cordoue, à Séville et à Tolède ; on en faisait même de nombreuses expéditions pour l'Amérique ; mais cette branche de revenu s'est considérablement réduite. Les figuiers, les orangers, donnaient aussi en abondance et toute l'année des fruits estimés, et aujourd'hui on en importe des provinces voisines. L'éleve des chevaux, issus de cette célèbre race arabe connue sous le nom d'*Ooelmefki*, n'est presque plus rien aujourd'hui, les sujets sont rares et dégèrent.

L'industrie est nulle, et se borne aux produits les plus usuels.

Un pays ne saurait offrir toutes les richesses, celles qui viennent à la surface du sol, celles que la terre recèle dans son sein ; l'ancienne Bétique a donné et donne encore un démenti à ce principe. Sa richesse minière n'est pas inférieure à sa richesse végétale. Les premiers Andalous, instruits par les Phéniciens dans l'art d'exploiter les mines, mais connaissant peu encore la valeur du métal monnayé, fabriquaient des ustensiles de ménage avec l'argent qu'ils tiraient du sol, et soldaient en grains, en bétail ou en fruits leurs échanges commerciaux. Les idées sont un peu différentes aujourd'hui ; bien des gens ont abandonné les travaux de la surface pour englober souvent leur patrimoine dans les entrailles de la terre ; la manie minière et l'espoir de faire des fortunes rapides ont causé de grandes erreurs et ruiné bien des familles ; le sol a été consulté inutilement en cent endroits, mais dans beaucoup d'autres il a abondamment répondu aux espérances qu'on avait conçues. Strabon a dit que les rivières et les ruisseaux de la Bétique charriaient de l'or ; le sol n'en offre plus ; une mine d'or et une mine d'argent, dénoncées dans ces dernières années, ont été abandonnées faute de produits suffisants ; celles de plomb sont nombreuses, et surtout les gisements de charbon de terre, qui donneront d'abondants résultats lorsque le

moyens de communication auront été organisés pour en faciliter l'exploitation.

Le commerce de la province est peu important, l'absence des routes le rend d'ailleurs presque impossible. On expédie sur Séville et sur Grenade les céréales qui excèdent les besoins locaux; sur la Castille et l'Estrémadure les huiles de la montagne, et celles de la plaine vers Malaga et les villes de la basse Andalousie, d'où on les exporte en France, en Angleterre, et même en Amérique. Les vins, bien qu'ils soient estimés, celui de Montilla, par exemple, n'ont pas de débouchés. Presque tout le reste, les étoffes, le métal ouvragé, la quincaillerie, viennent de la Catalogne, de France et d'Angleterre souvent par contrebande.

Les habitants de la montagne ressemblent peu, à beaucoup d'égards, à ceux de la plaine; ils sont bienveillants, laborieux, assez intelligents, mais de formes grossières; on leur reproche d'être intéressés, malins et méfiants. Sur les bords du Guadalquivir, ce caractère général se modifie et se rapproche de celui des habitants de la plaine. Ceux-ci ont une certaine éducation, des formes polies, du savoir-vivre et de la franchise. Le bas peuple toutefois, qui passe sa vie dans les champs, est d'une lourdeur peu commune.

On n'ignore pas qu'au point de vue physique, l'Andalou est bien conformé, grand, fort et nerveux; que les femmes sont grandes, bien faites; que leurs manières charmantes, leur physionomie intelligente manquent rarement leur effet sur le voyageur; mais l'habitant de la province de Cordoue ne répond pas complètement encore à ce séduisant portrait, et nous en retrouverons les types dans d'autres provinces de la vieille Andalousie.

Cordoue (*Fonda de la diligencia*, déjeuner: 12 réaux), V. de 42,000 hab., située au milieu d'une plaine délicieuse, sur la rive droite du Guadalquivir, en vue des riches versants de la sierra Morena. Le climat y est excessivement sain; les chaleurs y sont néanmoins très-fortes pendant la saison d'été, et l'absence d'arbres dans tous les alentours de la ville les rend encore plus sensibles.

Cordoue est un véritable et somptueux musée d'antiquités, et nous entreprendrions une tâche impossible, si nous voulions décrire les riches monuments de toutes les époques qui se rencontrent dans ses murs. « Montez avec nous sur la tour de la cathédrale, dit M. Pedro de Madrazo (*Recuerdos y Bellezas de España*), et regardez autour de vous: A vos pieds, un temple gigantesque;

devant vous, une belle rivière; à droite, les tristes restes de palais somptueux; à gauche, une grande agglomération hétérogène d'édifices de toutes les époques, coupée par une large voie où s'aperçoivent de place en place quelques vieilles tours mutilées, dernières traces d'un mur d'enceinte qui fermait la ville. Cette rue, la calle de la Feria, est l'artère principale de l'industrie et du commerce de l'antique Cordoue, artère où le sang coule à peine aujourd'hui.

« Au milieu de cet amas informe d'habitations coupées par des ruelles misérables et des carrefours irréguliers, se trouvent des maisons désertées qui par leurs façades mériteraient le nom de palais, des portails élégants du style de la Renaissance, de gracieuses croisées arabes, de hautes galeries d'arcades aériennes, au-dessus

d'édifices restaurés avec une barbare simplicité, de misérables masures avec de magnifiques fragments de jaspe et de marbre enchâssés dans leurs débilés murailles. Ici, un superbe chapiteau corinthien servant de clef dans un arc; là, un fût de granit placé au seuil d'une porte; plus loin, le piédestal d'une statue romaine servant de siège, malgré l'inscription à demi effacée qui dénonce son antique et noble origine... Ça et là au milieu de ces demeures, on voit poindre quelques constructions un peu plus vastes, dont les frontons anguleux dominent les toits voisins; la statue d'un saint couronne celle-ci, une tour s'élève au-dessus de celle-là; on reconnaît parmi elles et sous quelques déguisements modernes les vieilles basiliques mauresques. Derrière vous se développe, avec ses rues tortueuses, la partie haute de la ville; la domination arabe y avait construit sept cents mosquées avec leurs minarets, une foule de marchés, de bazars, d'ateliers, de fabriques, d'hôtelleries, dont on ne retrouve pas même la trace. Puis de toutes parts des façades sans édifices où croissent la mousse et la mauve, des fenêtres ouvertes où passent librement les oiseaux amis des grandes ruines, des monastères inhabités, des temples déserts, des places où l'herbe croît, des rues silencieuses à toute heure, des marchés où l'on ne vend pas, des ateliers où l'on ne travaille pas, une population inactive, endormie, réduite à rien, pauvre, privée des bienfaits de la civilisation de l'islam, divorcée avec les douceurs du progrès chrétien, marquée du stigmate d'une douloureuse décadence matérielle et morale.

« La moderne Cordoue porte néanmoins avec dignité ces lambeaux de la toge romaine, du *tiraz* musulman et de la cotte de mailles espagnole. Elle vit avec ses vieux écussons jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière; elle n'aspire pas à

substituer un art nouveau à l'art monumental que les temps lui ont légué; elle garde ses pierres latines, ses reliques arabes, ses édifices à ogives, elle fait comme le gentilhomme pauvre qui supporte la faim sans rien demander à personne. Salut donc! noble et majestueux berceau de Lucain, des Sénèques, d'Averroès, de saint Euloge, de Juan de Mena, du Grand Capitaine, de Moralès, de Gongora, de Cespedès et de tant d'hommes illustres!

« Les murailles qui entourent encore la ville, flanquées de place en place de tours robustes, les unes carrées, les autres cylindriques, d'autres octogones, sont l'œuvre de plusieurs siècles, des Sarrasins d'abord et ensuite des chrétiens. Les portes en sont généralement remarquables, et aussi quelques tours détachées de l'enceinte, qui communiquaient avec elle par des passages, et qui étaient dans le système de défense des Arabes comme mieux placées pour commander la muraille. Parmi ces portes, on doit signaler celle de *Séville*, celle d'*Almodovar*, où l'on peut distinguer la partie qui date des Arabes de la reconstruction faite postérieurement, la porte *del Osario*, œuvre de la conquête chrétienne, la porte de *Colodro*, la porte *del Sol*, et celle du *Pont* qui fut exécutée, dit-on, sur les plans du célèbre Herrera et qui présente cette étrange particularité que, des quatre colonnes dont elle est ornée, l'une est cannelée de bas en haut, les trois autres ne le sont que dans la moitié inférieure.

« Le vieux pont de pierre qui se voit au delà de cette porte a été attribué par quelques historiens arabes à Octave Auguste. Les Arabes le reconstruisirent. Il se compose de seize arches appuyées sur des piliers que défendent de solides étriers cylindriques couronnés de chapiteaux semi-coniques. En guise de tête de pont, s'élève à l'extrémité opposée à la

ville une forteresse entourée d'un mur crénelé, nommée la Carrahola.... »

La citation que nous venons de faire a pu donner une idée de l'aspect général de Cordoue. Qu'est aujourd'hui cette ville endormie de 40,000 habitants, auprès de la Cordoue d'autrefois qui comptait, disent les traditions populaires, deux cent mille maisons, quatre-vingt mille palais, neuf cents bains, et qui avait douze mille villages pour faubourgs. En pénétrant dans l'intérieur, nous citerons la place de la Constitution, autrefois nommée la *Corredera*, parce que c'était là que se donnaient les courses de taureaux et les joutes des chevaliers ; cette place, quoique irrégulière, est d'un bel aspect. Elle est entourée de maisons régulières, dont les rez-de-chaussée forment 59 arceaux et qui présentent trois rangées de balcons.

L'intéressante enceinte qui porte le nom d'*Alcazar viejo* est remarquable par l'immense quantité de souvenirs anciens qui s'y rencontrent ; mais il est difficile de se faire une idée de ce qu'était ce célèbre palais au temps des Romains et des Arabes. Le terrain qui l'avoisine était le jardin des rois maures. L'*Alcazar nuevo*, prison aujourd'hui, autrefois résidence du saint-office, fut fondé par Alfonso XI. En face, dans la tour de la Paloma, existent jusqu'au commencement du XVII^e siècle les bains des rois arabes. L'eau de la rivière y était amenée par une curieuse machine que la reine Isabelle la Catholique fit, dit-on, détruire, parce que le bruit l'empêchait de dormir. On remarque également, en avant des tours de l'*Alcazar nuevo*, le *Campo santo*, vaste espace où les Arabes martyrisaient les chrétiens ; Ambrosio Morales, le célèbre historien, y éleva un monument commémoratif qui a disparu à l'époque de l'occupation française.

Le palais épiscopal, somptueux

édifice dont l'aspect extérieur est à peu près nul, a été plusieurs fois reconstruit et sa dernière restauration date de 1745 ; on y remarque, de cette époque, un escalier, aussi riche par le choix des marbres qui y ont été employés, que ridicule par l'exagération des ornements. Les jardins du palais sont beaux, les appartements spacieux, les cours vastes ; il possède une bibliothèque publique de plus de 15,000 volumes et une collection curieuse d'assez beaux portraits de tous les évêques de Cordoue, depuis la conquête.

Auprès du palais épiscopal, on rencontre le *Triunfo*, joli monument de jaspe et de marbre, surmonté d'une colonne qui porte la statue en bronze doré de saint Raphaël, le patron de Cordoue. Ce monument, qu'entoure une balustrade de fer, a été construit en 1781, par un artiste marseillais.

Parmi les édifices de la ville dont les façades et les portails sont le plus notables, on cite surtout la casa de *Geronimo Paez*, l'hôpital de *San Sebastian*, l'ancien oratoire de *Saint-Philippe de Neri*. Sur un grand nombre d'autres on remarque des inscriptions en l'honneur des empereurs, des consuls et des magistrats, des colonnes miliaires, des statues, des épitaphes. L'une de ces inscriptions, placée sur une tour qui s'élève entre la porte de Colodro et la porte *del Rincon*, rappelle qu'elle fut édiflée en 1406 « sous le règne du puissant roi don Henri III. » La tradition, a nommé cette tour *la Malmuerta*, et rapporte que la construction fut faite aux dépens d'un chevalier qui avait méchamment assassiné sa femme, et qui obtint à ce prix sa grâce du monarque.

La *plaza de Toros* est moderne, et date de 1846.

Cordoue possède deux promenades, l'une intérieure nommée le *paseo del Gran Capitan*, l'autre située hors des murs et d'où l'on jouit du beau spectacle de la sierra Morrena. Les caux abondent dans la

ville et on y compte vingt-six fontaines, construites pour la plupart en 1574.

Maintenant que nous avons donné à la description de Cordoue autant de place que nous le permet le cadre restreint de ce travail, il nous reste à entreprendre une tâche difficile et à faire connaître cette célèbre cathédrale qui occupe un rang si éminent parmi les monuments religieux de l'Espagne.

Ce fut d'abord un temple élevé en l'honneur de Janus et auquel les Romains, sous le règne d'Octave, donnèrent par adulation le nom d'Auguste. Plus tard, au temps des Goths, ce temple fut consacré à saint Georges et il appartient, dit-on, à un ordre de chevalerie institué dans le but de prêcher les Ariens et de les convertir à la foi catholique.

Lorsque les Arabes s'établirent en Espagne, ils choisirent Cordoue pour leur capitale. Abd-er-Rahman, en s'y déclarant indépendant de la souveraineté des califes de Damas, résolut d'ériger, au centre de son empire, une mosquée qui l'emportât en grandeur et en magnificence sur toutes les autres. Il rasa le temple de Saint-Georges, et sur ses ruines il commença, en 770, ce riche monument que son fils Hixem continua et compléta jusqu'en 795.

L'édifice est un quadrilatère. Il mesure 620 pieds en longueur, du N. au S., et 440 en largeur, de l'E. à l'O. Il est situé sur une pente allant de la ville à la rivière. Les murs, qui ont 35 pieds de hauteur, ont une épaisseur de 12 à 18 pieds à la base, diminuant à mesure qu'ils s'élèvent, et soutenus par une quarantaine de piliers qui les aident à supporter l'énorme charge de la toiture. Ces piliers, comme les murs, sont couronnés de créneaux triangulaires dentelés d'une forme gracieuse. Dans les espaces qui s'étendent d'un pilier à l'autre, sont percées dix-neuf portes de 6 pieds d'ou-

verture sur 12 de hauteur, ayant à droite et à gauche, chacune, des fenêtres à double arc, et surmontées d'une ouverture carrée fermée par une claire-voie taillée dans le marbre et formant les dessins les plus capricieux. Les arcs qui entourent les portes, ou du moins ceux qui ont résisté à l'action du temps et à des dévastations de toutes les époques, sont cintrés selon la forme la plus classique de l'arc mauresque, et ornés de mosaïques formées de petites faïences blanches et rouges alternant avec des bandes de stuc. L'intérieur de l'arc est plein, ou du moins garni de bandes de marbre à jour à dessins variés, en forme de dentelles, venant de la circonférence au centre. Les portes, en bois de mélèze ou de cyprès, étaient recouvertes de plaques de métal doré qui ont toutes été successivement enlevées.

L'intérieur de la mosquée forme, dans le sens du N. au S., dix-neuf nefs ou allées, et trente-six beaucoup plus étroites dans le sens opposé. « Il vous semble plutôt, dit M. Théophile Gautier, marcher dans une forêt plafonnée que dans un édifice; de quelque côté que vous vous tourniez, votre œil s'égaré à travers des allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à perte de vue, comme une végétation de marbre spontanément jaillie du sol; le mystérieux demi-jour qui règne dans cette futaie ajoute encore à l'illusion. Les colonnes, toutes d'un seul morceau et de 1 pied 1/2 de diamètre, n'ont guère plus de 10 à 12 pieds jusqu'au chapiteau, d'un corinthien arabe, plein de force et d'élégance, qui rappelle plutôt le palmier d'Afrique que l'acanthé de Grèce. Elles sont de marbres rares, de porphyre, de jaspé, de brèche verte et violette et autres matières précieuses; il y en a même quelques-unes d'antiques et qui proviennent, à ce qu'on prétend, des ruines de l'ancien temple de Janus. » Sur ces mille

colonnes fluettes s'appuient deux étages d'arcs en pierre superposés. Dans la plus grande partie du temple ces deux rangées d'arcs sont concentriques, une distance de 5 pieds environ existant d'une clef à l'autre. La ligne supérieure s'appuie sur de forts piliers qui s'élancent au-dessus des chapiteaux des colonnes. Sur d'autres points les arcades s'entrecroisent, celles de la ligne supérieure appuyant leurs extrémités sur les clefs de la ligne inférieure. Les douelles de ces arcs sont peintes alternativement en blanc et en rouge. La hauteur totale des nefs atteint par la superposition des colonnes et des doubles arcs environ 30 pieds; elles se terminent en voûtes et en demi-coupoles d'un goût médiocre, qui ont remplacé dans les restaurations modernes les anciens plafonds arabes avec leurs caissons, leurs losanges, toutes leurs magnificences orientales, construites et taillées dans le bois de mélèze. On dit que ce bois précieux, vieux de onze siècles, a été vendu des sommes considérables, et que l'industrie locale en a fabriqué des violes, des guitares et autres objets délicats. Chaque nef porte une toiture distincte, et les eaux sont recueillies dans des chéneaux en feuilles de plomb qui n'ont pas moins d'un doigt d'épaisseur, et qui sont par conséquent d'un poids considérable. Les dix-neuf nefs, murées aujourd'hui à leur extrémité N., ouvraient toutes sur une vaste cour plantée d'orangers, et comprise dans l'enceinte générale de l'édifice. C'est dans cette enceinte, et en face de la sixième nef, du côté O., qu'est ouverte la porte principale, nommée *puerta del Pardon*. Cette porte décrit un arc arabe ogival de 15 pieds d'ouverture et de 30 pieds de hauteur sous clef, orné d'arabesques finement ciselées et d'écussons armoriés. On dit qu'autrefois les battants en étaient couverts de feuilles

d'or, et maintenant ils sont ornés de panneaux sculptés en bois, relevés d'ornements de bronze. C'est à côté de cette porte que s'élevait l'*Alminar*, haute tour construite par Abd-er-Rhamman III, qui avait 240 pieds de haut, et qui était d'une grande élégance. Il s'y trouvait près de cent colonnes de jaspe blanc et rouge, et deux escaliers tournant en sens inverse, qui ne se rencontraient qu'au haut de l'édifice. Une belle allée d'orangers forme l'axe entre la porte du Pardon et cette sixième nef, qui est plus large que les autres et qui est la principale de la mosquée primitive d'Abd-er-Ramman. Au fond de cette nef les colonnes se resserrent, les arcs plus ornementés, s'entrecroisant comme des rubans, entourent un espace ou chapelle de 27 pieds dans un sens sur 15 de l'autre, qu'on nommait le vestibule du *Mihrab*. La description de ce sanctuaire, qui s'est conservé avec une scrupuleuse intégrité, serait presque impossible: la richesse, la proportion, l'harmonie et la grâce, rien n'y manque. « Le plafond de bois sculpté et doré avec sa coupole (*media naranja*) constellation d'étoiles, les fenêtres découpées et garnies de grillages qui tamisent doucement le jour, la galerie de colonnettes à trèfles, les plaques de mosaïques en verres de couleur, les versets du Coran en lettres de cristal doré qui serpentent à travers les ornements et les arabesques les plus gracieusement compliqués, forment, dit M. Théophile Gautier, un ensemble d'une richesse, d'une beauté, d'une élégance féerique, dont l'équivalent ne se rencontre que dans les *Mille et une Nuits*, et qui n'a rien à envier à aucun art. Jamais lignes ne furent mieux choisies, couleurs mieux combinées; les gothiques mêmes, dans leurs plus fins caprices, dans leurs plus précieuses orfèvreries, ont quelque chose de souffreteux, d'émacé, de malingre, qui sent

la barbarie et l'enfance de l'art. L'architecture du vestibule du *Mihrab* montre, au contraire, une civilisation arrivée à son plus haut développement, un art à son période culminant; au delà il n'y a plus que la décadence. »

Le *Mihrab*, c'est-à-dire le saint des saints, *el adoratorio*, le point vers lequel les Musulmans d'Espagne se tournaient et regardaient (*miraban*) pour faire leurs prières, est au fond du vestibule, et pratiqué dans l'épaisseur du mur méridional. C'est un réduit excessivement orné dont l'entrée est formée par un arc arabe à douelles peintes, stucquées et sculptées, supporté par deux légères colonnettes de jaspe. Dans l'intérieur, qui est de forme octogone, seize autres colonnettes supportent une petite voûte faite d'un seul bloc de marbre creusé en conque, ciselé, fouillé, couvert d'arabesques et de nielles d'une délicatesse infinie. C'était là qu'était déposé le Coran c'était l'endroit formidable et sacré où le Dieu de l'Islam révélait sa présence, et pour lequel fut bâtie cette magnifique mosquée, « l'un des plus merveilleux monuments du monde. » Le livre sacré qui, d'après M. Maccary, était entièrement écrit de la main d'Otman, couvert d'or, orné de perles et de rubis, était fixé par une serrure sur un escabeau de bois d'aloès, et recouvert d'un tapis de soie. Les pèlerins étaient admis dans ce lieu solennel qui mesurait 13 pieds de diamètre, et, comme à la Kaaba de la Mecque, ils devaient en faire sept fois le tour à genoux. On peut remarquer que les grandes dalles de marbre sont usées circulairement par suite de ce frottement continu, et aussi que les plaques de marbre autrefois ciselées qui revêtent les six côtés de l'octogone sont effacées et polies pour la même cause.

On a parlé du nombre considérable de lumières qui éclairaient la mosquée. On y employait l'huile

et la cire. Selon M. Maccary, on y comptait 7,425 lampes, d'autres disent 10,805, sans compter 28 candélabres hérissés de bougies, et dont les plus grands, en argent et en cuivre, étaient placés dans le vestibule du *Mihrab*. Dans ce vestibule, en outre, pendait à la coupole une chaîne soutenant une grande lampe d'or d'un travail merveilleux. Toutes ces lampes du reste n'étaient pas habituellement employées, mais cependant chaque soir on en allumait 4,700 pour la prière de la *Alatema*, et elles dépensaient par an 24,000 livres d'huile. La consommation en parfums d'ambre et d'aloès s'élevait aussi par année à 120 livres.

Nous ne disons rien des diverses distributions intérieures de la mosquée, des chambres réservées aux ministres du culte et aux servants du temple, de la tribune où se disait la prière, de la *Maksurah*, enceinte privilégiée, voisine du vestibule du *Mihrab*, et où pouvaient entrer seuls l'Iman et les ulémas; c'est là qu'existait cette chaire magnifique qui, d'après Ambrosio Morales, n'avait pas d'égale au monde par la richesse du travail et par la nature des matériaux, et qu'on nommait la *silla del rey Almansor*; elle avait la forme d'un char avec quatre roues; elle était construite en bois de cèdre, de sandal et d'aloès, et le calife Alhaken avait spécialement permis, malgré la loi de Mahomet, qu'on y sculptât des images. Toutes ces distributions n'existent plus que par le souvenir, et elles ont fait place aux dispositions du culte chrétien que nous devons examiner maintenant.

Lorsque le roi saint Ferdinand eut conquis Cordoue, le 29 juin 1236, la mosquée fut placée sous l'advocation de l'Assomption de la Vierge, et purifiée par l'évêque d'Osma. On y trouva les cloches de la cathédrale de Santiago en Galice, qu'Almanzor avait fait apporter sur les épaules

des prisonniers chrétiens, et le roi les fit reporter à Santiago par des captifs musulmans. Il fallut modifier le temple selon les coutumes du culte. On ferma les extrémités des dix-neuf nefs ouvertes sur le patio, et qui laissaient voir aux promeneurs le surprenant spectacle de cette rangée de colonnes; une seule resta ouverte, celle de la sixième nef, formant l'axe de l'entrée principale et du Mihrab. Cette ouverture, qu'on surmonta d'un frontispice carré où figurent dans deux niches, flanquées de colonnes en balustre, la Vierge et l'ange Gabriel, séparés par un vase de lis, fut nommée la porte de *las Palmas*. D'autres portes furent pratiquées dans l'enceinte du monument, et tout à l'entour on employa les dernières rangées des colonnes en y élevant des cloisons pour les transformer en cinquante-deux chapelles dédiées à tous les saints. Dans cette transformation, la tribune de l'Alatema est devenue la chapelle de Villaviciosa, la Maksudrah a fait place à la chapelle de la Cène, dont l'autel présente un grand tableau de Pablo de Cespedès; le vestibule du Mihrab est maintenant la chapelle de San Pedro, avec le nom vulgaire de *Zancarron* (vieilles), et le Mihrab lui-même sert de sacristie à cette chapelle. Il fallait au temple chrétien un maître-autel, un sanctuaire, une *capilla mayor*; aucun des arrangements de la mosquée ne se prêtait à cette installation; le chapitre résolut, en 1523, de porter le marteau au milieu de la merveille arabe pour y construire une église à sa guise. A cette nouvelle, l'administration municipale s'émut, en appela à Charles-Quint, et, comme le chapitre persistait, menaçait de la peine de mort, par un acte public, tout maçon, tailleur de pierre, charpentier ou manœuvre qui prendrait part à la démolition de la mosquée, alléguant « que ce qu'on

voulait défaire ne serait jamais remplacé par quelque chose qui arrivât à semblable perfection. » Le conseil royal intervint, donna tort à l'ayuntamiento, lui prescrivit de lever ses défenses, et l'œuvre parasite commença. Lorsque Charles-Quint vint en Andalousie, trois ans après, il visita la mosquée et parut vivement mécontent des travaux entrepris. « Si j'avais su, dit-il aux chanoines, ce que vous vouliez faire, vous ne l'auriez pas fait, car ce que vous faites là se trouve partout, et ce que vous aviez auparavant n'existe nulle part dans le monde. » L'œuvre commencée ne s'en continua pas moins, et le monument moderne, « verrue architecturale, » dit M. Théophile Gautier, fut enté au milieu de la merveille mauresque. Il s'est placé à peu près au centre de l'enceinte, formant une nef de 57 pieds de largeur, occupée en bas par le *coro*, en haut par la *capilla mayor*, sur une longueur de 195 pieds, depuis le *trascoro* jusqu'au chevet du maître-autel. Un transept qui sépare le *coro* de la chapelle, et qui mesure 128 pieds, donne à l'édifice chrétien l'aspect consacré d'une croix latine. Le *trascoro* s'aligne avec l'ancienne nef principale de la mosquée, la sixième rangée de colonnes depuis le mur occidental; le chevet s'arrête à la cinquième rangée depuis le mur oriental, et il reste neuf à dix rangées au delà des bras du transept; en un mot, au milieu de ce *quinconce* d'un millier de colonnes, l'église moderne a fait une trouée à la place de soixante-trois colonnes. C'est du reste l'œuvre la plus complète et la mieux achevée du style plateresque ou gothique flamboyant, mais dont les lourds piliers, les longs faisceaux de colonnettes, les hautes voûtes, les ornements gréco-romains et les arcs plein-cintre, qui constitueraient partout ailleurs une œuvre magnifique, contrastent d'une fa-

gon étrange, si parfaits qu'ils soient, avec le monument arabe, dont on aperçoit les longues perspectives et les voûtes basses par les ouvertures de la capilla et les arcades du transept. Des sommes considérables y ont été dépensées par les évêques qui se sont succédé à Cordoue ; le rétable du maître-autel, les stalles du chœur, construites en acajou au XVIII^e siècle, les orgues, les grilles et les balustrades de fer ouvragé, les statues, les tombeaux, les chaires, le lampadaire d'or et d'argent suspendu à la voûte, tout cela est d'un grand mérite, mais n'appelle plus l'attention après l'impression profonde qu'on a ressentie en parcourant les parties conservées de l'ancien et célèbre sanctuaire de l'islamisme.

L'*Alminar* d'Abd-er-Rhaman III ne fut pas respecté davantage. Gravement ébranlé par un tremblement de terre, il fut démoli en 1593, et remplacé par une tour carrée de style gréco-romain, commencée par l'architecte Hernan Ruiç, et terminée, en 1653, par Gaspar de la Peña. Cette tour mesure 42 pieds à sa base qui repose sur un socle de jaspe bleu, et 332 pieds (93 mètr.) de hauteur. Elle est distribuée en cinq étages diminuant successivement de largeur, et surmontée d'une statue dorée de saint Raphaël tenant une bannière. Les cloches, au nombre de douze, sont suspendues dans les ouvertures du troisième corps ; la plus grosse pèse 400 arrobes (4,400 kil.). Au quatrième corps est l'horloge avec ses deux cloches.

Après la mosquée et la cathédrale, il y a peu de chose à voir à Cordoue, et cependant nous devons citer parmi les diverses paroisses, la *colegiata de San Hipolito*, qui possède, dans deux urnes de jaspe rouge et noir, les restes du roi Alfonse XI et de son père Ferdinand IV, et le tombeau du célèbre chroniqueur Ambro-

sio de Morales ;—*San Pedro*, qui fut église chrétienne au temps des Romains et des Goths, et même sous la domination arabe ;—*Santa Marina*, église gothique, l'une des plus anciennes de la ville, dont le portail latéral a quelque mérite.

Les anciens couvents méritent aussi une visite ; on en comptait dix-neuf ; celui de *San Pablo* a de beaux cloîtres et un magnifique escalier ; celui de *San Pedro el Real*, devenu fabrique de draps, possède dans son église un bel *Ecco Homo* sculpté par Alonso Cano ; l'église de celui de *San Agustin*, classée parmi les monuments historiques et artistiques, a conservé presque intact un curieux tabernacle en bois de cèdre doré.

Hors de la ville, on signale le sanctuaire de *Ntra Sra de la Fuensanta*, dans une position des plus pittoresques, où se tient, les 8, 9 et 10 septembre, une fête populaire qui attire tout le pays. La chapelle conserve précieusement quatre grandes planches de cuivre peintes par David Teniers, l'une desquelles représente un *Couronnement d'épines*.

Les environs de Cordoue sont très-pittoresques, surtout du côté de la montagne ; on y rencontre quelques couvents cachés dans de jolis vallons boisés, des jardins bien cultivés, et sur la rive droite du Guadalquivir, de belles allées d'arbres, des vergers d'arbres à fruits, et à la *Hacienda de la Alameda* un magnifique bosquet d'orangiers planté en labyrinthe.

Nous passons sous silence la longue histoire de Cordoue sous les califes et sous les rois maures ; elle voudrait une étude complète. Après cette brillante période, et pendant la domination chrétienne, Cordoue perdit toute son importance ; sa population se réduisit considérablement, son commerce se ralentit, elle ne joua plus aucun rôle comme ville politique, et n'occupa qu'un rang modeste parmi les cités andalouses. Les

malheureux événements de 1808, survenus lors de la marche du général Dupont sur l'Andalousie, et quelques jours avant la fatale affaire de Bailen, ont donné un instant un nouveau renom à la vieille capitale, en ajoutant d'autres désastres à ceux que les siècles lui avaient fait subir.

Dupont, venu de la Manche pour combattre l'insurrection de l'Andalousie, avait trouvé le village d'Alcolea occupé, défendu par d'habiles tireurs, et le magnifique pont de marbre, jeté sur le Guadalquivir en avant de ce village, obstrué et commandé par douze bouches à feu. Les défenses du pont furent enlevées non sans quelque peine et les insurgés, abandonnant une partie de leur artillerie, battirent promptement en retraite sur Cordoue. Dupont les suivit, arriva devant la ville, la somma d'ouvrir ses portes; ses parlementaires furent reçus à coups de fusil. On fit alors approcher du canon, les portes furent enfoncées et l'armée pénétra en colonne dans la ville après avoir été obligée de prendre plusieurs barricades et d'attaquer une à une des maisons où les insurgés d'Alcolea s'étaient embusqués. « C'est alors, dit M. Madoz, que, dans le voisinage de la porte Neuve, un habitant, nommé Pedro Moreno, eut l'imprudence de tirer de son balcon un coup de fusil au général Dupont, il lui fit une légère contusion et tua son cheval. Les Français, furieux, entrèrent dans la maison, Moreno fut tué, ainsi que tous les siens, sauf un enfant à la mamelle que les soldats prirent en pitié. » « Bientôt, dit M. Thiers, le combat dégénéra en un véritable brigandage. Les soldats, après avoir conquis un certain nombre de maisons au prix de leur sang, n'avaient pas grand scrupule de s'y établir et d'user de tous les droits de la guerre. Trouvant les insurgés chargés de pillage, ils pillèrent à leur tour, mais pour manger et pour boire,

bien plus que pour remplir leurs sacs.... Nos officiers, toujours dignes d'eux-mêmes, firent des efforts inouïs pour mettre fin à ces scènes horribles, et il y en eut qui furent obligés de tirer l'épée contre leurs propres soldats. Les paysans s'étaient mis à piller de leur côté, et la malheureuse ville de Cordoue était en ce moment la proie des brigands espagnols, en même temps que de nos soldats exaspérés et affamés. Ce fut un douloureux spectacle et qui eut d'affreuses conséquences par le retentissement qu'il produisit plus tard en Espagne et en Europe.... Le lendemain matin, au premier coup de tambour, ces mêmes hommes, redevenus dociles et humains comme de coutume, repurèrent tous au drapeau. L'ordre fut immédiatement rétabli, et les infortunés habitants de Cordoue tirés de la désolation où ils avaient été plongés pendant quelques heures. Sauf l'archevêché qui avait été pris d'assaut, et où se trouvait l'état-major des révoltés, les lieux saints avaient en général échappé à la dévastation, bien que les couvents fussent réputés les principaux foyers de l'insurrection.....

« Le coup de foudre qui avait frappé Cordoue avait à la fois terrifié et exaspéré les Espagnols. Mais la haine dépassant de beaucoup la terreur, ils avaient bientôt dans toute l'Andalousie formé le projet de se réunir en masse pour venger le sac de Cordoue qu'ils dépeignaient partout des plus sombres couleurs. On racontait jusque dans les moindres villages le massacre des femmes, des enfants, des vieillards, le viol des vierges, la profanation des lieux saints; assertions horriblement mensongères, car, si la confusion avait été un moment assez grande, le pillage avait été peu considérable et le massacre nul, excepté à l'égard de quelques insurgés pris les armes à la main. Ce ne fut qu'un cri néanmoins dans toute l'Anda-

lousie contre les Français, déjà assez détestés sans qu'il fût besoin, par de faux récits, d'augmenter la haine qu'ils inspiraient... »

ROUTE 65.

DE CORDOUE A SÉVILLE.

Voie de fer. (130 kil.)

La route de terre, maintenant délaissée pour le chemin de fer, traverse les riches campagnes au S.-O. de Cordoue, prend d'assaut par des pentes très-rudes la petite ville de la *Carlota*, la principale des *nuevas poblaciones* de l'Andalousie, localité symétrique fondée par Charles III; rencontre *Ecija* sur le Genil (R. 66), traverse Carmona, et arrive à Séville par *Alcala de Guadaira*, surnommée *Alcala de los panaderos*, parce que c'est là que se fabrique tout le pain consommé dans la célèbre capitale andalouse.

La station du chemin de fer est au N. de la ville, non loin d'une ancienne route qui va de Cordoue à Séville, par la rive droite du Guadalquivir. C'est cette direction que le chemin de fer emprunte pendant la plus grande partie de son parcours, se tenant presque toujours à une petite distance du fleuve, sauf entre Cordoue et la première station. La vallée que forme le Guadalquivir depuis Cordoue et jusque vers *Lora* est encaissée, sans aspects agréables; elle est formée par une série de mamelons de schiste plantés d'oliviers, de lentisques et de chênes clair-semés. Le fleuve est généralement bordé d'arbres, d'une variété qu'on nomme *taraje*, formant de petits fourrés de 2 mètr. de hauteur.

La voie, quittant Cordoue par deux beaux alignements, dont l'un mesure 12,600 mètr., court vers l'immense rocher d'*Almodovar*, que nous avons signalé en pénétrant dans la plaine de Cordoue (R. précédente, p. 501). Elle contourne la

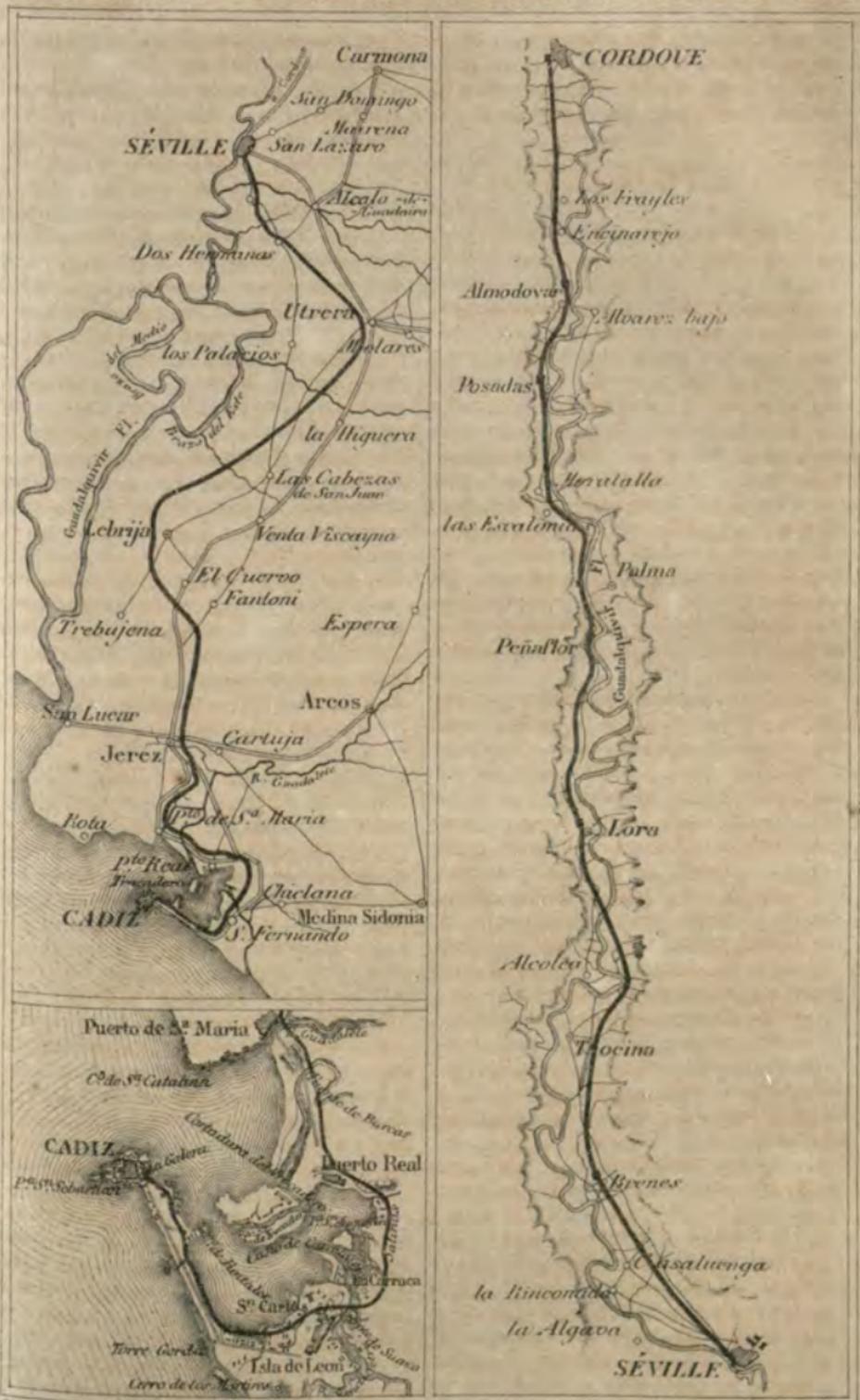
base du rocher et passe entre le bourg et le fleuve.

22 kil. *Almodovar*, bourg de 1,300 hab. Le rocher qui le domine mesure 71 mètr. de hauteur. Le château, bâti par les Arabes, réédifié et fortifié par le roi don Pedro, présente encore quelques parties bien conservées, la tour principale, haute de 29 mètr., qui a perdu ses créneaux, mais dont les salles intérieures sont en assez bon état, et quatre autres tours tronquées qui subsistent pour donner une idée de l'importance de l'œuvre entière. Des murs en ruines de ce vieux monument, la vue s'étend à une distance immense sur la campagne et sur la sierra Morena. Le coup d'œil est moins étendu, mais n'est pas moins agréable depuis la voie de fer. Celle-ci, décrivant une immense courbe à la sortie de la station, traverse sur un pont viaduc de 80 mètr. le torrent du Guadiato, puis successivement quatre autres ravins, le Mondragon, le Cuabrillo, le Cuadrajeto et le Cuabrido, pour arriver à

10 kil. (32 kil.) *Posadas*, petite V. de 2,800 hab., chef-lieu d'un district judiciaire, située dans une jolie plaine que limitent au N. les collines de la petite chaîne de Guadalbayda. La localité par elle-même est insignifiante, mal bâtie, avec deux quartiers pauvres, nommés l'un Triana, comme le faubourg des Gitanos de Séville, l'autre la Moreria.

Le Guadalquivir décrit sur la gauche de capricieux méandres, s'éloigne un instant jusqu'à 4 kilomètres, arrosant le pied de collines richement cultivées; puis il revient longer la voie, au moment où elle franchit le rio Bembezar.

Un mamelon s'élève au fond de la vallée d'où descend ce torrent. Un village, *Hornachuelos*, est bâti sur les pentes du mamelon, et au sommet s'élève un vieux château ruiné. Quelques habitations isolées se découvrent sur la droite de la voie, des métairies, des er-



Grand Atlas de France

CHEMINS DE FER DU NORD DE L'ESPAGNE.

mitages; mais le paysage est généralement sombre, solitaire; on n'y rencontre jusqu'à présent aucune trace d'industrie ni d'activité.

Les collines s'interrompent un instant à droite pour laisser passer une mauvaise route qui, partant du fleuve en ligne directe, s'élève vers *Constantina*, la ville aux eaux-de-vie, la plus importante de toute cette partie de la province. Cette route va passer la sierra Morena au delà de Guadalcanal.

20 kil. (52 kil.) *Palma*. Cette ville est à 3 kil. sur la gauche, de l'autre côté du Guadalquivir, sur lequel a été jeté un pont de bois, et dans l'angle formé par ce fleuve et par le Genil qui vient s'y jeter en descendant de Grenade et d'Ecija. Palma compte 5,600 hab. Elle s'élève au milieu de belles *huertas*, de vergers et de jardins bien plantés. Palma est tout orangers; vue des hauteurs qui dominant le Genil, ce n'est qu'un immense buisson d'une verdure éclatante, semé d'une multitude de fruits rouges, groupés par grappes, entraînant les rameaux sous leur poids, et qui ne sont pas moins renommés que les oranges de la Palma de Majorque. Un bon chemin muletier conduit de Palma à Ecija, à 22 kil. au S.-E., et sera remplacé probablement par une ligne ferrée qui rejoindrait Ecija, et peut-être Grenade par la vallée du Genil.

Au delà de la station de Palma, la voie franchit le ravin du Retortillo sur un pont de 25 mè., laisse à gauche quelques habitations (*cortijos*) et établit une station à (4 kil.) *Peñaflor*, petite V. de 2,000 hab. En quittant ce village, elle se trouve resserrée entre le Guadalquivir et les collines qui en dominent le cours. Elle décrit une belle courbe et franchit le Guadalvacar sur un pont en tôle de 25 mè. d'ouverture, ayant à droite une jolie vallée cultivée, plantée d'arbres et d'oliviers, par où descend le torrent, et au fond de laquelle s'élèvent, d'une façon très-pittoresque, sur un groupe de ro-

chers, les ruines du vieux château de Sete-Fillas. La plaine, à gauche de la voie et au delà du fleuve, est plantée de palmiers nains et s'élève en amphithéâtre. Des collines la limitent et vont grandissant jusqu'à la montagne au sommet de laquelle est l'antique Carmona, sur la route de terre de Cordoue à Séville, à 30 kil. au S.-O. Un remblai de 12 mè. d'élévation, traversant le ravin du Helacho, conduit ainsi la voie de fer jusqu'à

19 kil. (75 kil.) *Lora del Rio*, vieille V. d'origine romaine, de 4,700 hab. et qui n'offre rien de remarquable aujourd'hui; elle s'appelait Flavia sous le règne de Vespasien, et fut donnée à l'ordre de Saint-Jean de Malte par saint Ferdinand, lorsqu'elle eut été conquise sur les Maures. Sa population est importante et industrielle; les plaines qui l'entourent, et qui s'étendent jusqu'aux versants méridionaux de la sierra Morena, sont couvertes de plantations d'oliviers, de muriers et d'orangers. Un chemin de 10 kil. conduit jusqu'à la montagne de Sete-Fillas dont nous venons de parler et au sommet de laquelle s'élève, à côté des ruines du vieux château et des vestiges sans intérêt d'une ville ancienne, un sanctuaire dédié à la Vierge et célèbre dans tout le pays. La population des environs s'y rend en foule à certaines époques de l'année et y célèbre des fêtes avec courses de *novillos*, danses, illuminations, etc. L'image de la Vierge, qu'on descend processionnellement à Lora dans les circonstances calamiteuses et lorsqu'il y a un fléau quelconque à conjurer, possède, dit-on, un trésor de vêtements et de joyaux d'une valeur d'un million de réaux. La petite vallée du Guadalvacar, qui passe au pied de la montagne de Sete-Fillas, est très-accidentée et éminemment pittoresque. En quittant la station, qui se trouve au N. de la ville, la voie revient vers le Guadalquivir qu'elle traverse sur un beau pont de 240 mè., en huit

travées ayant chacune 30 mètr., de portée. Les piles sont en fonte, remplies de béton; le tablier est formé de poutres en tôle. Cette construction, d'un bel aspect, la plus importante de la ligne, conduit la voie sur la rive gauche du Guadalquivir, qu'elle ne quittera plus jusqu'à Séville. La vallée s'élargit, les collines du massif de Carmona s'abaissent sur la gauche, et sur la droite s'étendent de belles terres cultivées. La voie passe, sur un remblai peu élevé, au milieu d'une grande plaine entourée de fossés, dans laquelle M. le marquis del Sotillo entretient, en toute liberté, un parc nombreux de taureaux de course. Deux passages ménagés sous la voie laissent à ces animaux la libre circulation jusqu'à la rivière.

Dans la plaine qui s'étend à la sortie de ce parc se tenait autrefois la célèbre foire de Mairena. Elle avait pour centre le village de *Guadajoz*, situé au confluent du Corbones et du Guadalquivir, où l'on a établi, à 15 kil. de Lora (90 kil.), la station correspondante avec *Carmona*, qui est à 10 kil. au S. *Carmona*, située sur une haute colline, domine une immense étendue de pays; elle présente le caractère très-intéressant d'une vieille cité arabe, autrefois importante et fortifiée. Au sommet de son rocher s'élève un ancien alcazar en ruines, au-dessous duquel le terrain est coupé verticalement et « qui semble, dit Fernan Cabellero, un belvédère élevé là à dessein par quelque roi d'Andalousie, afin d'embrasser de la vue tous ses domaines. » *Carmona* compte 15,000 hab., sa campagne est excessivement riche en céréales, en oliviers et en troupeaux.

Le village de *Guadajoz*, auprès de la station, n'est plus que ruines aujourd'hui; sa population s'est éteinte décimée annuellement par les fièvres, et, en 1841, on constata qu'il n'y existait plus qu'un seul habitant. L'église seul survit, en mauvais état.

La fièvre est endémique sur ces bords poétisés du Guadalquivir. Rien n'est séduisant sans doute pour le paysage comme ces détours incessants du fleuve qui serpente et qui revient à chaque instant sur lui-même: mais ce gracieux spectacle a un côté fatal, l'absence de pente du terrain. Les affluents s'engorgent, les eaux se répandent sur les terres et y forment des cloaques. Les Arabes savaient travailler la terre, assainir le sol, faciliter l'écoulement des eaux, les utiliser pour l'irrigation de leurs cultures; les canaux qu'ils ont creusés restent obstrués, les pentes qu'ils avaient ménagées ont disparu, les eaux du ciel séjournent sur le sol et répandent de pernicieuses émanations sous les rayons ardents du soleil.

De l'autre côté du Guadalquivir sont de belles cultures, une plaine fertile et riante; le fleuve d'un côté, le *Guesna* de l'autre les entourent et les arrosent; le village d'*Alcolea* est au milieu, plein de vie et de mouvement, en vue de *Guadajoz* disparu.

Un autre village de 300 âmes, *Villanueva-del-Rio*, s'élève à peu de distance d'*Alcolea*, sur la même rive du fleuve. Au-dessus, à 4 kil., et vers les derniers contre-forts de la sierra Morena, sont des mines considérables de charbon de terre. La Compagnie du chemin de fer, qui les exploite, doit les mettre en communication avec le fleuve par une voie de service qui aboutirait au village. Celui-ci est, par conséquent, destiné à devenir l'entrepôt d'un mouvement d'autant plus important que ce n'est pas la voie de fer seule qui utilisera les produits de cette exploitation. D'autres industries en profiteront dès que le transport en sera plus facile, et surtout les nombreuses mines de cuivre de la province de *Huelva*, si complètement privées de combustibles.

Villanueva, qui s'est annexé le territoire désert de *Guadajoz*, a

aussi constamment des fièvres intermittentes; et si Alcolea n'en souffre que rarement, *Tocina*, qui vient ensuite, est décimé par les *tercianas*.

5 kil. 1/2 (95 kil. 1/2) *Tocina*, bourg de 1,000 hab., sur la rive gauche du Guadalquivir, au fond d'une sinuosité assez profonde; la voie ne peut l'atteindre et la station reste à 2 kil.

14 kil. (109 kil. 4/2) *Brenès*, bourg de 1,250 hab., dans une enfoncement de la plaine, à 1 kil. de la voie et à égale distance du Guadalquivir; on n'aperçoit que ses toits et le clocher carré de son église.

9 kil. 1/2 (119 kil.) *La Rinconada*, v. de 550 hab., entouré de pâturages et de plantations d'oliviers.

Le Guadalquivir coule lentement, à une distance de 500 à 1,000 mètr. sur la droite: la voie est au milieu d'une belle plaine, plate, bien cultivée, coupée çà et là d'oliviers et de bois de pins à cimes rondes, en parasol, à tiges hautes et dégarnies. A peu de distance, on découvre, droit en face, la fameuse Giralda de Séville. La voie est presque toujours au niveau du sol; des deux côtés sont de larges berges de terre excellente, de 20 mètr. de largeur sur toute l'étendue de la voie, et séparées des riverains par des fossés au-dessus desquels grandissent en haie serrée les aloès et les nopals. Ces vigoureuses plantations sont d'un effet des plus pittoresques; ces grandes tiges, dont la croissance est si rapide, s'entre-croisent et forment des barrières impénétrables.

Pendant que la Giralda grandit à l'horizon, la voie, courant toujours en ligne directe, laisse dans la plaine, à droite, au delà du Guadalquivir, au pied de jolies collines couvertes d'oliviers, la place où fut *Italica*, la patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose; place nue et vide, où l'herbe croît et où il reste à peine un fossé et une pierre; puis, plus loin, *Santi-Ponce*, où s'élève un couvent de repenties; le monastère de San-Geronimo, et enfin, se rapprochant avec le fleuve, la célèbre *Cartuja* de Triana, ancienne chartreuse, où est depuis longtemps établie une fabrique de faïences renommées dans tout le pays.

A gauche, paraissent les vieux remparts de Séville, entourant le quartier de la Macarena; le grand hôpital de la *Sangre*; la vieille tour carrée du roi don Pèdre, et enfin la porte de la Barqueta, que la voie coupe et fait disparaître pour se faire place.

La gare est dans l'axe du centre de la ville et des rues les plus importantes; entre les murailles et le Guadalquivir; auprès de la *puerta Real* et de la porte de Triana. Elle occupe une partie de la place d'Armes, et s'élève en regard de la célèbre tour de l'Or et des *Delicias*, la promenade favorite de la ville.

11 kil. (130 kil.) **Séville**, ancienne capitale de l'un des quatre royaumes d'Andalousie, chef-lieu d'une province civile et maritime, d'une *audiencia* territoriale, résidence de la capitainerie générale d'Andalousie, siège d'un évêché.

PROVINCE DE SÉVILLE.

On a formé de l'ancien royaume de Séville trois provinces: Séville, Cadix et Huelva. Celle de Séville qui, dans l'organisation française de 1809, avait reçu le nom de département du Bas-Guadalquivir, a de aujourd'hui pour limites au N. la province de Badajoz, à l'E. celle de Cordoue, au S. celles de Malaga et de Cadix, à l'O. l'Océan et la province de Huelva. Elle occupe une superficie de 258 lieues carrées que les plus récentes statistiques divisent ainsi qu'il suit, en prenant pour base une mesure agraire, l'*aranzada*, qui correspond à peu près à un demi-hectare. Les édifices, rivières, chemins et terrains incultes

en représentent environ 96,000 ; les plantations d'arbres plus ou moins utiles, 120,600 ; les prairies et pâturages, 316,062 ; les vignes, 19,617 ; les jardins maraîchers et les vergers, 8,300 ; les oliviers, 332,786 ; les terres labourables, 792,665.

Le climat de la province se ressent de l'absence des pluies et du manque de grands arbres ; l'olivier, dont nous venons d'indiquer le nombre, est de trop petite taille pour avoir sur les vapeurs humides l'action des grands bois, des pins et des chênes. Les jours de pluie sont environ dans la proportion du quart dans le cours de l'année, et sur ce nombre, il en est peut-être 50 ou 60 pendant lesquels la pluie est suivie et abondante. Il ne pleut presque jamais en été, et s'il survient un peu d'orage au mois d'août ou au commencement de septembre, quand le développement de l'olive a été un peu tardif, ce fruit en souffre beaucoup, et quelques gouttes suffisent pour le piquer et en compromettre la maturité. Il est rare que les pluies, qui sont surtout abondantes vers l'équinoxe d'automne, grossissent le cours du Guadalquivir jusqu'au point de le faire déborder, cela arrive plutôt à l'époque de la fonte des neiges dans la montagne, vers les sources du fleuve et de ses affluents, et il en résulte toujours de graves inconvénients pour la santé publique ; les eaux séjournent dans les terrains bas qui bordent le fleuve, et produisent des miasmes qui causent un grand nombre de fièvres intermittentes. Nous avons eu occasion de dire que certaines contrées en ont été décimées, et malheureusement les riverains du fleuve n'ont jamais tenté d'y remédier en rectifiant les pentes du terrain ou en cherchant à le canaliser au profit des irrigations et de la production agricole.

La température est généralement élevée et supérieure même, sur certains points, à celle des autres contrées placées sous cette latitude. Les terres basses traversées par le Guadalquivir et ses affluents sont les plus chaudes, et surtout la riche campagne d'Ecija, qu'on a surnommée la *sarten* (la poêle) de la *Andalucia*. Séville est à peu près dans les mêmes conditions. La température s'y élève en moyenne, pendant l'été, à 25 ou 30 degrés Réaumur (30 à 36° centig.). Les soirées sont généralement rafraîchies par une brise venant de l'O., du S.-O. et du N.-O., que les habitants appellent *marea*. En hiver, il est bien rare que le thermomètre descende à zéro le matin, il se tient en moyenne de 3 à 6° au-dessus, atteint de 7 à 10° au milieu du jour et ne descend jamais le soir au chiffre du matin. Cet heureux climat n'est pas exempt de maladies endémiques ; les plus fréquentes, la scrofule, la phthisie pulmonaire, les affections du système nerveux, le rachitisme ne sont pas toutefois l'effet de causes inhérentes au sol. M. Madoz s'en prend « au raffinement des mœurs, aux vices qui minent les constitutions les plus robustes et qui fauchent tant d'existences à leur fleur, à l'usage exagéré des corsets chez les jeunes personnes, et en somme à toutes ces circonstances que résumant le mot de *civilisation* et ses conséquences. On ne peut donc dire que ces misères soient spéciales à Séville, à Ecija et aux autres villes de la province, elles sont communes à tous les grands centres du monde et toujours en proportion directe avec l'abondance des jouissances et des moyens de destruction. »

Il en est de même de la plupart des maladies épidémiques, et cependant on doit considérer les fièvres intermittentes comme malheureusement particulières à l'Espagne et à ses contrées chaudes. Elles régissent généralement dans toute la province de Séville au printemps, et surtout à l'automne, comme conséquence des grandes pluies de mai et de juin. L'abus des fruits, la mauvaise qualité de ceux que mange le bas peuple, l'habitude de dormir sur le sol, surtout à l'époque des moissons et des foins, et l'usage de l'eau de puits sont au nombre des causes déterminantes.

Les richesses minérales de la province de Séville sont de quelque importance, moindres toutefois que celles de la province de Huelva, que nous aurons à signaler. Le fer, l'argent, le plomb, le cuivre, le charbon de terre se trouvent dans la sierra Morena, et dans les chaînes secondaires, puis d'excellents matériaux de construction, le granit, la chaux, etc. On a trouvé de l'argent à Cazalla et à Almaden, et ces mines exploitées à tort et à travers sans direction intelligente, sans aucune entente de l'art de l'ingénieur, sont riches encore, mais à peu près inexploitable, à moins de travaux dont les produits ne compenseraient pas la dépense. Le plomb se trouve en assez grande abondance à l'état de sulfure et de galène. La plupart des filons, qu'on signale facilement sur presque tous les points de la montagne, ont été exploités dans les temps anciens, et on retrouve en de nombreux endroits des amas de scories qui démontrent l'importance de ces exploitations. On y a également découvert le cuivre, mais il n'a encore été l'objet que de tentatives timides, le temps dira si on doit espérer de ces gisements les mêmes résultats que des mines magnifiques de Río Tinto, qui appartiennent à la province voisine. Le fer existe en grande quantité; des forges établies auprès de la mine du Pedroso apportent sur les marchés de la province des fontes et des fers forgés qui s'y placent avantageusement. Nous avons parlé précédemment des gisements houillers de Villanueva del Río : on ne doute pas que des recherches conduites avec intelligence dans les parties voisines de la chaîne ne conduisent à la découverte d'autres dépôts de combustible minéral, ce qui serait d'une immense importance pour l'avenir de la province. L'argile plastique du sol même de Séville est employée depuis longtemps dans la célèbre et ancienne fabrique de faïences du faubourg de Triana.

Le *Guadalquivir* est le cinquième des fleuves de l'Espagne par la longueur de son parcours (583 kil.), et le sixième par le nombre de ses tributaires. Il sépare la province de Séville à peu près en deux parties égales, et reçoit dans cette province quelques affluents importants, le *Genil*, qui vient de Grenade; le *Corbones*, qui arrose les campagnes de Marchena et de Carmona; le *Guadaira*, dont on remarque le cours pittoresque dans la vallée d'Alcala de los Panaderos, sur la route de terre de Cordoue à Séville, et quelques autres cours d'eau de moindre importance. Il n'est pas navigable au-dessus de Séville, c'est-à-dire à plus de 112 kil. de son embouchure. De nombreux projets ont été présentés pour le rendre praticable de Séville à Cordoue, mais il n'a été donné suite à aucun, et il n'est pas probable maintenant que le

chemin de fer est en exploitation, qu'on songe davantage à ces travaux.

Les eaux minérales ne sont pas nombreuses, on cite cependant une source ferrugineuse thermale dans le district de San Lucar la Mayor, à Aznalcollar, dans le voisinage de l'ancien monastère del Tardon. On y a construit depuis quelques années un établissement public. Auprès de Marchena existe une source sulfureuse froide qui jouit de quelque renom dans les pays avoisinants; à la Campana, des eaux salines très-efficaces pour la guérison des ulcères invétérés; à la Roda, une source sulfatée très-abondante, employée contre les affections calculeuses; à Utrera, une autre source saline ou acidule, et enfin, à Séville, les gens du peuple ont grande foi dans l'eau d'un puits voisin d'une fabrique de plâtre, dont on fait usage d'une façon tout empirique, et sans que la science s'en soit encore occupée, pour les affections des voies digestives.

L'état des chemins de cette belle province est loin d'être satisfaisant, et il ne contribue pas pour peu de chose à la langueur du commerce et à l'inertie de la production industrielle. Le plus important est la route royale de Madrid à Cadix, qui, venant de Cordoue et passant par Ecija, Carmona et Alcalá de Guadaíra, se divise en sortant de cette ville, vient d'un côté rejoindre Séville, et de l'autre côté descend vers la province de Cadix en traversant Utrera. Un autre chemin carrossable conduit de Séville à Badajoz, un troisième de Séville à Huelva; mais ceux-ci et quelques autres sont généralement en mauvais état, nullement entretenus et plutôt tracés, sur beaucoup de points, par le hasard que par l'art de l'ingénieur. Les chemins de fer, maintenant achevés, de Séville à Cordoue et à Cadix, celui qu'on construit entre Séville et Huelva, apporteront d'immenses modifications à cet état de choses, et donneront un essor considérable aux produits de la province, de même qu'ils faciliteront les échanges intellectuels entre ses habitants; mais en apportant de telles facilités et de telles aises dans la locomotion, ils n'en feront ressortir que plus durement le triste état de certaines autres communications.

Ce beau pays est apte à toute espèce de produits agricoles, céréales, grains de toute nature, légumes, plantes potagères, fruits de tout genre, oranges, vin, huile, réglisse. On y a acclimaté le tabac, qui vient avec une remarquable facilité dans les terres riveraines; le chanvre et le lin y sont fort beaux, mais le peuple ne sait user d'aucun moyen mécanique pour les préparer, ce qui en rend la culture fort coûteuse. Le coton croît avec succès dans l'une des grandes îles que forme le Guadalquivir entre Séville et la mer, et on espère en étendre davantage la culture.

Les troupeaux, l'élevage des chevaux et des bestiaux forment une des richesses de la province, on y compte au moins 30,000 têtes de bêtes à cornes, 40,000 chevaux et cavales, 400,000 bêtes à laine, 80,000 chèvres et 50,000 têtes de l'espèce porcine.

L'industrie ne peut faire que peu de progrès dans un pays riche par les produits agricoles, où la douceur du climat, la simplicité de la vie, le cercle restreint des besoins n'ont pas introduit les exigences

du luxe. Les fabriques, les manufactures se réduisent à peu de chose, on n'en rencontre pas hors de Séville, et la fabrication la plus importante est en ce moment celle de la soie. Les produits des récoltes de Séville ont obtenu, à cet égard, l'un des prix de l'Exposition universelle de 1855, et cette industrie peut devenir des plus intéressantes. Il y avait, du reste, à Séville, autrefois, au temps du roi don Juan II, plus de 13,000 métiers d'étoffes de soie tissées d'or et d'argent, de chasubles, d'ornements d'église, et leurs produits jouissaient d'une grande réputation. Le développement de l'industrie des Pays-Bas, les guerres de la maison d'Autriche, la découverte de l'Amérique, l'émigration qui en fut le résultat portèrent un coup terrible au commerce et à l'industrie sévillans. On ne compte bientôt plus qu'une centaine de métiers occupés à la fabrication de ceintures, de taffetas et de quelques autres tissus de soie de peu d'importance. Aujourd'hui l'industrie *del arte de la seda* semble vouloir reprendre; le nombre des ateliers augmente, leurs produits sont plus dignes d'attention, et la culture du mûrier, encouragée par une consommation plus active, commence à prendre une grande extension. Il faut citer encore quelques fabriques de toile, des teintureriers, la fameuse fabrique de faïences de la Cartuja de Triana, la plus ancienne de l'Espagne, une fonderie de fer d'où sont sorties les pièces du pont de fer qui joint la ville au faubourg de Triana, et un grand nombre d'objets employés dans Séville et aux environs par l'industrie du bâtiment. Citons encore les fabriques de savon, d'odeurs, d'essences, d'huiles parfumées de San Juan d'Alfarache et de Coria, jolis villages sur le Guadalquivir, un peu au-dessous de Séville. On a longtemps cité les jardins de San Juan, ils sont le but des nombreuses parties de plaisir, des promenades en bateau de la population de Séville, et l'industrie qui s'y est établie y a formé la plus attrayante réunion de fleurs et de plantes odoriférantes.

Au point de vue commercial, Séville, jusqu'où remontaient autrefois les navires d'Amérique, a considérablement perdu par *l'habilitation* du port de Cadix, c'est-à-dire par son affectation au commerce avec les colonies d'Amérique, et perd davantage par les difficultés de navigation du Guadalquivir dont le lit est souvent encombré par les sables et s'encombre un peu plus tous les jours. Les deux chemins de fer de Cordoue et de Cadix porteront sans doute encore préjudice au commerce extérieur de Séville, en recueillant eux-mêmes sur leur parcours, et sans que la ville intervienne, les produits de toute la contrée. Séville est probablement réduite à vivre de son commerce local et de son industrie future. Elle doit devenir cependant un centre de relations entre Cordoue, Cadix, Huelva et Grenade, surtout si on parvient à rapprocher les gares des deux chemins de fer et à raccorder les deux lignes, pour ainsi dire, bout à bout, au point où se trouve placée la gare de la ligne de Cordoue. Il s'est produit à cet égard des résistances acharnées et inintelligentes: on a arrêté la voie de Cadix hors des murs, au milieu du champ de foire, au S., lorsque rien n'était plus facile que de l'amener jusqu'au bord du Guadalquivir, devant la porte de Triana, et

de faire occuper à sa gare l'extrémité de la place d'Armes opposée à celle où se trouve la gare de Cordone. Dans l'état actuel, au contraire, il existe entre les deux gares une distance de 300 mètr. qui s'augmente de toutes les difficultés du camionnage et de la circulation dans une ville peu praticable aux véhicules du commerce, et il en résulte que pour éviter ces transbordements et ces difficultés, les deux chemins de fer seront obligés de se raccorder par une ligne d'embranchement qui ne pourra avoir moins de 10 kil., et qui passant à l'E. de la ville, et à environ 7 kil. de ses murs, la rendra presque étrangère au mouvement commercial, et lui ôtera toute part à la circulation dont Cadix sera le but.

L'instruction publique est dans un abandon complet; le nombre des élèves, dans les établissements d'instruction, est au chiffre de la population comme 1 est à 29, et ces établissements manquent presque partout. Il y a une université à Séville, et nous nous en occuperons à propos de cette ville; mais hors de là on ne trouve de collège d'enseignement secondaire qu'à Carmona. A Ecija et dans les autres villes un peu importantes, les gens aisés aiment mieux retenir leurs fils auprès d'eux, en ne leur donnant qu'une éducation très-insuffisante, plutôt que de les exposer « aux désordres et aux passions de la grande ville. » La statistique a compté, sur 1,569 individus, 658 sachant lire et écrire, 28 sachant lire seulement et 892 ne sachant ni lire et écrire.

Le véritable caractère andalou doit s'étudier dans la province de Séville. L'Andalou est surtout querelleur, dit M. Madoz, les rixes sont fréquentes parmi le peuple, souvent pour les causes les plus frivoles, et la *navaja* y joue un rôle regrettable. Il est peu d'hommes du peuple qui ne soient armés de ce fatal instrument, et il en est de telle taille, maniés avec une telle dextérité, qu'il en résulte d'atroces blessures, bien souvent mortelles. Il faut constater cependant, comme l'un des signes caractéristiques du caractère andalou, que si les rixes ont trop souvent cette cruelle issue, surtout lorsque le vin a monté les têtes, si les altercations sont vives, les injures violentes et les menaces redoutables, tout s'apaise fort souvent aussi rapidement que l'excitation était venue; un mot spirituel ou l'intervention affectueuse d'un assistant suffit pour faire rentrer la *navaja* dans la ceinture; les deux adversaires vont boire de compagnie, ils oublieront volontiers le sujet de la querelle et ne le feront pas renaître. L'Andalou est prompt à s'irriter, mais il est peu d'Espagnols moins rancuneux et moins vindicatifs que lui. La preuve que les résultats ne sont pas généralement aussi terribles qu'on pourrait le craindre, c'est que dans l'échelle de la criminalité et des délits d'homicide, la province de Séville n'occupe en Espagne que le quatorzième rang, la proportion du nombre des coupables au chiffre de la population est de 1 à 682 1/2. Les districts d'Osuna et de San Lucar la Mayor sont à cet égard les moins bien notés, celui d'Alcala de Guadaira, mieux partagé, ne compte qu'un coupable sur 2,098 habitants. Dans la statistique des délits de toute nature, la province de Séville occupe, au contraire, l'une des premières places, la cinquième, et on y compte en moyenne un accusé sur 201. Parmi les districts de la pro-

vince, c'est celui de Carmona qui est le plus mal partagé; il présente un accusé sur 98 1/2, tandis que dans le district de Lora il s'en trouve seulement 1 sur 222 1/2.

De ce que nous avons dit de l'influence du vin sur l'esprit querelleur de l'Andalou, il ne faudrait pas inférer qu'il fût adonné à la boisson. L'usage de vin est un fait accidentel: l'homme du peuple en prend rarement pendant ses repas; quelquefois le soir, lorsque sont terminés les travaux de la journée; dans les campagnes, seulement les jours de fête; parmi les artisans, le samedi après la paye de la semaine; mais il est rare que cela aille jusqu'à l'ivresse.

L'exagération et l'emphase du langage andalou sont choses proverbiales. L'Andalou a l'imagination vive, une grande sensibilité, un caractère décidé, joyeux, porté à la plaisanterie, et ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommé le Gascon de l'Espagne. Il conçoit rapidement une idée, il l'exprime avec véhémence; son style est hyperbolique, rempli de métaphores et de pointes. Il résulte aussi de cette disposition d'esprit développée par l'ardeur du climat, par la beauté du ciel, par le spectacle d'une riche végétation, une remarquable aptitude pour la poésie, la peinture et les beaux-arts en général. Les poètes sévillans, Arguijo, Rioja, Herrera, Lista, Reinoso; les peintres Murillo, Zurbaran, Herrera, Roelas, Cespedès; les sculpteurs et d'autres talents qui se sont fait un renom dans les arts, dans les belles-lettres et dans les autres branches des connaissances humaines, ont acquis à juste titre à l'Andalousie le droit de constituer une école, qui réclame une place importante en Espagne aussi bien qu'en Europe.

Cette vivacité de l'esprit, cette ardeur de l'imagination rend les Andalous moins propres aux études abstraites; ils comprennent rapidement, ils perçoivent nettement la relation des idées entre elles, et par conséquent ils sont loin d'être sans aptitude pour les sciences physiques et mathématiques; mais ces conditions extérieures qui ont une si grande influence sur leur esprit, ce besoin d'une vie animée à laquelle tous les convie, cette vivacité des sensations ne se prêtent pas à de grands efforts de méditation et les rendent à peu près étrangers aux études métaphysiques et aux questions abstraites de la psychologie qui ont tant de séductions pour les esprits rêveurs de l'Allemagne et de l'Ecosse. Aussi les traite-t-on souvent de paresseux, surtout lorsqu'on les compare aux habitants du nord de l'Espagne, sans se rendre compte que la fertilité du sol, la générosité du climat, la richesse et la vigueur de leur constitution rendent leurs besoins beaucoup moindres, et ne les obligent pas à ce travail constant des populations moins favorisées. Content de peu, l'Andalou laisse volontiers à la Providence le soin du lendemain. « Dieu nous a appris, dit-il, que nous devons lui demander le pain de *chaque jour*. »

On le dit généralement galant et amoureux; il aime en effet beaucoup le beau sexe, qui, en Andalousie, forme un type remarquable; mais c'est plutôt galanterie de paroles, courtoisie, attentions délicates, que réalité et positivisme. Dans les villages, dans les classes agricoles et parmi les artisans, les jeunes gens sont fidèles à cette coutume tant décrite dans les comédies de Caldéron, d'aller causer la nuit avec

les jeunes filles à leurs fenêtres à travers leurs grilles, — *hablar à la reja*, — et cela dure toute l'année entre promis et promise, sans que jamais il y ait entre eux de relations coupables. Nous parlons ici de la campagne et non des villes, car si nous voulons constater l'état de la morale publique à Séville, nous trouvons que le rapport des naissances illégitimes aux naissances légitimes y est de 26 7/8 pour cent.

La femme andalouse est réellement belle et gracieuse. Elle est généralement petite et brune; la vivacité et l'expression du regard, la flexibilité de la taille, l'agilité du mouvement, la petitesse du pied, l'énergie d'un caractère passionné, la douceur et la séduction du langage font d'elle l'un des types les plus remarquables de l'espèce.

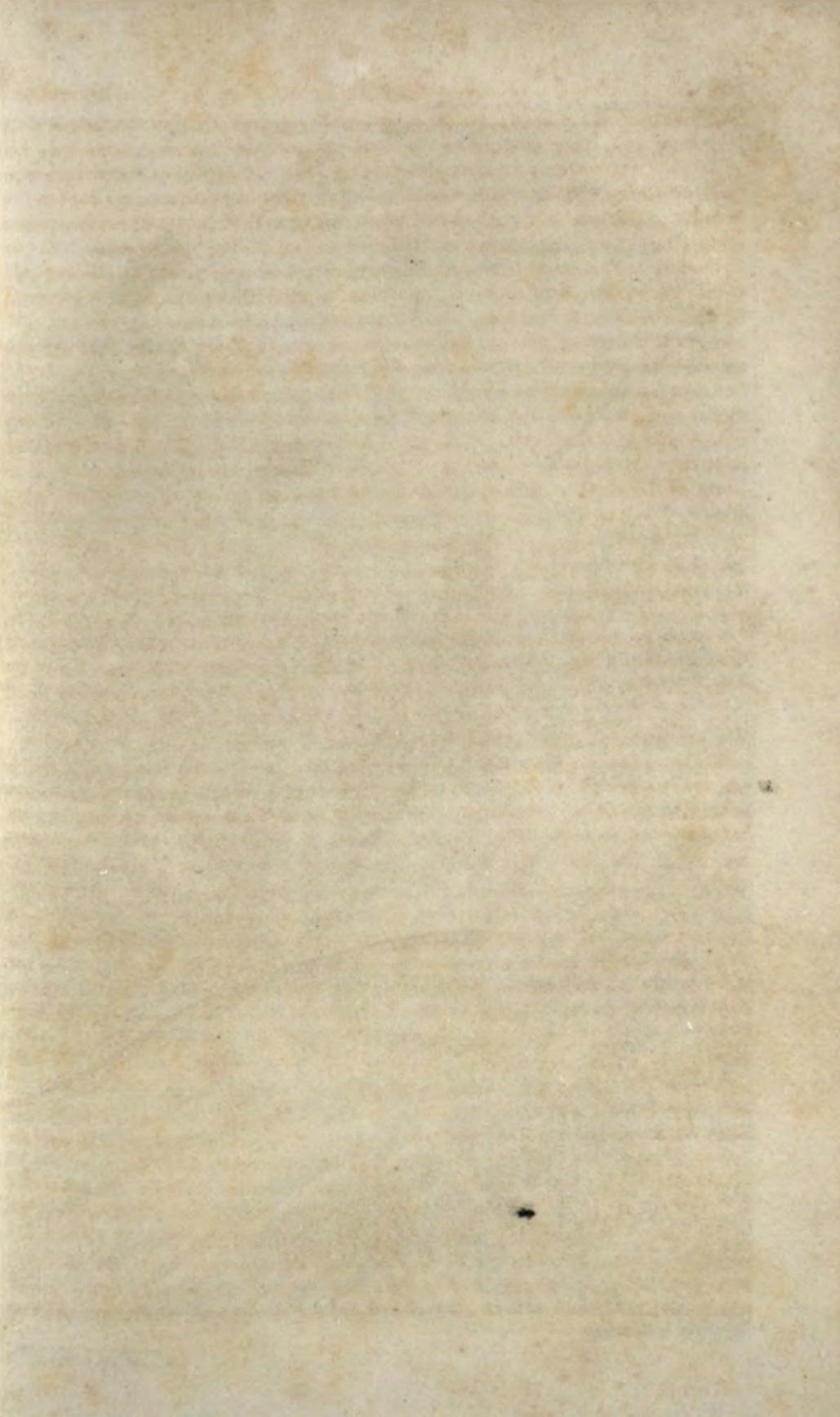
La population de la province de Séville s'élève à 463,486 hab. On y évalue la richesse territoriale à 83 millions de réaux, la richesse en troupeaux à 6 millions, la fortune urbaine à 33 millions, la richesse industrielle à 16 millions et demi, la richesse commerciale à 8 millions et demi: soit, ensemble, 147 millions.

Séville (HÔTELS : *Fonda de Paris*; *fonda de Madrid*, tous deux plaza de la Magdalena; — 30 réaux par jour, chambre, déjeuner et dîner; café après le repas 1 réal. — *Fonda de Londres*, sur la place Neuve; *fonda de Europa*, calle de las Sierpes. — On trouve facilement à Séville, lorsqu'on veut y faire un long séjour, des *casas de pupilos* ou *casas de huéspedes*, où l'on est convenablement logé et nourri pour 20 à 25 réaux par jour. Ce mode d'installation convient mieux à l'étranger qui tient à étudier les usages et les mœurs, et à se familiariser avec la langue espagnole, bien que la prononciation andalouse soit excessivement défectueuse. On trouve aussi des domestiques de place et des cicerone actifs, intelligents, très-serviables et généralement peu intéressés. — BAINS : *Calle de las Armas*, alimentés par l'aqueduc de Carmona; *baños de San Vicente*, sur la place de ce nom; *baños de la Magdalena*, calle de Itálica, bien tenus, à baignoires de marbre; calle de las Sierpes 33, très-élégants. Le prix général est de 4 réaux par bain. On le paye 10 réaux dans les hôtels. — CHEMINS DE FER : *Pour Cordoue*, gare de la Place-d'Armes, hors de la Puerta-Real; omnibus spéciaux sur la place de San-Francisco et sur celle

de la Encarnacion; *pour Xérès et Cadix*, sur le champ de foire, hors de la porte de San-Fernando. — BATEAUX A VAPEUR : De Séville à Cadix, embarcadère au pied de la Torre del Oro; *Adriano*, *Theodosio*, *Rapido*, font alternativement le service en six ou sept heures, mais ne partent que si le temps le permet. Les affiches mentionnent toujours cette réserve : *Si el tiempo lo permite*, V. de 102,000 hab., située au centre d'une immense plaine, sur la rive droite du Guadalquivir qui la sépare du vaste faubourg de Triana. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 110 mètr. Ce que nous avons dit du climat de la province se rapporte aussi à celui de Séville; l'atmosphère y est saine, purifiée par les nombreuses plantations d'arbres qui s'élèvent dans la ville, et embaumée par les parfums qu'exhalent les fleurs et les orangers des jardins qui possèdent à peu près toutes les maisons.

Séville a conservé ses anciennes murailles; elles ont 7 kil. 1/2 de tour, et quinze portes.

On dirait que ces murailles n'ont pas d'épaisseur, et les découpures aiguës de leurs créneaux les font ressembler à une double palissade de madriers étroitement serrés. Les tours s'élancent d'un seul jet, saignées par quelques meur-



LÉGENDE

Principaux édifices

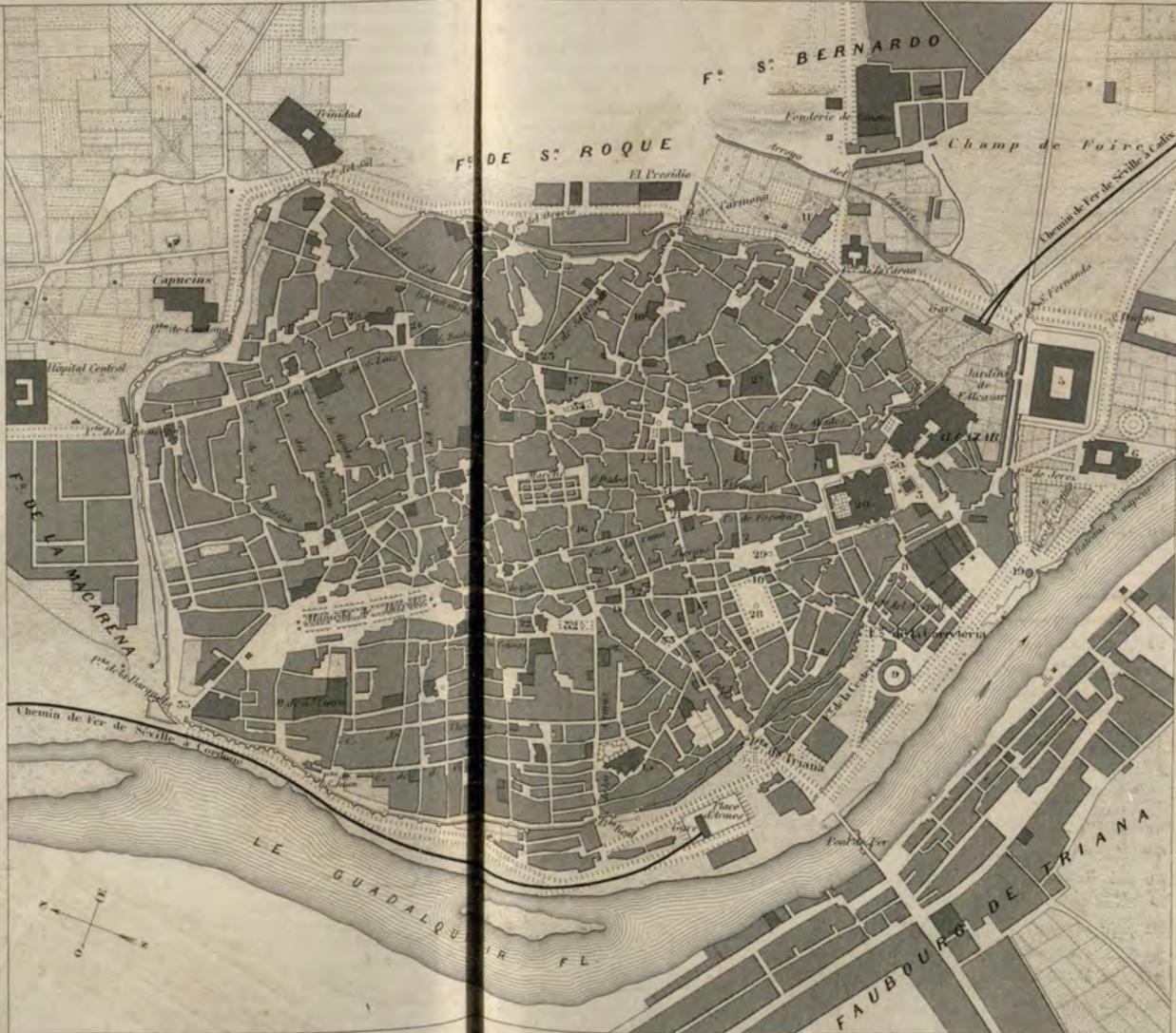
- 1 Palais archiépiscopal.
- 2 Audience Royale ou Cour suprême.
- 3 Lonja (Bourse).
- 4 Adiana (Dona).
- 5 Fabrique de Tabaco.
- 6 Palais de San Telmo.
- 7 La Caridad (La Charité).
- 8 Maestranza.
- 9 Plaza de Toros.
- 10 Ayuntamientos.
- 11 Matadero.
- 12 Correo (Poste).
- 13 Théâtre de S. Fernando.
- 14 Théâtre principal.
- 15 Musée.
- 16 Université.
- 17 Alhondiga.
- 18 Casa de Pilatos.
- 19 Tour de l'Or.

Églises

- 20 Cathédrale.
- 21 Eglise de S. Salvador.
- 22 — S. Miguel.
- 23 — S. Catalina.
- 24 — S. Marcos.
- 25 — S. Marina.
- 26 — S. Juan de la Palma.
- 27 Al. de la Madre de Dios.

Places

- 28 Place Neuve.
- 29 — de la Constitution.
- 30 — du Triomphe.
- 31 — del Pan.
- 32 — del Duque.
- 33 — de la Magdalena.
- 34 — de las Descalzas.
- 35 — de Vibarragel.



trières, enjolivées de cordons en brique, de chaînes de pierre blanche, d'inscriptions arabes, et si soigneusement bâties, de matériaux si bien choisis, que leurs arêtes sont encore vives comme aux premières années, et qu'elles ont à peine laissé prendre quelques parcelles de terre ou de ciment aux ouragans et aux grandes pluies de dix siècles.

La porte de *Cordoba*, à laquelle aboutissait au N. la vieille route venant de la ville sainte, dominée par une forteresse haute et carrée, a vu le martyr du glorieux roi saint Herménégilde.

La *puerta del Sol*, au N.-E., la première que frappe le soleil lorsqu'il se lève sur la ville, a été reconstruite par Philippe II en 1595; elle porte un soleil peint sur son fronton.

La porte *del Osario* (de l'Osuaire) est également moderne; les Maures, qui y avaient établi un charnier, la nommaient *Vib Alfar*. Deux châtelets la défendent.

La porte de *Carmona*, reconstruite en 1578, forme, à l'E., l'entrée de la ville par la route des Castilles. On longe, en y arrivant, ce fameux aqueduc de quatre cent dix arcs qui prend les eaux, à 11 kil., sur les hauteurs d'Alcala de Guadaira. Un jour de 1540, des gens de guerre s'en allaient au secours de Gibraltar; don Rodrigo de Saavedra portait devant eux le pennon vénéré de la ville. La porte était basse et le pennon ne pouvait sortir sans s'incliner. Alors on le fit passer par-dessus la muraille, et la même cérémonie se répéta au retour.

La porte de la *Carne*, au S.-E., est voisine de l'abattoir; les Arabes l'appelaient *Vib Ahoar*. C'est aujourd'hui, après plusieurs restaurations, l'une des plus élégantes de la ville. Elle conduit à la remarquable fonderie de canons dirigée par les officiers de l'artillerie espagnole.

La porte de *San Fernando* n'a pas un siècle; elle a été ouverte

pour faciliter la circulation vers la fabrique de tabac, l'un des établissements les plus importants de ce genre. Elle conduit au chemin de fer de Cadix.

C'est au-dessus de la porte de *Jerez*, ouvrant sur la route du S., que Séville avait gravé son antique histoire :

Hercules me edificó ;
Julio Cesar me cercó
De muros y torres altas ;
Y el rey santo me ganó
Con Garci Perez de Vargas.

Don Fernando, roi d'Aragon, avait fait construire en 1410, dans la cour de l'Alcazar, des machines de guerre destinées au siège d'Antequera. Lorsqu'il s'agit de les sortir de la ville, on ne put faire comme pour le pennon à la porte de Carmona, et il fallut couper la porte de Jerez. Plusieurs fois restaurée depuis, elle a été reconstruite sur un plan digne du voisinage de la promenade favorite de la Cristina et du magnifique palais de San Telmo, habité par M. le duc de Montpensier.

Les portes *del Carbon*, *del Aceite*, voisines des magasins au charbon et à l'huile, la porte *del Arenal*, n'ont rien de particulier ni d'historique; celle-ci sépare la ville d'un faubourg important.

La porte de *Triana* conduit au pont du Guadalquivir, au delà duquel est le fameux faubourg du même nom, presque une ville, habité par une nombreuse population ouvrière attachée aux fabriques de faïence, et par toute une race de gitanos. Cette porte est un beau monument d'ordre dorique à colonnes accouplées, un château plutôt qu'une porte, avec un vaste balcon sur les deux faces, une belle salle intérieure et une attique ornée de pyramides. C'est l'entrée principale de la ville, celle à laquelle on reçoit les rois, lorsqu'ils visitent l'Andalousie. Ce n'est point par là, cependant, qu'entrèrent saint Ferdinand, conquérant de Séville, en 1248, ni Phi-

lippe II, persécuteur des Morisques, en 1570; ce fut par une porte située un peu plus au N., la *puerta Real*, située à l'extrémité de la rue de *Las Armas*, bel arc roman, orné de pilastres, supportant un large fronton de forme carrée où se lisait cette inscription :

Fernandi nomen splendit ut astra poli.

A la suite de la *puerta Real*, et en continuant vers le N.-O., se trouve la porte de *San Juan*. Elle n'a plus le caractère arabe; elle fut réédifiée dans sa forme modeste, avec ses lourds créneaux, en 1757, à la place qu'occupait l'antique porte *del Ingenio*, ainsi nommée parce qu'en avant, sur la rive du Guadalquivir, était le môle aux marchandises avec ses machines à charger.

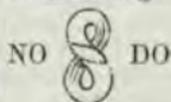
C'est devant la ligne de murailles où sont pratiquées ces deux portes, que passe la ligne du chemin de fer qui a entamé, à l'angle N.-O. de la ville, les murs qui avoisinent la porte *de la Barqueta*, et fait disparaître la porte elle-même. Enfin, en remontant la ligne des remparts vers le N., on rencontre la porte *de la Macarena*, qui a reçu son nom, d'après les uns, d'une princesse arabe, et d'après les autres, d'une fille d'Hercule « à laquelle la porte fut dédiée par Jules César. » C'est par la porte de la Macarena, d'où sort un chemin muletier qui se dirige vers la sierra Morena, qu'entra à Séville l'infant don Fadrique lorsqu'il vint, avec une confiance aveugle, se mettre aux mains de son frère, don Pedro le Cruel, qui le fit assommer dans une des salles de l'Alcazar. Au delà, on retrouve la porte de Cordoue.

Séville a aussi conservé, et Dieu veuille qu'elle le conserve longtemps, son caractère ancien, les rues étroites et tortueuses, et de belles maisons présentant encore tout le type arabe. Les maisons modernes, à deux et trois étages,

sont d'un bel aspect, bien tenues, peintes en bleu clair, en jaune pâle, en rose pâle, en gris perle, quelquefois même en plusieurs de ces couleurs réunies. La plupart ont des *miradores*, balcons vitrés en saillie sur la rue, ornés de fleurs, de draperies, et presque toujours d'une grande élégance. Mais le caractère le plus intéressant de la physionomie des rues de Séville, ce sont les patios ou cours intérieures. Ils sont généralement séparés de la rue par des vestibules dallés en marbre blanc et noir, et fermés sur ces vestibules par des grilles en fer où s'exerce toute l'imagination d'artisans habiles. Tout autour du patio règne une galerie formée par des colonnes grêles, d'où s'élançait l'arc à plein-cintre ou l'arc mauresque, et soutenant à l'étage supérieur une galerie vitrée qui forme le corridor de l'habitation. Le patio est dallé, garni de fleurs dans des vases de Triana. C'est l'habitation d'été des Sévillans; on y descend les meubles préférés, on le décore avec recherche et avec élégance; une toile tendue au-dessus de la galerie supérieure l'abrite des rayons du soleil et surtout des vives réverbérations d'un ciel éclatant. La fraîcheur y est entretenue par des fontaines d'eau vive, par des courants d'air habilement établis, mais qui ne sont pas pour peu de chose dans la fréquence des affections de la poitrine auxquelles sont sujets les habitants de Séville. Des lampes ou des lanternes élégantes y sont allumées le soir.

Une des particularités de la physionomie de Séville, c'est sa devise qui apparaît sur tous les monuments, dans les reliefs de la pierre, dans les dessins des grilles de fer, sur les marteaux des portes, et qui semble une énigme offerte à la sagacité des étrangers. Lorsque le bon roi Alfonse le Sage était en guerre avec son fils don Sancho, qu'il maudit en mou-

rant, toutes ses villes lui échappèrent une à une ; Séville seule lui resta fidèle. Il lui donna pour titres : *Muy noble, muy leal, muy heroica y invencible*, et y ajouta pour devise ce monogramme :



Ce signe est l'image d'un écheveau, que les Espagnols nomment *madeja*, et la devise se traduit par ces mots : *No m' ha dejado, ou no me ha dejado*. « Elle ne m'a pas abandonné. »

On prétend qu'il y a à Séville cent onze places ; le nombre des rues s'élève à 477, il en résulte que chaque carrefour à peu près est compté comme place, mais à bien prendre, il en est une dizaine au plus, dont il est juste de faire mention.

La place Neuve, ou *plaza de la Infanta Isabel*, ouverte sur les terrains d'un ancien couvent de Franciscains, n'est pas digne de Séville et de sa physionomie pittoresque ; les rues étroites, les carrefours irréguliers sont une des conditions de l'art de bâtir dans les cités méridionales : c'est un moyen de ménager la fraîcheur, de retenir l'ombre à toute heure du jour. Or ce grand espace carré, inondé de soleil, planté d'orange nains qui se refusent à grandir, garni de bancs de marbre à dossier de fer alignés comme des bataillons qui manœuvrent, orné de deux grands candélabres à gaz qui rappellent ceux de la place de l'Hôtel-de-Ville de Paris, semble un non-sens au milieu de Séville. De grandes maisons symétriques à quatre étages forment trois des côtés et ne présentent ni ces jolis patios qui reposent les regards, ni même ces galeries à arcades qui ne font défaut à aucune ville d'Espagne, et sous lesquelles on trouverait au moins un refuge contre la lumière et la chaleur. Le quatrième côté de la place est occupé à moitié par les ruines de l'ancien cou-

vent de Franciscains, et pour l'autre moitié par les derrières de l'hôtel de ville, dont la façade est sur la place San Francisco. La calle de Genova qui débouche à l'angle S.-O. de la place conduit à la cathédrale.

La *plaza San Francisco* ou de la *Constitucion* se trouve à l'extrémité de la *calle de las Sierpes*, la plus animée, la plus curieuse des rues de Séville. Sur cette place, dont la forme est celle d'un quadrilatère irrégulier, s'élève l'ancienne façade du couvent de Franciscains, le magnifique édifice de la *Casa de Ciudad*, et l'Audiencia. Au milieu de la place est une fontaine de marbre blanc, qu'on considère comme la meilleure de la ville.

La *plaza del Duque*, plantée d'arbres et formant un trapèze, a reçu son nom de l'hôtel du duc de Medina Sidonia, si vaste et si beau autrefois que Philippe II, faisant dans Séville une entrée triomphale, demanda si c'était là la demeure du seigneur de la ville. Sur cette place se trouvent les bureaux des voitures publiques.

La *plaza de la Magdalena*, plantée d'acacias, entourée de bancs de pierre et des boutiques peintes des marchands *debebidas*, — *puestos para refrescar*, — n'est pas plus régulière que la précédente ; une fontaine la décore, les deux principales *fondas* en occupent les angles opposés.

La *plaza del Triunfo*, dont le centre est occupé par une promenade plantée d'orange et entourée de bancs, occupe un espace également irrégulier, limité par les trois monuments les plus remarquables de la ville, la cathédrale, l'Alcazar et la Lonja ; elle est isolée, solitaire, et attristée par les grands murs de l'Alcazar et l'énorme masse de l'église.

La place de la *Encarnacion* est occupée par le marché public et par quatre grands bâtiments qui forment les halles.

L'eau est abondamment fournie à Séville par un bel aqueduc nommé *los Caños de Carmona* et

dont l'origine est à Alcalá de Guadaíra. Un ruisseau considérable, recueilli au centre des collines qui avoisinent cette petite ville, est amené par des conduits souterrains longs de 10 kil. jusqu'à la Cruz del Campo, à une petite distance de Séville; là commence une série de quatre cent dix arcs, supportant la conduite jusqu'à un château d'eau, placé à la porte de Carmona. Cette prise d'eau alimente vingt-deux fontaines dans la ville et de nombreuses concessions particulières.

EDIFICES RELIGIEUX. — Séville compte, ou a compté, une cathédrale, une église collégiale, vingt-six paroisses, soixante-onze couvents de moines, de religieuses et de béates. — La statistique de l'instruction publique oppose à ce chiffre imposant une université, un collège et une école gratuite.

La *Cathédrale*. « C'est ainsi, a dit M. Cean Bermudez, que se présente à la mer un vaisseau de haut bord tout pavoisé, dont le grand mât domine les mâts de misaine, d'artimon et de beaupré, avec cet ensemble harmonieux de voiles, de focs, de bonnettes, de pavillons et de flammes. De même, vue à une certaine distance, apparaît la cathédrale de Séville, dont la haute tour et le beau transept s'élèvent au-dessus des nefs et des chapelles, des tourelles, des clochetons et des chapiteaux.

La *Giralda*, cette haute et magnifique tour à laquelle un vieux manuscrit adresse ces vers :

*Tu, maravilla octava, maravillas
A las pasadas siete maravillas,*

dépendait de l'ancienne mosquée, dont il subsiste encore de magnifiques vestiges sur les flancs de la cathédrale. Elle fut érigée vers l'an 1000 par l'Arabe Huever qui en fit d'abord un observatoire, et ne lui avait pas donné plus de 250 pieds de hauteur; elle est toute en brique, et construite avec une telle régularité que, aujourd'hui encore, les arêtes en sont

aussi vives qu'au premier jour. Elle est plus étroite à mesure qu'elle s'élève, mais d'une façon si insensible que l'œil ne s'aperçoit pas de cet artifice, qui la rend plus élancée et la fait paraître plus haute qu'elle ne l'est réellement. Ses murs, à la base, ont 9 à 10 pieds d'épaisseur, ils sont régulièrement percés d'élégantes fenêtres, ou *agimeces*, à double arc trilobé, soutenu au milieu par une frêle colonnette de jaspe; une rampe à pentes douces, pavée en brique et formant vingt-huit paliers, s'élève en spirale sur une largeur qui donnerait passage à deux cavaliers marchant de front, et conduit jusqu'à la plate-forme où s'arrêtait l'œuvre de Huever. Au-dessus de cette plate-forme, la tour fut exhaussée de 100 pieds, en 1568, et se termine par un élégant beffroi à trois corps, autour duquel on lit cette inscription en lettres colossales : *Nomen Domini fortissima turris*. Dans ce beffroi on remarque la cloche de l'horloge, puis, l'horloge, qu'on a longtemps considérée comme une merveille, et dont le mécanisme, d'une simplicité toute primitive, n'a d'autre mérite que sa régularité. Ce beau monument, du haut duquel la vue s'étend sur un admirable panorama, est couronné par une statue colossale, en bronze, de la Foi, tenant à la main le labarum. Cette statue, qui pèse 2,800 livres, est installée de manière à tourner sur elle-même au moindre vent, on la nomme *el Giralddillo* (du verbe espagnol *girar*, tourner), et elle a donné ce nom à tout le monument.

De la *Giralda* on domine toute la cathédrale et on peut se rendre compte de l'étendue de cet immense monument. Au pied même de la tour se trouve la belle cour mauresque de l'ancienne mosquée, le *Patio de los Naranjos*, au milieu de laquelle s'élève la fontaine où les Arabes pratiquaient leurs ablutions avant d'entrer dans la mosquée. Les constructions qui entourent le patio sont les plus

anciennes et portent le caractère intéressant de la vieille architecture arabe. L'église le limite au S. par quelques constructions interrompues, par un portail inachevé au sommet duquel s'élève une grue de fer, « symbole, dit M. Théophile Gautier, indiquant que l'édifice n'est pas terminé et sera repris plus tard. » A l'O. s'étend le *Sagrario*, et au S. une vieille muraille couronnée de créneaux triangulaires, semblables à ceux de la mosquée de Cordoue, et au milieu de laquelle ouvre, sur les degrés de laquelle se trouvent toute la cathédrale, la porte du *Pardon*, l'un des plus beaux restes de l'élévante architecture des Arabes.

Le chapitre de Séville, ayant résolu, en 1401, d'ériger une cathédrale sur l'emplacement de l'ancien temple mauresque, voulut « qu'aucune autre ne pût en être l'égale. » On appela les plus habiles architectes, les sculpteurs et les ornemanistes les plus renommés, et l'œuvre fut complète le 4 novembre 1519, après plus d'un siècle. Le plan est quadrilatéral, d'une longueur de 398 pieds géométriques de l'E. à l'O.; d'une largeur de 291 pieds du N. au S. L'église a 9 portes; la principale est à l'E., au pied de la grande nef, et auprès d'elle, à droite, la porte de San Miguel; la porte du S. est nommée la porte *del Reloj*, on l'appelle aussi porte de *San Cristobal* parce que auprès d'elle est peinte à fresque sur le mur, comme dans presque toutes les églises espagnoles, l'image colossale de saint Christophe. Celle-ci, qui a 32 pieds de haut, est l'œuvre de Luis de Vargas, en 1584. A l'E. se trouve la porte de la *Campesilla*, surmontée d'une tourelle; et du même côté, la *Puerta de la Torre*, placée à côté de la base de la *Giralda*. Au N. se trouve la porte *del Lagarto* (du Crocodile), sous laquelle est suspendu un énorme reptile qui, dit-on, fut envoyé à Alfonso le Sage par le sultan d'Egypte; à gauche, la *Puerta*

de los Naranjos, ouvrant sur le *Patio*, et plus bas, celle qui communique avec le *Sagrario*, ou église parossiale, annexe de la cathédrale. On remarque au-dessus de la plupart de ces portes des statues en terre cuite (*barro cocido*) d'un grand mérite en ce genre, œuvres de Lope Marin, qui s'efforça d'imiter, pour la forme et le style des draperies, le genre créé par le célèbre Albert Durer.

L'intérieur est partagé en cinq nefs, l'aspect en est saisissant et majestueux. « Notre-Dame de Paris, dit M. Théophile Gautier, se promènerait, la tête haute, dans la nef du milieu, qui est d'une élévation épouvantable. » Les piliers, formés de faisceaux de colonnettes, sont d'une énorme grosseur; quand l'homme les mesure et les compare à son infimité, ils lui semblent destinés à supporter le ciel; c'est immense et grandiose, comme les palais des eaux-fortes de Martins; puis, quand le spectateur les considère à distance, ils lui paraissent, tant ils sont élevés (145 pieds), trop frêles pour pouvoir supporter le poids des voûtes. Aucune église d'Espagne n'a ces imposantes proportions. C'est un temple construit pour des géants; mais ce ne sont pas les lourdes masses des œuvres romaines formées de blocs cyclopéens, c'est une admirable harmonie qui inspire le sentiment religieux le plus profond. L'homme s'y trouve si petit qu'il n'a que faire de redresser sa taille, il comprend que dans le temple de Dieu son attitude doit être humble et soumise. Tout y est grand; le cierge pascal, haut comme un mât de vaisseau, pèse 2,050 livres, le chandelier de bronze qui le supporte est une espèce de colonne de la place Vendôme, il a été copié sur le chandelier du temple de Jérusalem. Le sol est pavé de grandes dalles de marbre blanc et noir, et ce travail seul, le plus récemment achevé, a coûté près de deux millions et demi de réaux.

« Essayer de décrire l'une après l'autre les richesses de cette cathédrale, a dit M. Théophile Gautier, ce serait une insigne folie ; on est écrasé de magnificences, rebuté et soulé de chefs-d'œuvre ; le désir et l'impossibilité de tout voir causent des espèces de vertiges fébriles.... » De nombreux écrivains ont tenté d'en faire une étude fidèle ; Zuñiga, Espinosa, Pons, Cean Bermudez, et tous ont avoué qu'ils n'avaient pu énumérer qu'une minime partie des merveilleuses richesses que renferme cette colossale enceinte. Les œuvres magnifiques des peintres de l'école sévillane, Campaña, Murillo, Cano, Vargas, Valdès, les Herreras, les sculptures de Montañes, de Roldan, de Delgado exigeraient des volumes, et nous n'avons pas même ici la place d'en faire une sèche récapitulation.

La *Capilla mayor* est digne de la majesté de la basilique ; son rétable, de style gothique, construit tout entier en bois de mélèze, est le plus grand que l'on connaisse et aussi l'œuvre la plus délicate et la plus finement achevée. Le tabernacle est en argent doré. Trois grilles ferment la chapelle sur le devant et sur les côtés ; elles sont en fer doré et travaillées avec cette légèreté et cette richesse d'ornements qui distinguent dans toute l'Espagne les ouvriers en fer. Derrière l'autel se trouve la sacristie particulière de cette chapelle ; on y remarque trois tableaux d'Alejo Fernandez, peints dans le style de l'école allemande et représentant la Conception, la Nativité et la Purification de N. D.

Le *Coro* occupe, au milieu de la nef centrale, l'espace de deux voûtes, la quatrième et la cinquième depuis le transept ; la grille qui le ferme est dorée comme celles de la *capilla mayor*, et appartient, comme elles, au genre *plateresque*. La *silleria* comprend cent vingt-sept stalles, de style gothique ; un magnifique lutrin, exécuté, en 1570, par Barto-

lomé Morel, porte des livres de chant richement enluminés, enrichis de miniatures du *xvi^e* et du *xvii^e* siècles. Les orgues avec leurs énormes tuyaux horizontaux, « semblables à des canons de siège, » attirent les regards par l'exagération et la lourdeur de leurs ornements, qui appartiennent, comme ceux de presque toutes les orgues des églises espagnoles, à cette école ridicule de l'architecte Churriguerra. Le buffet de gauche, du côté de l'épître, à 5,300 tuyaux, et 100 touches. Le *trascoro* est orné d'un riche fronton dorique et de marbres précieux. A quelques pas en avant et en se rapprochant de l'entrée principale, on remarque sur le sol une pierre tombale portant ces mots :

*A Castilla y à Leon
Nuevo Mundo dió Colon.*

Sous cette pierre a été inhumé le corps de Fernando Colomb, fils de Christophe, mort riche en léguant une partie de ses biens et principalement sa bibliothèque à la cathédrale. Pendant la semaine sainte on dresse sur cet emplacement un grand édifice de bois et de pâte, le *monumento*, à quatre étages, d'une hauteur de cent vingt pieds, dans lequel on dépose le saint-sacrement et qui produit, quand il est éclairé, dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un effet vraiment merveilleux qui n'a de semblable ni en Espagne ni même en Italie.

On compte autour de l'église 93 fenêtres, dont quelques-unes ont des vitraux d'une remarquable exécution, et 37 chapelles qui recèlent toutes de merveilleuses richesses artistiques. C'est dans celle du *baptistère* qu'on va admirer cette merveilleuse toile de Murillo, le *Saint Antoine de Padoue*. « Jamais, dit M. Théophile Gautier, la magie de la peinture n'a été poussée plus loin. Le saint, en extase, est à genoux au milieu de sa cellule, dont tous les pauvres

détails sont rendus avec cette réalité vigoureuse qui caractérise l'école espagnole. A travers la porte entr'ouverte, l'on aperçoit un de ces longs cloîtres blancs en arcades, si favorables à la rêverie. Le haut du tableau, noyé d'une lumière blonde, transparente, vaporeuse, est occupé par des groupes d'anges d'une beauté vraiment idéale. Attiré par la force de la prière, l'enfant Jésus descend de nuée en nuée et va se placer entre les bras du saint personnage, dont la tête est baignée d'effluves rayonnantes et se renverse dans un spasme de volupté céleste. Je mets ce tableau divin au-dessus de la *Sainte Elisabeth de Hongrie* pensant un teigneux, que l'on voit à l'académie de Madrid, au-dessus de *Moïse*, au-dessus de toutes les Vierges et des enfants du maître, si beaux, si purs qu'ils soient. Qui n'a pas vu le *Saint Antoine de Padoue*, ne connaît pas le dernier mot du peintre de Séville. »

La chapelle de *San Pedro*, dont le rétable dans le style gréco-romain est l'un des meilleurs de la cathédrale, contient neuf toiles excellentes de Francisco Zurbaran; la grille qui la ferme est très-remarquable. On signale le verrou, qui est l'œuvre d'un moine. Sur l'autel principal de la chapelle de *Santiago*, on remarque un tableau de Juan de las Roelas, représentant saint Jacques combattant les Maures à la bataille de Clavijo. Dans celle de *San Francisco* se trouve une grande image du saint, l'une des meilleurs œuvres d'Herrera le jeune, et un *Saint Ildefonse* de Valdés Leal. Dans la chapelle de *Ntra Sra de Belen*, est une peinture d'Alonso Cano, représentant la Vierge avec l'Enfant-Dieu dans ses bras, c'est une des œuvres les plus gracieuses et les plus achevées de cet artiste célèbre.

La *Capilla real* est un beau vaisseau de 81 pieds de long sur 59 de large, dans lequel donne entrée

un arc de 87 pieds de hauteur, orné de 12 statues des rois de l'écriture, et fermé par une belle grille que couronne l'image de saint Ferdinand à cheval, recevant les clefs de Séville. La chapelle renferme les tombeaux du roi Alfonso X, de la reine doña Béatrix, femme de saint Ferdinand, et celui de la célèbre Maria Padilla, favorite de don Pedro le Cruel. Les statues de ces tombeaux sont d'un grand mérite. Devant l'autel, et au delà d'une balustrade de bronze, est placé dans une riche chasse le corps du roi saint Ferdinand. Cette chasse est tout un monument de bronze, d'argent, d'or et de cristal, construit dans le style plateresque et couvert d'ornements ou de sujets qui se rapportent à l'histoire du saint monarque; elle est posée sur un socle de jaspe où sont sculptées des inscriptions relatives à la vie, à la mort et à la canonisation de saint Ferdinand. Lui-même, vêtu de son harnais de guerre, avec le gorgerin, les brassards, la cuirasse, les épaulières, les jambières et les éperons damasquinés d'or, repose, visible à tous, dans un état de conservation parfaite, et semble endormi. On soulève les voiles qui le cachent, et on le laisse voir aux fidèles dans trois circonstances de l'année: le 30 mai, le 22 août et le 22 novembre. Les troupes assistent en grande pompe à une messe solennelle, et défilent devant la chasse du saint roi.

Un escalier, placé auprès de ce vénérable monument, conduit à un caveau où existait autrefois la sépulture du saint roi. Sur un autel placé dans cette chapelle, on voit une petite image de Notre-Dame que le roi portait à l'arçon de sa selle. On conserve dans la *Capilla real* la bannière de l'armée et l'épée que portait saint Ferdinand le jour de son entrée à Séville. On la promène processionnellement dans Séville une fois l'an, le jour de la fête de saint Clément, et elle n'est jamais confiée dans cette

cérémonie qu'à un grand personnage.

Nous signalerons encore rapidement dans la chapelle de la *Conception*, un bas-relief représentant la Vierge entouré de peintures d'Alonzo Vazquès; — dans celle de la *Magdalena*, un rétable de Gonzalo Diaz; — dans la chapelle *del Pilar*, l'un des autels, de Juan Milan; — dans la chapelle de *los Evangelistas*, 9 tableaux sur bois de Hernando de Sturnio (1555); — dans celle de la *Asuncion*, une Assomption de Carlos Maratta; — chapelle de *Escala*, un autel en marbre apporté d'Italie au xvi^e siècle, un grand tableau attribué à Jordan, une cène de l'école flamande; — chapelle de *los Jacomes*, la *Virgen de las Angustias* de Roelas; — chapelle de la *Visitacion*, un rétable peint par Pedro Villegas Marmolejo, et sur l'autel, dans une châsse de cristal, un San Geronimo du sculpteur Geronimo Hernandès; — chapelle *del Angel de la Guarda*, un ange gardien de Murillo; — chapelle *del Nacimiento*, huit tableaux sur bois de Luis Vargas; — chapelle de *San Laureano*, plusieurs tableaux de Mateo Arteaga; — chapelle *Santa Anna*, un vieux rétable du xv^e siècle; — chapelle de *San José*, des statues de José Estève et d'Alonso Giraldo — l'autel est en jaspe et en marbre — les *Fiançailles de saint Joseph*, par Juan Valdès, une *Nativité* de Francisco Antolinez Saravia, un *Massacre des Innocents*, de l'école italienne; — chapelle de *San Hermenegildo*, une statue du saint par Martinez Montañez, un beau tombeau de style gothique élevé au cardinal don Juan Cervantès, œuvre de Lorenzo Mercadante de Breñaña; — chapelle de *Nuestra Señora de la Antigua*, un sépulcre en marbre du cardinal Don Diego Hurtado de Mendoza, par Miguel Florentin, style plateresque du commencement du xiv^e siècle, un autre sépulcre de l'archevêque don Luis Salcedo, un tableau très-ancien représentant la Vierge; les

autres tableaux et les fresques de la voûte sont de Domingo Martinez; un *Saint Jean-Baptiste* de Zurbaran, un *évêque Lazare* de Valdès, un *Paradis* du Tintoret, etc.; — chapelle *de la Gamba*, un tableau sur bois de Luis de Vargas, représentant la *généalogie de Jésus-Christ*; — chapelle de *San Andrés*, une *Adoration des Rois* de Alejo Fernandéz; — chapelle de *Santa Barbara*, dix petits tableaux sur bois d'Anton Ruiz.

La *Sacristia mayor* appartient au style plateresque et dans certaines parties à l'ordre composite. On y remarque deux admirables toiles de Murillo, *San Isidro* et *San Leandro*, et sur l'autel du chevet, une *Descente de croix* peinte par Campana, en 1548. Parmi les richesses que renferme la capilla mayor, nous devons citer la *custodia* d'argent construite par Juan de Arfé, en 1587, avec une remarquable richesse d'ornements, d'attributs et de ciselures; elle a 12 pieds de haut et la forme d'un temple circulaire à quatre étages, dont le premier renferme une statue de la Conception, par Juan de Segura; le second, l'ostensoir avec la sainte hostie; le troisième, l'agneau sans tache et le livre aux sept sceaux, et au-dessus du quatrième s'élève une statuette de la Foi. Il faut 24 hommes pour la porter dans les processions. Dans l'angle de la sacristie opposé à celui où est renfermé ce précieux joyau, on conserve le *Tenebrario*, la pièce la plus remarquable peut-être de ce genre qui existe en Espagne. C'est un chandelier triangulaire qui porte quinze cierges pour les cérémonies de la semaine sainte: sa hauteur est de huit vares et demie (7 mètr.); il est en bronze richement orné et se termine par un plateau triangulaire où sont placées quinze figurines représentant le Sauveur, ses apôtres et ses disciples. Dans un espace restreint qui ouvre auprès de l'autel de la sacristie, se trouve une grande armoire fermée de

portes bardées de fer et garnies de serrures dans lesquelles on renferme une partie des richesses d'or et d'argent de la cathédrale, qui après celles que nous venons de citer n'ont pas seulement le mérite de la valeur considérable du métal qui y a été employé, elles sont toutes remarquables par l'élégance et le goût artistique. C'est d'abord l'ostensoir, qui se place au premier étage de la custodia; un autre ostensorio fabriqué à Rome; une croix enrichie de pierres précieuses; un encensoir d'or avec sa navette; des amphores qui servent à la consécration des saintes huiles; enfin une foule d'ustensiles et d'ornements de grand prix. Le reliquaire (*relicario*) est placé sur l'autel; on y remarque un morceau de la vraie croix trouvé dans le tombeau de l'empereur Constantin; une sainte épine de la couronne du Sauveur; des fragments de vêtements de la Vierge; des reliques de saint Germain, de saint François le confesseur; un bras de l'apôtre saint Barthélémy; des ossements de saint Sébastien, de San Blas, de la Madeleine, de sainte Marie Égyptienne, etc.; une dent de saint Christophe, de dimensions qui ne démentent pas ce que dit la tradition de la stature du saint, etc. On appelle d'ordinaire l'attention du visiteur sur les clefs qu'on offrit au roi saint Ferdinand lorsqu'il entra à Séville. L'une d'elles, en argent et autres métaux, fut, dit-on, présentée au roi conquérant par le roi maure, une autre est en fer et fut apportée par les Juifs de l'Alhambra de Séville. Sur les gardes de ces clefs sont gravées des inscriptions en lettres arabes que les savants ont traduites par ces mots : *Dieu ouvrira et le roi entrera*; mais on prétend que cette interprétation est de pure invention, et que M. Gayangos, professeur d'arabe à l'Université de Madrid, a lu sur l'une des clefs : *Dieu permette que dure éternellement sur cette ville l'empire de l'Islam!*

Cette seconde version paraît la plus logique.

La *Sala capitular* est une belle salle elliptique de 50 pieds, dans son plus grand diamètre, sur 34, et de 42 pieds de hauteur. Elle est entourée de sièges de pierre revêtus de coussins de cuir de Russie et tendue en damas cramoisi bordé d'un large galon d'or. La table et ses ornements, le crucifix qui y est placé, l'écrivoire et les vases d'argent sont dignes de la magnificence du chapitre ecclésiastique de Séville. La salle est éclairée par une lanterne elliptique qui s'élance du milieu de la voûte, et ornée de deux seules peintures, un *Saint Ferdinand* sur cuivre de Francisco Pacheco, et un portrait du cardinal infant don Luis de Bourbon. Dans la sacristie de *los calices* et de *la Antigua*, on remarque un christ célèbre du fameux sculpteur Martinez Montañez et plusieurs bons tableaux des diverses écoles, parmi lesquels des Zurbaran, les saintes *Justa y Rufina* de Goya, la *Beata Dorotea* de Murillo et un *Ecce Homo* de Moralès. On retrouve encore un *San Fernando* de Murillo, un *Sacrifice d'Abraham*, les saintes *Justa y Rufina* de Pablo de Cespedès dans la *Contaduria mayor*.

Nous ne devons pas négliger de dire que *Justa* et *Rufina* sont les saintes patronnes de Séville. Elles étaient filles d'un potier de terre de Triana, et démontrèrent à plusieurs reprises, par d'éclatants prodiges, que Dieu les avait placées sous sa protection. Lors d'un furieux ouragan qui bouleversa Séville en 1504, on vit les deux sœurs qui soutenaient la Giralda, ou du moins l'image de la Foi que l'ouragan respecta sans ébranler. La Giralda, depuis ce temps, est placée sous leur patronage, et dans toutes les peintures que les artistes leur ont consacrées, elles sont représentées soutenant cette statue devenue le palladium de la ville. On assure que lors du bombardement de Séville par Es-

partero, en 1843, on vit la Giralda entourée d'anges conduits par les deux saintes protectrices, qui en détournèrent les bombes et les obus.

Le *Sagrario* se rattache du côté du S. à la cathédrale, et forme, à l'E., l'un des côtés du patio de los Naranjos. C'est une dépendance de la basilique, administrée cependant par un clergé particulier. L'autel principal, provenant d'un ancien couvent de Franciscains, a une certaine valeur artistique. Au-dessous de la chapelle s'étend un caveau servant de sépulture aux archevêques de Séville.

Après ces renseignements, bien incomplets encore, sur la magnifique cathédrale de Séville, nous saurions à peine mentionner les nombreux édifices religieux de la ville, ses paroisses, ses chapelles et ses couvents, et cependant tous possèdent soit par l'architecture, soit par les beaux-arts, quelques éléments d'intérêt pour le touriste. Au milieu de ces richesses de tous les âges qu'on rencontre à chaque pas à Séville, nous sommes obligés de choisir parmi les plus remarquables et de passer les autres sous silence.

Nous signalerons toutefois : — dans l'église de l'Université, le rétable du maître-autel, œuvre du xvii^e siècle, les peintures sont de Roelas, de Francisco Pacheco et d'Alonso Cano ; les statues de saint Pierre et de saint Paul placées sur la corniche sont de Montañez, de même qu'une Conception placée au-dessus de l'autel, du côté de l'épître. — Le maître-autel de la paroisse de *Santa Ana*, de style plateresque, avec des tableaux sur bois de Pedro Campaña et des bas-reliefs remarquables, attribués à Pedro Delgado. Dans une chapelle au pied de l'église, on signale encore sept belles peintures de Campaña. — *San Andrés* : une Conception de Montañez et des tableaux de Valdès. — *San Bernardo* : un magnifique Jugement dernier, d'Herrera le vieux ; une Cène de Varela,

dans la sacristie, et un *Christ*, de Montañez. — *La Magdalena*, chapelle du couvent de San Pablo : deux tableaux du maître-autel de Matias Arteaga, un saint Christophe à fresque sur le premier autel de droite et des saints sur les piliers par Lucas Valdès. — *San Marcos* : la tour est arabe, et antérieure à la Giralda ; une belle toile de Domingo Martinez. — *Santa Maria la Blanca* : une Cène attribuée à Murillo et des tableaux de Luis de Vargas. — *Santa Marina* : la statue de la sainte, dans le rétable, œuvre de Bernardo Gijon ; le tombeau du chroniqueur de Charles-Quint, Pedro Mejia. Le clocher est de l'époque arabe. — *San Martin* : deux tableaux de la vie du saint par Herrera le vieux, cinq peintures d'Alonso Cano, dans une petite chapelle. — *San Miguel*, église gothique construite au temps de don Pedro le Cruel : l'Ange du rétable, attribué à la fille de Pedro Roldan. — *Omnium Sanctorum* : la tour est arabe jusqu'au campanile ; six tableaux de Francisco Varela, placés à l'entrée de la nef. — *San Pedro* : un beau maître-autel avec des bas-reliefs et des statues attribuées à Pedro Delgado ; un tableau de *Saint Pierre en prison* de Roelas. — *San Esteban* : le rétable, du genre plateresque, avec un *Saint Pierre* et un *Saint Paul*, de Zurbaran. — *San Isidoro* : au milieu du rétable, l'un des meilleurs tableaux de Roelas ; d'autres toiles de Juan Valdès ; un panneau de Campaña dans la chapelle du baptistère ; et sur l'autel *del Señor de las Tres Caídas*, une belle statue du *Cyrénéen*, par Bernardo Gijon. — *San Lorenzo* : une statue du saint, un crucifix et des médaillons par Montañez ; cinq tableaux de Francisco Pacheco sur l'autel de la conception. — *Santa Lucia* : la Conception du maître-autel est de Montañez ; un tableau, représentant sainte Lucie recevant le martyre, est de Roelas. — *El Salvador* : cette église est moderne ; elle a été achevée en 1792. Les rétables sont de mau-

vais goût ; on remarque deux statues de *Sainte Juste* et *Sainte Rufine* soutenant la Giralda pendant l'ouragan, et deux autres statues de Montañez, *Saint Christophe* et *Saint Ferdinand*. — *Santiago* : le tombeau de l'éminent écrivain Argote de Molina ; le manteau que Charles Quint portait à son couronnement. — *San Vicente* : dans le rétable du côté de l'épître, un magnifique médaillon de *Delgado*, représentant une descente de croix.

Après les paroisses, il est juste de signaler les chapelles des couvents, dont quelques-unes ne sont pas moins dignes d'attention. *San Clemente* : le maître-autel, du style plateresque, a été dessiné par Montañez et exécuté par son élève Martinez. Plusieurs tableaux de la chapelle principale sont de Juan Valdès Leal. Près de l'épître, dans une niche, est placée une petite statue de *Saint Jean-Baptiste* dans le désert, œuvre très-remarquable de Nuñez Delgado. Sous le maître-autel de cette chapelle est enterrée la reine Doña Maria de Portugal, mère d'Alfonse XI, et dans le coro ont été placées plusieurs infantes. — *Santa Inès* : la chapelle est de style gothique ; Montañez y a fait les trois belles statues de *Sainte Inès*, de *Sainte Claire* et de la *Vierge* placées au maître-autel, et sur les autels latéraux. Dans une chaise en cristal, du côté de l'évangile, on voit le corps parfaitement conservé de la fondatrice, doña Maria Coronel, célèbre dans les annales de l'histoire de don Pedro le Cruel. Le roi était vivement épris de sa beauté, mais ni offres ni menaces ne purent la rendre favorable aux royales recherches : Maria Coronel était mariée. Le roi suscita contre son mari de graves accusations, le fit condamner à mort et promit sa grâce au prix des faveurs de Maria. Celle-ci persistant, le mari fut exécuté, et don Pedro continua ses poursuites. La veuve se réfugia dans le couvent de Santa Clara, le roi l'y poursuivit et parvint de nuit jusqu'à sa cel-

lule, dont il força la porte. La sainte femme, afin de prévenir une dernière violence, s'oignit le visage de l'huile chaude de sa lampe, et lorsque don Pedro fut entré il la trouva se tordant sous d'atroces douleurs. Le roi, rappelé à lui-même, profondément ému d'un tel acte de courage, offrit à Maria Coronel de lui accorder tout ce qu'elle exigerait de lui, et elle demanda au roi de l'autoriser à fonder un couvent sur le terrain qu'avait occupé la maison de son mari, rasée par ordre du roi. Son corps est publiquement exposé tous les ans, le 2 décembre.

Cette revue rapide des richesses artistiques des édifices religieux de Séville nous amène à parler dès à présent du plus intéressant de ses établissements hospitaliers, *la Caridad*, dont la chapelle possède deux magnifiques toiles de Murillo. La Caridad, qui occupe hors des murs de la ville un édifice enclavé dans le groupe des anciennes *atarazanas*, n'est pas seulement un hospice richement doté et parfaitement tenu, c'est aussi le centre et le siège d'une confrérie fondée, depuis un temps fort ancien, dans le but principal de recueillir les cadavres des suppliciés, jusque-là laissés en pâture aux animaux, et de leur donner la sépulture. Cette confrérie s'est maintenue jusqu'à nos jours, et dans les circonstances heureusement rares où un coupable doit tomber sous la loi humaine, des membres de la confrérie l'assistent pendant ses derniers jours, l'accompagnent au supplice, et lorsque justice est faite, recueillent eux-mêmes son cadavre et le transportent sur leurs épaules jusqu'au champ de repos. Les hommes de toutes les classes, grands seigneurs ou artisans font partie de la Caridad et remplissent, avec autant d'empressement les uns que les autres, les obligations de cette intéressante confrérie.

L'histoire intime de Séville cite comme le principal bienfaiteur de

la Caridad un homme d'un haut nom et d'une grande fortune, que les légendes du xvii^e siècle ont choisi pour en faire le type du don Juan Tenorio. Don Miguel de Mañara était chevalier de l'ordre de Calatrava et l'un des jurats de Séville; il possédait une immense fortune qu'il dilapidait au milieu des excès de toute nature et de la vie la plus licencieuse. Rappelé à une existence plus régulière par des circonstances qu'il serait trop long de rapporter, don Miguel sollicita son admission dans la confrérie de la Caridad, en devint le *hermano mayor*, lui consacra tous ses soins, en refit le règlement, qui est un chef-d'œuvre de piété et de charité chrétienne, releva l'hospice, en construisit la chapelle, y institua un refuge pour les pèlerins et les voyageurs pauvres, et y fonda des œuvres nombreuses. On conserve dans la salle capitulaire de la Caridad, où sont rangés les portraits de tous les *Hermanos mayores*, y compris, parmi les plus récents, celui de M. le duc de Montpensier, plusieurs souvenirs précieux de Miguel de Mañara: son épée de chevalier de Calatrava et le masque moulé sur son visage lors de sa mort, en 1679. On visite avec un grand intérêt l'hospice, qui est administré par neuf sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et surtout la chapelle, placée sous l'advocation de saint Georges, et dans laquelle sont les deux tableaux de Murillo; *Moïse frappant le rocher* et la *Multipli- cation des pains et des poissons*. Au pied de la chapelle, sous la tribune de l'orgue, on remarque aussi ce célèbre tableau de Valdès, qui représente un archevêque mort dans son cercueil entr'ouvert, revêtu de toute la pompe pontificale; et déjà envahi par une légion de vers. Murillo disait de cette terrible peinture qu'il fallait se boucher le nez pour la regarder. Au centre du rétable est une belle sculpture de Pedro Roldan représentant l'ensevelissement du Christ.

EDIFICES CIVILS. Nous mentionnerons rapidement l'*Audiencia*, où réside le tribunal du territoire et qui occupe l'un des côtés de la place de la Constitution; la *Casa de Moneda*, très-vaste édifice dont la façade, d'ordre ionique est en marbre, mais sans mérite; les *Atarazanas del Azogue*, où se dépose le vif-argent des mines d'Almaden; la *Douane*, grand bâtiment voisin de la Caridad; la *Fabrique de tabac*, située hors des murs, entre la porte San Fernando et la porte de Xérès. C'est un lourd édifice, entouré d'un fossé, ayant l'apparence d'une caserne ou d'une citadelle, formant une masse carrée de 662 pieds sur 524, et dont on remarque surtout les voûtes et les terrasses, qui semblent avoir été construites pour être à l'épreuve de la bombe. Dans l'intérieur sont de vastes ateliers, des magasins considérables et des cours entourées de galeries formées de colonnes de marbre. Le personnel de l'établissement s'élève à 4,540 individus, parmi lesquels près de 4,000 femmes; il s'y fabrique, année moyenne, 2,800,000 livres de tabac, une masse considérable de cigarettes, et surtout de ce merveilleux « rapé » qui ne se fait qu'à Séville et qui se distingue par sa couleur jaune d'or et son parfum, si pénétrant que l'on éternue dès le seuil des salles où il se prépare. Le budget de la fabrique s'élève à 152,000 réaux, pour les appointements du personnel employé, la main-d'œuvre non comprise.

Le *palacio Arzobispal* est situé auprès de la cathédrale; sa façade fait face à la Giralda et à la porte de l'Ouest. C'est un édifice de mauvais goût, orné de tableaux d'un mérite ordinaire, parmi lesquels se signale cependant une *Décollation de saint Jean-Baptiste* et une *Résurrection de saint Lazare*, qui ont été apportés à Paris lors du passage du maréchal Soult à Séville, et restitués depuis.

La *casa Lonja* ou *consulado* est

un bel édifice isolé formant un carré parfait qui occupe l'un des côtés de la place *del Triunfo*. La cathédrale est au N., l'Alcazar, au S.-E., et au S. se trouvent de grands magasins où le chapitre ecclésiastique plaçait les produits de la dîme du blé. L'architecte de la Lonja fut le célèbre Herrera. L'édifice se compose de deux corps d'ordre toscan percés sur chaque face de onze ouvertures, et couronnés par une balustrade de pierre que soutiennent de place en place des pilastres carrés portant de grosses boules, et, aux quatre angles, quatre grandes pyramides d'un aspect un peu lourd. La porte principale est à l'occident, et conduit à un magnifique patio entouré de vingt arcades plein-cintre soutenues par des colonnes d'ordre dorique; de belles salles occupées par le tribunal de commerce, et par ses dépendances ouvrent sur ce patio, qui est dallé en marbre blanc et noir, et au milieu duquel s'élève une fontaine également en marbre. L'étage supérieur, qui forme une élégante galerie sur laquelle on lit la devise des rois d'Espagne; PLUS ULTRA, supporte une immense voûte ornée de sculptures, de rosaces et de riches caissons. Cette voûte est éclairée par une lanterne que soutiennent huit colonnes corinthiennes. Un magnifique escalier conduit aux parties supérieures de l'édifice, où se trouvent les célèbres archives des Indes (*el archivo de Indias*), dont nous parlerons plus loin. Un autre escalier d'une légèreté et d'une hardiesse remarquables conduit extérieurement, au-dessus de la voûte du patio, aux terrasses qui terminent l'édifice.

Casas Capitulares. Ce beau monument, du style plateresque, fut construit vers le milieu du XVI^e siècle, mais on n'en connaît pas l'architecte. Il est en pierre, et forme deux façades sur la place de la Constitution et sur la rue de Genova. Ces façades sont or-

nées de colonnes corinthiennes, de riches pilastres, de médaillons d'un dessin et d'un travail exquis, d'une rare profusion de fleurs, de feuillages, d'arabesques, de figures d'enfant et de grotesques. Un grand balcon de fer règne sur la place, et ouvre du côté de la rue de Genova la porte principale. L'édifice n'est malheureusement pas achevé; il est resté sans couronnement, et ce qui le dépare complètement, c'est le triste aspect de ses murs postérieurs, mis à découvert par les travaux de la place Neuve. Les appartements intérieurs sont richement ornés; la *sala capitular baja*, dallée en marbre blanc et bleu, est entourée de sièges recouverts de damas cramoisi; les murailles sont tendues de même étoffe; la frise et la voûte présentent une foule de médaillons et de sculptures de bon goût. On y remarque quelques sujets allégoriques, des statues de saint Léandre, de saint Isidore, de saint Ferdinand, et dans une niche ovale, sous une cage de verre, une couronne de laurier en or émaillé donnée par la reine Isabelle II à la ville, en 1843. La *Sala capitular alta* est toute semblable, et ornée d'un *Saint Ferdinand* peint par Murillo.

La *Alhondiga* ou halle au blé est un bel édifice arabe formé d'un vaste patio entouré de magasins voûtés où se fait le dépôt et le commerce des grains. La vente quotidienne s'y élève en moyenne à 1,000 fanègues ou 540 hectolitres.

Le *Matadero* ou abattoir est placé hors de la ville, à la sortie de la porte de la *Carne*. L'édifice est considérable et son organisation digne d'attention. Il s'y abat, année commune, pour la consommation de Séville, plus de 14,000 têtes de bétail.

ÉDIFICES MILITAIRES. La *Fundicion de artilleria*, ou fonderie de canons, est l'un des plus importants des établissements de ce genre en Espagne. Il date du règne de Charles III, qui l'avait installé sur

des bases grandioses, et il a reçu depuis lors et jusqu'à ce jour des développements considérables. On y emploie pour la fabrication des canons le cuivre magnifique qui s'extrait des mines importantes de Rio Tinto, dans la province de Huelva. Les fourneaux, les ateliers de moulage, les fours à réverbère, les appareils pour le coulage, les immenses ateliers pour le forage, les tours et les étaux à graver, tout cela est outillé d'une façon remarquable, et comme les établissements les plus complets de France et d'Angleterre. Le corps royal d'artillerie en Espagne est composé d'officiers d'une grande distinction, certainement supérieurs à tous ceux des autres corps de l'armée espagnole, et ils ont fait de la fonderie de Séville un établissement modèle, digne de la sérieuse attention des étrangers.

La *Pirotecnia*, où s'opère la transformation des armes à pierre en armes à piston et où se fabriquent les capsules, est située aux environs de la fonderie, et ne mérite pas moins d'intérêt. Les officiers qui dirigent cet établissement, dont la visite exige de grandes précautions, sont d'une prévenance et d'une complaisance remarquables.

ÉDIFICES PARTICULIERS. Séville fut longtemps la résidence des rois et le séjour des grandes familles de l'Espagne, toutes y possédaient des palais, non moins remarquables par leurs vastes proportions que par le goût artistique qui présida à leur construction et à leur ornementation. Quelques-uns ont survécu à toutes les circonstances douloureuses que l'Espagne a traversées. Pour l'art comme pour l'histoire, ce sont d'importants souvenirs auxquels nous devons consacrer une scrupuleuse attention. Le plus important de ces édifices, monument remarquable de l'époque arabe et du moyen âge espagnol, est l'Alcazar.

L'Alcazar occupe le côté S.-E. de la place del Triunfo. Les Arabes en avaient fait à la fois une forteresse et la demeure de leurs rois; il étendait alors jusqu'à la Tour de l'Or, au bord du fleuve, ses murailles dont les vestiges et les tourelles découronnées se perdent maintenant au milieu des maisons. Saint Ferdinand s'y installa lors de la conquête, et, de 1353 à 1364, le roi don Pedro I^{er} augmenta le palais, le répara et le modifia, ainsi que l'indique une inscription que la restauration moderne a rétablie sur la façade principale dans la cour de la Monteria.

Le très-haut, très-noble et très-puissant, et très-conquérant don Pedro, par la grâce de Dieu, roi de Castille et de Léon, a fait construire ces alcazars et ces palais, et ces portails, ce qui fut fait en l'ère de mil et quatre cent deux.

D'autres travaux d'agrandissement y furent exécutés en 1526, à l'occasion du mariage de Charles-Quint. Puis vinrent Philippe II qui orna de portraits la salle des Ambassadeurs; Philippe III, qui construisit la salle des Armures, au-dessus du vestibule de l'Apeadero; Philippe V, qui compléta ce vestibule.

La porte principale, qui ouvre sur la cour de la Monteria, ainsi nommée parce que là se trouvait l'habitation des Monteros de Espinosa, les fidèles gardiens de la royauté, présente une riche façade dans le style arabe, couverte de feuillages et de ciselures. De la cour de la Monteria un passage couvert conduit à l'Apeadero, grand vestibule soutenu par deux rangées de colonnes de marbre, à droite duquel se trouve le patio de Maria Padilla, où sont les bains de la favorite, et la chapelle royale sous l'invocation de san Clemente.

Une porte latérale, qu'on rencontre sous l'entrée principale du palais, conduit au magnifique patio

de las Doncellas, auquel Charles-Quint fit une importante restauration en en rétablissant les stucs. Ce patio est un carré de 70 pieds sur 54, formé par 52 colonnes de marbre blanc appariées. Ces colonnes soutiennent 24 arcs pyramidaux formés chacun de 13 demicercles adjacents. Une galerie entoure le patio, et ses murs, couverts d'arabesques, sont lambrissés de ces carreaux de faïence vernissée dont les vives couleurs et l'inimitable éclat sont restés le secret de la fabrication des Maures. Quatre ouvertures pratiquées dans la galerie, au milieu de chacun des quatre côtés, donnent entrée, l'une au salon des Ambassadeurs, l'autre au salon de Charles-Quint, une troisième à une pièce peu importante du palais; la quatrième forme un espace peu profond où se plaçait, dit-on, le trône des rois maures lorsqu'ils recevaient le tribut des cent jeunes filles imposé aux Léonais par l'usurpateur Mauregat. De ce fait important, le patio, dit la tradition, reçut son nom de patio de las Doncellas. Le sol est dallé en marbre; au centre s'élève une fontaine qu'on entoure habituellement de vases de fleurs. A l'étage supérieur s'élève une galerie dont les arcs, par une bizarrerie inexplicée, ne correspondent pas à ceux de la galerie inférieure, et dont les parties pleines représentent les armes de Castille avec les colonnes d'Hercule et la célèbre devise *Nec Plus Ultra*. Au-dessus de l'entrée qui conduit au salon de Charles-Quint, on remarque deux petites fenêtres grillées, surmontées de têtes arabes, l'une d'homme, l'autre de femme; la tradition dit encore que ces figures représentent un architecte maure et sa femme, que don Pedro fit venir de Grenade pour diriger la reconstruction de l'Alcazar. Le salon des Ambassadeurs, dont la haute coupole domine toutes les autres parties de l'édifice, présentait toutes les richesses de décoration et d'ornementation

de l'art mauresque: quatre grands arcs garnis de claires-voies, un étage supérieur de 44 petits arcs perdus dans le mur, quatre balcons en forme de tribunes et, à la hauteur de ces balcons, faisant le tour de la salle, la galerie des portraits de rois et de reines, placée par Philippe II, qui y admit auprès du portrait de don Pedro l'image de la belle Marie de Padilla. Au-dessus de cette galerie s'élève la belle coupole, la *media naranja* (demi-orange), dont toute la voûte est ornée de riches soffites dorés et peinte de vives couleurs. Sur les dalles de marbre de la salle, au pied de l'entrée qui communique avec le patio de las Doncellas, on remarque une tache rouge indélébile. La tradition assure que c'est là que tomba l'infant don Fadrique, tué par les gardes du roi don Pedro, son frère, qui l'accusait de conspirer contre lui. L'entrée opposée conduit à un petit patio remarquable par l'élégance de l'architecture et la richesse des détails. Il est tout en marbre et en stuc; on le nomme le patio de *las Muñecas*, en raison de petites figurines qui le décorent. Les salles qui ouvrent à la suite ont relativement moins d'intérêt; mais néanmoins les faïences aux vives couleurs, vraies ou imitées, les arabesques, les plafonds sculptés y méritent l'attention du visiteur. De jolies croisées de la forme mauresque la plus pure, séparées par de fines colonnettes de jaspe, ouvrent sur les jardins et sur les horizons lointains de la campagne. L'étage supérieur est moins remarquable; il est d'ailleurs, en partie, postérieur à l'époque arabe et à la réédification de don Pedro. On remarque toutefois, dans la partie la plus ancienne, un oratoire gothique élevé par les Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle, avec un autel en faïences surmonté d'une peinture de la Visitation. Du même côté se trouve la chambre du roi don Pedro à l'entrée de la-

quelle, entre deux portes, on voit peintes quatre têtes de mort et une figure d'homme qui les indique du doigt. La légende rapporte que don Pedro avait fait suspendre à cette place, comme terrible avertissement, les têtes de quatre juges prévaricateurs. Un petit escalier étroit et mystérieux communique, de cette partie du palais, à un appartement situé dans un corps de logis inférieur : c'était là, dit-on, qu'habitait Marie de Padilla.

On se rend au jardin par l'Alpeadero, en passant auprès du réservoir où sont retenues les eaux destinées aux bassins et aux irrigations. Le roi don Pedro était assis, un jour, auprès de ce bassin, sérieusement préoccupé du choix du juge à qui il confierait une cause difficile. Il avait jeté dans le bassin une orange coupée en deux, et faisant venir les candidats l'un après l'autre, il leur demandait : « Qu'est-ce que cela ? » Tous répondirent, « c'est une orange. » Un seul, avant de répondre, prit une baguette, amena à lui l'objet de la question, l'examina, et répondit : « Ce sont deux moitiés d'orange. » Cette preuve de netteté d'esprit obtint la confiance du roi.

De la terrasse voisine du réservoir, on descend par un bel escalier de marbre et on rencontre des galeries voûtées, obscures, soutenues par des arcs en briques où l'eau circule dans de vastes bassins de marbre. Ce sont là les Bains des Sultanes, qui furent plus tard ceux de Marie de Padilla. La chronique rapporte que lorsque la belle favorite se baignait, il était d'usage que le roi et ses courtisans vissent lui tenir compagnie. La galanterie suprême voulait alors que les cavaliers busent de l'eau du bain des dames. Don Pedro remarqua un jour que l'un de ses courtisans s'en abstenait, et lui en demanda la raison : « C'est qu'après avoir goûté la sauce, répondit celui-ci, je crain-

drais d'avoir envie de la perdrix. »

Les allées des jardins où se promenait la belle Marie Padilla, sont pavées en briques posées à plat et assemblées en point de Hongrie. Dans certaines allées, la plupart de ces briques sont percées de trous garnis de viroles en métal qui semblent destinées à les assujettir au sol. Ici ces viroles forment des lignes transversales à un pied à peu près l'une de l'autre; là elles occupent longitudinalement le milieu et le bord de l'allée, au pied des hautes bordures de buis taillées en créneaux. Tous ces petits trous, que boucherait hermétiquement une grosse épingle noire, étaient une charmante invention de cet ardent climat. Don Pedro aimait à voir se promener par les allées de ses jardins royaux les belles dames de la cour avec leurs amples jupes en cloche, les crinolines d'alors; et tout à coup elles sentaient jaillir sous leurs pieds un filet imperceptible d'eau ascendante, puis, devant, derrière, autour d'elles, le sol s'ouvrait à ces sources inattendues. Ce jeu charmant existe encore, l'eau vient de partout; cela file tout droit, ou vous attaque obliquement du milieu de l'allée, des bordures, de toutes les pierres; on ne sait où fuir; en un instant le sol est inondé, l'air rafraîchi et les promeneurs sont trempés.

C'était une des fêtes et des cruautés du roi don Pedro le Justicier.

Il s'est fait dans ces derniers temps des travaux considérables pour la restauration de l'Alcazar; à défaut de faïences qu'il est impossible de remplacer, les lambris ont été stuqués, et les dessins inextricables de l'art mauresque ont été assez heureusement imités en couleur. L'or, l'azur et le vermillon ont fait renaître les riches décorations de la salle des ambassadeurs, et l'on doit espérer que malgré l'affreux traitement que lui ont fait subir les baïonnettes des volontaires qui ont été casernés

dans l'Alcazar à une certaine époque, la curieuse galerie des portraits des anciens rois renaitra sous l'habile pinceau de don Joaquín Domínguez Becquer, chargé de la partie artistique de ces intéressants travaux.

Le *palais de San Telmo*, situé hors de la porte de Jerez, était autrefois un collège fondé par Charles II, en 1681, pour les orphelins et les enfants vagabonds de Séville, qu'on y destinait à la marine, au pilotage et à l'artillerie de la flotte. En 1848, un décret de la reine ayant autorisé la cession de ce bel édifice et de ses jardins à M. le duc de Montpensier, le collège fut transféré dans une autre partie de la ville. Le palais de San Telmo est un rectangle allongé ayant un seul étage, et flanqué, aux quatre angles, de tourelles surmontées de paratonnerres. L'entrée principale, au milieu du côté nord, est presque entièrement construite en marbres d'un grand prix, mais de ce caractère architectural bizarre et surchargé d'ornements qui rappelle l'école capricieuse de Churriguerra. Le prince en a fait une délicieuse demeure, en arrière de laquelle s'étendent de magnifiques jardins ornés des plantes les plus rares et des arbres les plus beaux de ce riche climat.

Casa de Pilatos. Ce palais qui appartient au duc de Medinaceli, à titre de duc d'Alcalá, est considéré comme le plus remarquable des édifices particuliers de l'intérieur de Séville. Il est situé sur la plaza de Pilatos, entre les rues Impériale et de Caballerizas, et occupe une surface de 98,000 pieds carrés. On prétend qu'il fut construit, vers le commencement du XVI^e siècle, par don Fadrique de Rivera, premier marquis de Tarifa, qui, après avoir été ambassadeur à Rome et vice-roi de Naples, voulut, en souvenir d'un voyage aux Lieux Saints reproduire dans ses dimensions exactes l'habitation de Pilate à Jérusalem. Une niche ou rétable, pratiqué

sur un des côtés de la porte principale, a servi longtemps comme première station pour un Chemin de la Croix tracé à travers la ville, sur une longueur égale à celle du chemin parcouru par le Christ dans Jérusalem, et qui aboutissait à la Cruz del Campo, hors de la porte de Carmona. Le portail de la Casa de Pilatos est en marbre et d'ordre corinthien, couronné par une balustrade qui entoure une immense terrasse. Le patio est magnifique; les galeries, formées par vingt-quatre arcs d'une grande légèreté et d'une heureuse variété de dessins, soutenues par autant de colonnes de marbre, sont revêtues de faïences à riches dessins en relief, et ornées, en face de chaque arc, de vingt-quatre bustes des Césars et d'autres personnages illustres de l'antiquité, portés par des consoles sculptées. Au centre du patio s'élève une jolie fontaine d'albâtre, soutenue par quatre dauphins et surmontée d'un buste de Janus. Au fond du patio on arrive, en traversant un salon dont les murs sont revêtus de faïences, à la chapelle, qu'une bulle pontificale a érigée en église et a désignée comme station du saint sacrement le vendredi et le samedi saints. Au milieu de cette chapelle on remarque une colonne de jaspe précieusement haute d'un mètre environ, et qui a été faite à Jérusalem, sur le modèle de celle, sur laquelle Jésus avait été placé pour subir sa Passion. Un livre, intitulé *Antigüedades de Sevilla* et publié en 1780, rapporte que le premier marquis de Tavira, homme d'une grande distinction, avait obtenu de rapporter de Rome l'urne qui renfermait les cendres de Trajan, né, comme on le sait, à Séville, ou du moins à Italica. Il se proposait de conserver ces cendres dans son habitation, et c'est surtout dans cet objet qu'il avait orné les galeries du patio des bustes des personnages de l'ancienne Rome. On ajoute à cette légende peu vraisemblable que, par curiosité ou

par négligence, l'urne fut ouverte et renversée, et que les cendres du grand empereur furent répandues dans le jardin.

On s'est efforcé d'appliquer à toutes les parties de la casa de Pilatos des noms qui pussent rappeler des épisodes de la Passion du Christ. Une belle salle garnie d'azulejos et dont le plafond lambrissé présente, au milieu de ses soffites dorés, les écus aux armes des marquis de Tarifa et des ducs d'Alcala, a été nommée *le prétoire*; une petite pièce voisine, aussi richement décorée, s'appelle *le cabinet de Pilate*; un grillage placé dans un arc, au haut du magnifique escalier du palais, indique la place d'où le coq chanta lorsque saint Pierre renia le Seigneur; sur la façade qui regarde la place, un balcon de fer grossier, avec un appui en bois, est désigné comme *le balcon de Pilate*; enfin, au milieu d'une salle carrelée, quelques faïences formant une rosace signalaient la place où Jésus se tint en présence de Pilate. L'escalier débouche sur une belle galerie à colonnes de marbre qui occupe l'étage supérieur du patio. On doit encore signaler dans cette curieuse habitation, les plafonds d'une partie occupée par les offices et qui présentent des sujets mythologiques d'un très-grand mérite peints à la détrempe, en 1615, par Francisco Pacheco. Les autres parties du palais sont moins bien conservées, et, dans la plupart, de très-riches arabesques ont disparu sous d'épaisses couches de chaux.

La Casa de los Taveras, dans la rue de ce nom, a été occupée par le tribunal de l'Inquisition, de 1626 à 1639; elle appartient aujourd'hui aux marquis del Moscoso. Son patio est magnifique, et la fontaine de marbre blanc qui en occupe le centre est remarquable par une grande finesse d'exécution. On trouve dans les parties supérieures de l'habitation une collection considérable de portraits de famille en pied qui présentent

d'utiles éléments à l'étude de l'histoire et du costume. C'est dans cette maison qu'habitait l'Etoile de Séville, l'héroïne de la comédie de *Sancho Ortiz de las Roelas* de Lope de Vega. Le roi don Sancho le Brave et Sancho Ortiz étaient épris tous deux de doña Estrella; le roi, plus heureux, était souvent introduit auprès d'elle par une esclave noire que don Bustos Tavera, frère de la dame, tua pour venger son honneur offensé. On montre la porte par laquelle entrait le roi et la place où Tavera frappa l'esclave.

Nous citerons encore la *Casa de Castromonte*, celle dont parle Cervantès dans sa nouvelle de l'Espagnole Anglaise; la *Casa de las Solices* appartenant à une famille dont un membre fut le héros du *Médecin de son honneur*, de Calderon; la *casa de Torreblanca*, remarquable par son magnifique escalier de marbre.

THÉÂTRES.—Le *théâtre principal* date de 1834; tout l'intérieur est en bois et ne laisse pas que de causer de temps en temps de vives inquiétudes. Il a la forme d'un demi-cercle et présente quatre étages de loges distribués dans une hauteur de 10 mè. Il peut contenir environ 1250 personnes. La décoration en est assez bizarre, et chaque étage sert de montre à un style différent, le gothique, l'arabe et le chinois. Les décors de la scène sont d'une très-bonne exécution. Ce théâtre principal fut longtemps le seul, il n'est maintenant que le second.

Le *théâtre de San Fernando* occupe, dans la calle de Colcheros, l'emplacement d'un ancien hôpital *del Espiritu santo*. C'est un bel édifice, d'une capacité de 2,200 à 2,300 personnes, construit en 1847 par des architectes français. La façade est de style moderne, simple, mais bien entendue et de bon effet. L'entrée est à trois portes. deux beaux escaliers conduisent au principal salon d'attente, six autres escaliers communiquent

avec les corridors des loges. L'intérieur de la salle est de forme curviligne ou en fer à cheval et distribué en trois rangs de loges très-élégantes et très-richement décorées. La scène est vaste, bien machinée, l'éclairage est abondant; ce théâtre, en un mot, est digne d'une cité comme Séville.

La *plaza de Toros*, construite en 1760, avec une belle façade extérieure, est inachevée intérieurement, ou, du moins, tout un côté en a été abattu par un violent ouragan, en 1805, et n'a jamais été rétabli depuis. Cette brèche considérable ouvre un belle perspective dans la direction de la cathédrale et forme un magnifique tableau, surtout lorsque les gradins qui subsistent sont couverts de spectateurs et diaprés de toutes ces vives couleurs qui caractérisent le costume de la population sévillane. Le cirque forme un vaste polygone de trente côtés; tout le premier étage est construit en pierre, et c'est la partie supérieure de treize de ces côtés, construite en bois, qui a été enlevée par l'ouragan. Le diamètre de l'arène est de 246 pieds. On sait que les courses de taureaux de Séville sont au nombre des plus renommées; on y voit les taureaux les plus sauvages et les tauréadors les plus célèbres; elles ne le cèdent en vogue, dans l'Andalousie, qu'aux courses du Puerto de Santa Maria.

Escuelas de Bailes. On désigne sous ce nom des salles de bal, ouvertes au public à certains jours de la semaine, et dans lesquelles les étrangers retrouvent, dans toute leur originalité et dans toute leur hardiesse, les danses nationales espagnoles. C'est une des curiosités de Séville qui attire régulièrement un certain nombre de curieux.

Nous nous bornons à mentionner, parmi les autres établissements de Séville, un *casino*, installé dans une élégante maison de la calle de las Sierpes; un *casino*

exclusivement militaire; une société philharmonique; une société pour l'amélioration de la race chevaline, qui donne chaque année des courses de chevaux.

L'instruction publique compte un certain nombre d'écoles primaires: les *escuelas de San Luis*, ouvertes aux enfants pauvres; les *escuelas del hospicio*, destinées aux orphelins; une école normale pour les professeurs des écoles primaires; cent vingt-trois établissements privés; et, pour l'enseignement secondaire, une université littéraire, où sont établis des cours pour les branches les plus importantes de l'enseignement. Nous citerons parmi les corporations scientifiques, une académie des belles-lettres, établie à l'Alcazar; une académie des nobles arts, qui fut fondée par Murillo et qui a compté parmi ses membres tous les peintres illustres de l'école de Séville dont elle conserve les traditions; il s'y tient plusieurs classes de dessin, de peinture, de sculpture et d'architecture, dirigées par d'habiles professeurs. Cette académie conserve précieusement ses statuts originaux portant la signature autographe de Murillo.

Les bibliothèques et les archives sont d'une grande richesse, et nous devons surtout citer *el archivo de Indias*, qui occupe les salles supérieures de la Casa Lonja. Ces riches documents étaient d'abord dispersés; les uns étaient conservés à Simancas, d'autres à la Nouvelle-Espagne et au Pérou, quelques-uns au ministère de Ultramar à Madrid, quelques autres enfin, dans les archives du tribunal des Indes à Séville. Charles III résolut de les réunir et en fit, dans les galeries supérieures de la Casa Lonja, la plus riche et la plus remarquable collection de cette nature, installée du reste avec un grand luxe dans de riches armoires en acajou fermées de glaces et garnies de tablettes en cèdre. Ces archives, classées avec le plus

grand soin, possèdent plus de trente mille liasses de documents de toute nature, remontant à la découverte de l'Amérique et aux conquêtes de Fernand Cortès, de Pizarre, de Magellan. Elles sont classées dans l'ordre des provinces américaines qu'elles concernent, divisées selon leur caractère, séculier ou ecclésiastique, et présentent un ensemble de renseignements de la plus haute importance pour l'histoire des anciennes colonies de l'Espagne.

Les bibliothèques ne sont pas moins riches; les couvents supprimés ont reversé leurs importantes collections dans quelques établissements principaux, dont la visite est d'un grand intérêt pour l'homme d'étude. Les trois plus importants sont, d'abord, la *bibliothèque Colombine*, installée dans un bâtiment à l'O. du patio de los Naranjos de la cathédrale. Elle fut fondée par Fernand Colomb, le fils de Christophe Colomb, et léguée par lui au chapitre ecclésiastique avec une rente destinée à son entretien. Au moment de la mort de Fernand Colomb, cette bibliothèque comptait déjà plus de vingt mille volumes, les plus précieux qui existassent à cette époque, et parmi eux la bibliothèque laissée par Christophe, les relations de ses voyages, des notes nombreuses de sa main, antérieures et postérieures à la découverte du nouveau monde. Cette bibliothèque, plus ancienne que celle de l'Escorial, était devenue, par les soins de Fernand, le dépôt général de toutes les connaissances humaines, imprimées ou manuscrites, des temps anciens et de ce temps. Sans cesse accrue depuis qu'elle est en la possession du chapitre de Séville, la bibliothèque Colombine est devenue l'une des plus importantes de l'Espagne, aussi bien par la valeur et la rareté de ses documents, que par la magnificence du local qu'elle occupe. Elle possède, en outre, une collection précieuse de portraits des prélats de Séville et de

quelques hommes célèbres, et la fameuse épée du comte Fernan Gonzalez que portait à la prise de Séville le comte Garcé Perez de Vargas. Au près de la place où ce noble trophée est suspendu, on lit les strophes suivantes :

*De Fernan Gonzalez fui
De quien recibí el valor,
Y no le adquirí menor
De un Vargas à quien servi.
Soy la octava maravilla
En cortar moras gargantas:
No sabré yo decir cuantas;
Mas sé que gané à Sevilla.*

Je fus à Fernan Gonzalez — De qui je reçus mon renom, — Il ne me vint pas moins de gloire — De ce Vargas qui m'employa. — Je suis la huitième merveille — Pour trancher des têtes de maures; — Je ne sais combien j'en coupai; — Mais je sais que j'ai pris Séville.

La *bibliothèque provinciale et de l'Université* s'est formée de la réunion de deux bibliothèques assez pauvres séparément, et d'un assez grand nombre de collections recueillies dans les couvents supprimés. Installée dans un vaste local, elle comprend aujourd'hui soixante mille volumes, bien rangés, bien classés et catalogués, parmi lesquels on remarque un grand nombre de chroniques et d'histoires particulières de prélats, d'hommes illustres, de maisons particulières, de provinces; de belles éditions des classiques anciens; une magnifique collection de bibles en divers idiômes; presque tous les glossateurs du droit civil et canon, des fueros et des codes généraux et particuliers; des œuvres d'histoire, de voyage, de poésie antique, de philosophie, de numismatique, de belles-lettres, etc. etc.

Une bibliothèque particulière, celle de don José Maria de Alava, professeur de droit romain à l'université de Séville, est considérée comme la plus riche en éditions rares et en monuments curieux de

la littérature espagnole, après la bibliothèque Colombine.

MUSÉES.—Nous ne saurions trouver place ici pour une étude sur l'école de Séville et sur le rang qu'elle réclame dans l'histoire de la peinture en Espagne; l'immense importance qu'elle a acquise nous servirait à démontrer comment il est naturel que Séville soit devenue une espèce de temple des beaux-arts, et comment ses habitants ont de tout temps conservé cette merveilleuse aptitude et ce bon goût sûr et droit. Cette belle et grande école, fondée par Juan Sanchez de Castro, a vu successivement Bartolomé de Mesa, Alejo Fernandez, Diego de la Barreda, Luis de Vargas, puis Juan de las Roelas, Francisco Zurbaran, Luis Fernandez, Ruiz Sarabia, Francisco Gonzalez el Cartujo, Francisco de Herrera le vieux, son frère Bartolomé, Francisco Pacheco qui fut le maître de Diego Velazquez, Agustin del Castillo et son frère Juan qui fut le maître de l'illustre Esteban Murillo. L'époque de ce grand peintre fut l'époque glorieuse de l'école sévillane; lui mort, cette gloire s'éteignit et ne fut un instant soutenue que par les élèves du grand artiste.

Cette école a immensément produit. Séville n'avait pas de musée, mais sa cathédrale, ses églises, ses couvents étaient autant de riches collections. Ces derniers ont été fermés lors de la mesure d'*esclaustracion* qui s'est étendue à toute l'Espagne; et, de leurs richesses éparses, on a formé dans l'un de ces couvents le magnifique musée de la *Merced*.

Une salle tout entière, *el salon de Murillo*, a été affectée aux œuvres du grand peintre; on y remarque *San Leandro y San Buenaventura*, le *Nacimiento*, *San Felix de Cantalicio*, *Santo Tomas de Villanueva donnant l'aumône aux pauvres*; Murillo considérait ce tableau comme son chef-d'œuvre; *Santas Justa y Rufina*, deux *Con-*

ceptions, le *Christ se détachant de la croix pour embrasser San Francisco*, *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, etc. Nous citerons parmi les toiles les plus précieuses des autres maîtres: Une *Apothéose de saint Thomas d'Aquin*, de Zurbaran; un *Martyre de saint André*, de Roelas; un *Calvaire*, une *Assomption*, une *Conception*, de Valdès Leal; l'*Apothéose de saint Herménégilde et saint Basile*, de Herrera le vieux; la *dernière Cène*, de Pablo Cespedès; un tableau unique de Alonso Cano; une *Annonciation*, un *Nacimiento*, l'*Adoration des Rois*, une *Visitation*, et surtout un *Couronnement d'épines*, de Juan del Castillo; une magnifique toile de la *Bataille de Clavijo*, par Juan Varela; enfin d'autres tableaux de la même école, par Andrés Perez, Simon Gutierrez, Francisco Meneses, et Miguel Tobar. L'école italienne y est uniquement représentée par Francesco Frutet, et l'école flamande par Martin de Vos. Les sculptures sont en petit nombre, mais d'un grand mérite. On compte deux magnifiques statues de Martinez Montañez: *Saint Dominique faisant pénitence*, et un *Christ* qui se trouvait dans le couvent de Santa Maria de las Cuevas; un *San Geronimo*, de Torregiano, et quatre Vertus de demi-grandeur, de Solís, disciple de Montañez; enfin quelques fragments recueillis au milieu des ruines d'Italica, des statues qui appartenaient à un palais que les archevêques de Séville possédaient à Umbrete.

Parmi les collections particulières, nous citerons celle de don Pedro Garcia de Leaniz, calle del Naranjo, 4. Elle comprend plus de 400 tableaux remarquables, de toute l'école de Séville, de Murillo, Velazquez, Alonso Cano, Zurbaran, Herrera, puis des écoles étrangères, de Mengs, de Van Dyck, du Titien, du Guide, de Léonard de Vinci, de Salvator Rosa, etc. La collection de don Manuel Lopez Cepero, doyen de

la cathédrale, n'est pas moins précieuse. La maison où elle est installée, calle de Lope de Rueda, n° 7, fut, dit-on, la demeure de Murillo. La galerie de don Francisco Romero Balmaseda, calle de Teodosio, n° 14, est peu nombreuse, mais composée de toiles parfaitement choisies.

Il nous reste à mentionner, parmi les établissements de Séville, les établissements de bienfaisance, l'immense hôpital de *las Cinco Ulagas* ou de la *Sangre*, aussi remarquable par son organisation que par son mérite architectural; l'hôpital du *Señor San José*, maison des enfants trouvés; l'hôpital de *San Lazaro*; l'hôpital de la *Caridad* dont nous avons déjà parlé et qui n'est pas moins intéressant comme institution charitable, qu'au point de vue des souvenirs historiques et des richesses artistiques qu'il renferme.

Les établissements correctionnels ont été pendant longtemps d'horribles cloaques, humides, obscurs, malsains; d'importantes améliorations y ont été introduites, et la prison publique (*Carcel pública*), maintenant installée dans les bâtiments de l'ancien couvent *del Popolo*, remplit de meilleures conditions au point de vue de la salubrité, et son organisation se rapproche de celle des établissements du même ordre à l'étranger. « Au haut des murailles élevées qui l'entourent, dit M. Madoz, a été formée une spacieuse terrasse entourée d'un balcon de fer, et au centre on dresse le gibet pour l'exécution des coupables condamnés au dernier supplice; le peuple peut être témoin de l'exécution de tous les points du faubourg voisin, la force armée n'a pas besoin de former le carré, et le condamné n'a pas une grande distance à parcourir. » Est-ce comme progrès que M. Madoz nous présente cet excès d'ostentation et ce fâcheux appareil théâtral?

Séville possède parmi les établissements de cette catégorie un

préside qui peut être considéré comme un modèle parmi ceux de la Péninsule, aux différents points de vue du bon ordre, de la propreté, de la subordination, de la bonne administration, de l'organisation du travail, de l'alimentation et des soins donnés aux malades. Ce préside est subdivisé en ateliers de tissage de fil, de soie et de laine, de menuiserie, de carrosserie, de sellerie, de cordonnerie, de tailleurs d'habits, d'armuriers et de serruriers, de tourneurs et de plusieurs autres métiers. La moitié des produits nets de ces ateliers revient à l'établissement, l'autre moitié aux travailleurs. Cette seconde moitié est elle-même divisée en deux parts. L'une est distribuée chaque semaine, l'autre est déposée au nom de chacun à la caisse des épargnes, — *caja de ahorros*, — et y produit 4 pour 100 qui se réunissent au principal. Lorsque le condamné a subi sa peine, il retrouve ainsi un capital, et il a conservé un état qui peut lui permettre de redevenir honnête homme en se rendant utile à la société.

PROMENADES. La plus ancienne est l'*Alameda de Hercules*, au N.-O. de la ville. Elle forme quatre avenues de beaux arbres, la plupart séculaires, la principale ayant 72 pieds de largeur avec six fontaines dont quatre seulement ont de l'eau. A l'une des entrées de la promenade qui a 500 pas d'étendue, s'élevaient deux immenses colonnes de granit fort anciennes, fort maltraitées par le temps, est surmontées des statues d'Hercule et de Jules César. A l'extrémité opposée ont été placées deux autres colonnes qui datent de l'époque de la conquête par saint Ferdinand, et qui portent chacune un lion soutenant les armes de Castille. Malgré ses beaux ombrages, malgré la fraîcheur qu'entretiennent les fontaines, cette belle promenade est presque entièrement abandonnée; on n'y vient que du quartier qui l'entoure et on préfère

les deux jolies places plantées d'arbres *del Duque* et de *la Magdalena* qui sont plus au centre de la ville. Une autre promenade s'étend, hors de la ville, de la porte de Triana à la Tour de l'Or, le long de la rivière ; à ce point elle rencontre, dans le même sens, de belles avenues qui vont jusqu'à la *fuenta del Abanico* au milieu d'un vaste rond-point ; dans le sens opposé, une autre promenade, aujourd'hui la promenade favorite du monde élégant de Séville, nommée *Delicias de Cristina*, occupe tout l'espace compris entre la Tour de l'Or, le palais de San Telmo et la porte neuve de Jerez ; on y a pratiqué un vaste salon de 144 mètr. de long sur 53 de large dont le sol est entièrement pavé en briques, et qu'entoure une balustrade en fer à laquelle sont adossés des bancs. Des arbres d'essences variées, des platanes, des acacias, des cyprès forment la plantation de cette belle promenade où sont ménagés de place en place de jolis parterres de fleurs arrosés par des fontaines. La vue du Guadalquivir et des navires qui occupent le port, de l'embarcadère des bateaux à vapeur, le voisinage du chemin de fer de Cadix donnent au salon de Cristina une grande animation, et cependant la mode menace de l'abandonner en raison du mauvais état de son pavage de briques et des souffrances qu'il cause aux jolis pieds à peine chaussés des Sévillanes.

La *Torre del Oro*, dont il a été plusieurs fois question, est placée sur la rive gauche du Guadalquivir auprès de l'affluent du ruisseau de Tajarete. C'est un très-ancien monument attribué tour à tour aux Romains et aux Arabes. Il communiquait autrefois avec l'Alcazar par les murailles ; mais celles-ci ont été détruites pour faire place à la promenade de Cristina et la tour est restée isolée. Elle forme un octogone à trois corps, le premier couronné de créneaux, le second

plus étroit ; le troisième, qui a servi autrefois de phare, est terminé par une petite coupole couverte en faïences. La Tour de l'Or a joué un rôle important dans l'histoire de don Pedro de Castille ; il y renfermait ses richesses sous la garde du juif Samuel Levi ; plus tard elle eut une affectation semblable, et on y déposait les richesses et les produits des mines d'Amérique qu'apportaient les célèbres galions. Aujourd'hui, les trois étages du premier corps sont occupés par les bureaux du commandant du port et de la *compagnie du Guadalquivir* chargée de la surveillance de la navigation et de l'amélioration du cours du fleuve.

Le port s'étend aux environs de la Tour de l'Or dans l'espace compris entre le pont de Triana et le voisinage du palais de San Telmo ; l'embarcadère des bateaux à vapeur qui font le service du bas Guadalquivir est au pied de la tour.

Le *pont de fer*. L'important faubourg de Triana qu'occupe, sur la rive droite du Guadalquivir, une nombreuse population ouvrière et surtout une curieuse colonie de gitanos, était autrefois rattaché à Séville par un pont de bateaux. Ce pont a été remplacé par un beau pont à piles de pierre et à arches en fer, construit sur le système du pont du Carrousel de Paris. Les trois arches ont chacune 43 mètr. 1/2 d'ouverture sur 5 mètr. 1/2 de flèche, en outre d'une arche marinière en pierre. C'est au milieu du faubourg de Triana que se trouve l'importante *fabrique de faïence*, surnommée *la Cartuja* parce qu'elle est établie dans un ancien couvent de chartreux. Elle est dirigée par une compagnie anglaise et occupe de 4 à 500 ouvriers. Les matières premières et le combustible, employés à la fabrication, s'y élèvent, année moyenne, à 250,000 quintaux, mesure espagnole, ou 122,000 quintaux métriques ; les magasins, les fours et les ateliers représen-

tent un chiffre roulant de 250 mille douzaines d'objets fabriqués.

L'industrie sévillane offre encore aux curieux une *fabrique de cristaux*, établie dans l'ancien couvent de San Geronimo ; une *fonderie de fer* et une fabrique de machines où ont été construites toutes les pièces du pont de Triana ; des *fabriques de jus de réglisse*, objet d'une exploitation très-importante dans toute la vallée du Guadalquivir où abonde cette racine. On en emploie près de 100,000 quintaux à la fabrication d'extrait, en billes ou en bâtons, qui s'expédie en quantités considérables vers l'Angleterre et surtout vers l'Amérique. Ce n'est pas seulement comme pectoral que le jus de réglisse est envoyé dans cette dernière contrée, il y est utilisé pour la préparation du tabac, pour la fabrication de la bière et pour d'autres produits. La *Fabrica de refrescos* est une industrie toute locale. On y transforme en pains solides, semblables à ces biscuits de sucre nommés *azucarillos* et si usités en Espagne pour combattre la crudité de l'eau, tous les fruits dont le suc ou le parfum est recherché dans un pays où l'art des boissons rafraîchissantes a été porté à un si haut degré. Ces pains ou tablettes, qui se vendent par paquets d'une demi-douzaine au prix d'un réal et demi à deux réaux l'un, représentent des sucres d'orange, de limon, d'amande, d'aveline, de fraise, de coco, de raisin, de verjus et même de topinambour ; on les broie entre les doigts et ils se délayent immédiatement sans altérer la limpidité de l'eau.

HISTOIRE. La place nous manque pour exposer ici, même à grands traits, l'histoire intéressante de Séville ; cette histoire est résumée, sauf tous ses incidents pittoresques, par les cinq vers que nous avons cités plus haut. Hercule, dit-on, en jeta les fondements lorsqu'il vint, premier des navigateurs anciens, explorer les côtes de l'O-

céan, au delà du détroit auquel il donna son nom ; les Phéniciens et les Grecs y apportèrent les bienfaits de leur trafic maritime ; les Carthaginois l'occupèrent jusqu'à l'époque de la domination romaine. La prise de l'antique Hispalis par les légions de César fut à cette époque un fait tellement important, que le calendrier civil de Rome portait à la date du 9 août : *Hoc die Cæsar Hispalim vicit*. César l'entoura de murs, — *de muros y torres altas*, — y érigea de nombreux monuments et ce fameux aqueduc qui aboutit à la porte de Carmona. C'est à l'époque de sa plus grande magnificence, que Séville tomba au pouvoir des Vandales, des Suèves et des Goths. Elle devint la capitale de leurs rois et compta parmi eux Athanagilde, Leovigilde et ce roi Hermenegilde, trois fois rebelle à son père, parjure à sa religion, que Léovigilde fit décapiter dans un moment de colère trop précipitamment exécuté, et dont les Espagnols ont fait un saint, patron d'un ordre de chevalerie conféré aux longs services militaires.

Un prélat de Séville, Opas, oncle du roi Witiza, fut du nombre des grands qui avec le comte Julien appelèrent les Maures en Espagne. Séville, l'une des premières conquêtes des bandes barbares, fut alors occupée par des tribus du Yémen. Abd-el-Aziz, qui succéda à Muza dans le gouvernement de l'Espagne, la choisit pour sa capitale ; et, souvent abandonnée pour Cordoue, elle devint enfin, en 1021, le chef-lieu d'un royaume indépendant, fondé par Mohamed-Abu-el-Kasem. Les petites royautés maures, qui se partageaient alors l'Andalousie et quelques autres parties de l'Espagne, étaient souvent en guerre ; impuissantes pour se combattre, elles en appelaient au secours des chrétiens, et c'est ainsi que le roi de Séville, aidé par Alfonse VI, dut aussi lui prêter son aide pour conquérir Tolède et pour combattre d'autres

rois voisins. Ceux-ci protestèrent contre le rôle pris par le roi de Séville, appelèrent à eux Yusuf qui combattait en Afrique, vainquirent avec lui Alfonso à Zalaca, prirent Cordoue qui relevait alors du roi de Séville, puis vinrent à Séville même et déposèrent le roi qui s'en alla mourir misérablement à Aghmat.

Devenue conquête de Yusufet, placée de nouveau sous la domination des Maures d'Afrique, Séville vit se rassembler autour de ses murs, en 1211, l'armée considérable avec laquelle l'émir Mohamed el Nassr menaçait de reconquérir l'Espagne chrétienne, et qui fut dispersée à las Navas de Tolosa, le 16 juillet 1212.

La division, qui se mit de nouveau parmi les provinces musulmanes, excita la confiance des chrétiens; ils dirigèrent des courses jusque sous les murs de Séville, s'emparèrent de quelques forteresses avancées, et enfin, en 1248, entreprirent un siège régulier qui se termina par une capitulation. Le 19 novembre 1248, Séville reçut saint Ferdinand et fut désormais une cité chrétienne. Les Maures l'abandonnèrent, et Ferdinand y installa une population nouvelle qui en fit promptement une ville puissante, à l'abri de toute nouvelle tentative de ses anciens possesseurs. Séville fut la capitale d'Alfonse le Sage, elle vit le règne agité et sanglant de don Pedro de Castille, elle vit Ferdinand et Isabelle se préparer à cette conquête de Grenade qui devait chasser d'Espagne le dernier musulman. L'importance de Séville grandit pendant les règnes suivants au point de vue commercial, elle devint le principal port d'Espagne; les marchandises des Flandres, d'Angleterre, de France et d'Italie s'y accumulaient; elle apportait l'or du Mexique et du Pérou sur les marchés des grandes villes européennes et dictait des lois au commerce. Sa plus brillante époque fut au temps de Philippe II. Quand

vint le règne désastreux de Philippe IV, vint aussi pour Séville une triste décadence; son commerce tomba, l'agriculture y devint inerte, ses milliers de métiers se réduisirent à quatre cents; cet état de choses dura jusqu'au commencement de ce siècle.

Séville se leva, en 1808, contre l'invasion française, installa une junta suprême de gouvernement qui se retira à l'arrivée du maréchal Soult, par qui la ville fut occupée jusqu'en août 1812. Les Sévillans prirent part au mouvement constitutionnel qui suivit le rétablissement de Ferdinand VII, en 1823; ils virent s'établir parmi eux les Cortès repoussées de Madrid par le mouvement absolutiste, et que l'approche de l'armée libératrice du duc d'Angoulême força d'aller s'installer à Cadix.

Lorsque survinrent les événements de 1834, la mort de Ferdinand VII, l'avènement de la jeune reine Isabelle, et la protestation de don Carlos, Séville fut diversement agitée; le parti de la reine fut le plus faible, et comme l'avaient fait Barcelone, Valence, Saragosse et d'autres villes importantes, Séville se prononça contre le statut royal et proclama la constitution de 1812. Une junta suprême s'y organisa, des désordres de toute nature désolèrent la ville dans laquelle vinrent commander, tour à tour le lieutenant général Cordova, le maréchal de camp Narvaez, puis le général Sanjuanena qui y rétablit momentanément l'autorité régulière.

Ce ne fut pas de longue durée. Malaga, Grenade et d'autres villes s'étant prononcées contre le gouvernement du régent Espartero, en juin 1843, Séville fit de même, expulsa les autorités, et forma une nouvelle junta que présida le général Figueras. Des troupes furent envoyées pour la réduire, la ville tint bon, arma ses murailles et soutint le siège contre Van Halen et le duc de la Victoire qui la bombardèrent pendant deux jours

sans pouvoir la contraindre à ouvrir ses portes. Le retour de la reine Marie Christine à Madrid et son nouvel avènement à la régence mirent fin à ce siège barbare, que les deux généraux levèrent en se retirant sur Utrera, d'où Espartero gagna Cadix pour aller se réfugier en Angleterre.

De Séville à Cadix, R. 68; — à Huelva, R. 67; — à Grenade, R. 73; — à Badajoz, R. 101.

ROUTE 66.

DE PALMA A ECIIJA. (22 kil.)

Il a été dit plus haut (R. 65, p. 517) qu'un bon chemin muletier conduit de la jolie ville de Palma à Ecija, en attendant l'exécution de la voie ferrée qui remontera la vallée du Genil pour aller rejoindre Grenade et peut-être Malaga. Ce chemin traverse de riches campagnes et des plantations en plein rapport, fertilisées par le Genil. On laisse à gauche, dans une grande plaine, la petite ville de *Fuente Palmera*, fondation moderne de Charles III; ses habitants, au nombre de 1,600, cultivent les oliviers, les céréales, élèvent des troupeaux et exportent leurs produits en assez grande abondance.

22 kil. **Ecija** (*Parador de la diligencia*). Cette ville, qui compte 24,000 hab., est située sur la rive gauche du Genil, dans une jolie vallée, un peu encaissée, quelquefois inondée par les débordements fréquents de la rivière et exposée par conséquent à des maladies endémiques. L'aspect d'Ecija, pour le voyageur qui descend des hauteurs qui la dominent, par la route de Cordoue et par le chemin de Palma, est des plus riants et des plus pittoresques. Un beau pont, bien construit, mais excessivement étroit, en précède l'entrée, de beaux édifices et de nombreuses tours élancées la couronnent, et tout autour de la ville s'étendent de beaux jardins où la vé-

gétation est active et plantureuse. Au temps des Arabes, Ecija était murée, on y entrait par quatre portes dont les deux principales subsistent encore. Dans l'intérieur de la ville on remarque quelques habitations élégantes, et parmi elles, celles du marquis de Peñafior, de la marquise veuve de Villaseca et de la marquise de la Garantia, de nombreux patios dans le style de ceux de Séville, clos de jolies grilles en fer, ornés de vases de fleurs et couverts l'été de tentes qui en interdisent l'entrée aux rayons du soleil. Les eaux y sont copieuses, les jardins nombreux et bien tenus; mais cette abondance de verdure et de fontaines n'adoucit pas la température brûlante de la vallée. Nulle part, en effet, dans la province, l'été n'est plus ardent qu'à Ecija; on a surnommé cette ville *la Sarten* (la poêle) de l'Andalousie, et elle a pris pour devise cette prophétie traduite d'Isaïe: *Una sola sera llamada la ciudad del sol*. Les rues, selon le système des villes arabes, de Tolède et de Séville, sont étroites et tortueuses, elles sont en partie empierrées et bien éclairées la nuit, ce qui n'est pas l'usage de toutes les villes espagnoles. La plaza Mayor, entourée d'arceaux, est bordée de beaux édifices, le palais de Benameji, le palais de Peñafior et la Maison de ville. Au milieu de la place s'étend un beau salon, planté d'arbres, entouré de sièges en pierre, qui forme la promenade du soir; à l'une des extrémités s'élève une fontaine, ornée de statues qui attirent l'attention. Trois des six églises ont pour clochers des tours arabes d'une grande hauteur, dont nous apprécierons tout à l'heure l'architecture et l'originalité. Ces églises sont peu remarquables à l'intérieur, mais on signale toutefois dans celle de Santiago une image de *Ntra Sra de los Dolores* d'un grand mérite artistique; dans la paroisse de San Gil, un Christ, et surtout dans l'église de Santa

Cruz, une image de la *Virgen del Valle*, objet d'une grande vénération. La tradition rapporte que cette image est l'œuvre de saint Luc et que saint Grégoire le Grand l'envoya à son frère, saint Léandre, évêque d'Ecija. Cette ville compta douze couvents de moines et cinq de religieuses; on remarque les cloîtres de deux des premiers, San Francisco et Santo Domingo, et le rétable de la chapelle du couvent de la Merced dont on attribue les principales sculptures au célèbre Montañez.

Parmi les édifices civils., nous devons mentionner le théâtre, avec cette remarquable particularité, l'un des bienfaits de ce ciel magnifique, qu'il n'a pas de toiture; et la *plaza de Toros*, où se donnent, dans la saison d'automne, des courses renommées. Elle occupe, dans un faubourg de la ville, l'emplacement d'un ancien cirque romain; elle peut recevoir jusqu'à dix mille spectateurs.

« Ecija, dit M. Théophile Gautier, est une ville très-intéressante, d'une physionomie toute particulière et très-originale. Les clochers, qui forment les angles les plus aigus de sa silhouette, ne sont ni byzantins, ni gothiques, ni renaissance, ils sont chinois, ou plutôt japonais; vous les prendriez pour les tourelles de quelque *miao* dédié à Kong-fu-Tzée, Bouddha ou Fo, car ils sont revêtus entièrement de carreaux de porcelaine ou de faïence colorés des teintes les plus vives et couverts de tuiles vernissées, vertes et blanches, disposées en damier et de l'aspect le plus étrange du monde. Le reste de l'architecture n'est pas moins chimérique, et l'amour du contourné y est poussé à ses dernières limites. Ce ne sont que dorures, incrustations, brèches et marbres de couleur chiffonnés comme des étoffes, que guirlandes de fleurs, lacs d'amour, anges bouffis, tout cela enluminé, fardé, d'une richesse folle et d'un mauvais goût sublime,

« La *calle de los Caballeros*, où demeure la noblesse, et qui renferme les plus beaux hôtels, est vraiment quelque chose de miraculeux dans ce genre; l'on a peine à croire que l'on soit dans une rue réelle, entre des maisons habitées par des êtres possibles. Les balcons, les grilles, les frises, rien n'est droit, tout se tortille, se contourne, s'épanouit en fleurons, en volutes, en chicorées. Vous ne trouverez pas une superficie d'un pouce carré qui ne soit guillochée, festonnée, dorée, brodée ou peinte; tout ce que le genre désigné chez nous sous le nom de *rococo* a laissé de plus rocailleux et de plus désordonné, avec une épaisseur et un entassement de luxe que le bon goût français, même aux pires époques, a toujours su éviter. Ce pompadour-hollando-chinois amuse et surprend en Andalousie. Les maisons ordinaires crépies à la chaux, d'une blancheur éblouissante qui se détache merveilleusement sur l'azur foncé du ciel, font songer à l'Afrique par leurs toits plats, leurs petites fenêtres et leurs *miradores*, idée que rappelle suffisamment une chaleur de 37 degrés Réaumur, température habituelle du lieu dans les étés frais. Située dans un bas-fond, Ecija est entourée de collines sablonneuses qui l'abritent du vent et lui renvoient les rayons du soleil comme des miroirs concentriques. L'on y vit à l'état de friture. La *plaza Mayor* présente un coup d'œil fort original avec ses maisons à piliers, ses rangées de fenêtres, ses arcades et ses balcons en saillie. »

Hors de la ville, entre la rivière et la route, s'étend une belle promenade de 535 mètr. de longueur, avec des fontaines, des jardins, des pavillons de repos et de nombreux bancs; elle est précédée, vers le pont, par un monument nommé *el Triunfo*, composé d'une colonne portant une statue dorée de l'apôtre saint Paul.

La campagne qui avoisine Ecija

produit en grande abondance les céréales et l'olive; on y élève de nombreux troupeaux de bêtes à laine, de chèvres et de porcs dont la chair est très-estimée; la race des chevaux y est belle, et les taureaux de course, nourris dans les pâturages voisins, sont renommés parmi les plus braves et les plus sauvages, et recherchés pour les *places* de Séville, de Grenade et de Madrid.

ROUTE 67.

DE SÉVILLE A HUELVA (89 kil.).

On sort de Séville par la porte de Triana. On traverse le Guadalquivir sur le pont de fer, puis le faubourg de Triana. La route est neuve et en assez bon état.

On rencontre à 2 kil. de Triana une côte assez pénible, au haut de laquelle se trouve le v. de *Castilleja de la Cuesta* (880 hab.), entouré de nombreuses plantations d'oliviers, de vignes et d'arbres à fruits. C'est dans la maison, n° 66, de la principale rue de ce village, que mourut dans l'exil Fernan Cortès, dont les restes furent transportés d'abord au couvent de Santi Ponce, puis à Mexico. Au delà de Castilleja commence une grande plaine de 17 kil. d'étendue qui se développe jusqu'à

17 kil. *San Lucar la Mayor*, jolie petite V. de 2,500 hab., au centre d'un charmant pays que les Arabes appelaient l'*Aljarafe*, ou le Jardin d'Hercule. Elle est située sur une élévation d'où la vue parcourt un horizon vaste et pittoresque. On aperçoit autour de la ville de grandes plantations d'oliviers dont les produits sont très-estimés, des arbres à fruits et des vignes; et dans la plaine, de belles terres très-fertiles en céréales, d'immenses pâturages couverts de troupeaux, et des eaux abondantes. La ville est par elle-même sans intérêt; ses maisons sont bien bâties; mais les rues sales et dépourvues de pavage.

L'église, assez vaste et à trois nefs, est surmontée d'une haute tour en briques construite sur le modèle de la Giralda de Séville, et à laquelle on monte par une série de rampes en pente douce.

Le chemin devient difficile et peu praticable entre San Lucar et 22 kil. (39 kil.) *Manzanilla*, bourg de 1,800 hab., situé sur une hauteur dont les pentes sont couvertes de vignes produisant un vin très-renommé. Il compte 440 maisons et une soixantaine de grandes caves pour l'emmagasinement des vins du pays.

11 kil. (50 kil.) *La Palma*, cette petite V. qui possède 3,650 hab., occupe le fond d'une vallée arrosée par deux ruisseaux, la *Pescaderia* et le *Muladar*. Le pays est peu fertile, le terrain sec, pierrenx, mal cultivé, et le produit presque nul. Le chemin, moins praticable encore qu'avant la Palma, se bifurque à la sortie de la ville. L'un des embranchements va passer le rio Tinto au N.-O. pour rejoindre au delà *Valverde*, où existent d'importantes mines de cuivre; l'autre, prenant la direction du S., traverse, au milieu d'une plaine, la petite V. de *Villarasa* (2,100 hab.), rencontre, au delà de cette plaine, le rio Tinto qu'elle franchit sur un vieux pont en pierre pour entrer à

17 kil. (67 kil.) *Niebla*, très-ancienne V., autrefois importante, réduite aujourd'hui à une population de 850 hab. C'était la capitale d'un petit royaume arabe. Après la conquête, elle devint le chef-lieu d'un comté que Henri II créa au profit d'une fille naturelle, Béatrix de Castille, femme d'Alonso de Guzman. Le comté appartient aujourd'hui à la maison de Medina Sidonia. Niebla est encore entourée d'une vieille muraille flanquée de tours, et son vieux château, qui fut l'Alcazar des rois maures, est presque entièrement ruiné. Les rues sont étroites, non pavées, mal entrete-

nues, et les maisons d'un aspect misérable. La route a été considérablement améliorée entre Niebla et

11 kil. (78 kil.) *San Juan del Puerto*, petite V. de 2,050 hab., située dans une belle plaine fertile arrosée par un bras du rio Tinto. Ses rues sont irrégulières et mal pavées; mais ses maisons blanches à fenêtres grillées et à volets peints de couleurs vives ont un aspect riant. Les habitants sont dans l'aisance; ils font un commerce assez actif de fruits et d'oranges avec le Portugal. Leurs barques descendent le rio Tinto jusqu'à la mer, dont elles suivent les côtes jusqu'au Guadiana, où se trouvent *Ayamonte* et *San Lucar*. En face de *San Juan del Puerto*, sur l'autre rive du rio Tinto et sur les pentes d'une haute colline, on aperçoit *Moguer*, V. de 5,500 hab., qui fait aussi par la rivière un commerce considérable de vins et de vinaigre, les seuls produits de l'industrie locale. C'est du petit port de *Moguer* que partirent, le 3 août 1492, les deux caravelles avec lesquelles Christophe Colomb alla découvrir le nouveau monde. *Moguer* et *Palos*, qui est un peu plus bas, du même côté, en fournirent les équipages.

Une jolie route qui longe la rive droite du rio Tinto, et que dominent du côté opposé des collines de terre brune plantées d'aloès, de nopals et d'oliviers, conduit de *San Juan del Puerto* à

11 kil. (89 kil.) **Huelva**. (V. R. 70.)

(La route que nous venons de décrire sera remplacée bientôt par un chemin de fer actuellement en construction, et qui doit mettre en communication directe Séville, Huelva, et les principales mines de cuivre exploitées par plusieurs compagnies dans l'arrondissement de cette dernière ville. Les travaux de construction sont tous à la charge de ces compagnies.)

ROUTE 68.

DE SÉVILLE A CADIX.

A. Par bateaux à vapeur. (8 h.)

Les bateaux à vapeur, *Adriano*, *Teodosio*, *Rapido*, et d'autres venant accidentellement de Cadix, qui font le service du bas Guadalquivir, partent généralement tous les jours.—*si el tiempo lo permite*,—de l'embarcadère situé au pied de la Tour del Oro. Les jours et les heures de départ sont affichés à l'avance dans les principaux établissements publics de Séville. On paye 60 réaux pour le voyage jusqu'à Cadix. (Déjeuner à bord, à la carte, de 8 à 10 réaux). Les bateaux à vapeur du Guadalquivir sont bien construits, assez élégants, proprement tenus et d'une bonne marche. Les trois que nous venons de nommer sont à peu près de même force. Voici dans l'ordre de leurs noms, *Adriano*, *Teodosio*, *Rapido*, des renseignements sur leurs dimensions et leur installation : Longueur : 151 pieds, 154, 174 ;—largeur : 20 1/2, 20 1/2, 24 1/2 ;—port : 64, 85, 97 tonneaux ;—force : 80, 80, 120 chevaux ;—passagers : 11,000, 10,724, 13,440 par an ;—marche : 12, 10, 12 milles à l'heure.

Le cours du Guadalquivir est très-sinueux. On rencontre d'abord sur la droite, et sur le penchant d'une colline, le joli v. de *San Juan de Aznalfarache*, vers lequel se dirigent dans les belles soirées d'été de nombreuses parties de bateau. Au-dessus du village, occupant le sommet du mamelon, et soutenu par des terrasses bien construites, s'élève un vieux couvent. Les berges du fleuve sont hautes, bordées de bouquets de saules, et ne permettent pas la vue de la campagne; mais en arrière on aperçoit longtemps encore la Giralda. Les coteaux du second plan à droite, au delà du vieux couvent de *San Juan*, sont

couverts de plantations et surtout d'oliviers. Plus loin s'étendent les jolies maisons blanches, les métairies et les jardins d'orangers de *Gelves*, v. de 700 hab.; et au delà, dans la plaine, et auprès de l'embouchure du ruisseau le rio Pudio, la pet. V. de *Coria*, avec 3,200 hab. Les berges s'abaissent, les campagnes se développent; elles sont riches et bien cultivées. On aperçoit, toujours sur la droite, une série de fours à briques, et à la suite, une jolie habitation blanche, bien construite, régulière et vaste, rattachée à un petit débarcadère sur le fleuve par un chemin bordé d'aloès; d'immenses orangers l'entourent. Cette maison est une fabrique de savons de toilette; elle tient à un village de 1,300 âmes, *Puebla*, habité par des pêcheurs, et dont l'église un peu lourde est accompagnée d'un clocher isolé et carré. Des cotéaux couverts d'oliviers s'éloignent à droite; à gauche s'étendent des campagnes très-plates, et plus loin, à l'horizon, on distingue les pics et les déchirures des montagnes d'Utrera. Les campagnes sont couvertes de troupeaux qui y paissent toute l'année, de beaux chevaux, de vaches de petite race, de taureaux de course.

A quelque distance de Puebla, le Guadalquivir se partage pour former l'île de Hernandez, longue de 2 kil., puis au delà de cette île il se sépare en trois bras. Le bras principal est au milieu, celui de gauche se nomme *Marisma de Utrera*, celui de droite *Casas reales*; l'île de droite est la *Isla mayor*, celle de gauche la *Isla menor*; celle-ci a 17 kil. de longueur, et l'autre 40. On aperçoit à gauche, au delà de la *Isla menor*, une ligne de collines rondes, cultivées et couvertes d'oliviers. Sur l'une d'elles s'élève la petite V. de *Lebrija*, et un peu au delà le v. de *Trebujena*, entouré de jardins. Le point de réunion des trois bras du fleuve se nomme le

Tablazo, à la hauteur de *Cabezas de San Juan*, joli v. d'où est parti, en 1820, le signal de la révolution constitutionnelle suscitée par Riego. Le Guadalquivir prend ici de vastes proportions. En avant sont des dunes de sables avec des pins clairs-semés; le fleuve les contourne pour atteindre son embouchure. A la suite des collines qui dominaient les Cabezas de San Juan, s'étendent à gauche, à l'extrême horizon, deux plans de montagnes, à deux teintes distinctes; les premières sont les montagnes d'Arcos et de Bornos; les secondes sont les monts de Ronda. Presque au terme du cours du fleuve, et au moment où les dunes de sable laissent entrevoir l'Océan, on s'arrête à gauche au petit port de *Bonanza*, v. tout moderne, d'un aspect plutôt français qu'espagnol, avec des maisons blanches et roses, des terrasses, des jardins d'oliviers et un môle à l'extrémité duquel est placé le débarcadère. Une vaste baie se déroule en avant de *Bonanza*, et est limitée, sur la rive droite du fleuve, par des dunes en amphithéâtre plantées de pins en parasol à haute tige. A la pointe extrême de cette ligne de dunes s'élève un vieux fort à demi ruiné, *San Jacinto*, au delà duquel la côte de l'Océan fuit vers le N.-O.

A la suite de *Bonanza* la rive gauche du Guadalquivir s'avance encore à une longue distance vers le S.-O. On rencontre sur cette rive *San Lucar de Barrameda*, avec 17,000 hab., un vieux château, des clochers, des palmiers, une multitude de métairies blanches semées dans la campagne sur un fond de terre brune, des bosquets d'orangers et des prairies couvertes de troupeaux. A la pointe extrême formée par la rive gauche et par le rivage de l'Océan, qui descend à angle droit vers le S.-E., s'élève le fort de *Chipiona*. Une barre un peu moutonneuse marque la li-

mite extrême du fleuve; le navire salue et tangue en la franchissant pour pénétrer dans l'Océan.

On marche en vue des côtes semées d'habitations qu'on prendrait pour des mouettes au repos; devant elles la plage descend en pente douce, puis se relève subitement pour former la falaise à pic au sommet de laquelle est assis le modeste v. de *Rota*, peuplé de jardiniers, de maraichers, qui sont en possession d'alimenter le marché de Cadix de fruits, de légumes, et surtout de melons et de tomates. Un charmant écrivain, le peintre le plus fidèle des mœurs andalouses, Fernan Caballero, qui a choisi tous ces jolis pays de la province et des côtes de Cadix pour théâtre de ses écrits, raconte des habitants de Rota, que la fantaisie leur prit un jour d'escalader le ciel. Ils n'avaient ni le talent ni les matériaux nécessaires pour construire une Tour de Babel; mais ils avaient en abondance ces petits paniers, les *canastos*, dans lesquels ils portent leurs tomates au marché, et ils s'avisèrent de les entasser les uns au-dessus des autres. Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux nuages; mais il manquait un *canasto* pour atteindre le ciel, et on n'en trouvait plus dans tout le pays. Que firent alors les Rotenais? ils retirèrent de dessous l'édifice le premier qu'ils avaient posé, et l'œuvre entière s'en alla par terre.

Bientôt on aperçoit au large, en avant du navire, une grande tour blanche, un môle blanc, une masse de constructions blanches; c'est la coupe d'argent,—la *copa de Plata*,—comme disent les Andalous, ou, selon l'expression de Fernan Caballero, « la blanche Cadix,—la *culta Cadix*,—qui s'avance dans la mer pour aller au-devant de ses flottes. » La mer l'entoure, elle ne tient au continent que par une langue de terre; c'est, comme dit Byron, le câble qui retient le navire au rivage. Au milieu de la ville on aperçoit une autre masse

blanche qui la domine, et qu'à ses trois formes arrondies et séparées on prendrait, selon certains jeux de la lumière, pour un vaisseau à trois mâts voguant à toutes voiles; c'est la cathédrale autour de laquelle surgissent, au sommet des hautes maisons de la ville, tous ces belvédères où montaient autrefois les riches commerçants pour reconnaître au large les navires qu'ils attendaient d'outre-mer.

On jette l'ancre dans la baie en vue du port. On débarque à l'aide de bateaux qui accostent les flancs du navire, et sur lesquels on paye, d'après un tarif déterminé, affiché d'ailleurs dans le salon du bateau à vapeur, 2 réaux par voyageur, et 2 réaux par colis, prix variable, du reste, en raison de l'état de la mer. Les escaliers du quai sont incommodes, à marches très-hautes, étroites et glissantes. On est assailli par une cohue de portefaix qui se disputent les bagages, et auxquels on paye une piécette environ, selon le poids et la quantité. On subit la visite de la douane en entrant en ville; mais le voyageur qui sait vivre et qui sait être patient peut facilement obtenir que cette visite soit rapide et peu rigoureuse.

B. Par voie de fer (153 kil. 1/2.).

La gare de départ est placée à l'entrée du champ de foire, hors de la porte de San Fernando, auprès de la fabrique de tabacs, de la fonderie de canons, du palais de M. le duc de Montpensier et de la promenade des *Delicias*. Cette gare, comme nous l'avons dit, n'est pas à plus de 300 mètr. de celle du chemin de Séville à Cordoue.

En partant de Séville, la voie de fer suit la vallée du Guadalquivir en s'écartant du fleuve, et traverse le Guadaira sur un pont en tôle de 36 mètr. La vue porte, à droite, sur les coteaux cultivés et habités qui dominent le Guadalquivir, San Juan d'Aznalfarache, l'ancien jardin de Séville, et Co-

ria. Sur la gauche, la vallée du Guadaira remonte jusqu'à Alcalá et jusqu'à Marchena, d'où descend le bel aqueduc qui fournit les eaux de Séville. Le terrain que la voie traverse est planté de magnifiques oliviers dont les fruits, nommés *sevillanas* ou *aceitunas de la reina*, sont les plus beaux de toute l'Espagne.

13 kil. *Dos Hermanas*, V. de 3,500 hab., située dans la plaine, au milieu d'un territoire sec et sablonneux, et sur l'ancienne route de Séville à Jérés. La voie accompagne cette route jusqu'à

17 kil. (36 kil.) *Utrera*, V. de 14,000 hab., autrefois d'une grande importance, surtout à l'époque de la domination des Maures qui l'avaient fortifiée. Elle est située dans une charmante vallée, entre deux hautes collines, à env. 14 kil. à l'E. du Guadalquivir. Du haut de ces collines la vue porte à une grande distance, et sur l'une d'elles s'élèvent les ruines d'un vieux château dont il reste une tour presque intacte. Les rues d'Utrera sont belles et larges, ses maisons généralement bien bâties. Sur la place de la Constitution, qui est vaste et entourée d'édifices à balcons, se célèbrent, en temps ordinaire, les courses de taureaux et les cérémonies publiques. L'église principale, *la Asuncion*, qui date du XIV^e siècle, est peu intéressante; on y remarque cependant un tombeau de don Diego Ponce de Léon, comte d'Arcos, placé dans la capilla Mayor, auprès de l'épître. La tour, construite au XVII^e siècle, est très-élevée, et s'élance hardiment au-dessus du grand arc richement orné qui forme la porte principale. La seconde église, *Santiago*, est très-ancienne; elle possède parmi ses reliques les plus précieuses, l'un des deniers qui furent payés à Judas pour vendre le Christ. La chapelle souterraine de cette église a la propriété de conserver les corps, et on en montre plusieurs qui sont parfaitement momifiés.

Utrera passe pour un pays très-hospitalier, et ses habitants protègent volontiers les gens qui ont maille à partir avec la justice, à en croire ce vieux dicton : *Matalo y vete á Utrera*.—Tue-le, et sauve-toi à Utrera.—Le territoire est renommé parmi les plus riches et les plus productifs de l'Andalousie; les récoltes en blé y donnent en moyenne 6 pour 1; le pays est beau; l'olivier y produit moins qu'à Dos Hermanas parce qu'il est planté dans les terrains de moindre qualité. On en extrait cependant de 60 à 70,000 arrobes (8,800 hect.) d'huile de bonne qualité qui se vend de 28 à 32 réaux l'arrobe. Les vignes y produisaient autrefois d'excellent vin dont la qualité s'est beaucoup amoindrie. Les chemins qui conduisent d'Utrera aux localités voisines sont généralement peu praticables, surtout dans la mauvaise saison; on a projeté de relier cette ville par une voie de fer avec celle de Moron, située à 28 kil. plus à l'E., ce qui permettrait l'exploitation de magnifiques carrières de marbre qui existent aux environs d'Ossuna et à la base des montagnes d'Estepa.

Utrera est le point le plus élevé de la ligne. Celle-ci descend, en se rapprochant du Guadalquivir, franchit sur un pont en tôle de 18 mètr. le Salado de Moron, avant d'atteindre la station de

24 kil. (54 kil.) *Las Cabezas de San Juan*. La petite ville de ce nom (3,000 hab.) est à 3 kil. sur la gauche, sur un coteau en pain de sucre qui domine tout le pays. En quittant cette station, la voie traverse sur un remblai peu élevé une longue étendue de marais.

Il a été question plus haut (route de Cordoue à Séville) et à propos du village de Guadajoz, où il est resté un habitant, de l'abandon dans lequel les Espagnols ont laissé les travaux d'exploitation de leurs devanciers: ces marais en sont la preuve. Sous l'eau qui les recouvre, on reconnaît la trace de

chemins anciens et de rigoles d'assainissement et d'irrigation pratiqués par les Arabes; les niveaux n'ont pas été conservés, les canaux d'écoulement, qui sans doute traversaient la berge un peu élevée du Guadalquivir, ont été obstrués par le temps; les eaux se sont accumulées. Il ne s'agirait, pour reconquérir ces terres magnifiques, pour préserver le pays des fièvres que les marais répandent, que d'aider de nouveau à l'écoulement des eaux vers le fleuve, et d'en empêcher le retour par des vannes habilement placées; ce serait une conquête facile, et nul ne se préoccupe de la faire.

En sortant de ces marais, la voie rencontre deux lignes de coteaux qu'elle traverse en tranchée, à 12 mètres de profondeur, et arrive en vue de

18 kil. (72 kil.) *Lebrija*, jolie V. de 12,000 hab., située sur les pentes d'un mamelon en pain de sucre que surmonte un vieux château ruiné. Lebrija est à 4 kil. du Guadalquivir, au milieu d'une campagne délicieuse et d'un groupe de collines cultivées jusqu'au sommet, séparées par de riches vallées. Les habitations sont presque toutes élégantes et proprement tenues. L'église est en partie de style arabe, en partie d'un style plus moderne, et le rétable, qui a un certain mérite artistique, a été exécuté, dit-on, par Alonso Cano. Elle jouit d'un grand renom dans la province par la richesse de ses ornements et par la solennité avec laquelle s'y effectue le cérémonial religieux. On cite la tour de l'église de Lebrija qui, par sa hauteur et par l'élégance de sa construction, ne le cède qu'à la Giralda de Séville. Elle a été construite, du reste, au siècle dernier, sur le modèle de cette tour célèbre, et les Lebrijans ont une telle admiration pour cette merveille de leur cité, qu'ils ont eu longtemps envie, disent les plaisants, de la couvrir d'une housse pour la préserver des atteintes de la mauvaise sai-

son. La culture des céréales forme un des produits importants de la campagne de Lebrija, qui en expédie d'importantes quantités par Cadix sur les localités du littoral. L'olivier, la fabrication de l'huile et l'élevé des bestiaux sont aussi des sources importantes de produit pour les Lebrijans qui sont généralement dans l'aisance.

4 kil. (76 kil.) *Trebujena*, jolie petite V. de 3,000 hab., située à 5 kil. de la voie, et bâtie sur une colline coupée à pic sur certains points. Trebujena est loin d'être riche comme les villes voisines, et une partie de ses maisons sont inhabitées ou ruinées. Elle est voisine d'une plaine immense et malheureusement inculte, nommée les llanos de Caulina, à l'entrée de laquelle on aperçoit, à 5 kil. sur la gauche du chemin de fer et au sommet d'un monticule, les ruines très-pittoresques d'un vieux château maure, le château de Melgarejo. Au pied de ce château sont les restes d'un couvent de chartreux nommé Gigonza, qui était en grande vénération. Il existait auprès du couvent une source minérale maintenant tarie, et qu'on disait alors très-efficace contre la stérilité.

28 kil. (104 kil.) **Jerez de la Frontera**, V. de 35,000 hab. La voie nouvelle, qui traverse des vignobles considérables, se relie, à 1 kil. au-dessous de cette ville, à l'ancien chemin de fer, le plus ancien qui ait été construit en Espagne, et qui conduit de Jerez au Trocadero d'où l'on traverse en bateau à vapeur la baie de Cadix. On revient sur Jerez, depuis le point de jonction, par un rébroussement.

Jerez est une jolie ville, l'une des plus intéressantes de l'Andalousie, riche autant par les vins, qui ont rendu son nom célèbre, que par les autres produits du sol qui sont importants. Les maisons, généralement bien bâties, y sont surtout remarquables par une excessive propreté et le bon goût de l'installation. On remarque

parmi ses édifices un vieil Alcazar que surmontent deux tours d'un aspect assez pittoresque. Les *Casas municipales*, qui datent de la fin du xvi^e siècle, présentent une assez belle façade ornée de huit colonnes corinthiennes et décorée de sculptures, d'allégories, de trophées militaires d'un certain mérite artistique. L'église collégiale est lourde et de mauvais goût; elle possède un musée monétaire assez curieux, formé par un évêque de Sigüenza et qui comprend 12 à 1,300 médailles de bronze, grecques et latines; à ce musée est jointe une bibliothèque de 2,200 volumes. Les autres églises sont au nombre de sept, sans intérêt. Les couvents étaient nombreux; les uns sont devenus des magasins ou des casernes, dans les autres habitent encore quelques religieuses.

Dans le territoire de Jerez, qui est très-étendu, on remarque à 4 kil. au S.-E. de la ville, sur la rive droite du Guadalete, un célèbre monastère de chartreux, la *Cartuja*, malheureusement laissé à l'abandon. L'entrée principale, qui est fort belle, présente une élégante façade de style dorique, ornée de statues et de vases d'un aspect un peu régulier. Le monastère possédait de belles peintures qui ont disparu lorsque l'Etat a fait reprise des biens immenses de la communauté.

Jerez est entouré de propriétés considérables, quelques-unes cultivées en céréales, et présentant ensemble une surface de 150,000 *aranzadas* (75,000 hectares); d'autres plantées en vignes et produisant ce vin célèbre qui se fabrique avec un soin particulier. Les plus considérables de celles-ci, dans lesquelles on peut visiter les bâtiments d'exploitation et des caves immenses, appartiennent à M. M. Domecq, Garwey, Pemartin, Lacoste et Capdepon. L'une d'elles, nommée le Majuelo, appartenant à M. Domecq, occupe une superficie de 400 *aranzadas*, et presque tout le territoire du petit village

de Macharnudo. Sur cette étendue sont employés, en certaines saisons, de 700 à 1,000 travailleurs ou, année moyenne, 200 par jour. Les frais de culture s'y élèvent par an à environ 30,000 *pesos fuertes* (150,000 fr.) en main-d'œuvre seulement. Le produit peut atteindre 1,500 tonnes de 30 arrobes chacune (l'arrobe, 16 lit.). Les caves de M. Domecq à Jerez renferment jusqu'à 15,000 pipes de vin de toute qualité, et il en est dont le contenu a cent années de date.

A la sortie de Jerez, le chemin de fer emprunte, sur une étendue de 20 kil., l'ancienne voie du Trocadero dont nous avons parlé; il s'engage dans une tranchée de 13 à 14 mètr. de profondeur, avec une pente de 1 centim. par mètr., et traverse, en descendant vers le littoral, un pays des plus pittoresques, digne de l'attention de l'archéologue et du touriste. La voie se dirige en ligne droite vers la magnifique baie de Cadix; on aperçoit cette ville presque isolée au milieu de la mer, dans une admirable position, et les regards s'étendent sur cette magnifique rade sans cesse sillonnée par un nombre considérable de navires. La voie décrit une grande courbe pour se ranger sous les murs du

14 kil. (118 kil.) *Puerto de Santa Maria*, jolie V. de 18,000 hab., située sur la rive dr. du Guadalete, tout près de l'embouchure de cette rivière, et dans la baie qui a, à cet endroit, 11 kil. de largeur du Puerto à Cadix. Cette petite ville fut, dit-on, fondée par Menesthée, l'un des Grecs revenus du siège de Troie, et on l'appela *Puerto de Menesteo*. Les musulmans l'occupèrent, et la détruisirent lorsqu'ils furent contraints de l'abandonner. Alfonso le Sage la reconstruisit, et lorsqu'on faisait les fouilles pour les fondations de la nouvelle ville, on y trouva une image de la Vierge qui motiva son nouveau nom. L'importance commerciale du Puerto de Santa-Maria a précédé celle de Cadix, mais a succombé sous l'im-

mense mouvement commercial de cette ville. Son église paroissiale, du style gothique ancien, a quelque mérite. Le pays est riche, semé d'une foule de belles habitations; ses promenades sont charmantes, et ses eaux, d'une limpidité parfaite, sont transportées à Cadix qui en est privé. L'une des choses qui contribuent le plus à la réputation du Puerto de Santa Maria, ce sont ses courses de taureaux qui sont au nombre des plus célèbres de l'Espagne et des plus appréciées par les habitants de l'Andalousie. Deux bateaux à vapeur font plusieurs voyages par jour, entre le Puerto de Santa Maria et Cadix.

En quittant cette ville, la voie de fer longe la baie, et franchit le Guadalete à côté du joli pont suspendu sur lequel passe la route de terre qui va à Puerto Real. Un peu plus loin, elle traverse la rivière de San Pedro sur laquelle la route de terre jette également un pont suspendu, puis coupant une langue de terre qui s'avance dans la baie, elle dirige sur la droite un embranchement de 7 kil. qui descend vers le Trocadero, d'où part, à chaque train venant de Jèrès, un bateau à vapeur pour Cadix.

Le Trocadero, dont le nom a eu un si grand retentissement lors de l'expédition française de 1823, est un canal, au fond de la baie de Cadix, communiquant avec le Puerto Real, et le long duquel sont des chantiers, de belles cales de carénage et des magasins qui servaient autrefois au déchargement des navires rentrant des Indes. La pointe extrême, formée par le canal, est occupée par deux forts démantelés qui commandaient la baie et défendaient les approches de l'arsenal de la Carraca; c'est devant eux que se passa le seul épisode bruyant de la campagne de 1823. En s'emparant de ces forts, le duc d'Angoulême devenait maître du fond de la baie, pouvait prendre à revers les défenses de l'île de

Léon et couper toutes les communications entre la terre ferme et Cadix, où étaient réfugiés les cortès constitutionnelles, retenant captif le roi Ferdinand VII. Les retranchements qui étaient protégés par une large coupure ouverte à la mer, et défendus par un corps de milice déterminé, furent vigoureusement attaqués par nos troupes qui avaient traversé la coupure, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Les assiégés se défendirent obstinément et furent obligés d'abandonner la position, qui rendit le duc d'Angoulême maître de la baie. C'est à la suite de ce fait d'armes qui, bien qu'on en ait dit, coûta de nombreuses pertes de part et d'autre, que les cortès, pour ainsi dire bloquées dans Cadix, furent amenées à rendre Ferdinand VII à la liberté. Ces embranchements, et cette correspondance maritime qui est loin d'être praticable en tous temps, deviennent inutiles par suite de la communication directe établie entre Puerto Real et Cadix.

10 kil. (128 kil.) Puerto Real, l'ancien *Portus Gaditanus* des Romains, reconstruit par les rois catholiques en 1483; charmante petite V. de 5,000 hab., située au fond de la baie de Cadix, à 11 kil. de cette ville par mer, à 23 par la voie de terre. Le chemin de fer dont la station est au N.-O. de la ville, sous ses murs même, continue en la quittant, de contourner la baie, laissant à g. *Medina Sidonia*, à 22 kil., et à 12 kil., la jolie petite V. de *Chiclana*, où existe un établissement d'eaux sulfureuses froides, assez fréquentées des habitants de la province. La voie passe au milieu de marais salants, entretenus par des canaux de dérivation de la mer, franchit l'un de ces canaux sur un pont en tôle de 8 mètres, puis traverse, sur un autre pont de 3 arches à poutres de tôle, le bras de mer du Santi Petri. Ce bras de mer qui débouche à l'O. auprès du château mauresque de San Romualdo,

et au S. dans l'Océan, auprès du fort Santi Petri, en partie fondé sur des rochers baignés par la mer, sépare complètement du continent l'île de Léon où se trouvent Cadix et San Fernando. Indépendamment du pont de trois arches jeté par le chemin de fer, il existe à quelque distance, sur la gauche, un ancien pont de pierre, le *punte Suazo*, datant, dit-on, des Romains, et dont l'arche centrale a été coupée en 1823 par les défenseurs de Cadix, lors de l'expédition du duc d'Angoulême. Sur le pont Suazo passe la route de terre qui va de Cadix à Chiclana et à Puerto Real.

Le chemin de fer rencontre à 9 kil. de Puerto Real l'important arsenal maritime de la *Carraca*, créé en 1790, et qui occupe une surface de 950,000 vares carrées. Il est entièrement entouré par la mer; on n'y arrive que du côté de San Fernando, par deux barques amarrées à un va-et-vient. Ce bel établissement possède des bassins de carénage, des cales de construction, un grand nombre de magasins, une église, un parc d'artillerie, des salles d'armes, des logements pour la troupe, pour les marins et pour le nombreux personnel administratif, un préside nommé *las Cuatro Torres*, et un collège de gardes-marine.

L'arsenal de la *Carraca*, fort déchu maintenant de sa splendeur première, est dirigé par un commandant général du grade de brigadier, ayant sous ses ordres un personnel considérable d'officiers et d'employés, près de 800 marins et des ouvriers spéciaux. Le préside est occupé par 300 condamnés employés aux travaux, sous la surveillance d'officiers et de contre-maîtres.

Après avoir passé en vue de la *Carraca*, la voie atteint

2 kil. (139 kil.) *San Fernando*, V. de 17,500 hab., place forte, située dans une petite plaine, à l'entrée de l'île de Léon. Tout le pays qui l'entoure est coupé de canaux, de

marais salants qui forment pour la ville une série de défenses naturelles et qui l'isoleraient, s'ils étaient inondés, au milieu d'un bras de mer de 11 kil. de longueur sur 5 à 6 de largeur. L'arsenal de la *Carraca*, *San Carlos*, ville projetée pour servir de centre au département maritime, et dans laquelle il n'existe qu'un quartier d'infanterie de marine, un collège d'aspirants et une église abandonnée, puis la *Caseria de Osio*, établissement de fonderie où se fabriquent les balles et les lingots pour l'arsenal, dépendent de San Fernando. Cette ville possède en outre sur une colline, à 500 mètres de ses murs, vers l'O., un observatoire astronomique, le seul établissement de ce genre qui existât en Espagne avant celui de Madrid, dont la construction ne date que d'une dizaine d'années. L'observatoire de San Fernando, dont le méridien sert de base pour tous les calculs astronomiques de la nautique espagnole, se trouve placé géographiquement à 34' 10" à l'O. du méridien de Paris, à 25' 9" à l'O. de celui de Londres. Il est organisé et monté comme les meilleurs établissements de l'Europe.

La principale industrie des habitants de San Fernando est l'exploitation des marais salants. Le sel qu'on en retire en quantité considérable est employé pour les salaisons et exporté. San Fernando n'a de ressources ni dans l'agriculture ni dans la vie commerciale; c'était surtout une cité administrative et l'état de décadence dans lequel s'est trouvée la marine espagnole, a entraîné l'appauvrissement de la ville et de ses habitants.

San Fernando s'appelait *Léon* dans le principe; ce n'était à la fin du xviii^e siècle qu'un groupe d'habitations sans ordre et sans symétrie. Ce fut Charles III qui y installa les administrations de la marine. En raison du rôle que joua cette ville en 1810, lors de la guerre de l'Indépendance, les

cortès lui confèrent son nom de *San Fernando*. Ce fut une des premières villes où fut proclamée la Constitution de 1812, et elle partage avec le village de Cabezas de San Juan, le titre de berceau de la liberté et de l'indépendance espagnoles.

L'île de Léon affecte la forme d'un triangle dont le canal de Santi Petri ferait l'un des côtés. C'est à l'angle opposé à ce côté que se rattache l'étroite langue de terre à l'extrémité de laquelle Cadix se trouve placé. Vers la moitié de son étendue, cette langue de terre, à 10 kil. de San Fernando, est complètement barrée par une fortification nommée *la Cortadura*. La voie de fer jette alors sur la baie, pour éviter ce

fort, un remblai considérable élevé de deux mètres au-dessus du niveau des plus hautes mers, et revêtu de talus en maçonnerie sur une étendue de 1,200 mètr. Au delà, elle rencontre le terre-plein de la *Punta de la vaca*, promontoire fortifié qui fait face au Trocadero, et pratique, à travers ce terre-plein, une tranchée de 6 à 7 mètr. de crête et de 1 kil. de longueur dont les terres, mesurant près de 500,000 mètr. cubes et apportées sous les murs de Cadix, entre la porte de terre et le môle, ont conquis sur la mer un espace de plusieurs hectares pour former la gare d'arrivée.

14 kil. 1/2 (153 kil. 1/2.) **Cadix**, (CADIZ), chef-lieu de la province de ce nom.

PROVINCE DE CADIX.

Elle est limitée au N. par celles de Huelva et de Séville, à l'E. par celle de Malaga, au S. par le détroit de Gibraltar, à l'O. par l'Océan et par la province de Séville. C'est une des trois provinces formées de l'ancien royaume de Séville, de première classe sous le rapport civil et administratif, dépendant, au point de vue militaire, de la capitainerie générale d'Andalousie. Ses villes principales sont Algeciras, Arcos, Chiclana, Jerez, San Fernando, Medina Sidonia, Olvera, le Puerto de Santa Maria, San Lucar de Barrameda et San Roque, et sa population, d'après les derniers recensements, s'élève à 390,192 âmes. Il faut comprendre aussi comme dépendant de la province de Cadix, l'archipel des Canaries et les quatre présides de la côte d'Afrique, Ceuta, Alucemas, Melilla et Velez de la Gomera.

Son territoire est occupé par plusieurs petites chaînes de montagnes escarpées dont le centre est placé à Ronda, et dont la plus élevée porte le nom de montagne de San Cristobal. Il est généralement d'une grande fertilité et d'une grande richesse; on peut en juger par ce relevé de la division de la propriété dans le district de Jerez qui compte plus de huit cents métairies, une soixantaine de domaines d'une grande étendue, d'immenses communaux en prairies et en plantations d'arbres, une trentaine de grands pâturages pour l'élevage des bestiaux, et une vingtaine de chantiers d'exploitation pour les forêts. Ses principaux cours d'eau sont le Guadalquivir, le Guadaira, le Genil, le Palmones, le Rio de la Miel, le Salado de Tarifa, sur les bords duquel les Maures d'Abul-Tacen furent mis en déroute en 1340, le Mastral et le Guadalete.

Les produits de ce magnifique pays consistent surtout en céréales, en fruits, en légumes et en plantes potagères; les vins y sont justement renommés à Jerez, au Puerto de Santa Maria, à San Lucar de Barra-

meda, où se cultive le cru de *Manzanilla*, à Rota, d'où vient le *Tintilla*, et à Prado del Rey, où l'on récolte le *Pajarete*. On y élève de belles races de chevaux et de mulets, des taureaux de course, un très-petit nombre de bêtes à laine. Le poisson y est fort recherché des gourmets, surtout celui qui se pêche dans les canaux des marais salants.

L'agriculture en est la principale industrie; la préparation du sel vient ensuite; puis ces différents produits qui fournissent à la consommation des villes, mais sans exportation au delà d'un rayon très-limité; et cependant il faut citer le pain d'épices, fabriqué dans quelques villes de la province, et qui s'expédie par Cadix jusqu'à l'étranger.

Les habitants de la province de Cadix ne diffèrent pas des autres Andalous sous le rapport des usages et des mœurs. Ils ont les mêmes mérites et les mêmes défauts, la gaieté, la vivacité du langage, l'élégance du costume, l'amour de la danse, l'exagération en toute chose, dans l'affection comme dans la haine, dans la bravoure comme dans la timidité, dans le savoir comme dans l'ignorance. Leur intelligence est vive, leurs idées sont claires; féconds dans l'expression, ils s'expriment avec élégance. Leurs passions sont fougueuses; ils sacrifient tout à la satisfaction de leurs caprices, ils sont querelleurs, mais sans cette violence qu'on reproche aux habitants des autres provinces de l'Espagne. Comme partout, la démoralisation qu'on reproche à une partie de la province résulte de ce grand nombre de ports ouverts sur la côte et des mœurs des marins qui les fréquentent; ils se dédommagent par les extravagances, le jeu, l'ivresse et la débauche, des privations qu'ils ont souffertes pendant l'embarquement. Le voisinage de Gibraltar qui favorise la contrebande, est également la cause de nombreux désordres, de vols et d'actes sanglants. Il existe, par compensation, peu de peuples plus religieux que le peuple andalou, et le criminel le plus endurci professe un respect profond pour les préceptes de l'Église. Il est peu de pays où l'on puisse voir cet étrange spectacle d'un criminel, les mains encore teintes du sang de sa victime, ou couvert des vêtements qu'il lui a enlevés, se présenter à l'église pour invoquer l'image à laquelle il porte une dévotion particulière. Jamais il ne quitte son scapulaire, suspendu à un ruban ou à une petite chaîne d'argent. Cette disposition de l'esprit a certainement une grande influence sur les mœurs, et nous devons signaler comme un heureux résultat, que sur la population de 390,000 âmes, que les dernières statistiques donnent à la province, on compte seulement 860 accusés, c'est-à-dire 1 sur 462. C'est surtout dans les districts de San Lucar de Barrameda et de San Roque qu'ont été commis le plus grand nombre de délits à main armée; 1 sur 615 à San Lucar; 1 sur 441 à San Roque; tandis qu'à Cadix, renommée par la douceur de ses mœurs, on ne compte qu'un coupable sur 5,380 individus. Du reste, les établissements de bienfaisance y sont nombreux, et l'instruction publique y est dirigée avec un zèle et un succès dignes de la renommée de la *culta Cadix*. Lorsqu'on compare la situation de cette branche importante avec celle de quelques autres pro-

vinces, on peut constater quelle en est la supériorité. Ainsi, dans la province de Cadix, pour 41 communes on compte 263 écoles, soit 6 pour chacune, et dans la province de Burgos, les 1,214 communes n'ont que 694 écoles, c'est-à-dire un peu plus-d'une pour deux.

Cadix—HÔTELS : *Fonda de Cadix*, tenu par Dominique Lartigue, Français, plaza San Antonio; *fonda de Europa*, calle de la Carne; *fonda de las Cuatro Naciones*, calle de Camino. Les prix, par jour, sont de 25 à 30 réaux.—PENSIONS BOURGEOISES (*casas de pupilos*) en grand nombre, à prix très-modérés.—BAINS, plaza de Mina, auprès des *correos* (poste aux lettres); Autres, calle de Marzal. Prix : 6 réaux.—LIBRAIRE : Adelardo de Carlos, calle San Francisco; *Guia de Cadix*, aux bureaux de la *Revista medica*, plaza San Antonio.—Principaux magasins, gants renommés, parfumerie, confiserie, dans la calle Ancha, qui conduit de la place San Antonio au théâtre.—CASINO, sur la place San Antonio; les étrangers y sont admis sur présentation pendant un mois. On y trouve la plupart des journaux français, espagnols et anglais. Cadix est célèbre pour ses guitares et pour ses fabriques de *esteras*, nattes de jonc, de roseau et de sparte fort appréciées.—BATEAUX A VAPEUR. Voir à cet égard ce qui a été dit pour Barcelone; les mêmes lignes et les mêmes compagnies desservent le port de Cadix; les unes comme escale sur le parcours général de Marseille ou de Barcelone en Angleterre ou en Allemagne; les autres comme point extrême de leur parcours. Des services importants, communiquant avec l'Amérique, ont à Cadix leur point de départ, leurs bureaux et leurs magasins. Nous ne les indiquons pas parce que l'organisation de ces services varie fréquemment. Il importe de mentionner tout particulièrement, en outre de cette énumération, la *Compagnie générale des Paquebots à vapeur fluviaux et maritimes* qui fait trois fois par mois, les 5, 15

et 25, le voyage de Saint-Nazaire à Cadix, à Gibraltar et à Malaga par Vigo et Lisbonne. Les bateaux arrivent à Cadix les 2, 12 et 22, continuent vers Gibraltar et Malaga les 4, 14 et 24, et reviennent pour Lisbonne, Vigo et Saint-Nazaire, vers les 10, 20 et 30. Ce moyen de transport est le plus prompt et le plus facile pour le voyageur qui va directement de France à Cadix, à Malaga, à Gibraltar, ou qui veut visiter l'Andalousie. On paye de Saint-Nazaire à Cadix (en 7 jours) : 1^{re} chambre, lit et nourriture, 250 francs; 2^e chambre, 190 francs; de Cadix à Lisbonne (30 heures) 320 et 200 réaux; de Cadix à Vigo (4 jours avec escale à Lisbonne) 600 et 380; de Cadix à Gibraltar (1 jour) 90 et 65; de Cadix à Malaga (2 jours avec escale à Gibraltar) 150 et 95. L'arrivée et le départ des navires sont, du reste, annoncés par affiches dans les hôtels et sur les principaux points des villes qu'ils desservent.—D'autres navires à vapeur font, à jours à peu près fixes, des voyages, de Cadix aux ports voisins. *Hercules*, *Infanta*, *Relampago* vont à San Fernando, à la Carraca, au Puerto Real, au Puerto Santa Maria; le *San Servando* dessert San Lucar, Séville et Gibraltar; le *Pensamiento* va trois fois par mois à Huelva, à Ayamonte et à San Lucar de Guadiana. Tous ces services sont indiqués par affiches.

Cadix (54,000 hab.), place forte, est à la fois chef-lieu d'une province, d'un commandement général militaire, d'un département maritime, d'un district judiciaire, siège d'un évêché, d'un tribunal et d'une chambre de commerce, résidence de consuls de tous les États étrangers. La ville occupe une presqu'île; l'Océan la baigne de tous côtés, à la seule exception de

l'isthme qui la rattache à San Fernando, et qui sur certains de ses points n'a pas plus de largeur que la portée d'un jet de pierre. C'est la ville la plus agréable de l'Andalousie, autant par l'élégance, la régularité et la beauté de ses habitations, par le bon état et la propreté de ses rues, par l'amabilité et l'esprit hospitalier de ses habitants, que par la douceur du climat. Le thermomètre y descend rarement plus bas que 6° au-dessus de 0, et ne monte pas au-dessus de 22° (26 à 27° centig.). Les maladies y sont rares, et cependant la phthisie et l'hémoptysie y affectent assez fréquemment les jeunes gens des deux sexes.

Cadix a cinq portes : la porte de Terre, sur l'isthme; la porte de Mer; celles de Séville, de San Carlos et de la Caleta. Ces portes présentent toutes sur leur fronton les armes de la ville : Hercule domptant deux lions.

La place serait parfaitement défendue par sa position et par ses fortifications si celles-ci n'étaient dans un pitoyable état. Le fort de *Santa Catalina*, au N.-O., est placé sur un rocher qui fait saillie sur la mer à env. 800 mètr. On le considère comme la citadelle de Cadix, et il peut recevoir une garnison de 800 hommes. Le fort *San Sebastian* défend la porte de la Caleta, de concert avec la citadelle; il occupe une pointe qui s'avance de près de 2 kil. dans la mer; il est fondé sur des enrochements d'énormes pierres qu'on prétend avoir appartenu au temple de Saturne. Il a une vaste place d'armes, des quartiers pour la garnison, des batteries et un beau phare tournant, à intervalles de minute. La fortification avancée de *la Cortadura* a été construite en 1810, à l'époque de l'invasion française; elle est à peu près abandonnée. Le château de *Puntalès*, construit en 1629, s'est rendu célèbre par l'active défense qu'il a soutenue en 1810 et 1812; ses feux

se croisaient avec ceux du Trocadero.

C'est du haut d'une tour qui s'élève au centre de Cadix, et qu'on nomme *Torre de Vigia* ou de *Tavira*, qu'on peut le mieux apprécier la situation de Cadix et son aspect général. Cette tour est élevée de 31 mètr. au-dessus du sol, et de 41 mètr. au-dessus de la mer. De la terrasse où s'élève le mâtr de signaux, on aperçoit tous les points que nous avons eu l'occasion de nommer: Rota, sur son promontoire, à l'extrémité N.-O. de la baie; plus près, au N., *Santa Maria*; au fond, les monts de *Ronda* et la haute montagne de *San Cristobal*; au N.-E., le *Puerto Real*, la *Carraca*, *San Fernando*; derrière, *Chiclana*, et plus à droite, le fort de *Santi Petri*; enfin, à l'O., le beau phare de *San Sebastian*, et au delà l'immensité de l'Océan. Plus près, et sous les regards du visiteur, Cadix, avec son entassement de maisons blanches, ses terrasses soigneusement carrelées et tous ses belvédères en forme de minarets, présente un spectacle des plus curieux.

Les murailles de Cadix ont un développement de 4,500 mètr., et 5 mètr. 80 centim. d'épaisseur à la base. On compte dans la ville près de quatre mille maisons bien bâties, à trois étages pour la plupart, toutes terminées en terrasses, d'où les eaux pluviales, soigneusement recueillies, sont conduites dans des citernes. L'eau de fontaine manque complètement dans la ville, et nous avons déjà dit qu'on apporte l'eau potable de *Puerto Real*. Les rues sont généralement étroites, et par conséquent abritées des rayons du soleil; les plus larges sont la calle *Ancha* et la calle de *San Rafael*. La surveillance nocturne est confiée à une compagnie de serenos organisée militairement, et qui rend d'importants services dans une ville où cette population flottante de matelots de tous pays pourrait exposer les habitants à

quelques attaques nocturnes dont il est du reste peu d'exemples.

Les places sont jolies, plantées d'arbres, entourées de bancs; les principales sont la plaza de San Antonio, la place de Abastos, dans laquelle on pénètre par quatre arcades surmontées de l'inscription : *Plaza de la Libertad*; la plaza de Mina, joli espace carré entouré d'un berceau de vignes et limité par quatre rangées de belles maisons neuves.

Les *Casas consistoriales* occupent un assez bel édifice sur la place d'Isabel II, à côté de l'hospice et de l'église de Saint-Jean-de-Dieu. La façade présente un portique de bonnes proportions formé de colonnes ioniques. L'intérieur est peu étendu. Il a été décoré par les soins de l'un des alcades, don Adolfo de Castro, écrivain distingué auquel on doit le *Buscapié* apocryphe dont l'apparition avait un instant ému la littérature européenne. Il possède aussi une galerie de portraits des enfants illustres de Cadix. On remarque dans le patio quelques curieux vestiges de l'époque romaine, un autel et des pierres sépulcrales.

L'*Alameda de Apodaca* est une merveilleuse promenade occupant l'un des remparts au N.-E. de la ville, et dominant toute la rade, les côtes de Rota et du Puerto de Santa Maria. Elle est ornée de jolis jardins entourés de grilles, de bancs nombreux de marbre blanc et plantée de quelques palmiers. Du côté de la ville elle est bordée de belles habitations à balcons vitrés, d'où la vue est admirable. L'*Alameda* est le rendez-vous du beau monde, et surtout des jolies Gaditanes qui s'y montrent dans tout l'éclat de leur beauté et dans toute l'élégance des modes locales.

La bienfaisance publique remplit dans Cadix un rôle important. Le plus important de ses établissements est sans contredit la *casa de Misericordia*, dans laquelle sont

recueillis les orphelins et enfants abandonnés des deux sexes. On y reçoit également dans un département particulier les individus atteints d'aliénation mentale, et les vieux ménages. L'établissement contient en moyenne 150 vieillards des deux sexes, 230 enfants, 110 petites filles, 30 ménages, 40 insensés. Il est parfaitement administré; les aliments y sont abondants, les enfants sont très-convenablement vêtus, et les jeunes filles sont dotées lorsqu'elles atteignent l'âge d'être mariées.

On compte, parmi les établissements d'instruction publique, plusieurs collèges, un séminaire, une Faculté de médecine dépendant de l'Université de Séville, une Académie des beaux-arts, une société des Amis du pays, des écoles gratuites d'enseignement primaire, des bibliothèques et quelques collections scientifiques.

Cadix possède deux théâtres : l'un, le théâtre principal, qui se trouve vers le milieu de la calle de Lope de Vega, peut contenir de 13 à 1400 personnes; il est bien distribué et parfaitement installé. On y joue l'opéra italien, le drame et la sarzuela (opéra-comique espagnol). Le théâtre del Balon est une jolie salle située dans la calle Ancha, et dans laquelle on exécute tout le répertoire des comédies et des vaudevilles traduits du français, et quelques pièces originales. La plaza de Toros, moins fréquentée que celle du Puerto Santa Maria, est à l'une des extrémités de la ville, auprès de la porte de Terre.

Cadix possède aussi deux cathédrales. L'ancienne, qui n'est plus qu'une paroisse aujourd'hui, est d'origine très-ancienne, et fut placée sous l'advocation de la *Santa Cruz de las Aguas*; quelques statues de peu de mérite décorent son portail qui n'a pas beaucoup d'apparence. L'art n'a pris qu'une petite part dans sa décoration intérieure, et cependant on peut appeler l'attention sur un rétable placé dans la

capilla Mayor, du côté de l'épître, et qui représente un *Couronnement de la Vierge* et une *Sainte Trinité*. Les murailles de l'église sont couvertes de tableaux copiés pour la plupart, parmi lesquels sont confondus quelques originaux de Cornelius Schott. On a dit du grand rétable que c'était « l'une des plus belles œuvres de ce genre en Espagne. » Il est loin de mériter une telle réputation.

La cathédrale nouvelle date seulement de la première moitié du XVIII^e siècle; elle a eu malheureusement pour premiers architectes des émules de l'école grotesque de Churriguerra, et se signale par beaucoup de lourdeur, de bizarrerie, et par la fâcheuse couleur de ses murs qui, construits en marbre blanc de mauvais choix, ont reçu de l'action du temps, de l'atteinte des brumes de mer, une teinte rousse et ferrugineuse fort disgracieuse aux regards. Elle est située au S. de la ville, dans la direction du N. au S.; plusieurs parties sont encore inachevées. Elle mesure 85 mètr. de long sur 60 de large, et sur 52 dans sa plus grande hauteur, du pavé au sommet de la coupole. Elle est partagée en trois nefs par d'énormes piliers sur lesquels sont plaquées 150 colonnes d'ordre corinthien. L'aspect intérieur en est confus et rétréci; la lourdeur de la construction et des ornements semble à peine laisser la place suffisante pour le culte et pour les fidèles. On accorde néanmoins à la cathédrale de Cadix quatre mérites réels. D'abord le panthéon ou chapelle souterraine dont la voûte très-surbaissée et n'ayant que 3 pieds à 3 pieds 1/2 de flèche, sur une étendue totale de 57 pieds, est une espèce de chef-d'œuvre de construction. Il faut citer en second lieu l'abondance des marbres et des jaspes qui ont été employés dans les travaux et dans l'ornementation; en troisième lieu l'élégance, la légèreté et la décoration de la chapelle principale;

enfin, le pavage, en grandes dalles de marbre. La cathédrale possède peu de peintures et de sculptures anciennes; on cite cependant une statue de *San Servando*, par Luisa Roldan; une statue de *saint Antoine* d'un seul bloc de marbre, et qui a été sculptée, dit-on, en Italie; une autre statue de *saint Bruno* attribuée à Montañez; dans la chapelle de Sainte-Thérèse, un tableau de Cornelius Schott, représentant cette sainte; enfin, dans la chapelle des Reliques, une très-belle *Conception* qu'on attribue à Clemente de Torres. Le trésor est riche en reliques, en vases sacrés et en joyaux. La *custodia* est évaluée à près d'un million de réaux; un ostensor donné par don Pedro Calderon de la Barca est orné de pierres précieuses pour une valeur égale. La croix des processions est un don d'Alfonse le Sage à l'ancienne cathédrale de Cadix.

Les autres paroisses et les chapelles des anciens couvents de la ville n'ont pas un grand intérêt.

La production du sol est complètement nulle à Cadix, mais les arts et l'industrie y ont pris un grand développement. L'ébénisterie occupe de nombreux ateliers, d'où il sort des meubles d'une très-belle exécution et d'une grande élégance. La joaillerie d'or et d'argent, la chapellerie, les gants, s'exportent jusqu'en Angleterre; la fabrication des tissus de lin, de chanvre et de coton, a peu à peu installé des métiers qui sont devenus nombreux, et qui occupent une grande quantité d'ouvriers. Cette tendance vers l'industrie, qui remonte seulement à une dizaine d'années, a amené à Cadix une espèce de transformation. L'activité commerciale fait place à une activité d'un autre genre. L'ancienne richesse de la ville l'a peu à peu abandonnée, ses vieux comptoirs se sont fermés, des ateliers en ont pris la place, et à côté de ces jolis belvédères qui s'élèvent comme autant de vigies

au-dessus des maisons, on voit poindre les hautes cheminées des machines à vapeur. C'est pour Cadix, que la décadence et la ruine avaient envahie depuis l'émancipation de l'Amérique, un nouveau foyer d'existence et une source de fortune.

Nous pouvons placer, parmi les établissements industriels de Cadix, la fabrique de tabacs qui occupe, calle Plancia, auprès des remparts du N., un vaste édifice où se trouvait anciennement la Halle; elle emploie un grand nombre d'ouvriers.

De ce que nous avons dit de la décadence du commerce, il ne faudrait pas inférer qu'il fût complètement nul; tant s'en faut. Cadix est dans une position des plus avantageuses pour le grand commerce. Ainsi, placé à l'entrée de l'Océan, en communication facile avec le Portugal, l'Angleterre, la Hollande, les côtes de France et le nord de l'Allemagne, en relation, par le détroit de Gibraltar, avec l'Afrique, l'Italie, le Levant, l'est et le sud de la France, Cadix peut redevenir un jour l'un des ports les plus importants de l'Europe, aidé surtout par l'activité de son industrie. On y compte encore plusieurs maisons importantes.

Cadix est une des villes dont le séjour est le plus agréable aux étrangers, en raison de l'aménité de ses habitants. Une grande liberté d'action, une grande distinction dans les rapports, une délicatesse et une urbanité parfaites, sont les principaux caractères de la vie à Cadix. Les étrangers sont accueillis avec empressement, avec franchise et simplicité. Les réunions y sont fréquentes et agréables, les tables bien servies, les bals se succèdent, les fêtes sont brillantes et somptueuses. Les Gaditans aiment le luxe et la magnificence, et ce goût très-prononcé s'étend à tout, aux habitations, aux vêtements, aux meubles, aux chevaux, à la table, aux serviteurs.

Ils sont très-passionnés pour le plaisir, mais jamais au détriment des affaires. Le jeu, le bal, la promenade, le théâtre et l'amour se partagent tous les loisirs que laissent les spéculations mercantiles et les travaux industriels. Cadix est sans campagne; les familles riches traversent la baie et vont s'installer pendant la belle saison à Chiclana, au Puerto Real ou au Puerto Santa Maria, et pour les familles de la classe moyenne, il y a sur le chemin de San Fernando des auberges et des hôtelleries où se font des réunions d'amis et de joyeux diners. Les femmes sont gracieuses, vives, attrayantes; à une beauté dont la réputation est proverbiale, elles réunissent une grâce et une expression des plus séduisantes. Le peuple est gai, spirituel, plaisant; il est très-fier du rocher sur lequel il est né, au milieu des ondes de l'Océan.

Les relations de la France avec Cadix ont été marquées par plusieurs circonstances fatales. En 1805, une escadre française et une escadre espagnole étaient à l'ancre dans la baie, l'une sous les ordres de l'amiral Villeneuve, l'autre commandée par l'amiral Gravina. Le premier allait être remplacé par Rosily, un instant retenu à Madrid, et voulut le priver de la gloire qu'il pouvait acquérir en livrant bataille aux escadres anglaises. La saison était mauvaise, il était imprudent de tenir la mer. Gravina en fit l'observation à Villeneuve qui insista en taxant de crainte cet acte de prudence. Les deux escadres sortirent, et allèrent chercher la défaite au fameux combat de Trafalgar.

En 1808, à l'époque du soulèvement de l'Andalousie contre l'invasion française, l'escadre de l'amiral Rosily était à l'ancre au fond de la baie de Cadix, avec quatre vaisseaux et une frégate, le *Héros*, le *Neptune*, l'*Indomptable*, l'*Algesiras* et la *Cornélie*. Séville s'était prononcée; Cadix,

sollicité de se joindre au mouvement, s'émut malgré les efforts du capitaine général Solano qui fut la première victime de son attitude; le consul de France fut contraint de se réfugier sur l'escadre. Cadix, après avoir proclamé Ferdinand VII et constitué une junte suprême de gouvernement, demanda l'appui des bâtiments anglais qui croisaient en vue de la rade, et obtint d'eux qu'ils vinsent mouiller à l'entrée de la baie. La position de l'escadre française devint des plus critiques; elle était acculée au fond de la baie, sous le feu des forts et des navires espagnols un instant ses alliés. Rosily essaya de combattre, des boulets furent échangés entre le *Héros* qui portait son pavillon et la batterie du *Trocadero*. L'amiral reconnut que la résistance était impossible, et se rendit le 14 mai.

Nous ne parlerons pas du siège mis devant Cadix par les troupes françaises en 1810, ce fut plutôt une observation qu'un siège; nos troupes, d'abord installées au Puerto Santa Maria, manquèrent longtemps des moyens nécessaires, et ne purent jamais opérer, vers l'île de Léon, un investissement qui leur facilitât les approches de la ville; une batterie qu'on parvint à installer sur un point nommé les Cabezuelas, envoyait des bombes qui n'atteignirent jamais qu'une extrémité de la ville, et pendant ce temps les cortès et la régence du royaume y siégeaient; il s'y faisait un mouvement considérable, on promulguait des lois, on donnait des fêtes. « Jamais, dit un écrivain, Cadix ne fut plus riche, plus peuplée et plus animée que pendant le siège par les Français, tout y était joie, richesse et abondance. » Ce siège fut enfin levé le 24 août 1812, et plus tard Cadix reçut de Ferdinand VII, en souvenir d'une résistance qui lui avait peu coûté, le titre de *muy heroica*.

En 1823, Ferdinand VII, entraîné hors de Madrid par le mou-

vement constitutionnel, traversa tout le midi de l'Espagne, et fut amené à Cadix par les cortès. Son entrée dans la ville, le 15 juin 1823, ne fut accompagnée d'aucune manifestation populaire, d'aucune réception enthousiaste. L'armée française libératrice, conduite par le duc d'Angoulême, arriva huit jours après au Puerto Santa Maria, et attaqua le *Trocadero* qui céda promptement. Une fois réduite cette position qui commande la baie, l'escadre put approcher du fort de Santi Petri qui fut contraint de se rendre le 20 septembre; puis le 23, une division de quinze bombardes s'approcha de la place, et y jeta en moins de 2 heures plus de deux cents projectiles. La résistance cessa bientôt d'être possible; les cortès convaincues qu'il y avait peu de compte à faire sur les ressources que la défense pouvait présenter, adoptèrent une résolution portant que l'autorité absolue serait rendue au roi, et « qu'il serait supplié de se rendre au quartier général français afin d'y stipuler les conditions les plus favorables à son peuple souffrant. » Cet acte fut le dernier de la révolution constitutionnelle, et trois jours après Ferdinand VII était au milieu du camp français. Le duc d'Angoulême avait écrit au roi, en arrivant au Puerto Santa Maria, que la marche de l'armée à travers l'Espagne l'avait délivrée du joug révolutionnaire; il exprimait le vœu que le roi, *rendu à la liberté*, voulût bien accorder une amnistie qui mit fin aux désordres et aux troubles qui avaient affligé le pays. Ferdinand VII, sous la pression de son gouvernement, répondit qu'il n'avait jamais été privé d'autre liberté que de celle dont les opérations de l'armée l'avaient dépouillé; qu'il n'y avait eu dans le pays d'autres calamités que celles causées par la présence de l'armée, et que le seul moyen de mettre fin aux désordres serait

qu'un pouvoir étranger cessât de s'entremettre dans les affaires du pays. On n'ignorait pas au camp français que le roi n'était pas libre, et que ce langage ne pouvait être le sien; on en eut la preuve lorsque la dissolution des cortès eût laissé à Ferdinand VII la liberté de se rendre auprès du duc d'Angoulême : « Ah! mon cousin, lui dit-il en débarquant, quel service vous m'avez rendu! »

Une division française entra dans Cadix peu de jours après, et occupa cette ville et les diverses places voisines jusqu'à la fin de 1828.

Le *tercio* ou arrondissement naval, dont le chef-lieu est à Cadix, comprend les îles Canaries et les *Presidios*, ou bagnes, que l'Espagne possède sur la côte d'Afrique; nous donnerons quelques détails succincts sur ces possessions.

CANARIES.

L'archipel des Canaries forme une province civile de troisième classe, une *audiencia* ou arrondissement judiciaire, une capitainerie générale et deux diocèses suffragants de l'archevêché de Séville. Il se compose de sept îles principales dont nous donnons les noms ci-après, et de quelques îlots inhabités. Il est situé dans l'océan Atlantique, en face de la côte de Maroc, à une distance de 20 à 80 lieues de cette côte, à la hauteur des caps Bojador et Guer.

Le tableau suivant indique les distances en lieues qui séparent ces îles les unes des autres et de Cadix.

CADIX.

237	Gran-Canaria.					
230	10	Ténériffe.				
195	34	46	Lanzarote.			
210	15	30	5	Fuerteventura.		
259	40	15	79	72	Palma.	
250	28	16	79	60	9	Gomera.
263	36	17	80	66	12	6 Hierro.

Ce groupe occupe entre les 29° et 27° degrés de latitude N., et les 9° et 14° degrés de longitude E. du méridien de Madrid, et dans la direction de l'E. à l'O., les positions suivantes : Au N., les sept îlots; à leur suite Lanzarote, puis Fuerteventura, séparée de la première par un canal; vers l'O., la Gran Canaria; plus à l'O., Ténériffe et son pic célèbre, au-dessous la Gomera, et enfin Palma et Hierro (ou île de Fer) placées toutes deux sous la même latitude. On les considère comme ayant appartenu au continent africain; leur structure orographique et la direction de leurs montagnes les rattachent évidemment au grand système de l'Afrique septentrionale et de l'Atlas.

La température y est à peu près celle du midi de l'Espagne, quelquefois alourdie par les grandes chaleurs venues de la zone torride. Le printemps, qui commence dès le mois de mars, y est plus agréable, plus délicieux qu'en aucune partie de la terre; une végétation magnifique, une grande abondance de fleurs, de belles moissons, de frais pâturages, des plantes médicinales et odoriférantes répandent autour des îles, et jusqu'à deux lieues en mer, une atmosphère parfumée dont on ne saurait décrire les séductions. L'été est rarement trop chaud, grâce à la division montagneuse du sol et à la fraîcheur qu'y répand la brise de mer; et cependant, dans certains jours, le vent de S.-E. qu'on appelle aux Canaries le *levante*, l'ennemi le plus cruel de l'Archipel, y apporte du centre de l'Afrique une chaleur suffocante dont l'air de mer ne peut adoucir les brûlantes impressions. Voici cependant, d'après les observations les plus exactes, la température moyenne des îles Canaries pendant les douze mois de l'année, d'après le thermomètre centigrade : Janvier, 17°; février, 18; mars, 19; avril, 19; mai, 22; juin, 23; juillet, 25; août, 26; septembre, 25; octobre, 24; novembre, 21; décembre, 18. Il n'y a donc qu'une distance de 9 à 10° entre le maximum et le minimum de chaleur. La neige couronne le sommet du pic de Teyde à Ténériffe, et quelques sommets dans les îles de Palma et de Canaria; mais le froid intense qui règne à cette hauteur n'a jamais aucune influence sur la température des régions basses.

Les îles Canaries sont très-montagneuses, et peu propres à l'agriculture; ce sont des pentes très-rapides, la roche mise à nu sur beaucoup de points par les eaux pluviales ou par les torrents, et d'immenses plages de sables improductifs. Le travail, qui en d'autres pays a fertilisé un sol non moins ingrat, y est peu encouragé par le système administratif. La propriété y est à peine divisée; elle est restée entre les mains des familles des premiers possesseurs; elle est représentée par de nombreux majorats, par des biens d'église, et ce qui appartient à des particuliers est grevé de tels impôts et de telles servitudes, que la production n'est nullement encouragée. Les produits de ce sol privilégié sont donc presque tous naturels, et n'en sont pas moins abondants et remarquables.

La végétation est magnifique; ce climat participant à la fois de l'énergie des zones torrides et de la douceur des zones tempérées, a permis de naturaliser dans l'Archipel des végétaux des deux hémisphères; les Canaries sont un terrain intermédiaire où les plantes de chacun des deux continents viennent s'acclimater avant de passer dans l'autre; les types européens s'y rencontrent, mais avec plus de vigueur et de beauté dans la région qu'on a appelée méditerranéenne, et qui s'étend de 1,200 pieds à 2,500 pieds au-dessus du niveau de la mer; cette même région présente quelques plantes d'Amérique; et dans la région sous-tropicale qui commence à la côte, et comprend, jusqu'à l'altitude de 1,200 pieds, des plaines de sable qui rappellent le Sahara d'Afrique, on rencontre diverses plantes du désert dont les semences ont été apportées par le *levante*, et différentes espèces de palmiers. De leur côté les espèces réellement locales par leurs formes,

par leurs caractères, sont remarquables et dignes de toute l'attention des botanistes.

Les îles Canaries n'ont ni rivières ni ruisseaux un peu considérables. Ce sont généralement des alluvions intermittentes alimentées par les pluies ou par la fonte des neiges, formant dans leurs cours irréguliers de profonds ravins avec lesquels ils descendent jusqu'à l'Océan, sans que sur leur parcours aucuns travaux aient été entrepris pour utiliser leurs eaux ou pour prévenir les désastres qu'elles causent. Quelques sources jaillissent en certains points, les unes d'eau douce et potable, les autres minéralisées dans leur passage au milieu de ce sol volcanique qui forme presque partout la base de l'Archipel. Des travaux ont été entrepris pour rechercher des dépôts plus considérables d'eaux que l'étude géologique des terrains a fait prévoir; mais les résultats obtenus ne se sont pas trouvés jusqu'à présent à la hauteur des dépenses faites.

On peut dire nettement qu'il n'y a pas dans tout le groupe des sept îles un chemin praticable. Les localités de quelque importance, les plus riches par l'agriculture, celles qui ont pris le monopole du peu de commerce et d'industrie qui se fait dans le pays, sont placées sur la côte ou à une petite distance, et aucun des chemins qui vont au delà n'est carrossable, même ceux qui partent des capitales des îles. En beaucoup d'endroits, dès qu'ils atteignent les montagnes, ils sont même inaccessibles aux chevaux. Par mer, les communications sont faciles entre une île et l'autre; un bateau pêcheur peut aller en peu d'heures du port de la *Luz*, dans la Gran Canaria, à celui de *Handia* de Fuerteventura; il ne faut que quatre heures pour se rendre du port de la *Cruz* à celui de *Papagayo* de Lanzarote; on pourrait par conséquent, ce qui n'existe pas, établir entre ces trois îles un courrier régulier. Elles ne correspondent aujourd'hui qu'accidentellement, et lorsqu'il se présente des barques de commerce allant d'une île à l'autre. Entre Ténériffe, Palma, Hierro et Gomera, qui forment un groupe un peu séparé, il serait très-facile de faire de même.

Parmi les productions excessivement variées de l'Archipel, nous citerons les céréales, les légumes de toute espèce, les racines alimentaires, des fruits d'une grande variété, puis les amandes, les châtaignes, les olives, les noix, le lin, le safran, le miel, la cire. Le lichen est l'objet d'une récolte assez importante; le kali, d'où l'on obtient la soude par incinération, y a été introduit en 1752. La soie se récoltait encore assez abondamment jusque vers la fin du siècle dernier, surtout à Ténériffe et à Palma; les Maltais en achetaient une partie, et le reste brut ou fabriqué s'expédiait en Amérique; mais ce dernier débouché a manqué aux insulaires lors de la proclamation de l'indépendance américaine, et la culture du mûrier a presque entièrement cessé à Ténériffe. Les vins sont célèbres; ils ont constitué longtemps l'une des branches de revenu les plus importantes. Au commencement de ce siècle on les vendait jusqu'à 1,500 réaux la pièce; mais peu à peu l'Angleterre leur a préféré les vins du cap de Bonne-Espérance; les vins de Jerez, de Madère, certains vins de Portugal et de

France sont venus leur faire concurrence, et le prix en est descendu jusqu'à 300 réaux. Les fruits coloniaux peuvent facilement s'y acclimater; mais l'industrie locale ne s'y prête pas suffisamment; les Canaries ne sauraient d'ailleurs rivaliser avec l'Amérique pour le bas prix de la main-d'œuvre ni pour l'étendue des terrains cultivables, et il n'existe de plantations de ce genre qu'à Palma, où on fabrique un peu de sucre et un peu de miel pour la consommation locale. On a fait aussi, plutôt par curiosité que par spéculation, quelques plantations de café qui ont parfaitement réussi, mais qui n'ont pas été continuées; le coton a été acclimaté avec succès; le tabac, apporté d'Amérique, s'est propagé de telle sorte, qu'on le considère maintenant comme plante indigène. Sa couleur, son goût et son parfum, lui donnent une grande ressemblance avec le tabac de la Havane; il présente toutefois, pour la fortune de l'Archipel, de bien moindres ressources que la cochenille qui a réussi d'une façon merveilleuse. Ce précieux insecte fut apporté, vers 1823, par un ancien intendant de la province, qui en entreprit les premières cultures à ses dépens. L'essai fut continué par les ordres du gouvernement avec quelques faibles encouragements, et dans les dernières années Ténériffe en a exporté plus de 500 quintaux (23,000 kil.). La cochenille se sème sur des nopals indigènes qui croissent sur tous les terrains, et dont le fruit est utilisé par les habitants, soit comme aliment, soit parce qu'il produit une eau-de-vie passable.

Les habitants des Canaries pratiquent depuis longtemps la pêche sur les côtes occidentales de l'Afrique. Une trentaine de barques ou brigantins de 20 à 25 tonneaux, montés par 700 marins, sont habituellement employés à cette industrie qui pourvoit les îles de 150,000 quintaux (69,000 q. m.) de poisson salé, résultat relativement considérable si on le compare même aux produits de la grande pêche des bancs de Terre-Neuve.

L'industrie manufacturière est tout à fait nulle. Les dames emploient elles-mêmes la soie pour en faire des ceintures, des bas à jour, des bourses, des cordons; on fabrique quelques toiles de ménage pour pantalons, chemises, linge de lit et de table; la laine est employée en draps communs, bonnets pour le peuple, chapeaux de feutre; enfin il existe quelques ateliers où se fabriquent des tapis de jonc et de sparte qui sont d'une grande finesse et de prix modiques. L'ébénisterie fait quelques progrès à Ténériffe et à Canaria.

Le commerce est très-limité. L'Angleterre importe d'Europe ses produits manufacturés, les étoffes de fil, de laine, de soie et de coton, la quincaillerie, la faïence, les ustensiles en fonte de fer; et de l'Inde, des huiles, des nankins, des tissus de soie et de coton, du thé. La France apporte des laines fines, la majeure partie des tissus de soie, des tissus de fil, la parfumerie, les drogues simples et composées pour la pharmacie. L'Amérique du Nord, des planches, de la farine, du maïs, du riz, du porc salé, de la bougie, de l'huile de baleine; la Hollande et les villes hanséatiques, des toiles de lin; les Antilles, du sucre, du café, du cacao; l'Espagne enfin, des olives, de l'huile, les faïences de Séville, les soies de Catalogne, du papier, du vin, de

l'eau-de-vie, etc. Les îles Canaries, en échange, envoient les produits que nous avons signalés plus haut, mais en quantité et en valeur bien inférieures à celles de l'importation.

L'instruction publique est à un degré pénible d'infériorité. L'enseignement supérieur n'existe pas; l'enseignement secondaire existe à peine; l'enseignement primaire présente les résultats suivants: Population, 235,567 habitants; 190 écoles, 3,850 élèves, soit 20 élèves par école, et 1 élève $\frac{1}{2}$ sur 100 habitants.

Cette population est répartie dans quatre villes, soixante-sept villages, et vingt-quatre hameaux.

Les habitants des Canaries sont bienveillants et doux, leurs mœurs sont simples, honnêtes et religieuses. Sous un ciel aussi ardent, dans un pays soumis à de nombreux accidents atmosphériques, les passions pourraient être véhémentes; lorsque la partie productive du sol est si réduite, la classe pauvre devrait être nombreuse et inquiète, les désordres, les haines, les querelles pourraient être fréquentes; mais le bon naturel et l'esprit religieux sont plus puissants que ces diverses causes réunies, et les tableaux de la criminalité dans l'Archipel présentent les résultats les plus honorables. Point de ces faits de désordre provoqués par le vin et la débauche, point d'actes de perversité, point d'homicides, et, s'il en existe, ils sont accidentels, et ils ne sont pas survenus sans provocation. L'étranger que l'étude de la nature attire aux Canaries n'a à craindre, dans les sentiers les plus solitaires de la montagne, aucune tentative de vol ou de violence. C'est généralement un beau peuple, robuste et bien constitué, de bonnes manières, et digne à cet égard d'appartenir aux pays les plus policés de l'Europe. Le costume dans les classes élevées se règle d'après les modes françaises, anglaises et espagnoles; celui des gens du peuple n'a rien de caractéristique.

Nous dirons maintenant quelques mots de chacune des sept grandes îles de l'Archipel.

Ténériffe.

Cette île est d'une forme excessivement irrégulière; elle s'étend du N.-E. au S.-O., et présente 21 lieues de côtes, sur une largeur de 12 lieues et une superficie totale de 54 lieues. La partie du N.-E. est étroite, elle présente des côtes très-escarpées, de profondes déchirures descendant de la base du pic gigantesque qui en occupe le centre. Celui-ci, qui forme le point le plus curieux de l'île et même de l'Archipel, s'élève du milieu d'un cirque de près de 10 lieues de circonférence formé par un ensemble de montagnes de 1,300 à 1,500 toises de hauteur, en pente assez douce depuis les côtes, mais formant intérieure-

ment une espèce de rempart de près de 900 pieds de hauteur. On pénètre dans ce circuit pour atteindre la base du pic par plusieurs gorges étroites et sauvages qui semblent violemment pratiquées à travers les montagnes. Le pic de Teyde, l'un des plus immenses des cônes volcaniques connus, élance du milieu de ce cirque sa pointe de difficile accès dont le sommet se trouve à plus de 1,900 toises (3,686 mètr.) au-dessus du niveau de la mer. Un spectacle sublime s'offre aux regards de cette cime élevée. La vue découvre tout l'archipel des Canaries, et l'observateur isolé sur ce point perdu dans l'espace se croit même séparé de l'île de

Ténériffe. Ce qu'il aperçoit à ses pieds de cette énorme hauteur, forme un petit territoire rétréci où tout est confondu, les montagnes et les gorges, et il semble par un effet d'optique ou de vertige que cette base est insuffisante pour retenir en équilibre cette énorme masse qui semble devoir chavirer comme le font les montagnes de glace lorsque la base en est peu à peu diminuée. Un cratère qui occupe le sommet du cône n'est plus aujourd'hui qu'une mine de soufre de 300 pieds de diamètre sur 100 pieds de profondeur.

C'est dans l'île de Ténériffe que se récoltent les fameux vins de Vidueña et de Malvoisie; il s'en exporte de 25 à 30,000 pièces par année. La cochenille et la soie sont au nombre des autres produits importants.

La V. de *Santa Cruz*, chef-lieu de l'île de Ténériffe, est, depuis l'organisation de 1833, le chef-lieu de la province des Canaries, la résidence du capitaine général et des diverses autorités civiles et administratives, des consuls étrangers, etc. Elle est située dans la partie S.-E. de l'île, au pied d'une montagne toute coupée de ravins. Elle renferme, dans une enceinte fortifiée, environ 1,900 maisons, dont quelques-unes sont bien bâties, de style moderne, à un ou deux étages; les autres sont en terre, et n'ont le plus souvent que le rez-de-chaussée, mais elles sont blanchies et peintes, et l'aspect en est agréable. On ne rencontre dans la ville aucun édifice important; la municipalité elle-même occupe une maison prise à loyer; la députation provinciale, le conseil, les corporations, se réunissent, à défaut de locaux qui leur soient propres, dans un ancien couvent de franciscains. Point de théâtre, point de promenades, nul monument artistique, rien en un mot qui puisse rappeler au voyageur qu'il se trouve dans une capitale. La principale

église, toutefois, placée sous l'ad-vocation de *Ntra Sra de la Concepcion*, est un bel édifice à cinq nefs, bien décoré, riche en joyaux et en ornements, avec un très-beau chœur. L'industrie y est insignifiante; le commerce se borne à ce que nous avons dit précédemment; *Santa Cruz* est toutefois le seul port des Canaries qui soit *habilitado*, c'est-à-dire affecté au commerce avec les Amériques. La valeur des objets de toute nature qu'y envoie le commerce étranger sur une centaine de navires, ne s'élève pas à plus de huit millions de réaux, frappés de droits qui atteignent près du dixième.

La *Laguna* et la *Orotava* sont les deux autres V. de l'île de Ténériffe. La première est le siège d'un évêché dont le diocèse comprend la moitié de l'Archipel; elle est située dans une belle plaine sur la côte N.-O. et sur le chemin, seul praticable, qui conduit de *Santa Cruz* (1 lieue 1/2) à *Orotava*. Ses habitants sont au nombre de 6,500.

On remarque à la *Laguna* quelques beaux édifices, un palais des comtes de Salazar, un autre des marquis de Villanueva del Prado, un bel hôtel de ville et le bâtiment qui renferme les archives générales de l'île. La cathédrale est un grand édifice à cinq nefs, de fort mauvais goût, mais richement orné, et possédant dans le rétable principal de très-belles peintures de l'école flamande.

La *Orotava* compte 8,500 hab.; c'était l'ancienne capitale des Guanches, ce premier peuple des Canaries qui a fréquemment occupé la légende et les traditions populaires. *Orotava* est disposée en amphithéâtre sur la pente d'une colline; toutes ses habitations échelonnées les unes au-dessus des autres produisent un charmant effet. Le principal intérêt de cette jolie ville, placée sous un climat privilégié, et dans une vallée que certains considè-

rent comme la plus riche et la plus fertile de la terre, pourrait être le jardin botanique qui y a été établi en 1788, par ordre du gouvernement, pour acclimater les végétaux d'Amérique et en faciliter l'introduction en Espagne. On en fit grand bruit au moment où on le fonda; un habitant donna le terrain; les eaux pour l'arrosage furent cédées par des voisins; le marquis de Villanueva fit venir à ses frais d'Angleterre un jardinier habile pour le diriger; mais le jardin est à l'heure présente dans un abandon à peu près complet, faute d'une dotation suffisante. Il n'en offre pas moins le curieux spectacle de la réunion des plantes exotiques de presque tous les pays, se développant avec une remarquable vigueur. C'est par la Orotava qu'on parvient à la plus praticable des coupures qui conduisent au pic de Teide. Cette ville est la patrie de plusieurs hommes remarquables, et entre autres de Thomas de Iriarte, l'auteur des *Fables littéraires* et d'un célèbre poème sur la musique.

Gran Canaria.

Cette île, située à 10 lieues au S.-O. de Ténérife, occupe une étendue de 12 lieues de long, 11 de large, 48 de tour, et 132 de superficie, avec une population de 83,000 âmes environ. Le climat en est généralement doux, la température saine, et, par un phénomène peu expliqué, c'est au mois d'octobre que se rencontrent les plus fortes chaleurs, pendant lesquelles le thermomètre s'élève entre 26 et 31° centigrades. L'île Canaria a quelque ressemblance, quant à sa structure orographique, avec celle de Ténérife. Le centre de celle-ci est occupé, comme nous l'avons dit, par un immense cirque de montagnes du milieu duquel surgit le pic de Teide. Canaria présente l'aspect d'une grande chaîne circulaire dont les sommets se terminent en plateaux; des vallées profondes,

mais qui n'ont pas l'aspect sauvage des gorges de Ténérife, conduisent, à travers cette chaîne, dans la région centrale de l'île. Toutes ces montagnes sont d'origine volcanique; elles sont formées pour la plupart de roches basaltiques, de porphyres, de granites, et présentent sur certains points des cratères dont le refroidissement ne semble pas remonter à une époque très-éloignée. Quelques cours d'eau en descendent, alimentés par des sources et grossis par les neiges ou par les pluies qui les rendent torrentueuses.

Canaria est la plus cultivée des îles de l'Archipel, et les bois qui couvraient ses montagnes ont disparu peu à peu pour faire place à l'exploitation du sol. On y a fait, avec succès, comme à Ténérife, des tentatives d'acclimatation des plantes exotiques; on y rencontre d'ailleurs des végétaux de tous les pays, des pins, des mûriers, des palmiers, des vignes, des oliviers qui viennent jusqu'à une altitude de 2,600 pieds. La canne à sucre, dont la culture a été à peu près abandonnée, s'y retrouve cependant dans certaines régions; les nopals et les agaves de l'Amérique y servent de clôture aux champs de maïs et de patates; l'oranger et le citronnier y croissent à côté des arbres à fruit de l'Europe.

Un chemin assez praticable fait le tour de l'île, et fait communiquer *las Palmas*, la capitale, avec la pet. V. de *la Aldea*.

Las Palmas, ancienne capitale de l'Archipel, est aujourd'hui la résidence d'un gouverneur militaire et de plusieurs vice-consuls étrangers; elle est bâtie au bord de la mer, sur une ligne qui s'étend du N. au S., faisant face au levant, et sur les pentes de deux hautes montagnes entre lesquels s'ouvre une délicieuse vallée plantée de palmiers; une petite rivière descend de cette vallée et traverse la ville pour venir se

jeter dans la mer. C'est la plus grande et la plus peuplée (18,000 hab.) des villes de l'Archipel, et aussi la plus agréable par la douceur de la température qui y règne, par la beauté de ses maisons, l'importance de ses édifices publics, la richesse, l'industrie et l'activité commerciale de ses habitants. On y remarque quatre belles promenades, et surtout l'Alameda, au centre de la ville; d'élégantes fontaines; un hôtel de ville construit, en 1848, aux frais des habitants, après l'incendie de l'ancien édifice de l'Ayuntamiento; un théâtre, le seul de tout l'Archipel; un tribunal, ancien édifice autrefois occupé par l'Inquisition, et une cathédrale toute moderne construite au commencement de ce siècle, sur les ruines de celle que les Espagnols y avaient érigée au XVI^e siècle au moment de leur conquête. On compte à *las Palmas* d'anciens couvents, des ermitages et d'utiles institutions, un asile de pauvres, un refuge de repenties, un hospice d'enfants abandonnés, un séminaire, plus d'établissements d'instruction publique que dans le reste de l'Archipel, et deux bibliothèques.

Le maïs, les patates, le vin et la cochenille, sont les principaux produits du territoire de *las Palmas*. La pêche sur les côtes d'Afrique est l'industrie de la plus grande partie de ses habitants.

Lanzarote.

Lanzarote est la plus occidentale des îles de l'Archipel; elle mesure 2 lieues du N.-E. au S.-O., et 5 lieues en largeur moyenne, soit 25 lieues carrées de superficie. *Arrecife*, l'un de ses ports, possède la meilleure baie de toutes les Canaries. Quelques montagnes basses, d'origine volcanique, occupent le centre de l'île; trois d'entre elles ont fait éruption en 1824, et ont couvert une partie du sol de couches épaisses de lave qui en rendent la culture impossible. La partie utile ou cultivable

du territoire est occupée par des pâturages où l'on élève quelques bêtes à laine, des chèvres, quelques vaches et des chameaux de belle taille. *Teguise*, la localité la plus importante, compte 2,600 hab.; *Arrecife*, 15 à 1,600; *San Bartolomé*, 1,410; *Aria*, 1,440; aucune de ces localités n'a rien de remarquable, ni établissement public ni institution intéressante. La population totale de l'île peut s'élever à 12,000 âmes. Le mouvement commercial se traduit par 600,000 réaux en sorties, et par 1,000,000 de réaux en entrées, année moyenne.

Fuerteventura.

C'est après Ténérife la plus grande des sept îles. Elle est à 5 lieues au S.-O. de Lanzarote, et à 18 lieues de la côte d'Afrique. Sa population s'élève à 10,000 âmes seulement. Le terrain, généralement calcaire, ne produit que lorsque l'année est pluvieuse; le pays est par conséquent misérable, sans aucun attrait, et peu à peu abandonné par ses habitants.

Betancuria, la principale ville, fondée par Jean de Betancourt qui vint conquérir l'île à la tête d'une expédition normande en 1402, a conservé intact le caractère gothique de cette époque. La cour du conquérant y avait élevé des édifices qui tombent en ruines, et sa population s'est réduite à 730 hab. sans industrie.

Puerto de Cabras (500 hab.) est au fond d'une bonne baie très-fréquentée par les navires qui visitent ces parages.

Palma.

Cette île, située à 15 lieues de Ténérife, est plus importante que les deux qui précèdent; sa population s'élève à 35,000 hab. Elle a 9 lieues de long, 7 de large, 27 de tour, et 90 de superficie. L'intérieur de l'île est montagneux, volcanique, coupé de profonds ravins; les sommets sont couverts de neige, et les chemins qui sil-

lonnent l'île ne sont que des sentiers peu praticables et quelquefois dangereux. Au point de vue géologique cette île peut intéresser vivement le voyageur; deux de ses montagnes, las Toscas et la Concepcion, dont l'ascension est facile, présentent de magnifiques points de vue. Les produits de l'île sont presque nuls: il y vient quelques fruits, du miel, de la cire, de la soie, mais peu de grains, et les habitants, aussi pauvres que ceux de Lanzarote et de Fuerteventura, se nourrissent de racine de fougère qu'ils broient en la mêlant avec un peu de farine pour fabriquer leur pain.

Santa Cruz de la Palma, capitale de l'île, est une assez jolie V. de 5,800 hab., située au fond d'une bonne baie qui peut recevoir des navires de fort tonnage. Elle est en amphithéâtre sur les pentes d'une colline, et compte env. 1,200 maisons, parmi lesquelles d'anciens couvents, une belle église et quelques établissements peu intéressants. Les habitants sont au nombre des plus industrieux de l'Archipel. Ils sont très-habiles pour la fabrication des tissus de soie, et il sort de leurs ateliers quelques étoffes qui, par la consistance et l'éclat, pourraient rivaliser avec celles des meilleures fabriques de l'Europe. Malheureusement la main-d'œuvre est rare, elle est à un prix élevé, et les produits de Palma ne sauraient lutter avec avantage contre ceux du continent. Il se construit sur les chantiers de cette ville des navires de petit tonnage remarquables par leur légèreté et l'élégance de leurs formes. Le mouvement commercial avec l'Amérique est peu important: il représente à l'entrée 230,000 réaux, et 216,000 à la sortie.

Gomera.

L'île de Gomera, située à 10 lieues de Palma, a la forme d'un triangle et une superficie de 48 lieues. L'intérieur est montueux et ra-

viné, et ne présente toutefois aucune trace volcanique. Le territoire est fertile, sillonné d'un nombre considérable de cours d'eau, et cultivé avec une très-grande intelligence par la population qui, à l'inverse de celle des trois îles que nous venons de nommer, s'est plus que doublée depuis un siècle. Elle s'élève aujourd'hui à 17,000 âmes.

San Sebastian, la localité la plus importante de l'île, compte 1,600 hab.; elle forme un joli port avec un fond excellent, défendu par deux fortins. Il s'y fait un commerce assez important de produits agricoles expédiés de Gomera dans les îles voisines.

Hierro (Île de Fer).

L'île de Fer est la plus éloignée du groupe des Canaries; c'est la terre la plus occidentale de notre hémisphère; ce fut la seule raison qui motiva le choix des géographes anciens pour y placer le premier méridien. Le climat y est doux et sain; on y rencontre de nombreux exemples de longévité. L'île mesure env. 16 lieues de tour, et renferme de 4 à 5,000 hab. L'aspect orographique en est assez singulier. Vue du dehors elle semble entourée d'une espèce de muraille de lave presque inaccessible s'élevant jusqu'à 3,300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sur deux ou trois points cette muraille s'abaisse pour former de petits ports. L'un d'eux, nommé le golfe d'Ynama, placé au N., est le plus abordable. En 2 heures on arrive à *Valverde*, l'unique V. du pays, en traversant les plaines de *Nisdafe*, les mieux cultivées de l'île. *Valverde*, qui compte 4,600 hab., comprend, avec les faubourgs ou hameaux qui l'entourent, env. 1,300 maisons mal bâties, surtout celles du dehors, et sans aucun édifice important. De *Valverde* on descend au petit port de *Hierro* situé sur la côte S.-E. On peut parcourir l'île dans sa plus grande largeur en moins

d'une journée. Le commerce y est nul ; elle produit les grains, les légumes, les fruits, le chanvre, le lin et le bétail nécessaires à la consommation de ses habitants.

LES PRÉSIDES

Ceuta, la plus importante des possessions espagnoles sur la côte d'Afrique, est une place forte, construite sur les pentes orientales du mont Hacho, l'ancien Abyla, l'une des colonnes d'Hercule, qui s'avance dans la mer, en face de Calpe, le rocher de Gibraltar, et qu'un isthme étroit rattache à l'empire de Maroc. La distance entre la *Pointe d'Europe* qui forme la limite N. du détroit de Gibraltar et la montagne de Ceuta, autrement nommée la *Pointe de l'Almina*, est de 4 lieues; Algeciras, en Espagne, est à 5 lieues au N., et Cadix, à 20 lieues $\frac{1}{3}$ au N.-O. Ceuta, très-défendu par sa position naturelle, est en outre entouré de plusieurs fronts fortifiés, malheureusement dans un déplorable état de vétusté, mais auxquels il faudrait peu de travaux pour faire une forteresse redoutable, capable de contrebalancer la puissance de Gibraltar. En raison de sa position isolée, du dangereux voisinage d'une nation barbare, la place doit toujours se tenir sur le qui-vive, prête à repousser une invasion subite. Au sommet de la montagne, sur les ruines d'une ancienne fortification romaine, existe une citadelle avec une vigie, dans laquelle deux hommes, qui se relèvent de semaine en semaine, observent constamment les mouvements des Maures et tout ce qui se passe en mer.

La garnison de Ceuta se compose de trois bataillons d'infanterie, d'un régiment de discipline, appelé régiment fixe, de deux batteries d'artillerie, d'une compagnie de pontonniers, de quelques cavaliers et d'une compagnie de Maures dont les familles appartiennent au sol, et auxquels on a

permis l'exercice de leur religion sous la direction d'un iman ; ils habitent dans la ville un quartier séparé. Cette force effective présente un effectif de 2,555 hommes ; la force matérielle comprend 180 canons et tous les approvisionnements nécessaires en cas de guerre.

Vue de la mer, Ceuta présente en amphithéâtre un curieux pêle-mêle d'habitations, de remparts et de jardins ; rien n'est plus triste dès qu'on y a débarqué. On y arrive par un étroit fossé entre deux hautes murailles ; on parcourt des rues sombres, tortueuses, où l'on ne rencontre que des soldats ou des déportés ; les habitations particulières sont misérables ; les édifices publics sont sans apparence ; on n'aperçoit aucun établissement commercial ni industriel ; c'est uniquement une colonie militaire avec la population civile rigoureusement nécessaire pour les besoins matériels de la garnison, quelques familles appartenant au régiment fixe, et le quartier maure. Le peu de terrain qui appartient à l'Espagne autour de la place et jusqu'aux limites de l'empire de Maroc est peu favorable à la culture, et cependant l'industrie des habitants lui fait produire d'excellents légumes, de bons fruits, des raisins, de belles fleurs. La température varie entre 7° centigrades en hiver, 14° au printemps, 29° en été, et 17° en automne ; le climat est sain, et il s'y produit peu de maladies.

Ceuta relève civilement de la province de Cadix ; militairement elle est commandée par un gouverneur indépendant de la capitainerie générale d'Andalousie ; au point de vue religieux c'est le siège d'un évêché suffragant du diocèse de Séville ; la population s'élève à 2,200 hab., presque tous pêcheurs ou marins du cabotage, dont l'unique commerce est l'alimentation de la place.

Le préside, organisé en ateliers

comme celui de Séville, reçoit de 2,000 à 2,200 individus condamnés à 20, 30 ou 40 ans de travaux, employés, soit aux fortifications, soit chez les particuliers, soit dans les ateliers intérieurs, soit à la police urbaine, et surveillés par un état-major nombreux. Ils sont bien vêtus et passablement bien nourris, mais mal installés dans des locaux malsains, sans beaucoup d'ordre ni de surveillance intérieure. La santé générale est assez mauvaise, les hydropisies et les maladies de poitrine occasionnées par l'humidité des locaux sont fréquentes, et occasionnent une mortalité qui s'élève à deux pour cent, année moyenne.

On vient à Ceuta, d'Algeciras, par un bateau à vapeur dont le service est régulier, et par des bateaux à voile.—(V.R. 76, Gibraltar.)

Velez de la Gomera ou le *Peñon de Velez* est un îlot de rochers situé à 25 lieues à l'E. de Ceuta, et séparé de la côte du Maroc par un canal étroit et peu profond. Cet îlot, qui mesure 224 mètr. en longueur, et 107 en largeur, s'élève, à son point culminant de 80 mètr. au-dessus du niveau de la mer; il est solidement fortifié, surtout du côté de terre. La garnison se compose d'un détachement de 120 soldats, d'un régiment du continent, de 30 hommes du régiment fixe, de 50 fusiliers choisis parmi les condamnés, de 20 soldats de marine et de 30 artilleurs. Le nombre des détenus varie de 250 à 400. Cette misérable possession, dont il est difficile de comprendre l'utilité pour l'Espagne, lui coûte par an env. 80,000 douros (400,000 fr.).

Alucemas est également un îlot, de 161 mètr. de long, sur 81 mètr. de large, inaccessible par le N. et l'E., défendu des deux côtés par des batteries. Il est situé à 130 mètr. de la côte du Rif, entre Velez (8 lieues) et Melilla (18 lieues). Il s'y trouve 28 maisons mal bâties, sauf celle du gouverneur;

des magasins, une caserne pour la troupe, un bâtiment pour les détenus, une petite église, un hôpital et une vigie construite sur le point le plus élevé du rocher. Celle-ci est occupée par douze condamnés qui se relèvent d'heure en heure, et qui ont pour mission, en outre de la surveillance des côtes et de la mer, de frapper les heures sur une cloche. La place, approvisionnée par des navires d'Espagne, est alimentée de vivres frais par les Maures de la côte qui les apportent à la nage, renfermés dans des outres de peaux de chèvre. Toute la population se compose d'une garnison de 85 hommes, de quelques marins et vétérans avec leurs femmes, de 68 détenus surveillés par quatre gardiens.

Melilla est à 18 lieues à l'E. d'Alucemas, et à 50 lieues à l'O. d'Oran. La place, défendue par 147 bouches à feu, occupe une péninsule reliée au continent africain par un isthme de roche long de 100 mètr. Un terrain de 700 mètr. env. s'étend entre les ouvrages avancés et la place; il est distribué en jardins qui produisent les légumes frais pour la consommation des habitants. On compte dans l'intérieur de la place 97 maisons, des magasins à l'épreuve de la bombe, une église, un hôpital de 60 lits, une vigie avec horloge, et de vastes citernes.

Une belle campagne dont les terres sont d'une grande richesse s'étend en vue de Melilla; mais les Maures négligent de la cultiver; ils aiment mieux surveiller perpétuellement la place en fournissant des postes qui campent en vue de ses lignes avancées, toujours prêts à profiter d'un défaut de vigilance, et paraissant toujours aussi s'attendre à une surprise. Melilla, dont l'aspect est misérable et abandonné, coûte annuellement à l'Espagne 1,500,000 réaux, à peu près autant que Velez, et avec autant d'utilité. Sa

position géographique pourrait cependant lui donner une certaine importance au point de vue commercial, et attirer vers elle les produits assez nombreux de toutes les contrées voisines de l'empire du Maroc. Le petit nombre de ces produits, qui pénètrent dans la place malgré l'interdiction inintelligente des deux gouvernements, y est l'objet de négociations dans la forme la plus primitive. Les Maures payent en fruits, en volailles, en miel, en œufs, la réparation de leurs ustensiles de ménage qu'ils confient aux artisans de la garnison; ils échangent contre quelques tissus, de la quincaillerie, des serrures, des miroirs, quelques objets menuisés, du vinaigre, du goudron, leurs bestiaux et leur laine qui, au taux de cet échange, coûtent env. 50 réaux pour une vache, 8 réaux pour un mouton, 5 réaux pour une chèvre, et 4 cuartos ou un demi-réal pour une charge de laine. Ils sont obligés d'aller jusqu'à Mogador, sur la côte occidentale, pour se pourvoir de café, de sucre, etc., et l'idée n'est pas encore venue que cette pénurie d'établissements commerciaux sur toute cette côte pourrait être une source de fortune pour les possessions espagnoles si on voulait y établir des comptoirs.

L'Espagne possède encore à l'E. de Melilla, et à la hauteur de l'embouchure de la rivière Muluga, qui forme la limite des possessions françaises, et au N. de la plage de Djemaa Ghazaouat, les trois îles *Chafarines*, qui ont été occupées, en 1845, par le capitaine général Serrano. On y a formé un établissement militaire. Bien qu'éloignées des différentes routes de navigation, elles peuvent offrir un excellent refuge dans les mauvais temps.

ROUTE 69.

DE CADIX A ALGECIRAS

(102 et 120 kil.)

Ce trajet peut être fait par mer ;

un grand nombre des bateaux à vapeur qui touchent à Cadix font escale à Algéciras. Par terre on suit deux directions, l'une par Medina Sidonia, l'autre par la côte; nous les indiquerons sommairement comme occasion de décrire les localités qu'on rencontre.

Les chemins sont carrossables et en assez bon état.

5 kil. 1/2. *San Fernando* (V. la route précédente, p. 562). On rejoint, au delà du Puente Suazo, la route qui vient de Puerto Real, et qui conduit à

17 kil. (22 kil. 1/2). *Chiclana*, charmante V. de 22,000 hab., située dans une plaine, au pied de deux collines, et traversée par la rivière de Lirio qui descend des hauteurs de Medina Sidonia, et va se jeter dans le canal de Santi Petri. L'air y est excellent, le climat magnifique; c'est l'un des lieux de plaisance les plus aimés des habitants riches de Cadix. Les maisons bien bâties, presque toutes modernes, sont propres, coquettes, blanchies au dehors et au dedans, bien meublées, entourées de beaux jardins. L'agriculture, l'industrie, le commerce, occupent à Chiclana une place importante, et n'ont pas contribué moins que son heureux climat à la fortune de ses habitants. On y remarque un bel hospice ou *casa de misericordia*, un joli théâtre appartenant à l'hospice, un ancien couvent d'Augustins, *San Telmo*, où siège l'ayuntamiento, deux églises, et de belles caves où s'emmagasinent les vins du pays, dont la récolte est considérable. De la colline de Santa Ana, qui domine la ville, et sur laquelle s'élèvent les ruines d'une ancienne église, on jouit d'une vue magnifique sur la baie, l'isthme de Léon, le canal de Santi Petri et l'admirable position de Cadix.

Ce qui ajouté à la réputation de Chiclana, c'est l'existence, à une petite distance de la ville, de deux sources minérales sulfureuses froides assez fréquentées.

L'une porte le nom de Pozo de Braque, l'autre de Fuente Amarga. Leur réputation date de l'époque de l'occupation française, en 1812 et 1813; elles ont fait quelques cures remarquables, et sont annuellement visitées par 4 à 500 personnes. Les deux sources, auprès desquelles ont été élevés des établissements avec salles de bains et baignoires en marbre, peuvent fournir par jour 180 bains.

A. PAR MEDINA SIDONIA.

La route, en quittant Chiclana, remonte la jolie vallée du Lirio dans la direction de l'E., et s'élève par des côtes assez rudes jusqu'à

17 kil. (39 kil. 1/2). **Medina Sidonia**, jolie V. de 11,000 hab., placée en amphithéâtre sur les pentes d'une haute colline qui s'élève au milieu d'une plaine de 15 à 20 kil. d'étendue. L'aspect général en est agréable: les rues sont propres, bien pavées, les maisons ont jusqu'à trois étages; les portes, les fenêtres, les volets, sont peints de toutes couleurs. On y remarque une jolie place, de forme trapézoïde, au milieu de laquelle est une promenade plantée d'arbres et garnie de bancs. La *casa consistorial*, bel édifice construit en pierres de taille, occupe un des côtés de la place. Les églises et les couvents n'ont rien qui appelle l'attention.

Après de Medina Sidonia se trouvent plusieurs sources d'eaux minérales, les unes ferrugineuses, les autres sulfureuses, dont se servent les habitants du pays; aucun établissement n'y a été élevé.

Des chemins rayonnent de Medina Sidonia vers Jerez, Arcos, Ronda, Alcala de los Gazules, Tarifa et Algeciras.

Par celui-ci on se dirige, vers le S.-E., à travers un pays peu habité où l'on rencontre de grandes cultures, des fermes et quelques ventas. Les principales sont, à 17 kil. l'une de l'autre, les *casas Vie-*

jas, le *cortijo de la Java*, la *venta de Ojen*.

11 kil. 1/2 (102 kil.). **Algeciras** (V. ci-après.)

B. PAR CONIL.

Par ce chemin, qui descend au S., on se rapproche de la mer pour atteindre

17 kil. (39 kil. 1/2). **Conil**, V. de 3,600 hab., avec un port formé par l'embouchure de la petite rivière de Conilete. On rencontre cette rivière avant d'arriver à Conil, et on traverse un ancien village abandonné, encore entouré d'une enceinte fortifiée, au milieu duquel s'élèvent les ruines d'un palais du célèbre Guzman le Bon, dont il subsiste une belle tour qui a été restaurée. C'est à 6 kil. de Conil, en suivant au S.-E. la côte rocheuse de l'Océan, qu'on rencontre le célèbre cap *Trafalgar*, qui vit la flotte française et l'escadre espagnole anéanties dans un combat désespéré. Nous avons dit, à propos de Cadix, que malgré la mauvaise saison et les sages remontrances de l'amiral Gravina, l'amiral Villeneuve, à qui Napoléon retirait son commandement, et qui allait être remplacé par Rosily, voulut prendre la mer, et se porter à la rencontre de la flotte anglaise. Il avait sous ses ordres trente-deux vaisseaux; les Anglais, qu'on rencontra auprès de Trafalgar, n'en avaient que vingt-deux; mais leurs bâtiments étaient plus forts et mieux armés. Villeneuve fit la faute d'éparpiller sa flotte sur une ligne de plus d'une lieue de longueur. Nelson, qui commandait la flotte anglaise, avait divisé ses vaisseaux en deux colonnes compactes, de manière à pouvoir porter toutes ses forces sur le même point. Il parvint ainsi à rompre la ligne de bataille de Villeneuve. Les Espagnols se battirent avec courage; mais leurs vaisseaux, éloignés les uns des autres, se trouvèrent attaqués à la fois par des forces supérieures ou retenus par

le vent loin du combat ; ils ne purent venir prendre part à la lutte que lorsque la victoire était déjà décidée. Villeneuve fut pris sur le *Bucentaure*. Nelson, frappé d'une balle, tomba sans avoir vu la victoire que ses dispositions avaient préparée ; l'amiral Gravina, blessé à mort, n'en continua pas moins de présider aux manœuvres. Il ramena à Cadix six de ses vaisseaux et cinq vaisseaux français que l'amiral Rosily, cerné trois ans après dans la rade de Cadix, fut contraint de livrer à l'insurrection. Dans cette fatale bataille nous eûmes treize vaisseaux coulés, incendiés ou échoués ; les Anglais en emmenèrent quatre à Gibraltar, et en perdirent douze des leurs.

En sortant de Conil, on laisse à droite la côte hérissée de rochers et le cap Trafalgar, pour monter, dans la direction de l'E., vers

11 kil. (50 kil. 1/2). *Vejer de la Frontera*, V. de 9,200 hab., située à une petite distance de la mer, sur une colline d'où l'on jouit d'une vue magnifique. La petite rivière de Barbate, sur laquelle est jeté un beau pont, passe au pied de la ville et va former, en se jetant dans l'Océan, une large embouchure navigable. Vejer est la résidence de quelques autorités maritimes et d'agents consulaires de France, d'Angleterre et de Hollande. Le chemin, après avoir traversé le Barbate, longe à gauche le lac de Janda, et se rapproche de la côte, dans la direction de Tarifa, par une contrée montagneuse, riche et fertile, mais peu habitée. On traverse une petite rivière qui porte un nom généralement attribué à tous les cours d'eau dans cette partie de l'Andalousie : rio Salado ; les Arabes la nommaient Guadalecito. C'est sur ses bords qu'en 1340, le roi de Castille, Alfonse XI, aidé du roi de Portugal, des maîtres d'Alcantara et de Calatrava, vint s'opposer à une invasion d'Arabes amenés par Abu'l Hasan ; l'armée chrétienne comp-

taît 40,000 fantassins et 18,000 chevaux ; les Arabes, retranchés derrière le rio Salado, n'étaient pas moins de 400,000 avec 60,000 cavaliers. Attaqués de front par l'armée royale, surpris par derrière par une sortie de la garnison de Tarifa, ils furent mis en pleine déroute, et laissèrent sur le terrain 200,000 hommes, pendant que les chrétiens ne perdirent que 20 combattants. Déjà, en 1212, à la bataille de las Navas de Tolosa (V. p. 394), les Maures avaient perdu un même nombre de combattants, et les chrétiens seulement 115. La bataille du rio Salado mit fin à toutes les tentatives des Africains sur l'Espagne.

50 kil. (100 kil. 1/2). *Tarifa*, V. de 8,200 hab., place forte située à l'extrémité la plus méridionale de l'Espagne et à l'entrée du détroit de Gibraltar. Le cap Trafalgar est à 39 kil. au N.-O., la Pointe d'Europe ou rocher de Gibraltar à 22 kil. au N.-E. La ville, entourée d'une vieille enceinte fortifiée, flanquée de vingt-six tours et percée de quatre portes, compte 540 maisons, la plupart à deux et trois étages, généralement étroites et incommodes ; les rues sont resserrées, irrégulières, mal pavées et sans aucun édifice intéressant, si ce n'est l'église paroissiale, d'architecture gothique, dont le portail est orné de quatre belles colonnes monolithes d'ordre ionique. Dans l'enceinte se trouve engagée cette célèbre forteresse du haut de laquelle Guzman le Bon, sommé de livrer la ville sous peine de voir massacrer son fils, envoya pour toute réponse son épée au milieu des rangs ennemis. Cette vieille forteresse, nommée l'Alcazaba, a conservé inaltéré son caractère arabe ; c'est une enceinte formée de tours et de courtines crénelées. En avant de la pointe de Tarifa, et séparée d'elle par un canal de 250 mètr. de largeur, existe une île ronde de 5 à 600 mètr. de diamètre. A l'extrémité S.-O. de cette île s'élève une

belle tour ancienne fort bien construite, au sommet de laquelle est placé le phare qui indique, la nuit, aux navigateurs l'entrée du détroit. La lanterne a 4 mètr. de diamètre; le feu se compose de douze lampes, avec un réflecteur de platine dont la révolution autour du feu se fait en deux minutes.

Le port de Tarifa reçoit, année moyenne, 250 navires de faible tonnage; le mouvement commercial ne dépasse pas 1,100,000 réaux à l'entrée, et 1,130,000 à la sortie.

Un chemin de cavaliers, à peu près impraticable l'hiver, conduit par un pays montagneux, et au milieu des dernières ramifications de l'arête centrale de Ronda, jusqu'à

19 kil. 1/2 (120 kil.). **Algeciras**, V. de 11,200 hab. Elle est située vers le milieu de la côte O. de la baie de ce nom, vaste espace elliptique de 2 lieues marines de profondeur, sur 1 lieue 1/4 de largeur, qui débouche sur le détroit, et que limitent à l'E. les hauts rochers de la Pointe d'Europe, au pied desquels est bâti Gibraltar. Algeciras forme, à l'embouchure de la rivière la Miel, un petit port avec un bon fond, dans une excellente position maritime, mais peu fréquenté. Il y vient, année moyenne, une soixantaine de navires étrangers, et le mouvement moyen du cabotage représente env. 500 navires apportant, à l'entrée, pour 3 à 4 millions de réaux de marchandises, et chargeant, à la sortie, une quantité à peu près égale. Par sa position topographique Algeciras devrait être l'une des villes les plus importantes d'Espagne, mais il lui manque un port, et il ne s'agirait que de profiter des nombreuses ressources que la nature semble y avoir accumulées à dessein. Il y a à Algeciras, comme malheureusement dans tous les ports d'Espagne, un aveu d'impuissance et de pénurie qu'il est pénible de constater. On se plaint,

on récrimine, mais on ne fait pas ce que prescrivent, de préférence à tout, l'honneur et la vieille renommée du pays. Gibraltar est en face, à 1 lieue 1/2. Les Espagnols ont devant les yeux l'exemple de ce que peut produire une nation active et intelligente; les Anglais ont fait de Gibraltar une forteresse redoutable, inabordable, hérissée de canons, mais ils n'ont pu encore y faire un bon port servant de refuge aux nombreux navires qui passent le détroit, et qui viennent souvent, ou attendre dans la baie un vent favorable, ou s'y mettre à l'abri des vents contraires. La nature a donné à Algeciras tout ce qu'il faut pour remplir ce but: un fond excellent, des lignes de roches qui permettraient d'asseoir, sans d'énormes frais, les assises d'un port et d'un môle, des carrières de belles pierres et des matériaux dans tous les pays voisins. Ce serait un immense service rendu à la navigation.

« Après ces motifs d'utilité et de convenance, dit M. Madoz, il faut invoquer l'honneur et la dignité de notre nation. Lorsqu'à côté de nous les Anglais font sans cesse à Gibraltar des travaux nouveaux, travaux de luxe maintenant plutôt que de nécessité, nous devrions au moins éviter tout ce qui rend notre misère plus évidente. Faut-il dire qu'on ne peut pas même amarrer une chaloupe à ce qu'on appelle le môle d'Algeciras, et qu'il y a quelques années, il fallut en improviser un en bois pour recevoir le gouverneur de Gibraltar qui venait rendre visite au chef de la division maritime? »

Algeciras est une ville ouverte, dominée par des hauteurs; elle ne peut avoir d'importance comme ville militaire: le port seul est bien défendu. Les maisons sont au nombre de 1,700, bien bâties, propres, d'un aspect riant; les rues larges, pavées et bien entretenues. Une place, vers la par-

tie E., forme une belle promenade décorée et plantée, en 1807, par les soins du général Castaños. La ville possède encore un petit théâtre, un hôpital civil, un hôpital militaire de 150 lits, une caserne d'infanterie pour un bataillon, une caserne de cavalerie pour 50 chevaux. L'église est sans intérêt. On remarque, hors de la ville, un aqueduc dont la prise d'eau est dans les montagnes voisines, à 1 heure de distance. Il se compose de deux rangées d'arcades de bon style.

Les produits agricoles du territoire d'Algeciras sont insuffisants pour l'alimentation de la ville; on fait venir du blé, de l'orge et du seigle de Tarifa, de Véger, et même de Séville, l'huile de Malaga, l'eau-de-vie de Ronda; on exporte néanmoins quelques fruits et des légumes à Gibraltar. L'industrie est à peu près nulle; nous avons dit ce que le commerce pourrait devenir.

On compte 1 lieue, par la côte, d'Algeciras à San Roque, où l'on rencontre la route qui vient de Malaga à Gibraltar.

ROUTE 70.

DE CADIX A HUELVA

Par mer. — 6 h.

Il y a tous les jours des navires à voiles, barques, chaloupes ou mystics de cabotage, qui font le trajet de Cadix à Huelva. Un bateau à vapeur, le *Pensamiento*, de bonne construction et de bonne marche (restaurant à bord), va aussi à peu près régulièrement, tous les dix jours, en s'annonçant par affiches, de Cadix à Huelva (40 réaux), puis à Ayamonte et à San Lucar de Guadiana, sur la frontière du Portugal. On s'embarque en rade de Cadix; la traversée se fait en une demi-journée, en vue des belles côtes de la baie, de Rota, de San Lucar de Barrameda, de l'embouchure du Guadalquivir, et d'une ligne de plages à peu près inhabitées,

nommées la *Cuesta de Arenas gordas*. Il faut 5 heures pour atteindre, depuis Cadix, l'embouchure de la rivière de Huelva. Cette rivière s'est formée, à 6 ou 8 kil. dans les terres, de la réunion du rio Tinto et de l'Odriel; on franchit, entre deux dunes élevées, une barre peu sensible nommée, nous ne savons pourquoi, la *barra de Engaña bobos*, au delà de laquelle on pénètre dans une belle rade intérieure d'une immense étendue, parfaitement sûre, bien protégée, avec un bon fond, et dans laquelle une flotte entière tiendrait à l'ancre.

A quelques encablures de la barre on aperçoit à droite, sur une petite presqu'île de sable, une tour basse et massive, la *Torre del Arenilla*, occupée par des carabiniers douaniers; et à une petite distance en arrière, sur un monticule inculte, le premier d'une chaîne de collines qui remonte le cours du rio Tinto vers Palos et Moguer, on aperçoit, gardé par un palmier chétif et solitaire, un vieux couvent dont les murs à demi ruinés portent les traces d'une restauration partielle. Ce couvent, maintenant sans destination, porte le nom de *Santa Maria de la Rabida*.—Christophe Colomb, pauvre et exténué par la fatigue, la maladie et le découragement, y reçut l'hospitalité en 1484, et c'est là que, protégé par le prieur Juan Perez de Marchena, il prépara l'exécution de ses vastes projets. La Rabida est un intéressant pèlerinage, et nous y ramènerons le voyageur lorsqu'il aura visité Huelva.

Le bateau à vapeur traverse l'immense rade formée par le confluent des deux rivières, laissant à droite le rio Tinto et des îles basses couvertes de joncs et de roseaux; à gauche se développent les hautes dunes qui forment la pointe occidentale de l'embouchure, nommée *Punta de Umbria*; à la suite une campagne plate, et

dans le fond de hautes montagnes d'où descendent l'Odiel et ses affluents. **Huelva**, où l'on arrive 1 heure après avoir franchi la barre, occupe une pointe formée d'un côté par l'un des bras du rio Tinto, de l'autre par un bras de l'Odiel. C'est un port plein d'avenir, que fréquentent déjà de nombreux navires, mais misérablement installé, et où l'on aperçoit les pilotis et les premières assises

d'un môle depuis longtemps commencé, et depuis longtemps interrompu. Les barques qui viennent prendre le voyageur à bord du vapeur ne peuvent aborder à toute heure la partie terminée de ce môle qui touche à la ville; on est transporté jusqu'aux premières marches, soit sur l'épaule gauche d'un matelot, soit debout sur un char à bœufs amené dans l'eau à reculons.

PROVINCE DE HUELVA.

Cette province est au nombre des moins importantes de l'Espagne; sa population est de 174,951 hab.; sept autres provinces seulement lui sont inférieures sous ce rapport. Son étendue est de 360 lieues carrées. Elle a la forme d'un triangle tronqué ayant sa base à l'Océan, qui la borne au S. sur une étendue de 20 lieues. Au N. elle est limitée par la province de Badajoz, à l'E. par celle de Séville, et à l'O., sur 15 lieues, par le Portugal.

Les deux tiers environ de son étendue vers le N. sont occupés par l'extrémité occidentale de la chaîne de la Sierra Morena, dont les dernières ramifications prennent les différents noms de Sierra de Aroche, Sierra de Aracena et de Andevalo, selon les localités qui s'y trouvent. L'autre tiers, ou la partie méridionale, est composé de terrains d'alluvion coupés par de nombreuses collines. Les deux ramifications d'Aroche et d'Aracena sont assez fertiles, les eaux y abondent, le sol porte des châtaigniers, des chênes-verts, des lièges, des noyers, des cerisiers, et d'autres arbres à fruits. La Sierra d'Andevalo est desséchée et stérile; il n'y croît que des pins et des chênes; on y trouve cependant des pâturages de quelque étendue. Le gland est l'objet d'une récolte considérable, et l'élevage des individus de l'espèce porcine constitue une branche importante de la richesse du pays. La plus haute des montagnes de la province est le San Cristobal, situé auprès des mines de rio Tinto, et dont la base a 1 lieue de tour; viennent ensuite le mont d'Andevalo, la Peña de Guzman et la montagne de Tarsis qui conserve le nom le plus ancien de la vieille Tarteside. C'est au pied de cette montagne, dans ses environs et parmi les contreforts de la Sierra d'Andevalo, que se trouve cette abondance de mines, riches surtout en pyrites de cuivre, dont l'exploitation, activement conduite sur plusieurs points, doit faire la fortune de tout ce pays et en transformer l'aspect. On trouve dans les Sierras d'Aracena et d'Aroche des carrières de jaspe et de marbre. La plaine offre de belles terres en bon rapport, plantées d'oliviers, de vignes, de figuiers, et surtout d'orangers dont les fruits sont très-estimés.

Les deux principales rivières sont l'Odiel et le rio Tinto; celui-ci prend sa source auprès des mines de cuivre dont nous allons parler, et reçoit son nom de la teinte rouge que lui donne au début de son cours le sol qu'il traverse. Les mines de *rio Tinto*, situées dans l'ar-

rondissement de Valverde del Camino, sont les plus considérables de la province. C'est un gisement immense de pyrite de fer contenant 3 pour 100 de cuivre, qui a été exploité de tout temps, à-en juger par les scories qui s'y trouvent accumulées, et dans lequel ont été pratiqués des puits d'une grande profondeur et sept étages successifs de galeries. On en tire, année moyenne, 20,000 arrobes (230,000 kil.) de cuivre fin, dont la plus grande partie est utilisée dans la belle fonderie de Séville. L'exploitation est complète au rio Tinto, c'est-à-dire qu'on traite le minerai par la cémentation et par la cuisson. Dans les autres parties de la province, à *Tarsis*, à *Valverde*, au *Cerro*, à *Calañas*, où le bois manque complètement, où la difficulté des transports ne permet pas de faire arriver le combustible minéral en assez grande abondance, on se borne à la cémentation. Parmi ces différents gisements, celui de *Tarsis* est des plus remarquables; le principal filon mesure 2,000 mètr. d'étendue presque à la surface du sol, sur une largeur moyenne de 80 mètr., et une profondeur qu'on ne peut apprécier. On en exploite une partie à ciel ouvert, et il fournira peut-être jusqu'à 10 à 12 millions de mètres cubes de minerai. Ce minerai contient environ 50 pour 100 de soufre qui est utilisé comme combustible pour la calcination, en attendant que des moyens plus larges permettent d'en tirer un parti plus direct. Si désert et si peu praticable que soit encore le pays dans cette partie de la province, nous ne saurions trop engager le voyageur à visiter ces exploitations qui sont d'un grand intérêt, et qui seront bientôt reliées à Huelva et à Séville par des voies de fer.

Il est tout naturel qu'à côté de telles richesses minérales il jaillisse du sol des sources chargées des riches principes qu'il recèle. M. le docteur Pedro Maria Rubio, dans son beau *Traité des Eaux minérales de l'Espagne*, signale l'eau qui coule dans l'intérieur de la mine de Rio Tinto, et qu'on emploie pour le lavage du minerai. Elle est d'une couleur vert azuré, aigre, répugnante au goût, excessivement astringente. Elle renferme une grande proportion de sulfate de fer, de cuivre, d'aluminium, de magnésie, de l'acide sulfurique à l'état libre, et de l'acide arsénieux. C'est à l'intérieur un poison violent; mais employée en bains locaux, pure ou mêlée d'eau, elle a produit des résultats remarquables pour la guérison de plaies invétérées, d'ulcères et de certaines maladies de la peau. Auprès de la Coronada, dans l'arrondissement de Valverde, jaillit une source excessivement abondante qui fait mouvoir un moulin à peu de distance; on la nomme *Fuente Tintilla*; elle est de même nature que celle du rio Tinto, acidule, ferrugineuse et cuivrée. Le sulfate de cuivre y prédomine. On la dit très-efficace dans certaines applications à l'extérieur, mais dangereuse à l'intérieur. Il existe encore à San Lucar de Guadiana, sur la rive même du fleuve, une source de même composition qu'on dit antispasmodique, résolutive et anticancéreuse. La marée montante recouvre cette source chaque jour; on y prend à marée basse des bains dont la réputation est fort ancienne.

Nous n'avons rien à dire des chemins de la province qui sont nuls ou détestables. On ne peut compter comme tels que la route déjà

indiquée de Séville à Huelva, et une autre, en partie ouverte, de Huelva à Badajoz par la Sierra Morena.

L'industrie est locale, et ses productions ne sortent pas du pays, si ce n'est quelques navires de différents tonnages qui se construisent à Huelva, à Cartaya, à Ayamonte, et dont l'excellente construction, les formes solides et la bonne marche sont appréciées des armateurs de Cadix, de Gibraltar, et même de la Catalogne. Un tableau qui date de quelques années nous démontre qu'il est sorti de ces trois chantiers, en deux ans, 43 navires destinés à la haute mer, et jaugeant ensemble 7,000 tonneaux, 180 barques de cabotage, et 463 barques de pêche et chaloupes, le tout d'une valeur de 288,000 pesos fuertes (1,563,840 fr.).

Nous ne saurions rien dire de l'instruction publique: pas d'écoles supérieures, et seulement 102 écoles élémentaires qui reçoivent en tout 4 à 5,000 élèves. Néanmoins, au point de vue des mœurs, la province de Huelva est loin d'occuper un degré aussi inférieur dans l'échelle de la civilisation espagnole. Sur les 49 provinces du royaume elle se trouve la 26^e dans l'ordre de la criminalité, la 28^e quant aux faits d'homicide. Ses habitants ont l'esprit prompt, le caractère ardent, les passions violentes. L'usage des liqueurs spiritueuses, la contrebande, le port habituel d'armes, sont les causes déterminantes de ce résultat. Braves gens du reste, laborieux, intelligents et économes. Le type andalou est moins marqué chez eux que chez leurs voisins de Séville et de Cadix; il décroît à mesure qu'on s'approche des frontières du Portugal et des limites de l'Estrémadure. Leur langage ne diffère pas; leur costume, celui des hommes surtout, se distingue par certaines formes et quelques broderies de style arabe qui ne manquent pas d'originalité.

Huelva (deux mauvaises posadas), V. de 7,500 hab., situé à la pointe même du confluent de l'Odiel et du rio Tinto qui, une fois réunis, forment une immense baie sous le nom de rivière de Huelva. En arrière de la ville s'élèvent des collines d'un ton rouge, d'un bel aspect, cultivées, et couronnées de groupes d'arbres. La ville est modeste, à maisons basses blanchies à la chaux, closes de volets verts et garnies de grilles en fer. Les habitations importantes y sont rares, les édifices publics n'attirent pas l'attention; on doit citer cependant la maison de ville et le *palacio del Duque*, ancienne demeure des marquis de Villafranca, aujourd'hui affectée à une administration publique. La place de la Constitución est de construction récente; elle forme un rectangle

planté d'arbres et d'acacias avec un banc de marbre d'arbre en arbre; c'est l'unique promenade de la ville. On y compte deux églises; l'une, *San Pedro*, est très-ancienne. Ce fut d'abord une mosquée arabe; elle conserve quelques vestiges de son architecture primitive, particulièrement le minaret. L'autre église, *la Conception*, située dans la partie basse de la ville, est de style roman, et date du xvi^e siècle; elle est plus remarquable que l'autre au point de vue artistique, et possède des peintures et des sculptures dignes d'attention. Les habitants de tout un quartier de Huelva se livrent à la pêche, et l'excellent poisson qu'ils rapportent est expédié sur Séville. Le commerce maritime de la ville compte à la matricule plus de 600 navires de 40 à 200 tonneaux qui

font le cabotage et le transport du minéral; quelques-uns vont jusqu'à la côte d'Afrique, d'autres jusqu'en Angleterre et en Amérique. Il tiendrait une flotte immense dans cette magnifique rivière si bien abritée par les dunes qui la limitent, si bien préservée contre les gros temps par la passe qui la ferme, et si facile à défendre en temps de guerre. Entre les mains d'une puissance maritime, Huelva serait un des ports les plus considérables des côtes de l'Océan.

EXCURSION A LA RABIDA.

On prend, au vieux môle de Huelva, une *lancha* avec quatre rameurs et une voile latine; l'embarquement peut se faire, à marée haute, à l'unique escalier du môle, au milieu de blocs de pierre et de charpentes qui n'en facilitent pas l'accès; à marée basse il faut, comme nous l'avons déjà dit, se mettre à cheval sur l'épaule gauche d'un matelot, une jambe contre sa poitrine, une autre contre son dos, tenant sa tête des deux mains, et se laisser porter ainsi, sans compromettre son équilibre, à travers les galets et le fond pierreux du rivage. Il faut env. 1 heure pour traverser cette belle rade où l'eau est d'une admirable transparence, où règne un merveilleux silence troublé seulement par le cri aigu des mouettes et des oiseaux de mer qui nichent au milieu des joncs des grandes îles basses formées par le rio Tinto. On aperçoit de loin le vieux couvent de Franciscains, au sommet de sa colline aride, sur les pentes de laquelle se font quelques essais peu productifs de culture. Le rivage est d'un accès difficile; à haute mer ou à basse mer la *lancha* pénètre dans une coupure dont le fond est un lit de boue sur lequel elle est poussée aussi loin que possible par les matelots, dans l'eau et dans la boue jusqu'aux cuisses. On ne débarque pas toujours à pied sec. On monte un chemin en

penne rapide bordé de débris de murailles en pierre sèche et de haies épaisses d'aloès et de nopals épineux. On arrive au sommet de la colline, et en arrière du couvent, sur une petite esplanade au milieu de laquelle s'élève une croix de pierre. C'est sur les degrés de cette croix que Colomb, succombant à la faim et à la fatigue, vint demander l'hospitalité aux moines de la Rabida.

On entre par une porte à plein-cintre dans un patio entouré d'arcades qui portent une galerie, sur laquelle ouvrent des cellules. Par un large escalier qui conduit à l'étage supérieur, on pénètre sur la galerie d'un second patio également entourée de cellules toutes vides, abandonnées, et dont les fenêtres donnent sur ce magnifique panorama de l'Océan, de la rivière de Huelva et de la Sierra d'Aroche. Une grande salle carrée qui ouvre sur cette galerie, et qui occupe l'un des angles du bâtiment, est l'ancienne habitation du prieur, Juan Perez de Marchena, qui accueillit Christophe Colomb, reçut de lui la confiance de ses projets, et lui prêta cette active et persistante protection qui en facilita l'exécution. Cette salle a eu la plus grande part dans l'œuvre de la restauration du couvent de la Rabida, qui fut un instant transformé en caserne d'invalides après l'expulsion des moines. Restauration n'est peut-être pas le mot propre, mais, du moins, à ce coin de mur reconstruit, à cette toiture réparée, à cette salle mise à l'abri des atteintes de la mauvaise saison, il y a la preuve d'un intérêt protecteur, d'une pensée donnée aux vieilles gloires de l'Espagne. Ce n'est pas du reste une pensée espagnole; l'Espagne ne relève pas ce qui tombe; c'est M. le duc de Montpensier qui a voulu recueillir ce souvenir tout près de disparaître. Dans la salle du prieur, le prince a fait placer un portrait de Colomb et quatre tableaux peints

par un artiste de Séville, et qui représentent : *Colomb venant demander, en 1486, le pain et l'eau à la Rabida; Colomb expliquant ses projets au prieur; la Publication à Palos, en 1492, de l'ordre royal relatif à l'armement des caravelles; Colomb prenant congé du prieur, le 3 août 1492.* Sur la table qui occupe le milieu de la salle, sont le registre où s'inscrivent les visiteurs et des albums sur lesquels sont transcrits, d'abord, le récit de l'inauguration de cette restauration, puis une foule de poésies et d'odes en l'honneur de Colomb et en mémoire de la découverte de l'Amérique, signées de noms connus ou inconnus. Nulle de ces poésies ne vaut, à coup sûr, ces cinq vers que nous avons lus, écrits au crayon, sur le mur d'une des cellules voisines de la grande salle, et qui étaient signés *un cautivo, « un prisonnier. »*

*De aquí un mundo nació; santa memoria!
Y es posible que ocupe pobre espacio
Del augusto Colon la excelsa gloria?
En templo de zafir, de oro y topaces
Guardará otra nación tan alta historia.*

« D'ici naquit un monde. Saint souvenir! se peut-il qu'un si pauvre espace soit seul à consacrer l'immense gloire de l'illustre Colomb? Chez une autre nation on élèverait à un si grand fait un temple d'or, de topazes et de saphirs. »

ROUTE 71.

DE HUELVA A AYAMONTE ET A SAN LUCAR DE GUADIANA (61 kil.).

Ce trajet se fait plus facilement et plus agréablement par mer en 3 heures, soit par le bateau à vapeur qui, comme nous l'avons dit (route précédente), touche régulièrement à Huelva trois fois par mois, soit par un de ces jolis mystics à voiles latines qui font le cabotage entre les deux ports.

Par la voie de terre on suit au milieu des terres labourées, et dans la direction du N., un che-

min qui n'est pas très-praticable aux voitures, et qui traverse quelques torrents sur lesquels sont jetés des ponts qu'il faut gravir presque à pic : ce chemin monte parallèlement au cours de l'Odiel, et conduit en 2 ou 3 heures à

11 kil. *Gibraléon*, pet. V. de 3,000 hab., située sur les pentes d'une colline qui descend jusqu'au bord de l'Odiel. Elle n'a rien qui appelle l'attention, et les édifices qui pouvaient rappeler son antique origine sont en ruines maintenant. De ce nombre on cite, à l'O. et au N. de la ville, les vestiges de deux châteaux qui ont appartenu aux seigneurs de la Cerda et aux ducs de Bejar. *Gibraléon* est célèbre aujourd'hui par ses oranges, dont la récolte est abondante, et par ses produits agricoles qui font la principale richesse des habitants. Un pont de 330 mètr. traverse l'Odiel; il est bas, à petites arches, et sert seulement aux piétons. La navigation ne remonte pas au delà, et les chevaux et voitures passent à gué en amont. Deux chemins se présentent sur la rive droite de la rivière; l'un monte dans la direction des montagnes, il conduit à *Alosno* et aux mines de cuivre de *Tarsis*; l'autre, en fort mauvais état, redescend vers le S.-O. pour atteindre

22 kil. (33 kil.). *Cartaya*, pet. V. de 4,000 hab., située dans un fond, au pied d'une colline, à 7 kil. de l'Océan qui remonte jusque-là en formant, sous le nom de *Barra del Terron*, une large rivière navigable où se jette le rio *Piedra*. *Cartaya* forme par conséquent un petit port auquel appartiennent quatre mystics qui font la traversée d'Amérique, quelques bateaux côtiers et des barques de pêche.

On pourrait venir plus rapidement de Huelva à *Cartaya* en remontant l'Odiel dans une lanca jusqu'à *el Charco*, embarcadère où aboutissent les caravanes de mulets, d'ânes et de charrettes qui

apportent journellement de la montagne le minerai destiné à l'exportation. On ne compte que 6 kil. de Huelva à el Charco, et 11 de ce point à Cartaya.

On traverse le río Piedra en barque en sortant de Cartaya, et le chemin se rapproche peu à peu de la côte jusqu'à

5 kil. (38 kil.). *Lepo*, pet. V. de 3,050 hab., et petit port de cabotage faisant le commerce avec l'étranger. Elle a figuré, dit-on, sous le nom de Lepa ou Leptis dans les guerres civiles de César et de Pompée.

6 kil. (44 kil.). *Redondela*, v. de 500 hab., sans intérêt, situé sur un sol inégal et montagneux à 3 kil. de la mer.

17 kil. (61 kil.). **Ayamonte**, V. de 5,000 hab., port et place d'armes, pauvre et mal bâtie, située sur les pentes S. d'une colline qui domine la rive gauche du Guadiana, à 2 kil. en amont de l'embouchure de ce fleuve. Ayamonte est la clef du cours du Guadiana, sur la rive espagnole, en face des deux villes portugaises de Villa Real et de Castro-marim, qui ne sont pas fortifiées d'une manière plus redoutable. La défense d'Ayamonte se borne en effet à deux petites batteries modernes, mal armées, et la ville n'a ni murailles ni travaux qui puissent mettre l'entrée du fleuve à l'abri d'un coup de main. Elle n'est du reste habitée que par des marins, des pêcheurs, et par quelques charpentiers qui tirent parti des beaux bois de pin des forêts voisines pour la construction de barques de pêche placées au nombre des plus estimées de

ce littoral. Les femmes font des filets pour la pêche de la sardine.

Dans le voyage par mer, le bateau à vapeur ne remonte pas jusqu'à *San Lucar de Guadiana*, qui est à 39 kil. d'Ayamonte; le service des voyageurs et des marchandises est fait entre les deux villes par des *lanchas*. San Lucar, bâti au milieu de rochers, et au-dessus du cours profond et raviné du Guadiana, compte près de 1,000 hab., et a pour vis-à-vis, sur l'autre rive, la petite V. portugaise d'Alcoutim. Elle est dominée par un château dans une forte position, armé d'un obusier et de deux canons de seize. Les habitants font un peu d'agriculture, élèvent quelques bestiaux; leur commerce est insignifiant.

ROUTE 72.

DE MADRID A GRENADE (415 kil.)

Voir, p. 495, la route 64, de *Madrid à Cordoue*, jusqu'à

292 kil. **Bailen**.

En sortant de cette ville la route se bifurque. A droite on prend la direction d'Andujar (route de Cordoue); à gauche on va passer le Guadalquivir sur un beau pont suspendu, à 1 kil. au delà duquel on rencontre

14 kil. (306 kil.). *Menjívar*, petite V. de 1,600 hab., presque tous cultivateurs; on remarque au milieu de l'une des places une tour isolée de 35 mètr. de hauteur.

La route est bordée de fermes et de bâtiments d'exploitation jusqu'à

22 kil. (328 kil.). **Jaen**, chef-lieu de la province de ce nom.

PROVINCE DE JAEN.

C'était un ancien royaume maure, et c'est une des huit divisions qui ont été formées dans l'ancienne Andalousie. Elle est de troisième ordre au point de vue administratif, et dépend, au point de vue militaire et judiciaire, de la capitainerie générale et de l'*audiencia* de Grenade. Ses limites sont: au N., la province de Ciudad Real; au N.-E., celle d'Albacete; au S.-E. et au S., celle de Grenade, et celle

de Cordoue à l'O. Sa population s'élève à près de 346,000 âmes. Elle est complètement entourée de montagnes, excepté du côté de Cordoue. La Sierra Morena la borne au N., et son territoire commence à la sortie du défilé de *Despeña Perros*. Le territoire est fertile, couvert d'arbres et d'arbustes, parfaitement abrité, et les troupeaux émigrants y trouvent pour l'hiver d'excellents pâturages.

Le Guadalquivir y prend sa source auprès de Cazorla, quitte un instant la province pour pénétrer dans celle d'Albacete, et revient dans celle de Jaen qu'il traverse de l'E. à l'O.

Les eaux minérales y sont peu abondantes. On cite une source ferrugineuse auprès de Villalba, la source sulfureuse de la Fuente de la Encina, à 8 kil. d'Andujar, avec établissement de bains, et auprès de Martos d'autres bains sulfureux recommandés pour les maladies de la peau. Il y existe en outre une grande quantité de salines, des gisements de sel gemme et des ruisseaux salés; l'exploitation qui se fait à *Don Benito*, sur le chemin de Baeza à Jaen, est à elle seule capable d'alimenter toute la province.

Les mines constituent la base principale de la richesse locale : on en rencontre dans presque toutes les ramifications de la Sierra Morena à l'état de plomb, d'antimoine, de galène argentifère, de sulfure de cuivre, mais c'est le plomb surtout qui fournit la plus grande quantité. On extrait annuellement de 55 à 60,000 quintaux (28,000 quint. mét.) de minerai de plomb, le seul à peu près qu'on exploite. En même temps on s'est mis, depuis quelques années, à traiter de nouveau les scories anciennes dans lesquelles les exploitations primitives ont laissé une quantité considérable de métal. Toutefois la position topographique de la province, la difficulté des communications, le défaut de science et de méthode dans la conduite des travaux ne permet pas à cette industrie d'être aussi fructueuse qu'elle devrait être. C'est une grande richesse en réserve pour des temps meilleurs.

Les principaux produits de la surface du sol sont les céréales et les bois de construction. On cultive en outre l'olivier et la vigne sur une très-grande partie de la province; mais l'huile est inférieure à celle de la province de Cordoue, et le vin, fait avec peu de soin, est rude, grossier, et ne se conserve pas. Les fruits sont abondants, et on mentionne, parmi les plus exquis, les pommes et les cerises de la vallée de Jaen, les melons de Grañena, les pêches d'Alcaudete, les grenades de Jimena, les prunes d'Ubeda, les figues de Quesada et les poires de Jandulilla.

L'élevage des troupeaux a perdu de son importance. On citait parmi l'espèce chevaline la belle race de la Loma d'Ubeda qui a disparu. Les environs de Jaen possèdent néanmoins une race très-appréciée, mais qui n'a malheureusement pas conservé toute la pureté de son origine arabe. On élève une grande quantité de mulets, forts, de belle robe et de formes élégantes. Il existait autrefois dans la Sierra de Cazorla des troupes de taureaux élevés presque à l'état sauvage, et qui produisaient pour les courses des sujets d'une vigueur et d'une bravoure remarquables. Cette race a déchu, et Jaen est sous ce rapport en

arrière des provinces voisines. Les bêtes à laine y sont peu nombreuses, et les laines de qualité inférieure.

L'industrie peut être considérée comme nulle; le commerce se borne à l'exportation des produits du sol et à l'importation de denrées et de produits de première nécessité qui manquent dans la province. Parmi les premiers nous devons citer le *garbanzo* (pois chiche) comme le plus recherché. On le récolte dans la Loma d'Ubeda, et on le transporte à Ciudad Real, à Murcie, à Albacete et à Valence, où il joue un grand rôle dans l'alimentation publique; il est dur, et on le mange grillé ou torréfié. Celui qu'on récolte vers Valdepeñas, Castellar et Santisteban, est tendre au contraire, et on le sert bouilli. Les arrieros, charretiers et muletiers, dont il est le pain quotidien, ont une certaine préférence pour une variété qu'on appelle *garbanza*.

L'instruction publique occupe un rang assez avancé. La criminalité se présente sous des couleurs sombres. La province de Jaen est la 12^e par le nombre des délits de sang, la 27^e par le nombre des accusés en général. Cette propension à user du couteau et de l'arme blanche a surtout pour causes le vagabondage, l'ivrognerie et l'élévation de la température, et cependant on dit les *Jaetanos* généralement laborieux, sobres et doux, pacifiques par tempérament et par éducation, et dociles à la voix de l'autorité. Leur habitude des chevaux et des mulets en fait de bons soldats, recherchés pour le recrutement des régiments de cavalerie. Ils sont très-hospitaliers, accueillent parfaitement le voyageur, et sont toujours prêts à donner le pain, l'eau et la place au foyer au pauvre des provinces voisines qui vient chercher dans celle de Jaen du travail et une existence plus facile.

Jaen, V. de 17,500 hab., située sur les pentes d'une montagne cultivée couronnée de rochers. Elle est renommée par la douceur de son climat, la pureté de l'air qu'on y respire, la bonté de ses eaux, et l'abondance des moyens d'existence. La ville du temps des Maures était resserrée dans des bornes étroites; aujourd'hui elle s'étend au delà de ses vieilles murailles; quelques parties sont encore défendues par un mur en terre, les autres n'ont pour limites que de charmants jardins. Les maisons sont généralement bâties en grosses pierres, à murs très-épais; on est obligé à cette précaution pour résister aux vents très-violents de l'O. et du S.-O. qui soufflent à certaines époques de l'année, et qui souvent renversent des habitations, arrachent des arbres, et mettent en branle les cloches de la cathédrale. Les maisons ont presque toutes un as-

pect uniforme, un portail avec double porte, un patio entouré d'arcades avec les appartements d'été au rez-de-chaussée, et au-dessus les appartements d'hiver précédés d'une galerie vitrée. Jaen compte six portes, dont la principale, la puerta de Barreras, au N.-E., formant l'entrée des routes de Madrid et de Grenade, a un aspect un peu monumental. Les principales places se nomment Santa Maria, San Francisco et la plaza del Mercado; les rues, pavées en galets, sont généralement peu larges et en pentes très-rapides; des jardins s'y rencontrent presque à chaque pas.

La bienfaisance publique entretient dans la ville un hôpital de 9 salles avec 186 lits; un hospice pour les vieillards pauvres et invalides, les enfants orphelins ou abandonnés; puis un établissement destiné à héberger les men-

dians de passage. On compte sept écoles d'instruction primaire; un séminaire; un collège dit de *San Eufrasio*, pour l'enseignement de la musique; un institut d'enseignement secondaire; un musée de peinture et un théâtre qui peut recevoir 500 personnes.

La cathédrale était une mosquée au temps des Maures; saint Ferdinand en fit une église, lorsqu'il s'empara de la ville en 1246, et la dédia à l'Assomption de la Vierge. Cet ancien édifice étant peu à peu tombé en ruines, on le reconstruisit, et il n'a été achevé qu'en 1801. La façade principale mesure 32 mètr. de largeur sans comprendre les deux tours dont elle est flanquée. Elle forme un corps considérable d'architecture de 19 mètr. de hauteur, se développant d'une tour à l'autre. La porte du milieu, plus grande que les autres, est séparée d'elles par quatre demi-colonnes appariées et entourées d'une gracieuse décoration, et dans les entre-colonnements se trouvent les deux statues de saint Pierre et de saint Paul. La corniche de la façade supporte une balustrade de pierre partagée par des piédestaux qui portent les statues du roi Saint Ferdinand et des Évangélistes et Docteurs de la loi. Les tours ont 62 mètr. de hauteur jusqu'au globe de la croix, et 11 mètr. 1/2 de largeur à la base; elles se composent de quatre corps. Les cloches, au nombre de 12, occupent le troisième, et l'horloge le quatrième. Au-dessus de l'église s'élève également la coupole, percée de fenêtres qui jettent dans l'édifice une vive lumière.

L'intérieur forme un parallélogramme rectangle de 86 mètr. de long sur 44 de large, affectant la figure d'une croix latine. Il est divisé en trois nefs; celle du milieu est dallée en marbre. Le *coro* est allongé, une grille de fer le sépare du transept, et le *trascoro* est décoré avec beaucoup de goût et une grande richesse, en mar-

bres du pays. Les pilastres qui le partagent en trois compartiments portent les statues de Santa Catalina, la Conception, San José et Santa Lucia, et dans le rétable, qui occupe le compartiment du centre, est placée une peinture de grand mérite représentant la *Sainte Famille*, œuvre de Mariano Salvador Maella. Un arc de marbre noir et de jaspe rouge, avec une clef de marbre blanc, entoure ce tableau, et s'élève jusqu'à l'entablement au-dessus duquel a été placé un couronnement de très-mauvais goût. L'intérieur du *coro* est simple; la silleria se signale toutefois par le mérite de ses sculptures qui représentent des passages de l'Histoire Sainte. L'orgue, qui a quelque mérite, est placé au côté gauche du *coro*. Le sanctuaire occupe le chevet de l'église. Le sol en est élevé de près d'un mètre; on y monte par un escalier de marbre accompagné d'une grille en fer. L'autel, en jaspe rouge, est couvert d'une nappe exécutée en bronze; le tabernacle, formé par huit colonnes de serpentine à bases et chapiteaux de bronze, supporte une jolie coupole surmontée d'une croix en cristal de roche, et contre les quatre piliers qui soutiennent la voûte, quatre anges, sur des nuages, portent des lampes d'argent suspendues à des chaînes de même métal.

Des deux côtés de l'entrée du temple, des salles sont pratiquées dans la base des tours. On voit, dans celle de gauche, l'image de la Vierge que l'évêque don Gonzalo de Zuñiga portait sur son étendard lorsqu'il faisait la guerre aux Maures. Cette peinture, très-ancienne, a été indignement restaurée. On compte sept chapelles dans les nefs latérales, et dans toutes existent des peintures et des sculptures d'auteurs célèbres. On remarque notamment dans la troisième chapelle, du côté gauche, un *Saint Jérôme* attribué à José Antolinez, peintre sévillan du xvii^e siècle, et dans la dernière

de droite, une *Conception* de Sébastien Martinez.

La capilla mayor est richement décorée; le rétable, à trois corps, orné de colonnes, de statues, de bas-reliefs et de peintures précieuses, recèle, dans un coffre placé au niveau de l'autel, cette précieuse relique de la Sainte-Face dont Jaen dispute l'authenticité à Alicante, et une statuette de la Vierge que le saint roi don Fernando, selon la tradition, portait avec lui dans ses expéditions. C'est là aussi un trésor que Séville prétend posséder.

La Sainte-Face, imprimée par le Christ sur le mouchoir que lui présenta Véronique, est en grande vénération dans toute la province: le coffre placé sur l'autel renferme un second coffre en argent finement travaillé, et, dans celui-ci, un cadre d'or enrichi de pierres sur lequel est tendu le linge précieux. On l'exhibe au public trois fois l'an, après délibération du chapitre. Les historiens locaux lui donnent une espèce de certificat d'origine, et disent qu'il fut apporté de Rome, en 1376, par l'évêque Nicolas de Viedma; d'autres affirment que ce fut saint Euphrasio qui vint de Rome avec la relique et monté sur un diable. Plus grave et moins fanatique, don José Martinez de Marzas, ancien doyen de la cathédrale, dans un *Mémoire sur les saints de l'évêché de Jaen*, penche à croire que ce n'est qu'une copie du mouchoir authentique que Rome possède. Deux peintres, dont l'appréciation a été invoquée, ont reconnu, l'un quelques coups de pinceau sur les contours, l'autre une peinture complète.

La *sacristie*, la *sala capitular*, le *sagrario*, les ornements d'or et d'argent, les bijoux, les statues, les tableaux et les peintures murales, la custodia des cérémonies de la Fête-Dieu, tout contribue à faire de la cathédrale de Jaen un monument artistique digne d'attention. La ville possède plusieurs

autres paroisses: *San Ildefonso*, avec un portail dessiné par Ventura Rodriguez et exécuté par Francisco Calvo; la *Magdalena*, *San Pedro*, plafonné en bois, comme les anciennes basiliques; *San Juan*, l'une des plus anciennes, de style gothique; *San Bartolomé*; *San Andrés*, avec une peinture de *Ntra Sra de la Luz*, qu'on attribue à Albert Durer; *San Miguel*, réduite à un portail orné de riches sculptures, et qu'on conserve comme un monument archéologique. Parmi les couvents de religieuses encore occupés, on cite celui des *Bernardines* ou *Franciscas Descalzas*, dans la chapelle duquel se trouve un très-beau tableau de *l'Assomption de la Vierge* daté de 1634. L'un des apôtres représentés sur ce tableau est orné de lunettes.

L'Hôtel de ville (*casas capitulares*) est un édifice du xvii^e siècle, restauré à plusieurs époques, et aujourd'hui sans harmonie. Il occupe la face N. de la plaza *Santa Maria*, à côté du palais épiscopal qui ne mérite aucunement l'attention, et qui forme le côté O. en face de la cathédrale.

Parmi les principaux édifices particuliers, on cite le palais des comtes *del Villar del Pardo*, vieux monument de style ogival dont quelques parties sont encore remarquables; on y signale surtout, sous la galerie du patio, une porte de l'époque arabe avec des ornements ciselés, fouillés, niellés avec une excessive délicatesse, où se trouvent confondus les arcs ogivaux, les enlacements mauresques et les lignes droites de l'ordre roman;—la maison de l'évêque *Suarez de la Fuente del Sauc*, dont il n'existe guère que la façade, œuvre réellement précieuse de la Renaissance;—la *casa del capitán don Fernando Quesada Ulloa*; elle date du milieu du xvi^e siècle;—la *casa de don Cristóbal de Vilches*; elle s'élève sur la promenade du Marché, au-dessus d'un rez-de-chaussée en arceaux,

et date de la Renaissance; on y remarque, dans les tympans des arceaux, des reliefs d'une belle exécution;—la *Casa de los Masones*, sur la plaza de San Francisco, œuvre d'architecture gréco-romaine; on y signale un oratoire de style plateresque avec de riches ornements en plâtre sculpté.

L'*Alameda* est la seule promenade; elle forme un *salon* de 86 mètr. de long sur 18 de large, malheureusement fort négligé. La *plaza de Toros*, qui présente 11 rangs de gradins en marbre, séparés de l'amphithéâtre et des loges par une élégante balustrade en fer, peut contenir 8,000 personnes.

Le territoire qui entoure Jaen se divise en deux parties; l'une montagneuse, plantée d'arbres, d'oliviers, de vignes, coupée en jardins et en vergers, présente le riche coup d'œil d'une abondante et vigoureuse végétation; l'autre partie, nommée la *campiña*, cultivée en céréales, et surtout en froment, ne le cède en rien aux terres supérieures; la rivière de Jaen et le ruisseau de Valparaiso y apportent une grande fertilité.

A 2 kil. de la ville, vers le N.-E., au pied de la colline de *Jabalruz*, jaillit au milieu des crevasses d'une roche de marbre noir une source abondante, à la température de 29° centigrades, claire et cristalline, inodore, insipide, dégageant de nombreuses bulles de gaz. L'analyse y a constaté la présence des principes suivants dans.... litres :

Gaz acide carbonique.	Petite quantité.
Chlorure de calcium.	3 gr. (mesure ap.)
— de sodium.	8 gr.
Sulfate de magnésie..	82
— de calcium.	85
Magnésie.....	9
Alumine.....	7
Silice.....	12

La connaissance de ces eaux remonte, dit-on, à l'époque de la domination arabe. Il y existe un

établissement avec deux grandes piscines, des habitations convenablement installées pour les baigneurs. Il y vient 250 personnes année moyenne; le site est excessivement pittoresque.

On traverse à quelque distance de Jaen, sur un pont de pierre, le ruisseau de Valparaiso, que la route rencontre trois fois avant d'atteindre (11 kil.) le *ventorillo de la Guardia*. Cette hôtellerie et les trois qui la suivent, la *venta del Chaval*, la *venta de las Palomas* et la *venta del Romeral*, ne sont autre chose que des relais pour les voitures publiques, et les ressources n'y abondent pas pour le voyageur. Au delà de cette dernière, la route s'engage au milieu des collines, et pratique à travers l'une d'elles un tunnel de 33 mètr. de longueur qu'on nomme la *puerta de Arenas*, et qui débouche dans une vallée profonde, entourée de bois de pins, au milieu de laquelle se trouve

25 kil. (364 kil.). *Campillo de Arenas*, pet. V. de 1,200 hab., de peu d'intérêt.

La limite des deux provinces de Jaen et de Grenade est à une petite distance de cette ville, au milieu d'un défilé nommé le *Puerto Carretero*; la route, au delà de ce passage, est pratiquée à travers un pays très montagneux, très-cultivé, mais peu habité. On n'y rencontre, sur un parcours de 40 kil., d'autres points habités que des *ventas* servant de relais, et placées à env. 5 à 6 kil. de distance l'une de l'autre : la *venta de Barajas*, à gauche de laquelle se trouve, à 500 mètr. de distance, le v. de *Campotejar* (900 hab.); le *cortijo* ou ferme de *Andar*, d'où un chemin conduit, à droite, à *Benalua*, v. de 800 hab.; la *venta del Zegri*; le *ventorillo de las Navas*, au delà duquel on franchit le ravin de Cubillos sur un pont d'une seule arche de 16 à 17 mètr. d'ouverture; l'ancien *portazgo* de *las Cabezas*; la *casa del Chaparral*, où la route est coupée par un

chemin qui va d'Albolote à Maracena; enfin, le cortijo de Arenales et le pont du Beiro, au delà duquel la route pénètre dans Grenade en passant à côté de la plaza de Toros. (51 kil. — 415 kil.)

PROVINCE DE GRENADE.

Cette province est bornée au N. par celles de Jaen et d'Albacete, à l'E. par celle d'Almeria, au S. par la Méditerranée, à l'O. par les provinces de Malaga et de Cordoue. Ce n'est qu'une partie du territoire du célèbre royaume de Grenade, dont les limites renfermaient en outre les territoires d'Almeria et de Malaga. Elle occupe une superficie de 325 lieues carrées.

Nous avons dit que l'ancienne région d'Andalousie était maintenant partagée en huit provinces; celle de Grenade, dont la population s'élève à 444,600 âmes, est en même temps le chef-lieu d'une capitainerie générale dont relèvent les commandements militaires d'Almeria, Malaga et Jaen.

Le royaume de Grenade fut le dernier des États arabes qui tomba au pouvoir des chrétiens en 1492.

Le climat de cette belle province est tempéré et pur, la contrée tout entière est montagneuse, et la chaleur de cette région méridionale est tempérée par l'altitude du sol et par la fraîcheur constante qu'entretiennent les montagnes. Celles-ci sont généralement élevées; les pics les plus hauts, dans la Sierra Nevada, sont le Mulahacen (3,570 mètr.); le Veleta (3,480); la Alcabaza (3,403). Celles des sierras de Tejada, de Gador, d'Aljibe, de Guescar et d'Elvira sont généralement moins élevées, mais aussi plus riches, plus pittoresques et plantées d'arbres d'une belle venue. Les ruisseaux, les sources pures ou médicinales y jaillissent de toutes parts, les vallées sont d'une admirable fertilité et le sol recèle une grande abondance de mines, des bancs de sel, des carrières inépuisables de jaspe, de marbre et d'albâtre, d'où l'architecture a tiré les matériaux de la plupart de ses monuments.

La campagne produit en abondance les céréales, des légumes, des vins estimés, l'huile, la soie, le lin, le chanvre, le coton, la canne à sucre, le sparte et des fruits excellents. La magnifique Vega de Grenade, fertilisée par le Genil et par ses affluents, est, on le sait, le sol le plus riche de tout l'Espagne. C'est un immense bassin de 68 kil. de tour, coupé dans tous les sens par les canaux d'irrigation pratiqués par les Maures, semé de jolis villages et présentant, du haut des collines où Grenade est bâtie, un aspect ravissant. Le Genil naît au pied de la Sierra Nevada et traverse la Vega d'ouest en est. Le Darro, non moins célèbre, vient rejoindre le Genil au milieu même de Grenade. La Sierra de Elvira, qui limite une partie de la Vega, est remarquable par l'aspect de ses rochers, par l'activité de sa végétation, par le pittoresque de ses paysages; au pied de ses versants, on rencontre, au bord du Genil, le *Soto de Roma*, ce magnifique bois d'ormes, de frênes et de peupliers qui occupe une lieue d'étendue et dont les rois arabes s'étaient fait un lieu de plaisance. Les cortès de Cadix le donnèrent à

lord Wellington, duc de Ciudad Rodrigo, pour le récompenser de ses services pendant la guerre de l'Indépendance, et il est resté la propriété de sa famille.

Les sources d'eaux minérales sont nombreuses dans la province, et la plupart ont acquis, par les services qu'elles ont rendus à la santé publique, une célébrité incontestée. De ce nombre nous devons citer les bains d'*Alhama* (eaux salines thermales), dont la réputation remonte aux premiers temps de l'occupation arabe; ceux d'*Alicum*, près de Guadix, recherchés pour la guérison des maladies de la peau; les sources hydro-sulfureuses d'*Alomartes*, celles de *Baza*; les bains de *Graena*, également auprès de Guadix, alimentés par trois sources ferrugineuses carbonatées, dont l'une est d'une température de près de 40 degrés; ceux de *Lanjaron*, de même nature et dont les vertus sont souveraines dans le traitement des maladies du système lymphatique, et plusieurs autres dont l'installation laisse malheureusement beaucoup à désirer.

L'industrie a pris jusqu'à présent peu de développement dans la province. La soie était autrefois l'un de ses produits importants autour de Grenade, et surtout dans les montagnes des Alpujarres. On élevait des vers à soie dans tous les villages, au xvii^e et au xviii^e siècle, le quart des habitants de la ville tissait des ceintures et des écharpes. Cette industrie est très-limitée aujourd'hui. Il existe encore sur quelques points des fabriques de tissus de fil et de laine, des distilleries d'eau-de-vie, des fabriques de sucre et de savon; mais rien de plus. On s'occupe cependant de donner quelque développement à l'industrie sucrière; la plus grande partie du territoire voisin de la Méditerranée est très propice pour la culture de la canne, vers Motril et Almuñecar, et une grande compagnie, la *Sociedad Azucarera Peninsular*, a établi dans ces deux villes des fabriques et des raffineries dont les produits sont déjà importants, malgré les difficultés d'une concurrence toute profitable à l'Amérique en raison du bas prix de la main-d'œuvre dans les colonies.

Les distilleries d'eau-de-vie et d'alcool ont été nombreuses; mais la législation intervenue à cet égard en 1846 a fait fermer la plupart des fabriques et a nuï considérablement à toute une population de muletiers et de voituriers qui vivait du transport des vins et des spiritueux. Le reste des produits industriels de la province ne dépasse pas les besoins de la population. Le prix de la journée d'ouvrier varie entre cinq et huit réaux, c'est peu de chose, et les malheureux qui se consacrent à l'agriculture gagnent bien moins encore; le plus qu'ils reçoivent à Motril ne dépasse pas cinq réaux; à Loja, à Alhama, et dans les Alpujarres, il en est qui ne sont pas payés plus de deux réaux et deux réaux et demi.

C'est plutôt dans la province d'Almeria que dans celle de Grenade que l'industrie minière a pris un si grand développement; les montagnes recèlent néanmoins, dans celle-ci, d'abondantes richesses. Le plomb et le cuivre s'y trouvent sur plus de soixante gisements, l'antimoine à Motril et à Aldeire; mais surtout, comme nous l'avons déjà dit, les scories résultant des exploitations anciennes, et qui renfer-

ment encore une assez grande quantité de métal pour qu'on puisse les soumettre fructueusement à un nouveau traitement.

La province de Grenade compte 18 lieues de côtes ; mais ces côtes sont bordées d'énormes murailles de rochers, ne laissant qu'un étroit passage aux cours d'eau qui descendent de l'intérieur. On n'y rencontre que de petites plages très-découvertes et quelques baies étroites et peu praticables. Le commerce est nul, par conséquent, et se borne à la sortie, par Motril et Almuñecar, de cotons, de sucres et de vins en petite quantité. Par quelques points du territoire et par la voie de terre, on exporte des eaux-de-vie, des fruits, des oranges, des limons, des huiles, du sparte élaboré ; il en entre autant en échange par les points opposés.

L'instruction publique n'est pas dans un état plus brillant que dans la province de Jaen. Grenade fait exception par elle-même, il s'y trouve une université fort ancienne, des collèges d'où sont sortis des hommes éminents ; mais la science et les méthodes d'enseignement y sont restées en arrière. Hors de Cordoue et dans la province, on rencontre à peine 50 ou 60 individus, sur 500, qui sachent lire et écrire ; les parents s'inquiètent peu de faire donner quelque instruction à leurs enfants. En somme, sur les 444,600 individus qui composent la population totale, on compte seulement 14,500 enfants qui fréquentent environ 300 écoles publiques ou particulières, complètes ou incomplètes.

Les habitants de la province de Grenade sont d'un caractère énergique, généreux, spirituels et sobres, les femmes sont gracieuses et très-séduisantes. Il existe néanmoins entre eux, selon la position topographique, de notables différences. Dans la région orientale, ils perdent presque entièrement le type andalou et se rapprochent, aussi bien pour le type que pour le langage, des Murciens, avec qui ils sont en relations constantes. Les habitants de la montagne forment une race magnifique ; ils sont grands, forts, leur physionomie est ouverte en même temps que grave, et porte tout le caractère d'une grande simplicité. L'homme du peuple est bienveillant, social, et franc ; son imagination est vive, il s'exprime avec facilité. A la ville on remarque une grande tendance vers le luxe, bien que les fortunes soient rarement en harmonie avec les dehors affectés par presque tous. En général et comme tous les Andalous, les Grenadins ressemblent plus aux Orientaux qu'à leurs congénères d'Europe. Ils n'ont ni la réserve des Castillans, ni la fierté des Aragonais, ni l'orgueil des Bizcayens, ni la sécheresse des Catalans, ni la légèreté d'esprit des Valenciens ; ils sont fanfarons, ils parlent d'eux-mêmes, de leur mérite, de leurs richesses, ils sont pompeux dans leurs discours, querelleurs et remuants, provocateurs avec le faible, humbles quand on leur tient tête, ce qui n'empêche chez eux, dans l'occasion, ni la valeur ni l'héroïsme. Ils ont une grande affection pour le *trabuco* et la *navaja*, aussi la province de Grenade est-elle bien haut placée dans l'échelle de criminalité. Les boissons spiritueuses, l'abus qu'on en fait dans les classes inférieures, la pauvreté, l'oisiveté, l'excitation que cause cet ardent climat, rendent malheu-

reusement fréquents les délits de toute nature. Grenade est la huitième des provinces espagnoles par le nombre des accusés, la deuxième par le chiffre des attentats contre la vie des personnes.

Les statistiques les plus récentes évaluent la richesse de la province à environ 81 millions de réaux ainsi répartis :

Richesse territoriale	52,650,000
— urbaine	13,600,000
— industrielle	8,950,000
— commerciale	3,650,000
— troupeaux	1,960,000

Grenade (HÔTELS: *Parador de diligencias, fonda del Comercio*; CASAS DE PUPILOS, *calle de Parragas, calle del Silencio*, 34), V. de 68,800 h., chef-lieu d'une capitainerie générale, qui comprend les *comandancias generales* de Grenade, Jaen, Almeria et Malaga, d'une *audiencia* qui s'étend sur les mêmes provinces, d'une province civile et siège d'un archevêché. Elle est située à 37° 20' de latitude N., à 686 mètr. au-dessus du niveau de la mer, au commencement des versants septentrionaux de la Sierra Nevada. Ses édifices et ses maisons sont échelonnés et groupés sur les pentes de trois collines qui se développent en amphithéâtre, et qu'on a comparées aux quartiers ouverts d'une grenade. C'est là l'origine de son nom et de ses armes.

« Grenade, dit M. Théophile Gautier, est bâtie sur trois collines, au bout de la plaine de la Vega : les Tours Vermeilles, (*Torres Bermejas*), ainsi nommées à cause de leur couleur et que l'on prétend d'origine romaine ou même phénicienne, occupent la première et la moins élevée de ces éminences; l'Alhambra, qui est toute une ville, couvre la seconde et la plus haute colline de ses tours carrées, reliées entre elles par de hautes murailles et d'immenses constructions, qui renferment dans leur enceinte des jardins, des bois, des maisons et des places; l'Albaycin est situé sur le troisième monticule, séparé des autres par un ravin profond en-

combré de végétations, de cactus, de coloquintes, de pistachiers, de grenadiers, de lauriers roses et de touffes de fleurs, au fond duquel roule le Darro avec la rapidité d'un torrent alpestre. Le Darro, qui charrie de l'or, traverse la ville tantôt à ciel découvert, tantôt sous des ponts si prolongés qu'ils méritent plutôt le nom de voûtes, et va se réunir dans la Vega, à peu de distance de la promenade, au Genil, qui se contente, lui, de charrier de l'argent. Cette course du torrent à travers la ville s'appelle *Carrera del Darro*, et du balcon des maisons qui la bordent on jouit d'une vie magnifique. Le Darro tourmente beaucoup ses rives et cause de fréquents éboulements; aussi, un ancien couplet, chanté par les enfants, fait-il allusion à cette manie d'entraîner tout et en donne une raison grotesque.

*Darro tiene prometido
El casarse con Genil
Y le ha de llevar en dote
Plaza Nueva y Zacatin.*

Darro a pris l'engagement
De se marier avec Genil
Et veut lui apporter en dot
Place Neuve et le Zacatin.

« Tel est, à peu près, l'aspect topographique de Grenade, traversée dans toute sa largeur par le Darro, côtoyée par le Genil, qui baigne l'Alameda (promenade), abritée par la Sierra Nevada, qu'on entrevoit, à chaque bout de rue, rapprochée si fort par la transparence de l'air, qu'il semble qu'on

pourrait la toucher avec la main du haut des balcons et des *mira-dores*.

« Grenade est gaie, riante, animée, quoique bien déchue de son ancienne splendeur. Les habitants se multiplient et jouent à merveille une nombreuse population; les voitures y sont plus belles et en plus grande quantité qu'à Madrid. La pétulance andalouse répand dans les rues un mouvement et une vie inconnus aux graves promeneurs castillans, qui ne font pas plus de bruit que leur ombre : ce que nous disons là s'applique surtout à la Carrera del Darro, au Zacatin, à la place Neuve, à la calle de los Gomeles, qui mène à l'Alhambra, à la place du théâtre, aux abords de la promenade et aux principales rues artérielles. Le reste de la ville est sillonné en tous sens d'inextricables ruelles de trois à quatre pieds de large, qui ne peuvent admettre des voitures, et rappellent tout à fait les rues mauresques d'Alger. Le seul bruit qu'on y entende, c'est le sabot d'un âne ou d'un mulet qui arrache une étincelle aux cailloux luisants du pavé, ou le fron-fron monotone d'une guitare qui bourdonne au fond d'une cour intérieure.

« Les balcons, ornés de stores, de pots de fleurs et d'arbustes, les brindilles de vigne qui se hasardent d'une fenêtre à l'autre, des lauriers roses, qui lancent leurs bouquets étincelants par-dessus les murs des jardins, les jeux bizarres du soleil et de l'ombre, qui rappellent les tableaux de Decamps représentant des villages turcs, les femmes assises sur le pas de la porte, les enfants à demi nus qui jouent et se culbutent, les ânes qui vont et viennent, chargés de plumets et de houppes de laine, donnent à ces ruelles, presque toujours montantes et quelquefois coupées de quelques marches, une physionomie particulière qui n'est pas sans charme et dont l'imprévu compense, et au

delà, ce qui leur manque comme régularité.

« Victor Hugo, dans sa charmante orientale, dit de Grenade : Elle peint ses maisons des plus riches couleurs.

« Ce détail est d'une grande justesse. Les maisons un peu riches sont peintes extérieurement de la façon la plus bizarre, d'architectures simulées, d'ornements en grisaille et de faux bas-reliefs. Ce sont des panneaux, des cartouches, des trumeaux, des pots à feu, des volutes, des médaillons fleuris de roses pompons, des oves, des chicorées, des amours ventrus soutenant toutes sortes d'ustensiles allégoriques sur des fonds vert-pomme, cuisse de nymphe, ventre de biche : le genre rococo poussé à sa dernière expression. L'on a d'abord de la peine à prendre ces enluminures pour des habitations sérieuses. Il vous semble que vous marchez toujours entre des coulisses de théâtre. Nous avons déjà vu à Tolède des façades enluminées dans ce genre, mais elles sont bien loin de celles de Grenade pour la folie des ornements et l'étrangeté des couleurs. Pour ma part, je ne hais pas cette mode, qui égaye les yeux et fait un heureux contraste avec la teinte crayeuse des murailles passées au lait de chaux. »

Grenade est divisée en quatre grands quartiers. C'est en dehors de ces quartiers que se trouvent : le *barrio de San Lazaro*, qui fut construit après la conquête pour recevoir les troupes chargées de surveiller la ville; l'*Albaycin*, dont le nom vient des Maures de Baeza qui se réfugièrent à Grenade lorsque saint Ferdinand s'empara de leur ville en 1227; ce quartier comptait 10,000 familles, ses maisons se faisaient remarquer par leur richesse, et au centre se trouvait une des plus belles mosquées de Grenade dont il reste à peine quelques vestiges; ce n'est plus qu'un monceau de ruines habitées par des familles misérables; l'*Al-*

cazaba, ancienne forteresse dont la garde était confiée aux Juifs et dont l'enceinte renferme encore d'intéressants souvenirs; la *Churra* ou *Mauror*, l'ancien quartier des porteurs d'eau; et enfin l'*Antequeruela*, c'est-à-dire le quartier des Maures d'Antequera qui vinrent y habiter lorsque leur ville tomba entre les mains de l'infant don Fernando en 1410.

La ville moderne occupe la partie unie de la vallée qui s'étend entre les collines de l'Albaycin et de l'Alhambra; c'est de tout Grenade la partie la plus importante, la plus agréable et la mieux construite. Les maisons de Grenade, au xv^e siècle, s'élevaient au nombre presque fabuleux de 70,000, on n'en compte plus aujourd'hui que 10,000. Beaucoup d'entre elles ont conservé leur ancienne distribution mauresque : une vaste entrée, un vestibule, un beau patio orné de fleurs et de fontaines d'eau vive. L'escalier, dans un des angles du patio, conduit à l'étage supérieur, où se trouvent des chambres spacieuses, bien aérées, donnant presque toutes sur de beaux jardins et sur la Vega. Les rues sont généralement tortueuses et étroites, surtout dans les quartiers d'origine arabe. La plupart sont bien pavées et quelques-unes bordées de trottoirs de marbre. Elles deviennent plus larges et plus droites dans la partie basse qui occupe le fond de la vallée. Les places et carrefours sont au nombre de 94. Il faut citer, en premier lieu, la *plaza del Triunfo*, plantée d'arbres, à l'une des extrémités de laquelle s'élève la *plaza de Toros*. C'est la promenade la plus agréable de la ville. On y remarque un monument très-vénéré des habitants de tous les quartiers d'alentour : c'est une colonne de marbre blanc, haute de seize pieds, montée sur un double piédestal de marbre noir orné de bronzes, d'écussons aux armes de la ville, de médaillons représentant des saints vénérés, d'inscrip-

tions commémoratives. La colonne, que couronne un ample chapiteau corinthien, porte au sommet un groupe de nuages et d'anges sur lequel est posée une statue de la Vierge. Une grille de fer entoure le monument, et des lampes entretenues par des fondations pieuses y sont allumées toutes les nuits. Sur la place del Triunfo s'élèvent encore, nous l'avons dit, la plaza de Toros, édifice qui ne répond pas à sa destination; l'Hôpital royal, magnifique fondation des rois catholiques et de Charles Quint; la *Merced*, ancien couvent dont on a fait une caserne, et l'église de San Ildefonso; puis, au delà, la belle et majestueuse porte de Elvira, couronnée de créneaux. C'est une vieille construction arabe ouverte sur le chemin qui conduit à la Sierra de Elvira.

On cite parmi les autres places principales, celle de *Bibarrambra*, autrefois célébrée par les poésies et les romanceros mauresques, comme le théâtre des joutes, des courses de chevaux et de bagues des cavaliers grenadins; c'était aussi le fréquent champ de bataille des partis qui se partageaient la ville à l'époque de la décadence du royaume. On a fait de la place de Bibarrambra la « place de la Constitución. » L'un des côtés est bordé d'habitations modernes; sur un autre se trouve le palais archiépiscopal, un édifice municipal nommé *los Miradores*, et au milieu une espèce d'esplanade élevée d'un mètre qui sert de promenade. Le *Zacatin*, l'une des vieilles rues de Grenade, dont le nom signifie rue marchande, conduit de la place Bibarrambra à la *plaza Nueva*. Cette place se trouve au-dessus d'un pont sous lequel passe le Darro; on y remarque le bel édifice de la *Audiencia*, avec une élégante façade ornée de colonnes de jaspe, et qui fut construite sous Philippe II. L'intérieur est resté inachevé. Le roi présidait alors à la construction de l'Esco-

rial, et le palais de Grenade fut oublié. Une rue montueuse qui part de la plaza Nueva pour conduire à l'Alhambra se nomme la *cuesta de los Gomeles*; elle fut habitée par une tribu célèbre venue d'Afrique au secours de Grenade au xiv^e siècle. On remarque dans cette rue, au-dessus de la porte d'une petite chapelle, une statue de San Onofre, œuvre de Diego de Siloé, et qu'on considère comme la meilleure statue de Grenade. Citons encore la *plaza de Gracia*, ornée de plantations et de fleurs; la *plaza de San Augustin*, sur l'emplacement d'un ancien couvent, les *Capuchinas*; la *plaza Larga*; la *plaza de los Aljibes*, construite au-dessus des citernes de l'Alhambra, et autour de laquelle se trouvent les beaux bâtiments du palais de Charles-Quint, la porte *del Vino*, les tours *del Homenage* et *Quebrada*, dépendant de l'enceinte extérieure du célèbre palais arabe.

Les *promenades* de Grenade sont renommées par leur nombre, par leur agrément et par leur étendue. L'une s'étend pendant 1 kil. 1/2 sur les bords du Genil; la vue y domine d'immenses jardins, des plantations d'arbres, de riches vergers. Les autres se nomment le *paseo de San Fernando*; le *paseo de Gracia*, sur la jolie place de ce nom; le *campo del Principé*, au pied de la colline qui s'étend entre l'Alhambra et le Genil; les *paseos de la Alhambra*, dans l'enceinte de ce palais; le *Triunfo*, au milieu de cette place; le *Campillo*, l'une des plus fréquentées de la ville, le centre où se rencontrent les oisifs et les politiques. On y trouve les principaux cafés qui réunissent pendant l'été les personnes les plus notables de la ville.

La *casa de Ayuntamiento* servait, au temps des Maures, d'académie ou d'université; c'est là que se tenaient les cours de la célèbre Académie alcoranique instituée par Abdalla Soliman Al Casem, et dans laquelle on enseignait la théologie mahométane, les ma-

thématiques, la rhétorique, la poésie, la médecine, la jurisprudence et l'histoire. Le caractère arabe de cet édifice a disparu avec les restaurations faites au siècle dernier.

Le *Préside*, ou maison centrale de détention, occupe les bâtiments d'un ancien couvent dit de Bethléem. Il fournit des condamnés pour la construction du môle de Malaga et pour l'entretien de l'Alhambra. Il renferme de 12 à 1,300 individus classés par nature d'industrie, et régulièrement occupés dans les ateliers.

Instruction publique. Grenade a de tout temps été placée parmi les capitales de province les plus éminentes sous le rapport du savoir, et de la distinction des mœurs et du langage. Son université, ses collèges, ses corporations littéraires, ont formé des hommes illustres dans toutes les branches de la science. On y compte aujourd'hui une université littéraire avec une riche bibliothèque, des académies de médecine et de chirurgie, de langue française, de mathématique, de dessin, des classes de latinité, des écoles gratuites d'enfants, une école de chimie appliquée aux arts, un lycée artistique et littéraire. L'Université date de 1236, époque de la conquête de Cordoue et de Séville par saint Ferdinand. L'École générale arabe fut transportée de Cordoue à Grenade, et lorsque cette ville tomba au pouvoir des rois, leur premier soin fut d'y conserver tout ce qui avait trait à la science et à l'art d'enseigner. Ce ne fut cependant que sous Charles-Quint, en 1531, que l'Université fut réellement installée avec bulle d'érection délivrée par le pape Clément VII. L'enseignement y est très-étendu. Elle occupe un vaste édifice construit par les jésuites, et très-bien approprié à sa destination.

Le *Musée de peinture* est peu remarquable; on y a réuni des tableaux et des sculptures des cou-

vents supprimés; mais dans le nombre il se trouve peu d'originaux.

La cathédrale fut commencée en 1529, et inaugurée en 1560. La construction en fut dirigée par le célèbre architecte Diego de Siloé; elle se trouve placée entre la place de Bibarrambla et celle de las Pasiegas. Elle présente une belle façade à trois portes ornée de statues et de bas-reliefs. L'intérieur est distribué en cinq nefs soutenues par vingt énormes piliers formés de colonnes groupées et d'une épaisseur de 3 mètr. 1/2. L'édifice entier mesure 119 mètr. de long sur 70 de largeur. Les nefs latérales forment une quinzaine de chapelles très-riche, très-ornées, avec des rétables et des peintures pour la plupart de grande valeur. Parmi elles il faut citer la chapelle de *San Miguel*; celle de la *Trinidad*, où l'on remarque une peinture d'Alonso Cano, *Dieu soutenant le Christ mort*, et une *Sainte Famille* de Bocanegra; la chapelle de *Jesus Nazareno*, avec des tableaux de Ribera et d'Alonso Cano; la chapelle de *Santiago*, sur le rétable de laquelle on remarque un tableau très-ancien, malheureusement placé dans un endroit élevé et obscur; on le descend chaque année de la place qu'il occupe, et on l'expose en public pendant la cérémonie commémorative de la prise de Grenade; il représente *Ntra Sra del Populo*, et fut donné par le pape Innocent VIII à la reine Isabelle la Catholique.

Au delà de cette chapelle se trouvent les portes de la sacristie et du collège ecclésiastique, et ensuite les chapelles du chevet: *Santa Ana*, avec deux peintures de Bocanegra, *San Juan de Mata adorant la Vierge*, et la *Vision de San Pedro Nolasco*; *San Cecilio*, avec de beaux marbres et trois sculptures de Miguel Verdiguier; *Santa Teresa*, où se trouvent une *Conception* et un *Ange Gardien* de Juan de Sevilla; *Jesus de la Columna*,

où l'on remarque une très-ancienne image du Christ, objet d'une grande vénération; *Ntra Sra de la Antigua*, dans laquelle sont placés les deux portraits authentiques de Ferdinand et d'Isabelle peints par Antonio Rincon, leur peintre favori. L'image de Notre-Dame, qui donne son nom à la chapelle, appartient, dit-on, à l'époque des Goths; elle fut trouvée entre Avila et Ségovie, alors que l'armée chrétienne marchait sur Grenade, et fut placée sur un char triomphal, puis déposée à l'Alhambra en attendant l'achèvement de la chapelle qu'on lui destinait.

A la suite de cette chapelle se trouve la *porte du Pardon*, qui présente à l'extérieur une belle œuvre architecturale et une riche décoration due au ciseau de Diego de Siloé. Les chapelles latérales qui font suite en redescendant vers l'entrée de l'église sont: *Ntra Sra de la Guia*, avec des peintures de Luis Sanz Gimenez; *Ntra Sra del Carmen*, où l'on voit un beau buste de saint Paul sculpté par Alonso Cano; enfin, la *capilla del Pilar*, ornée de beaux marbres, de sculptures estimées de Ramirez Pardo, et du tombeau de l'archevêque Antonio Galban. Au delà de cette dernière chapelle, et au-dessus de la porte de la *sala capitular*, on remarque un groupe de la *Caridad* sculpté par Pietro Torrigiani, artiste florentin, rival de Michel-Ange. Torrigiani était venu à Grenade lorsque Charles-Quint y convoqua les plus célèbres artistes pour élever un monument aux rois catholiques, et sculpta le groupe de la *Caridad* pour fournir une preuve de son savoir-faire. Non loin de ce groupe, et tout à l'entrée de la basilique, se trouve, sous un dais de velours cramoisi galonné d'or, un tableau de Bocanegra représentant la *Mort du Christ*; pour la richesse de la couleur, ce tableau a été souvent attribué à Van Dyck.

La *capilla mayor* est l'une des

œuvres les plus somptueuses de ce genre en Espagne. Elle occupe, au delà du transept, la largeur de trois nefs centrales; elle est soutenue par vingt colonnes corinthiennes divisées en deux ordres. Les piédestaux des douze premières sont ornés de festons, de fleurs et de fruits, et portent les statues des douze Apôtres, de grandeur colossale. Le second ordre de colonnes est accompagné de peintures de Bocanegra et d'autres élèves d'Alonso Cano, et supporte un riche entablement couvert de guirlandes et de têtes de chérubins. Dans les arcs se développent six grandes peintures d'Alonso Cano représentant des scènes de la vie de la Vierge, et qui sont considérées comme des œuvres magistrales. Au-dessus enfin s'ouvrent de belles fenêtres dont les vitraux représentent la Passion de Notre-Seigneur, et de la frise qui les couronne s'élançant dix arcs qui forment la voûte de la chapelle, autrefois peinte en bleu et semée d'étoiles d'or. La clef de cette belle coupole est à 47 mètr. au-dessus du sol; le diamètre de la chapelle est de 32 mètr. Au centre, et sur un piédestal de marbre blanc et de jaspe, est placé le tabernacle en bois peint, modèle de celui qui était projeté, et qui n'a jamais été construit. Deux autels latéraux sont dignes par leur élégance d'appeler toute l'attention des artistes; ils sont ornés de colonnes corinthiennes et de quatre grandes compositions de Bocanegra et de Juan de Sevilla représentant: *Jésus attaché à la colonne*, *la Vierge sur un trône de nuages apparaissant à saint Bernard*, *le Martyre de San Cecilio*, et *saint Basile donnant la règle à saint Benoît*.

Le chœur, placé au milieu de la nef et fermé par une grille en fer, communique vers la capilla mayor par une double barrière qui traverse le transept; il n'a rien de remarquable. La *Silleria* est d'un

goût médiocre, moitié gothique, moitié moderne, et les douze tableaux qui la surmontent sont des copies sans valeur de Herrera le vieux. Les orgues, d'un mauvais goût, ont des sons d'une très-grande puissance et des jeux très-variés. Le *trascoro*, œuvre presque colossale, chargée de marbres, de sculptures et d'ornements, ne dénote qu'un goût dépravé; on y remarque cependant, sur l'autel, une mosaïque représentant la tentation de saint Antoine.

La *Capilla real*, dont l'entrée principale, belle œuvre architecturale, se trouve entre la chapelle de Jesus Nazareno et celle de Santiago, fut construite pour recevoir les dépouilles mortelles de Ferdinand et d'Isabelle. La reine était morte en 1504, à Medina del Campo, et son corps avait été déposé au couvent de San Francisco de l'Alhambra; le roi mourut en 1516, à Madrigalejo, et fut apporté auprès d'Isabelle. Les deux corps furent transportés en grande pompe dans la nouvelle chapelle en 1525. La façade est de style gothique, avec fenêtres ogivales; la porte extérieure se compose d'un arc du même style, soutenu par deux piliers sur lesquels figurent deux hérauts d'armes; au centre, un aigle soutient les armes de Castille, et au-dessus de la corniche, trois statues représentent la Vierge, saint Jean-Baptiste et saint Jean Evangéliste. Charles Quint trouva ce tombeau de ses aïeux « trop étroit pour leur gloire, » et voulut d'abord le reconstruire; il ordonna que la plus grande magnificence fût apportée à la construction de leur mausolée. L'intérieur est riche, mais honteusement blanchi à la chaux, et forme une nef dont la voûte est soutenue par des groupes de sveltes colonnes accolées à la muraille. Une grille d'une grande richesse ferme l'extrémité, dans laquelle se trouvent le maître-autel et deux mausolées: l'un, en marbre de Carrare, renferme les restes de

Ferdinand et d'Isabelle, l'autre, en marbre de Macael, ceux de Jeanne la Folle et de Philippe I^{er} son mari. Le premier est de proportions majestueuses, il mesure 14 pieds de long, 12 pieds de large et 6 de hauteur. La base, placée au-dessus d'une plinthe de marbre noir, est ornée de fleurons, de feuillages, et porte une série de colonnettes entre lesquelles sont pratiquées des niches avec les statues en demi-relief des douze Apôtres. Aux quatre angles, sont des sphinx à têtes d'aigles et à pattes de lion, et au-dessus d'eux, quatre belles statues des docteurs de l'Église, les uns assis et méditant, les autres écrivant aux pieds des rois. Les deux statues royales, exécutées avec un grand art, sont couchées sur le sarcophage, sur de riches tapis et des coussins de velours. Ferdinand V est couvert de son armure, le manteau royal sur ses épaules, la couronne au front et l'épée dans les mains; on retrouve sur son visage la dignité, la résolution et la profonde astuce qu'il manifesta pendant sa vie. Isabelle est également couronnée, vêtue de ses habits de cour et tenant le sceptre. Deux lions sont couchés à leurs pieds, semblant veiller sur leur sommeil.

Le mausolée de Jeanne et de Philippe présente peut-être plus de richesse, mais moins de majesté; il est ce que fut leur règne. Les deux statues, couchées sur le couvercle, sont vêtues comme celles des Rois catholiques; des lions sont également étendus à leurs pieds. Un petit caveau, pratiqué au-dessous des deux mausolées, renferme les quatre cercueils de plomb, consolidés par des bandes de fer et distingués seulement par des initiales couronnées. On doit encore remarquer dans cette chapelle le rétable de l'autel, exécuté par Philippe de Bourgogne. Les statues et les ornements de toute nature qui le décorent sont d'un grand mérite, et l'ensemble appartient à

la première époque du style *plateresque*.

Il nous reste à mentionner la tour de la cathédrale; elle a 56 mètr. de haut, et devait s'élever de 24 mètr encore; elle est restée inachevée. Son architecture est de tous les ordres: dorique au premier, ionique au second, avec colonnes carrées, corinthien au troisième, avec colonnes rondes, le quatrième devait être toscan.

Grenade compte encore vingt-sept autres paroisses, parmi lesquelles il faut citer: *las Angustias*, sur les bords du Genil; l'église est élégante et surmontée de deux tours égales et de forme gracieuse; *Santa Ana*, où l'on voit une belle statue de *San Pantaleon*, par Jose Mora; *San Cristobal*, dans l'Albaycin; l'accès en est pénible, mais on en est dédommagé par une vue magnifique; *San José*, *San Juan de los Reyes*, *San Nicolas* et le *Salvador*, dans l'Albaycin, étaient d'anciennes mosquées arabes. La tour de *San José* est très-ancienne; *San Juan de los Reyes* fut la première qu'Isabelle fit consacrer au culte, la tour en est curieuse. *San Luis*, dans l'Albaycin, possède une image très-vénérée, qu'on nomme *el Cristo de la Luz*. La légende rapporte qu'en fouillant le sol auprès de la capilla mayor de l'église, on découvrit un souterrain, du fond duquel se fit entendre une voix qui disait: « Creusez et vous trouverez la lumière! » Les travailleurs poussèrent activement leur tâche et découvrirent tout à coup un Christ resplendissant, éclairé par une lampe merveilleuse. Une chapelle fut construite pour recevoir la sainte image, qui fut ensuite placée sur le maître-autel.

Des dix-neuf couvents de moines qui furent fondés à Grenade après la conquête, pas un ne subsiste aujourd'hui, et les nombreuses richesses qu'ils renfermaient, tableaux de maîtres, livres précieux, belles sculptures, chefs-

d'œuvre architectoniques, tout à disparu, tout a été dispersé et pillé. Il reste quelques vestiges de *San Basilio* sur les bords du Genil, de la *Cartuja*, dont l'église a survécu avec une minime partie des belles œuvres qu'elle renfermait; de *San Geronimo*, dont la chapelle possédait le mausolée du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, sculpté par Berruguete et Bercera. Ce mausolée, non moins précieux comme œuvre d'art que respectable comme souvenir, a complètement disparu, l'asile du capitaine a été violé, et c'est à grand'peine qu'on est parvenu à en retrouver quelques ossements. Le couvent de *Santo Domingo*, fondé par le célèbre inquisiteur Torquemada, avait reçu en don un magnifique jardin, ancien lieu de plaisance des rois maures, dont il existe encore une partie, avec ses belles allées de lauriers et un pavillon orné de stucs et de peintures. Le couvent a été transformé en musée de peinture et est occupé par l'Académie des beaux-arts; l'église est encore somptueuse, on en admire le portail et la capilla mayor.

Parmi les couvents de religieuses, on cite celui *del Angel*, avec des peintures de Cano, de Murillo et de Cieza; celui de *Santa Isabel*, qui était, du temps des Maures, une maison religieuse où habita une princesse du sang royal; celui de *Zafra*, dans l'église duquel on remarque quatorze toiles avec des figures à mi-corps représentant le Sauveur, la Vierge et les douze Apôtres peints par Alonso Cano; celui de *Sainte Marie Egyptienne*, qui sert aujourd'hui de refuge aux femmes perdues.

MONUMENTS HISTORIQUES.—Nous venons de décrire rapidement les monuments et les édifices qui appartiennent à la ville moderne, nous avons à décrire ceux qui attirent la curiosité des voyageurs, l'intérêt et le souvenir de l'artiste, chefs-d'œuvre restés jusqu'à notre époque comme modèles et comme

témoignage de la science d'un autre temps. Lorsqu'on part de la place Neuve, que supporte cette longue voûte inébranlable attribuée aux Romains, on monte lentement la calle de Gomelès, qui rappelle un nom resté célèbre dans les derniers temps de la Grenade chevaleresque. En haut de cette rue, on rencontre la *Puerta de las Granadas*; c'est une espèce d'arc triomphal, appuyé sur les ruines du vieux mur et construit au temps de Charles-Quint, sur la place où existait l'ancienne porte arabe de *Bib-el-Aujar*. Le monument présente une porte de six mètres de hauteur, ornée de deux colonnes d'ordre toscan, et deux portes fausses plus petites, des deux côtés. Au-dessus de l'arc se déploie l'aigle impériale, tenant l'écusson aux armes de Charles Quint; à droite et à gauche, des Génies déformés par le temps représentent l'abondance et la paix, et sur le couronnement se dressent trois grenades. Cette porte franchie, on a devant soi les bosquets et les jardins qui entourent l'Alhambra, de longues allées de peupliers, de saules, des massifs d'orangers, de cyprès, de cerisiers, d'acacias. Trois chemins se présentent au visiteur : l'un, à gauche, conduit à la *Puerta judiciaria*, la pente en est rapide; l'autre, à droite, descend au champ de *los Martires*; celui du milieu conduit directement au Generalife et à la colline *del Sol*. En suivant ce dernier, on rencontre d'abord une fontaine qui mérite peu d'attention, puis bientôt un pavillon de repos, entouré de cerisiers et de massifs de fleurs, voisin d'un bassin dont les eaux jaillissent à plus de 30 pieds de hauteur. Enfin, tournant à gauche, on aperçoit une grosse tour massive, qui défend l'entrée principale du palais maure, et auprès d'elle, vers la gauche, une magnifique fontaine, nommée le *Pilar de Carlos V*, ornée de statues, de Génies marins, de dauphins, de têtes de

Fleuves versant l'eau, avec l'inscription à l'honneur de Charles Quint, et la devise : *Plus ultra*. C'est derrière le mur auquel cette fontaine est appuyée et au pied de la grosse tour que nous avons indiquée, que se trouve la *Puerta judiciaria*, ou du Tribunal. Elle présente d'abord un bel arc en fer-à-cheval, sur la clef duquel est sculpté, sur une plaque de marbre blanc, une main avec l'avant-bras, levée droit vers le ciel. Plus haut, on aperçoit une clef sculptée dans la frise, et on prétend que les Maures disaient aux chrétiens : « Vous entrerez à Grenade lorsque la main aura rejoint la clef. » La main ouverte est un emblème arabe, elle met en fuite les armées ennemies et rend inutiles les conjurations des sorciers. La clef est le principal signe de la loi du Muslim, elle représente les pouvoirs que Dieu donna au prophète d'ouvrir et de fermer les portes du ciel. A 5 mètr. au delà de la première entrée, se trouve la seconde porte en arc ovale, soutenue par des colonnes à riches chapiteaux, entourées de guirlandes et de rubans sur lesquels courent des inscriptions. « Cette tour, dit M. Théophile Gautier, à qui nous emprunterons quelques fragments de son exacte et intéressante description de l'Alhambra, cette tour crénelée, massive, glacée d'orange et de rouge sur un fond de ciel cru, ayant derrière elle un abîme de végétation, la ville en précipice et plus loin de longues bandes de montagnes, veinées de mille nuances comme des porphyres africains, forme au palais arabe une entrée vraiment majestueuse et splendide. »

On sort de la tour par une troisième porte, maladroitement restaurée, et on pénètre dans une étroite allée qui débouche sur la *plaza de los Algibes* (des Citernes). A droite, on aperçoit un portique nommé la *Puerta del Vino*. C'est une des constructions les plus élégantes et les plus solides du pa-

lais. On suppose qu'il servait d'oratoire; il est couvert d'inscriptions confondues avec les ornements sculptés, et parmi elles on remarque la devise d'Alhamar : « Dieu seul est vainqueur. » De ce portique on débouche sur la *Plaza de los Algibes*. Au-dessous de cette place s'étendent des citernes magnifiques, auxquelles on descend par un escalier voûté de 60 marches. On se trouve dans deux salles construites en maçonnerie et en brique, recouvertes d'un enduit luisant et dur comme le marbre. Elles mesurent 117 pieds de long sur 24 de large; les voûtes, élevées de 17 pieds, sont soutenues par des arcs ovales de deux pieds de saillie. L'eau qui y est amenée par une dérivation du Darro, s'y conserve dans une grande pureté. Les aguadores de la ville y viennent faire leur provision. Un côté de la place de los Algibes est occupé par les tours *Quebrada, del Homenage, de la Armeria, de la Vela*, dont la cloche annonce les heures de la distribution des eaux, puis par des parapets de pierre où l'on peut s'accouder pour admirer le merveilleux spectacle de la ville et de la Vega. De l'autre côté, s'étend le palais de Charles-Quint, grand monument de la Renaissance, « qu'on admirerait partout ailleurs, dit M. Théophile Gautier, mais que l'on maudit ici lorsqu'on songe qu'il couvre une égale étendue de l'Alhambra, renversée exprès pour emboîter sa lourde masse. »

Charles-Quint, dans un voyage à Cordoue, s'étant trouvé trop à l'étroit dans l'Alcazar des rois maures, résolut de faire construire ce palais qui fut continué par Philippe II, et qui, bien qu'inachevé, est le plus riche et le plus élégant des édifices de cette époque et de ce style en Espagne. Son architecture est gréco-romaine; le plan est carré et mesure 220 pieds de côté; il repose sur des souterrains magnifiques, aujourd'hui remplis de décom-

bres. Trois de ses faces sont richement décorées; la devise impériale *Plus ultra* y rencontre la devise d'Alhamar : *Dieu seul est vainqueur*; les arabesques s'y confondent avec les riches ornements de l'architecture gréco-romaine. L'intérieur mérite d'être visité; le centre du palais est occupé par un patio circulaire entouré d'une galerie voûtée soutenue par 32 colonnes doriques en marbre, hautes de 18 pieds; entre lesquelles ont été pratiquées des niches et des médaillons pour recevoir des statues et des bustes. Ce somptueux monument marche insensiblement vers sa ruine; ses bâtiments, ses galeries sont restés depuis 1633 sans toiture, et quelle que soit la clémence de ce beau climat, les pluies minent ses voûtes, et les enfants attaquent à coups de pierres ses beaux reliefs et ses statues.

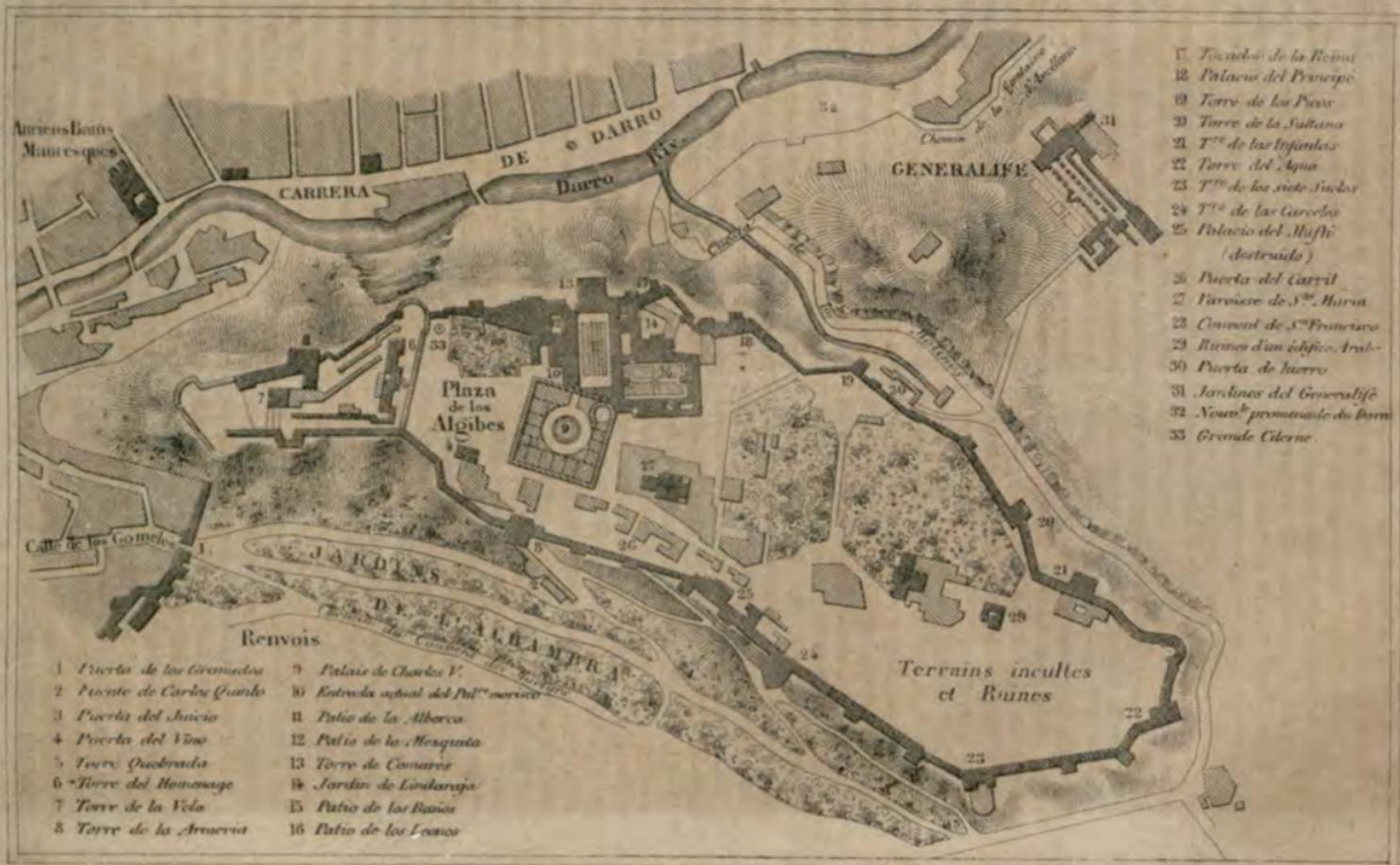
L'*Alhambra*, le merveilleux palais arabe, occupait autrefois un rectangle de 400 pieds de long et 250 de large; il comprenait quatre cours intérieures, la cour des Lions, une seconde toute semblable, et deux autres avec de doubles galeries pour l'habitation d'hiver. La façade principale qui était au N. fut démolie pour faire place au palais de Charles-Quint. Sa porte principale ouvrait sur le *patio de los Arrayanes*, et on n'y pénètre aujourd'hui que par un long corridor situé dans l'angle du palais impérial. Le *patio de los Arrayanes* (des Myrtes) qui s'appelle aussi *patio de la Alberca* (du Réservoir) ou du *Mezouar* (bain des femmes), est un vaste espace de 150 pieds de long, et de 82 de large, pavé en marbre de Macael.

* En débouchant de ces couloirs obscurs dans cette large enceinte inondée de lumière, dit M. Théophile Gautier, l'on éprouve un effet analogue à celui du Diorama. Il vous semble que le coup de baguette d'un enchanteur vous a transporté en plein Orient, à quatre ou cinq siècles en arrière.

Le temps, qui change tout dans sa marche, n'a modifié en rien l'aspect de ces lieux.

« Au milieu de la cour est creusé un grand réservoir de 3 ou 4 pieds de profondeur, en forme de parallélogramme, bordé de deux plates-bandes de myrtes et d'arbustes, terminé à chaque bout par une espèce de galerie à colonnes fluettes supportant des arcs moresques d'une grande délicatesse. Des bassins à jet d'eau dont le trop plein se dégorge dans le réservoir par une rigole de marbre, sont placés sous chaque galerie, et complètent la symétrie de la décoration. À gauche se trouvent les archives et la pièce où, parmi des débris de toutes sortes, est relégué, il faut le dire à la honte des Grenadins, le magnifique vase de l'*Alhambra*, en porcelaine émaillée de dessins bleu et or, qui ornait jadis le jardin de Lindaraja, monument d'une rareté inestimable, tout couvert d'ornements et d'inscriptions, qui ferait à lui seul la gloire d'un musée, et que l'incurie espagnole laisse se dégrader dans un recoin ignoble. De ce côté sont aussi les passages qui conduisent à l'ancienne mosquée, convertie en église lors de la conquête sous l'invocation de sainte Marie de l'*Alhambra*. À droite, tout auprès de l'entrée, se trouve un vestibule dont la restauration date du règne de Philippe V, et que ferme une mesquine barrière de bois. Il communique avec le célèbre patio des Lions où nous nous retrouverons tout à l'heure. Au-dessus, et sur la face droite de la cour, sont les logements des gens de service. Dans le fond, au-dessus du vilain toit de tuiles rondes qui a remplacé les poutres de cèdre et les tuiles dorées de la toiture arabe, s'élève majestueusement la tour de Comarès, dont les créneaux découpent leurs dentelures vermeilles dans l'admirable limpidité du ciel. Cette tour renferme la salle de *Embajadores*, et com-

L'ALHAMBRA



- 17 *Tocados de la Reina*
- 18 *Palacio del Principe*
- 19 *Torre de las Peñas*
- 20 *Torre de la Sultana*
- 21 *T^{ra} de las Infantas*
- 22 *Torre del Agua*
- 23 *T^{ra} de las siete Suelos*
- 24 *T^{ra} de las Carceles*
- 25 *Palacio del Hufli (desechado)*
- 26 *Puerta del Carril*
- 27 *Paroisse de S^{te} Maria*
- 28 *Convent de S^{te} Francisco*
- 29 *Ruinas d'un edifice Arab.*
- 30 *Puerta de hierro*
- 31 *Jardines del Generalife*
- 32 *Nuevo promenade de Fern*
- 33 *Grande Citerne*

Renvois

- 1 *Puerta de las Granadas*
- 2 *Puerta de Carlos Quinto*
- 3 *Puerta del Juicio*
- 4 *Puerta del Vino*
- 5 *Torre Quebrada*
- 6 *Torre del Monarca*
- 7 *Torre de la Vela*
- 8 *Torre de la Armeria*
- 9 *Palacio de Charles V.*
- 10 *Entrada actual del Pal^{acio} morisco*
- 11 *Patio de la Alberca*
- 12 *Patio de la Mezquita*
- 13 *Torre de Comares*
- 14 *Jardin de Lindaraja*
- 15 *Patio de las Bañes*
- 16 *Patio de los Leones*

munique avec le patio de los Arayanés par une espèce d'antichambre nommée la Barca à cause de sa forme.

« L'antichambre de la salle des Ambassadeurs est digne de sa destination : la hardiesse de ses arcades, la variété, l'enlacement de ses arabesques, les mosaïques de ses murailles, le travail de sa voûte de stuc, fouillée comme un plafond de grotte à stalactites, peinte d'azur, de vert et de rouge, dont les traces sont encore visibles, forment un ensemble d'une originalité et d'une bizarrerie charmantes.

« De chaque côté de la porte qui mène à la salle des Ambassadeurs, dans le jambage même de l'arcade, au-dessus du revêtement de carreaux vernissés dont les triangles de couleurs tranchantes garnissent le bas des murs, sont creusées, en forme de petites chapelles, deux niches de marbre blanc (*los babucheros*) sculptées avec une extrême délicatesse. C'est là que les anciens Maures déposaient leurs babouches avant d'entrer, en signe de déférence.

« La salle des Ambassadeurs, la plus grande de l'Alhambra, remplit tout l'intérieur de la tour de Comarès. Elle forme un carré parfait de 160 pieds carrés; ses murs s'élèvent à 68 pieds; trois fenêtres, dont les embrasures sont profondes comme de petites chambres, l'éclairent, une sur chaque côté, celui de la porte excepté. Le plafond, de bois de cèdre, offre les combinaisons mathématiques si familières aux architectes arabes : tous les morceaux sont ajustés de façon à ce que leurs angles sortants ou rentrants forment une variété infinie de dessins; le plafond primitif, que celui-ci a remplacé, était, dit-on, une précieuse merveille tout étincelante de nacre, de jaspe et de porphyre. Les murailles disparaissent sous un réseau d'ornements si serrés, si inextricablement enlacés, qu'on ne saurait

mieux les comparer qu'à plusieurs guipures posées les unes sur les autres. L'architecture gothique, avec ses dentelles de pierre et ses rosaces découpées à jour, n'est rien à côté de cela. Les truelles à poisson, les broderies de papier frappées à l'emporte-pièce, peuvent seules en donner une idée. Un des caractères du style moresque est d'offrir très-peu de saillies et très-peu de profils. Toute cette ornementation se développe sur des plans unis et ne dépasse guère 4 à 5 pouces de relief; c'est comme une espèce de tapisserie exécutée dans la muraille même. Un élément particulier la distingue : c'est l'emploi de l'écriture comme motif de décoration; il est vrai que l'écriture arabe avec ses formes contournées et mystérieuses se prête merveilleusement à cet usage. Les inscriptions, qui sont presque toujours des *suras* du Coran ou des éloges aux différents princes qui ont bâti et décoré les salles, se déroulent le long des frises, sur les jambages des portes, autour de l'arc des fenêtres, entremêlées de fleurs, de rinceaux, de lacs et de toutes les richesses de la calligraphie arabe. Celles de la salle des Ambassadeurs signifient *Gloire à Dieu, puissance et richesse aux croyants*, ou contiennent les louanges d'Abu Nazar, qui, *s'il eût été transporté tout vivant dans le ciel, eût effacé l'éclat des étoiles et des planètes*. D'autres bandes sont chargées de l'éloge d'Abu Abd Allah, autre sultan qui fit travailler à cette partie du palais. Les fenêtres sont chamarrées de pièces de vers en l'honneur de la limpidité des eaux du réservoir, de la fraîcheur des arbustes et du parfum des fleurs qui ornent la cour du Mezouar, qu'on aperçoit, en effet, de la salle des Ambassadeurs, à travers la porte et les colonnettes de la galerie.

« Les meurtrières à balcon intérieur percées à une grande hau-

teur du sol, le plafond en charpente sans autres décorations que des zigzags et des enlacements formés par l'ajustement des pièces, donnent à la salle des Ambassadeurs un aspect plus sévère qu'aux autres salles du palais. De la fenêtre du fond l'on jouit d'une vue merveilleuse sur le ravin du Darro. »

De la salle des Ambassadeurs l'on va, par un long corridor de construction relativement moderne, au *tocador*, *peñador* ou *mirador de la reina*. Les deux premiers noms indiquent que cette pièce était affectée à la toilette d'une reine; le troisième a pour motif la vue magnifique dont on jouit de ses fenêtres. C'est un petit pavillon situé sur le haut d'une tour, et dont les rois arabes avaient fait d'abord un oratoire. Dans l'antichambre qui précède on remarque une dalle de marbre percée de petits trous pour laisser passer la fumée des parfums que l'on brûlait sous le plancher. Le mirador a été restauré du temps de Charles-Quint, et plus tard, sous Philippe V, et sur les murs on voit encore des fresques de Bartolomé Raxis, Alonso Perez et Juan de la Fuente, représentant des vues de villes et de ports de mer. Sur la frise s'entrelacent avec des groupes d'amours et des ornements italiens de bon goût, les chiffres d'Isabelle et de Philippe V.

On descend du *tocador* de la reina dans le *patio de Lindaraja*. C'est un jardin de forme irrégulière planté de fleurs et de myrtes, dont les murs sont tapissés d'orangers, de cédrats, de limons, de jasmins et d'acacias. Au centre est une belle fontaine dont le bassin, de 12 pieds de diamètre, est semé d'étoiles. Au milieu s'élève un piédestal soutenant une vasque en forme de conque, autour de laquelle se déroule une inscription maintenant illisible. Une galerie, soutenue par de frêles colonnes, borde deux des côtés de

ce jardin qu'on traverse pour arriver aux salles de bains (*baños reales*).

C'est d'abord une grande salle de 16 pieds de longueur, sur 12 de largeur, pavée en marbre, et couverte d'une voûte en brique percée de petits jours qui ressemblent à des étoiles, et au milieu de laquelle sont de grandes cuves de marbre blanc de 3 pieds de profondeur. Dans une autre pièce on voit des baignoires plus petites qui étaient destinées aux jeunes princes, puis au delà une salle carrée, la mieux ornée de cette partie de l'habitation royale, entourée d'une galerie dans laquelle sont pratiquées deux alcôves soutenues par des colonnes de marbre blanc. On y plaçait les lits de repos des sultanes. La muraille est revêtue, à 6 pieds de hauteur, d'une mosaïque de faïences vernissées au-dessus desquelles courent les devises des deux époques, l'une latine, *Plus ultra*, l'autre arabe, *Dieu seul est vainqueur*. On voit encore à une quinzaine de pieds du sol une galerie où se plaçaient les musiciens et les chanteurs.

Avec le patio de Lindaraja communique également la *sala de Secretos*, dont la voûte, construite sous Charles-Quint, a la propriété acoustique de conduire les sons d'un angle à l'angle opposé; on descend aussi, par la cour des bains, vers la *sala de las Ninfas*, pratiquée au-dessous de l'antichambre de la salle des Ambassadeurs; on y remarque deux statues de nymphes placées contre les montants de la porte, deux faunes attachés à des arbres, et surtout un bas-relief en marbre de Carrare placé au-dessus de la porte, et représentant Jupiter changé en cygne et caressant Lédà, d'une liberté de composition et d'une audace de ciseau extraordinaires.

Nous avons dit que la célèbre cour des Lions (*patio de los Leones*) communique avec la cour des Arrayanes.

La cour des Lions a 120 pieds de long, 73 de large; les galeries qui l'entourent mesurent 22 pieds de haut. Elles sont formées par 128 colonnes de marbre blanc appareillées dans un désordre symétrique de 4 en 4 et de 3 en 3; ces colonnes, dont les chapiteaux très-ouvrés conservent des traces d'or et de couleur, supportent des arcs d'une élégance extrême et d'une coupe toute particulière. Au milieu de deux des côtés s'avancent sur la cour deux élégants portiques de 29 pieds de haut, soutenus par un même système de colonnes, mais écrasés sous de lourdes toitures en tuiles rondes qui ont remplacé les jolies terrasses aériennes qui surmontaient l'édifice. Ces portiques et les galeries qui enveloppent la cour forment intérieurement un ravissant ensemble d'arcs pendants, de petites voûtes, de niches et de colonnettes soutenant une coupole de bois ouvragé et assemblé comme une précieuse marqueterie. Le sol est dallé en marbre blanc, et au milieu s'élève une vasque de 4 pieds de diamètre avec un jet d'eau. Au centre du patio, qui jusqu'en ces derniers temps était planté d'orangers, de rosiers, de jasmins, de camélias et d'autres fleurs choisies, se trouve une fontaine ornée dans le style de tout ce qui l'entoure. La vasque qui forme un polygone à douze côtés, de 10 pieds 1/2 de diamètre et 2 pieds de profondeur, est soutenue par douze lions grossièrement sculptés. « Les pattes, dit M. Théophile Gautier, sont de simples piquants pareils à ces morceaux de bois à peine dégrossis qu'on enfonce dans le ventre des chiens de carton pour les faire tenir en équilibre; les muses, rayés de barres transversales, sans doute pour figurer les moustaches, ressemblent parfaitement à des museaux d'hippopotame; les yeux sont d'un dessin par trop primitif qui rappelle les informes essais des

enfants. Cependant ces douze monstres, en les acceptant, non pas comme lions, mais comme chimères, comme caprices d'ornement, font avec la vasque qu'ils supportent, un effet pittoresque et plein d'élégance qui aide à comprendre leur réputation. La *taza de los Leones* jouit dans les poésies arabes d'une réputation merveilleuse, il n'est pas d'éloges dont on ne comble ces superbes animaux. » Du centre de la vasque s'élève une base qui supporte une autre vasque plus petite de 4 pieds de diamètre et de 18 pouces de profondeur; un jet d'eau en jaillit à une assez grande hauteur; d'autres s'élançant de la grande vasque, et les lionseux-mêmes versent par la gueule des torrents sur le marbre de la cour. Cette cour est le plus précieux des monuments arabes que possède l'Espagne, mais elle est malheureusement mal conservée; la toiture dont nous avons parlé est d'un aspect ignoble, et sous prétexte de restauration on a gratté les colonnes et la fontaine d'une façon grossière, et on a impitoyablement détruit ou effacé les sculptures, les arabesques et les inscriptions qui les ornaient.

« Quand on entre dans la cour, on a en face de soi, au fond du parallélogramme et précédée par l'un des portiques, la salle du Tribunal, dont la voûte renferme un monument d'art d'une rareté et d'un prix inestimables. Ce sont des peintures arabes, les seules peut-être qui soient parvenues jusqu'à nous. L'une d'elles représente la cour des Lions même avec la fontaine très-reconnaissable, mais dorée; quelques personnages, que la vétusté de la peinture ne permet pas de distinguer nettement, semblent occupés d'une joute ou d'une passe d'armes. L'autre a pour sujet une espèce de divan où se trouvent rassemblés les rois maures de Grenade, dont on discerne encore fort bien les burnous blancs, les têtes olivâtres,

la bouche rouge et les mystérieuses prunelles noires. La troisième représente une dame assistant au combat de deux chevaliers, une autre dame gardée à vue par un lion couché devant elle et vers laquelle se dirigent pour la délivrer un enchanteur et un chevalier.

« Ces peintures, à ce que l'on prétend, sont sur cuir préparé, collé à des panneaux de cèdre, et servent à prouver que le précepte du Coran qui défend la représentation des êtres animés n'était pas toujours scrupuleusement observé par les Maures, quand bien même les douze lions de la fontaine ne seraient pas là pour confirmer cette assertion.

« A gauche, au milieu de la galerie, dans le sens de la longueur, se trouve la salle des Deux Sœurs, qui fait pendant à la salle des Abencérages. Ce nom de *las Dos Hermanas* lui vient de deux immenses dalles de marbre blanc de Macael, de grandeur égale et parfaitement semblables, que l'on remarque à son pavé. La voûte ou coupole, que les Espagnols appellent fort expressivement *media naranja* (demi-orange), est un miracle de travail et de patience. C'est quelque chose comme les gâteaux d'une ruche, comme les stalactites d'une grotte, comme les grappes de globules savonneux que les enfants soufflent au moyen d'une paille. Ces myriades de petites voûtes, de dômes de trois ou quatre pieds qui naissent les uns des autres, entre-croisant et brisant à chaque instant leurs arêtes, semblent plutôt le produit d'une cristallisation fortuite que l'œuvre d'une main humaine; le bleu, le rouge et le vert brillent encore dans le creux des moulures d'un éclat presque aussi vif que s'ils venaient d'être posés. Les murailles, comme celles de la salle des Ambassadeurs, sont couvertes, depuis la frise jusqu'à hauteur d'homme, de broderies de stuc d'une délicatesse et d'une

complication incroyables. Le bas est revêtu de ces carreaux de terre vernie où des angles noirs, verts et jaunes, forment mosaïque avec le fond blanc. Le milieu de la pièce, selon l'invariable usage des Arabes, dont les habitations ne semblent être que de grandes fontaines enjolivées, est occupé par un bassin et un jet d'eau. »

La salle des Abencérages est presque semblable à celle des Deux Sœurs et n'a rien de particulier que son ancienne porte de bois assemblé en losanges, qui date du temps des Maures. Au milieu de la salle est un grand bassin de marbre avec un jet d'eau, c'est dans ce bassin que tombèrent les têtes des trente-six Abencérages attirés dans un piège par les Zégeries. Les autres Abencérages auraient tous éprouvé le même sort sans le dévouement d'un petit page qui courut prévenir les survivants, au risque de sa vie, et les empêcher d'entrer dans la fatale cour. On fait remarquer au fond du bassin de larges taches rougeâtres, qui peuvent bien n'être que de la rouille, et que la tradition, à laquelle il faut toujours croire, affirme provenir du sang des victimes.

On ne doit pas négliger de visiter, au milieu de ces merveilleux souvenirs, la *Capilla real*, rarement ouverte cependant. Elle offre la singulière confusion des chiffres et des devises arabes sur ses lambris de faïence, et des armoiries chrétiennes accompagnées des colonnes d'Hercule et de la devise *Plus ultra*. Sur l'autel on voit une *Adoration des Mages* de Rincon, remarquable par le dessin et par l'exécution des draperies; des deux côtés sont placés deux satyres qui ne sont certainement pas là à leur place.

Ce que nous venons de décrire constitue la partie la plus importante de ce qui reste du célèbre palais arabe. Il s'étendait vers l'Orient, au delà de la galerie qui fait

suite au *tocador de la reina*, et on peut reconnaître encore quelques vestiges des bâtimens qui occupaient cette immense enceinte.

C'est du côté du couchant que commença la construction de l'Alhambra qui reçut ce nom — la Rouge — parce que, dit l'historien Alkatib, on y travaillait la nuit à la lueur rouge de grandes torches de bois odoriférant. Ce fut Alhamar le Grand qui jeta les fondemens de la tour la plus ancienne, la *Vela*, et de la citadelle de l'*Alcazaba* qui se trouve en face de la partie méridionale du palais de Charles-Quint. On n'y voit plus aujourd'hui que trois tours ruinées reliées par un pan de muraille restauré au xvi^e siècle. Deux de ces tours sont inhabitables; la dernière, celle du *Homenage*, sert encore de prison. On croit que l'*Alcazaba* occupe l'emplacement de l'ancien Capitole romain. Vers la partie S. se trouve une porte qui donne entrée dans une place d'armes entourée de ruines, et en face de cette porte on signale une citerne célèbre par la fraîcheur de ses eaux. Elle renferme, dans une espèce de souterrain, une fontaine dont la vasque, taillée dans un seul bloc de marbre de Macael, représente des lions poursuivant et mettant en pièces d'autres animaux; l'exécution est grossière, mais cependant le dessin est supérieur à celui de la fontaine des Lions. C'est une des œuvres les plus anciennes de l'art arabe.

La tour de la Vela a 82 pieds de haut et 56 en carré; on monte au sommet par un escalier voûté, sombre, étroit et tortueux qui donne entrée dans quelques salles sans intérêt. Sur la plate-forme s'élevée, au côté N., une tourelle crénelée renfermant la cloche. Nous avons dit que celle-ci règle la distribution des eaux dans la Vega, elle annonce aussi les heures de nuit par une sonnerie particulière. Dans les grandes émotions populaires, ses sons ont une

immense influence sur le peuple de Grenade qui ne sait pas résister à son appel. On la met en branle pendant vingt-quatre heures, sans aucun arrêt, une fois l'an, le jour anniversaire de la prise de Grenade — 2 janvier 1492. — le peuple s'empresse à se pendre à la corde, les jeunes filles surtout, parce que celle qui parvient à sonner le plus fort est sûre de trouver un mari dans l'année.

On découvre de la plate-forme de la tour de la Vela un panorama admirable. D'abord, au premier plan, l'Alhambra avec ses ruines, ses souvenirs arabes, ses jardins, ses promenades, le palais inachevé de l'empereur avec son patio qu'on prendrait pour un cirque romain, la tour élevée de l'église Santa Maria. Plus loin, le Generalife avec ses fontaines, ses bosquets de lauriers et ses cyprès séculaires. A l'O. le mont Illipulitano derrière lequel s'étend une vallée délicieuse qu'on a nommée le Valparaiso (la vallée du paradis). Ses hauteurs sont couvertes de nopals et de peupliers gigantesques à l'ombre desquels se cache la maison où reposent les restes de san Cecilio. Au delà, les Sierras de Cogollos où naît le Darro, de Moelin et de Colomera, hérissées de rochers et plantées d'oliviers avec des vignes sur tous les points culminants. Plus près, les collines de San Cristobal et de San Miguel couronnées de temples catholiques, enveloppées de vieilles murailles et semées d'habitations à demi ruinées. Vers le N. la Sierra Elvira, stérile, brûlée par les foyers volcaniques qui couvent encore dans son sein et d'où jaillissent des eaux salutaires. Puis les montagnes de Parapanda déchirées par les tremblemens de terre. En descendant du N. les Sierras de Montefrio qui donnent trente pour un; celles de Laja où l'eau jaillit de toutes parts et au pied desquelles le Genil s'ouvre un passage; celles d'Alhama, aux bains célèbres; la grande chaîne

de Padul, qui se rattache aux sommets neigeux de Mulahacen et de Veleta, enfin la Vega qui, selon l'expression du poëte :

..... *Parece capa verde*
Con pasamanos de plata.

Ressemble à un manteau vert avec des passéments d'argent.

Elle est couverte de villages et de métairies, de bosquets d'oliviers, de terres de tous produits. Le Genil qui la traverse charrie de l'argent sur un lit taillé dans les marbres précieux. Enfin la ville avec ses maisons accumulées, ses édifices élégants, ses belles promenades, ses monuments de tous les temps et de toutes les civilisations. Un ciel bleu d'une merveilleuse pureté, glacé de reflets blancs par la réverbération des neiges du Veleta, enveloppe ce magnifique paysage.

En sortant de l'Alcazaba on visite les *Adarvès*, fortifications construites par le marquis de Mondejar, puis l'église de *Santa Maria*, édifice solide et correct élevé au XVIII^e siècle sur les ruines de l'ancienne grande mosquée. Elle affecte la forme d'une croix latine, une gracieuse coupole domine le transept. On y remarque quelques tableaux des Ciezarès, des perspectives italiennes d'une certaine valeur, une statue de la *Virgen de la Piedad*, attribuée à Torquato Ruiz del Peral et des statuettes de l'ancienne école allemande.

Le palais du *Cadi*, le palais de *Muzales Bains* et une partie de la grande mosquée, sont aujourd'hui des jardins dans lesquels on rencontre à peine quelques vestiges des monuments passés; la tour *del Agua*, la tour *del Candil*, celle de la *Cautiva* où fut enfermée Isabel de Solis, ne sont plus que des monceaux de pierres parmi lesquels croissent les figuiers, les ronces, les rosiers sauvages et le lierre. On peut néanmoins visiter encore la *torre de las Infantas*, re-

marquable par la délicatesse de ses ornements, la petitesse de ses fenêtres et la disposition des appartements qu'elle renferme. Elle est habitée aujourd'hui par une pauvre famille qui, dans les nuits pluvieuses, trouve à peine sous les voûtes un coin qui soit à l'abri des intempéries.

En face du côté N. de l'église paroissiale on aperçoit une habitation basse dans laquelle existent encore les restes du *Panthéon arabe*, dont on a conservé et publié les inscriptions sépulcrales. La principale pièce est une salle carrée de quinze pieds, terminée en coupole et éclairée par douze fenêtres. Chacun des quatre murs est percé d'ouvertures qui communiquaient à d'autres salles maintenant ruinées.

Nous signalerons encore au visiteur, après qu'il aura traversé les ruines de la maison du marquis de Mondejar et un jardin appartenant au señor Teruel dans lequel ont été recueillis quelques débris peu intéressants, un autre petit jardin où s'élève une petite habitation qui fut autrefois un oratoire ou *Mirab*. — Ce mot est une corruption du mot arabe *Min-Ruhh*, qui signifie, à peu près, la demeure de l'esprit de Dieu ou du prophète. — C'est une salle rectangulaire de quatorze ou quinze pieds sur douze, avec deux fenêtres percées dans les arcs des deux côtés, au fond de laquelle est pratiquée une niche octogone de deux pieds de diamètre et huit de hauteur, terminée en coupole. Cette niche recevait le Coran. Dans ce jardin on remarque encore deux lions colossaux assis, d'un dessin et d'une exécution comparable à ceux des lions de la fameuse fontaine.

Signalons enfin la *Torre de los Picos*, ainsi nommée de la forme

¹ Trompé par la similitude de ce mot avec le vocable espagnol *mirar*, nous l'avons mal à propos traduit, à propos de la mosquée de Cordoue, par « le lieu vers lequel on regardait. »

aiguë de ses crénaux, l'une des mieux conservées du palais. Un chemin couvert la faisait communiquer avec la *Puerta de Hierro*.

On sort par cette porte, on descend par un chemin creux en pente rapide qui croise le ravin de *los Molinos*, et qui s'élève ensuite sur les pentes d'un mamelon dépendant de la même montagne.

« Rien n'est plus ravissant à la cheivre, dit M. Th. Gautier, que ce chemin, qui a l'air d'être tracé à travers une forêt vierge d'Amérique, tant il est obstrué de feuillages et de fleurs, tant on y respire un vertigineux parfum de plantes aromatiques. La vigne jaillit par les fentes des murs lézardés, et suspend à toutes les branches ses vrilles fantasques et ses pampres découpés comme un ornement arabe; l'aloès ouvre son éventail de lames azurées, l'oranger contourne son bois noueux et s'accroche de ses doigts de racines aux déchirures des escarpements. Tout fleurit, tout s'épanouit dans un désordre touffu et plein de charmants hasards. Une branche de jasmin qui s'égare mêle une étoile blanche aux fleurs écarlates du grenadier; un laurier, d'un bord du chemin à l'autre, va embrasser un cactus, malgré ses épines. La nature, abandonnée à elle-même, semble se piquer de coquetterie, et vouloir montrer combien l'art, même le plus exquis et le plus savant, reste toujours loin d'elle.

« Au bout d'un quart d'heure de marche, on arrive au *Généralife*, qui n'est en quelque sorte que la *casa de campo*, la maison de plaisance de l'Alhambra; ce mot signifie, en effet, la maison des fêtes. L'extérieur, comme celui de toutes les constructions orientales, en est fort simple : de grandes murailles sans fenêtres et surmontées d'une terrasse avec une galerie en arcades, le tout coiffé d'un petit belvédère moderne. Il ne reste du Généralife que des arcades et de grands panneaux d'arabesques

malheureusement empâtés par des couches de lait de chaux renouvelées avec une obstination de propreté désespérante. Petit à petit, les délicates sculptures, les guillichis merveilleux de cette architecture de fées s'oblitérent, se bouchent et disparaissent. Ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une muraille vaguement vermiculée, était autrefois une dentelle découpée à jour, aussi fine que ces feuilles d'ivoire que la patience des Chinois ciselle pour les éventails. La brosse du badigeonneur a fait disparaître plus de chefs-d'œuvre que la faux du Temps, s'il nous est permis de nous servir de cette expression mythologique et surannée. Dans une salle assez bien conservée, on remarque une suite de portraits enfumés des rois d'Espagne, qui n'ont qu'un mérite chronologique.

« Le véritable charme du Généralife, ce sont ses jardins et ses eaux. Un canal, revêtu de marbre, occupe toute la longueur de l'enclos, et roule ses flots abondants et rapides sous une suite d'arcades de feuillage formées par des ifs contournés et taillés bizarrement. Des orangers, des cyprès, sont plantés sur chaque bord; au pied de l'un de ces cyprès d'une monstrueuse grosseur, et qui remonte au temps de Maures, la favorite de Boabdil, s'il faut en croire la légende, prouva souvent que les verrous et les grilles sont de minces garants de la vertu des sultanes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'if est très-gros et fort vieux.

« La perspective est terminée par une galerie-portique à jets d'eau, à colonnes de marbre, comme le patio des Myrtes de l'Alhambra. Le canal fait un coude, et vous pénétrez dans d'autres enceintes ornées de pièces d'eau et dont les murs conservent des traces de fresques du xvi^e siècle, représentant des architectures rustiques et des points de vue. Au milieu d'un de ces

bassins s'épanouit, comme une immense corbeille, un gigantesque laurier-rose d'un éclat et d'une beauté incomparables. Au moment où je le vis, c'était comme une explosion de fleurs, comme le bouquet d'un feu d'artifice végétal; une fraîcheur splendide et vigoureuse, presque bruyante, si ce mot peut s'appliquer à des couleurs, à faire paraître blafard le teint de la rose la plus vermeille!

« Les eaux arrivent aux jardins par une espèce de rampe fort rapide, côtoyée de petits murs en manière de garde-fous, supportant des canaux de grandes tuiles creuses par où les ruisseaux se précipitent à ciel ouvert avec un gazouillement le plus gai et le plus vivant du monde. A chaque palier, des jets abondants partent du milieu de petits bassins et poussent leur aigrette de cristal jusque dans l'épais feuillage du bois de lauriers dont les branches se croisent au-dessus d'eux. La montagne ruisselle de toutes parts; à chaque pas jaillit une source et toujours l'on entend murmurer à côté de soi quelque onde détournée de son cours qui va alimenter une fontaine ou porter la fraîcheur au pied d'un arbre.

« Du belvédère du Generalife, l'on aperçoit nettement la configuration de l'Alhambra avec son enceinte de tours rougeâtres à demi-ruinées et ses pans de murs qui montent et descendent, en suivant les ondulations de la montagne. »

Après cette ample part faite aux précieux souvenirs du passé, nous reviendrons à des indications plus matérielles. Le commerce de Grenade présente peu de particularités remarquables. C'est dans l'Alcaiceria, au Zacatin, sur la place de Bibarrambla que se trouvent les magasins et les boutiques des marchands; l'Alcaiceria ressemble à un bazar de l'Asie; on y trouve surtout les étoffes de soie fabriquées dans le pays d'après les errements laissés par les Arabes.

Dans le Zacatin,—rue des Marchands,—on vend des toiles et des étoffes pour toutes les classes; c'est aussi le quartier des tailleurs, des menuisiers, des orfèvres, des chapeliers et des graveurs. Sur la place de Bibarrambla on trouve les produits des fabriques catalanes, du fer et du plomb; enfin dans la calle de *Mesones* habitent les ouvriers en sparterie, les bourreliers et les fabricants d'outils.

« Grenade, dit M. Madoz, doit à sa délicieuse position, à la célébrité de ses monuments, au caractère actif de ses habitants d'être considérée comme l'une des villes de premier ordre de la Péninsule. Mais on ne saurait dissimuler que cette magnifique cité marche vers une rapide décadence. Sa population diminue, ses faubourgs sont dépeuplés, ses maisons en ruines présentent un spectacle navrant. L'agriculture y est stationnaire, faute de moyens de transport; l'industrie de la soie est paralysée; le commerce est passif et n'attire pas les capitaux. La municipalité n'est pas assez riche pour autoriser les dépenses qui pourraient rendre le séjour agréable et l'habitation digne de tels sites et d'un pareil climat; et en ce qui touche la conservation des merveilles qui pourraient attirer la foule des artistes et des étrangers, le patrimoine royal avait alloué 10,000 réaux par mois pour l'entretien et la restauration de l'Alhambra; cette allocation a duré deux ans! »

Grenade communique par des chemins praticables et par des services réguliers de voitures, diligences; gondoles et galères avec Séville, Malaga, Almeria, Motril et Murcie. Un chemin de fer, dont la construction est maintenant certaine, doit relier cette belle capitale à la ligne de Cordoue à Malaga et parviendra peut-être à y introduire plus de mouvement, de vitalité et d'éléments de fortune.

ROUTE 73.

DE SÉVILLE A GRENADE (200 kil.)

On sort de Séville par la porte de Carmona, suivant à droite le fameux aqueduc jusqu'à la *Cruz del Campo*, vieille croix de pierre vénérée, placée sous un porche en briques. La route, qui est l'ancien camino real de Séville à Cordoue, maintenant délaissée pour le chemin de fer, est belle et bien entretenue, bordée de nombreuses plantations d'arbres d'essences variées. On rencontre plusieurs hôtelleries élégantes, peintes en bleu pâle et en jaune, le *ventorillo de Mate*, à droite, et à gauche la *casa de Banillas* et le *parador de Torreblanca*. Du même côté s'étend une belle propriété au haut d'une côte du sommet de laquelle on découvre encore Séville à l'horizon.

En descendant, on aperçoit, sur la droite, le magnifique et riche paysage de la vallée de Guadaira avant d'atteindre

11 kil. *Alcala de Guadaira* (on la nomme aussi *Alcala de los Panaderos*, parce que c'est de là que Séville et les localités voisines tirent presque tout le pain qu'elles consomment), V. de 6,800 hab., située sur les pentes de deux collines, sur la rive droite de la rivière de Guadaira, dans une charmante situation et sous un climat si doux qu'on y envoie de Séville tous les convalescents. Elle est bien bâtie et possède, comme principaux édifices, une belle église paroissiale, une maison de ville et un moulin considérable mû par une chute d'eau détournée des sources qui fournissent à l'aqueduc de Séville. Les galeries qui ont été pratiquées pour ménager cette prise d'eau et la conduire vers Séville, sont une immense et magnifique travail qui vaut une visite. Ces galeries pénètrent jusqu'au cœur de la montagne où elles recueillent, au point même

où il jaillit du roc, le torrent dont une partie est conduite souterrainement jusqu'à l'aqueduc. Alcala possède une autre curiosité, c'est un vieux château qui couronne la colline à l'O. de la ville. C'est une magnifique ruine, dont l'origine est fort ancienne et dont quelques parties sont d'un grand intérêt.

11 kil. (22 kil.) *Mairena del Alcor*, petite V. de 3,700 hab., située sur une ligne de collines qui commencent à la sortie d'Alcala de Guadaira et s'étendent jusqu'à Carmona; le territoire qui l'entoure est sec, pierreux, inculte sur beaucoup de points et planté seulement en oliviers. Mairena est surtout célèbre par la magnifique foire de bestiaux qui s'y tient chaque année, les 25, 26 et 27 avril.

On quitte à Mairena la grande route qui se dirige vers Carmona, et on prend à droite un mauvais chemin tout à fait impraticable lorsque viennent les pluies de l'hiver. Il faut alors continuer avec la route jusqu'à Ecija d'où une traverse plus praticable ramène à La Roda par le bourg de la Herrera.

28 kil. (50 kil.) *Marchena*, V. de 11,600 hab., située dans une vallée sablonneuse et sur les pentes de deux collines. C'est aujourd'hui une ville ouverte; elle était autrefois entourée de belles murailles dont il reste quelques tronçons. Ses églises méritent l'attention. La principale est un très-ancien édifice à cinq nefs, dont le maître-autel et le chœur sont en bois de cèdre. Les ducs d'Arcos y possèdent un palais qui était fortifié au temps des Maures et dont la chapelle est surmontée d'une tour d'un certain mérite artistique. A l'extrémité orientale de la ville existe un petit établissement de bains sulfureux qui ont quelque renom pour la guérison des maladies cutanées.

28 kil. (78 kil.) *Osuna*, V. de 15,800 hab., ancien apanage de

l'une des plus grandes et des plus riches familles de l'Espagne. Le premier titulaire du duché d'Ossuna fut don Juan Tellez Giron, maître, en 1445, de l'ordre de Calatrava, à qui la ville et son territoire avaient été donnés par Alfonso le Sage. C'est la ville la plus considérable de la province de Séville; elle est située au pied d'une chaîne de collines, dans une belle plaine qui passe pour l'une des plus fertiles de l'Andalousie. Les maisons sont bien bâties; sans autres édifices importants que le palais des ducs et l'église paroissiale, de style gothique, dans laquelle on remarque de bons tableaux. L'un, sur l'autel du *Christo de la Espiracion*, est une immense toile de José Rivera dit l'Espagnolet, d'autres, dans des parties différentes de l'église, sont de Luca Giordano; et dans la chapelle du *Sagrario*, on signale trois panneaux d'Albert Durer. Sous le maître-autel existe une chapelle souterraine où sont placées les tombes en marbre noir de toute la famille d'Ossuna. De la terrasse qui couronne la plus grande partie de l'édifice, on jouit sur toute la campagne d'une vue magnifique qui s'étend sur plusieurs villages.

Ossuna comptait neuf couvents de moines et en compte encore cinq de religieuses. L'un des premiers, San Francisco, dont l'église est restée ouverte au culte, sert aujourd'hui à la fois de quartier pour la milice, de théâtre et d'école publique. Le territoire d'Ossuna produit, année moyenne, 200,000 fanègues (108,000 hect.) d'orge, moitié à peu près de blé et 100,000 arobes (11,000 hect.) d'huile. On fabrique dans la ville beaucoup de sparterie.

17 kil. (95 kil.) *Pedraera*, bourg de 1,250 hab., situé dans une plaine, au S. de la sierra d'Estepa, il compte 260 maisons basses, une église moderne. Son territoire est peu productif, planté surtout en oliviers et en yeuses, ou occupé

par des pâturages dans la partie montagneuse.

11 kil. (106 kil.) *La Roda*, bourg de 950 hab., situé dans une plaine spacieuse couverte de métairies et de fermes. Le territoire est fertile et en partie arrosé par une petite rivière, *las Yeguas*, qui traverse la Roda. L'huile est son principal produit. A une petite distance de La Roda, on quitte la province de Séville pour entrer dans celle de Malaga dont la première localité est

11 kil. (117 kil.) *Mollina*, petite V. de 1,800 hab., située au pied de la sierra de la Camorra, autrefois célèbre dans les fastes du banditisme andalou. Géologiquement, ces montagnes méritent une visite en raison de la beauté de leurs rochers, de la sauvagerie des sites, du grand nombre de cavités curieuses qui servaient et qui servent quelquefois encore de refuge aux malfaiteurs. Mollina est assez pauvrement bâtie et ne présente aucun intérêt. La route traverse une partie peu sauvage de cette sierra et descend, sur le versant opposé, dans la vallée du rio Guadalhorce qu'elle traverse sur le pont de Lucana. A 3 kil. de ce pont, on atteint

11 kil. (128 kil.) *Antequera* (*Posadas* de Pedro Ruiz et de la Corona—21,000 hab.), l'une des plus anciennes villes de l'Espagne, déjà riche et florissante au temps des Romains. On y a retrouvé de curieuses inscriptions latines et des vestiges de monuments des temps anciens. Antequera est situé sur une élévation, à 3 kil. au N. de la haute sierra de los Torcales, dominée vers le S.-E. par le mont San Cristobal et entourée d'une magnifique Vega riante et pittoresque; le climat y est d'une pureté remarquable et les cas de longévité sont très-fréquents. Elle était parfaitement défendue par sa position et entourée de murailles et de tours dont il reste de nombreux vestiges. On y compte six églises paroissiales: l'une est l'an-

tique collégiale, *Santa Maria*, bel édifice en pierres de taille, où l'on remarque un riche rétable en bois doré du xvi^e siècle; sur la coupole de la deuxième, *San Sebastian*, s'élève un ange colossal de bronze doré, armé en guerre, portant en main une bannière et au cou un reliquaire contenant des reliques de sainte Euphémie, patronne de la ville; on remarque dans l'intérieur quelques peintures de mérite. Antequera possède encore un hôpital, un collège, un séminaire, onze couvents de moines supprimés et sept couvents de religieuses. On retrouve dans l'intérieur de la ville, sur la plaza Ana, un ancien arc romain nommé l'arc de *Hercules* ou de *los Gigantes*, sur lequel se retrouvent des pierres avec des inscriptions romaines. La population d'Antequera est surtout agricole; les produits en blé, en orge, en huile, en vin sont importants et s'expédient vers Malaga et les localités voisines. On y évalue à 110,000 têtes la richesse en bétail. La principale industrie consiste en étoffes de laine, fort estimées en raison de la finesse du tissu et de la solidité de la teinture, et qui s'expédient dans la plupart des provinces voisines et même à l'étranger.

En quittant Antequera, on remonte, dans la direction de l'E., la vallée du Guadalhorce, laissant sur la droite les belles montagnes de los Torcales, où s'engage la route d'Antequera à Malaga. On rencontre sur le chemin, à 11 kil. (139 kil.), les *ventas* de *Archidona*, dépendant d'une ville de 7,600 h., située à 1 kil., sur la gauche et sur les pentes méridionales d'une chaîne de montagnes d'où l'on découvre une immense étendue de pays. Archidona est une très-ancienne ville dont les rues en pente roide, la jolie place octogone, complètement entourée d'arcades et d'édifices de même hauteur et de même plan, les deux églises, d'un bon style architectural, méritent d'attirer le

voyageur hors de son chemin. Au delà des *ventas*, on franchit à gué le ruisseau de rio Frio, limite de la province de Grenade, et bientôt après on arrive à

17 kil. (156 kil.) *Loja*, V. de 15,000 hab., située dans une vallée resserrée que parcourt le Genil, entre deux lignes de montagnes, l'une nommée *Periquetes*, prolongement de la chaîne de Ronda, l'autre *el Hacho*. Le cours de cette rivière, au-dessus et au-dessous de la ville, est très-pittoresque. Elle roule avec bruit au fond de gorges d'une grande profondeur, auxquelles on a donné le nom de *Infiernos de Loja*. Le *Manzanil*, qui prend sa source à peu de distance, vient s'y jeter en formant une cascade magnifique. Loja est une ville assez mal bâtie, dont les rues sont mal alignées et où il n'existe qu'une chose remarquable, l'abondance des eaux. On compte 14 fontaines publiques et plus de 200 prises d'eau particulières. Des sources jaillissent de toutes parts dans la montagne. Le territoire est très-productif, surtout en lin et en chanvre; on y cultive le mûrier, et la récolte de la soie pourrait y devenir une industrie importante avec un peu plus d'activité de la part des habitants. On trouve aussi dans Loja 20 fabriques de draps communs, 22 moulins à farine et une exploitation de sel de qualité très-estimée.

La route suit la vallée du Genil, franchit le rio Cacin, un peu au-dessus du confluent des deux rivières, rencontre la venta de Cacin, avec relai de poste, laisse à gauche une ferme, à droite une habitation de *peon caminero*, et traverse plusieurs ruisseaux, sou-vent à sec, qui précèdent la venta de Lachar, dépendant de

22 kil. (178 kil.) *Lachar*, v. de 600 hab., situé sur un monticule rocheux, à 200 mètr. environ du Genil. La route laisse à droite le village de *los Secanos*, et court au milieu de la magnifique Vega de

Grenade, où elle rencontre, sur la rive gauche de la rivière,

11 kil. (189 kil.) **Santa Fé**, V. de 4,200 hab. située sur un terrain que rend un peu humide l'absence de pente pour l'écoulement des eaux pluviales. On sait quelle est l'origine de Santa Fé. La reine Isabelle, voulut mettre l'armée chrétienne devant Grenade à l'abri des sorties et des coups de main des assiégés, préserver le camp des désastres auxquels l'avait déjà exposé un incendie qui en avait détruit une partie, prouver enfin aux défenseurs de la ville qu'elle persisterait dans son entreprise. Les villes de Séville, Cordoue, Jaen et Andujar furent requises de contribuer à la fondation de la ville nouvelle, dont le plan fut tracé d'après celui de Biviesca, et en quatre-vingts jours l'œuvre fut complète, avec ses murs, ses tours, ses fossés et ses boulevards. Isabelle la nomma Santa Fé, lui donna d'importants privilèges, plaça dans ses armes les initiales couronnées F et Y (Fernando-Isabel) concéda aux premiers habitants 4,000 fanegadas de terre (2,256 hectares) et gratifia chaque famille d'une maison bâtie.

Santa Fé, dont les murailles n'existent plus, et qui a beaucoup souffert d'un tremblement de terre survenu en 1807, forme un rectangle de 332 mètr. sur 215, entouré d'un faubourg. Les rues sont droites, les deux principales coupent la ville en forme de croix et la divisent en quatre quartiers. La plaza Mayor est au centre, avec quatre édifices publics, la maison de ville, la halle, l'hôpital et la prison. L'église collégiale, reconstruite en 1773, est un édifice d'ordre dorique à trois nefs, orné intérieurement d'une profusion de jaspes et de marbres, et surmonté de deux tours octogones d'égale hauteur. On remarque, sous le portique de l'entrée principale, un modeste trophée, qui se compose d'une lance portant suspendu

un vieux parchemin avec les mots *Ave Maria*, et au pied de laquelle est la tête d'un chef maure. Ce trophée rappelle un célèbre acte de bravoure de Garcilazo de la Vega. Le Zegri Tarfé était venu planter à la porte de la reine, en signe d'audacieux défi, sa lance et son écharpe verte; quatre guerriers espagnols, conduits par Hernan Perez del Pulgar, y répondirent en pénétrant de nuit dans Grenade, et Pulgar planta sa dague dans la porte d'une mosquée, en y suspendant un parchemin avec les mots *Ave, Maria*. Peu de jours après, on vit paraître l'audacieux Tarfé portant le parchemin à la queue de son cheval, il s'avança jusqu'au camp et y lança son gantelet.

En l'absence de Pulgar, les chevaliers chrétiens se précipitèrent pour relever le gant; Ferdinand s'y opposa. Alors on vit sortir de la tente royale un guerrier revêtu de l'une des armures du roi et la visière basse, qui accepta le combat. L'issue en fut longtemps douteuse, on vit tomber les deux combattants, enfin le chrétien se releva, tenant à la main la tête de son adversaire. L'étonnement fut grand, lorsqu'on reconnut le jeune Garcilazo de la Vega qui, fléchissant le genou devant le roi, lui présenta la tête de Tarfé et le parchemin. Garcilazo n'était pas chevalier, il fut armé par la reine, qui plaça sur son écu le parchemin et l'écharpe verte; Gonzalve de Cordoue lui chaussa les éperons, Pons de Leon lui ceignit l'épée, le roi lui fit don de l'armure que le jeune écuyer avait prise dans la tente royale, et ordonna qu'on érigeât dans l'église de Santa Fé le trophée qui s'y trouve encore.

Santa Fé est aujourd'hui une cité agricole dont les produits sont peu importants.

A une petite distance de cette ville, la route traverse le Genil sur un pont et en remonte la rive droite, ayant successivement en vue, des deux côtés, les v. de Zu-

bia, *Asendin*, *Ogijarès*, *Almilla*,
Chauchina, avant d'atteindre

11 kil. (200 kil.) **Grenade**.
V. p. 601.

ROUTE 74.

D'ANTEQUERA A MALAGA.

(44 kil.)

En quittant Antequera, V. p. 620, dans la direction du S., on a devant soi l'imposante sierra de los Torcales ou d'Antequera, qui court de l'O. à l'E., et dans laquelle on a recueilli, pour alimenter la ville, une source abondante d'une grande pureté, dont les eaux contribuent à la beauté des étoffes de laine qui font la renommée d'Antequera. Cette chaîne se compose d'immenses rochers du sommet desquels on découvre la mer à 34. kil. de distance. Leur aspect est des plus étranges, on croirait voir des formes humaines, des arcs élancés, des tours, des villes, des pyramides taillées de la main des hommes. Au milieu de ces roches, s'étendent d'excellents pâturages.

On commence à monter à 3 kil. au delà d'Antequera. On rencontre au point culminant (8 kil.) la *Venta del Rosario*. Le port, où les vents de mer soufflent avec une violence extrême, se nomme la *Boca del Asno*. La descente, nommée la *Cuesta del Palmar*, a 5 kil. de long, elle est souvent en pente très-rapide, et traverse des terrains arides et incultes. Elle se termine au pont *del Horcajo* (5 kil. 1/2—13 kil. 1/2).

A partir de ce pont, la route est droite et agréable. On n'y rencontre aucun village, mais un certain nombre d'exploitations rurales, de jolies collines couvertes de vignes, des plantations d'oliviers, des maisons de campagne dans des situations pittoresques, et, successivement,

3. kil (16 kil. 1/2) la *venta de Galves*, au delà de laquelle on traverse le rio Campanillas;

11 kil. (27 kil. 1/2) la *venta de Mea-Gatos* ou de *Almogia*;

5 kil. 1/2 (33 kil.) la *venta de Linares*, entourée de vignobles;

5 kil. 1/2 (38 kil. 1/2) *San Cayetano*;

5 kil. 1/2 (44 kil.) **Malaga** (Voir, pour la description de cette ville, la route suivante, p. 628.)

ROUTE 75.

DE GRENADE A MALAGA

A. PAR LOJA (122 kil.).

Il existe entre Grenade et Malaga un service régulier de diligences ou gondoles; le voyage se fait en deux jours et on couche à Loja. On trouve aussi des galères qui vont plus lentement et moins mollement à des prix peu élevés.

Les voitures suivent, en sens inverse, la route 73, indiquée ci-dessus, par *Santa Fé* et *Lachar*, jusqu'à

44. kil. *Loja*. V. p. 621.

En quittant cette ville, on laisse à droite la route qui conduit à Antequera par la *venta de Archidona*, et on prend un chemin, peu praticable dans la mauvaise saison, qui s'élève rapidement sur les versants orientaux de la chaîne des monts Torcales. On rencontre à droite et à gauche quelques métraires jusqu'à

17 kil. (61 kil.) la *venta de los Alazores*, située auprès du point culminant de la montagne, ou *Puerto de los Alazores*. De l'autre côté, on trouve, en descendant, *el ventorillo del Pobre* et une maison de poste à la *venta de los Hornajos* (8 kil.—69 kil.) On aperçoit plusieurs villages à droite et à gauche du chemin jusqu'à

11 kil. (80 kil.) *Colmenar*, V. de 6,000 hab., située sur les pentes S. d'une colline. Elle compte une place de médiocre étendue et environ 1,200 maisons, parmi lesquelles quelques-unes datent encore de la domination arabe. Les produits de son territoire sont

abondants en blé, en orge, en vins, en raisins secs qu'on porte à Malaga; on y trouve quatre distilleries d'eau-de-vie. Une rivière, le Guadalmedina, prend sa source à une petite distance de Colmenar et descend vers la Méditerranée, où elle se jette non loin de Malaga; la route suit à peu près la direction de cette rivière et atteint, au haut d'une côte, la *fuenta de la Reina*, d'où l'on découvre la ville de Malaga, le port et la Méditerranée. Vues de ce point, les montagnes, en s'abaissant vers la mer, prennent un aspect particulier; elles ont la forme de mamelons à côtes, tout couverts de vignes, et chaque sommet est couronné d'une cabane de vigneron. On descend de cette hauteur par une bonne route, au bas de laquelle on rencontre une promenade qui conduit à

22 kil. (122 kil.) **Malaga**. Voir ci-après, p. 628.

B. PAR ALHAMA.

Il existe un autre chemin par Alhama et Velez Malaga, plus intéressant et plus pittoresque que la précédente route; mais il faut le faire à cheval, ou sur un mulet et muni de provisions.

On rencontre à l'extrémité S.-O. de la Vega, au delà du rio Dilar (5 kil. 1/2), la petite V. de *Gavia la Grande* (2,000 hab.); plus loin (28 kil.), *Cacin*, v. de 400 hab., sur la rive droite du rio du même nom. On traverse ce cours d'eau pour atteindre

5 kil. 1/2 (39 kil.) *Alhama*, V. de 7,000 hab., située au pied d'une colline calcaire dépendant de la Sierra Tejada, et surtout renommée et intéressante pour ses eaux minérales, moins fréquentées aujourd'hui qu'autrefois. L'eau, à la température de 42 à 43° cent., est saline et renferme les principes suivants, évalués d'après une

Gaz azote et acide carbonique, quantité indéterminée.

Hydrochlorate de magnésie	7 grains
Id. de calcium	8
Sulfate de magnésie	10
— de calcium	8
Carbonate de chaux	8
Acide silicique	2
Perte	4

On n'a conservé des constructions anciennes que deux piscines voûtées: l'une d'elles, d'une superficie de 70 mètr. sur un mètr. de profondeur, est un véritable monument, remarquable par le style, par la forme et par la structure de sa voûte. On a fait, depuis quelques années, d'importantes améliorations à cet établissement qui menaçait ruine; il est maintenant en état de recevoir un certain nombre de baigneurs. Il y venait autrefois par année plus de 11,000 personnes: ce nombre est descendu aujourd'hui à 7 ou 800. Le pays est, du reste, excessivement pittoresque, rempli d'anciens souvenirs et continuellement visité par les étrangers.

En sortant d'Alhama, on traverse un grand bois de chênes et de yeuses; on gravit, non sans difficulté, les pentes abruptes de l'étroit et sauvage défilé de *Zafra*, au sommet de la Sierra Tejada, et on rencontre, de l'autre côté, le petit village de *Viñola*, où commence un délicieux jardin, planté d'arbres à fruits, de vignes, de bosquets touffus, qui s'étend jusqu'à

34 kil. (73 kil.) *Velez Malaga*, riche et jolie V. de 15,000 hab., située à 2 kil. env. de la mer, au pied d'une colline appartenant aux contreforts méridionaux de la Sierra Tejada. Son église paroissiale mérite quelque attention. Il s'y fait un commerce assez important, surtout en produits du sol, et principalement en raisins secs qui ont une grande renommée.

On traverse, en sortant de la ville, le rio de Velez et on suit constamment les bords de la mer, rencontrant, de distance en dis-

tance, des tours, des vigies ou des habitations fortifiées pour les gardes-côtes. A droite, s'étendent de petites hauteurs couvertes de vignes, qui limitent la plaine jusqu'à 28 kil. (101 kil.) Malaga. V. ci-après, p. 628.

PROVINCE DE MALAGA.

Le territoire de Malaga dépendait autrefois du royaume de Grenade, il forme, depuis 1801, une province indépendante qui a maintenant pour limites, à l'O., le cours du fleuve Guadaïro et une ligne qui vient aboutir au Genil en face de la petite ville arabe de Benameji; au N. une partie du cours du Genil entre Benameji et Iznajar; à l'E. une ligne qui passe au pied de la sierra de Alhama et vient aboutir à la mer à la Torre del Pino, entre le petit port de Nerja et celui d'Almuñecar. Les provinces qui l'avoisinent sont : à l'O. et au N.-E. Cadix et Séville, au N. Cordoue, à l'E. Grenade. La côte de la Méditerranée, qui la borde au S., a un développement de 152 kil. Sa surface totale est de 270 lieues carrées, et sa population de 241,500 hab. Le climat y est généralement sain.

Le territoire est presque entièrement montagneux; la plaine la plus étendue est celle qui entoure Malaga et qui n'a pas plus de 67 kil. de circonférence; après elle vient la jolie Vega d'Antequera. Hors de là, tout est montagnes ou vallées profondes arrosées par cinq rivières. Ces montagnes présentent de curieuses particularités; nous les avons déjà signalées à propos des grottes et des cavernes de la sierra de la Camorra, au près de Molina (p. 620); ces particularités se rencontrent dans toute la province et quelques-unes attirent les visiteurs. On cite parmi elles, dans l'arrondissement d'Archidona, le Barranco de Cea, cavité perpendiculaire dont le fond n'a pas été mesuré; auprès de Villanueva de San Marcos, sous le mont Belda, une grotte très-étendue, terminée par un lac; à moitié chemin, entre Ardales et Carratracas, une colline isolée de 170 mètr. de circonférence et de 40 mètr. de hauteur, sous laquelle existe une magnifique salle voûtée couverte de stalactites; elle était restée inconnue jusqu'en 1821 et un tremblement de terre y pratiqua une ouverture; dans le district de Benaolan, la caverne du Chat, immense cavité de près d'une lieue d'étendue; quelques rares visiteurs prétendent que vers le milieu de cette profondeur on voit des vestiges d'un édifice qui a dû être considérable; auprès de la tour de las Palomas, à 8 kil. de Malaga, la grotte de la Mina, renfermant plusieurs salles avec des stalactites. Plutarque a raconté que du temps de Marius et de Cinna le jeune Crassus se réfugia dans une grotte de la Bétique, voisine de Malaga, et que son ami Vivius Paciecus lui envoyait chaque jour des vivres par un serviteur qui avait ordre de les déposer à l'entrée de la grotte sans jamais chercher à connaître à qui ils étaient destinés. Crassus habita huit mois cette retraite et l'historien raconte que de peur que la tristesse ne gagnât son hôte, il lui envoya un jour pour charmer sa retraite, deux belles jeunes filles que le réfugié vit venir avec un vif sentiment de surprise et de gratitude.

Les sources minérales abondent dans la province de Malaga. On cite

les *Baños de la Hedionda* auprès de Alora; les *baños hediondos* (bains fétides) à Alhaurin-Grande; la *fuenta herrumbrosa* (rouillée) dans la plaine de los Membrillarès; les sources *del Sultan*, à Almogia; auprès d'Antequera la très-ancienne et très-célèbre *Fuente de piedra*, connue des Romains qui l'avaient surnommée « la fontaine divine » et dont les eaux souveraines pour la guérison des maladies de la pierre étaient expédiées jusqu'à Naples; des eaux ferrugineuses à Cartama, auprès de la Ronda, la *hedionda de las Monjas*; une source sulfureuse à Tolox; mais surtout les eaux sulfureuses froides de *Carratraca*, auprès de Ardalès, à 30 kil. d'Antequera et 40 kil. de Malaga, qui reçoivent chaque année de trois à quatre mille malades. La source donne par heure près de 30,000 arrobes (36,000 lit.). On emploie l'eau en boisson, en bains et douches, en injections et en aspirations, pour toutes les maladies herpétiques, certaines affections de l'appareil respiratoire et certaines maladies chroniques. L'organisation des bains est très-imparfaite, les piscines sont insuffisantes et ne peuvent recevoir que 200 personnes par jour. Néanmoins c'est un pays délicieux, la vie y est facile et agréable, d'une simplicité extrême, et les plaisirs sont nombreux et variés.

Les produits du sol sont nombreux, intéressants et variés. On rencontre partout le palmier, et dans la montagne le palmiste, le sparte et l'amiante. Sur toute la côte, à l'E. de Malaga, entre Torrox et Velez Malaga, on cultive la canne à sucre et une variété renommée de patates, puis les orangers, les citronniers, le raisin destiné à l'exportation, les figues, les grenades et tous les fruits d'Europe, parmi lesquels les poires de Ronda sont très-estimées. Le liège, le chêne-vert abondent sur certains points; sur d'autres les pins pour les constructions navales, les châtaigniers, les mûriers, et aussi le miel et la cire. Il est inutile de mentionner les vignobles, qui sont justement célèbres, et qui occupent presque tout le territoire vers l'E. et les versants méridionaux des nombreuses collines qui entourent Colmenar et la casa Bermeja. L'excellence du climat de Malaga a permis d'y introduire la plupart des arbres et des plantes de l'Amérique et des autres continents. On y trouve le coton, l'indigotier, le cacaoier, le cèdre, le coco, l'œillet de la Chine, le platane d'Amérique, le tabac, les tomates de Buenos-Ayres, la sensitive du Brésil, et un grand nombre d'autres plantes curieuses. Les troupeaux sont peu nombreux, surtout la race chevaline. La chasse est abondante en lièvres, en lapins et en perdrix; les montagnes et les bois sont habités par une certaine quantité de chevreuils, de sangliers, de loups, de renards, de chats sauvages à robe tigrée; on rencontre enfin quelques reptiles, la couleuvre commune, la vipère, des scorpions et des tarentules. La pêche fournit des poissons magnifiques et d'une qualité très-estimée.

L'industrie se borne en général à la culture du sol et au transport des produits sur les marchés des villes. Cependant on trouve en quelques endroits des métiers de toiles de ménage, de couvertures, et des fabriques de ceintures, de tissus de laine, des distilleries d'eau de-vie, des fabriques de draps communs, de papiers peints. Il existe à

Marbella deux fonderies de fer assez importantes en pleine activité; à Nerja, à Torrox, et à Velez Malaga, des sucreries bien installées; à Ronda des fabriques de tissus de laine, et surtout une manufacture d'armes à feu fort estimées; à Malaga même des établissements industriels de plusieurs natures.

Les mines occupent une place importante dans les revenus de la province. On compte dix-huit mines de plomb régulièrement exploitées, rendant en moyenne de 33 à 36 pour 100 et une petite quantité d'argent; le produit total peut s'élever à 2,300 quintaux (1,173 quintaux métriques). Le fer est plus abondant, et le minerai alimente à Ojen, à Marbella et à Benalmadena plusieurs fourneaux et fonderies. Le graphite fournit environ 1,250 quintaux, et on rencontre encore sur plusieurs points quelques gisements de pyrite de cuivre et du nickel à l'état d'arséniure et d'oxyde vert. Les marbres, les jaspes, se trouvent en abondance et en grandes variétés; mais il faut surtout mentionner la pierre de Mijas qui est une espèce d'agate à nuances opaques employée pour l'ornementation des édifices du culte. Les colonnes qui décorent l'église des Salesas Reales à Madrid, et celles de la chapelle de la *Encarnacion* dans la cathédrale de Malaga, sont en marbre de Mijas.

Le commerce se fait surtout par Malaga; il comprend pour l'exportation, année moyenne, 900,000 arrobes de vins secs et doux (l'arrobe 11 litres), 1 million d'arrobes de raisins secs muscats (l'arrobe 12 kil.), 400,000 arrobes de raisins longs (*pasas largas*), 300,000 arrobes de figes sèches, 100,000 arrobes de cerises sèches d'un goût exquis, provenant de la province de Cordoue, 1 million d'arrobes d'huile, 1,500 caisses de mille citrons chacune, provenant de Malaga, Velez Malaga et Estepona; puis, dans des proportions égales, des garbanzos, du maïs, des grenades, des oranges, des olives, 200,000 quintaux de fer raffiné, enfin du poisson, et surtout des anchois qu'on expédie vers l'Italie, la Grèce et les îles de l'Archipel. L'importation se borne à peu de chose; la province de Malaga se suffit à elle-même. Il y vient néanmoins environ 50,000 quintaux de morue de Terre-Neuve, et 250,000 arrobes de sucre, de Cuba, quantité qui doit se réduire en raison des progrès de l'industrie sucrière à Torrox et à Velez Malaga. Il faut dire aussi que les récoltes en céréales ne fournissent à la consommation que pour la moitié de l'année, et que pour le reste il faut recourir aux provinces voisines; il en est de même pour les draps et pour les différents objets nécessaires pour le vêtement.

L'instruction publique ne se trouve pas dans un état plus brillant dans la province de Malaga que dans les provinces voisines. Le nombre des écoles publiques ou particulières ne s'élève pas à plus de 210, et elles sont fréquentées par 10,000 élèves tout au plus; c'est dans la proportion de 1 sur 45.

Nous avons peu de choses à ajouter à ce que nous avons dit du caractère général des Andalous. Ceux de la province de Malaga se distinguent par une grande franchise, une parfaite courtoisie et des relations très-agréables. Leur esprit est vif, leur pénétration facile, et ils se signalent, surtout dans le district et dans les montagnes de

Ronda, par une valeur éprouvée. Mais cette valeur dégénère facilement en une certaine sauvagerie; les coups et les blessures tiennent une place importante dans l'histoire des mœurs de la province. Si on veut l'expliquer par l'ardeur du climat méridional, par la situation du pays qui reçoit de première main la mauvaise influence des vents suffocants des déserts d'Afrique, par le voisinage de Gibraltar qui encourage la contrebande et le mauvais esprit qui en est la conséquence, on sera presque étonné que Malaga ne soit encore qu'au douzième rang dans l'échelle générale de la criminalité, et au neuvième pour les faits de meurtre à main armée.

La richesse de la province est évaluée aux chiffres suivants :

Territoriale.....	48,000,000 réaux.
Urbaine.....	18,000,000
Industrielle....	17,000,000
Commerciale....	8,000,000
Troupeaux.....	2,500,000
Total.....	<u>93,500,000</u>

Malaga. (HÔTELS : de *l'Alameda*, de *l'Oriente*, *Victoria*, sur *l'Alameda*, 24 et 30 réaux par jour; *fonda de la Danza*, plaza de los Moros; de *los Très Reyes*; de *Cuatro Naciones*, *parador de las diligencias*. On trouve également de bonnes *casas de pupilos*. — BAINS. — Bains d'eau douce dits de la *Fabrica de Cerveza*, del *Marques de Bado*, très-bien installés avec piscines d'eau courante, baignoires de marbre, beau jardin. — BATEAUX A VAPEUR, V. les indications générales que nous avons données à l'article Barcelone sur les différentes lignes qui font le service de la côte. Toutes ces lignes touchent et séjournent à Malaga, l'arrivée et le départ des bateaux y sont indiqués par affiches dans les principaux établissements publics. Malaga est le point extrême du parcours des bateaux à vapeur de la *Compagnie des paquebots fluviaux et maritimes* dont nous avons déjà parlé à propos de Cadix. Ces bateaux partent de Saint-Nazaire tous les dix jours, touchent à Malaga les 6, 16 et 26 de chaque mois, en repartent les 8, 18 et 28, retournant par Gibraltar, Cadix, Lisbonne, où ils stationnent une journée, et Vigo où ils prennent les voyageurs au passage. Ils rentrent

enfin à Saint-Nazaire les 7, 17 et 27. Ce très-agréable voyage se fait par conséquent en 22 ou 23 jours, aller et retour, On paye de Malaga à Gibraltar (un jour), 1^{re} chambre, lit et nourriture, 90 réaux; 2^e chambre, 65 réaux; pont, 40 réaux; — de Malaga à Cadix (2 jours), 150, 95 et 60; — de Malaga à Lisbonne (5 jours), 500, 360 et 180; — de Malaga à Vigo (7 jours), 680, 500, 200; — de Malaga à Saint-Nazaire (9 jours), 1,040, 800, et 400.)

Malaga est une ville de 80,000 hab., chef-lieu d'une province civile, d'un commandement général, d'un commandement maritime, siège d'un évêché. Elle est située par 36°, 42' de latitude N. et 0°, 43' de longitude O. du méridien de Madrid, presque au centre d'un demi-cercle formé par le littoral, et qui a pour limites la pointe de los Cantales à l'E. et la tour de Pimentel à l'O. La ville occupe un terrain uni qui se relève un peu vers les extrémités N.-O. et N.-E.; de ce côté, elle est entièrement dominée par les hauteurs de la montagne de Gibralfaro. Le climat est tempéré et salubre, le ciel est constamment beau et pur. Le thermomètre descend rarement plus bas que 6° au

dessus de zéro, l'été il ne s'élève pas au delà de 30° cent. Il se passe des générations entières sans qu'il neige sur la ville, bien que cela se voie quelquefois aux environs; et dans les jours les plus rigoureux de l'hiver, c'est à peine si la surface des eaux dormantes est légèrement ridée. On ne voit jamais à Malaga de maladies endémiques, et les maladies épidémiques et contagieuses qui ont quelquefois désolé ses habitants ont eu toujours une cause étrangère: c'est une des conséquences inévitables des relations commerciales avec les pays d'outre-mer.

Le noyau de la ville forme à peu près une figure elliptique renfermant dans son enceinte 6,800 maisons généralement bien bâties et commodes. Les rues sont pour la plupart tortueuses et étroites selon le système des Arabes; quelques-unes cependant, plus modernes, répondent par leur largeur et par leur alignement au goût et au progrès modernes.

Les principales places sont: la *plaza de la Constitucion*, la *plaza de Riego*, la *plaza de la puerta del Mar*. La première est un vaste quadrilatère dont trois côtés sont occupés par les habitations du principal commerce de Malaga, la maison de ville forme le quatrième. Au milieu de la *plaza de Riego* s'élève un monument élevé à la mémoire du général don José-Maria Torrijos et à ses compagnons d'infortune, passés par les armes en 1831, sur la plage del Carmen, après avoir levé infructueusement l'étendard de l'insurrection libérale. La *plaza del Mar* n'est pas précisément une place, c'est un vaste espace que la mer occupait autrefois et qui s'étend entre le quai et la belle promenade de l'Alameda.

On remarque, parmi les principaux édifices: le *Palais Episcopal* dont le portail construit en marbre est d'un bel aspect; — la *Maison de ville* qui présente une façade de 60 mètr. ornée de trois étages de

balcons et flanquée de deux tours carrées; les appartements intérieurs sont étroits, resserrés et nullement dignes de l'apparence extérieure; — la *douane neuve*, vaste et important établissement construit sur des plans adoptés par Charles III, et faisant face au principal embarcadère du port auprès du môle; — le *Consulado*, la *Halle*, l'*Abattoir*, le *Préside*, dépendance du préside péninsulaire de Grenade; — le *Théâtre*, joli établissement de construction moderne, qui peut recevoir 2,000 personnes, mais qui ne répond ni par l'emplacement ni par les dégagements aux besoins d'une population importante comme celle de Malaga; — la *Plaza de Toros*, joli cirque très-convenable, mais mal situé, au milieu de rues étroites et d'un difficile accès; il peut recevoir 10 à 11,000 personnes.

Les fontaines de la ville, qui sont nombreuses, sont alimentées par un bel aqueduc nommé *el Aqueducto de San Telmo*, construit en 1784, qui reçoit les eaux du *Guadalmedina*, à 8 kil. de Malaga.

Il faut encore mentionner, parmi les édifices dignes d'attention, les *Atarazanas*, ancien arsenal des Maures, maintenant inoccupé et en partie ruiné. On y remarque encore une belle porte d'entrée en jaspe blanc, formant un arc d'une grande élégance, des deux côtés duquel se lisent, sur deux écus, en caractères arabes: « Dieu seul est riche...; Dieu seul est grand. » L'*Alcazaba* est une autre forteresse dont l'origine est antérieure à l'époque arabe. C'était la résidence des alcaïdes ou gouverneurs de la ville; ses tours, ses murailles occupaient un vaste espace et présentaient une défense imposante. Il n'en reste plus que quelques parties occupées par le commandant général de la province; le reste de l'emplacement a été envahi par la nouvelle douane et par des édifices particuliers.

Le *Castillo de Gibralfaro* ou *Gibelfaro* occupe, à l'E. de la ville,

une colline qui s'élève brusquement à 170 mètr. au-dessus de la mer. Sa plus haute tour, la partie la plus ancienne de la forteresse, construite, dit-on, par les Grecs ou par les Phéniciens, à l'époque où furent jetés les premiers fondements de Malaga, est une masse imposante de 16 mètr. de côté sur 8, soutenue par quatre arcs et haute de 20 mètr. Les vieux murs crénelés et flanqués de tours de la forteresse, qui couronnent la colline et descendent jusque vers la ville, accompagnant le chemin couvert qui rejoint l'Alcazaba, produisent un effet des plus pittoresques.

Les promenades de Malaga sont nombreuses, mais la plus remarquable est l'Alameda, nommée aussi Salon de Bilbao; elle s'étend depuis le port jusqu'aux Atarazanas, sur une longueur de 420 mètr. et une largeur de 42; elle forme une belle avenue plantée de deux lignes d'arbres entre lesquels sont, de place en place, des statues, des bancs de marbre, des candélabres à gaz. Les deux bas-côtés sont occupés par deux rues qui longent les principaux hôtels et quelques belles habitations appartenant, la plupart, au commerce de Malaga. A l'entrée, on remarque une fontaine de marbre, l'une des plus belles qui soient en Espagne. L'origine de cette fontaine est l'objet de plus d'une version. On dit généralement qu'elle fut offerte à Charles-Quint par la république de Gènes, que le corsaire Barberousse s'empara en mer du navire qui le portait et que ce navire fut repris par les galères de don Bernardino de Mendoza. D'autres prétendent que don Juan d'Autriche en fit la conquête à la bataille de Lépante. Une version rapporte qu'elle fut tout simplement commandée par l'ayuntamiento, en 1560, au sculpteur italien Michael, qui venait d'achever les magnifiques sculptures du chœur de la cathédrale. Il est certain, du moins, que cette

fontaine se trouvait, en 1807, sur la plaza Mayor et qu'à cette époque elle fut transportée à la place qu'elle occupe aujourd'hui. Elle se compose d'un bassin octogone de 5 mètr. de diamètre, du milieu duquel s'élève une colonne couverte, jusqu'au sommet, de figures d'une exécution parfaite et peut-être un peu érotique de sirènes, de satyres, d'amours versant l'eau par la bouche, par les seins « et par d'autres parties du corps; » chacun de ces groupes est surmonté d'une vasque, plus étroite à chaque étage, et l'ensemble forme une pyramide que couronne un aigle autour duquel jaillissent des flots d'eau qui retombent jusqu'au bassin inférieur. Une autre fontaine, nommée la *Fuente de Neptuno*, s'élève à l'extrémité opposée de la promenade; elle n'a nullement l'intérêt artistique de la première.

On cite, parmi les autres promenades de Malaga, celle de la *Calle Hermosa*, qui s'étend de l'Alameda à la plage; celle dite le *Campo de Reding*, au pied de la montagne de Gibralfaro, entre la Alcazaba et la tour de San Telmo; et les *Alamedas de Capuchinos*, situé hors la ville vers la route de Grenade; enfin quelques autres plantations d'arbres et aussi la courtine du môle, qui va de la douane jusqu'au préside. La vue de la baie, le mouvement toujours animé du port, font de cette promenade, dans les beaux jours d'hiver, le point le plus fréquenté de la partie extérieure de la ville.

L'instruction publique comprend un séminaire; un institut d'enseignement secondaire, dans lequel a été fondu le collège de San Telmo, fondé par Charles III, et dont la nautique était le principal objet; une école normale qui comprend la langue française dans son enseignement; deux écoles d'instruction primaire, et la bibliothèque épiscopale qui possède 8 à 10,000 volumes.

Parmi les établissements de bienfaisance, nous devons énu-

mérer la *Caridad* où il se fait chaque mois un mouvement de 80 à 90 malades; l'hôpital de *San Julian* qui reçoit quelques pauvres incurables; celui de la *Tina* (de la teigne), affecté à une maladie particulière et presque abandonné; l'hôpital militaire avec 200 lits; les *Invalidas*, maison hospitalière occupée par quelques vieilles femmes; une maison de maternité; une maison de secours des Enfants de la Providence et une maison de repenties.

Malaga compte neuf paroisses. L'église cathédrale est un édifice à peu près moderne et qui excite peu l'attention de l'archéologue ou de l'artiste, mais qui est néanmoins remarquable par son aspect général, par la position qu'il occupe et par sa richesse. Elle appartient au style de la Renaissance; on en attribue la construction au célèbre Diego de Siloé ou à Juan Bautista de Toledo. La façade principale forme deux corps, présentant chacun huit belles colonnes de marbre; les entrées latérales, aux deux extrémités du transept, sont surmontées de deux tours rondes de 52 mètr. de hauteur. L'intérieur comprend trois belles nefs, interrompues par le transept. La longueur de l'édifice est de 115 mètr., sa largeur de 75, et la hauteur de la voûte atteint 40 mètr. On y compte sept portes principales, quinze chapelles avec trente-trois autels, non compris l'altar mayor qui est très-remarquable. Mais ce qui est digne surtout de l'admiration de l'artiste et de l'étranger, c'est la *silleria* du chœur, de laquelle Antonio Pinelo disait qu'on pourrait la nommer la huitième merveille du monde, si déjà on n'avait la *silleria* du chœur de l'Escorial. Les deux orgues sont aussi très-remarquables, autant par la puissance de leur son que par leur construction et leur ornementation. On signale : dans la chapelle du *Rosario*, un excellent tableau d'Alonso Cano, représentant la Vierge dans une gloire avec

l'enfant Dieu dans ses bras; dans le rétable de la chapelle de la *Conception*, une belle peinture de Mateo Cereso, et un Saint Pierre sur un autel latéral; dans la *Capilla de los Reyes*, les Rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, à genoux (cette chapelle possède l'image de N.-D. que les deux rois portaient avec eux dans leurs expéditions militaires); dans la chapelle de *San Francisco*, un monument sépulcral portant la statue de bronze d'un évêque; dans la chapelle de *Santa Barbara*, un charmant rétable de style gothique, malheureusement en mauvais état; dans la chapelle de la *Encarnacion*, un rétable dessiné par Juan de Villanueva, construit en marbre et en pierre de Mijas, d'une richesse et d'une élégance remarquables; dans un rétable, placé au côté gauche de l'entrée de cette chapelle, on signale une réunion de peintures, représentant *sainte Catherine*, *sainte Madeleine*, *saint Sébastien*, *saint Barthélemy* et une *Adoration des rois mages*; ces peintures sont d'une finesse et d'une netteté d'exécution dignes d'un examen attentif. Les chapelles et les nefs sont entièrement pavées en marbres de couleurs variées, formant des mosaïques et des dessins agréablement combinés.

La paroisse de *los Santos Martires* est l'une des plus fréquentées de la ville. Elle n'a rien de remarquable à l'extérieur, si ce n'est une haute tour décorée, d'une manière originale, de peintures figurant des ornements architectoniques. L'intérieur est très-riche, mais non sans confusion; les murs et les voûtes présentent à peine un espace d'un demi-mètre qui ne soit couvert de feuillages, de festons et de guirlandes, les piliers ont des soubassements en jaspes incrustés de dessins de marbre noir, et à la hauteur des arcs sont des sculptures en bois peint, d'un certain mérite, représentant les Apôtres et des saints.

Deux autres églises, *Santiago el mayor* et *San Juan*, ont été fondées, en 1490, par les Rois catholiques; les autres ne réclament aucune mention.

Les principaux produits du territoire de Malaga sont le blé, l'orge, les olives, les fruits, les raisins secs et le vin, puis les limons, des amandes excellentes et des figues sèches. L'industrie de l'intérieur de la ville comprend des moulins à farine, des fabriques de savon, de tissus et surtout des fonderies. Le commerce, dont nous avons déjà apprécié l'importance à propos de la province, comprend, année moyenne, un mouvement de 1,400,000 arrobes de vin, de 1 million d'arrobes de raisin secs, de 15 millions de limons, etc. Ce mouvement se produit pendant tout le cours de l'année, mais surtout du 15 août à la fin d'octobre.

Les habitants de Malaga sont généralement bienveillants et de relations agréables, leur esprit est vif et franc, leurs mœurs sont simples. Les femmes sont belles et gracieuses; les *Malagueñas* ont un teint charmant, des formes élégantes, une tournure gracieuse; leur tête est parée d'une magnifique et abondante chevelure, à laquelle il ne faut d'autre ornement qu'un peigne coquettement placé, et une mantille qui accompagne d'une façon charmante cette tête bien posée et ce cou si parfaitement dessiné. Des pieds d'une rare petitesse, chaussés avec beaucoup de goût, complètent cette rapide esquisse de l'une des plus précieuses variétés de l'espèce féminine en Espagne.

Strabon et Marcus Agrippa ont attribué la fondation de Malaga aux Phéniciens. Carthage la posséda et, plus tard, les Romains qui y avaient laissé de nombreux monuments, maintenant disparus, de leur passage: des temples érigés à Hercule, à Mars, à Jupiter, à Pluton. La prospérité du commerce et de l'industrie de Malaga

était déjà grande à cette époque; elle déclina beaucoup lors de l'invasion des barbares du Nord. La ville tomba sans résistance au pouvoir des Arabes après la désastreuse journée du Guadalete, et bientôt elle reprit son importance passée. Tour à tour soumise aux petits rois arabes qui se partagèrent l'Andalousie, Malaga fut assiégée par les chrétiens, en 1487, et tomba en leur pouvoir pour y rester désormais. La guerre de l'Indépendance lui fut fatale, et Sebastiani la frappa d'une contribution de 12 millions de réaux. Enfin, il est un fait malheureux qui fait tâche dans l'histoire politique de Malaga, c'est l'acte de trahison qui livra le malheureux général Torrijos et ses quarante-neuf compagnons aux mains des partisans de l'absolutisme, dont le chef les fit tous passer par les armes. Les habitants de Malaga se sont montrés de tout temps très-dévoués aux principes libéraux.

ROUTE 76.

DE MALAGA A GIBRALTAR (113 kil.)

On suit la côte de la Méditerranée, et on ne perd pas la mer de vue un seul instant pendant tout le parcours. Après avoir quitté Malaga, et à peu de distance, on laisse à droite les routes d'Antequera et de Ronda et la petite ville de *Alhaurin de Torre*, située au pied de la sierra de Mijas. La route rencontre ensuite

5 kil. 1/2. *Churriana*, bourg de 1,800 hab., situé dans une petite plaine; puis successivement, et à pareille distance l'un de l'autre, *Torremolinos*, *el Arroyo de la Miel*, *Benalmadena*, *Fuenjirola*, localités sans aucun intérêt. Les hautes montagnes de la sierra Blanca dominent tout le côté droit de la route, et sur le côté gauche s'étend une belle plage de sable fin, sur laquelle s'élèvent, à distance de 2 à 3 kil., des tours de garde, occupées par deux hommes

et un chef ayant chacun la jouissance de 100 ou 150 ares de terrain.

On côtoie à peu près la plage jusqu'à

22 kil. (51 kil.) *Marbella*, jolie V., d'origine mauresque, de 5,800 hab., adossée à la sierra Blanca, du sommet de laquelle on jouit d'une vue magnifique. On découvre en face la côte montueuse du Rif en Afrique; sur la droite, l'énorme rocher isolé de Gibraltar, et plus près, la jolie ville d'Estepona au milieu de petites collines couvertes de palmiers nains. La campagne, très-limitée par les montagnes, est néanmoins couverte d'habitations, de métairies, de jardins, de plantations de toute espèce et arrosée par de nombreux ruisseaux. La ville est bien bâtie, les rues sont larges et bien aérées. L'église est un vaste édifice moderne à trois nefs assez remarquable, avec une tour très-élevée. Le mouvement du petit port de Marbella consiste en importation d'huile, de blé et d'orge; en exportation de poisson salé, de figues, de raisins secs et de vin, par 250 à 300 navires de cabotage, année moyenne. Il existe, à 5 kil. de Marbella, deux grandes fonderies de fer, appartenant à deux maisons de Malaga, MM. de Heredia et Ejiro. La première se compose de trois hauts fourneaux, dans chacun desquels on traite, chaque jour, 300 quintaux de minerai.

On rencontre sur le chemin, au delà de Marbella, les *ventas* de *Quñones* et de *Cazorla*, à 5 kil. 1/2 l'une de l'autre, et dans l'interval, au bord de la mer, plusieurs tours-vigies, habitées comme celles qui précèdent. Le chemin est à peu près impraticable en temps de pluie jusqu'à

28 kil. (79 kil.) *Estepona*, V. de 8,600 hab., située à l'extrémité d'une petite plaine qui s'étend au N. jusqu'au pied de la sierra Bermeja. La ville est assez bien bâtie, mais ses édifices sont modestes et sans intérêt. Le port manque d'abris.

Le territoire est peu productif, les récoltes en blé et en orge ne suffisent pas aux besoins de la population; mais on y trouve en abondance des oranges, des raisins, des figues, des limons, des patates et un petit vin d'une couleur ambrée et d'une saveur très-agréable. La pêche est assez importante. Les fruits s'exportent par mer, et le poisson est transporté dans l'intérieur, à Ronda et à Séville.

Deux chemins partent d'Estepona au N. et au N.-O.; le premier se dirige vers Ronda, le second vers *Gaucin*, sur la route qui conduit de cette ville à Gibraltar. Un troisième chemin longe la côte, rencontre trois autres tours: *Salada Vieja*, au fond d'une jolie baie où l'on établirait à peu de frais un bon port, *Arroyo Baquero* et la *Sal*. Un peu au delà on passe au pied d'une colline, au sommet de laquelle s'élève le bourg de *Manilva* (1,600 hab.), d'où la vue s'étend sur un magnifique horizon, formé par un demi-cercle de coteaux couverts de cultures et de vignes. On peut compter plusieurs villes et villages dans un rayon de 40 à 50 kil. En continuant de suivre la côte, on rencontre la rivière de Guadiaro, toute bordée de lauriers-roses, mais qui est très-torrentueuse pendant la saison des pluies. Elle forme la limite entre la province de Malaga et celle de Cadix.

On peut à partir de cette rivière qu'on traverse en bac, suivre le long des sables pour arriver à Gibraltar. Par le chemin frayé, qui s'éloigne un peu de la côte, on arrive à

28 kil. (107 kil.) *San Roque* (*Hôtel Macre*), V. de 7,800 hab., d'origine toute moderne; sa fondation date de l'époque où Gibraltar fut perdu pour l'Espagne. On se servit pour la construire des ruines de l'ancienne Carteya. Elle est le chef-lieu d'un district nommé le Campo de Gibraltar et, pour ainsi dire, l'avant-poste d'où les Espagnols

observent cette possession qu'ils ne se consolent pas d'avoir perdue, et qu'ils ne désespèrent pas de voir revenir un jour entre leurs mains. Ce ne sera jamais pour eux un fait accompli, et le roi d'Espagne est toujours roi de Gibraltar. Les alcades de San Roque considèrent comme leurs administrés tous ceux qui naissent sur ce rocher qu'un accident a détourné de leur juridiction. L'envahissante Albion, trop à l'étroit sur cette pointe perdue entre l'Océan et la Méditerranée, s'est étendue jusqu'à San Roque. Un grand nombre de familles anglaises y ont établi leur résidence d'été. Si la petite ville y a perdu presque entièrement le caractère espagnol, elle y a gagné en confortable et en apparence. Les rues sont macadamisées, les maisons sont élégantes, les volets et les persiennes peints en vert, les fenêtres vitrées, et les portes garnies de marteaux de cuivre soigneusement nettoyés. La vie y est d'ailleurs à très-bon marché, la campagne produit en abondance du blé, du maïs et de beaux fruits.

On rencontre à peu de distance en avant de San Roque, en se rapprochant de la baie d'Algeciras, la rivière de Guadarranque, que l'on franchit sur le *punte de Mayor-ga*, point fortifié qui précède la ligne. Celle-ci était autrefois une importante fortification, construite par Philippe V, et flanquée de deux belles forteresses, le château de *San Felipe* et celui de *Santa Barbara*. Les Anglais, gênés par le voisinage de ces ouvrages, avaient demandé au roi d'Espagne de les détruire, et le roi avait répondu qu'il aimerait mieux voir tomber sur lui tout l'univers que d'y consentir; mais lorsque vint l'invasion française, en 1808, cet ardent désir trouva sa réalisation; les Espagnols s'y prêtèrent, ils se décidèrent à renverser la ligne et les deux forts, ils acceptèrent même l'aide empressé des Anglais pour que la destruction fût plus

complète; et aujourd'hui, Gibraltar dit hautement que toute tentative de reconstruction serait considérée comme une déclaration de guerre.

Au delà de cette ligne, « tout change comme par magie, dit M. Richard Ford, avec une vanité narquoise et impertinente, tout est en ordre, tout sent l'organisation, la discipline, la santé, enfin l'honneur et la puissance du royaume uni, de la Grande-Bretagne, *la Pallas armée de l'Europe*. On rencontre les guérites des sentinelles anglaises en face des maigres sentinelles espagnoles qui rappellent les Egestas de Virgile, sentinelles avancées des régions infernales :

Et metus et malesuada fames... »

On se trouve sur une langue de terre étroite et sablonneuse, limitée à droite et à gauche par deux grandes lagunes que les Anglais tendent à laisser grandir et qui s'accroîtront peu à peu de telle sorte, que le rocher se trouvera un jour complètement isolé. Il n'existe, pour atteindre Gibraltar, qu'une chaussée large de quelques mètres et qui est enfilée par toutes les batteries du Nord de la place. A voir de ce point le fameux rocher, qui s'élève presque perpendiculairement, on le croirait creux, en raison de l'innombrable quantité de trous rangés en bandes parallèles, de la base au sommet, et dont chacun présente la bouche d'un canon; c'est ce que les Espagnols appellent les *dientes de la vieja*, les dents de la vieille. Chaque bastion est défendu par un autre bastion et à chaque tournant une vedette « bien payée, bien nourrie, » dit encore M. Ford, veille avec une attention qui défie toute surprise.

6 kil. (113 kil.) **Gibraltar** (нот. : *Club House, Griffith's hotel, hôtel français, de Dumoulin, Parker's hotel*.—La monnaie espagnole a cours à Gibraltar, la monnaie anglaise n'est employée que par les voya-

geurs. Les étrangers qui ont des correspondants ou des répondants dans la ville, peuvent obtenir du magistrat de la police des permis de résidence pour dix, quinze ou vingt jours. Les officiers peuvent introduire un étranger pour trente jours.—On trouve à louer des chevaux pour les excursions aux environs, à raison de 2 dollars.—10 à 11 fr.—par semaine). La ville est située sur un versant, à l'O. du rocher, faisant face à la baie. On y compte de 15 à 20,000 hab., non compris la garnison. Il s'y rencontre un étrange mélange des peuples d'Europe, d'Asie et d'Afrique, chacun avec son costume et avec son idiome particulier. Les juifs, assurément les plus riches, sont les plus sales; les Maures, les plus propres, et les contrebandiers de Ronda, les plus pittoresques. Les maisons anglaises sont construites à l'italienne, en briques, plâtre et bois, mais très-incommodes à l'intérieur, peu aérées, et on y gagne facilement ces fièvres qui règnent dans le pays à l'état endémique. Ces maisons sont généralement peintes en noir, avec des bandes blanches, séparant les étages. Cette aspect est lugubre au premier coup d'œil, mais la précaution semble bonne dans un pays où l'action du soleil est si violente. C'est un remède aux fréquentes ophthalmies que cause la vivacité de la lumière. Les rues sont à l'unisson selon la coutume mauresque, sombres et étroites, et il en est très-peu qui soient assez larges et assez droites pour mériter le nom de rue; il n'en est qu'une, en effet, que les Anglais aient décorée du nom de *street*, c'est *Main street*; toutes les autres sont appelées *lanes* (ruelles). *Main street* est donc l'artère principale de Gibraltar, et on éprouve quelque surprise, lorsqu'il y a une heure à peine qu'on a quitté le territoire espagnol, à voir ces dénominations et ces enseignes de boutique en langue du nord mêlées aux appel-

lations méridionales, cette alliance forcée : *Manue Ximenes*, *lodgings and neat liquors*. Rue ou ruelles sont bien éclairées la nuit, mais cependant, par une de ces mesures de précaution qui abondent à Gibraltar et qui prouvent combien les Anglais sont peu rassurés dans cette possession surprise, et combien ils craignent de la perte de la même manière, personne ne peut circuler la nuit sans être muni d'une lanterne, et d'ailleurs personne n'a le droit d'être dehors après le coucher du soleil, que les officiers et ceux qu'ils accompagnent.

La principale place est le *Commercial Square*. C'est là que sont les meilleurs hôtels et la bourse (*Public Exchange*), monument simple, décoré d'un buste du général Don, l'un des hommes qui ont fait le plus pour Gibraltar. On y trouve une librairie et des journaux. Un club s'y tient, où les marchands sont principalement admis. C'est sur cette place qu'ont lieu les ventes aux enchères. Pendant le jour cette place est très-pittoresque et très-animée; la variété et la bigarrure des costumes augmentent l'animation de la scène. Les femmes y viennent avec un vêtement de ville, composé d'un manteau et d'un capuchon rouges bordés de velours de Gènes.

On trouve à Gibraltar beaucoup de confortable. Il n'existe ni droits ni visites de douane, l'entrée et la sortie des marchandises sont complètement libres. Aussi le roc stérile, qui ne produit rien par lui-même et qui consomme tout, est toujours abondamment pourvu. Ce riche marché répand la vie dans toutes les localités voisines, la vente des légumes et des divers articles de consommation est une branche importante de revenu pour les habitants de ces localités. Le bœuf qui ne se trouve pas en Espagne vient des côtes d'Afrique. Cette abondance n'empêche pas l'excessive cherté de la

vie à Gibraltar, les logements sont rares et hors de prix, les gages et la main-d'œuvre très-élevés. Il en résulte qu'il faut aller voir Gibraltar, le visiter comme curiosité, mais qu'il ne faut pas y habiter si l'on n'est ni marchand ni militaire.

Le climat est souvent désagréable, surtout lorsque souffle le vent d'est, qui affecte beaucoup le système nerveux des hommes et des animaux; il est généralement sain; et cependant il faut tenir compte de la fièvre de Gibraltar, à laquelle certaines circonstances donnent quelquefois une fatale activité. Elle est endémique et provient surtout de l'étroitesse des habitations, du manque de circulation de l'air, de la malpropreté des juifs qui sont nombreux, et des émanations fétides qui se produisent à la basse mer.

Les différents cultes sont parfaitement libres à Gibraltar, c'est un autre point de contraste avec l'intolérance espagnole; on y compte deux églises catholiques, mais bien différentes des temples somptueux de la pieuse Espagne; une synagogue et deux chapelles protestantes; l'une de celles-ci a été construite en 1832 dans le style mauresque. Il existe aussi, par conséquent, sur la montagne et dans des terrains sablonneux, trois cimetières pour les différentes religions. De même aussi, dans l'hôpital organisé par le général Don, les salles ont été divisées selon les trois croyances.

Ce qui donne surtout une grande activité au commerce de Gibraltar, c'est la contrebande; elle s'y pratique sur une immense échelle et d'une manière réellement scandaleuse. L'Espagne souffre beaucoup de cet état de choses et fait de grands efforts pour y mettre obstacle; ses carabiniers douaniers exercent une active surveillance, mais sans beaucoup de succès. M. Richard Ford plaisante très-agréablement à ce sujet et s'affecte fort peu du tort que cette

trop excessive liberté peut faire aux revenus de la Péninsule. « Gibraltar, dit-il, est l'asile de tous les réfugiés et de tous les gens qui s'expatrient pour le bien de leur pays. C'est là que se font les complots contre la bonne Espagne, et c'est là aussi que ses revenus sont rognés par les contrebandiers, et surtout par les contrefacteurs de cigares, qui nuisent beaucoup à la seule manufacture active de la Péninsule. Gibraltar est le grand dépôt des marchandises anglaises, et spécialement des cotons qu'on introduit en fraude le long de la côte, de Cadix à Benidorme, au grand bénéfice des autorités espagnoles, placées soi-disant pour prévenir ce qu'elles encouragent en effet. Le sud de l'Espagne est ainsi approvisionné d'autant de nos marchandises qu'il peut en acheter, et un traité de commerce ne pourrait augmenter beaucoup la consommation. »

Il faut peu de temps pour visiter Gibraltar. La principale curiosité n'est pas la ville, c'est la montagne et les fortifications dont elle est hérissée. Elle mesure, d'après les chiffres en *vares* espagnoles donnés par M. de Laborde, 4,300 mètr. de longueur, 1,245 de largeur et 423 de hauteur perpendiculaire. Ce rocher est entièrement hérissé de batteries, de manière que, depuis la Pointe d'Europe qui en forme l'extrémité S., jusqu'à la partie N., qui domine les sables de San Roque, il n'y a pas un seul point négligé. Les premières fortifications, auxquelles un nombre considérable d'ouvriers a été employé pendant huit années consécutives, sont chaque jour augmentées, on y travaille sans cesse. Des excavations, pratiquées à force de poudre dans le centre de la montagne et dans la pierre vive, forment des voûtes d'une telle hauteur et d'une telle étendue, qu'elles peuvent contenir la garnison tout entière en temps de siège. Ces cavernes,

dont la plus considérable est le salon de Saint-Georges, communiquent avec les batteries établies dans l'étendue de la montagne par une route en limaçon, praticable partout à cheval, et qui a dû coûter des sommes immenses. Mais ces batteries, comme le reconnaît M. Ford, paraissent plus terribles qu'elles ne le sont réellement; les feux rasants suffisent pour une défense redoutable, et les feux supérieurs ne peuvent plonger qu'au loin et seraient sans effet dans un siège, et de plus, la plupart de ces batteries couvertes ne pourraient servir à une longue défense; la fumée des canons rentre en dedans, et les artilleurs seraient promptement asphyxiés, s'ils avaient à soutenir un feu un peu prolongé. Cela sert du moins à éblouir et à faire voir jusqu'où peut conduire la crainte d'une surprise et le besoin de s'assurer une possession illégitime. Creusée partout, bardée de fer, remplie de monceaux de boulets, d'obus et de bombes, renfermant des provisions inépuisables de munitions et de poudre, cette montagne a englouti des millions, elle semble défier les sièges et les attaques, et il peut suffire de quelques soldats mécontents pour faire que tous ces travaux, tous ces soins, tous ces millions dépensés l'aient été en pure perte. « Si jamais Gibraltar est perdu, dit à ce sujet M. Ford, ce sera probablement par la trahison des soldats mécontents; cela est déjà presque arrivé par un excès de sévérité de la part du gouverneur, et cela pourrait arriver encore. Il ne faut pas marchander avec les besoins des soldats destinés à garder cette possession. » C'est donc surtout une affaire d'ostentation, un jouet vaniteux et coûteux, dont le plus sérieux usage est de servir une fois l'an, au salut royal, le jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria. Ce salut commence au sommet de la montagne par la voix de Rockgun (le canon du roc).

— C'est celui qui annonce chaque jour le lever et le coucher du soleil, et dont le signal expulse de la ville, le soir, tous ceux qui y sont étrangers et qui ne sont pas munis de permis de séjour, les marins des navires en rade et les Espagnols des localités voisines. — Lorsque, dans ce jour de fête, Rockgun a donné le signal du salut, le feu commence à la batterie voisine et continue de batterie en batterie, jusqu'à Willis battery, située à l'une des extrémités, et là il est achevé par les troupes. Il y a lieu de croire que c'est à cela seulement que serviront les canons et les munitions accumulées dans Gibraltar, et que, lorsque la forteresse retournera à l'Espagne, ce qui aura lieu certainement un jour, ce sera sans qu'il soit besoin de mettre en jeu ce formidable appareil.

Lorsqu'on visite cette succession de cavernes et de défenses, ce qu'on ne fait jamais sans être bien accompagné, bien surveillé, et sans avoir le droit de prendre une note ni un croquis, à moins d'une permission toute spéciale du major de la place, on rencontre au point le plus élevé, du côté du S., une tour inachevée, que la foudre a frappée et qu'on nomme la tour Saint-Georges. Le général O'Hara, qui la fit construire, s'était proposé de l'élever à une hauteur suffisante pour qu'on pût de là découvrir la baie de Cadix et surveiller les mouvements de ce port. Le gouvernement anglais n'approuva pas cette entreprise et O'Hara fut même obligé de payer de ses deniers ce qui avait été commencé.

Du pied de cette autre tour de Babel, le coup d'œil est magnifique; la vue se promène sur un horizon de quarante lieues d'étendue, qui comprend deux mers et cinq royaumes: le royaume de Séville, le royaume de Grenade, puis la Barbarie, Fez et le Maroc, au delà de ce détroit, qui a tout au plus cinq lieues dans sa moi-

dre largeur. Le spectateur est posté sur l'une des deux colonnes d'Hercule, Calpe, et en face de lui, il aperçoit l'autre, Abila, couronnée par les vieilles murailles à peine entretenues de Ceuta. Du côté de l'O. il découvre les hautes cimes du désert *del Cuervo*, les montagnes de *Hogen* et de *Sanorra*, au delà de l'humble ville d'Algeciras, dont l'avenir pourrait être si grand avec la centième partie des millions apportés à Gibraltar. Au N. il aperçoit les montagnes de Ronda, et à l'E. il reconnaît, le long de cette vaste courbe décrite par la Méditerranée, la petite ville d'Estepona, une partie de Marbella, et au delà de ces deux villes, les sommets de la sierra Bermeja, de la sierra Blanca, et, plus loin encore, les cimes neigeuses de la sierra Nevada et des Alpujarres.

Le sol, au sommet de la montagne, est stérile et brûlé en été, mais il se couvre de verdure au moment des pluies de l'automne; le botaniste y reconnaît plus de quatre cents variétés de plantes. Le naturaliste y observe souvent une race aborigène, que les Anglais respectent, comme on respecte les cigognes dans nos contrées du N.-E. et les hirondelles partout: c'est une espèce particulière de singes sans queue, qui habitent les versants orientaux du rocher et qui émigrent de temps en temps vers les pentes occidentales, lorsque le vent d'est affecte leur susceptibilité nerveuse. Ils sont tout à fait inoffensifs et se promènent en famille, le père, la mère et les enfants, sans s'effrayer de l'approche des étrangers. Cette petite colonie est là depuis un temps immémorial, et sans doute venue de l'Afrique, elle s'est trouvée reléguée sur le rocher de Calpe, à jamais exilée de sa terre d'origine, lorsque Hercule vint violemment séparer les montagnes et ouvrir un passage entre les deux mers. Elle a vu se succéder les races sur le promontoire: les

Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures et les chrétiens, les Espagnols et les Anglais, sans s'émouvoir de ces révolutions humaines. Peut-être sourit-elle de pitié au spectacle de ces haines soulevées pour la possession d'un petit coin du monde, et de ces précautions prises pour s'y maintenir. Les vrais possesseurs du rocher, ce sont, en résultat, les *monos*, et c'est pour cela, sans nul doute, que les Anglais les respectent.

La vue magnifique dont on jouit du pied de la tour Saint-Georges se reproduit au S. et à l'O. et dans tous ses détails, à mesure qu'on redescend par le chemin en zigzag si habilement pratiqué sur les flancs de la montagne.

On descend d'ordinaire jusqu'à la pointe extrême du promontoire, la *Pointe d'Europe*. Il s'y trouvait autrefois une chapelle dédiée à *Ntra Sra de Europa* avec un fanal pour les navigateurs; la chapelle a disparu, elle est remplacée par des batteries et par un phare. Près de là s'étendent des villas et des jardins. Un peu à l'E., au milieu des rochers, se trouve le pavillon d'été du gouverneur. On ne peut faire à pied le tour de la pointe; les rochers se dressent comme des murailles et barrent le passage, et il faut prendre un bateau pour faire cette curieuse visite au pied des remparts inaccessibles élevés par la nature, et sous lesquels la mer s'est ménagée une cavité profonde.

Le port de Gibraltar est franc et sert d'échelle à tous les navires qui vont de la Méditerranée à l'Océan; on ne peut dire qu'il soit ni parfaitement sûr ni parfaitement abrité: l'ancre n'est pas bon, la baie est ouverte et très-exposée aux vents du S.-O. qui balayent cet entonnoir dans tous les sens. Le vent d'E. n'est pas meilleur, on l'appelle le tyran de Gibraltar; les navires chassent souvent sur leurs câbles, et vont quelquefois se briser à la côte.

Sur toute l'étendue de rivage que forme la base de la montagne entre la Pointe d'Europe et la porte de Terre, les Anglais ont construit à grands frais une succession de môles qui aident à l'amarrage des navires et au déchargement des marchandises.

Calpe fut le nom du rocher jusqu'à l'invasion des Maures; Tarik, leur chef, y aborda le premier, le 30 avril 711, et le rocher prit le nom de *Gebel al Tarik*, la montagne de Tarik. Les Maures en restèrent possesseurs pendant six siècles, et la forteresse qu'ils y avaient établie, et dont on retrouve les vestiges sur la hauteur, prise en 1309 par Guzman le Bon, perdue en 1333, reprise par un autre Guzman en 1462, devint désormais possession de la couronne d'Espagne, et Charles-Quint, en 1552, chargea Calvi de la mettre à l'abri des coups de main de Barberousse.

Cromwell fut le premier à s'apercevoir que cette position magnifique conviendrait parfaitement à l'Angleterre. L'occasion manquait, on sut l'attendre, et elle se présenta, en 1704, alors que la flotte anglaise tenait la mer pour le compte de l'archiduc Charles d'Autriche, compétiteur de Philippe V à la couronne d'Espagne. La surprise, ce moyen qui fut tenté au Ferrol, sous Philippe II, puis en 1808, mit Gibraltar sans coup férir entre les mains de sir Georges Rooke qui commandait la flotte anglo-hollandaise. Il n'y avait que 80 hommes de garnison « qui, dit M. Ford avec quelque mauvais goût, eurent recours immédiatement aux reliques et aux saints. Tout le monde s'enfuit, à l'exception du curé de Santa Maria qui fut accusé d'être resté pour voler les vases sacrés. Gibraltar, ajoute l'humoriste écrivain, fut pris par nous au nom de l'archiduc Charles, et ce fut encore une pierre enlevée à l'édifice vaste, mais ruiné de la maison d'Espagne. »

Quand la paix d'Utrecht fut conclue, l'Espagne négligea de revendiquer Gibraltar. L'Angleterre se garda bien de le rendre, et voilà comment elle possède, au S. de la Péninsule, cette position qui, de l'aveu de M. Ford, peut être comparée à celle de Portland entre les mains d'un ennemi de l'Angleterre. Cet aveu d'illégitimité est bon à constater. La France et l'Espagne assiégèrent Gibraltar en 1783. M. d'Arçon y employa des batteries flottantes dont on attendait monts et merveilles, et qui furent coulées à fond par les batteries anglaises. C'est à cette occasion que le comte d'Artois, venu pour assister à ce succès considéré comme certain, dit que la meilleure batterie de ce siège avait été sa batterie de cuisine.

Les Anglais ont chanté victoire et chantent encore; ils ne doutent pas que les batteries de Gibraltar ne résistent à toutes les tentatives, « *in sæcula seculorum*, » les Espagnols croient le contraire... Qui sait?

EXCURSIONS. On peut aller de Gibraltar visiter l'antique *Carteya* (7 kil.), la seule des cités romaines ou carthaginoises dont il reste quelques vestiges, et à 32 kil., par San Roque et la venta de Guadiaro, *Jimena de la Frontera*, ancienne V. de 5,500 hab., où l'on remarque un vieux château mauresque et des grottes curieuses.

Dans une direction tout opposée, il est facile de faire quelques excursions et des parties de chasse en Barbarie. Un petit bateau à vapeur d'Algeciras et des mystics à voile latine vont quotidiennement, pour le ravitaillement de Gibraltar, à la côte d'Afrique et à **Tanger**.

Dans cette ville (hôtels: *la Escocesa* et *Ashton Hotel*) on visitera l'Alcazar, le pont romain, les jardins des consuls de Suède et de Danemark; puis, hors de la ville, les douars berbères et le lac voisin du cap Spartel.

Nous avons parlé de **Ceuta**: on peut y aller de Gibraltar, ou

mieux d'Algeciras par les mêmes moyens. « Ceuta devrait aussi appartenir à l'Angleterre, dit M. Ford, surtout parce que l'Espagne n'en sait rien faire et sait à peine le garder. » Les Maures s'en seraient emparés pendant la guerre de l'Indépendance si le gouverneur de Gibraltar n'y avait envoyé 500 hommes. Mais il s'en fallut de peu que l'Angleterre ne se payât de ce petit service en gardant pour elle cette place où ses troupes n'étaient entrées que pour la sauver. — *Ceuta must be preserved*, — et il fallut, en 1814, une demande formelle et répétée de Ferdinand VII pour que les préservateurs songeassent à rendre ce poste qu'ils ne demandaient qu'à garder. « Notre puissance sur le détroit serait complète, disent-ils encore aujourd'hui... excepté pendant les brouillards. » (Ford, vol. II, p. 280.)

On peut encore aller de Ceuta ou de Tanger à Tetuan; l'excursion est sans danger et sans difficulté; mais cependant comme elle doit avoir lieu par l'intérieur des terres, il est prudent de tâcher d'obtenir l'escorte d'un soldat par l'intermédiaire d'un consul. On logera à Tetuan, dans le quartier juif, chez Salomon Nathan.

« Tetuan, dit M. Ford, fut fondé en 1492, par les réfugiés de Grenade; beaucoup de familles de cette époque existent encore, et un grand nombre conservent les titres de leurs anciennes propriétés et les clefs de leurs portes pour y rentrer à un moment dont la venue leur paraît certaine. Tetuan offre le type de ce qu'étaient les Maures d'Espagne et leurs villes; on doit y visiter le bazar et le jardin du sultan. Les juifs y sont nombreux, et les filles d'Israël, aussi bien celles de Tetuan que celles de Tanger, n'ont pas de rivales en beauté; leurs yeux et leurs pieds sont admirables, leur costume est plein d'originalité. »

ROUTE 77.

DE GRENADE A MOTRIL (59 kil.)

On sort de Grenade par l'ancienne porte *del Pescado*, par laquelle arrive, pour la consommation de la ville le poisson pêché à Motril, à Malaga et à Almuñecar. On passe le Genil, et au delà, à 3 kil. de Grenade, au milieu de la magnifique vega, on rencontre le bourg d'*Armilla*, pauvre et mal bâti, humide, exposé aux fièvres inflammatoires et épidémiques, habité par 1,300 agriculteurs. Au delà on traverse une plaine de sables nommée la *Arenilla*, à l'issue de laquelle on franchit la rivière Dilar, pour atteindre bientôt après

4 kil. (7 kil.). *Alhendin*, ou selon la prononciation locale *Algendin*, pet. V. de 2,300 hab., située sur une élévation rocheuse d'où la vue s'étend sur un riche pays : en arrière toute la vega de Grenade, à l'E. les hautes montagnes de la Sierra Nevada où le Dilar prend sa source. Par elle-même *Alhendin* est une assez pauvre localité, mal bâtie, sans édifice important. C'est le dernier point d'où l'on puisse apercevoir Grenade, et on l'a surnommée *el ultimo suspiro del Moro*, parce que c'est là, dit-on, que Boabdil se retourna et jeta en pleurant un dernier adieu à son royaume perdu. C'est aussi à *Alhendin* qu'en 1500 les Rois catholiques rassemblèrent une armée importante pour réduire l'insurrection dont les Alpujarres étaient le foyer. On signale à 1 kil. 1/2, à l'O., presque au sommet d'une colline nommée *Monteviva*, une cavité naturelle et profonde, en forme de puits, d'où sort une vapeur aqueuse à la température de 18 degrés, à laquelle on attribue une certaine vertu curative dans les affections nerveuses. La route s'élève à la sortie d'*Alhendin* pour franchir une dépression qui se présente entre la Sierra de Tejada à l'O., et la

Sierra Nevada, au pied de laquelle, et sur ses versants méridionaux, elle rencontre

8 kil. (15 kil.). *Padul*, pet. V. de 2,900 hab., appartenant à la jolie vallée de Lecrin; elle se compose de 600 maisons formant des rues étroites et irrégulières. Le territoire qui l'entoure est sillonné de cours d'eau qui y entretiennent une grande fertilité et une végétation active. Il est planté de vignes, d'oliviers, d'arbres à fruit; le blé, l'orge, le maïs, la laine des moutons, sont au nombre des produits les plus abondants. La route traverse, au milieu de la vega de Padul, la rivière la Laguna, et rencontre

5 kil. 1/2 (20 kil. 1/2). *Durcal*, bourg de 1,850 hab., aussi mal bâti que le précédent, au milieu d'une jolie plaine arrosée par le rio de Durcal, qui se réunit à la Laguna de Padul pour former le rio Grande.

6 kil. (26 kil. 1/2). *Talara*, v. de 900 âmes, au milieu d'un territoire montueux planté d'oliviers, de chênes et de sparte exploité par les habitants.

3 kil. (29 kil. 1/2). *Beznar* (bonne posada où l'on couche quelquefois à cause du mauvais état de la route au delà de cette localité), v. de 500 hab., situé au fond d'une vallée. Ses maisons sont restées ce qu'elles étaient au temps des Maures, mal bâties, obscures, délabrées, à peine habitables; les rues sont étroites, souvent boueuses, mais de chacune d'elles la vue sur la vallée est riante et pittoresque. L'église est vieille, menace ruine, et on y annonce les heures à coups de marteau sur la cloche en se réglant sur un cadran solaire, lorsque le soleil le permet.

Le pays est très-productif; on en retire plus de 1,000 arrobes d'huile et près de 60,000 limons. Au delà de Beznar on rencontre (3 kil.) le v. de *Tablate* (400 hab.), et on franchit le rio Grande à une petite distance de celui de *Isbor*

(350 hab.), d'où la route, parcourant la partie basse de la vallée de Lerin, suit la rive droite de la rivière jusqu'au confluent de celle-ci avec le Guadalfeo qu'elle traverse pour entrer à

15 kil. 1/2 (48 kil.). *Velez de Benaudalla*, V. de 3,100 hab., située à 100 pas de la rive gauche du Guadalfeo, sur les pentes d'une petite colline couronnée par les ruines d'un vieux château. Cette ville, d'origine arabe, est assez importante comme mouvement commercial, mais sans aucun intérêt local. Son territoire est fertilisé par une source abondante qui fait tourner plusieurs moulins où se font les moutures de presque toute la contrée. Ses produits consistent en vins, en huile, en blé, en fruits de toute espèce et en bois de chauffage. Il existe à peu de distance, dans les premiers versants de la Sierra de Lujar qui s'étend à l'E., des mines de plomb à l'exploitation desquelles s'emploient une partie des habitants. On signale aussi au sommet de l'une des premières montagnes de cette chaîne, deux puits d'une profondeur inconnue, pratiqués de main d'homme, et que la tradition a nommés les Puits d'Annibal. Il existe dans ces montagnes, qui forment du reste la ramification occidentale des Alpujarres, de fort belles cavités remplies de stalactites et de nombreux gisements de minerais qui ont été activement exploités dans les temps anciens, et qui occupent aujourd'hui, relativement à leur importance, un nombre très-restreint de travailleurs. Les indices qu'on rencontre à la surface du sol dénotent des richesses assez abondantes pour exciter le zèle de l'industrie. La route, en quittant Velez, laisse à droite le Guadalfeo s'engager dans une gorge sauvage d'une grande profondeur, et s'élève sur les versants de la Sierra de Lujar. Du point culminant on découvre la mer et un ensemble de magni-

fiques perspectives. On redescend rapidement vers

11 kil. (59 kil.) **Motril**, V. de 13,800 hab., située au centre d'une petite vallée limitée au S. par la Méditerranée et au N. par la sierra de Lujar, et sur les pentes de petites ramifications de cette chaîne qui s'étendent doucement jusqu'à la mer; celle-ci est à environ 1,700 mètr. des murs de la ville.

A peu près environnée de montagnes, la jolie vallée de Motril jouit d'un climat privilégié, qu'on considère comme le plus doux et le plus salubre de toute la côte de Grenade; la température n'y descend pas en hiver au-dessous de 11 degrés c. et ne s'élève pas en été au-dessus de 24 à 25, adoucie qu'elle est par la brise de la mer.

Motril a été entouré de murailles, il n'en reste aujourd'hui qu'un fragment et une porte dont le caractère antique a été altéré par des réparations inopportunes. La ville est à peu près divisée en deux parties, l'une ancienne, à rues étroites et tortueuses, l'autre moderne et assez régulièrement bâtie. Les faubourgs sont misérables. Il n'existe du reste aucun édifice de quelque importance. L'église, la seule pour cette population considérable, est d'une forme irrégulière. On en avait fait une espèce de poste fortifié pour la mettre à l'abri des coups de mains des Maures, et elle ressemble plutôt à une forteresse bastionnée, qu'à un édifice destiné au culte. L'intérieur forme deux grandes nefs voûtées avec un rétable colossal sculpté en bois, un orgue passable et quelques peintures sans mérite. Une tour en briques, qui s'élève à l'angle N.-O., renferme la seule horloge de la ville.

Motril n'a pas de port; on appelle port de Motril la petite anse semi-circulaire de *Calahonda*, située à 11 kil. à l'E. et qui pourrait abriter de 100 à 120 navires. Cette anse est bordée d'une soixantaine de maisons incommodes, habitées

par 150 individus, pêcheurs et matelots; une route carrossable la met en communication avec Motril. On trouve aussi plus à l'E., au près du cap Sacratif, la rade *del Baradero*, assez sûre, avec un bon fond et défendue par les feux d'un château armé de deux pièces de 24. Un bon chemin de 1,800 mètr. la relie à Motril. Il y aborde, année moyenne, 200 à 240 navires de cabotage.

La plaine de Motril donne des produits intéressants et qu'un peu d'activité pourrait doubler: du coton, du sucre, du maïs, du vin, des oranges, des limons et des figes. Le commerce à l'intérieur est peu de chose, mais il est assez important à l'extérieur, parce que Motril sert de point de transit pour la plupart des marchandises destinées à Grenade et à Jaen.

On peut aller de Motril à Malaga, par Almuñecar et Velez-Malaga; la distance est de 102 kil.

ROUTE 78.

DE GRENADE A ALMERIA (144 kil.)

Il existe de Grenade à Almeria un service de gondoles à 8 places, qui fait ce voyage en trois jours. On couche la première nuit à Guadix, la seconde à la venta de doña Maria. Le chemin est généralement mauvais et quelquefois impraticable, l'hiver surtout, à moins d'un grand renfort de mules. On se dirige lentement vers les ramifications de la sierra Nevada sur lesquelles la route s'élève en serpentant. On traverse de pauvres villages entourés de pâturages considérables sur lesquels vivent de nombreux troupeaux de chèvres qu'on évalue à près de 30,000 têtes. Le premier de ces v., *Hueter de Santilan*, à 8 kil. de Grenade, compte 8 à 900 hab. La route devient montagneuse, elle est bordée de rochers pittoresquement groupés et s'élève graduellement jusqu'au port où se trouve la venta de la *Crus del Puerto*.

Près de là, prennent naissance plusieurs cours d'eau, le Darro au N. et le Carchite à l'E., qui se réunissent pour descendre vers Grenade, et à 10 kil. plus à l'E., le Fardès qui va, en sens opposé, baigner la plaine de *Guadix* et rejoindre le Guadalquivir vers le N. Au près des ventas del Molinillo (25 kil. 1/2 de Grenade), on traverse à gué un petit torrent qui se réunit au Fardès. Audelà de ce torrent, on s'engage successivement dans deux défilés magnifiquement pittoresques, le *Prado del Rey* et *las Muelas de la Vieja*, dont le passage est souvent dangereux en raison des avalanches, et quelquefois aussi à cause des mauvaises rencontres qu'on peut y faire. A l'issue du second, après avoir traversé un site sauvage nommé *las Chaparrales de Diezma*, on atteint

34 kil. *Diezma*, bourg de 1,200 hab., situé dans une jolie plaine au pied de la sierra de Arana; ses maisons sont mal bâties, à un seul étage, sans aucun intérêt. On descend, en quittant cette localité, une longue côte de près d'une lieue, au bas de laquelle on rencontre le Fardès que l'on passe à gué. De l'autre côté se trouve le v. de *Purullena* (700 hab.), au milieu d'une petite plaine bien arrosée et très-fertile. Le Fardès descend vers la gauche, et la route traverse une vaste campagne toute semée de petites collines isolées, d'une forme bizarre, déchirées et sillonnées par les eaux pluviales qui entraînant, avec le concours du temps, les parties molles et friables, leur ont donné une foule d'aspects singuliers. La particularité la plus étrange de ces collines, c'est qu'elles servent d'habitation à toute une population. Le hasard a donné à la plupart la forme de châteaux flanqués de tourelles et surmontés de créneaux, la main de l'homme a eu peu de chose à faire pour transformer ces apparences en réalité et pratiquer des ouvertures, des cavités et quel-

ques jours sous ces façades monumentales. Plus loin, c'est presque un village; toute une colonie de pauvres gens, qui, aux portes même de Guadix, se sont creusés, quelquefois les uns au-dessus des autres, des antres qui ne sont éclairés et aérés que par la porte ou par la cheminée. Cette colonie, ou *barrio de Santiago*, est habitée par des Bohémiens qui dansent et qui chantent sans cesse en avant de leurs cavernes.

Ces collines forment entre elles d'étroits défilés où croissent des plantes d'espèces semblables à celles qu'on trouve au bord de la mer. Cette particularité justifie l'opinion de M. Bory de Saint-Vincent, que cette campagne, en forme de cuvette, circonscrite de montagnes, était autrefois un grand lac salé. Au milieu de ce lac se trouve

21 kil. (55 kil.) *Guadix*, V. de 2,500 hab., située sur la rive gauche de la rivière de ce nom, à 12 kil. au N. de la sierra Nevada. Cette ville, autrefois importante et solidement fortifiée, n'a conservé que quelques vestiges de ses anciennes défenses et entre autres d'une forteresse maure, l'Alcazaba, qui occupait une petite élévation au centre de la ville, et d'où la vue sur la Vega est magnifique. Guadix ne présente plus rien qui soit digne d'intérêt; à peine quelques vieux palais aux angles desquels s'élèvent deux tours carrées, souvenirs de noblesse et d'autorité. Les maisons sont médiocrement bâties, les rues irrégulières, mal pavées, et la place, qui forme un parallélogramme de 100 mètr. de long sur 50 de large, entourée d'arceaux, ne présente aucun édifice de quelque importance. Guadix a reçu cependant quelques institutions modernes: un séminaire où l'on enseigne le latin, la philosophie et la théologie; des écoles d'enseignement primaire; un pauvre hôpital ruiné, fondé par les Rois catholiques; un hospice presque abandonné, fondé par

Charles III; enfin un évêché suffragant du siège de Grenade et une assez belle cathédrale reconstruite au xviii^e siècle, sur l'emplacement qu'occupait la mosquée arabe.

Le territoire qui entoure Guadix, et qui forme le fond de l'ancien lac, est d'une remarquable fertilité; il produit du blé, de l'orge, du maïs, des patates, du lin, du chanvre, des légumes et des fruits. Il s'y tient, pendant les premiers jours d'octobre, une foire très-fréquentée où il se vend des bestiaux, de la serrurerie, des cuirs, du cuivre et un peu d'orfèvrerie.

A 7 kil. au S.-O de Guadix et à droite du chemin qui vient de Purrullena, se trouvent les eaux minérales ferrugineuses sulfatées de *Graena*. Les unes sont froides, les autres chaudes; on les emploie avec succès contre les rhumatismes, les maladies nerveuses et cutanées. Ces bains étaient très-célèbres et très-fréquentés du temps des Arabes qui y ont laissé quelques travaux. Ce n'est aujourd'hui qu'un assez misérable établissement où il ne vient, année moyenne, guère plus de 600 personnes qui trouvent une grande peine à se loger dans les dix mauvaises maisons du village, situé à 1 kil. au de là des bains. Les baigneurs ont du reste la ressource des Bohémiens du barrio de Santiago, et ils habitent des caves creusées dans le tuf, et où ils sont du moins mieux abrités contre les chaleurs de l'été. Ces habitations, qui se composent de plusieurs pièces, se louent 8 réaux par jour.

En quittant Guadix, on laisse à gauche la route qui conduit vers le N.-E. à Murcie. Celle d'Almeria descend vers le S.-E. en longeant les pentes méridionales de la sierra de Baza. Cette route est détestable et traverse plusieurs localités insignifiantes: à 11 kil., la *venta de los Llanos*; à 5 kil. 1/2, la *venta del Barranquillo*; à 11 kil., la *venta del Arroyo*; à 11 kil., *Ocaña*, bourg de 1,000 hab., au pied de la sierra de Baza et sur la rive droite de la petite rivière Alboloduy, dont la route suit la vallée; à 1 kil. 1/2, *Doña Maria*, pauvre village dans la vallée de l'Alboloduy, et sur la rive gauche, à 17 kil., *Las Alcuillas*, hameau de 100 hab; à 8 kil., la *Venta de la Rambla*.

11 kil. (131 kil.), *Gador*, bourg de 1,800 hab.; on y arrive en passant à gué l'Alboloduy qui prend ici le nom de rio Almeria. Ce bourg est sur la rive droite et dans une espèce de fond formé par trois collines; il se compose d'environ 300 maisons assez pauvres formant des rues étroites, irrégulières, non pavées, sauf celle qui suit la route. Gador donne son nom à une ligne de montagnes qui se rattachent à la chaîne des Alpujarres et dont nous aurons occasion de parler.

5 kil. 1/2 (136 kil. 1/2). *Benadadux*, v. de 800 hab., dans une petite plaine sur la rive droite de l'Almeria, au pied d'une montagne où se trouvent de nombreux gisements de galène de plomb, tous en exploitation.

5 kil. 1/2 (142 kil.) **Almeria**, chef-lieu de province.

PROVINCE D'ALMERIA.

Elle dépend de l'*audiencia* et de la capitainerie générale de Grenade, et occupe l'extrémité orientale de l'ancienne région d'Andalousie. Formée en 1822, réintégrée dans le royaume de Grenade en 1823, elle est redevenue province séparée dans la nouvelle organisation territoriale de 1833, et a reçu pour limites, au N., les provinces de Grenade et de Murcie, à l'O. celle de Grenade, à l'E. Murcie, au S. et au S.-E. la Méditerranée sur une étendue de 99 milles. Elle mesure

du N. au S., 90 kil., de l'E. à l'O., 158 kil.; sa surface occupe 220 lieues carrées (ou 7,040 kil. carrés). Le climat de cette province, tempéré par la belle étendue de côtes qui en enveloppe une partie, est, surtout dans la partie méridionale, doux et agréable comme un printemps perpétuel, les pluies y sont rares; dans l'intérieur des terres et dans les montagnes de la partie N., l'hiver est souvent rigoureux et il neige quelquefois.

Le territoire est presque entièrement occupé par des montagnes ou par des groupes de collines qui appartiennent aux ramifications de plusieurs sierras importantes.

L'une, la sierra Nevada, limite la province à l'O. et en occupe une partie. L'accès en est généralement difficile; on y trouve les belles carrières de marbre blanc et bleu de Macael, utilisé dans la plupart des monuments de l'Andalousie. Dans d'autres parties, auprès de Baccarès et de Sera, existent des mines de fer, de plomb et de nitre, exploitées avec une grande activité. Les vallées et les vallons formés par la Sierra sont fertiles et de bon produit. Les plus hautes montagnes de la sierra Nevada appartiennent à la province de Grenade, ce sont le *Mulahacen*, dont l'élévation est de 12,762 pieds (3,570 mètr.) et le *Picacho de Veleta* (3,480 mètr.)

La Sierra de Maria, qui forme la partie occidentale de la province, est très-boisée, on y exploite surtout du bois de chauffage pour les usages domestiques et pour les fourneaux des verreries. On y récolte des plantes médicinales et tinctoriales dont quelques-unes s'exportent. Une partie de cette petite chaîne, nommée la sierra de Estancias, est de l'aspect le plus sauvage, on n'y trouve ni arbres ni plantes, ni aucune matière combustible; quelques sentiers qui la traversent pour communiquer d'un village à l'autre sont d'une hardiesse surprenante.

La sierra de *Alhamilla* commence à 10 kil. au N. d'Almeria et s'étend sur environ 30 kil. Le Cerro Calataivir, sa principale montagne, s'élève à 1,800 pieds (504 mètr.). On y rencontre quelques filons de minerai de cuivre et des pyrites de fer, surtout dans le voisinage des bains thermaux d'Alhamilla et, au delà, de nombreux gisements de galène. L'exploitation de ces mines occupe la plus grande partie des habitants des localités placées dans la vallée de l'Almeria. On remarque dans une partie de cette chaîne, à 2 kil. du v. de Nijar, au lieu dit le Zacayo, une cavité naturelle de 210 mètr. de diamètre, qu'on croit être l'ancien cratère d'un volcan.

La sierra de *Cabrera* est une continuation de la précédente et occupe une étendue de 20 kil. dans la direction de la petite ville de Mojacar. On trouve dans ce groupe et dans ses ramifications, des galènes, de l'antimoine, des malachites, de l'oxyde rouge de fer, un gisement considérable de fer magnétique et du gypse d'une remarquable blancheur.

La sierra *Almagrera*, dans laquelle on a trouvé des mines d'argent, occupe l'extrémité E. de la province, entre Vera et Cuevas, et jusqu'au bord de la mer.

La sierra de *Gata*, à l'E. d'Almeria, est une ramification de la sierra

de Cabrera; tout indique, sa forme et ses produits, qu'elle est le résultat d'une grande fermentation volcanique; on y rencontre des basaltes, des jaspes, des agates, des calcédoines et un banc considérable de kaolin, autrefois exploité et qui l'est de nouveau aujourd'hui pour la fabrique de Séville.

A l'O. de la province s'élève la fameuse sierra de *Gador*, dépendant du groupe des Alpujarres. Elle s'étend du N.-O. au S.-E. sur un espace de 55 kil., et ses points les plus élevés atteignent 2,160 mètr. au-dessus du niveau de la mer. On découvre de ces cimes, par les belles matinées, les côtes de Barbarie, à 225 kil. de distance. Cette sierra est célèbre dans toute l'Europe par ses abondantes mines de plomb. On a calculé que, depuis 1795 jusqu'en 1841, on en avait extrait onze millions de quintaux. Les montagnes, qui étaient très-boisées autrefois, sont maintenant complètement dégarnies par le fait d'une exploitation inintelligente du bois pour le traitement du métal.

De toutes ces hauteurs jaillissent un nombre considérable de ruisseaux, de torrents, de sources minérales ou thermales, mais il n'en descend aucun cours d'eau un peu important. L'un d'eux, l'*Adra*, forme la limite méridionale de la province, et son bassin sépare la sierra de *Gador* de l'Alpujarre proprement dite. Les trois autres sont : le *torrent de Lorca*, qui coule au N. et au pied de la sierra de *Maria*, pénètre dans la province de Murcie, baigne les murs de Lorca et va se joindre au *Segura*, au-dessous de Murcie; le *Almanzora*, qui prend sa source dans les versants orientaux de la sierra de *Baza*, coule de l'O. à l'E. en traversant la petite rivière de *Purchena*, forme un bassin entre la Sierra d'*Almagro* et celle de *Cabrera*, et se jette dans la mer à l'E. de *Vera*, auprès de la *Torre del Peñon*. Le dernier est l'*Almeria*, que nous avons déjà rencontré au S. de la sierra de *Baza*, auprès d'*Ocaña*, et qui forme une jolie vallée que longe la route de *Guadix* et de *Grenade*; il se jette dans la Méditerranée, un peu à l'E. d'*Almeria*.

De l'embouchure de l'*Adra* jusqu'à la pointe de *Elena*, sur une étendue de cinq lieues environ (28 kil.), la côte décrit de l'O. à l'E. une ligne à peu près parallèle au méridien. A partir de cette pointe, elle remonte vers le N. et forme une vaste courbe au centre de laquelle se trouve *Almeria*, et dont l'extrémité opposée à la pointe de *Elena* est formée par le cap de *Gata*. Le golfe d'*Almeria* présente ainsi, d'une pointe à l'autre, une ouverture de 7 lieues marines et une profondeur de 2 lieues 1/2. A partir du cap de *Gata*, où s'élève une tour de vigie sur une éminence nommée la *Testa de Gata*, la côte continue de l'O. à l'E. sur une étendue de quelques milles, puis monte presque directement vers le N.-E. jusqu'à la rencontre du 2^e degré E. du méridien de *Madrid* (4^e degré O. de *Paris*) où commence la côte de la province de *Murcie*. Dans la plus grande partie de son étendue, cette côte est montagneuse et escarpée, il s'y présente peu de plages, et les points où elle est abordable sont peu nombreux.

Les moyens de communication dans la province sont en très-petit nombre et bien insuffisants pour les débouchés nécessaires aux in-

dustries minière et agricole. Après la route médiocre qui va d'Almeria à Guadix, on cite un chemin partant de Dalias, au S.-O. de la sierra de Gador, et se dirigeant vers l'O. par Berja, Castalla et Barical; un second, très-pittoresque, qui remonte, depuis le petit port d'Adra, la délicieuse vallée de la rivière de ce nom et qui aboutit à Berja; plusieurs autres, qui pénètrent à l'E. dans la province de Murcie, et enfin des chemins muletiers, qui sont de très-difficile accès.

Les produits du sol sont abondants et estimés; les vallées sont généralement semées en maïs, on y récolte des fruits excellents; à Al-banchez et à Rioja, des oranges, des limons; à Adra, des patates et la canne dont on tire un sucre excellent; à Purchena, des vins estimés; dans les villages de l'O., une assez importante quantité de soie; à Almeria, tous les fruits d'Europe et bon nombre d'autres originaux d'Amérique. On y élève aussi beaucoup de bestiaux; ceux de l'espèce bovine, dans la province d'Almeria, sont remarquables par leur taille et la beauté de la race. On exploite, sur certains points, des salines appartenant à l'État et dont on tire un sel commun d'assez bonne qualité.

L'industrie minière est la plus importante, celle qui occupe le plus de bras; la fabrication de la sparterie vient ensuite, elle emploie environ deux mille individus qui gagnent de 6 à 8 réaux par jour. Les femmes employées à *hacer la tamiza*, c'est-à-dire à tordre les filaments de sparte, reçoivent 2 réaux pour 16 livres de matière employée. La pêche ne se fait qu'à Almeria, à Roquetas et au cap de Gata, où existe une madrague qui rapporte annuellement de 40 à 50,000 réaux.

Le commerce consiste surtout en exportation de plomb pour les principaux ports de France; de sparte brut pour Lisbonne et Porto, où il est transformé en *steras*; de varech ou kali, dont on tire la soude à Malaga et en Galice, et en importations de tissus de coton et de laine de Catalogne, de soieries de Valence, de lingerie confectionnée de Marseille et de Gibraltar.

Ce que nous avons dit des Andalous, sous le rapport des mœurs, des coutumes et du caractère, se rapporte complètement aux habitants de la province d'Almeria. Ils sont de mœurs simples, religieux, sobres, vigoureux, mais déjà ils perdent le type caractéristique des Cordouans et des Grenadins, et à mesure qu'on avance vers l'E., ce type disparaît pour faire place au caractère toutparticulier qui distingue les Murciens.

L'instruction publique est très-arriérée: pour une population de 315,700 individus, constatée par les derniers recensements, on compte 124 écoles, c'est-à-dire 1 et 1/5 par commune et 4,444 élèves, soit 1,40 p. 100. La morale publique est néanmoins dans une situation très-satisfaisante, et malgré les conditions contraires que lui feraient l'état d'abandon de l'instruction publique, le peu d'activité du commerce, l'élévation de la température, Almeria se trouve placée au trentième rang dans le tableau de la criminalité en Espagne. On y compte 1 accusé sur 354 individus: les coups et blessures figurent pour les trois quarts dans le nombre des crimes et délits.

Almeria (Hôt. : *Fonda del Vapor*; *fonda Malaguena*), V. de 27,000 hab., chef-lieu de province et d'une administration de douanes de 2^e classe, résidence de vice-consuls des différentes nations étrangères, port ouvert au commerce d'importation et d'exportation avec l'étranger. Cette ville se trouve située à l'extrémité d'une belle plaine de 45 kil. d'étendue, entourée de riches perspectives; son climat est l'un des plus agréables de tout le midi de la Péninsule; l'hiver n'y existe pas, et le thermomètre n'y descend jamais au-dessous de 18 degrés; en été, en revanche, et surtout lorsque le vent vient de l'E. et du N.-E., certaines journées sont d'une chaleur suffocante, et le mercure monte jusqu'à 36 degrés.

La ville est presque entièrement entourée de murailles; la plupart sont d'origine arabe, et ont conservé un caractère très-remarquable comme architecture et comme solidité. Les maisons, au nombre de 3,400 env., sont généralement à deux étages, construites en carré autour d'un patio qui sert de centre commun. Les rues étroites, tortueuses selon la coutume arabe, pavées en petit nombre, sont d'une excessive propreté. La *place de la Constitución* forme un trapèze de 80 mètr. sur le plus grand côté, et de 50 mètr. sur le plus petit, bordé de maisons de belle apparence formant galeries au rez-de-chaussée. Parmi ces maisons on remarque l'*ayuntamiento*, flanqué de deux hautes tours carrées, la *casa de la diputacion provincial*, les bureaux du gouvernement de la province. Le marché se tient sur cette place.

La cathédrale, qui occupe un côté d'une petite place de peu d'étendue, est un édifice gothique peu remarquable, commencé au milieu du xvi^e siècle, continué pendant le xvii^e, et resté inachevé. Elle présente un ensemble de constructions formant un rectangle autour d'un patio ou cloître

à arcades. L'aspect général à l'extérieur est plutôt celui d'une forteresse que d'un édifice consacré au culte; sur toute cette côte la crainte des corsaires d'Afrique, la nécessité de se mettre à l'abri d'un coup de main portaient à s'entourer de précautions défensives; le plan de l'édifice, les tambours qui en occupent les angles, les meurtrières qui sillonnent les murailles, la hauteur et l'épaisseur de celles-ci indiquent quelles étaient les préoccupations des fondateurs. L'église occupe le côté N., et forme, sur une longueur de 80 mètr., trois nefs séparées par des arcs et par des colonnes gothiques. Le côté O. forme une chapelle où se trouve le sanctuaire. On y remarque principalement le *trascoro*, construit en marbres blanc et jaspé, la *sillera* du coro, en bois de noyer avec des figures en bas-relief d'un certain mérite. La tour s'élève à l'angle N.-O.; elle est carrée et massive, haute seulement de 27 mètr., et porte l'unique horloge d'Almeria.

On compte dans la ville quatre autres paroisses, trois anciens couvents de moines. L'église de l'un d'eux, Santo Domingo, occupe la place où fut la principale mosquée des Arabes; le couvent sert aujourd'hui de collège; on y voit encore un vaste patio carré entouré de cellules.

Au N.-O. de la ville, sur le sommet d'une colline de 70 mètr. de hauteur qui n'est accessible que du côté du S., existe un fort arabe nommé l'Alcazaba, qui était autrefois d'une grande étendue. Ses vieilles murailles d'une remarquable construction sont encore debout, et elles ont été complétées par des travaux plus modernes sous Charles-Quint. On remarque surtout, dans la deuxième enceinte, de magnifiques citernes souterraines et un puits de 60 mètr. de profondeur. L'ancienne mosquée est aujourd'hui la chapelle presque sans modification. Ce fort est sans garnison; il est

gardé par quelques artilleurs. Il domine la ville, toute la vega et un horizon de 10 l. en mer. Une colline voisine, d'égale hauteur, séparée de celle de l'Alcazaba par un fond nommé la Olla (la Marmite), est couronné par quatre grosses tours arabes. D'un sommet à l'autre, rattachant ces différents travaux, descend en échelons, à travers la Olla, une muraille flanquée de tours d'un aspect très-pittoresque. Cette muraille fait partie de l'ancienne enceinte, dont quelques parties sont évidemment d'origine phénicienne et carthaginoise. Les quatre portes qui coupent cette enceinte n'ont rien de notable; celle *del Mar*, reconstruite en 1839, est à trois baies et d'un aspect gracieux.

Les promenades sont hors de la ville. L'une au pied de l'angle N.-E. de la muraille, entre la *puerta del Sol* et la *puerta de Purchena*, forme une double avenue de 200 mètr. de long; une autre est à l'E. du *barrio de las Huertas*; la troisième, et la plus fréquentée dans les chaudes soirées d'été et dans les belles journées d'hiver, est une jetée de 300 mètr. de long, située hors de la *puerta de Mar* et garnie de bancs. De cette promenade la vue s'étend sur le port et sur le golfe.

ROUTE 79.

DE GRENADE A MURCIE (292 kil.)

On suit la route précédente jusqu'à Guadix (55 kil.). En quittant cette ville dans la direction du N.-E., on laisse à droite la route d'Almeria. Entre les deux routes s'élèvent les premières ramifications de la Sierra de Baza. On franchit la rivière de Guadix, et on se trouve dans une grande plaine encaissée, sillonnée de ruisseaux, toute semblable à celle qui précède Guadix sur le chemin de Grenade. Dans cette plaine, on rencontre, à 8 kil. de Guadix, la *venta de Fuente Alamo*, et 8 kil. plus loin la *venta de Gor*. Un peu

après celle-ci, la route coupe un petit ruisseau, à sec l'été, torren-tueux l'hiver, et monte pendant près de 2 kil. par une pente rude, tortueuse et difficile jusqu'à la *venta del Baul*. Au delà on traverse un bois épais de taillis de chênes et de pins, à l'issue duquel se trouve une vieille tour mauresque; puis vient encore une longue côte, la *cuesta de la Monja*, au haut de laquelle se trouve une promenade ornée de fontaines qui précède

40 kil. de Guadix (95 kil. de Grenade), **Baza** (*Posada del Sol*, tenue par un Français), V. de 13,600 hab., chef-lieu d'un partido judiciaire, dépendant de la province de Grenade, située sur la pente orientale de la colline de *San Pedro Martir* appartenant à une ligne de hauteurs qui s'élèvent graduellement vers le S.-O., et forment la Sierra de Baza. Au N.-O. se développe une immense plaine nommée la *Hoya de Baza*, couverte de villages, sillonnée et fertilisée par un grand nombre de cours d'eau. Autour de la ville et en amphithéâtre sur la base de la colline, s'étendent de beaux jardins et de riches plantations d'arbres à fruits, d'oliviers, de vignes, et des fontaines de tous côtés. L'aspect de la Sierra, couverte d'une abondante végétation, est agréable et pittoresque; on tire de celle-ci des bois de chauffage et de construction, du charbon, et on y exploite, dans le voisinage de la ville, trois mines de plomb d'un produit restreint. Baza compte env. 1,600 maisons sans aucune élégance moderne, au milieu desquelles sont pratiquées des rues arabes, sombres et tortueuses, à l'exception de deux ou trois qui sont à peu près régulières, et trois places rectangulaires.

Les édifices n'ont aucun intérêt. L'église seule, excessivement ancienne, bâtie par les Goths, transformée en mosquée par les Arabes, restaurée par les rois ca-

tholiques, est de style gothique pur. Dans l'intérieur, qui est divisé en trois nefs, on remarque un altar mayor d'ordre composite, construit en 1830; un chœur avec une *silleria* très-curieuse sculptée en noyer, et des orgues renommées dans toute l'Andalousie; la chapelle de *San Maximo*, où reposent, dans un coffre d'ébène rehaussé de bronze doré, les restes de ce saint martyr. La tour est moderne. Au milieu de la ville s'élèvent les restes peu intéressants de l'ancienne alcazaba arabe. Les souvenirs de l'époque romaine abondent dans les terrains qui avoisinent Baza; on y a trouvé des tombes, des sarcophages sculptés, des vases cinéraires, des urnes lacrymatoires; mais bien peu de ces monuments d'une autre époque ont échappé à la destruction.

A une petite distance au delà de Baza on passe à gué la petite rivière du même nom. La route, qui traverse la plaine, rencontre, à 17 kil., la *Venta del Peral* et coupe un autre cours d'eau pour entrer à

22 kil. 1/2 (117 kil. 1/2) *Cullar de Baza*, V. de 6,000 habitants, située dans un vallon, au pied d'une chaîne de hauteurs qui porte son nom. Une partie de sa population habite des caves pratiquées dans les collines. La route parcourt un paysage magnifique, elle est souvent encaissée au milieu de belles roches ou de versants d'une aridité sauvage, pendant qu'au loin se développe une riche campagne. On atteint ainsi (17 kil.) les misérables masures du hameau de *las Vertientes*. Les gens du pays nomment le parcours de ce hameau à *Chirival la legua del Fraile* (la lieue du moine), parce qu'il se fait lentement à travers une grande plaine et le long de la rive gauche d'une rivière encaissée, à berges brunes et déchirées, nommée le rio Aspilla.

5 kil. 1/2 (140 kil.) *Chirivel*, v. de 1,600 hab., à l'extrémité d'une

grande plaine presque circulaire, de 5 kil. de diamètre, qui s'étend au pied de la sierra de Maria. Ce v. pauvre, mal bâti, sans apparence, est entièrement habité par des agriculteurs. Trois heures de marche le séparent de Velez Rubio, et le chemin, qui rencontre fréquemment l'Aspilla, est coupé en trois parties égales par deux énormes rochers situés à 6 kil. l'un de l'autre. Le premier est nommé le *Fraile*, le second la *Monja*.

17 kil. (157 kil.) *Velez-Rubio*, V. de 13,000 hab., appartenant à la province d'Almeria, située sur une hauteur de facile accès et entourée d'une jolie vallée que traverse l'Aspilla ou rio Claro. La ville est entourée de murailles en terre avec trois entrées principales. On y trouve quelques maisons bien bâties; mais presque toutes sont habitées par des agriculteurs et installées selon les besoins d'exploitation qui sont assez considérables. Les rues sont larges et commodes, à l'exception de celles qui se dirigent vers le haut de la ville, où se trouve l'église. Celle-ci est un solide édifice construit sur les ruines d'une ancienne mosquée, avec un beau portail en pierre de taille flanqué de deux hautes tours, du sommet desquelles l'on jouit d'une vue magnifique. On aperçoit à 5 kil. au N., sur un monticule isolé, en avant de la sierra de Maria, la petite V. de Velez-Blanco (8,000 hab.), également occupée par une population agricole, entourée de fermes, de métairies et de terrains de bon produit tout sillonnés de ruisseaux. On trouve à 1 kil. au S. de Velez-Rubio une source acidule-ferrugineuse, employée avec succès contre les maladies lymphatiques et les atonies du système nerveux; on l'appelait la *fuenta de los Curas*, elle se nomme aujourd'hui la *fuenta del Gato*.

On quitte Velez-Rubio du côté du N.-E. par une longue descente tortueuse et mal entretenue, au bas de laquelle on rencontre la

limite de la province de Murcie. La route s'engage dans un vallon profond, ou plutôt dans une fondrière, la *Rambla de Nogalte*, à la droite de laquelle s'élève une grande montagne couverte de vignes nommée la *Cabeza de la Ojara*. La *Rambla* forme, à 28 kil. de Velez-Rubio, une espèce de défilé qu'on nomme le *puerto de Lumbreras*, au delà duquel s'élève la *Torrecilla*, vieille tour mauresque, célèbre dans le pays, parce qu'il s'y livra entre les Maures et les chrétiens, d'après les traditions locales, un combat terrible dans lequel les chrétiens furent vainqueurs. On franchit trois fois le rio Claro, sur des ponts de médiocre construction, avant d'arriver à

17 kil. (202 kil.) **Lorca**, (province de Murcie), V. de 45,000 hab. située sur le versant méridional de la sierra del Caño, au sommet de laquelle s'élève un château entouré de défenses imposantes. La ville est coupée en deux par la rivière Guadalantín. La vieille ville, qui entoure le château, a, comme toutes les cités arabes, des rues tortueuses, des maisons à peine éclairées, des carrefours au lieu de places; la ville moderne, qui s'étend vers la plaine, est mieux bâtie et d'un aspect riant. La place Mayor, où aboutissent les cinq rues les plus importantes, est formée d'un côté par l'église collégiale (*San Patricio*), d'un autre côté par un édifice appartenant au chapitre, puis par la maison de ville, la prison et une belle habitation particulière. La collégiale est digne d'attention, l'architecture en est correcte et solide, et le portail d'un mérite artistique reconnu. L'intérieur, divisé en trois nefs, est partagé en 24 chapelles, sans détails remarquables. L'une d'elles conserve les reliques du patron de la ville, *San Patricio*.

Une partie de la ville basse est en ruines, et ces ruines sont le résultat d'une catastrophe qui a

coûté la vie à plus de 600 personnes. Il existait au-dessus de Lorca, au débouché de l'une des vallées, à gauche de la route qu'on vient de parcourir, une digue colossale ou *pantano*, le *Pantano de Puentes*. Cette digue, construite en blocs énormes et épaisse de 84 pieds à la base, s'élevait à une hauteur de près de 1,500 pieds et barrait la vallée d'une montagne à l'autre. Cette magnifique retenue fut terminée en 1789; un jour de 1802, le poids considérable des eaux en entraîna une partie qui se précipita sur la ville en renversant tous les obstacles. Les désastres qu'il causa dans la campagne furent évalués à plus de 24 millions de réaux.

À 5 kil. au delà de Lorca, on remarque sur la gauche, à une portée de fusil, une fort belle maison, d'architecture moderne, nommée *San Julian de la Higuera*. Plus loin, on rencontre le *parador del Castillo*, puis la *rambla del Evor* qui coupe le chemin, et enfin

22 kil. (224 kil.). **Totana**, V. de 9,000 hab., située sur un sol en pente, au pied des montagnes de la sierra de España et à l'entrée d'une belle vallée très-cultivée. Un ravin la sépare en deux quartiers nommés le *Barrio de Sevilla* et le *Barrio de Triana*. Sa population s'occupe exclusivement d'agriculture, et les habitations installées pour l'exploitation du sol sont vastes, mais sans aucune apparence. L'église, fort ordinaire, est surmontée d'une tour en briques, haute de 71 mètr. et couronnée de créneaux. Au milieu de la place principale, dans le *Barrio de Sevilla*, se trouve une très-jolie fontaine en marbre, alimentée par un aqueduc de 2,500 mètr., qui prend ses eaux dans la sierra de España. Il existe à Totana une population très-pittoresque de gitanos qui tiennent la plupart des *posadas* du pays, et dont la principale industrie est de transporter à Murcie, à Cartagena, à Lorca et dans les autres

viles des environs les neiges de la montagne. La végétation de tout ce pays est merveilleuse; la route est bordée d'aloès énormes, de roseaux gigantesques, de tourne-sols immenses dont les habitants pauvres mangent la graine, et les palmiers commencent à paraître en groupes nombreux.

On rencontre à une petite distance de Totana une route qui se dirige au N. vers Ziezar, Hellin et Albacete, puis on atteint

11 kil. (235 kil.) *Alhama de Murcia*, jolie ville de 5,000 hab., à rues larges et propres, située au milieu d'une petite plaine entourée d'un cirque de hautes montagnes. Elle est dominée par un rocher élevé que couronnait autrefois une forteresse. Ce qui signale surtout Alhama, ce sont les sources minérales qui lui ont donné son nom. Elles coulent au centre de la ville à la base même du rocher. Les eaux sont recueillies dans des salles souterraines et voûtées, de construction fort ancienne, attribuée aux Romains. On a construit tout récemment, autour et au-dessus de ces salles, un bel établissement, des mieux installés qui existent en ce genre. Les eaux, dont la température est de 43 et 31 degrés cent., se classent parmi les salines muriatiques; elles sont employées avec succès contre les rhumatis-

mes et dans certains cas de fièvres intermittentes. L'une des trois sources, employée seulement en boisson, contient une certaine quantité de fer. La saison commence le 10 avril, elle est suspendue de la fin de juin au 1^{er} septembre en raison des chaleurs, et se clôt à la fin d'octobre.

8 kil. (243 kil.) *Lebrilla*, bourg de 2,800 hab., d'un aspect très-pittoresque, coupé par un profond ravin au-dessus duquel est jeté un pont d'une arche. Ses maisons sont presque toutes bâties en terre.

On passe à gué, au delà de ce bourg, le rio Sangonera, torrentueux dans les temps de pluie, et on laisse à droite la petite ville de *Palmar*, ou *Lugar de don Juan*, où passe le chemin de Murcie à Cartagène.

On aperçoit en avant, à l'extrémité d'une belle et longue avenue tracée au milieu des mûriers et des orangers, la tour de la cathédrale de Murcie. A droite et à gauche s'étendent des champs de maïs et de poivriers rouges. Les paysans au teint basané, avec leurs jaquettes blanches, leurs espartilles lacées sur le coude-pied, et surtout leurs mouchoirs roulés autour de la tête, ont un aspect tout à fait mauresque.

22 kil. (265 kil.) **Murcie**.

PROVINCE DE MURCIE.

Cette province n'est qu'une partie du royaume de Murcie. Les provinces voisines d'Albacete, Alicante et Almeria ont pris chacune quelques parcelles de l'ancien territoire. Les limites actuelles sont, au N., la province d'Albacete, séparée par une ligne qui se détache du voisinage de Sax, sur les confins des provinces de Valence et d'Alicante, passe au N. de Yecla et de Jumilla, et s'arrête au point de rencontre des sierras de Segura et de Grillemena; à l'O. se trouvent la province d'Almeria et les territoires de Velez Blanco, Velez Rubio, d'où la ligne frontière descend dans la direction du S.-E. vers la mer, où elle s'arrête au château de San Juan de los Terreros; au S. la mer jusqu'au cap de Palos; à l'E. la mer également jusqu'à la Torre de la Horadadora et une ligne tracée de ce point, qui laisse à droite le territoire d'Orihuela et vient se rattacher, au-dessus de Sax, à la limite N.

La province de Murcie a une étendue de 342 lieues carrées, divisée en 143 lieues de plaine ou de *secano* (terrain uniquement arrosé par les pluies); 59 1/2 de *regadio* (terrain fertilisé par des cours d'eau ou des irrigations), et 140 en montagnes et terrains vagues. Les principales localités, chefs-lieux de districts judiciaires sont : Caravaca, Cartagène, Cieza, Lorca, Mula, Totana et Yecla.

La côte est généralement montagneuse, bordée de rochers qui se dressent comme des murailles, et au pied desquels la mer a une profondeur telle que les navires peuvent les effleurer de leurs vergues; les plages y sont rares et les points d'abordage fort éloignés les uns des autres. Son étendue, de la limite O. à la limite E., est de 142 kil.

Les plus hautes montagnes de la province se trouvent dans la sierra de España et atteignent de 700 à 820 mètr. d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Leur constitution géologique est la même que pour celles des provinces voisines. L'énorme promontoire ou cap de Palos est l'extrémité d'une longue chaîne dont le nom varie dans tout son parcours et qui se rattache à la sierra d'Almagrera, dans la province d'Almeria. Le fer, le cuivre, le plomb s'y rencontrent en abondance, et on en reconnaît de tous côtés d'importants gisements. Les cavités, les grottes, les cavernes ne sont pas les moindres curiosités naturelles de ce sol mouvementé; on cite surtout celle de Barquillo, auprès de Caravaca; celle de don Juan, auprès de Cartagène, dans lesquelles existent de fort belles stalactites et des échantillons de cristal de roche teint par les oxydes de fer et de cuivre. De l'un de ces échantillons on a fait, pour l'église de Cartagène, une croix de 20 pouces de hauteur.

Les eaux minérales ne sont pas moins abondantes dans la province de Murcie que dans celles que nous avons déjà parcourues. On signale, parmi les principales, les sources sulfureuses d'*Archena*, thermales à 50° cent., à 22 kil. au N.-E. de Murcie, sur la rive droite du rio Segura; ces eaux ont été connues des Romains et des Arabes, qui y avaient fait des travaux considérables. L'établissement est assez considérable et renferme des piscines, des bassins, des baignoires en nombre suffisant et des habitations passablement installées; il y vient de 14 à 1,500 baigneurs par an, des trois provinces voisines. *Mula* se trouve dans la même partie de la province; la source, à la température de 36° cent., est classée par don Pedro Maria Rubio parmi les « acidules carboniques avec fer; » on l'emploie surtout contre la stérilité et ensuite contre les éruptions herpétiques, les douleurs rhumatismales, les paralysies et les scrofules. On y fait deux saisons: du 15 avril au 15 juin et du 9 septembre au 15 novembre. Il y va, année moyenne, près de 7,000 personnes. *Fortuna* est à 22 kil. de Murcie et à 17 d'Oribuela, dans le partido de Cieza; ses sources appartiennent à la catégorie des eaux salines et sortent de terre à la température de 50°. On leur attribue, comme aux précédentes, une certaine efficacité contre la stérilité. Nous avons eu occasion de parler de celles d'*Alhama* en décrivant la route de Grenadé à Murcie.

Il faut encore citer, parmi les richesses minérales de la province,

les salines exploitées à Molina, à la Rosa, à Calasparra et à Sangonera, non loin de Murcie. Le sel qu'on en extrait est d'une grande blancheur, moins salé cependant et moins propre aux salaisons que le sel marin; on exploite celui-ci dans deux grands lacs alimentés par l'eau de la mer à Pinatar.

Les chemins de la province sont à peu près nuls, c'est la maladie de toute l'Espagne; et cependant, en raison de l'admirable fertilité du territoire, de l'abondance des produits du sol, il y aurait pour Murcie un grand intérêt et une source de fortune à écouler tous ces produits, qui lui restent faute de moyens de transport.

Le sol et le climat se prêtent en effet, non-seulement à toutes les cultures des zones tempérées, mais à un grand nombre de celles qui appartiennent aux climats les plus chauds. Les vallées, que parcourent tous ces cours d'eau descendant des montagnes, produisent de beaux fruits, des légumes et toute espèce de plantes qui croissent avec une extraordinaire vigueur. La plaine de Murcie est couverte de mûriers qui donnent, sur certains points, jusqu'à deux récoltes de feuilles. L'air est partout embaumé des parfums des orangers, des limons, des citronniers, et, dans la vallée de Ricote, surtout, ces arbres croissent et se multiplient avec une merveilleuse rapidité; au milieu d'eux se dressent les palmiers et quelques autres arbres de l'Amérique et de l'Asie. Dans les terrains secs (*secanos*), on cultive le blé, l'orge, l'avoine et le maïs, et sur certains points, autour de Lorca, par exemple, dont le territoire est habilement irrigué (*de regadio*), le sol rend cent pour un. L'agriculture est d'ailleurs arrivée, dans la province, à un haut degré de perfection, la terre produit sans cesse et sans fatigue, et on obtient facilement, sur certains terrains, deux récoltes et quelquefois trois. A Calasparra, au N. de la province, existent des rizières d'un grand produit; sur certains points de la montagne on récolte le sparte, qui forme l'une des branches de revenu de la province. A Murcie, à Mula, à Lorca, à Cartagène et à Totana, on cultive l'olivier, et la fabrication de l'huile atteint des proportions importantes. La récolte du vin a diminué devant les difficultés du transport, et aussi devant l'immense supériorité des vins d'Alicante; néanmoins, à Cieza et dans l'arrondissement de Mula, cette culture s'est soutenue et semble être en progrès.

L'agriculture est donc la principale industrie du pays, et néanmoins l'exploitation des mines de plomb et d'argent y emploie un grand nombre de bras; on en traite les produits dans une trentaine d'établissements. L'éducation du ver à soie occupe, particulièrement, une partie de la campagne de Murcie, et, dans quelques localités, on fabrique des tissus d'importance secondaire. On y trouve aussi quelques manufactures de tissus de coton, de lin et de chanvre. Ces industries ne vont pas, du reste, au delà des besoins des localités et ne sont pas assez importantes pour être appréciées au point de vue de la richesse publique.

Nous venons de mentionner le plomb et l'argent parmi les principales richesses du sol. On trouve ces deux métaux dans les montagnes qui bordent la côte de la Méditerranée: on y compte jusqu'à

3,000 puits datant de toutes les époques et dont une partie est encore exploitée. Le sulfure domine dans tous ces gisements et on en trouve un magnifique filon au confluent des deux rivières, le Mendo et le Segura, sur une étendue de 16,000 mètr. et une largeur de 800. On rencontre aussi de belles carrières de marbres blancs à veines bleues, de jaspes rouges; la pyrite martiale réfractaire est partout en grande abondance, l'hydrochlorate de soude cristallisé, enfin l'amianté, l'antracite et un peu de charbon de terre.

Le commerce ne possède sur la côte que trois ports : Cartagène, Aguilas et Mazarron; ces deux derniers sont très-secondaires. La province y envoie, pour l'exportation, des céréales pour 180,000 réaux, du kali et des soudes pour 900,000 réaux, du sparte brut ou travaillé pour 500,000; de la soie en rame pour 6 millions; quelques tissus; des plombs pour un million; de l'argent en barre pour 3 millions et demi; des vins pour 2 millions et demi. L'importation consiste en denrées coloniales, en céréales de l'Andalousie, en bestiaux de la province de Jaen, etc.

Les Murciens, entre les Andalous et les Valenciens, forment un peuple à part, ou plutôt deux peuples : les montagnards et les habitants de la côte. Les premiers sont graves, réservés, ils n'ont rien modifié, malgré le mouvement qui se fait autour d'eux, des usages, des mœurs et du costume qu'ils ont reçus de leurs pères. Ceux qui habitent le voisinage de la Méditerranée sont d'un esprit plus vif, ils aiment la nouveauté, ils suivent le mieux qu'ils peuvent les progrès de la civilisation, ils se prêtent avec empressement aux relations sociales. Les uns et les autres se ressemblent par un naturel bienveillant, par des habitudes laborieuses, par une excessive honnêteté, par un caractère énergique sans violence.

Murillo, dans sa *Géographie historique de l'Espagne*, a dit des Murciens : « Ils sont si entichés de leur mère-patrie, qu'ils ne peuvent se déterminer qu'avec difficulté à perdre de vue le sommet de ses tours; de là vient qu'on voit peu de Murciens dans les universités, encore moins dans les armées, et peu qui se livrent à la navigation. Ils sont adonnés à la bonne chère et à l'oisiveté. »

M. Alexandre de Laborde a ajouté à ce portrait : « Le fond principal de la manière d'être des Murciens est une habitude décidée pour l'oisiveté; le véritable bonheur des Murciens aisés est le lit, la table et le cigare. Ils n'ouvrent jamais un livre; s'ils cherchent à s'instruire, c'est seulement de la conduite de leurs voisins. Ils dorment deux fois par jour et longtemps. Ils font cinq repas : ils déjeûnent deux fois, d'abord avec du chocolat, ensuite avec du piment; ils dînent, ils goûtent encore avec du chocolat; le soir ils soupent. Ils fument gravement, ils sont alors dans un tel état de repos, que tout périrait autour d'eux sans qu'ils daignassent se déranger.

« L'artisan et l'ouvrier dorment aussi deux fois et font le même nombre de repas, ils fument souvent et avec non moins d'importance. Ils commencent tard leur travail et le finissent de bonne heure, ils y emploient à peine le quart de la journée.

« L'oisiveté règne aussi parmi les femmes. Celles d'une condition

relevée font les mêmes repas, dorment après et passent le reste du temps assises et presque toujours les bras croisés; elles ne prennent jamais un livre et ne s'occupent d'aucun de ces petits ouvrages, utiles dans une famille, qui sont l'attribut naturel des femmes. Chez les femmes du peuple, ce goût de l'oisiveté est si décidé, qu'on ne saurait trouver une servante pendant l'été et que beaucoup de celles qui sont placées quittent leurs conditions à l'entrée de la belle saison. Alors elles se procurent aisément de la salade, quelques fruits, des melons, surtout du piment; ces denrées suffisent à leur nourriture, elles les achètent à si bon marché, qu'avec la valeur d'un demi-réal, elles se nourrissent toute la journée. Elles prétendent que c'est une folie de se fatiguer au travail, lorsqu'on trouve assez de quoi se nourrir.

« Les Murciens ne sont pas recherchés pour leur table; les mets délicats y paraissent rarement, les herbages les plus communs sont leur principale nourriture. Parmi ceux-ci, le piment tient la première place, il est servi à tous les repas; le Murcien croirait n'avoir point diné s'il n'en avait point mangé; cet aliment fait essentiellement le fond de la nourriture du peuple. Un préjugé contre la viande de bœuf est généralement répandu à Murcie; personne n'en mange, le peuple regarde comme juifs ceux qui en font servir sur leurs tables. Aussi n'en trouve-t-on qu'à Orihuela, à 3 lieues de Murcie. »

M. Madoz se tait sur ces particularités peu chargées du portrait des Murciens. « Les habitants de la campagne de Murcie, dit-il à propos du costume, conservent dans leur physionomie, dans leurs manières, dans beaucoup de leurs habitudes, les traditions arabes. On remarque tout particulièrement dans la province deux localités chez lesquelles les types sont nettement prononcés et d'un caractère très-particulier. Ces localités sont Algezars et Fortuna. Les hommes se consacrent au commerce et voyagent dans les principales villes des contrées méridionales de l'Espagne, sans rien perdre des coutumes dans lesquelles ils ont été élevés; leur mise, la rudesse de leurs manières ne subissent aucun changement malgré ce frottement continu avec des étrangers; ils reviennent, après de longues années, sans s'être aucunement modifiés, sans que l'affection extraordinaire qu'ils portent à leur ville, à leurs amis, à leurs parents, se soit affaiblie. Rien ne saurait donner l'idée de l'union tout étroite et tout intime qui règne entre les habitants de ces deux localités.

L'instruction primaire, longtemps négligée,—et cela s'accorde avec le portrait donné par M. de Laborde,—a fait des progrès depuis quelques années. On ne compte encore, néanmoins, que 191 écoles dans toute la province, et sur la population totale de 381,000 âmes, les écoles ne reçoivent que 7,300 élèves, c'est-à-dire environ 1 sur 50.

Au point de vue de la criminalité, c'est-à-dire du nombre des individus traduits devant les tribunaux, Murcie se place au 28^e rang (1 prévenu sur 366 individus), et au 33^e rang pour les faits de coups et blessures (1 sur 1,168). L'oisiveté, l'indolence, n'empêchent point, on le voit, d'avoir quelquefois la main prompte et de céder aux mauvaises influences du climat et des vents d'est.

Murcie. (*Fonda*, plaza de San Leandro, *posadas* de San Antonio, de la Alhondiga, del Comercio; *casas de pupilos*,—pensions bourgeoises.)

« La *posada* où nous nous arrêtons était silencieuse et déserte, dit M. A. Desbarrolles (*Deux artistes en Espagne*). Nous parcourûmes la salle basse et la cuisine sans rencontrer une âme. Nous découvrîmes enfin, au fond de la cour intérieure, quelques Valenciens qui jouaient aux cartes. Non loin d'eux, des bohémiens étaient occupés à raser le dos de plusieurs mulets étendus à terre, et, par d'adroits coups de ciseaux, ils dessinaient sur la robe de leurs bêtes mille figures capricieuses et bizarres.

« L'hôtesse, qui paraissait commander à ces hommes, nous regarda dédaigneusement déposer notre bagage dans un coin de la cour, puis, détournant la tête, elle sauta sur un cheval orné de pompons rouges. Sa servante vint se placer en croupe auprès d'elle, et elle partit aussitôt sans nous adresser une parole.

« Nous avions grand'faim pourtant. J'eus recours au garçon d'écurie, qui me répondit avec indifférence que l'on n'allumait le feu que le soir. Nous sortîmes alors pour nous mettre en quête d'une nouvelle *posada*, ou tout au moins d'une de ces tables d'hôte espagnoles que l'on appelle *casas de pupillos*, et qu'indique au voyageur une feuille de papier collée sur le volet de la fenêtre ou sur les vitres. J'entrai dans la première que nous rencontrâmes sur notre passage. Mais l'heure des repas n'avait pas encore sonné. Toute insistance eût été inutile. »

Murcie est une ville de 80,000 hab., capitale de province, siège d'un tribunal de commerce, résidence d'un évêque; située au centre d'une des plus riches campagnes de la Péninsule, toute coupée d'irrigations, plantée de mûriers, de citronniers, d'oran-

gers; sous un climat délicieux, très-tempéré en hiver, mais aussi excessivement chaud en été. La ville a été entourée de murailles, mais il n'en reste plus que de rares vestiges et les trois anciennes portes, la *puerta del Puente* au S., la *puerta de Castilla* au N., et la *puerta de Orihuela* à l'E. L'entrée par la première présente, du milieu du pont qui la précède, un coup d'œil très-agréable; au delà de la porte s'étend une vaste esplanade, entourée de beaux édifices, au milieu de laquelle est tracée une jolie promenade plantée d'arbres. Les rues sont généralement larges, bien pavées, éclairées la nuit; la plus remarquable est la *calle de la Traperia*, qui se dirige en ligne droite depuis la place Santo Domingo jusqu'à la façade N. de la cathédrale. La rue de la *Plateria*, dallée d'un bout à l'autre, et interdite à la circulation des voitures, forme une belle galerie bordée des principaux magasins et abritée par des toiles pendant la saison d'été. Les places sont nombreuses: la principale, la *plaza de la Constitución*, est plantée d'orangers.

Parmi les habitations les plus dignes d'attention on cite celles du comte de Balazote, du marquis de Beniel, du marquis de Ordoña, du marquis de Torre Octavio, et de don Tomas Albada-lejo, riche propriétaire de mines.

La *cathédrale* occupe le premier rang parmi les édifices remarquables de la ville. C'était autrefois la principale mosquée arabe; plus tard les Templiers en firent une église; celle-ci fit place à une construction dirigée au xiv^e siècle par l'évêque Peñaranda, et enfin, au xviii^e, est venu l'édifice actuel que les Espagnols placent parmi les plus intéressants de l'Espagne. La façade, d'ordre corinthien au premier corps, d'ordre composite au second, est construite en pierre de taille avec une grande abon-

dance d'ornements qui nuisent quelque peu à l'élégance et à la légèreté de l'ensemble; les reliefs, les sculptures et les statues qui l'ornent sont dus aux meilleurs artistes; trois groupes dignes d'une sérieuse attention surmontent les trois entrées; celui du milieu représente une Assomption. L'intérieur ne répond pas, malheureusement, aux promesses de la façade. On monte quelques degrés nécessités par l'aspect général de l'édifice; il faut en descendre un plus grand nombre, parce que les nefs sont au-dessous du niveau du sol. L'ensemble appartient au style semi-gothique; la coupole, placée à une grande hauteur, est d'architecture gréco-romaine. Le chœur qui s'élève au milieu de l'édifice nuit à l'effet que cette coupole pourrait produire; ses boiseries sont modernes et n'ont rien de supérieur. La capilla mayor, située à l'extrémité de la principale nef, est couverte d'ornements dorés de style gothique, entourée de nombreuses statues de rois et de saints, et possède dans une niche, à gauche de l'entrée, un sarcophage qui renferme les entrailles du roi Alfonse le Sage; à droite sont déposés dans un riche reliquaire les ossements de saint Fulgence et de sainte Florentine. On signale dans la sacristie un bas-relief sculpté en bois de noyer, et représentant une Descente de croix, puis surtout des vases sacrés, des ornements d'une grande richesse et d'une haute valeur.

La tour de la cathédrale, qui compte parmi les constructions remarquables de ce genre, est haute de 146 mètr. ; les meilleurs architectes, Berruguete, Herrera, Montañez et Ventura Rodriguez en ont successivement dirigé la construction, qui présente plusieurs styles en raison des époques assez éloignées pendant lesquelles il y a été travaillé. On monte jusqu'au sommet par une

succession de rampes en pente douce sur lesquelles on pourrait très-bien conduire un cheval.

Le palais épiscopal est un beau et riche monument situé au point le plus élevé de la ville, dans une magnifique situation. De toutes les faces de l'édifice la vue est admirable. On remarque dans l'intérieur un vaste escalier à double révolution et à degrés de marbre, de beaux salons, et une bibliothèque.

On doit citer parmi les autres édifices de Murcie les collèges de San Fulgencio, San Isidoro et San Leandro, l'hôpital de San Juan de Dios, la fabrique de salpêtre, la filature de soie, les Casas Consistoriales. On y compte encore dix églises paroissiales peu remarquables comme édifices, et peu riches en œuvres artistiques; des couvents pour la plupart abandonnés et en ruines.

Mais ce qui mérite à un plus juste titre l'attention de l'étranger, c'est l'extérieur de la ville, la campagne qui l'entoure. C'est un magnifique jardin dont la végétation est merveilleuse, sans cesse arrosé par une belle retenue d'eau construite par les Arabes, et qui ne le cède en rien aux deux célèbres vegas de Grenade et de Valence. Une seule chose le dépare, c'est la misérable structure des habitations d'exploitation qui y sont disséminées, tristes barques de planches heureusement cachées par les arbres magnifiques qui se pressent sur ce terrain. Hors de la ville également, et dans l'un des faubourgs, on remarque une place affectée aux courses de taureaux, et qui diffère de la forme ordinairement consacrée. C'est un quadrilatère comme la plaza Mayor de Madrid, formé d'édifices réguliers à façades symétriques et à larges balcons. Une jolie promenade nouvellement plantée se trouve à la suite de la plaza de Toros; les autres sont, l'une, hors de la porte du S., sur le chemin de

Cartagène, on la nomme le *Paseo del Carmen*; l'autre, nommée *el Malecon*, est au delà d'une porte secondaire, la *puerta de la Traicion*; elle avoisine un faubourg entièrement habité par des Gitanos.

La soie est aujourd'hui le produit le plus intéressant de Murcie; il s'élève annuellement à près de 180,000 livres (95,000 kil.). Des filatures importantes y sont établies, et l'on en cite une dont l'installation, d'après le système Gauthier, est toute récente. Elle compte soixante métiers mis en mouvement par une machine à vapeur. La soie y subit en un seul jour toutes les transformations. La récolte du blé produit annuellement 100,000 fanègues (55,000 hectol.).

« La ville de Murcie n'a rien d'antique, dit M. Desbarrolles. Elle n'apparaît dans les annales espagnoles que dans le commencement du VIII^e siècle. Elle passa tour à tour sous le joug des califes de Damas, de ceux de Bagdad, et enfin de ceux de Cordoue. Au XIII^e siècle, vers 1236, lors du démembrement de l'empire de Cordoue, elle devint la capitale d'un royaume particulier, dont un usurpateur, Aben-Hudiel, se fit proclamer roi. Mais il ne garda pas longtemps sa conquête. Inopinément attaqué par les Maures de Grenade, Aben-Hudiel implora le secours de Ferdinand II de Castille; et dès ce moment le royaume de Murcie fut annexé à la couronne de Castille, dont il suivit la fortune. C'est à cette époque qu'Alphonse X la peupla de Catalans, d'Aragonais et même de Français. Il existe encore aujourd'hui à Murcie quelques vieilles familles dont les noms trahissent une origine française.

« Murcie a subi, à dix siècles de distance, deux sièges célèbres dans les annales espagnoles. Le premier remonte à l'époque où les Arabes envahirent le royaume gothique. Théodomir régnait sur tout le pays qui s'étend d'Ali-

cante à Lorca, et ce prince opposait à l'irruption des Arabes un courage digne d'une meilleure fortune. Quand le général maure Abdelazis vint déployer son armée dans les plaines qu'arrose le Segura, le gouverneur de Murcie, déjà battu dans plusieurs rencontres, n'avait plus qu'une poignée de soldats à opposer à l'ennemi. Réunissant alors toutes les femmes que renfermait la place assiégée, il leur fit distribuer des armes, les rangea en bataille sur les remparts, et, grâce à cet ingénieux stratagème, il obtint d'Abdelazis une capitulation honorable.

« Le second siège de Murcie eut lieu peu après l'avènement de Philippe V, pendant la guerre de la Succession. Murcie avait fermé ses portes aux forces de l'archiduc; mais elle n'avait pour défenseurs qu'une troupe indisciplinée de paysans, et Cartagène, Orihuela et d'autres villes encore étaient déjà tombées au pouvoir de l'armée qui s'approchait. Aussitôt l'évêque de Murcie, Louis de Belluga, fit détourner la Segura, couper les canaux, ouvrir les réservoirs, et, inondant ainsi la campagne à plusieurs lieues à la ronde, il arrêta la marche de l'archiduc et sauva Murcie. Puis, non content de ce premier succès, l'intrépide évêque se mit à la tête de ses bandes, prit à son tour l'offensive, s'empara d'Orihuela sans coup férir, se présenta inopinément devant Cartagène, et contraignit cette ville à se rendre après quelques jours de siège. Un chapeau de cardinal fut plus tard la récompense de Louis de Belluga. »

Murcie a peu figuré dans la guerre de l'Indépendance; ses habitants s'étaient associés en 1808 au mouvement insurrectionnel de l'Andalousie. Soult et Sébastiani l'occupèrent successivement.

De Murcie à Cartagène, R. 80; à Alicante, R. 81; à Albacète, R. 83.

ROUTE 80.

DE MURCIE A CARTAGÈNE (51 kil.)

On sort de Murcie par la porte du S. et par un beau pont à écluse jeté sur le Segura. Une diligence fait régulièrement ce service. La route est charmante, bien entretenue et bordée, dans tout son parcours, de belles cultures et d'habitations. On traverse un large cours d'eau nommé le Regueron, sur un pont d'ordre toscan à quatre arches, avant d'entrer à

4 kil. *El Palmar* ou *Lugar de San Juan*, V. de 6,000 hab., située à l'extrémité de la Huerta de Murcie et au pied des premières rampes de la Sierra de Carrascoy. A peu près à 11 kil. de *el Palmar* on laisse à droite *Los Baños*, où passait l'ancienne route; plus loin (31 kil.), *Albujon* et (15 kil.) *San Anton*, deux localités insignifiantes.

1 kil. (51 kil.). **Cartagène** (CARTAGENA) (Deux *fondas*, *calle Mayor* et *calle de la Jaboneria*).—DILIGENCES pour Murcie, au parador de la calle de la Jaboneria.—BATEAUX A VAPEUR. Voir les renseignements donnés à cet égard à propos de Barcelone), V. de 32,000 hab., port de mer, place forte, chef-lieu d'un district judiciaire, résidence d'un gouverneur militaire, titulaire d'un évêché dont le siège est à Murcie. Son port est, après celui de Vigo, le plus vaste de l'Espagne; l'entrée en est défendue par deux hautes montagnes; quatre collines l'entourent en amphithéâtre, et sur chacune d'elles s'élève une forteresse d'antique construction. La main des hommes n'a rien eu à faire pour améliorer cette rade magnifique où deux flottes pourraient manœuvrer et se livrer une bataille à huis clos; la mer y est toujours calme, reposée, et si transparente, qu'on aperçoit à une grande profondeur les poissons circuler au milieu des plantes. La seule ombre à ce riant tableau

est un rocher qui se trouve presque à fleur d'eau en deçà de l'entrée, et sur lequel a été dressé un signal qui sert d'avertissement aux pilotes; le signal n'est pas toujours visible, les accidents sont nombreux, et il serait facile d'enlever l'obstacle; mais l'inertie qui préside aux questions de ce genre en Espagne, et surtout à Cartagène, assure une longue existence à cet écueil; on le nomme *la Losa* (dalle, pierre plate); le bateau à vapeur *le Cid*, qui y enfonça un jour son avant, pourrait protester contre ce nom.

« Cartagène, dit M. Madoz, présente le tableau le plus vrai de notre décadence et de notre abaissement. Ce port était autrefois animé par une nombreuse affluence de navires venant de toutes les mers; il s'enrichissait des travaux confiés à son arsenal, et qui occupaient la moitié de sa population; son commerce traitait avec le continent et avec l'Amérique; c'était presque une petite capitale; on admirait la propreté de ses rues, l'élégance de ses édifices, le luxe et l'hospitalité somptueuse de ses habitants. Tout cela a disparu aujourd'hui; à la suite de la décadence de notre marine est venue la cessation des travaux de l'arsenal, les capitaux n'ont plus trouvé leur emploi, les fortunes se sont anéanties, la ville des Scipions est devenue une localité secondaire et insignifiante; elle ne conserve plus que de rares vestiges de son ancienne grandeur. »

Les fortifications de Cartagène sont encore solides, elles consistent dans une enceinte en belles pierres de taille, flanquée de bastions dont les feux croisés protègent la place, et renfermant quatre forts autrefois vigoureusement défendus. Les batteries qui dominent le port, celles qui armaient les deux montagnes de l'entrée, le rendaient inabordable et inattaquable; presque tout cela est démantelé ou abandonné.

On cite dans l'intérieur de la ville deux places; celle de *las Monjas* se rencontre immédiatement après qu'on a franchi la *puerta de Mar*; une église, un vieux couvent de religieuses et les *casas consistoriales* en occupent les côtés; la *calle mayor*, la plus importante de Cartagène, se rattache à l'extrémité de cette place opposée à la porte de mer. L'autre place, la *Merced*, est entourée de beaux édifices et ornée d'une jolie fontaine alimentée d'eau excellente. Parmi les principaux édifices, on cite en première ligne l'hôpital de la *Caridad*, dans une belle rue qui porte le même nom, et les *casas consistoriales* formant sur la place de *las Monjas* un portique surmonté d'une galerie de style arabe, sous laquelle on conserve quelques anciennes sculptures et des inscriptions romaines ou cartaginoises.

La *cathédrale*, fondée aux premiers siècles de l'ère chrétienne, l'un des premiers temples chrétiens de l'Espagne, n'existe pour ainsi dire plus aujourd'hui; l'état de ruine où elle se trouvait dès le XIII^e siècle, l'absence de toute ressource à affecter à sa réédification, l'éloignement où se trouvait Cartagène du centre du diocèse, motivèrent la translation à Murcie du siège épiscopal; le culte ne s'y célèbre plus. La seule paroisse de la ville est aujourd'hui l'église de *Santa Maria de Gracia*, secondée, pour les besoins du culte, par deux autres églises sans intérêt.

Le *Présido* est organisé comme ceux de Séville et de Grenade; le petit nombre de détenus qu'il renferme est employé aux travaux de l'arsenal.

L'Arsenal et le parc d'artillerie, auprès desquels existe une école de marine mal organisée, étaient il y a un an encore un immense établissement avec magasins considérables, chantiers de construction, salles d'armes, vastes bassins, corderies, dans un état

pénible de délabrement et d'abandon; il fallait de nombreux efforts pour y construire et armer accidentellement un navire; un incendie récent a fait une ruine de cette nécropole semblable à celle du Ferrol. Il se peut que Cartagène se relève et que le chemin de fer qui la rattachera un jour par Murcie à la station d'Albacete, sur la ligne de Madrid à Alicante, y ramène un peu de mouvement et de vitalité. Les habitants espèrent que cette communication nouvelle ranimera leur commerce, fera revenir dans leur ville les capitaux qui s'en sont éloignés. On allègue que Cartagène peut devenir, grâce au réseau des chemins de fer espagnols, le point de communication le plus direct entre la France et l'Algérie; il n'y a guère, en effet, que six heures entre ce port et celui d'Oran; mais ce n'est là qu'une ressource accidentelle pour Cartagène, Alicante, aujourd'hui en possession du mouvement commercial, tête de ligne depuis deux ans, est en mesure de retenir à elle les habitudes prises, et Cartagène n'aura pour se relever que les produits de la campagne de Murcie et ceux de ses mines assez activement exploitées.

Avec une bonne direction, les mines qui se trouvent dans presque tout le territoire de Cartagène pourraient être l'objet de spéculations lucratives; mais les travaux sont mal conduits, la main d'œuvre est chère, et l'on obtient, comme sur toute cette côte, plus de profit à soumettre à un nouveau traitement les amas considérables de scories laissées par les Romains, et qu'on retrouve presque partout recouvertes d'une couche de terres d'alluvions. On en extrait encore de 4 à 10 pour cent de plomb, par des moyens peu coûteux et d'une grande simplicité. Quelques-uns de ces gisements de scories sont affermés 30, 40 et 50,000 douros. Il en est de même du

lavage des terres qui forment le lit des nombreux ravins qui sillonnent le pays : ces terres contiennent de 45 à 50 pour cent de sulfure de plomb presque pur.

Le climat de Cartagène a été longtemps fort malsain. Il existait autrefois, autour de la ville, du côté de terre, un lac formé par les eaux pluviales qui descendaient des montagnes et de la plaine. Ce lac, nommé *el Almajar*, a été desséché ; on a ménagé vers la mer l'écoulement des eaux qui s'y rassemblaient, et la ville est maintenant à l'abri des émanations nuisibles qu'il produisait. La température, adoucie par la fraîcheur des brises, y est très-supportable pendant l'été, et beaucoup d'habitants de l'intérieur viennent y prendre les bains de mer. Le froid est à peine sensible l'hiver, à moins que le vent ne vienne du N.-O. On appelle Mistral celui qui souffle de cette direction.

Les communications entre Cartagène et Alicante se font ou par mer, au moyen de bateaux à vapeur, ou par terre en remontant vers Murcie ou vers Orihuela. Le projet d'un chemin de fer entre les deux villes a été adopté par les Cortès.

Une diligence fait ce service et on trouve facilement des galeras et des carritos à des prix peu élevés.

ROUTE 81.

DE MURCIE A ALICANTE (74 kil. 1/2.)

On sort de Murcie par la porte de l'E., ou porte d'Orihuela. On traverse la campagne de Murcie au milieu de ses riches et vertes plantations, de ses misérables cabanes couvertes en chaume, ayant à droite le cours du Segura. On atteint la limite de la plaine à (5 kil. 1/2) *Monteagudo*, v. de 1,000 hab., situé sur les pentes d'une colline au sommet de laquelle se dressent les ruines d'un ancien château. Le territoire de

ce village, parfaitement arrosé, est entièrement planté de mûriers et de nopals. On s'engage, à partir de ce point, et par un chemin assez peu praticable, dans la sierra de Orihuela, qui forme la séparation de la province de Murcie et de celle d'Alicante. On ne rencontre dans ce trajet (13 kil. 1/2), que le hameau de *La Aparecida*, avant d'atteindre

5 kil. 1/2 (24 kil. 1/2) **Orihuela**, v. de 24,000 hab. On aperçoit sur la gauche, en arrivant, une belle et vaste caserne de cavalerie et d'infanterie. Cette ville est entourée de plaines magnifiques et de jardins qui rappellent, par la richesse de la culture et la beauté des fruits, les belles vegas de Grenade, de Murcie et de Valence. La végétation est gigantesque : les orangers, les grenadiers, les mûriers confondent leur feuillage et couvrent la plaine d'un épais rideau de verdure. La fertilité de ce sol est renommée en Espagne et on dit proverbialement : *Llueva ò no llueva, trigo à Orihuela.* — « Qu'il pleuve ou ne pleuve pas, du blé à Orihuela. » Orihuela est aujourd'hui ville ouverte, on y rencontre encore quelques vestiges d'anciennes murailles, de tours, de casemates, appartenant à un très-ancien château qui couronnait la colline au-dessus de la ville. Les maisons, assez bien bâties, à trois et même quatre étages sont ornées pour la plupart de balcons. On remarque le palais épiscopal, vaste édifice avec un très-bel escalier, construit sur la rive gauche du Segura, et quelques belles maisons particulières. *La cathédrale* (Orihuela est le siège d'un évêché) a été construite sur les ruines de l'ancienne mosquée, elle est petite, de style gothique et de peu d'apparence à l'extérieur. L'intérieur a quelque mérite de construction ; il est divisé en 12 chapelles. Le chœur est simple, entouré d'une silleria en acajou avec des sujets sculptés de l'Ancien Testament. Orihuela pos-

sède, en outre, trois autres églises et de nombreux couvents sans aucun intérêt, mais dont les longues façades sans ouvertures, ou percées de fenêtres étroitement grillées, donnent aux rues un aspect triste et sombre.

Le eaux des fontaines de la ville sont peu abondantes et peu agréables à boire; les habitants s'approvisionnent au printemps d'eau du Segura dans de grands vases de terre, de manière à n'en pas manquer lorsque les chaleurs de l'été mettent la rivière à sec. Il y a tout autour de la ville de charmantes promenades; la principale est le Chorro, situé au S., sur la rive d'un canal d'irrigation bordé de saules, de peupliers, de platanes et d'autres arbres de belle venue. On y trouve de nombreux bancs de pierre et, du côté opposé au canal, s'étendent de superbes jardins d'orangers.

Le commerce d'Orihuela en produits du sol, en céréales, fruits, chanvre, soie, etc., est d'une grande importance; il s'y tient le mardi de chaque semaine un marché considérable dont le spectacle est très-intéressant pour l'étranger.

La route s'élève, en quittant Orihuela, sur les flancs d'une montagne métallifère nommée *el Cerro de Oro*, et traverse (5 kil. 1/2) la petite V. de *Callosa de Segura*, dont on remarque l'église, construite sous le règne de Charles-Quint. Au delà, la route, bordée de nopals et d'aloès énormes, longe la jolie sierra de *Callosa* et rencontre (1 kil. 1/2) le bourg de *Cox*, entouré de jardins d'orangers, de palmiers et d'arbres à fruits; (1 kil. 1/2) la *Granja de Rocamora* et, 3 kil. plus loin

35 kil., *Albatera*, bourg de 2,000 hab., situé tout près de la rive gauche du Segura; les maisons sont basses et ne se composent que d'un rez-de-chaussée couvert en terrasse. On laisse à gauche, un peu au delà de ce bourg, l'an-

cienne route de Murcie à Valence, passant par Crevillente, et qui rejoint maintenant à Novelda (25 kil.) le chemin de fer d'Alicante à Madrid. La ligne de Valence s'embrancher sur ce chemin à Almansa.

La route traverse une riche contrée d'un aspect oriental; les palmiers se dressent de toutes parts et se groupent de la manière la plus pittoresque autour de Elche, l'enveloppant d'un rideau si épais, qu'on en aperçoit à peine les habitations.

17 kil. (52 kil.) *Elche*, V. de 19,500 hab. On pénètre dans la ville par un pont magnifique, jeté à une grande hauteur au dessus du lit torrentueux du Vinalopo. Elle se compose d'environ 4,000 maisons de couleur rougeâtre, à toits plats, de style mauresque, percées de rares fenêtres, au centre d'une belle plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Elche était autrefois fortifiée, il ne reste aujourd'hui qu'un petit nombre de vestiges des murailles qui l'entouraient. On y remarque deux ou trois belles places, et, parmi les édifices, la *casa Capitular*, située sur la plaza Mayor, et une prison, très-ancienne construction nommée *la Calandura*, dont la tour porte une horloge accompagnée de deux figures d'homme et d'enfant qui frappent les heures et les quarts. L'église principale est ancienne et digne de quelque attention. Elle possède un beau rétable au milieu duquel est placée une statue de la Vierge de l'Assomption, couverte de riches vêtements et en grande vénération dans le pays. De la plateforme de la tour, on jouit d'un magnifique coup-d'œil sur la ville, sur ses jardins, la riche plaine qui l'entoure et ses belles irrigations. Les eaux de celles-ci sont fournies par une belle retenue ou *pantano* construit à 5 kil. au N. de la ville, en travers d'une gorge qui domine le cours du Vinalopo. La muraille qui ferme cette gorge a 21 mètr. de hauteur, 11 mètr. d'épaisseur à la base, 8

mèt. 1/2 au sommet, qui forme une terrasse de 70 mètr. de longueur d'une montagne à l'autre.

Ce qui provoque le plus l'intérêt à Elche, c'est sa campagne et les produits qu'on en retire. Les oliviers, les orangers sont en petit nombre. Les dattes et les palmes constituent le principal revenu des habitants d'Elche. On a dit, pour plus d'une cause : « Il n'y a qu'un Elche en Espagne ; » c'est aussi la seule ville d'Espagne où on soit arrivé à diriger d'une manière aussi intelligente et aussi productive la culture des palmiers. On plante ces arbres à 6 pieds l'un de l'autre, en files parallèles à la direction des canaux d'irrigation. Ceux-ci forment de longs fossés de 300 pieds de long, 6 de largeur et 1 1/2 de profondeur, dont les intervalles sont plantés en luzerne, en coton et autres végétaux à la croissance desquels les palmiers n'apportent aucun obstacle, ni par leurs racines qui s'étendent peu, ni par leurs tiges et leur feuillage qui n'interceptent pas les rayons du soleil. Le sol, au pied du palmier, n'exige aucun soin ; mais la couronne où se trouvent les fruits oblige à plusieurs opérations difficiles et dangereuses. Les gens d'Elche grimpent avec une rare légèreté au sommet de ces tiges flexibles, s'appuyant de leurs pieds nus, le corps ceint d'une corde de sparte qui entoure l'arbre deux ou trois fois. Arrivés à la couronne, ils visitent le fruit, consolident les grappes, les assujettissent avec des liens pour les protéger contre l'action du vent. Les palmiers mâles, après la floraison et la fécondation, et les palmiers femelles qui n'annoncent pas de fruit, sont en outre l'objet d'une opération particulière, plus périlleuse encore que celle dont nous venons de parler ; on en rassemble les palmes en forme de cône, des cordes les entourent, les resserrent depuis la naissance jusqu'à la pointe, de manière à mettre

celles qui occupent l'intérieur du bouquet à l'abri de l'air et de la lumière. Cette opération a pour but de faire blanchir les palmes et de les conserver intactes pour la fête des Rameaux. A cette époque on en charge des milliers de voitures, et on les répand dans toute l'Espagne ; on en expédie même en Italie. Il est peu de maison pieuse, en effet, dans toute la Péninsule, qui n'ait dans la semaine-sainte une palme bénite venue d'Elche, et qui ne place à l'un de ses balcons la palme desséchée de l'année précédente. Le vulgaire prétend que celle-ci préserve la maison de la foudre ; le fait est loin d'être démontré, et c'est tout simplement un usage. On commence à former ces faisceaux ou cônes dès le mois d'avril ; on ne les attache d'abord que jusqu'à la moitié de la hauteur pour laisser se développer les palmes, et on ferme la pointe au mois d'août en la couvrant de quelques feuilles défectueuses. Un palmier peut subir ce traitement tous les quatre ans, et sa couronne repousse suffisamment dans l'intervalle. On évalue à 8,000 le nombre des cônes qui se font chaque année ; chacun d'eux donne dix palmes qu'on vend en moyenne 2 réaux l'une, ce qui fait un produit total de 8,000 douros (42,000 fr.), et de plus on expédie dans les fabriques de tabac les palmes défectueuses qu'on y emploie pour fabriquer des cigarettes. Les palmiers femelles en bon rapport sont au nombre d'env. 35,000, produisant l'un dans l'autre, année moyenne, 4 arrobes de dattes, ce qui porte le chiffre du produit à 1,400,000 réaux.

En quittant Elche la route traverse de grandes plaines sans verdure, puis elle se rapproche de la mer qu'elle côtoie jusqu'à Alicante. Aux approches de cette ville elle se garnit d'arbres, quelques propriétés s'étendent sur la droite ; à gauche on aperçoit, sur

un petit tertre, la gare d'arrivée du chemin de fer de Madrid.

22 kil. 1/2 (74 kil. 1/2). **Alicante.** (V. R. 60, p. 942.)

ROUTE 82.

D'ALICANTE A VALENCE (117 kil.).

PAR ALCOY ET JATIVA.

On peut maintenant aller rapidement d'Alicante à Valence par le chemin de fer de Madrid (R. 60) en remontant jusqu'à Almansa, où s'embranchent la ligne de Valence (R. 87) par Mogente et Jativa. On va aussi d'Alicante à Valence, en une journée, par les bateaux à vapeur. La route de terre par Alcoy est par conséquent peu suivie ; mais elle a cependant, par les localités qu'elle traverse, par leur importance au point de vue des produits et du commerce, un intérêt qui nous fait un devoir de la décrire.

5 kil. 1/2. *Muchamiel*, pet. V. de 3,800 hab., située dans la plaine, au N.-E. d'Alicante, sur la rive droite du rio Castalla. On y cite le domaine de *Ravalet* appartenant au comte de Casa Rojas, et dans lequel sont de magnifiques jardins parfaitement entretenus.

17 kil. (22 kil. 1/2). *Jijona*, V. de 5,000 hab., sur la pente d'une montagne que couronne un vieux château, et sur la rive droite du ruisseau de Cosco ; ses maisons sont échelonnées en amphithéâtre et ses rues sont très-escarpées. On y récolte d'excellent miel employé surtout à la fabrication des *turrones*, espèce de massapains fort estimés, et dont il se fait une consommation considérable à Madrid pendant les fêtes de Noël.

Deux chemins partent de Jijona pour atteindre Alcoy ; l'un à droite, praticable aux voitures, et qui gravit les rudes pentes des montagnes d'Agullent et de Benicadell, pour franchir, à travers la déchirure qui les sépare, le

puerto d'Albayda. L'autre chemin, seulement accessible aux cavaliers, pénètre, à gauche, dans les montagnes, et rencontre, au milieu de bois d'amandiers, le célèbre *pantano* de Tibi, retenue d'eau considérable formée dans une gorge, et qui ressemble à un lac. La muraille colossale qui ferme la gorge mesure 71 mèt. de longueur d'une montagne à l'autre, 41 mèt. de hauteur et 18 mèt. d'épaisseur. On passe, au delà, au milieu de roches de marbre rouge, pour atteindre, à une heure de distance, *Tibi*, bourg de 1,600 hab., situé sur la pente aride d'une montagne que couronne un vieux château morisque. Vers la gauche, entre les montagnes et Villena, à env. 17 kil., se trouve *Castalla*, petite localité auprès de laquelle, en 1812, le général Delort, avec 1,500 Français, défit 10,000 Espagnols. En 2 h. de marche, au delà de Tibi, et à travers la montagne, au milieu de sites charmants et d'une riche végétation, on arrive à

17 kil. (39 kil. 1/2). **Alcoy**, V. de 15,500 hab., chef-lieu d'un district judiciaire, située au pied de la Sierra de Mariola, sur une petite éminence qui occupe le fond d'une gorge profonde où coule le rio de Alcoy. La partie haute de cette ville est très-pittoresque ; ses maisons, entourées de jardins en terrasses, s'échelonnent au-dessus du ravin. On y rencontre quelques beaux édifices, une jolie place entourée de constructions modernes, une église paroissiale de style gréco-romain, des promenades et un grand nombre de fontaines publiques. Ce qui attire surtout l'intérêt sur Alcoy, c'est son activité industrielle et ses fabriques. Après quatre ou cinq villes de Catalogne, c'est assurément la première ville manufacturière de l'Espagne. Le mouvement qui s'y fait frappe vivement l'attention du voyageur dès son arrivée. D'immenses quantités de laines

teintes de toutes les couleurs étendues dans toutes les rues; un va-et-vient continu de bêtes de somme portant les laines au foulon ou en revenant; les métiers qui marchent et frappent de tous côtés et presque à toutes les maisons; une population dont tous les individus sont occupés, et parmi laquelle on ne voit ni un mendiant ni un vagabond. Il se fabrique par an, à Alcoy, 25,000 pièces de draps et de flanelle, 1,200 pièces de couvertures, plus de 200,000 rames de papier, dont 20,000 rames de papier à écrire et 180,000 rames employées en livrets à cigarettes qui se fabriquent, au moyen d'appareils mécaniques, avec une rapidité extraordinaire. On emploie à ces diverses fabrications plus de 70,000 arrobes de chiffons (800,000 kil.); 140,000 arrobes (1,600,000 kil.) de laines venant de l'Aragon, de l'Estrémadure, de Ségovie, et 150,000 arrobes (18,000 hect.) d'huile d'Andalousie. Certaines fortunes d'Alcoy sont considérables.

On y célèbre chaque année pendant trois jours, les 22, 23 et 24 avril, veille, jour et lendemain de saint Georges, patron de la ville, une fête très-curieuse en commémoration d'une glorieuse apparition du saint qui, en 1257, protégea Alcoy contre une attaque des Maures. Toute la population y prend part; les autorités, les industriels, les fabricants, costumés les uns en Maures, les autres en chrétiens, et remettant en scène, chaque année, le mémorable événement qui a motivé la reconnaissance de la cité.

En suivant, à la sortie d'Alcoy, la base des montagnes qui la dominent, on rencontre

5 kil. 1/2 (45 kil.) *Concentaina*, V. de 6,000 hab., très-ancienne, autrefois entourée de murs et de tours dont il reste de curieux vestiges. Au sommet d'une colline au pied de laquelle s'étend la ville, s'élève une tour carrée attribuée aux Maures, et qu'on

nomme le Castillo. On remarque dans Concentaina quelques bons édifices, un palais seigneurial appartenant aux ducs de Medinaceli, et renfermant de bonnes peintures. Les églises méritent quelque attention.

Un peu au delà on rencontre le petit v. d'*Agrès* qui se trouve sur la limite de deux provinces d'Alcantara et de Valence, et plus loin

11 kil. (56 kil.) *Albayda*, V. de 3,200 hab., chef-lieu d'un ancien marquisat créé par Philippe III au XVII^e siècle. Elle n'offre rien de remarquable, qu'un vieux palais voisin de l'église paroissiale. Un mauvais chemin qui franchit le rio Albayda s'élève sur une ligne de hauteurs, de l'autre côté desquelles on descend vers

5 kil. 1/2 (61 kil. 1/2) *Jativa*.

Voir, pour Jativa et pour le trajet par chemin de fer de Jativa à Valence (55 kil. 1/2. — 117 kil.), la R. 87.

ROUTE 83.

DE MURCIE A ALBACETE

(137 kil. 1/2).

Un chemin de fer entre ces deux villes (ligne d'Albacete à Cartagène) est au nombre des projets adoptés par le gouvernement espagnol. Dans l'état actuel, il existe par Cieza et Hellin une route assez suivie que nous indiquerons rapidement.

11 kil. *Molina*, V. de 4,000 hab., située sur la rive gauche du Segura, au pied d'un groupe de collines; on y exploite des salines pour le compte de l'État.

5 kil. 1/2 (16 kil. 1/2). *Lorquí*, ancien bourg de 1,500 hab., situé dans une plaine très-fertile arrosée par le Segura, et qui fut le théâtre, en 542, d'une sanglante bataille entre les Romains et les Carthaginois. Les deux Scipions, Cneius et Publius y furent défaits par Massinissa. On y a trouvé et on y trouve encore de nombreuses tombes et des inscriptions romaines.

On rencontre à 14 kil. de Lorqui la *venta de la Rambla*, plus loin, le *puerto de Losilla* et

14 kil. (44 kil. 1/2) *Cieza*. V. de 10,000 hab. Elle occupe sur la rive gauche du Segura un plateau en forme de péninsule qui domine un territoire d'une grande fertilité, planté de mûriers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, et d'arbres à fruits de toute espèce. Sur une colline voisine on trouve les traces d'une ancienne ville romaine. Il s'y tient chaque année, le 16 août, une foire considérable. La route, en partant de cette ville, parcourt un pays pittoresque, accidenté, très-montagneux et laisse à gauche le Segura. Elle rencontre la Sierra de la Cabeza, dont elle franchit les premières hauteurs au col du *puerto de la Mala Muger*. Au delà se trouve la *venta de Vinatea*. Le pays présente moins d'intérêt de ce point à

42 kil. 1/2 (87 kil.) **Hellin**, V. de 9,000 hab., avec une hôtellerie, la *Nueva fonda*, qu'on dit être une des meilleures d'Espagne. La ville occupe le penchant d'une colline; ses rues sont droites, bien pavées, en pentes bien ménagées; les maisons sont élégantes, à façades peintes de couleurs variées. On y remarque une belle église, vaste édifice à trois nefs, long de 42 mètr. et d'une hauteur de 18. Il existe à une vingtaine de kil., au S. de la ville, près du confluent du rio Mundo et du Segura, d'importantes mines de soufre connues depuis les Romains, et qui sont l'objet d'une exploitation très-active. On en extrait par an env. 36,000 arrobes (398,000 kil.). Plus près de la ville, à Azaraque, jaillit une source hydrosulfureuse, sans nul doute alimentée par ces mines, et à laquelle on attribue de grandes vertus curatives. Il y vient chaque année, de la Manche et des provinces voisines, une assez grande affluence de baigneurs. Une source de même nature, mais froide, se

trouve encore au delà de Hellin, sur la route, à

5 kil. 1/2 (92 kil. 1/2) *Tobarra*, V. de 9,000 âmes, sans aucune autre particularité digne d'intérêt.

Au delà de cette ville, on rencontre successivement, au milieu de grandes plaines découvertes, (17 kil.) la *venta Nueva*, (17 kil.) *Pozo Cañada*, hameaux insignifiants, et enfin,

11 kil. (137 kil. 1/2). **Albacete**. (V. R. 60, p. 483.)

ROUTE 84.

DE MADRID A CIUDAD RÉAL (197 k.)

De *Madrid* à *Tembleque*, par chemin de fer (100 kil.). (V. R. 60, p. 476.)

De *Tembleque* à *Puerto Lapiche*, route de terre (41 kil. 1/2-141 kil. 1/2). (V. R. 64, p. 495.)

A peu de distance de Puerto Lapiche on laisse à gauche la grand'route de l'Andalousie précédemment décrite, et l'on prend, à droite, une route neuve destinée, comme chemin plus direct et plus facile de Madrid à Cordoue, à remplacer la première qui servirait seulement pour Jaen et Grenade. Les chemins de fer en projet dans ces diverses directions rendent inutile l'exécution complète de ce projet.

11 kil. (152 kil. 1/2). *Arenas de San Juan*, v. de 800 hab., situé au sommet d'une petite colline, à peu de distance des rivières Zancara et Giguela, dont la réunion forme le Guadiana.

17 kil. (169 kil. 1/2). **Daimiel**, V. de 13,000 hab., l'une des plus importantes de la Manche. Elle occupe un plateau de 4 kil. de tour, au sommet d'une hauteur qu'entoure une plaine de 25 kil. d'étendue. On nomme cette plaine le *campo de Calatrava*, parce qu'elle dépendait de l'ancien chef-lieu de cet ordre célèbre. Daimiel, malgré son importance, est assez mal bâti et sans édifices notables. Le Guadiana passe à 5 kil., au N.-O., et y reçoit le rio Azuer

dont les débordements, pendant la saison d'hiver, causent fréquemment des désastres. La campagne de Daimiel est riche en troupeaux.

11 kil. (180 kil. 1/2). *Torralba*, V. de 4,000 hab., située dans une plaine, à 8 kil. du cours du Guadiana. On y cultive en abondance l'olivier et la vigne; l'huile et le vin qu'on en tire, et qu'ont tous deux de qualité supérieure, s'expédient à Madrid, à Tolède et dans l'Estrémadure.

5 kil. 1/2 (186 kil.). *Carrion de Calatrava*, V. moderne de 3,200 hab., assez pauvrement bâtie, au milieu de l'immense plaine ou campo de Calatrava. Cette partie de la Manche est loin de ressembler aux grandes solitudes desséchées que le voyageur a traversées sur d'autres points; Carrion est entourée de jardins bien arrosés; on y cultive la vigne, l'olivier, et surtout des melons qui ont une grande réputation. On y fabrique un pain excellent qui s'expédie dans les villes voisines,

à Ciudad Real, Almagro et Torralva. Le Guadiana passe à 1 l., au N., et sur la rive gauche de ce fleuve on trouve les ruines du magnifique et célèbre château de l'ordre de Calatrava. Ces ruines n'ont plus de forme régulière; on en reconnaît le plan elliptique et l'immense fossé; on remarque la place qu'occupait la mosquée arabe, quelques traces de souterrains, de casemates, de logements pour les troupes, mais rien autre chose. On sait que l'ordre de Calatrava, fondé par le roi don Sancho III, fut supprimé, en 1523, par les Rois Catholiques qui réunirent ses immenses possessions au domaine de la couronne; il a survécu titulairement, et aujourd'hui encore l'ordre a un semblant d'existence plus ou moins recon nue; il se réunit, célèbre des chapitres, élit des chevaliers qui portent sur l'habit une croix rouge brodée à quatre branches égales fleuronées.

11 kil. (197 kil.). **Ciudad Real**, chef-lieu de province.

LA MANCHE.

Cette dénomination a disparu du nombre de celles des provinces espagnoles. L'ancien territoire a été partagé entre les provinces modernes d'Albacete, Tolède, Cuenca, et celle de Ciudad Real, qui en occupe le centre, et en a retenu la plus grande partie. La Manche faisait partie de l'ancien royaume de Nouvelle-Castille; son nom lui venait de l'arabe, *Manwa*, qui signifie terre desséchée. Comme région géographique, elle s'étendait depuis les montagnes de Tolède jusqu'aux contreforts occidentaux de la sierra de Cuenca et, du N. au S., depuis l'Alcarria, province de Guadalajara, jusqu'à la sierra Morena; elle mesurait dans ce sens 186 kil. et 300 dans l'autre. On en fit, en 1691, une province qui ne comprit déjà qu'une partie de la région, les autres parties conservèrent la dénomination générale, tout en appartenant à d'autres provinces. Le caractère particulier de ce vaste territoire est d'abord la sécheresse, l'immense étendue des plaines, l'absence complète des arbres, la rareté ou l'exiguïté des cours d'eau et au contraire l'abondance des nappes d'eau salée. De là, un nombre considérable de plantations salines propres à la fabrication de la soude, et très-recherchées des bestiaux. La propriété territoriale y est réunie dans un petit nombre de mains, et par conséquent la population est peu nombreuse et pauvre. Les localités sont comme la propriété; elles sont très-agglomérées et on peut parcourir de 4 à 5 lieues de terrain

sans rencontrer un habitant. Les riches ont de nombreux serviteurs, de nombreux troupeaux, d'immenses terres à blé, de bons chevaux andalous ou des chevaux manchois de bonne race; leur seule distraction est la chasse au levrier. Le lièvre est le seul gibier qui habite ces grandes solitudes. Ce serait la plus malheureuse et la plus dédaignée des provinces espagnoles, si Cervantès ne l'avait rendue célèbre en la prenant pour théâtre de son roman immortel.

La province actuelle de Ciudad Real, qui comprend le cœur de l'ancienne Manche, a pour limites, depuis la dernière organisation de 1833, au N., la province de Tolède et une partie de celle de Cuenca, à l'E., Albacete; au S., Cordoue et Jaen; à l'O., Cacerès et Badajoz; sur 175 kil. de l'E. à l'O. et 135 du N. au S.

Le climat y est peu agréable lorsque manquent les pluies, toujours très-rares; les chaleurs sont excessives, la terre se crevasse, les moissons périssent brûlées, et un autre fléau, celui des sauterelles, vient compléter les calamités qui assaillent le malheureux possesseur. Ce spectacle désolé de plaines interminables et arides, ne se modifie que lorsqu'on a atteint le cours du Guadiana. Sa rive gauche présente un tout autre aspect: un terrain accidenté, de l'ombre, des arbres, quelques irrigations, et plus loin des hauteurs, des sources, des cours d'eau et des vallées profondes.

On rencontre dans cette partie, la plus fortunée de la province, de nombreuses sources minérales, acides ou ferrugineuses, chaudes ou froides. On cite *los Hervideros, Fuensanta, Puerto Llano, Fuen-caliente, Santa Cruz de Mudela et Val de Peñas*. L'existence de la plupart a été constatée, mais aucune n'est l'objet d'une exploitation régulière. — Les mines occupent aussi une place importante dans l'étude géologique du territoire et de la partie qui s'étend entre le Guadiana et la sierra Morena. La plus célèbre est Almaden, qui possède d'inépuisables filons de cinabre et dont il a été parlé dans presque tous les temps. Théophraste, qui vivait trente ans avant le Christ, parlait déjà du cinabre d'Espagne; Vitruve, contemporain d'Auguste, Pline, en ont fait mention, et celui-ci rapporte que la mine était fermée par une porte dont la clé était entre les mains du gouverneur de la province, et qu'on n'y pénétrait que sur un ordre de l'empereur. Les Maures négligèrent de l'exploiter; il en fut de même de la part des différents gouvernements chrétiens qui possédèrent successivement Almaden, jusqu'à Charles-Quint qui en confia l'exploitation à des ouvriers allemands. On prétend qu'il a existé dans la province des mines d'or et d'argent, de plomb, de cuivre; mais aucune ne paraît être l'objet d'une exploitation bien active; la difficulté des communications en est la principale cause. Nous avons parlé des bancs de sel: on en exploite un certain nombre et on en extrait une quantité assez considérable de salpêtre pour les fabriques de poudre de l'État.

Les produits du sol se bornent, nous l'avons déjà dit, aux diverses espèces de céréales. Dans les pays les plus favorisés par les cours d'eau on récolte quelques légumes, des fruits appréciés, et particulièrement les pêches de Granatula; des vins passables, celui de

Val de Peñas qui a une réputation étendue et dont il se fait une récolte abondante; du vinaigre, des eaux-de-vie qui s'expédient à Madrid; de l'huile, mais en quantité inférieure aux besoins de la consommation, qui se pourvoit en Andalousie; puis un peu de safran, du lin, du chanvre, du sparte, du kali, de la soude et de la soie. Les troupeaux sont nombreux, surtout à Ciudad Real, riche en mules et en bêtes à laine; à Val de Peñas, où les chèvres abondent, à Villanueva de los Infantes, à Manzanares et à Daimiel. La race des mulets y est surtout fort belle, supérieure même, principalement à Almagro, aux autres races de la même espèce en Espagne. Les taureaux sont vigoureux et braves.

Le commerce est à peu près nul, de même que l'industrie; on a cependant établi à Almagro une manufacture de blondes et de dentelles qui expédie jusqu'à Paris, et qui occupe 2 à 3,000 personnes.

L'instruction publique est dans une situation peu brillante, et cependant elle occupe, dans les tableaux de l'instruction générale en Espagne, une place moins éloignée qu'on ne serait porté à le croire. Il n'existe pas d'établissement d'instruction secondaire, c'est vrai, et l'Université fondée en 1553 à Almagro ne s'est point maintenue; mais du moins trouve-t-on dans la province un nombre d'écoles primaires supérieur à celui des communes, c'est-à-dire 137 écoles fréquentées par 7,280 élèves; c'est-à-dire 1 sur 34, relativement au chiffre de la population qui est de 244,330 individus.

La criminalité n'atteint pas les proportions que pourrait faire craindre l'état de misère et souvent même de vagabondage de la grande majorité des habitants. La moralité est excellente parmi eux, et l'esprit religieux très-puissant. Il en résulte que la province de Ciudad Real fournit à la statistique un accusé sur 363, et un délit d'attaque contre les personnes sur 1,197 individus. Ciudad Real est classée à cet égard au 31^e rang parmi les provinces espagnoles.

On dit les Manchois très-intelligents, et possédant une grande aptitude pour toute espèce de connaissances; malheureusement les occasions leur manquent de fournir la preuve de cette heureuse faculté. Condamnés à une existence exclusivement agricole, exploités par un petit nombre de riches propriétaires, ils vivent dans un état de misère perpétuelle, réduits à s'expatrier ou à mourir de faim, lorsque les récoltes viennent à manquer. Si l'industrie pouvait pénétrer jusque chez eux, le pays serait transformé. Val de Peñas, autrefois misérable, aujourd'hui vivant et animé, en est la meilleure preuve.

Les Manchois sont robustes, sobres, habitués au travail, patients avec tous ceux qui savent les traiter sans rudesse; cette manière d'être est la plus opposée à leur caractère.

Ciudad Real, V. de 10,200 hab., située dans une plaine, au milieu de laquelle le Guadiana décrit un quart de cercle de 5 kil. de rayon. L'ensemble de la ville forme, à quelque distance, un agréable aspect; mais de près, ses murailles, en partie ruinées ou mal réparées, ont une apparence abandonnée et misérable. Dès qu'on a franchi cette enceinte, on rencontre des quartiers entiers autrefois peuplés, maintenant inhabités et en partie transformés en jardins ou en chan-

tiers. Les maisons sont généralement bien bâties, mais basses; elles ont presque toutes des grilles et des balcons de fer et quelques-unes sont peintes de couleurs variées. La place de la Constitution, la plus importante, forme un carré de 150 pas de long et d'une largeur à peu près égale, entouré de maisons, à arceaux au rez-de-chaussée, et à deux rangs de balcons en fer et en bois peint disposés pour les fêtes publiques. Les rues sont droites, généralement larges et bien pavées. On cite, parmi les principaux édifices, l'église collégiale (*Santa Maria del Prado*), deux autres églises, neuf couvents, un bel hospice, une caserne et trois habitations particulières. On prétend, mais sans donner des mesures qui puissent servir de point de comparaison, qu'il n'y a en Espagne que la nef de la cathédrale de Coria (province de Cacerès) qui présente des dimensions intérieures plus considérables. Toutes deux ont une seule nef d'ordre gothique; celle de Coria mesure 57 mètr. de long, 18 de large et 31 de hauteur. On cite dans la collégiale de Ciudad Real le *Coro* avec sa silleria en bois de de noyer sculpté; l'orgue, de dimensions proportionnées à celles de la nef; le rétable du maître-autel dans lequel on compte une cinquantaine de figures sculptées représentant des scènes de la vie du Christ. L'image de la Vierge occupe le centre du rétable; elle est l'objet d'un culte particulier, et possède un riche trésor de vêtements et de bijoux. Les autres églises et les couvents n'offrent rien de remarquable et du reste aucune peinture qui puisse appeler l'attention.

Toute l'industrie de la ville consiste en quelques métiers de draps grossiers, des moulins à huile, des moulins à farine sur le Guadiana. Ciudad Real est à cet égard complètement déchu de sa grandeur d'autrefois, et ne peut que déchoir davantage si les nouveaux moyens de communica-

tion ne viennent pas y toucher.

ROUTE 85.

DE CIUDAD RÉAL A ALMADEN

(78 kil.)

Cette route, qui eût été la continuation du nouveau *Camino Real* d'Andalousie, devait être prolongée au delà d'Almaden jusqu'à Cordoue, par *Santa Eufemia* et la sierra Morena. Cette dernière partie n'a pas été construite, et elle n'est praticable que pour les cavaliers et les piétons. Dans l'état actuel, on va de Ciudad Real, en sortant par la porte d'Alarcos, à

5 kil. 1/2 *Poblete*, v. de 550 hab. On franchit, au delà de ce v., le rio Jabalon, sur un beau pont de pierre, à moitié chemin de

11 kil. (16 kil 1/2) *Corral de Caracuel* ou *Corral de Calatrava*, petite V. de 1,400 hab., d'aspect assez misérable, entourée d'une plaine bien cultivée.

17 kil. (33 kil. 1/2) *Cabezardos*, v. de 100 maisons en partie ruinées, situé dans la plaine, au pied d'une colline nommée le Cerro Negro. On traverse à une petite distance le rio la Vega, affluent du Guadiana, avant d'atteindre

5 kil. 1/2 (39 kil.) *Abenojar*, v. de 800 hab., situé dans un fond, au pied de la sierra de Caracuel, qui limite son territoire au N. et à l'E. Le chemin, peu sûr et mal fréquenté, notamment au lieu dit la *Fuente del Corcho*, s'engage au milieu de cette chaîne de collines, où il rencontre

17 kil. (56 kil.) *Saceruela*, v. de 250 hab. On traverse le rio Val de Azoguès et le ruisseau de Mulas pour atteindre

11 kil. (67 kil.) *Almadenejos*, petite V. de 1,750 hab., située dans une vallée, sur les pentes d'une colline. Elle comprend environ 300 maisons, entourées d'une muraille fortifiée qui a été construite, en 1755, par les ouvriers d'Almaden, pendant un chômage causé par

un incendie de la mine. Il s'y trouve une petite église, un bel hôpital destiné aux mineurs malades ou blessés, et des écoles. L'industrie unique de ses habitants est l'exploitation des mines de mercure. Il en existe deux à Almadenejos ; l'une d'elles est en communication avec la surface du sol par six puits conduisant à cinq galeries, et d'une profondeur totale de 124 mètr.

Un très-bon chemin bordé d'habitations conduit à

11 kil. (78 kil.) **Almaden**, V. de 9,000 hab. située à l'extrémité méridionale de la province de Ciudad-Réal, sur une colline et entre deux hautes montagnes dépendant de la sierra Morena. La ville est par elle-même sans intérêt, mal bâtie, sans édifices notables, à l'exception d'un hôpital bien organisé et malheureusement très-nécessaire. Toute son importance consiste dans sa mine de mercure, la plus célèbre et la plus riche qui soit en Europe.

Bowles a dit de la mine d'Almaden qu'elle était « la plus riche pour l'État, la plus intéressante pour les travaux qu'elle occasionne, la plus curieuse pour l'histoire naturelle, et la plus ancienne que l'on connaisse au monde. » On peut dire aussi que c'est le joyau le plus précieux que possède la nation espagnole. Le principal filon de cinabre actuellement en exploitation occupe, au milieu d'un sol composé de grauwacke, de roches de quartz et de bancs de schiste, une longueur de 166 mètr. sur 10 à 11 mètr. de puissance; et en profondeur on a déjà atteint 265 mètr., trouvant le minerai toujours plus pur et plus riche à mesure qu'on descend. Le puits principal atteint cette profondeur. Avec ce puits communiquent de nombreuses galeries d'exploitation soutenues par des travaux considérables en maçonnerie, qui occupent en volume près de la moitié du vide résultant de l'extraction. Ces travaux de soutien

sont très-remarquables; ils consistent en murailles qui se correspondent d'un étage à l'autre et en arcs soutenant la voûte naturelle produite par l'excavation.

Le précieux métal se trouve sous diverses formes, quelquefois à l'état de mercure natif, mais surtout de cinabre ou sulfure de mercure.

Le traitement se fait immédiatement dans les fours construits autour de la mine. Le minerai donné en moyenne 10 0/0 de mercure, de sorte que pour obtenir les 20,000 quintaux que la mine produit, il faut extraire 200,000 quintaux de minerai. Au cours actuel du mercure (1,200 réaux le quintal), ce rendement annuel produit une recette de 24,000,000 de réaux de laquelle il faut déduire, pour frais d'extraction et de transport jusqu'aux magasins de Séville, 318 r. env. par quintal, soit 6,360,000; le bénéfice net s'élève à 17,640,000 r.

La mine d'Almaden est actuellement dans l'état le plus florissant, affermée à de riches capitalistes et conduite selon les errements consacrés par l'expérience. Elle présente un ensemble vraiment remarquable de travaux de consolidation; la veine persiste en richesse et paraît devoir produire longtemps encore, de manière à mériter toujours le titre de perle des mines espagnoles.

Malheureusement, cette exploitation ne se fait pas sans porter un grand préjudice à la population nombreuse qui y est employée. Nous ne parlons pas seulement des accidents, des chûtes, des blessures qui sont la conséquence de tout travail souterrain; la nature du travail de la mine, les émanations qui s'y produisent, portent de graves atteintes à la santé, malgré le soin qu'on prend de relever les ouvriers de six en six heures, et raccourcit considérablement la durée de la vie dans les deux localités d'Almaden et d'Almadenejos. Par un sentiment

d'humanité, dans le but de procurer aux ouvriers un travail à l'air libre qu'ils puissent opposer pour ainsi dire comme contre-poison aux miasmes qu'ils absorbent, le gouvernement leur a concédé un territoire assez étendu, appartenant autrefois à l'une des commanderies de l'ordre de Calatrava; mais le travail de la mine est plus lucratif, l'extension des travaux exige chaque année un plus grand nombre de bras, et une partie du territoire concédé reste inutilisé. Les malheureux mineurs d'Almaden et les ouvriers employés aux fonderies sont généralement maigres et d'une pâleur cadavéreuse; presque tous sont affectés de tremblements, de crampes, de convulsions; à un certain âge ils ne peuvent porter leurs aliments à leur bouche; d'autres sont atteints de marasme; ils perdent toutes leurs dents et exhalent par la-bouche une odeur insupportable.

On a essayé d'employer aux mines des condamnés des présides, ce que faisaient les Romains qui n'y envoyaient que des prisonniers et des esclaves; mais le travail en souffrait considérablement, et on a obtenu du gouvernement, pour les travailleurs des deux villes et pour ceux des environs qui peuvent justifier d'un séjour d'au moins deux années, certaines immunités, notamment l'exemption du service militaire.

Les muletiers qui transportent le mercure à Séville, suivent le chemin d'Almaden à Cordoue par Santa Eufemia. Le précieux métal est enfermé pour ce transport dans des vases de fer d'une contenance de 3 arrobes.

ROUTE 86.

DE CIUDAD RÉAL A TOLÈDE,

A. PAR FERNAN CABALLERO. (100 kil.)

Ce chemin est carrossable, mais généralement mauvais. On sort de Ciudad Real, au N., par la

porte de Tolède. 2 h. de marche conduisent à la rive gauche du Guadiana, qu'on traverse à (8 kil.) *Peralvillo*, hameau dépendant du village de *Miguelturra*.

8 kil. (16 kil.) *Fernan Caballero*, v. de 725 hab., situé au milieu d'une grande plaine, avec une pauvre église qui a été incendiée par des bandes carlistes en 1837, et dont les cloches ont été percées par les balles.

5 kil. 1/2 (21 kil. 1/2). *Malagon*, très-ancienne V. de 3,800 hab., composée de maisons basses construites en terre. On y trouve un vieux château en ruines, un pauvre hôpital et un couvent de carmélites. Les habitants s'occupent uniquement d'agriculture; le territoire est peu fertile, bien qu'arrosé par plusieurs cours d'eau.

11 kil. (32 kil. 1/2). *Fuente del Fresno*, pet. V. de 2,315 hab., située au pied d'une ligne de montagnes qui court du S.-E. au N., au milieu d'un territoire aride, pierreux, presque improductif. Les montagnes qui avoisinent la ville sont plantées de buissons, et quelques-unes d'oliviers et de vignes d'un faible produit. On y élève quelques bestiaux, et on fabrique, dans la montagne, une quantité assez importante de charbon qui s'expédie jusqu'à Madrid.

On traverse au delà de cette ville (5 kil. 1/2) *Zarzucla*, ham. sans importance, un immense pâturage nommé *los Gualersos*, sur la limite des deux provinces de Ciudad Real et de Tolède, et (17 kil.) *Juan de Dios*, autre ham., avant d'atteindre

11 kil. (66 kil.) *Yebeles*, pet. V. de 3,200 hab., appartenant à la province de Tolède, située au S. d'une ligne de montagnes rocheuses. Les habitants, bons cultivateurs, élèvent des abeilles et récoltent une quantité considérable de miel; d'autres fabriquent du charbon pour Tolède et Madrid; d'autres encore exploitent dans la montagne des bois pour

la construction des charrues. La chasse est abondante et les troupeaux de chèvres sont nombreux. On traverse la Sierra de Yebenes pour atteindre

6 kil. (72 kil.). *Orgaz*, pet. V. de 2,300 hab., située au pied de la Sierra de Yebenes; ses maisons sont misérables. On y remarque un château, ancien domaine des comtes d'Orgaz, assez bien conservé intérieurement, et du haut duquel la vue s'étend sur un horizon de 50 kil. L'église est bien bâtie, surmontée d'une belle tour en pierre, de 85 mètr. d'élévation; mais l'intérieur est sans aucun ornement. On trouve aux environs de belles carrières de granit blanc et bleu, d'où Juanuelo, l'un des architectes qui concoururent aux merveilles de Tolède, tira ces belles colonnes monolithes qu'on nomme *los postes de Juanuelo*. A 2 kil., à l'O. d'Orgaz, on signale une roche branlante, de 3 mètr. env. de diamètre, que le moindre effort met en mouvement.

Chimène, la femme du Cid, était fille du comte d'Orgaz; on dit même qu'elle naquit dans cette ville. Don Henri de Trastamarre campa devant Orgaz avant la bataille de Montiel, et on signale encore un champ, nommé *hasa sin diezmos*, où fut plantée la tente de l'infant, qui, pour ce fait, l'affranchit de tout impôt.

A 17 kil. d'Orgaz on rencontre la *venta Blanca*, puis

11 kil. (100 kil.). **Tolède.** (V. p. 461.)

B. PAR DAIMIEL. (105 kil. 1/2.)

Ce chemin est un peu plus long que le précédent, mais on le prend de préférence parce qu'il est plus praticable en toute saison.

On va de Ciudad Réal à *Puerto Lapiche* (55 kil. 1/2) en suivant en sens inverse la R. 84. (p. 667.)

En quittant Puerto Lapiche on laisse à droite la grand'route de Madrid pour suivre, d'abord à tra-

vers la plaine, puis au milieu d'une ligne de montagnes rocheuses, un chemin qui conduit en 3 h. à

17 kil. (72 kil. 1/2). **Consuegra**, V. de 4,900 hab., appartenant à la province de Tolède, bâtie sur les pentes d'une colline, et dominée par les belles ruines d'un château qui fut, dit-on, construit par Trajan. On retrouve dans la ville d'autres vestiges de ces temps éloignés où elle portait le nom de *Consaburum*, des fragments de murailles, des traces d'un amphithéâtre et d'un aqueduc qui amenait l'eau de 20 kil. de distance; puis une porte gothique qui appartient à une époque moins ancienne.

5 kil. 1/2 (78 kil.). *Mora*, V. de 5,100 hab., située dans une belle plaine.—Le chemin de fer de Madrid à Alicante passe à 17 kil. à l'E., station de Tembleque.—*Mora*, chef-lieu d'un ancien comté qui figure parmi les titres de la maison de Montijo, est une assez pauvre ville mal bâtie, non pavée, sans aucun intérêt, et dont l'industrie consiste en quelques fabriques de savon qui s'expédie à Madrid, et des moulins à huile. On y signale, à une petite distance, à l'E., un château maintenant ruiné qui servit longtemps de prison d'État.

5 kil. 1/2 (83 kil. 1/2). *Mascaraque*, bourg de 1,000 hab., entouré de collines peu élevées. Il possède un château de construction mauresque qui appartient à don Juan de Padilla, et qui est aujourd'hui la propriété du duc d'Abantès. On comptait, au commencement de ce siècle, à Mascaraque plus de 100 métiers pour la fabrication des ceintures de soie. Cette industrie est complètement tombée aujourd'hui.

11 kil. (94 kil. 1/2). *Nambroca*, v. de 600 hab., comprenant 160 maisons basses, bâties en terre.

11 kil. (105 kil. 1/2). **Tolède.** (V. p. 461.)

SIXIÈME SECTION.

ROYAUME DE VALENCE

ROUTE 87.

DR MADRID A VALENCE (490 kil.)

Par chemin de fer.

De Madrid à **Almansa** (358 kil.).
(Voir la route 60.)

En sortant de la gare d'Almansa, la voie de fer accompagne celle d'Alicante jusqu'à la *venta de la Encina*, à 14 kil. d'Almansa. De ce point, la voie de Valence se dirige, presque parallèlement à la route de terre, vers les montagnes qui forment la limite de l'ancien royaume. La route de terre monte par le *Puerto de Almansa*; le chemin de fer établit une première station à portée de la petite V. de *Fuente la Higuera*, puis s'engage sous la montagne de Mariaga, par un tunnel de 1,514 mètr. de longueur. Au delà, la voie contourne le versant de la montagne et pénètre de nouveau en galerie, sur une longueur de 278 mètr., sous celle de Santa Barbara.

En débouchant de ce tunnel, on se trouve tout d'un coup en face des magnifiques campagnes du royaume de Valence, que le chemin de fer domine d'une assez grande hauteur. De tous côtés s'étendent de belles cultures, des rizières dont les irrigations sont admirablement conduites, des champs d'oliviers alignés au cordeau. La vue s'étend presque sans obstacle jusque vers Valence, à 100 kil. de distance. La différence de niveau entre Almansa et Valence est de 660 mètr., elle est encore de près de 600 mètr. à la sortie du tunnel de Santa Barbara.

Pour racheter graduellement cette différence, la voie descend par des pentes de 10 à 12 millimètres, sur d'énormes remblais qui traversent la campagne à 12, 14 et 16 mètr. de hauteur, sur des ponts à tablier de fer d'une grande hauteur, jetés au-dessus des nombreux ravins qui sillonnent le pays. Après la station de Fuente la Higuera, une seconde est établie auprès de *Mogente*, vieille V. arabe de 3,600 hab., située sur la pente d'une montagne et entourée d'un territoire d'une grande fertilité. Au delà de cette ville et à 1 kil. environ, la voie coupe la route de terre sur un beau pont, passe en vue des magnifiques ruines du château de Montesa, ancien chef-lieu d'un ordre militaire institué en 1318, après la chute de l'ordre des Templiers, et qui a duré jusqu'au règne de Philippe II. De ce point, un beau remblai en ligne droite conduit à

67 kil. d'Almansa (425 de Madrid) *Alcudia de Crispins*, v. de 700 hab. La voie pénètre dans une tranchée de 5 mètr., à travers un long banc de roches calcaires, et laisse à droite un beau domaine appartenant au marquis de Bellisca, traverse sur un remblai de 6 mètr. la vallée de la Cerda, et franchit le torrent de la Montesa sur un magnifique pont en tôle de 200 pieds (56 mètr.) d'un seul jet, porté par deux piles en granit de 85 pieds (24 mètr.) de hauteur. A peu de distance de ce pont, œuvre capitale de la ligne, on rencontre

8 kil. (433 kil.) **Jativa** ou San

Felipe de Jativa, V. de 13,500 hab., adossée à une ligne de hautes montagnes en vue d'une vaste plaine unie, magnifiquement cultivée, toute partagée en jardins d'orangers et de grenadiers. Sur les flancs de la montagne s'élèvent en zigzag, et jusqu'au sommet, les murailles crénelées qui conduisent à une vieille forteresse autrefois inexpugnable. Jativa a conservé son caractère mauresque; sa population même a encore du sang arabe dans les veines. Autrefois elle était remuante et inquiète; à la suite de sanglantes révoltes, elle fut décimée et expulsée, on changea le nom de la ville, qui fut appelée San Felipe; mais les murailles restèrent et avec elles l'esprit indépendant de la vieille cité. Le nouveau nom de San Felipe s'efface peu à peu, et, malgré le décret royal, le nom arabe reprend sa place.

Jativa est surtout remarquable par l'abondance des eaux, il en surgit de toutes parts et on engage surtout le voyageur à aller visiter la fontaine de *los veinte y cuatro caños*, qui coule auprès de l'une des entrées de la ville; elle alimente un lavoir et fait mouvoir tout aussitôt un moulin à riz. On remarque dans la ville la maison de ville; une école; une *casaltonja* pour la vente de la soie; un modeste théâtre; une place de taureaux qui peut recevoir 10,000 spectateurs; cinq hospices faiblement dotés, une belle église collégiale qui mérite une visite, neuf couvents habités ou déserts, et, autour de la partie méridionale, une belle promenade bien plantée, d'où la vue s'étend sur toute la campagne.

En quittant Jativa, le chemin de fer pénètre au milieu des plantations et semble une allée de ce riche jardin. Il n'a qu'une voie, ce beau terrain est précieux; les berges sont étroites, les treillages qui ferment les propriétés riveraines touchent presque les marchepieds des voitures, on pourrait,

en allongeant le bras, cueillir des oranges ou des grenades au passage.

On franchit de nouveau la Montesa sur un pont en bois du système Town, à traverses croisées, formant six arches de 16 mètr. chacune; et plus loin, le torrent de Carraixet, sur un pont de même système à deux arches; plus loin encore, l'Albaïda, sur sept arches de 17 mètr.

7 kil. (440 kil.) *Manuel*, bourg de 1050 hab., au milieu d'une plaine toute plantée en rizières.

Les ponts se succèdent sur tout ce parcours; celui qui précède Carcagente est semblable, par l'étendue et la nature de la construction, à celui qui précède Jativa; le torrent est à une profondeur de 11 mètr.

9 kil. (449 kil.) *Carcagente*, jolie ville de 7,000 hab., au milieu d'une plaine toute plantée de mûriers et d'orangers. Des palmiers s'élancent du milieu de tous les jardins et forment, au-dessus de la ville, comme un dôme de riche verdure et d'un magnifique aspect. Toutes ces villes de l'admirable campagne de Valence conservent tout récents les souvenirs de la domination arabe, leurs noms d'abord, puis les habitations coquettes, à terrasses, la plupart blanchies à la chaux, garnies de volets peints en vert; les beffrois carrés, bâtis en briques de nuances diverses et ornés de faïences vernissées, au-dessus desquels l'art chrétien a dressé ses campaniles en coupoles, du modèle de celui de la Giralda de Séville; puis cette végétation ardente, ces palmiers rêveurs, ces orangers luxuriants, ces grenadiers à fleurs éclatantes, ces fiers aloès, ces nopals hérissés, et ces haies de cannes à sucre, et aussi cet habile système d'irrigation, qui donne au sol une si merveilleuse fertilité. De nombreux ruisseaux traversent la plaine, des barrages les contiennent, des norias et des écluses élèvent leurs eaux jus-

qu'aux canaux de distribution; tous les terrains sont nivelés avec une pente doucement ménagée, pour faciliter le lent écoulement des eaux qui débordent à la partie supérieure; et, au milieu de ces vergers bordés de haies, remplis de fleurs, passe, presque toujours à niveau, la voie unique du chemin de fer.

On rencontre ainsi, après la station de Carcagente,

4 kil. (453 kil.) *Alcira*, V. de 13,000 hab., place forte construite dans une île entourée par le Jucar et reliée à la plaine par deux ponts appartenant au domaine royal. On appelle Alcira le jardin de la campagne de Valence.

4 kil. (457 kil.) *Algemesi*, V. de 4,500 hab., bien bâtie, entourée d'un riche territoire, à une demi-heure de marche de la rive gauche du Jucar. L'église, qui est belle et riche, possède plusieurs peintures de Ribalta. L'une d'elles, dit-on, représentant la Cène, fut emportée par don Manuel Godoy, et elle fait partie aujourd'hui de la galerie d'un prince romain.

10 kil. (467 kil.) *Benifayo*, bourg de 1,150 hab. On y aperçoit un palais seigneurial, surmonté d'une haute tour, et une jolie église avec deux tours symétriques et une haute coupole.

9 kil. (476 kil.) *Silla*, petite V. de 2,570 hab., dont le territoire, en partie de *secano*, en partie irrigué, s'étend jusqu'au bord de l'immense lac de la *Albufera*.

Ce lac, séparé de la mer par une langue de terre en landes, d'environ 4 kil. de largeur, mesure 9 heures de tour, soit 5 h. 1/2 du côté de terre, 3 h. 1/2 du côté de la mer; il ne communique avec celle-ci que par une espèce de coupure naturelle ou canal de décharge pratiqué à la partie S. et que la mer ouvre ou ferme selon les saisons. Sa forme est à peu près elliptique; il est coupé vers le tiers inférieur par une espèce d'isthme qui se rattache à la lande

du côté de la mer. Il est complètement entouré du côté de terre, sur les 5 h. 1/2 de parcours, par une ceinture de broussailles et de roseaux habités par une multitude d'oiseaux d'eau, de canards, d'oies sauvages, de coqs de mer, de râles, de bécasses, de halbrans, et autre gibier de passage. Lorsque les bandes de ces oiseaux s'abattent sur le lac, elles y forment de longues taches noires d'un quart de lieue et souvent d'une demi-lieue d'étendue; lorsqu'elles s'envolent, le ciel en est obscurci. La chasse y est par conséquent productive, la pêche y est également abondante, en anguilles surtout; toutes deux sont permises aux habitants de tous les alentours, deux jours dans l'année, à la Saint-Martin et à la sainte-Catherine; et ces jours-là, le lac est parcouru par 5 ou 600 barques ou bateaux portant de 10 à 12,000 personnes. Les eaux du lac, dont la hauteur varie en raison de la pluie, des chaleurs ou de l'ouverture de la communication avec la mer, s'étendaient autrefois sur les terres au delà de la ceinture de broussailles et de roseaux, et y formaient des marécages nuisibles pour la santé publique. Les riverains sont parvenus, à force d'activité et d'industrie, à combler ces marécages à l'aide des terres d'alluvion fournies par les ruisseaux et les torrents qui s'y jettent, et à former ainsi une espèce de terrassement cultivé en rizières dans toute son étendue sur une largeur de près de 3 kil: Cette zone, partagée en huit parties, appartient à huit communes dont les territoires, depuis Valence jusqu'à Sueca, sont limités par le lac. L'*Albufera* de Valence, dont les produits sont considérables, a longtemps appartenu aux comtes de Las Torres; au commencement de ce siècle, il fut la propriété du prince de la Paix et revint ensuite au domaine de la couronne. Ce fut de là que le maréchal Suchet reçut en 1812 son titre de duc.

4 kil. (480 kil.) *Catarroja*, V. de 3,580 hab., presque tous cultivateurs ou pêcheurs. On y cultive le mûrier, le figuier, le riz, et l'olivier sur certains points. La terre, dans les parties irriguées produit 80 pour 1; la récolte de la soie s'élève, année moyenne, à 5,500 livres.

3 kil. (485 kil.) *Alfajar*, bourg de 1,500 hab., peu digne, par l'as-

pect de ses habitations et de ses rues, du voisinage d'une grande ville. Son territoire, autrefois marécageux et malsain, assaini par les travaux effectués autour de l'Albufera, est un des plus riants et des plus riches des alentours de Valence. La végétation y est magnifique.

5 kil. (490 kil.) **Valence.**

PROVINCE DE VALENCE.

Cette province n'occupe plus qu'une partie du territoire de l'ancien royaume, qui comprenait toute la partie S.-E. de l'Espagne depuis la rivière de Cenia, limite de la Catalogne, jusqu'à la tour de la Horadada, borne du royaume de Murcie sur la Méditerranée. Il avait pour limitrophes la Catalogne, l'Aragon, la Castille, le royaume de Murcie, et comprenait 651 lieues carrées de superficie.

Aujourd'hui la province de Valence, affaiblie au profit de celles d'Alicante et de Castellon, ne compte plus que 289 lieues carrées avec une très-petite étendue de côtes.

La température y est très-variée, mais généralement saine et agréable; ce n'est que dans quelques parties très-limitées, que les lagunes formées par la mer, les marécages produits par quelques irrigations, occasionnent des fièvres souvent pernicieuses; sur tout le reste du territoire on respire un air pur et bienfaisant. Le paysage est partout admirable; partout de magnifiques jardins, des fleurs qui embaument l'air, des fruits délicieux. Dans tout le voisinage de la côte les vents de mer s'élèvent entre 9 et 10 heures du matin, et tempèrent les chaleurs de l'été. On connaît à peine les froids de l'hiver, et la gelée est un phénomène extraordinaire.

La route que nous venons de suivre donne déjà une riante idée du pays; sa nature est des plus variées, mais partout également riche. Des terrains d'une grande fertilité, de vastes pâturages, des montagnes boisées où croissent les bois de toutes les essences, des carrières abondantes en beaux marbres, de beaux fleuves qui répandent la fertilité, grâce à une perfection dans la science des nivellements et des irrigations que les Valenciens ont héritée des Arabes. Ces fleuves sont: le Turia ou Guadalaviar qui descend des montagnes de Teruel et d'Albarracin; le Jucar, grossi du Cabriel, qui ont la même origine; l'Albayda, l'Alcoy, le Juanès, qui naissent dans la province et la traversent de l'O. à l'E.

Les eaux minérales sont moins abondantes que ne devrait le faire supposer la richesse des eaux pures; on cite cependant les sources salines de *Bellus*, à 8 kil. de Jativa, auprès desquelles a été construit un établissement de bains convenable; les sources sulfureuses de *Chulilla*; celles de *Vallanca*, de *Cortès de Pallas*, à peine étudiées, mais qui attirent cependant un certain nombre de malades des pays environnants.

Les routes sont nombreuses et généralement bonnes; l'une, celle de Madrid à Valence par Albacete, devient inutilisée par le fait du chemin de fer; une autre vient également de Madrid par Cuenca; une troisième va de Valence à Barcelone par Murviedro et Castellon de la Plana; d'autres enfin conduisent à Alicante par Alcoy, et aussi par le littoral à Saragosse, par Teruel, en s'embranchant sur celle de Barcelone.

Les produits sont abondants et variés. Le riz y occupe le premier rang, et il est peu de contrées où cette culture soit conduite avec un tel succès et une semblable perfection. Les cultivateurs du royaume de Valence sont passés maîtres en l'art d'aménager la terre, de préparer les engrais qui lui conviennent et d'en diriger l'arrosage. Après le riz viennent le blé, puis le maïs, les fèves, les mûriers, et aussi les melons. Il faut mentionner ceux-ci parmi les meilleures productions du sol valencien; on en cultive un grand nombre de variétés recherchées sur toutes les tables. L'oranger occupe parmi les arbres à fruit la place la plus importante; c'est l'arbre type de la province de Valence; dans les jardins, dans les vergers, dans les champs, de toutes parts, il déploie son magnifique feuillage, ses immenses buissons; en avril il est blanc de fleurs; pendant l'automne et l'hiver il est rouge de fruits. Les territoires que traversent le Jucar, Cullera, Alcira, Carcagente, Gandia, sont couverts d'orangers; il n'est pas un terrain jusque-là stérile où l'on ne l'ait planté; on en a formé des forêts entières. Après lui viennent les palmiers à Alcira et à Carcagente; les grenadiers à Gandia, à Carcagente, à Jativa, et surtout une variété de cet arbre dont le fruit est sans côte et qui est d'un goût excessivement délicat. La cochenille a aussi commencé à prendre place parmi les éléments de la fortune publique; elle a été semée avec succès sur la plupart des nopals qui jusque-là ne servaient qu'à clore les propriétés; sa culture et sa récolte occupent les femmes et les enfants sans distraire les hommes de leurs travaux accoutumés, et procurent au pays un bénéfice important.

La nature même de ces différentes cultures ne laisse que peu de temps et peu de place pour l'élevage des bestiaux; ils sont moins nombreux que dans la plupart des autres provinces de la Péninsule. Les chèvres et les bêtes à laine forment le plus grand nombre; les bêtes à corne comptent à peine, et ne figurent dans la statistique de la province que pour le nombre rigoureusement nécessaire aux travaux des champs. La chasse est assez abondante; le magnifique lac de l'Abufera en fournit à lui seul la plus grande part.

Cette abondance de produits agricoles fournit de nombreux éléments à l'industrie et au commerce. La soie occupe beaucoup de bras; les fabriques du pays produisent de beaux tissus unis ou ouvrés, et surtout de très-beaux velours de couleurs vives et variées. Puis viennent les tissus de fil, de chanvre, de lin, de laine, des draps, des serges, des galons, des feutres, enfin des savons, des cuirs, des sparteries, la fonte de fer, le verre, les tuiles peintes et les faïences, l'eau-de-vie, l'huile et la teinture extraite de la cochenille.

L'instruction primaire est dans un état satisfaisant. Presque toutes

les communes ont au moins une école ; on en compte 596 fréquentées par 35,500 élèves, c'est-à-dire à peu près par le seizième de la population qui est de 606,600 âmes.

Les Valenciens ont été successivement Celtibères, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Visigoths et Arabes ; leur caractère se ressent de ces diverses origines, et varie selon les territoires où l'un de ces types est resté dominant. Ici il ne se commettra ni un vol ni une action coupable ; ailleurs les mauvaises passions sont fréquentes ; certaines zones sont habitées par une population industrielle ; d'autres servent de refuge à de nombreux malfaiteurs. Comme type général toutefois, le Valencien est vif, ingénieux ; il aime par-dessus tout le plaisir, les danses, le bal, tous les exercices qui exigent de la légèreté. Il est très-religieux, sobre et travailleur ; il est vivement attaché à son pays, à ses champs, à ses canaux, à sa chaumière comme les plantes qui ne peuvent prospérer que dans le terrain qui leur est propre. Il est affable, très-attentif pour l'étranger, modeste dans sa mise, dépensier pour tout ce qui touche à la dévotion ou au plaisir. Le costume a subi fort peu de changements ; le bonnet rond en laine rouge, la mante rayée de vives couleurs jetée sur l'épaule, l'ample culotte plissée retenue par une ceinture de soie rouge, et quelquefois, les jours de fête, le gilet de velours, les alpargates en chanvre attachées autour de la jambe par plusieurs mètres de tresse, et des jarretières à agrafes d'or. Les femmes sont belles, gracieuses malgré un certain embonpoint ; leur peau est plus blanche que celle d'aucune femme de la Péninsule ; elles ont de la douceur, de l'aménité, un caractère enjoué qui rend leur société très-agréable ; elles aiment la toilette, les rubans, les fleurs et les plumes. Le peuple valencien emploie l'idiome *limousin*, l'ancienne langue d'Oc, introduite par don Jaime le Conquérant, la même que parlent les Catalans, mais plus pure, mieux prononcée, et sans ces rudes terminaisons qui rendent si pénible à l'oreille le langage du peuple de la campagne de Barcelone ; on parle du reste partout, et très-purement, la langue castillane.

S'il y a dans certaines parties de la province de mauvaises passions ; s'il y existe des malfaiteurs, ce n'est pas à dire pour cela que Valence soit marquée de couleurs sombres dans le tableau de la criminalité en Espagne. La province occupe le quinzième rang pour les faits de prévention en général (1 accusé sur 257 individus), et le dixième rang pour les actes attentatoires à la sûreté des personnes (1 sur 596 individus).

C'est une des plus petites provinces de l'Espagne, et la deuxième par le chiffre de sa population.

Valence (HÔTELS : *Fonda del Cid*, plaza del Arzobispo ; *fonda francesa*, tenu par M. Laurence, français, calle del Mar. 25 réaux par jour, table et logement ; *fonda de Paris*, même rue ; *fonda de Madrid*.—CHEMIN DE FER, pour Almansa et Madrid, deux départs par jour ; pour le *Grao*, port de Valence, neuf départs par jour, à toutes les heures excepté au milieu de la journée. DILIGENCES, pour Barcelone, Teruel, Saragosse, bureau à côté de la *fonda del Cid*. BATEAUX A VAPEUR. Voir ce qui a été dit à ce sujet à l'ar-

title Barcelone (p. 276) L'arrivée et le départ des bateaux sont toujours annoncés par affiches dans les lieux publics et dans les hôtels. —VOITURES PUBLIQUES. *Tartanes*, 1 peseta par personne; 10 réaux pour conduire au Grao; bateaux pour embarquer, 4 réaux et 2 réaux par colis.) V. de 106,150 hab. située à 16 mètr. au dessus du niveau de la mer et à 4 kil. 276 mètr. du port du Grao. Valence est à la fois chef-lieu d'une province de première classe, résidence d'un capitaine général dont l'autorité s'étend sur les provinces d'Albacete, d'Alicante, de Castellon et de Murcie, siège d'une *audiencia* ou cour suprême de justice qui comprend Alicante et Castellon, d'un archevêché qui a pour suffragants les évêchés de Segorbe, Orihuela, Majorque et Minorque. Sa position est délicieuse, au milieu de jardins et de fleurs, sous un climat toujours tempéré, sans froids extrêmes et sans chaleurs excessives.

Son enceinte, reconstruite, en 1356, par don Pedro IV d'Aragon, est parfaitement conservée, couronnée de créneaux sur tout son développement; elle occupe un plan elliptique de 2,737 mètr. dans son plus grand diamètre et de 1,372 mètr. sur le plus petit. Cette muraille, entourée d'un fossé, flanquée de place en place de fortes tours, est percée de quatre portes principales d'un aspect monumental, la *porte de San Vicente*, route de Madrid; la *puerta del Mar*, conduisant au port, la *puerta de Serranos*, forteresse servant de prison, route d'Aragon et de Catalogne; la *puerta de Cuarte*, route de Cuenca, surmontée de deux hautes tours. L'aspect général de la plupart des rues de Valence est celui de toutes les anciennes villes, tortueuses, sombres, étroites, bordées de maisons mystérieuses, et presque sans ouvertures. Cependant des maisons neuves se sont élevées presque partout depuis

le commencement de ce siècle. L'impulsion a été donnée à cette rénovation de la vieille cité par le maréchal Suchet, en 1812, et depuis cette époque, l'administration locale s'est efforcée de redresser, d'aligner, et quelques belles rues se sont fait jour au milieu de ce dédale. *Les places*, à bien dire, ne sauraient compter pour telles, à l'exception de celle de la *Constitution*, où se trouvent la maison de ville et l'abside de la cathédrale; de la place *San Francisco*, autrefois jardin d'un couvent, grand espace triangulaire avec une avenue d'arbres sur ses trois côtés; de la place de *Santo Domingo*, dont un des côtés est occupé par l'hôtel du comte de Cervellon, où séjournèrent, à des époques différentes, Ferdinand VII et Isabelle II, où l'on proposa au premier le rétablissement de l'Inquisition, où la reine Marie Christine abdiqua la régence, en 1840, devant l'insurrection. La place de la *Aduana*, tracée par le maréchal Suchet, est la plus grande et la plus régulière; sur l'une des faces se trouve la douane, sur les autres quelques beaux édifices particuliers. La *place du Marché* est un long espace irrégulier, remarquable surtout par l'animation extraordinaire qui y règne et par l'immense variété de comestibles et d'objets de toute nature qui s'y vendent. Cette place représente la plupart des vieux souvenirs de Valence; c'était là qu'autrefois se donnaient les tournois, les joutes, les courses de taureaux; c'était là que se faisaient les exécutions; on y voit encore la célèbre casa Lonja, la halle à la soie, et l'église des *Santos Juanes*.

Nous citerons parmi les rues, la calle de *Caballeros* comme la plus belle et la plus intéressante; la calle *del Mar*, comme la plus animée; la calle de *las Mantas*, où se trouvent les principaux magasins de tissus et où s'achètent surtout ces belles mantes rouges, rayées de bandes de couleurs

variées dans lesquelles les Valenciens se drapent d'une façon si élégante. Une belle mante coûte de 120 à 130 réaux.

Les principales habitations modernes ont quatre et cinq étages; elles sont peintes et ornées avec goût, entourées de jardins et de fleurs. On cite, soit pour leur architecture, soit pour leur étendue, soit pour les souvenirs qui s'y rattachent, parmi les principales habitations actuelles ou anciennes: l'hôtel du comte de Parsent; celui du marquis de Dos Aguas, dont la façade en marbre est merveilleusement sculptée; l'hôtel du comte d'Alcudia, sur la place de Villaras; l'hôtel du comte de Pinohermoso, dans lequel existent des tableaux de prix et un magnifique ameublement; les maisons de don Gaspar Dotres, de don Manuel Montesinos, de don Joaquin Santoja, du marquis de la Romana, du marquis de Sumiel et bien d'autres.

Peu de rues sont pavées à Valence. Cette longue résistance à un progrès qui se généralise dans toute l'Espagne tient à cette vieille tradition que la poussière broyée menue, presque porphyrisée, que produit le passage des voitures et des chevaux, est un excellent engrais pour les terres. Il en résulte qu'en temps de pluie, la boue y devient telle que la circulation est presque impossible, et que lorsqu'il ne pleut pas, cette boue est constamment entretenue par un arrosage continu. Il y a des exceptions, cependant: quelques rues ont des trottoirs en asphalte, d'autres sont convenablement empierrées, et d'ailleurs, sous presque toutes, règne, dans le but premier de recueillir et de diriger vers un réservoir commun ce précieux moyen de fécondation, un réseau de vastes égouts dont la construction remonte à l'époque de la domination romaine et qui fonctionnent dans un état de parfaite conservation.

ÉDIFICES PUBLICS. Ces édifices ne sont pas nombreux, mais ils ont généralement un caractère qui appelle l'attention de l'étranger. Nous en ferons une mention rapide. *L'audiencia*, beau monument du xvi^e siècle, présentant une façade de 18 mètr. de longueur et de 26 mètr. de hauteur; les principales salles sont ornées de portraits d'anciens députés de Valence, non moins remarquables par leur mérite artistique que par leur intérêt historique. Le *palacio arzobispal* était autrefois une halle au blé; il communique par un pont avec la cathédrale. Sa chapelle renferme des peintures excellentes. La *Douane* date de 1758; on remarque dans l'intérieur un bel escalier à double palier. Cet édifice n'a plus sa destination première, les services de douane ont été installés au Grao, et il est aujourd'hui occupé par la fabrique de cigares. La *Casa de la Ciudad*, calle de Caballeros, a été construite en 1342 et terminée en 1376. On signale le grand salon, qui présente une riche profusion de figures, de sculptures capricieuses et d'ornements, des plafonds d'une grande richesse. On conserve, dans la casa de la Ciudad, l'épée du roi don Jaime le Conquérant; les clefs de la ville remises à ce prince par les Maures; la vieille bannière de Valence et l'étendard que les Maures amenèrent en se rendant. La *Casa del Vestuario* est, ainsi que son nom l'indique, un édifice où l'ayuntamiento se réunissait les jours de cérémonie pour se constituer et se rendre en corps à la cathédrale; il est aujourd'hui occupé par la justice de paix. La *Lonja de la Seda*, Bourse des marchands, s'élève sur l'emplacement qu'occupait autrefois un somptueux alcazar bâti, dit-on, par une fille du roi maure Albakem, et occupé ensuite par Chimène, la veuve du Cid. L'édifice actuel a été construit en 1482; il est de style gothique pur, et présente une façade de

54 mètr. divisée en trois parties. Le corps de droite est occupé par une belle salle où se réunit la chambre de commerce, par l'habitation du gardien (*alcaide*), par un jardin et des bureaux ; le corps de gauche forme, dans tout son développement, l'immense salle destinée aux réunions des marchands ; le corps central est une espèce de tour plus élevée que le reste de l'édifice, renfermant une chapelle dans le bas, et dans le haut des logements de détenus. La partie la plus remarquable de ce bel édifice est la salle de la Bourse. Elle forme un quadrilatère ; la porte, formée d'arcs concentriques et coupée par une mince colonnette, ouvre au milieu de l'un des côtés. On y remarque, malgré l'état de dégradation dans lequel elle se trouve, une confusion d'anges, d'animaux, de feuillages, de fleurons, défigurés par de nombreuses couches de peinture. Une galerie de créneaux couronnés règne au dessus de cette porte et sur tout le développement de la façade. L'intérieur mesure 36 mètr. de long et 21 de large, il est partagé en trois nefs par 24 colonnes torses ou salomoniques, dont 16 sont appuyées aux murs latéraux et 8 isolées au centre de la salle supportant les arcs des voûtes, d'une hardiesse et d'une légèreté remarquables.

ÉDIFICES RELIGIEUX.—*La cathédrale* s'élève sur les anciennes fondations d'un temple que les Romains avaient dédié à Diane. Les Goths le consacrèrent au Sauveur ; les Arabes à Mahomet ; le Cid, conquérant de Valence, le plaça sous l'invocation de l'apôtre saint Pierre, et enfin don Jaime, en 1238, le dédia à la très-sainte Vierge. Le monument tombait de vétusté ; on en commença la reconstruction en 1262, et il traversa plusieurs siècles avant d'être complètement terminé. La grande tour qu'on nomme *el Miguelete*, parce qu'elle fut baptisée le jour de saint Michel de 1521, avait été

commencée en 1381 ; les architectes avaient reçu l'ordre de prendre pour modèles les édifices les plus complets de ce genre ; elle est octogone et mesure 208 palmes de hauteur (45 mètr. 76), et 26 palmes (5 mètr. 72) sur chaque côté, ce qui fait que sa hauteur est égale à sa circonférence. Elle est terminée par une plate-forme entourée d'un riche balcon en pierre sculpté à jour, et au milieu de la terrasse s'élève un petit campanile pour la cloche de l'horloge. De la plate-forme du *Miguelete* on découvre un magnifique panorama, et c'est l'une des premières visites que doit faire le voyageur, ici comme partout, s'il veut avoir tout de suite une idée complète du plan de la ville et de l'aspect de sa riche campagne.

On entre dans la cathédrale appelée aujourd'hui *el Sol*, par trois portes principales : *el Miguelete*, au pied de la tour, en face de la belle rue de Zaragoza, *los Apostoles* et *el Palau* aux deux bras du transept. On remarque au-dessus de celle-ci, qui se trouve sur la place du Palais archiépiscopal, sept têtes d'hommes et sept têtes de femmes rangées au-dessous de la corniche. Les historiens de Valence prétendent qu'elles représentent les guerriers qui furent la souche des premières familles de la ville, et les sept femmes qu'ils allèrent chercher dans les villes voisines. Cela se passa plus pacifiquement que lors de l'enlèvement des Sabines ; les sept guerriers avec leurs sept femmes, dont les noms furent gravées au-dessous de leurs images, amenèrent trois cents jeunes filles qui toutes trouvèrent des époux, surtout les laides que le roi dota magnifiquement.

L'intérieur de la cathédrale forme trois nefs voûtées, soutenues par vingt-cinq piliers carrés formés de pilastres à chapiteaux corinthiens. Au transept s'élève une coupole octogone percée de grandes fenêtres. La longueur to-

tale de l'édifice est de 98 mètr., sa largeur au transept de 60. Les nefs latérales, larges de 8 mètr. 1/2, font le tour de la capilla mayor placée au sommet de la grande nef, et forment, au chevet, huit petites chapelles sans fenêtres. La *capilla mayor* est richement ornée de marbres précieux et de jaspes. Le rétable du maître-autel renferme une précieuse image de la Vierge, dans une niche entourée de draperies de tissu d'argent et de soie; ce rétable est fermé par deux volets sur lesquels on voit six belles peintures représentant des scènes de la Vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Ces peintures, qui portent la date de 1505, sont attribuées à deux artistes italiens, élèves de Léonard de Vinci, Paolo Areggio et Francesco Neapoli. Le chœur est fermé par une belle grille de bronze; sa silleria est en noyer, soutenue par une série de colonnes corinthiennes, simple du reste, et sans profusion d'ornements. Le *trascoro*, qui communique avec le chœur par une porte ouverte dans celui-ci, à côté du trône de l'archevêque, est orné de scènes de l'Histoire sacrée sculptées dans l'albâtre, et dignes de fixer l'attention. Parmi les chapelles latérales, on cite celle de *San Pedro*, avec de belles peintures: un *Sauveur*, de Joanes; *Jésus remettant les clefs à saint Pierre*, de Palomino; la coupole, les tympan, ont été peints par Vicente Victoria, chanoine de Jativa. Dans les chapelles de *San Sebastian* et *San Luis* on remarque aussi les tombeaux de don Diego de Covarrubias et de sa femme, et de l'archevêque don Martin Perez de Ayala. Au-dessus des fonts baptismaux on voit un immense tableau de Juan de Joanes. Il faut aussi visiter la *sala capitular*, construite en 1358, et autour de laquelle sont rangés les portraits de tous les évêques et archevêques du diocèse; le long des murs est suspendue une grosse

chaîne que les galères valenciennes, au temps d'Alfonse V d'Aragon, allèrent enlever au milieu du port de Marseille. La cathédrale de Valence possède une immense quantité de reliques et d'objets précieux, de beaux ornements, des archives riches en curieux documents, d'anciennes liturgies, un missel anglais qui a appartenu à l'ancienne abbaye de Westminster. Au nombre des plus anciens et des plus glorieux souvenirs de ce trésor, il faut mentionner l'écu placé dans la capilla mayor du côté de l'Évangile; il a appartenu au roi don Jaime; à cet écu étaient suspendus autrefois les éperons du roi et la bride de son cheval donnés par lui à don Juan de Pertusa, son grand écuyer. La famille de Pertusa a réclamé plus tard ces deux souvenirs historiques qui ont été transportés dans la chapelle de San Dionisio, et placés à côté de l'écu des armes de cette noble maison.

Nous citerons, parmi les quatorze autres églises de Valence: —*San Martin*, où l'on remarque au-dessus du maître-autel un *Christ mort*, de Ribalta; un *saint Pierre* et *saint Paul*, de l'école d'Espinosa; des fresques de José Camaron; —*San Andrés*, sans aucune apparence à l'extérieur, mais dont l'entrée principale est un chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture de la Renaissance. Dans l'intérieur sont des peintures de Ribalta, d'Orrente, de Vergara et de Camaron, les artistes les plus estimés de l'école valencienne; —*Santa Catalina*, ancienne mosquée. Il existait autrefois, dans l'intérieur, des logettes où se retiraient des femmes pieuses; on en voit encore une au pied de la tour. Celle-ci est une des plus élégantes et des plus légères de Valence; —*Santos Juanes*: on y signale les fresques de Palomino, des marbres de Gènes, des ornements dus au ciseau d'artistes italiens, et une *Conception* de Juan de Joanes; —*San Esteban*,

ancienne mosquée, dont on cite le maître-autel et les fonts baptismaux, vaste bassin de marbre d'une contenance de 30 arrobes (330 lit.) où se faisaient les baptêmes par immersion;—*San Nicolás*; les voûtes et les murs des chapelles ont été peints à fresque par Dionisio Vidal, élève de Palomino;—*San Salvador*: elle possède trois beaux tableaux de Conchello;—*San Bartolomé*: l'autel du saint-Sépulcre date, dit-on, du règne de Constantin le Grand; le style de la construction, la forme toute primitive des sculptures, quelques inscriptions en caractères indéchiffrables, donnent à ce vieux monument un certain intérêt;—*San Juan del Hospital*: on conserve, dans l'une de ses chapelles, les restes mortels d'une impératrice de Constantinople, Constance-Auguste, qui, persécutée par son beau-fils, l'empereur Théodore Lascaris, trouva un asile à la cour de Jaime I^{er}; on remarque dans cette église un tableau de la *Bataille de Lépante*, par José Garcia.

Parmi les *couvents*, qui étaient au nombre de vingt-sept (quatorze de moines et treize de religieuses), il faut surtout citer celui de *Santo Domingo*, dans l'église duquel se trouvent deux chapelles, *San Vicente Ferrer* et la *capilla real*, qui ont appelé de tout temps l'attention des étrangers par leur belle construction, leur solidité et leurs richesses artistiques;—*el Temple*, ancien palais maure que les Templiers ont transformé en couvent avec une chapelle très-élégante et richement ornée;—la *Congregacion*, dont on a fait une caserne;—les *Jesuitas*, dont le vaste édifice est maintenant occupé par le gouvernement civil, par la députation provinciale, et par les archives générales de l'ancien royaume;—*San Cristobal*, où l'on conserve une image miraculeuse du saint, trouvée par les Juifs au milieu de leur quartier.

Il existe encore, en outre, un

nombre considérable de chapelles et d'oratoires, objets de fondations individuelles, et qui se distinguent aussi par l'ornementation intérieure; on ne saurait passer sous silence, parmi ces édifices, la *casa natalicia* (maison natale) de Vicente Ferrer, le saint patron de Valence, où se célèbrent chaque année une neuvaine qui attire une grande concurrence de fidèles, et une fête qui a conservé un caractère local tout particulier.

ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE.—La ville de Valence présente à cet égard une parfaite organisation. L'*hospital general*, administré par une commission de citoyens, est divisé en trois sections: les malades, les exposés, les aliénés. Il est richement doté, et dirigé par les sœurs de saint Vincent-de-Paul. La section de l'infirmerie se compose de dix-huit belles salles, propres, bien aérées, qui peuvent recevoir jusqu'à 1100 malades. L'hôpital de *En Bou*, fondé par don Pedro Bou, en 1339, est spécialement affecté aux pêcheurs pauvres. L'hôpital de *En Conil* a reçu également une destination particulière. L'hôpital de *pobres sacerdotes* recueille, ainsi que son titre l'indique, les prêtres malades ou âgés qui ne peuvent plus exercer le saint ministère. C'est plutôt l'organisation d'une maison particulière, d'une habitation de famille, que celle d'un hospice; il y règne un soin, une attention, une recherche même pour l'alimentation et pour les secours à donner en cas de maladie, qui font de cet établissement un modèle à suivre dans tous les pays. Sa chapelle est curieuse; elle est ornée de peintures de bons artistes, parmi lesquelles on remarque une *Assomption*, de Camaron, et une *Sainte Famille*, de Jacinto de Espinosa. La *casa de Ntra Sra de la Misericordia* reçoit de 700 à 750 pauvres qui sont occupés à quelques travaux industriels.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE compte une *Université* qui comprend une faculté de jurisprudence, une faculté de médecine et une faculté de philosophie; elle possède des collections assez complètes de physique, de chimie et d'histoire naturelle, une belle bibliothèque, un jardin botanique très-remarquable situé hors la ville, et dirigé par un Français, M. Robillard.

Nous citerons aussi le *Seminario conciliar*, où l'on reçoit l'éducation à tous les degrés; un institut d'enseignement secondaire qui compte 500 élèves; le *Colegio real de San Pablo*, le *Colegio Andre-siano*, et surtout le *Colegio del Corpus Cristi* ou *del Patriarca*, fondé par Juan de Ribera, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence en 1586. Parmi les excellentes peintures qui en décorent l'église, et qui ne sont qu'une partie des richesses qu'elle possède, on voit sur le maître-autel une belle *Cène*, de Ribalta. Une fois dans chaque semaine, à un moment donné, et pendant que les prêtres chantent le *Miserere*, un mécanisme invisible enlève ce tableau et le fait disparaître derrière les panneaux du rétable, puis quatre grands rideaux s'ouvrent avec une lenteur excessive, et mettent à découvert un magnifique crucifix, de dimensions naturelles, en grande vénération parmi les Valenciens. L'apparition coïncide avec les derniers versets du *Miserere*, puis les rideaux reprennent leur mouvement en sens inverse, et la *Cène* de Ribalta revient à sa place accoutumée.

On compte encore à Valence, une école normale, des écoles primaires municipales, des écoles d'adultes; une académie des Beaux-arts où l'on enseigne le dessin, la figure d'après la bosse et d'après nature, la perspective, la sculpture, l'architecture, le dessin d'ornement, la peinture des fleurs et son applica-

tion aux tissus de soie; un conservatoire des arts avec chaires de mathématiques industrielles, de chimie et de dessin linéaires appliqués aux arts; une école de commerce et quelques autres établissements secondaires; des corporations scientifiques; une société des Amis du pays instituée dans le but de répandre dans la province les connaissances utiles; un lycée pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts; une académie de médecine et de chirurgie; un collège d'avocats, etc.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES. — Celle de l'Université possède 40,000 volumes, une remarquable collection de Bibles, la réunion presque complète des Saints-Pères, les meilleurs ouvrages de théologie, d'économie politique, un choix précieux d'historiens et de chroniqueurs, des traités importants de sciences naturelles, une très-précieuse collection de romans de chevalerie, parmi eux la très-rare édition de *Tiran le Blanc*, et surtout 300 volumes d'éditions du xv^e siècle, au nombre desquels l'unique exemplaire actuel de la première œuvre imprimée en Espagne, en 1474, un poème sur la Conception de la Vierge. La bibliothèque du palais archiépiscopal est également publique; elle compte 10,500 volumes, et possédait de précieux manuscrits anciens qui furent malheureusement incendiés par deux bombes tombés sur la bibliothèque en 1812¹.

On cite en tête des collections particulières celle créée par don Vicente Salva qui dirigea à Paris, jusque vers 1848, une librairie espagnole. Cette collection déjà re-

¹ M. Madoz, en rapportant ce regrettable accident, n'en a pris texte pour aucune récrimination pénible; il faut que ce soit un anonyme français, l'auteur ou le réviseur de l'une des dernières éditions du *Guide Richard*, heureusement disparu, qui, sans parler de l'incendie ni de la cause, se soit permis de dire à propos de cette bibliothèque: « Les livres qui ont échappé aux Omars modernes!... »

marquable par la rareté des éditions, par le choix des ouvrages, l'est aussi par la beauté des exemplaires et le luxe des reliures.

Le *Musée provincial* possède un grand nombre de peintures recueillies dans les couvents supprimés. Il en est un certain nombre d'un mérite médiocre; mais on trouve dans une salle réservée une collection digne de toute l'admiration des artistes et des amateurs. Nous citerons particulièrement un *Ecce Homo* et deux *Sauveur* de Juan de Joanes; du P. Barras, un *Couronnement d'épines*, une *Cène*, la *Prière dans le jardin des oliviers*, *Sainte Anne*, *Saint Sébastien*; de Cristobal Zariñena, une *Vierge*, *Saint Jean*, la *Madeleine* et trois petits tableaux représentant *Saint François*, un *évêque* et *Saint Christophe*; de Francisco Ribalta, *St. Pierre et St. Paul*, *St. Vincent Ferrer*, *St. François*, les *Quatre docteurs*, les *Évangélistes*, un *Couronnement de la Vierge*. Citons enfin des toiles ou des panneaux de Espinosa, Salvador, Gomez, Juan Conchiles, Gaspar de Huerta, etc., tous artistes de l'école Valencienne.

Valence possède un *théâtre* spacieux, mais sans ornements et sans apparence extérieure, un *Casino*, un *Hippodrome* fondé pour l'encouragement des exercices équestres et l'amélioration des races chevalines. La promenade principale, nommée la *Glorieta*, est auprès de la douane et de l'hôtel du capitaine général; elle est plantée de beaux arbres, ornée de fleurs, garnie de bancs et entourée d'une grille de bois. Elle forme un espace irrégulier de 168 mètr., sur 130 dans sa plus grande largeur.

Le *Presidio* est, dans un autre ordre d'idées, un établissement très-intéressant et très-digne de l'attention des étrangers. C'est un immense atelier parfaitement installé, à l'organisation encore récente duquel a présidé ce principe social invoqué par M. Madoz, et qui est des plus vrais, s'il n'est

pas des plus neufs: que « l'oïveté est la mère de tous les vices, le plus souvent de tous les crimes; que l'amour du travail doit être la source la plus féconde des vertus sociales. » Nous ne donnerons pas la nomenclature des métiers de toute nature installés dans le préside de Valence, tout s'y trouve à peu près. Ils occupent environ 1,500 détenus qui tirent de leur travail un certain bénéfice, et des ressources pour l'avenir.

Hors de la ville, nous devons recommander quelques jardins, car Valence réclame une place importante dans l'horticulture espagnole. Le *jardin botanique*, que nous avons déjà mentionné, est un établissement très-important et très-remarquable, possédant de rares collections, et de belles serres renfermant des plantes de tous les pays; on peut le visiter tous les jours en s'adressant au directeur. On visite le *jardin de la reine* tous les jeudis, avec un billet du directeur du patrimoine royal; c'est une merveilleuse réunion de magnifiques orangers formant d'épaisses allées, couvrant tous les murs et produisant les fruits les plus beaux. Les capitaines généraux de Valence jouissent de la faveur de recevoir, deux fois par semaine, un choix de fruits et de fleurs de ce jardin. On cite encore, parmi les jardins particuliers, ceux du comte de Parsent, du baron de Santa Barbara, de don J.-B. Berenguer et de don Rafael Gonzalez Valls. L'*Alameda*, promenade extérieure de Valence, s'étend au N.-E. de la ville, auprès du jardin de la reine, vers la route de Barcelone et dans l'espace compris entre deux des ponts du Turia; elle forme plusieurs allées d'arbres garnies de bancs de pierre, ornées d'un bassin, d'une fontaine et de massifs de fleurs. A la suite de cette promenade, et au delà du *punte de Mar*, commence la belle route, à quatre rangées d'arbres, qui conduit au Grao.

Le Turia ou Guadalaviar, que

nous venons de mentionner, passe au pied de la partie N. et N.-E. de la ville, et la sépare d'un faubourg important où conduisent six beaux ponts d'une longueur moyenne de 130 mètr. Le Turia est un beau fleuve, souvent impétueux pendant la saison des pluies; il est contenu dans tout son parcours auprès de la ville par deux quais dont la construction date du xiv^e siècle.

On ne peut dire que le Grao soit un port; c'est une plage peu sûre, dont le fond est peu à peu comblé, autant par les alluvions du Turia, que par les sables poussés par les courants de la mer. Des travaux mal dirigés y ont été entrepris à plusieurs époques, ils consistent en quais inachevés, incommodés, en digues plusieurs fois changées de direction et qui parviendront difficilement à rendre l'homme maître, sur ce point, d'un élément aussi puissant et aussi dangereux que l'est la mer dans le golfe de Valence. Il est cependant opportun, en raison de l'activité du commerce de cette ville, de l'importance qu'il peut acquérir par le fait du chemin de fer de Madrid, qu'il y ait sur la côte, si ce n'est au Grao, du moins aux environs, un abri sûr pour les nombreux bâtiments qui s'y présentent; on s'en préoccupe, mais mollement. En attendant une décision qui sera tardive, comme toutes les fois qu'il s'agit en Espagne d'affaires maritimes, le Grao et les constructions qui s'y élèvent sont dans un malheureux état d'abandon.

L'INDUSTRIE valencienne compte une quinzaine de filatures de soie, en partie mues par la vapeur, qui emploient 4 à 500 ouvriers des deux sexes et utilisent près de 350,000 livres de soie; 1,000 à 1,200 métiers pour le tissage des étoffes et du velours, produisant environ par an 30 millions de réaux; des fabriques de tissus de chanvre, de feutre, de peluches pour chapeaux, de gants, d'éven-

tails (15,000 douzaines par an, valant depuis 12 jusqu'à 240 réaux la douzaine); deux belles fonderies de fer et de bronze, deux verreries, des faïenceries produisant des *azulejos* très-renommés. Nous ne citons, et pour cause, aucune fabrique de papiers peints; cette industrie est complètement inconnue à Valence. Les murs, dans l'intérieur des maisons, les plus simples comme les plus élégantes, sont enduits de plâtre fin et peints à fresque avec plus ou moins de variété et d'élégance, mais généralement avec bon goût.

Ce genre d'ornementation constitue une industrie dont on retrouve une application dans les affiches peintes, faites généralement à la main, sans calque, et avec une remarquable habileté.

La *fabrique de tabacs* occupe 3,500 femmes et une cinquantaine d'hommes. Il en sort par mois, en cigares, 75 à 80,000 livres, et en tabac haché 50,000 livres.

HISTOIRE.—L'origine de Valence est des plus anciennes et a été l'objet d'opinions diversement exprimées. Les Grecs abordèrent des premiers sur ces rivages et y fondèrent une colonie; puis vinrent les Carthaginois d'Amilcar, qui restèrent maîtres du pays jusqu'à la conquête des Romains. Tite-Live, constatant, le premier, l'existence de la jeune cité, dit que Junius Brutus, étant consul en Espagne, donna des terres et une bourgade nommée València aux soldats qui avaient combattu sous Viriatus. Pompée y livra à Sertorius une grande bataille sur les bords du Turia. Valence souffrit beaucoup, mais se repeupla et grandit peu à peu jusqu'à l'époque de la domination des Goths. Elle traversa cette longue époque sans y jouer aucun rôle, et cependant la cité était déjà devenue assez importante pour qu'on en fit le siège d'un évêché. C'est à Valence que fut exilé le prince Hermenegilde, rebelle à son père le roi Leovig-

gilde, contre lequel il prit les armes trois fois. A la troisième, Léovigilde fulmina contre son fils une sentence de mort qui fut trop précipitamment exécutée par des serviteurs aveuglément officieux, et l'église canonisa la victime.

Lorsque vinrent les Arabes, Valence ferma ses portes, et s'unit à la ligue indépendante jusqu'au moment où il fallut céder au nombre des envahisseurs. Les premiers qui l'occupèrent furent des tribus syriennes au milieu desquelles les chrétiens se maintinrent avec leurs mœurs et leur religion. En 1020, un neveu d'Almanzor, Abd el Aziz, y fonda un royaume indépendant qui se maintint jusqu'en 1094. A cette époque, il se forma à Albarracin, sous l'impulsion d'un chef musulman, une ligue contre les Almoravides; les émirs qui la composaient réclamèrent l'appui du Cid qui, à la tête d'une armée arabe et espagnole, vint assiéger Valence qui capitula. Gouvernant avec le titre de Wali, d'accord avec les émirs ligués, le Cid exerça le commandement suprême jusqu'à l'époque de sa mort, survenue au moment où des forces considérables almoravides se présentaient de nouveau autour de la ville. C'est alors, ainsi que le rapportent les chroniques, que les chrétiens, formant une cohorte serrée, plaçant au milieu d'eux le Cid mort, armé de toutes pièces, monté sur Babieca et tenant en main sa redoutable épée, traversèrent les rangs ennemis pour rentrer en Castille, vainqueurs une fois encore à l'aide du nom terrible du Campeador.

Valence retomba sous la domination du croissant jusqu'à ce que de nouvelles dissensions donnèrent au roi d'Aragon, don Jaime, l'espérance de la reconquérir. Il pénétra dans le royaume à la tête d'une puissante armée, assiégea Valence qui résista quatre mois, et qui se rendit enfin le 28 septembre 1238. De ce

jour, elle appartient à l'Espagne chrétienne, et lorsque les rois catholiques devinrent les seuls maîtres du royaume, ils y placèrent un vice-roi.

L'expulsion des Maures laissa Valence à peu près déserte; c'est alors, dit la chronique, que des chevaliers de l'armée allèrent chercher des femmes dans les villes chrétiennes et fondèrent ainsi la souche de la noblesse valencienne. Lerida fournit la majeure partie de cette colonie nouvelle, et c'est pour cela que Valence a souvent donné à cette ville le titre de mère. Au XVIII^e siècle, Valence prit parti, dans la guerre de succession, pour l'archiduc d'Autriche; Jativa qui avait suivi cet exemple y perdit son nom; les Valenciens se virent retirer tous leurs vieux fueros et leurs privilèges.

Lors de l'occupation française en 1808, Valence se souleva à l'exemple de toutes les villes du midi, aux cris de Vive Ferdinand VII et Mort aux Français. Le Père Rico devint le chef du peuple ameuté; un autre fanatique, le chanoine Calvo, appela à lui les plus furieux de la populace et leur promit de nombreuses victimes. « Il y avait dans la citadelle de Valence, dit M. Thiers, trois ou quatre cents Français, négociants attirés dans cette ville par le commerce. On les avait mis en ce lieu par humanité, et pour les soustraire à la férocité de la multitude. L'atroce Calvo avait persuadé à sa bande fanatique que c'était le seul holocauste agréable à Dieu, le seul digne de la cause qu'on servait. Doutant de pouvoir pénétrer dans la citadelle avec sa troupe d'assassins, pour y consommer le crime abominable qu'il méditait, il les aposta à une poterne qui donnait sur la campagne, puis il s'introduisit dans la citadelle, et, affectant l'humanité, il fit croire aux Français qu'ils allaient être égorgés tous s'ils ne s'enfuyaient précipitamment par la

poterne qui conduisait au rivage. Ces infortunés sortirent tous, femmes et enfants, par la fatale issue. A peine avaient ils paru, qu'à coups de fusils, de sabre, de couteau, ils furent impitoyablement massacrés. Les assassins, gorgés de sang, épuisés de fatigue, demandèrent grâce pour une soixantaine qui leur restaient à égorger. Calvo, voyant que le zèle de ses sicaires allait défaillir, parut céder à leur vœu et se chargea d'emmener avec lui les soixante victimes épargnées; il les conduisit dans un lieu détourné où une troupe fraîche acheva l'exécrable sacrifice. »

L'anarchie fut extrême dans Valence à la suite de cet acte horrible; Calvo se fit nommer membre de la junte insurrectionnelle; mais bientôt la réaction se fit, le moine Rico, aidé par les honnêtes gens, reprit sur le peuple l'ascendant qu'il avait eu auparavant; on arrêta Calvo, qui fut embarqué, conduit à Mayorque, puis ramené à Valence, mis en jugement, condamné et étranglé dans sa prison.

A côté de ces atroces barbaries, Valence avait reçu d'une femme le plus magnifique exemple d'énergie et de vertueux dévouement. Le peuple doutait du dévouement des autorités de la ville au prince pour lequel il était armé. « On arrêta, dit M. Thiers, un courrier dont on porta les dépêches chez le comte de Cerbellon, général en chef des troupes, en lui demandant de les lire devant la multitude assemblée. Ces dépêches étaient de nature à faire égorger les fonctionnaires les plus élevés, car elles demandaient des secours à Madrid contre le peuple insurgé. La fille du comte de Cerbellon, présente à cette scène, et s'apercevant du danger, se jeta sur ces dépêches, les déchira en mille pièces aux yeux étonnés de la foule, qui s'arrêta devant le courage de cette noble femme. »

Le maréchal Moncey avait reçu ordre de marcher sur Valence; il y arriva le 27 juillet 1808, après une marche difficile depuis Cuenca, et le 28, dès la pointe du jour, il essaya de forcer les deux portes de Cuarte et de San José; mais il y rencontra une telle résistance, qu'il replia ses troupes et les installa dans les faubourgs. Il avait affaire à une population de près de cent mille individus résolus de se défendre jusqu'à la mort, et n'avait amené avec lui que huit mille hommes et pas de grosse artillerie. Il reconnut que son attaque n'avait aucune chance de succès, et il se décida à la retraite, qu'il effectua par le puerto d'Almansa, Chinchilla et Albacete, non sans rencontrer encore bon nombre d'insurgés.

Valence resta ainsi libre de l'occupation française, gouvernée par le moine Rico et par la junte insurrectionnelle, jusqu'en 1810. A cette époque, Suchet fit une nouvelle tentative, il s'empara du Grao, lança des boulets dans la ville; mais il rencontra une résistance semblable à celle qui avait découragé Moncey, et il rétrograda presque aussitôt vers l'Aragon.

Cependant la prise de Tarragone avait donné à Napoléon l'espoir que Valence ne résisterait plus; cette conquête lui paraissait devoir entraîner celle de Grenade et la reddition de toute l'Andalousie. Le maréchal Suchet fut de nouveau chargé de cette entreprise, il y marcha en culbutant devant Sagonte l'armée anglo-espagnole commandée par le général Blake, qui vint diriger la défense de la ville assiégée. Napoléon, voulant que tout fût subordonné à cet objet important, donna ordre à toutes les troupes disponibles en Espagne de concourir au siège de Valence, qui se trouva, à la fin de 1811, complètement investie. Mais les dispositions à la résistance étaient moindres qu'en 1808 et 1810; on

était généralement disposé à se rendre au vainqueur, qu'on savait clément et qui apportait le repos plutôt que l'esclavage. On espérait même qu'en se rendant le plus tôt possible, on ferait oublier le souvenir des massacres de 1808. Le maréchal Suchet, informé de cette situation des esprits, fit hâter les approches de la place, disposa une batterie de mortiers, plutôt pour accélérer la fin d'une résistance mourante, que pour causer des désastres dans une ville qui allait être pour l'armée un centre important d'opérations. Après quelques bombes, on somma le général Blake; celui-ci fit une réponse négative mais équivoque; on bombardait encore et c'est malheureusement l'un des projectiles lancés sur la ville, qui causa, dans les étages supérieurs de la bibliothèque de l'archevêché, ce malheur regrettable qui a valu aux assiégés, de la part du *Guide Richard*, l'épithète d'Omars modernes. Blake, pressé par le peuple, demanda à capituler: son armée se rendit prisonnière, le 12 janvier 1812, au nombre de 18,000 hommes. Suchet se hâta d'introduire dans l'administration du royaume de Valence l'ordre qu'il avait ramené en Aragon, et nous devons dire qu'on y a conservé le reconnaissant souvenir du bien qu'il a fait et des travaux importants qu'il a dirigés.

Les Français restèrent à Valence jusqu'au 5 juin 1813, et l'évacuèrent lorsque les événements de Vitoria et la retraite de l'armée eurent fait reconnaître l'impossibilité de se maintenir sans danger sur ce point isolé.

Ferdinand VII, rentrant de sa captivité en France, y arriva le 16 avril 1814 et y débuta par des mesures qui ont donné à l'Espagne de longs jours de deuil et de désolation. C'est en effet le 4 mai suivant, la veille de son départ pour Madrid, que Ferdinand VII promulgua ce fameux décret par lequel il refusait d'accepter la con-

stitution et désavouait les résolutions des cortès qui lui avaient conservé son royaume.

Les passions politiques causèrent depuis cette époque plus d'une calamité à Valence; en 1835, une partie de la population se prononça; promptement réduite, elle proclama, un an après, la constitution de 1812. De nouveaux désordres survenus en 1838 occasionnèrent l'assassinat du général don Froilan Mendez Vigo. Un autre événement d'une haute importance politique s'y passa au mois de septembre 1840.

La reine régente Marie Christine, la jeune reine Isabelle et sa sœur l'infante Marie-Louise avaient débarqué au Grao, le 23 août, de retour d'un voyage à Barcelone. On apprit là le soulèvement de Madrid immédiatement imité par la plupart des provinces. La régente nomma alors le général Espartero président du conseil des ministres; puis, le lendemain, elle déclara renoncer à la régence, laissant aux cortès le soin d'y pourvoir, aux termes de la constitution. Le 17 septembre, la reine Christine quitta Valence pour se rendre en France sur le bateau à vapeur *Mercurio*.

En 1843, Valence fut encore le théâtre d'un mouvement contraire et donna le signal de la restauration de la régence tombée dans ses murs. Des généraux émigrés avec la reine Christine, Narvaez, don Manuel de la Concha, don Juan de la Pezuela y débarquèrent, prirent le commandement des troupes et se mirent à la tête du mouvement qui devint bientôt général. C'est à cette occasion que Narvaez reçut le titre de duc de Valence.

De Valence à Denia, R. 88; à Ternel et de là à Saragosse, R. 89; à Tarragone et de là à Barcelone, R. 90; à Cuenca, R. 93.

De Valence aux Baléares, V. section VII.

ROUTE 88.

DE VALENCE A DENIA (79 kil. 1/2)

Cette route fait partie de celle de Valence à Alicante par le littoral; elle est peu suivie, mais d'un grand intérêt, autant par les vieux souvenirs qu'on y rencontre que par la richesse des pays que l'on parcourt.

On remonte, jusqu'à Silla (12 kil.) par le chemin de fer de Valence à Almansa. A partir de ce point, on prend un chemin qui côtoie le lac de l'Albufera (V. p. 777), à l'extrémité S. duquel on rencontre

17 kil. (29 kil.) *Sueca*, V. de 9,000 hab., située en plaine, auprès de la rive gauche du Jucar et à environ 1 h. de la mer. Son territoire, parfaitement arrosé, est d'une fertilité remarquable, il est planté et cultivé jusqu'au bord de la mer. On suit la rive gauche du fleuve jusqu'à

5 kil. 1/2 (84 kil. 1/2) *Cullera*, V. de 8,000 hab. et port de mer, situé à 1 kil. de l'embouchure du Jucar dans la Méditerranée. Les navires, qui sont généralement d'un faible tonnage en raison du peu de fonds du fleuve, remontent jusqu'à la ville, où ils trouvent un excellent abri. Cullera a été de tout temps un point militaire assez important, elle est entourée de murailles flanquées de tours; le château qui la dominait a été détruit lors de l'expulsion des Maures. La ville est bien tenue, bien administrée, bien qu'aucun édifice n'y appelle l'attention. Le territoire qui l'entoure est couvert de mûriers, d'oliviers, de magnifiques jardins d'orangers, d'arbres fruitiers dont les produits sont abondants, et de rizières considérables. Son commerce est actif, il s'étend à la Catalogne, à l'Andalousie, aux Baléares, et même jusqu'en France, où ses navires portent chaque année des cargaisons entières d'oranges.

Un beau pont de bateaux franchit le Jucar, au delà duquel on

rencontre la *venta de Mirancé*, plus loin (14 kil.) la *venta de Jaraco*, au delà (5 kil. 1/2) le *Grao de Gandia*, puis

3 kil. (57 kil.) *Gandia*, V. de 7,000 hab., située à 3 kil. de la mer, au milieu d'une *huerta* considérée comme la plus agréable, la plus riche et aussi la plus saine de tout le royaume de Valence; c'est un véritable jardin toujours vert, toujours fleuri, un Eden de fertilité. La ville est entourée d'une bonne muraille avec cinq portes. Les rues sont droites, spacieuses, et au centre on rencontre une place assez vaste, entourée de maisons sans apparence. On remarque tout particulièrement l'ancien palais des ducs de Gandia, vaste et ancien édifice dont les appartements intérieurs sont visités par tous les étrangers. On y a soigneusement conservé des stucs parfaitement exécutés, et surtout une série de belles peintures de Gaspar Huerta. Ce palais est habité par vingt-cinq familles que le duc y a recueillies gratuitement. On signale aussi aux étrangers le *Colegio de Escuela Pia*, bel édifice fondé par saint François de Borja, qui était de la famille de Gandia; il a été longtemps dirigé par les *Padres Escolapios*. L'église (*Ntra Sra de la Seo*) occupe l'un des côtés de la place du Marché; c'est un édifice gothique formant une seule nef, et dont le maître-autel est surmonté d'un rétable orné de belles peintures de Joanès et du maestro Pablo de San Leocadio. Le trésor de cette église possède une riche custodia, deux belles lampes d'argent qui se suspendent devant le maître-autel dans les grandes cérémonies, et de somptueux ornements.

Le commerce de Gandia expédie chaque année du Grao une dizaine de navires pour l'étranger et l'Amérique, et 80 à 100 bâtiments de cabotage pour la Méditerranée; le mouvement à l'importation est de 1,200,000 réaux,

et à l'exportation, de 5 à 600,000.

Un pont en briques de cinq arches traverse, à la sortie de Gandia, la rivière d'Alcoy, qui descend de la ville de ce nom, et on trouve au delà le chemin qui conduit à

5 kil. 1/2 (62 kil. 1/2) *Oliva*, V. de 6,000 hab., située au pied d'une colline; son territoire est planté d'oliviers et de mûriers magnifiques. La récolte de la soie s'y élève à 10,000 arrobes (100,000 kil.) Le chemin se rapproche du littoral pour atteindre

17 kil (79 kil. 1/2) *Denia*, ancienne V. de 3,000 hab., autrefois très-fortifiée, avec un port bien situé, qui pourrait être important et rendre de grands services à la navigation au moyen de travaux qui sont depuis longtemps sollicités. Le château de Denia, qui n'est plus guère aujourd'hui qu'un monceau de ruines, mais dont une partie est encore occupée par une petite garnison, fut l'un des derniers points occupés en Espagne par les Français en 1813. Les Espagnols l'assiégèrent pendant cinq mois, pénétrèrent dans la ville et lancèrent sur le château une énorme quantité de boulets et de bombes qui y laissèrent à peine pierre sur pierre. Les défenseurs, réduits à 100 hommes, commandés par le chef de bataillon Bil, tinrent bon jusqu'au dernier moment et obtinrent une capitulation honorable, à la suite de laquelle, descendant par la brèche, et conservant leurs armes, ils furent librement reconduits en France.

Denia est une assez jolie ville, dont les maisons, bien bâties, sont presque toutes terminées en terrasses d'où la vue s'étend sur un vaste horizon. On y trouve peu d'édifices remarquables, mais de nombreux souvenirs des temps anciens et des inscriptions latines. Les Romains y avaient élevé à Diane un temple qui donna son nom à la ville et dont on a recueilli des vestiges. Denia est

située à peu de distance de la base du Mongo, cette haute montagne dont nous avons parlé à propos de la province d'Alicante (V. p. 489). Son territoire n'est pas moins fertile que ceux parcourus par la route que nous venons de suivre; il produit des oranges, de beaux fruits, et surtout des raisins secs, préparés à l'eau bouillante comme ceux de Smyrne, et que le commerce anglais vient prendre en quantités considérables. On a évalué qu'il sort du port de Denia, année commune, 2,800,000 oranges et limons et 343,000 arrobes (3,600,000 kil.) de raisins secs.

ROUTE 89.

DE VALENCE A TERUEL (125 kil.)

On sort de Valence au N., en suivant, à travers une riante partie de la Huerta, la grande route de Valence à Tarragone. A un quart d'heure environ de la ville, on aperçoit à droite le monastère, autrefois célèbre, de *San Miguel de los Reyes*, construit en 1541 par don Fernando, duc de Calabre, et destiné à sa sépulture. Le cloître, formant une galerie d'ordre dorique et ionique, rivalise avec celui de l'Escorial. Ce monastère possédait une riche bibliothèque, qui a été brûlée lors de la guerre de l'Indépendance. On laisse aussi à droite le v. d'*Orriols* (400 hab.) avant d'atteindre

3 kil. *Tabernes blanques*, v. de 350 h., au delà duquel on franchit, sur un beau pont de pierre, le ravin du Carraixet. A la tête de ce pont se trouve une chapelle, et à une petite distance, un couvent où l'on conduit avant leur exécution les condamnés à la peine capitale. On traverse plusieurs petites localités insignifiantes : les *casas de Barcena, Albalas, Masamagrel, la creu de Puch*, où l'on quitte la route de Catalogne pour prendre à gauche le *camino de Aragon*, passant à *Gilet*, à *Estivella*, puis à

33 kil. (36 kil.) *Torres Torres*,

v. de 500 hab., situé dans une plaine, sur la droite de la rivière Palencia. C'était le chef-lieu d'une ancienne baronie, dont le vieux château en ruines couronne une colline à une petite distance au S. du village.

11 kil. (47 kil.) **Segorbe**, V. de 6,200 hab., située sur les pentes de deux collines, dans une position des plus pittoresques et sur la rive gauche de la rivière Palencia. On y conserve encore de vieilles murailles romaines en très-bon état, et trois belles colonnes d'ordre dorique, qui paraissent avoir appartenu à un temple et qui ont été appliquées sur la façade d'un palais moderne appartenant au duc de Medinaceli. Les rues de la partie moderne et de la ville basse sont spacieuses, bordées de maisons assez élégantes, mais dans la vieille ville, elles sont tortueuses, étroites et en pente rapide. Les édifices civils n'ont rien de remarquable.

Segorbe est le siège d'un évêché; l'église cathédrale, édifice médiocre, possède sur son maître-autel, un rétable avec de belles peintures de l'école de Joanès représentant des scènes de la vie du Christ. Le cloître de cette église est d'un bon style. Un couvent de religieuses augustines possède une petite église dédiée à saint Martin, qui mérite un plus attentif examen. La façade est d'ordre dorique. Dans l'intérieur se trouve un rétable avec d'excellentes peintures: l'une représente l'*Apparition du Christ à saint Martin*. Au-dessus de l'un des autels, on voit une belle toile de Ribalta, la *Descente du Christ aux Limbes*, et dans le sanctuaire, au côté droit, le tombeau du fondateur, don Pedro Ginès de Casanova.

Les environs de Segorbe sont délicieux. Le Palencia traverse et arrose des champs d'une verdure luxuriante et de riches jardins. Du sommet de l'une des collines qui dominant la ville, on jouit d'une vue des plus étendues.

La route remonte la rive droite du rio Palencia pour atteindre

11 kil. (58 kil.) **Jerica**, petite V. de 3,000 hab., fort ancienne, célèbre sous les dominations romaine et arabe. Elle occupe la pente orientale d'un monticule situé au milieu de la vallée du rio Palencia et dominé à l'O. par la montagne de la Muela, à l'E. par le mont San Antonio.

L'ancienne ville est encore entourée d'une solide muraille, flanquée de grandes tours et commandée par un château imposant, au milieu duquel s'élève une grosse tour carrée haute de 33 mètr. Les rues sont presque toutes circulaires et concentriques, généralement étroites, avec tout le caractère de l'architecture arabe. Celles où passe la route dans la partie basse sont seules larges et alignées.

On rencontre au delà de Jerica, 5 kil. 1/2 (63 kil. 1/2) **Vivel**, petite V. de 2,500 hab., située sur la rive droite du rio Palencia, dans une vallée entourée de montagnes. On y remarque la tour de l'église, bâtie en pierres noires et haute d'une quarantaine de mètres.

11 kil. (74 kil. 1/2) **Barracas**, v. de 250 hab., au pied d'une petite chaîne de collines que la route franchit pour redescendre à

19 kil. 1/2 (94 kil.) **Sarrion**, bourg de 1,000 hab., auprès duquel coule le rio Mijarès, dont la source est à une petite distance dans la sierra de Javalambre.

14 kil. (108 kil) **Puebla de Valverde**, bourg de 1,100 hab., entouré de bois de pins et de pâturages; on traverse la montagne pour pénétrer dans la belle campagne de

17 kil. (125 kil.) **Teruel**, V. R. 41, p. 251.

ROUTE 90.

DE VALENCE A BARCELONE

PAR TARRAGONE (291 kil. 1/2).

Le voyage de Valence à Barcelone se fait par les bateaux à va-

peur en 20 h. et coûte, pour le passage, 180 réaux en première classe. Par terre et par les diligences, il dure de 42 à 48 heures et se paie à peu près le même prix.

On suit, par *Tabernes blanques*, *Albalat* et *la venta del Emperador*, la route qui vient d'être décrite. A la *Creu de Puch*, on laisse à gauche le *camino de Aragon*, pour suivre, par les *mesones de Puchol*, la *carretera de Cataluña*. Le chemin est bien construit, des parapets, placés à propos, y pourvoient à la sûreté du voyageur, des détours y sont ménagés avec art sur le penchant des collines et des coteaux, de jolies maisons y sont distribuées de distance en distance; des colonnes milliaires sont placées de lieue en lieue, des piquets plantés de proche en proche portent les noms des villages voisins et indiquent les routes qui y conduisent. La plaine où l'on se trouve est célèbre par la victoire que don Jaime el Conquistador y remporta, en 1237, sur le roi maure Zaen, et qui prépara la conquête de Valence. Au delà commencent de grandes plantations d'oliviers et de vignes.

Les *Mesones de Puchol* forment une longue suite d'hôtelleries; le v. du même nom est à peu de distance sur la droite. En avant on aperçoit sur la montagne les ruines de l'ancienne et célèbre *Sagonte*, sur lesquelles a été élevée la ville plus moderne de

27 kil. **Murviedro** (6,900 hab.). Il n'y reste plus aucune trace des anciennes fortifications de Sagonte; les défenses construites par les Maures, leurs énormes tours, alternativement rondes et carrées, ont également disparu; il ne survit que trois portes en arc qui se trouvent aux principales entrées de la ville, et le *Castillo* qui la domine. L'architecture de cet édifice appartient à toutes les époques; on y reconnaît des vestiges sagontins, des traces de constructions arabes, sur lesquelles ont été entés des travaux contemporains de la guerre de l'Indépen-

dance. Depuis cette époque le *Castillo* est resté dans l'abandon, et il se trouve aujourd'hui dans un état déplorable, ruiné complètement sur certains points.

Murviedro (*muri veteres* ou *muros viejos*) est une ville longue et étroite, sans édifices dignes d'intérêt. Son église paroissiale, bâtie en pierre noirâtre, est partagée en trois grandes nefs. L'altar mayor, de dimensions colossales, est couvert de dorures. Les antiques souvenirs de Sagonte se rencontrent à chaque pas: des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, des pierres mutilées, des inscriptions nombreuses, des monuments artistiques qu'on n'a pas su conserver.

M. Madoz rapporte qu'en 1795, à l'occasion de travaux entrepris pour la réparation de la route de Catalogne, le sol s'enfonça et on découvrit un pavé en mosaïque, de 24 pieds de long sur 12 de large, représentant une vendange. Bacchus était au centre, couronné de pampres, à cheval sur un tigre, portant en main le tyrsa. Le roi Ferdinand VI, informé de cette découverte, ordonna qu'on construisit une maison pour la conserver. On n'eut soin ni de la maison ni de la mosaïque qui a disparu par morceaux.

Le théâtre de Sagonte est celui de tous ces monuments anciens qui se soit le mieux conservé. Il est d'ordre toscan, construit en petites pierres bleues, si parfaitement cimentées qu'elles semblent appartenir à des blocs entiers. Toutes les anciennes distributions du théâtre classique s'y retrouvent: la scène, le proscenium, le postscenium, le chœur et l'orchestre. On reconnaît parfaitement encore les 33 rangs de gradins où se plaçaient les spectateurs, les entrées indépendantes les unes des autres par lesquelles pénétraient les magistrats, les chevaliers, les courtisanes et le peuple. Ce théâtre pouvait contenir 1,200 personnes. Les opinions sont partagées sur l'époque de la

fondation de ce beau monument; les uns l'attribuent aux Scipions, d'autres à l'empereur Claudius Germanicus; on prétend encore qu'il existait avant la domination romaine et qu'il date du temps des Grecs. Une partie en a été détruite, en 1808, pour employer les matériaux aux fortifications de la ville; depuis on l'a nettoyé, on a enlevé les terres qui en souillaient les gradins, et les plantes parasites qui s'étaient fait place au milieu des pierres, mais sans entreprendre aucun travail de restauration. « Ce serait un grand malheur, dit M. Madoz, qu'on ne cherchât pas à conserver un monument qui fait l'admiration de tous. L'Espagne seule peut se glorifier de posséder un semblable édifice, qu'on ne retrouve même pas chez le peuple qui fut autrefois le maître du monde. »

Le *cirque*, qui avait la forme d'une demi-ellipse dont les deux extrémités aboutissaient à la petite rivière de Palencia, a presque complètement disparu. Des jardins et des vergers couvrent l'espace qu'il occupait, et c'est à peine si on retrouve parmi leurs clôtures quelques tronçons de ses murailles.

Murviedro est à environ 5 kil. de la mer et en est séparé par une grande plaine unie dans laquelle on retrouve aussi de nombreuses ruines d'édifices romains. A l'extrémité de cette plaine et à l'embouchure du Palencia, se trouve un petit port, le *Grav de Murviedro*, qui reçoit, année moyenne, une soixantaine de caboteurs, produisant un mouvement de 150,000 réaux à l'entrée et 300,000 à la sortie. L'agriculture est la principale industrie du pays, le commerce consiste en produits du sol.

A la sortie de Murviedro on traverse à gué le Palencia, souvent à sec, mais torrentueux pendant la saison des pluies. On cotoie à droite une plaine immense, cultivée en grains et plantée d'oliviers et de vignes, et à gauche des montagnes au pied desquelles sont

groupés de nombreux villages : *Cuartell, Fawro, Benifyaro, Benavites, Santa Coloma*. On arrive ainsi à

8 kil. (35 kil.) *Almenara*, petite V. de 1,800 hab., encore entourée de murs, avec un vieux château en ruines situé sur le sommet d'une colline. On côtoie toujours la montagne, la route serpente au milieu de vignes, de caroubiers et d'arbustes aromatiques; à droite s'étend jusqu'à la mer une grande plaine couverte d'arbres et d'habitations; l'un de ces groupes est le v. de *Chilches*. En avant on aperçoit, dans une jolie position,

8 kil. (43 kil.) *Nules*, V. de 4,000 hab., appartenant au district de la Plana. Elle est entourée de murailles flanquées de tours, sur un plan à peu près carré, et percées de quatre portes. Les rues sont droites, mais étroites, et les maisons de mauvaise apparence. Les édifices publics sont insignifiants, et l'église et les anciens couvents sans intérêt.

11 kil. (54 kil.) *Villareal*, V. de 8,500 hab. Ce fut d'abord une maison de plaisance, construite en 1272 par don Jaime d'Aragon pour ses enfants; c'est devenu une ville avec le titre de marquisat. Il reste quelques vestiges des anciennes fortifications; les portes actuelles sont modernes. On y remarque la tour octogone de l'église, qui est d'une hauteur assez considérable.

A environ 1 kil. de Villareal, on traverse le Mijarès sur un pont fort long construit en pierres de taille, garni de banquettes de distance en distance, et orné, à ses deux extrémités, de deux petites places circulaires où quatre inscriptions, gravées sur des plaques de marbre noir, apprennent que sa construction, commencée sous Charles III, fut terminée en 1790, et qu'elle fut faite aux frais d'un certain nombre de villes du royaume de Valence. A gauche on laisse le v. d'*Ouda*, et la petite ville d'*Altura* à droite, entre la route et la mer *Almanzora*, bourg de 1,200 hab. auprès duquel, le 27 juillet 1709,

Philippe V livra aux généraux de l'archiduc Charles d'Autriche une bataille sanglante où ceux-ci restèrent maîtres du champ de bataille. On aperçoit déjà en avant les clochers de Castellon; le chemin

est mauvais, le terrain à droite et à gauche est couvert de caroubiers. On cotoie à gauche un bois de pins au delà duquel on arrive à 5 kil. 1/2 (59 kil. 1/2) **Castellon de la Plana.**

PROVINCE DE CASTELLON.

Cette province peu importante, formée d'une partie du territoire de l'ancien royaume de Valence, dépend au titre militaire de la capitainerie générale de cette ville, au titre maritime du département de Cartagène, et de l'*Audiencia* de Valence au point de vue judiciaire. Elle occupe une étendue de 158 lieues carrées avec une population de 261,000 individus. Elle est limitée au N. par les provinces de Tarragone et de Teruel, à l'E. par la Méditerranée, au S. par la province de Valence et à l'O. par le territoire de Teruel. Sa côte se développe, sur 113 kil., depuis le cap Canet, un peu au-dessus du Grao de Murviedro, jusqu'à l'embouchure du rio Cenia à une petite distance au N. de la ville de Vinaroz.

Le territoire présente quelque variété. Au N. et vers la partie septentrionale, s'élèvent de hautes montagnes rocheuses; la température y est rude, le sol est stérile et souvent très-sablonneux. On ne rencontre dans cet ensemble désolé que cinq petites plaines, qui forment des espèces d'oasis remarquables par la douceur du climat, par l'abondance des eaux, par la richesse de la végétation. Ces petites plaines se trouvent auprès des villes de Morella, Vistabella, Benasal, Zucayna et Alzaneta. La partie orientale de la province est loin de présenter les merveilles de fertilité de la province de Valence, mais il faut dire aussi que le sol est moins travaillé, les cours d'eau sont moins abondants et les bras manquent. Cependant on ne saurait se dispenser de mentionner la belle plaine qui entoure le chef-lieu de la province et qui a été nommée *la Plana*. Le ciel y est pur, l'atmosphère toujours saine, le terrain, partout arrosé par des dérivations du Mijarès, est d'une remarquable fertilité. On y cultive le chanvre, le blé, les fèves, l'olivier, la vigne, le murier, l'oranger, toute espèce de fruits et de légumes. Les troupeaux y étaient nombreux autrefois, les dernières guerres civiles ont presque tout détruit et il faut maintenant faire venir les chèvres et les porcs de la Castille, les chevaux de la Galice, les ânes du Haut-Aragon, les bêtes à laine du Bas-Aragon et de la Castille, les bêtes à corne de la plaine de Valence et de la Manche.

L'agriculture est la principale industrie; on trouve néanmoins des fabriques de draps, de tissus de laine, de mantes et de ceintures à Morella, à Benasal, à Cinco Torres et à Castellfort; des fabriques de papier à Altura, à Begis et à Zorita; des fonderies de fer et de cuivre à Bojar, à Arès del Maestro et à Rosell; puis des distilleries d'eau-de-vie, des fabriques de savon; et à Val de Uxo, à Forcall, à La Mata, des ateliers où l'on fait en immense quantité ces alpagates de chanvre qui sont l'unique chaussure de presque toute la population.

La province de Castellon n'a pas été préservée de la fièvre minière;

on a fouillé la plupart de ses montagnes, on a trouvé à peu près tous les métaux : le fer, le plomb, le cuivre, le cobalt, même l'argent, le cinabre et le mercure. Ces deux derniers se rencontrent dans la Sierra de Espadan, et il est arrivé fréquemment qu'à la suite des grandes pluies on a recueilli au bas de ces montagnes, dans le lit des torrents, des globules de mercure natif entraîné par les eaux.

On cite cinq sources minérales. Celles de *Villavieja de Nules*, à 17 kil. de Castellon, acidules carbonatées et ferrugineuses, thermales de 29 à 45 degrés centigrades, sont régulièrement exploitées et attirent chaque année un millier de baigneurs ; celles de *Cati*, salines froides, à 56 kil. au N. de Castellon, ont une grande réputation dans le pays, mais sont peu fréquentées en raison de l'état détestable des chemins et de l'absence de toute installation commode ; les sources de *Toja*, de la même classe, à 17 kil. au N.-O. de Castellon, sont recommandées pour les maladies de l'estomac et du bas-ventre, mais aussi peu fréquentées, et pour les mêmes causes, que celles de *Cati* ; à *Navajas*, tout auprès de Segorbe, coule une eau cristalline, agréable au palais, chargée de sulfate de magnésie, de muriate de magnésie, de carbonate de fer, et par conséquent purgative ; une autre source voisine nommée *la fuente de la Peña* a sur l'estomac une puissante action ; mais les habitants du pays se refusent à l'employer, parce que, disent-ils, ils n'ont pas assez de pain pour suffire à l'appétit qu'elle provoque. Enfin, à *Montanejos*, à 73 kil. au N.-O. de Castellon, se trouve une source abondante, tiède et saline, employée comme purgative.

Le commerce de la province est peu actif. La côte compte cinq ports qui font l'exportation et le cabotage, Benicarlo, Castellon, Nules, Torreblanca et Vinaros ; le mouvement y est peu intéressant.

Au point de vue des mœurs, des coutumes, du costume même, les Castellonais présentent un caractère mixte. Vers le N. et l'O., ils sont quelque peu Catalans et Aragonais, ils empruntent même l'idiôme de leurs voisins ; dans la partie orientale et méridionale ils sont restés Valenciens, vifs, gais, beaux et de taille élancée, francs et ouverts, dévoués dans leurs amitiés, aimant le plaisir et les fêtes, rarement provocateurs, mais répondant promptement à une provocation et jouant alors très-volontiers de l'arme blanche. Leur costume est généralement celui de la province de Valence. C'est d'ordinaire la chemise et le gilet, sans veste, une cravate laissant retomber les deux bouts sur la poitrine, l'ample caleçon de toile du pays, des bas ou chaussettes sans pieds attachées par de jolies jarretières ou *ligas* de soie, des alpargates de chanvre ou de sparte, et sur la tête un mouchoir roulé en manière de turban. Ce costume classique et pittoresque tend malheureusement à disparaître et il est remplacé, dans quelques parties du pays, par le chapeau à grandes ailes, la veste, le gilet et le pantalon large en pagne ou en velours bleu, avec une ample ceinture. L'idiôme varie selon les districts : dans la Plana c'est le valencien ou la langue limousine, riche, brève, énergique et harmonieuse ; mais à mesure qu'on avance vers la Catalogne, le langage devient rude et brusque. Dans la plaine de Segorbe on parle le castillan avec quelques variantes, et vers l'Aragon il est vicié par un détestable accent.

Un mot maintenant de l'instruction publique : il y a quelques écoles dans les villes, elles manquent complètement dans les campagnes ; la proportion est de une école et 1/4 par commune, soit une pour 1,053 habitants. On compte 4 élèves 1/2 sur cent individus.

La statistique criminelle présente des résultats plus satisfaisants. Castellon occupe le 29^e rang dans l'échelle générale et présente un accusé sur 351 habitants ; et, sur 1,223, un coupable de coups et blessures avec instruments généralement contondants.

Castellon de la Plana (*Parador del Leon, parada de diligencias*), V. de 19,900 hab., moderne, assez mal bâtie, avec des rues larges, non pavées, mais presque toutes bordées de trottoirs. Elle compte neuf places ; la plus grande est la *plaza del Rey* ; sur la seconde, la *plaza de la Constitucion*, se trouve la *casa capitular* et l'église principale, dont l'énorme tour, d'ordre toscan, la *torre de las campanas*, haute de 46 mètr., est complètement isolée. La *casa capitular* est un assez bel édifice avec une façade en pierres de taille et un portail de cinq arcades. On signale encore parmi les principaux édifices : un *maladero* ou abattoir, construit en 1842, dont les murs intérieurs sont revêtus de faïence blanche à près de 2 mètr. de hauteur ; une habitation de plaisance avec jardin appartenant aux évêques de Tortosa ; un petit théâtre et une *plaza de Toros* inachevée. Parmi les établissements de bienfaisance : un hôpital civil, une maison d'orphelins, et une maison d'assistance qui recueille, année moyenne, 150 individus pauvres occupés dans des ateliers de tissage dont le produit leur est en partie attribué. Parmi les établissements d'instruction : un institut d'enseignement secondaire établi dans un ancien couvent dont l'église possède quelques bonnes peintures à fresque ; une école normale d'instruction primaire, quatre écoles publiques de garçons et deux de filles.

La façade de l'église paroissiale est de style gothique, avec des ornements et des reliefs d'un certain mérite artistique. L'intérieur

forme une nef avec sept chapelles ; les colonnes appuyées aux murs sont entourées de branches et de feuillages dans le goût du xv^e siècle. Les rétables des autels sont tous du plus mauvais goût, et les peintures assez remarquables qu'ils entourent méritaient une meilleure ornementation. L'une est un tableau original de Carlos Maratti, peintre romain du xvii^e siècle, représentant une *Assomption* ; d'autres sont de Nicolao Berrettoni, élève de Maratti. Sur l'autel de *las Animas* on admire une belle toile de Francisco Ribalta, originaire de Castellon ; cette toile représente une Gloire et deux Anges qui tirent les âmes du Purgatoire. Dans d'autres chapelles se trouvent : une *Notre-Dame*, de l'école hollandaise ; une *Descente de Croix*, attribuée à Zurbaran ; un *Archange*, de l'école italienne, et dans le coro un *saint Antoine abbé*, *saint Éloi* et *sainte Lucie*, de Ribalta.

On rencontre encore d'assez bonnes peintures et plusieurs toiles appréciées de Ribalta dans les couvents de la ville, qui sont au nombre de six.

Castellon est surtout une ville agricole ; mais on y remarque une certaine tendance au développement des arts mécaniques et de l'industrie ; on y trouve des ateliers de corderie et d'élaboration du chanvre qui occupent près de 600 personnes, des métiers à tisser des toiles communes, une fabrique de tissus de coton susceptible d'accroissement, un moulin à papier, des moulins à farine et à huile, etc.

Des chemins conduisent à Almazora, à Alcora, à Borriol, à Morella ;

nous parlerons de celui-ci. (R. 91.)

Au delà de Castellon le chemin perd son aspect agréable, il devient pierreux et cabotant. La plaine qu'on parcourt est bornée à droite par la mer, à 2 kil. de distance, et couverte de caroubiers; à gauche par des montagnes que le *Guide Richard* appelle la chaîne aromatique de la *Peña Golosa*. Après 3 h. de marche env., les arbres disparaissent, la mer se présente dans toute son étendue, et, à 1 kil. de la route, on passe aux *casas de Benicasi*, dont la petite église possède quelques peintures de Camaron. Au delà on quitte le voisinage de la mer pour pénétrer au milieu des montagnes qui s'avancent jusqu'au rivage. La montée est escarpée, bordée de hautes roches sur la gauche, et à droite plonge un précipice au bas duquel se brisent les flots de la mer; un simple parapet tombant de vétusté préserve d'une chute qui serait affreuse, et dont tous les voyageurs n'ont pas été exempts. On rencontre même, sur cette partie de la route, une pyramide élevée par la garde civile espagnole à la mémoire de deux braves soldats de ce corps, la providence des grands chemins de l'Espagne, qui ont péri en cherchant à retenir une diligence qui fut précipitée avec tous ses voyageurs au bas de la montagne. On descend ensuite, et on entre dans une vallée profonde cultivée et plantée de caroubiers. On en sort par une gorge étroite qui conduit au pied d'une éminence au sommet de laquelle, à droite de la route, est situé *Oropesa*.

Cette place, sans importance comme population (300 hab.), occupe, sur une colline, le voisinage du cap auquel elle donne son nom. Ce fut autrefois un point important de l'occupation arabe. En 1811, lors de la guerre de l'Indépendance, les Français assiégèrent le château d'*Oropesa*, qui commande la route de Catalogne. Il était défendu par 250 hommes

et armé de 4 canons de fer. Le maréchal Suchet s'en empara le 10 octobre.

La route rencontre, au pied de la colline où s'élève cette forteresse, aujourd'hui démantelée,

20 kil. (79 kil. 1/2). La *venta de Oropesa*. Après cette hôtellerie le chemin devient moins mauvais, le terrain s'élargit. On côtoie la mer jusqu'à

14 kil. (93 kil. 1/2). *Torreblanca*, bourg de 1,800 hab. A quelque distance au delà on traverse le lit d'un ravin dont le passage est dangereux dans les temps de pluie, et on entre dans un beau vallon cultivé et couvert d'arbres au milieu duquel se trouve

14 kil. (107 kil. 1/2). *Alcala de Chisvert*, V. de 6,000 hab., sur un terrain inégal, avec des rues tortueuses et de vilaines maisons. L'église paroissiale est de construction moderne, avec une façade à trois portails et des statues bien exécutées. L'intérieur est à trois nefs, le maître-autel est orné de quelques anciens tableaux qui ont du mérite; on n'en saurait dire autant des fresques qui décorent les nefs latérales.

On parcourt pendant quelque temps encore le même vallon; puis, au milieu d'une plaine bien cultivée, on laisse à droite le v. de *Santa Magdalena*. La mer est du même côté, à une petite distance, souvent cachée par les arbres. On passe à la hauteur de *Peñiscola*, V. très-ancienne, située sur un roc escarpé de 67 mètr. de haut, qui ne tient à la terre que par une langue de sable souvent couverte d'eau. C'est, dit-on, l'ancienne *Acra-Leuke* fondée par Amilcar, et dont parle Diodore, sur les autels de laquelle le jeune Annibal jura aux Romains une haine éternelle. Don Jaime d'Aragon la prit aux Maures, en 1233, et la donna à l'ordre de Temple, à l'extinction duquel elle passa à l'ordre de Montesa; puis elle fit retour à la couronne en 1429, sous Alfonso V. Les Français l'assiégè-

rent en 1811; elle capitula après onze jours de feu. En 1814 le général Elio attaqua notre garnison, et lui envoya près de 60,000 coups de canon qui firent à la place un mal considérable; les assiégés capitulèrent, et rentrèrent en France avec tous les honneurs de la guerre. La population de Peñíscola est d'env. 1,800 individus, agriculteurs et pêcheurs; le commerce y est nul. La place est encore bien fortifiée, mais le château qui en faisait la principale défense est à moitié ruiné, et ne sert plus que comme magasins et logements pour la garnison.

La campagne que parcourt la route à 5 kil. à l'O. de Peñíscola, devient riche, plantée d'oliviers, de mûriers, de caroubiers, de figuiers, jusqu'à

20 kil. (127 kil. 1/2). *Benicarlo*, ancienne V. de 6,000 hab., entourée de murs et de fossés avec un château à peu près ruiné. Elle a un petit port avec un groupe d'habitations de pêcheurs nommé le *Grao*. La ville est misérable, à rues mal tenues, à maisons basses et d'un mauvais aspect. On cultive la vigne aux environs, et on fait à Benicarlo un vin très-estimé qui s'expédie en France, et des eaux-de-vie qu'on emploie à Jérés pour fortifier les vins de qualité inférieure.

Le chemin côtoie la mer et longe une campagne fertile et riante avant d'atteindre

5 kil. 1/2 (133 kil.). *Vinaroz*, V. de 9,000 hab., ancienne, avec des restes de murailles, quelques belles habitations et des rues assez larges, mais pavées de cailloux pointus. Le duc de Vendôme y mourut d'apoplexie en 1742; Philippe V fit transporter ses restes à l'Escorial. La population se compose de pêcheurs et d'agriculteurs. On y construit aussi quelques barques de cabotage de 30, 40 et 50 tonneaux. Vinaroz n'a pas de port; c'est une plage découverte sur laquelle on remonte les bateaux pour les mettre à l'abri des gros temps.

En sortant de cette ville on passe à gué la petite rivière de Servol, et après 1 h. de marche on aperçoit une tour carrée qui indique la limite de l'ancien royaume de Valence et de la province de Catalogne. Cette limite est formée, sur une étendue de 30 à 40 kil., dans la direction du N.-O., par la rivière Cenia, qu'on franchit sur un beau pont d'une arche construit sous Charles IV.

On se trouve maintenant en Catalogne. La route côtoie la mer et rencontre

18 kil. (151 kil.). *San Carlos de la Rapita*, pet. V. moderne de 1,000 hab. env., à maisons uniformes, fort basses, formant une rue d'une largeur excessive. La canalisation de l'Èbre et le port des Alfaquès, au fond duquel San Carlos est construit, peuvent donner une grande importance à cette ville naissante. (Voir ce qui a été dit à cet égard, p. 320, *province d'Aragon*.) San Carlos est en communication avec l'Èbre par un canal récemment rendu à la navigation, et qui coupe en droite ligne vers le fleuve, qu'il rencontre à 8 kil. au N. auprès d'Amposta. La navigation évite, par le moyen de ce canal, les bouches de l'Èbre, qui sont ensablées et impraticables. La route suit la même direction pour atteindre

8 kil. (159 kil.). *Amposta*, gros bourg de 1,800 hab., dont l'importance, à peu près nulle aujourd'hui, doit nécessairement s'accroître en raison du mouvement commercial qu'occasionnera la canalisation de l'Èbre. On passe ce fleuve dans un bac, non pas toujours sans difficulté, et on traverse une grande plaine inculte, souvent pierreuse, où l'on se rapproche peu à peu de la mer. Les montées et les descentes se succèdent; on gravit une haute montagne en bas de laquelle, dans un bassin entouré d'une double enceinte de montagnes, on rencontre

20 kil. (179 kil.). *Perello*, bourg de 1,200 hab. En quittant ce vil-

lage on parcourt un vallon riant, bien cultivé, couvert d'arbres, puis on pénètre de nouveau au milieu de montagnes où la route est tortueuse et pénible. « On ne voit autour de soi, dit M. de Laborde, que des abîmes dans lesquels la vue plonge avec effroi, ou bien on est comme enterré au fond de gorges étroites et profondes; on ne voit qu'une partie du ciel, des rocs et des arbustes. La *venta del Plate* est la seule maison qu'on trouve au commencement de cette montagne; mais bientôt on aperçoit une autre montagne élevée qu'il faut également franchir. On en a adouci la montée en multipliant les détours; des parapets en maçonnerie préservent des accidents. Ce passage se nomme le *col de Balaguer*. » — « Le regard du voyageur, dit aussi M. Madoz, peut s'y arrêter sur bien des signes palpables d'attaques contre la propriété et contre la sûreté personnelles... Ce serait une effrayante histoire que celle de ce passage dont la robuste végétation a pour aliment des milliers de cadavres à peine recouverts par une légère couche de terre. »

On descend de ce repaire, qui ne mérite plus sa renommée sans doute exagérée, par un chemin uni qui revient au bord de la mer, où l'on trouve

22 kil. (201 kil.). *Hospitalet*, espèce d'hôtellerie, autrefois hôpital de pèlerins, vieux bâtiment un peu gothique flanqué de tours, qu'un prince de la maison d'Aragon avait fondé pour servir de refuge aux voyageurs après la rude traversée de la montagne. On rencontre maintenant beaucoup de vignes, d'oliviers, de caroubiers, des mûriers et des amandiers; les vins qu'on fabrique dans tout ce pays sont hauts en couleur et assez estimés. On traverse le ravin de l'*Hospitalet* pour arriver à

11 kil. (212 kil.). *Cambrils*, V. de 2,600 hab., dont l'église a pour clocher une tour carrée percée de meurtrières. *Cambrils*, qui a été

fortifiée autrefois, est à l'entrée du célèbre *campo de Tarragona*, belle plaine fertile et productive. Les habitants de cette ville sont vigneron ou marins.

On aperçoit sur la droite, après 1 h. de marche, le petit port de *Salon*, sur une pointe qui avance dans la Méditerranée; plus loin on traverse le v. de *Villaseca* (8 kil.—220 kil.). De là on découvre à gauche la V. industrielle de Reuss. Le coup d'œil sur le campo de Tarragona est ici de la plus grande beauté. Les vignes, les jardins, les moissons, les arbres à fruits, étalent à l'envi leurs richesses précieuses; les villages se multiplient. Le chemin est encore fatigant et désagréable, les pluies le ravinent, et les ornières, dans les temps secs, sont cachées sous des amas de poussière. On arrive à la rivière de Francoli qu'on traverse sur un pont de six arches, et au delà on gravit péniblement les pentes de l'éminence rocheuse au haut de laquelle on pénètre, par la porte moderne de San Carlos, dans 7 kil. (227 kil.). *Tarragona*. (V. p. 343.)

De Tarragona à *Barcelone*, 64 kil. 1/2.—291 kil. 1/2.—Voir, en sens inverse, la route 45, p. 341 et suivantes.

ROUTE 91.

DE CASTELLÓN A MORELLA

(77 kil. 1/2).

On traverse la *plana* dans la direction du N.-O. On passe au v. insignifiant de la *Puebla* (11 kil.) au delà duquel on rencontre

8 kil. (19 kil.). *Cabanes*, v. de 500 hab., situé sur les pentes d'une petite colline, à une petite distance du rio Seco, en vue d'une plaine délicieuse. On aperçoit dans cette plaine un arc romain, ancien monument triomphal au-dessous duquel passe un chemin.

14 kil. (33 kil.). *Las Cuevas*, petite localité sans intérêt.

11 kil. (44 kil.). *Salsadella*, bourg

de 1,000 hab., sur une hauteur, au milieu d'un territoire d'une médiocre fertilité; ses maisons sont misérables et ses rues indignes.

5 kil. 1/2. (49 kil. 1/2). *San Mateo*, V. de 3,000 hab., dans une plaine où l'on cultive surtout l'olivier. L'huile qu'on produit dans ce pays est des plus estimées de la province.

28 Kil. (77 kil. 1/2). **Morella**, V. de 6,000 hab., appartenant à la province de Castellon et au diocèse de Tortosa. L'aspect de cette ville est des plus pittoresques; elle occupe les pentes d'une montagne escarpée, presque isolée au milieu d'un cirque de hauteurs. Au-dessus de cette montagne se dresse un immense rocher en pain de sucre à peu près inaccessible. Sur ce rocher a été construite une forteresse, et le long de ses flancs se déroulent en spirale les murailles crénelées qui protègent le seul chemin par lequel on puisse y arriver. Ce château domine de deux ou trois fois leur hauteur les clochers de la ville; dans le roc sont creusés de profonds souterrains servant de magasins, et dans lesquels la garnison peut se tenir longtemps à l'abri d'un bombardement. Un puits d'une grande profondeur va chercher l'eau au niveau de la ville. Elle y est amenée par un bel aqueduc qui traverse, sur de hautes arches, une vallée voisine où passe une route allant en Aragon. La ville est entourée d'une muraille solide flanquée de tours.

Morella a été de tout temps une place importante, considérée comme une des clefs de l'Aragon. Suchet la fit occuper, en juin 1810, par le général Montmarie qui y entra sans coup férir, et elle resta occupée par les troupes françaises jusqu'en 1813, où sa garnison, forte de 100 hommes, se rendit prisonnière. Pendant les dernières guerres civiles, le château de Morella fut surpris par un détachement carliste de la faction de Cabrera qui en escalada de

nuit les rochers et les fortifications. Cabrera s'y installa, y soutint un siège et une série d'attaques des troupes de la reine commandées par le général Oraa, qui fut forcé de battre en retraite. C'est à cette occasion que don Carlos envoya à Cabrera les insignes de lieutenant général et le titre de comte de Morella. Espartero vint mettre le siège devant cette place en 1840, et lui envoya près de 20,000 projectiles. Une bombe qui éclata dans le magasin à poudre causa de tels désastres et une telle frayeur, que la garnison, cruellement décimée se rendit prisonnière.

ROUTE 92.

DE MADRID A CUENCA (138 kil.)

On sort de Madrid par la porte d'Atocha; on prend le chemin de la Ronda, qui passe au pied de l'église de *Ntra Sra de Atocha* et du quartier des Invalides, laissant à droite la gare du chemin de fer de Madrid à Alicante et à Saragosse. On passe par un chemin détestable au milieu de quelques habitations de campagne qui précèdent

5 kil. 1/2, *Vallecas*, bourg de 1,500 hab., où il se fabrique une grande quantité du pain consommé à Madrid. L'église paroissiale est vaste, avec une façade d'ordre dorique. Le pays est nu, découvert et presque partout sablonneux jusqu'à

11 kil. (16 kil. 1/2) *Vacia Madrid*, groupe de quelques maisons, parmi lesquelles la plus remarquable est la *casa de Arriba*, ancien palais des comtes d'Altamira, appartenant aujourd'hui à don Clemente de Rojas. Philippe IV y avait aussi fait construire un pavillon de chasse dont il ne reste plus qu'une partie habitable, occupée par la maison de poste.

On rencontre, à quelque distance, le rio Jarama, qu'on traverse au-dessus de son confluent avec le Manzanarès, et sur un beau pont

suspendu long de 160 mèt., en trois travées; l'une, au centre, de 60 mèt., les deux autres de 50. Ce pont a été solennellement inauguré en 1843.

5 kil. 1/2 (22 kil.) *Arganda*, V. de 3,000 hab., située dans un joli vallon planté de vignes et d'oliviers. On y fait un vin rouge très-estimé qui s'expédie pour la consommation de Madrid. On descend une grande côte qui conduit à

11 kil. (33 kil.) *Perales de Tajuña*, bourg de 1,600 hab., dans une vallée délicieuse et sur les pentes d'une haute colline. On passe le Tajuña sur un pont de pierre, à la sortie du bourg, et on traverse des landes incultes, puis une belle plantation d'oliviers pour atteindre

11 kil. (41 kil.) *Villarejo de Salvañes*, petite V. de 3,000 hab., située dans un fond et entourée de hautes montagnes sur les pentes de l'une desquelles on aperçoit les ruines d'un château. L'église de Villarejo possède quelques bonnes peintures de Pedro Orrente. En quittant la ville, on traverse de nouveau une plantation d'oliviers, puis un bois de chênes qui s'étend sur le penchant de la montagne. On aperçoit de loin les ruines de l'ancien château qui dominait

11 kil. (55 kil.) *Fuentidueña de Tajo*, v. de 700 hab., situé dans une plaine, sur la rive droite du Tage; le vieux château et la colline qu'il couronne se trouvent sur l'autre rive. On passe le fleuve sur un pont suspendu, d'une seule travée de 65 mèt., et l'on parcourt une grande plaine où l'on rencontre

11 kil. (66 kil.) *Bélinchon*, première localité de la province de Cuenca.

5 kil. 1/2 (71 kil. 1/2) *Tarancon*, V. de 5,000 hab., située sur la rive droite du Rianzarès. Cette ville est assez bien bâtie, la partie pauvre de ses habitants loge dans des caves pratiquées dans le sol vers la partie E. de la ville. Elle possède une église paroissiale spacieuse, partagée en trois nefs,

en partie de style gothique, et modernisée pour l'autre partie sous le règne de Philippe II. On remarque un palais construit depuis peu d'années par S. E. le duc de Rianzarès, époux de la reine Marie-Christine. Le duc est originaire de Tarancon. On visite à 2. kil. de la ville un célèbre ermitage dédié à *Ntra Sra de los Rianzarès*, qui possède une statue de la Vierge, donnée, dit-on, par saint Grégoire le Grand au roi goth Recarède. Cet ermitage appartient au duc de Rianzarès, ainsi que de vastes terrains plantés en oliviers.

Deux routes se présentent à la sortie de Tarancon; l'une, à droite, est l'ancien *camino real* de Valence par *Saelices*, *Valverde* et le *Castillejo de Yniesta*, passant à 34 kil. au S. de Cuenca; l'autre route conduit à

11 kil. (82 kil. 1/2) *Huelves*, v. de 350 hab., avec un ancien château sur une colline très-élevée.

On rencontre successivement, dans une vaste plaine désolée, *Alcazar*, v. de 150 hab; *Carrascosa*, 400 hab., puis

22 kil. 1/2 (105 kil.) *Horcajada de la Torre*, 700 hab., v. de triste apparence, auquel on arrive par un beau pont de pierre de trois arches jeté sur le rio Gigüela. *Horcajada* est située sur le flanc d'une petite colline, au point de rencontre de deux vallées. Une belle tour, bien bâtie, s'élève au-dessus de l'église paroissiale. Au delà de ce village, le chemin devient pittoresque, on retrouve le Gigüela, qu'on traverse sur un pont de pierre à

(5 kil. 1/2) *Naharros*, v. de 160 hab. On monte et on descend sans cesse, au milieu de montagnes boisées où coulent une multitude de ruisseaux. On y rencontre à 5 kil. de distance, *Villar del Olmo*, la *venta de Cabrejas*, d'où on descend dans une riche vallée. On passe le Jucar à (11 kil.) *Albaladejito*, hameau de quelques maisons, d'où on atteint promptement

5 kil. 1/2 (138 kil.) **Cuenca.**

PROVINCE DE CUENCA.

Cette province a été composée d'une partie de l'ancien territoire de la Nouvelle-Castille; elle dépend, au point de vue militaire, de la capitainerie générale de Madrid, sous le rapport judiciaire de l'audiencia d'Albacete.

Elle a pour limitrophes, d'après l'organisation de 1822, maintenue par celle de 1833, au N. la province de Guadalajara, à l'E. celles de Teruel et de Valence, au S., celles d'Albacete et de Ciudad Real, à l'O. les provinces de Madrid et de Tolède. Elle occupe 686 lieues carrées.

C'est l'une des contrées les plus montagneuses de l'Espagne. On y signale principalement les hautes montagnes de Tragacete sur les limites de la Castille et de l'Aragon, ramification de la Sierra centrale de Molina, dans laquelle prennent leur source, presque au même point, ces quatre fleuves qui coulent vers les parties les plus opposées de la Péninsule, le Tage, le Jucar, le Guadalaviar et le Cabriel; la chaîne de Valdemeca, dont la hauteur est considérable et qui passe au N.-E. de Cuenca; la Sierra de Mira dont l'un des pics, le pic de Raserá, est d'une élévation telle, que de son sommet on découvre une partie des côtes de Valence. Ces montagnes, et d'autres que nous ne désignons pas, sont presque toutes couvertes de bois de pins considérables, exploités comme bois de construction. On y trouve des carrières de pierre à bâtir, des marbres, des jaspes qui ont été exploités pour la construction des principaux édifices du pays. Les terrains plats sont peu communs, et pour produire quelques céréales, les habitants profitent des plus petites surfaces de terre végétale qu'ils rencontrent au milieu de leurs rochers. Les taillis, les futaies ont été exploités pour fournir du combustible aux contrées de la Manche qui en sont complètement dépourvues, mais, malheureusement, avec si peu d'intelligence, que le déboisement et la nudité ont succédé à ces beaux aspects de riche et épaisse verdure.

Les cours d'eau sont abondants. Des quatre que nous venons de nommer, le Guadalaviar seul ne passe pas dans la province de Cuenca; mais d'autres rivières importantes: le Guadieta, l'Oliana, le Mira, le Zancara, le Gigüela pourraient offrir à la fertilisation du sol d'importantes ressources, si l'industrie locale savait en tirer parti. Sur quelques points on rencontre de petits lacs alimentés par des sources puissantes; l'un d'eux à la Almarca, nommé le *Pozo airon* , mesure trois cents pas de circonférence, son niveau ne baisse jamais; on prétend que la sonde n'en atteint pas le fond, ses eaux sont salées et on n'a pu y acclimater aucune espèce de poisson.

La province possède quelques sources minérales. La principale jaillit auprès de la rive gauche du Gigüela, à 2 kil. 1/2 de Saelices; ses eaux sont froides, ferrugineuses et d'une efficacité constatée. Le gouvernement les a placées sous la direction d'un médecin; mais on n'y trouve aucune installation convenable ni aucun moyen d'habitation. Auprès de la rive gauche du Cabriel, sur le territoire de Mira, jaillit une source sulfureuse tempérée qui est dans le même état d'abandon. Elle se trouve au milieu de sites des plus pittoresques.

Les terres sont généralement de qualité inférieure : on pourrait y créer des pâturages, améliorer le sol par les irrigations ; mais les bras manquent, surtout dans la montagne, et ces sources de richesse publique restent dans un état absolu d'abandon. Les plaines voisines de l'Alcarria (province de Guadalajara) au N. et de la Manche au S., sont les plus productives, et l'agriculture s'y trouve dans un état assez florissant.

L'état des chemins est peu brillant. Laissés à peu près à l'état de nature dans la montagne, ils sont à peine entretenus dans les plaines, pas plus dans les grandes directions que pour les communications secondaires.

Les produits comprennent les céréales, du vin, de l'huile, du safran, des légumes et, dans la montagne, du miel excellent, du fer, des bois de construction et des bestiaux. Ce sont là à peu près les seuls éléments du commerce, qui s'est presque réduit à rien depuis que la guerre civile a détruit une grande partie des troupeaux, et principalement certaines races de bêtes à laine dont les produits étaient fort recherchés par les fabriques des provinces voisines.

Une seule ville, Requena, présente une certaine activité manufacturière. La fabrication des tissus de soie y met en mouvement environ 500 métiers.

On a cherché des mines dans la province de Cuenca comme dans toutes les autres, et ce sol montagneux donnait à croire qu'on y ferait d'importantes découvertes ; les espérances à cet égard ont été presque complètement déçues. On connaît dans tout le pays 17 gisements de cuivre, un de plomb, un d'or assez douteux et un de charbon de terre. Nous parlerons plus loin de la belle mine de sel de Minglanilla (V. R. 93).

Les habitants de cette partie de l'Espagne sont d'une grande simplicité ; c'était du moins leur caractère distinctif avant que la guerre civile, qui a désolé tout leur pays, ne fût venue éveiller chez eux des passions qui ont profondément modifié les mœurs. Ils aiment la tranquillité ; ils sont laborieux, sobres, dociles à la voix de l'autorité et toujours disposés à accepter les charges qu'on leur impose au nom de l'intérêt public. Les sept huitièmes de la population se consacrent à l'agriculture et à l'élevage des troupeaux. Le costume, chez les deux sexes, est commun et sans aucune originalité ; dans les classes élevées on marche à cet égard avec la civilisation.

L'instruction publique se ressent de cet état de simplicité ou d'indifférence. On compte dans la province 317 communes et pour ce nombre 251 écoles fréquentées par 10,312 élèves. Ce n'est pas la 20^e partie de la population qui s'élève à 230,000 âmes.

Malgré la simplicité des mœurs et la tendance pacifique que nous venons de constater avec M. Madoz, le tableau de la criminalité n'est pas des plus satisfaisants. C'est sans nul doute la conséquence de l'état d'ignorance dans lequel vivent les 19 vingtièmes de la population. Cuenca occupe le neuvième rang dans cette triste échelle et compte un accusé sur 230 individus, un coupable de crime à main armée, sur 1106.

La richesse imposable ne dépasse pas 33 millions de réaux.

Cuenca (HOTELS : *Parador de diligencias, Posada del Sol*). V. de 7,600 hab. Elle occupe une colline de roches vives, dominée par deux hautes montagnes et séparée d'elles par de profondes déchirures au fond desquelles coulent le Jucar et le Huecar un peu avant leur confluent. La ville s'échelonne depuis la base jusqu'au sommet de la colline. Ses édifices, plus développés en hauteur qu'en largeur, forment comme une pyramide de maisons, sillonnée de rues étroites, tortueuses, peu accessibles et fort mal entretenues. Une muraille entoure cette pyramide depuis la base jusqu'au sommet, où s'élevait l'ancien alcazar. Six portes donnent entrée dans cette enceinte et huit ponts sont jetés sur les deux rivières pour mettre la ville en communication avec ses faubourgs et avec la campagne. L'un de ces ponts, le puente de San Pablo, sur le Huecar, est comparable par la hardiesse et la solidité, avec les œuvres de ce genre les plus remarquables laissées par les Romains. Il s'appuie des deux extrémités sur deux collines rocheuses, et dans son étendue, qui est de 98 mè., sur quatre piles qui n'ont pas moins de 42 mè. de hauteur.

Aucun édifice dans l'intérieur de la ville ne mérite d'être signalé, si ce n'est, relativement, la façade d'un couvent de religieuses Justiniennes, situé sur la plaza Mayor, la façade étroite des *Casas consistoriales*, et une habitation qui servit de palais au roi Philippe IV. La seule place un peu spacieuse, est la *plaza San Francisco*, ou *plaza militar*, où l'on exerce les recrues.

La *cathédrale*, longue de 87 mè. sur 39 de largeur, est un remarquable édifice gothique de date fort ancienne. Elle forme trois nefs jusqu'au transept, et à partir de ce point, elle décrit un demi-cercle dans lequel sont compris le maître-autel et une double nef circulaire entourée de chapelles.

Ces chapelles et celles de la partie basse de l'église sont presque toutes dignes d'attention. Dans la première, en commençant par la droite, se trouvent les fonts baptismaux avec une belle statue de Sainte Marie-Madeleine. La chapelle de *los Apostoles* est revêtue en pierre blanche délicatement sculptée. Celle du *Sagrario* est ornée de jaspe des montagnes voisines et de trois rétables en bois, d'ordre corinthien, d'un bon style architectural; sur l'un d'eux on remarque une image en terre de Notre-Dame qui fut, dit-on, donnée à la cathédrale par le roi Alphonse VIII. Trois peintures placées dans cette chapelle, *Saint Julien*, la *Nativité de N.-D.* et sa *présentation au temple*, attirent l'attention. La sacristie, dont l'entrée est à côté du *Sagrario*, possède de riches ornements d'or et d'argent, de bonnes peintures, des armoires en bois de noyer sculpté, et le tombeau de l'évêque don Ramon Falcon. Au delà, se trouve la *Sala Capitular*. Son entrée sur l'église forme un beau portail orné de quatre colonnes au dessus desquelles on remarque une *Nativité* de figures parfaitement sculptées, de demi-grandeur. La *Sala Capitular* est vaste et ornée de lambris et de soffites d'un riche travail. Les stalles qui l'entourent sont en noyer, séparées par des pilastres d'ordre ionique supportant des figures d'apôtres plus grandes que nature. Au chevet de l'église, se trouve la chapelle de *Santa Elena*, avec un autel de bois de noyer orné de sculptures de style grotesque. En redescendant, on rencontre la chapelle de *la Ouda*, plafonnée en bois; la chapelle de *l'Assomption*, dont la grille en fer est d'un travail remarquable; celle de *Santiago*, avec deux tombeaux portant des statues de marbre. Vient ensuite la chapelle de *los Albornos*, la plus intéressante. Au dessus de l'entrée, construite en pierre blanche et ornée d'attri-

buts militaires, avec cette inscription: *Victis militibus mors triumphat*, on remarque un squelette sculpté d'une assez bonne exécution. Dans la chapelle sont des peintures de Hernando Yañez, et deux tombeaux sur lesquels sont couchés, couverts d'armures finement sculptées, Gil Alvarès de Albornoz, et Alvaro Garcia de Albornoz, son fils. Ensuite se présente la chapelle de *Ntra Sra de la Asuncion*, fermée par une grille en fer; puis l'entrée du cloître, œuvre de Jamete, et d'une grande richesse d'ornementation. Les autres chapelles et le Coro n'offrent rien de saillant.

Nous devons mentionner encore l'*Altar mayor* et le *Transparent* ou chapelle de *San Julian*, placée derrière l'autel. L'*Altar mayor* est formé de quatre grandes colonnes corinthiennes, de jaspe brun et blanc, supportant un grand médaillon de marbre qui représente N.-D. tenant dans ses bras l'enfant-Dieu, entourée d'anges et de séraphins. Entre les colonnes, se dressent deux statues de Saint Jacques et de Sainte Anne; les bases, les chapiteaux des colonnes et les divers ornements sont en bronze doré. On attribue cet élégant travail au célèbre architecte Ventura Rodriguez, ainsi que le *Transparent*, à la construction duquel ont été employés des marbres des montagnes de Grenade. Dans l'autel même, est placée une urne fermée d'un couvercle d'argent, qui renferme le corps de Saint Julien, ancien évêque et patron de Cuenca.

Le cloître placé au N. de l'église, est d'ordre dorique.

La ville renferme 13 autres églises sans intérêt et 13 couvents, la plupart inhabités.

L'eau, qui alimente 15 fontaines dans la ville, est amenée de l'une des montagnes voisines par des conduites souterraines et des siphons.

Cuenca était autrefois célèbre par ses collèges, par ses imprimeries, par ses manufactures, par le

hautrang qu'y occupaient les arts et les sciences; il n'y reste plus rien de ces splendeurs. Il n'y existe même pas les industries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie; tout y est apporté des villes voisines. On trouve aux alentours quelques petits bois de chêne et des plantations d'arbres à fruits. La profonde gorge que parcourt le Huecar présente quelques terrains de peu d'étendue où l'on cultive des légumes excellents. La gorge du Jucar est à peu près impraticable, et il s'y trouve seulement trois jardins cultivés.

Les origines de Cuenca sont obscures; son histoire ne laisse guères de traces que depuis l'invasion des Arabes, qui y érigèrent une puissante forteresse commandée par un wali au nom de l'émir de Tolède.

Cuenca resta sous la domination du croissant jusqu'en 1177, époque où le roi Alfonse VIII de Castille vint l'assiéger. La résistance dura neuf mois et la capitulation de la ville, le 21 septembre, donna au royaume de Castille un vaste territoire protégé par des frontières imposantes. Cuenca rendit dans plusieurs circonstances de grands services à la monarchie et reçut des Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle, les titres de *muy noble y muy leal*.

En 1706, lors de la guerre de succession, Cuenca ferma ses portes aux troupes de l'archiduc, que commandait le marquis de Las Minas. Philippe V était à Jadraque avec une armée peu nombreuse, il envoya à Cuenca des officiers qui organisèrent des milices et dirigèrent la résistance. Le général anglais Hugo de Wildham vint avec des canons et des mortiers; cet appareil effraya les défenseurs qui capitulèrent et laissèrent proclamer l'archiduc; mais quelques mois après ils aidèrent Philippe V à reconquérir la place, malgré la présence d'une garnison de 2,000 hommes.

Le maréchal Moncey, se rendant

de Madrid à Valence, passa à Cuenca en juin 1808. Un mois après le général Caulaincourt y fut accueilli à coup de feu par quelques mécontents isolés. Cette malheureuse démonstration fut le signal de représailles qui furent terribles. Nos troupes irritées, et que leurs chefs furent insuffisants à contenir, saccagèrent la ville; il y eut du sang versé, des maisons incendiées et ce fait grave, malheureusement justifié par un esprit d'hostilité et d'animosité qui se manifesta en plusieurs circonstances, exposa Cuenca à un semblable traitement chaque fois que les chances de la guerre y ramenèrent nos troupes.

Des chemins conduisent de Cuenca à Valence et à Teruel. R. 95 et 94.

ROUTE 93.

DE CUENCA A VALENCE (202 kil.)

En quittant Cuenca, on parcourt dans la direction du S.-E., un pays sans intérêt. On traverse sur un pont le ruisseau de *las Moscas*; et lorsque les Espagnols veulent plaisanter, ils citent ce pont, « un pont pour les mouches, » comme l'une des choses les plus remarquables du pays de Cuenca. On rencontre deux v. sans importance, *Arcas* (11 kil.) et *Villar de Sas* (5 kil. 1/2), où l'on rejoint la grande route de Madrid qu'on avait quittée à Tarancon. On s'engage au delà de Villar, au milieu de bois de pins nommés *los pinares de Cuenca*. Puis viennent d'autres petites localités, *Nava Ramiro* (14 kil.); *Almodovar*, (17 kil.); *Campello* (17 kil.); *La Puebla del Salvador* (11 kil.); d'où l'on arrive à 8 kil. (85 kil.) *Minglanilla*, V. de 2,000 hab., connue pour ses mines de sel gemme situées à 3 kil. au N.-E. de la ville, au fond d'un vallon resserré par des montagnes. Le sel y forme un banc d'une immense étendue et d'une remarquable dureté. La visite de cette

mine et de ses magnifiques cavités n'exige pas moins de trois heures. On y pénétrait autrefois par un escalier tournant de 207 marches, qui fut brûlé par les carlistes en 1837; maintenant il faut se laisser descendre par le treuil qui sert à l'extraction des sels. On trouve, à 40 mètr. de profondeur, une cinquantaine de rues soutenues par d'énormes piliers, dirigées dans divers sens, hautes de 10 mètr., larges de 12 ou 15, taillées en plein dans le banc et longues de 100 à 800 mètr. Vers le S. du puits, on remarque une immense salle de 300 mètr. de long sur 50 de largeur et 65 de hauteur, autrefois occupée par une considérable quantité d'eau provenant des filtrations de la montagne et qu'on a dirigée vers le dehors par une galerie de 1,500 mètr. Les torches avec lesquelles on accompagne le voyageur dans sa visite, produisent un effet magique en projetant une lumière reflétée par les nombreuses facettes du banc, sous les immenses profondeurs de cette espèce de cathédrale souterraine. L'exploitation de cette mine remonte aux Romains. Le sel qu'on en extrait est dur comme du cristal, on le casse à coups de hache. Il est extrêmement pur et renferme seulement quelques rares parcelles de cuivre. La mine semble inépuisable; aucune galerie n'a encore atteint l'extrémité du gisement. L'exploitation en est du reste mollement conduite. L'état actuel des routes et des moyens de transport ne fournirait pas des débouchés suffisants à des produits abondants. L'extraction, faite seulement l'hiver, pendant le chômage des travaux agricoles, est, par conséquent, limitée aux besoins de la contrée, c'est-à-dire à environ 50,000 fanègues (27,500 hectolitres).

A une petite distance de Minglanilla, on s'engage au milieu de la chaîne pittoresque de las Contreras, au delà de laquelle on

rencontre le rio Cabriel qu'on traverse sur un très-beau pont de pierre. La route est à peu près impraticable, surtout dans la saison des pluies, mais le pays est riant et pittoresque. On passe à (17 kil.) *Villagordo*, hameau de quelques maisons, sur la rive gauche de cette rivière, qu'on franchit encore deux fois pour atteindre *Caudete*, v. de 600 hab., puis

5 kil. 1/2 (124 kil. 1/2). **Utiel**, où l'on pénètre par une longue avenue de beaux arbres, accompagnée de jolis jardins. Utiel est une assez jolie ville de 6,800 hab., située dans une plaine entourée de vignobles et de plantations d'oliviers. On y récolte une assez grande quantité de vin, qui est presque entièrement transformée en eau-de-vie. On rejoint à Utiel un chemin muletier qui vient également de Cuenca, en traversant la montagne, et qui est un peu plus court, mais encore moins praticable que celui qu'on vient de suivre.

11 kil. (135 kil. 1/2). **Requena**, V. de 10,500 hab. Elle se développe sur une assez grande étendue. L'ancienne ville occupait un rocher parfaitement défendu, à 1 kil. de la rive gauche du Rio Oleana; peu à peu des constructions nouvelles se sont élevées hors de cette enceinte en se rapprochant de la rivière, et ont formé une nouvelle ville beaucoup plus longue que large; l'ancienne est presque abandonnée.

Les rues de cette vieille ville sont étroites, celles des faubourgs sont larges; mais les habitations, uniquement agricoles, n'ont aucun caractère intéressant; il en est de même des deux églises, dont la principale, *San Salvador*, est toutefois surmontée d'une assez belle tour de 40 mètres d'élévation. Les habitants de Requena sont surtout agriculteurs; cependant une petite partie de la population se consacre à l'industrie de la soie. On y compte des fabricants de taffetas en gros, de serges, et quelques métiers à

velours. Cette industrie occupe 11 à 1,200 individus.

En quittant Requena, qui se trouve à l'extrémité de la Castille, et tout près de la limite du royaume de Valence, la route pénètre dans la chaîne de *las Cabrillas*, ligne de montagnes qui se rattache aussi au système central, à Albarracin. Toutes ces collines sont couvertes de pins nains, et arrosées par une multitude de cours d'eau, tributaires du rio Oleana. On rencontre sur le chemin qui serpente en s'élevant graduellement (11 kil.) la *venta del Rebollar* (5 kil. 1/2) la *venta Quemada*, au delà de laquelle on franchit la limite des deux anciens royaumes, puis le *puerto de Cabrillas*. Du sommet de celui-ci le regard se promène sur les plaines magnifiques, parsemées de villages, de la province de Valence. Dans le lointain on aperçoit les hautes montagnes qui dominent Denia et l'immense étendue de la mer. On descend doucement par le pittoresque défilé du *puerto*, rencontrant encore (3 kil.) la *venta del Tío Felix*, (8 kil.) la *venta de Buñol*, dépendant d'un village qui se trouve dans un fond sur la droite, la *venta del Moral*, puis

11 kil. (174 kil.) *Chiva*, V. de 45,000 hab., située à l'entrée d'une plaine magnifique et à la base d'une colline que couronne un vieux château. Une partie de la ville est bâtie sur le bord d'un ravin très-torrentueux dans la saison des pluies.

On est sorti de la montagne, mais on descend encore; à gauche se trouve le petit v. de *Chesté*; plus loin, sur la route (8 kil.) la *Venta de los poyos*, après laquelle on traverse la belle plaine du *Llano de Cuarte*, au milieu d'une riche végétation de caroubiers, d'oliviers, et de vignes qui produisent un vin délicieux. À droite se trouve un grand nombre de métairies et de fermes; à gauche coule le Turia ou Guadalaviar, appelé dans le pays le *rio Blanco*, qui fait mouvoir un grand nom-

bre de moulins. On atteint ainsi 17 kil. (199 kil.) *Mislata*, v. de 750 hab., au milieu même de la Huerta de Valence. La route côtoie la rive droite du Turia qui, à partir de Mislata, est encaissé et bordé de quais qui l'accompagnent au delà de Valence. (V. Valence, p. 688.) Au point où commencent ces quais, on remarque, sur un panneau de marbre, une plaque noire avec ces vers latins attribués au célèbre poète Ausias March :

*Floribus et rosis formosus Turia ripis,
Fructibus et plantis semper pulcherrimus
undis.*

et un peu plus loin, sur une autre plaque :

Sodalitium serrorum collentes issidem.

Plus loin encore, sur le quai, au haut d'un large escalier circulaire qui descend au bord du fleuve, se dresse une statue de saint Pierre en costume de chanoine de Valence.

Un *portazgo* ou chaîne de péage précède l'entrée de 3 kil. (202 kil.) **Valence**, V. p. 680.

ROUTE 94.

DE CUENCA A TERUEL (110 kil.)

Ce chemin n'est praticable que pour les piétons et pour les mulets; il est extrêmement accidenté et souvent dangereux. Il traverse un pays des plus pittoresques, les sites les plus sauvages; il offrira de grands charmes et de vives surprises au naturaliste, au géologue, au chasseur et à l'amateur de pêche. On n'y trouve ni gîte, ni provisions; il est bon de se précautionner pour coucher à la belle étoile, et de ne partir qu'avec un guide et une besace bien garnie.

On remonte le cours du Jucar, au milieu d'une gorge étroite et rocheuse qui va peu à peu s'élargissant, et qui prend le caractère d'une vallée suisse; des ruisseaux,

peuplés d'excellentes fruites, descendent de la montagne vers la rivière. Sur la droite s'étend le *val de Cabras*, où l'on exploite de beaux bois de sapin qu'on expédie par flottage et à l'aventure, soit vers Valence par le Jucar, soit, de l'autre côté de la montagne, par les affluents du Tage et le Tage lui-même, vers Aranjuez, où on les arrête pour les transporter à Madrid.

11 kil. *Buénache de la Sierra*, v. de 140 hab., sur une colline, au milieu d'une vallée plantée de pins et de chênes. On y élève quelques bestiaux, on y cultive un peu de blé noir; les habitants s'emploient surtout à l'exploitation des bois de construction.

47 kil. (28 kil.) *Beanud* (250 hab.) est un village semblable, habité par des bûcherons, des charbonniers et quelques pasteurs qui cultivent péniblement de petits coins de terre, et élèvent un petit nombre de bestiaux. On atteint à la fin de la première journée de marche

17 kil. (45 kil.) *Tragacete*, v. de 900 hab., au milieu des montagnes, dans la vallée du Jucar, dont la source se trouve à une petite distance au N. E.

En quittant *Tragacete*, on passe au S. de la *Muela de san Juan*, montagne de 1,478 mètr. d'élévation, la plus haute, et comme le pivot central de tout le système ibérien. On passe un peu au-dessus du point où le Guadalaviar prend sa source pour atteindre

20 kil. (65 k.) *Frias*, v. de 700 hab., dans l'une des positions les plus élevées de la Sierra d'Albarracin, d'où on descend à travers les rochers et par des sentiers escarpés, vers

17 kil. (82 kil.) **Albarracin**, V. R. 41, p. 250.

23 kil. (110 kil.) **Teruel**, V. même route, p. 251.

SEPTIÈME SECTION.

ILES BALÉARES.

Le groupe des Baléares comprend les îles de *Majorque*, *Minorque*, *Cabrera* (île aux chèvres), *Iviza*, *Formentera* (île au blé), *Conejera* (île aux lapins) et quelques îlots sans importance. Les Grecs appelaient les trois premières *Gymnésiennes*, parce que leurs habitants allaient nus au combat, et les trois dernières *Pityuses*, à cause des forêts de pins qui les couvraient. Il est très-probable que du temps où l'Espagne et l'Afrique étaient réunies, les îles Baléares se rattachaient à la péninsule hispanique ; en effet elles sont le prolongement de la chaîne de montagnes qui traverse la province d'Alicante pour aboutir au Mongo (V. p. 489) et au cap San Martin. Par leur climat, par la nature de leur sol, par leurs productions, elles ne diffèrent pas non plus des provinces voisines de la Péninsule. — On ignore à quelle époque on a commencé à les appeler Baléares et d'où leur vient ce nom. Les uns croient qu'elles ont été ainsi désignées parce que *Baal*, le dieu des Phéniciens, y était adoré ; les autres parce qu'elles ont été colonisées par *Balea*, l'un des compagnons d'Hercule ; mais l'opinion la plus accréditée est celle qui fait dériver leur nom du mot grec βάλαν, qui signifie lancer, et il leur aurait été donné à cause de l'habileté de leurs habitants à manier la fronde. Diodore dit qu'il n'y avait pas de casque, pas de cuirasse, pas de bouclier qui pût résister à leur coup, et Florus explique l'adresse prodigieuse de ces insulaires par l'éducation qu'ils recevaient dans leur enfance ; il affirme que les mères ne donnaient à leurs fils que le pain abattu de loin avec la pierre lancée par eux. — Suivant Strabon, ces îles furent colonisées par les Rhodiens. Elles tombèrent au pouvoir des Carthaginois, comme tout le littoral de l'Espagne, et, plus tard, elles furent conquises par les Romains. Magon avait fondé dans l'île de Minorque *Portus magonis* (Mahon) ; Metellus le *Baléarique* fonda, dans l'île de Majorque, Palma et Pollenza et les peupla de 3,000 Romains qu'il fit venir d'Espagne. Après avoir été occupées successivement par les Vandales, par les Grecs et par les Arabes, ces îles furent conquises (1229-1235) par Jaime 1^{er} d'Aragon qui les donna à son second fils, et elles formèrent un royaume indépendant jusque vers le milieu du xiv^e siècle, où don Pedro IV d'Aragon les réunit à sa couronne. Depuis cette époque elles ont toujours fait partie du royaume d'Espagne.

Les îles Baléares forment le 13^e arrondissement militaire, sous la dénomination de capitainerie générale, une province civile de troisième classe, une *Audiencia*, un arrondissement naval et trois diocèses ayant pour siège l'un Majorque, l'autre Minorque, le troisième Iviza. La population réunie de l'archipel s'élève à 262,895 âmes.

Des services réguliers de bateaux à vapeur communiquent régulièrement de Barcelone et de Valence avec les Iles Baléares.

MAJORQUE.

Majorque, en espagnol *Mallorca*, est la *Balearis major* des Romains. — Elle est comprise entre 0° 1' de long. O. du méridien de Paris et 39° 40' de lat. N. — Sa forme est à peu près celle d'un quadrilatère trapézoïde, et sa surface de 586 kil. carrés. Elle est éloignée de 130 kil. de Barcelone, de 255 de Tunis et de 430 de Toulon. Sa population s'élève à environ 180,000 habitants. — Une chaîne de montagnes, qui s'étend du N.-E. au S.-O., divise Majorque en deux parties bien distinctes sous le rapport du climat. Celui de la partie méridionale, protégée par ces montagnes contre les vents terribles du N., est doux et tempéré. Rarement, pendant l'hiver, le thermomètre Réaumur y descend à 6 degrés au-dessus de 0, et pendant l'été les fraîches brises de la mer tempèrent les ardeurs du soleil. La partie septentrionale, au contraire, est humide et froide, et parfois des ouragans furieux renversent les moissons et brisent les arbres. Les maladies les plus communes sont les catarrhes, les pulmonies et les fièvres intermittentes.

La nature du sol de Majorque est si diverse, qu'à de très-petites distances on se croirait dans des pays différents. On était dans les montagnes, tout à coup on se trouve dans la plaine; là la campagne est desséchée, ici, tout près, plusieurs ruisseaux la baignent; plus loin de fertiles et ondoyantes collines succèdent sans transition à des rochers arides et taillés à pics. George Sand, qu'on ne saurait accuser de faiblesse pour ce pays, a écrit: « Majorque est pour les peintres un des plus beaux pays de la terre et un des plus ignorés.... Tout y est pittoresque, depuis la cabane du paysan, qui a conservé dans ses moindres constructions la tradition du style arabe, jusqu'à l'enfant drapé dans ses guenilles. Le caractère du paysage, plus riche en végétation

que celui de l'Afrique ne l'est en général, a tout autant de largeur, de calme et de simplicité. — C'est la verte Helvétie sous le ciel de la Calabre, avec la solennité et le silence de l'Orient. — En Suisse, le torrent qui roule partout et le nuage qui passe sans cesse donnent aux aspects une mobilité de couleur et pour ainsi dire une continuité de mouvement que la peinture n'est pas toujours heureuse à reproduire. La nature semble s'y jouer de l'artiste. A Majorque, elle semble l'attendre et l'inviter; là, la végétation affecte des formes altières et bizarres; mais elle ne déploie pas ce luxe désordonné sous lequel les lignes du paysage suisse disparaissent trop souvent. La cime du rocher dessine ses contours bien arrêtés sur un ciel étincelant, le palmier se penche de lui-même sur les précipices sans que la brise capricieuse dérange la majesté de sa chevelure, et, jusqu'au moindre cactus rabougri, au bord du chemin, tout semble poser avec une sorte de vanité pour le plaisir des yeux. »

Les montagnes qui traversent l'île sont formées de calcaires secondaires sur lesquels se sont superposés successivement les terrains tertiaires et quaternaires, communs à tout le bassin de la Méditerranée. Les pics de *Torrella* et de *Lluch*, qui s'élèvent: le premier à 1,463 mètr., et le second à 1,163 mètr. au-dessus du niveau de la mer, sont les plus hauts de cette chaîne. Quoique rocheuses, ces montagnes ne sont pas stériles: de vigoureux caroubiers et de magnifiques oliviers garnissent leurs flancs, et leurs crêtes sont couronnées de chênes verts et de seslères (*sesleria sardina*).

Les mêmes montagnes abondent en minerais et en carrières de toute espèce qui malheureusement ne sont pas exploités.

Les côtes de Majorque, élevées et escarpées à l'O., sont basses et douces partout ailleurs et d'une

navigation sûre et facile. Outre les deux grandes baies de *Alcudia* et de *Pollensa* au N., qui font pour ainsi dire pendant au petit golfe au fond duquel se trouve Palma au midi, les principaux ports sont ceux de *Soller*, d'*Andraitx* et de *Felanitx*.

Majorque est un des pays les plus fertiles du monde. L'agriculture y est très-arriérée, et cependant tous les fruits du midi, la figue, l'olive, l'amande, l'orange, le citron, le limon, la datte, etc., y viennent en abondance; mais faute de chemins bien entretenus dans l'intérieur de l'île, les Majorquins ne tirent qu'un mince revenu de cette richesse. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple: 1,000 oranges, qui dans le centre ne se vendent que 5 ou 6 francs, coûtent 10 et 12 francs sur la côte, parce qu'on n'a pu les y transporter qu'à dos de mulet.

L'industrie n'est pas plus avancée à Majorque que l'agriculture; les tissus de soie, de laine et de lin qu'on y fabrique sont médiocres, et l'on n'y sait plus ciseler le bois comme autrefois.

Le commerce, qui pourrait être si étendu, se réduit à l'exportation d'une petite quantité de blé, d'amandes, d'oranges, d'olives et à un assez grand nombre de porcs, qui sont la principale richesse de l'île.

Les Majorquins sont en général bruns, grands, bien faits, mais fanatiques, superstitieux, indolents et d'une extrême ignorance. Du reste, c'est moins à eux qu'il faut reprocher ces défauts qu'au gouvernement, qui longtemps n'a rien fait pour les éclairer, aux moines et à l'inquisition dont ils ont subi pendant des siècles la pernicieuse influence. Les femmes ont les yeux noirs et grands, les extrémités petites, la taille bien prise et, dit-on, toute l'ardeur du tempérament africain.

Les riches et les bourgeois ont adopté notre costume, les femmes et les paysans sont seuls restés

fidèles aux vieilles traditions. « Les femmes, dit G. Sand, portent une sorte de guimpe blanche en dentelle ou en mousseline, appelée *rebozillo*, composée de deux pièces superposées; une qui est attachée sur la tête un peu en arrière, passant sous le menton comme une guimpe de religieuse, et qui se nomme *rebozillo en amount*; et l'autre qui flotte en pèlerine sur les épaules, et se nomme *rebozillo en volant*; les cheveux, séparés en bandeaux lissés sur le front, sont attachés derrière pour retomber en une grosse tresse qui sort du *rebozillo*, flotte sur le dos et se relève sur le côté, passée dans la ceinture. En négligé de la semaine, la chevelure non tressée reste flottante sur le dos en *estofade*. Le corsage est en mérinos ou en soie noire, décolleté et garni au-dessus du coude et sur les coutures du dos, de boutons de métal et de chaînes d'argent passées dans les boutons avec beaucoup de goût et de richesse. Elles sont chaussées avec recherche les jours de fête. Une simple villageoise a des bas à jours, des souliers de satin, une chaîne d'or au cou, et plusieurs brasses de chaînes d'argent autour de la taille et pendantes à la ceinture. » Le costume de toutes les femmes est le même: la richesse des étoffes et des ornements distingue seule les dames de qualité des servantes et des paysannes. Pour peindre celui des hommes nous aurons encore recours à G. Sand. « Il se compose le dimanche d'un gilet (*Guardapits*) d'étoffe de soie bariolée, découpé en cœur et très-ouvert sur la poitrine, ainsi que la veste noire (*sayo*) courte et collante à la taille, comme un corsage de femme. Une chemise d'un blanc magnifique, attachée au cou et aux manches par une bandelette brodée, laisse le cou libre et la poitrine couverte de beau linge, ce qui donne toujours un grand lustre à la toilette. Ils ont la taille serrée dans une ceinture de couleur, et de larges

caleçons bouffants comme les Turcs, en étoffes rayées, coton et soie, fabriquées dans le pays. Avec cela, des bas de fil blanc, noir ou fauve, et des souliers de peau de veau sans apprêt et sans teint. Le chapeau à larges bords, en poil de chat sauvage (*mozzine*) avec des cordons et des glands noirs en fil de soie et d'or, nuit au caractère oriental de cet ajustement. Dans les maisons, ils roulent autour de leur tête un foulard ou un mouchoir d'indienne en manière de turban, qui leur sied beaucoup mieux. L'hiver, ils ont souvent une calotte de laine noire qui couvre leur tonsure; car ils se rasent comme des prêtres le sommet de la tête, soit par mesure de propreté, et Dieu sait que cela ne leur sert pas à grand'chose! soit par dévotion. Leur vigoureuse crinière bouffante, crépue, flotte donc, (autant que du crin peut flotter) autour de leur cou. Un trait de ciseau sur le front complète cette chevelure, taillée exactement à la mode du moyen âge, et qui donne de l'énergie à toutes ces figures. Dans les champs, leur costume, plus négligé, est plus pittoresque encore. Ils ont les jambes nues ou couvertes de guêtres de cuir jaune jusqu'aux genoux, suivant la saison. Quand il fait chaud, ils n'ont pour tout vêtement que la chemise et le pantalon bouffant. Dans l'hiver ils se couvrent d'une cape grise qui a l'air d'un froc de moine, ou d'une grande peau de chèvre d'Afrique avec les poils en dehors. Quand ils marchent par groupes avec ces peaux fauves traversées d'une raye noire sur le dos, et tombant de la tête aux pieds, on les prendrait volontiers pour un troupeau marchant sur les pieds de derrière. Presque toujours en se rendant aux champs ou en revenant à la maison, l'un d'eux marche en tête, jouant de la guitare ou de la flûte, et les autres suivent en silence, emboitant le pas, et baissant le nez d'un air

plein d'innocence et de stupidité. Ils ne manquent pourtant pas de finesse, et bien sot qui se fierait à leur mine. »

Le castillan n'est guère parlé à Majorque que dans les circonstances officielles; dans la vie privée, le riche comme le pauvre parlent majorquin. Cette langue, qui ressemble au catalan et a beaucoup d'analogie avec le patois de Montpellier et de ses environs, se prête merveilleusement à la poésie.—Aussi l'île de Majorque a toujours un certain nombre de *trobadors*, improvisateurs, en renom. « C'est à eux, dit M. Tastu, dans une note imprimée à la suite de l'ouvrage de G. Sand, que s'adressent ordinairement les amants heureux ou malheureux. Moyennant finance et d'après les renseignements qu'on leur a donnés, les troubadours vont sous les balcons des jeunes filles, à une heure avancée de la nuit, chantant les *coblas* improvisées sur le ton de l'éloge ou de la plainte, quelquefois même de l'injure, que leur font adresser ceux qui paient le poète musicien. Les étrangers peuvent se donner ce plaisir, qui ne tire pas à conséquence dans l'île de Mallorca. » Un auteur espagnol donne à Majorque 2 cités, 32 villes, beaucoup de villages remarquables, etc. Ces désignations nous paraissent ambitieuses, surtout en ce qui concerne les soi-disant 32 villes qui ne sont en réalité que des villages.

Palma, V. de 40,480 hab., capitale de Majorque, siège d'un évêché suffragant de Valence et résidence du capitaine général des îles Baléares, s'élève en amphithéâtre au fond d'une baie qui a 20 kil. de large, entre le cap Calafiguera et le cap Blanco, et 25 de profondeur. Cette ville est entourée d'une muraille épaisse de 2 à 3 mètr. et flanquée de 13 bastions de 50 pas de largeur; deux demi-lunes, un ouvrage à cornes, plusieurs redoutes, et du côté de terre un fossé à sec forment son

système de défense.—On y entre par 8 portes; 3 donnent sur le port et 5 sur la campagne. La plus belle est celle *del muelle* (du môle). Elle est en pierres taillées en bossage et surmontée d'une statue de N.-D. de la Conception et de deux anges en relief.—Palma compte environ 5,000 maisons que l'on peut diviser en deux classes: celles qui sont habitées par la noblesse et celles qu'elle loue au peuple. Celles-ci sont mal distribuées et peu commodes; nous ne parlerons que des premières. Leur construction remonte au commencement du XVI^e siècle et elles se ressemblent toutes. « L'entrée, dans la rue, dit M. Laurens (souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque), consiste en une porte à plein cintre, sans aucun ornement; mais la dimension et le grand nombre de pierres disposées en longs rayons lui donnent une grande physionomie. » Elles n'ont au-dessus du rez-de-chaussée qu'un étage et une espèce de grenier appelé *porcho*. « Le jour pénètre dans les grandes salles du premier étage à travers de hautes fenêtres divisées par des colonnes excessivement esfilées, qui leur donnent une apparence entièrement arabe. » Un toit fort avancé et travaillé comme celui des chalets protège contre le soleil et la pluie le *porcho*, qui forme galerie ouverte. Les salons du premier étage sont très-élevés de plafond et ornés de tableaux, souvent d'un grand prix. « L'escalier, travaillé avec un grand goût, est placé dans une cour au centre de la maison et séparé de l'entrée sur la rue par un vestibule où l'on remarque des pilastres dont le chapiteau est orné de feuillages sculptés ou de quelques blasons supportés par des anges. » La maison la plus belle de Palma est celle du comte de Montenegro; on y voit une magnifique galerie de tableaux et une très-riche bibliothèque.

Les rues de la ville sont droites, mais étroites et mal pavées, quand elles le sont.

Les principaux édifices de Palma sont la cathédrale, la *Lonja* (Bourse), la *casa consistorial* (hôtel de ville).

La cathédrale, construite sur un plateau, domine la ville. Elle fut commencée sous Jaime le Conquérant et ne fut terminée (mais seulement comme le sont presque toutes les cathédrales espagnoles) qu'en 1601. Cette église, d'architecture gothique, forme un carré long qui s'étend de l'E. à l'O., où se trouve la façade principale. Au N. est le clocher appelé la *Torre del Angel*; mais c'est le côté du S., quoique inachevé, qui est le plus beau. L'intérieur de la cathédrale est divisé en trois nefs, dont les voûtes ogivales sont soutenues par deux rangs de sept colonnes extrêmement légères, car elles n'ont pas moins de 20 mètr. d'épaisseur sur un diamètre de 1 mètr. 75 cent. Sans être un chef-d'œuvre comme le prétendent les Majorquins, cet édifice mérite cependant une attention sérieuse de la part du voyageur; nous nous contenterons d'en donner les dimensions et d'en énumérer les parties les plus curieuses. La grande nef, depuis le portail jusqu'au maître-autel, a 75 mètr. de long et 45 de haut, les deux autres sont moins élevées et la largeur des trois vaisseaux, entre les chapelles qui entourent l'église proprement dite, est de 40 mètr. — Parmi les beautés nombreuses de cette basilique, nous signalerons, derrière le maître-autel, la *Capilla real*, longue de 24 mètr., destinée à la sépulture des rois de Majorque. On y remarque le tombeau de Jaime II. C'est un simple sarcophage en marbre noir avec une couronne, un sceptre et une épée en bronze doré.

Sur une pyramide tronquée, on lit les deux inscriptions suivantes :

*Aquí reposa el cadaver
Del serenísimo D Jaime de Aragon
II Rey de Mallorca,
Que merece la mas pia y laudable memoria
En los anales:
Falleció en 28 de mayo 1311.*

Este monumento

Le mando erigir à sus expensas

El religioso ànimo del Rey N. S. Carlos III

(Que Dios guarde)

Para que tuviesen digno deposito

Las Reales cenizas que en él descansan

Año 1779.

Dans la nef latérale, à gauche en entrant, se trouve la *capilla de los salas*, où s'élève le beau mausolée érigé, par les cortès de 1811, à la mémoire du *général marquis de la Romana*, chef de partisans dans la guerre de l'indépendance.—Au centre, est le *coro*; les sculptures extérieures sont en pierre et les cent dix stalles qui le composent se font remarquer par le fini et la variété de leurs ornements.—Enfin vient le baptistère tout en marbre et en stuc doré.—Sur les clefs de voûte on voit les blasons des grandes familles de Majorque, grâce aux libéralités desquelles cette église a pu être continuée. Les vitraux sont magnifiques et, comme dans la cathédrale de Barcelone, le pendentif de l'orgue est terminé par une tête de Maure coiffée d'un turban et dont une partie de la barbe blanche est peinte en rouge.

La *Lonja* (Bourse), « destinée jadis aux réunions des marchands et des nombreux navigateurs qui affluaient à Palma, témoigne de la splendeur passée du commerce majorquin, » dit G. Sand. C'est un des plus beaux monuments du style gothique que possède l'Espagne. Commencé en 1426, il fut terminé en 1448. — Sa forme est celle d'un carré long, ses ornements sont simples et d'un goût exquis à l'extérieur. L'intérieur n'est pas moins remarquable; il se compose d'une belle et vaste salle soutenue et divisée en nefs par six légères colonnes cannelées en spirale. Cet édifice ne sert plus aujourd'hui qu'aux fêtes publiques et aux bals masqués.

Le palais du capitaine général est d'un aspect très-pittoresque, mais il est distribué sans ordre et

sans goût. Nous adresserons le même reproche au palais épiscopal qui est plus mal situé.

La *casa consistorial* (hôtel de ville) date de la fin du xvi^e siècle. Sa façade n'a rien de remarquable sous le rapport de l'architecture; ce qui attire l'attention, c'est l'auvent qui la surmonte. « Il a cela de particulier, dit G. Sand, qu'il est soutenu par des caissons à rosaces fort richement sculptées sur bois, alternées avec de longues cariatides couchées sous cet auvent, qu'elles semblent porter en gémissant, car la plupart d'entre elles ont la face cachée dans leurs mains. » On voit à l'intérieur une galerie des portraits des grands hommes nés à Majorque et un grand tableau représentant le martyr de saint Sébastien par le célèbre Van Dyck.

Indépendamment de la cathédrale, Palma compte six églises paroissiales dont quelques-unes ne sont pas sans mérite.—Des vingt-quatre *couvents* qui existaient encore en 1835, dix-neuf ont été supprimés; les cinq qui restent sont occupés par des religieuses.—Le *cimetière*, situé au N., sur la pente d'une montagne, diffère de la plupart de ceux des villes d'Espagne. Les cadavres n'y sont pas mis dans des niches, mais en terre comme chez nous, et une pyramide, qui varie suivant le goût et la fortune des familles, est élevée sur chaque tombe. La *casa de la misericordia* est un bel établissement tout moderne. Dix-huit salles sont destinées aux femmes et cinq aux hommes. Les pauvres des deux sexes de la ville et des environs y sont reçus avec un certificat du curé de la paroisse et du *celader* du quartier et peuvent y rester indéfiniment. On les occupe à des travaux de filage et de tissage. Les enfants trouvés sont soignés à la *casa de espositos* jusqu'à l'âge de six ans; si à cette époque ils n'ont pas été réclamés, ils sont transférés à la *casa de la misericordia* et ils n'en sortent que lorsqu'ils sa-

vent un métier. *L'hospital general*, fondé par Alphonse V, en 1456, reçoit des malades et des aliénés.

Sous le rapport de l'instruction publique, Palma est plus avancée que beaucoup de villes de la Péninsule. Elle a deux académies : l'une de médecine, l'autre de chirurgie ; deux bibliothèques publiques, un grand séminaire, un institut, un collège d'enseignement secondaire, une école navale et un grand nombre d'écoles primaires privées ou publiques, pour les enfants des deux sexes.

Avant de quitter Palma, le voyageur devra visiter, entre la cathédrale et la place des *Corts*, les ruines du couvent de Saint-Dominique où était établie l'Inquisition. Ce palais, qui était, dit-on, un chef-d'œuvre, aurait dû être épargné par le décret de M. Mendizabal, car le peuple ne l'a pas renversé, comme on l'a répété, « dans un jour de colère, et de réaction violente ; » les moines étaient dispersés et les cachots ouverts, lorsqu'il a été froidement et systématiquement détruit. Il n'offre aujourd'hui qu'un monceau de ruines ; colonnes, corniches, mosaïques, clefs de voûte sont entassés pêle-mêle ; à peine quelques arcs légers et quelques palmiers séculaires sont restés debout. Mais si l'on en juge par la beauté des débris qui couvrent au loin le sol, cet édifice était digne de sa réputation. — En compulsant les archives de ce couvent, M. Tastu a fait une découverte curieuse. Parmi les noms des personnages illustres qui avaient été enterrés dans son église, il trouva celui des *Bonapart*. Il se fit montrer leur tombe et, en confrontant les armoiries avec d'autres retrouvées dans des documents authentiques, il est arrivé à conclure que le nom de *Bonapart* est d'origine provençale ou languedocienne. « En 1411 *Hugo Bonapart*, natif de Mallorca, passa dans l'île de Corse en qualité de régent ou gouverneur pour le

roi Martin d'Aragon ; et c'est à lui qu'on ferait remonter l'origine des *Bonaparte* ; ainsi *Bonapart* est le nom roman, *Bonaparte* l'italien ancien, et *Buonaparte* l'italien moderne. On sait que les membres de la famille de Napoléon signaient indifféremment *Bonaparte Buonaparte* » (note de M. Tastu, ou dans un *hiver à Majorque* de G. Sand).

A 3/4 de lieue au S.-O. de Palma s'élève le château de Bellver, dans une des plus belles positions qu'on puisse imaginer. Il est bâti sur le sommet d'une colline, d'où l'on voit au S. et à ses pieds la mer, à l'E. la ville avec ses flèches et ses coupoles, à l'O. et au N. une plaine fertile, et plus loin des montagnes boisées. Cette forteresse, construite vers la fin du XIII^e siècle, est encore assez bien conservée, et on la regarde comme un des monuments les plus curieux de l'architecture militaire au moyen âge. Elle est de forme circulaire et entourée d'un fossé large et profond. Trois tours, parmi lesquelles on doit distinguer et visiter celle de l'*Homenage*, s'élèvent au-dessus de ses murailles. C'est dans la tour de l'*Homenage*, transformée en prison d'État, que l'illustre Jovellanos, expia, sous le règne scandaleux de Godoy, son pamphlet *Pan y toros* ; c'est là que notre non moins illustre compatriote, François Arago, qui se trouvait à Majorque, en 1808, pour mesurer le méridien de la terre, expia pendant deux mois le crime d'être Français. Enfin, c'est dans la tour de l'*Homenage* que, la veille du jour où il devait être fusillé, le malheureux Lacy écrivit : « Ici, mourant de faim, Lacy demanda du pain à la sentinelle. » Signalons aussi, dans le château de Bellver, le patio dont la galerie est un véritable chef-d'œuvre.

Route de Palma à Alcudia.

Pour gagner Alcudia, la seconde ville de l'île de Majorque, on longe les côtes du S., de l'E. et du N.,

en rencontrant quelques localités dont il est utile de dire un mot. — La première petite ville qui se trouve dans cette direction est *Lluçh major* au milieu d'une vaste plaine où Jaime III fut défait et perdit sa couronne. Non loin de là est l'étang *del Prat*, formé par les eaux qui coulent des hauteurs voisines. À 9 kil. au S.-E., on trouve *Campos* (5,000 hab.) qui a dans ses environs des salines naturelles dont on pourrait tirer un fort revenu et une source d'eau minérale thermale. Toujours au S.-E. et à 12 kil. de Campos est *Santañi*, petite ville de 8,000 hab., assez bien bâtie; son territoire, fertile en blé et en orge, fut souvent ravagé par les pirates d'Alger. — En remontant à l'E on arrive à *Felanita* (6,000 hab.); dans le voisinage de cette ville, on aperçoit la chapelle de *San Salvador*, en grande vénération dans le pays. Dans une vaste plaine à gauche se trouvent plusieurs peuplades : *Porreras*, *Montuyri*, *Petra*, etc., et, sur une petite hauteur, dominant la plaine, *Manacor*. *Manacor* est la ville la plus importante que nous ayons rencontrée depuis Palma. Elle a 10,500 hab., et parmi ses 2,500 maisons, grandes et de belle apparence pour la plupart, il en est quelques-unes de fort anciennes. C'est à *Manacor* et dans ses environs que la noblesse majorquine va passer la belle saison. — Au N.-E., l'aspect du pays change; le terrain est plus accidenté, la végétation plus variée, et on arrive à *Arta*, où il faut visiter les constructions cyclopéennes et la grotte appelée *Cueva de la ermita*.

Les premières se trouvent au milieu d'une ancienne forêt de chênes et ressemblent beaucoup aux *noraghes* que l'on voit dans l'île de Sardaigne. Ce sont des tours en forme de cône tronqué, construites avec d'énormes pierres brutes enchâssées les unes dans les autres, sans être unies par aucun ciment. Les unes sont massives, les autres creuses; on

pénètre dans celles-ci tantôt par une porte étroite et basse, dont deux quartiers de rocher font les chambranles et un troisième le linteau, tantôt par une ouverture ménagée au sommet du cône et à laquelle conduit un escalier tournant, si l'on peut appeler ainsi les pierres laissées en saillie; c'est aussi à l'aide de pierres saillantes qu'on descend à l'intérieur. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher dans quel temps ni par quel peuple ont été érigés ces monuments que les paysans majorquins appellent *clapers des gegants*; mais il suffit d'y jeter les yeux pour voir qu'ils n'ont pu l'être qu'à une époque très-reculée et par des hommes primitifs et tout à fait novices dans l'art de bâtir. Quant à leur destination, elle n'est plus douteuse. Les urnes cinéraires trouvées dans ceux qu'on a entièrement démolis, ont prouvé, ce qu'on pensait déjà, qu'ils servaient de lieu de sépulture; c'est donc à tort qu'on les a appelés longtemps *autels des Gentils*. Ce nom conviendrait mieux aux grosses pierres que l'on voit rangées autour de ces tombeaux et sur lesquelles les druides celtes faisaient probablement leurs sacrifices. Malheureusement ces constructions, qui devaient durer jusqu'à la fin des siècles, ont été en grande partie démolies par les paysans, qui n'ont vu en elles que des carrières faciles à exploiter. Les *dolmens* ont été moins respectés encore, c'est à peine si l'on en trouve quelques vestiges.

Le voyageur est encore sous l'impression produite par ces monuments grossiers et grandioses à la fois, lorsque, après deux longues heures de marche, il arrive au pied de la colline plantée de pins où se trouve la *cueva de la Ermita*. On y parvient par un sentier sinueux étroit et rude, bordé à droite par un bois et par des rochers sauvages, et à gauche par un précipice presque perpendiculaire, au fond duquel gronde la

mer. D'abord on ne rencontre que de rares stalactites, mais leur nombre augmente à mesure qu'on pénètre plus avant. A la lueur des torches, on en découvre partout; elles pendent de la voûte (stalactites), tapissent les parois latérales (congélations), et hérissent le sol (stalacmites). Leur forme, celle des stalactites proprement dites surtout, est extrêmement variée et capricieuse: ici, elles s'allongent en cônes renversés; là, elles descendent ou se suspendent en sveltes colonnes ou en lourds piliers, plus loin elles s'étendent en draperies diaphanes. En admiration devant ces merveilles de la nature, le voyageur ne s'est pas aperçu qu'il a descendu une pente rapide. Tout à coup il se trouve dans une vaste enceinte, au centre de laquelle s'élève une stalacmite gigantesque que la lumière vacillante des torches fait ressembler à une idole colossale; d'autres plus petites l'entourent et, comme elles, affectent la forme humaine. On se croirait dans un temple souterrain de l'Inde, ou plutôt dans un de ces palais féeriques que rêva la brillante imagination des conteurs arabes. Un passage si étroit et si bas qu'on ne peut le traverser qu'en se traînant pour ainsi dire sur les pieds et sur les mains, met cette grotte en communication avec une autre beaucoup plus grande. Le sol de celle-ci est à une centaine de pieds de profondeur, et on y descend à l'aide d'une longue échelle de corde. Cette seconde grotte, que les insulaires appellent *el Inferno* (l'enfer), est d'une beauté effrayante. Les plus hardis visiteurs éprouvent un frisson involontaire lorsqu'ils considèrent ces légères colonnes, qui semblent ne pas pouvoir supporter le poids de cette voûte immense, et ils la regardent avec terreur pour voir s'il ne s'en détache pas quelque stalactite semblable à celles dont le sol est jonché. Dans les dix ou onze grot-

tes qui sont comme les chapelles de ce temple, la nature s'est amusée à simuler des trônes, des arceaux gothiques, des statues, des autels, des tombeaux, des colonnades, des tables, des arbres, des plantes...! Par une espèce de fenêtre de cette grotte on en aperçoit une troisième, dans laquelle personne n'est jamais descendu; mais, autant qu'on peut en juger à la clarté des torches, elle est encore plus grande et plus belle que les deux autres. Nous n'avons pas la prétention de décrire ici la *cueva de la Ermita*, nous n'avons cherché qu'à en donner une idée et à inspirer le désir de la voir.

En quittant ce canton montagneux, on entre dans une grande et fertile plaine où s'élèvent un grand nombre de petites villes et de villages, et à son extrémité on rencontre les marais d'*Albufera*, dont les exhalaisons méphytiques ont causé la dépopulation d'*Alcudia*.

Alcudia, à 3 kil. de la mer, entre deux grandes baies, celle d'*Alcudia* et celle de *Pollenza*, est située sur une hauteur et entourée d'anciennes murailles très-épaisses et très-élevées, qui sont flanquées de deux forts et bordées d'un fossé profond. Le ciel de cette ville est beau, mais l'air en est vicié par les miasmes qui se dégagent des marais voisins. On n'est pas d'accord sur son origine; d'après les uns, elle aurait été fondée par les Romains; d'après les autres, elle n'aurait commencé à exister, du moins comme ville de quelque importance, qu'à l'époque de la conquête de l'île par les Aragonais au XIII^e siècle; on n'y trouve aucun monument qui justifie la première de ces opinions. Longtemps elle a été riche et florissante, elle a disputé à Palma le titre de capitale de l'île de Majorque, mais depuis plus d'un siècle, son commerce et sa population diminuent tous les jours. Des mille maisons qu'on y voyait autrefois,

314 seulement, dit M. Madoz, sont maintenant habitées, et les autres tombent en ruine. Cette dépopulation doit être attribuée au voisinage des marais malsains et au manque absolu de bonne eau. Dans Alcudia nous n'avons que l'église de Saint-Jacques à signaler à l'attention du voyageur.

Si d'Alcudia on veut retourner à Palma sans s'éloigner des côtes occidentales, on rencontre d'abord *Pollenza*, colonie romaine qui appartient longtemps aux chevaliers de Malte; son église, dédiée à Notre-Dame des Anges, est d'une bonne architecture, et son port peut recevoir de grands vaisseaux. Au N.-O. de *Pollenza* est *Palumbaria*, petit port, et au S.-O., *Soller*, d'où partent presque toutes les oranges qui s'expédient de Majorque à l'étranger; *Ascorea*, au fond d'une riche vallée qu'abritent les montagnes du N.-O., connue dans l'île par le sanctuaire de Notre-Dame du Lluch, et à l'étranger par les vins de Malvoisie et de Montana que produisent les coteaux voisins; au S., *Bunola* (2,600 hab.), fondée par Jaime le conquérant; *San-Marcial*, bourg de 500 âmes, et *Alaro*, peuplée par Jaime II. Du haut des montagnes escarpées d'*Ensabeya*, on voit la magnifique plaine de *Soller* plantée d'orangers, de citronniers, arrosée par plusieurs ruisseaux et entourée de collines couvertes d'oliviers et de caroubiers. La ville est bâtie sur une éminence qui domine le port. Après avoir fait 21. au N.-N.-O., on rencontre *Valldemosa*, petite ville de 1,200 âmes et patrie de sainte Catalina Tomasa, dont on montre la maison, et au-dessus, un ancien couvent de Chartreux qui mérite d'être vu.

On entre dans la montagne, on gravit une rampe très-unie, ancien travail des Chartreux vraisemblablement, mais très-étroite, horriblement rapide et plus dangereuse que tout le reste du chemin. Pour atteindre la Chartreuse, il faut mettre pied à terre, car au-

cune charrette ne peut gravir le chemin pavé qui y mène, chemin admirable à l'œil par son mouvement hardi, ses sinuosités parmi de beaux arbres et les sites ravissants qui se déroulent à chaque pas, grandissant de beauté à mesure qu'on s'élève. « Je n'ai rien vu, a dit G. Sand, de plus riant et de plus mélancolique en même temps, que ces perspectives où le chêne vert, le caroubier, le pin, l'olivier, le peuplier et le cyprès marient leurs nuances variées en berceaux profonds; véritables abîmes de verdure, où le torrent précipite sa course sous des buissons d'une richesse somptueuse et d'une grâce inimitable... » La chaîne de *Valldemosa* s'élève de plateaux en plateaux resserrés, jusqu'à une sorte d'entonnoir entouré de hautes montagnes et fermé au N. par le versant d'un dernier plateau, à l'entrée duquel repose le monastère, désert depuis 1835. Ce monastère, avec sa grosse tour carrée et sa vieille barbacane, qui conserve encore quelques créneaux, ressemble plus de loin à un château fort qu'à un couvent. Il se compose de trois chartreuses bâties à différentes époques, qui ne se font remarquer à l'extérieur par aucune beauté d'architecture. En les parcourant on peut se faire une idée du besoin de bien-être et, disons-le, du relâchement qui s'étaient glissés dans la vie des Chartreux. Tandis que les cellules construites dans le xv^e siècle sont petites et sombres, celles qui l'ont été dans le dernier sont bien éclairées et se composent de trois pièces assez grandes : un oratoire, une chambre à coucher et un atelier. Celles-là donnaient sur un préau commun qui servait de cimetière, celles-ci s'ouvrent sur un parterre particulier, planté d'orangers, de citronniers, de grenadiers et pourvu d'eau abondamment. Chaque religieux avait, indépendamment de l'oratoire, sa chapelle où il se retirait pour prier seul. Ces chapelles étaient voûtées,

couvertes de dorures sans goût et de peintures grossières, mais carrelées de belles faïences émaillées et munies d'une fontaine de marbre; elles devaient être lavées tous les jours.

L'église de la communauté est d'ordre composite et si gaie, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'on s'étonne de la trouver dans un couvent dont la règle était aussi sévère. Sa forme est celle d'une croix latine. Quatre pilastres divisent la partie comprise entre la croisée et la façade, et sur la plate-bande qui relie leur chapiteau sont gravés les écussons des bienfaiteurs du couvent. Audessus de l'entablement s'élève une espèce d'attique sur lequel semble reposer la voûte, construite en brique d'après le conseil de Jovellanos, et ornée de belles peintures à fresque. Sa nef unique est pavée de marbre et de jolies faïences habilement peintes et disposées de manière à former divers dessins. Nous terminerons en signalant, dans le *presbiterio*; le devant de l'autel, un lutrin et la stalle en forme de dé du prier: trois chefs-d'œuvre de sculpture sur bois; et, dans la sacristie, un fauteuil gothique qui, s'il faut en croire la tradition, appartient au roi don Martin.

En redescendant de la chartrouse de Valldemosa on rencontre *Benalbufar*, V. bâtie sur le plateau d'une montagne; le versant qui regarde la mer est garni de belles vignes. Et enfin, avant d'arriver à Palma, on traverse successivement *Andraitx*, avec un petit port, *Puigpugnent*, *Calvia* et *Deya*, qui n'ont de remarquable que le nombre de leurs chapelles.

CABRERA.

L'île de Cabrera, qui n'a guère que 5 kil. du N. au S., et 6 de l'E. à l'O., est située au S. de Majorque, à 17 kilomètres environ. Des courants et des écueils nombreux rendent dangereuse la navigation du bras de mer qui sépare

ces deux îles.—Outre un port profond et sûr, situé au N.-O., et défendu par un vieux château attribué aux Maures, Cabrera a deux baies, l'une au N., et l'autre au S. Mais celles-ci sont désertes comme le port. Que viendraient chercher les vaisseaux dans cette île presque inhabitée dont le sol, impropre à la culture, ne présente aux regards attristés que des rochers blanchâtres et des buissons grillés par le soleil?

C'est dans cette île inhospitable qu'après la capitulation de Bailen, en 1808, les Espagnols débarquèrent plus de 5,000 prisonniers français! Il faut lire les *Aventures d'un Marin de la garde impériale*, par M. H. Ducos, pour se faire une idée de ce que nos malheureux compatriotes eurent à souffrir. A ces hommes déjà épuisés par la captivité sur les pontons de Cadix et dans l'île de Léon, et la plupart atteints du scorbut et de la dysenterie, la munificence espagnole accordait 24 onces de mauvais pain et quelques poignées de fèves pour quatre jours! Un jour, le 25 février 1809, la barque qui leur apportait de Majorque cette ration insuffisante n'arriva pas. La situation des prisonniers devint affreuse. « Ceux à qui il restait encore un peu de force, dit M. Ducos, se traînaient sur les pieds et sur les mains jusqu'au sommet des rochers pour tâcher de voir si quelque voile ne blanchissait pas à l'horizon. La journée se passait, et ils n'avaient rien aperçu. Bientôt le chemin qui menait au camp fut couvert de nos camarades qui y étaient tombés exténués de besoin. Tous étaient agités d'une fièvre brûlante; il y en eut qui expirèrent dans des convulsions horribles; des symptômes de rage se manifestèrent chez plusieurs; la pierre, le bois, ils voulaient tout dévorer. » La barque n'arriva que le 1^{er} mars... 150 Français avaient succombé au tourment de la faim!

A partir de cette époque les prisonniers reçurent régulièrement leurs provisions, mais bientôt ils eurent à souffrir la soif, plus cruelle encore que la faim. La seule source d'eau potable que renferme l'île était presque tarie. « On ne savait comment se désaltérer; on roulait dans sa bouche de petites pierres ou des débris de coquillages durant des heures entières; on mâchait une salive épaisse et rare dont on cherchait à rafraîchir son palais brûlant... Bientôt on releva des morts partout, dans les baraques, dans les lieux écartés, sur la côte, sur les montagnes... Personne ne pouvait se charger de les enterrer. Pour prévenir les dangers de l'infection on brûlait les corps; mais, outre que ce spectacle était affreux, souvent la combustion n'était pas complète, et l'on retombait dans l'inconvénient des émanations putrides. On fut donc forcé de revenir à l'usage d'enterrer; mais, à raison de la nature du terrain et du manque d'outils convenables pour le creuser, les fosses avaient peu de profondeur. Aussi, par les fréquentes averses qui tombaient, était-on souvent obligé de recouvrir les cadavres. » Le climat, la maladie, la faim, la soif, dévorèrent la moitié environ des 8,000 Français jetés en deux fois sur ce rocher.

L'ILE DRAGONERA, à 1 kil. de la pointe O. de Majorque, est inculte et très-peuplée.

MINORQUE.

L'île Minorque, en espagnol *Menorca*, comprise entre 1° 31'—2° 8' de long. E., et 39° 47'—40° 41' de lat. N., est située à l'E.-N.-E. de Majorque. Son périmètre est de 72 milles, et sa superficie de 215 milles carrés. Elle est éloignée de 27 milles de Majorque, de 140 du point le plus voisin de la côte d'Espagne, et de 180 de Bougie en Afrique. Le climat de Minorque n'est pas aussi heureux que celui des autres Baléares; le thermomètre Réaumur monte rarement, il est vrai, au-

dessus de 26°, et ne descend guère au-dessous de 7; mais, à cause de sa position à l'entrée du golfe de Lyon, les vents du N. y soufflent souvent avec fureur. Le printemps et l'automne sont très-variables, et c'est à ces changements subits de température qu'il faut attribuer les pleurésies, les pulmonies et les fièvres intermittentes assez communes dans cette île.

Le sol, extrêmement inégal, n'est qu'un rocher continu recouvert d'une légère couche de terre végétale. Sur les hauteurs cette terre est noirâtre, très-fertile, et produit presque sans culture des récoltes ordinaires; dans les plaines, au contraire, elle est froide, crayeuse, et aussi impropre à l'agriculture qu'aux pâturages: il n'y pousse que des joncs et des herbes acides dont les troupeaux ne veulent pas. Si on voit çà et là quelques vallées fertiles, c'est que les habitants ou les pluies les ont rendues telles en y transportant les terres des montagnes. — A l'exception du Toro, qui a 1,470 mètr. de haut, et se trouve au N., les autres montagnes (Santa Agueda et Enclusa) sont au centre de l'île et ne la garantissent pas, comme celles de Majorque, des ouragans qui trop souvent détruisent les moissons et les pâturages, et arrachent les arbres.

Minorque possède des carrières de marbre, de porphyre, d'albâtre, de pierre, d'ardoises, etc., etc., et des mines abondantes de fer, de cuivre et de plomb qu'on n'exploite pas faute de bois.

Cette île renferme un grand nombre d'antiquités. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit des constructions cyclopéennes, en parlant de Majorque, il nous suffira d'ajouter que les monuments de ce genre qu'on trouve ici sont mieux conservés. — Les *dolmens* de Minorque sont plus hardis que ceux qu'on rencontre en Bretagne ou en Angleterre; ceux-ci se composent d'une grande

Pierre horizontale posée sur trois ou quatre autres fichées perpendiculairement dans le sol : la plupart de ceux-là reposent sur une seule. Leurs dimensions varient beaucoup ; dans les uns la pierre perpendiculaire et la pierre horizontale, à peu près égales, n'ont que 2 ou 3 mètr. de long, mais dans les autres la première est haute de 5 mètr. 1/2, large de 4, épaisse de 1 mètr., et la seconde a 4 mètr. de longueur sur 2 mètr. 1/2 de largeur et 1 1/2 d'épaisseur. Il en est même dont le piédestal mesure à lui seul jusqu'à 7 et 8 mètr. de haut ; le reste est à l'avenant. On a trouvé à Minorque un grand nombre de médailles et de monnaies anciennes, ainsi que des restes de tombeaux antiques, figures en bronze, lampes sépulcrales, urnes cinéraires, etc.

Au physique comme au moral les habitants de Minorque ressemblent à ceux de Majorque ; s'ils sont moins superstitieux et moins fanatiques il faut attribuer ce résultat au long séjour des Anglais dans cette île.

Une jaquette et une camisole liées autour des reins par une lanière de cuir, un pantalon, des souliers sans talon, un chapeau rabattu et un manteau rouge, tel est le costume des paysans de Minorque. Les femmes sont coiffées du *rebozillo*, comme celles de Majorque. Elles portent une camisole ordinairement noire, à laquelle elles ajustent un jupon très-court et très-ample, dont les plis nombreux sur les hanches font ressortir la finesse de la taille ; sur la camisole elles relèvent les manches de leur chemise et sur le devant de leur jupon elles mettent, pour sortir, un tablier à coulisse qu'elles froncent tellement qu'il ne forme plus qu'une bande étroite. Elles sont chaussées de bas de couleur avec des coins d'une couleur tranchante, et de souliers à talon, larges vers les orteils et taillés comme ceux qu'on portait à la cour de François I^{er}.

Mahon, V. de 13,300 hab., capitale de l'île de Minorque, au fond d'une baie qui a 6 kil. de long, est bâtie sur une hauteur et domine le port. Son aspect est très-pittoresque, mais cette ville n'est plus que l'ombre d'elle-même ; de ses anciennes murailles, il ne reste plus qu'une tour à l'extrémité de la calle St-Roch.

L'herbe pousse dans ses rues désertes, et ses maisons, pour la plupart construites avec goût et terminées par une terrasse, sont presque inhabitées. Mahon n'a guère de curieux que le port et ses dépendances ; mais avant d'en parler, nous croyons devoir dire quelques mots du passé de Minorque. Jusqu'au commencement du XVIII^e siècle son histoire est la même que celle des autres Baléares. En 1706, au plus fort de la guerre de succession, elle se prononça seule pour Philippe V. Sous prétexte de faire prévaloir les droits de l'archiduc Charles, les Anglais s'en emparèrent. En 1707, le comte de Villars les en chassa, mais ils s'y établirent de nouveau l'année suivante, s'y fortifièrent et, sauf deux lacunes, qui à elles deux ne font que dix-huit ans, ils en furent maîtres depuis cette époque jusqu'à la paix d'Amiens, 1802. Sous la domination anglaise, Minorque devint un des principaux entrepôts du commerce de la Méditerranée et Mahon s'enrichit. C'est du port de Mahon que sortaient ces hardis corsaires qui, lors de l'expédition d'Égypte et de la guerre contre l'Espagne, harcelaient la marine française.—Depuis qu'elle a été rendue à l'Espagne, le commerce de cette île a toujours été en diminuant, et aujourd'hui il est réduit au cabotage. L'industrie a subi la même décadence ; aussi, beaucoup de Minorquins ont abandonné le sol natal pour aller s'établir, les uns en Espagne, et le plus grand nombre en Algérie.

Le port de Mahon est un chef-d'œuvre de la nature ; de grandes

escadres peuvent s'y abriter commodément, de là ce mot du fameux André Doria :

*Junio, Julio, Agosto y puerto Mahon
Los mejores puertos de Mediterraneo son.*

Le Cap Mola à droite, et le fort St.-Philippe à gauche, en forment l'entrée. Du côté du cap Mola, sur une langue de terre qui se trouve entre la ville et *Cala Taulera*, où s'arrêtent les vaisseaux venant des pays sujets à la peste, s'élève le *Lazaret*, un des mieux disposés de la Méditerranée.—A 1,200 mètr. environ du Lazaret est l'îlot de la Quarantaine, avec un établissement dont le nom fait connaître la destination.—Vers le milieu du port est l'îlot *del Rey*, ainsi nommé parce que Alphonse III y habita douze jours en 1287. Il a à peu près 700 mètr. de circuit, et renferme un très-bel hôpital militaire, construit par les Anglais.—Toujours à droite, après le Lazaret, est le chantier des constructions navales, jadis si animé; on n'y voit que quelques ouvriers.—En passant sur l'autre rive, on trouve d'abord les réservoirs où les navires en partance font leur provision d'eau douce; puis la *Alameda*, promenade plantée de mûriers et d'acacias.—Plus loin, et au pied des rochers sur lesquels est construite la ville, s'étend une longue file de magasins à un ou deux étages. En poursuivant, on arrive sur le môle, on passe devant *Cala Figuera*, et *Cala Fons*, deux belles anses, et on se trouve en face des ruines du fort Saint-Philippe que les Anglais croyaient avoir rendu imprenable; de tous leurs ouvrages il ne reste plus que ce fort.—Mahon est la patrie du célèbre Orfila.

Route de Mahon à Ciudadela.

Mahon et Ciudadela, ancienne capitale de l'île, sont mises en communication par une route d'une largeur fort inégale: dans certains endroits, quatre charettes

peuvent y passer de front, mais il en est d'autres que les piétons et les mulets seuls peuvent franchir. Les Minorquins ont tenu compte des difficultés que présentait le terrain, et, pour témoigner leur reconnaissance au général anglais Kane, qui la fit construire de 1713 à 1715, ils lui ont élevé un monument de marbre, en face de la première borne milliaire, à la sortie de Mahon.

En quittant cette ville pour se rendre à Ciudadela, on laisse à droite la *Alameda*, et à 16 kil. environ, un peu à gauche de la route, on trouve *Alayor*, chef-lieu du *termino* de ce nom. Cette petite ville que les Français du moyen-âge avaient surnommée *Montpellier*, à cause de son heureux climat, compte 4,500 hab. Ses rues sont inégales, étroites, tortueuses et mal pavées. Dans son église toute en pierres de taille, dédiée à sainte Eulalie, il faut remarquer des peintures et surtout des sculptures dues à un Majorquin qui, dit-on, se forma de lui-même.

5 kil. (21 kil.) *Mercadal*, pet. V. de 2,620 hab., n'est pas mieux construite et de plus est sale, malsaine et manque d'eau. Le mont *Toro* et le mont de *Santa Agueda*, dont les plateaux sont occupés par des chapelles en grande vénération dans le pays, se trouvent dans le voisinage. A 16 kil. plus loin et un peu à gauche du chemin, est *Ferrarias*, encore plus mal construite et plus malsaine et plus pauvre que *Mercadal*; la campagne qui l'environne n'est presque pas cultivée, et le plus grand nombre de ses habitants s'occupe de la chasse qui y est assez abondante.

12 kil. (49 kil.) *Ciudadela*, V. de 7,340 hab., ancienne capitale de l'île, bâtie à peu de distance de la mer. Ses maisons, au nombre de 600, se font toutes remarquer par leur propreté, et sont pourvues de puits et de citernes; ses promenades seraient agréables si elles étaient plantées d'arbres. Ciudadela est entourée d'une muraille

en assez bon état, si on en excepte la partie qui domine un ravin, et qu'on fait remonter au temps des Maures. Son fossé, peu profond a été comblé devant chacune de ses cinq portes. Au centre de la ville est la *cathédrale*. Elle est composée d'une seule nef, d'un style gothique, mais grande, haute et profonde. On ignore l'époque précise de sa construction, mais il est certain, d'après une inscription qui se trouve au-dessus du portail du S., qu'elle existait en 1360. Elle est flanquée d'une belle tour carrée, que domine une flèche octogone en pierre de taille.

Le port est petit, peu profond, mais bien abrité; il suffit aux embarcations qui font le commerce avec les îles voisines. A son extrémité S., est le fort Saint-Nicolas. Non loin de ce fort on trouve, au milieu d'énormes rochers, deux cavernes, dans lesquelles les eaux de la mer s'engouffrent, en faisant un bruit semblable à celui de deux soufflets de forge; les habitants du pays les appellent *Fuelle del diablo* (soufflet du diable). Après ce que nous avons dit de la *Cueva de la ermita*, nous ne ferons que signaler, toute curieuse qu'elle est, à deux milles au S. de Ciudadela, la grotte nommée *Cava Perella*.—Enfin, dans le voisinage de cette grotte, nous mentionnerons une caverne remplie d'une eau verdâtre et salée, qui vient probablement de la mer. — Les seuls îlots qui méritent d'être cités, parmi ceux qui entourent Minorque, sont l'îlot de *Colon* à l'E., et celui de *Ayre*, au S.

IVIÇA.

L'île d'Iviça que les Romains appelaient Ebusus, et que les Espagnols nomment *Ibiza*, est la plus grande des anciennes Pytyuses. Elle est éloignée de 90 kil. N.O. du cap Saint-Martin, sur la côte d'Espagne, et de 79 S. O. de Majorque. Sa superficie est de 40 kil. de long sur 17 de large, et sa population de 21,000 hab.

Le climat d'Iviça est doux et sain; les brises et les vapeurs de la mer tempèrent les chaleurs de l'été, et l'hiver le thermomètre de Réaumur ne descend jamais au-dessous de 12°.

Le sol d'Iviça est élevé et couvert de montagnes garnies d'arbres toujours verts, de pins, de sapins et de genévriers; les cimes de ces montagnes sont couronnées de tours pour découvrir les vaisseaux dans la haute mer et les signaler; à leurs pieds sont d'agréables et fertiles vallées. Le sol, quoique pierreux, se prête à toutes les cultures et en particulier à celles de l'olivier, de la vigne et du blé. Si ses habitants étaient plus actifs et faisaient rendre à leur île tout ce dont elle est capable, ils pourraient exporter des céréales, du vin, de l'huile, des fruits, des troupeaux, etc. Le seul commerce extérieur auquel ils se livrent est celui du sel, dont on fait le plus grand cas dans le N. de l'Europe.

Les Iviçans sont en général d'une taille moyenne, bruns et agiles. Leur langue est une corruption de l'ancien Limousin. Ils sont braves et l'ont souvent prouvé en repoussant les attaques des corsaires qui, à la fin, n'osaient plus descendre sur leurs côtes.

« Le costume des paysans, dit Maltebrun, consiste en une veste courte et un pantalon étroit qui descend à mi-jambe; leur coiffure est un bonnet de laine rouge, et leur chaussure consiste en *spartilles*, ou semelles de jonc terminées en pointes recourbées comme des sabots, et attachées avec des cordes du même végétal. Celui des paysannes est plus élégant; un vaste chapeau rond, un peu penché sur l'oreille, recouvre une guimpe (*rebozillo*) qui leur enveloppe le menton et descend jusqu'à la ceinture. Cette guimpe, ouverte par derrière, laisse flotter une longue tresse de cheveux noirs; trois colliers de différentes grandeurs, dont deux

supportent une croix, s'étagent sur leur poitrine; un tablier étroit, richement brodé, tranche sur la couleur noire de leur jupon, et la spartille recourbée est, comme chez les hommes, leur principale chaussure. »

L'île d'Iviça est divisée en 5 parties que les habitants appellent *Cuartones*, savoir : la Plaine de la ville, Sainte-Eulalie, Balanzar, Pormany et les Salines.

Le premier comprend **Iviça**, capitale de l'île, avec 5,000 hab. Cette ville, bâtie sur un rocher escarpé, est bien défendue à l'est et au sud; elle a une forteresse construite du temps de Charles V. Sur un bastion du côté de l'intérieur de l'île, on voit une statue équestre. Iviça a deux portes : la *Nueva* et celle *del Principal*, un hospice, deux hôpitaux, un collège, etc. Ses rues sont montueuses et mal pavées, et ses édifices, y compris la cathédrale, construite au milieu du XVII^e siècle, peu remarquables. Le port d'Iviça, quoique vaseux, est assez commode; c'est le plus grand et le mieux abrité de l'île.

Le *cuarton* de Santa-Eulalia, au N.-E. du précédent, occupe un territoire d'environ 23 k., et compte au moins 700 maisons assez rapprochées, sans pourtant former aucun village; elles sont habitées par 5,000 personnes, que se partagent deux paroisses : *Santa-Eulalia* et *San-Juan*. Il est arrosé par une petite rivière.

Celui de Balanzar est le plus petit; il n'occupe guère que 17 k., et n'a que 400 maisons et une église, *San-Miguel*. A l'embouchure de deux ruisseaux est le petit port de San-Miguel; 2,500 h.

Celui de Pormany a un territoire de 23 kil., et confine avec le précédent et ceux de Salinas et d'Iviça. Le sol est en général montueux; on y voit cependant une grande plaine très-fertile. Ses feux sont au nombre de 480, et celui de ses habitants passe 2,500.

Enfin celui des *Salinas*, ainsi nommé du sel qu'on y trouve, n'a

que 12 kil. d'étendue et guère plus de 200 maisons. Au S. on trouve une belle plaine où est située l'église paroissiale de Saint-Georges.

Ces cantons forment aujourd'hui un égal nombre de districts municipaux, dont les chefs-lieux sont: Ibiza, san Juan Bautista, Santa Eulalia, san José et san Juan Antonio Abad. L'île de Fromentera, dont nous allons parler, forme un district séparé.

L'île d'Iviça n'a pas de chemins, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux sentiers que suivent habituellement les gens du pays; on ne trouve de routes à peu près passables que celles qui conduisent des salines au point de la côte où se font les chargements.

Les principaux îlots qui entourent Iviça sont : à l'O. les *Conejeras* (îles aux Lapins); à l'entrée du port, les *portes d'Iviça*; à l'E. *Santa-Eulalia*; au-dessus de celle-ci *Tagamago*, etc. Quoique quelques-uns de ces îlots soient assez étendus, ils ne sont pas habités; mais, à certaines époques de l'année les Iviçins y envoient paître leurs troupeaux.

FROMENTERA.

Au S. d'Iviça se trouve l'île de Fromentera (*Formentera*) qui a 22 kil. dans sa plus grande longueur, et 17 dans sa plus grande largeur. On croit que son nom lui vient de la grande quantité de froment qu'elle produit eu égard à sa petite étendue.

« Sa population est de 1,600 personnes, dont les maisons sont dispersées dans la campagne et sur les côtes. On s'est plu, dit Maltebrun, à présenter cette île comme infestée de serpents, de loups et de renards; mais les seuls animaux que renferment ses bois et ses prairies, sont des chèvres et des moutons devenus sauvages; ses rivages sont garnis de ces grands oiseaux échassiers connus sous le nom de flamants. »

HUITIÈME SECTION.

ESTRÉMADURE.

L'antique région d'Estrémadure, dont nous parlerons dès à présent puisque cette section de notre travail lui est presque exclusivement consacrée, ne figure plus, de même que l'Andalousie, la Castille, la Manche, parmi les divisions actuelles de l'Espagne administrative.

L'Estrémadure s'étend depuis le 38^e jusqu'au 40^e degrés, en latitude N. ; depuis le 9^e degré et demi jusqu'au 12^e, en longitude calculée d'après le méridien de l'île de Fer. Elle a pour limitrophes : au N. et au N.-E., le royaume de Léon et la nouvelle Castille, au S. et au S.-E. les anciens royaumes de Séville et de Cordoue, à l'O. le royaume de Portugal. Son étendue est de 260 kil. du N. au S., de la sierra de Gata à la sierra Morena, et de 198 de l'E. à l'O. dans sa plus grande largeur. Elle occupe ainsi une étendue de 1,211 lieues carrées. Ces limites sont naturelles et formées de toutes parts par des montagnes. Au S., c'est la sierra-Morena qui la sépare de l'ancienne Andalousie (province de Cordoue, de Séville et de Huelva), à l'E., c'est une branche de l'ancienne chaîne qui remonte depuis le point où se rencontrent les limites de Séville et de Cordoue jusque vers le Guadiana de l'autre côté duquel s'étend, dans la même direction, la sierra de Guadalupe qui rencontre le Tage, et au N. du Tage une ligne qui coupe les plaines de Plasencia jusqu'à la sierra de Gredos. De ce point, les limites sont formées de l'E. à l'O. par les montagnes de Bejar (v. p. 184) par les rochers presque inexplorés des Batuécas (p. 180), et par la sierra de Francia, de l'autre côté de laquelle s'étend la province de Salamanque; enfin, vers l'O., l'Estrémadure est séparée du Portugal par la sierra de Gata, par la rivière d'Eljas qui descend jusqu'au Tage, et du Tage au Guadiana par la sierra de Portalegre.

Les difficultés de l'administration sur une étendue de pays aussi considérable, coupée par deux grands fleuves et par de nombreuses ramifications de montagnes, avaient depuis longtemps fait ressortir la nécessité de la diviser; la royauté de 1810 l'avait coupée en préfectures; l'organisation de 1833 en fit deux provinces. Estrémadure (*estrema tierra*) est aujourd'hui le nom d'une capitainerie générale à laquelle sont subordonnés les commandements militaires de ces deux provinces; Cacerès et Badajoz, les deux villes les plus importantes, sont devenues les deux chefs-lieux; mais Badajoz, siège de la capitainerie générale, a l'inconvénient d'occuper une position un peu extrême, inconvénient qui n'est point compensé par l'importance militaire de la place. L'autorité judiciaire, *audiencia*, siège, pour les

deux provinces, à Cacerès (v. p. 190), et elles sont placées sous la juridiction ecclésiastique des six diocèses de Badajoz, Plasencia, Coria, Tolède, Avila et Ciudad-Rodrigo.

L'Estremadure forme de nombreuses vallées et ne présente pas de grandes plaines de labour comme la Castille et la Manche. Son caractère particulier ce sont les vastes pâturages (*dehesas de pasto*), ressource immense pour les troupeaux émigrants des provinces du Nord (v. province de Léon), mais en même temps l'une des causes de la pauvreté du pays et de l'exiguité de la population, qui ne s'élève qu'à 707,000 âmes pour cette immense étendue de 1,200 lieues carrées, soit 59 individus par lieue. Les éleveurs et propriétaires de troupeaux qui jouissent depuis des temps illimités du droit de vaine pâture y sont en lutte constante avec les agriculteurs dont ils redoutent les tentatives; les propriétaires des terrains susceptibles de culture aiment mieux percevoir un droit minime de location que de travailler pour faire valoir un sol qui produirait abondamment; la contrée, comme dit Alexandre de Laborde, est presque entièrement réduite au triste état d'un pâturage forcé. D'un autre côté, les ordres militaires, les majorats, les grands propriétaires, les communautés et les chapitres ecclésiastiques, détiennent encore de vastes étendues de pays qu'ils immobilisent; il en résulte que ce territoire, qui pourrait nourrir et enrichir le tiers de la population de l'Espagne, fait vivre à peine quelques misérables habitants privés de travail. Ceux des *Estremeños* qui se sont consacrés à l'exploitation du sol ont sans doute compris quel pourrait être l'avenir de leur pays; la mesure lente, mais maintenant irrévocable, de la *désamortisation* des biens du clergé amènera sans doute un résultat heureux en divisant peu à peu la propriété; les efforts dans ce sens seront secondés par la possibilité de rendre le Tage et le Guadiana navigables à peu de frais, par les facilités que présentent, pour l'irrigation des terres, les nombreux cours d'eau que sillonnent les vallées; mais cette transformation du pays sera bien lente encore parce qu'il y manque ce qu'il y faudrait à presque toute la moitié de l'Espagne, plusieurs millions de bras laborieux.

Les produits en céréales ont néanmoins quelque importance dans certaines parties de la province de Badajoz, sur les bords du Guadiana et dans la campagne de Barros; on y récolte aussi de l'huile et du vin. Dans celle de Cacerès nous devons aussi citer des fruits excellents, des oranges, des limons, des pêches, des fraises; dans toute la partie qui avoisine la rive droite du Tage, un peu de vin et d'huile et une médiocre quantité de céréales.

L'industrie, dans toute la région, se borne à la fabrication d'objets de consommation dans les localités mêmes, et rien ne s'expédie au-delà. Le commerce est par conséquent à peu près nul, il est d'ailleurs réduit à une nullité plus complète par la contrebande assez active qui se fait sur la frontière de Portugal.

Nous ne parlons pas des mines; il en a été signalé un certain nombre, mais aucune n'est l'objet d'une exploitation sérieuse.

L'instruction publique compte, dans la province de Badajoz, 5 éta-

blissements d'ordre supérieur fréquentés par 663 élèves, et 177 écoles élémentaires recevant 16,400 enfants, c'est-à-dire 16 pour ‰ de la population; dans la province de Cacerès, 14,770 élèves pour 276 écoles, soit 22 pour 100.

La statistique criminelle présente, dans la province de Cacerès, un accusé sur 206 individus; dans celle de Badajoz un sur 269; et pour les faits d'homicides, plus fréquemment commis avec armes blanches qu'avec armes à feu, un coupable à Cacerès sur 265 individus, un à Badajoz sur 406. Celle-ci occupe le seizième rang, Cacerès le septième, dans l'échelle de criminalité des provinces espagnoles.

Ce qu'a dit M. de Laborde des Estrémeños est encore vrai aujourd'hui. Placés dans un pays qui semble être isolé de tout autre, et où les occasions de communiquer avec les différentes parties de la monarchie espagnole ne sont pas fréquentes, ils se concentrent en eux-mêmes et s'abandonnent à leur propre existence. Ils ne connaissent ni les agréments de la vie, ni les moyens de se les procurer. Le peu d'usage du monde leur en fait redouter la fréquentation et les éloigne de la société. De là vient qu'ils paraissent taciturnes et qu'ils sont peut-être les plus sérieux de tous les espagnols. Ils craignent l'abord des étrangers, ils fuient leur compagnie, et se plaisent à rester confinés toute leur vie dans leur province. Un certain dégoût pour l'occupation et le défaut de connaissances les éloignent du travail et les retiennent constamment dans l'oisiveté.

« Ils ont d'ailleurs des qualités excellentes; ils sont francs, sincères, remplis d'honneur et de probité, lents à former des entreprises, mais fermes dans leurs projets et constants dans leurs idées. Ils ont toujours été d'excellents guerriers; ils sont énergiques et robustes, supportant sans murmure les fatigues et les dangers de la guerre; ils y ont toujours développé un courage remarquable.

« L'Estrémadure a donné le jour au fameux don Garcia de Paredès, à plusieurs des conquérants de l'Amérique, à Fernan-Cortez, à Francisco Pizarre, au marquis del Valle de Goanaca et à d'autres de leurs compagnons d'armes. »

ROUTE 95.

DE MADRID A BADAJOZ (373 kil.)

ET A LA FRONTIÈRE DU PORTUGAL.

Un chemin de fer qui s'embranchera sur la ligne d'Alicante, à Alcazar de San Juan, mettra prochainement Madrid en communication avec Badajoz, et avec la ligne portugaise de l'Est, venant de Lisbonne à Elvas et à la frontière espagnole. Quant à présent, le voyage se fait par la malle-poste (*silla correo*) jusqu'à Badajoz. De cette ville partent les malles-poste

portugaises qui vont jusqu'à une lieue au-delà de *Vendas Novas*, où les voyageurs prennent le chemin de fer (56 kil.) jusqu'à Barreiros; un vapeur les attend et les conduit à Lisbonne.

On sort de Madrid par la porte de Ségovie, on passe le Manzanarès sur le pont du même nom, laissant à droite la *Casa del Campo* et l'ancienne *carretera* de Castille. On rencontre sur la route une fontaine publique, une briqueterie, et plus loin la chaîne de péage de la *Venta de Alcorcon*, dépendant d'un village qu'on traverse à 11 kil. de Madrid et dont l'unique

importance consiste en quelques fabriques de verre commun pour l'usage de la capitale. Un chemin, qui se détache de la route à la sortie d'Alcorcon, conduit à la petite ville de Villaviciosa, où se trouve un assez grand nombre d'habitations de campagne, de jolis jardins produisant de bons fruits, et un ancien château qui a servi de prison, à deux époques éloignées, à des favoris célèbres, à Antonio Perez et à Godoy. Ferdinand VI y mourut en 1759. Le château de Villaviciosa est aujourd'hui occupé par l'école forestière, établissement bien dirigé.

5 kil. 1/2 (16 kil. 1/2) *Mostolès*, bourg de 1,110 hab. situé dans une plaine arrosée par le rio Guadarama qui descend vers le Tage et qu'on traverse sur un pont à quelque distance au-delà du bourg.

11 kil. (27 kil. 1/2) *Navalcarnero*, petite V. de 4,000 hab. bien bâtie et très-renommée pour ses raisins. Les vins qu'on y fabrique servent à l'alimentation de Madrid qui en tire 30 à 40,000 arrobes par an (6,400 hectol.).

11 kil. (38 kil. 1/2) *Valmojado*, v. de 825 hab. sans intérêt.

17 kil. (55 kil. 1/2) *Santa Cruz de Retamar*, bourg de 1,650 hab., mal bâti et malsain en raison des marécages qui l'entourent. Ses habitants font un commerce assez considérable de charbon.

11 kil. (66 kil. 1/2) *Maqueda*, v. de 370 hab., comprenant une centaine de maisons basses, bâties en briques et en terre, de misérable apparence, fort éloignées les unes des autres, formant des rues irrégulières, non pavées, affreusement sales. On y remarque un vieux château à moitié ruiné et de nombreux vestiges d'une antiquité qui remonte à l'époque romaine. On y traverse, sur un pont de construction récente, le rio Maqueda qui descend vers le Tage et donne une remarquable fertilité aux terrains très-cultivés qu'il parcourt.

5 kil. 1/2 (72 kil.) *Santa Ollala*,

v. de 905 hab. bien bâti, dont le territoire produit une grande abondance de grains. On traverse au-delà (11 kil.) *el Bravo* et (11 kil.) *Sotocochinos* ou *Casalégas*, deux misérables localités à moitié désertes. On passe l'Alberge avant d'atteindre

11 kil. (105 kil.) **Talavera de la Reina**, V. de 7,596 hab., chef-lieu de district ou de *partido*, dépendant de la province et du diocèse de Tolède. Cette ville est située dans une charmante plaine fertilisée par le Tage, qui passe au pied de ses murs au S. et sur lequel est jeté un pont immense en pitoyable état, long de 400 mètr. et formant 35 arches. Le Tage y traverse de magnifiques jardins et fait mouvoir quelques usines. L'un de ces jardins, nommé la Alameda, forme un charmant bosquet qui procure, dans la belle saison, la plus agréable fraîcheur, et qu'habitent une foule d'oiseaux de toute espèce.

L'intérieur de la ville ne répond pas aux dehors. Ses anciennes murailles sont en partie ruinées; les rues sont tortueuses, étroites, mal pavées, sans édifices dignes d'être cités. L'église collégiale (*Santa Maria la Mayor*) est gothique et à trois nefs, mais sans grâce et sans aucune élégance d'ornement. On en compte plusieurs autres appartenant aux anciens couvents et qui méritent de fixer l'attention du voyageur: celle des Dominicains, avec trois mausolées, d'une belle exécution; celle des Augustins - Déchaussés et celle des Hiéronymites. Il s'était établi à Talavera, sous le règne de Ferdinand VI, des fabriques de soie qui avaient promptement acquis une certaine importance; on en tirait de belles étoffes, des damas et des galons; cette industrie est considérablement déchue. On fabrique aujourd'hui beaucoup de poterie commune qui s'expédie dans l'Estrémadure et dans les deux Castilles.

Talavera a été surnommée Tala-

vera de la Reina, parce que le roi Alfonso XI la donna comme douaire à sa femme Doña Maria, fille du roi de Portugal. On retrouve dans les mœurs locales quelques usages curieux et de très-anciennes traditions.

La plaine qui précède Talavera et la montagne qui s'élève sur la gauche de la ville ont été, en 1809, le théâtre d'une bataille sans résultat pour nos armes et dans laquelle 50,000 Français, sous les ordres de Joseph et des généraux Victor, Sebastiani, Villate, Lapisse, Jourdan, furent engagés contre 16,000 Anglo-Espagnols, commandés par sir Arthur Wellesley et don Gregorio de La Cuesta. Cette armée alliée s'était réunie entre Plasencia et Talavera. Joseph, à la tête de forces importantes, comptant d'ailleurs sur le concours du maréchal Soult attendu de Salamanque à Plasencia, s'était porté en avant de Madrid; et déjà le 26 juillet, entre Torrijos et Alcabon, La Cuesta, qui s'était imprudemment avancé, avait été rudement ramené par une partie des troupes du maréchal Victor. Ce premier engagement était de bon augure; Victor, devançant l'armée française, passa vivement l'Alberche, rencontra la brigade Mackensie, qui formait l'arrière garde anglaise, et lui causa une perte considérable.

Ces premiers succès enhardirent le maréchal; l'armée combinée était tout entière devant lui dans une forte position, séparée de ses troupes par un ravin et couverte par de nombreuses plantations d'oliviers. Victor attaquant seul, à une heure avancée de la soirée, rencontra devant lui une forte artillerie, des mamelons couverts de troupes, et fut obligé de se replier. Le lendemain, 28 juillet, il attaqua de nouveau espérant réparer seul son échec de la veille, et sans attendre qu'il fût couvert par le reste de l'armée qu'il engageait ainsi à l'avance et sans plan concerté. Cette seconde tentative,

aussi infructueuse que la première, fut faite sous un feu terrible; elle coûta d'énormes pertes et Victor fut encore une fois contraint de se retirer. A dix heures du matin, Joseph arriva avec le reste de l'armée, réunit le maréchal Jourdan, le maréchal Victor, le général Sebastiani, et tint conseil sur le parti qui restait à prendre. Jourdan se prononçait contre l'idée de livrer bataille; Victor insistait pour se dédommager de ses deux attaques infructueuses. On résolut d'engager l'action; elle commença à deux heures de l'après-midi. De part et d'autre on se battit avec un rare acharnement; des engagements partiels sur plusieurs points de l'attaque furent favorables à nos armes et, malgré de douloureux accidents, malgré la mort du général Lapisse, tué à la tête de sa division, ce qui causa un instant quelque trouble dans le corps d'armée de Victor, les Anglais, vers le soir, mitraillés par nos batteries, ayant presque toute leur artillerie démontée, étaient ébranlés et un dernier effort allait décider de la journée. Mais Joseph, voyant la nuit s'approcher et jugeant la victoire encore douteuse, n'ayant ni l'habitude ni la tenacité du champ de bataille, voulut suspendre l'action sauf à recommencer le lendemain. La nouvelle d'un mouvement des troupes espagnoles de Venegas devant Aranjuez et Madrid lui fit craindre d'être tourné; il fit donner au maréchal Victor le signal de la retraite qui s'effectua lentement, sans précipitation, sans mouvement offensif de l'ennemi, avec tous les blessés, tous les bagages, toute l'artillerie, sauf huit pièces engagées dans un champ d'oliviers. De part et d'autre les pertes avaient été considérables: foudroyés par notre artillerie, les Anglais avaient eu 7 à 8 mille hommes hors de combat, et de notre côté le nombre n'était pas moindre. On ne pouvait dire que la bataille eût été perdue, et ce-

pendant l'Espagne et l'Angleterre crièrent victoire ; la Junte centrale espagnole décerna à Sir Arthur Wellesley le grade de capitaine général de l'armée, et le gouvernement anglais lui donna le titre de lord sous le nom de vicomte Wellington de Talavera.

Cette bataille mémorable, « l'une des plus importantes de la guerre d'Espagne et l'une des plus instructives (M. Thiers), » n'a pas suffi à la gloire de Talavera ; c'est dans ses murs qu'eut lieu, en 1833, la première manifestation carliste, trois jours après la mort de Ferdinand VII. Les chefs du mouvement furent arrêtés et fusillés à Talavera même.

Des routes ou des chemins conduisent de Talavera à Tolède (V. R. 62), à Plasencia (V. R. 63), à Avila, à Guadalupe, par Puente del Arzobispo où l'on passe le Tage sur un vieux pont assez remarquable de onze arches en pierres de taille, commandé par deux châteaux qui s'élèvent au milieu de la rivière.

Guadalupe, situé au milieu des montagnes de ce nom, est célèbre par son monastère de Hieronymites qui possède une image très-vénérée de Notre-Dame, apportée de Rome à Séville par l'archevêque Saint-Léandre. Cette image, enfouie dans les montagnes de Guadalupe lors de l'invasion des Maures, y fut retrouvée par un pâtre, et devint l'objet d'un culte presque général en Espagne. L'église du couvent est un beau vaisseau dans lequel on remarque surtout une sacristie qui passe pour la plus belle de l'Espagne, et dans la chapelle de la Vierge, auprès de la sainte image, de belles peintures de Zurbaran et de Luca Giordano. L'église, magnifiquement dotée par les rois, possède beaucoup de choses précieuses, de saintes reliques et les tombeaux de plusieurs personnages. La distance de Talavera est de 90 kil. ; le chemin est très-accidenté et des plus pittoresques,

mais peu praticable autrement qu'à cheval.

La plaine qu'on traverse au sortir de Talavera, en laissant le Tage à une assez grande distance sur la gauche, est belle et bien cultivée. On n'y rencontre, pendant un long parcours de 28 kil., que le v. de *Torralba* (310 hab.). On laisse à 5 kil., sur la gauche, entre la route et le Tage, la pet. V. de *Calera* (2,900 hab.).

6 kil. (139 kil.). *Oropesa*, pet. V. de 1,800 hab., située sur une hauteur à droite de la route. C'est une vieille cité encore entourée de murs, mal bâtie, dominée par un vieux château, et dans laquelle on remarque un édifice assez important, autrefois le palais des comtes d'Oropesa. Cette ville appartient encore à la province de Tolède.

11 kil. (150 kil.). *La Calzada de Oropesa*, bourg de 1,164 hab., mal bâti et sans intérêt. On rencontre un peu au delà la limite des deux provinces, et l'aspect du territoire change presque aussitôt. Le terrain est partout en friche, laissé en pâturages ou cultivé sur quelques points seulement, et moins garni d'arbres que la Castille. On ne rencontre aucune habitation jusqu'à

22 kil. (172 kil.). *Navalmoral de la Mata*, pet. V. de 3,000 hab., avec quelques édifices d'une certaine apparence.

11 kil. (183 kil.). *Almaraz*, v. de 500 hab., situé à env. 5 kil. au N. du Tage, sur lequel est jeté l'un des ponts célèbres de l'Espagne. Il fut construit vers le milieu du xvi^e siècle, à l'époque la plus brillante de la monarchie espagnole. Il est d'une beauté et d'une solidité qui peuvent le faire comparer aux meilleurs ouvrages des Romains. Il est appuyé des deux extrémités sur des rochers, et forme deux arches portées par trois piles énormes pareilles à des tours. Celle du milieu, fondée sur un rocher, forme une espèce de place circulaire. L'arche du côté

du N., sous laquelle passe la rivière, mesure près de 20 mètr. de hauteur et 42 mètr. d'ouverture; l'autre arche est haute de 18 mètr. sur une ouverture de 33 mètr. seulement. Dans son ensemble le pont a 162 mètr. de long, 34 d'élévation et 7 mètr. de largeur. Il fut construit aux frais de la V. de Plasencia dont il porte les armoiries.

Le Tage franchi, la route se dirige en ligne droite, du N. au S., à travers ce vaste bassin montagneux qui s'étend entre le Tage et le Guadiana, rencontrant d'abord (5 kil. 1/2) *Lugar Nuevo*, et à semblable distance *las Casas del Puerto*, groupe de maisons sans intérêt, à l'entrée d'une ligne de montagnes dans lesquelles on s'engage, et qui vont rejoindre à l'E. la sierra de Guadalupe. Au delà de ce passage on descend vers

11 kil. (205 kil.) *Jaraicejo*, très-ancienne pet. V. réduite aujourd'hui à une population de 1,100 hab. Elle est située sur la pente S. d'une colline que couronne une tour mauresque, et entourée d'un territoire qui serait propre à la culture des céréales.

On traverse, à quelque distance, le rio Almonte sur un beau pont de neuf arches en pierre, et de 60 mètr. de longueur. Au delà de ce pont on retrouve la montagne; des côtes rudes et souvent dangereuses conduisent au *Puerto de Miravete*, défilé autrefois redouté des voyageurs, et qui était fort mal hanté. On descend peu à peu de ce point, rencontrant à 11 kil. de *Jaraicejo* le v. de *Carrascal*, et plus loin

11 kil. (227 kil.) **Trujillo**, V. ancienne, de 4,800 hab., autrefois très-considérable, chef-lieu de district de la province de Cacerès. Située sur une montagne dont elle occupe les hauteurs et les flancs du côté du N., cette ville se divise en trois parties, le château, la vieille ville et la cité. Le château était très-fortifié, et il présente encore un aspect imposant.

La vieille ville est entourée de murailles flanquées de hautes tours et garnie d'une place d'armes. C'était là qu'habitait la noblesse, et on en voit encore les maisons presque toutes garnies de tours, de sarbacanes, de meurtrières, et ornées des armoiries de leurs anciens possesseurs. Les rues de cette partie de la ville sont tortueuses, étroites et fort incomplètement pavées. Dans la ville moderne qui s'étend sur la pente de la montagne et jusqu'à la plaine, se trouvent des rues plus régulières et des habitations d'un style moins féodal. La place, qui est carrée et d'une belle régularité, est entourée de portiques. Peu d'édifices sont de nature à attirer particulièrement l'attention du voyageur, qui visitera cependant avec quelque intérêt la salle principale de la maison de ville où se trouve une bonne peinture représentant *Guzman le Bon témoin du meurtre de son fils*; puis, parmi les églises, *Santa Maria la Mayor*, que surmonte une tour fort ancienne attribuée à Jules César, et qui a valu à Trujillo son ancien nom de *Turris Julia*; *San Martin*, dont l'architecture a quelque mérite artistique; *Santiago*, très-ancien édifice compris dans la vieille ville, et dont le rétable gothique est digne d'attention. On remarque encore dans la ville l'escalier de la maison des comtes del Puerto.

Trujillo a peu d'industrie; les cinq-sixièmes de son territoire sont en pâturages et on y élève une grande quantité de bestiaux qui font la ressource la plus importante du pays. Une route conduit à Cacerès située à 36 kil. à l'O. (v. R. 96).

En quittant Trujillo, on passe le rio Salor, on continue à parcourir une ligne de montagnes dont on franchit le point culminant (17 kil.) au *Puerto de Santa-Cruz*. Au-delà, on redescend dans la plaine, et l'on rencontre successivement (7 kil.) *Villamegia*, v. de 778 habi-

tants où l'on passe le rio Burdalo, puis (11 kil.), *Miajadas*, pauvre petite ville de 4,200 habitants, au-delà de laquelle on retrouve la même rivière qu'on traverse de nouveau sur un assez beau pont. On passe (16 kil.) à la *Venta de la Guía* et (15 kil.) à *San Pedro*, petite localité sans aucun intérêt, de même que celle de (5 kil. 1/2) *Trujillanos*, située au milieu de bois de chênes et qui précède

9 kil. 1/2 (308 kil.) **Mérida**, (HÔTELS : *del León*, *de las diligencias*, *de Badajoz*). V. de 5,000 hab., chef-lieu d'un district judiciaire dépendant de la province de Badajoz. Autrefois grande, peuplée et des plus florissantes, Mérida n'offre plus aujourd'hui qu'une faible image de ce qu'elle fut dans les temps anciens. Ce fut une des villes où les Romains s'efforcèrent le plus à donner des preuves de leur grandeur et de leur magnificence, et c'est aujourd'hui l'une des plus pauvres et des plus négligées de la monarchie espagnole. « Tout y retrace encore sa grandeur passée, disait M. de Laborde, tout y annonce la puissance de ses anciens maîtres; on ne peut y faire un pas sans marcher sur les restes de quelques monuments, sans y apercevoir de tous côtés les déplorables vestiges de son antique splendeur. » Ses murailles, dit la chronique du roi Rodrigue, avaient six lieues de circuit; on y comptait 3,600 tours, 84 portes, 5 châteaux; elle était gardée par 80,000 fantassins et 10,000 cavaliers. On remarque encore, parmi les plus célèbres de ses anciens édifices, l'arc-de-triomphe de Trajan, aujourd'hui nommée *el arco de Santiago*, construit en pierres énormes; l'une des anciennes forteresses, baignée par le Guadiana; le temple de Diane, aujourd'hui palais du comte de los Corbos, où l'on admire 40 colonnes hautes de près de 11 mètr., et d'autres vestiges d'une grande magnificence; le temple de Mars dont il a survécu quatre beaux

fragments en marbre; l'amphithéâtre, dont les ruines sont appelées par les habitants les *Siete sillars*; la *Naumachia*, dont on ne retrouve plus que la forme, et qu'on nomme vulgairement le bain des Romains; le cirque, où pouvait tenir, dit-on, une population égale à celle que renferme aujourd'hui l'Estrémadure; le célèbre aqueduc, qui s'élevait sur trois étages d'arcades à près de 25 mètr. de hauteur et dont il reste aujourd'hui une trentaine de piliers que les habitans appellent *los Milagros*. Un autre aqueduc encore parfaitement conservé, également attribué aux Romains, amène les eaux d'une distance de 6 kil.; il compte cent quarante arcs. Enfin il faut citer le fameux pont du Guadiana, long de 780 mètr., haut de 10 mètr., large de 6 mètr. 1/2 et qui compte 64 arches en plein cintre. Toutes ces richesses des temps anciens justifiaient cette parole du maure Rasis : « *Que non ha home en el mundo que cumplidamente pueda contar las maravillas de Merida* » qu'il n'y a pas un homme au monde qui puisse énumérer exactement les merveilles de Mérida. »

Aujourd'hui Mérida compte 850 maisons, la plupart à un seul étage, incommodes, froides en hiver. Les plus importantes, parmi ces habitations modernes, sont celles de M. Segundo Pacheco, sénateur, de don Miguel Nogales, du comte de Fuenteblanca, et quelques autres de construction moderne. Les rues sont passablement pavées; la place de la Constitution est carrée et spacieuse, entourée d'arceaux, plantée d'arbres formant promenade avec une fontaine au milieu. Rien ne signale les églises, ni l'architecture, ni l'ornementation intérieure; l'une d'elles, *Santa-Maria*, a été en partie construite avec des fragments de colonnes recueillies dans les ruines romaines.

Mérida est sans industrie et sans autre commerce que la vente des

bestiaux élevés dans les vastes pâturages qui environnent la ville.

De Mérida à Jerez de los Caballeros, V. R. 96; à Cacerès, V. R. 97.

On sort de Mérida par le pont du Guadiana, laissant à gauche le village de *Calamante* et l'ancienne voie qui conduit de Cacerès à Séville par Llerena et Guadalcanal. On traverse, en longeant la rive gauche du Guadiana, une grande plaine sablonneuse formée par ce fleuve, qui fait mouvoir sur ce parcours un certain nombre de moulins à farine. On rencontre quelques plantations de vignes. À gauche se trouve le village de *Arroyo de San-Serban*, un peu plus loin à droite, la *casa de Cubillana*, ancien couvent de Templiers, et au-dessus, de l'autre côté du fleuve, l'ermitage de *la Virgen de Barbaño*, objet d'une grande dévotion dans toute la contrée, enfin

17 kil. (325 kil.) *La Posta de Peralès*, auberge et relai, qui précède

9 kil. 1/2 (334 kil. 1/2) *Lobon*, bourg de 1,130 hab., situé sur une hauteur qui domine d'un côté le cours du Guadiana, de l'autre une vaste plaine à l'extrémité de laquelle on découvre Mérida. Au sommet de la hauteur s'élève un ancien château dans les ruines duquel on retrouve des vestiges de l'époque romaine.

Un peu au-delà de Lobon on passe sur un pont le rio Guadajira, 5 kil. plus loin le rio Autrin; on traverse un bois de chênes, des vergers et des plantations d'oliviers; puis on arrive à

13 kil. 1/2 (348 kil.) *Talavera la Real*, petite ville de 2,560 hab., située à quelque distance du Guadiana, et sur la rive droite de la petite rivière de l'Albuera. Elle est sans importance, et le séjour en est malsain en raison des marécages qui l'entourent. On passe l'Albuera, un peu plus loin le ruisseau d'Ardilla; on suit une jolie vallée où se trouvent des fermes, des bois d'oliviers; à gau-

che s'élèvent quelques collines boisées, dont la dernière, nommée le *Cerro Gordo*, précède

17 kil. (365 kil.) *Badajoz* (*fonda de las tres Naciones; El Caballo blanco; los Caballeros*), V. de 22,000 hab., place forte; capitale de province, chef-lieu de la capitainerie générale d'Estrémadure, située sur la rive gauche du Guadiana, au confluent du ruisseau de Rivillas avec ce fleuve. La ville, entourée de fortes murailles, d'un large fossé et de défenses imposantes, occupe les pentes E., S. et O. d'une haute colline que couvrent les ruines d'un ancien château. Ses maisons sont bien bâties, la plupart à 3 étages, généralement élégantes, à façades peintes ou blanchies; les rues sont larges, propres, bordées de trottoirs, mais médiocrement pavées. La place de la Constitution, nommée aussi *Campo de San Juan*, est un vaste espace sur lequel se trouvent la cathédrale, le théâtre, des cafés, les principaux magasins, la maison de ville, et au milieu une promenade ou *Salon* planté d'arbres, lieu de réunion de la population élégante. Les édifices religieux n'ont rien de remarquable. La cathédrale est un monument solide, plutôt forteresse qu'église, construite à l'épreuve de la bombe, en vue de donner un asile sûr aux familles lorsque la ville est exposée au feu de l'ennemi. L'intérieur, divisé en trois nefs, offre quelques chapelles dignes d'attention, un maître-autel surchargé d'ornements de peu de goût, deux belles statues de Saint Jean-Baptiste et de N.-D. de la Conception, un riche tombeau de l'évêque Marin del Rodezno, un chœur avec une *silleria* artistiquement sculptée. Le cloître est grandiose et d'une belle exécution. Il n'y a rien à dire des autres paroisses. Parmi les anciens couvents on remarque encore celui de Santo Domingo, bien qu'il soit actuellement occupé par le présidial correctionnel.

La campagne qui entoure Badajoz est belle ; mais elle est presque entièrement occupée en pâturages ; on y élève des bestiaux renommés pour leur taille, surtout ceux de l'espèce bovine. Une petite partie du territoire est cultivée en blé ; sur les bords du Guadiana s'étendent quelques terrains maraichers produisant de beaux légumes et des fruits estimés.

L'industrie locale est à peu près nulle ; il en est de même du commerce, qui se borne à l'importation de quelques objets de peu de valeur. La contrebande de la frontière de Portugal le rend presque impossible.

Des routes peu praticables conduisent de Badajoz à Séville, à Olivenza, à Cacerès (V. ci-après).

La **frontière de Portugal** se trouve à 8 kil. à l'O. (373 kil). On s'y rend par la *carretera general*, en sortant de la ville par la porte de Las Palmas. On traverse le Guadiana sur un beau pont de 28 arches, dont la principale a 78 pieds (22 mètr.) d'ouverture. Il est long de 525 mètr., et large de 5 mètr. 1/2. Sa construction remonte à 1596. De l'autre côté du pont, on traverse une grande plaine, limitée par la petite rivière de Caya, qui forme la frontière entre les deux pays. On passe cette rivière à gué, et le plus souvent dans un bac, dont les passeurs habitent, sur la rive opposée, une baraque qui est dans les mauvais temps le seul abri que les voyageurs puissent trouver entre Badajoz et Elvas, la première ville portugaise, située à une lieue et demie de la frontière.

De la frontière à Lisbonne, 33 lieues ;
V. PORTUGAL, R. I.

Le maréchal Soult, voulant aider les opérations de l'armée de Portugal, commandée par Masséna, vint en février 1811, après avoir enlevé Olivenza le 23 janvier, mettre le siège devant Badajoz qui déjà, un an auparavant, avait répondu par des préparatifs

de défense à une sommation du maréchal Mortier. La place était solidement fortifiée, bien approvisionnée, défendue par une bonne garnison, sous les ordres d'un homme énergique, le général Menacho, et protégée par une armée de secours établie dans le camp retranché de Santa Engracia, au nord de la ville. Il y avait tout intérêt à ce que ce siège fût rapidement conduit ; la position de Masséna sur le Tage était critique, les secours de Soult lui étaient nécessaires. En attaquant résolument Badajoz d'un seul côté, ce résultat eût été promptement atteint ; mais on commit la faute d'investir la place entière, de l'attaquer mollement sur trois points différents, et avec des forces et des moyens insuffisants. Le temps était mauvais, les troupes étaient mal nourries et peu approvisionnées, et des sorties vigoureuses de la garnison ajoutèrent à ces difficultés qui retardèrent la marche du siège. Cependant un coup de main habilement conduit nous rendit maîtres du fort de Pardelera au centre de l'attaque. Ce succès présentant désormais aux opérations du siège un appui solide, le maréchal Soult songea à se débarrasser de l'armée de secours. Traversant le Guadiana de nuit au-dessus de Badajoz avec huit mille hommes de troupes fraîches, favorisé par un brouillard épais, il tomba sur le camp retranché de Santa Engracia, rompit les carrés espagnols, tua ou blessa 2,000 hommes, en prit 5,000 avec toute l'artillerie et des drapeaux, dispersa le reste, et, maître de cette position, intercepta toute communication de Badajoz avec le dehors. Ce résultat important ne hâta pas cependant la marche du siège, qui se prolongea sans incidents heureux jusqu'au commencement de mars. Le 8, on ouvrit le feu de la batterie de brèche, le 10 la brèche fut déclarée praticable. Un boulet de canon avait tué, pendant la durée du siège, le gouverneur Menacho ;

son successeur, moins énergique, voyant prêtes les colonnes d'attaque, arbora le drapeau blanc en signe de reddition.

« Nos troupes, dit M. Thiers, entrèrent le lendemain, 11 mars, dans Badajoz, ayant les deux généraux Soult et Mortier à leur tête. On fit 8,000 prisonniers, on trouva dans les magasins beaucoup d'artillerie et de poudre et deux équipages de pont. Cette conquête avait coûté 42 jours de tranchée ouverte, temps bien considérable, si on le compare à la durée des sièges de Ciudad-Rodrigo, de Lerida, Tortosa et même à celle du siège de Tarragone, qui eut lieu bientôt après. »

Notre paisible occupation ne fut pas longue. La brèche n'était pas encore relevée, lorsque le maréchal Bérésford, qui commandait une division anglo-portugaise, vint avec le concours d'une division espagnole investir la place par la rive gauche du Guadiana. Il choisit pour point d'attaque le fort San Cristobal. Le maréchal Soult, qui était à Cadix, accourut à marches forcées avec 17,000 hommes; l'armée combinée marcha au-devant de lui, le rencontra à la Albuera où eut lieu le combat que nous rapportons plus loin. Le siège fut repris, mais sans résultat, grâce à l'admirable défense de la garnison. « Rien, a dit M. Thiers, rien dans la guerre de sièges, si féconde chez les Français en faits admirables, ne surpasse la conduite de la garnison de Badajoz durant les mois d'avril, de mai et de juin 1811. » Plusieurs assauts furent victorieusement repoussés; mais cependant les vivres manquaient, les défenseurs, décidés à s'ensevelir sous les ruines de la place, étaient exténués de fatigues et de privations, lorsque l'approche d'une armée de secours composée des forces réunies du maréchal Soult et du maréchal Marmont, décida lord Wellington à lever le siège.

Il revint, le 16 mars 1812, avec 50,000 hommes et un immense

matériel; l'investissement fut complet, la défense fit cette fois encore des prodiges de valeur. L'assaut, livré le 6 avril, fut terrible. Un instant Wellington fut près d'ordonner la retraite; mais les assaillants purent pénétrer sur deux points affaiblis; les troupes qui défendaient les brèches furent prises à revers et obligées de se rendre ou de s'enfuir. « Le lendemain, dit encore M. Thiers, le gouverneur, le commandant du génie et l'état-major faits prisonniers, furent conduits au camp de lord Wellington qui, tout en les accueillant avec courtoisie, refusa cependant d'écouter leurs instances en faveur de la malheureuse ville de Badajoz. Ce n'était certainement pas à nous à solliciter pour les Espagnols, et aux Anglais à les punir de notre résistance; mais lord Wellington livra sans pitié la ville de Badajoz au pillage. Il ne fallait pas moins aux troupes qui avaient si vaillamment monté à l'assaut. »

ROUTE 96.

DE MADRID A CACERÈS (279 kil.)

PAR TRUJILLO.

Voir la route précédente de Madrid jusqu'à

227 kil. **Trujillo.**

En sortant de cette ville, on prend à l'O. un chemin neuf destiné, avant le projet du chemin de fer de Madrid à Badajoz, à former, entre ces deux villes une route desservant Cacerès. On traverse un bois de chênes, et, après trois heures de marche, on franchit, sur un pont, le rio Magusca. Au delà on rencontre une ferme nommée *Martin Rubio*, un pont sur la rivière de Gribanzo, la ferme de *Rollar* et la *Venta de la Masilla*, à 17 kil. de Trujillo.

A 5 kil. de la venta on passe sur un pont le rio Tameja; 11 kil. plus loin, on traverse à gué la rivière Gundiloba, laissant à gauche le bourg de *Sierra de Fuentes* (1,200 hab.)

Tout ce pays est peu accidenté et forme de grandes landes au milieu desquelles on aperçoit çà et là de rares plantations d'oliviers et quelques vergers d'arbres à fruits, et principalement de poiriers.

A 11 kil. de Sierra de Fuentès, 45 de Trujillo, 272 de Madrid, on arrive à **Cacerès**, V. R. 33, p. 190.

De Cacerès à Badajoz, R. 101.

ROUTE 97.

DE MÉRIDA A JEREZ DE LOS CABALLEROS (83 kil.)

Après avoir passé le beau pont de Mérida, on laisse à droite le *camino real* de Badajoz et l'on prend la direction du S. par un mauvais chemin carrossable, à travers une grande plaine assez bien cultivée, où l'on rencontre, sur le bord d'un ruisseau,

11 kil., *Torremejia*, v. de 150 hab., mal bâti, avec un palais appartenant au marquis de los Alamos.

11 kil. (22 kil.) *Almendralejo*, V. de 5,800 hab., située au milieu d'une belle campagne, sous un climat excellent, à jolies maisons bien bâties, ornées de façades peintes et de grandes grilles aux fenêtres. Les rues sont larges, droites, bien entretenues. C'est une des plus agréables localités de l'Estrémadure. Sur la place principale est une promenade plantée d'acacias, avec une fontaine abondante. Almendralejo possède une bonne plaza de Toros, un théâtre neuf, une église paroissiale de bon style et quelques couvents. Le territoire est bien cultivé en céréales, en légumes, planté de vignes et d'oliviers dont les produits sont abondants et estimés; il fait exception avec tout le reste de la province. Au delà s'étendent de grands pâturages.

En quittant Almendralejo, on laisse à droite les v. de *Aceuchal* et de *Villalva*; le chemin, mieux

entretenu que depuis Mérida, traverse des plantations d'oliviers jusqu'au hameau de la *Fuente del Maestre* (17 kil.), au delà duquel, sur un terrain qui devient accidenté, on rencontre de nouveaux bois d'oliviers et des moulins à huile mus par de petits cours d'eau.

On passe à gauche et tout près de *Villafranca de los Barros*, V. de 4,500 hab., sale et mal bâtie, entourée de terres grasses et argileuses qui ont valu à cette contrée la dénomination de *tierra de Barros* (terre de boue).

8 kil. (47 kil.) *Los Santos de Maimona*, V. de 4,200 hab., située dans une plaine, au pied de la sierra de San Cristobal, et sans aucun intérêt. Le territoire qui l'entoure est montagneux et peu fertile, il produit surtout des fèves et des garbanzos; on élève dans les pâturages une assez grande quantité de bestiaux. A Los Santos passe, en se croisant avec la présente route, le chemin venant de Badajoz (R. 99), et qui conduit à Séville par Monasterio et Santa Olalla.

8 kil. (55 kil.) **Zafra**, V. de 5,300 hab., située dans une belle vallée formée au N.-E. par les montagnes arides de San Cristobal, et à l'O. par celles de Castellon. Elle est de date fort ancienne, son nom indique qu'elle a appartenu aux Arabes, qui l'avaient entourée de murs. Il reste de cette époque un château en bon état, qui domine la ville à l'E., et des portes dont le caractère primitif a été modifié par des restaurations modernes. On remarque, parmi les principaux édifices, le palais des ducs de Zafra, orné de colonnes de marbre, la maison de la famille Daza, d'une belle architecture. La place de la Constitution est formée de constructions uniformes et entourée de larges galeries. Les rues sont droites et spacieuses, et l'aspect général de la ville, le soin que son édilité apporte à son entretien, l'acti-

tivité qui y règne, lui ont fait donner le surnom de *Sevilla la chica* (Seville la petite). Zafrá possède une seule église paroissiale, d'ailleurs peu remarquable, et un assez grand nombre de couvents, maintenant, en partie, changés de destination.

Les produits du sol sont abondants en huile, en vin, en blé et en légumes. L'industrie se recommandait surtout, autrefois, par la préparation des peaux. On corroyait à Zafrá des cuirs de bœuf et de vache venus d'Amérique et de Buenos-Ayres, des peaux de chèvre et de mouton de l'Estrémadure et des peaux de chevreau d'une telle finesse, qu'une paire de gants faits avec cette peau eût tenu dans une coquille de noix. Cette industrie est complètement tombée.

En quittant Zafrá, on traverse des vergers et des bois d'oliviers. Le terrain devient accidenté. Au bout d'une heure, on passe à une petite distance du petit v. et du couvent de la Lapa, avant d'atteindre

11 kil. (66 kil.) *Burguillos*, petite V. de 3,080 hab., située sur les flancs S. d'une haute montagne. *Burguillos* appartenait autrefois aux Templiers, mais il n'y reste aucun souvenir de cet ordre célèbre. Sa population actuelle s'occupe d'agriculture et fait un assez grand commerce de bestiaux. Il s'y tient à cet effet, le 10 août de chaque année, une foire importante. De *Burguillos* il faut trois heures de marche, au milieu de bois de chênes, pour atteindre

17 kil. (83 kil.) **Jerez de los Caballeros**, V. de 6,200 hab. Elle se nomma d'abord *Jerez de Badajoz*, et prit son nom actuel lorsque le roi Saint-Ferdinand l'eut donnée aux chevaliers du Temple. La ville ancienne, dont la fondation remonte à 1229, a presque entièrement disparu; sur ses ruines s'est élevée une ville nouvelle, encore entourée d'une muraille arabe percée de six portes et oc-

cupant les pentes d'une colline élevée. Ses maisons, bien bâties, d'une agréable apparence, sont toutes entourées d'orangers, de citronniers et d'autres arbres à fruits; les rues sont presque toutes larges, droites et bien pavées. Au sommet de la colline se trouvait autrefois une solide forteresse dont il ne reste plus que trois énormes tours et sur l'emplacement de laquelle on a élevé une caserne de cavalerie. Les églises paroissiales sont sans intérêt, rien ne signale les édifices publics; ce qui fait l'importance de *Jerez*, chef-lieu d'un *partido* de la province de *Badajoz*, c'est le mouvement agricole qui s'y opère et l'abondance des produits du territoire en céréales, en légumes, en plantes potagères, en fruits excellents, en vins, en huiles et en glands. On élève dans la campagne beaucoup de bestiaux, mais surtout des porcs d'une race estimée dont il se fait un grand commerce avec l'Andalousie. L'industrie se limite aux besoins de la localité.

ROUTE 98.

DE MÉRIDA A CACERÈS (56 kil.)

Avec la route qui précède, de Mérida à *Jerès de los Caballeros*, se croise, à *Los Santos*, le chemin qui va de *Badajoz* à *Seville* par *Monasterio* et *Santa Olalla*. On peut aller par conséquent de Mérida à *Seville*, et, au moyen de la route que nous allons décrire, de *Cacerès* à *Seville*. C'est, ainsi que nous l'avons dit p. 183, l'ancienne direction de la voie romaine qui conduisait de *Santander* à *Cadix*.

Sortant de Mérida au N., on rencontre à gauche l'aqueduc d'origine romaine, aujourd'hui complètement réparé, qui fournit la ville d'eaux potables; à droite est un lavoir de laines. On arrive ainsi à

3 kil. *Carrascalejo*, v. de 18 maisons formant une seule rue et entouré de pâturages.

2 kil. 1/2 (5 kil. 1/2) *Aljucen*, ancien v. arabe de 230 hab., situé entre deux petites collines et sur la rive gauche d'un ruisseau souvent à sec qui porte le même nom. — Pays triste et peu productif; on y élève des bestiaux.

On passe à gué le ruisseau d'Aljucen, torrentueux pendant les temps de pluie, et, après avoir traversé un site sauvage et accidenté, nommé *el Hoyanco*, qui était autrefois fort mal hanté, on parcourt pendant quatre heures un pays montagneux, planté de broussailles et de taillis, dépendant de la sierra de San Pedro. En descendant les pentes septentrionales de cette petite chaîne, on atteint

22 kil. 1/2 (28 kil.) *Casas de don Antonio*, bourg de 1,000 hab. situé sur les pentes S. d'une colline, dans un terrain généralement sablonneux et peu productif. A 11 kil. sur la gauche, et dans la montagne, se trouve la V. de *Montanchès* (5,600 hab.), chef-lieu de partido et que Charles-Quint, pendant sa retraite au couvent de Yuste, tenait en grande estime en raison de l'excellente qualité des jambons qu'on en tirait pour sa table. On prétendait que les porcs de Montanchès, où le gland n'est pas abondant, se nourrissaient surtout de reptiles auxquels ils faisaient une chasse active, et qu'à cette alimentation toute particulière tenait la qualité si appréciée de leur chair.

En quittant *Casas de don Antonio*, on passe sur un pont de pierre le rio Ayuela, puis on traverse un bois de chênes à l'issue duquel on rencontre

5 kil. 1/2 (33 kil. 1/2) *Aldea del Cano*, bourg de 1,200 hab., sale et misérable.

Un peu au delà on franchit le rio Salar sur un vieux pont. La route, en assez mauvais état, sur laquelle on ne rencontre que les galeras et les caravanes de mulets qui portent des laines de Cacerès à Séville, traverse, pendant quatre

heures, une contrée déserte. On ne retrouve quelques habitations et un peu d'activité qu'aux approches de

22 kil. 1/2 (56 kil.) **Cacerès**, V. p. 190.

ROUTE 99.

DE BADAJOZ A SÉVILLE (215 kil.)

On sort de Badajoz dans la direction du S., en passant au pied du fort de Picuriña. On traverse, à une petite distance de la ville, les grands pâturages de la Florida au delà desquels on arrive à

24 kil. *La Albuera*, v. de 450 hab. dont le nom est devenu célèbre en raison de la bataille, malheureuse pour nos armes, qui y fut livrée par le maréchal Soult à l'armée anglo-espagnole, le 16 mai 1811.

Badajoz, occupé par nos troupes, était assiégé par l'armée combinée sous les ordres du maréchal Beresford. Soult, laissant le maréchal Victor devant Cadix, partit avec 17,000 hommes de bonnes troupes pour venir secourir cette place qui, selon l'expression de M. Thiers, était son unique conquête. L'armée combinée, établie derrière le petit ruisseau de la Albuera, sur des mamelons peu élevés, comptait environ 30,000 hommes, parmi lesquels 12 à 13,000 Anglais. Le maréchal Soult attaqua le 16 au matin; malheureusement il y eut peu d'ensemble dans les mouvements; les Anglais eurent le temps, avant d'être attaqués, de deviner les dispositions de l'armée française et de porter le gros de leurs forces sur le point le plus menacé. Le maréchal qui conférait avec son chef d'état-major, ne vint sur le terrain que lorsque l'action était engagée, et malgré quelques succès partiels, des prisonniers et des drapeaux enlevés, nos divisions, mal conduites et gênées dans leurs manœuvres, furent obligées de se replier et de revenir en deça du ruisseau. On se sépara après un choc des plus sanglants, les Anglo-Espagnols

ayant près de 3,000 hommes hors de combat et nous environ 4,000. Le maréchal Soult ramassa ses blessés et alla prendre position à quelque distance en arrière, de manière à protéger encore la garnison de Badajoz.

La route franchit la rivière de la Albuera en quittant le village, et plus loin le ruisseau d'Autrin. A droite et à gauche on rencontre quelques rares maisons d'habitation, puis l'ermitage de *los Martires* avant d'atteindre

21 kil. (45 kil.) *Santa Marta*, bourg de 1,520 hab., placé dans un fond et dominé par de grands rochers. On parcourt une immense plaine toute en pâturages, arrosée par les rivières de Guadajira et de Zafra, que l'on traverse à quelque distance l'une de l'autre, pour arriver à

31 kil. (76 kil.) *Los Santos de Maimona* (V. p. 739), où l'on rencontre la R. 97 de Mérida à Jerez de los Caballeros. En quittant los Santos dans la direction du S.-E., la route se bifurque; l'un des embranchements conduit à *Llerena*, vieille ville de 5,000 hab., située au pied de la Sierra de San Miguel, l'une des ramifications septentrionale de la Sierra Morena; l'autre embranchement descend plus au S., laisse à droite Zafra et le chemin de Jerez, traverse (18 kil.) le hameau de *Calzadilla* et rencontre

5 kil. 1/2 (99 kil. 1/2) *Fuente de Cantos*, V. de 5,000 hab., chef-lieu de district, située dans une plaine, en avant d'une ligne de collines rocheuses, premiers contreforts de la Sierra Morena. Fuente de Cantos est une pauvre localité, sans aucun intérêt, dont toute la gloire est d'avoir donné le jour au célèbre Zurbaran, et qui n'a pas même conservé une peinture de ce grand artiste.

Sur la gauche et à 10 kil. dans la plaine, on aperçoit le bourg de *Montemolin*, plus loin à droite on laisse un chemin qui conduit à la *Calera*. La route s'engage dans les montagnes de la Sierra Morena et gravit lentement jusqu'à

17 kil. (116 kil. 1/2) *Monasterio*, petite V. de 3,000 hab., la dernière de l'Estrémadure. A son point le plus élevé passe la ligne de division des eaux des deux bassins de l'Estrémadure et de l'Andalousie; au N. coulent les affluents du Guadiana, au S. ceux du Guadalquivir; la limite politique des deux territoires est formée un peu plus loin par la *dehesa de Calilla*. La route, descendant sur le versant méridional de la chaîne, rencontre quelques fermes, (5 kil. 1/2) la *Venta del Culebrin*, un peu plus loin un pont sur le rio Cala, formant la limite des provinces de Badajoz et de Huelva, et enfin, encore dans les montagnes,

14 kil. (136 kil.) *Santa Olalla*, bourg de 1,100 hab., entouré de bois de chênes où il se récolte une quantité considérable de glands. On y élève des bestiaux et surtout des pores. La route, jusqu'ici carrossable, n'est plus praticable que pour les chevaux et les mulets; on y rencontre, à une heure de Santa Olalla (24 kil.), la *venta de Navalacebro*, puis

14 kil. (174 kil.) *El Ronquillo*, v. de 480 hab., dans une vallée où coulent, à 2 kil. à l'E. et à l'O. du village, les deux rivières de Calla et de Huelva, toutes deux tributaires du Guadalquivir. Le chemin suit une ligne parallèle au cours de ces deux rivières, coupe l'une d'elles sur un pont de pierre, ayant à gauche le v. d'Algarroba et à droite un chemin qui conduit à la Sierra d'Aracena. On passe à la *Venta del Chaparro* (11 kil.), puis à la *Venta de la Pajonosa* (8 kil.) au-delà de laquelle se trouve une chaîne de péage qui précède

47 kil. (210 kil.) *Santi Ponce*, bourg de 960 hab., construit sur l'emplacement qu'occupait autrefois la célèbre *Italica*, antique municipe romain, dont il ne reste plus que de rares souvenirs et qui fut la patrie de Trajan, d'Adrien, de Théodose et de Silius Italicus. *Santi Ponce* est aujourd'hui une

localité agricole dont le territoire est arrosé et quelquefois aussi inondé par le Guadalquivir et par le rio Huelva. Il s'y trouvait un vaste monastère de Hieronymites, dont on a fait un couvent de Re-pentines et dont l'église est devenue la paroisse du bourg. Du point élevé où est situé ce couvent, on découvre Seville et la fameuse tour de la Giralda.

2 kil. (212 kil.) *Camas*, bourg de 850 hab., dans une plaine sur le bord du Guadalquivir. Un peu au-delà de ce v., on rejoint la route de Huelva (R. 67, p. 554) avec la quelle on traverse le faubourg de Triana pour entrer, par le pont de fer, à

9 kil. (215 kil.) *Seville*, V. p. 526.

ROUTE 100.

DE BADAJOZ A OLIVENZA (22 k. 1/2).

Ce chemin sort de Badajoz dans la direction du S.-O., suivant parallèlement le cours du Guadiana, à travers un pays plat et sablonneux. On rencontre, après 3 h. de marche, la rivière de Valverde qu'on traverse sur un pont. Au delà, on laisse, sur la droite, le ham. de *Ramapullas*, faubourg de

22 kil. 1/2. *Olivenza*, V. de 6,300 hab., et place forte située auprès de la rive gauche du Guadiana, en face du Portugal. La muraille qui l'entoure forme un polygone de neuf côtés; une seconde enceinte, datant de 1306, occupe l'intérieur de la ville, et au centre, auprès de l'église principale, s'élève un château très-ancien que domine une belle tour de 40 mètr. de haut. Autour de la ville s'étend une belle plaine fertile couverte de jardins, de plantations de produit et de métairies. Dans l'intérieur, on rencontre quelques maisons bien bâties, des quartiers pour la troupe, un hôpital militaire, un hôpital de charité où l'on recueille les malades pauvres et les enfants abandonnés, et deux belles églises paroissiales. *Santa Maria del Castillo*,

la principale, est remarquable par l'élégance, la hardiesse et la légèreté des colonnes qui forment ses trois nefs. La seconde, *Santa Maria Magdalena*, offre un magnifique portail de marbre blanc à colonnes et pilastres d'ordre corinthien, soutenant un fronton triangulaire. L'intérieur est divisé en trois nefs, formées par des colonnes salomoniques supportant des voûtes gothiques; le rétable du maître-autel, de style platerresque, est une œuvre remarquable. La population s'occupe d'agriculture, récolte du lin, du vin, un peu d'huile, beaucoup de glands, et élève des bestiaux.

Olivenza communique avec *Elvas* et *Villavieosa* en Portugal, reliée à la première de ces villes par un chemin muletier et par un passage en bac sur le Guadiana, avec la seconde par une mauvaise route et un vieux pont commandé par la forteresse portugaise de *Jerumenha*. Les marchandises entrant par ces deux voies ne dépassent pas une valeur, constatée en douane, de 30,000 réaux, année moyenne. La contrebande fait le reste. La valeur des sorties s'élève à 420,000 réaux; elles consistent surtout en denrées et en argent monnayé. Olivenza, qui appartenait alternativement aux Portugais et aux Espagnols, était à ceux-ci en 1810, lorsqu'elle fut assiégée et prise, sans longue résistance, par l'armée du maréchal Mortier.

ROUTE 101:

DE BADAJOZ A CACERÈS (79 kil.)

Cette route sort de Badajoz au N., et traverse le Guadiana sur le pont dont nous avons parlé (p. 737). On passe au pied du fort San Cristobal au delà duquel on traverse, sur un bon pont, le rio Gebora qui vient du Portugal et se jette dans le Guadiana au-dessus de Badajoz. C'est sur les bords de cette rivière qu'eut lieu, lors du siège de Badajoz par le maréchal

Soult, un combat important qui eut pour résultat la dispersion de l'armée espagnole qui protégeait la défense de la place. Cette armée qui comptait 12,000 h. en perdit 7,000, toute son artillerie et un grand nombre de drapeaux (V. p. 737). La route remonte un instant cette rivière, puis, prenant la direction du N.-O., laisse à gauche la *casa del Comandante*, à droite la *casa de Periquitos*, franchit un petit cours d'eau et rencontre, dans une petite plaine entourée de montagnes,

34 kil. *La Roca*, v. de 140 hab.

Au delà de ce village, on gravit une série de côtes, et on pénètre au milieu de la Sierra de San Pedro, où se trouve

5 kil. 1/2 (39 kil. 1/2) *Puebla de Obando*, v. de 540 hab., situé au fond d'une vallée étroite; il est pauvre, mal bâti, ses habitants font un peu d'agriculture, élèvent

des bestiaux, des porcs, des chèvres, et beaucoup d'abeilles. On traverse la petite rivière *del Saltillo*, au delà de laquelle on s'élève de nouveau vers les hauteurs de la Sierra de San Pedro, où se trouvent deux *puertos* ou défilés, l'un *el puerto de Clavin*, praticable aux voitures, l'autre plus court, *el puerto de Sancho Caballo*, seulement accessible aux cavaliers. En descendant de ces défilés, on rencontre le rio de Ayuela qu'on traverse sur un pont, plus loin le rio Salor qu'on passe également, et sur les bords duquel s'élèvent quelques habitations de campagne, des fermes et des granges. En 1 h. 1/2, après le passage de cette rivière, et après avoir traversé une grande plaine peu cultivée et surtout occupée par des *dehesas*, on atteint

39 kil. 1/2 (79 kil.). **Cacerès**. (V. p. 190.)

FIN DE LA SECTION VIII.

SUPPLÉMENT A LA PREMIÈRE SECTION.

ROUTE 25 BIS.

DE VIGO A TUY

où se fait la communication du Nord-Ouest de l'Espagne avec le Portugal. (34 kil.)

(V. les R. 24 et 25, pages 161 et 164.)

En quittant Vigo, on suit en sens inverse la route indiquée au 2^e alinéa de la p. 162, pour atteindre

17 kil. *Porrino*.

A partir de ce v. on prend la direction indiquée, R. 25, vers

17 kil. (34 kil.). **Tuy**.

On passe en bac le Miño, sur l'autre rive duquel se trouve la place portugaise de *Valencia* ou *Valença*. De cette ville part une route aboutissant à **Porto** (V. *Portugal*, R. 4).

La route de Vigo à Tuy et de Tuy à Porto est desservie par des diligences qui correspondent, à Vigo, avec les bateaux à vapeur de la compagnie des *paquebots fluviaux et maritimes*, partant à jours fixes de Saint-Nazaire. (V. ci-après *Portugal*, p. 753).

NEUVIÈME SECTION

ROYAUME DE PORTUGAL.



COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Le Portugal est peu connu ; il est encore du domaine des touristes qui aiment à rencontrer l'imprévu, soit sous le rapport de la nature, soit sous le rapport des costumes et des mœurs. L'ancienne *Lusitanie* n'a pas encore perdu sa couleur nationale et primitive, son originalité propre ; elle garde ses allures pittoresques, peut-être plus que l'Espagne, sa voisine, et les voyageurs la visiteront avec cet intérêt de la nouveauté qui charme tant, et qu'il est si rare de trouver aujourd'hui.

Nous dirons un mot d'abord sur la géographie de ce royaume, sur les productions principales du sol, sur le commerce, sur l'industrie, sur la forme constitutionnelle du gouvernement ; quelques détails aussi sur les mœurs et coutumes des habitants ; enfin nous offrirons au lecteur le tableau des monnaies, poids et mesures actuellement en usage dans ce beau pays.

GÉOGRAPHIE.—Le Portugal est situé à l'extrémité occidentale et méridionale de l'Europe, entre les 36° 56' et 42° 7' latitude N., et entre les 8° 50' et 11° 50' de longitude E. du méridien de l'île de Fer. Il est borné au N. par la Galice, à l'E. par le royaume de Léon, l'Estrémadure espagnole et l'Andalousie, au S. et à l'O. par l'Atlantique. Sa superficie est de 59,000 kil. carrés, 465 kil. sur 200.

Le Portugal occupe le gradin inférieur du versant occidental de la Péninsule hispanique. Plus favorisé, sous certains rapports, que l'Espagne, il profite des embouchures de ses quatre grands fleuves et de la seule portion de leur cours qui soit vraiment navigable ; il sépare ses deux provinces extrêmes, la Galice et l'Andalousie ; enfin il jouit d'une frontière naturelle très-redoutable, bien que contraire aux lois de la géographie physique. Cette frontière ne consiste pas, en effet, en une seule et même ligne de montagnes ; mais les contre-forts des chaînes espagnoles forment comme une longue et épaisse muraille qui ouvre à peine quelques brèches pour livrer passage à des fleuves brisés et torrentueux. Toutefois, les montagnes de Portugal n'ont pas des pics aussi élevés que ceux de l'Espagne ; à mesure qu'elles s'approchent de l'Océan elles s'abaissent par degrés, et se changent en simples collines qui probablement ont leurs derniers rameaux sous les eaux de la mer. On peut dire que les montagnes qui sillonnent le Portugal ne sont que la continuation des quatre grandes chaînes centrales de l'Espagne. Telles sont la *Serra da Estrella*, dans le Béira, qui atteint la hauteur de 2,153 mètr. ; la *Serra do Gerês*, au N., dont le som-

met le plus élevé, le *Suajo*, atteint 2,466 mètr.; les serras de *San Mamede* et d'*Ossa*, prolongation des montagnes de Tolède, dont la plus haute cime, dans la serra d'*Ossa*, s'élève à 676 mètr., enfin la *Serra de Monchique*, au S., dont le principal sommet est à 1,276 mètr.

FLEUVES.—Les fleuves du Portugal sont le Tage, le Douro, qui sert de frontière aux deux pays limitrophes pendant un parcours de 20 l., le Mondego, le Lima, l'Ave, le Sado et le Vouga. Ces derniers prennent leur source sur le territoire portugais.

RIVIÈRES, LACS ET EAUX MINÉRALES.—Plus de 300 cours d'eau arrosent ce pays; outre les fleuves que nous avons cités, les plus remarquables sont le Zezere, le Vizella, le Tamega, le Cavado, le Sardão. Le lac Obidos, dans l'Estrémadure, et surtout la Ria d'Aveiro, méritent d'être visités. Quant aux eaux minérales (*Caldas*), les principales sont celles de *Rainha*, situées dans la province d'Estrémadure, et dont la température dépasse 30° centigrades. Une grande réputation est attachée à celles de *Gerez*, que l'on trouve sur les frontières de la Galice, et que l'on regarde comme les plus salutaires du Portugal. Il y a encore des eaux près de *Chaves*, à *Oeiras*, à *Cascaes*, à *Lisbonne*, à *Sto Antonio das Taipas*, à *Vizella*, à *Aregos*, à *Canavères*. Celles de Lisbonne, sulfureuses thermales, sont nombreuses et on y cite en première ligne les *caldas* de *Alcaçarias*. Le Portugal ne possède qu'une source salée située à *Rio-Maior*, non loin de Santarem.

CLIMAT.—Peu de climats sont aussi heureux que celui du Portugal; cependant, en été, la température y est beaucoup plus élevée qu'en Espagne, et parfois on y éprouve d'accablantes chaleurs que modèrent à peine les vents de l'océan Atlantique. Ajoutons que, pendant l'hiver, la neige tombe seulement sur le sommet des montagnes. Mais, malgré ces excès de température, le climat en général est doux et agréable, tel qu'on s'y accoutume très-facilement. Ça et là se rencontrent des vallées délicieuses où la fraîcheur circule par des gorges boisées du plus charmant aspect. La région des plateaux offre des inclémences de froid et de chaud; aussi les habitations y sont-elles rares et tout à fait misérables.

PRODUCTIONS DIVERSES.—Les montagnes sont pour la plupart boisées de châtaigniers, de chênes, de chênes lièges, et de sapins. Le caroubier abonde dans l'Algarve. Les vallées fournissent en abondance des vins excellents: par exemple, ceux de Porto, de Carcavelos et de Setubal, dont on fait annuellement 2,736,000 hectolitres;—des grenades savoureuses;—493,000 boîtes d'oranges renommées;—près de 7,000,000 de kilogrammes de figues, et une immense quantité d'olives de la meilleure espèce. La région des plateaux abonde en céréales, surtout dans les provinces de Minho, de Beira et de Tras-os-Montès; on y compte aussi plus de 2,500,000 têtes de moutons. Mais, chose déplorable, la rareté des pâturages ne permet que très-imparfaitement l'élevé du gros bétail. Dans les forêts, on rencontre des loups, des cerfs, des daims, des sangliers, des chèvres sauvages, mais généralement en petit nombre. Le lièvre est rare, le lapin abonde de même que le gibier de plume; la chasse, toutefois, n'a pas le caractère que

celle qu'on fait en France ou en Allemagne. L'intérieur du sol portugais recèle beaucoup de métaux et de pierreries; l'exploitation de ces mines précieuses a pris une certaine activité et, dans l'Estrémadure, les extractions de fer enrichissent un grand nombre d'industriels. Le Tage, au dire des historiens et des légendaires, roulait autrefois de l'or; on prétend même que le sceptre des rois de Portugal a été fait avec l'or tiré du limon de ce fleuve si vanté. Aujourd'hui, le Tage n'a plus cette vertu aurifère, et sa navigation n'est possible, au moyen des marées, que jusqu'aux environs de Santarem.

Ces nombreuses productions du pays peuvent constituer un grand mouvement d'industrie et d'exportation. Tous les fruits, remplis de saveur, s'y récoltent; les troupeaux de toute espèce peuvent y être élevés; d'excellents poissons peuplent les rivières et les côtes maritimes. Il ne manque rien au Portugal pour qu'il ait des trésors à sa disposition, si ce n'est peut être cette ardeur au travail, qui fait la force des contrées du Nord. Si l'on excepte les envois, dans l'empire du Brésil, d'huile assez mal préparée, et de pierres à bâtir toutes taillées et numérotées; en Angleterre de bestiaux, d'œufs et de légumes; de maïs en Irlande; les exportations d'oranges dans tout l'univers; le commerce des vins avec l'Europe et le Brésil, on peut dire que les Portugais n'ont pas profité encore des libéralités que la nature leur a prodiguées. Pour donner une idée du commerce qu'il leur serait facile de faire, il suffit de constater qu'ils expédient en Angleterre, chaque année, pour plus de 20 millions de francs de vin de Porto seulement.

Pour les exploitations les mulets sont d'un grand secours; mais les chevaux n'ont ni la vigueur ni la beauté qu'on remarque dans ceux de l'Andalousie. Avec le temps, les chemins de fer développeront sans doute en Portugal ce mouvement industriel et commercial qu'on regrette de n'y pas trouver; la marine marchande y est en pleine activité et les chantiers de construction sont sans cesse occupés.

D'après certains économistes, le manque des matières premières est la cause principale de l'infériorité des Portugais sous le rapport du commerce et de l'industrie. Nous croyons plutôt au manque d'exploitation, et nous pouvons affirmer que l'absence des voies de communication à l'intérieur a paralysé l'essor de leur commerce. Un pays qui produit du blé, de l'orge, du seigle, du maïs, du miel, de la cire, de la soie, du chanvre, du lin et des plantes médicinales; un pays où mûrissent les fruits les plus variés du nord et du midi, où les légumes ne font pas défaut, est assez favorisé du ciel pour tenir une place importante en Europe, et pour prendre rang parmi les nations commerçantes.

Mais, nous le répétons, les vins seuls rapportent au Portugal des sommes considérables. Les gourmets européens aiment ces vins épais, foncés et spiritueux, à la tête desquels se place le Porto, que tout gentleman anglais veut posséder dans sa cave. Ceux de Bairaada, connus au Brésil sous le nom de vins de Figueira, viennent ensuite par ordre de qualité. Puis, ceux de Bucellas et de Carcavelos, qui sont blancs, et les vins rouges de Barra-à-Barra, de Torres, de Lavradio et

de Colares, traversent les mers pour aller principalement prendre place dans les docks de Londres. Quant au muscat de Setubal, on en récolte une si petite quantité, que l'exportation ne saurait en être faite sur une importante échelle. Tout naturellement, le Portugal, riche en vins, prépare une grande quantité de vinaigres, que le Brésil tient en haute estime, et qui sont expédiés journellement à Rio-de-Janeiro.

Il ressort des lignes précédentes, que le commerce portugais s'étend principalement au Brésil et à l'Angleterre. Avec le Brésil, il y a pour ainsi dire réciprocité d'affaires; les deux pays font un échange de produits, échange qui profite d'une manière égale à l'un et à l'autre. Avec l'Angleterre, il n'en est pas ainsi. Depuis une quinzaine d'années, surtout, nos voisins d'outre-Manche encomrent de leurs marchandises les ports du Portugal, qu'ils protègent à leur façon. Les commerçants portugais envoient dans les différents pays pour une somme d'environ 22 millions de francs, en vins, huiles, oranges, fruits secs, grains, etc.; l'Angleterre, à elle seule, leur renvoie pour 50 millions de francs de ces marchandises. Voilà une protection qui profite largement aux négociants de la Cité! Ceux-ci voudraient bien, assurément, protéger avec de pareils bénéfices la Péninsule hispanique toute entière!

Entrons maintenant dans quelques détails indispensables aux voyageurs, sur la division politique et la population du Portugal.

DIVISION POLITIQUE. — Le Portugal était autrefois divisé en sept provinces continentales: *Minho*, *Tras os Montès*, *Alemtejo*, *Haut Beira*, *Bas Beira*, *Estrémadure* et *Algarve*, plus les *Açores* et *Madère*. Aujourd'hui l'organisation administrative compte 21 districts entre lesquels ces provinces ont été partagées et dont les chefs ont à peu près les attributions des préfets français.

POPULATION. — La population, évaluée par district, s'élève aux chiffres ci-après — **Minho**: *Braga*, 292,367; *Porto*, 373,295; *Vianna do Castello*, 191,470. — **Tras-os-Montès**: *Bragance*, 131,741; *Villaréal*, 186,442. — **Alemtejo**: *Beja*, 126,884; *Evora*, 91,011; *Portalegre*, 89,187. — **Haut-Beira**: *Aveiro*, 69,314; *Coïmbre*, 262,755; *Vizeu*, 328,217. — **Bas-Beira**: *Guarda*, 261,092; *Castello-Branco*, 149,881. — **Estrémadure**: *Leiria*, 157,481; *Lisbonne*, 424,030; *Santarem*, 170,060. — **Algarve**: *Faro*, 152,959. **Açores**: *Angra*, 69,314; *Horta*, 65,324; *Ponta Delgada*, 107,008. — **Madère**: *Funchal*, 98,320. Soit 3,998,861.

Au total, la population entière du Portugal ne dépasse guère le chiffre de 6,260,000 habitants, en y comprenant celle des possessions d'Afrique, d'Asie et d'Océanie.

RELIGION. — De même qu'en Espagne, la religion catholique domine. Presque tous les Portugais sont catholiques romains; mais les autres cultes y jouissent d'une tolérance garantie par les lois. L'Inquisition, depuis longtemps sans action, a été définitivement abolie en 1820. Le clergé a pour chefs quatre archevêques et quinze évêques. L'archevêque de Braga porte encore le titre honoraire de *Primat des Espagnes*, qu'il dispute à celui de Tolède.

GOUVERNEMENT. — Le gouvernement des Portugais est monarchique

constitutionnel. Les colonies elles-mêmes, fort nombreuses comme on sait, envoient des députés aux chambres. La presse, organisée d'une façon assez remarquable, jouit d'une liberté à peu près illimitée. Cependant, en diverses circonstances, des coups d'État en ont momentanément diminué les droits.

NATIONALITÉ.—Quelques hommes ont, depuis longtemps, rêvé une fusion politique et nationale entre l'Espagne et le Portugal. On peut regarder ces idées-là comme complètement chimériques, si l'on considère que ces deux pays, quoique limitrophes, ont entre eux des relations excessivement peu suivies, que leurs habitants ont des mœurs fort différentes, et qu'ils se connaissent à peine. Il a fallu, d'ailleurs, beaucoup d'énergie au Portugal pour arriver à une séparation d'avec une nation dont il semble être une dépendance naturelle.

LANGUE.—La langue portugaise dérive du latin, et a été modifiée au moyen âge par l'arabe. Formée en même temps que le castillan, elle se rattache, par bien des côtés, au *gallego*, idiome roman de la Galice, à la rude prononciation montagnarde.

UNIVERSITÉ, SAVANTS ET LITTÉRATEURS.—Le Portugal compte une seule Université ou grande école centrale largement organisée d'après l'état de l'enseignement supérieur en Europe, celle de Coïmbre, dans le Haut-Beira. Fondée à Lisbonne en 1290, elle fonctionne à Coïmbre depuis l'an 1537. Après cette Université on distingue un grand nombre d'établissements importants dans toutes les branches. Le Portugal a donné le jour à des hommes éminents, dans les sciences, les lettres et les arts. Citons au hasard et dans l'impossibilité d'être complet en une place si restreinte, Camoëns, l'illustre auteur des *Lusiades*, né à Lisbonne en 1524 ou 1525; Manoel de Faria y Souza, polygraphe, dont presque tous les ouvrages sont écrits en castillan; Jean de Barros, historien, né à Viseu, auteur très-renommé de l'*Asie portugaise*, ouvrage continué par Diego de Couto; Herculano de Carvalho, membre de l'Institut de France. Dans la poésie pastorale, les Portugais ont Saa da Miranda et Rodrigo Lobo, surnommés, l'un le *Virgile*, l'autre le *Théocrite* du Portugal; le théologien Barthélemi Quental, le jésuite et théologien Cordero, Gomez de Pereira, dont Descartes estimait les ouvrages. Dans la navigation et la géographie, Magalhaens ou Magellan occupe sans contredit la première place; puis l'infant don Henri, fils de Jean I^{er}, Barthelemy Dias, Vasco de Gama, Cabral, Zargo, Goenez de San-Estevan, et Carvalho d'Acosta. L'auteur de leur première *Gazette* est Mascarenhas, qui eut du goût pour tous les genres de littérature, et de l'aptitude à toutes les connaissances humaines. En jurisprudence, le nombre de leurs écrivains est comparativement restreint, et leurs noms sont obscurs pour le reste de l'Europe; en médecine, ils sont encore dans l'enfance, quoiqu'il y ait chez eux des écoles de médecine et d'anatomie. La botanique y a été l'objet de travaux intéressants. Enfin, les mathématiques longtemps négligées ont pris, depuis un certain d'années un vaste essor, et les trois observatoires de Lisbonne, Coïmbre et Porto sont parfaitement installés. Leurs romans et leurs pièces de théâtre ne parviennent pas dans le reste de l'Europe, à quelques rares exceptions près; Diaz Balthazar,

Gil Vicente et Antonio Joseph, ont seuls laissé, sous ce rapport, des œuvres un peu remarquables, où cependant abondent l'enflure, le boursoufflé et le trivial.

MOUVEMENT INDUSTRIEL.—Ainsi que nous l'avons dit, les Portugais ne brillent pas sous le rapport de l'industrie. Le nombre de leurs manufactures est très-petit, et ils demandent au commerce étranger ce qui leur est nécessaire en étoffes, en quincaillerie et en objets de toilette ou de luxe. Leur suprême habileté a longtemps consisté à faire des cierges excessivement ouvragés, autour desquels sont figurées des fleurs d'une exécution parfaite. A peine s'élève-t-il, dans les endroits les plus actifs, quelques filatures de laine et de coton; à peine, à l'embouchure des fleuves, quelques usines commencent-elles à fonctionner. Toutefois, l'avenir verra des améliorations. Déjà, à *Guimaraens*, ville située à 39 kilomètres N.-E. de Porto, on fabrique des toiles remarquables, de la coutellerie, des papiers et du linge damassé; à *Braga*, sur le Cavado, l'orfèvrerie et la chapellerie sont devenues deux spécialités industrielles de la ville. Quelques manufactures d'armes se montent avec succès, et on reconnaîtra qu'il y a progrès à cet égard si l'on se rappelle qu'à la fin du xviii^e siècle les Portugais ne fabriquaient ni leurs canons ni leurs fusils, et les achetaient à l'Angleterre. Les arts utiles, tels que l'horlogerie, la mécanique, la papeterie, ont peu de produits dignes de remarque, et cependant la presse a développé l'art de l'imprimerie, et les libraires de Lisbonne et de Coïmbre mettent en vente aujourd'hui des livres confectionnés avec un grand soin typographique.

En résumé, l'industrie portugaise demeure encore à l'état d'enfance. On ne croirait jamais, à voir la position actuelle du commerce, que ce pays a autrefois sillonné de ses vaisseaux les mers les plus lointaines, qu'il a découvert et conquis les Indes orientales sous le grand navigateur Alfonso d'Albuquerque, qu'il a même étendu sa domination sur une bonne partie de l'Afrique, après avoir compté parmi ses marins les plus célèbres navigateurs du monde.

PORTS DE COMMERCE.—Malgré l'étendue de ses côtes, le Portugal ne possède qu'un petit nombre de ports, parmi lesquels ceux de Lisbonne, de Porto, de Figueira, de Setubal, de Faro, de Villanova, d'Aveiro, de Villa-de-Condé et de Viana, occupent la première place. Le mouvement de ces ports s'effectue principalement par la navigation étrangère; mais les entreprises de bateaux à vapeur qui s'organisent amélioreraient déjà l'état des choses, et il est à souhaiter que le gouvernement encourage ces utiles entreprises. On a calculé que les ports du Portugal contiennent annuellement environ 3,000 bâtimens de commerce, parmi lesquels 1,700 au moins sont étrangers.

REVENUS PUBLICS ET DÉPENSES.—D'après les plus récentes statistiques, les dépenses annuelles s'élèvent à 66 millions de francs, provenant des impôts sur les terres, des produits des douanes, des tabacs, et de diverses autres taxes. Le chiffre des recettes ne dépasse pas la somme de 60,000,000 francs, ce qui amène par année un déficit de plus de 6 millions, déficit que peut combler facilement une administration intelligente des deniers publics.

FORTERESSES, PORTS MILITAIRES.—Seize places fortes existent en Portugal; les unes sont situées dans l'intérieur des terres; les autres défendent l'entrée du Tage. Les principales sont : *Elvas*, dans l'Alemtejo, près du Guadiana et de la frontière d'Espagne; cette place a de belles fortifications casematées, et une forteresse de *Lippe* ou *Forte-da-Graça*, chef-d'œuvre du comte de Lippe-Schaumbourg; *Jerumanha*; *Campo-Maior*, à 18 kilomètres d'Elvas; *Marvão*; *Peniche*, dans l'Estrémadure, sur l'océan Atlantique, ville forte prise par les Anglais en 1589; *Monsanto*; *Almeida*, dans la province de Beira, prise par les Espagnols en 1762, démantelée par les Français en 1810, et reconstruite par les Anglais; *Valença*, dans le Minho, à 57 kilomètres de Braga, en face de la place de Tuy, en Galice, ville forte qui avait autrefois le titre de marquisat, et qui possède aujourd'hui 1,800 âmes au plus.

HISTOIRE SOMMAIRE.—Le royaume de Portugal, tel qu'il est à présent, correspond à la majeure partie de la province romaine dite *Lusitania*, au pays entre Duero et Minho, c'est-à-dire à une petite portion de la Tarraconaise d'Auguste et de la Gallécie d'Adrien, enfin à quelques territoires de la Bétique. Les habitants de ce pays étaient Celtes d'origine, selon toutes les probabilités. Comme les Romains, ils durent d'abord songer à défendre leur indépendance contre les Carthaginois, pendant l'intervalle qui s'écoula entre la première et la seconde guerre punique. Bientôt, ils eurent à combattre les Romains, auxquels ils opposèrent une résistance vigoureuse et parfois couronnée de succès, jusqu'à ce que leurs adversaires eussent employé les massacres organisés en Lusitanie, et assassiné le courageux Viriathe (140 ans avant Jésus-Christ).

La domination romaine en Portugal dura cinq siècles et demi; elle cessa quand les Barbares attaquèrent l'Empire. Alors, par suite de deux invasions, l'une germanique et l'autre arabe, le pays lusitanien appartint à de nouveaux maîtres, et, successivement, il devint la proie des Alains (409 de l'ère chrétienne), des Romains qui reprirent sur eux leur puissance nominale (417), des Visigoths (vers 467), et des Arabes auxquels, après la terrible bataille de Jérés ou du Guadalete (711), l'Espagne fut asservie presque tout entière.

Pendant les trois siècles qui suivirent, dit un historien, les progrès des chrétiens des Asturies enlevèrent peu à peu aux Musulmans, et rattachèrent au royaume d'Oviedo ou de Léon, la Galice et l'ancienne Lusitanie jusqu'au Tage; et, en 1094 ou 1095, Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, détacha de ses États et donna à Henri de Bourgogne, devenu son gendre, le pays entre le Minho et le Tage. Ce fut le *Portugal*, nom qui, de la ville de Porto (*Portus Calle*), s'était étendu aux provinces voisines, et qui embrassa bientôt un territoire plus considérable encore. Le Portugal n'était, dès le principe, qu'un comté vassal de la Castille; mais le fils de Henri, Alfonse VI, ne tarda pas à repousser cette suzeraineté qui l'humiliait, reçut de ses soldats, à Ourique, où il venait de battre cinq rois maures, le titre même de roi, et forma, sous son pouvoir, un État indépendant.

En lui commença la *dynastie de Bourgogne, branche directe*, qui régna de l'année 1139 à l'année 1385, et dont les souverains se distinguèrent

presque toujours dans la longue croisade dirigée contre les sectateurs de Mahomet. A Santarem (1184), à Navas de Tolosa (1212), au Salado (1340), les Portugais se couvrirent de gloire, et l'agrandissement de leur pays suivit de près leurs victoires éclatantes. Sous Alphonse I^{er}, l'Estrémadure, l'Alemtéjo et Lisbonne furent réunis au royaume; sous Alphonse III, le Portugal acquit les Algarves (1249-53). Il eut ses limites naturelles, ou plutôt les limites qu'il possède encore; et peu à peu sa constitution se forma. Les cortès de Lamégo déclarèrent le trône héréditaire même pour les femmes, lorsque celles-ci épouseraient un seigneur portugais. Ce dernier ne devait recevoir le titre de roi, en cette circonstance, qu'après qu'il serait né du mariage un enfant mâle. Chaque fois qu'une grande question de gouvernement s'agita, les cortès y prirent part; seulement, les assemblées ne siégèrent qu'à des dates irrégulières.

Sous la *branche d'Avis*, depuis 1385 jusqu'à 1580, le Portugal eut une existence très-glorieuse, et il étendit ses conquêtes sur la côte septentrionale d'Afrique. D'illustres navigateurs allèrent sur les côtes occidentales et orientales de cette partie du monde, se frayèrent une route nouvelle vers l'Inde, et s'emparèrent du Brésil où la domination portugaise s'établit rapidement. Que de richesses furent acquises en moins d'un siècle! Elles eurent de funestes résultats: l'abandon de l'agriculture dans la mère patrie, et l'amour immodéré des fortunes promptement acquises au moyen des expéditions maritimes. Cette époque vit grandir la puissance de la royauté et briller une foule de génies littéraires; l'aristocratie perdit de ses privilèges, les cortès s'assemblèrent rarement, mais le rayonnement du pays à l'extérieur pouvait consoler les Portugais jaloux de leurs franchises provinciales.

La *branche de Bragance* date de l'année 1640. Lorsque le roi-cardinal Henri fut descendu dans la tombe, les Portugais furent soumis aux Espagnols, et leur pays ressembla à une province de la monarchie qui les avait réduits. Cette malheureuse époque dura soixante années, pendant lesquelles le Portugal perdit à la fois sa marine redoutable et ses riches colonies dont les Hollandais s'emparèrent. Il recouvra son indépendance sous la maison de Bragance, en 1640, et reprit ses colonies d'Afrique et du Brésil (1654, 1661). Mais son commerce ne prospéra pas, et il tomba dans un complet dépérissement. Pombal parut, et, malgré ses formes despotiques, ce ministre mérita la reconnaissance de sa patrie. Pombal encouragea l'agriculture, rétablit la marine, donna quelque discipline à l'armée, et prépara le Portugal à de meilleures destinées. Cependant, après la retraite de cet homme d'État, l'Angleterre acquit une influence immense sur le cabinet de Lisbonne, influence qui disparut seulement le jour où Napoléon I^{er}, en 1801 et en 1806, obligea le Portugal à fermer ses ports aux Anglais. Le 27 octobre 1807, le traité secret de Fontainebleau sépara ce royaume en trois parts; la cour se retira au Brésil. Mais les Portugais, après s'être concertés avec l'Espagne que les armées françaises avaient aussi envahie, se soulevèrent et obtinrent l'appui de l'Angleterre. Junot, Soult et Masséna essayèrent en vain de les contenir; ils échappèrent à la domination française, non pour reconquérir leur propre indépen-

dance, mais pour retomber sous l'influence anglaise et changer seulement de dominateurs.

Cependant la famille royale n'était pas revenue du Brésil, où elle resta jusqu'en 1821; elle reparut enfin cette année à Lisbonne. Les cortès, à l'exemple des cortès espagnoles, s'assemblèrent et votèrent une constitution libérale. A son retour en Europe (février 1821), le roi Jean VI fut forcé de subir les conditions des cortès de Lisbonne. La constitution nouvelle le réduisait à une impuissance presque complète; en 1823, une contre-révolution rétablit ce prince dans ses anciennes prérogatives, et il promit simplement alors une charte basée sur des principes libéraux, résolution contraire aux idées absolutistes de sa femme et de son fils don Miguel. Des agitations troublèrent le Portugal, où le radicalisme des cortès ne cédait pas aux prétentions royales. Pendant ce temps, le Brésil mit à profit les circonstances, il se détacha de la métropole (1822), et don Pedro, fils du roi, en devint empereur. A la mort de Jean VI, des événements nouveaux agitèrent encore le royaume. Une charte avait été promulguée par don Pedro, successeur de son père; puis ce prince faisait cession du trône de Portugal à doña Maria, sa fille. Don Miguel réclama, se fit nommer roi par ses partisans (1828), et ne quitta son trône que devant don Pedro, qui avait abdiqué la couronne du Brésil, et qui venait replacer doña Maria sur le trône qu'on lui disputait (1831). L'Europe s'intéressa vivement au sort de la jeune reine, qui gouverna en paix le Portugal pendant plusieurs années. En 1842 reparut la charte de don Pedro; le parti chartiste dirigeait les affaires; la prospérité renaissait déjà; le comte de Thomar (Costa-Cabral), président du conseil des ministres, donnait à l'administration une impulsion réactionnaire, lorsque le maréchal Saldanha excita (avril 1851) une révolution militaire, à la suite de laquelle on réformala charte de don Pedro. Depuis ce temps, les libéraux constitutionnels et les chartistes avancés donnent leur appui commun au gouvernement.

MOYENS DE TRANSPORT.—Les communications les plus sûres entre l'Europe et le Portugal se font par la voie de mer, et pour les voyageurs français il n'en est aucune qui soit plus facile et plus agréable que le service de paquebots à vapeur de la Compagnie générale établie à Saint-Nazaire, près Nantes. Les trois navires de cette Compagnie partent régulièrement de Saint-Nazaire les 5, 15 et 25 de chaque mois, à midi précis, relâchent au bout de trois jours à Vigo (V. Espagne, p. 162), où se trouve un service de diligences pour Porto, et arrivent à Lisbonne les 9, 19 et 29, d'où ils continuent leur traversée vers Cadix, Gibraltar et Malaga, point extrême de ce service. Ils reviennent régulièrement tous les dix jours à Lisbonne, pour en repartir les 4, 14 et 24 de chaque mois, à 8 heures du matin, pour Vigo et Saint-Nazaire.

Les passagers trouvent sur ces paquebots, qui sont parfaitement aménagés, tout le confort et les soins désirables.—Le prix du voyage, avec lit et nourriture est, de Saint-Nazaire à Lisbonne, en 1^{re} chambre, 220 fr.; en 2^e chambre, 160 fr.; sur le pont, sans lit et sans nourriture, 80 fr.

De Lisbonne aux trois autres ports que nous avons nommés on paye, sur les mêmes bateaux :—Pour Cadix, 82 fr. 80 c. ; 54 fr. et 30 fr. ;—pour Gibraltar, 129 fr. 60 c. ; 76 fr. 20 c. ; 45 fr. ;—pour Malaga, 135 fr. ; 97 fr. 20 c. et 48 fr. 60 c. Ces prix, en Portugal, sont évalués en *reis*, unité monétaire valant 5 millièmes de franc.

Les services anglais sont plus nombreux et par conséquent plus fréquents. Le *Royal Mail Steam Packet company* a de magnifiques paquebots allant de Southampton à Rio de Janeiro, partant le 9 de chaque mois, et touchant à Lisbonne en quatre jours. La *Ligne-Péninsulaire* part également de Southampton les 7, 17 et 27 de chaque mois, et s'arrête à Lisbonne sans relâcher à Vigo. Les chemins de fer français du Nord et de l'Ouest sont en prompt correspondance avec ces lignes.

Par la voie de terre les communications sont plus rares et moins faciles. Il n'existe guère que deux voies qu'on puisse recommander pour franchir la frontière entre l'Espagne et le Portugal : la grand' route de Madrid à Badajoz (Espagne, R. 95.—Portugal, R. 1) et celle de Vigo à Porto (Espagne, R. 25 bis, et Portugal, R. 4). Les autres routes, par Zamora et Braganza, Ciudad Rodrigo et Almeida sont peu fréquentées et peu praticables.

Dans l'intérieur du Portugal les chemins sont rarement bons, les voitures commodes mais mal menées, les auberges étrangères à toute apparence de confort. Les diligences vont de Lisbonne à Badajoz, de Lisbonne à Porto, de Porto à Braga, de Porto à Rigoa et à la frontière de Galice. Là où il n'y a pas de routes, les gens du pays se servent de *litières*, sortes de chaises à porteurs, conduites par deux mulets placés l'un devant l'autre : ces litières peuvent contenir deux personnes, et sont menées par un *liteireiro* ou conducteur qui tient toujours la bride du mulet de devant. On place les bagages sur des mulets de charge. De cette manière le voyageur fait environ 9 lieues portugaises par jour, et dépense en moyenne 7 à 8 francs par lieue.

La seconde façon de voyager consiste à monter sur un mulet, à parcourir les routes à cheval, accompagné d'un muletier qui porte les bagages en croupe. Cela coûte environ 3 francs par lieue, car il faut que le voyageur nourrisse les muletiers. Quelques personnes vont à cheval, en compagnie des conducteurs de marchandises à dos de mulet (*almoceves*) ; ce mode est le moins coûteux. Enfin, de distance en distance, on peut louer des ânes que l'on monte pour se reposer de la marche à pied.

Il n'y a pour ainsi dire pas de postes régulièrement établies en Portugal, et par conséquent les routes y sont la plupart du temps impraticables. Aussi est-il bien temps, pour que le Portugal ne reste pas fermé davantage aux voyageurs et aux touristes, que les voies ferrées s'y établissent, et amènent, par une conséquence forcée, l'amélioration des voies secondaires et des moyens de transport.

Le Portugal possède en ce moment (octobre 1859) trois petites voies ferrées : l'une de 68 kil., allant de Lisbonne à *Ponte de Asca*, auprès

de Santarem, le long de la rive droite du Tage; l'autre de 56 kil., entre *Barreiro*, en face de Lisbonne, sur la rive gauche du fleuve, et *Vendas Novas* (route de Lisbonne à Badajoz), et enfin la troisième de 20 à 22 kil., en construction (?) de Lisbonne à Cintra.

Les projets définitivement adoptés, et dont l'exécution paraît devoir être rapidement conduite, comprennent : 1° Une ligne du Nord allant de Lisbonne à Porto par Coïmbre, avec prolongement sur Valança, pour se souder à une ligne espagnole qui viendrait de Vigo à Tuy (V. les routes 25 bis Espagne, et 4, Portugal).— 2° Une ligne de l'Est comprenant la ligne actuelle de Lisbonne à Ponte de Aseca prolongée jusqu'à Barquinha ou jusqu'à Constança où elle franchira le Tage, puis vers Aviz, Estremoz et Elvas, d'où elle ira rejoindre, à Badajoz, la ligne espagnole de l'Estrémadure.— 3° Une ligne du Sud, continuation de la voie de Barreiro à Vendas Novas par Evora, des cendant d'Evora à Beja où se rattachera la route des Algarves. Enfin, la ligne du Nord aurait un embranchement qui, partant de Coïmbre et remontant la vallée du Mondego, irait rejoindre à la frontière, vers Almeida, une ligne espagnole venant de Valladolid. La concession des deux lignes du Nord et de l'Est a été donnée au célèbre financier espagnol don José Salamanca; les travaux sont dirigés par l'habile ingénieur du chemin d'Alicante, M. Retortillo.

POIDS, MESURES ET MONNAIES. — La livre ou *arratel* se divise en 2 marcs; le *marc*, en 8 onces; l'*once*, en 8 gros ou oitaves; l'*oitave*, en 72 grains. Ainsi, le marc portugais comprend 4,608 grains. L'*arratel* équivaut à 459 grammes.

L'*arrobe* a la valeur de 32 *arrateis* ou 14 kil. 688 gr.; et 4 arrobes forment 1 *quintal*.

Les diamants et les pierres précieuses se pèsent au *quilate*, ou karat de 4 grains; 151 $\frac{1}{6}$ karats valent 1 once troy ou 31 grammes 103 milligrammes.

Le *ped* portugais comprend 32 cent. 85; la *vara* vaut 1 mètr. 10 c.; le *covado* vaut 68 cent. La lieue portugaise, de 18 au degré, vaut 5 kilom., 552; la *geira*, mesure agraire, vaut 58 ares, 275.

Les mesures liquides sont : l'*almude*, qui contient 16 litres, 951; l'*alqueire*, pour les grains, comprenant 13 litres, 815.

L'application générale et exclusive du système métrique sera obligatoire en Portugal à la fin de 1862.

Voici d'après l'ouvrage de M. de Vasconcellos (*Les contemporains. — Le Portugal et la maison de Bragance*), le tableau des monnaies portugaises usuelles. Nous regrettons d'avoir à dire à cet égard que le tableau donné par l'*Annuaire du bureau des longitudes* est complètement erroné.

Unité monétaire : le *reis* valant la moitié d'un centime (0,005). Le franc équivaut à 200 reis.

Le *conto*, en monnaie de compte, se dit pour un million de reis (500 fr.).

La *moeda*, pour 4,800 reis.

Le *crusado*, pour 400 reis.

Le *tostão*, pour 100 reis.

OR. <i>Coroa</i> (couronne),	10,000 reis	50 fr.
<i>Meia coroa</i> (1/2),	5,000 »	25 »
<i>Quinto de coroa</i> (1/5),	2,000 »	10 »
<i>Decimo de coroa</i> (1/10),	1,000 »	5 »
<i>Peça</i> ou <i>dobra</i> ,	8,000 »	40 »
<i>Meia peça</i> ,	4,000 »	20 »
ARGENT. <i>Tostao</i> (teston),	100 »	50 centimes.
<i>Meio tostao</i> (1/2),	50 »	25 »
<i>Dois tostoes</i> (2),	200 »	1 fr.
<i>Cinco tostoes</i> (5),	500 »	2 » 50 »

Parmi les monnaies d'argent qui ont cessé d'avoir cours légal on trouve encore la *caroa* valant 1,000 reis ou 5 fr.

CUIVRE. *Vintens*, 20 reis 10 centimes.

Dez reis, 10 » 5 »

Cinco reis, 5 » 2 c. 1/2.

Les livres sterling et les demi-livres circulent en Portugal, les premières avec la valeur de 4,500 reis, les autres pour 2,250.

La pièce française de 5 francs a également cours pour 1,000 reis.

ROUTE 1.

DE BADAJOZ (ESPAGNE) A LISBONNE.

ROUTE DE MADRID A LISBONNE.

(33 lieues.)

Depuis **Badajoz** (V. Espagne, R. 95, p. 737), jusqu'à la frontière on compte 8 kil. (11. 1/2 d'Espagne). La limite est formée par la petite rivière de Caya que l'on traverse à gué et le plus souvent sur un bac dont les passeurs habitent une baraque sur la rive portugaise.

La rive droite de Caya appartient à la province d'Alemtéjo. On rencontre bientôt

2 lieues, *Elvas*, ville et place forte, de 10,000 hab. située près de la rive droite du Guadiana, sur une colline escarpée. C'est un évêché suffragant d'Evora. La ville est très bien défendue par les forts de *sainte-Lucie* et de la *Lippe*, qui passent pour être inexpugnables, mais qui méritent seulement l'attention comme stations militaires. Dans l'enceinte du fort de la Lippe, construit par le comte de Lippe-Schaumbourg, on voit une magnifique citerne, où se rendent les eaux d'un immense aqueduc que

l'on croirait avoir été bâti par les Romains. Ce monument, d'une longueur remarquable, se compose de trois rangs d'arcades superposées, du plus bel effet. Elvas a un arsenal peu fourni, et une douane; une manufacture d'armes, une fonderie de canons, un hôpital militaire, un théâtre, d'assez vastes casernes où le gouvernement portugais place d'ordinaire une forte garnison. La cathédrale gothique et les quelques églises d'Elvas n'offrent aucunes beautés particulières. Le commerce de la ville est important, surtout en marchandises de contrebande, qui viennent d'Espagne. Elvas a été prise par l'armée française, sous les ordres de Junot, duc d'Abrantès, en 1808. A 3 lieues N.-E. d'Elvas se trouve *Campomaior*, V. de 5,000 hab., avec de belles fortifications modernes; mais cette ville, située sur la rive droite de Caya, n'offre de curieux, en fait de monument historique, que son église paroissiale. Sous le rapport de l'industrie, on cite ses fabriques de gros draps et de poteries. Sa situation, au milieu d'un territoire fort accidenté, est assez agréable. D'Elvas à *Estremoz*, le sol ne cesse

pas d'être très-ondulé, aussi peu peuplé que mal cultivé, et animé seulement par quelques *ventas*, où l'on « mange et boit » pour vivre sans luxe et même sans confortable. Ça et là paissent de nombreux troupeaux de moutons qui donnent du charme au paysage, d'ailleurs désert et presque désolé.

7 lieues d'Elvas (9 lieues de la frontière). *Estremoz*, ville fortifiée, de 6,500 âmes, défendue par une vieille citadelle. Cette place forte ne date pas de plus de deux siècles. Elle se compose d'une ville haute et d'une ville basse, généralement bien bâties. L'on y remarque plusieurs maisons ornées de colonnes de marbre. Il y a des carrières de marbre dans les environs. L'église principale d'Estremoz offre aux regards du voyageur un aspect grandiose, à cause de sa haute tour carrée, construite en beau marbre poli. Quand les rayons du soleil l'éclairent, elle brille comme un immense diamant. Il y existe une fabrique d'*alcavazas* (vases en terre poreuse), d'une forme et d'une qualité qui les font estimer dans tout le Portugal. Les anciens rois ne dédaignaient pas de les faire figurer sur leur table, à côté de la vaisselle d'argent. En 1665, les Espagnols remportèrent à Estremoz un succès sur les Portugais.

A 2 lieues d'Estremoz et en quittant la route royale dans la direction du S.-O. par un chemin de montagne, on trouve la petite ville forte d'*Evoramonte*, dont la position, au point de vue militaire, est excellente. Là, fut signée la convention par laquelle don Miguel renonça au trône de Portugal. En suivant ce chemin dans la même direction on atteint 4 l. plus loin,

Evora (anc. *Ebura* ou *Ebora*, *Liberalitas Julia*), ville forte, de 14,700 hab., chef-lieu de la province d'Alentejo, située au milieu d'une riche campagne plantée d'orangers, d'oliviers, de figuiers et partout cultivée. Sertorius résida à

Evora et la fit entourer de murailles; Jules César l'érigea en ville municipale. Les Maures s'en emparèrent en 715; mais les chrétiens la leur reprirent en 1107. Les Espagnols l'ont occupée quelque temps (1663), et la perdirent devant les armées du maréchal de Schomberg. Evora se révolta en 1828, pour suivre la fortune de don Miguel; l'armée constitutionnelle ne tarda pas à la réduire. Aujourd'hui, cette ville n'a que des murailles et deux châteaux-forts en ruines; ses rues sont étroites, tortueuses et mal bâties. Elle est le siège d'un archevêché, avec une bibliothèque et un riche musée. Son université, fondée en 1578, a été supprimée au moment de l'expulsion des Jésuites. On admire sa vieille cathédrale gothique, ses quatre églises paroissiales, son aqueduc construit par Sertorius, et toujours en usage: il a quatre kilomètres de longueur. Jean III l'a réparé pendant le xvr^e siècle. Le beau temple de Diane, ouvrage des Romains, aujourd'hui en ruines, s'est prosaïquement transformé en une boucherie. Commerce de quincaillerie, de grosses étoffes de laine, de chapellerie, de poterie et de tannerie.

A partir d'Estremoz la route, relativement bonne, si on la compare à celles qui sillonnent le Portugal, laisse voir de chaque côté un pays fertile. Le voyageur traverse la petite rivière de *Tera* (2 l. — 11); puis celle de *Venda Mendo Marquês* (3 l. — 14), sur laquelle il existe un pont remarquable; est ensuite celle d'*Odivor* (1/2 l. — 14 l. 1/2), que l'on passe aussi sur un pont solidement construit.

1/4 l. (14 l. 3/4 l.) *Arrayolos*, ou *Arrayos*, bourg d'environ 2,000 h., dont les maisons s'étendent sur les bords d'un vaste étang, et sont abritées en partie par une montagne que domine une citadelle. La seule industrie d'Arrayolos consiste en une fabrique de papiers peints. Après trois heures de marche environ, pendant lesquelles

les yeux ont à contempler une magnifique plaine dont la fertilité pourrait être quadruplée par de bons travaux de labour, on entre à

31. (17 l. 3/4) *Montemor-o-Novo*, petite V. de 3,000 hab. Le *Caña*, charmante rivière, aux bords pittoresques, coule tout auprès. On visite à Montemor-o-Novo les quatre églises, le couvent, les ruines d'un fort arabe, et une fabrique de poterie; puis, on traverse le *Caña* sur un pont de pierre, et, pendant une assez longue route, à peine trouve-t-on dignes d'être remarqués les villages de *Silveras* et 2 l. (19 l. 1/4) de *Vendas novas*.

On trouve à *Vendas Novas*, ainsi que nous l'avons déjà dit, la section du chemin de fer du Sud déjà construite sur une étendue de 56 kil., et qui conduit à *Barreiros* où un service de bateaux à vapeur communique avec chaque train pour la traversée du Tage jusqu'à Lisbonne.

Si l'on veut suivre, à partir de *Vendas Novas*, l'ancienne route de terre, on trouve partout une solitude presque complète; ça et là, de tristes et rares habitations, où le voyageur ne peut ni se reposer ni se reconforter l'estomac. Enfin, l'auberge de *Pegões* apparaît, comme une terre promise. Là, un hôtelier attend les voyageurs et les sert, d'une façon à la fois propre et convenable. On est heureux, au surplus, d'être entré dans l'Estrémadure portugaise, d'approcher de Lisbonne et de cotoyer le Tage.

Ce fleuve, objet de constants désirs, on le rencontre à *Aldea-Gallega*, petite ville qu'il arrose, et à laquelle il donne une certaine animation. Rien, dans cet endroit, n'attire la curiosité, sous le rapport des monuments. On y quitte la voiture incommode dans laquelle on a voyagé, pour descendre le fleuve en bateau jusqu'à dans Lisbonne, après une navigation de deux heures au plus. Le Tage, en cet endroit, est d'une

largeur remarquable; ses rives ne manquent pas de sites pittoresques, et puis, de temps à autre, on aperçoit de loin une grande silhouette, des clochers, des faîtes de palais;—c'est Lisbonne!

131. 1/4 (33 l.). **Lisbonne**, en portugais *Lisboa*, ancienn. *Olisippo*, puis *Felicitas Julia* (HÔTEL français de M^{me} Langlais, magnifiquement tenu). V. de 290,000 hab., chef-lieu de l'Estrémadure et capitale du royaume de Portugal; cette ville est située à 182 myriamètres de Paris, sur la rive droite du Tage, qui a son embouchure dans l'Océan atlantique. Un merveilleux panorama se déroule devant les regards. On admire cette rade qui a deux lieues de largeur en certains endroits, cette multitude de vaisseaux, portant pavillons de toutes les nations, ces coteaux ravissants, au nombre de sept, sur lesquels la ville entière se déploie avec la majesté d'une reine! Si l'on a vu Gènes, Venise ou Naples, on peut comparer Lisbonne avec elles. Comme ces cités historiques, la capitale du Portugal domine la mer et offre aux regards surpris l'aspect d'une ville orientale. Le tableau a de la grandeur dans l'ensemble et de l'intérêt dans les détails.

La ville de Lisbonne se divise en six districts: *Alfama*, *Rocio*, *Alcantara*, *Bairro*, *Alto Mouraria* et *Sa Catharina*; ces six districts se subdivisent en quarante paroisses. Elle est gardée par de très-bons soldats, chargés de la police, et faisant des rondes nocturnes qui se succèdent à intervalles très-rapprochés. Les gardes municipaux ont tous un sifflet dont ils se servent pour se prévenir mutuellement en cas de besoin. Il y a en outre des *cabos*, attachés aux différentes paroisses, portant des armes et un uniforme particulier. Toute cette garde est placée sous la direction du gouverneur civil. Dans l'intérieur des palais royaux, c'est une garde royale d'archers qui fait le service.

Les plus belles rues de Lisbonne

sont celles *do Ouro* (de l'or), *da Prata* (de l'argent), et la rue *Augusta*. On y rencontre les magasins les mieux approvisionnés; là se fait le commerce intérieur de la ville.

La *praça do Commercio*, dont la surface est de 112,000 mètr., est la plus remarquable parmi les nombreuses places de Lisbonne. Au S., les eaux du Tage la baignent; au milieu s'élève la colossale statue équestre de José I^{er}, haute de plus de 6 mètr. Elle est en bronze et valut à ses auteurs de nombreuses récompenses. Un goût sévère peut bien lui reprocher quelques défauts, mais elle n'en apparaît pas moins comme une œuvre éminente dont Lisbonne s'enorgueillit. On visitera sur la place *do Commercio* la Bourse, élevée sur d'élégants portiques; la Douane, monument vaste et commode; les belles salles de l'hôtel des Indes; celle de l'Intendance de la marine, qui étonne par sa magnificence et sa grandeur; tous les ministères; le bureau central du télégraphe électrique et l'hôtel de ville. De la place *do Commercio*, trois rues tirées au cordeau conduisent à la place *do Rocio*, moins imposante que celle dont nous venons de parler, mais remarquable aussi par les monuments qui l'entourent. La place *do Rocio* renferme le théâtre *Doña Maria*, construit il y a peu d'années, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de l'Inquisition, d'après les plans de M. Lodi, architecte italien. La façade de ce théâtre a un caractère assez monumental.

De cette place on va vers la porte orientale de Lisbonne, et l'on rencontre la *cathédrale*, qui a conservé de ses premières constructions gothiques la façade principale, les deux chapelles qui sont à l'entrée, le chœur, et les chapelles de l'abside. Ce qui a été réédifié, après le tremblement de terre de 1755, répond à l'architecture française du temps de

Louis XIV. Partout l'or y brille avec plus de profusion que de goût; certaines parties de l'église sont revêtues de plaques de porcelaines avec peintures religieuses. Le travail des grilles est d'un intérêt plus grand peut-être que celui qu'inspirent les riches ornements et les vases sacrés.

A peu de distance de la cathédrale se trouve l'église de Saint-Antoine (*Santo Antonio*), dont l'architecture, à la fois sévère et gracieuse, captive un moment les regards. Une autre église, celle de *San Roque*, n'excite nullement la curiosité du voyageur, tant son extérieur est peu de chose; mais on y trouve une foule de chapelles regorgeant de richesses. La merveille de l'endroit, dit M. Olivier Merson dans son *Guide du voyageur à Lisbonne*, c'est la chapelle royale de Saint-Jean-Baptiste. « Elle est placée dans la première travée, en venant de l'autel principal, à droite; elle est fermée d'une grille, voilée d'un rideau, et, pour être admis dans son enceinte, il faut en faire la demande au sacristain, qui ne la refuse jamais. Le fond et les deux faces latérales sont couverts d'admirables tableaux exécutés à Rome, en mosaïque, par les artistes les plus renommés. Ces mosaïques représentent: l'une, l'Annonciation, d'après Guido Reni; l'autre, la Pentecôte, d'après Raphaël; la troisième, le Baptême du Christ, d'après Michel-Ange. Le pavé offre également une belle mosaïque au milieu de laquelle se trouve un globe terrestre. Les marches de l'autel sont en porphyre et en granit d'Égypte; l'autel en améthyste, en lapis-lazuli et en argent massif; les colonnes en lapis et en cornaline. Le reste de la chapelle est, en son entier, recouvert d'albâtre, de rouge antique, de vert antique, de jaune antique, de marbre de Rome, etc., etc. » Il existe à San Roque un asile modèle dit de la Miséricorde.

Le couvent et l'église des Car-

mélites, dite *église du Sacré-Cœur-de-Jésus*, sont regardés avec raison comme le monument le plus somptueux qui ait été bâti dans la Lisbonne moderne. Sa construction, commencée en 1779, a été achevée en l'espace de dix années, et l'on s'aperçoit bien que la basilique de Saint-Pierre de Rome a servi de modèle. Mêmes dispositions générales, même ordre d'architecture, même sentiment quant au style. L'extérieur, le dôme, les deux tours et la façade sont de marbre blanc; à l'intérieur on aperçoit des marbres blancs et de couleur, tous rares et précieux. On montre, dans le chœur, le tombeau de doña Maria I^{re}, fondatrice de l'église et du monastère; dans la sacristie est placé celui du confesseur de la reine. On estime à 30 millions de francs la construction de la basilique du Sacré-Cœur-de-Jésus. Il n'existe plus que dix-neuf religieuses dans le couvent.

Dans le faubourg de *Belem*, se trouve un magnifique couvent sous l'invocation de Notre-Dame de *Belem*, couvent fondé par don Manuel, le roi fortuné, sous qui Vasco de Gama découvrit ou retrouva le chemin des Indes. Ce monument forme un assemblage singulier de styles incohérents: l'art gothique y lutte avec celui de la Renaissance, et çà et là se retrouvent aussi des réminiscences mauresques. « Les détails, remarque M. Henri de Pène, dans ses *Esquisses portugaises*, en sont plus beaux que l'ensemble, auquel manquent l'unité et la pensée. Chaque pierre est une merveille adorable de grâce, de fini et de délicatesse, rehaussée encore par les tons dorés et harmonieux que le temps, dans ces climats bénis, ajoute à ce qu'il touche. » Le portail latéral possède des beautés du premier ordre, principalement des statues, parmi lesquelles on remarque celle de l'infant navigateur don Henrique, précu-

seur de Vasco de Gama. L'intérieur de l'église contient trois nefs aux piliers sculptés; on y vient prier sur le tombeau de don Sébastien, que longtemps les mystiques portugais ne crurent pas mort. L'ancien couvent des Hiéronymites de Belem est devenu, depuis l'année 1834, un asile pour les orphelins.

Citons encore les couvents de *Graça*, des *Loyos*, des *Paulistas*, de *San Bento*, et enfin des *Necessidades*. Ce dernier est devenu un château royal sous le même nom. En 1599, à l'époque où le terrible fléau de la peste désolait Lisbonne, à un tel point qu'on voyait mourir journellement soixante-dix personnes et plus, ceux des habitants qui possédaient quelques ressources fuyaient dans l'intérieur des provinces, espérant y trouver un air plus salubre. Parmi ces individus, il y en eut deux, mari et femme, qui se réfugièrent à *Eriçeira*; ils y allèrent faire leurs dévotions dans un ermitage où l'on vénérât une belle image de la Vierge. Lorsque le fléau eut cessé de ravager la capitale, ils retournèrent dans leur ancienne demeure; mais ils emportèrent avec eux secrètement l'image vénérée, et firent construire une petite église où ils la placèrent. Une association de marins se forma en l'honneur de la Vierge, invoquée sous le titre des *Necessidades*. Peu à peu le temple s'agrandit, et il fut définitivement achevé en 1659. A partir de cette époque, l'église devint l'objet d'une sollicitude extrême de la part des souverains portugais. « Isabelle de Savoie, lisons-nous dans le *Portugal* de M. Ferdinand Denis (*Univers pittoresque*), y venait faire ses dévotions; puis, à la suite d'une dangereuse maladie, Joao V fit construire non-seulement la riche église que l'on voit aujourd'hui, mais encore le palais qui lui est contigu, et qui sert de résidence royale. Le

palais das Necessidades, qui, de l'aveu des Portugais, est plutôt une riche maison de plaisance qu'un château royal, est remarquable surtout par l'agrément de ses jardins et par l'abondance de ses eaux... Il renferme un plus grand nombre d'objets d'art qu'on ne le croit généralement en France; il faut mentionner surtout sa riche bibliothèque où l'on remarque des éditions anciennes vraiment précieuses, ainsi qu'un grand nombre de manuscrits encore inédits. » Les derniers rois qui l'ont habité ont beaucoup ajouté à ses embellissements;—tels sont une fontaine et un grand obélisque monolithe. Du palais on jouit d'une vue admirable qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Tage; on aperçoit le palais d'Ajuda, situé au sommet d'un luxuriant amphithéâtre, et tout le mouvement maritime de la rade. N'oublions pas d'indiquer le jardin botanique d'Ajuda, plus soigné aujourd'hui, qu'il ne l'a été pendant longtemps et pourvu de plantes rares. On y conserve une pièce vraiment extraordinaire, — un morceau de cuivre natif qui pèse 1,308 kilogrammes.

Lisbonne manquerait d'eau potable, peut-être, si elle n'avait le magnifique aqueduc *das Agoas Livres*. La prise d'eau se trouve près du v. de *Caneças*, à 18,000 mètr. env. de la ville. L'aqueduc perce les montagnes, et aboutit à un immense réservoir, d'où l'eau s'échappe par des canaux ramifiés qui la conduisent dans les quartiers les plus retirés. L'ensemble du travail a été accompli en l'espace de vingt-neuf ans, de 1713 à 1732, par Manoel Maia, d'après les ordres de dom Juan V. On calcule qu'il a coûté 80 millions; sa solidité est telle que, lors du tremblement de terre, une seule pierre tomba du cintre de l'arche principale. Une compagnie s'occupe en ce moment d'organiser la distribution des eaux dans la ville.

Les principaux établissements d'enseignement et d'utilité publiques, à Lisbonne, sont : l'Académie des beaux-arts; le Conservatoire royal de musique; l'École de chirurgie; l'École polytechnique; l'Académie des sciences; la Bibliothèque nationale (de 85,000 vol.); l'École d'architecture navale; la maison de détention (*Limocira*) et la prison du Castello. Parmi les établissements de bienfaisance il faut visiter surtout la *Santa Casa di Misericordia*, pour les orphelins et les enfants trouvés, où l'on reçoit en moyenne 2,500 enfants par an. La *Casa Pia* (hospice des orphelins établi dans le couvent de Belem) a 1,000 enfants des deux sexes, et comprend aussi les institutions des Sourds-muets et des Aveugles. L'hôpital de *San José* est l'un des plus grandioses qui existent. Parmi les *théâtres*, ceux de San Carlos et de Doña Maria II méritent une attention toute particulière. Les combats de taureaux, fort goûtés par les Lisbonnais, diffèrent de ceux qui ont lieu en Espagne, parce qu'on n'y tue pas les animaux qui paraissent sur l'arène. Les promenades publiques sont entretenues avec soin par la municipalité; on signale surtout le *passeio publico*, situé entre les deux principales collines de Lisbonne; le *passeio San Pedro d'Alcantara*, et enfin le *passeio de Estrella*.

Sous le rapport du costume, les Lisbonnais ne diffèrent guère des habitants de Londres ou de Paris. Les gens du peuple des deux sexes portent presque toujours le manteau brun, comme cela se pratique aussi en Espagne. Les classes aisées suivent les modes françaises et s'habillent avec des étoffes anglaises. En outre de la *capa* ou manteau brun, il faut aussi citer le *lenço*, ou mouchoir de linon blanc très-clair et très-gommé, avec lequel les Portugais savent se faire une charmante coiffure. « Qu'on se représente, dit l'auteur des *Sil-*

houettes portugaises, une abondante chevelure, le plus souvent d'un noir brillant comme une rivière de jais, quelquefois d'une nuance plus claire, mais toujours (excepté chez les plus misérables) soignée et ramenée artistement autour de la tête. Au-dessus de ces nombreuses tresses, un peigne avec un bord élevé comme un diadème, et sur cette espèce de couronne un mouchoir de claire mousseline d'une blancheur éclatante, posé légèrement d'une façon tout aérienne, ne cachant pas aux regards une seule boucle de cheveux, et mettant cependant le front et les cheveux à l'abri du soleil, comme la passe d'un chapeau, mais infiniment plus léger, plus gracieux, plus coquet : les deux bouts de ce mouchoir sont réunis sous le menton et attachés par une épingle en or. Avec cette coiffure, presque toutes les femmes semblent jolies. » Les Lisbonnaises soignent leur chaussure pour le moins autant que leur coiffure.

En général on aime le *far-niente*, dans la ville de Lisbonne. Les gros ouvrages, les commissions, sont faits par des galiciens (*gallegos*). « Dès qu'un besoin appelle, dit M. Henri de Pène, un gallego se présente pour le satisfaire... Il est portefaix, il est porteur d'eau, il est pompier aux jours d'incendie, il est commissionnaire et domestique. » Ces montagnards forment une colonie espagnole au sein de la capitale du Portugal, cité où le peuple est plus enclin à regarder agir qu'à agir par lui-même. Toutefois, Lisbonne compte des fabriques assez nombreuses; malgré la décadence de son commerce. Les étoffes, les faïences, les poteries de toute sorte, les chapeaux, les savons, les armes, les fruits enfin s'exportent sur une grande échelle; et l'Angleterre envoie dans cette magnifique cité une foule d'articles dont les habitants font beaucoup de cas, et qu'ils payent fort cher.

On prétend que Lisbonne fut fon-

dée par Ulysse, qui lui aurait donné son nom (*Olisippo*), mais ce nom est phénicien; son origine est *Alis ubbo*, qui signifie baie délicieuse. Peu considérable, au temps des Romains, elle prit un grand accroissement sous la domination des Arabes, qui en firent le chef-lieu d'un Etat particulier (de 716 à 1147). Mais le roi Alphonse 1^{er} la leur enleva, et se plut à l'agrandir. En 1290, elle eut une célèbre université, que l'on transféra dans la ville de Coïmbre, en 1308. Le traité par lequel l'Espagne reconnut l'indépendance du Portugal, y fut signé en 1668. Lisbonne s'élevait peu à peu au rang des grandes et somptueuses capitales; elle faisait l'admiration des étrangers, autant par sa position hors ligne que par la beauté de ses monuments, lorsqu'une catastrophe épouvantable la ruina de fond en comble. Le 1^{er} novembre 1755, à neuf heures du matin, on ressentit la première secousse d'un tremblement de terre. Des déchirements souterrains se firent entendre; temples et maisons s'écroulèrent; six secondes suffirent pour anéantir les monuments et près de quarante mille individus. « La crainte et la consternation étaient si grandes, a dit un témoin oculaire, que les personnes les plus résolues n'osèrent rester un moment pour écarter quelques pierres de dessus l'individu qu'elles aimaient le plus, quoique plusieurs eussent pu être sauvés par ce moyen; mais chacun ne pensait qu'à sa propre conservation, et la foule se précipitait éperdue à travers les rues et les places publiques. Le nombre des personnes écrasées dans les maisons et dans les rues ne fut pas comparable à celui des gens ensevelis dans les églises. Comme c'était un jour de grande fête et à l'heure de la messe, elles étaient toutes pleines.... Les clochers, qui étaient fort élevés, tombèrent presque tous avec les voûtes des églises, en sorte qu'il n'échappa

que peu de monde.... Dans la maison que j'habitais, sur trente-huit personnes, il ne s'en sauva que quatre. Huit cents périrent dans la prison civile, douze cents dans l'hôpital général. Dans un grand nombre de couvents, qui contenaient chacun quatre cents personnes, il n'en échappa aucune. L'ambassadeur d'Espagne périt avec trente-cinq domestiques. Heureusement le roi et la famille royale étaient à Belem, à une lieue de Lisbonne. Le palais du roi dans la ville s'écroula à la première secousse.... Environ deux heures après le choc, le feu se manifesta en trois endroits différents de la ville; il était occasionné par les foyers des cuisines que le bouleversement avait rapprochés de matières combustibles de toute espèce. Vers le même temps aussi, un vent très-fort succéda au calme, et activa tellement l'incendie, qu'au bout de trois jours la ville entière fut réduite en cendres. Tous les éléments parurent conjurés pour nous détruire. Aussitôt après le choc, qui fut à peu près au temps de la grande élévation des eaux, le flot monta de quarante pieds plus haut qu'on ne l'avait jamais observé, et se retira aussi subitement. Cette masse d'eau entraîna dans l'abîme des milliers de malheureux qui s'étaient avancés sur les quais, en fuyant leurs maisons ébranlées. » Telle fut l'horrible catastrophe qui anéantit la ville de Lisbonne, et qui donna au marquis de Pombal l'occasion d'illustrer son nom, en relevant la ville de ses décombres, en construisant une cité nouvelle, qui devait encore exciter l'admiration générale. Au reste, la capitale du Portugal a été dévastée, dans le courant des siècles, par 8 incendies et 18 tremblements de terre.

Occupée, en 1807, par les Français, Lisbonne fut reprise par le duc de Wellington en 1808. Ce général fit élever, pour sa défense, les fameuses *lignes de Lisbonne* ou

de *Torres Vedras* (V. p. 779). En 1821, au retour de l'ancienne dynastie, cette ville redevint résidence royale. Depuis, elle a été le théâtre de presque tous les mouvements insurrectionnels qui marquent l'histoire récente du royaume de Portugal.

ENVIRONS DE LISBONNE.

On signale, aux environs de Lisbonne, le château de plaisance de Ramalhão et celui de Quéluz, qui offrent des aspects délicieux.

Le faubourg de *Belem*, dont nous avons déjà mentionné la splendide église, possède de beaux jardins, dans lesquels on voit deux statues, venues de Rome, et qui ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de l'Italie. Citons-y encore la ménagerie royale, les écuries, et les serres remarquables qui ornent le jardin de Notre-Dame de Bon-Secours. Invitons surtout les amateurs à visiter longuement la fameuse *Torre*, qu'a fondée le roi don Juan II, surnommé le Grand. Elle est assise sur un terre-plein qui s'avance comme un môle dans le Tage, et l'une de ses salles produit un phénomène d'acoustique semblable à celui que nous avons signalé dans la *Sala de Secretos* de l'Alhambra de Grenade. Le ministre Terceira a fait restaurer cette tour, qui avait été battue en brèche, en 1831, par l'amiral Roussin, commandant la flotte française.

Mafra est un bourg voisin de la capitale, sur la route de Torres-Vedras; il est compris dans les environs de Lisbonne (5 lieues). Mafra compte à peu près trois mille habitants; il est bâti en amphithéâtre et s'étend depuis le pied jusqu'au sommet d'une colline, sur le plateau de laquelle João V a élevé un Escorial des rois portugais, c'est-à-dire un immense édifice, qui est à la fois couvent, église et palais. L'auteur de la basilique est un allemand nommé Jean-Frédéric Ludovici: il produisit un entassement un

peu confus de bâtiments, sans pensée et sans style, mais cependant capable d'émerveiller par une foule de curiosités hors ligne. Pour Mafra, le roi ordonna des travaux dans beaucoup de villes et contrées d'Europe, telles que Rome, Venise, Milan, la Hollande, la France, Liège et Gènes. Dans l'une on fit de grandes cloches et des carillons; dans une autre, des chandeliers, des lampes de bronze; ailleurs, une infinité de statues de marbre; dans telle ville, les broderies, les chasubles. On a travaillé pendant treize ans à ce temple-palais, à l'exécution duquel furent occupées chaque jour de vingt à vingt-cinq mille personnes. En l'année 1730, on comptait même quarante-cinq mille individus employés aux travaux. Le roi fit acheter douze cent soixante-seize bœufs pour transporter les pierres des carrières sur le lieu des constructions. Il y eut des jours où l'on voyait sur les chemins deux mille cinq cents chariots se rendant à Mafra, et transportant des pierres et d'autres matériaux. Les bâtiments de Mafra comprennent 870 appartements, 5,200 portes et fenêtres; le couvent à 300 cellules et 58 statues de saints en marbre, d'un travail assez remarquable, parmi lesquels nous citerons celle de saint Jérôme, par Filippo Valles. Les ornements religieux étaient d'une magnificence sans égal, à en juger par ce que l'on trouve encore dans la sacristie. Il y a une certaine mitre, couverte de topazes, d'émeraudes et d'améthystes, dont les visiteurs ne peuvent détacher leurs regards. Deux orgues magnifiques, garnies de bronze doré, et le dôme, principalement, ont une réputation européenne. On rapporte que don João, le jour de l'inauguration de la basilique, fit étaler sur le parvis l'amas de tissus précieux, de vases sacrés et de bijoux dont il dotait le couvent de Mafra, et qu'il dit à ses courtisans étonnés :

« Admirez-les, et sachez une chose, c'est que tout ce que vous voyez devant vous m'a plus coûté que la vaste machine de pierre qui nous environne. »

Il existe, aux alentours de Mafra, une très-pittoresque *tapada*, ou chasse, à l'usage du roi de Portugal; on y a établi une ferme-modèle.

Cintra, à 4 lieues O. de Lisbonne, et qui sera reliée à la capitale par un chemin de fer, a été décrite ainsi par lord Byron : « Voici qu'apparaît Cintra, nouvel Eden, avec les merveilles variées de ses monts et de ses vallées. Ah! quelle main pourrait guider le pinceau ou la plume pour suivre l'œil ravi à travers des lieux plus éblouissants à la vue mortelle que les merveilles décrites par le poète qui osa ouvrir au monde surpris les portes de l'Élysée? Les rocs affreux couronnés par un couvent au faite incliné; les liéges antiques ombrageant de leurs rameaux un précipice bordé de broussailles; la mousse des montagnes noircie par un ciel brûlant; la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil; l'azur poli du paisible océan; les pommes d'or suspendues au vert feuillage des orangers; les torrents qui bondissent du haut des rochers; la vigne sur les coteaux; le saule qui se balance à leurs pieds, tout contribue à embellir et à varier ce paysage enchanteur. » Cette description est vraie, quoique un peu assombrie. Cintra, en réalité, semble être le trône du printemps. On s'y rend par une bonne route et avec une bonne diligence; on y visite le palais situé à l'entrée de la vallée qui conduit à Collares.

Ce palais présente l'ensemble le plus étrange des constructions les plus hétérogènes. « Presque chaque siècle, dit une relation de voyage, y a mis un mot et inscrit son nom. » Le style dominant est le style arabe, ce qui a fait comparer Cintra avec l'Alhambra de Grenade

et l'Alcazar de Séville. La royauté portugaise est installée dans ce palais avec sa simplicité accoutumée. On y remarque la salle des Pies (*das Pegas*) décorée de belles peintures, et dont la fondation remonte au roi João I^{er}. La salle des Armoiries réunit les écussons gagnés sur les champs de bataille par les nobles du royaume; cela ressemble un peu, moins les tableaux, à la salle des croisades de Versailles.

Il y existait autrefois, sur le sommet d'une montagne granitique, le couvent *da Penha*, d'où l'on jouissait d'une vue qui n'avait pas sa pareille, peut-être, dans l'univers. Le roi don Ferdinand, père du roi régnant et artiste éminent, a construit à la place de ce couvent un château gothique dans le genre de celui de Stolzenfels sur le Rhin et qui fixe vivement l'attention des étrangers. On doit au roi don Ferdinand la renaissance de l'art du sculpteur en Portugal.

On trouve à Cintra des jardins charmants, d'où la vue domine l'Océan et le pays dans un rayon de plus de quarante lieues. Partout des *quintas*, c'est-à-dire des maisons de plaisance; Cintra est le séjour d'été de la belle société lisbonnaise; c'est la favorite de la capitale. Les souvenirs historiques y abondent, et l'on ne manque pas de montrer la *Citerne des Maures*, voûtée et bâtie en pierre de taille. D'après la tradition, l'eau, obéissant à la pression d'un ressort, y arrive de toutes parts en pluie fine. L'élément liquide, assure-t-on, a toujours quatre pieds de profondeur, hiver comme été, et il a été impossible de savoir d'où provient la source. La salle entière de la Citerne des Maures, ou bains de Cintra, n'a pas moins de cinquante pieds de long sur dix-sept de large. Les murs, en pierres de taille, sont décorés de chaque côté de trois pilastres terminés en arc et supportant la voûte. Tout porte à croire, malgré la tradition, que ce monument appartient à

l'architecture romaine; il a le caractère propre de cette époque, et rien dans la voûte ne se rapporte au style moresque, dont on trouve tant de spécimens ailleurs, soit en Espagne, soit en Portugal. (V. la savante histoire du Portugal de M. Ferdinand Denis.) Au reste, pour connaître à fond la ville et ses beautés, on peut consulter aussi *Cintra pinturesca*, ouvrage écrit en portugais par le vicomte de Jurumenha, et publié en 1838. Nous ne manquerons pas de signaler l'excellence des hôtels qui se trouvent dans la ville.

Le 30 août 1808, fut signée à Cintra une capitulation en vertu de laquelle l'armée française dut se retirer du Portugal avec tous les honneurs de la guerre, et en emportant ce qui lui appartenait. Neuf millions restaient dans les caisses publiques de Lisbonne.

Les lieux qui avoisinent Cintra sont couverts de délicieuses habitations jusqu'à *Collares*, très-agréable petite ville située sur les bords de l'Océan. A Cintra, les principales *quintas* appartiennent au marquis de Viana, au marquis de Pombal, à la baronne de Regaleira, au duc de Saldanha, au comte de Penamcor. Cette dernière, qui se nomme *Peña Verde* (la Roche verte), renferme le tombeau du grand João de Castro, homme plein d'honneur et de patriotisme, qui gouverna les Indes au xvi^e siècle, en qualité de viceroi. Au centre de la montagne, le couvent *da Cortiça* (de Liège) offre un panorama aussi vaste que magique. En un mot, Cintra et ses environs méritent la réputation qu'ils se sont acquise.

ROUTE 2.

DE LISBONNE A PORTO,

PAR LEIRIA ET COIMBRE (53 lieues).

On sort de Lisbonne par le N.-E., en remontant la rive droite du Tage avec le chemin de fer de

Santarem jusqu'à Villanova. Si l'on voyage à cheval, au bout de deux heures de marche à travers des champs d'oliviers, d'orangers et de figuiers, on rencontre (2 l.) *Sacavem*, petit v. de 800 hab., qui fournit des provisions à Lisbonne, et qui possède de nombreux magasins à vins. *Sacavem* est situé sur le petit golfe de ce nom. Bientôt après, on franchit sur un bac la rivière *Libres* et on suit la belle vallée du Tage, rencontrant (2 l., — 4 l.), *Alverca*, V. de 3,350 âmes, petit port pour la pêche, et (1 l., — 5 l.), *Alhandra*, bourg de 2,000 hab. environ, où l'on fabrique des tuiles et de la brique.

(1 l. — 6 l.). *Villafranca-de-Xira*, petite ville de 4,700 h., aussi propre que bien bâtie. Il s'y rencontre de nombreuses salines le long du Tage; on y élève des chevaux et il existe dans le pays des fabriques de toiles et de cuirs. Il y a un port, où le commerce est assez fort. L'architecture de l'église a de la simplicité, et une régularité remarquable. A *Villafranca*, le sol commence à devenir très-accidenté. Le bourg de *Povoa* (1 l. — 7 l.), ne peut arrêter longtemps; successivement, dans un pays très-fertile, on traverse *Castanheira*, *Moinho Novo*, *Otta*, *Tagaro*, riches villages, dont les habitants se consacrent entièrement à la culture du sol. Jusqu'à *Candeiros* (8 l. 3/4, — 15 l. 3/4), la campagne est sans attrait; mais, à partir de cet endroit, elle se couvre l'été de céréales et de lin; les oliviers deviennent plus nombreux; de belles prairies se succèdent.

Si, après avoir dépassé ce v., le voyageur quitte la route et prend à gauche à travers la campagne, il rencontrera deux localités dignes d'attention: *Alcobaça* et *Alju-barrota*.

Alcobaça, V. de 1,500 hab., « bâtie dans une gorge arrosée par deux petites rivières, dont chacune a contribué pour moitié au nom de la ville, l'*Alcoa* et la *Baça*. »

Ruinée aujourd'hui, la ville d'*Alcobaça* était jadis l'une des plus splendides du royaume. « Les cloîtres sont des villes, sa sacristie une église, et celle-ci une basilique, » disait un écrivain portugais. L'antique monastère de l'ordre de Citeaux, situé au milieu de la ville, a été fondé en 1142 par le roi *Alfonso Henriquez*, en souvenir de la prise de Santarem, ainsi que le rappelle une inscription gravée dans la *salle des rois*. « La façade du couvent, dit M. *Lichnowsky*, bien que très-antique, ressemble à celle d'un édifice du siècle dernier; au milieu s'élève le grand pignon de l'église flanqué de deux tours et surmonté par une statue de la Vierge; de chaque côté s'étendent deux vastes corps de bâtiment à un étage ayant chacun dix-huit fenêtres, et ressemblant à des casernes délabrées. L'intérieur de l'église, précédée d'une terrasse à laquelle on monte par quelques marches, est remarquable par la beauté et la simplicité de son style gothique; une rosace, bariolée de couleurs comme un kaléidoscope, s'arrondit au-dessus du porche; mais à l'exception des sculptures de l'orgue, on ne voit dans la nef aucune boiserie, et comme dans les autres églises du Portugal, aucune œuvre d'art. Cinq autels en bois doré, d'un assez mauvais goût; le maître-autel, décoré de figures en bois qu'on ne peut guère appeler des statues, et six grandes colonnes ioniennes font tout l'ornement de cette église, belle surtout par ses admirables proportions. Derrière le maître-autel règne une allée semi-circulaire dans laquelle s'ouvrent sept chapelles sombres; au fond desquelles on voit briller à travers des grilles des autels richement dorés. C'est dans l'une de ces chapelles qu'est enterré le frère du fondateur, le premier abbé du couvent d'*Alcobaça*. »

« Des deux ailes, ajoute M. de *Pène*, celle de droite est sans con-

redit la plus belle et la plus intéressante. Elle contient la chapelle royale, au milieu de laquelle s'élevaient deux somptueux tombeaux en marbre blanc, de formes pareilles ; sur l'un est couchée l'effigie de grandeur naturelle d'un guerrier au visage sévère, à la longue barbe, dont la main droite caresse le pommeau de son épée ; prête à la tirer pour faire justice, sur l'autre, c'est une statue de femme portant la couronne en tête et couverte de vêtements royaux. Le marbre de ses traits, d'une beauté parfaite, respire une ineffable douceur. Cet ange, c'est Inéz de Castro, de tragique mémoire ; ce fier monarque, c'est dom Pedro, surnommé le *Justicier*. »

La statue d'Inéz, sculptée par les ordres et sous les yeux mêmes de son amant, a été en partie dégradée lors de l'invasion française. Revêtue d'une robe à longs plis, elle croise les bras nus sur sa poitrine et retient d'une main le collier de perles qui entoure son cou. Elle porte sur la tête une couronne royale au-dessus de laquelle s'élevait un petit baldaquin ; six petits anges sculptés sont agenouillés autour de la princesse ; deux soutiennent sa tête, les autres soulèvent le pan de sa robe ou bien agitent devant elle de riches encensoirs. La pierre sépulcrale est portée par six sphynx, dont deux seulement ont la figure et la poitrine d'une femme. Tout autour de la frise, le blason de Portugal alterne avec celui de la maison de Castro. Le sarcophage de dom Pedro est porté par six lions ; la belle figure du roi, encadrée par une longue barbe, n'a pas été mutilée par les Français comme celle de doña Inéz, et garde encore cette expression de douceur et de noblesse que lui donnent tous les portraits ; un long manteau recouvre le corps ; les mains saisissent une épée ; aux pieds du roi est couché un chien de chasse. Les quatre côtés des deux tombes sont couverts de bas-reliefs représen-

tant le Jugement dernier, le Purgatoire, la Résurrection et les souffrances des premiers martyrs. Pendant la guerre civile, les restes d'Inéz ont été exhumés et dispersés sur les dalles de l'église. Quelques chapelles, dans l'aile gauche, offrent, par leur surabondance de sculptures et d'arabesques, un singulier contraste avec le style sobre et sévère de la nef ; dans une de ces chapelles, dont les parois sont dorées depuis les nervures de la voûte jusqu'aux dalles du pavé, on montre quelques centaines de bustes de saints fixés aux murailles comme des antiquités dans un musée ; de petites capsules de verre, suspendues au cou de chaque buste, renfermaient autrefois des reliques, dont quelques-unes ont été volées pendant les guerres civiles. Une autre chapelle, assez obscure, renferme des statues en plâtre représentant les princes qui se sont succédé sur le trône de Portugal, depuis Alfonso Henriquez jusqu'à Alfonso VI, mort en 1668 ; ces statues sont très-médiocres, mais le pavé sur lequel elles reposent est formé d'*azulejos* d'une assez belle exécution.

Il faut plusieurs heures pour visiter les cellules de l'aile gauche, les six cloîtres, la sacristie, le reliquaire, aujourd'hui presque vide ; la bibliothèque, veuve de livres, et qui, jusqu'en 1834, a renfermé les manuscrits les plus rares relatifs à l'histoire du Portugal ; le réfectoire, divisé en trois portiques par trois rangées de colonnes ; la cuisine enfin, qui à elle seule est un monument digne de description. Au centre se dresse une cheminée en forme de pyramide, qui semble appeler des rôtis homériques. Autour d'elle sont disposées des tables de pierre, dont chacune était appelée à jouer sa partie dans la grande symphonie culinaire : c'était la table aux viandes, la table aux poissons, la table aux fruits, la table aux légumes. Des canaux, ingénieuse-

ment pratiqués sous le pavé de la salle, distribuèrent dans toutes ses parties l'eau nécessaire à la consommation et à la propreté. A l'une des extrémités s'élève une estrade, sur laquelle se tenait en observation le frère chargé de commander à la bande des cuisiniers.

Au sortir d'Alcobaça on traverse l'Alcoa, et, contournant le pied d'une colline qui porte encore les tours carrées d'un château maure, on se dirige vers l'est, où l'on rencontre, à 2 lieues de distance,

Aljubarrota, bourg peu important, situé à l'entrée d'une longue et gracieuse vallée, où le roi João I^{er} battit les Castellans, le 15 août 1385. En souvenir de cette victoire, le monarque fit élever le magnifique couvent de Batalha, dont nous allons parler. On raconte que, parmi les héros de la journée, se trouvait une cohorte d'amoureux (*dos namorados*), qui, sous le commandement de Mem Rodriguez et de Ruy Mendez de Vasconcelos, formaient l'aile droite et décidèrent du succès de la bataille.

En rejoignant la route, et à l'un des détours qu'elle forme, on aperçoit tout à coup au fond d'une vallée

Batalha, V. de 1,500 hab., située sur les bords du Lena, affluent du Lis, et remarquable par son magnifique monastère commencé, en 1388, par João I^{er}, le vainqueur d'Aljubarrota. On ignore quel fut le principal architecte de ce chef-d'œuvre de l'art gothique, car Matheus Fernandès, que l'on cite souvent comme tel, ne fut que le continuateur d'un maître inconnu. Le monument qui offre le plus d'analogie avec celui de Batalha est, dit-on, la cathédrale d'York.

Il faut descendre une douzaine de marches pour être de plain-pied avec le portail de l'église. « Rien ne manque à ce portail, dit M. de Pène, ni la pensée, ni l'exécution, ni la noblesse dans l'élévation, ni l'élévation dans la grâce. Les proportions de la façade sont

médiocres, mais parfaitement harmonieuses. On y remarque une centaine de figures en relief, de la meilleure façon, représentant Moïse et les prophètes, des saints, des anges, des apôtres, des rois, des papes, des martyrs. Chacun de ces personnages est accompagné des attributs qui lui sont propres et s'appuie sur un piédestal orné de moulures. Des losanges isolent ces statuettes les unes des autres, et des corniches, d'un charmant travail, s'épanouissent sur leurs têtes. Toute cette sculpture n'est encore que l'accessoire du merveilleux portail dont une niche de forme triangulaire abrite le sujet principal : Jésus-Christ, assis sur un trône et dictant l'Evangile; un globe est dans sa main; sa droite, étendue, paraît à la fois commander le respect et encourager l'amour. Il n'y a pas, dans tout ce morceau, un coup de ciseau à reprendre. L'intérieur de l'église est d'une simplicité grandiose. De hautes fenêtres ogivales, décorées de beaux vitraux, répandent une lumière douteuse dans la grande nef, où, devant le maître-autel, reposent le roi don Duarte (1433-1438) et sa femme Léonore d'Aragon. Leurs deux statues colossales ont été mutilées par les Français, en 1810.

« Le mausolée du fondateur, dit M. Lichnowsky, bien que bâti par João I^{er} lui-même, n'est pas construit avec la même simplicité que l'édifice principal. Il est dominé par un clocher bâti en forme d'obélisque et entouré de huit clochetons, et ne communique avec la nef que par un corridor fermé d'une grille. Au milieu du mausolée s'élèvent les sarcophages de João I^{er} et de sa femme Philippa de Lancastre. Le roi, ceint de sa cuirasse et couronné en tête, tend la main droite à son épouse reposant à ses côtés. Près de la tête de João sont sculptées les armes du Portugal et les attributs de l'ordre de la Jarretière. La devise royale « *Il me plaît pour bien,* » entremê-

lée d'arabesques et de rebus gothiques, est gravée sur les côtés du sépulcre. Le vêtement de la reine est orné d'arabesques, offrant encore des traces de peintures et de dorures. Quatre niches creusées dans une muraille du mausolée contiennent les sarcophages des fils de João I^{er}. Don Enrique, le navigateur, est étendu sur la pierre, la poitrine et la figure à découvert, comme si son visage devait encore aujourd'hui enflammer les Portugais pour l'amour des grandes choses. Sa devise « *Talant de bien fere* » est gravée sur le socle. Ses trois frères, Fernando, João et Pedro, reposent à côté de lui, à demi-cachés sous leurs boucliers. On lit sur le sarcophage de Pedro « *Desir* ; » sur celui de João « *Je ai bien reson,* » et enfin sur celui de Fernando, le saint infant qui mourut prisonnier des Marocains (3 juin 1443), « *Le Bien me plaît.* » Tous ces tombeaux sont sculptés en marbre blanc, et décorés de bas-reliefs, d'emblèmes et d'arabesques ; mais les statues n'offrent aucun intérêt artistique. C'est une chose très-remarquable que cette médiocrité de sculptures à côté de l'admirable perfection de l'édifice lui-même. Batalha comme Belem et Penha est le triomphe de l'architecture, et, comme ces chefs-d'œuvre, ne doit rien aux arts de la statuaire et de la peinture. »

Les modestes cercueils en bois d'Alfonso IV et de Doña Isabelle, sa femme, sont placés au milieu de la *salle du chapitre* (*casa do capitulo*) qui est, d'après M. de Pène, une des plus intéressantes de Batalha par la singulière beauté de sa construction et par les récits qui s'y rattachent.

« La salle du chapitre forme un carré parfait dont chaque côté a vingt mètres de long. Elle se termine par une coupole en pierre de taille qui semble suspendue en l'air. Aucun pilier ne la soutient ; elle n'est supportée que par des courbes qui viennent se réunir au

sommet de la voûte en une large rosace d'un admirable travail. Il règne une indicible harmonie dans cette salle sobre d'ornements. Elle ne reçoit le jour que par une ouverture, mais cette fenêtre unique est garnie de vitraux splendides, représentant la Passion ; les personnages sont de grandeur naturelle.

« On raconte que la voûte de la salle du chapitre ne réussit pas du premier coup à planer au-dessus des têtes ; deux fois elle s'écroula sur les ouvriers employés à la construire. Néanmoins, le roi s'obstinait à lui refuser tout appui. Afin que cette persistance n'exposât pas des vies innocentes, des condamnés à mort furent choisis pour entreprendre ce périlleux travail. On montre, dans un coin, le buste en haut relief de Mathieu Fernandès, l'architecte qui eut la gloire d'achever la coupole merveilleuse.

« Le cloître, situé non loin de la salle du chapitre, déploie dans une médiocre étendue la plus charmante élégance : ses fontaines, ses arcades, ont une grâce infinie. Leurs ouvertures se terminent en ogives qui sont supportées par une rangée de piliers et d'arcs ; les arcs se croisent au sommet, tandis que l'espace vide entre chacun d'entre eux est rempli par des ornements à jour formant une dentelle de pierre du plus admirable travail.

« La chapelle imparfaite (*capella imperfeita*), ainsi nommée parce qu'elle ne fut jamais achevée, a été bâtie par le roi dom Manoel dans ce style gothique enjolivé, propre au Portugal, où l'on voit reparaitre certaines réminiscences mauresques, et poindre la Renaissance. Elle est située à l'est derrière le maître autel, et communique avec l'église par une vaste arcade. Elle forme une enceinte ouverte aux quatre vents du ciel, car ses tours attendent encore les sommets qui devaient les couronner, et aucun dôme ne protégé sa

tête. Néanmoins, telle est l'excellence des matériaux employés, qu'on n'y remarque presque aucune dégradation. Sa forme est octogone; sept de ses côtés sont ornés de voûtes conduisant à des chapelles, dont chacune était, sans doute, destinée à servir de sépulture à un prince de la maison royale. Mais la plus remarquable de ses faces est, sans contredit, celle qu'occupe la porte d'entrée; des ciseaux d'une habileté vraiment féerique ont prodigué à la pierre les ornements, les figures, les dessins, les inscriptions, avec une richesse d'imagination éblouissante. On distingue çà et là des sphères qui servaient de devise parlante à dom Manoël; et ces mots mystérieux fréquemment répétés en langue gothique :

TANTAS ERREI. >

Ces mots se retrouvent aussi dans l'église du monastère de Belem, fondé par don Manoël. La seule interprétation possible, dit l'abbé de Castro e Souza, serait : « Chercher de nouvelles contrées, » allusion aux préoccupations constantes du roi sous le règne duquel Vasco de Gama découvrit le chemin des Indes.

La plus grande partie du couvent n'existe plus; elle a été livrée aux flammes, en 1810, par les soldats français. Plus récemment, une grande tour qui se dressait au N.-E. des bâtiments a été frappée de la foudre, et s'est écroulée sur le toit non sans l'endommager. Heureusement le gouvernement a voté une somme annuelle de 2 contos de réis pour l'entretien et les réparations de ce bel édifice.

Après avoir visité Batalha, et en reprenant la grande route, on atteint

(7 l. — 22 l. 3/4) **Leiria**, V. de 6,000 hab., autrefois fortifiée; les remparts ont disparu en partie, et la seule importance de la ville consiste en ce qu'elle est le chef-lieu du district de ce nom. De

belles forêts de sapins l'environnent. On y visite les deux églises, dont le style gothique est assez pur, et le château presque en ruines où le roi Denis habita.

On vient aussi de Lisbonne à Leiria par une bonne route (V. R. 5) qui passe à (12 lieues) *Torres Vedras* et traverse, au-delà de ce bourg, la vallée de *Vimeiro*, où le général Junot livra aux Anglais, le 21 août 1808, une bataille dont l'issue malheureuse eut pour résultat la capitulation de Cintra. Après *Vimeiro*, cette route traverse une plaine sablonneuse fermée à l'O. par les montagnes de *Roliça*, où, quelques jours avant la bataille de *Vimeiro*, 3,000 Français, commandés par le général Delaborde, arrêtaient 15,000 Anglais et leur firent subir une perte considérable. La route continue par (6 l. — 18 l.) *Obidos*; (2 l. — 20 l.) *Caldas da Rainha* (V. plus loin R. 5); (4 l. — 24 l.) *Alcobaça*, et (2 l. — 26 l.) *Aljubarrota*, pour rejoindre à *Batalha*, à 29 l. de Lisbonne, celle que nous décrivons en ce moment.

En sortant de Leiria, on remarque la verrerie de *Marinha Grande*, qui produit une grande quantité de marchandises, soit pour Lisbonne et le Portugal, soit pour les colonies les plus éloignées. Au delà on retrouve les sites solitaires. A peine quelques *vendas* sur la route offrent-elles l'hospitalité au voyageur; à peine trouve-t-on un peu de fraîcheur à l'ombre des oliviers qui croissent dans la campagne. On passe sur un pont la *Soure*, rivière sans aucune importance, qui va se jeter dans le *Mondego*, au N. Enfin on atteint

5 l. 1/2 (28 l. 1/4) **Pombal**, V. de 3,200 hab. env. Elle est entourée de terres fertiles, bien cultivées, où les paysans récoltent du blé, de l'orge, du maïs, du vin et de l'huile. Dans la ville on remarque une certaine activité commerciale, surtout pour la fabrication des chapeaux. Personne ne vient

à Pombal sans aller visiter l'église paroissiale, non pas seulement à cause de la belle architecture qui distingue ce monument, mais surtout pour rendre hommage à la mémoire du fameux marquis de Pombal, qui releva Lisbonne de ses ruines. Les dépouilles mortelles de cet homme éminent, profanées et dispersées par les soldats français, en 1808, furent recueillies après la guerre et restèrent longtemps dans un pauvre cercueil de bois, posé sur une table et recouvert d'un drap noir. En 1856, ses descendants l'ont fait transporter à Lisbonne pour lui ériger un mausolée. La ville possède un château où le ministre reçut le jour. Il existe à Pombal des ruines curieuses d'une époque inconnue, dans lesquelles on reconnaît les deux styles différents des architectures sarrazine et chrétienne. « Les ruines que nous décrivons, a dit M. Taylor à ce sujet, ont été la demeure du châtelain de Pombal, d'un Maure qui en prit possession par les droits de la guerre, puis des chevaliers du Temple. Tour à tour aux Musulmans et aux chrétiens, le donjon a servi de harem et de cellule; les appartements ont vu reposer un Arabe au milieu de ses odalisques, et le chevalier portugais qui vouait sa vie à l'amour d'une seule femme. » On arrive bientôt à

2 l. (30 l. 1/4) *Redinha*, V. de 4,600 hab., placée dans une situation des plus pittoresques; on y rencontre à chaque pas des restes d'antiquités romaines. C'est une des localités les plus anciennes du Portugal. Le maréchal Ney y livra à lord Wellington, en mars 1811, un combat glorieux pour nos armes, qui coûta aux Anglais environ 1,800 hommes morts ou blessés et à nous seulement 200.

À 3 l. de *Redinha* (33 l. 1/4) on traverse *Condeixa a nova*, bourg de 890 hab. En prenant à droite de la route on peut aller visiter *Condeixa a velha*, où l'on trouve une

ancienne enceinte fortifiée et des vestiges de bains romains.

A peu de distance de *Condeixa a nova*, on aperçoit les bords charmants du *Mondego*. Un beau pont est jeté sur cette rivière que la route traverse pour entrer à

2 l. (35 l. 1/4) **Coïmbre** (*Coimbriga* en latin, en portugais *Coimbra*).— On vient aussi de Lisbonne à Coïmbre par mer. (V. R. 15).— C'est, de toutes les villes du Portugal, celle à laquelle se rattachent le plus grand nombre de traditions poétiques. L'Athènes lusitanienne s'élève en amphithéâtre sur une éminence qui domine le *Mondego*. Tout le monde sait que l'Université fut transférée de Lisbonne à Coïmbre, où elle éprouva beaucoup de vicissitudes. Elle occupa de vastes bâtiments désignés sous le nom de *Paços reais das escolas*. « Le marquis de Pombal fit sentir là comme partout, dit un historien, l'impulsion énergique de sa volonté; le système des études fut modifié; des bâtiments indispensables s'élevèrent; on bâtit un observatoire, les bibliothèques se multiplièrent; des collections d'objets d'histoire naturelle purent servir aux démonstrations de quelques savants professeurs: en un mot, tout en conservant sa prééminence reconnue sur quelques points, l'Université réorganisée fit de louables efforts pour initier ses nombreux disciples aux nouvelles exigences de la science.

L'Université de Coïmbre rendue à cette ville en 1537, après être restée à Lisbonne pendant deux siècles, fut de tout temps comblée de prérogatives. Pombal présida lui-même à sa réorganisation en 1772. Les derniers troubles politiques ont été funestes au mouvement intellectuel auquel elle présidait. En 1830, la bibliothèque de l'Université renfermait 35,000 volumes; celle du collège de *San Bento* 16,000; il y en avait 41,000 au couvent de *Santa Cruz*; 14,000 à *Santa Rita*, et enfin 34,000 au cou-

vent da Graça. Ces dépôts considérables de livres furent distribués entre les bibliothèques des autres villes et aussi, malheureusement, gaspillés.

Tout Coïmbre consistait autrefois dans l'Université. Elle est aujourd'hui gouvernée par un recteur nommé par le roi. L'enseignement se partage en cinq facultés avec un personnel triple de professeurs (titulaire, suppléant et suppléant extraordinaire) pour chaque chaire. Aux cinq facultés, — théologie, droit, médecine, mathématique et philosophie, — a été ajouté dernièrement un cours de droit administratif. On y est admis dès l'âge de 16 ans, on paye 10,000 reis en s'inscrivant et 10,000 à la fin du cours annuel. Le budget de l'Université n'atteint pas 550,000 fr., somme insuffisante pour la placer à la hauteur du mouvement général des sciences. Le nombre des étudiants était de 833 en 1858, supérieur à celui des années antérieures, ce qui prouve que l'Université a repris quelque chose de son ancienne importance; mais elle n'est plus aujourd'hui sans partage. La ville n'intéresse pas moins le voyageur par ses sites pittoresques et par ses souvenirs. Sa situation est des plus agréables; son territoire abonde en vignes, en oliviers et en fruits.

L'aspect intérieur est triste; les rues sont étroites, escarpées et sales. Si le nombre des étudiants s'est accru, celui des autres habitants, des marchands ou des industriels, n'a pas augmenté en proportion. A part quelques fabriques de faïence, de poterie rouge, d'ouvrages en corne, de petits cure-dents, à part un commerce assez considérable d'oranges excellentes, Coïmbre ne possède qu'une importance infime. Cependant elle joue un certain rôle comme entrepôt de la partie centrale du Portugal, en raison de la facilité de ses communications avec la mer par le Mondego. Elle est le siège d'un évê-

ché suffragant de Braga, et la résidence des autorités civiles de la province. Outre le bel aqueduc qui lui porte de l'eau, elle a des monuments intéressants. La cathédrale, qui est de construction moderne, et dont les gens de goût n'aiment point l'ensemble peu agréable, appartenait aux Jésuites. L'ancienne cathédrale est un monument arabe pur, digne d'être visité. Adossé au mur de cette église, se trouve le tombeau du mosarabe de Fernando comte de Coïmbre. Parmi les huit paroisses, on remarque l'église de Sainte-Croix, dont l'architecture manque aussi de véritable beauté, mais où l'on admire les magnifiques et anciens mausolées d'Alfonse et de Sancho, les deux premiers rois du Portugal.

Le couvent de *Santa Clara* est digne d'attirer l'attention à cause du monument de la reine Élisabeth, monument de pierre chargé de sculptures, et entouré d'une balustrade d'argent artistement travaillée. Le couvent de Saint-François renferme aussi des curiosités, soit sous le rapport de l'architecture, soit comme détails de vie claustrale.

On ne se douterait pas, maintenant, que Coïmbre ait été très-fortifiée, et qu'on l'ait considérée sous les Romains comme une importante place de guerre. Elle ne présente plus aux regards que de vieilles murailles flanquées de quelques tours à moitié détruites. Coïmbre a appartenu aux Goths, puis aux Maures, et enfin aux rois de Portugal qui y firent longtemps leur résidence. Le palais de l'Université offre tant de souvenirs historiques, qu'il n'est pas permis de lui refuser une visite: situé sur le plateau de la colline, il se fait remarquer par son étendue, sinon par sa magnificence. L'ancien collège des Jésuites et le pont du Mondego ferment la liste des curiosités qu'on rencontre à Coïmbre. Bien des voyageurs y vont voir la maison qu'habitait

Inèz de Castro avant d'épouser l'infant dom Pédro, la fontaine aux bords de laquelle elle allait pleurer, le ruisseau dont le cours servait à porter les lettres qu'elle écrivait à son amant : ce ruisseau traversait le jardin de dom Pédro, qui arrêtait au passage, par une grille placée en travers, ces gages chéris de la tendresse d'Inèz.

En sortant de Coïmbre pour se rendre à Porto, on traverse à gué, après une demi-heure de marche, la rivière Giraon, et on parcourt un pays accidenté, coupé de ravins immenses et de rivières limpides et poissonneuses. Quant au travail de l'homme, le long de la route, il est insuffisant pour faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut donner. La culture du pays est négligée. Ça et là on compte successivement une douzaine de villages ou simples hameaux : (3 l. 1/4) *Mealhada*, à droite duquel on aperçoit la Serra de Bussaeo où lord Wellington combattit les Français; (3 l. *Aguada*, où l'on passe sur un pont la rivière *Aguada*: (1 l.) *Sardaó*; (2 l. 1/2) *Albergaria Nova*, (1 l. 3/4) *Oliveira d'Azemeis*, (4 l. 1/2) *Corvo*. Tous ces endroits ne présentent guère de souvenirs historiques; mais leur situation, au milieu de charmantes vallées ou sur le versant de collines dont la végétation est luxuriante, les fait traverser fort agréablement. Partout des champs de vignes, des orangers, des oliviers, des figuiers magnifiques, frappent les regards. 2 h. de marche depuis Corvo suffisent pour parvenir jusqu'aux bords du Douro.

Les rives du Douro portugais sont assez verdoyantes aux environs de Porto. Elles ont été témoin de l'horrible combat livré en 1809 par le maréchal Soult. Le maréchal commandait une armée de 25,000 Français; il s'avancait contre Porto, que défendait une population de 80,000 hommes au moins, et que protégeaient en outre 60 batteries d'artillerie.

L'armée française fit des prodiges de valeur; aussi les masses imposantes qui se trouvaient devant elle furent-elles mises en complète déroute : on les vit, débandées, fuyantes, incapables de se rallier à la voix de leurs chefs, s'élançant sur le pont du Douro qui ne put supporter un pareil poids, et ne tarda pas à se briser. Il y eut alors un épouvantable carnage, une mêlée sans nom, dans laquelle les vainqueurs et les vaincus périrent par milliers. Tel fut le nombre des tués et des noyés, qu'un pont de corps humains remplaça le pont qui s'était écroulé.

(1 l. 3/4—53 l.), **Porto** ou **Oporto**, V. de 80,000 hab. C'est par un beau pont suspendu sur le Duero, que nous arrivons dans cette ville, la seconde du Portugal. Porto (*Portus Cale*), évêché, est la capitale de la province Entre-Duero-e-Minho. Elle a été bâtie par les Suèves. On la voit, à dater du v^e siècle, figurer parmi les évêchés de la Péninsule. Située sur la rive droite du Douro, à une petite lieue de son embouchure, elle s'élève comme un vaste amphithéâtre sur deux collines, qui prennent les noms *da Sé* et *da Victoria*. Les vallées qui s'étendent entre ces deux montagnes sont remplies par les maisons dont les lignes se prolongent jusqu'à de grands faubourgs. La cité de Porto est bien différente de ce qu'elle était en 1789. Il n'existe plus aujourd'hui que quelques ruines de ses murailles, qui pouvaient avoir trente mille pas de circonférence, sur une trentaine de pieds de hauteur; ces ruines, même, ne sont plus d'aucune utilité pour la défense de la ville, car elles sont comprises dans l'enceinte des nouvelles constructions. On a partagé Porto en sept paroisses, dont une, s'il faut en croire la tradition, remonte jusqu'au sixième siècle. L'église *Sam-Martinho de Cedofeita* aurait été bâtie, en 559, par le roi des Suèves Théodomir. Les historiens consciencieux ont fait justice

d'une pareille assertion; seulement, il faut remarquer que le rite mozarabe y a été de tout temps conservé. Son nom de Cedofeita vient, selon quelques antiquaires, de la rapidité avec laquelle s'effectua sa construction. Réciaire, craignant pour la santé d'une fille bien aimée, envoya chercher en France une précieuse relique de saint Martin de Tours, et, au moment où partirent ses messagers, il fit commencer l'édifice. Or, les reliques désirées ne furent pas plutôt arrivées en Portugal, que l'église nouvelle se trouva être terminée: on l'appela, en conséquence, *Citofacta* ou *Cedofeita* (la bientôt faite). C'est un monument de peu d'importance, et qui ne coûta pas de grands frais d'architecture à son fondateur: elle se recommande surtout par ses souvenirs légendaires.

La cathédrale, dont l'origine première est un peu moins ancienne que celle de Sam-Martinho de Cedofeita, doit, assure-t-on, sa réédification au comte don Henrique: cette construction, toute ancienne, n'a pas un ensemble satisfaisant. Porto renfermait naguère quatorze couvents, dont le plus ancien avait été bâti pendant la première moitié du XIII^e siècle. On ne comptait, parmi eux, que cinq communautés de femmes. « La suppression des couvents, dit M. Ferdinand Denis, a livré aux diverses branches de l'administration certains édifices qui, sans cela, tomberaient en ruines; les uns sont occupés par des hôpitaux, d'autres par des bibliothèques ou des musées; le collège *da Graça* sert d'asile aux orphelins; l'hospice des *Capucins de la Corderie* s'est vu disposé pour les enfants trouvés, dont le nombre s'élève annuellement au-dessus de deux mille. Il est juste de dire, à ce propos, qu'il y a peu de villes dans la Péninsule où les édifices de bienfaisance publique soient aussi multipliés. » Ajoutons que l'hôpital royal peut être regardé comme

la plus magnifique construction que l'on connaisse en ce genre dans tout le royaume. L'église des *Clerigos*, avec sa haute tour, la *Casa da Relação*, la chambre municipale ou *Hôtel-de-Ville*, le *Théâtre*, dont le bon goût est justement vanté, la grande *Caserne de Saint-Ovide*, qui peut contenir 3,000 soldats, le *palais épiscopal*, dont l'aspect est grandiose, et enfin *Notre-Dame de Lapa*, où l'on conserve le cœur de l'empereur Dom Pedro, sont les plus remarquables monuments de Porto, qui possède en outre quelques églises à ne pas négliger, une école polytechnique, une académie-médico-chirurgicale, et une académie des beaux-arts. On doit aussi visiter le port, qui a des relations avec toutes les nations civilisées; l'école de marine et de commerce; le cimetière, d'un aspect monumental; la Bourse, nouvellement construite, qui passe pour être l'édifice le plus complet de la ville, et qui mérite sa réputation européenne.

En 1789, on évaluait à 10,000 le nombre des maisons de Porto; ce chiffre s'est accru, depuis, d'une façon prodigieuse. La ville compte aujourd'hui plusieurs rues droites et spacieuses, qui font un parfait contraste avec les voies tortueuses de l'antique cité. Dans la rue *das Flores*, où les riches magasins abondent, les maisons datent du XVI^e siècle. Porto est maintenant fort bien éclairée au gaz, et l'on circule en toute sûreté dans la ville, aux heures les plus avancées de la nuit.

Les habitants sont industriels et commerçants; ils ont établi un bon nombre de distilleries d'eau-de-vie, d'importantes tanneries, des fabriques de chapeaux, de soieries, de cotonnades, de faïence, d'orfèvrerie, d'ébénisterie, etc. Ils ont une cordonnerie renommée. Quant au mouvement du haut commerce à Porto, il est encore mieux attesté par les institutions qui se se sont peu à peu fondées:

telles que la *Banque commerciale de Porto*, la *Caisse filiale de la banque de Lisbonne*, les *Compagnies contre les risques de la mer ou contre l'incendie*, l'*Association mercantile*, établie depuis 1845. Le roi don Pedro y a fondé, le 26 mars 1836, un musée qui possède déjà un nombre considérable de tableaux; la Bibliothèque publique est l'œuvre du duc de Bragance; elle date du 9 juillet 1833, et compte plus de 65,000 volumes, avec des manuscrits précieux. Le musée de tableaux, fondé par un étranger, M. Jean Allen, et acheté par la municipalité, renferme aussi une assez belle collection d'histoire naturelle. Le dimanche, le comte de Rezende, seigneur portugais, ouvre au public ses magnifiques jardins. Les étrangers sont admis à l'*Assemblea Portuense*, cercle littéraire qui a des rapports avec les villes principales de l'Europe.

A *Villa-Nova da Gaya*, faubourg de Porto situé sur la rive opposée du Douro, sont construits de vastes entrepôts de vins connus du commerce de tous les pays. On évalue à 80,000 pipes le nombre des tonneaux qui y sont renfermés. L'Angleterre prend la plus grande part dans ce commerce considérable; la France n'y occupe que le dixième rang. La ville possède plus de deux cents maisons de commerce indigènes, et au moins cinquante maisons anglaises. L'exportation se fait aussi sur une grande échelle, pour les huiles, les raisins secs, les oranges, les citrons, les amandes, les noisettes, le sumac, etc.

Porto a des consulats de toutes les nations. Des pointes de rochers et des bancs de sable rendent l'accès de son port dangereux, mais on y remédie chaque année, bien imparfaitement. Quand la fonte des neiges commence, la rivière grossit considérablement, et charrie une grande quantité de sable que lui apportent les différents torrents échappés du flanc des montagnes. Comme les rochers brisent

le courant de la rivière, l'eau n'a plus la force d'entraîner les sables si loin. Ils s'amoncèlent donc autour de ces rochers, et y forment une barre qui va toujours en augmentant, et finit par devenir dangereuse. La compagnie du commerce anglais avait autrefois proposé de détruire ces rochers, de nettoyer cette passe, et de la rendre praticable; mais les Portugais répondaient qu'ils ne s'aviseraient jamais de détruire la meilleure défense de leur port. En vain leur représentait-on que, l'embouchure étant étroite, deux forts, dont les feux se croiseraient, défendraient la ville de toute insulte, ils s'obstinaient à dire qu'ils préféreraient la sûreté de leurs foyers à l'appât d'un gain considérable, qui pouvait devenir la cause de leur ruine. Sans les dangers que présente cette passe, Porto effacerait infailliblement Lisbonne. Nous devons ajouter, du reste, que des travaux ont été entrepris depuis quelques années, et qu'ils ont déjà produit de grandes améliorations.

Cette ville avait été choisie pour lieu d'exil par l'infortuné Charles-Albert, roi de Sardaigne, après la désastreuse journée de Novare; ce prince est mort dans une villa voisine, le 29 juillet 1849. Bien des étrangers visitent cette habitation, qui est admirablement située.

Occupée par les Français depuis 1805 jusqu'en 1809, Porto a vu de terribles faits de guerre et bien du sang répandu.

Le maréchal Soult, qui commandait l'armée française en 1809, prévoyait que cette riche cité, la plus importante, sous le rapport commercial, de toutes celles du pays, serait saccagée, et il aurait voulu épargner ce malheur au Portugal, à son armée, à l'humanité. « En conséquence, dit M. Thiers, il somma la place, au moyen d'une lettre qui s'adressait à la raison des chefs, et il attendit la réponse en recevant dans ses bivouacs, sans s'émouvoir, les boulets lancés par la grosse artillerie.

« Les ouvertures, comme on devait le prévoir, demeurèrent sans effet, et le maréchal résolut de livrer l'assaut dans la journée du 29 mars 1809. Il ne fallait contre l'ennemi qui lui était opposé qu'une attaque brusque et vigoureuse pour emporter les retranchements d'Oporto, quelque formidables qu'ils pussent paraître... Les retranchements escaladés au pas de course furent partout enlevés, et nos colonnes, se jetant à la baïonnette sur la multitude des fuyards, la poussèrent dans les rues d'Oporto, qui ne présentèrent bientôt plus qu'une affreuse confusion.... Une bande, ayant cherché à se défendre dans l'évêché, y fut complètement détruite. Bientôt les Français, animés par le combat, se laissèrent entraîner aux excès qui suivent ordinairement une prise d'assaut, et se répandirent dans la ville pour la piller. Ce qu'ils apprirent des tortures essuyées par leurs compatriotes n'était pas de nature à les calmer. Ils se conduisirent à Oporto comme à Cordoue (V. Espagne, p. 515). Mais à Oporto, aussi bien qu'à Cordoue, les officiers français, pleins d'humanité, s'efforcèrent autant qu'ils purent d'arrêter la fureur du soldat, et s'employèrent eux-mêmes à sauver les malheureux que le fleuve était près d'engloutir. Le maréchal Soult fit de son mieux pour rétablir l'ordre, et pour donner à sa conquête le caractère qui convient à un peuple civilisé. Cette attaque importante lui avait coûté tout au plus 3 à 400 hommes, et en avait coûté 9 à 10,000 aux Portugais, tant en morts et blessés qu'en noyés. Elle lui valut en outre deux cents bouches à feu. Un mois après, Wellington, connaissant la situation difficile de l'armée française dans la ville conquise, conçut l'espérance de surprendre le maréchal Soult. Il y réussit le 12 mai 1809. »

Plus tard, la ville de Porto a pris parti pour Don Pedro, en

1833-35, et elle a soutenu un siège de près d'un an contre les troupes de Don Miguel. En 1847, elle se prononça en faveur de l'insurrection contre le gouvernement de Doña Maria.

ROUTE 3.

DE PORTO A BRAGA (8 lieues).

On entre dans l'une des meilleures parties du Portugal, dans un riant pays, où la plus belle végétation couvre les coteaux et les vallées. Les habitants, moins exposés aux ardeurs du soleil, sont d'une remarquable activité.

De Porto, on traverse les villages de *Padrão* (1 lieue) et de *Carrisa* (2 l.—3 l., tous deux sans importance. De là on passe, sur un pont (1 l.—4 l.), la rivière de l'*Ave*, au delà de laquelle on atteint (1 l.—5 l.) *Villanova de Famelição*, d'où partent des chemins dans trois directions opposées : au N., la route royale, *estrada real*, vers Braga ; au N.-O., une route qui rejoint, à *Barcellos*, celle de Porto à Valença (R. 4.) ; au N.-E., un chemin très-praticable qui, après environ deux heures de marche, conduit à **Guimaraens**.

Cette ville (10,500 hab.) est située sur la rive droite de l'*Ave*, à peu de distance de la rivière de l'*Azevilla*. Elle est entourée de murailles flanquées de tours ; ses rues sont larges et droites, et ses maisons sont bien bâties ; on admire la beauté de ses places publiques. Guimaraens, chef-lieu de district, se divise en ville ancienne et ville nouvelle, auxquelles se rattachent de nombreux faubourgs. Dans la vieille ville, il ne reste qu'un palais bâti par Alphonse I^{er}, duc de Bragance. La ville nouvelle date de 1427 ; elle possède quatre églises, quatre hôpitaux et un collège. Deux églises, principalement, se recommandent par leur architecture sévère. Guimaraens a des fabriques de coutellerie, de quincaillerie, de linge de table magnifique, etc. Elle fait un grand

commerce de vins et d'eaux-de-vie. C'est la patrie d'Alphonse 1^{er} et du pape saint Damaze. Aux environs, il existe des bains d'eaux thermales sulfureuses que les Romains connaissaient.

En reprenant la grande route, à Villanova, on met trois heures de marche pour atteindre

(3 l.—8 l.) **Braga**, V. de 20,500 hab., chef-lieu de la province; c'est aussi une ville très-ancienne, fondée, assure-t-on, par Himilcon; c'était la *Bracara Augusta* des Romains; elle devint plus tard la capitale du royaume des Suèves. L'archevêque de Braga a le titre de primat. Il s'y est tenu cinq conciles, le premier vers l'an 411. Aussi, l'église de Braga argüe de cette date pour prouver son ancienneté et établir son droit de primauté. Dès que le Portugal ne fut plus sous la domination des Espagnols, l'archevêque de Tolède s'empressa de disputer à celui de Braga son titre de Primat, quoique ce titre eût été reconnu par tout le clergé de l'Espagne.

La ville de Braga apparaît sur une hauteur, au sein d'une riante plaine qu'arrosent le *Cavado* et la *Doste*. Résidence des autorités civiles et militaires, elle est entourée d'une vieille muraille; ses rues sont larges et bien percées, ses maisons anciennes; on remarque sur ses places de belles fontaines. Sa *cathédrale* est un noble et imposant monument qui remonte au XIII^e siècle. La ville possède en outre un séminaire, un palais archiépiscopal, et quelques églises dont la valeur artistique est minime. Citons encore un collège, une bibliothèque, des sources sulfureuses froides, les débris d'un temple, d'un amphithéâtre et d'un aqueduc romain. Au point de vue commercial, Braga ne manque pas d'une certaine importance: elle a des fabriques de draps et de lainages, de toiles, de tissus de coton et de chapeaux, de joaillerie, ferronnerie, serrurerie et coutellerie, et des blanchisseries de cire.

Aucun fait remarquable d'histoire moderne ne se rapporte à cette ville, à trois quarts de lieu de laquelle il faut aller visiter le célèbre sanctuaire de *Senhor Jesus do Monte*, admirablement situé sur une belle colline. C'est un lieu de pèlerinage renommé, où viennent chaque année les gens les plus pieux du catholique Portugal. Il plaît beaucoup par sa position, mais non assurément par les mérites de sa construction, où l'on ne remarque rien qui soit hors ligne.

La route royale se prolonge au N.-N.-O. de Braga, franchit le rio *Cavado* à *Ponte de Prado*, le rio *Lima* à *Ponte da Barca*, traverse *Arcos de Val de Vez* et aboutit à la frontière, à *Valença*, avec la route suivante.

ROUTE 4.

DE PORTO A VALENÇA

ou à Tuy (en Espagne).

PAR BARCELLOS (17 l.)

Cette route parcourt une sorte de Savoie lusitanienne, c'est-à-dire que, si l'on trouve çà et là de magnifiques paysages, par contre, les chemins sont hérissés d'accidents et très rarement bons. On laisse à droite la route précédente et le v. de Villanova. On franchit l'Ave (4 l.) sur un bac, ayant sur la gauche, à l'embouchure de cette rivière, *Villa-do-Condé*, petite ville ancienne, de 3,500 hab., aujourd'hui simple bourg, avantageusement situé dans une belle vallée. Dans son port, où ne peuvent entrer que des barques, il se fait une pêche active et abondante. Ce bourg est défendu par un fort.

Après un trajet long et pénible, car, ainsi que nous l'avons déjà dit, les *Vendas* du Portugal sont peu pourvues et peu confortables, on arrive sur les bords du *Cavado*, rivière aux eaux transparentes, qui se jette dans l'Océan, près d'Espozende. On passe la

rivière sur un pont remarquable, pour entrer à

(3 l.—7 l.) *Barcellos*, V. de 5,500 hab., très-ancienne, très-jolie, et ceinte de vieilles murailles. Selon les historiens, elle a été fondé par le carthaginois Hamilcar, 250 ans avant Jésus-Christ. Elle possède plusieurs églises, parmi lesquelles on vante avec raison l'église paroissiale. Ses couvents, son hôpital, sa maison d'orphelins et son école publique méritent d'être vus. Cette petite ville, dont les rues sont aussi propres que droites, dont les maisons ont une certaine régularité élégante, possède quelques tanneries et fait le commerce d'eau-de-vie.

Nous n'avons rien à signaler dans le village de *Ponte d'Anhel* (2 l.—9 l.).

Un beau pont de 24 arches, construit par don Pedro I^{er}, en 1360, permet de traverser la jolie rivière de *Lima*, au delà de laquelle on atteint

(3 l.—12 l.) *Ponte-de-Lima*, petite ville de 1,900 hab. située sur la rive gauche de la Lima, et fondée par les Grecs. Les Romains la connaissaient sous le nom de *Lima*, et l'on y a trouvé, entre autres antiquités romaines, des colonnes milliaires. Après avoir été horriblement ravagée par les Maures, elle fut restaurée par Don Henrique, en 1125. Don Pedro I^{er} l'étendit un peu plus bas, et l'entoura de bonnes murailles, afin de la protéger contre les incursions des Galiciens.

L'église et les antiquités romaines méritent une visite. La ville, qui est dans une situation délicieuse, et dont les maisons sont généralement construites avec goût, possède des fabriques de chapeaux de castor, de toiles, et des filatures de lin.

En sortant de Ponte de Lima, on voyage à travers les montagnes, et, la plupart du temps, on traverse des endroits déserts. La nature présente de beaux sites, des collines couvertes de châta-

gniers, de liéges et de sapins. Dans les vallées, la culture est assez riche, et l'on y récolte en grande quantité le raisin, le blé, le maïs, et des fruits de toutes sortes.

(5 l.—17 l.) **Valença-do-Minho**, petite V. de 1,800 âmes, l'une des places fortes du Portugal, ville frontière, chef-lieu du district qui porte son nom. Valença est située sur la rive gauche du Minho, au sommet d'une éminence pittoresque. Ses fortifications, capables de résister à une petite armée, la défendent contre les attaques qui pourraient venir de *Tuy* (V. Espagne, R. 25, p. 164), ville située de l'autre côté du Minho, à la distance d'une simple portée de fusil. On a travaillé beaucoup aux fortifications de Valença, en 1776, lorsqu'il était question d'une nouvelle rupture entre le Portugal et l'Espagne. Valença n'est habitée, en grande partie, que par des militaires. Au reste, rien de curieux dans cette ville, qui possède d'ailleurs une paroisse, une école et un hôpital.

Si l'on descend le Minho, on trouve, à une lieue au-dessous de Valença, *Villa-Nova da Cerveira*, que protègent deux forts, l'un portant le nom de San-Francisco, l'autre celui de Castelino. On y visitera l'église, l'hospice et les fortifications.

On traverse le Minho à Valença pour atteindre Tuy, d'où l'on pénètre en Espagne (R. 25 et 25 bis, p. 164 et 744) par *Orense* ou *Vigo*.

À l'embouchure du Minho, sur la rive gauche, au confluent du Couro, se trouve la ville forte de *Caminha* (2,500 hab.), située à 12 lieues N.-O. de Braga. C'est un point stratégique d'une certaine importance, possédant des casernes, deux hôpitaux et une église. Ses salines sont assez considérables.

ROUTE 5.

DE LISBONNE A PENICHE,

PAR TORRES-VEDRAS (11 lieues),

Et de Peniche à Leiria.

A. PENICHE.

On rencontre sur cette route (2 l.) *Loures*, (1 l.—3 l.) *Povoa*, v. insignifiants.

Le point le plus important, celui qui attire le plus la curiosité des étrangers, est

(4 l.—7 l.) **Torres-Vedras**, bourg de 3,500 hab. devenu historique par les faits militaires qui s'y sont passés, lors de l'invasion du Portugal par les Français. Torres-Vedras est un chef-lieu de district, dans la province d'Estrémadure; le bourg est situé sur la rive gauche du Sizandro, et il possédait autrefois de remarquables fortifications, aujourd'hui disparues. C'est un ancien préside romain, qui, assure-t-on, tire son origine des Grecs.

En 1810, Masséna ayant forcé le duc de Wellington à la retraite, le général anglais alla en toute hâte se renfermer dans les lignes qu'il avait fait construire, avec des précautions infinies et le plus grand secret, à Torres-Vedras, appât funeste contre lequel la valeur française, sans calculer le danger, se brisa en vains efforts. Masséna, à la vue de ces immenses retranchements, demanda des renforts, et après les avoir attendu six mois inutilement, il quitta les lignes devant lesquelles il était resté forcément inactif, et reentra en Espagne. Cette retraite habile procura à lord Wellington le titre de *marquis de Torres-Vedras*.

« Les ouvrages de fortifications de Torres-Vedras, dit M. Thiers, étaient les uns ouverts à la gorge (c'était le moindre nombre), les autres fermés. Tous avaient glacis en terre, fossés, escarpes en pierre sèche, magasins en bois pour les vivres et les munitions. Il y en

avait qui étaient armés de six bouches à feu; il y en avait qui en contenaient cinquante, depuis les calibres de 6 et de 8 jusqu'à ceux de 16 et de 24. Ces bouches à feu étaient toutes montées sur affûts de position, de manière à ne pouvoir servir à l'ennemi en cas de mouvement rétrograde d'une ligne sur l'autre. On avait vidé le riche arsenal de Lisbonne pour fournir cette artillerie, et employé tous les bœufs du pays pour la mettre en place. Les garnisons étaient permanentes, et quelques-unes s'élevaient jusqu'à mille hommes. Des routes larges et faciles avaient été pratiquées entre ces divers ouvrages, de manière à y conduire les renforts avec une extrême rapidité. Un système de signaux emprunté à la marine (le télégraphe était alors dans son enfance) pouvait en quelques minutes apporter au centre de la ligne la nouvelle précise de ce qui se passait à ses extrémités. A son entrée même, c'est-à-dire vers Sobral (village situé à droite de la route qui va de Lisbonne à Torres-Vedras), se trouvait une sorte de champ de bataille, préparé à l'avance pour que l'armée anglaise pût accourir tout entière vers la partie la plus accessible et joindre sa force propre aux mille feux des ouvrages environnants. Naturellement on avait placé les Portugais dans les fortifications, et on leur avait adjoint trois mille canonniers, Portugais aussi, longuement formés à la manœuvre du canon, et tirant juste. L'armée anglaise avec ce qu'il y avait de plus disponible, de plus manœuvrier dans l'armée de ligne portugaise, était destinée à occuper les campements principaux, qu'on avait habilement disposés près des points supposés d'attaque. Tout avait été soigneusement préparé pour qu'elle y fut bien abritée, bien nourrie, et qu'elle pût y partager son temps entre le repos et les manœuvres. » Il y avait une seconde et troisième ligne de re-

tranchements en arrière de Torres-Vedras.

Des milliers d'ouvriers y travaillaient depuis plus d'une année, sous la conduite des ingénieurs anglais et sous la police de deux régiments de ligne portugais. Le système de défense comptait 152 redoutes et environ 700 bouches à feu en batterie. Pour l'établir, on avait abattu cinquante mille oliviers, qui formaient avec la vigne la principale végétation du pays. « Les Anglais pensaient, dit encore l'historien du Consulat et de l'Empire, que ce n'était rien que de ravager le Portugal, pourvu que l'on parvint à le disputer aux Français, et leur protection lui était certainement plus dommageable que ne l'eût été notre invasion. Quant à l'indépendance, nous ne lui en aurions pas laissé moins qu'il n'en avait sous lord Wellington. » Quoiqu'il en soit, sous le rapport du génie militaire, le travail des Anglais était admirable, et leur général en chef avait raison de compter sur ses retranchements. Wellington avait projeté d'autres ouvrages également formidables à établir sur la rive gauche du Tage, car ceux de Torres-Vedras étaient sur la rive droite; mais à ce sujet il s'éleva une contestation entre ce général et la régence portugaise.

Après avoir visité les débris de fortification du bourg fameux de Torres-Vedras, après avoir jeté un coup d'œil sur le château qui n'a plus de puissance défensive, on peut se rendre à l'école latine. On ne manquera pas d'aller voir, aux environs de Torres-Vedras, un aqueduc d'architecture gothique.

En 1148, don Alphonse I^{er} enleva Torres-Vedras aux Maures qui s'en étaient emparés.

Ce bourg fait le commerce de vins récoltés sur son territoire. Il s'y trouve trois sources salines thermales peu utilisées.

« Au delà de Torres, le chemin change d'aspect, dit M. de Pène,

l'horizon devient monotone et la marche pénible. Peu de culture, peu d'habitations; une route tantôt raboteuse et taillée dans le roc, tantôt poudreuse et traversant une forêt de pins. » Après une heure environ de marche, on traverse le rio Mongola, puis on gravit une colline au sommet de laquelle se trouve le village de *Vimeiro*, célèbre par la bataille que le général Junot y livra, le 21 août 1808, aux troupes anglaises nouvellement débarquées en Portugal.

« Sir Arthur Wellesley, dit M. Thiers, eût été dans une situation critique à *Vimeiro* s'il avait été bien attaqué et avec des forces suffisantes, car il occupait des hauteurs dont le revers était taillé à pic sur la mer. Forcé dans ces positions, il pouvait être précipité dans les flots avant d'avoir eu le temps de s'embarquer. Il était donc entre une victoire et un désastre. Mais il avait 18,000 hommes, une nombreuse artillerie, des positions d'un accès très-difficile; il savait, par divers rapports, qu'il aurait à combattre contre un ennemi inférieur de moitié; il était doué enfin d'une fermeté de caractère qui égalait celle de ses soldats. Il plaça son infanterie sur trois lignes, avec une formidable artillerie dans les intervalles, présentant trois étages de soldats, se dominant et se renforçant les uns les autres. »

Les Français attaquèrent sans aucun succès cette redoutable position, et ils durent se retirer, après avoir perdu 1,800 hommes, c'est-à-dire le cinquième de leur effectif.

Au sortir du ravin de *Vimeiro* la route se bifurque, l'embranchement de droite se dirige vers *Roliça* et *Obidos* (R. 2, p. 770), celui de gauche rencontre

(3 l.—9 l.) *Lourinhãa*, *Lourinhã* ou *Lourinan*, bourg d'environ 2,600 h., qui plaît à cause de sa position tout à fait charmante; il possède un hospice et un hôpital.

Aucun commerce. Des habitations de plaisance et une belle campagne en rendent le séjour agréable.

(2 l.—11 l.), **Peniche**, ville forte de 2,800 h., située sur l'Océan atlantique, avec un port petit et peu sûr, où l'on fait le cabotage et une pêche active. La force de Peniche consiste surtout dans sa position isolée du continent, au milieu de rochers qui en rendent les approches très-difficiles. Elle a cependant une forteresse de première classe, et surtout un bon fort et un phare sur le cap Carvoeiro. En 1589, les Anglais, conduits par F. Drake et venus en Portugal pour aider le prétendant don Antonio contre Philippe II, prirent la ville de Peniche et pénétrèrent jusqu'à Lisbonne. Dans l'antiquité, la presque-île de Peniche formait une île où se réfugièrent quelques lusitaniens qui ne voulaient pas tomber sous le joug des Romains; mais César, après bien des efforts, alla les chercher jusque dans leur refuge, sur les rochers qu'ils croyaient inaccessibles.

B. DE PENICHE A LEIRIA.

On peut aller de Peniche à Leiria (R. 2) en rejoignant, à *Obidos*, le chemin venant de Torres-Vedras. (V. ci-dessus.)

Obidos (à 6 lieues de Torres et 19 de Lisbonne) est une vieille V. ruinée, assise sur un rocher qui domine un véritable désert arrosé par un maigre filet d'eau. « Par sa position, par sa physionomie, dit encore M. de Pène, *Obidos* est certainement une des cités les plus curieuses du Portugal. Avec ses rues étroites et montueuses, avec les épaisses et sombres murailles qui l'entourent, son château-fort qui paraît inexpugnable, *Obidos* est restée une ville du moyen-âge. Il semble qu'elle se soit endormie pendant plusieurs fois cent ans, et qu'en passant on la réveille dans son accoutrement du XIII^e siècle. » Au delà d'*Obidos*, on traverse

2 l. (20 l.) **Caldas da Rainha**

(*Bains de la Reine*), petite V. de 5 à 6,000 hab., située sur la rive dr. du rio Arnoya, au pied des collines de la Sierra da Boira. Les bains de Caldas sont les plus fréquentés du royaume; leur réputation date de la fin du XV^e siècle. « La reine doña Leonor, femme du roi Jean II, passant par Caldas, vit des paysans se baigner les pieds dans une eau sulfureuse et s'enquit des propriétés de cette eau; il lui fut répondu qu'elle était souveraine contre la goutte, les rhumatismes et quelques autres maux. Leonor défera ces précieuses eaux à l'examen d'une commission de médecins, et, sur leur rapport, l'établissement de bains qui existe encore à Caldas fut fondé par elle et richement doté, pour être ouvert gratis aux malheureux. Depuis lors, grands et petits ont afflué vers cette ville, où la santé coule de source,..... L'établissement de bains est spacieux et bien tenu, les sources sont abondantes, les eaux puissantes, soit qu'on les boive, soit qu'on s'y baigne. » Les sources utilisées sont au nombre de cinq et varient en température de 32° à 36° centigrades. Des quatre piscines, deux sont exclusivement réservées aux femmes.

L'église de Caldas, *Nossa Senhora do Popolo*, a été élevée, par la reine Leonor, de 1483 à 1502; le clocher est remarquable par sa grâce et par sa légèreté.

Au sortir de Caldas, le chemin devient de plus en plus difficile; il faut tour à tour gravir des collines rocheuses où le chemin est taillé en escalier, tantôt descendre péniblement au fond d'étroites ravines où il ne coule d'eau que pendant la saison des pluies, et où la seule végétation est celle des aloès. On traverse de misérables villages pour atteindre (4 l.) *Alcoçaba*, puis (1 l.) *Aljubarrota* (V. p. 766) et rejoindre, à *Batalha*, la route de Leiria (2 l.), conduisant, au delà, à Coïmbre et à Porto.

ROUTE 6.

DE LISBONNE A SÉTUBAL

PAR ALMADA (6 lieues 1/2).

On s'embarque à Lisbonne sur un bateau à vapeur appartenant à un service régulier, et qui conduit de l'autre côté du Tage à

1 l. 1/2. *Almada*, charmante petite ville de 4,000 hab. située sur la rive gauche du Tage, à l'endroit où il est le plus large, et distante d'une heure seulement de la capitale. La ville possède quelques antiquités remarquables, notamment l'ancienne église, et le vieux château, pittoresquement assis sur un rocher. On y visite des entrepôts de vins, une source d'eau minérale, et un hôpital assez considérable, qui a été construit pour les marins anglais.

En octobre 1810, au moment où l'armée française se dirigeait vers Lisbonne, Wellington, pour calmer les craintes des habitants de Lisbonne, éleva, sur les hauteurs d'Almada, quelques ouvrages de fortification qui furent enlevés à la première attaque.

2 l. (3 l. 1/2). *Coima*, village insignifiant, dont la seule curiosité consiste dans d'importantes mines de cuivre. En cotoyant le bas d'une chaîne de montagnes peu élevées, d'un aspect fort agréable, on arrive à

1 l. 1/2 (5 l.) *Palmella*. V. de 4,000 hab., dans une magnifique position. Cette petite ville est située au pied d'une colline, en face de Lisbonne, et, à moins que le ciel ne soit brumeux, les ruines majestueuses du château historique de Palmella se dressent au dernier plan du panorama de la rade, vu de la capitale. Il existe autour de Palmella de belles plantations et des campagnes très-fertiles. On ne peut d'ailleurs en citer que l'église paroissiale et le vieux château. Au sortir de Palmella, en peu de temps, et à travers des chemins sinueux, on se trouve transporté à

1 l. 1/2 (6 l. 1/2) *Sétubal*, V. de 15,500 hab., l'ancienne *Cetobriga*, située sur la rive droite du Sado, avec un port d'une entrée difficile, et pourtant assez fréquenté. Un écrivain a dit avec raison que, dans Sétubal, « le commerce même est une grâce et une poésie. » Après Porto et Lisbonne, ce port est le plus commerçant du royaume de Portugal. La baie de Sétubal qui s'ouvre devant lui, ruisselante de soleil pendant le jour, et phosphorescente pendant la nuit, expédie vers tous les points du globe les produits de son sol et de toute la province. Ses salines et ses fruits ont multiplié ses relations commerciales. Elle tire du Sado une très-grande quantité de sel, et l'on estime qu'elle en fait annuellement une exportation de plus de deux cent mille quintaux. Elle exporte aussi beaucoup de vin blanc du cru, lequel est d'une qualité supérieure. D'après les statistiques, son territoire en fournit au moins vingt mille pipes chaque saison. Sous le rapport des curiosités, Sétubal est fort remarquable. Son église principale ne se recommande pas par la grandeur, mais, quoique petite, elle peut passer pour un modèle d'architecture. En outre, chose rare en Portugal, cette église renferme de nombreux tableaux, dont la valeur d'art n'est pas douteuse. Quatre places assez spacieuses et une jolie fontaine complètent les curiosités de Sétubal.

En allant à l'O. du port de Sétubal, c'est-à-dire en se dirigeant tout à fait vers les bords de l'Océan, on visite la chapelle de la *Arrabida*, qui mérite d'être vue : les montagnes de ce nom sont l'objet de charmantes excursions.

ROUTE 7.

DE LISBONNE A BRAGANCE.

A. PAR SANTAREM, ALMÉIDA ET CASTEL-RODRIGO (84 lieues 3/4).

Le chemin de fer (tête des deux

lignes futures du Nord et de l'Est, conduit le long de la rive droite du Tage et au pied de côtes magnifiques jusqu'à (68 kil.) *Ponte de Aseca*, un peu avant Santarem. D'après les projets présentés au gouvernement, cette ligne serait prolongée le long du fleuve, puis vers le N. E., pour atteindre Almeida, et sans doute la frontière espagnole dans la direction de Salamanque.

13 l. **Santarem**, V. de 8,000 hab., l'ancienne *Scalabis*, ou *Præsidium Julium*, ville prise aux Maures par Alphonse Henriquez I^{er}, le 11 mars 1147. Santarem est située sur un monticule et sur la rive droite du Tage qui cesse d'être navigable à deux ou trois lieues plus haut. C'est un chef-lieu de district. Elle conserve de curieux vestiges de l'architecture mauresque au moyen âge, et son origine remonte au temps des Romains, sous la domination desquels elle était renommée pour sa beauté et pour son opulence. Son nom de Santarem n'est que le nom corrompu de sainte Irène qui y mourut assassinée et dont le martyre est devenu célèbre. Cette ville est on ne peut plus mal fortifiée, et n'a pour défense vraiment illusoire qu'un vieux château en ruines. Aujourd'hui, sous le rapport de la richesse, Santarem n'offre plus guère aux voyageurs que des souvenirs historiques. Un coup d'œil doit être donné à ses deux églises paroissiales, et l'on ne manquera pas de visiter avec soin les restes du château appelé *Alcaçora*. La ville est généralement mal bâtie, comme presque toutes les anciennes villes; ses rues sont assez étroites, assez irrégulièrement percées. D'un de ses quartiers, nommé *la Merceille*, la vue s'étend jusqu'à Lisbonne. Les rois de Portugal ont résidé à Santarem, depuis Alphonse III, qui lui accorda, en 1254, de grands privilèges, jusqu'à Jean I^{er}. Elle occupe la première place aux Cortès et fait avec Lisbonne un grand commerce de blés,

de vins et d'huiles. Elle a été longtemps en proie à de graves extrémités, pendant la guerre des Français en Portugal, sous le règne de Napoléon I^{er}.

En 1810, quand Masséna était dans une position très-difficile en face des Anglais, l'armée française, qui occupait Santarem, y établit un hôpital pour deux ou trois mille malades; on y réunit, soit en linge et literie, soit en meubles, de quoi pourvoir cet hôpital de tout ce qui lui était nécessaire. Avec le cuir que l'on trouva dans Santarem, on répara tant bien que mal les chaussures des soldats français. Il y existait des forges, du fer provenant des démolitions, et même du bois. Mais on possédait peu d'outils. Le général Eblé, après avoir réuni les ouvriers de l'artillerie, fit fabriquer des haches, des scies et des marteaux; une forêt voisine donna du bois, et l'on se trouva bientôt en mesure de jeter sur le Tage un pont fort nécessaire aux opérations de l'armée. Pendant toute la campagne, Santarem fut regardé comme étant un point sérieux d'opérations.

Au village d'*Arzinheira*, situé tout près de Santarem, il y a une fabrique considérable de pierres à fusil.

Toujours mêmes chemins montueux et escarpés, jusqu'à la distance d'une lieue et demie. Mais enfin le terrain s'égalise; on trouve des prairies sur la route qui mène au village de *Gottegam* (3 l.—16 l.), puis à *Tancos* (2 l.—18 l.), autre village sans importance.

11. (191.) *Constancia*, bourg de 1,200 âmes, autrefois assez considérable parmi les villes de la province, mais réduit aujourd'hui à l'état de village ou à peu près. Sa situation ne laisse pas que d'être fort agréable; le bourg de *Constancia* s'est formé au confluent du Tage et du Zézère, et des points de vue délicieux charment le voyageur à son passage.

En 1810, quand Masséna eut la

pensée de jeter un pont sur le Tage, pour faire traverser ce fleuve à l'armée française, il transféra à Constancia, qui s'appelait alors *Punhete*, les chantiers qui avaient été établis d'abord à Santarem. On trouva que le pont serait plus facilement jeté à Punhette, le Tage n'ayant pas encore reçu les eaux du Zézère en cet endroit. — A gauche de la route et à 2 l. au N., on aperçoit *Thomar*, petite V. de 3,800 hab. C'était autrefois une juridiction royale, une résidence des Templiers, un chef-lieu de l'ordre militaire du Christ, dont le grand prieur ne quittait guère *Thomar*. Le convent et ses dépendances furent bâtis sous le roi Denis, en 1180, par D. Galdin Paez, grand maître de l'ordre des Templiers. « Cette vaste habitation, dit un écrivain portugais, se composait de trois parties bien distinctes : le convent proprement dit avec son église, ses cloîtres, ses dortoirs et toutes les divisions qui appartiennent à une maison régulière ; le château avec son enceinte et ses boulevards ; et en troisième lieu, la quinta ou le parc muré du convent. On pourrait y joindre encore le fameux aqueduc commencé par Philippe II, en 1595, et fini par Philippe III, en 1613.

Le monastère de *Thomar* est un superbe morceau d'architecture ; intérieurement et extérieurement il renferme des vestiges d'art très-précieux. Sa reconstruction partielle date du xv^e siècle. Le château appartient aujourd'hui au célèbre ministre Costa Cabral, qui porte le titre de comte de *Thomar*. La ville, dont l'aspect est fort agréable, a pris un essor extraordinaire sous le rapport de l'industrie. Il s'y trouve de fortes filatures de coton, des fabriques de soieries et de chapeaux, et des tanneries. D'après une opinion assez accréditée parmi les savants du Portugal, il faudrait considérer *Thomar* comme occupant l'emplacement d'une ville fondée par les Romains, et qui portait le nom

de *Concordia*. Ney y plaça, en octobre 1810, son quartier général ; il avait une division, celle de Loison, à Punhette, deux à *Thomar* même, et une brigade d'infanterie avec toute sa cavalerie à Leiria, sur le revers de l'*Estrella*, de manière à occuper la route de *Torres-Vedras* à *Coïmbre*.

2 l. (21 l.) **Abrantès**, ville ancienne de 5,000 hab., avec un port situé sur la rive dr. du Tage ; elle occupe le plateau d'une gracieuse colline, où l'on rencontre des oliviers à chaque pas, où les jardins, garnis de fleurs et de fruits, s'étendent d'un bout à l'autre du pays. Cette ville joua un rôle important pendant l'expédition des Français en Portugal, en 1809 et 1810. Au mois de juillet 1809, Wellington, se plaignant de son armée, qu'il accusait de ne pas savoir supporter les succès plus que les revers, mais de piler indignement le pays qu'elle venait secourir, la rassembla à *Abrantès*. En décembre 1810, le général français Loison dirigea une forte reconnaissance sur cette ville, occupée par les Anglo-Portugais, afin d'en effrayer la garnison et de l'empêcher d'arrêter un détachement du général Foy, qui, escorté de quatre cents soldats, bons marcheurs et bons tireurs, se rendait de Santarem à Paris, pour demander des renforts à Napoléon 1^{er}. La garnison d'*Abrantès*, épouvantée, prit cette petite troupe voyageuse pour l'avant-garde de l'armée française. Elle se renferma aussitôt dans ses murs et laissa le passage libre au général Foy, qui, se hâtant de poursuivre sa marche, ne rencontra qu'une bande de deux cents hommes de la levée en masse portugaise, appelée l'*Ordennanza*, lui passa sur le corps, et fut quitte pour la perte de quelques hommes blessés ou fatigués. Après sept jours de hasards incroyables, de continuels dangers, le général arriva sain et sauf à *Ciudad-Rodrigo*, sur la frontière

espagnole : il avait exécuté la traversée la plus périlleuse, mais en même temps la plus heureuse qui se pût imaginer.

On sait que, quelques années auparavant, en 1807, Junot avait été chargé par Napoléon d'envahir le Portugal. Junot s'acquitta de cette tâche avec bonheur ; il vint à Lisbonne, et y prépara le traité, 27 octobre 1807, secrètement conclu à Fontainebleau, par lequel la France, d'accord avec l'Espagne, partageait le Portugal en trois et l'enlevait à la maison de Bragance. Pour récompenser Junot de sa conduite pendant cette campagne hérissée de difficultés, Napoléon lui donna le titre de duc d'Abrantès et le nomma gouverneur du Portugal.

On remarque à Abrantès quatre églises, parmi lesquelles la belle paroisse de Saint-Vincent, avec un couvent rempli de curieux détails d'architecture. L'église de Saint-Vincent est généralement regardée comme l'une des plus vastes et des plus intéressantes du royaume du Portugal. On doit y visiter aussi l'hôpital. De même que Thomar sa voisine, la ville d'Abrantès s'occupe de commerce ; elle vend activement ses blés, ses vins et eaux-de-vie, son huile et ses excellents fruits. C'était un municipe, au temps des Romains.

En quittant cette ville, on retrouve des montées que sillonne un chemin inégal, mais de jour en jour amélioré. On rencontre sur son passage, (31.—24 l.), *Venda de Macao*. Après ce lieu de halte et de repos, ce n'est plus une route que l'on a devant soi, c'est une suite non interrompue de ravins inaccessibles aux voitures.

Il faut monter à cheval pour traverser

2 l. (26 l.) *Vendas-Novas*, V. de 250 hab. au delà duquel, à 1 l. 1/2 (17 l. 1/2), on franchit sur un pont la rivière de Verza. A une égale distance se trouve

1 l. 1/2 (29 l.) *Perdigao*, V. de 200 hab. Partout règne sur la route

une morne tristesse ; on dirait presque un désert, dont on se sent heureux de sortir pour atteindre

5 l. (36 l.) *Castello-Branco*, V. de 6,000 hab., située sur la Liria, rivière agréable et poissonneuse. On l'appelait sous les Romains *Castrum-Album*. Un double mur, flanqué de sept tours, la fortifie, et elle est en outre défendue par un très-ancien château. *Castello-Branco* est le siège d'un évêché suffragant de Lisbonne. Ce qui frappe dans l'aspect de la cathédrale, c'est la noblesse de l'ensemble et la simplicité des lignes. Les autres églises, ainsi que les deux hôpitaux et une maison de charité, méritent qu'on les visite, sans cependant offrir des curiosités d'art remarquables. Quant au vieux château, il ne défendrait plus efficacement la ville aujourd'hui, mais il donne une idée exacte de ce qu'étaient les anciennes fortifications en Portugal. L'industrie et le commerce consistent en tannerie, poteries, vins et eaux-de-vie. On sort de *Castello-Branco*, pour voyager à travers des plaines qui ne manquent pas de fertilité. On trouve sur la route

3 l. (37 l.) *Alcains*, et *Atalaja*, 2 l. (39 l.), villages sans intérêt ; puis, après avoir vu partout des collines, après avoir passé par le village de *Fundão*, (2 l. 41 l.), traversé à gué la rivière de Zezere en avant de *Casteljo*, (1 l. — 42 l.), on se trouve, au bout de plusieurs plaines qui se suivent, à

3 l. (45 l.) *Belmonte*, gros bourg de 1,200 hab., dans une agréable position, sur une colline très-fertile. Belmonte renferme deux églises assez remarquables.

3 l. (48 l.), *Panoyas*, petit village d'une insignifiance complète. On marche pendant une heure et demie environ, et l'on ne rencontre guère qu'une ou deux *vendas*, jusqu'à la rencontre de la route d'*Almeida* à *Coïmbre* qui va du N.-E. à l'E.

2 l. (50 l.) *Guarda* est une fort

ancienne ville de 2,500 hab., qui portait autrefois le nom de *Lancia Oppidana*. Elle est située près du Mondego et aux pieds de la *Serra d'Estrella*. Comme les sommets de ces montagnes sont toujours couverts de neige, il en résulte que le climat de Guarda est froid, rigoureux même. Cette ville fait contraste à cet égard avec les cités voisines, dont la température est généralement très-élevée.

Guarda fut bâtie par Sanche, premier roi de Portugal, en 1199; ce prince lui donna ce nom, parce qu'elle était un de ses boulevards contre les Maures. Il est vrai que sa position la rend formidable; aussi, en 1810 et 1811, fut-elle le théâtre de plusieurs rencontres sérieuses entre les Français et les Anglais. Guarda possède de beaux monuments, parmi lesquels brille surtout sa cathédrale, d'architecture gothique et remplie de magnifiques détails. On cite encore les diverses paroisses, les éminaires, le château, l'hôpital, l'évêché et le château-fort. On y fabrique une assez grande quantité de draps.

L'ascension du mont Estrella est digne de la curiosité des naturalistes. En le gravissant, on remarque des cavités en divers endroits; on entend même le bruit d'un fleuve qui y coule; plus haut, on trouve une carrière d'albâtre fort beau, et à la cime d'excellents pâturages. Au milieu des montagnes de la Serra d'Estrella, se trouve un grand lac dont la profondeur est immense. On prétend qu'il s'agit par l'effet des tempêtes, et que malgré la grande distance qui le sépare de la mer, on y a trouvé des débris de bâtiments.

On rétrograde pour se rendre à *Alméida*, en passant par les villages d'*Urgeira* et de *Pineu*, et en franchissant une chaîne de montagnes, ramification de la serra d'Estrella. Après le terrain montagneux, viennent de riantes campagnes, où le blé et le maïs croissent en abondance.

6 l. (56 l.) **Alméida**, V. de 6,200 hab., située sur le versant d'une colline. C'est peut-être la ville la mieux fortifiée du royaume. Les Espagnols en firent le siège en 1762, et s'en emparèrent après quelques jours de tranchée. Elle supporta encore un terrible siège pendant la guerre des Français en Espagne et en Portugal.

Masséna venait de voir tomber sous ses coups Ciudad-Rodrigo (le 9 juillet 1810); mais comme on disait qu'Alméida était mieux fortifiée encore que cette ville, il n'avait pas voulu en entreprendre le siège avant d'avoir réuni tous les moyens de le conduire rapidement. « Le maréchal Ney, dit M. Thiers, s'était avancé avec le 6^e corps, suivi du 8^e, pour refouler les Anglais sur la Coa, petite rivière qui coule de la sierra de Gata (ou Estrella) dans le Douro, en passant à une portée de canon d'Alméida. Alméida est sur la droite de la Coa, et, par conséquent, se trouvait de notre côté. Lord Wellington, était campé à Alverca, sur le penchant des hauteurs qui forment l'enceinte de la vallée du Mondego, et de là observait froidement ce qui se passait. Il avait seulement une avant-garde de troupes légères sur la droite de la Coa. Cette avant-garde, forte de six mille hommes d'infanterie et d'un millier de chevaux, était sous les ordres du général Crawford. Le général en chef enjoignit au maréchal Ney d'éloigner cette avant-garde... »

« Le maréchal Ney livra aux Anglais sur la Coa un brillant combat, leur tua ou prit sept à huit cents soldats et investit Alméida. Cette ville était un pentagone régulier, parfaitement fortifié, armé d'une façon complète, défendu par une garnison de 5,000 Portugais, et situé sur un sol de roc, dans lequel il était très-difficile d'ouvrir la tranchée. Il fallait donc, pour se couvrir, beaucoup de sacs à terre, beaucoup de fascines et de gabions. Le 15, jour de la Saint-

Napoléon, on ouvrit la tranchée. Masséna s'était transporté sur les lieux, et on avait choisi pour point d'attaque le front du sud, ainsi que le bastion de San Pedro, qui semblait moins défendu que les autres. La nature pierreuse du sol ne permit pas d'abord de s'y enfoncer profondément, et il fallait se couvrir avec des sacs à terre. Les jours suivants, on approfondit la tranchée, on la prolongea à droite et à gauche, afin d'occuper des positions d'où il était possible d'établir des feux de ricochet sur le bastion attaqué. Ces travaux coûtèrent des hommes et du temps, car on était mal abrité, et on avait résolu de n'employer l'artillerie que lorsqu'on pourrait déployer tous ses feux à la fois. Afin d'y suppléer, on plaça dans des trous, comme à Ciudad-Rodrigo, des tirailleurs qui étaient chargés de tirer sur les canonnières ennemis.

« Tandis qu'on exécutait les travaux d'approche, on avait construit onze batteries et on les avait armées de 64 pièces de gros calibre, amenées de Ciudad-Rodrigo et de Salamanque. Le 26 août, au matin, l'artillerie étant prête, le maréchal Masséna ordonna d'ouvrir le feu. Les projectiles tombant dans tous les sens sur une petite place qui, quoiqu'elle soit fortifiée, pouvait être presque enveloppée par les batteries des assiégeants, y causèrent de grands dommages. L'ennemi répondit avec vigueur, mais sans pouvoir tenir tête à notre artillerie, qui était servie avec autant de précision que de vivacité. Plusieurs édifices se trouvaient en flammes. Vers la nuit, une bombe heureusement dirigée, tombant sur le magasin à poudre, qui était au centre même de la ville et dans le château, y détermina une explosion effroyable. Une partie des maisons furent renversées, et près de 500 hommes périrent, soldats ou habitants. Il y eut même des pièces de canon précipitées dans les fossés et des portions de rem-

parts entr'ouvertes. Nos tranchées avaient été remplies de cailloux, de débris de tout genre, au point d'exiger d'assez grands travaux pour les déblayer. »

Ce fut surtout le lendemain 27, quand il fit jour, que le désastre de la ville parut dans toute son horreur. Les habitants, remplis de consternation, demandèrent qu'on rendit la place aux Français, et le 28 août, le 6^e corps entra dans Almeida. Plus tard, en mai 1811, Masséna se décida à battre en retraite et à faire sauter Almeida. Les curiosités de cette ville consistent seulement dans son ancienne église et ses deux hospices.

En quittant, on passe la Coa, sur un mauvais pont, et on ne tarde pas à apercevoir

3 l. (59 l.). *Pinhel*, petite V. de 1,700 hab., qui n'a nullement l'apparence d'une cité, quoiqu'elle soit donnée pour telle dans les cartes géographiques. Les anciens l'appelaient *Pinetus*. Située sur une colline près de la Pinhel, elle est aujourd'hui un chef-lieu de district, possède un évêché suffragant de Braga, et offre à la curiosité des touristes une cathédrale remarquable, deux paroisses, deux hôpitaux, un palais épiscopal et de jolies fontaines. Elle perd de jour en jour son importance. Au delà, on rencontre sur la route le village de *Villartorpin* (2 l. — 61 l.) et après trois heures,

11 (62 l. 1/2) *Castel-Rodrigo*, forteresse placée sur les frontières de l'Espagne. La ville ne présente aucune curiosité qui mérite d'être citée. Parvenue à ce point, la route poursuit son cours sur la gauche, passe en bac la rivière de la Coa, en avant de *Marvas*, et rencontre le Douro à *Freixo*. De l'autre côté de ce fleuve on arrive dans une délicieuse vallée, au milieu de laquelle est située

7 l. (69 l.) *Torre de Moncorvo*, petite ville de 3,000 hab. Elle est mal peuplée et mal bâtie, mais sa position présente, stratégiquement parlant, une double défense.

D'un côté, elle a pour abri une montagne, et de l'autre un fort considérable. En 1762, un détachement espagnol y commit beaucoup de dégâts, conséquence du peu de discipline qui régnait parmi les troupes de cette nation. Torre de Moncorvo, n'a pas d'édifices remarquables. Seulement, sous le rapport du commerce, elle a plus de ressources que Castel-Rodrigo. Elle fait dans l'intérieur du Portugal ou à l'étranger un grand commerce des vins qui se récoltent sur son territoire.

Il faut maintenant s'armer de courage pour continuer la route entreprise, pour braver les chemins qui deviennent de plus en plus difficiles, et où l'on ne trouve que des villages misérables et presque sans *ventas*, tels que *Barcade* (3 l. 1/4), *Villarchao* (2 lieues), partout des rocs escarpés, une contrée désolée jusqu'à la petite rivière de Sabar (6 l.) qu'on traverse avant d'atteindre

1 l. (81 l.) *Outeiro*, petite ville bâtie par les Maures, dans une situation qui domine tout le pays environnant; la vue s'étend jusque sur le royaume de Léon.

Au delà d'*Outeiro* (1 l. 1/2), on retrouve la rivière de Sabor qu'on traverse sur un pont avant d'entrer à

1 l. 1/2 (84 l. 3/4) **Bragance** ou BRAGANÇA, ancienne *Brigantia*, ville forte de 4,000 hab., située sur les rives de la Fervenza. Cette ville, capitale de la province de *Tras-os-Montes*, est assez agréablement placée dans une plaine fertile, à 1 l. 1/2 de la frontière espagnole. Les historiens prétendent qu'elle fut bâtie par Auguste en l'honneur de Jules César; elle est fermée par de fortes murailles, et défendue par un bon château. Fernand Lopez, le Froissart des Portugais, nous apprend que ce fut dans ses murs que l'évêque da Guarda maria clandestinement, en 1354, Inez de Castro avec le roi don Pedro. Jean II, duc de Bragance, fut proclamé à Lisbonne,

en 1640, roi de Portugal, sous le nom de Jean IV, et devint la souche de la maison qui règne encore. La ville de Bragance, aujourd'hui peuplée de 4,000 hab., est le siège d'un évêché; Alphonse V l'avait érigée en duché, en 1442. Ses monuments sont: la cathédrale, de fondation fort ancienne, et dont l'architecture, d'ailleurs, n'offre rien de bien extraordinaire; plusieurs églises qui méritent d'être mentionnées; un collège et un hôpital. Le commerce et l'industrie ne manquent pas d'activité à Bragance, qui fabrique beaucoup de tissus de soie et des velours.

B. PAR COÏMBRE (82 l.)

Pour aller de Lisbonne à Bragance, on peut aussi passer par Coïmbre.

On suit d'abord la route n° 2 jusqu'à (35 l. 1/4) **Coïmbre** (V. p. 771).

De Coïmbre on se dirige vers le Nord-Est. On traverse quelques villages insignifiants et l'on arrive à

14 l. 1/2 (49 l. 3/4) **Viséu**, V. de 9,000 hab., anciennement appelée *Verurium* ou *Vicus Aquarius*. Cette ville, construite sur une hauteur, entre le Mondego et la Vouga, est l'une des plus anciennes du Portugal. On prétend qu'elle a été fondée par les peuples de la Laconie, 360 ans avant l'ère chrétienne. L'empereur Trajan la rebâtit. Elle forme une corrégidorerie de la province de Beira. Elle est située dans une plaine aussi fertile que délicieuse: c'est là qu'on a planté les premiers orangers qui furent apportés de la Chine. Ces arbres précieusement ont été successivement multipliés dans le royaume du Portugal, et dans tous les endroits qui se trouvent à l'abri des vents du nord.

Les Romains ont possédé Viséu pendant une longue période de temps; il existe néanmoins dans la ville très-peu de vestiges de leur domination. Cette ville, siège d'un évêché, a une fort belle cathé-

drale, et l'on suppose que les deux tours de ce monument sont de construction romane. La cathédrale de Viseu, qu'on visite avec intérêt, fut fondée, assure-t-on, par le comte D. Henrique et par son épouse Thareja : elle renferme de très-curieuses peintures, attribuées au célèbre artiste Gran Vasco. Dès le *vii* siècle, Viseu avait un évêque suffragant de celui de Braga ; mais il paraît qu'il avait fixé son siège à *San Miguel de Fetal*, hors des murs de la ville. La tradition rapporte que dans l'église de San-Miguel fut enterré don Rodrigue, le dernier roi des Goths, le séducteur de la fille du comte Julien.

On lit en effet dans cette église l'inscription suivante :

*Hic requiescet
Rudericus
Ultimus rex
Gothorum.*

Ce prince, étant poursuivi par les Maures, se noya, dit-on, en passant à la nage le fleuve du Guadalete, l'année Jésus-Christ 715.

La légende et les romances rapportent toutefois que Rodrigue se retira après la bataille chez un saint ermite qui, par l'ordre de Dieu, enferma le roi dans un tombeau avec une couleuvre vivante. Pendant trois jours la couleuvre ne fit rien au pauvre roi ; mais le quatrième elle le mangea, « en commençant par la partie qui avait le plus péché. »

Le titre de *duc de Viseu* a été porté par Henri le Navigateur, quatrième fils du roi Jean 1^{er}, par Ferdinand, deuxième fils du roi Edouard, et par ses fils Jean et Jacques. Le dernier qui porta ce titre fut tué par le roi Jean II, contre lequel il conspirait (1484). Le roi donna les terres de la maison de Viseu au frère du mort, avec le titre de duc de Beja. Celui-ci devint roi sous le nom d'Emmanuel.

L'importance de la ville de Viseu s'est accrue depuis un assez grand nombre d'années. Au mois

de septembre, il s'y tient annuellement une foire qui est regardée comme la plus considérable de tout le royaume de Portugal ; elle consiste principalement en objets de joaillerie, d'orfèvrerie et de bijouterie, en commerce de draps et de bestiaux. Les femmes sont remarquablement belles à Viseu. Quoique la ville soit environnée de montagnes, l'hiver y est fort doux, et bien rarement on y voit de la neige.

Peu de temps après avoir quitté Viseu, on traverse un pays plus qu'accidenté, puis on franchit le sommet de la *Sierra Aradas*. On laisse sur la gauche de la route le petit village d'*Alva*, plus loin on passe à *Tarouca*, bourg de près de 1,700 âmes, sans intérêt.

10 l. 1/2 (60 l. 1/4). *Lamego*, ancienne *Lama*. C'est une vieille ville épiscopale, de 9,000 hab., bâtie aux bords de la petite rivière de *Balsamao*. Elle s'étend à une lieue du Douro, dans un fond entouré de montagnes.

Lamego est un évêché suffragant de celui de Lisbonne. Le seul monument digne d'être signalé est le séminaire.

Après 1 h. de marche on passe le Douro, avant d'entrer à

4 l. (64 l. 1/4) *Villa Real*, V. de 4,000 hab., située sur le rio Corgo, dans un territoire fertile en vins. On la considère comme la ville la plus industrielle et la plus commerçante de la province de Trás-os-Montès. Il y existe un château bâti par les Arabes.

Après *Villa Real* on tourne à droite en suivant des chemins de traverse pour atteindre

8 l. (72 l. 1/4) *Mirandella*. Cette V. (6,000 hab.) est l'ancienne *Caladunum*. Elle a, sauf son exiguité, une certaine analogie avec Coïmbre. Elle s'élève sur les bords de la Tua.

Aucune localité qui mérite d'être citée ne se rencontre sur la route jusqu'à

9 l. 3/4 (82 l.) **Bragance**. (Voir ci-dessus, p. 788.)

De Bragance à Zamora en Espagne.
(V. Espagne, R. 27, p. 169.)

ROUTE 8.

DE BRAGANCE A BRAGA,

PAR CHAVES (34 lieues).

En sortant de Bragance on prend à l'O. une route que l'on devra faire à pied ou à cheval, parce qu'aucun service de messageries n'y est jusqu'à présent établi. On trouve, après quelques heures de marche à travers la dernière ramification méridionale de la Sierra de Porto,

5 l. 1/2 *Vinhaes*, bourg de 1,150 hab., qui n'a de beau que sa situation dans une plaine assez verdoyante. On trouve ensuite, sur la droite de la route, après avoir passé la Tua,

5 l. (10 l. 1/2), *Lomba*, autre bourg de 1,200 hab., qui borde la frontière espagnole de même que *Vinhaes*. De *Vinhaes* à *Lomba* le terrain a été assez uni; mais en quittant *Lomba* on rencontre des montagnes élevées et difficiles à parcourir. Ce sont les prolongements de la Sierra Seca vers le N. Après beaucoup de fatigues, récompensées par d'admirables points de vue, on arrive à

4 l. (14 l. 1/2) *Monforte de Rio Libre*, V. de 4,000 hab., l'une des moins peuplées qui existent dans la province de *Tras-os-Montès*. Aucune curiosité n'excite l'intérêt des voyageurs dans *Monforte de Rio Libre* d'où on descend vers

2 l. (16 l. 1/2) *Chaves*, V. de 6,000 hab., ancienne *Aquæ flavæ*, située sur la rivière de *Tamega*. Elle est défendue par une double muraille, en assez mauvais état, et par quelques fortifications. C'est ordinairement la résidence du commandant des troupes de la partie septentrionale du Portugal, et on la considère, au point de vue stratégique, comme l'une des meilleures positions de la province. *Chaves* montre encore avec orgueil son pont de dix-huit arches, dont la tradition fait re-

monter la construction jusqu'aux Romains. En effet, suivant certains historiens, cette ville a été bâtie par *Vespasien*, et suivant d'autres par *Trajan*, qui fit élever ce pont monumental. *Chaves* possède des bains d'eaux thermales fréquentés.

En mars 1809, quand le maréchal *Soult* entra dans la province de *Tras-os-Montès*, la population de cette partie du Portugal se trouva agglomérée autour de *Chaves*, avec quelques milices et quelques détachements de troupe régulière, sous les ordres des généraux *Sylveira* et *Bernardin Frère*. « Ces derniers, dit *M. Thiers*, dont les instructions avaient été dictées par l'état-major anglais, avaient ordre de ne pas livrer bataille, mais de harceler sans cesse les Français, et de leur tuer dans chaque défilé, au passage de chaque village, le plus de monde possible. En conséquence de ces instructions, les deux généraux portugais, après avoir disputé la route d'*Orense* laissèrent dans *Chaves* un détachement de troupes pour y tenir garnison de concert avec la population. Ils se retirèrent ensuite sur *Braga*. Le maréchal *Soult*, arrivé devant *Chaves* après plusieurs combats, vit une multitude furieuse, composée de paysans, de prêtres, de femmes, de soldats, proférant du haut des murs mille menaces et mille malédictions. Cette tourbe fanatique pouvait bien être suffisante pour surprendre un convoi ou égorger des blessés, mais elle ne pouvait arrêter 24,000 soldats français conduits par d'excellents officiers. Le maréchal *Soult* ayant menacé de passer par les armes tout ce qui résisterait, on lui livra la ville de *Chaves* à moitié dépeuplée. Il y trouva de l'artillerie sans affûts et des munitions en assez grande quantité. Une petite citadelle, bonne pour se garantir de la populace, était jointe à la ville. Il en profita pour y laisser sous la garde d'une faible garnison ses

malades et ses blessés. Ensuite il se dirigea de Chaves sur Braga. »

6 l. 1/2 (23 l.). *Ruivaès*, v. situé près de la rive gauche du Cavado, et dans la plaine qui s'étend au bas d'un rameau méridional de la Sierra de Saint-Mamed. *Ruivaès* n'offre rien de curieux; mais si, quittant la route de Braga, on veut remonter vers le N., plus avant dans la Sierra, on visite *Montalègre*, qui est l'un des endroits du Portugal où la température est la plus froide. A *Montalègre*, v. d'ailleurs sans importance, on admire un antique château merveilleusement situé sur une hauteur d'où l'on découvre une grande partie des montagnes qui environnent le pays.

De *Ruivaès* à Braga c'est à peine si l'on rencontre çà et là quelques hameaux peu habités. Les *vendas* elles-mêmes sont rares et peu approvisionnées. Au lieu de suivre la ligne du Cavado, la route s'étend à quelque distance de la rivière. Autant le pays est montagneux de Chaves à *Ruivaès*, autant il est plat depuis cette localité jusqu'au terme de la route.

11 l. 1/2 (34 l.). *Braga*. L'aspect de cette ville est magnifique vu de ce côté. (Voir *Braga*, R. 3, p. 777.)

ROUTE 9.

DE LISBONNE A PORTALÈGRE.

(29 lieues 1/2).

Une route nouvelle se rattachant au chemin de fer de Barreiro à *Vendas Novas* (V. R. 1^{re}), conduit maintenant de Lisbonne à *Portalègre*. Les communications entre ces deux villes vont encore se trouver modifiées par l'exécution probable de la ligne de chemin de fer qui s'embranchant sur la ligne du Nord à Santarem, traversera le Tage à *Barquinha* ou à *Constancia* (*Punhete*) et se dirigera vers la frontière espagnole, par *Ponte de Sor* et *Avis*. On irait par route de terre de *Ponte de Sor* à *Portalègre*.

L'ancienne route, après la traversée du Tage de Lisbonne à *Aldea Gallega*, est un simple chemin de traverse où les difficultés de terrain ne permettent guère de voyager en voiture. Le chemin est mal entretenu, le pays est riche mais peu cultivé et sans industrie.

A *Aldea Gallega* (2 l. 1/2), on laisse le chemin qui va vers l'E. (R. 1^{re}), et l'on en prend un autre dans la direction du N. On passe successivement, sans rien remarquer d'important, dans le v. de *Pancas* (2 l.) et dans celui de *Camora* (2 l.) pour parvenir à

2 l. (8 l. 1/2) *Salvaterra*, bourg de 2,200 âmes, situé à une petite distance du Tage, dans une situation excellente; on aperçoit ses maisons au milieu d'une plaine riche en végétation, à travers de magnifiques plantations d'orangers, d'oliviers et de figuiers. Si les curiosités y sont peu nombreuses, et s'il suffit de donner un coup d'œil à son église paroissiale, à son hôpital et à sa maison de charité, en revanche on constate une certaine activité dans son commerce, qui se fait spécialement en vins d'assez bonne qualité, en huiles et en fruits savoureux.

Après *Salvaterra* la route devient de plus en plus accidentée; ce ne sont que ravins et collines. On voyage pendant 9 l. entières sans trouver d'habitations. Seul, le pet. v. de *Vocas* permet une halte; on est forcé de marcher encore durant 3 h. au milieu d'une sorte de désert avant d'atteindre

12 l. (20 l. 1/2) *Ponte Sor*, pet. bourg de 1,500 hab., qui est comme perdu dans les montagnes. A *Ponte Sor*, on trouve quelques antiquités romaines. De là, en poursuivant sa route, on ne remarque pendant un trajet de 6 h. qu'un seul village, *Chancellaria* (3 l. — 23 l. 1/2), bien moins intéressant que *Ponte Sor*, situé au milieu d'une campagne qui ressemble à des steppes.

3 l. (26 l. 1/2). *Crato*, V. ancienne de 3,000 hab., peu consi-

dérable, et qui était autrefois une oxydorie. Crato est située sur une colline, presque sur les bords de la jolie rivière de l'Ervedal; elle est entourée de murailles. La ville a appartenu aux chevaliers de Malte; il s'y trouvait le grand prieuré de cet ordre. L'église et l'hôpital de Crato sont assez remarquables.

A la sortie de cette ville, il faut monter longtemps pour traverser enfin une *serra* élevée, qui abonde en sites des plus pittoresques. L'art et la science, le peintre, le naturaliste et le géologue y trouvent à butiner.

3 l. (29 l. 1/2) **Portalègre**, (en latin : *Portus alacer*, en espagnol : *Porto - Alegre*), V. de 5,600 hab. C'est une des villes fortes de la province de l'Alemtejo, et le siège d'un évêché suffragant de Lisbonne. On la considère comme une place frontière, mais elle ne résisterait pas à une attaque en règle, parce qu'elle est fortifiée à l'antique. Ses églises valent à peine une visite. On y remarque, ce qui est rare en Portugal, une fabrique de draps qui emploie cinquante métiers.

Peu de voyageurs se rendent à Portalègre, sans faire des excursions dans les environs, où l'on rencontre plusieurs carrières dont on extrait des marbres renommés.

ROUTE 10.

DE LISBONNE A FARO,

PAR CASTRO-VERDE (41 lieues).

Cette route se trouvera modifiée comme la précédente. On peut dès à présent aller prendre le chemin de fer à *Barreiros* et le suivre jusqu'à *Vendas Novas*. De ce point il sera prolongé vers *Evora*, puis dans la direction du Sud jusqu'à *Beja* où l'on prendra la route des Algarves.

Aujourd'hui on peut encore traverser le Tage pour débarquer sur la rive gauche à

3 l. *Moita*, petite localité dont la

situation pittoresque au bord du fleuve ne manque pas d'intérêt. *Moita* n'a pas une population considérable; cependant les quelques centaines d'habitants qui vivent dans ce mince espace, gagnent aisément leur existence en allant vendre à Lisbonne le poisson qu'ils pêchent dans le Tage. Ils y portent aussi les produits de leurs récoltes en fruits et en légumes.

On passe à *Palhota* (2 l. — 5 l.), village gracieusement assis sur le Tage, on traverse la rivière du *Caldao*, puis successivement *Agoas de Moura* (3 l.), village sans importance, *Palma* (3 l.), *Alcozer de Sal* (2 l.), où l'on franchit à gué la rivière de l'*Odeja*.

Au delà on trouve *Quinta de Rodrigo* (3 l. 1/2), et *Figueira* (3 l.), villages situés au milieu d'une magnifique campagne, malheureusement à peine exploitée par les paysans portugais. Il faut en accuser l'incurie des habitants, dont la charrue ne fait qu'égratigner la terre, qui se servent à peine de la herse, et ne veulent pas, d'ordinaire, sarcler leurs champs. En Portugal, on sème aussitôt après avoir labouré, sans laisser à la terre le temps de s'imprégner des particules fécondantes de l'atmosphère. Les cultivateurs n'entendent rien, pour ainsi dire, aux engrais, et ils croient avoir suffisamment enrichi leurs terrains, quand ils ont laissé pourrir de la bruyère le long des grandes routes, sans songer que les pluies en entraînent les principes favorables à la végétation. Les propriétés territoriales sont d'ailleurs beaucoup trop vastes, pour que leurs possesseurs puissent les mettre toutes en culture. « Le Portugal, naturellement stérile, a-t-on dit, ne peut fournir à la subsistance de ses habitants. » Le parcours de la route qui s'étend de Lisbonne à Faro, prouve la fausseté de cette assertion. Non-seulement on voit quelques plaines superbes, couvertes d'oliviers, de vignes et de blés; mais encore

on rencontre à tout instant de précieux cours d'eau qui arrosent et fécondent le sol, et ce n'est pas sans étonnement, même, que l'on admire çà et là des plantes appartenant aux climats équatoriaux, qui poussent d'elles-mêmes dans ces campagnes si négligées par la main des hommes.

4 l. (23 l. et 1/2) *Ajustrel*, gros bourg de 1,500 hab., apparaît comme une charmante oasis au milieu de ce désert. Sa situation au pied des montagnes rend son séjour agréable. Quand on s'en éloigne, le désert continue, désert pire que ceux de l'Afrique, parce qu'il a une stérilité que le moindre travail saurait détruire et transformer en plaines riantes et plantureuses. On atteint, après trois heures de marche,

3 l. et 1/2 (27 l.) *Castro-Verde*, petite ville de 2,000 hab., située sur la rivière de Corbeza. Selon Schœffer, c'est au-dessus de Castro-Verde, dans une vallée comprise entre deux fleuves se jetant dans la Guadiana, qu'Alphonse Henriques battit complètement l'armée musulmane. Cette ville possède une église assez monumentale et un hôpital dont l'architecture est d'un goût parfait. On pêche, dans la Corbeza, d'excellent poisson.

Lorsque le voyageur reprend sa route, il retrouve les mêmes plaines naturellement fertiles, mais demeurées presque incultes.

3 l. (30 l. et 1/2) *Almodovar*, petite ville de 2,500 âmes. Qu'on se figure un assemblage de maisons bâties dans la vallée la plus délicieuse, au bas d'une chaîne de montagnes appelée *Sierra de Calderona*. De tous les côtés, la vue s'étend sur des terrains pittoresques. Nulle part, en Portugal, ne se présentent des beautés naturelles plus dignes d'être reproduites par le pinceau. En cet endroit, on prend plaisir à gravir les diverses sommités des montagnes, parce qu'on est largement récompensé de la fatigue qu'on a ressentie. Ici, c'est un

massif d'arbres gigantesques, là c'est une source limpide qui murmure et qui rafraîchit la verdure environnante; plus loin, des rochers abruptes forment d'étranges combinaisons et semblent des créations fantastiques. Le chemin est presque toujours tracé sur la partie élevée du territoire, et le regard domine le peu de campagnes bien cultivées qui se trouvent entre Almodovar et

3 l. (33 l. et 1/2) *Corte-Figueira*. On peut dire que ce petit village, absolument sans importance comme population, est une véritable bonne fortune pour les voyageurs. S'ils sont prudents, ils feront d'abondantes provisions de bouche, sous peine de mourir de faim pendant la longue route qu'il leur faut parcourir péniblement avant de parvenir à un autre lieu habité. On entre dans la province d'Algarve, où l'on rencontre tout d'abord,

6 l. (39 l. et 1/2) *Loulé*, ville de 8,300 hab., l'une des plus importantes de la province, bâtie sur une colline boisée, d'un aspect agréable. Outre les bois qui se trouvent aux environs de Loulé, et qui contribuent à enrichir l'endroit, il faut visiter, au pied de la montagne, une mine d'argent dont l'exploitation pourrait être plus complète et rapporter de grands produits. A peu de distance de cette mine, on en voit une autre d'où l'on extrait du cuivre, et qui est d'un très-utile secours pour l'industrie portugaise. Mais les richesses minières ne sont guère plus mises à profit que les richesses territoriales dans ce pays qui a toujours trop compté sur ses ressources venant du Brésil ou des Indes. On y remarque un vieux château, qui offre quelque intérêt aux amateurs d'architecture ancienne; plusieurs églises renfermant des curiosités de toute sorte, et enfin un hôpital assez vaste.

Au sortir de Loulé, le voyageur suit une route qui va s'abaissant par degrés et d'une manière pres-

que insensible. Il rencontre partout une végétation luxuriante, des prés que fertilisent les brouillards salés de la mer; il longe de magnifiques versants; il approche du rivage et atteint bientôt

1 l. 1/2 (41 l.) Faro, chef lieu de département, ville forte de 8,000 hab., dans la province d'Algarve. Son port, précédé d'une bonne rade, est formé par l'embouchure de la Valfermosa, rivière aux rives charmantes, qui, après avoir pris sa source à peu de distance de Faro, sur le versant méridional de la *Sierra-Calderona*, se jette dans l'océan Atlantique. Les fortifications de Faro, qui étaient fort anciennes, furent endommagées par le dernier tremblement de terre, dont la violence se fit principalement sentir dans cette partie du Portugal. Faro est aujourd'hui une ville épiscopale, et la résidence d'un gouverneur civil et militaire; on y admire un bel hôpital militaire et un parc d'artillerie. En général, elle est convenablement bâtie; elle possède de belles rues, droites et d'une certaine largeur. Parmi les curiosités assez nombreuses de cette ville, il faut citer en première ligne sa cathédrale: c'est un vaste vaisseau dont l'architecture, d'un style pur et majestueux, a toutes les proportions voulues pour une église catholique. Après la cathédrale, par ordre de mérite, vient l'église paroissiale qui se fait remarquer par la noblesse et la simplicité de ses lignes architecturales. Enfin, le collège de Faro, ainsi que le séminaire et l'hôtel des douanes, méritent une mention toute particulière. La place est spacieuse et bien ornée.

Le commerce d'exportation est considérable; il consiste en oranges, sumac, liège et fruits secs. De plus, il y a à Faro une très-grande activité dans le cabotage et la pêche, ce qui donne aux habitants, qui sont presque tous marins ou pêcheurs, une aisance peu commune. Une citadelle protège la

ville du côté de la mer; sa rade est considérée par les marins comme un refuge assuré pendant les mauvais temps.

En face de Faro, dans l'océan Atlantique, se trouve un petit groupe d'îles dont l'ensemble est tout à fait pittoresque. Elles sont le but de promenades fort agréables pour les voyageurs qui ne craignent pas la mer un peu houleuse; car, dans ces parages, l'Océan a de fréquentes colères. On organise facilement une de ces promenades. Un caboteur descend l'embouchure de la Valfermosa et dépose, en moins de quelques heures, les touristes dans les îles de Faro. Ces îles offrent des aspects variés, des recoins sauvages dont les peintres feront leur profit. Urcullu vante avec raison l'aspect enchanteur de la campagne qui environne la ville.

Sylves, située à 7 l. 1/2 au N.-O. de Faro et à 4 l. du port de Lagos, est une vieille et curieuse cité dont la cathédrale a été fondée par don Sanche, fils d'Alphonse Henriquez; « mais, dit M. Ferdinand Denis, c'est tout ce qui lui resté d'un temps meilleur, de l'époque où elle pouvait s'enorgueillir en voyant son siège épiscopal occupé par Osorio, le Cicéron chrétien, comme l'on disait au seizième siècle. Elle n'a plus que 2,100 habitants et s'est vue dépouillée, dès 1580, de son évêché en faveur de la capitale. »

ROUTE II.

DE FARO A CASTRO-MARIM,

PAR TAVIRA (8 lieues 1/2).

Le voyageur se trouve en pleine province d'Algarve.

Un mot sur ce pays qui fut une des dernières conquêtes des Portugais sur les Maures.

Le nom qui désigne l'ancien petit royaume de l'Algarve est dérivé d'un mot purement arabe, et il signifie simplement « la contrée du couchant; » c'est-à-dire la partie

occidentale de la Péninsule ibérique. Selon Duarte Nunez de Leao et Bluteau, *Algarve* est un mot qui signifie terre plate, unie et fertile.

L'Algarve est bornée au N. par l'Alemtejo, à l'E. par l'Espagne, au S. et à l'O. par l'Océan Atlantique.

L'Algarve forme aujourd'hui la sixième province du Portugal. La Sierra de Monchique et le rio Vascão la séparent de l'Alemtejo; ses côtes, depuis Seixe jusqu'à Lagos et jusqu'au Guadiana, présentent une foule de petites îles sablonneuses. L'intérieur du pays est montagneux. Les productions de l'Algarve sont variées; on tire de ce territoire de l'huile, des amandes, des figues, de la cire, du miel, des folioles de palmier travaillées, d'excellentes caroubes, que l'on exporte, en général, pour la Catalogne et la Sardaigne, et que l'on a vu vendre jusqu'à 1,000 reis le sac. Le kermès, si précieux pour la teinture, passe de là à Gibraltar, d'où on l'expédie pour l'Angleterre et les Pays-Bas. Le poisson salé, que fournissent les côtes, est abondant et fort estimé. La grosse chasse offre également des ressources.

Le royaume d'Algarve était autrefois beaucoup plus grand: il s'étendait depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à la ville d'Almeria dans la Méditerranée, et comprenait aussi la portion des côtes d'Afrique qui embrasse le même espace. Tel qu'il est maintenant, il a 28 lieues de long sur 10 dans sa plus grande largeur.

La grande affaire politique du temps de don Alfonso III fut la conquête des Algarves. « La manière dont ce petit royaume tomba entre les mains des chrétiens, dit un historien contemporain, est sans doute un curieux épisode historique... Le nom d'Algarve signifie proprement le *pays situé vers l'ouest*; on a dit avec raison que, sous cette dénomination générale, on désignait, en d'autres temps, une contrée infiniment plus étendue.

Dès 1189, après la prise de Sylves, Sanche avait adopté le titre de roi des Algarves; les victoires des Maures l'avaient contraint à cesser de le porter. Les guerres partielles contre les musulmans de ce pays n'avaient pas discontinué, et un brave chevalier, Payo Peréz Correa, s'y était plus d'une fois distingué. Il avait été nommé grand-maître de l'ordre de Santiago en Castille; et comme il était Portugais, lorsque D. Alfonso, en 1249, songea à renouveler la guerre contre les Maures des Algarves, ce fut à lui qu'il s'adressa. Cette première expédition, combinée par terre et par mer, eut les résultats qu'on en attendait: la ville de Faro se rendit promptement aux Portugais, et les Maures qui en formaient la population n'exigèrent, pour se remettre entre les mains des chrétiens, que la conservation de leurs propriétés et le libre exercice de leur culte.

« On remarque dans l'histoire de la conquête des Algarves un récit tout chevaleresque, dont l'authenticité est bien avérée et qui a quelque rapport avec cette chronique des sept enfants de Lara, que l'histoire moderne rejette parmi les légendes. Une trêve avait été conclue entre les Maures et les chrétiens, et ces derniers vivaient sans défiance au milieu des populations musulmanes des environs de Tavira, lorsqu'il plut à six jeunes chevaliers portugais, auxquels s'était joint un marchand chrétien, d'aller prendre le plaisir de la chasse: ils furent indignement attaqués par les Maures. Les sept chasseurs périrent tous; mais la lutte fut digne de ces temps chevaleresques et les immortalisa. Payo Correa sut bientôt cette indigne trahison, et il alla venger les sept chasseurs. La charmante ville de Tavira tomba au pouvoir des chrétiens. Une telle perte acheva de ruiner le reste de puissance que les musulmans avaient con-

servé dans cette partie de la Péninsule.»

A en croire certains géographes, l'Algarve est un pays infertile, montueux et pauvre. Sans doute, il ne produit pas autant de blé et de fruits que les autres provinces du Portugal ; mais partout, à l'heure qu'il est, ses cultures s'améliorent, et, si le progrès continue sous ce rapport, l'Algarve pourra devenir une sorte d'Andalousie portugaise, grâce à sa position entre la mer et les belles sierras de Monchique et de Caldeirao.

Pour visiter cette province en détail, on fera bien d'établir son quartier général à Faro, dont la situation, quoique sur la côte, est véritablement centrale. On y vient d'ailleurs de Lisbonne par bateaux à vapeur.

En s'éloignant de Faro, vers le N.-E., on voyage sur la pente méridionale de cette longue et imposante chaîne de sierras qui, ainsi que nous l'avons dit, sépare l'Algarve de la province de l'Alentejo. Il ne faut pas s'attendre à une belle route. A chaque instant, au contraire, on rencontre des difficultés de terrain ; mais si la route n'est pas très-bonne, au moins elle est constamment rendue agréable par les plus charmants points de vue.

Il faut cinq heures de marche pour se rendre de Faro à

5 l. *Tavira*, ancienne *Balsa*, V. de 9,000 hab., située sur la frontière de l'Andalousie et à l'embouchure du rio *Secca*, dans l'Atlantique. Elle a un mauvais port, qui donne asile à quelques bâtimens de peu d'importance. *Tavira* a reçu autrefois, assure-t-on, des navires de haut bord, et elle a fait, soit avec l'Espagne et le Portugal, soit avec les côtes d'Afrique, un commerce assez considérable. C'était dans le port de *Tavira* qu'allaient se réfugier les galères portugaises envoyées en course contre les pirates barbaresques. On vante l'aspect singu-

lièrement pittoresque de la ville de *Tavira* ; on cite comme un morceau capital d'architecture son magnifique pont de sept arches ; et la tradition, parvenue jusqu'à nos jours, veut qu'un antique buste de pierre, qui se trouve placé dans la muraille, à l'angle d'une place, reproduise les traits du brave *Payo Perez Correa*, qui enleva cette cité aux Maures.

Le tremblement de terre de 1755 a été très-funeste aux antiques édifices de la ville de *Tavira*. Il y en a encore assez debout, cependant, pour satisfaire la curiosité des amateurs. Telle est, notamment, la vieille église de *Santa Maria*. On a été obligé de la reconstruire ; mais elle laisse voir encore les nombreuses traces de son antique origine. C'est dans ce monument remarquable à plus d'un titre que se trouve une pierre portant sept croix rouges, laquelle rappelle aux générations présentes la tradition des sept chasseurs et la dévotion du conquérant. Le gouverneur des armes habite une superbe résidence. *Tavira* est le siège d'un corrégidor et du chef politique de la province d'Algarve. Outre sa cathédrale, cette ville renferme deux intéressantes paroisses, moins anciennes quant à la fondation, et par conséquent mieux conservées selon leur origine. Le commerce de *Tavira* consiste en exportation de vins blancs, qui ont une certaine réputation, en figues et en amandes. On récolte les raisins sur le territoire même du district de *Tavira*. Les marais salants de la côte sont aussi exploités avec profit. Enfin, et c'est là surtout ce qui fait vivre les habitans de la ville, il y a à *Tavira* une pêche aussi active qu'abondante.

Plus on avance dans les terres, sur la route qui conduit à *Castro-Marim*, et plus la végétation a de vigueur. On ne s'éloigne jamais beaucoup, d'ailleurs, du rivage de l'Océan, et l'on trouve, en revenant tout à fait sur la côte,

1 l. (6 l.), *Cacella*, petit bourg maritime dans une jolie situation. Toute l'activité de l'endroit se résume en travaux de pêche, et l'on n'aperçoit guère, dans la crique à flot de ce bourg, autre chose que de petites barques à voiles.

Après deux heures de marche, ou à peu près, pendant lesquelles le voyageur aperçoit à tout instant la mer, tantôt quand il traverse une vallée aux pâturages salés, tantôt quand il gravit une colline, on atteint

2 l. 1/2 (8 l. 1/2) **Castro-Marim**. Cette petite ville (2,500 hab.), qui se trouve située presque en face d'Ayamonte en Espagne (V. R. 71), appartient autrefois aux chevaliers de l'ordre du Christ. Elle s'étend sur la rive droite du Guadiana, au-dessus de l'embouchure de ce fleuve. C'est une ville frontière, mais elle ne présente à l'ennemi aucune défense. Son vieux château, d'où l'on jouit d'une magnifique vue, est la seule curiosité que l'on remarque, le seul souvenir historique d'une localité qui fut jadis assez importante. Sous le rapport de l'industrie et du commerce, Castro-Marim ressemble à Távira et à Cacella; les habitants font une pêche très-active, soit sur la mer, soit sur le fleuve; ils exploitent, en outre, de belles salines

Tout près de Castro-Marim, à l'embouchure du Guadiana, s'élève *Villa Real de Santo Antonio*, bâtie sur les plans les plus réguliers. Fondé par ordre du marquis de Pombal, en 1774, ce bourg ne compte que 1,720 hab., et offre la preuve qu'il ne suffit pas d'une volonté puissante pour édifier une ville. *Villa Real de Santo Antonio* est à env. 5 l. de Távira. C'est un port dont presque tous les habitants exercent le métier de pêcheurs. L'entrée du Guadiana fermé par une barre peu profonde y est souvent dangereuse.

Entre Loulé (Voir R. 9, p. 793 et *Cacella*), le mont Figo est l'objet de fréquentes ascensions. Du som-

met, l'on découvre les environs, et, par un temps clair, les regards s'étendent jusqu'à l'Océan.

ROUTE 12.

DE FARO A LAGOS (10 lieues 1/2).

En quittant Faro, vers le N.-O., on peut suivre à pied ou à mulet de belles falaises qui conduisent à *Valonga*, pet. localité située sur le littoral de l'Atlantique. Là, rien de particulier à observer, si ce n'est une nature sauvage.

On continue, à travers champs et falaises, jusqu'à

4 l. 1/2. *Albufeira*, V. de 3,000 hab., qui a un port profond et bien défendu sur l'océan Atlantique. *Albufeira* est située au fond d'une baie; de fortes batteries à l'entrée de son port la protègent contre un coup de main du côté de la mer. Ainsi que la plupart des villes et bourgs qui s'élèvent le long des côtes de l'Algarve, *Albufeira* est principalement peuplée de pêcheurs. Le cabotage s'y fait sur une grande échelle.

Sur la gauche de la route, dont les aspects ne changent pas, est *Lagoa*, localité qui n'offre aucunes curiosités au visiteur, mais où les beautés naturelles ne le cèdent pas à celles des villages précédents. On reprend la route, et on ne tarde pas à entrer à

4 l. (8 l. 1/2) *Villanova de Portimao*, V. de 3,500 hab., avec un port situé à l'embouchure de la jolie rivière de Sylves. Elle se recommande avant toute chose par sa position pittoresque. Ses fortifications sont imposantes et solidement construites.

On marche pendant 2 h. au plus pour arriver à

2 l. (10 l. 1/2) **Lagos**. Cette ville (8,500 hab.), qui s'appelait autrefois *Lacobriga*, a été fondée, assure-t-on, par les Carthaginois, l'an du monde 2064. Elle est située à l'extrémité S.-O. du royaume de Portugal, à 6 l. du cap Saint-Vincent. Là se passèrent les pro-

mières transactions commerciales de l'infant don Henrique avec les pays nouvellement découverts. Lagos est bâtie sur la côte occidentale de la baie célèbre qui porte ce nom; elle occupe trois collines qui s'élèvent sur la rive droite du petit fleuve, ou, si on l'aime mieux, sur le bras de mer qui baigne le pied de ses murailles.

Bien qu'à la marée haute sa baie ne puisse admettre que de petites embarcations du port de 750 quintaux chacun, il paraît certain néanmoins que, dès le xv^e siècle, les Vénitiens se rendaient à Lagos avec leurs galères. En échange des marchandises précieuses qu'ils y apportaient, ils prenaient des produits de la pêche qui était prodigieusement abondante dans ces parages. On a la preuve aussi qu'ils achetaient la plus grande partie des moissons magnifiques que fournissait ce territoire, dont la fertilité était et est encore extraordinaire.

Au xv^e siècle, d'après les historiens les mieux informés, chaque voyage entrepris par les marins du pays d'Algarve avait pour but de se procurer des esclaves qu'on venait vendre ensuite à Lagos. Ce trafic était quelquefois considérable; la cinquième partie en revenait au grand maître de l'ordre du Christ. La plume éloquente de Gomez Eannez de Azurara nous a conservé le récit d'une de ces ventes d'esclaves qui eurent lieu dès le xv^e siècle à Lagos: et si le vieil écrivain, saisi d'une noble indignation, flétrit déjà, comme il le mérite, cet odieux commerce, il n'en trouve pas moins pour l'excuser des raisons puisées dans le sentiment religieux de l'époque. En effet, qu'ils appartenissent à la race des Maures ou à celle des noirs, ces esclaves étaient immédiatement catéchisés et convertis à la religion chrétienne, et ils passaient bientôt comme tels dans la population agricole.

« Ce serait s'imposer une tâche longue et difficile, dit le *Panorama*,

que de raconter tous les désastres que cette ville eut à subir durant le tremblement de terre de 1755. Pour en donner en quelques mots une légère idée, nous dirons que la mer s'éleva à la hauteur des murailles, c'est-à-dire à cinq brasses, et qu'après avoir emporté une partie des fortifications, elle s'étendit à une demi-lieue dans les terres en faisant des ravages épouvantables. La cité de Lagos, qui se composait alors de 900 feux, fut longtemps à se remettre d'un tel désastre. » Lagos est aujourd'hui dans un état assez florissant. Quatre cents marins, laborieux et actifs, y entretiennent la prospérité de ses nombreuses pêcheries.

Les églises sont à peine dignes de remarque; mais il existe un bel aqueduc qui approvisionne d'eau la ville de Lagos, et qui, malgré l'état de vétusté et de détérioration dans lequel il se trouve, attire l'attention des voyageurs. La restauration de ce monument serait une œuvre opportune.

En résumé, Lagos, très-agréablement située, est l'une des villes les plus florissantes de l'Algarve.

On récolte dans ses environs des vins assez estimés. Son commerce consiste en vins, fruits et poissons.

Non loin de Lagos, et sur la côte, en se dirigeant vers le cap de Saint-Vincent, on trouve

Almadena, v. sans grande importance, mais dont la position est des plus délicieuses.

Puis, en longeant toujours le bord de la mer, on arrive au petit bourg de

Figueira, parfaitement situé aussi. Les deux localités d'Almadena et de Figueira ont des vignobles abondants. On y fait la pêche et le cabotage.

Enfin, à l'extrémité de la pointe de terre qui s'avance dans l'océan Atlantique, le voyageur s'arrête à

Sagres, V. forte de l'Algarve et port assez remarquable, située à 8 l. 3/4 O.-S.-O. de Lagos. Cette

ville s'enorgueillit d'avoir été fondée en 1416 par don Henrique, fils de Jean 1^{er}. Dans l'origine, elle prit le nom de *Villa do Infante* (ville de l'infant don Henrique). Il semble qu'un si glorieux passé eût dû préserver cette bourgade d'un complet anéantissement; mais il n'en est rien : Sagres, aujourd'hui, ne possède guère plus de 300 hab. Ce fut de Sagres que l'infant don Henrique fit partir les hardis navigateurs qui cherchaient un nouveau passage vers les Indes par le Sud de l'Afrique. En 1839, sous le ministère du vicomte Sa da Bandeira, on a élevé à la mémoire de l'infant un monument qui consiste en une table de marbre de dix palmes et demie de haut sur cinq et demie de large, avec une longue inscription rappelant les glorieux travaux du fils de Jean 1^{er}. « A Sagres, dont le nom rappelle le *promontorium sacrum* des Anciens, avait été construit, dit M. Ferdinand Denis, le collège maritime de l'Infant, comme quelques auteurs aiment à désigner l'habitation de don Henrique, située à 3 mil. au N. de cette pointe de roche où finit l'Europe. Le grand maître avait choisi ce lieu pour y bâtir son palais, sans doute parce que la baie de Sagres, bien différente de la petite anse de Beliche, et des autres baies rocheuses de cette côte tourmentée, permettait une entrée facile aux embarcations qu'il employait. Dans les alentours, dit-on, la terre était fertile et productive; mais, du promontoire de Sagres jusqu'au cap, le sol était, comme il est encore aujourd'hui, aride, pierrenx, battu des vents dans toutes les saisons : on n'y voyait que quelques arbustes nains, quelques plantes de rivage : partout la roche vive frappait les regards.

« C'est dans ce lieu que le grand infant venait se livrer à ses méditations; sans doute c'est dans ce petit ermitage, bâti sur trois pics avancés, et entre lesquels la mer roule ses flots, qu'il venait prier

pour ceux qu'il envoyait sonder le grand mystère! » L'infant appela à Sagres, en 1438, le célèbre Jacome de Malhorea, mathématicien et géographe, avec lequel il s'occupait des découvertes à faire par-delà les Océans.

A une très-petite distance de Sagres est le

Cap de Saint-Vincent, ancien *promontorium sacrum*, situé au sud-ouest de l'Algarve, par 37° 2' 54" de latitude nord, et 11° 19' 51" de longitude ouest. Ce cap sacré, comme on l'appelait dans l'antiquité, ce point extrême du monde européen, si bien choisi pour aller à la découverte des mondes nouveaux, n'était point solitaire et abandonné, pendant le xv^e siècle, comme il l'est de nos jours. Le grand maître du Christ non-seulement l'avait choisi pour y établir sa résidence, mais encore il donnait de la vie à ces plages désertes et imprimait quelque chose de son ardeur héroïque à ces pauvres matelots qui aujourd'hui ne s'occupent plus absolument que de leurs filets. En ce temps-là ces pêcheurs, pour nous servir de l'expression d'un vieux poète, « songeaient à jeter leurs rets sur le monde entier. » Le petit couvent solitaire qui s'élevait sur le promontoire n'avait point encore été mis en état de défense contre les attaques des Maures; il n'était pas à l'abri contre les efforts réitérés, sans cesse renaissants, des pirates européens ou barbaresques. C'était une demeure saintement modeste, dont l'humble tour se montrait à l'extrémité du cap de Saint-Vincent. Elle servait seulement de refuge aux pieux pèlerins qui venaient en foule honorer le martyr espagnol dont le nom est vénéré sur ces plages.

Le cap de Saint-Vincent a vu trois terribles combats navals, à de longs intervalles. Dans le premier, en 1693, le comte de Tourville, à la tête d'une escadre de 71 vaisseaux, triompha d'une flotte anglo-hollandaise. En une seule

campagne, l'illustre marin fit perdre aux ennemis de la France plus de quatre-vingts bâtiments, et environ 36 millions. L'autre combat naval, livré à la pointe du cap de Saint-Vincent, date de l'année 1797. Lord Jervis, excellent amiral anglais, y défit complètement les Espagnols. Enfin en 1833, sir Charles Napier y défit et prit la flotte de don Miguel.

Revenu à Lagos, le voyageur se dirige vers le nord, par une route assez bonne, qui traverse la partie sud-est de la Sierra de Monchique, et, en quelques heures, il arrive à

8 1. *Monchique*, jolie ville de 2,800 hab., bâtie sur le penchant de la montagne. On y trouve des sources sulfureuses et des bains fréquentés. Son commerce consiste principalement en oranges, en fruits de plusieurs sortes, et en jambons renommés.

ROUTE 13.

Les côtes de Portugal.

DE VIGO A PORTO.

PAR MER.

Si l'on ne redoute pas la mer difficile, on trouvera beaucoup de plaisir à longer les côtes du Portugal, depuis la frontière de Galice jusqu'au cap de Saint-Vincent.

Les bateaux à vapeur ne relâchent pas dans toutes les localités dont nous allons parler; mais il ne manque pas de caboteurs, et l'on trouve encore facilement les moyens de se transporter, avec ou sans bagages. On connaîtra, par ce voyage de mer dont nous indiquons rapidement les principales étapes, l'extrémité occidentale du midi de l'Europe, et devant les yeux du voyageur se déroulera un panorama intéressant.

De Vigo (V. Espagne, route 24, page 162), on ira côtoyer le cap *Silleiro*, et l'on apercevra la *Guardia*, village situé à l'extrémité occidentale des montagnes de *Testeyro*. Près de la *Guardia* se trouve l'embouchure du *Minho*, dont l'aspect est grandiose. Cette embou-

chure est gardée par la petite ville portugaise de *Caminha*, et forme deux barres nommées la barre portugaise et la barre espagnole. Celle-ci est la plus praticable. Si l'on remonte un peu le fleuve, on remarque combien ses bords sont riches en *minium* (vermillon), d'où est venu le nom de *Minius*, traduction latine du mot *Minho*.

En continuant toujours à naviguer dans la direction du midi, on rencontre

Viana, ville de 8,000 hab., et port situé sur le *Lima*, près de l'embouchure de cette rivière dans l'Atlantique. C'est l'une des plus jolies villes du Portugal; elle est fort bien bâtie. Son port, autrefois très-bon, et où il se fait une pêche active, est d'un accès difficile à cause des sables que la rivière y charrie. Il serait utile, bien que ce puisse être coûteux, de faire des travaux pour le débayer. Un fort solidement construit défend le port, qui peut recevoir des bâtiments de 200 tonneaux, et par conséquent d'une capacité plus que suffisante pour transporter les grains, fruits, huiles, toiles et autres menues productions du pays. On prétend que *Viana* a été fondée par les Grecs, 296 ans avant Jésus-Christ, et qu'elle a été reconstruite par *Alphonse III*.

Espozende, à l'embouchure du *Cavado*, se recommande par sa situation pittoresque.

On visite *Povao de Varzim*, *Villa do Condé*, *Mulozinhos*, *San Joao de Foz*, et l'on relâche à *Porto* (V. R. 2, p. 773).

ROUTE 14.

Les côtes de Portugal.

DE PORTO A LISBONNE,

PAR MER.

Le voyage de *Porto* par mer donne occasion de contempler la belle embouchure du *Douro*.

On trouve, à sept lieues au sud, *Ovar*, ville importante de la province de *Beira*, (10,500 hab. *Ovar*, bien située au fond de l'im-

mense lac d'Aveiro, a un commerce très-actif, et fait des exportations dans les colonies. Ses marins sont audacieux et vont, sur de petits bâtiments, dans les plus lointaines contrées, où ils portent leurs marchandises, qu'ils échangent contre les productions de l'Afrique et même de l'Amérique. La pêche est pour les habitants une source importante de produit.

Au midi du même lac est placée Aveiro, V. de 5,000 hab., à environ 15 lieues nord-est de Coïmbre. Aveiro, dans l'antiquité, a porté les noms d'*Averium* et de *Talabrica*. Cette ville a, sur la rive gauche et à l'embouchure du Vouga dans l'Atlantique, un port avantageusement situé, mais dangereux pour la navigation. Son entrée se compose de différentes passes qui changent à tous moments au gré des sables mouvants dont elle est couverte, et les bâtiments du commerce y échouent fréquemment. On a construit un canal depuis la ville d'Aveiro jusqu'à cinq lieues dans les terres vers le nord; il sert au transport des grains et des productions du pays que l'on vient embarquer dans le port. Aveiro est le siège d'un évêché. Elle possède des marais salants, et fait la pêche des huîtres, des sardines, etc. Au dire d'un historien fort exact, « Aveiro a joui d'une haute réputation durant le xv^e et le xvi^e siècle; on dit même que ses habitants purent armer jusqu'à soixante bâtiments pour la pêche de Terre-Neuve; malheureusement l'amoncellement des sables vint fermer son port magnifique, et l'on vit s'éteindre graduellement cette haute prospérité, en même temps que le pays cessait d'être salubre et que la population s'amoindriissait. Après d'immenses travaux, une nouvelle passe fut ouverte en 1808, le pays s'assainit; mais sa population ne se releva pas, comme on l'espérait. Aveiro, situé sur une espèce de péninsule, ayant au nord de vastes marais qui s'étendent

jusqu'à neuf lieues parallèlement à la mer, a été quelquefois comparé à Venise, et le pays qui l'entoure s'est vu désigné sous le nom de Hollande portugaise. » L'écrivain qui fournit ces détails ajoute que six établissements spéciaux sont destinés à la pêche de la sardine. Les terres environnantes sont d'une fertilité prodigieuse; elles produisent en grande abondance des vins généreux que l'on réserve, pour la plupart, à l'Amérique.

S'il faut en croire une relation de voyage du duc du Chatelet, la ville d'Aveiro aurait, au milieu du xviii^e siècle, changé son nom en celui de *Nova Bragança*. Voici à quel propos. Joseph Mascarenhas et Lancastre, duc d'Aveiro, avait été tout-puissant sous Jean V. Mais il tomba en disgrâce sous Joseph I^{er}, en 1750. Alors, n'écoutant plus que son ressentiment, il ourdit contre le roi et son premier ministre, le marquis de Pombal, un complot qui eut un commencement d'exécution. Le 3 septembre 1758, les conjurés eurent la certitude que le roi devait se rendre chez la jeune marquise de Tavora, dans la voiture de son confident Pedro Teixeira. L'assassinat fut résolu; et les conspirateurs s'échelonnèrent de telle sorte que, dans le cas où une tentative manquerait, la voiture devait être assaillie de nouveau par des groupes apostés. La chose se passa d'abord ainsi que les conspirateurs l'avaient supposé. Comme le roi se rendait de la *Quinta de Meio*, à une autre maison royale nommée *Quinta da Cima*, une carabine se leva contre le postillon: le chien s'abattit et le coup manqua. C'était, dit-on, le duc d'Aveiro qui, monté sur un cheval de louage, avait commencé l'attaque. Le zélé serviteur qui conduisait l'attelage sauva Joseph. « Que faites-vous? c'est le roi, s'écria-t-il. » Puis il pressa ses mules de toute leur vitesse; et, lorsque deux autres coups de carabine vinrent

atteindre la voiture, l'équipage, qui fuyait au galop fut bientôt hors de la portée de deux cavaliers qui le suivaient. Cependant les armes étaient chargées à mitraille et le roi fut atteint de deux graves blessures, qui enlevèrent les chairs depuis l'épaule droite jusqu'au coude. Les coupables furent découverts, convaincus du crime de lèse-majesté et condamnés au feu. Le marquis de Pombal saisit cette occasion de porter un coup mortel à l'aristocratie portugaise, et il impliqua les jésuites dans le complot. Le duc d'Aveiro et le marquis de Tavora eurent les membres brisés sur une croix (13 janvier 1759), et la ville perdit son nom qui lui fut rendu plus tard.

Ilhavo, ville de 6,310 hab. s'élève à environ deux lieues sud d'Aveiro et à trois lieues de l'océan Atlantique. Citer Ilhavo, c'est rappeler un établissement de haute utilité publique, dont Urcullu le géographe a seul fait mention jusqu'à présent. A la distance d'un quart de lieue de cette ville, on a établi la fabrique royale de verre et de porcelaine de *Vista-Alegre*. Cette belle manufacture, de fondation peu ancienne, employait naguère cent vingt-cinq personnes des deux sexes. Les apprentis destinés à fournir de nouveaux ouvriers à l'établissement suivent des cours basés sur le système de l'enseignement mutuel. L'étude de la musique occupe une place importante dans cette éducation industrielle et tout à fait populaire. La haute direction des deux fabriques est confiée à un portugais de mérite. Vers 1840, c'était un français, qui surveillait toute la partie artistique. M. Rousseau s'occupait exclusivement des procédés relatifs à la peinture et à la sculpture. La taille du verre est arrivée, dans cette fabrique, à un tel degré de perfection, que, selon beaucoup de connaisseurs spéciaux, on ne peut distinguer les produits de

Vista-Alegre de ceux de la France et de l'Angleterre.

Ilhavo est une ville qui exploite de belles salines et qui fait le commerce de poisson.

Après Ilhavo, on peut s'arrêter quelques heures à

Mira, ville assez importante, située sur le littoral, et possédant une population de 6,000 habitants. Mira renferme principalement des pêcheurs. Elle se trouve à environ 9 l. 1/2 de Coïmbre.

Après avoir doublé le *cap Mondego*, qui s'élève à l'embouchure de la rivière du même nom, on fera une halte à

Figueira, V. de 6,000 à 7,000 hab., située sur la rive droite du Mondego, et sur le flanc d'une colline de 208 mètr. d'altitude, au sommet de laquelle se dresse un vieux château. Les habitants de Figueira, presque tous pêcheurs, s'occupent aussi de l'exportation du sel de la plage voisine, de l'huile et des fruits de l'intérieur. Le mouvement des navires n'est pas très-important à Figueira, surtout à cause des dangers qu'offre le bord du fleuve, dont l'entrée change constamment de largeur et de profondeur à la suite de chaque tempête. Les navires qui ont un tirant d'eau de plus de 3 mètr. 1/2 ne peuvent pas franchir la barre.

On peut, à partir de cette ville, remonter le Mondego en bateau jusqu'à Coïmbre. (V. ci-après, R. 15.)

De Figueira à Lisbonne voir, en sens inverse, la première partie de la route suivante.

ROUTE 15.

Les côtes de Portugal.

DE LISBONNE A COIMBRE,

PAR MER.

100 mil. géogr. anglais jusqu'à Figueira. Service de bateaux à vapeur. A Figueira il faut louer une barque pour remonter le Mondego jusqu'à Montemor où l'on trouve des chevaux et des mulets pour Coïmbre.

Au sortir de la vaste baie intérieure qui forme le port de Lisbonne, le bateau à vapeur s'engage dans cette magnifique embouchure du Tage que l'on a si souvent comparée au Bosphore. Les rives du fleuve offrent un aspect enchanteur, et les châteaux, les villages, les vieilles églises, les jardins descendant en terrasses jusqu'au niveau de l'eau bleue, les phares se dressant sur les rochers, font de chaque côté du Tage un séduisant panorama. On voit d'abord à gauche les collines et le château d'Almada; à droite, le faubourg de Belem, dominé par sa tour mauresque; puis, après avoir dépassé les fortins da Cruz Quebrada, da Sierra da Valle, de Porto Salvo, de Paço de Arcos et de San João de Maias qui s'élèvent tous sur la rive N., on franchit enfin la barre entre le fort de San Julião à droite, et celui de Bugio à gauche. En face, s'étend la mer, dont le rivage s'arrondit en vaste demi-cercle entre le cap da Roca au N.-O., et au S., le cap d'Espichel, formé par les escarpements de la Sierra da Arrabida; de l'embouchure on ne peut plus voir Lisbonne, cachée par les collines de Belem.

Une fois en pleine mer, le navire longe la côte dans la direction de l'O. jusqu'au promontoire de Nssa.-Sra da Guia; puis, il contourne le cap superbe da Roca, appelé par les marins anglais « *the Rock of Lisbon.* » Au sommet de la colline, haute de 200 mètr. env., se dresse l'ancien château royal de la Penha, d'où l'on jouit d'un admirable panoramasur les plaines accidentées de Mafra et sur la rade de Lisbonne. Au delà du cap da Roca la côte s'allonge vers le N. On voit, au pied des montagnes de Cintra, *Collares, Ericeira*; puis, à l'embouchure du Mangota, le v. de *Maceira*. Plus au N. on double un autre cap, celui da *Carvoeira* ou da *Peniche*, étroite pointe de terre, longue de 6 mil. env., dominée par un phare et défen-

due par la forteresse de Peniche. (V. p. 781.)

A l'O. se montrent les îles rocheuses appelées **îles Berlingas**. L'île principale du groupe consiste en une colline arrondie au sommet, mais fendue dans toute sa hauteur par un énorme abîme qui la partage en deux moitiés: Carreiro dos Caços, et Carreiro do Mosteiro; dans cette dernière, s'élève un phare, haut de 117 mètr. au-dessus de la mer. Près de Carreiro do Mosteiro un rocher aux parois verticales élève hors des flots un petit castel réuni à l'île par un pont étroit. Les Berlingas sont, disent les marins, les îles les plus dangereuses de toutes les mers d'Europe.

Après avoir doublé le cap Carvoeira, le bateau à vapeur suit la côte, de moins en moins escarpée à mesure qu'elle s'étend vers le N.-E. La chaîne de collines s'éloigne du littoral, et ne projette plus que de petits monticules jusque vers le rivage; de larges estuaires, dont les principaux sont la Lagoa de Obidos (V. cette V., p. 781) et la Conva de San Martinho, s'avancent assez loin dans l'intérieur des terres, et ne sont défendues du côté de la mer que par des levées de galets à l'embouchure du Rio Baça; on aperçoit le v. de *Pederneira*, dominé par la dune de N. S. da Nazareth; au delà la côte devient basse et sablonneuse jusqu'à la pointe de Pedras Hegras, à une petite distance au S. de la bouche du Rio Lis.

Bientôt le cap *Mondego* apparaît à l'horizon, puis, à droite, au fond d'une baie circulaire, le petit delta du Mondego, où, le 1^{er} août 1808, sir Arthur Wellesley débarqua 9 à 10 mille hommes qui venaient au secours des Portugais insurgés. Le bateau à vapeur passe sous les murailles du fortin de *Santa Catarina da Figueira*, qui commande l'entrée du fleuve, louvoye entre des collines rondes, dont chacune porte les ruines

d'une alalaye, et vient enfin s'arrêter à **Figueira**. (Voir route précédente.)

Il faut attendre l'heure de la marée pour remonter en bateau le Mondego. Les rives du fleuve offrent la plus admirable végétation : des massifs d'arbres énormes laissant pendre leurs branches dans le courant, des vergers, des champs d'une exubérante fertilité se succèdent sans interruption ; à une petite distance des deux rives les collines dressent au-dessus des arbres leurs parois de rochers souvent verticales, et couronnées des ruines de vieux castels.

L'eau est assez profonde jusqu'à 4 ou 5 l. en amont de Figueira, mais à mesure qu'on s'approche de Montemor, surtout au delà de l'embouchure du Foure, les bancs de sable se multiplient, et le plus souvent les voyageurs sont obligés de débarquer et de continuer leur route à pied.

Montemor o Velho, ancienne V. ruinée, n'ayant plus qu'une population de 1,800 hab., mais célèbre dans l'histoire du Portugal par ses combats et par ses tournois. C'est à Montemor que le roi Alphonse IV, conseillé par les principaux favoris, résolut la perte de la belle Inez de Castro (1355). Il ne reste plus que des ruines des murailles énormes du château, ancienne résidence des rois de Portugal.

On prend des chevaux à Montemor, et on longe l'une ou l'autre rive du Mondego, devenu simple torrent. « En hiver, dit M. Lichnowsky, il est enflé tout à coup par les eaux descendues des ravines de la Sierra, il sort de son lit, et inonde les campagnes ; mais en été il est rempli d'îles, et presque partout guéable ; en certains endroits il se perd pour ainsi dire dans les sables. Bien que le manque d'eau nuise à la beauté du paysage, cependant l'ensemble de la vallée présente un aspect d'une grâce infinie. » Les rives

du Mondego dépassent de beaucoup en beauté les rives tant de fois célébrées du Tage ; de chaque côté s'élèvent des collines aux contours arrondis, cultivées de la base au sommet, et portant sur leurs terrasses des villas et des couvents entourés de jardins. D'épais rideaux d'arbres, parmi lesquels on remarque surtout de magnifiques saules-pleureurs, s'étendent le long des deux rives. De grandes blanchisseries, autour desquelles travaillent des essais de femmes et d'enfants, sont éparses au milieu des arbres. De distance en distance, surtout du côté de la rive droite, on aperçoit de hautes levées plantées de buissons en fleur, et destinées à protéger les prairies et les champs contre les inondations. A l'horizon lointain, vers le N.-E., se dressent les pointes aiguës de la Sierra de Busaco, au pied desquelles est situé le célèbre couvent du même nom. Au S.-E. on voit les hautes montagnes de la Sierra da Luzão.

Ce n'est qu'après avoir contourné la colline de Santa Clara, qui se dresse au S., en face de l'embouchure du Rio Frio et du Giraon, qu'on voit se dérouler en amphithéâtre la belle V. de **Coïmbre**. (V. R. 2, p. 771.)

ROUTE 16.

Les côtes de Portugal.

DE LISBONNE
AU CAP SAINT-VINCENT,
AUX AÇORES ET A MADÈRE.

Au sortir de Lisbonne, on distingue, sur la rive gauche du Tage, le village de *Trafaria* ; on passe sous le cap de *Espichel*, l'ancien *Barbarium promontorium* des Romains ; ce cap est situé par 38' 24" 54" latitude nord, et 11° 38' 39" longitude ouest. On ne tarde pas à arriver devant

Cezimbra, V. de l'Estrémadure, située sur l'Océan, et dont l'antique fort attire avec raison l'at-

tention des voyageurs. Cezimbra possède une population d'environ 5,000 âmes.

Le navire entre dans la baie de *Sétubal*. Il n'y a pas lieu de débarquer pour aller visiter *Troja ni Comporta*, endroits complètement dépourvus d'intérêt.

On laisse de même *Santiago*, misérable bourgade de pêcheurs, et *Melides*; mais avant de doubler le cap de *Sines*, on fera bien de visiter le bourg qui porte ce nom.

Sines ou *Synes* est une localité sans importance par elle-même, avec 1,600 hab. presque tous pêcheurs. Mais elle est célèbre pour avoir donné naissance à l'illustre navigateur Vasco de Gama, qui mourut à Cochin, trois mois après avoir été nommé vice-roi des Indes orientales par le roi Jean III.

Villa-Nova-de-Mille-Fontes est une ville maritime de 2,500 hab., de la province de l'Alemtéjo. Son petit port, au fond d'une baie fort étroite, ne reçoit que des bâtiments d'un tonnage minime.

Algesur est à peine vue de la mer, et la navigation devient tourmentée jusqu'au *Cap de Saint-Vincent* (voir R. 12, page 999), qui est le terme de la route entreprise.

De Lisbonne au cap de Saint-Vincent, peu d'endroits ont le pouvoir de captiver la curiosité des voyageurs. Il ne faudrait donc pas s'embarquer avec l'intention seulement d'explorer cette partie des côtes portugaises. Mais le voyage peut avoir deux buts : l'un une excursion dans la province d'Algarve, et l'autre, plus digne de considération, une visite aux Açores.

LES ILES AÇORES.

C'est un groupe de neuf îles dans l'Océan Atlantique, situées en face de la côte N.-O. de l'Afrique à laquelle on suppose qu'elles se rattachaient autrefois. Elles sont à 300 l. des côtes de Portugal, par 38° 38' lat. N. et 29° 32' long. O. Elles furent explorées pour la première fois, en 1431, onze ans en-

viron après la découverte de l'île de Madère; l'occupation par le Portugal n'en fut complétée qu'en 1449, ou en 1460 selon d'autres opinions. Leur nom générique d'Açores vient dit-on, de la quantité d'autours (*Azores*), qu'on y rencontrait. Les Açores sont sujettes à de fréquents tremblements de terre et ont souvent été désolées par des éruptions volcaniques. Le sol y est d'une grande fertilité et produit le maïs, le blé, les fèves, la pomme de terre, l'igname, les oranges et le vin. La récolte fournit, dit-on, 40 pour 1 de maïs et 25 pour 1 de blé. L'exportation des oranges est estimée à 100,000 caisses, celle du vin à 12,000 pipes. Toute espèce de végétation européenne et américaine s'y développe aisément; le tabac y croît très-bien. La cochenille et le ver à soie pourraient y être exploités avec des résultats importants, mais les habitants ont jusqu'à présent négligé cette industrie. La mer qui entoure l'archipel est riche en poissons excellents; l'entrée des ports et les côtes sont dangereuses pour les navigateurs. Le commerce y exporte principalement pour le Portugal, l'Angleterre, Hambourg et l'Amérique.

La population actuelle de l'archipel est de 241,646 habitants formant 55,811 feux. Les douanes y rapportent 150 contos de reis.

Les habitants sont d'un caractère bon et facile, peut-être même un peu timide. Les mœurs sont celles du Portugal; mais dans les costumes on trouve quelques originalités, surtout parmi les gens de la campagne.

La principale des îles Açores est *San-Miguel*. Cette île a pour chef-lieu *Ponta-Delgada*, et possède une population de 100,000 âmes. Elle fut occupée au nom du Portugal par Gonzalès Velho de Cabral, en 1444. Son sol, couvert de montagnes et de volcans (le pic de *Vara* a une hauteur de 1,623 mètr.), n'en produirait pas moins avec abondance des grains, des

fruits et des vins, s'il était mieux cultivé. Les orangers s'y trouvent en grand nombre. Gonzalès Velho-Cabral appelait les premiers rochers des Açores : rochers *das Formigas*, ou des Fourmis, à cause du bouillonnement continu des eaux de la mer dans l'endroit où ces rochers captivaient les flots.

On remarque à San Miguel les *Furnas*, vallée où jaillissent à chaque pas des eaux minérales sulfureuses dont la renommée s'est étendue jusqu'en Angleterre.

L'île **Sainte-Marie** contient 5 à 6,000 hab. ; elle mesure 4 lieues de long sur 3 de large ; on n'y trouve qu'un seul port, convenablement défendu.

L'île **Terceira** a environ 13 lieues de long sur 6 de large. *Angra*, sa capitale, est le siège d'un évêché, la résidence du gouverneur et de tout le conseil qui commande dans les Açores. Rien de plus délicieux que le séjour d'*Angra*. La nature fait prospérer sur son territoire les productions les plus variées ; les montagnes qui l'environnent sont couvertes d'arbres et s'élèvent en amphithéâtre. *Angra* possède 13,000 hab. et l'île plus de 40,000. C'est une place forte, avec arsenal. On y fait l'exportation des grains et des vins.

L'île **Saint-Georges** est à 8 lieues S.-O. de celle de *Terceira* ; elle a 40 kilomèt. sur 9, avec une population de 17,000 hab. Son port est très-petit, mais bon et sûr. On n'y a guère cultivé que la partie méridionale de l'île, et le terrain septentrional, pierreux et infertile, reste à peu près inculte.

L'île **Graciosa**, qui s'étend au N.-O. de l'île *Tercera*, à 15 kil. sur 10. Son sol, très-fertile, suffit et au delà à nourrir ses 10,000 hab. *Santa-Cruz* est son chef-lieu ; cette ville a une rade ouverte, unique mouillage de l'île.

L'île de **Fayol**, près et au N.-O. de celle de *Pico*, a une superficie de 132 kil. carrés, et possède une population de 20,000 hab. Son chef-lieu, *Horta*, est situé sur la

côte S.-E. Les côtes de l'île on beaucoup d'élévation ; le sol y est fertile en céréales, citrons, oranges, etc. Il y a peu de vin, mais on y élève une grande quantité de porcs, et le commerce maritime est fort actif.

L'île de **Pico** ou **Pic**, à l'O.-N.-O. de *Saint-Michel*, a 40 kil. sur 16, et 25,000 hab. Son chef-lieu, et aussi son principal port, est *Villa da Laguna*. L'île, dont le sol est volcanique et l'infertilité presque complète, n'en produit pas moins l'excellent vin dit *de Malvoisie*. On découvre l'île de *Pico* de loin en mer, parce qu'elle est dominée par une montagne escarpée.

L'île de **Flores** est la plus occidentale du groupe des Açores. Elle a environ 102 kil. carrés, abonde en céréales, lin et vignes, et possède 10,000 hab.

L'île de **Corvo** se trouve à 41. 1/4 au N. de la précédente ; elle est toute petite, n'a guère plus de 1,600 âmes, et 13 kil. d'étendue. Peu de fertilité dans son sol. Elle possède deux rades foraines.

Madère (*Madeira*).

Il existe des communications régulières entre Lisbonne et *Madère*, — distance 160 l. — Un navire à voiles de 248 tonneaux, le *Galgo*, fait cette traversée une fois par mois, en 3 à 5 jours, à raison de 20,000 reis en premières places. Le navire est bien installé avec des lits confortables et une bonne nourriture. Deux fois par mois et à jours indéterminés part aussi de Lisbonne le paquebot *Viconte d'Athoquia*, de la force de 100 chevaux. Le prix en premières places varie de 24 à 27,000 reis. L'aménagement, la nourriture et le service laissent à désirer. Trajet, 2 jours et demi. On débarque par le moyen de canots, dans lesquels on paye 300 reis pour 2 places et 500 reis pour 4 places. On trouve une vingtaine d'hôtels publics : premier ordre, *Hollway*, *Giuletta*, *Miles*, *Freitas* ; second ordre : *Jervis*, *Pias*, *Cerbra*, *Médrinas*, etc.

Logement, nourriture, installation confortables, bons soins, 150 à 200 fr. par mois.—*Maisons de campagne et de plaisance (quintas)* toutes meublées, pour 1,000 fr., 1,300 fr. jusqu'à 4,000 fr. par mois. MM. John Payne et Carvalho et Cie sont les intermédiaires pour ces locations.—*Domestiques*, 15 à 40 fr. par mois.—Magasins de vêtements confectionnés très-bien assortis.—*Monnaies*: La monnaie française ne circule qu'avec grande perte. Les monnaies anglaise, américaine, espagnole ont cours avec leur valeur nominale. Le rei de Madère vaut moins que celui de Lisbonne (5 millièmes), par conséquent 100 reis représentent 50 centimes¹.

On sait que Madère est une résidence précieuse pour les tempéraments délicats, et surtout pour les personnes affectées de maladies pulmonaires chroniques. Plus de trois cents étrangers, parmi lesquels se trouvent des souverains, des princes, des artistes, des savants, et principalement des médecins, vont chaque année y passer la saison d'octobre à mai. Le voyage doit se faire du 20 septembre au 20 octobre, pour présenter les conditions les plus favorables à la santé.

Madère, située au S.-E. des Açores, près de la côte occidentale de l'Afrique, est de forme triangulaire; c'est un volcan éteint, dont les côtes offrent partout de hautes falaises et de formidables escarpements de laves. Elle a une étendue de 57 kil. sur 23, et une population de 100,000 hab. Sa capitale est *Funchal* (20,000 hab.), défendue par des forts, résidence du gouverneur et d'un évêque.

« L'arrivée dans l'île Madère, dit M. le docteur Garnier, a lieu à Funchal, la capitale où les malades étrangers passent l'hiver.

Une baie large, facile et sûre sert d'entrée et permet de jeter l'ancre près du rivage. Les formalités sanitaires sont rapidement accomplies.

« L'aspect général de l'île est majestueux et imposant. Sur des montagnes dépassant six mille pieds et d'une pente parfois très-rapide, s'étend un immense rideau de verdure formé par de riches vignobles, de vergers de citronniers et d'orangers et d'autres plantations où se confondent les végétaux des tropiques avec ceux d'Europe. Des pics isolés, des rochers formidables et d'énormes talus de basalte d'une part; de l'autre, de profondes excavations, des ravins, des précipices, des chutes d'eau, des cascades et des rivières au cours sinueux, descendant de la cime des montagnes jusqu'à l'Océan, en roulant leurs eaux comme des torrents et avec fracas sur ce sol bouleversé, accusent les déchirements et les épouvantables convulsions dont cette terre a été l'objet.

« La ville de Funchal est située au pied de ce gigantesque amphithéâtre, au S. et un peu à l'E., et s'élève dans un vaste hémicycle avec une apparence modeste, riante et gracieuse. Aucun monument remarquable ne s'en détache; mais les maisons blanches assises près du rivage contrastent avec les teintes rembrunies des roches basaltiques environnantes, de même que les élégantes et nombreuses villas, dispersées coquettement sur les hauteurs, se détachent admirablement de la végétation luxuriante des jardins dont elles sont entourées. Les deux coupes de l'église de Notre-Dame-del-Monte, s'élevant au-dessus d'une forêt de châtaigniers, à deux mille pieds au-dessus de la ville, produisent surtout un effet saisissant. Aussi, l'Européen abordant en hiver pour la première fois ne peut se défendre d'un sentiment d'enthousiasme et d'admiration. C'est la profusion et la

¹ Ces renseignements et la plupart des détails qui suivent sont empruntés à un très-intéressant article sur Madère, publié par M. le docteur P. Garnier, dans l'*Union médicale* d'octobre 1859.

magnificence des tropiques au lieu de l'aspect triste, nu et désolé de la zone tempérée; un ciel azuré, un soleil brillant, des montagnes couvertes de vins et de fruits tropicaux, l'Océan bleu et limpide, un costume pittoresque nouveau, tout l'étonne, le ravit et le transporte.

« Funchal est une retraite calme et paisible, dont la principale distraction est la promenade, à laquelle un temps pur et doux, un paysage extrêmement varié, curieux et intéressant, une mer tranquille invitent sans cesse. Les habitants sont pacifiques et bienveillants; les vols rares, les crimes presque inconnus. L'eau circule partout en abondance. Les conditions hygiéniques en sont excellentes, l'acclimatement sans danger, et toutes les ressources pour le traitement des malades s'y rencontrent.

« En raison du sol volcanique incliné, montueux et accidenté de l'île, l'équitation est difficile et dangereuse, les chevaux sont rares et chers. Les chariots à bœufs offrent plus de sécurité, mais la locomotion en est trop lente. L'usage du palanquin et du hamac est préférable pour de courtes excursions dans l'intérieur, surtout pour les dames et les malades faibles; l'agilité et la prestesse des indigènes à gravir les pentes les plus escarpées avec ce fardeau sont très-remarquables. Ces objets se louent facilement 60 à 75 centimes par jour, ou 10 à 15 fr. par mois; les porteurs se payent 1 fr. l'heure, ou 30 à 35 par mois.

« Des promenades en mer, lorsque le soleil brille, sont reconnues salutaires à la plupart des malades. Un canot à deux rameurs, propre et bien conditionné, muni de coussins, d'une tente contre l'ardeur du soleil, coûte 1 fr. 50 l'heure et 6 fr. par jour. On peut ainsi visiter tout l'extérieur

de l'île avec avantage et sécurité.»

Le point le plus élevé de l'île de Madère, le pic Ruivo, s'élève à 1,900 mètr. au-dessus du niveau de l'Océan. La végétation y est extrêmement variée et atteint des dimensions que l'on peut regarder comme tout à fait exceptionnelles. A côté du châtaignier croissent l'oranger et le pêcher, puis la canne à sucre et les fruits succulents des tropiques. Néanmoins, la récolte de blé suffit à peine au cinquième de la consommation de l'île; ce qui tient sans doute à l'abondance des laves répandues sur le territoire. La principale production de Madère consiste, on le sait, dans le vin délicieux qui porte son nom, et dont on récolte chaque année 30 à 35 mille pipes, exportées pour moitié. Citons le *malmsey* (madère malvoisie) et le *madère sec*, qui sont les meilleurs espèces.

Découverte en 1344, par un Anglais, revue par des Portugais, en 1418, Madère a été visitée par les Portugais Jean-Gonzalès Zarco et Tristan Vaz (1431). Il paraît que l'île entière ne comprenait qu'une immense forêt (*Madeira* signifie pays boisé). Des habitants y mirent le feu par mégarde, et l'incendie qui se développa dura sept années. Le mal produisit plus tard un grand bien, car l'amas de cendres qui résulta de l'incendie donna au sol une fertilité extraordinaire. On y apporta de l'île de Chypre, en 1445, des ceps de vigne, qui non-seulement réussirent parfaitement, mais qui en outre acquirent avec le temps une qualité supérieure. De là la richesse de l'île. Les Anglais s'en emparèrent en 1801; elle fit retour au Portugal en 1814. Presque tout le commerce, si productif, du pays, est demeuré entre les mains des Anglais.

TABLE ALPHABÉTIQUE

ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE

A		Pages.	Pages.
	Pages.	Alcolea (Séville)..	518
Abadiano.....	79	Alcolea del Pi-	
Abamia.....	134	nar.....	225
Abenojar.....	671	Alcoy.....	665
Abrera.....	291	Alcubierre.....	371
Acebo (el).....	137	Alcudia de Cris-	
Agoncillo.....	89	pins.....	675
Agreda.....	215	Alcudia (Major-	
Ahoga-Borricos..	136	que).....	720
Ainsa.....	373	Aldea del Cano..	741
Alagon.....	246	Aldea nueva del	
Alayor.....	725	Camino.....	185
Alar del Rey....	101	Alegria.....	18
ALAVA (province).	23	Alfajar.....	678
Albacete (idem)..	480	Alfajarin.....	300
ALBACETE.....	483	Algeciras.....	585
Albarracin.....	250	Algemesi.....	677
Albayda.....	666	Alhama de Ara-	
Albatera.....	663	gon.....	338
Alberoa.....	180	Alhama de Gre-	
Albuera (la)....	741	nade.....	624
Albufera.....	677	Alhama de Mur-	
Alcala de Chis-		cie.....	652
vert.....	700	Alhendin.....	640
Alcala de Guadai-		ALICANTE (prov.).	488
ra.....	619	Alicante	492
Alcala de Hena-		Aljucen.....	741
rès.....	229	Allariz.....	156
Alcañices.....	169	Almacellas.....	314
Alcantara.....	191	Almaden.....	672
Alcarraz.....	299	Almadenejos....	671
Alcazar de San		Almadrones.....	226
Juan.....	478	Almandoz.....	197
Alceda.....	94	Almansa.....	485
Alcira.....	677	Almaraz.....	733
Alcobendas.....	38	Almarza.....	219
		Almazan.....	223
		Almenara.....	696
		Almendralejo....	739
		ALMERIA (pr.)...	644
		Almeria	648
		Almodovar.....	516
		Almuradiel.....	496
		Alos.....	368
		Alpera.....	484
		Alsasua.....	56-82
		Altable.....	97
		Alucemas.....	581
		<i>Amélie - les - Bains</i>	
		(France).....	369
		Ameyugo.....	26
		Amposta.....	701
		Amusco.....	100
		ANDALOUSIE.....	502
		Andoain.....	12
		ANDORRE (vallée).	360
		Andraitx.....	722
		Andujar.....	500
		Angunciana.....	97
		Anquela del Du-	
		cado.....	249
		Antequera.....	620
		Anzanigo.....	376
		Arachevaleta...	22
		ARAGON.....	315
		Aranda de Duero.	37
		Aranjuez.....	457
		Arcos (los).....	217
		Arenas de San	
		Juan.....	667
		Arenys del Mar.	264
		Arevalo.....	57

Pages.		Pages.		Pages.
385	Calderenas.....	22	Castañarès.....	138
265	Caldetas.....	367	Castellbo.....	583
264	Calella.....	293	Castelloli.....	674
187	Calvarrasa.....	697	CASTELLON (prov.)	504
117	Calzada (la) (Léon)	697	Gastellon de la	Cordoue. — Portes, 508 ;
184	Calzada (la) (Sala- manque).....	699	Plana.....	Place de la Constitution, 509; — Alcazar Viejo, — Alcazar nuevo, 509; — Palais épiscopal, 509; — Le Triunfo, 509; — Edi- fices, 509; — La plaza de Toros, 509; — Le Paseo del Gran Capitan, 509; — La Cathédrale, 510; — Couvents : le sanctuaire de Nostra Sra de la Fuensanta, 514; — La Hacienda de la Alama- meda, 514.
178	Calzada de don Diego.....	140	Castelo de No- ceda.....	214
733	Calzada de Oro- pesa.....	380	Castiello.....	556
743	Camas.....	391	CASTILLE NOUV....	Corogne (La).... 149
702	Cambriils.....	28	CASTILLE VIEILLE.	Corral de Cala- trava..... 671
390	Caminreal.....	28	Castil de Peonès..	Corral de Caracuel 677
597	Campillo de Are- nas.....	177	Castillejo.....	Corrales (los).... 102
366	Campo.....	104	Castro Gonzalo..	Cortès..... 245
479	Campo de Crip- tana.....	158	Castro Vite.....	Cortezubi..... 73
319	Canal d'Aragon..	268	CATALOGNE.....	Covadonga..... 132
50	Canal de Castilla.	678	Catarroja.....	Cruz de Ferro (la). 137
249	Canale.....	249	Caudete (Teruel).	CUENCA (Prov.)... 705
571	CANARIES (ILES)..	486	Caudete (Alic.)... 486	Cuenca..... 707
189	Cañaverall.....	384	<i>Cauterets</i> (France).	Cueva de la Ermi- ta..... 719
367	Canillo.....	157	Cea.....	Cuevas (las)..... 703
161	Cañiza.....	494	Cebolla.....	Cullar de Baza... 650
155	Canda.....	136	Cebrones del Rio.	Cullera..... 692
299	Candasnos.....	239	Cecilia.....	D
380	Canfranc.....	39	Celada del Camino	Daimiel..... 667
133	Cangas de Onis..	98	Cenicero.....	Daroca..... 389
170	Cantalapiedra...	92	Cerca de Villana.	Denia..... 693
281	Caparroso.....	160	Cerdedo.....	Descarga..... 18
95	Carandia.....	104	Cerecinos (los)..	Deva..... 75
169	Carbajales.....	293	Cervera.....	Diezma..... 643
160	Carballino.....	78	Cestona.....	Doncos..... 140
147	Carballo.....	580	Ceuta..... 580	Dos Hermanas... 558
498	Carboneros.....	582	Chafarines (Iles).	DRAGONERA (ILE). 723
676	Carcagente.....	38	Chamartín.....	Dueñas..... 40
389	Cariñena.....	38	Chamberi.....	Durango..... 64
494	Carmena.....	582	Chiclana.....	Durcal..... 641
498	Carolina (La)....	484	Chinchilla.....	E
170	Carolina Nueva..	650	Chirivel.....	<i>Eaux-Bonnes</i> (Fran- ce)..... 387
170	Carpio (El).....	710	Chiva.....	
562	Carraca (La)....	632	Churiana.....	
740	Carrascalejo.....	477	Cienpozuelos... 477	
494	Carriches.....	667	Cieza.....	
668	Carrion de Cala- trava.....	214, 247	Cintruenigo. 214, 247	
660	Cartagène.....	82	Ciordia.....	
591	Cartaya.....	725	Ciudadela (Ma- jorque).....	
190	Casar de Cacerès.	670	Ciudad Real..... 670	
741	Casas de don An- tonio.....	178	Ciudad Rodrigo.. 178	
188	Casas del Puerto.	300	Clot.....	
246	Casetas (Las)....	50	Coca.....	
		303	Collbató.....	
		623	Colmenar.....	
		158	Compostela.....	
		84	Conchas del Ebro	
		727	CONEJERAS (ILES).	

<i>Eaux - Chaudes</i>	Pages.		Pages.		Pages.
(France).....	387	Buyerès.....	132	Tajo.....	704
Ecija.....	552	Caldas d'Estrach.	265	FUERTEVENTURA	
Echarri Aranas...	82	Caldas de Mon-		(ILE).....	578
Elche.....	663	buy.....	355		
Elgoibar.....	63	Caldas de Oviedo	132	G	
Elizondo.....	195	do.....	132	Gador.....	644
Elorrio.....	79	Carballo.....	147	GALICE (Prov.)...	145
Elvetea.....	194	Carratraca.....	626	Galisteo.....	188
En Camp.....	367	Cestona.....	78	Gandia.....	692
Entrambasmestras	93	Chiclana.....	582	Garagarza.....	76
Eres.....	376	Esealdas (Las)..	366	Gargoles de Abajo	255
Erice.....	60	Fitero.....	247	Garnota.....	263
Ermua.....	64	Graena.....	644	Garray.....	219
Erustes.....	494	Guesalaga.....	21	Garrovillas.....	189
Escaldas (Las)...	366	Jabalruz.....	597	Gavarnie (France)	385
Escaldas (les) Fran-		Naval.....	372	Gavia.....	624
ce).....	368	Novelda.....	487	Gelves.....	556
Escalo.....	367	Ontaneda.....	94	Gerona.....	261
Escorial (el).....	451	Orense.....	156	Gerindote.....	494
Escoriaza.....	22	Panticosa.....	382	Gesta (la).....	158
Escudo(puertodel)	93	Puda (la).....	291	Getafé.....	476
Esparraguera....	291	Puente Viesgo..	95	Gibraléon.....	591
Espejo.....	91	Rio Tinto.....	588	Gibraltar (Angl.)	634
Espinar.....	48	Sacedon.....	256	Gijon.....	135
Espinosa de Villa-		Santa Agueda...	21	Gineta (La).....	480
Gonzalo.....	101	Tiermas.....	237	Ginzo de Limia..	155
Esplugas.....	291	Trillo.....	254	Gistain.....	373
Estella.....	216			GOMERA (ILE)....	579
Estepona.....	633	F		Grajanejos.....	226
Estერი de Anéo.	368	Fermoselle.....	177	GRAN CANARIA(Ile)	577
ESTREMADURE....	728	Fernan-Caballero	673	Grañen.....	314
Eybar.....	63	Ferrol (Le).....	152	Granja (la).....	454
Eaux minérales ¹ .		Figueras.....	259	GRAUS.....	386
Alceda.....	94	Figuier(pointe du)	6	GRENADA (Prov.)..	598
Alhama de Ara-		Fitero.....	247	Grenade. —Hôtels, 601;	
gon.....	338	Foncebadon.....	137	— L'Albaycin, 603; —	
Alhama de Gre-		Fontarabie.....	6	L'Alcazaba, 603; — La	
nade.....	624	Fraga.....	299	Churra ou Mauror, —	
Alhama de Mur-		Fregeneda (la)...	178	L'Antequeruela, 603; —	
cie.....	652	Fresno de la Ri-		Places, 603 et 604; — La	
Arachevaleta....	22	bera.....	167	porte del Vino, — Les	
Arenys.....	264	Frias.....	711	tours del Homenage et	
Arnedillo.....	90	FROMENTERA (ILE)	727	Quadrada, 604; — Pro-	
Arteijo.....	146	Fromista.....	100	menades, 604; — La casa	
Azaraque.....	667	Fuencarral.....	38	de Ayuntamiento, 604;	
Baños de Ledes-		Fuenmayor.....	98	— Le Preside, 604; — In-	
ma.....	176	Fuensauco.....	215	struction publique, 604;	
Baños de Monte-		Fuente Castellana	38	— Musée de peinture,	
mayor.....	185	Fuente de Cantos	742	604; — La Cathédrale et	
		Fuente del Fres-		ses différentes chapelles.	
		no.....	673	605; — Paroisses, 607; —	
		Fuente del Maes-		Couvents, 607; — Monu-	
		tre.....	739	ments historiques : Por-	
		Fuente la Higue-		tes, 608; — Pilar de Car-	
		ra.....	675	los V, 608; — Plaza de	
		Fuente Roble....	184	los Albiges, — La Puerta	
		Fuentidueña de		de Vino, 609; — L'Al-	

¹ Cette table comprend seulement les eaux minérales qui se rencontrent sur les routes décrites dans l'itinéraire. Nous donnons, dans l'introduction, un aperçu des richesses hydrologiques de l'Espagne.

Pages.		Pages.		Pages.
hambra, 610;—Le Généralife,—Casa de Campo, 617;—Commerce, 618.		Irun..... 5		Leso..... 7
Grimaldo..... 189		Iruñeta..... 196		Liedena..... 236
Guadajoz..... 518		Irursun..... 60		Lizarza..... 60
GUADALAJARA (Pr.) 227		Isabarre..... 368		Llaborsi..... 367
Guadalajara 228		Isazondo..... 18		Llerena..... 742
Guadalupe..... 733		Italica..... 519		Lobon..... 736
Guadarrama..... 49		Ituriatza..... 18		Logroño..... 88
Guadarrama (pto) 49		Iviça (ILE)..... 726		Loja..... 621
Guadix..... 643		J		Longares..... 388
Guarroman..... 498		Jaca..... 376		Lora del Rio..... 517
Guernica..... 363		JAEN (Prov.)..... 592		Lorca..... 651
Guesalabar..... 21		Jaen 594		Lorqui..... 666
Guetaria..... 76		Jaraicejo..... 734		Loyola..... 61
Guevara..... 81		Jativa..... 675		Lubia..... 223
GUIPUZCOA (Prov.) 13		Jerez de la Fron- tera..... 559		Luchon (France). 387
Guteriz..... 143		Jerez delos Cabal- leros..... 740		Lugar de san Juan 660
Gumiel de Izan. 37		Jerica..... 694		Lugo..... 140
Guerrea..... 376		Jijona..... 665		Lumbier..... 235
H		Jubia..... 152		Lumbreras..... 218
Haro..... 97		Junquera (la).... 259		M
Hellin..... 667		L		Madrid. —Hôtels, 395;—
Herrera..... 101		Labajos..... 48		Casas de Huespedes, 396;
HIERRO (ILE DE FER)..... 579		Lachar..... 621		— Posadas, 396;— Res- taurants, 396;— Cafés, 396;— Maisons de bains, 396;— Poste aux lettres, 396;— Librairies, 396;— Cabinets de lecture, 396;
Holguera..... 189		Laguardia..... 84		— Cercles, 397;— Insti- tutions de crédit, 397;— Banquiers, 397;— Voi- tures publiques, 397;— Chemins de fer, 397;— Telegraphie, 398;— Voi- tures de place 398;— Commissionnaires, do- mestiques de place et portefaix, 398;— Jours et heures d'entrée dans les établissements publics, 398;— Ambassades et lé- gations, 399;— Passe- ports, 400;— Théâtres, 400;— Position, climat, origine, 400;— Palaeio Real, 403;— Edifices pu- bliques, 405;— Ministères, 405;— Edifices municipi- aux, 406;— Edifices particuliers, 407 et 408; — Places, 408 et 409;— Puerta del Sol, 410;— Plaza de las Cortes, 411; — Fontaines, 411;— Edi- fices religieux; églises paroissiales, 412;— Egli- ses des couvents, 418; — Eglises des couvents
Hontomin..... 93		Landivar..... 193		
Horcajada..... 704		LANZAROTE (ILE).. 578		
Horche..... 255		Larres..... 381		
Horta..... 301		Lasarte..... 12		
Hospital de Or- bigo..... 117		Layas..... 161		
Hospitalet..... 702		Lebrija..... 559		
Hostalnou..... 259		Lebrilla..... 652		
Huarte..... 232		Leciñana..... 370		
Huerca..... 477		Lecumberri..... 60		
Huesca 374		Ledesma..... 177		
Hurdas (Las).... 182		Legarda..... 216		
HUELVA (Prov.).. 587		Legorreta..... 18		
Huelva 589		LEON (Prov.)..... 107		
Huelves..... 704		Léon. — Diligences, 112; — Cathédrale, 112;— La collégiale de San Isi- doro, 114;— Monastère de San Marcos, 115;— Plaza Mayor, 116;— Théâtre, 116;— Prome- nades, 116.		
Hueter de Santil- lan..... 642		Lepe..... 592		
I		Lequeitio..... 74		
Igualada..... 293		Lerida..... 296		
Incinillas..... 93		Lerma..... 36		
Infesta..... 155				
Infiesto..... 133				
Ipinarrieta..... 18				
Irache..... 217				

Pages.	Pages.	Pages.
	Cathédrale, 209; — Cloître, 211; — Salle Précieuse, 211; — Saint-Saturnin, 212; — Promenades, 213.	verde..... 694
O		Puente Areas.... 162
Ocata..... 266	Pancorbo..... 27	Puente del Congosto..... 188
Ochagavia..... 235	Panticosa..... 382	Puente de Fanlo.. 385
Ochandiano..... 80	Parde (el)..... 450	Puente de Orbigo 117
Olagüé..... 198	Parde (les).... 94	Puentedeue..... 151
Olite..... 241	Passage..... 7	Puente la Reina.. 216
Oliva..... 693	Pedraera..... 620	Puentelarra..... 91
Olivenza..... 743	Pedro Abad..... 502	Puente Viesgo... 95
Olloniego..... 121	Pedrola (Ventade) 245	Puerta de Arenas. 597
Olmedo..... 47	Peñacerrada..... 83	Puerto de Santa Maria..... 560
Ondarroa..... 74	Peñalba..... 299	Puerto Lapiche.. 495
Ontaneda..... 94	Peñaranda..... 187	Puertolas..... 373
Orduña..... 92	Peniscola..... 700	Puerto Real..... 561
Orense..... 156	Peralès de Tajuna 704	
Orgaz..... 674	Peralta..... 214	Q
Orihuela..... 663	Peralta de Alcofea 371	Quero..... 478
Ormaiguiste..... 18	Perdiguera (la)... 370	Quintanapalla... 28
Oronoz..... 197	Pesadas..... 93	Quintaniña..... 36
Oropesa (Valence) 700	Piedrafita (port de) 140	Quita Pesares.... 55
Oropesa (Cacerès) 733	Piedrahita..... 188	
Orrioles..... 693	Piña de Campos. 100	R
Osera..... 300	Pinor..... 157	Rabida (La)..... 590
Osma..... 91	Pitiegua..... 170	Radajell..... 313
Osorno la mayor. 100	Plan (El)..... 373	Redondela..... 592
Osuna..... 619	Plasencia..... 185	Reinosa..... 101
Ostiz..... 198	Poblete..... 671	Renteria..... 7
Otchundo (port de) 194	Pola de Gordon. 120	Requena..... 709
Oviedo 127	Poleniño..... 370	Retascon..... 389
	Ponferrada..... 137	Rielves..... 494
P	Pontevedra..... 160	Rinconada (la)... 519
Padul..... 641	Porriño..... 162	Rincon de Soto... 214
Pajarès..... 120	Posadas..... 516	RIOJA (Prov.).... 85
Palacios de Valduerna..... 137	Posta (La)..... 736	Rios (los)..... 498
Palencia..... 99	Pozuelo del Paramo..... 136	Rivadavia..... 161
Palma (Cordoue). 517	Pradorrey..... 138	Robla (la)..... 119
PALMA (ILK) (Canaries)..... 578	Prats de Mollo (France)..... 369	Roca (la)..... 744
Palma (Majorque) 715	Premia..... 266	Roda (la) (Albacète)..... 480
Palma (la)..... 554	Preste (La) (France) 369	Roda (la) (Andalousie)..... 620
Palmar (el)..... 660	Pradanos..... 28	Roncal..... 237
Palmas (las) (Canaries)..... 557	Puda (Baños de la) 291	Roncesvalles.... 232
Palos..... 555	Puebla..... 556	Ronquillo (el)... 742
Pampelune. — Diligences, 207; — Théâtre, 208; — Palais de la Députation provinciale, 208; — Place des Taureaux, 208; — Jeux de paume, 208; — Hôtel de Ville, 208; — Marché, place de Abajo, 208; — Hôpital général, — 209; — Inclusa, 209;	Puebla de Arganzon..... 26	Rosas (las)..... 49
	Puebla de Ea.... 74	Rota..... 557
	Puebla de Obando..... 744	Ruitelan..... 140
	Puebla de Sanabria..... 154	S
	Puebla de Val-	Sabadell..... 302

Pages.		Pages.		Pages.
Sabiñanigo.....	385	— Pedro de Vil-		
Sacedon.....	256	lanueva.....	134	
Sacernuela.....	671	— Roque.....	633	
Salamanca	170	— Sebastian de		
Salardu.....	368	los Reyes.....	38	
Salinas de Lenis .	22	— Rafael (fonda		
Salvatierra (Gui-		de	48	
puzcoa).....	81	— Vicente de		
Salvatierra (Nav-		Raspeig.....	488	
varre).....	237	— Sans.....	291	
Saint-Sebastien... 8		Santa Agueda... 21		
Sanguessa.....	235	— Cilia.....	239	
San Andrés de Pa-		— Coloma de		
lomar.....	301	Gramanet.....	301	
— Antonio de		— Cristinadela		
Tresali.....	133	Polvorosa.....	154	
— Asencio.....	98	— Cruz de Mu-		
— Bartolomé de		dela.....	496	
Nava.....	132	— Cruz de Re-		
— Carlos de la		tamar.....	731	
Rapita.....	701	— Elena.....	497	
— Chidrian.... 48		— Eufemia.... 104		
— Felipe de Ja-		— Fé.....	622	
tiva.....	676	— Maria de Nie-		
— Feliu de Llo-		va.....	50	
bregat.....	291	— Maria de No-		
— Fernando... 562		galès.....	140	
— Francisco		— Marta (Sala-		
(Parador de)... 225		manq.).....	187	
— Isidro de		— Marta (Estré-		
Dueñas.....	40	mad.).....	742	
— Jorge de Sa-		Santander.....	95	
cos.....	160	Santa Olalla.... 731		
— Juan del		Santa Olalla.... 742		
Puerto.....	555	Santiago.....	158	
— Juan de Al-		Santibañes de Be-		
farache.....	555	jar.....	188	
— Juan de la		Santi Ponce.... 742		
Peña.....	378	Santi Spiritus... 178		
— Justo.....	117	Santos de Mai-		
— Lucarde Bar-		mona (los).... 739		
rameda.....	556	Salsadella..... 703		
— Lucar de		Saragosse .—Hôtels, 322;		
Guadiana.....	592	— Cafés, 322; —Voitures		
— Lucar la		publiques, 322; Bateaux,		
Mayor.....	554	323; — Coup-d œil gé-		
— Marcial (Ma-		néral, 325; — Edifices pu-		
yorque).....	721	blies, 324; — la Torre		
— Mateo.....	703	nueva, 325; — l'Aljateria,		
— Miguel de Ce-		325; — Casas salorés,		
ceda.....	133	326; — Edifices religieux:		
— Pedro de Car-		San Salvador ou la Seo,		
deña.....	36	327; — N.-D. del Pilar,		
— Pedro de Vil-		329; — Eglises, 331; —		
lamayor.....	133	Instruction publique, 332;		
		— Promenades, 332; —		
		Sièges de Saragosse, 332.		
		Sariñen		
		Sarrion.....		
		Sax.....	486	
		Segorbe.....	694	
		Segovia.....	51	
		Selgua.....	314	
		Senegué.....	385	
		Serdañola.....	301	
		SÉVILLE (prov.)... 519		
		Séville .—Hôtels, 526; —		
		Bains, 526; — Chemins		
		de fer, 526; — Bateaux		
		à vapeur, 526; — Portes,		
		527 et 528; — Places,		
		529; — Los Canos de		
		Carmona, 529; — Edifices		
		religieux: la Cathédrale,		
		— La Giralda, 530; —		
		Eglises, 536 et 537; — La		
		Caridad, 537; — Le pa-		
		lacio Arzobispal, 538; —		
		La casa Lonja, 538; —		
		Casas capitulaires, 539;		
		— La Alhondiga, 539; —		
		Le Matadero, 539; —		
		Edifices militaires: la		
		Fundicion de Artilleria,		
		539; — La Pirotechnia,		
		540; — Edifices particu-		
		liers: l'Alcazar, 540; —		
		Le palais de San Telmo,		
		543; — Casa de Pilatos,		
		543; — Casa de las Tave-		
		ras, 544; — Casa de Cas-		
		tromonte, — La Casa de		
		los Solices, 544; — Théâ-		
		tres, 544; — La plaza de		
		Toros, 545; — Escuelas		
		de Bailes, 545; — Les		
		Bibliothèques, 545, 546;		
		— Musée, 547; — Collec-		
		tions particulières, 547;		
		— Hôpitaux, 548; — Pro-		
		menades; — la Torre del		
		Oro, 549; — Le port, 549;		
		— le pont de fer, 549; —		
		Fabrique de faïence .		
		549; — Fabrique de cris-		
		taux, — Fabrica de re-		
		frescos, 550; — Histoire,		
		550.		
		Sierra de Fuentès. 738		
		Siguenza.....	224	
		Silla.....	677	
		Simancas.....	165	
		Sitrama.....	154	
		Sobrado de Pi-		
		cato.....	140	
		Socuellamos.....	479	
		Somosierra.....	38	

	Pages.		Pages.		Pages.
Villacastin.....	48	meros	218	Violada (la).....	314
Villa del Rio.....	501	Villanueva de Gal-		Vitoria.....	24
Villafranca de		lego.....	315	Vivar del Cid....	93
Campo.....	249	Villanueva del		Vivel.....	694
Villafranca de		Rio.....	518		
Ebro.....	300	Villar (El).....	484	Y	
Villafranca de		Villareal (Gui-		Yebeles.....	673
Guipuzcoa.....	18	puzcoa).....	18	Yepes.....	47
Villafranca de la		Villareal (Valence)	696	Yesa.....	236
Sierra.....	188	Villareal de Alava.	80	Yunta (la).....	249
Villafranca de los		Villarejo de Salva-			
Barros.....	739	nès.....	704	Z	
Villafranca del		Villarquemado...	249	Zabaldica.....	232
Vierzo.....	138	Villarrobledo...	479	Zafra.....	739
Villafrechos.....	104	Villarta de San		Zamora.....	167
Villalar.....	166	Juan.....	496	Zancara.....	479
Villalpando.....	104	Villasequilla....	477	Zarauz.....	77
Villamaderne.....	91	Villatoro.....	188	Zornoza.....	64
Villamayor.....	370	Villava.....	199	Zubiri.....	332
Villañane.....	91	Villena.....	486	Zuero.....	315
Villanueva.....	380	Vinaroz.....	701	Zumarraga.....	18
Villanueva de Ca-		Vinarrea.....	199	Zumaya.....	76

ITINÉRAIRE DU PORTUGAL

	Pages.		Pages.		Pages.
A		Arzinheira.....	783	Cintra.....	764
Abrantès.....	784	Atalaja.....	785	Coimbre... ..	771
ACORES (ILES)....	805	Aveiro.....	801	Coïna.....	782
Corvo.....	806	B		Constancia.....	783
Fayol.....	806	Batalha.....	768	Corte Figueira...	793
Florès.....	806	Barcellos.....	778	Crato.....	791
Graciosa.....	806	Belem.....	763		
Madère.....	806	Belmonte.....	785	E	
Pico.....	806	Berlingas (Iles)...	803	Elvas.....	756
Saint-Georges....	806	Braga.....	777	Espozende.....	800
Sainte-Marie....	806	Bragance.....	783	Estremoz.....	757
San-Miguel.....	805	C		Evora.....	757
Terceira.....	806	Cacella.....	797	Evoramonte.....	757
Ajustrel.....	793	Campomaior....	756		
Albufeira.....	797	Candeiros.....	766	F	
Alcobaça.....	766	Casteljo.....	785	Faro.....	794
Aldea Gallega...	758	Castello Branco..	785	Figueira,.....	798
Alhandra.....	766	Castel Rodrigo...	786	Figueira.....	802
Aljubarrota.....	768	Castro Marim...	797	Funchal.....	807
Almada.....	782	Castro Verde....	793		
Almadena.....	798	Cezimbra.....	804	G	
Almeida.....	786	Chaves.....	790	Guarda.....	785
Almodovar.....	792			Guimaraens....	776
Alverca.....	766				
Arrayolos.....	757				

TABLE ALPHABÉTIQUE.

819

I		P		T	
	Pages.		Pages.		Pages.
Ilhavo.....	802	Palhota.....	792	Tavira.....	796
L		Palmella.....	782	Thomar.....	784
Lagos.....	797	Panoyas.....	785	Torre de Moncorvo	787
Lamego.....	789	Peniche.....	781	Torres Vedras...	779
Leiria.....	770	Perdigão.....	785		
Lisbonne	758	Pinhel.....	787	V	
Lomba.....	790	Pombal.....	770	Valença.....	778
Loulé.....	793	Ponte de Lima...	778	Vendas Novas....	758
Lourinha.....	780	Ponte Sor.....	791	Vendas Novas....	785
M		Portalegre.....	792	Viana.....	800
Mafra.....	763	Porto	773	Villa do Condé... 777	
Mira.....	802	Punhette.....	783	Villafranca de Xira	766
Mirandella.....	789	R		Villanova da Gaya	775
Moita.....	792	Redinha.....	771	Villanova de Mille	
Monchique.....	800	Ruivaès.....	791	Fontes.....	805
Mondego (cap)... 803		S		Villanova de Por-	
Monforte de Rio		Sacavem.....	766	timao.....	797
Libre.....	790	Sagres.....	798	Villareal.....	789
Montemor o Novo.	758	Saint-Vincent(cap)	799	Villareal de Santo-	
Montemor o Velho	804	Salvaterra.....	791	Antonio.....	797
O		Santarem.....	783	Vimeiro.....	770
Outeiro.....	788	Setubal.....	782	Vinhaès.....	790
Ovar.....	800	Sines.....	805	Viseu.....	788
		Sylvès.....	794		

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

GRANDE COLLECTION

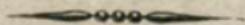
DE

GUIDES ET D'ITINÉRAIRES

POUR LES VOYAGEURS

DIRIGÉE

PAR ADOLPHE JOANNE



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT - GERMAIN, 77

1864

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE

Rue de Fleurus, 9

GRANDE COLLECTION
DE GUIDES ET D'ITINÉRAIRES
POUR LES VOYAGEURS.

CETTE COLLECTION, QUI COMPREND DÉJÀ 120 VOLUMES-

EST DIRIGÉE

PAR M. ADOLPHE JOANNE.

La grande collection de guides et d'itinéraires pour les voyageurs que publie la librairie L. Hachette et C^{ie}, sous l'active et habile direction de M. Adolphe Joanne, comprend, comme on le verra en jetant les yeux sur le catalogue suivant, l'Europe entière, l'Algérie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Turquie d'Asie. Les nombreux guides ou itinéraires dont elle se compose ne s'adressent pas seulement aux touristes proprement dits, qui ont besoin de renseignements divers pour se diriger, se loger, se nourrir, et voir avec agrément ou avec profit tout ce qui peut piquer leur curiosité; ils intéressent tout autant les hommes d'étude, désireux d'avoir des notions exactes et complètes sur la géographie, l'histoire, la statistique, les monuments, les collec-

tions d'art ou de science, l'industrie, le commerce, etc., des diverses contrées de l'Europe et de l'Orient.

L'itinéraire général de la **France** comprendra dix volumes. Le premier de ces volumes, publié en 1863, illustré de 410 gravures, est consacré à *Paris*. Il n'a pas moins de 1200 pages. Les étrangers y trouveront une description détaillée et complète du nouveau Paris, aussi peu connu que le vieux Paris.

Les *Environs de Paris* remplissent un second volume illustré de 220 vignettes; Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis, Compiègne, Lagny, Fontainebleau, Corbeil, Sceaux, Orsay, Rambouillet, etc., tels sont les titres des principaux chapitres. L'histoire si intéressante de toutes les résidences royales ou princières y occupe une place considérable.

La **France** proprement dite, sans sa capitale et ses environs, forme une collection distincte, qui, divisée en huit volumes, contient la description, non-seulement de toutes les localités curieuses desservies par des chemins de fer ou par des chemins praticables aux voitures, mais de toutes celles où conduisent des sentiers de montagnes, si elles peuvent, à quelque titre que ce soit, intéresser un touriste. C'est le travail le plus complet, le plus exact, le plus remarquable, qui ait jamais été entrepris sur la France. M. Adolphe Joanne se l'est spécialement réservé.

Indépendamment de ces dix volumes, une autre série d'itinéraires plus détaillés est spécialement consacrée à toutes les grandes lignes des chemins de fer; cette série, illustrée comme Paris et ses environs, se compose d'un nombre déjà considérable de volumes qui s'augmente chaque année à mesure que s'ouvrent de nouvelles voies ferrées.

On trouvera encore dans la série des volumes relatifs à la France quelques ouvrages spéciaux plus développés : le *Dauphiné*, les *Pyrénées*, les *Villes d'hiver de la Méditerranée*, *Vichy*, le *Mont-Dore*, *Plombières*, *Autour de Biarritz*, etc.

L'itinéraire de l'**Algérie**, par M. Louis Piesse, a été publié au mois de mai 1862 ; il comprend le Tell et le Sahara.

Les itinéraires de la **Belgique** et de la **Hollande** (1860-1861) ont été rédigés sur un plan entièrement nouveau par M. A. J. Du Pays, qui, depuis quinze années, est chargé dans le journal *l'Illustration* de la critique des œuvres d'art. — *Spa et ses environs*, par M. Adolphe Joanne, forment un volume séparé.

L'itinéraire de la **Grande-Bretagne** contient : l'Angleterre et l'Irlande, par Richard ; l'Écosse par Adolphe Joanne. L'Écosse a été réimprimée à part. Le *Guide du Voyageur à Londres et Londres illustré*, sont signés d'un nom déjà célèbre dans la science géographique ; ils ont pour auteur M. Élisée Reclus.

L'**Allemagne** du Nord et l'**Allemagne** du Sud sont l'œuvre particulière de M. Ad. Joanne, qui a publié en 1863 des volumes spéciaux pour les touristes désireux de visiter seulement *Bade et la Forêt-Noire* ou les *bords du Rhin, de la Moselle et du Neckar*.

L'itinéraire de la **Suisse**, dont la 1^{re} édition (1842) a suffi pour faire la réputation de M. Ad. Joanne, et dont la 4^e est en vente, est l'ouvrage le plus complet et le plus détaillé qui existe dans toutes les langues de l'Europe sur cet admirable pays. M. Ad. Joanne a tenu son livre de prédilection au courant, non-seulement de tous les progrès des voies de communication, mais de toutes les ascensions et de toutes les nouvelles courses de montagnes entreprises pendant ces dernières années. Les touristes qui se contentent de suivre les chemins de fer, les lacs et les routes de voitures, ont à leur disposition le *Nouvel Ébel*, abrégé de *l'itinéraire de la Suisse*.

L'**Espagne** et le **Portugal**, réunis dans le même volume, ont été décrits avec un soin particulier par M. Germond de Lavigne, bien connu dans le monde littéraire pour ses études sur l'Espagne.

L'itinéraire de l'**Italie**, dont les éditions se succèdent rapidement, a pour auteur M. A. J. Du Pays, qui a complété depuis,

dans ses itinéraires de la Belgique et de la Hollande, l'histoire de la peinture et des peintures de l'Europe, si brillamment commencée dans ce beau volume enrichi de nombreux plans de ville.

L'itinéraire de l'**Orient**, par MM. Adolphe Joanne et Émile Isambert, contient : Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, le mont Sinaï. C'est une véritable encyclopédie de plus de 1000 pages, enrichie de 30 cartes ou plans.

Enfin l'itinéraire de l'**Europe** résume non-seulement tous les renseignements les plus importants contenus dans la collection générale des guides ci-dessus mentionnés, sur Paris, la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, Malte, la Grèce, la Turquie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, mais les touristes y trouveront en outre des chapitres consacrés au *Danemark*, à la *Suède*, à la *Norvège* et à la *Russie*, les seules contrées de l'Europe qui n'ont pas encore d'itinéraires spéciaux.

Les **Bains d'Europe** ont pour auteurs MM. Ad. Joanne (partie pratique et descriptive) et M. le docteur A. Le Pileur (partie scientifique).

CATALOGUE

DES PRINCIPAUX ITINÉRAIRES.

ALGÉRIE.

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara, par *Louis Piésse*, 1 vol. in-18 jésus, contenant une carte générale de

l'Algérie, une carte spéciale de chacune des trois provinces et une carte de la Mitidja. Broché. 10 fr.

La reliure se paye en sus 1 fr. 50

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN.

Itinéraire historique et descriptif de l'Allemagne, divisé en deux parties, par *Adolphe Joanne*.

1° ALLEMAGNE DU NORD, comprenant le Rhin, la Moselle, le Weser, l'Elbe, le Haardt, la Forêt-Noire, l'Odenwald, le Taunus, l'Eifel, le Harz, le Thüringerwald, la Suisse franconienne, le Fichtelgebirge, la Suisse saxonne, Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Darmstadt, Francfort, Hombourg, Mayence, Wiesbaden, Creuznach, Luxembourg, Trèves, Coblenz, Ems, Bonn, Cologne, Aix-la-Chapelle, Dusseldorf, Hanovre, Brunswick, Münster, Brême, Hambourg, Lübeck, Rostock, Schwerin, Magdebourg, Pymont, Goettingen, Cassel, Gotha, Erfurth, Weimar, Kissingen, Cobourg, Bamberg, Iéna, Nuremberg, Leipsick, Berlin, Potsdam, Stettin, Posen, Dantzick, Tilsitt, Königsberg, Breslau, Dresde, Tœplitz. 1 beau vol. in-18 jésus, imprimé sur deux colonnes, contenant une carte routière gé-

rale de l'Allemagne, 12 cartes spéciales, de Paris à Paris, par Strasbourg, le Rhin et Bruxelles, le cours du Rhin, de Bâle à Rotterdam (4 cartes), Bade et ses environs, les bains du Taunus, la Moselle, de Trèves à Coblenz, le Harz, Postdam et Sans-Souci, la Suisse saxonne, le Riesengebirge et 12 plans de ville : Aix-la-Chapelle, Cologne, Heidelberg et Schwetzingen, Francfort, Mayence, Coblenz, Trèves, Hambourg, Nuremberg, Leipsick, Berlin, Dresde; 2° édition, broché. 10 fr. 50

La rel. se paye en sus 1 fr. 50

2° ALLEMAGNE DU SUD, comprenant le Neckar, le Rhin, le Danube, l'Inn, l'Adige, la Drave, la Forêt-Noire, l'Alb-Souabe, le Voralberg, le Tyrol, les Alpes de la Bavière, le Salzkammergut, les montagnes des Géants, le Semmering, Strasbourg, Freiburg, Schaffhouse, Constance, Wildbad, Stuttgart, Cannstadt, Heilbronn, Tubingue, Ulm, Augshourg, Lindau, Munich, Donauwœrth, Ingolstadt, Ratis-

bonne, le Walhalla, Passau, Linz, Moelk, Kufstein, Bregenz, Innsbruck, Bormio, Meran, Botzen, Trente, Roveredo, Bassano, Bellune, Brunecken, Salzburg, Berschtesgaden, Gastein, Gmunden, Ischl, Mariazell, Nienne, Brünn, Olmütz, Glatz, Hirschberg, Warmbrunn, Prague, Carlsbad, Marienbad, Franzensbad, Eger, Pilsen, Cracovie, Presbourg, Pesth, Gratz, Laimbach, Adelsberg, Idria, Trieste, Pola, Fiume. 1 beau vol. in-18 jésus imprimé sur deux colonnes, contenant une carte générale des chemins de fer de l'Europe, 10 cartes spéciales : la Forêt-Noire, le Danube, le Tyrol et le Salzkammergut, le Vorarlberg et le Tyrol, le Tyrol et le lac de Garde, les environs de Vienne, les montagnes des Géants, les bains de la Bohême, le chemin de Semmering, et 7 plans de villes et de musées : Stuttgart, Munich, Vienne, Prague, Trieste, la Pinacothèque à Munich, le Belvédère, à Vienne. Broché. 10 fr. 50
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

Les bords du Rhin illustrés.

Itinéraire descriptif et historique du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par le même auteur. 1 fort vol. in-18, illustré de 292 gravures, contenant 21 cartes et plans. Broché. 10 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr.

Les trains de plaisir des bords

du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liège et Bruxelles, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, 21 cartes ou plans. 5 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr.

Bade et la Forêt-Noire, conte-

nant : 1° la route de Paris à Baden-Baden; 2° la description de Bade et de ses bains; 3° celle des environs de Bade et de la Forêt-Noire, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, illustré de 100 gravures et 3 cartes. Broché. 4 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr.

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE.

Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne (Angleterre, Écosse, Irlande), par *Richard et Ad. Joanne*; nouvelle édition, accompagnée de 2 cartes routières, du panorama de Londres et des plans d'Édimbourg, Glasgow et Dublin. 1 fort vol. in-18 jésus. Broché. 12 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

Itinéraire descriptif et historique de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec la carte routière de l'Écosse

et les plans d'Édimbourg et de Glasgow. 1 vol. in-18. Broché. 7 fr. 50

La rel. se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur à Londres,

par *Élisée Reclus*. 1 vol. in-18 jésus, contenant : une carte des chemins de fer de Paris à Londres, un plan de Londres, une carte des environs de Londres, et des plans du Parlement, de l'abbaye de Westminster, du musée Britannique, des jardins

- | | |
|---|--|
| zoologiques et du Palais de cristal. Broché. 10 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 | clus. 1 vol. in-18 jésus, contenant 63 gravures, 1 carte et 11 plans. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr. |
|---|--|
- Londres illustré**, par *Élisée Re-*

BELGIQUE ET HOLLANDE.

- | | |
|--|---|
| <p>Itinéraire descriptif, artistique, historique et statistique de la Belgique, comprenant : les routes de France en Belgique, Mons, Bruxelles, Waterloo, Malines, Louvain, Anvers, Gand, Bruges, Ostende, Courtray, Ypres, Tournay, Charleroi, Namur, le Luxembourg, l'Ardenne, Liège, Spa et ses environs, les routes de Belgique en Hollande, dans la Prusse Rhénane et en Angleterre, par <i>A. J. Du Pays</i>. 1 vol. in-8 jésus, contenant : une carte physique et routière de la Belgique et de la Hollande, une carte des chemins de fer du Nord, une carte de Spa et de ses environs, un plan de la bataille de Waterloo et des plans de Bruxelles, de Louvain, d'Anvers, de Gand, de Bruges et de Liège. Broché. 5 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50</p> | <p>Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollande, comprenant : les routes de France vers la Hollande, Breda, Dordrecht, Rotterdam, Delft, la Haye, Harlem, Amsterdam, le Helder, le Zuiderzée, la Frise, Groningue, Utrecht, Arnhem, la Zélande, Maestricht, Dusseldorf, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, par <i>A. J. Du Pays</i>. 1 vol. in-18 jésus, contenant : une carte générale de la Belgique et de la Hollande, une carte des chemins de fer du Nord, et des plans de Rotterdam, de la Haye, de Leyde, de Harlem, d'Amsterdam et d'Utrecht. Broché. 5 fr.
La rel. se paye en sus 1 fr.</p> <p>Spa et ses environs, par <i>Ad. Joanne</i>. 1 joli vol. in-18, contenant une carte. Broché. 2 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.</p> |
|--|---|

ESPAGNE ET PORTUGAL.

- | | |
|--|---|
| <p>Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal, comprenant : les provinces basques, la Castille, les Asturies, la Galicie, la Navarre et la Nouvelle-Castille, la Catalogne et l'Aragon, Madrid et ses environs, Alicante, Cordoue, Séville, Cadix, les Canaries, Jaen, Grenade, Malaga, la province de Murcie, la Manche, les îles Ba-</p> | <p>léares, l'Estrémadure, le royaume de Portugal, les îles Açores, et Madère, par <i>A. Germond de Lavigne</i>. 1 fort vol. in-18 jésus, contenant : une carte générale de l'Espagne et du Portugal, quatre cartes spéciales, et les plans de Madrid, de Barcelone, de Séville et de l'Alhambra. Broché. 15 fr.
La rel. se paye en sus 1 fr. 50</p> |
|--|---|

EUROPE.

Guide du voyageur en Europe, comprenant : Paris, la France, la Belgique, la Hollande, les îles Britanniques, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norvège, la Russie, la Suisse, la Savoie, l'Italie, Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, l'Espagne et le Portugal, par *Ad. Joanne*. 1 fort volume in-18 Jésus de plus de 1000 pages, imprimé à deux colonnes et accompagné de cartes

et de plans (1860), Broché. 20 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

Les bains d'Europe, guide descriptif et médical des eaux d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie et de Suisse, par MM. *Ad. Joanne* et le docteur *A. Le Pileur*. 1 vol. in-18 Jésus, contenant une carte des bains d'Europe. 10 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

FRANCE.

1° GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE.

Itinéraire général de la France, par *Ad. Joanne*.

En vente :

1. Réseau du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

1^{re} partie : Bourgogne, Franche-Comté, Nivernais, Morvan, Bourbonnais, Jura, Beaujolais, Bresse, Bugey, Lyonnais, Savoie. 1 vol. in-18 Jésus de près de 600 pages, contenant : une carte générale des chemins de fer français, une carte du chemin de fer de Paris à Lyon, des cartes de la Forêt de Fontainebleau, du Morvan et de la Côte-d'Or, des bords de la Saône, du Jura (2 cartes), de la Savoie, du Mont-Cenis et du Mont-Blanc, du lac de Genève, un Panorama de la chaîne du Mont-Blanc, et des plans du palais de Fontainebleau, de Dijon, de Lyon et de Besançon. Broché. 8 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr.

III. Les Pyrénées (Réseau du chemin de fer du midi avec 6 cartes,

1 plan et 9 panoramas). 1 vol. Broché. 10 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

Sous presse pour paraître en juillet 1864 :

I. Réseau du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

2^e partie : Dauphiné, Provence, Alpes-Maritimes, Forez, Auvergne, Velay, Vivarais, Cévennes, Languedoc. Avec 20 cartes ou plans de villes et 1 panorama. 1 vol.

En préparation :

II. Les bords de la Loire et le centre de la France (chemins de fer d'Orléans). 1 vol.

IV. Réseau des chemins de fer de l'Ouest.

1^{re} partie : la Bretagne. 1 vol.

2^e partie : la Normandie. 1 vol.

V. Le Nord. 1 vol.

VI. L'Est, les Vosges et les Ardennes. 1 vol.

Guide du voyageur en France, par *Richard*. 1 vol. in-18 Jésus, contenant une carte générale des

chemins de fer français et sept cartes spéciales des chemins de fer du Nord, de l'Est, de Paris à Lyon, de Lyon à la Méditerranée, d'Orléans, du Midi et de l'Ouest. 25^e édition (1861). Broché. 8 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

Conducteur du voyageur en France, par *Richard*. 2^e édition.

1 joli vol. in-32, contenant une carte routière. Broché. 3 fr.

La rel. se paye en sus. 75 c.

Guide du voyageur dans la France monumentale, ou Itinéraire archéologique donnant la description de tous les monuments appartenant à l'ère celtique, à l'époque romaine ou gallo-romaine et au moyen âge jusqu'à

la Renaissance, avec une carte générale archéologique de la France, divisée par provinces et par départements, ornée de 48 vues de monuments antiques, et indiquant, au moyen de signes conventionnels, l'emplacement des monuments décrits dans le texte, par *Richard* et *E. Hocquart*. 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes, comprenant la matière de 3 vol. Broché. 9 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

Atlas historique et statistique des chemins de fer français, avec un texte par *Ad. Joanne*, 1 vol. in-4, contenant 8 cartes gravées sur acier et coloriées.

Cartonné. 7 fr. 50

2^e GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS.

Paris illustré, par *Ad. Joanne*.

1 beau vol. in-16 de plus de 1100 pages, comprenant : outre des renseignements généraux sur la manière de s'installer et de vivre à Paris : l'histoire des agrandissements de cette ville, les promenades, places, statues, fontaines, quais, ponts et ports, les églises, les palais, les grands établissements publics, les hôtels particuliers et les maisons historiques ou curieuses, les théâtres et autres lieux de plaisir et de réunion, le sport, les musées, exposition et collections d'œuvres d'art, l'instruction publique, les établissements et collections scientifiques, l'administration municipale, les tribunaux et les prisons, les établissements d'utilité publique et de bienfaisance, les établissements militaires, les halles, entrepôts et marchés, l'industrie et le commerce, Paris souterrain et les cimetières; 2^e édition, illustrée de 410 gravures, et renfermant un

nouveau plan de Paris et les plans du bois de Boulogne, de Vincennes, du Père-Lachaise, du Jardin des Plantes, du Louvre. 10 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr.

Guide parisien, contenant tous les renseignements nécessaires à l'étranger pour s'installer et vivre à Paris, visiter les boulevards, les quais, les ponts, les places, les rues, les promenades, les églises, les palais, les grands établissements publics, les hôtels particuliers, les théâtres, les lieux de plaisirs, les musées, les établissements d'instruction publique et de bienfaisance, les tribunaux, les établissements militaires, les halles, les cimetières, etc., suivi de la liste alphabétique de toutes les rues et places de Paris, par *Adolphe Joanne*, ouvrage illustré de 24 gravures et accompagné d'un plan de Paris. 1 vol. in-18 Jésus. 5 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr.

- Nouveau plan de Paris**, accompagné de la liste alphabétique des rues de Paris, contenant les avenues, les barrières, les boulevards, les cités, les cours, les galeries, les halles, les marchés, les monuments, les passages, les places, les ponts et les quais compris dans l'enceinte des fortifications, et indiquant leur situation avec renvoi au plan. 4 fr. 50
- Guide alphabétique** des rues et monuments de Paris, où l'on trouve la situation et la description de chaque rue et de chaque monument, avec une notice historique sur Paris, par *Frédéric Lock*. 1 vol. in-18 jésus, contenant un plan de Paris. Broché. 3 fr. 50
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Les environs de Paris illustrés**, itinéraire descriptif et historique, par *Adolphe Joanne*, 1 vol. in-16 de 850 pages, contenant 220 gravures par Lancelot et Thérond, une carte générale des environs de Paris, une carte de la forêt de Compiègne, une carte de la forêt de Fontainebleau, un plan du bois de Boulogne, trois plans de Versailles et des Trianons, et un plan du palais de Fontainebleau. Broché. 7 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Le nouveau bois de Boulogne et ses alentours**, par *J. Lobet*, 1 vol. contenant un plan du bois et 20 vignettes par Thérond. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.
- Versailles**, son palais, ses jardins, son musée, ses eaux, les deux Trianons, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue, Sèvres, par *Adolphe Joanne*; ouvrage illustré de 37 gravures, et accompagné d'un plan de Versailles et du parc, et de 2 plans du château. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.
- Versailles et les deux Trianons**. Guide du visiteur, extrait du précédent. 1 vol. in-32, contenant 2 plans. Relié. 1 fr.
- Guide to Versailles**, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue and Sèvres. A description of the palaces, gardens, museum, waters and the Trianons, translated in English language from *Adolphe Joanne*. With numerous illustrations and three plans. 2 fr. 50
La reliure se paye en sus. 1 fr.
- Fontainebleau**, son palais, sa forêt et ses environs, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 25 vignettes, une carte de la forêt et un plan du château. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.
- De Paris à Saint-Germain**, à Poissy et à Argenteuil, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16 illustré de 24 vignettes. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.
- De Paris à Sceaux et à Orsay**, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 21 vignettes et une carte. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

3° ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS ET GUIDES SPÉCIAUX
DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS.

Réseau des chemins de fer de l'Est
et des Ardennes.

par *Adolphe Joanne*. VI^e section
(voir ci-dessus, page 10, col. 2).

Itinéraire général de la France, De Paris à Strasbourg, par Mo-

- léri*. 1 vol. in-16, contenant 100 vignettes, etc., et une carte. 2^e édition. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.
- De Strasbourg à Bâle**, par *Moléri*. 1 vol. in-16, contenant 50 vignettes et une carte. Br. 1 fr.
- De Paris à Strasbourg et à Bâle**, par *Moléri*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 150 vignettes et une carte. Broché. 4 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.
- De Paris à Mulhouse et à Bâle**, itinéraire historique et descriptif comprenant les bains de Bourbonne, de Plombières et de Luxeuil, par *M. G. Héquet*. 1 vol. in-18 jésus (carte). Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Plombières et ses environs**, guide du baigneur, par *Édouard Lemoine*. 1 vol. 2 fr.
- Réseau des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.**
- Itinéraire général de la France**, par *Adolphe Joanne*, 1^{re} et 2^e parties (voir ci-dessus, page 10, colonnes 1^{re} et 2^e).
- De Paris à Lyon et à Auxerre**, par *Adolphe Joanne*, 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes, une carte et 2 plans. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Paris à Genève et à Chamonix**, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-18 jésus, (8 cartes). Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Paris en Suisse**, par Dijon, Dôle et Besançon, itinéraire descriptif et historique illustré de 77 gravures sur bois et accompagné de 2 cartes et 2 plans, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Dijon en Suisse**, par Dôle et Besançon, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 20 gravures, une carte et un plan. Broché. 2 fr.
- De Lyon à la Méditerranée**, par *Ad. Joanne et J. Ferrand*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 82 vignettes par Lancelot, une carte et des plans. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Paris à la Méditerranée**, comprenant de Paris à Lyon et à Auxerre, par *Adolphe Joanne*, et de Lyon à la Méditerranée, par *Ad. Joanne et J. Ferrand*. 1 fort vol. in-18 jésus, contenant 160 vignettes par Lancelot, et 2 cartes. Broché. 6 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Mont-Dore** (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, de Royat, de la Bourboule et de Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse*. 1 vol. in-16, illustré de 52 vignettes et accompagné d'une carte de l'Auvergne. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Vichy et ses environs**, par *L. Piesse*. 3^e édition. 1 vol. in-18 jésus, contenant 45 vignettes, une carte et un plan. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Savoie** (Itinéraire descriptif et historique de la), par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 6 cartes et un panorama de la chaîne du Mont-Blanc. Broché. 5 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Dauphiné** (Itinéraire descriptif et historique du), par *Ad. Joanne*. 1^{re} partie, Isère : Grenoble, La Grande-Chartreuse, Allevard, Uriage, La Motte, Le Villard-de-Lans, Le Royannais et le Ver-

- cors, avec six cartes, un plan et un panorama. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 6 fr.
- 2^e partie : Drôme, Hautes et Basses-Alpes, Alpes du Piémont, avec 3 cartes (dont 2 du Viso et du Pelvoux) et 8 profils de montagnes. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 6 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Les Villes d'hiver** de la Méditerranée et les Alpes maritimes (Hyères, Cannes, Nice, Monaco, Menton, Sanremo), par *Elisè Reclus*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 34 vignettes par Hubert Clerget et 5 cartes. Broché. 6 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Réseau des chemins de fer du Midi et de la Méditerranée.**
- Itinéraire général de la France**, (les Pyrénées) par *Adolphe Joanne*, III^e section, (voir ci-dessus, page 10, colonne 1^{re}).
- De Bordeaux à Bayonne**, à Biarritz, à Arcachon et à Mont-de-Marsan, par *Adolphe Joanne* 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes et une carte. Broché. 2 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Bordeaux à Toulouse**, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 32 grandes vignettes par Thérond, une carte et un plan. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Biarritz** (Autour de), par *A. Germond de Lavigne*, 2^e édition. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 1 fr. 50
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- Réseau des chemins de fer du Nord.**
- Itinéraire général de la France**; par *Adolphe Joanne*, V^e section (voir ci-dessus, page 10).
- Itinéraire de la Belgique**, par *A. J. Du Pays* (v. ci-dessus, page 9).
- Itinéraire de la Hollande**, par *A. J. Du Pays* (v. ci-dessus, page 9).
- De Paris à Cologne, à Bruxelles, à Laon, à Trèves, à Maestricht**, par *A. Morel*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 89 vignettes et une carte. Broché.
La rel. se paye en sus.
- En préparation :*
- De Paris à Boulogne, à Calais et à Dunkerque**, par *Eugène Pénel*.
- Réseau des chemins de fer d'Orléans.**
- Itinéraire général de la France**, par *Adolphe Joanne*, II^e section (voir ci-dessus, page 10).
- De Paris à Bordeaux**, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 120 vignettes par Champin, Lancelot et Varin, une carte et 4 plans. 2^e édition. Br. 3 fr. 50
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire**, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 100 vignettes par Champin, Thérond et Lancelot, et 3 cartes. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Paris au centre de la France**, par *Moléri et A. Achard* 1 vol. in-16, contenant 90 vignettes par Champin et Lancelot, et une carte. Broché. 2 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Paris à Tours**, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-16, 65 vignettes, une carte et 2 plans. Broché. 2 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.
- De Paris à Orléans**, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, 45 vignettes, 1 carte et 1 plan. Broché. 1 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

De Poitiers à la Rochelle, à Rochefort et à Royan, par *Adolphe Joanne*, 1 vol. in-16 illustré de 22 gravures sur bois et contenant une carte et 2 plans. Broché. 2 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Ad. Joanne* (v. ci-dessus, page 12).

En préparation :

De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par le Mans, Sablé et Angers. 1 vol. in-18 illustré.

De Paris à Bordeaux et à Toulouse, par Vierzon, Limoges et Périgueux, par *Adolphe Joanne*.

Réseau des chemins de fer de l'Ouest.

Itinéraire général de la France, par *Adolphe Joanne*, IV^e section (voir ci-dessus, page 10).

De Paris à Dieppe, par *Eugène Chapus*. 1 vol. in-16, contenant 60 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

De Paris au Havre, par *Eugène Chapus*. 1 vol. in-16, contenant

80 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Rennes et à Alençon, par *A. Moutié*. 1 vol. in-16, contenant 70 vignettes, par Thérond, et une carte. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Caen et à Cherbourg, par *Louis Énault*. 1 vol. in-18 Jésus. Broché. 3 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Ad. Joanne* (voir ci-dessus, page 12).

Dieppe et ses environs, par *Eugène Chapus*. 1 vol. in-16 contenant 12 vignettes et un plan. Broché. 1 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

De Nantes à Brest, à Lorient, à Saint-Nazaire et à Rennes, par *Pol de Courcy*. 1 vol. in-18, avec 1 carte. Broché. 2 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr.

De Rennes à Brest et à Saint-Malo, par *Pol de Courcy*. 1 vol. in-18 (1 carte). Broché. 3 fr.

ITALIE.

Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays*. 1 beau vol. in-18 Jésus de 800 pages imprimées sur deux colonnes, comprenant : un aperçu historique sur les origines de l'art en Italie, un résumé des campagnes d'Italie ; les routes venant de France, de Suisse, du Tyrol et d'Autriche, de l'Illyrie et aboutissant à l'Italie du Nord ; le Piémont, la Lombardie, Venise, les anciens duchés, les États de l'Église, l'ancien

royaume de Sicile, et renfermant : 3 cartes routières générales, 2 cartes spéciales, 14 plans de villes, 3 plans du Forum de Rome, 1 plan de Pompeï, 1 plan des Uffizi de Florence, 1 plan du Vatican, et un plan du musée de Naples. 3^e édition, revue et considérablement augmentée. Broché. 11 fr. 50

La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

Itinéraire de l'Italie septentrionale, contenant la Savoie, le

Piémont, la Lombardie et la Vénétie, par *Adolphe Joanne* et *A. J. Du Pays*. 1 vol. in-18 jésus | contenant 5 cartes et 8 plans villes. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

ORIENT.

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, comprenant : Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie Pétrée et le Sinaï, l'Égypte, par *Isambert et Adolphe Joanne*. 1 vol. in-18 jésus, contenant : les cartes générales de la Méditerranée, de Malte, de la Grèce, de la Turquie d'Europe, du Bosphore, de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de la basse Égypte et du Sinaï, de la haute Égypte de la plaine de Thèbes, et des plans d'Athènes, de l'Acropole, de Constantinople, de Jérusalem, du Saint-Sépulcre et du Temple, d'Alexandrie, du Caire et des Pyramides. Broché. 20 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

Itinéraire descriptif et historique de Paris à Constantinople, avec les environs de cette dernière ville, par *Ph. Blanchard*. 1 vol. grand in-18, contenant un plan de Constantinople et d'une partie du Bosphore. Broché. 7 fr. 50
La rel. se paye en sus. 1 fr.

SUISSE.

Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix, du Grand-Saint-Bernard et du Mont-Rose, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-18 jésus de plus de 700 pages imprimées sur 2 colonnes, contenant : une carte générale de la Suisse, une carte des chemins de fer de Paris en Suisse, et 8 cartes spéciales; les plans de Lausanne, de Berne, de Genève, de Bâle, de Zurich, 10 vues et 7 panoramas. 3^e édition, entièrement refondue. Broché. 13 fr. 50
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

Nouvel Ébel, manuel du voyageur en Suisse et dans la vallée de Chamonix. 12^e édition, par *Ad. Joanne*. 8 fr. 50
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50

LES MUSÉES D'EUROPE,

Par Louis VIARDOT, 5 volumes in-18 jésus.

Les Musées de France (Paris). 1 vol. Broché. 3 fr. 50	Les Musées d'Allemagne. 1 vol. Broché. 3 fr. 50
Les Musées d'Italie. 1 vol. Broché. 3 fr. 50	Les Musées de Belgique, de Hollande, de Russie. 1 volume. Broché. 3 fr. 50
Les Musées d'Espagne. 1 vol. Broché. 3 fr. 50	

La reliure de chacun de ces volumes se paye 1 franc en sus.

EXTRAITS

DES PRINCIPAUX JOURNAUX DE PARIS

ET DES DÉPARTEMENTS.



Fuyez les ciceroni, tous ces industriels-là ne visent qu'à vous vendre leur insignifiant radotage.... Fuyez aussi les itinéraires, seulement exceptez de la proscription : ce bon Ébel, Murray, Joanne, quelques autres encore, qui sont non pas des guides bavards, mais bien plutôt des compagnons instruits et sensés !...

TOPFFER.

(*Voyages en zigzag*, t. I^{er}.)

Un itinéraire sans défaut, c'est la pierre philosophale, et il faut dire aux personnes éprises de voyages que l'exactitude absolue des renseignements sur les localités intéressantes est absolument impossible.... Parmi les meilleurs guides, je recommande ceux de MM. Adolphe Joanne et A. J. Du Pays en Suisse et en Italie. Ce sont de véritables manuels d'art et de savoir encyclopédique sous une forme excellente.

George SAND.

(*Daniella*, t. I^{er}.)

M. Adolphe Joanne, dans les recommandables *Itinéraires* qu'il consacre à la France, œuvre patriotique parce qu'elle est consciencieuse, a trop bien décrit Lyon, pour laisser beaucoup à glaner après lui.

Francis WEY.

(*Dick Moon en France*.)

En écrivant ce livre, je n'ai pas songé à faire un nouveau manuel du voyageur ; celui de M. Adolphe Joanne ne laisse rien à désirer.

Xavier MARMIER.

(*Voyage en Suisse*.)

Nous avons déjà indiqué l'intérêt qui s'attache aux *Itinéraires* de M. Adolphe Joanne ; l'exactitude et l'abondance des renseignements s'y concilient avec une forme agréable qui n'a ni l'aridité de quelques guides ni l'emphase banale de certains autres.

(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1855.)

Malgré les incertitudes de cet été, laissez-vous séduire par un des itinéraires d'Adolphe Joanne, à qui les aubergistes (même ceux de Savoie) élèveront quelque jour une statue s'ils ne sont pas ingrats, car c'est de ces itinéraires autant que des chemins de fer qu'on peut dire qu'ils multiplient les voyageurs, avec cette différence que les chemins de fer vous crient, tout au plus de trois heures en trois heures : *dix minutes d'arrêt!* tandis que les descriptions et les citations d'Adolphe Joanne, les excellentes cartes et les vignettes qui illustrent ses pages, vous donnent envie d'accorder des jours entiers et des semaines à chaque ville, à chaque montagne, à chaque site. Les trois itinéraires les plus récents sont celui de Londres (par M. Élisée Reclus), dont l'exactitude est attestée par nous avec notre conscience de chroniqueur britannique; celui de Belgique (par M. A. J. Du Pays), qui fera de vous un amateur de musées si vous ne l'êtes déjà, et enfin le *Guide de la Savoie*, parce qu'il est juste d'aller patriotiquement reconnaître le drapeau tricolore flottant sur les glaciers du Mont-Blanc....

Amédée PICHOT.

(*Revue britannique*, juillet 1860.)

M. Joanne a si bien simplifié la besogne du voyageur, qu'en lisant ses *Itinéraires*, on en vient presque à se demander pourquoi partir, et s'il ne suffit pas de s'en tenir à ces pages si pleines de renseignements et d'un si facile et si économique usage.

L. C. de BELLEVAL.

(*Revue Contemporaine*, t. XV.)

S'il vous plaît d'errer au bord des lacs bleus, de vous plonger dans la fraîcheur des verts paysages, de dompter les monts voisins du ciel, je vous conseille de vous munir du curieux et excellent *Itinéraire de la Suisse*, par M. Adolphe Joanne, dont cet habile et infatigable explorateur des vingt-deux cantons vient de publier une nouvelle édition, le chef-d'œuvre du genre. Risque-t-on de s'égarer sous la conduite et les auspices de Teucer, *Teucro duce et auspice!* Quel guide plus sûr et plus expérimenté que M. Adolphe Joanne? Quel plus intrépide pèlerin? Qui vous mènera avec plus d'agrément, de fruit et de sécurité, dans cet Eden et ce enfer de la Suisse, terre du lait pur et de l'avalanche, du riant chalet et de l'abîme? Nourris dans ce labyrinthe des gracieuses vallées et des pics terribles, M. Joanne et son *Itinéraire* en savent tous les secrets : Acomat ne connaissait pas mieux les détours du sérail d'Amurath le farouche : fiez-vous donc à eux; laissez-vous guider à leur étoile; courez sur les pas de l'Acomat suisse!... Mais qu'ai-je à faire avec les Alpes? Il s'agit d'un vaudeville de MM. Dennery et de Courcelles, qui ne s'élève pas tout à fait, comme le Mont-Blanc, à 4810 mètres au-dessus du niveau de la mer....

Hippolyte ROLLE.

(*Moniteur universel (Revue dramatique)*, 7 juin 1853.)

Roman et volume de poésies, l'à-propos y sera encore demain; mais, si la belle saison se passe, à qui dirai-je: « Prenez vite le charmant volume des *Environs de Paris*? Vous avez les instincts d'un touriste, n'est-ce pas? Vous voudriez voyager et voir; mais le temps vous manque, mais les affaires de la semaine ne vous laissent qu'un seul jour pour la liberté et pour le repos. Le dimanche, c'est déjà quelque chose. On y ajoute au besoin quelques heures de la veille, et quelques heures du lendemain. Il n'en faut pas plus pour aller bien loin derrière l'horizon et pour voir le plus beau pays du monde. Quel pays? La terre aimée de Dieu, la France visitée des souverains, la France de l'ancienne Ile-de-France. Ne vous inquiétez de rien. Ad. Joanne a fait les *Environs de Paris illustrés* comme il a fait l'*Itinéraire de l'Allemagne*, avec le même soin, avec le même détail, la description aussi exacte des monuments, des palais et des ruines, avec l'indication aussi minutieuse des chemins, des moyens de transports, des hôtels opulents ou modestes. Avec le livre d'Adolphe Joanne, vous voyagerez autour des fortifications de Paris aussi commodément que vous voyageriez à cent lieues. Vous voyagerez en vous promenant. Vous regarderez des choses admirables et bien moins connues que l'Italie ou la Suisse. Vous serez à la fois chez vous et hors de chez vous; vous aurez quitté votre lit le matin et vous le retrouverez le soir avec des paysages, des coteaux de verdure et des perspectives sans fin flottant parmi vos rêves. » Eh bien! pourtant, voici que je l'ai dit et je ne me repens pas. Tant mieux pour le livre d'Adolphe Joanne et tant mieux pour ceux qui me lisent. S'ils veulent faire les jolis voyages que je leur indique, ils partiront, n'importe par quelle voiture et n'importe par quelle barrière, les *Environs de Paris illustrés* à la main. Moi qui ne voyage pas de ma personne, je voyagerai de l'esprit et des yeux en regardant les images.

Édouard THIERRY.

(*Moniteur* du 9 juin 1859.)

Tout parle en ce moment à ceux qui restent des fêtes du voyage. En voici un par exemple, un acharné voyageur qui est en même temps un homme de beaucoup d'esprit, M. Adolphe Joanne, et qui publie en ce moment l'*Itinéraire de la Suisse*. Ah! c'est donc ça la Suisse, un énorme volume de 600 pages en petit texte orné de cartes? Ah! la voilà donc sous mes yeux, sous ma main, la patrie où se dressent les Alpes, où s'étendent les lacs, où l'on parcourt un océan de glace: *Infidum marmor*! Quel bonheur? la voilà donc cette nature tant chantée! Te voilà donc, Mont-Blanc! Vous voilà donc, Aiguilles Rouges! Bravo! le Simplon! Hurrah! pour le Saint-Gothard! et vive à jamais le massif des Finsterhaarhorn! Les jolis mots! les jolis monts! Et ces tables de glaciers, des tables qui se dressent jusqu'au ciel, et qui tombent tout d'un coup, semblables aux fortunes du hasard; salut aussi à vous, lacs des poètes: Genève, Constance, lac Majeur, Neuchâtel, Lucerne, Zurich, Lugano, Thun, Zug, Sarnen, Wallenstadt! Je vois les chalets! j'entends le ranz des vaches; j'en mange enfin de ce fameux fromage de

Gessenay, de Brienz, de l'Emmenthal. Car il n'a rien oublié dans son Itinéraire, ce terrible M. Joanne, et, chemin faisant, dans les auberges, dans le wagon, sur le bateau à vapeur, en voiture, en charrette, il vous raconte l'histoire, il vous montre le paysage; il s'arrête à tous les endroits curieux, à tous les lieux célèbres, à tous les monuments bâtis ou créés de ces domaines hospitaliers qu'il a parcourus en botaniste, à pied, veux-je dire, et dont il sait les moindres détails. Que de chemins divers, juste ciel! que de sentiers! que de cabanes! que de ruisseaux! Les riches hôtelleries! les humbles maisons! les opulents voyageurs et les modestes voyageurs! Il est le guide le plus sûr de ceux qui partent: il sera la consolation de ceux qui restent. Mais c'est le cas de chanter nous autres la chanson:

Portrait charmant, portrait de mon amie!

Que dis-je? Le portrait charmant, le portrait fidèle, le portrait ressemblant d'une amie que l'on n'a pas vue et que l'on ne verra pas!

Jules JANIN.

(*Journal des Débats*, 6 juin 1853.)

I

Si je n'avais éprouvé, par une expérience récente, tout ce que les ouvrages de M. Adolphe Joanne, uniquement destinés à la satisfaction des voyageurs, renferment d'érudition sérieuse, de variété attachante et de mérite vraiment littéraire, j'hésiterais à faire mention, à cette place, de ces *Itinéraires* célèbres qui sont, au moment même où j'écris, entre les mains de tout le monde ou qui y seront demain: car tout le monde voyage en cette saison ou s'apprête à voyager. Ceux qui ne voyagent pas pourraient lire les *Itinéraires* de M. Joanne, qui tantôt nous provoquent à sortir de chez nous, tantôt nous consolent d'y rester.

L'an dernier, j'étais aux bains d'Allevard près de Grenoble, et de là je fis un tour en Suisse en traversant la Savoie. Vous dire ce que j'ai dû de jouissances d'esprit aux intarissables informations de M. Joanne, ce serait vous raconter tout mon voyage. M. Joanne ne m'a pas quitté un moment. Je ne sais pas un compagnon plus aimable et aussi plus exigeant. Vous voudriez vous reposer quelquefois dans votre ignorance et votre *far niente*; mais non, il faut s'enquérir, il faut apprendre; le livre est là, il faut l'ouvrir; la page est commencée: comment ne pas la finir? Quand deux personnes voyagent ensemble, on dit que l'une finit toujours par tyranniser l'autre; cela est trop vrai avec M. Joanne, mais personne ne se plaindra de lui laisser la parole et lui abandonner la direction de son voyage; il sait tout, il a tout vu; il a tout prévu.

Tout savoir, tout voir, tout prévoir, connaissez-vous beaucoup d'entreprises qui demandent davantage? Pour faire les livres que M. Joanne a écrits depuis quinze ans, sans parler de ceux du même genre qu'il a simplement dirigés, il a fallu le travail du cabinet, cela va sans dire,

courir les bibliothèques, feuilleter les vieux recueils, consulter les cartes, remonter siècle par siècle l'histoire de tous les âges; puis voir aussi ce qu'on avait à décrire, parcourir l'Europe en quête d'impressions de toute sorte; être un touriste en même temps qu'un savant. Que dis-je? Pour répondre à l'exigence des voyageurs, qui semble croître en raison de leur nombre, il fallait se faire leur pourvoyeur, leur messenger, leur maréchal des logis sur toutes les routes.

M. Joanne n'a manqué à aucun de ces devoirs d'un bon guide. Fiez-vous à lui : si vous aimez les souvenirs historiques, les chroniques locales, la légende ou l'anecdote, l'histoire est du voyage avec toutes ses annexes; elle est montée en wagon avec vous, elle vous berce doucement de ses récits à toute vapeur; « Glissez, mortels, n'appuyez pas! » L'érudition des bénédictins serait exposée à payer un supplément de bagage; celle de M. Joanne, si solide qu'elle soit, a le rapide élan de ces merveilleuses machines qui vous emportent, et elle semble tracée sur la page que vous lisez avec l'étincelle électrique. Fiez-vous à lui encore, quand il s'agit de la description des lieux, si vous n'avez pas le temps de les visiter; et remerciez-le, si vous les voyez, de donner à votre visite tout l'attrait d'un souvenir. Enfin, fiez-vous à lui pour tout ce qui se rapporte aux prévoyances matérielles du voyage. Je vous dis qu'il a pourvu à tout; non qu'il se charge de mettre de l'argent dans votre poche, — il ne demanderait pas mieux, je vous l'assure, tant il aime son lecteur: — à défaut de cette générosité, il a celle de la plus intelligente délicatesse à prévoir tout ce qui peut vous être utile ou agréable. Je lis quelque part, dans les renseignements généraux d'un de ses plus récents et de ses meilleurs ouvrages (*Bade et la Forêt-Noire*): « Une bonne chaussure est indispensable aux touristes qui veulent faire des excursions pédestres.... » Cela vous paraît une prévoyance un peu trop naïve. Sachez qu'il n'y a pas de précaution inutile en voyage, et que saint Crépin est aussi le patron des voyageurs.

Vous voyez donc, quelle que soit la direction que vous prenez, le Nord, le Midi, la Suisse ou l'Écosse, l'Orient ou l'Occident (M. Joanne a un *Itinéraire de l'Orient* tout entier, 1100 pages, sans la table), vous voyez que vous ne pouvez vous passer de M. Joanne. Il vous fournit votre bagage d'érudition, vous pourvoit d'impressions de voyage authentiques et vous désigne votre auberge par-dessus le marché. Grâce à lui, je n'ai pas fait un seul mauvais choix pendant tout mon voyage en Suisse; je n'ai pas manqué un monument, un souvenir historique, un point de vue, une cascade; et si je n'ai guère fait d'ascensions fatigantes, c'est à l'exactitude de ses observations préventives que je le dois. Aussi lui sais-je un gré infini de la peine que je ne me suis pas donnée.

L'*Itinéraire de la Suisse* est le livre de prédilection de M. Joanne. Il contribuera à faire aimer cet incomparable pays que la nature a si bien traité, même dans sa rigueur, dont les âpres montagnes forment de si merveilleux horizons, dont les beaux lacs ont inspiré de si grands génies, dont les vertes campagnes et les industrieuses cités ont été défendues par de si bons soldats, dont la vigueur nationale, pour tout dire, a protégé depuis tant de siècles et contre tant d'ennemis, sacrés ou profanes, la faiblesse numé-

rique! Oui, un tel pays ne se quitte qu'à regret. On voudrait y vivre. *Hic moriar libens!* On le retrouve entier dans l'excellent livre de M. Joanne, ancien déjà et trop célèbre pour que mon humble témoignage ajoute rien à sa renommée.

J'en dirai autant de la première partie de l'*Itinéraire du Dauphiné*, dont j'ai pu apprécier le mérite il y a un an. L'Isère est là tout entier, la Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, aimable et bienfaisante succursale des Eaux-Bonnes, que la vapeur a découverte, dont le chemin de fer de Grenoble fait la fortune et que le livre de M. Joanne met en lumière. Le complément de ce premier travail sur le Dauphiné, c'est le nouveau volume du même auteur que la maison Hachette nous donne aujourd'hui : c'est le tour de la Drôme avec les Hautes et Basses-Alpes, le Pelvoux, le Viso, les vallées vaudoises, tout le trajet de Grenoble à Nice, un pays à se casser le cou vingt fois, si M. Joanne n'était là pour vous crier gare, s'il n'avait dressé pour vous, avec un soin paternel, la carte des précipices, marqué les mauvais pas, et découvert (c'est lui qui le dit, et il n'a pas de sot orgueil) toute une odyssée de courses hasardeuses à travers la montagne où par bonheur il vous tient fidèle compagnie. « Je ne saurais trop le répéter, vous dit-il, en commençant avec vous son voyage dans le Dauphiné méridional, *la France est encore inconnue*, surtout dans ses parties centrales et dans la contrée qui s'étend de Grenoble à Nice, en touchant aux frontières d'Italie. »

II

« Une France inconnue! » Il faut être bien sûr de son fait pour parler un tel langage à des Français du dix-neuvième siècle qui ont inventé la crinoline, qui pratiquent le *steeple-chase*, qui font mouvoir la machine à coudre et qui croient tout connaître. Ils ne connaissent pas la France! M. Joanne le leur prouve à chaque pas qu'il fait dans les Alpes françaises, où l'a précédé avec tant de profit pour l'histoire M. Alexis Muston, poète et chroniqueur des Vaudois. Les cartes même de quelques-unes de ces montagnes n'étaient pas faites. Grâce à une bienveillante communication des dessins originaux du dépôt de la guerre, autorisée par M. le général Blondel, M. Joanne a pu donner à ses lecteurs la carte du Pelvoux et celle du Viso, dont la publication officielle ne sera pas faite de longtemps peut-être. *Vita brevis, ars longa*. La géographie ne va pas si vite que la vapeur. Quand la science hésite encore, la machine prend les devants; elle arrive, elle se met triomphalement en possession du terrain où les savants n'ont mis souvent qu'un pied timide. Les *Itinéraires* de M. Joanne sont les bulletins des conquêtes de la vapeur....

Un des plus grands miracles de la vapeur, ce sera de faire connaître Paris aux Parisiens. On le sait : ce que les Parisiens connaissent le moins aujourd'hui, c'est Paris. Demandez à un Parisien indigène, arrivé à un âge de raison et qui aura peut-être passé de longues journées à visiter les musées d'Allemagne et d'Italie, demandez-lui s'il connaît bien les galeries du Louvre, s'il est entré dans les principales églises, s'il s'est enquis de l'emplacement des maisons historiques (à supposer qu'il

en reste), s'il a visité les grandes bibliothèques, jeté, même en passant, un regard sur les collections savantes, autres que les quadrumanes et les ophidiens du Jardin des Plantes; faites à un Parisien toutes ces questions, il vous répondra par le cours de la Bourse, le vaudeville de la veille et le roman annoncé pour le lendemain. D'autres, plus sérieux, répondront par la guerre d'Amérique, le pape ou la Pologne. Les Parisiens savent tout, excepté ce qui se passe chez eux. C'est pour cela qu'on a changé leur ville du tout au tout, sans trop les consulter. Ils voient un peu mieux la ville depuis qu'on y a ouvert tant de lignes droites où la vue ne s'arrête plus; ils ne la connaissent pas davantage. Comment la vapeur est-elle destinée à remédier à cette ignorance? A l'intérieur de Paris, elle ne peut rien, et on n'a pas imaginé encore de faire rouler des wagons sur les boulevards, en concurrence avec les omnibus. C'est bien assez d'avoir mis sur le haut de l'arc de triomphe de l'Étoile ces deux quinquets à lumière électrique qui aveuglent les passants, déroutent les cochers et font cabrer les chevaux. Mais si la vapeur s'arrête au chemin de fer de ceinture, elle amène la province et le monde entier à Paris. Une fois à Paris, la province et le monde se mettent à parcourir la ville et à l'étudier. Les Parisiens se moquaient autrefois des rares provinciaux, amenés par le coche, qu'on rencontrait en extase devant nos églises et nos palais. Ils sont forcés, tant l'affluence les déborde, de les imiter aujourd'hui pour parler la langue de tout le monde et pour n'être pas traités de Béotiens, comme ils le méritent peut-être, par les Athéniens de Brives-la-Gaillarde, de Cahors ou de Carpentras.

M. Joanne aura le mérite d'avoir le plus contribué à cette éducation parisienne des Parisiens. Son *Paris illustré*, dont une première édition, due à une collaboration multiple, avait paru en 1855 sans nom d'auteur, a été bouleversé de fond en comble une première fois, comme la ville elle-même. C'est donc un livre tout à fait nouveau que nous donne aujourd'hui M. Joanne, désormais seul responsable de son œuvre, quoiqu'il n'ait pu la compléter qu'avec le concours de quelques érudits distingués : MM. Louis Viardot, Du Pays, Bürger, Michelant, d'Auriac, M. Pénel surtout, qui a fourni un si grand nombre de pages à la description proprement dite. M. Joanne répond de tout. Il y a une chose pourtant dont il ne saurait répondre, c'est que Paris ne changera pas de face, d'une édition de son livre à l'autre. Ce que l'auteur appelle l'incroyable mobilité de Paris n'est plus, au vrai sens du mot, une critique de la légèreté proverbiale de ses habitants, de leur inconstance politique, de leur curiosité insatiable, de leur « badauderie » immémoriale. M. Joanne ne fait pas un *Tableau de Paris* à la façon de Mercier. Il n'a aucune prétention à nous rendre l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, et il sait bien que cet aimable vicomte de Launay, qui nous charmait il y a vingt ans, est à quelques égards inimitable. Non, point de satire des mœurs parisiennes! Tout le monde s'en mêle, et M. Joanne a autre chose à faire. La mobilité qu'il trouve « incroyable » à Paris est celle des immeubles. Ce sont les maisons, ce sont les pierres qui crient contre le peu de respect qu'on leur témoigne, si neuves qu'elles soient. *Lapides isti clamabunt!* Vous revenez à Paris après une absence de quelques

jours; vous cherchez la maison d'un parent ou d'un ami; — un boulevard lui a passé sur le corps pendant la dernière quinzaine. Une fontaine versant à flots de l'eau claire a remplacé le restaurant où vous preniez vos deux repas. Un *square* étincelant de verdure et de fleurs a pris la place d'un théâtre dont il semble avoir emprunté la baguette magique et le prestige des changements à vue. Aussi M. Joanne prévient-il ses lecteurs qu'il ne dépend pas de lui d'assurer à ses descriptions la durée que l'édilité parisienne ne garantit à rien et à personne. « Vos notes, dit-il aux Perrichon de l'avenir, à ceux qui aiment à couvrir de leurs *impressions* les pages d'un album; vos notes, prenez-y garde, si exactes qu'elles soient, auront en très-peu de temps cessé d'être vraies... »

Le moment où je parle est déjà loin de moi!

Tâchez donc de distinguer, dans la physionomie de Paris, ce qui ne dure pas et ce qui résiste, ce qui est mobile et ce qui est impérissable. Vous trouverez peut-être, sous une apparence légère, plus d'une qualité sérieuse, un grand sens politique dans une frivolité quelque peu banale et plus de raison encore, tout compte fait, que d'esprit : ce qui n'est pas peu dire. Quant aux immeubles, après ceux qui succombent, combien qui restent en témoignage du passé! Les grandes créations monumentales de nos pères, Dieu merci! sont encore debout. M. Joanne vous aidera à les étudier et à les comprendre. *Mole suâ stant*. Les révolutions essayent d'y entrer quelquefois; elles ne s'y établissent jamais pour longtemps. Les démolitions s'arrêtent, respectueuses, à leurs pieds, elles qui ne respectent rien!

Paris illustré est un des six volumes déjà publiés de l'*Itinéraire général de la France*, auquel M. Joanne donne tous ses soins. Les *Environs de Paris illustrés*, la *Bourgogne*, la *Savoie* et la *Franche-Comté*, les *Pyrénées*, le *Dauphiné* du nord et celui du midi se rattachent à cette grande entreprise, véritablement unique en son genre, surtout si l'on songe qu'un seul écrivain s'est chargé de lui donner la direction d'ensemble et l'unité de composition, qu'il a révisé tous les textes, corrigé toutes les épreuves, soumis à un examen scrupuleux les renseignements recueillis par de nombreux collaborateurs, compulsé (il le dit lui-même) plus de 300 volumes, rien que pour l'*Itinéraire de Paris à Lyon et à la Méditerranée*, le premier en date de ces utiles ouvrages. Utile, oui sans doute; une pareille œuvre ne prétend qu'à l'utilité. Il n'est pas défendu d'y relever pourtant ce que l'écrivain distingué, l'érudit sérieux, l'observateur sincère, l'honnête homme et l'homme de cœur y ont mis de bon style, de saine information, d'impressions vraies, de sentiments humains et patriotiques. Il y a telle introduction des livres consacrés par M. Joanne à la description de la France, qui donne l'idée de ces belles invocations où les poètes de l'antiquité appelaient la muse à leur aide et célébraient leur pays avant de le décrire.

Salve, magna parens frugum, saturnia Tellus,

Magna virum?.....

.....

M. Joanne dirait volontiers de la France ce qu'en écrivait Grotius : « C'est le plus beau des royaumes après le ciel ! » Aussi avec quel amour il l'a parcourue, décrite, détaillée, racontée ! Avec quel enthousiasme il y relève la variété des aspects, l'étendue, la richesse, les beautés de la nature, les merveilles de l'art, les créations du génie ! Comme il sait rendre justice à cette généreuse nation ! comme il s'associe à ses idées, à ses progrès, à ses tendances libérales ! On ne met pas la politique dans un itinéraire, si large qu'en soit le cadre et si achevée qu'en soit l'exécution ; non, sans doute ; mais partout où un honnête homme met son esprit, il y met son cœur. M. Joanne a déjà donné sa santé à son œuvre. Le plus infatigable des voyageurs est aujourd'hui condamné à une immobilité cruelle. Sa pensée voyage, son esprit ne s'arrête pas, son œuvre continue et elle sera achevée, grâce aux matériaux immenses que l'auteur a déjà recueillis, grâce aussi au zèle d'une grande maison industrielle, moins touchée, ce semble, de l'intérêt que de l'honneur d'une telle entreprise... Et malgré tout, l'entreprise est bonne. « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » C'est l'espoir de tous ceux qui travaillent avec de bonnes intentions, et c'est aussi le conseil que feront bien de prendre pour eux tous ceux qui voyagent.

CUVILLIER-FLEURY.

(*Débats*, 7 juillet 1863.)

Vous croyez peut-être que, pour voyager, il suffit de faire sa valise, de prendre un passe-port et d'aller ensuite où il plaît à Dieu, au nord, au midi, sur la foi du coche ou de la vapeur ?

Voyager ainsi, ce n'est pas voyager, c'est faire du chemin, voilà tout ; c'est passer d'une auberge à une autre et d'un dîner mal servi à un dîner encore plus mal servi sans savoir au juste ce qu'il faut visiter et au besoin admirer sur son passage. On est un ballot, on n'est pas un voyageur.

Pour mériter ce titre infiniment respectable à notre avis, il faut porter en soi ou avec soi non-seulement la topographie, mais encore l'histoire de la contrée que l'on compte parcourir, connaître d'avance le pays, ou avoir quelqu'un qui vous le fasse connaître et vous conduise par la main en quelque sorte, comme Virgile conduisait le Dante, en tout bien tout honneur, à la cour de Satan. On ne visite bien que le pays qu'on a déjà visité ou qu'un autre a déjà visité à votre intention.

Un itinéraire est donc le complément forcé du voyageur, comme la boussole est la première condition du marin. Il fut un temps où l'on méprisait l'itinéraire ; c'était le temps de la fantaisie en littérature. En toute chose on disait : Je me suffis. Nous nous sommes tous mal trouvés de cette devise, et, pour avoir voulu battre l'Europe à l'aventure, nous avons vu ce que nous ne devons pas voir et perdu l'occasion de voir ce que nous ne verrons plus, hélas ! du moins de longtemps.

Il faut avouer aussi que l'itinéraire depuis quelques années, depuis les longues caravanes de nations entières emportées à la file les unes des autres au flanc des locomotives, a singulièrement grandi en science et

en intérêt. Ce n'est plus comme autrefois l'œuvre sèche, écourtée, et souvent par trop naïve du premier venu; c'est presque toujours l'œuvre d'un homme d'esprit ou de talent qui a senti le premier ce qu'il veut faire sentir.

Or, entre tous ces précurseurs de nos admirations qui veulent bien aller préparer nos plaisirs sur toutes les routes de l'Europe, M. Adolphe Joanne figure au premier rang par la prodigalité et l'exactitude des indications. On a dit de ses itinéraires qu'ils étaient les rois des itinéraires. Les rois! on aurait pu choisir sans doute un meilleur mot; mais, rois ou non, ils sont d'excellents itinéraires, voilà la vérité.

M. Adolphe Joanne a fait ses preuves et gagné ses grades sur le champ de bataille du journalisme, le premier champ de bataille, assurément, de la pensée. Il sait à peu près toutes les langues de l'Europe; de plus, il aime à voyager, il sent, il comprend le beau dans l'art comme dans la nature. On peut le croire sur parole; on peut placer en lui toute confiance. Lorsqu'il vous dit d'aller quelque part, vous pouvez y aller les yeux fermés: vous rapporterez à coup sûr de votre promenade une joie de l'esprit.

Quand il veut dresser le catalogue de ce musée à ciel ouvert qu'on appelle un voyage, il commence par prendre la blouse et le bâton, par ici et puis là, et là encore, et dresser pas à pas chemin faisant la carte pittoresque de la contrée. C'est ainsi qu'il a déjà fait l'itinéraire de la Suisse, de l'Écosse, de l'Angleterre, du Jura, sans épargner sa peine, sans regarder à sa fatigue, car il voyage surtout pour lui, il faut bien l'avouer, pour sa propre satisfaction, et s'il veut bien après cela écrire un itinéraire, c'est uniquement par sympathie.

Cette année-ci, il a publié coup sur coup les itinéraires de l'Allemagne et des bords du Rhin, consciencieux volumes de 600 pages chacun, bourrés de cartes: de cartes de chemins de fer, de cartes de ville, de cartes de province. Ce sont des bibliothèques pressées et passées dans un simple in-12 petit format. On dirait vraiment les montagnes de coton qui entrent montagnes sous la presse hydraulique et qui en sortent réduites à leur plus simple expression, à la hauteur de la main d'un enfant.

On n'analyse pas de pareils livres, on les achète, et pour rentrer dans son argent, on va du même pas à la gare du chemin de fer, on prend un billet pour la patrie de la métaphysique, on passe le Rhin beaucoup plus glorieusement que le duc de Longueville, à pied sec, et on fait la conquête de l'Allemagne par les yeux, la seule conquête honorable à notre avis. Si l'Allemagne était française, on n'aurait plus envie de la visiter. Pour voyager véritablement, il faut voyager à l'étranger; conservons donc l'étranger, ne fût-ce que pour conserver le voyage....

Eugène PELLETAN.

(Le Siècle, 11 septembre 1854.)

L'hiver est fini, les journées s'allongent, la température s'adoucit : voici la saison des voyages. Or personne, aujourd'hui, n'ignore la tendre sollicitude de M. Adolphe Joanne pour les voyageurs. Il sait ce qu'il leur faut. Il ne connaît pas seulement leurs besoins d'aujourd'hui : il prévoit ceux de demain, ceux que le climat, les mœurs, les habitudes de telle ou telle région donnée leur feront éprouver dans un mois, dans trois mois d'ici, besoins qu'ils n'auront alors aucun moyen de satisfaire, et auxquels il faut pourvoir en partant. Grand voyageur lui-même, sa théorie — savante, complète, nous l'attestons — est le fruit d'une longue pratique. Il met à votre disposition les trésors de son expérience. Il part avec vous. Il s'assied à côté de vous dans le wagon, ou *wagon*, qui va vous emporter. Chemin faisant, il vous nomme tous les cours d'eau, ruisseaux ou fleuves, que vous traversez, toutes les localités que vous effleurez, tous les villages qui dorment dans la plaine, tous les châteaux qui couronnent les collines et décorent l'horizon. Il vous raconte leur histoire, les faits célèbres dont ils ont été témoins, ou les souvenirs légendaires qui s'y rattachent. Il vous apprend les cultures, les industries, les intérêts divers de chaque contrée, quelles villes méritent qu'on les visite, et pourquoi, quels lieux il convient de négliger. Vous platt-il de vous arrêter? Il s'arrête avec vous, il descend avec vous, il vous prend par la main, vous conduit tout droit au meilleur hôtel, vous informe d'avance du prix du logis, du service, de la nourriture, vous dit combien il vous faudra donner au cocher de place, au commissionnaire, au sacristain qui vous montrera la cathédrale, etc. Avec lui, vous ne pouvez pas être volé.

La réputation des itinéraires d'Adolphe Joanne est établie depuis longtemps, et leur supériorité n'est plus contestée. Rien n'est plus facile que de le démontrer. Supposez, par exemple, deux touristes récemment arrivés de Suisse ou d'Allemagne, l'un ayant eu sans cesse le *Guide* de Joanne à la main, l'autre ayant négligé de prendre avec lui cet agréable et utile compagnon de voyage, vous pouvez tenir pour certain que, dans le même espace de temps, le premier aura vu beaucoup plus de choses que le second; qu'il les aura mieux vues, et qu'il aura dépensé beaucoup moins d'argent.

L'*Itinéraire de l'Orient*, assez récemment publié, semble avoir été fait avec plus de conscience encore et plus de soin que tous les autres. On est effrayé de tout le travail qu'a dû coûter un pareil ouvrage, et de toute la science qu'il fallait avoir pour le mener à bien. Il embrasse Malte, la Grèce et son cortège d'îles, la Turquie d'Europe, avec la Moldavie, la Valachie et le Montenegro, la partie occidentale de la Turquie d'Asie et la Turquie d'Afrique jusqu'à la régence de Tripoli. L'Anatolie, la Karamanie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie septentrionale, la basse et la haute Égypte, y sont étudiées sous tous leurs aspects, décrites avec une exactitude minutieuse et un luxe de détails presque incroyable. M. A. Joanne ne revendique, à la vérité, qu'une part de cet immense labeur. Il a tracé le plan. Il a indiqué la méthode. Il a exploré un monceau de volumes. Mais c'est M. Émile Isambert qui a fait le voyage, qui a vu de ses yeux, qui a observé, étudié sur place, et qui a décrit. L'association de deux hommes également instruits, également intelligents, également actifs, pouvait

seule produire cette œuvre étonnante et vraiment encyclopédique. Tout s'y trouve : la géographie générale de chaque contrée, les particularités de chaque climat, les produits du sol et le parti qu'on en tire, c'est-à-dire le commerce et l'industrie, l'histoire ancienne et moderne, résumée, condensée avec autant de clarté que de précision, l'archéologie, l'ethnographie, l'organisation politique et administrative, les lois, la religion, les mœurs, les coutumes, les usages, — ou, du moins, tout ce qu'un voyageur en doit connaître parmi des populations barbares dont il n'offenserait pas les préjugés sans péril, — le rapport des mesures et des monnaies avec les mesures et les monnaies françaises, le régime alimentaire et les précautions hygiéniques convenables dans chaque pays selon la saison, la manière la plus commode et la plus sûre, soit de voyager, soit de se loger, tout ce qu'on peut désirer, enfin, et une foule d'autres choses qu'on n'aurait jamais songé à demander, parce qu'on n'en pouvait imaginer l'utilité par avance. L'un des plus commodes est assurément le vocabulaire grec, turc, arabe, qui précède la description détaillée de la Grèce, de la Turquie et des régions habitées par les races sémitiques.

Ce qui appelle surtout l'attention, c'est la partie ethnologique et la partie archéologique. Les caractères distinctifs des architectures cyclopéenne, pélasgique, hellénique, byzantine, musulmane, égyptienne, y sont exposés avec une clarté lumineuse, et les monuments anciens ou modernes, debout ou en ruine, sont mis sous les yeux du lecteur par des descriptions d'une précision saisissante. Ce livre, on ne craint pas de l'affirmer, n'offre guère moins d'intérêt au lecteur sédentaire qu'au voyageur arrivant sur les lieux.

Rien n'a été négligé, d'ailleurs, pour le rendre complet à tous les points de vue. Indépendamment d'une carte générale du bassin oriental de la Méditerranée, on y trouve sept cartes partielles et seize plans grands ou petits, gravés avec une netteté et une finesse admirables, parmi lesquels un magnifique plan de Constantinople et du Bosphore mérite une mention spéciale. Ce chef-d'œuvre de l'art topographique a été dressé par M. H. Dufour et gravé par M. Blondeau.

Gustave HÉQUET.

(*La Presse*, lundi 21 avril 1862.)

M. Joanne est un piéton forcené : sept voyages consécutifs dans les Alpes suisses (1834-1840) l'ont mis à même de faire de véritables découvertes au sein du pays le plus sillonné de l'Europe. On pressent, dès le début, que son œuvre, après tant d'autres du même genre, est une œuvre nouvelle et bien à lui. En même temps qu'il résume tout ce qui a été dit sur chaque localité, soit par Ébel, soit par Murray ou par Lutz et Meyer, il y ajoute des renseignements personnels : et, de plus, littérateur par goût et par profession, il fait passer sous les yeux de son lecteur tout ce qui a été écrit de plus saillant à propos du site qu'il a sous les yeux. Tel paysage, sans intérêt par lui-même, en emprunte aux événements dont il a été le théâtre. La légende se dresse derrière les

ruines sur lesquelles le voyageur jetait un regard indifférent ; s'il foule, sans y prendre garde, un champ historique, son guide le rappelle à la mémoire des héros sur la cendre desquels il passe. Tour à tour, et sans jamais excéder la mesure du petit volume où tant de précieux documents sont accumulés, Rousseau et Henry Zschokke, J. de Muller et Mme Roland, de Saussure et Victor Hugo, de Sinner et Byron, Gœthe et Cooper, George Sand et Wyss, viennent en aide à l'ingénieux cicerone, qui va même jusqu'à accepter, moyennant contrôle, les impressions de M. Alexandre Dumas. Ce n'est donc pas un simple guide que le voyageur enferme dans son havre-sac, c'est toute une bibliothèque : l'histoire et la description du pays, le texte même de sa constitution politique, un recueil de ses traditions populaires, et avec cela l'itinéraire le plus complet, le plus exact qu'on ait encore fait.

Il faut avoir assisté à la longue élaboration de ce remarquable et consciencieux travail pour savoir combien de peines il a coûté : quelles recherches ! quelles révisions scrupuleuses ! Telle indication, renfermée dans une ligne et qui passe inaperçue du lecteur, est le résultat d'une journée de marche, d'une nuit passée dans quelque chalet ignoré. Mais ceci n'est rien, car, en pareille circonstance, le plaisir égale souvent la fatigue. Ce qui ne se compense pas aussi aisément, ce sont les heures perdues, au retour, dans la poussière des bibliothèques, à vérifier des renseignements douteux, à rétablir une orthographe vicieuse, à poursuivre sur les belles cartes du général Dufour, tout en corrigeant les épreuves du livre, la plus légère faute qui pouvait s'y être glissée.

M. Joanne a fait tout cela. Il a soumis à ce travail de bénédictin une imagination jeune et vive, un talent que réclamaient des tâches moins arides. Le succès, un succès légitimement conquis, lui est donc bien dû. Son éditeur et lui ont rivalisé de soins, de patience, de zèle. Ils ont produit un livre comme il en paraît peu ; livre utile, *vade-mecum* indispensable à tous les heureux voyageurs qui parcourront désormais les mers de glace du Mont-Blanc et du Mont-Rose ; les vertes vallées du Rhin, de la Kander, de la Murg et de l'Inn ; et les sombres gorges, et les lacs étincelants, et les panoramas immenses de la Suisse.

OLD NICK (E. D. FORGUES.)

(*Le National*, 4 juin 1841.)

Nous devons déjà à l'un de nos confrères, Ad. Joanne, touriste presque émérite, voyageur infatigable, *l'Allemagne du nord et du sud, la Suisse et le Jura français, l'Écosse, les bords du Rhin, Spa et ses environs, Bade et la Forêt-Noire....* Se rendant aux réclamations de certains promeneurs qui ne franchissent guère les limites de la France, et aiment par-dessus tout Paris et ses environs, il a joint à ses *Guides* à l'étranger un *Guide aux environs de Paris*, guide excellent, sûr compagnon de promenade, dont on ne voudra plus se séparer quand on aura fait avec lui une première excursion, et qui apprendra au Parisien l'art de se promener, comme ses aînés ont appris aux Français celui de voyager. .

Avant de nous séparer de notre guide, qu'il nous permette de le remercier du fond du cœur des services qu'il nous a rendus, des jouissances qu'il nous a données. Il nous est souvent arrivé de parcourir, le livre de Joanne à la main, les environs de Paris, et jamais nous ne l'avons consulté sans profit; c'est à peine si nous l'avons trois ou quatre fois trouvé en défaut. A l'exactitude des indications il joint la fidélité des descriptions; aux observations de mœurs et de caractères le récit de faits historiques curieux et d'anecdotes piquantes. Avec lui, on est sûr de ne jamais s'égarer et de rencontrer des beautés que, sans lui, on eût inutilement cherchées; il inscrit et il amuse en même temps, et c'est bien d'un pareil livre qu'on peut dire qu'il réunit l'*utile dulci*.

H. MOULIN, avocat, docteur en droit.

(*Le Droit*, journal des Tribunaux, 1^{er} septembre 1859.)

Voici deux livres signés d'Adolphe Joanne, le plus infatigable des touristes littéraires. Nous avons déjà rendu compte de la première partie de son ouvrage, intitulée : *l'Allemagne du Nord*; — *l'Allemagne du Sud* en est le complément naturel. M. Adolphe Joanne en est aujourd'hui à son trentième volume de voyages; il a donné son nom au genre, comme John Murray en Angleterre; tous deux rivalisent aujourd'hui et se partagent sur le continent la faveur des touristes européens. Murray donne peut-être un plus grand nombre d'informations matérielles et d'indications gastronomiques; il sait mieux à quelle table d'hôte on boit le meilleur vin et à quel café se trouve la bière la plus fraîche et le porto le mieux coupé; mais, pour le détail artistique, pour le trait de mœurs, pour l'instinct pittoresque, pour les grandes et rapides notions historiques, A. Joanne est de beaucoup supérieur à Murray. La petite étude sur le Tyrol, que j'ai eu le plaisir de lire en passant le col de Stelvio, est un vrai modèle du genre, nette, précise, pleine de faits et sans phrases. L'histoire de l'Autriche est aussi très-bien conduite à travers les négociations politiques et les prudentes alliances qui d'un simple duché ont su faire un des plus grands empires de l'Europe.

Louis ÉNAULT.

(*Le Constitutionnel*, 6 août 1857.)

M. A. Joanne n'est pas seulement un véritable touriste, il est encore spirituel écrivain, et il le prouve à chaque page. En outre, ses livres ne sont pas écrits d'après les livres de ses prédécesseurs. Il s'arrête dans chaque localité, et, recherchant lui-même tout ce qui peut piquer la curiosité, il le consigne dans ses tablettes, se réservant ensuite de le contrôler dans son cabinet au moyen des documents écrits qu'il a rassemblés sur chaque pays. Sans doute il ne tient nullement à découvrir

quelque chose de nouveau; mais il s'attache à appeler l'attention sur ce qui mérite d'être remarqué, et il ne veut omettre aucun point important des pays qu'il a visités.

Eugène D'AURIAC.

(*Le Siècle*, 30 septembre 1858.)

Ce serait un soin superflu de louer la manière dont M. Joanne comprend et écrit un itinéraire; ceux qu'il a faits sur diverses contrées de l'Europe ont vaincu toute concurrence, même celle des Guides anglais les plus renommés.

Frédéric LOCK.

(*Revue de l'instruction publique*, 5 mai 1857.)

Les habitués intimes d'un des plus brillants salons du faubourg Saint-Honoré, la fine fleur de l'aristocratie élégante, une vingtaine de jeunes femmes et d'aimables cavaliers, se sont donné rendez-vous, pour les premiers jours du mois prochain, à Interlacken. Il y a une douzaine d'expéditions pareilles sur le tapis et dans ces voyages aux pays des lacs et des montagnes, du ranz et des chalets, les voyageurs emportent un livre bien rare dans notre littérature française, un excellent guide de voyage. Nous avons peu de ces ouvrages; la plupart sont très-stériles, très-inexactes, ce qui fait d'autant mieux ressortir le mérite de l'*Itinéraire de la Suisse* par M. Adolphe Joanne, un guide complet, abondant, plein de détails intéressants, et qui vous conduit pas à pas dans les mille chemins de ce beau pays, qui vous en montre minutieusement toutes les curiosités, et vous enseigne le meilleur emploi de votre temps et la tournée qu'il faut faire selon le nombre de jours que vous voulez dépenser. Il y a depuis le voyage de deux mois jusqu'au voyage de dix jours; — le premier plus complet, sans doute, mais le dernier n'est pas moins charmant.

Eugène GUINOT.

(*Le Pays*, 19 juin 1853.)

La littérature des *Guides*, car c'est une véritable littérature maintenant, vient de s'enrichir d'un monument nouveau. Si le mot *monument* vous paraît trop ambitieux, disons: ouvrage. Les *Environs de Paris* ont paru à la librairie Hachette; il est bon de signaler ce volume au moment où ces environs, si beaux au point de vue pittoresque, si intéressants pour l'histoire et les beaux-arts vont devenir le but des excursions de tous les touristes.

On nous disait quelquefois: Faites des tragédies! faites des tragédies. Quant aux *guides*, vous n'y entendez rien, laissez cette besogne aux Anglais, gens éminemment pratiques qui voient tout, qui n'oublient rien. M. Adolphe Joanne s'est chargé de répondre à ces reproches;

son guide des *Environs de Paris* est un véritable chef-d'œuvre : charme du récit, érudition piquante, sûre, variée, renseignements de toutes sortes, historiques, techniques, domestiques, tout est réuni dans ce volume illustré qu'on feuillette comme un album, dont on se sert comme d'un guide et qu'on lit comme un roman.

M. Adolphe Joanne a déjà publié des guides en Suisse, en Écosse, en Allemagne. Il s'occupe depuis quatre ou cinq ans d'un *Guide en France*, et cet ouvrage plus utile, plus nouveau, plus sérieux qu'on ne pourrait le croire, sera prochainement livré à l'impression. Nous attendons avec impatience la France de M. Adolphe Joanne. Ce que nous connaissons le moins, nous autres Français, c'est notre pays, et les étrangers assurent que nous avons tort. Nous finirons peut-être un jour par les croire.

Taxile DELORD.

(*Charivari*, 17 juin 1857.)

A une époque où la facilité des communications rend tout le monde voyageur, il est peu de livres plus intéressants, plus utiles que les itinéraires. Malheureusement rien n'est moins facile que d'écrire un ouvrage de cette nature. Il ne suffit pas d'avoir parcouru soi-même et vu de ses propres yeux les contrées que l'on doit décrire, il faut avoir en partage le génie de l'observation : il faut avoir en outre la patience de prendre note exacte des plus petits détails, qui ont tant d'importance pour celui qui voyage ; il faut enfin se livrer à des investigations quelquefois longues et pénibles, et puiser à des sources dignes de confiance, si l'on veut entrer dans le domaine de l'archéologie et de l'histoire.

Les qualités si rarement réunies se retrouvent toutes, nous pouvons l'affirmer, dans les ouvrages dont M. A. Joanne a enrichi la Bibliothèque des chemins de fer. Son itinéraire de Bordeaux à Bayonne, que nous venons de lire, est un guide précieux pour quiconque veut parcourir avec fruit les contrées et les villes qui s'y trouvent décrites. M. Joanne ne dédaigne aucun renseignement ; il indique les moyens de transport à l'aide desquels on peut faire certaines excursions en dehors du tracé de la voie ferrée ; il compte le nombre des heures nécessaires à ces petites pérégrinations ; il signale les meilleurs hôtels et les meilleures auberges ; son livre est un *cicerone* dans toute l'acception du terme. Mais ce n'est point un de ces ciceroni dont le bavardage fatigue au lieu d'éclairer et d'instruire. C'est un compagnon assidu qui sait allier la variété et la profondeur des connaissances à un langage plein de correction, de netteté et de concision. La lande même, ce désert aride, si plat, si triste, si monotone, la lande s'anime et s'embellit sous la plume de l'écrivain ; il vous initie à toutes ses ressources et aux mœurs si singulières de ses habitants. Peut-être passeriez-vous à Buglose en jetant à peine, sur cet humble village, un regard indifférent ; M. Joanne vous rappelle alors que c'est de ce coin obscur des Landes que sortit saint Vincent de Paul ; il vous raconte l'histoire de ce bienfaiteur de l'humanité, et démontre ainsi, de la façon la plus victorieuse, qu'il n'y a pas

de terre en France, quelque aride qu'elle soit, où ne puisse germer, se développer et mûrir les plus consolantes vertus.

(*La Gironde*, 30 avril 1858.)

Nous avons annoncé, il y a quelques jours, la publication de l'*Itinéraire de Paris à Lyon*, par M. Adolphe Joanne. Notre susceptibilité a été éveillée au premier abord par la reproduction, dans cet ouvrage, d'une ancienne boutade de M. Félix Mornand, et nous avons dit franchement ce que nous pensions des observations assez mal sonnantes de ce dernier, que nous nous sommes permis de qualifier d'enfant ingrat de notre ville. Sans rien rabattre des réflexions que notre amour-propre froissé a pu nous inspirer, nous devons rendre, en nous plaçant à un autre point de vue, une justice méritée au livre si intéressant et si complet de M. Adolphe Joanne. Il est impossible, en effet, de réunir dans un livre de cette nature plus de documents exacts, de descriptions pittoresques, de renseignements piquants et de notions historiques puisées aux meilleures sources; une centaine de pages ont été consacrées, par M. Adolphe Joanne, à la ville de Lyon, et ces pages contiennent une foule de renseignements que la plupart de nos concitoyens eux-mêmes ignorent complètement; tout ce qui a été édité dans notre ville depuis un demi-siècle sur son histoire a été de la part de cet auteur l'objet d'une étude approfondie. Nos monuments, nos musées, notre industrie, nos institutions locales, etc., y sont étudiés et jugés avec une rare intelligence et une sûreté d'appréciation qui ne le cède en rien à la clarté et à l'élégance du style.

(*Salut Public de Lyon*, 27 juin 1857.)

Il est une science dont chaque jour voit s'augmenter l'importance, dont chaque jour réclame une plus large, une plus féconde application. C'est la science de l'*itinéraire*, du *guide du voyageur*. J'ai dit science, et j'ai écrit ce mot-là sans engouement, sans parti pris partial ou intéressé, avec un sentiment scrupuleusement consciencieux. Oui, la science de l'*itinéraire*! On se récrierait en vain sur la dénomination honorable donnée à des travaux de ce genre. Elle ne paraîtra ni fausse, ni emphatique, quand on aura lu quelques pages d'un itinéraire bien fait : et pourquoi ne pas le dire tout de suite, quand on aura passé un quart d'heure à feuilleter l'un des itinéraires de M. Joanne, par exemple, on ne peut se rendre compte, avant examen et réflexion, de tout ce qu'il faut de méthode, d'étude, d'instruction variée, d'activité, de tact dans le choix des documents, et de courage, pour composer ces livres de sept à huit cents pages à deux colonnes et à texte fin et serré; qui sont des chefs-d'œuvre d'exactitude dans les indications, des merveilles de prévoyance et de sollicitude pour les besoins si multiples, pour les plaisirs, pour les caprices du voyageur et du touriste. Il faut qu'un *itinéraire* soit une notice géographique, historique, artistique, médicale et confor-

*table*¹ des pays que l'on se propose de traverser ou d'explorer, une encyclopédie en miniature, qui contienne une réponse à toutes les questions qui peuvent embarrasser un voyageur, une solution pour toutes les difficultés qui peuvent entraver un voyage. Ce n'est point là une œuvre facile et que puisse accomplir le premier venu. C'est, répétons-le, tout une science à saisir, et qui réclame dans ses adeptes des facultés diverses rarement réunies dans le même homme. M. Adolphe Joanne était éminemment propre à entreprendre et à mener à bonne fin l'immense travail des *itinéraires* de l'Europe occidentale; parlant et écrivant avec facilité l'*anglais*, l'*allemand* et l'*italien*, initié par des études vigoureuses et incessantes à la littérature de toutes les nations civilisées, M. Adolphe Joanne a été l'un des écrivains les plus féconds et les plus goûtés de la *Revue Britannique* et de l'*Illustration*; il était admirablement préparé, par ce cosmopolitisme du savoir et de l'esprit, au travail des *itinéraires*. Il pouvait en bannir la sécheresse et relever la vulgarité des détails par une forme littéraire également éloignée de l'affectation et de la bassesse. Du reste, tout était à faire ou à refaire. La création de nouvelles routes, l'établissement de grandes lignes de chemins de fer et de nombreux embranchements avaient changé les conditions de voyage, multiplié les buts de pérégrination, rendu certains pays accessibles et fait la solitude pour d'autres lieux. M. Joanne s'est mis à l'œuvre, il y a quelque quinze ans déjà. Avant d'écrire le premier mot de ses itinéraires, il a voulu tout visiter, tout voir, tout constater lui-même; pendant un grand nombre d'années, il a été d'une ubiquité incroyable, parcourant en tout sens, dans sa course sans fin, l'Angleterre, l'Écosse, la France, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie; interrogeant l'histoire de chaque peuple; étudiant les monuments de chaque ville, notant les curiosités naturelles de chaque pays; voyageur intrépide, piéton infatigable, il a gravi tous les sommets, il s'est arrêté au bord de tous les lacs, il a traversé tous les ruisseaux. Sa mémoire prodigieuse retient autant de noms propres de lieux et de personnes qu'il peut y en avoir dans le grand almanach du commerce parisien. Toutes ces ressources d'une riche et belle organisation ont été mises au service de ces travaux qui paraissent ingrats au premier abord et dont il a su rendre le résultat attrayant. La tâche de M. Joanne est aujourd'hui à moitié remplie. Parmi ses itinéraires publiés, en dehors de l'itinéraire de la France, on remarque les suivants : Écosse, Suisse, Spa et ses environs, bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, Bade et la Forêt-Noire, trains de plaisir des bords du Rhin, Allemagne du nord, Allemagne du sud....

Aristide ALBERT.

(*Revue des Alpes*, 16 janvier 1858.)

1. Qu'on nous pardonne de détourner ce mot de sa signification grammaticale pour l'employer dans un sens facilement saisissable. Sans cette licence, il eût été nécessaire d'employer une périphrase.

L'itinéraire de la Suisse par M. Adolphe Joanne, dont une première édition moins complète que celle-ci s'est assez rapidement épuisée, a pris rang parmi les meilleurs livres de ce genre qui existent en langue française. Il rivalise avec le *Handbook* de Murray, et, nous n'hésitons pas à le dire, il lui est dans plusieurs parties supérieur soit par la richesse des détails, soit par l'abondance des renseignements. L'auteur a étudié la Suisse avec amour, et comme elle doit l'être, c'est-à-dire en la parcourant à pied, en vivant au milieu de ses populations, en s'intéressant à leur histoire, à leurs mœurs, à leurs coutumes. Ce n'est pas un cicerone répétant de belles phrases stéréotypées à l'usage des touristes, c'est un voyageur instruit, un compagnon expérimenté qui connaît bien les lieux qu'il décrit, qui sent vivement les grandes beautés de la nature alpestre, et sait unir à cette admiration chaleureuse les qualités d'un guide sûr et prudent. On peut se fier parfaitement à toutes ses indications; quand il parle d'excursions qu'il n'a pas faites lui-même, c'est d'après les meilleures autorités, et ses nombreuses citations prouvent que, pour compléter son travail, il s'est entouré des documents les plus dignes d'être consultés.

(*Bulletin littéraire de la Bibliothèque universelle de Genève, Revue critique de livres nouveaux, 21^e année.*)

Les Bains d'Europe (par MM. Ad. Joanne et Le Pileur), qui viennent de paraître, font partie de la collection des *Guides-Joanne*. Pour tout le monde, mais en particulier pour les personnes qui ont voyagé, le nom de M. Ad. Joanne vaut, à lui seul, tous les éloges : descriptions fidèles, indications justes et complètes, renseignements variés et toujours utiles, telles sont les qualités qu'on cherche dans les *Guides* et qu'on est sûr de rencontrer dans les ouvrages de M. Joanne. Il a vu ce dont il parle et il l'a bien vu, avec un esprit curieux des choses de la nature, amoureux du pittoresque et constamment préoccupé de rendre service à ceux qui le suivront. Pour mon compte, j'ai fait plus d'un voyage en compagnie de M. Ad. Joanne, j'entends d'un de ses livres, et n'ai, avec lui, jamais eu besoin de rien demander à personne. Je me suis aventuré, à sa suite, dans les pays de montagnes, loin des itinéraires habituels, là où des sentiers existent à peine, et pas une seule fois je n'ai eu à me repentir de ma confiance; que de remerciements ne lui ai-je pas adressés, *in petto*, en retrouvant, même au milieu des neiges, sur les sommets des Alpes, les exactes indications qui me gardaient de m'égarer. Je le prie donc, puisque j'en ai aujourd'hui l'occasion, d'agréer, pour le bonheur qu'il m'a procuré, — le bonheur de courir, libre et sans crainte, à travers les cols et les glaciers; le bonheur de n'avoir pas à subir, dans les villes, le banal ennui du *cicerone*, — l'expression publique de ma reconnaissance.

A une instruction assez universelle pour ne rien laisser échapper de ce qui passe d'intéressant devant ses yeux, l'auteur joint le talent, — très-rare de notre temps, où la prolixité fait fortune, — de tout dire en peu de mots. Tout ce dont il est bon d'être averti, M. Joanne le dit et il

ne dit jamais rien d'inutile : « Mérite non commun, savez-vous, ni facile de clore en peu de mots beaucoup de sens, » disait Courier, dans une phrase, modèle du genre, et dont M. Joanne aurait le droit de faire l'épigraphe de tous ses livres.

Les *Bains d'Europe* sont un spécimen des qualités énumérées plus haut. Avoir, en un seul volume, d'un format élégant et commode, — pas plus gros que le *Guide du Voyageur en Suisse*, — rassemble tant de documents précieux sur les stations minérales de toute l'Europe, sur les diverses localités où elles sont situées, sur leurs effets et leur histoire, etc., etc., est une chose qui m'étonne, même à présent que j'ai le volume entre les mains. Il faut que l'entreprise soit achevée pour que l'on croie qu'elle ait pu même être tentée.

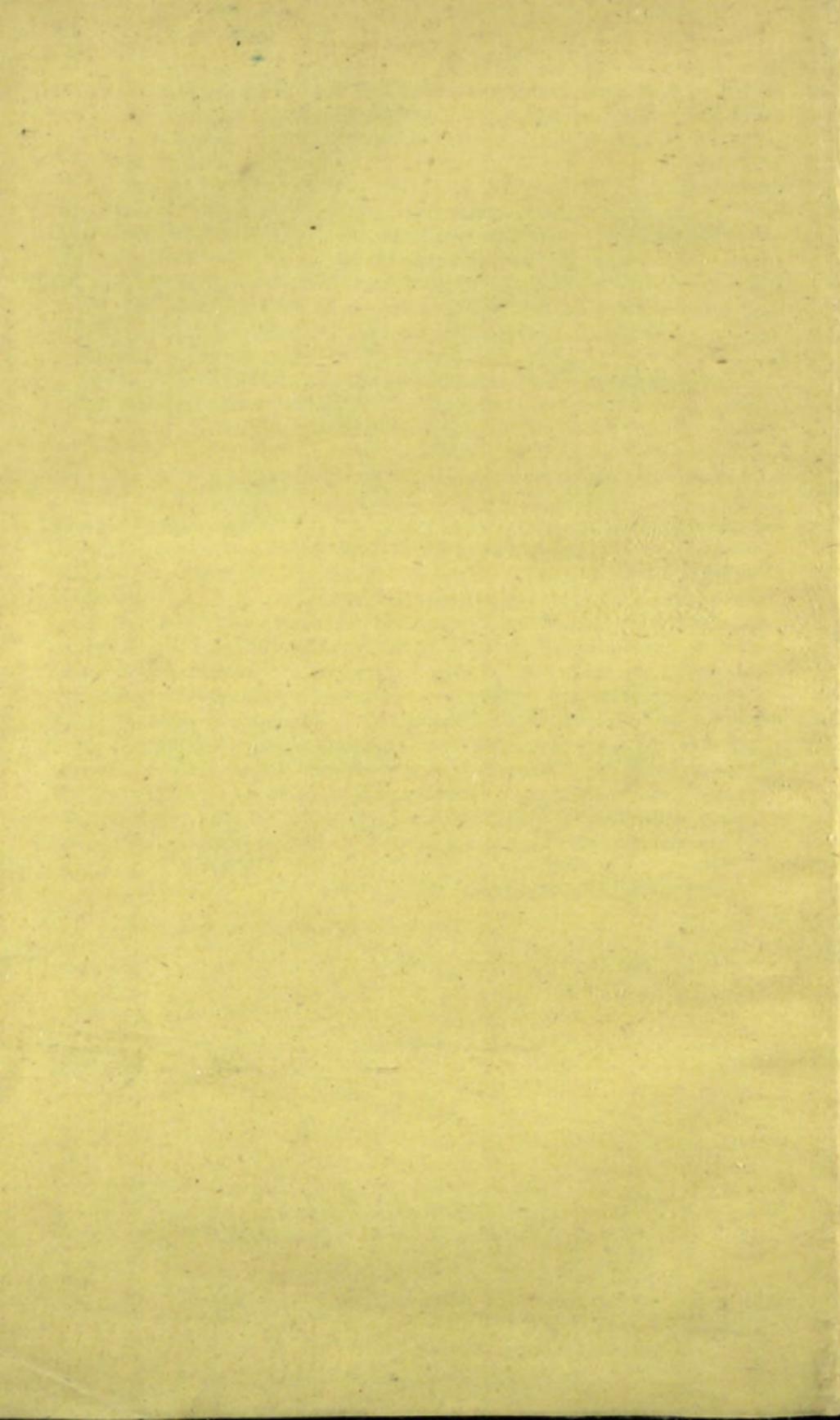
Dans une introduction rapide, — elle ne compte que quarante pages, — et vraiment remarquable, les auteurs ont pu, grâce à la *concision pleine* dont M. Joanne aura livré le secret à notre savant confrère, M. le docteur Le Pileur, grouper les généralités qu'il importe de connaître sur les eaux minérales. Ils ont d'abord discuté les définitions différentes qui ont été données d'une eau minérale ; ils ont rappelé les classifications suivant lesquelles ces eaux ont été étudiées ; ils ont examiné les diverses hypothèses émises relativement à l'origine, à la caloricité, à la minéralisation, à la présence des corps organisés et des matières organiques dans les eaux, à la variabilité des sources minérales ; ils ont ensuite posé et résolu cette question : Dans quelle saison doit-on prendre les eaux ? Ils ont tracé les modes de traitement interne et externe, d'après lesquels on administre les eaux, analysé les effets physiologiques qu'elles produisent, les phénomènes qui s'observent pendant les phases du traitement, et ceux qui sont consécutifs au traitement ; enfin, après avoir donné des conseils excellents aux personnes qui vont aux eaux, les auteurs ont consacré des paragraphes spéciaux : aux bains de mer, à l'hydrothérapie, aux cures de petit-lait et de raisin (dont l'auteur, M. le docteur Éd. Carrière offrait les prémices, il y a quelques mois à peine, aux lecteurs de l'UNION MÉDICALE) ; le dernier paragraphe est relatif aux séjours d'hiver.

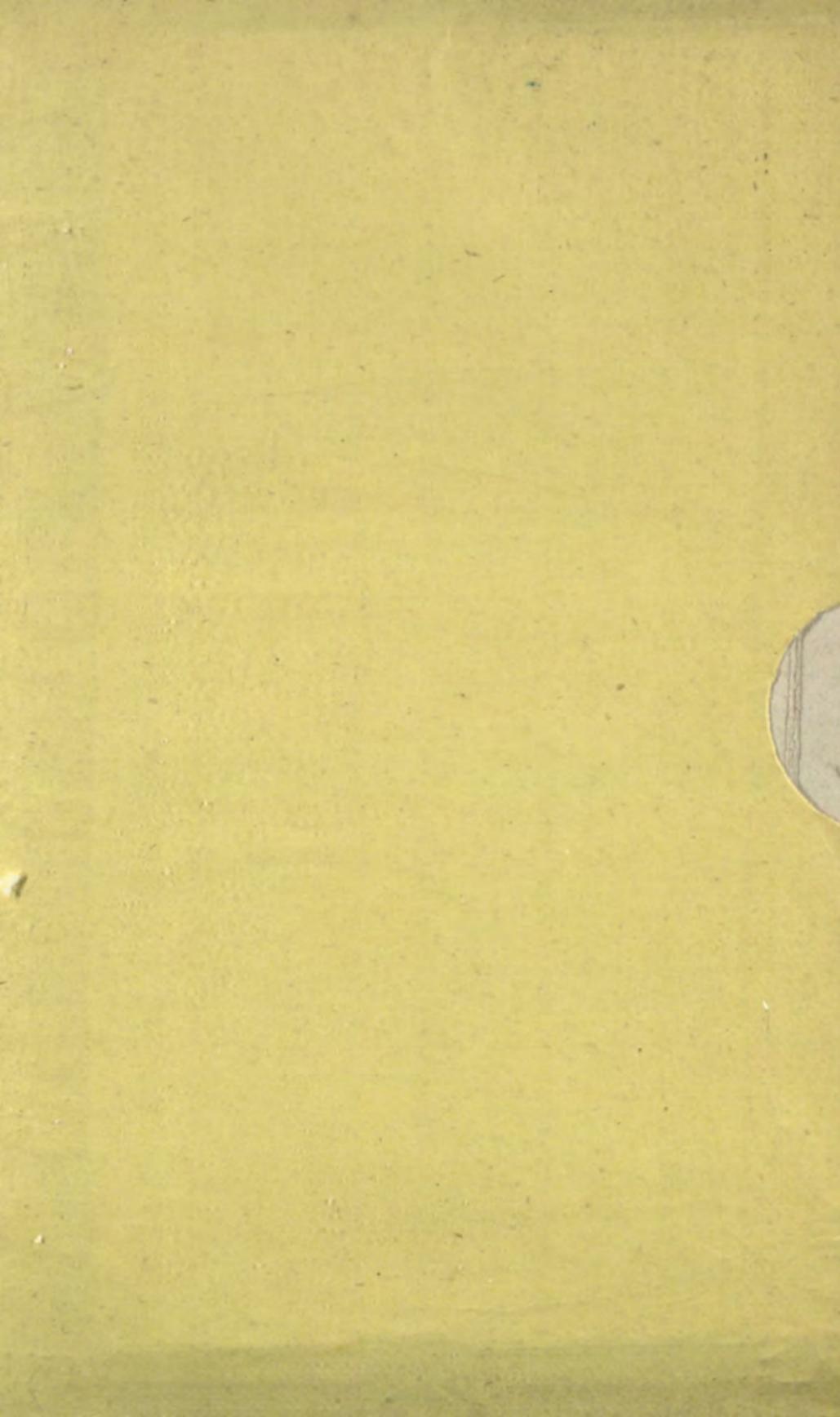
Dr Maximin LEGRAND.

(*Union médicale*, 4 septembre 1860.)

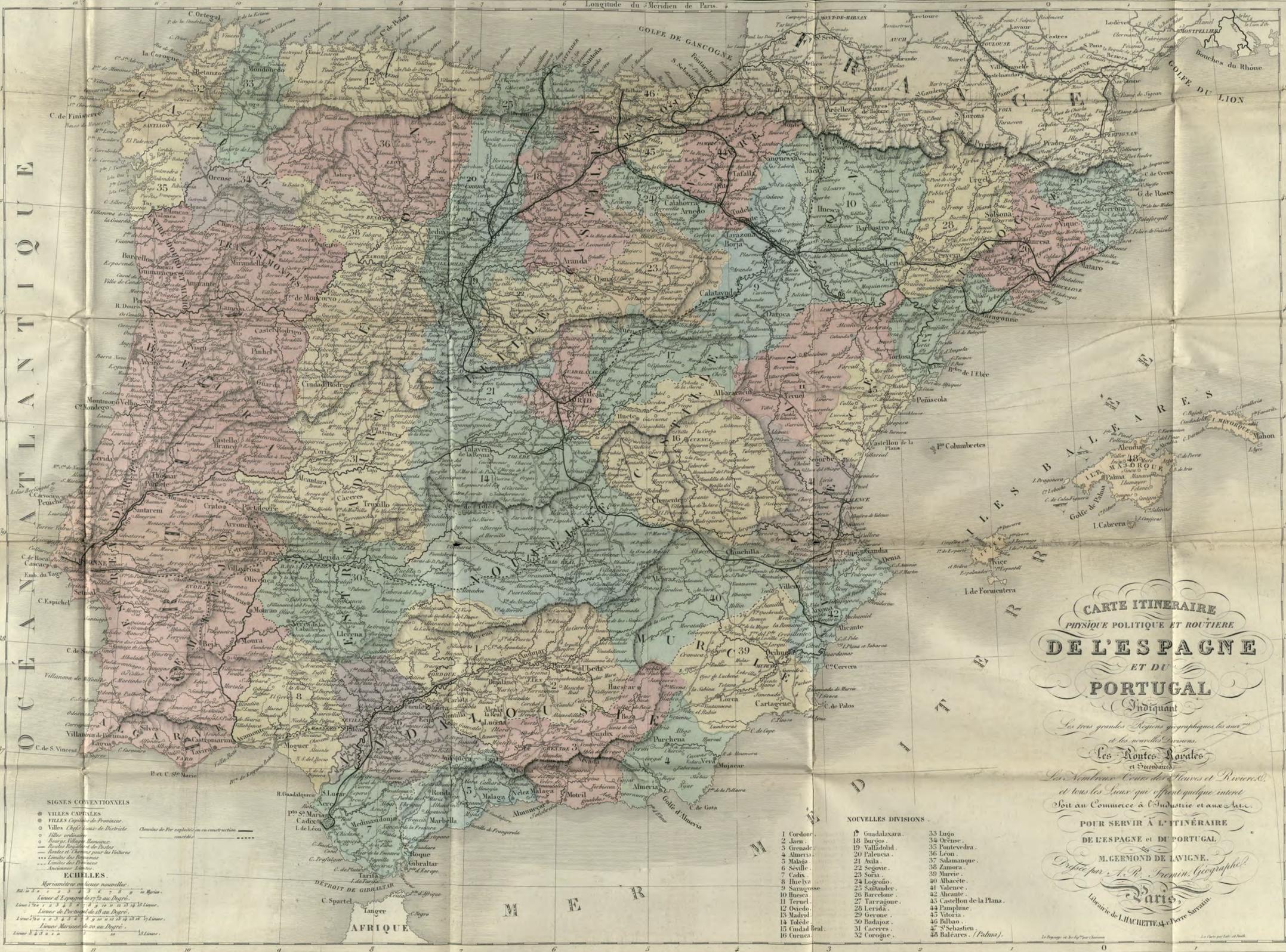








Longitude du Meridien de Paris



CARTE ITINERAIRE PHYSIQUE POLITIQUE ET ROUTIERE DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL

Indiquant
Les trois grandes Régions géographiques les plus
et les nouvelles Provinces
Les Routes Royales
et secondaires
Les Vieux Ports de Mer et de Rivière
et tous les Lacs qui offrent quelque intérêt
Soit au Commerce à l'Industrie et aux Arts.

POUR SERVIR À L'ITINÉRAIRE
DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL
M. GERMOND DE LAVIGNE.
Dessiné par A. R. Fremy, Géographe
Paris
Librairie de M. HACHETTE, 4, Place Sarrasin.

SIGNES CONVENTIONNELS

- VILLES CAPITALES
 - VILLES Capitales de Province
 - Villes Chef-lieu de District
 - Villes de District
 - Bourgs Villages Bourgeois
 - Bourgs Villages de Foires
 - Bourgs de Foires pour les bestiaux
 - Limites des Provinces
 - Limites des Diocèses
 - Anciennes Limites
- Mercuriales ou lieux nouveaux
Lignes de Longitude de 10 au 15 degrés
Lignes de Latitude de 10 au 15 degrés
Lignes de Longitude de 10 au 15 degrés
Lignes de Latitude de 10 au 15 degrés

NOUVELLES DIVISIONS

- | | | |
|----------------|---------------|--------------------------|
| 1 Cordoue | 17 Guadalupe | 33 Lérida |
| 2 Jaen | 18 Burgos | 34 Orense |
| 3 Grenade | 19 Valladolid | 35 Pontevedra |
| 4 Almeria | 20 Palencia | 36 Leizaola |
| 5 Malaga | 21 Avila | 37 Salamanque |
| 6 Seville | 22 Segovie | 38 Zamora |
| 7 Cadix | 23 Sofia | 39 Murcie |
| 8 Huelva | 24 Logrono | 40 Albacete |
| 9 Saragosse | 25 Santander | 41 Valence |
| 10 Huesca | 26 Barcelone | 42 Alicante |
| 11 Teruel | 27 Tarragone | 43 Castellon de la Plana |
| 12 Orense | 28 Lerida | 44 Pamplune |
| 13 Madrid | 29 Gerone | 45 Vittoria |
| 14 Tolède | 30 Badajoz | 46 Bilbao |
| 15 Ciudad Real | 31 Carreces | 47 S. Sebastian |
| 16 Cuenca | 32 Corogüe | 48 Balcares (Pallas) |



11037